


NAZIONALE
B. Prov.
XVII
29
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXX
Palchetto
Num.° d' ordine 40

DICTIONNAIRE

DES

ARTISTES,

OU

NOTICE HISTORIQUE ET RAISONNÉE des Architectes, Peintres, Graveurs, Sculpteurs, Musiciens, Acteurs & Danseurs; Imprimeurs, Horlogers & Méchaniciens.

Ouvrage rédigé par M. l'Abbé DE FONTENAI.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DICTIONNAIRE
DES
ARTISTES.

LAAR, peintre. *Voyez* BAMBOCHE.

LABÉRIUS, (*Décius*) chevalier Romain, poëte & acteur, mort à Pouzzoles l'an 710 de Rome, quarente-quatre ans avant Jesus-Christ. Il s'étoit distingué par plusieurs pieces de théâtre ou farces, qu'on appelloit *Mimi*. Le penchant qu'il avoit à la médisance & à la raillerie le rendoit très-propre à ce genre de composition. Jusques-là sa réputation avoit été intacte, ou du moins il n'avoit pas déshonoré sa qualité de chevalier Romain; mais, ayant eu la lâcheté, à l'âge de soixante ans, de céder aux libéralités & aux sollicitations de Jules César pour monter sur le théâtre, & pour déclamer lui-même les pieces dont il étoit l'auteur, il encourut l'indignation, non-seulement de son ordre, mais encore du public. Il crut peut-être se justifier, en censurant assez vivement César, qui étoit présent à une piece qu'il jouoit. Tout le profit qu'il en retira fut que ce dictateur donna la préfé-

rence aux comédies d'un autre poëte, nommé *Publius Syrus*, qui avoit disputé le prix sur le théâtre contre plusieurs rivaux, & notamment contre Labérius. En vain César voulut ensuite consoler celui-ci de sa défaite, en lui faisant présent d'un anneau d'or & d'une grosse somme d'argent : c'étoit un bien foible dédommagement pour l'humiliation qu'il avoit essuyée dans cette circonstance. Bientôt après, il en éprouva une autre qui lui dut être encore plus sensible. Il venoit de jouer dans une piece; &, pour jouir du reste du spectacle, il voulut aller prendre place parmi les chevaliers : il ne s'en trouva aucun qui lui en voulut faire : tous jugerent qu'il s'étoit rendu indigne de ce rang.

LAIRESSE, (*Gerard*) peintre & graveur, né à Liege en 1640, mort à Amsterdam en 1711. Son pere fut son maitre dans le dessin, & il ne négligea rien pour lui procurer une excellente éducation. Gerard en retira les plus grands avantages : il cultiva avec succès la musique & la poésie; mais la peinture fit sa principale occupation. Dès l'âge de quinze ans, il réussissoit à peindre le portrait. L'amour qu'il avoit pour les plaisirs lui faisoit dépenser l'argent avec la même facilité qu'il le gagnoit. Ce penchant fut sur le point de lui devenir funeste. Une maîtresse qu'il avoit abandonnée attenta, pour se venger, à sa vie. Dans la crainte de pareils accidents, il se maria. On ne sçauroit refuser à ce peintre de justes éloges. Il entendoit supérieurement la poétique de la peinture, qu'il a surtout déployée dans les grandes compositions : on y remarque des idées grandes & élevées, & une belle facilité dans l'invention ; mais on lui reproche d'avoir fait des figures trop courtes & peu gracieuses. On a des estampes d'après lui, & il a beaucoup gravé lui-même à l'eau-forte. Il laissa trois fils, dont deux apprirent la peinture sous lui. De trois freres qu'il eut, Ernest & Jean s'attacherent à peindre des animaux. Jacques représentoit fort bien les fleurs ; ses figures ne sont pas également estimées.

LALA, fille célebre de l'antiquité pour ses talents dans la peinture & la sculpture, étoit de Cyzicene. Elle vint à Rome dans le temps que Marcus Varron étoit encore jeune, environ trente-trois ans avant Jesus-Christ. Pline rapporte, sur le témoignage de cet auteur, qu'elle fit dans cette ville plusieurs portraits de femmes, & à Naples celui d'une vieille, qui étoit admirable. Elle en sculpta plusieurs autres sur l'ivoire avec délicatesse; & elle fit le sien propre au moyen d'un miroir. Il n'y avoit point de main plus agile que la sienne pour peindre; & elle mettoit tant de perfection dans ses ouvrages, qu'ils étoient payés plus cher que ceux de deux peintres de portraits fameux dans ce temps-là, Sopolis & Denis, dont néanmoins les ouvrages remplissoient les cabinets des amateurs. On éleva en l'honneur de cette fille une statue, tant à cause qu'elle avoit conservé sa virginité, qu'à cause de ses talents. On la voit aujourd'hui dans le palais Justinien à Rome.

LALANDE, (*Michel* RICHARD DE) musicien, né à Paris en 1657, mort à Versailles en 1726. Son pere & sa mere, dont il étoit le quinzieme enfant, le placerent, pour se débarrasser de lui, à Saint-Germain-l'Auxerrois en qualité d'enfant-de-chœur. Les talents qu'il avoit pour la musique étoient secondés par une passion des plus vives de se distinguer. Il passoit les nuits à en dévorer les principes, & à jouer de plusieurs sortes d'instruments, dont il saisissoit tout d'un coup l'intelligence. Mais ayant perdu, à l'âge de puberté, sa voix qui étoit très-belle, il s'adonna principalement au violon. Quand il se crut assez habile, il alla se présenter à Lully, pour jouer à l'orchestre de l'opéra. Ce musicien l'ayant refusé, le jeune Lalande brisa son violon de dépit, & renonça pour toujours à cet instrument. Il s'attacha depuis à l'orgue & au clavessin, où il réussit. M. le duc de Noailles, frappé de ses talents, le fit connoître à Louis XIV, qui, en étant lui-même satisfait, le choisit pour montrer à jouer

A ij

du claveſſin aux deux jeunes princeſſes ſes filles ; mademoiſelle de Blois & mademoiſelle de Nantes. Les petites pieces françoiſes qu'il mettoit en muſique par l'ordre & quelquefois même en préſence de Sa Majeſté, annoncerent ſes diſpoſitions heureuſes pour la compoſition : elles ſe développerent avec éclat lorſqu'il fut à la tête de la muſique de la chapelle.

La plupart de ſes motets, qui ſont au nombre de ſoixante, ont des beautés ſi ſublimes & ſi touchantes, qu'on peut dire que le muſicien s'eſt rendu l'égal du prophete. Il tranſporte au ciel, il inſpire pour la Divinité du reſpect & de l'amour. On admire ſurtout le *Cantate*, le *Dixit*, le *Miſerere*. Enfin, c'eſt ſous Lalande que notre muſique d'égliſe eſt parvenue à ce degré éminent qui nous fait tant d'honneur, même chez les étrangers. On ne doit pas omettre ici une anecdote flatteuſe pour ce muſicien, & qui ſe trouve dans le *Dictionnaire des Beaux-Arts*. Ce fut un jour que Louis le Grand, traverſant la galerie & le grand appartement du château de Verſailles, au milieu des ambaſſadeurs, des ſeigneurs de ſa cour, des officiers de ſa maiſon, & d'un grand nombre de dames, vint à ſa chapelle, accompagné de monſeigneur le Dauphin, du roi d'Eſpagne, de M. le duc de Bourgogne, de M. le duc de Berri, & de tous les princes & princeſſes du ſang. Lorſque le roi, ſuivi de ce cortege brillant & reſpectable, ſe fut mis à genoux au milieu de la tribune, tous les princes & princeſſes ſes enfants, ayant pris à ſes côtés chacun leur rang, formerent le ſpectacle le plus magnifique & le plus majeſtueux qu'on puiſſe voir; alors Lalande fit chanter ſon beau motet : *Beati omnes qui timent Dominum.* Le roi, qui avoit devant lui les paroles du pſeaume, en fut vivement attendri; mais il ne put retenir ſes larmes lorſqu'on chanta le verſet *Filii tui ſicut novellæ olivarum in circuitu menſæ tuæ*, & tout le reſte du pſeaume, dont l'application étoit ſi heureuſe pour ce grand roi, au milieu d'une famille auſſi nombreuſe & ſi auguſte.

Lalande fut comblé de bienfaits par Louis XIV. Il fut chevalier de l'ordre de S. Michel, & obtint successivement les deux charges de maître de musique de la chambre, les deux de compositeur, celle de surintendant de la musique, & les quatre charges de maître de la chapelle. Ce prince lui fit épouser Anne Rebel, & fit les frais de la noce. On a encore de lui la musique de *Mélicerte*, pastorale ; du ballet de l'*Inconnu ;* du ballet des *Eléments*, qu'il fit conjointement avec Destouches, & plusieurs airs de violon & de symphonie.

LALOUETTE, (*Jean-François*) musicien, mort en 1728, âgé d'environ soixante-quinze ans, bénéficier, maître de musique de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, & ensuite de l'église métropolitaine de Paris, où il a été inhumé. Lalouette a été disciple du célebre Lully, qui reconnut en lui beaucoup de génie pour la musique, & le trouva même capable de travailler sous sa conduite à quelques morceaux de ses opéra. Après la mort de Lully, il se donna entiérement à la musique d'église. Il y réussit très-bien, de maniere qu'il fut choisi pour maître de musique de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, & depuis de celle de Notre-Dame. Il a fait exécuter, pendant près de quarante ans, plusieurs motets à grand chœur, de sa composition, qui ont eu les applaudissements des meilleurs connoisseurs. Ce musicien a été un peu négligent à donner au public ses ouvrages. Il a fait graver seulement quelques motets pour les principales fêtes de l'année, à une, deux & trois voix, avec la basse continue.

LAMBERT LOMBART, peintre, natif de Liege. Il fut le maître de Golzius, de Francflore, de Guillaume Cage & de quelques autres ; sa maison étoit une espece d'académie. On peut juger par quelques estampes d'après ses ouvrages, qu'il avoit pris soin de rechercher tout ce qu'il croyoit pouvoir l'avancer dans sa profession. Comme il avoit voyagé en Italie, il se forma d'a-

près les antiques; & il ſut le premier qui apporta dans ſon pays une méthode éloignée du goût gothique & barbare qui y régnoit. Quelques auteurs prétendent que Lombart & Suavius ſont la même perſonne. Les curieux peuvent examiner ce point de critique dans la vie détaillée de ce peintre qu'on a donnée au public.

LAMBERT, (*Michel*) muſicien, né en 1610, à Vivonne, petite ville du Poitou, mort à Paris en 1696. Il vint fort jeune à Paris, où il fut connu par le cardinal de Richelieu, qui, dans ſes moments de délaſſement, prenoit beaucoup de plaiſir à l'entendre chanter. Il jouoit très-bien du luth & du tuorbe, dont il accompagnoit les ſons mélodieux de ſa voix avec un art & un goût admirable. Ce muſicien fut pourvu d'une charge de maître de la muſique de la chambre du roi. Il devint tellement à la mode, que toutes les perſonnes de la premiere diſtinction vouloient apprendre de lui le bon goût du chant; & même pluſieurs de ces perſonnes ne faiſoient point difficulté d'aller chez lui, où il tenoit une eſpece d'académie pour donner ſes leçons, & où il chantoit ſes excellents airs en s'accompagnant du tuorbe au milieu d'un cercle brillant. On le ſuivoit même juſqu'à ſa maiſon de campagne de Puteau-ſur-Seine, à deux lieues de Paris, où il formoit des concerts charmants dans ſes appartements, ſes jardins & ſes boſquets. On peut juger de la réputation dont jouiſſoit ce muſicien, & combien les perſonnes du meilleur ton s'empreſſoient de le poſſéder, par les quatre vers ſuivants de Boileau:

Moliere avec Tartuffe y doit jouer ſon rôle;
Et Lambert, qui plus eſt, m'a donné ſa parole:
C'eſt tout dire, en un mot, & vous le connoiſſez.
Quoi! Lambert? Oui, Lambert. A demain. C'eſt aſſez.

Lambert eſt le premier en France qui ait fait ſentir les vraies beautés de la muſique vocale, & la juſteſſe & les graces de l'expreſſion. Il imagina auſſi de doubler la plus grande partie de ſes airs, pour faire valoir la légéreté de la voix & l'agrément du goſier par

plusieurs passages & des roulades brillantes & gracieuses, où il a très-bien réussi. On a de lui des recueils contenant plusieurs airs à une, deux, trois & quatre parties avec la basse continue, quelques petits motets, & des Leçons de Ténebres d'un très-bon goût, & très-propres pour la voix des dames.

LAMPRUS, poëte, musicien Grec, fut le maître de Sophocle pour la musique & pour la danse. Si l'on s'en rapporte au témoignage de Plutarque & de Cornélius Nepos, Lamprus excelloit dans son art. Cependant on rabattroit quelque chose de cette bonne opinion, à s'en tenir au jugement de Platon dans son Menesene, où il met Lamprus, en fait de musique, au dessous de Konnos, qui avoit été maître de Socrate en ce genre. Suidas parle d'un Lamprus d'Erythée, qu'il assure avoir été maître de musique d'Aristoxene; mais que M. Fabricius juge fort postérieur à celui qui fait le sujet de cet article.

LANCRET, (*Nicolas*) peintre, né à Paris en 1690, mort dans la même ville en 1745. Les qualités de l'esprit & du cœur rendoient cet artiste aussi recommandable que ses talents distingués. Il étoit éleve de Gillot; mais il comprit de bonne heure qu'il devoit étudier la nature; & il se forma sur la maniere de Wateau. On doit avouer qu'il a fait plusieurs choses agréables & d'une composition riante, sur-tout dans le goût des modes; que son coloris même est assez gracieux; mais quelle différence pour la finesse du pinceau & la délicatesse du dessin, avec les tableaux de Wateau! On ne peut s'empêcher néanmoins de faire cas des ornements historiés, pour lesquels Lancret avoit assez de goût. Ses derniers ouvrages n'ont pas le même degré de mérite. On a gravé d'après lui des morceaux gracieux & divertissants.

LANCJEAN, (*Remi* Chevalier de) peintre, natif de Bruxelles, mort en 1671. On le regarde comme le meilleur éleve de Vandyck, dont il a suivi la maniere, & dont il a saisi assez bien le coloris, sans

avoir pu néanmoins atteindre à la même finesse de dessin. Il a laissé peu de tableaux; les principaux qu'on connoît de lui sont des sujets de dévotion, peints en grand, & qu'on voit à Bruxelles, à Louvain, à Dusseldorp.

LANFRANC, (*Jean*) peintre, né à Parme, le même jour que le Dominiquin, en 1581, mort à Rome en 1647. Ses parents très-pauvres furent obligés, pour s'en débarrasser, de le mettre à Plaisance, au service du comte Horace Scotti. Les dispositions qu'il avoit pour la peinture se développerent dans les essais qu'il faisoit en griffonnant sur les murailles & sur le papier: elles furent heureusement cultivées par les soins du comte, qui le mit chez Augustin Carrache, après la mort duquel Lanfranc alla à Rome, où il étudia sous Annibal Carrache. Il dut beaucoup à ce dernier: tant qu'il vécut, il demeura correct; mais, après qu'il fut mort, il se laissa quelquefois aller à l'impétuosité de son génie; c'est ce qu'on peut remarquer dans ses grands ouvrages, où il faut pourtant convenir qu'il a été un des plus grands peintres en ce genre. Que de talents n'a-t-il pas déployés dans ces lieux spacieux où il a peint à fresque! Que de beautés admirables, sur-tout dans la coupole de saint André *d'el Valle* à Rome, où il a représenté des figures de plus de vingt pieds de haut, qui font néanmoins un bon effet, & paroissent d'en bas d'une proportion naturelle & convenable!

Les connoisseurs sont ravis de son dessin toujours grand & toujours ferme, comme celui d'Annibal Carrache son maître, joint au bon goût & à la suavité du Correge qu'il avoit pris pour modele. Ils n'admirent pas moins la hardiesse de son imagination, l'enthousiasme de ses pensées, le fracas, si l'on peut se servir de ce terme, de ses compositions, ses draperies bien entendues, l'effet & la disposition des grouppes; mais ils trouvent qu'il n'a pas eu une intelligence parfaite du clair-obscur, que son coloris est noir, que les teintes de ses carnations sont triviales, qu'il a souvent

manqué d'expression, & que ses derniers ouvrages sont de pratique. On doit attribuer sans doute à la grande vivacité de son esprit la cause pour laquelle ses tableaux de chevalet ne sont pas, en général, aussi estimés que ses fresques; c'est qu'il n'étoit pas assez souple pour revenir sur lui-même, & pour s'appliquer à les finir. On en voit cependant quelques-uns de fort bons dans le cabinet du Roi & dans la galerie du Palais-Royal.

Lanfranc fut comblé d'honneurs & de richesses. Le pape Urbain VIII, pour lequel il peignit l'histoire de S. Pierre, & d'autres ouvrages dans l'église de ce nom, le fit chevalier. Il trouva le bonheur dans le sein de sa famille, avec une femme aimable, & des enfants qui réunissoient le goût de la musique & de la poésie. D'excellents graveurs ont donné plusieurs morceaux d'après lui; & il a gravé lui-même plusieurs estampes.

LANGLOIS, (*Denis*) imprimeur. Après avoir exercé long-temps la médecine, il s'adonna tout entier à l'art de l'imprimerie. Il publia un très-grand nombre de livres: les plus recherchés sont l'ouvrage du célebre Richer, intitulé *Edmundi Richerii de ecclesiasticâ & politicâ potestate liber unus*, in-8°, imprimé en 1614; & *Joann. Dartis de suburbicariis regionibus & ecclesiis*. Ce dernier livre est assez rare. Langlois avoit pour devise un pélican. Il ne se borna pas à imprimer les ouvrages des autres, il en composa aussi un grand nombre qu'on vit sortir de dessous ses presses.

LAPARELLI, (*François*) ingénieur, né à Cortonne en 1521, mort en 1570. Dès sa jeunesse il prit le parti des armes, & ne négligea rien de ce qui pouvoit le rendre recommandable dans sa profession. Ses talents lui mériterent la confiance du pape Pie IV, qui lui confia la garde de Civita-Vecchia, avec une compagnie de deux cents hommes. Laparelli fortifia la ville & le port. Le même pontife crut faire un grand présent aux Chevaliers de Malthe, en leur envoyant cet ingénieur, dans le temps que Soliman II se dispo-

foit à affiéger leur ifle. En effet Laparelli traça & fit exécuter les fortifications de la nouvelle ville, appellée *la Valette*, du nom du Grand-Maître. Après s'être couvert de gloire à Malthe, il alla offrir fes fervices aux Vénitiens contre les Turcs. Mais à peine il fut arrivé à Candie, où la flotte Chrétienne étoit affemblée, qu'il y mourut de la pefte.

LARGILLIERE, (*Nicolas* DE) peintre, né à Paris en 1656, mort dans la même ville en 1746. Son pere établi à Anvers le fit venir dans cette ville à l'âge de trois ans, & le mit à douze chez Antoine Gobeau, qui fe plut à former un éleve dont les difpofitions pour la peinture étoient étonnantes. Le jeune Largilliere en donna d'abord des preuves en Angleterre, où Charles II lui fit accueil, & le fit employer par le furintendant des bâtiments à raccommoder plufieurs tableaux des grands maîtres, & à en aggrandir d'autres pour placer dans les appartements du château de Windfor. Après un féjour de quatre ans il vint à Paris, où il gagna l'eftime & l'amitié du célebre le Brun. Le fuffrage d'un fi grand homme, joint aux travaux fans nombre dont il fut chargé, lui fit perdre l'idée de retourner en Angleterre, malgré l'empreffement des plus grands feigneurs pour l'attirer dans ce pays. Il ne confentit à y faire un voyage affez court même, que pour peindre le roi & la reine à l'avénement de Jacques II à la couronne.

Le nom de Largilliere eft très-fameux pour le portrait. La qualité de Vandyck de la France ne peut lui être conteftée que par le feul Rigaud. Il avoit fur-tout le talent fingulier de peindre les dames, dont les graces, loin de diminuer, gagnoient beaucoup entre fes mains. Parmi fes portraits les plus remarquables, on diftingue ceux du cardinal de Noailles, d'Huet, évêque d'Avranches, de Duclos la comédienne, de le Brun, de Foreft, peintre, fon beau-pere, &c. & le fien peint en différents âges. Ce n'eft pas que fon génie ne s'étendît à tout; il fut même reçu en qualité

de peintre d'histoire à l'académie, dont il fut nommé dans la suite professeur, recteur, directeur, & enfin chancelier. On trouve dans ses ouvrages, dit M. d'Argenville, un pinceau frais, une touche légere & spirituelle, un génie abondant, un dessin correct, des têtes & des mains admirables, des draperies sçavamment jettées. Ce qu'il produit prend un caractere de vérité d'autant plus surprenant, qu'il faisoit tout de pratique; plus de modele, plus de mannequin. *Il avoit si souvent vu & examiné la nature, qu'elle étoit*, disoit-il, *toujours présente à son imagination.* Quelquefois, en approchant ces peintures du naturel, la nature s'échappe, & l'habile homme paroît maniéré. Largilliere s'est toujours piqué de ne rien copier. Il jettoit sa pensée sur la toile sans faire aucune étude; la seule imitation des têtes & des mains étoit exceptée. Comme il travailloit fort vîte, & qu'il ne tourmentoit point ses couleurs, elles conservent encore une fraîcheur, une vivacité, un moëlleux digne de Vandyck.

Cet artiste travailla peu pour la cour, parce qu'il ne fit aucune démarche pour y parvenir; il aimoit mieux consacrer tous ses soins au public. Le seul, ou du moins le plus grand honneur qu'il ait reçu, fut de voir placer chez le grand-duc de Toscane son portrait, qui est un des plus beaux de sa galerie. Les vertus de Largilliere égaloient au moins ses talents. Il vécut dans une union constante avec Rigaud son concurrent; c'est faire l'éloge du caractere de l'un & de l'autre. On a beaucoup gravé d'après ce peintre, qui a formé quelques éleves, entr'autres Oudry. Il laissa de grands biens à une fille mariée deux fois, & morte sans postérité. Il avoit fait bâtir à Paris une belle maison, ornée de tous côtés des productions de son génie; on y comptoit quinze cents portraits.

LARMESSIN, (*Nicolas* DE) graveur, né à Paris en 1683. Il fut éleve de son pere, qui étoit aussi graveur, & qui lui inspira dès l'enfance le goût & l'amour de son art. Il lui fit faire de profondes études



dans le deſſin, avant de lui permettre de ſe conſacrer entiérement à la gravure, où le jeune de Larmeſſin ſe diſtingua bientôt par pluſieurs morceaux très-eſtimés. On remarque dans ſes ouvrages un ſtyle élégant, pur & correct, dirigé par un bon goût de deſſin. Ses talens le firent recevoir à l'académie royale de peinture, & lui mériterent la place de graveur du Cabinet du Roi. Il eut toutes les qualités ſociales qui font eſtimer les hommes, & toutes les vertus qui peuvent contribuer à leur bonheur. Cet artiſte mourut en 1755, âgé de ſoixante-douze ans.

On remarque comme une particularité ſinguliere qu'il naquit le 28 Février, qu'il ſe maria à pareil jour, qu'il mourut auſſi le 28 du même mois, & que les principaux événements de ſa vie lui arriverent ce jour-là.

Parmi les eſtampes qui compoſent l'œuvre de de Larmeſſin, l'on cite la viſion d'Ezéchiel, d'après Raphaël, pour le recueil du Croſat; une ſainte Famille, une Vierge tenant l'enfant Jeſus, & un S. Jean l'Evangéliſte, d'après le même peintre; Louis XV à cheval, & le portrait du même prince en pied, avec celui de la feue reine, qui fait le pendant, d'après Jean-Baptiſte Vanloo; une ſuite de ſujets pris des Contes de la Fontaine, d'après Lancret, Boucher, &c; les quatre Ages, d'après Lancret; le Savoyard & la Savoyarde, d'après M. Pierre; pluſieurs morceaux d'après Wateau, le Moine & autres maîtres.

LASNE, (*Michel*) deſſinateur & graveur, né à Caen en 1595, mort à Paris en 1667. Il deſſinoit aſſez correctement, & l'on voit de lui des morceaux de génie, dans leſquels on admire ſon talent pour exprimer les paſſions. Il conduiſoit ſon burin avec une grande facilité, mais peut-être avec un peu trop de ſéchereſſe. On a de ſa main pluſieurs eſtampes qui ſont très-recherchées, d'après Raphaël, Paul Véroneſe, Joſépin, Rubens, Annibal Carrache, Vouet & autres maîtres : il a gravé auſſi diverſes theſes, dont une

d'après le Brun, & nombre de portraits, entr'autres celui de Louis XIII à cheval, dont Callot a gravé le fond.

LASSUS, (*Roland* ou *Orland*) musicien, né à Mons en Hainaut, mort à Munich en Baviere en 1594, âgé de soixante-dix ans. Il s'attacha d'abord à Ferdinand de Gonzague, qu'il suivit en Sicile & à Milan; ensuite il fut maître de musique à Naples, & exerça le même emploi pendant deux ans à Rome. De-là il accompagna Jules-César Brancaccio en France & en Angleterre, demeura quelque temps à Anvers, & passa en Baviere auprès du duc Albert. Charles IX, roi de France, l'ayant appellé à sa cour pour le faire maître de sa musique, il ne balança point à accepter les propositions avantageuses qui lui étoient faites; mais ayant appris en chemin la mort de ce prince, il retourna en Baviere, & se mit au service de Guillaume, fils d'Albert. Pendant vingt-cinq ans il donna diverses pieces de musique, tant sacrées que profanes, en plusieurs langues, & acquit la réputation du plus habile musicien de son siecle. Voici comme du Verdier parle de Lassus: « C'étoit le plus excellent musicien qui ait été » avant lui; & il semble avoir seul dérobé l'harmonie » des cieux pour nous réjouir sur la terre, surpassant les » anciens, & se montrant en son état la merveille de » notre temps. » On disoit de lui:

Hic ille Orlandus lassum qui recreat orbem.

Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus considérables sont: *Theatrum musicum; Patrocinium musarum; Motetorum & Madrigalium libri; Liber missarum.*

LASUS *ou* LASSUS, poëte-musicien, naquit à Hermione, ville de l'Achaïe, & florissoit dans la cinquante-huitieme olympiade. Quelques auteurs, parmi lesquels Diogene de Laerce, disent qu'il mérita d'être mis au nombre des sept sages. On convient unanimement qu'il fut le premier qui écrivit sur la musique, c'est-à-dire qui en traita dogmatiquement. Il ne s'en tint pas à la seule théorie, & il se rendit excel-

lent dans la pratique de cet art, qui embrassoit alors la poésie & toutes ses dépendances. Il fut donc grand poëte dithyrambique, s'il ne fut pas même l'auteur du dithyrambe; & il introduisit des premiers cette sorte de poëme dans les jeux publics, où l'on décerna des prix pour ceux qui primeroient en ce genre. Il établit aussi des conférences ou des disputes, qui se faisoient publiquement sans doute, sur des sujets scientifiques, tels que la philosophie, la poésie, les mathématiques, & sur-tout la musique, tant spéculative que pratique. S'il ne fut pas le premier auteur des chœurs ou danses en rond, dont on fait Arion inventeur, du moins les perfectionna-t-il beaucoup. Plutarque dit qu'il introduisit les rhythmes dans la poésie & dans la musique dithyrambique, c'est-à-dire qu'il fut le premier qui, dans l'exécution de cette poésie musicale, fit battre la mesure. Car il ne faut pas s'imaginer qu'avant lui, lorsqu'on chantoit les dithyrambes, quelque irréguliere qu'en fût la poésie par la nature & l'arrangement des pieds, on ne fit entendre assez exactement la quantité des syllabes longues ou breves; mais c'étoit sans s'assujettir trop scrupuleusement à la cadence d'une mesure battue par le maître de musique ou le poëte. Lasus, outre cela, continue Plutarque, multiplia les sons de la flûte; ce qui rendit plus susceptible de variétés le jeu de cet instrument.

LAVAL, (*Antoine* BANDIERI DE) danseur, né à Paris en 1688. Ses dispositions heureuses se développerent dès la plus tendre jeunesse. A l'âge de dix-huit ans, il débuta, de la maniere la plus brillante, sur le théâtre de l'Opéra. En 1731, il eut l'honneur d'être nommé à la survivance du sieur Balon, son oncle, pour montrer à danser aux Enfants de France; & en 1739 il obtint la place de maître des ballets du Roi. On se souvient encore du goût majestueux & noble dans lequel il composa les ballets des fêtes brillantes données à la cour à l'occasion du mariage de feu monseigneur le Dauphin; & ceux des specta-

cles de Fontainebleau dans les années 1753 & 1754. Dans les dernieres années de sa vie il avoit essuyé de fréquentes atteintes de goutte, mais fort légeres & peu capables d'alarmer : enfin il en éprouva une si violente & si compliquée en 1767, qu'elle résista à tous les remedes. Après des souffrances excessives, qui durerent environ trois mois, & dans lesquelles il fit éclater sa patience & sa résignation religieuse, il mourut âgé de soixante-neuf ans. (*Anecdotes Dramatiques.*)

LAULNE, (*Etienne* DE) graveur, né à Orléans, florissoit dans le seizieme siecle. On voit de lui un nombre assez considérable de petites gravures au burin, fort délicates, qui portent la date de Strasbourg, vers 1570. Il a fait sur-tout des inventions admirables de son dessin, dans le goût des grotesques & des arabesques, à l'usage des damasquineurs & des métteurs en œuvre.

LAURATI, (*Pierre*) peintre, disciple de Giotto, né à Sienne, florissoit dans le quatorzieme siecle. Il a eu la gloire d'être le premier, avec Stéphano de Florence, autre disciple de Giotto, qui ait fait paroître le nu sous les draperies, & qui ait observé plus réguliérement la perspective. C'est assez pour lui donner place parmi les peintres qui ont bien mérité de leur art. Il a travaillé à Sienne & à Arezzo.

LAURENT, (*Pierre-Joseph*) méchanicien, né en Flandres en 1715, mort en 1773. Il étoit fils de Jacques Laurent, entrepreneur pour le Roi des fortifications de la ville de Condé. Son enfance fut étonnante : à l'âge de huit ans il composa une machine hydraulique, qui fit l'admiration de tous ceux qui en eurent connoissance. Le célebre cardinal de Polignac, exilé pour lors dans son abbaye d'Anchin, augura, par le chef-d'œuvre de cet enfant, qu'il deviendroit un homme utile & supérieur dans sa partie. Excité par les caresses & les éloges du cardinal, le jeune Laurent employa, depuis cette époque jusqu'à l'âge de vingt ans, tout son temps à l'étude de la méchanique.

Ses feuls délaffements étoient d'exécuter lui-même ; en petit, les modeles de fes différentes inventions qui fe fuccédoient l'une à l'autre, & qui avoient toujours pour objet l'utilité générale. A vingt-un ans il propofa & fit exécuter fous fes ordres des defféchements déclarés impraticables jufqu'alors par tous ceux qui avoient voulu les tenter, dans les provinces de Flandres & de Hainaut. Dès qu'il eut mis la main à l'œuvre, les habitants de ce pays connu fous le nom des onze villes, dont le terrain étoit de temps immémorial enfeveli fous les eaux, lui durent une feconde création, pour ainfi dire, de leur territoire, & d'abondantes moiffons, & leur bonheur & leur richeffe.

Le fuccès de cette opération lui fit confier auffitôt la direction des canaux des deux généralités de Lille & de Valenciennes. Il travailla à la navigation de cette grande riviere des Pays-bas, qui prend fa fource dans l'Artois, & qui va fe perdre dans l'Efcaut, à trois lieues de Tournay. Il établit fur les autres de nouvelles éclufes, dont la manœuvre devint facile & fimple, tandis qu'auparavant leur fervice demandoit un grand nombre d'ouvriers. Un enfant fuffit feul pour lever, dans l'efpace de quelques minutes, la vanne la plus pefante. Ce fut dans la même ville de Valenciennes qu'il fit exécuter depuis une machine de la plus grande fimplicité, pour les fortifications & la défenfe de la place. Il s'agiffoit de conftruire une grille de fer fur l'Efcaut, à la poterne de cette ville, qui pût interdire la fortie aux déferteurs, & l'entrée aux ennemis. La grille étoit d'un poids énorme ; &, pour foulever celle qui y étoit avant, cinquante perfonnes étoient occupées pendant vingt-quatre heures. Affuré du fuccès, M. Laurent avoit annoncé que pour la conduire & la lever, il ne demandoit qu'un homme & quelques minutes. Il fit plus encore : en préfence d'une foule de fpectateurs que la curiofité avoit attirés de toutes parts, il pria feulement la femme de l'ingénieur en chef de conduire fa machine : en deux minutes cette femme peu robufte leva la grille à fa plus grande hauteur,

hauteur; tant l'opération étoit ſimple & peu compliquée!

La machine qu'il inventa, lorſque les habitants de Valenciennes voulurent avoir dans leur ville la ſtatue du Roi en 1757, n'étoit pas moins digne d'admiration. Avec le ſecours de plus de cent chevaux, ce monument, fabriqué dans les atteliers de Paris, ne pouvoit être conduit à ſa deſtination. M. Laurent, auquel les magiſtrats de Valenciennes eurent recours, conſtruiſit un chariot à l'aide duquel deux hommes ſuffirent à la conduite aiſée de la ſtatue. Toutes ces opérations ne manquerent pas de faire beaucoup de bruit, & d'étendre la réputation de M. Laurent. Les puiſſances étrangeres lui firent des offres avantageuſes pour l'attirer chez elles, & profiter de ſes talents; mais rien ne fut capable d'ébranler ſes ſentiments de bon citoyen, & il ſacrifia tout au deſir de ſe rendre utile à ſa ſeule patrie. Attaché même aux lieux qui l'avoient vu naître, il fallut que M. de Séchelles, alors intendant de Flandres, & depuis contrôleur général des finances, l'obligeât, par les droits que l'amitié permet, à ſe rendre aux deſirs des perſonnes qui avoient beſoin de ſon ſecours en Bretagne. Les mines d'argent & de plomb qu'on avoit voulu exploiter dans cette province, étoient ſurmontées d'eaux qui avoient réſiſté aux efforts de tous les ingénieurs François & étrangers qu'on y avoit appellés. A peine M. Laurent parut à Poulpeau, lieu principal où ſe trouvoient ces mines, que la nature lui céda. Parmi toutes les machines qu'il fit conſtruire, celle qu'on connoit ſous le nom du *grand Puits* fut la plus admirée & la plus utile à ſon objet, parce qu'elle ſervoit, par la même opération, à purger la mine de ſes eaux & à en extraire le métal.

Le gouvernement récompenſa des travaux ſi utiles. M. Laurent ſe vit, ſans ſollicitations & ſans manege, honoré du titre de chevalier de l'ordre du Roi; & dès ce moment ſa reconnoiſſance lui fit conſacrer ſes talents à la gloire de l'état. Le projet de rétabliſſe-

ment du port de Dunkerque lui fut confié en 1757; & bientôt il reçut du Roi un autre ordre pour visiter toute la côte avec M. le maréchal de Belle-Isle, & pour déterminer un lieu propre à un nouveau port du Roi dans la partie de la Normandie qui en est susceptible, & qui est desiré depuis long-temps par la marine en France. Au retour de ces courses, & après avoir fourni au gouvernement d'excellents Mémoires sur les objets qui venoient de l'occuper, il fut attendri du malheureux sort d'un soldat qui avoit eu les deux bras emportés en chargeant un canon. Il s'occupa, dans l'hiver de 1760, à lui faire un bras artificiel; & profitant de l'espace de quatre à cinq pouces qui étoit resté à l'épaule gauche, car la droite avoit été totalement fracassée, il le mit en état d'écrire un placet en présence du roi, & de le présenter lui-même à Sa Majesté. Mais ce qui surpasse encore le génie qu'employa M. Laurent dans cette circonstance, c'est d'avoir ajouté au premier bienfait celui d'une pension qu'il donna à ce soldat infortuné. Il procura de même un bras artificiel à M. le comte d'Auvet & à M. le duc de la Vrilliere, auquel l'explosion d'un fusil avoit fracassé le bras gauche. On parleroit ici de la machine admirable & des cascades de Brunoy, du superbe canal de Chanteloup, si la foule des ouvrages étonnants qu'a faits M. Laurent, soit à la Fleche, soit à l'Ecole Militaire, soit dans plusieurs forges du royaume, & dans les châteaux & jardins de plusieurs seigneurs, permettoit d'entrer dans quelques détails à cet égard.

Il est étonnant que la ville de Paris n'ait jamais voulu employer cet artiste célebre, malgré les Mémoires utiles qu'il avoit présentés pour plusieurs ouvrages considérables. Il avoit proposé, entr'autres, de transporter à ses frais & dépens, sans pouvoir jamais exiger ni récompense ni indemnité, la colonne de l'ancien hôtel de Soissons au milieu de la Halle au blé. On ne conçoit pas pourquoi cette proposition ne fut pas acceptée. Plus heureux hors de la capitale, M. Laurent fut chargé par le Roi, en 1767, de la

direction générale des canaux de Picardie & de Flandres. La jonction de l'Escaut & de la Somme, la différence des niveaux de ces rivieres, & le défaut de vallées assez basses pour y trouver leur lit commun, n'effrayerent point ce nouvel Archimede. Il conçut un canal souterrain de trois lieues d'étendue, dont le niveau devoit rejoindre l'Escaut quarante-cinq pieds au dessous de sa source, & la Somme quinze pieds au dessus de son lit. Cet ouvrage supérieur à toutes les espérances, & fait pour balancer au moins les plus hautes entreprises des anciens en ce genre, se commença, &, par son succès, marqua, pour les temps à venir, le nom de M. Laurent an nombre des noms les plus fameux. Ce canal attire déja l'admiration de tous ceux qui le voient, & fait ardemment desirer qu'il soit enfin achevé. La province de Bourgogne devoit aussi jouir du fruit des talents de M. Laurent, par l'exécution d'un canal desiré depuis long-temps dans ce pays. Malheureusement une mort imprévue vint l'enlever à sa patrie, dans le temps qu'il alloit réaliser ses plans. Sans doute les travaux qu'il a dû laisser sur cet important objet, pourront guider quelque autre artiste, & consoler la Bourgogne d'une perte qu'elle ressent plus particuliérement encore que le reste de la France.

M. Laurent joignoit à des talents véritablement utiles, des vertus qui les rehaussoient. Epoux fidele, pere tendre, ami sincere, citoyen zélé, généreux, noble, désintéressé, bienfaisant, doux, modeste, vertueux enfin, il offrit pendant près de soixante ans le spectacle trop rare du génie associé avec la raison & la sagesse. L'éducation d'un fils & d'une fille, leurs caresses & leur reconnoissance, firent tous ses plaisirs. Jouissant d'une fortune considérable, & vivant avec ce qu'il y avoit de plus grand dans le royaume, il ne laissa altérer ni par le luxe, ni par l'exemple, le caractere simple & bienfaisant qu'il avoit reçu de la nature. On l'a vu plus d'une fois dans le temps de la cherté des grains, répandre, soit en Flandres, soit

en Picardie, des secours considérables en argent, & employer tout le crédit qu'il pouvoit avoir pour soulager les malheureux dont il étoit entouré.

LAURENT, (*André*) graveur, quitta l'Angleterre, sa patrie, pour venir se perfectionner en France. Il travailla beaucoup sous la direction de M. le Bas, qui a formé pour les arts plusieurs éleves, en tout genre, d'un mérite distingué. Les conseils de ce maître célebre développerent bientôt les talents de l'artiste Anglois. Son genre fut particuliérement la gravure à l'eau-forte, qu'il termina au burin de très-bon goût. On remarque dans ses ouvrages une pointe finie, hardie, spirituelle & légere: sçavant dessinateur, sa touche est pleine d'intelligence & d'expression. Laurent exerça la peinture avec succès, & s'appliqua beaucoup aux mathématiques & autres sciences relatives à la gravure. Mais, épuisé par les veilles & par l'application à l'étude, une étisie l'enleva au milieu de sa carriere. Il mourut à Paris vers l'an 1750. Cet artiste eut de commun avec le célebre Drevet le fils, d'être mort victime de son amour & de son assiduité au travail. Ses principaux ouvrages sont, Saül consultant la Pythonisse, d'après Salvator-Rosa; la Conversation, d'après Teniers; la Moisson & les Adieux, d'après Wouvermans, &c.

LAURI, (*Philippe*) peintre, né à Rome en 1623; mort dans la même ville en 1694. Quoique son pere Balthazar Lauri, éleve de Paul Bril, fût bon peintre, il ne voulut point cultiver lui-même les dispositions naissantes de son fils, & il le mit dans l'école d'Angelo Carosselli, son beau-frere. En même temps que le jeune éleve faisoit des progrès rapides dans l'art auquel on se destinoit, il tâchoit de cultiver son esprit. Bientôt il acquit des connoissances qui pouvoient faire honneur aux sçavants eux-mêmes, dans la perspective, dans la fable & dans l'histoire; les muses occuperent quelquefois ses loisirs. Qu'on joigne à cela une grande gaieté de caractere, une imagination pétillante,

& un esprit de saillie & de liberté, on se formera sans doute l'idée d'un homme heureux; aussi Lauri le fut-il. Dans un âge avancé, il retrouvoit encore les plaisirs de la jeunesse. Il avoit l'art de saisir les ridicules, & il les rendoit habilement sur la toile. Mais c'est particuliérement dans les sujets peints en petit, qu'il a excellé; il les choisissoit des métamorphoses, des Bacchanales ou des morceaux d'histoire. On y remarque un dessin correct, une touche légere, des compositions gracieuses. On est fâché que son coloris soit rarement dans le ton convenable, tantôt foible, & tantôt outré. Quelques-uns de ses paysages ont cependant beaucoup de fraîcheur & de goût. Nous sommes persuadés que les graveurs, qui ont peu travaillé d'après cet artiste, pourroient s'exercer utilement sur plusieurs de ses ouvrages. Il ne voulut jamais former des éleves; il redoutoit trop ce qui avoit la moindre apparence de gêne ou d'assujettissement, & il ne cherchoit qu'à se livrer tout entier à la société de ses amis.

LAUWERS, (*Nicolas*) graveur Flamand, vivoit avant le milieu du dernier siecle. On a de lui quelques ouvrages qui lui assurent un rang distingué parmi les artistes de sa profession, entr'autres une Adoration des Rois, Jesus-Christ devant Pilate, une Descente de Croix, & le Triomphe de la nouvelle Loi, d'après Rubens. Il a travaillé aussi d'après divers autres maîtres. Il eut un frere appellé Conrad, qui fut assez habile graveur.

LÉGARÉ, (*Giles*) orfevre & peintre, vivoit dans le dix-septieme siecle à Paris. Il étoit originaire de Chaumont en Bassigny. C'est un des artistes qui a eu le plus de réputation pour les ouvrages de marqueterie & d'orfévrerie; il étoit aussi très-habile metteur en œuvre, & peu de peintres ont aussi-bien peint que lui l'ornement sur l'émail. Contemporain du fameux Petitot, il a quelquefois ajouté aux portraits en émail de ce célebre artiste, des bordures d'ornement, égale-

ment peintes en émail, qui peuvent passer pour de véritables chefs-d'œuvre, tant par la délicatesse du travail que par le brillant des couleurs, & par leur juste application. Il eut la qualité d'orfevre du roi.

LEHMAN, (*Gaspard*) graveur en pierres fines, vivoit vers la fin du seizieme siecle, & étoit valet-de-chambre de l'empereur Rodolphe II. Il jouissoit du privilege exclusif de graver sur le verre, en considération de ce qu'il avoit découvert des machines, & un nouveau genre d'opérer, qui simplifioient l'exécution, & au moyen desquels la matiere se trouvoit susceptible d'une infinité de travaux qu'on n'auroit pas osé tenter auparavant. C'est apparemment la même pratique qui s'est conservée dans les fabriques de Bohême, d'où il sort des ouvrages de verre si artistement travaillés.

LELY, (*Pierre*) peintre, né à Soest en Westphalie, mort à Londres en 1680. Le talent qu'il avoit pour le paysage le céda à celui de faire des portraits, parce qu'il étoit plus lucratif, & qu'il étoit nécessaire à ce peintre de gagner beaucoup d'argent pour fournir à sa grande dépense. Il avoit un domestique nombreux; il tenoit table ouverte; & pour l'ordinaire une symphonie choisie accompagnoit ses repas somptueux. Quand il passa en Angleterre, à la suite de Guillaume III de Nassau, prince d'Orange, il y trouva des ressources pour soutenir son faste. Non-seulement le roi & toute la famille royale voulurent se faire peindre par lui; mais à peine pouvoit-il suffire au nombre des seigneurs & des dames qui desiroient avec ardeur d'exercer son pinceau; ensorte qu'il fut obligé de charger un de ses domestiques d'inscrire les noms des personnes qui prenoient jour pour être représentées. Si quelqu'une manquoit au temps fixé, elle étoit mise au bas de la liste, &, sans aucun égard ni pour la condition, ni pour le sexe, elle n'étoit peinte que lorsque son tour revenoit.

Si l'anecdote que l'on rapporte au sujet de la mort

de Lely est vraie, on doit avouer que la médecine est un art moins conjectural qu'on ne pense. Un célebre médecin de Londres, ami de ce peintre, étoit, dit-on, venu le voir dans son attelier. En l'envisageant, il le pressa de quitter promptement l'ouvrage, & de pourvoir au mauvais état où il étoit. Lely se moqua de ses conseils, mais il mourut d'apoplexie une heure après. La légéreté de son pinceau, les airs gracieux de ses figures, la fraîcheur & le bon goût de son coloris, méritent les suffrages des connoisseurs. Quelques-uns de ses portraits qu'on a gravés sont comparables à ceux de Wandick. On voit dans le Cabinet du Roi deux de ces tableaux. Nous ne devons pas oublier d'ajouter, pour terminer l'éloge de Lely, que les qualités de son cœur & de son esprit le rendoient aussi recommandable que la perfection de ses talents.

LÉONI, (*Christophe*) orfevre, graveur de coins de médailles, de portraits, & sculpteur, natif d'Arezzo en Toscane, vivoit dans le seizieme siecle. Attaché au service de l'empereur Charles V, il fit pour ce prince différents ouvrages, entr'autres sa statue de bronze, & différents coins de portraits; il en reçut en récompense une pension de cent cinquante ducats, une maison à Milan, & la noblesse pour lui & pour ses descendants. On voit dans l'Escurial plusieurs statues de bronze, qu'il a faites avec Pompée son fils, habile sculpteur, qui, après avoir beaucoup travaillé & avec succès pour Philippe II, roi d'Espagne, retourna à Milan, comblé de gloire & de richesses.

L'ÉPICIÉ, (*Bernard*) graveur, originaire de Normandie, naquit à Paris en 1698. Il annonça dès l'âge le plus tendre un goût décidé pour les arts; & son pere, cherchant à développer ce germe naissant, le plaça chez Jean Mariette, graveur, sous lequel il apprit les éléments du dessin. A quinze ans il entra dans l'école du célebre Duchange; & ses progrès rapides firent concevoir dès-lors les plus grandes espérances

de ses talents. Né avec un génie vaste & actif, le jeune l'Epicié partageoit son temps entre l'étude des arts & l'exercice des belles-lettres, de la poésie en particulier, pour laquelle la nature lui avoit donné un goût irrésistible & une facilité étonnante. Pour suppléer à ses études littéraires, négligées dans son enfance, il se livra d'abord avec une application constante à la lecture des poëtes qui ont le plus illustré la France, chercha dans les meilleures traductions à se former le goût par la connoissance des auteurs anciens; & bientôt l'on vit éclore des fruits de sa verve. Il composa plusieurs odes, & différentes pieces de poésie légere, qui lui mériterent l'approbation & l'estime des gens de lettres les plus distingués. Son ame sensible & tendre étoit faite pour ressentir vivement les impressions de cette passion violente, qui fait le tourment & les délices de la vie. Mais, après avoir, comme Anacréon, chanté l'objet de son amour, il se vit contraint, comme Tibulle, de soupirer des regrets.

Les Muses ne consolent pas toujours un amant malheureux. L'Epicié brise sa lyre, abandonne les arts & sa patrie, & fait un voyage à Londres, pour ne pas être témoin du triomphe d'un rival préféré qui épouse sa maîtresse. Accablé de chagrin, consumé de langueur, il quitte bientôt l'Angleterre. Son inquiétude le conduit à Amiens, où son frere, directeur de la Monnoie, cherche vainement à le fixer auprès de lui. Pour se soustraire à ses sollicitations, l'Epicié fait l'acquisition d'une charge à Rennes; mais, au bout d'un an, le dégoût & l'ennui s'emparent de son ame, & il retourne dans sa patrie se reconcilier avec les Muses.

L'interruption que cet événement avoit mis aux occupations de notre artiste fut pour lui un nouveau motif de les reprendre; ce qu'il exécuta avec autant d'ardeur que de succès. Il fait la connoissance d'une jeune personne âgée de seize ans, qui annonçoit beaucoup de goût pour les arts : il cultive ses heureuses dispositions, & l'épouse en 1729. Elle se nommoit Rénée-Elisabeth Marlié, morte en 1773, âgée de cin-

quante-huit ans, & qui s'est fait connoître par plusieurs estampes estimées; telles que le Cuisinier Flamand, d'après Teniers; & divers autres sujets, d'après M. Chardin.

L'Epicié fut agrée à l'académie royale en 1734, & élu d'une voix unanime secrétaire & historiographe de la même académie en 1737. La connoissance de l'histoire, de la géographie & de la fable, étant d'une nécessité absolue pour les artistes, l'académie fit choix de l'Epicié pour diriger dans l'étude de ces sciences les éleves protégés par le Roi. Ces nouvelles occupations, & la rédaction du catalogue raisonné des tableaux du Roi, dont l'exécution fut confiée à notre artiste, ne lui laisserent plus le temps de s'occuper de la gravure. Il avoit donné les deux premiers volumes de cet ouvrage, & travailloit au troisieme, lorsqu'une apoplexie termina ses jours le 17 Janvier 1755, à l'âge de cinquante-six ans. Egalement cher aux artistes & aux gens de lettres, l'Epicié emporta les regrets de sa famille, de ses amis, & de tous ceux qui l'avoient connu. Il avoit la physionomie ouverte & gracieuse, le caractere gai, affable; sa société étoit douce & intéressante; il s'exprimoit avec autant de facilité que de grace. Ses vers dans différents genres ont de la noblesse, de l'expression, de la finesse, du sentiment: l'on trouve dans ses estampes les mêmes qualités réunies; du caractere, de l'énergie; une touche large, moëlleuse, dirigée par une profonde connoissance du dessin. Ses principaux ouvrages en gravure sont les Cartons d'Hamptoncourt, d'après Raphaël; la Circoncision, Jupiter & Junon, Jupiter & Io, d'après Jules Romain; la Prédication de S. Jean, d'après le Bacchiche; les Francs-Maçons, d'après Teniers; l'Amour de ville & l'Amour de village, l'Amour-Précepteur, Thalie chassée par la Peinture, d'après Charles Coypel; le Bacha faisant peindre une de ses femmes, d'après Carle Vanloo, morceau capital, & qui suffiroit seul pour faire la réputation d'un artiste distingué; outre plusieurs autres sujets, d'après différents maîtres.

LERAMBERT, (*Louis*) sculpteur, né à Paris en 1614, mort en 1670. Il fut choisi pour travailler aux ornements du parc de Versailles. On y voit de lui le grouppe d'une Bacchante avec un enfant qui joue des castagnettes, deux Sphinxs de marbre, qui portent chacun un enfant de bronze, un Satyre qui danse, un autre qui tient son menton, une Danseuse, deux grouppes d'enfants en bronze, qui dansent ou qui se terminent en gaînes. Lèrambert répéta plusieurs de ces figures pour le jardin du Palais-Royal. On convient que ses ouvrages présentent beaucoup de goût, de vérité, & une bonne maniere. Il n'étoit pas moins illustre par ses vertus que par ses talents, & forma de très-bons éleves. Il avoit été reçu à l'académie de peinture & de sculpture en 1663.

LEVILAPIS *ou* LICHTENSTEIN, (*Herman*) habile imprimeur du quinzieme siecle. Il étoit né à Cologne. C'est le premier qui ait porté l'imprimerie dans la ville de Vicenze. Il étoit excellent ouvrier, mais peu sédentaire. Il travailla successivement à Venise & à Trevise. Il imprima à Vicenze quelques livres en société avec Nicolas Petri de Harlem, autrement Pierre de Harlem. Il nous en reste douze éditions; dans quelques-unes, il se nomme *Herman Levilapis;* en d'autres, *de Levilapide* ou *Lichtenstein;* dans d'autres, *Herman de Lichtenstein de Coloniâ.* Une de ses éditions les plus remarquables est: *Pauli Orosii Hispani Historiarum Libri VI, ad Aurelium Augustinum de maximis calamitatibus ab orbe condito usque ad sua tempora*, in-folio. Elle est sans date, & sans nom de lieu ni d'imprimeur. Cette édition fut corrigée par Æneas Vulpes, & imprimée à Vicenze. L'ouvrage fut réimprimé dans la suite dans la même ville, mais en plus gros caractere, par Léonard de Basle. Il s'en fit encore plusieurs autres éditions postérieures.

LEU *ou* DE LEEU: (*Gerard*) c'est le premier imprimeur de la ville d'Anvers. Il imprima d'abord à Goude, en 1480, d'où il vint à Anvers. Il ne nous

reste de lui que quatre éditions, depuis 1485 jusqu'en 1491.

LEYGEBEN, (*Godefroi*) né en Saxe, fut, selon M. de Virloys, un célebre ouvrier en fer, qu'il avoit le secret d'amollir de telle sorte, qu'il en faisoit des statues, des portraits, des armes, des chevaux, & autres animaux finis & polis, comme avec de la cire. Il fut fort desiré en Angleterre, à Berlin & autres villes. Son fils Ferdinand cultiva l'architecture civile & militaire, & apprit aussi la peinture.

LIBON, architecte Grec, vivoit quatre cents cinquante ans avant Jesus-Christ. Il fit bâtir le fameux temple de Jupiter, près de Pyse ou Olympie, où l'on célébroit tous les quatre ans les Jeux Olympiques. Ce temple, qui étoit d'ordre dorique, avoit deux cents trente pieds de long, & quatre-vingt-quinze de large. Il étoit entouré d'un grand nombre de colonnes, & couvert par de petits morceaux de marbre taillés en forme de tuile. On voyoit dans ce temple la statue de Jupiter, qui étoit d'or & d'ivoire; elle passoit pour le chef-d'œuvre de Phydias: sa hauteur étoit de soixante pieds. Cette statue, quoique assise, touchoit presque la voûte du temple. On trouvoit devant l'entrée principale un bois d'oliviers, où étoit le *stade*, c'est-à-dire l'endroit où s'exerçoient les athletes. On sçait combien ces lieux étoient vastes chez les Grecs & chez les Romains.

LIEVENS, (*Jean*) peintre & graveur, né à Leyde en 1607; on ignore le temps de sa mort. Son pere le mit d'abord chez George van-Schooten, pour apprendre à dessiner, &, à l'âge de dix ans, chez Pierre Latsman qui hâta, par des leçons habiles, ses dispositions naturelles. Dès l'âge de vingt ans, Lievens étoit célebre par des portraits, & par des sujets d'histoire qu'il traitoit avec goût. A son retour d'Angleterre, où il fut très-bien accueilli par les personnes de la premiere distinction, il fixa son domicile à Anvers, & travailla beaucoup pour les églises, les couvents & les

maiſons des particuliers: on voit encore aujourd'hui pluſieurs de ſes ouvrages à Anvers. Cet artiſte ne ſe diſtingua pas moins dans la gravure que dans la peinture. Ou a de lui de très-beaux morceaux gravés dans le goût de Rembrand, dont il avoit été condiſciple.

LIGORIO, (*Pierre*) né à Naples d'une famille noble, mort en 1580. Il fut peintre & architecte; il peignit pluſieurs ornements en camaïeux & en couleurs jaunes, qui imitoient parfaitement l'or. Il fut encore ingénieur d'Alphonſe II, dernier duc de Ferrare, & répara, par ſes ordres, tous les dommages que les inondations du Pô avoient cauſés dans cette ville. Précédemment, il avoit été nommé architecte de l'égliſe de Saint-Pierre de Rome, ſous le pontificat de Paul IV; mais les diſcuſſions continuelles qu'il eut avec Michel-Ange engagerent ce pape à le priver de ſon emploi. On croit que le petit palais qui eſt dans les boſquets du jardin de Belvédere du Vatican, a été bâti par cet artiſte, de même que le palais Lancelloti ſur la place Navone. Il s'appliqua particuliérement à l'étude des anciens monuments: il les meſura preſque tous; mais les dimenſions qu'il leur attribue ne ſont pas exactes.

LINGELBACK, (*Jean*) peintre, né à Francfort en 1625. On a dit avec raiſon, que les voyages ſont néceſſaires pour perfectionner les arts. La diverſité des objets que l'on voit étend la ſphere de l'eſprit, le remplit de connoiſſances utiles, enflamme l'imagination, & forme le goût. Cette remarque convient d'autant plus aux artiſtes Allemands, que, nés dans un climat où la nature ne montre pas toutes ſes richeſſes, & dépourvus de monuments antiques, ils ſont obligés d'aller chercher chez leurs voiſins l'idée du beau parfait. C'eſt ce que fit Lingelback. Dans le deſſein de s'inſtruire, il voyagea en France & en Italie; & ſes talents ſe développerent ſi bien, qu'il s'attira l'attention des curieux connoiſſeurs. Les ſujets de ſes tableaux ſont des marines, des payſages, des foires, des char-

latans, des animaux, &c. On y remarque de l'intelligence, un coloris séduisant, une touche fine & légere, des lointains qui semblent s'échapper à la vue. On a de lui quelques paysages qu'il a gravés.

LINUS, poëte & musicien, le plus ancien des Grecs de ce nom dont il soit parlé, étoit de Chalcide, ville de l'isle d'Eubée. On est peu d'accord sur sa généalogie. Quelques auteurs le disent fils d'Apollon & de Psamathe, fille de Crotope, roi d'Argos; d'autres le font naître d'Apollon & de Terpsichore ou d'Euterpe. Quoi qu'il en soit, né de tels parents, il ne pouvoit manquer d'être grand poëte & grand musicien. Il reçut, dit-on, d'Apollon son pere, la lyre à trois cordes de lin. Mais, pour avoir osé renchérir sur une si belle invention, en substituant à ces cordes de lin des cordes de boyau beaucoup plus harmonieuses, le dieu irrité lui ôta la vie. Si l'on en croit Pausanias & Origene, Linus n'a rien écrit, ou du moins il ne nous est rien resté de ses ouvrages; mais Sextus Empiricus le met au nombre de ceux qui ont cultivé la poésie avant Homere, & Stobée en rapporte quelques vers. Diodore le fait inventeur du rhythme & de la mélodie; ce que confirme Suidas, qui le regarde comme le chef de la poésie lyrique.

I. LIPPI, (*Philippe*) peintre, né à Florence, mort à Spolette en 1488, âgé de cinquante-sept ans. On lui donna le surnom de Frere Philippe, parce qu'il avoit porté pendant quelque temps l'habit de Carme. Il le quitta par le goût singulier qu'il avoit pour la peinture, & qui se développa en voyant un certain Masaccio peindre une chapelle dans son couvent. Retiré dans la Marche d'Ancône, il y trouva quelques amis avec lesquels, s'étant mis sur un vaisseau pour une partie de plaisir, il fut pris par des corsaires, & mis en esclavage. Ce malheureux peintre y gémissoit depuis dix-huit mois, lorsqu'un jour il s'avisa de prendre du charbon, & de tracer contre une muraille le portrait de son maître. La ressem-

blance de la figure & des habits que ce barbare portoit ordinairement le frappa si fort, qu'il lui rendit la liberté, après lui avoir fait faire d'autres portraits.

Lippi se rendit à Naples, où le roi Alphonse l'employa, & de-là à Florence. Le duc Côme de Médicis, dont il avoit gagné l'affection, lui commanda plusieurs ouvrages; mais, comme l'amour des femmes le détournoit de son travail, le duc, impatient d'avoir un tableau, le fit enfermer dans une chambre, pour qu'il ne perdît pas de temps. Cette contrainte ennuyoit beaucoup Lippi: au bout de deux jours, il trouva le moyen de s'évader, en coupant par bandes ses draps, dont il se servit pour descendre par la fenêtre. Quelques temps après, un citoyen de Florence lui fit faire un tableau de la Vierge pour un couvent où sa fille étoit pensionnaire. Lippi obtint du pere & des religieuses de la prendre pour modele, parce qu'elle étoit d'une extrême beauté. Seul avec elle, il conçut & lui inspira de l'amour; il l'enleva de son consentement, & il en eut un fils. Ses mœurs dissolues le conduisirent enfin à une mort funeste. Etant à Spolette, où il peignoit dans une église, il devint amoureux d'une femme qu'il s'obstina à poursuivre, malgré les avis qu'on lui donnoit. Il en fut la victime; les parents de cette femme l'empoisonnerent.

II. LIPPI, (*Philippe*) peintre, fils de Frere Philippe, mort en 1505, âgé de quarante-cinq ans, & disciple de Sandro-Boticello. Autant la conduite du pere étoit vicieuse, autant celle du fils étoit respectable par ses mœurs pures & honnêtes. L'amour de la patrie l'empêcha d'aller en Hongrie, où il étoit appellé par le roi Matthias Corvinus: il fit cependant pour ce prince quelques tableaux qui lui furent envoyés. Il fit aussi plusieurs ouvrages à Rome; il peignit entr'autres une chapelle pour le cardinal Caraffe dans l'église de la Minerve. Lippi avoit beaucoup de vivacité & de génie, & renouvella dans les orne-

ments le clair-obſcur, qu'il faiſoit à la maniere antique, telle qu'on la voit dans les friſes d'architécture & ailleurs.

LIPPO, peintre Florentin, mort en 1415. Quoiqu'il ſe fût adonné fort tard à la peinture, il ne laiſſa pas d'acquérir une aſſez grande réputation. Il a eu la gloire d'avoir été le premier à montrer de l'intelligence dans le coloris. Il mourut d'une maniere tragique. Entêté d'un procès qu'il avoit, il maltraita un jour de paroles ſa partie, qui l'attendit le ſoir au coin d'une rue, & l'étendit mort d'un coup d'épée au travers du corps.

LITTRET DE MONTIGNY, (*Claude - Antoine*) d'une ancienne famille que des malheurs réduiſirent à la médiocrité. Ses parents auroient deſiré pouvoir lui donner une profeſſion honnête; mais, leurs facultés s'y refuſant, il fut contraint de ſe mettre à graver la lettre pour ſubſiſter. Cependant le jeune Littret, dégoûté de ce travail méchanique, & brûlant de courir la carriere des arts, s'appliqua ſans relâche à l'étude du deſſin, ſe mit enſuite ſous la diſcipline de l'illuſtre Cars, & donna bientôt des preuves de ſa capacité. Les profondes connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans la ſcience du deſſin, ſe manifeſterent dans ſes ouvrages, où l'on remarque un ſtyle large, correct & moëlleux. On connoît de lui une ſuite de grandes têtes deſſinées d'après nature, qui ont beaucoup d'effet & de vérité. Il eſt fâcheux qu'avec autant de talent, on ait à reprocher à Littret un défaut qui ne devroit jamais accompagner le vrai mérite. Il eut une prévention démeſurée; & ce vice (car la prévention en eſt un lorſqu'elle ne connoît plus de bornes (le rendit le détracteur de ſes confreres, lui fit un grand nombre d'ennemis, & contribua beaucoup au dérangement de ſa fortune. Sur la fin de ſes jours, Littret paſſa à Londres; mais les mêmes cauſes qui lui avoient fait quitter Paris, le déterminerent bientôt à repaſſer en France. Il mourut à Rouen en 1775, âgé d'environ

quarante ans. Ses principaux ouvrages en gravure sont le Concert du Sultan, d'après Carle Vanloo; le portrait de M. de Sartine, d'après L. Vigée; celui de l'archevêque de Lyon (M. de Montazet) d'après Michel Vanloo; & divers autres sujets, tant d'après différents peintres, que d'après ses dessins.

LOCATELLI, peintre, mort à Rome en 1741, dans une indigence extrême. C'est un des meilleurs paysagistes que l'on connoisse. On voit de lui, en Allemagne, un chef-d'œuvre en paysage; & c'est à son occasion qu'un écrivain Allemand s'exprime ainsi: « La mortalité à la fleur de l'âge, même dans l'heu» reuse Arcadie, fut un sujet d'étonnement ou plu» tôt de réflexion, transmis à la postérité dans un des » plus beaux paysages du Poussin, connu par le nom » de l'*Arcadie*, & par l'inscription du tombeau: *Et » in Arcadiâ ego*. Mais qu'un artiste de tant de mérite, » à moins qu'on ne le taxe d'ailleurs d'un désordre » extrême, meure pour ainsi dire d'indigence à » Rome, où les arts fleurissent, dans la pépiniere des » grands hommes, artistes & protecteurs de l'art, cela » passe mon imagination. Quelle seroit l'idée du mo» nument du peintre qui répondit à l'inscription: *Et » in Româ ego?* Je le donne à imaginer aux sculpteurs » & à leurs confreres. »

LORENZETTI, (*Ambroise*) peintre, né à Sienne dans le quatorzieme siecle, mort âgé de quatre-vingt-trois ans. Il étoit disciple de Giotto, & joignoit à la peinture l'étude des belles-lettres & de la philosophie. Il se fit un genre particulier dans lequel il se distingua beaucoup. Il réussit le premier à représenter les vents, les pluies, les tempêtes, & les temps nébuleux qui produisent un effet si piquant dans la peinture: on peut juger par-là qu'il entendoit la partie du coloris.

LORENZINI, (*Jean-Antoine*) religieux Franciscain, dessinateur & graveur, né à Bologne en 1666: on ignore l'année de sa mort. Il s'adonna d'abord à la peinture, qu'il apprit sous Laurent Passinelli; il fit sur-tout

ſur-tout de grands progrès dans le deſſin. Bientôt après, ſon goût le portant à la gravure, il s'y livra preſqu'entiérement, & il exécuta pluſieurs morceaux à l'eau-forte, qui ſont très-eſtimés. Les plus remarquables ſont d'après ſon maître, les Carraches & le Guide. Un jour qu'il étoit occupé à deſſiner un grand morceau de peinture de l'egliſe de S. François, il conçut tant de goût pour la vie religieuſe, qu'il prit l'habit des Freres Mineurs. En 1699 il fut employé à graver la ſuperbe galerie de peinture qui eſt à Florence. Ce grand ouvrage, dans lequel il ſe fit aider par Théodore Vercruys, graveur de Hollande, Côme Mongalli, & Jean-Dominique Picchianti, coûta ſix ans de travail.

LORME, (*Philibert* DE) architecte, né à Lyon au commencement du ſeizieme ſiecle, mort en 1577. Il alla en Italie à l'âge de quatorze ans pour y étudier les antiquités. Marcel Cervin, qui devint pape ſous le nom de Marcel II, & qui avoit beaucoup de goût pour les beaux arts, lui communiqua toutes ſes lumieres. Philibert de Lorme, enrichi des dépouilles des anciens, retourna dans ſa patrie en 1536, où il s'attacha à bannir de l'architecture le goût gothique & barbare, pour y ſubſtituer celui de l'ancienne Grece. Le cardinal du Belley l'ayant attiré à Paris, ſon mérite ne tarda pas à s'y faire connoître de Henri II & de ſes ſucceſſeurs. Cet artiſte fit conſtruire l'eſcalier en fer-à-cheval du palais de Fontainebleau, & donna les plans des châteaux de Saint-Maur, d'Anet & de Meudon ; il répara encore pluſieurs maiſons royales. Catherine de Médicis, reine de France, le chargea de conſtruire le palais des Thuileries, édifice digne d'être habité par un ſouverain, où Philibert de Lorme déploya toutes les reſſources de ſon génie. Comme ce magnifique palais étoit ſur le point d'être achevé, la reine en fit ſuſpendre les travaux, à cauſe de certaines prédictions d'un aſtrologue dont l'art étoit alors fort à la mode, & ſur-tout du goût de la prin-

cesse. Au lieu de terminer ce grand ouvrage, elle chargea Jean Bullant de lui bâtir un autre palais près de S. Eustache, qui étoit de très-mauvais goût, & qui porta depuis le nom d'hôtel de Soissons, qu'on a démoli depuis peu.

Philibert fut nommé aumônier & conseiller du Roi, & posséda plusieurs riches abbayes. Il a écrit un ouvrage sur la maniere de bâtir solidement & à peu de frais. Cet auteur est le premier qui ait écrit sur la coupe des pierres; mais les matieres y sont traitées sans ordre, & d'une maniere très-confuse. Cet artiste a bâti plusieurs édifices à Lyon; il y commença la façade de l'église de S. Nizier. On vante, dans ce qui a été fait, une voûte en cul de four de niche, qui est un chef-d'œuvre de coupe de pierre, sous laquelle est la principale porte. On admire cette fameuse trompe, sur laquelle il a bâti une maison considérable, à côté du pont de pierre de la même ville; c'est l'ouvrage le plus hardi dans ce genre. M. l'abbé Pernetti nous apprend, dans son ouvrage intitulé *Les Lyonnois dignes de mémoire*, une anecdote plaisante sur Philibert de Lorme. Catherine de Médicis récompensa les sciences de Philibert de Lorme au-delà de ses espérances. On le fit aumônier & conseiller du Roi, quoiqu'il ne fût que tonsuré. Ronsard en conçut de la jalousie : il composa contre ce nouvel abbé une satyre piquante, intitulée *La Truelle crossée*. De Lorme n'eut pas la sagesse de la mépriser. Un jour que Ronsard vouloit entrer dans le jardin des Thuileries, l'architecte, qui en étoit le gouverneur, le fit repousser rudement. Ronsard, piqué à son tour, crayonna les trois mots suivants sur la porte qu'on lui avoit fermée. *Fort. reverent. habe.* De Lorme, qui ne sçavoit pas le latin, soupçonna que ces mots étoient une insulte; il crut par-là que Ronsard l'appelloit, par ironie, fort révérend abbé; il s'en plaignit à la reine. Le poëte se justifia, en disant que c'étoit le commencement d'un distique d'Ausone, qui avertissoit les hommes nouveaux de ne point s'oublier: *Fortunam reverenter habe.*

I. LORRAIN, (*Claude* GELÉE, *dit* LE) peintre & graveur, né en 1600, dans le diocese de Toul en Lorraine, mort à Rome en 1682. L'exemple de ce peintre est une preuve qu'il ne faut jamais désespérer d'acquérir des talents, si l'on a le courage de se livrer à un travail opiniâtre. La nature sembloit d'abord avoir mis les plus grands obstacles pour empêcher le Lorrain d'exceller dans sa profession. Né de parents pauvres, il fut envoyé à l'école, où ne faisant aucun progrès, ils le placerent chez un pâtissier. Il ne montra pas plus de dispositions pour ce métier si facile à apprendre. Privé de toute ressource, & ne sçachant que faire, il accompagna quelques gens de sa sorte qui alloient à Rome, pour tâcher comme eux de gagner sa vie. De nouveaux embarras le suivirent dans cette ville. Il ne sçavoit pas la langue, il étoit grossier, paroissoit stupide ; il ne trouva point de pratique. La nécessité l'obligea de se mettre au service d'Augustin Tasse, peintre, éleve de Paul Bril, pour nettoyer sa palette & ses pinceaux, pour panser son cheval, pour faire sa petite cuisine, & pour remplir lui seul les autres choses nécessaires dans un ménage. C'étoit-là que sa bonne fortune l'attendoit.

Son maître, dans l'espérance de tirer de lui quelque service pour le plus gros de son travail, lui apprit peu à peu les regles de la perspective. Le Lorrain n'y put d'abord rien comprendre ; mais des rétributions légeres qu'il recevoit de son travail, une étude constante, une patience & un courage à toute épreuve, lui firent enfin surmonter toutes les difficultés. Son esprit s'ouvrit, & dès-lors la nature devint son unique modele. Il en considéroit les effets à la campagne depuis le matin jusqu'au soir ; il s'attachoit à les peindre ou à les dessiner. Et avec quel succès, avec quels traits piquants ne les a-t-il pas rendus dans ses paysages ! quelle fraîcheur dans ses teintes ! quelle vérité dans les différentes heures du jour ! quelle illusion dans la perspective aérienne ! On ne craint pas d'assurer que le Lorrain est le premier paysagiste de

l'univers. Il est également admirable dans les marines. Ses dessins sont frappants pour le clair-obscur ; on y trouve la couleur & l'effet des tableaux. Mais il n'avoit aucun talent pour les figures : la plupart de celles qu'on voit dans ses ouvrages sont de Philippe Lauri, ou de Courtois ; ce qui lui faisoit dire qu'il vendoit le paysage & donnoit les figures.

Ce peintre travailloit avec beaucoup de peine ; il étoit quelquefois huit jours à faire & à défaire la même chose. Sa coutume étoit de fondre ses touches & de les noyer dans un glacis qui couvre ses tableaux. Le pape Innocent X avoit la plus grande estime pour le Lorrain. Dans le desir de le voir, il lui fit dire qu'il seroit charmé de s'entretenir quelquefois avec lui dans ses promenades. Le Roi possede plusieurs tableaux de ce maître ; & il y en a un fort estimé dans la collection du Palais-Royal. Il y en a encore deux, d'un très-grand prix, à l'hôtel de Bouillon. On a beaucoup gravé d'après lui, & il a gravé lui-même plusieurs morceaux à l'eau-forte. Il eut pour éleves Jean-Dominique Romain, le Courtois, Angeluccio, & Herman Swanefeld.

II. LORRAIN, (*Robert* LE) sculpteur, né à Paris en 1666, mort en 1743, étant recteur de l'académie. Cet artiste, d'un mérite très-distingué, avoit mérité la confiance de Girardon, dont il étoit l'éleve ; il avoit à peine dix-huit ans, que ce grand homme se reposa sur lui du soin d'instruire ses enfants & de corriger ses éleves, parce qu'il le regardoit dès-lors comme un fort bon dessinateur ; il lui rendit encore plus de justice dans la suite ; il avoua plusieurs fois qu'il étoit un des plus habiles de son siecle. Aussi ne crut-il mieux faire que de lui confier l'exécution de ses modeles pour les grands ouvrages dont il étoit chargé. Il le choisit, avec le Nourrisson, pour travailler au mausolée du cardinal de Richelieu. Si le succès avec lequel il finit les morceaux qui lui furent confiés justifia l'attente de son maître, ses propres ouvrages lui firent encore plus d'honneur. On y remarque un génie élevé, un

dessin pur & sçavant, une expression élégante, un choix gracieux, des têtes d'une beauté ravissante. Tout le monde connoît sa Galathée. Ses autres productions sont un Bacchus pour les jardins de Versailles, un Faune pour ceux de Marly, les chevaux d'Apollon, en bas-relief, & les statues des quatre Saisons, aux hôtels de Strasbourg & de Soubise; le tombeau de la femme de Girardon, à S. Landry. Mais on dit que ses plus beaux ouvrages sont dans le palais épiscopal de Saverne, en Alsace.

LOTH, (*Gio Carlo*) peintre, né à Munich en 1611, mort à Venise en 1698. Son pere & sa mere lui apprirent d'abord à dessiner; sorti de leur école, il eut pour maître dans la peinture le chevalier Liberi. Il entendoit très-bien le coloris, & il possédoit aussi plusieurs autres parties qui lui valurent l'estime de l'empereur Léopold. Ce prince lui fit l'honneur de le nommer son premier peintre.

LOYR *ou* LOIRE, (*Nicolas*) peintre & graveur, né à Paris en 1624, mort dans la même ville en 1679. Il étoit fils d'un orfevre riche & célebre, qui le mit à l'école de Bourdon, & qui l'envoya, en 1647, à Rome pour se perfectionner dans son art. L'étude de l'antique l'occupa beaucoup; mais il sembla donner la préférence aux ouvrages du Poussin, dont il saisit si bien la maniere, qu'il étoit impossible de distinguer l'original d'avec les copies qu'il en faisoit. Il avoit une mémoire si heureuse, qu'il lui suffisoit d'avoir considéré attentivement un tableau pour pouvoir en faire, étant de retour chez lui, une esquisse où il observoit jusqu'au ton de couleur & aux moindres demi-teintes. Sa facilité n'étoit pas moins extraordinaire. Il paria avec plusieurs de ses confreres qu'il composeroit en un seul jour douze saintes Familles si variées, qu'il n'y auroit pas une seule figure qui ressemblât à une autre. Non-seulement Loire gagna; il réussit encore parfaitement dans ces différentes compositions. D'ailleurs il se plioit à tous les genres; histoire, paysage, archi-

tecture, ornements, rien n'étoit étranger à son pinceau, ni ne paroissoit être au dessus de ses forces.

On peut lui reprocher de n'avoir mis dans ses ouvrages ni une certaine finesse de pensée, ni un caractere particulier qui aît quelque élévation; mais on est obligé de convenir qu'il avoit un bon goût de dessin, qu'il sçavoit faire un bon choix du plan de son tableau, qu'il disposoit agréablement ses figures, qu'il les rendoit variées & gracieuses, sur-tout celles des femmes & des enfants, & qu'il étoit inimitable dans le coloris. Le plus remarquable de ses ouvrages est l'histoire allégorique de Louis XIV, dans l'antichambre de l'appartement du Roi à Versailles. Ce qu'on y admire le plus, c'est le plafond qui paroît véritablement percé, mais avec tant d'adresse, qu'il semble réellement que le jour entre par cette ouverture feinte. On y découvre, comme dans une source de lumiere, le soleil assis sur son char, qui paroît s'élever sur l'horison, & qui commence à répandre ses rayons de toute part. Le Roi fut si content du chef-d'œuvre de Loire, qu'il lui accorda une pension de quatre mille livres.

Les autres ouvrages de cet artiste se voient aux Thuileries, à Pontchartrain où il a peint une belle galerie, dans les églises de Notre-Dame, de S. Barthélemy, des Feuillants, & dans les salles de l'Académie, dont il fut nommé professeur & ensuite adjoint à recteur. Les qualités du cœur le rendirent aussi estimable que ses talents. François de Troy fut son éleve. Il grava lui-même à l'eau-forte, & on a beaucoup gravé d'après lui. Il eut un frere, appellé *Alexis* Loire, qui étoit orfevre, & qui fut encore reçu à l'académie en qualité de graveur. On a de lui plusieurs ornements de sa composition, & des estampes remarquables, surtout le Massacre des Innocents & la Chûte des mauvais Anges, d'après le Brun, & quelques belles pieces d'après Mignard.

LUC, (*Saint*) Evangéliste, cru faussement peintre, puisqu'il n'exerçoit point cette profession, mais

celle de médecin. D'ailleurs ce Saint, avant que d'embrasser le Christianisme, étoit Juif: or l'on sçait que, dans l'une comme dans l'autre de ces deux religions, il étoit alors défendu de faire des images. Ce ne fut que vers le onzieme siecle qu'on décora les églises de quelques images, & toutes ces images étoient d'un artiste nommé *Luc*, & surnommé le *Saint*. Ce n'a été que vers le seizieme siecle qu'on a confondu le nom de *Luc le Saint*, originaire de Florence, avec celui de *S. Luc* l'Evangéliste; & cette erreur, qui s'est accréditée, comme beaucoup d'autres, est aujourd'hui regardée vulgairement comme une vérité. C'est donc à tort qu'on suppose qu'il a fait le portrait de la sainte Vierge : il est même assez vraisemblable qu'il ne l'a jamais vue. *Exrait d'un Discours italien, cité dans le Journal Encyclopédique, Février 1765.*

LUCA SIGNORELLI, peintre, né à Cortone, mort dans la même ville en 1521, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il étoit éleve de Pietro della Francesca, & avoit si bien saisi sa maniere, qu'il est difficile de distinguer leurs ouvrages. Luca mettoit beaucoup de feu & d'imagination dans ses compositions; mais la partie dans laquelle il excelloit le plus, étoit le dessin. Le célebre Michel-Ange l'estimoit singuliérement, & il n'a pas fait difficulté d'emprunter pour son Jugement dernier quelques traits de celui que Luca avoit peint à Orviette. Un fils de très-grande espérance, & qu'il aimoit tendrement, fut tué malheureusement à Cortone : la nouvelle de sa mort le plongea dans une douleur amere; mais bien loin d'y succomber, il fit porter dans son attelier le cadavre de son fils; &, sans verser de larmes, il le peignit pour en conserver la mémoire, & pour lui donner en quelque sorte une seconde vie par le secours de son art. Appellé dans la suite à Rome par le pape Sixte IV, il y peignit plusieurs sujets de la Genese. Il revint de-là dans sa patrie; &, comme il avoit beaucoup de bien, il ne travailla plus que pour son plaisir.

LUCAS DE LEYDE, peintre & graveur, né à Leyde en 1494, mort en 1533. Son pere, peintre médiocre, lui donna les premieres leçons de la peinture; il le mit ensuite sous Corneille Engelbert, qui avoit alors quelque réputation. Les dispositions naturelles de Lucas étoient soutenues par le travail: il y étoit attaché sans cesse; il se refusoit même le repos, soit pour graver, soit pour peindre à l'huile, à gouache & sur le verre. A douze ans il fit un tableau à détrempe qui fut assez estimé, & à quinze il en fit un autre plus considérable, où il représenta Mahomet dans l'ivresse tuant un moine de sa secte. Un riche mariage que Lucas fit dans sa premiere jeunesse avec une demoiselle de condition, ne l'empêcha point de suivre le goût extrême qu'il avoit pour sa profession; il portoit même ce goût jusques dans ses plaisirs. Quoiqu'il s'y livrât volontiers, il ne perdoit pas pour cela un moment du temps destiné à son travail; il sembloit même que le vin lui donnât plus de verve; ce qu'on remarque dans quelques-uns de ses morceaux, selon la tradition qui nous en a été conservée.

Albert Durer rechercha l'amitié de Lucas avec le plus grand empressement. Celui-ci ayant vu quelques pieces gravées par Albert, les copia, & fit ensorte qu'elles lui parvinssent. L'artiste Allemand trouva l'ouvrage du Hollandois si parfait, qu'il conçut pour lui la plus grande estime. Il s'établit dès-lors entr'eux un commerce d'amitié très-sincere & une émulation sans jalousie: lorsqu'Albert mettoit au jour quelque planche, Lucas en produisoit une autre; & pendant qu'ils en laissoient le jugement au public, ils se donnoient mutuellement des louanges non équivoques. Cette amitié augmenta beaucoup, lorsqu'Albert fit exprès le voyage de Hollande pour voir un homme d'un si grand mérite. Ils firent le portrait l'un de l'autre. S'il nous étoit permis de hasarder un jugement sur ces deux artistes célebres, nous dirions qu'Albert dessinoit mieux que Lucas, mais que celui-ci mettoit plus d'accord dans ses ouvrages; que ni l'un ni l'autre

n'ayant pas eu l'occasion d'étudier l'antique, & forcés de représenter les effets de la nature tels qu'ils sont dans leur pays, n'ont pu donner à leurs ouvrages ce degré de perfection qui leur auroit peut-être assuré l'admiration de tous les siecles. Ajoutons que Lucas n'a point jetté assez de variété dans ses têtes, qu'il a mal entendu ses draperies, que son dessin est incorrect, & que son pinceau n'est point assez moëlleux; mais il faut aussi convenir qu'il a donné beaucoup d'expression à ses figures, que ses attitudes sont naturelles, qu'il a choisi un bon ton de couleur; & que quoique dans son temps, ou au moins dans son pays, la perspective fût absolument ignorée, on remarque cependant dans ses peintures qu'il a eu soin de diminuer les teintes, pour mettre une distance convenable entre les objets qu'il représentoit.

Le desir de voir les peintres les plus célebres fit entreprendre à Lucas le voyage de Zélande, de Flandres & du Brabant. Il dépensa beaucoup pour satisfaire sa générosité. Se trouvant à Midelbourg, il fit connoissance avec Jean de Maubuge. La jalousie se mit bientôt entr'eux, parce qu'ils étoient égaux en réputation & en richesses. Ils cherchoient à s'effacer réciproquement par la magnificence. Un jour Maubuge parut avec un habit de drap d'or, & Lucas avec une robe de camelot de soie fort riche. La défiance vint à un tel point, que Lucas se persuada qu'il avoit été empoisonné. De retour chez lui, il passa six années dans un état languissant, & presque toujours couché. Il ne laissoit pas néanmoins de peindre & de dessiner continuellement; & même, ayant fait faire des instruments propres pour s'en servir sur son lit, il grava des pieces plus étudiées qu'auparavant. Sur ce qu'on lui représentoit que cette application avanceroit sa mort: *Hé bien*, dit-il, *je veux que mon lit me soit un lit d'honneur.* On trouva sous le chevet de son lit, après qu'il eut expiré, une planche où étoit représentée une Pallas qu'il avoit achevée peu d'heures avant sa mort. Il n'est pas hors de vraisemblance que le vé-

ritable poison qui le fit périr, n'ait été sa trop grande ardeur au travail dans un âge tendre, où ses organes ne purent pas se développer. Le roi a des tentures de tapisseries faites sur les dessins de Lucas. Il y en a douze pieces où sont représentés les douze mois de l'année, & dans une autre tenture sont représentés les sept âges.

LUDIUS, peintre, vivoit sous l'empire d'Auguste. Il se fit une certaine réputation à Rome, pour avoir imaginé le premier de peindre l'extérieur des maisons; il y représentoit des paysages & des morceaux d'architecture. On dit aussi qu'il réussissoit à traiter de grands sujets d'imagination.

LULLY, (*Jean-Baptiste*) musicien, né à Florence en 1633, mort à Paris en 1687. Amené en France très-jeune, il s'y fit connoître & rechercher pour le goût avec lequel il jouoit du violon. Mademoiselle de Montpensier, qui l'avoit pris à son service, le fit connoître à la cour; & Louis XIV, pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de ses talens, lui donna l'inspection sur ses violons. Le peu de capacité des musiciens de ce temps-là, qui ignoroient absolument leur métier, & qui trembloient lorsqu'il falloit exécuter à livre ouvert, fut un des grands obstacles que Lully eut à vaincre. Il fut obligé de les former dans tous les genres. Son oreille étoit si fine, qu'il distinguoit le violon qui jouoit faux; &, dans son premier mouvement de colere, il brisoit l'instrument sur le dos du musicien. La répétition faite, il l'appelloit, lui payoit son instrument plus qu'il ne valoit, & l'emmenoit dîner avec lui. On s'apperçut du progrès que ces musiciens avoient fait lorsque Lully devint propriétaire, en 1672, du privilege que l'abbé Perrin avoit obtenu pour le spectacle de l'Opéra. Les pieces que Lully y fit représenter furent autant admirées par l'exécution, que par les beautés dont il les avoit remplies. La révolution qu'il fit dans la musique françoise, & les impressions qu'elle excita pour lors dans les esprits, tiennent du prodige.

Il eſt vrai que tout concouroit à faire la plus grande illuſion. Le célebre Quinault fourniſſoit des poëmes admirables par la douceur & la molleſſe des vers, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme; & Lully les ornoit des charmes d'une muſique noble, ſimple, naturelle, harmonieuſe, analogue aux ſentiments & aux paſſions des perſonnages qui paroiſſoient ſur la ſcene. Par le moyen de pluſieurs innovations toutes très-heureuſes, il vint à bout de donner aux opéra toute la perfection dont ils étoient alors ſuſceptibles. Avant lui, la baſſe & les parties du milieu n'étoient qu'un ſimple accompagnement, & l'on ne conſidéroit que le chant du deſſus dans les pieces de violon; mais Lully fit chanter les parties auſſi agréablement que le deſſus. Il y introduiſit des fugues admirables, étendit l'empire de l'harmonie, & trouva des mouvements nouveaux & juſques-là inconnus à tous les maîtres. Il fit entrer dans les concerts juſqu'aux tambours & aux tymbales. Avec de faux accords & des diſſonnances, écueils ordinaires où les plus habiles échouoient, Lully ſçut compoſer les plus beaux endroits de ſes ouvrages par l'art qu'il eut de les préparer, de les placer & de les ſauver. Le goût de la muſique a bien changé depuis Lully. Il avoit introduit en France celui qui régnoit de ſon temps en Italie. On a fait inſenſiblement des progrès qui ont fait oublier les ouvrages de ce grand homme; on ſe rend preſque ridicule aujourd'hui en ſe déclarant ſon partiſan. Il n'en eſt pas moins vrai cependant qu'il eſt le pere & le créateur de la muſique en France; & que s'il n'avoit jamais exiſté, les muſiciens qui l'ont ſuivi n'auroient peut-être point fait les changements qui leur ont mérité une ſi grande réputation.

Celui qui a produit la révolution la plus ſenſible dans la muſique moderne, eſt Rameau. On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici un parallele très-bien fait entre ces deux artiſtes célebres. « Lully, né muſicien, ne veut parler qu'au cœur, & ſemble né» gliger toutes les combinaiſons dont l'art eſt ſuſcep-

» tible: Rameau, génie neuf & hardi, parvenu par » un travail assidu au point où nous le voyons, éleve » l'ame, & se prête aussi quelquefois à ces beautés » tendres & naïves, qui ne sont pas cependant tout » le mérite du premier. L'un sçait attendrir, est plus » simple, toujours parfait imitateur de la nature; l'au- » tre étonne, est plus chargé d'ornements, a l'art mer- » veilleux de tout peindre. Chez le premier, la mu- » sique est aimable, flatteuse, disons même un peu » efféminée; chez le second, elle est vive, foudroyante » & majestueuse. Ce n'est pas que Lully ne soit ja- » mais grand, & que Rameau n'ait jamais composé » de morceaux voluptueux; nous parlons de la prin- » cipale maniere par laquelle un grand artiste semble » mettre son sceau à l'ouvrage. Les récitatifs de l'un, » la beauté de ses chants, rendront toujours sa mé- » moire précieuse; les recherches, le travail, la pro- » fonde harmonie, sont le caractere dominant de l'au- » tre, & lui ont attiré une réputation à l'épreuve de » tout événement. Il ne faut qu'avoir du goût pour » applaudir à l'auteur d'*Atys;* il faut être connoisseur » pour sentir le rare mérite de celui des *Indes Ga-* » *lantes.* Celui-ci est aussi grand chez les étrangers que » dans son pays; celui-là est plus aimé des François » que des autres peuples de l'Europe. Enfin Lully est » un homme admirable, son génie est beau, sa touche » est aisée: Rameau est un homme surprenant, il ca- » ractérise tout, rien n'échappe à son pinceau sublime. » Tous les deux passeront jusqu'aux siecles les plus re- » culés. »

Voilà ce qu'on écrivoit il n'y a pas plus de vingt-cinq ans. Combien y a-t-il de personnes aujourd'hui qui croiront que Lully ne peut pas même entrer en parallele, je ne dis pas avec Rameau, mais avec tel musicien moderne dont les ouvrages, prônés maintenant, iront peut-être bientôt se précipiter dans la nuit de l'oubli? La quantité des opéra, des ballets, des divertissements, des symphonies, des trio de violon, & des motets à grand chœur, prouvent la faci-

lité & la souplesse du génie de Lully, qui embrassoit les différents genres. Despréaux, qui ne l'estimoit pas beaucoup, parce qu'il étoit l'ennemi de Quinault, soutenoit que Lully avoit énérvé la musique; & que s'il excelloit, ce n'étoit que dans le mode Lydien. Autorisés par le suffrage de ce poëte satyrique, les ennemis du musicien le déchiroient encore plus cruellement que lui. Ils l'accusoient de ne devoir sa réputation & ses succès qu'aux vers de Quinault. Ses amis mêmes lui disoient quelquefois qu'il ne lui étoit pas difficile de mettre en musique des vers foibles; & que peut-être il ne feroit plus le même, si on lui en donnoit de plus travaillés & pleins d'énergie. Le musicien, animé par ce reproche, court à son clavessin, &, saisi du plus violent enthousiasme, chante sur le champ ces quatre vers d'*Iphigénie*, bien plus difficiles à rendre, par rapport aux images qu'ils présentent, que tous ceux de Quinault:

Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, & d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!

Un des auditeurs, dit M. Racine fils, *m'a raconté qu'ils se crurent tous présents à cet affreux spectacle, & que les tons que Lully ajoutoit aux paroles leur faisoient dresser les cheveux à la tête.*

Personne n'apportoit dans la société plus de gaieté que lui, mais de cette gaieté qui dégénéroit en polissonnerie. Il réussissoit parfaitement dans des contes obcenes, & n'avoit point de conversation hors des matieres concernant l'ordure & l'intérêt. Il étoit petit, d'assez mauvaise mine, & d'un extérieur fort négligé. Deux petits yeux bordés de rouge, qu'on voyoit à peine, & qui avoient peine à voir, brilloient en lui d'un feu sombre, qui marquoit tout ensemble beaucoup d'esprit & de malignité. Un caractere de plaisanterie étoit répandu sur son visage, & certain air

d'inquiétude régnoit dans toute sa personne. Comblé de bienfaits par Louis XIV, & directeur en chef de l'Opéra, il acquit de grandes richesses. On rapporte que, charmé d'entendre chanter les airs de sa composition sur le Pont-Neuf, il faisoit quelquefois arrêter son carosse pour donner aux chanteurs & aux joueurs de violon le mouvement juste de l'air qu'ils exécutoient.

S'étant blessé au petit doigt du pied, en battant la mesure avec sa canne, cette blessure, qu'on négligea d'abord, devint bientôt considérable, à cause du mauvais germe que la débauche avoit mis dans son sang. Son médecin lui conseilla de se faire couper le doigt. On retarda l'opération, & le mal gagna bientôt la jambe. Son confesseur, qui le vit en danger, lui dit qu'à moins de jetter au feu ce qu'il avoit noté de son opéra nouveau, pour montrer qu'il se repentoit de tous ses opéra, il n'y avoit point d'absolution à espérer. Il le fit; & le confesseur se retira. M. le Duc vint le voir, & lui dit : *Quoi! tu as jetté au feu ton opéra? Que tu es fou d'en croire un Janséniste qui rêvoit!—Paix, Monseigneur, paix*, lui répondit Lully à l'oreille : *je sçavois bien ce que je faisois; j'en avois une seconde copie*. Cependant, déchiré de remords, il se fit mettre sur la cendre, la corde au cou, fit amende honorable, & chanta, les larmes aux yeux : *Il faut mourir, pécheur, &c.* Il fut enterré dans l'église des Petits-Peres, où sa veuve, fille de Lambert, célebre musicien, lui fit élever un mausolée magnifique. Il eut de son mariage plusieurs fils, qui marcherent de loin sur ses traces.

LUNGHI, (*Martin*) architecte, né dans le Milanez, vivoit dans le seizieme siecle. Il exerça d'abord la profession de tailleur de pierres, & devint ensuite architecte, à force de soins & de travail. Il bâtit à Rome plusieurs édifices, dont la plupart sont défectueux, mais qui ne laissent pas d'offrir quelques beautés. Le plus beau & le plus considérable est le palais des princes Borghese. Il eut un fils, appellé *Honoré*,

dont le caractere caustique le rendit odieux à tout le monde. Les édifices qu'il a bâtis sont mêlés de défauts & de beautés. Il étoit très-versé dans l'architecture militaire. *Martin* Lunghi, fils d'Honoré, mort en 1657, bâtit plusieurs édifices en Sicile, à Naples, à Venise, à Milan, & sur-tout à Rome. Comme il s'écarta de toutes les regles, il tomba nécessairement dans le bizarre, & ses ouvrages furent très-médiocres.

LUTMA, (*Jean*) orfevre & graveur, né à Amsterdam, mort dans la même ville en 1669, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il fit de magnifiques ouvrages en argent, & des portraits frappés au marteau. Son fils, portant le même nom, eut le même talent, & grava plusieurs planches, dans quelques-unes desquelles il s'est servi, dit M. Basan, du ciselet au lieu du burin. L'on a de sa main quatre estampes en ce genre, qui sont très-estimées, & difficiles à trouver, si l'on veut avoir de bonnes épreuves : elles représentent en forme de buste les portraits du poëte Vondal, de l'historien P. C. Hooft, de Jean Lutma son pere, & le sien propre.

LUTTI, (*Benoît*) peintre, né à Florence en 1666, mort à Rome en 1724. Eleve de Dominique Gabiani, il le surpassa bientôt ; & ce ne fut qu'en étudiant les ouvrages des plus grands peintres qu'il tâcha de parvenir à la perfection de son art. Parmi les parties de son art également difficiles & importantes, il s'attacha à celle du coloris, qui est la plus séduisante, & qui frappe le plus les yeux du vulgaire. Plusieurs tableaux de chevalet, sortis de ses mains, étendirent sa réputation dans presque toutes les cours de l'Europe. L'empereur le fit chevalier, & l'électeur de Mayence accompagna ses lettres-patentes d'une croix enrichie de diamants. Les ouvrages de ce peintre, qui paroissent d'une composition si facile, lui coûtoient cependant beaucoup ; il les retouchoit avec une attention scrupuleuse. Les connoisseurs admirent particuliérement le miracle de S. Pie, qu'il a peint dans le palais Albani

à Rome. Quoiqu'on puisse reprocher à Lutti de ne pas être toujours correct, on doit néanmoins avouer que son pinceau est frais & vigoureux ; qu'il y a beaucoup d'harmonie dans ses couleurs, & une belle expression dans les figures. On connoît deux Magdeleines gravées d'après lui.

LUZARCHE, (*Robert*) architecte. Il commença, en 1220, la cathédrale d'Amiens, qui fut continuée par Thomas de Cormont, & achevée, en 1269, par Rinald son fils. C'est ce que nous apprend une inscription gravée sur le pavé de l'église, au milieu d'un compartiment de marbre, en forme de labyrinthe, où l'on voit la figure de ces trois architectes. Cette église passoit pour l'une des plus belles, dans le temps où elle fut bâtie. La grande nef a deux cents treize pieds de long, sans y comprendre le chœur, qui en a cent cinquante de longueur, ce qui fait trois cents soixante-six pieds pour la longueur totale. La nef qui forme la croisée a cent quatre-vingt-deux pieds de long, & quarante-neuf de large. Le chœur, la nef principale & la croisée sont environnés de petites nefs larges de dix-huit pieds, & de quarante-deux de haut. Ces dernieres sont ornées de chapelles enfoncées. On peut dire qu'il y a peu d'édifices aussi beaux & aussi vastes; on n'y remarque d'autre défaut que la trop grande élévation de la voûte, qui est de cent trente-deux pieds; défaut qui est commun à tous les édifices de ce genre.

LUYKEN, (*Jean*) dessinateur & graveur, né à Amsterdam en 1649, & mort dans la même ville en 1712. L'on remarque dans ses estampes, dit M. Basan, une fécondité de génie, un feu, une intelligence & une facilité admirables : il est le Callot, le La Belle & le Le Clerc de la Hollande. Il ne faut pas le confondre avec *Gaspard* Luyken son parent, qui a aussi gravé, mais moins bien que lui.

LYSIPPE, célebre sculpteur de l'antiquité, né à Sicyone, vivoit dans la 104ᵉ olympiade, vers l'an 364 avant

avant Jesus-Christ, du temps d'Alexandre le Grand. Sa premiere profession fut celle de serrurier. Le peintre Epompe, qui eut occasion de le connoître, lui conseilla de s'attacher à la peinture, & lui donna les premieres leçons de cet art. Quelques progrès que Lysippe y eût faits, il crut encore devoir y renoncer, & suivre le penchant qui le portoit à la sculpture. C'étoit-là son véritable talent; aussi tous ses ouvrages furent autant de chefs-d'œuvre, & il en exécuta un nombre prodigieux; on les fait monter jusqu'à six cents dix: c'est, de tous les sculpteurs de l'antiquité, celui qui a le plus travaillé. Parmi les morceaux qui lui firent le plus d'honneur, on distinguoit, selon Pline, la statue d'un homme qui se frotte en sortant du bain; on ne pouvoit se lasser d'en admirer la perfection. Elle avoit été portée à Rome, où Agrippa la fit placer devant ses Thermes. Tibere, qui en connoissoit tout le prix, ne fut pas plutôt parvenu à l'empire, qu'il voulut la posséder en propre; il la fit enlever pour la mettre dans son appartement, & en fit placer une autre très-belle dans le même endroit. Quoique le peuple Romain craignît beaucoup Tibere, il ne put néanmoins s'empêcher de crier en plein théâtre, qu'il vouloit qu'on remît la premiere statue; & Tibere se vit contraint, malgré lui, d'y consentir pour appaiser ce tumulte.

Un autre morceau de Lysippe, digne d'admiration, étoit une grande statue du soleil sur un char à quatre chevaux, qui étoit adorée à Rhodes. Il fit aussi plusieurs statues d'Alexandre, & il obtint de ce prince le même privilege qu'Apelle, c'est-à-dire d'avoir seul la gloire de sculpter sa statue en marbre & en bronze. On voyoit encore, du temps de Pline, plusieurs statues des favoris de ce fameux conquérant, exécutées par cet artiste: Métellus les y avoit fait transporter, après avoir soumis de nouveau la Macédoine à l'Empire Romain.

Ce qui distinguoit particuliérement Lysippe, c'étoit d'avoir représenté les cheveux mieux qu'aucun de

ceux qui l'avoient précédé dans la ſculpture, & d'avoir fait les têtes plus petites & les corps moins gros, pour faire paroître les ſtatues plus hautes. A cette occaſion, il diſoit de lui-même que *les autres avoient repréſenté dans leurs ſtatues les hommes tels qu'ils étoient ; mais que pour lui, il les repréſentoit tels qu'ils paroiſſoient.* Il ne s'étoit pas contenté d'avoir mis en pratique ces regles ſur les proportions ; il en avoit donné la théorie dans un ouvrage qu'il compoſa ſur la peinture. Lyſippe eut trois fils auxquels il enſeigna lui-même l'art de la ſculpture, *Dahippe*, *Bedas* & *Eutycrate* : ils acquirent tous trois beaucoup de réputation ; mais le dernier fut le plus eſtimé. (*Voyez ſon article.*) Lyſippe eut encore un frere nommé *Lyſiſtrate*, qui le premier fit des moules de plâtre, pour exécuter des portraits & des figures en cire. Cette invention de modeler devint tellement en uſage, qu'aucun maître ne jettoit un ouvrage en bronze, qu'il n'en eût fait auparavant l'épreuve en cire.



M A A

MAAS, (*Nicolas*) peintre, né à Dort en Hollande en 1632, mort à Amſterdam en 1693. Formé à l'école de Rembrant, il travailla d'abord dans le goût de ſon maître; & il auroit certainement ſurpaſſé les meilleurs peintres d'hiſtoire, ſes contemporains, ſi, par un eſprit de bas-intérêt, il ne ſe fût adonné à faire le portrait, qui lui valoit davantage. Il eſt vrai qu'il avoit le talent de faire reſſembler & de flatter en même temps. Cet art, ſa politeſſe, ſon eſprit & ſon enjouement, le mirent bientôt à la mode dans la ville d'Amſterdam où il avoit fixé ſon ſéjour; & comme il ſe faiſoit payer fort cher, il acquit une fortune conſidérable.

M. Deſcamps rapporte ſur ſon compte deux anecdotes que nous ne devons pas négliger, parce que nous les croyons utiles & intéreſſantes. Maas, étant allé à Anvers, voulut un jour rendre viſite au célebre Jordaans : il fut introduit dans un ſallon rempli de tableaux qu'il eut le temps de parcourir, en attendant que le maître de la maiſon arrivât. Celui-ci avoit remarqué, au travers d'un trou de la porte, que Maas s'attachoit aux plus beaux. « Je me ſuis apperçu, dit » Jordaans à Maas, que vous êtes grand connoiſſeur » en peinture; car vous avez reſté plus long-temps à » examiner certains tableaux que d'autres. — Je ſuis » peintre de portrait, lui dit Maas.» *En ce cas-là*, reprit Jordaans, *je vous plains; vous êtes donc encore un de ces martyrs de la peinture qui méritent bien notre commiſération.*

Une autre fois, étant occupé à peindre une dame fort laide, & qui avoit le viſage rempli de coutures de petite-vérole, elle ſe leva tout d'un coup pour voir l'ébauche de ſa tête, qui étoit ſi frappante qu'elle en fut effrayée. Elle dit au peintre : *Quelle figure imaginez-vous là? Ce ne ſont pas mes traits : elle eſt hideuſe, elle*

fait peur, tâchez de la changer, ou je me retire pour ne plus revenir. Maas connoissoit trop bien son monde pour ne pas lui dire, Vous avez raison; je vais travailler à la ressemblance. Il ne la regarda plus; il n'avoit plus besoin d'elle. Il inventa un petit minois, une bouche riante, de beaux yeux, & un teint de lis & de roses. Il n'oublia point les contours charmants d'une belle gorge. Il pria la dame de se lever, & de voir son portrait qui n'étoit pourtant pas le sien. Elle le trouva très-ressemblant, le fit emporter, & paya généreusement. Cette histoire, ajoute M. Descamps, n'est-elle pas celle de tous les siecles? Flattez; &, avec ce talent de peindre le portrait, vous êtes assuré de faire fortune. Maas en fit une considérable; mais encore une fois on doit regretter qu'il n'ait pas exécuté plus de tableaux de cabinet. Il les composoit ingénieusement, & les colorioit avec beaucoup de force.

MABUSE, (*Jean* DE) peintre, natif d'un village de ce nom en Hongrie, mort en 1562. Il étoit contemporain de Lucas de Leyde. Il travailla beaucoup dans sa premiere jeunesse, & pour se former il voyagea en Italie & ailleurs. Il se rendit enfin en Flandres, où il fit connoître le premier la maniere de peindre les sujets d'histoire, & d'y faire entrer du nu, ce qui ne s'étoit pas pratiqué jusqu'alors. Mabuse traitoit assez bien cette partie. On voit plusieurs de ses ouvrages en Angleterre & dans les Pays-bas, entr'autres un à Amsterdam, qui représente la Décollation de S. Jean-Baptiste, faite de blanc & de noir, avec une certaine eau ou suc qu'il inventa pour se passer de couleur & d'impression, ensorte qu'on pût plier & replier la toile de ses tableaux sans gâter la peinture.

Mabuse fut fort sobre dans sa jeunesse; mais ensuite il s'adonna au vin, & cette passion lui fit faire de temps en temps certains tours que des personnes d'une exacte probité ne sçauroient trop approuver. Il étoit au service du marquis de Vérens, qui, devant recevoir chez lui l'empereur Charles-Quint, voulut

que tous ses domestiques fussent habillés de damas blanc. Mabuse, sous prétexte d'imaginer un ajustement bizarre, demanda qu'on lui donnât l'étoffe. Il l'eut à peine, qu'il la vendit, & en but l'argent au cabaret. Cependant, comme le jour approchoit où l'empereur devoit arriver, il fallut imaginer un expédient pour se tirer d'affaire. Au lieu d'étoffe, il colla du papier blanc ensemble, y peignit un damas à grandes fleurs, fit lui-même sa grande robe, & parut dans le cortege. On le plaça entre un poëte & un musicien qui étoient également attachés au marquis. L'éclat des couleurs fit remarquer l'habit du peintre. L'empereur, surpris du brillant de ce damas, dit qu'il n'en avoit jamais vu d'aussi beau; il fit approcher Mabuse, découvrit sa fourberie, & s'en amusa beaucoup. Le marquis, moins indulgent, le fit mettre en prison, où il demeura assez long-temps, & où il ne laissa pas de travailler & de faire quantité de beaux dessins.

MADERNO, (*Charles*) architecte, né à Bissoné dans le territoire de Côme, en 1556, mort en 1629. Il se rendit à Rome sur la réputation de Fontana, son oncle. Il y exerça d'abord la profession de stucateur, & devint ensuite architecte, en voyant pratiquer son oncle & en réfléchissant sur ses ouvrages. Mais il conserva toujours son goût pour les ornements en stuc, puisqu'il les prodigua dans la plupart des ses édifices. Ceux dont il fut d'abord chargé, lui valurent la place d'architecte de Saint-Pierre. Il ne restoit plus rien à faire à cet auguste temple, que de finir la partie antérieure, & à lui donner la même forme qu'à celle du fond, où est la chaire de S. Pierre; on eût alors achevé la croix grecque, selon le beau projet qu'en avoient donné le Bramanté, Balthazar Péruzzi & Michel-Ange. Cette église célebre étoit presque finie : trois des branches de la croix grecque étoient achevées; il ne falloit plus que construire la quatrieme. Maderno, pour en vouloir faire davantage, gâta tout le plan. Il voulut rendre l'église plus grande, comme si la

beauté & la vaste étendue étoient la même chose. Il changea donc la forme de la croix grecque en celle d'une croix latine, ce qui donna lieu à une foule de défauts.

Avant ce changement, les différentes parties de l'église de S. Pierre avoient un certain rapport entre elles, & avec le tout ensemble; il en résultoit cette harmonie & cet accord qui fait l'étonnement & les délices du connoisseur, & qui inspire le respect à tous les spectateurs. Le changement que Maderno jugea à propos de faire, détruisit tous ces rapports & cette harmonie qui devoient régner entre les parties & le tout. Quiconque entre pour la premiere fois dans l'église de S. Pierre, croit voir une église ordinaire, puisqu'elle lui paroît beaucoup moins grande qu'elle ne l'est effectivement. O prodige de belles proportions! s'écrient les ignorants, qui disent pour lors une absurdité dont ils conviennent dans le fond. La même erreur est échappée au célebre Montesquieu dans son *Essai sur le Goût ;* il n'a pu résister au torrent. On pourroit dire avec vérité, qu'un édifice ne paroît plus grand qu'il n'est, qu'autant qu'il est très-bien proportionné. Lorsqu'on entre dans quelqu'un de ces édifices, on est frappé de les voir plus grands dans l'intérieur qu'ils ne paroissent en dehors; ils semblent s'élargir à la vue par une espece de miracle. De même, si l'on entre dans l'église de S. Pierre sans regarder ni à la droite ni à la gauche, ou la main sur les yeux, & qu'on se laisse conduire à l'une des extrémités des deux bras de la croix, vers l'autel de S. Simon & S. Jude, ou vers celui de S. Procès & S. Martinien, on reste étonné en ouvrant les yeux. C'est alors qu'on apperçoit dans ce vaste temple, cette magnificence dont on n'étoit pas frappé en entrant par l'une ou par l'autre des principales portes. Il s'ensuit donc que la fameuse église de S. Pierre ne paroît pas aussi grande qu'elle l'est en effet. Il est aisé de voir que ce grand défaut est une suite de la disproportion monstrueuse qui se trouve entre la grande nef du mi-

lieu, bâtie par Michel-Ange, & les deux nefs latérales, ajoutées par Maderno.

Cet architecte donna aussi le dessin du portique & de la façade de Saint-Pierre; mais il y commit tant de fautes, qu'un auteur Italien ne fait pas difficulté de l'appeller coupable du crime de *leze-architecture*. Maderno s'acquit cependant une si grande gloire, qu'il devint l'architecte à la mode; on ne bâtissoit plus à Rome que d'après ses plans ou suivant ses conseils. L'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est le palais Mathéi, qui est également noble & bien distribué. Sa réputation se répandit hors de Rome, & il fit plusieurs dessins pour différentes villes de l'Italie, & même pour la France & pour l'Espagne. (*Vie des Architectes.*)

MAGINI, (*Jean-Antoine*) célebre astronome & mathématicien de Padoue, mort à Bologne le 11 Février 1617. Il enseigna dans cette derniere ville avec une réputation extraordinaire, & s'acquit l'estime de tous les princes de son temps. C'est à lui qu'on doit le plus grand miroir ardent qui ait été exécuté avant le milieu du dix-septieme siecle; il avoit vingt pouces de diametre. C'étoit déja quelque chose; mais, peu après cette époque, divers artistes & opticiens allerent beaucoup plus loin. Septata, chanoine de Milan, en fit un, dont parle le P. Schot dans sa *Magie naturelle*, qui brûloit à quinze pas; & nous lisons dans les *Transactions Philosophiques*, n° 6, qu'il avoit cinq palmes ou près de trois pieds & demi de diametre. Un autre article des *Transactions*, (*Voyez* n° 40) nous apprend que Septata avoit formé le projet d'en faire un autre de sept pieds de diametre, peut-être doit-on lire sept palmes. Quoi qu'il en soit, on ne sçait point, ou du moins on ne trouve nulle part quel a été le succès de cette entreprise.

Vers le même temps il sortit des mains d'un artiste de Lyon, nommé *Villete*, un miroir qui l'emporte, à certains égards, sur celui de Septata. Il n'a-

voit que trente pouces de largeur; mais, comme il étoit portion d'une sphere plus petite, sçavoir, seulement de douze pieds de diametre, il brûloit à trois pieds; & son foyer, qui n'étoit que de la largeur d'un demi louis de ce temps, étoit beaucoup moindre à proportion de sa surface, que dans celui du sçavant Milanois, de sorte que la chaleur y étoit considérablement plus grande. Aussi produisoit-il des effets singuliers, tels que de fondre ou percer en peu de secondes les métaux que la chymie met le plus difficilement en fusion; de vitrifier en aussi peu de temps les pierres ou les terres sur lesquelles le feu a le moins de pouvoir, comme les creusets, &c. Villete en fit dans la suite un autre de quarante-quatre pouces de diametre, qui fut acheté par le Landgrave de Hesse; & l'on parle d'un troisieme, porté par Tavernier aux Indes, & donné à l'empereur des Mogols. Le premier que Louis XIV avoit acquis, est aujourd'hui dans le Cabinet du Roi au Jardin royal des Plantes.

Mais, quelque remarquable que soit ce miroir, il est encore au dessous de celui que fit M. de Tschirnausen, vers 1687. Celui-ci avoit près de trois aunes de Leypsich, c'est-à-dire quatre pieds & demi de diametre, & il brûloit à la distance de douze pieds. Il n'étoit point fait, comme les autres, d'une mixtion de métaux fondus, mais d'une lame de cuivre de l'épaisseur de deux fois le dos d'un couteau, ce qui le rendoit léger eu égard à sa grandeur. Ses effets étoient prodigieux; il mettoit sur le champ le feu au bois, il fondoit les métaux en peu de secondes; & il n'y avoit pas jusqu'à l'amiante, qu'on répute comme inaltérable au feu, qu'il ne changeât en verre.

Cependant l'incommodité qu'on éprouve à se servir d'un miroir caustique à réflexion, fit tenter à M. Tschirnausen de se procurer des lentilles de verre de la même grandeur. Il y réussit; & il sortit enfin de la verrerie qu'il avoit établie en Saxe, une lentille de verre de trois pieds de diametre, convexe des deux côtés, & dont le foyer étoit à douze pieds de dis-

tance. Il eſt aiſé de ſentir que M. Tſchirnauſen avoit employé une machine à la travailler, car elle peſoit, même achevée, cent ſoixante livres. Son foyer étoit d'un pouce & demi de largeur; mais, pour augmenter la chaleur, on le rétréciſſoit par le moyen d'une ſimple lentille; alors elle produiſoit des effets de la même nature que les précédents, mais avec beaucoup plus de viteſſe & d'intenſité. Monſeigneur le duc d'Orléans l'acheta de M. Tſchirnauſen; & après s'en être ſervi quelque temps à des opérations chymiques auxquelles il s'amuſoit, comme l'on ſçait, il en fit préſent à l'Académie royale des ſciences, qui le poſſede encore aujourd'hui.

Il y a eu des artiſtes qui ont imaginé de faire des miroirs ardents à moins de frais. On lit dans Wolf qu'un artiſte habile de Dreſde, nommé *Gœrtuer*, à l'imitation des miroirs de M. Tſchirnauſen, en fit de bois, qui produiſoient des effets ſinguliers. La concavité de ce bois étoit apparemment enduite de quelque vernis très-uni, ou couverte de feuilles d'or battu, comme Traber dit l'avoir vu faire. Mais on a bien de la peine à concevoir qu'un vernis, ou des feuilles d'or, puiſſent réfléchir la lumiere avec la force & la régularité ſuffiſante pour produire de tels effets. Ce que dit néanmoins Zahu, eſt bien plus étonnant. Il raconte qu'un ingénieur de Vienne, nommé *Neuman*, fit avec du carton & de la paille collée, un miroir qui fondit les métaux. On peut, malgré ce témoignage, être un peu pyrrhonien ſur un pareil fait. Nous concevons plus facilement, ou plutôt nous n'avons aucune peine à concevoir, que de petits fragments de miroirs plans, arrangés dans la concavité d'un ſegment ſphérique de bois, puiſſent former un excellent miroir concave. C'eſt-là, ſans doute, la maniere la plus expéditive & la moins coûteuſe qu'on puiſſe imaginer pour ſe faire un grand miroir ardent; & nous ne doutons point, vu la grande vivacité de la réflexion qui ſe fait ſur le verre, qu'un miroir ſemblable ne produiſît des effets prodigieux.

MAGNIERE, (*Laurent*) sculpteur, né à Paris en 1618, mort dans la même ville en 1700. C'est, dit-on, un des meilleurs artistes qu'il y ait eu dans le siecle de Louis XIV; ses ouvrages sont une preuve de ses talents. On en voit quelques-uns dans les jardins de Versailles, dont les plus remarquables sont des Thermes représentant Ulysse, Circé, le Printemps; & dans l'église de S. Germain l'Auxerrois, à Paris, le tombeau du chancelier d'Aligre. Il fut reçu à l'académie en 1667, & laissa un fils, nommé *Philippe*, qui fut son éleve, & membre de l'académie. On voit de lui la statue de sainte Thérese, à la chapelle de ce nom dans le dôme des Invalides.

MAIGNAN, (*Emmanuel*) religieux Minime, mathématicien célebre, né à Toulouse en 1601, d'une famille noble, mort dans la même ville en 1676. Dès qu'il eut achevé ses humanités, il entra chez les Minimes, & y fit profession en 1619. Ses progrès dans la philosophie & les mathématiques lui acquirent bientôt une réputation brillante; de sorte que le général de son ordre crut devoir l'appeller à Rome en 1636, pour y professer dans le couvent de la Trinité du Mont. Il s'y attira l'estime & l'admiration des sçavants. Ses ouvrages, & en particulier celui de la catoptrique, cette partie de la perspective qui ne se voit que par des rayons réfléchis, exciterent la jalousie du fameux P. Kircker, qui alla même jusqu'à lui disputer la gloire de les avoir inventés; elle lui fut cependant assurée; & le monde sçavant applaudit avec justice aux regles qu'il donne de la catoptrique dans le livre intitulé *Perspectiva horaria*, que le P. Maignan publia en 1648. On trouve dans ce même ouvrage la méthode de polir les verres pour les lunettes d'approche: celles qu'il avoit faites étoient les plus longues que l'on eût encore vues; &, bien différent de ces personnes qui veulent que leur secret meure avec eux, il se fit un plaisir de le communiquer aux meilleurs artistes de Rome, chez lesquels il s'est perpétué.

On lui a encore l'obligation d'avoir perfectionné cette espece de trompette vocale, que l'on appelle *porte-voix*, que le chevalier Nortland, Anglois, prétendoit avoir inventée.

De retour en France en 1650, le P. Maignan fut promu aux premieres dignités de son ordre. Ses vertus lui gagnerent l'amour de ses inférieurs, qui le regardoient comme leur pere. Jaloux de faire fleurir les sciences, il eut la consolation de former des éleves illustres, tels que les PP. Pulmier & Saguens. Il s'étoit formé à Toulouse un cabinet d'instruments de mathématiques & de différentes machines, tous ouvrages de sa main. Louis XIV, en passant par cette ville en 1660, fit l'honneur au P. Maignan de voir sa cellule, comme une des plus grandes curiosités de la province de Languedoc. Ce prince fut frappé de l'industrie & des talents de ce religieux; il voulut l'attirer à Paris, & le cardinal Mazarin le confirma dans ce dessein; mais le P. Maignan fit tant d'instances pour qu'on le laissât dans sa retraite, qu'on ne crut pas devoir contraindre une inclination dictée par une vraie humilité. La ville de Toulouse a placé son buste, avec une inscription honorable, dans la galerie qu'elle a fait élever au milieu de son hôtel qu'on appelle Capitole, pour honorer la mémoire des illustres Toulousains. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres la *Philosophie sacrée*, en deux volumes. Il étoit en relation avec les plus habiles philosophes de son siecle.

MANDROCLES, architecte & peintre, vivoit environ cinq cents ans avant Jesus-Christ. Il se rendit célebre par le pont qu'il construisit, par ordre de Darius, roi de Perse, sur le Bosphore de Thrace, que l'on nomme aujourd'hui le détroit de Constantinople. Ce pont étoit composé de bateaux joints l'un à l'autre si solidement, que l'armée formidable des Perses y passa toute entiere d'Asie en Europe. Pour conserver la mémoire d'un ouvrage si singulier & de si peu de durée, Mandrocles fit un tableau dans lequel il

peignit le Bosphore, & le roi de Perse assis sur son trône au milieu du pont, qui voyoit défiler son armée. Cette peinture fut placée à Samos, dans le temple de Junon; Hérodote assure l'avoir vue, avec l'inscription suivante : *Mandrocles, après avoir construit sur le Bosphore un pont de bateaux, par ordre de Darius, a dédié à Junon ce monument, qui fait honneur à l'artiste & à Samos sa patrie.*

MANESSON MALET, (*Alain*) ingénieur, étoit de Paris, & vivoit vers la fin du dix-septieme siecle. Il joignoit à ses talents ceux d'excellent mathématicien, & il devint ingénieur des camps & armées du roi de Portugal. On a de lui des ouvrages qui sont estimés; le plus considérable est, *Les Travaux de Mars*, ou *l'Art de la Guerre*, qui parut en 1691, 3 vol. in-8°, avec figures. Son systême sur la fortification des places a souffert beaucoup de critiques, & nous ne croyons point qu'il ait été adopté nulle part. Ses autres ouvrages sont, *Description de l'Univers*, contenant les différents systêmes du monde, les cartes générales & particulieres de la géographie ancienne & moderne, & les mœurs, religion & gouvernement de chaque nation, 5 vol. in-8°; *Géométrie pratique; Géographie & marine*. On a son portrait gravé, ce qui prouve l'estime qu'on faisoit de lui; car de son temps ce n'étoit pas encore la coutume de prodiguer les honneurs de la gravure à des homme obscurs ou connus seulement dans quelques sociétés; abus qui s'est introduit de nos jours, & qui mériteroit sans doute d'être réformé.

MANFREDI, (*Barthelemi*) peintre, né à Mantoue, mort jeune. Il fut disciple de Michel-Ange de Caravage. Il prit si bien la maniere de son maître, qu'il est difficile de distinguer leurs ouvrages. Manfredi travailloit avec une facilité prodigieuse. Ses sujets les plus ordinaires étoient des joueurs de cartes ou de dés, & des assemblées de soldats.

MANNOZI, (*Jean*) dit *Jean de Saint-Jean*, du lieu -

de sa naissance, qui est un village près de Florence, mort en 1636, âgé de quarante-six ans. Les talents de cet habile peintre, qui fait tant d'honneur à l'école de Florence, se remarquent particuliérement dans les salles du palais du grand-duc. Comme il entendoit parfaitement la poétique de son art, il a déployé les richesses de la plus belle imagination pour honorer, non les vertus politiques de Laurent de Médicis, mais la générosité de ce prince à récompenser le mérite, & son goût pour les arts, dont il étoit l'ami & le protecteur, qualités qui le firent surnommer *le Magnifique*. On ne se lasse point d'admirer les peintures à fresque de ce maître : le temps semble les respecter : après plus d'un siecle, les couleurs sont aussi belles que si elles venoient d'être employées. Mannozi entendoit supérieurement la perspective & l'optique. La vue est trompée dans des bas-reliefs de stuc qu'il a imités ; il faut y porter la main pour s'assurer qu'ils ne sont point de sculpture. Ce peintre avoit malheureusement des défauts qui ternissoient tous ses grands talents. Son esprit inquiet & capricieux lui fit abandonner ce qu'il avoit commencé d'une maniere si glorieuse. Les promesses, les prieres ne furent point capables de le gagner : des réprimandes un peu fortes qu'on lui fit blesserent si fort son orgueil, qu'il en mourut de chagrin. Il s'étoit fait une foule d'ennemis par son humeur atrabilaire, par l'envie qu'il portoit à toute sorte de mérite, & par son esprit mordant & satyrique. Ces ennemis le poursuivirent après sa mort ; ils tâcherent d'insinuer au grand-duc de détruire ses ouvrages ; mais le prince rejetta de pareils conseils ; il choisit même les meilleurs peintres pour exécuter & finir les idées & l'entreprise de Mannozi. Cet artiste est une preuve d'une vérité confirmée tous les jours par l'expérience, que rarement les talents sont une source de bonheur.

I. MANSARD, (*François*) architecte, né à Paris en 1598, mort en 1666. Cet artiste naquit avec les plus grandes dispositions pour l'architecture ; il avoit

un goût excellent, un esprit solide, & une imagination des plus belles & des plus fécondes. Son amour pour le travail n'avoit point d'exemple. Les pensées de François Mansard étoient grandes & nobles; personne n'entendoit mieux que lui le dessin général d'un vaste édifice. Ses profils étoient heureux & délicats; il varia très-agréablement ses moulures. Il n'appartient qu'à ceux qui ont examiné ses ouvrages, qui embellissent la France & Paris, de prononcer sur la ressemblance de ce portrait. Les principaux édifices sont l'église des Feuillants, dans la rue Saint-Honoré; celle des Enfants trouvés, dans la rue Saint-Antoine; une partie du palais de Conti, les hôtels de Bouillon & de Toulouse, le château de Choisy, sur les bords de la Seine, celui de Gêvres en Brie, de Maisons, & autres qui sont accompagnés des plus beaux jardins & de tout ce qui peut les rendre agréables.

Le principal ouvrage de François Mansard est la façade des Minimes, dans la place Royale. Il jetta les fondements de l'église du Val-de-Grace, par ordre de la reine Anne d'Autriche, & la conduisit jusqu'à l'entablement intérieur. Ses ennemis firent entendre à cette princesse qu'il en coûteroit des sommes immenses pour achever cet édifice; elle en parla à Mansard. Celui-ci, qui étoit peu courtisan, répondit à la reine d'une maniere un peu brusque. On lui ôta la direction de l'église, qui fut confiée à d'autres architectes; ils altérerent exprès le dessin, & l'accablerent de sculptures lourdes & pesantes. François Mansard bâtit ensuite, dans le château de Fresne, une chapelle qui passe pour un chef-d'œuvre, & qui est dans le goût du Val-de-Grace.

Mansard passe pour l'inventeur de cet appartement sous les toits, que les François appellent à la Mansarde; découverte peu heureuse. Cet architecte n'étoit jamais content de ses dessins, lors même qu'ils avoient mérité les suffrages des connoisseurs. Il lui arrivoit souvent de refaire plusieurs fois la même chose, pour en trouver une meilleure, quoique l'é-

difice fut déja commencé. Le fameux Colbert lui ayant demandé quelques deſſins pour la façade du Louvre, Manſard ouvrit ſon porte-feuille, & lui montra quelques ébauches. Ce miniſtre en fut très-ſatisfait, & lui dit d'en choiſir une pour la mettre au net, afin qu'il la préſentât au Roi, & le pria en même temps de n'y plus faire aucun changement. Manſard refuſa cette condition, & ne voulut jamais ſe priver de la liberté de changer, lorſqu'il auroit de meilleures idées. Tel fut le motif pour lequel on fit venir à Paris le chevalier Bernin.

II. MANSARD, (*Jules* HARDOUIN) architecte, né en 1647, mort en 1708. Il étoit fils d'une ſœur de François Manſard, & prit le nom de cet architecte à cauſe de ſa célébrité. Il fit une fortune immenſe ſous Louis XIV, qui le fit ſon architecte, chevalier de S. Michel, & ſurintendant de ſes bâtiments & des manufactures royales. Preſque tous les édifices que ce grand monarque fit conſtruire, ont été élevés ſur les deſſins de Manſard. Ses talents ne répondirent pas aux grandes entrepriſes dont il fut chargé; & ſi ſa fortune ſurpaſſa celle de ſon oncle, il ne l'égala jamais du côté de la capacité. Le château de Clagni, que Louis XIV fit bâtir près de Verſailles pour madame de Monteſpan, eſt le premier ouvrage de réputation que fit Hardouin Manſard, & celui où il nous a donné les preuves les plus complettes de la bonté de ſon goût. Les proportions ſont exactes, & l'on voit une préciſion admirable dans toutes les parties de la décoration. Le grand ouvrage de cet architecte eſt le château de Verſailles. Il eſt très-rare que des architectes aient l'occaſion d'exercer leurs talents dans des édifices auſſi vaſtes. Manſard fut aſſez heureux pour la trouver; mais il n'en retira pas tout l'honneur qu'il auroit pu y acquérir.

1° Le choix de la ſituation eſt des plus mauvais, elle inſpire la triſteſſe de tous les côtés; l'air n'eſt pas des plus ſains, & il y manque de l'eau: cette faute groſ-

ſiere ne vient peut-être pas de l'architecte. 2° La décoration extérieure est meſquine & pleine de défauts. Ce palais en impoſe de loin, par la quantité de bâtiments qu'il préſente, par leur richeſſe, puiſque les toits en ſont dorés; mais l'admiration diminue à meſure qu'on s'en approche, & diſparoît entiérement quand on arrive à cette cour meſquine, que l'on nomme la cour de marbre. Il eſt d'une forme inſipide du côté des jardins. On voit un avant-corps quarré, flanqué par deux longues ailes, qui forment une façade immenſe, d'une architecture meſquine, où il n'y a ni pavillon, ni contraſte, & nulle oppoſition. Enfin il ne reſſemble qu'à une longue muraille, quand on le regarde d'une certaine diſtance. L'intérieur eſt d'une mauvaiſe diſtribution. L'eſcalier eſt ſi éloigné de l'entrée & ſi caché, qu'il faut un guide pour le trouver. Dès qu'on l'a monté, l'on ne trouve plus ni veſtibule, ni ſalle; on voit ſeulement deux ou trois petites chambres qui conduiſent à une antichambre à demi éclairée, après avoir fait un coude. Les appartements ſont interrompus, & ne communiquent pas facilement de l'un à l'autre; il faut continuellement monter & deſcendre. C'eſt donc avec raiſon que l'on a défini Verſailles *un favori ſans mérite.*

Cependant, quelque grands que ſoient ſes défauts, ce palais renferme de grandes beautés dans ſes détails. On peut citer, par exemple, l'orangerie, qui eſt décorée de colonnes Toſcannes, & dont le ſtyle eſt des plus nobles. La chapelle, qui eſt ornée de colonnes iſolées, & réunies par des architraves très-hardis, eſt encore bien entendue, quoique le peu d'étendue du terrain ait empêché Manſard de déployer tous ſes talents. Cet architecte donna le plan de la galerie du Palais-Royal; celui de la place de Louis XIV, qui eſt très-réguliere, & ornée d'une magnifique architecture. La place des Victoires, qui a été faite d'après les deſſins de cet architecte, eſt encore remarquable, malgré ſa petiteſſe, à cauſe de la quantité de rues qui y aboutiſſent. Le monaſtere de S. Cyr, la belle caſcade

de

de Saint-Cloud, sont encore d'Hardouin Mansard. Il finit la fameuse église des Invalides, commencée par Libéral Bruant, & éleva la coupole, qui est la plus belle de Paris. Si l'on en croit les François, elle ne cede qu'à celle de Saint-Pierre de Rome, pour la grandeur. (*Vie des Architectes.*)

MANTEIGNE, (*André*) peintre & graveur, né dans un village près de Padoue, en 1451, mort à Mantoue en 1517. Il gardoit les moutons dans sa jeunesse, lorsque par hasard un amateur s'étant apperçu qu'au lieu d'en avoir soin il s'amusoit à les dessiner, il le mit chez un peintre nommé Jean Squarcioné, qui, charmé des progrès rapides qu'il faisoit, de son goût dans le travail & de sa douceur dans le caractere, l'adopta pour son fils, & l'institua son héritier. Manteigne n'avoit que dix-sept ans, quand on le chargea de faire le tableau d'autel de sainte Sophie de Padoue, & les quatre Evangélistes. Jacques Bellin fut tellement enchanté de ces peintures, qu'il lui donna sa fille en mariage. Malheureusement pour Manteigne, Squarcioné avoit toujours eu de la jalousie contre Bellin; piqué d'ailleurs de ce que son fils adoptif avoit contracté cette alliance sans le consulter, il se mit à décrier ses ouvrages à cause de leur sécheresse, & parce qu'il suivoit de trop près l'antique, au lieu de suivre la nature. Ce reproche étoit fondé: car s'il est vrai, comme on ne peut en douter, que la perfection consiste à sçavoir faire un juste accord de la nature & de l'antique, Manteigne étoit trop servilemont attaché au dernier. Il se corrigea en partie; mais, bien loin d'ajouter au goût de l'antique, qu'il conserva toujours, la vérité & la tendresse du naturel, il se contenta de mêler quelques portraits à ses figures. Il travailla pour le duc de Mantoue, & fit ce beau triomphe de Jules-César, qui a été gravé de clair-obscur en neuf feuilles, & qui est regardé comme le chef-d'œuvre de ce peintre. Le duc, par estime pour son rare mérite, le créa chevalier de son ordre. Les Ita-

liens attribuent à Manteigne l'invention de la gravure au burin pour les estampes. Il a gravé d'après ses dessins sur des planches d'étain. Le Roi possede un de ses tableaux, représentant la Vierge avec l'enfant Jesus.

I. MANUCE, (*Alde*) appellé en latin *Aldus pius Manutius*, célebre imprimeur, qui vivoit sur la fin du quinzieme siecle & au commencement du seizieme, étoit de Bassano, dans la Marche Trévisane, s'établit à Venise, & s'y maria avec la fille d'André Asculano, autre célebre imprimeur, & devint chef de la famille des Manuces, dont le nom subsistera toujours dans la république des lettres, tant à cause de la beauté des ouvrages qui sont sortis de dessous leurs presses, que de ceux dont ils sont eux-mêmes les auteurs. Alde Manuce se fit d'abord connoître par d'excellentes traductions de quelques traités de S. Grégoire de Nazianze, & de S. Jean de Damas; il donna ensuite au public une Grammaire grecque, & des notes sur Horace, Homere, &c; & il mit au jour quelques ouvrages des anciens, avec des préfaces très-estimées, de sa façon. Il se donna des peines infinies pour corriger les manuscrits, & pour les confronter les uns avec les autres; car avant lui on imprimoit le premier qu'on rencontroit, quoique souvent rempli de fautes, sans compter celles que commettoient les compositeurs des imprimeries. Aussi ne sçauroit-on assez reconnoître les services importants qu'il a par-là rendus aux gens de lettres.

On prétend qu'il fut le premier qui imprima le grec correctement & de suite, & on le regarde avec raison comme l'inventeur du caractere cursif ou italique, qui a été si fort en vogue pendant tout le seizieme siecle. L'accueil qu'il faisoit aux sçavants engageoit ceux-ci à lui confier leurs ouvrages pour les imprimer. Erasme, étant en Italie, lui en donna quelques-uns, & il passa même quelque temps chez lui à Venise; ce qui donna occasion à ses ennemis, entr'autres à Scaliger, de lui reprocher qu'il avoit été cor-

recteur de l'imprimerie d'Alde Manuce. Mais Erasme assure lui-même qu'il n'avoit corrigé d'autres ouvrages de cet imprimeur, que ceux qu'il corrigeoit pour lui. D'aillleurs, quand il seroit vrai qu'il eût exercé cet emploi, on ne voit pas sur quels motifs pouvoient être fondés les reproches de ses ennemis, sur-tout ceux de Scaliger, qui, malgré ses prétentions ridicules pour descendre des anciens princes de Véronne, n'étoit que le fils d'un médecin de cette ville. Cet emploi n'étoit point alors déshonorant, ainsi qu'il ne l'est pas même aujourdhui. Plusieurs personnes qui l'ont rempli, sont parvenues dans la suite à des dignités éminentes dans l'église & dans l'état; & lorsqu'Erasme étoit à Venise, on voyoit l'ambassadeur de France auprès de cette république, le célebre Jean de Lascaris, qui avoit été lui-même correcteur d'imprimerie. Alde Manuce mourut à Venise en 1516, extrêmement âgé. Il laissa un fils qui suit.

II. MANUCE, (*Paul*) célebre imprimeur, fils du précédent, naquit en 1512. Il n'avoit que quatre ans lorsqu'il eut le malheur de perdre son pere. Erasme, trouvant d'heureuses dispositions dans le jeune Manuce, travailla avec ardeur à seconder la nature. Il y en a qui ne conviennent point qu'Erasme ait jamais rien enseigné à Manuce, qu'il appelle *Manuciolus*, dans une lettre qu'il écrit de Louvain. Quoi qu'il en soit, Paul, né dans le sein des lettres, ne fut pas plutôt en âge de suivre son goût & son attrait, qu'il se déclara pour l'éloquence. Son ardeur fut encore enflammée par Sadolet, Bonanni & Rhambert. Ce dernier prenoit un soin particulier de former Manuce, qui, ne se ménageant pas assez, affoiblit beaucoup sa santé : il tomba enfin malade; & les médecins lui ayant interdit la lecture, ce remede fut cause d'une mélancolie fâcheuse, qui augmenta son mal. Il languit pendant deux ans; mais, ayant surmonté la maladie, il s'efforça de réparer le temps perdu par des études opiniâtres. Le soin de ses affaires domestiques l'arracha

bientôt à l'unique plaisir qu'il trouvoit dans la vie. Mais, les ayant enfin arrangées, il se préparoit à se livrer tout entier à l'étude, lorsqu'on le chargea de l'éducation de douze jeunes gens de condition, état qui lui laissoit du moins quelques moments de liberté, qu'il consacroit aux lettres.

Il se rendit la lecture des bons auteurs si familiere, qu'il parloit le latin avec une grande facilité, & qu'il s'étoit comme approprié le style & les tours des anciens, sans les copier servilement, ce qui n'arrive que trop souvent à ceux qui se piquent d'écrire purement en latin. Il joignoit à cette connoissance de la langue latine une érudition profonde. Comme il étoit fortement occupé de ce qu'il écrivoit, & plus soigneux encore de penser que de s'arrêter aux termes, il lui en est souvent échappé d'en forger, négligence que ses envieux n'ont pas manqué de relever. Mais si sa science lui fit des jaloux, elle lui donna aussi des panégyristes. L'on a même dit de lui, que la ville de Venise étoit moins célebre par sa situation au milieu des eaux & par les autres merveilles qui font sa gloire, que pour avoir produit Manuce dont la science étoit le plus bel ornement de sa patrie; que cette ville avoit pris par le moyen de cet homme habile la place de l'ancienne Rome; que la maison de cet imprimeur étoit l'*arsenal* de l'éloquence & de la vertu.

Manuce, encouragé par le cardinal Bembo & par Bernardin Maffeo, qui fut honoré quelque temps après de la pourpre Romaine, entreprit la recherche des antiquités Romaines; mais la mort de ces deux protecteurs lui fit abandonner l'ouvrage, qu'il continua depuis par déférence pour le cardinal Hippolyte d'Est, auquel il envoya le livre qui concernoit les loix Romaines. Plusieurs de ces critiques obscurs dont la réputation est concentrée dans leur petit cercle, crierent contre Manuce, qui les méprisa sans leur répondre, maniere d'étouffer les demi-efforts de ces écrivains méprisables. Il n'a paru que quatre livres de ces antiquités, sçavoir, le premier sur les Loix, imprimé en

1557, *in-folio;* le second, sur le Sénat, en 1581; les deux derniers, des Comices & de la ville de Rome.

Outre cet ouvrage, il a encore restitué une infinité d'endroits de Cicéron, corrompus par l'ignorance des copistes. Il a travaillé avec beaucoup de succès sur cet orateur, dont il a rétabli les ouvrages dans leur premier état, avec une justesse de critique qui a fait dire à un sçavant qu'on ne sçait si Cicéron n'a pas plus d'obligation à Manuce de l'avoir pour ainsi dire fait revivre, que Manuce à Cicéron pour avoir fait des ouvrages qui ont donné occasion à ce critique judicieux de faire éclater ses talents. Manuce n'a rien négligé dans cette pénible occupation: il passoit quelquefois six semaines, & même des mois entiers, sur un Epître de Cicéron. Il ne se contentoit pas aisément de son travail; & il le poussoit jusqu'à s'assurer s'il avoit rétabli les choses dans leur véritable état. Malgré tant de soins assidus, il a encore trouvé le temps de donner au public quelques traductions latines du grec. Il étoit fort estimé des sçavants. Muret & Scaliger même en parlent avec beaucoup d'éloge.

Nous avons déja vu qu'il eut des protecteurs dans le sacré college. Il fut encore chéri des cardinaux Alexandre Farnese, & Marcel Cervin, qui fut élevé au souverain pontificat. Paul Manuce se concilia, par sa douceur & par sa modestie, compagnes ordinaires du vrai mérite, de grandes protections, & l'admiartion de tout le monde. La nature ne l'avoit pas fait d'un tempérament robuste; il l'affoiblit encore par ses travaux littéraires. Cependant il se maria, établit sa famille, se chargea de ses neveux & de ses freres même, & soutint avec dignité tout le poids que son humanité lui imposoit. Il refusa beaucoup d'offres avantageuses, & n'accepta que celles du cardinal Hippolyte d'Est, auquel il s'attacha. Manuce travailla d'abord, de concert avec ses freres, dans l'imprimerie qui leur avoit été laissée par leur pere; mais, après leur mort, il demeura le seul héritier de ce riche fonds, qu'il prit plaisir d'augmenter.

En effet, il employa des caracteres grecs & latins d'une beauté singuliere; & Muret le flattoit d'effacer même par cet endroit les plus fameux imprimeurs de France. Outre le mérite de l'impression, les livres qui sortoient de dessous sa presse étoient encore très-corrects. La foiblesse de sa vue, qu'il avoit fort délicate, ne l'empêchoit pas de revoir lui-même ses épreuves, ne voulant pas s'en fier à des correcteurs, que l'intérêt seul anime le plus souvent. Sa réputation se répandit bientôt au loin, & prévint en sa faveur le pape Pie IV, qui le fit venir à Rôme pour le mettre à la tête de l'imprimerie apostolique. Manuce avoit refusé, en 1552, les offres de Jules III & du cardinal Maffée.

Enfin, s'étant déterminé à quitter sa patrie, il se rendit à Rome en 1560. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, on lui fit beaucoup d'accueil; on lui assigna une pension de quatre mille ducats par an. Le silence que Manuce garde par-tout dans ses lettres sur le paiement de ces appointements, fait presque douter de l'exétion de ces belles conditions. Il paroît au contraire qu'on négligea de lui tenir parole; car il dit dans une lettre, qu'il étoit fort bien reçu chez les grands de la cour Romaine, qu'on lui faisoit beaucoup de politesse, mais qu'au reste tout étoit assez froid à son égard, & qu'on n'alloit pas plus loin; que cependant il n'accusoit pas Sa Sainteté de cette négligence, qui venoit plutôt de ceux à qui elle avoit commis le soin de ces sortes d'affaires; gens qui, uniquement attentifs à leurs intérêts, sont fort peu touchés de ceux d'autrui.

Le dessein du pape, en attirant Manuce à Rome, étoit de lui faire imprimer les ouvrages des saints Peres, dont il imprima en effet quelques-uns. Il fut, outre cela, chargé, conjointement avec Julius Poggianus & Corneille Amalthée, d'écrire purement en latin le catéchisme du Concile de Trente, dont le fonds avoit été digéré par d'habiles théologiens. Enfin, après avoir passé quelque temps à Rome, au milieu d'occu-

pations laborieuses, il prit le parti de demander au pape la permission de se retirer de cette ville, où sa fortune, loin de s'accroître, alloit de jour en jour en décadence. Il paroît par ses lettres que Pie V, successeur de Pie IV, lui assura les moyens de subsister avec bienséance à Rome. Quelque temps après, il recommença ses plaintes, les interrompit, se loua de sa fortune, & recommença de nouveau à se plaindre que les sources étoient taries tout-à-coup, ce qui fait juger qu'on ne lui payoit pas exactement ses pensions. Il résolut enfin de retourner à Venise, & il fit de grandes instances auprès de Sa Sainteté pour être défrayé dans son voyage; mais il ne put jamais rien obtenir, & il fut obligé de le faire à ses frais.

Il arriva enfin à Venise au mois de Décembre 1570. Son retour causa beaucoup de joie à sa famille, qui l'attendoit avec impatience. Il retrouva dans cette ville les presses qu'il y avoit laissées, & que son absence n'avoit pas empêché de rouler; mais il ne goûta pas long-temps le plaisir de se revoir au milieu des siens dans le sein de sa patrie. La foiblesse de sa santé l'obligea souvent à changer d'air. Enfin il retourna une troisieme fois à Rome, après l'exaltation de Grégoire, qui lui fit éprouver sa libéralité ; mais il n'en jouit pas long-temps, car il mourut dans cette ville au mois d'Avril 1572, âgé de soixante-deux ans.

III. MANUCE, (*Alde*) fils du précédent, aussi imprimeur. Il fut élevé sous les yeux de son pere, dont les soins furent si heureux, que le jeune Alde promettoit déja beaucoup dans un âge où les autres enfants commencent à peine à bégayer. Il apprit de bonne heure la langue latine, mais si purement, qu'on eût dit qu'elle étoit sa langue maternelle. Il étudia avec un grand succès les antiquités romaines, & il fut, dans ses premieres années, l'admiration des plus habiles gens. Il n'avoit encore que quatorze ans lorsqu'il publia le livre intitulé *Ortographiæ ratio*. Il commença même dès-lors à étudier sans le secours de son pere, qui le

jugea assez mûr pour le laisser à lui-même. Cette confiance ne fut point trompée : Alde en étudia avec plus d'ardeur : il apprit en très-peu de temps la langue grecque. Mais, quelque douceur que lui pût procurer une étude non interrompue, il se consacra à l'utilité publique, comme son aïeul & son pere, sous les yeux de qui il apprit l'art de l'imprimerie.

Après sa mort, & lorsqu'il eut hérité de ses fonds, il imprima ses ouvrages, & rendit ce devoir à la mémoire d'un si bon pere. Mais la décadence des affaires d'Alde l'ayant obligé à quitter sa patrie, il sortit de Venise, d'où il se rendit d'abord à Bologne, & ensuite à Pise, pour y enseigner les belles-lettres. Après avoir long-temps langui dans ce pénible emploi, il alla enfin se fixer à Rome. Après la mort de Sixte-Quint, Clément VIII, son successeur, donna à Manuce la direction de l'imprimerie du Vatican. Quelque avantageux qu'étoit ce poste, notre imprimeur ne put jamais bien réparer ses pertes : il n'en jouit pas même long-temps. Les fatigues de sa mauvaise fortune lui avoient inspiré un certain dégoût pour la vie, langueur qui le conduisit enfin au tombeau.

Sa famille finit en lui, n'ayant point d'enfants de sa femme qu'il avoit abandonnée en quittant Venise, sous prétexte que son mariage étoit contraire aux loix; mais, au fond, parce que la situation de ses affaires étoit si fâcheuse, qu'il ne pouvoit pas soutenir un ménage, & que d'ailleurrs il se flattoit d'obtenir un bénéfice pour se tirer de la misere. On lui reproche d'avoir été lui-même la cause de ses malheurs, par les folles dépenses qu'il fit pour ses plaisirs. Pendant le peu de temps qu'il exerça l'imprimerie, il donna plusieurs éditions assez belles, & entr'autres celle de Cicéron en dix volumes, avec les notes & les commentaires de son pere, & avec ses propres éclaircissements. Il dédia chaque volume en particulier à des souverains, à des papes, à des grands, & à des gens de lettres, ses amis. Les curieux pourront voir dans les bibliographes les autres livres qu'il a imprimés.

MANYOKI, (*Adam* DE) peintre, né à Szokolia, près de Novigrad en Hongrie, en 1673, d'une famille noble, mort depuis peu d'années à Warfovie, où il étoit établi depuis 1713, en qualité de peintre & de penfionnaire de la cour. C'eft un des meilleurs peintres de portrait que l'on connoiffe, quoiqu'il eût auffi du talent pour peindre les fleurs. Quelques-uns ne font pas difficulté de le comparer au célebre Nattier. Il dut fa perfection à fes difpofitions naturelles, à une attention fuivie, & à l'étude qu'il faifoit d'après les premiers maîtres. Voici le jugement que porte de cet artifte un connoiffeur Allemand. « Manyoki imite foi» gneufement la nature, mais avec choix. En peignant, » il confulte fouvent le miroir fur l'effet de la peinture. » Sa touche eft agréable, moëlleufe & tranfparente, » où elle doit l'être : ce qu'on appelle la couleur de » pêche fe trouve dans les carnations. »

MARAESC, muficien Ruffe de ce fiecle. Son nom mérite d'être confervé dans l'hiftoire de la mufique, par la réforme qu'il y a introduite dans fon pays natal. Cet efprit inventif commença par faire fabriquer trente-fept cors-de-chaffe, en ufage depuis long-temps chez les Ruffes, de la forme d'un cône droit, ou tant foit peu parabolique, & qui, fe reffemblant pour la grandeur & la groffeur, rendoient par conféquent le même ton, c'eft-à-dire une efpece de hurlement affreux, & propre tout au plus à faire lever le gibier. Maraefc évita cet inconvénient, en faifant faire ces cors-de-chaffe de grandeur & de groffeur diverfes ; de forte que chacun rendant un ton différent, ils formoient enfemble trois octaves complettes. Ces trente-fept cors furent diftribués à autant de jeunes chaffeurs auxquels on apprit, avant toute chofe, à fonner le ton de leurs cors avec précifion & avec pureté. Après cette premiere leçon, on les accoutuma à compter exactement les notes, qui faifoient pour eux autant de filence jufqu'au moment où leur tour venoit pour donner leur ton felon la valeur ou la quantité de notes que l'air exigeoit.

C'étoit là ſans doute la tâche difficile de l'entrepriſe ; mais le Ruſſe ſe pliant aiſément à la diſcipline, & montrant d'ailleurs des diſpoſitions heureuſes pour tous les arts également, un peu de patience de la part du maître, & beaucoup d'application de la part des éleves, en aſſurerent le ſuccès. Le reſte fut l'affaire du compoſiteur qui diſtribuoit toutes les parties de ſa piece entre les différents muſiciens, de façon que chacun n'eût à jouer au tour marqué que la note qui répondoit au ton de ſon cor. C'eſt par cette invention ſinguliere qu'on vit en très-peu de temps cette compagnie de jeunes chaſſeurs en état d'exécuter tout ce qu'on leur préſentoit. Ils ſont aujourd'hui ſi bien dreſſés, qu'ils jouent des marches, des airs, des ſymphonies entieres avec leur allegro, andante & preſto, & qu'ils rendent avec une préciſion étonnante les morceaux les plus difficiles, & des paſſages farcis de doubles & triples croches.

Quand ils exécutent, chacun tient à la main un papier ſur lequel les notes de ſon inſtrument ſont marquées, ainſi que les ſilences qu'il eſt attentif à compter, afin que, dans l'inſtant où l'ordre le regarde, il faſſe ſonner ſon inſtrument plus ou moins fort, plus ou moins vîte, ſuivant qu'il lui eſt preſcrit par le compoſiteur. L'oreille de l'auditeur eſt ſi bien trompée, qu'on s'imagine que chaque air eſt exécuté de ſuite & de concert par les différents muſiciens, tandis que chaque cor ne fourniſſant tour-à-tour que le ton qui lui eſt propre, l'exécution ne conſiſte que dans un tout morcelé en autant de parties qu'il y a de notes ſucceſſives dans un air. Cette muſique fait l'effet le plus ſurprenant, ſur-tout en plein champ, où l'air peut ſe prêter librement & ſans ſe heurter aux vibrations que ces inſtruments excitent. L'effet en eſt grand, majeſtueux & agréable en même temps ; il faut l'avoir entendu pour s'en faire une idée. Vingt-quatre ou trente cors de chaſſe ordinaires, qu'on feroit jouer enſemble, produiroient peut-être quelque choſe d'approchant, mais toujours fort au deſſous de l'harmonie ſurprenante de ces cors de chaſſe de Ruſſie, qui, par l'ondulation &

le frémissement d'un son plein & étendu qu'aucun instrument successif ne sçauroit rendre avec cette égalité, flattent & étonnent à-la-fois l'oreille de l'auditeur. A Pétersbourg, l'on entend souvent cette musique dans les belles soirées d'été sur la Néva, où elle précede ordinairement les chaloupes de la cour.

MARAIS, (*Marin*) musicien, né à Paris en 1656, mort en 1728. Il apprit la musique de Chaperon, maître de la Sainte-Chapelle, qui forma Lalouette, Colasse, & tous les musiciens de ce temps-là. Marais, sorti de cette école, se perfectionna sous Lully. Son goût le porta principalement à jouer de la viole. Il en prit des leçons de Sainte-Colombe, qui avoit alors une grande réputation, & qui ajouta à cet instrument la septieme corde qu'on nomme le bourdon. Marais fit des progrès si rapides, que son maître ne voulut plus lui montrer à jouer au bout de six mois de leçons. On peut dire qu'il est le premier qui ait porté la viole presqu'aussi loin qu'elle pouvoit aller; il imagina, pour la rendre plus sonore, de faire filer en léton les trois dernieres cordes des basses. C'est dommage que cet instrument, autrefois fort à la mode, soit aujourd'hui en discrédit. On lui a préféré le violoncelle, qui a le son plus fort, plus mâle, & qui soutient mieux les voix. Mais étoit-ce une raison pour exclure totalement la viole, qui rend des sons doux & agréables sous les doigts de ceux qui sçavent en jouer? Ce musicien a composé, outre plusieurs pieces de viole, des opéra & des motets qui prouvent sa science & son génie. L'opéra d'*Alcyone* passe pour son chef-d'œuvre. La Tempête si renommée, qu'on y admire, fait un effet prodigieux. Il imagina de faire exécuter la basse de sa Tempête, non-seulement sur les bassons & les basses de violon, mais encore sur des tambours peu tendus, qui font un roulement continuel & un bruit sourd & lugubre, lesquels s'unissant avec les tons aigus des flûtes & des autres instruments, rendent toute l'horreur d'une mer agitée & le sifflement des vents dé-

chaînés. Peut-être Marais feroit-il devenu encore plus grand muficien, s'il s'étoit familiarifé avec la mufique Italienne ; mais quand ce goût vint en France, il étoit trop tard pour lui.

MARATTE, (*Carle*) peintre, né en 1625, à Camerano dans la Marche d'Ancône, mort à Rome en 1713. Dès l'enfance il montra le plus grand goût pour la peinture. Il avoit toujours le crayon à la main, & il exprimoit le fuc des herbes & des fleurs, pour peindre des figures qu'il deffinoit fur les murs de la maifon de fon pere. Envoyé à Rome à l'âge de onze ans, il fut éleve d'André Sacchi, peintre célebre, chez lequel il demeura dix-neuf ans. Mais il ne laiffa pas d'étudier les ouvrages de Raphaël, des Carraches & du Guide, d'après lefquels il fe fit une maniere qui le mit dans une haute réputation. On crut d'abord que fon talent fe bornoit à peindre des Vierges, genre où véritablement il excelloit ; mais quand il eut compofé des fujets d'hiftoire, fes envieux mêmes furent obligés de rendre juftice à l'étendue de fon génie. Ses tableaux recherchés par tous les princes de l'Europe fe vendoient un grand prix, même de fon vivant. Honoré de l'eftime du pape Clément XI, il en reçut une penfion, & le titre de chevalier de l'ordre de Chrift. Louis XIV le nomma fon peintre ordinaire.

La nature lui avoit donné en partage une extrême modeftie, beaucoup de douceur & de complaifance, ce qui rendoit fa fociété délicieufe. Ses travaux l'ont placé au rang des peintres les plus célebres. Son deffin eft d'un goût admirable, fes expreffions font raviffantes; la nobleffe, jointe à la fimplicité, fe trouve dans fes airs de tête. Rien de plus heureux que fes idées pleines de majefté. Enfin fon coloris eft d'une fraîcheur féduifante. Il entendoit fupérieurement l'hiftoire, l'allégorie, & ce qui concerne l'architecture & la perfpective. Ses principaux ouvrages font à Rome; mais on en voit quelques-uns dans le Cabinet du Roi & au Palais-Royal. Il y a encore un tableau de Carle

Maratte dans la galerie de l'hôtel de Toulouse. On a beaucoup gravé d'après lui, & il a gravé lui-même à l'eau-forte avec goût & avec esprit. Parmi ses éleves on distingue Passori, & Nicolas Berettoni, mort à la fleur de son âge en 1682. Ses ouvrages dans l'église de Notre-Dame de *Monte Santo*, & sur-tout les beaux plafonds qu'il a peints au palais Altiéri à Rome, doivent faire regretter qu'il soit mort dans un âge prématuré.

MARC-ANTOINE RAIMONDI, graveur célebre, né à Bologne, florissoit dans les quinzieme & seizieme siecles. Il se mit à l'école de François Francia, peintre de cette ville, & devint un de ses meilleurs éleves pour le dessin; il s'appliqua ensuite à manier le burin dans les ouvrages d'orfévrerie, où il acquit une grande facilité. Ses affaires l'ayant conduit à Venise, il y vit quelques estampes qu'Albert Durer avoit faites au burin & en taille de bois. C'étoit-là où son génie l'attendoit pour se développer. Enchanté de cette maniere, il se mit tout de suite à l'imiter, & il y reussit si bien, qu'après avoir copié une Passion d'Albert avec de grosses hachures sur le cuivre, tout le monde la prit pour la même de l'artiste Allemand, d'autant plus que Marc-Antoine y avoit mis la marque d'Albert, A.D. Celui-ci, instruit de cette contrefaction, entra dans une si grande colere, qu'il partit sur le champ d'Anvers, où il avoit fait un voyage, pour se rendre à Venise, & porta ses plaintes au sénat contre Marc-Antoine ; mais tout ce qu'il put obtenir, fut que sa marque ne seroit point mise sur les planches de son rival.

Dès que ce procès fut jugé, Marc-Antoine se rendit à Rome, où il grava d'abord une Lucrece, d'après Raphaël. Ce grand peintre en fut tellement satisfait, qu'il prit cet artiste en amitié, & qu'il lui fit graver plusieurs autres de ses tableaux, entr'autres le Jugement de Pâris & la Mort des Innocents, qui contribuerent beaucoup à répandre la réputation de Raphaël dans toute l'Europe. Si Marc-Antoine n'eût

exercé ses talents que sur de pareils sujets, sa mémoire seroit parvenue pure & sans tache à la derniere postérité ; mais il sera toujours coupable aux yeux des honnêtes gens, d'avoir multiplié par la gravure les dessins infâmes de Jules Romain, pour être mis dans le livre plus infâme encore de l'Arétin. Le pape Clément VII le fit arrêter ; & Marc-Antoine n'auroit peut-être pas échappé à la punition qu'il méritoit, s'il ne se fût sauvé de prison. Il se retira à Florence où il acheva de graver le S. Laurent, d'après le dessin de Baccio Bandinelli. Comme ce dernier se plaignoit quelquefois au pape que Marc-Antoine défiguroit son dessin, celui-ci ne craignit pas de retourner à Rome, & de présenter lui-même sa planche au souverain pontife. Clément, qui étoit bon juge, reconnut que cet habile graveur avoit corrigé beaucoup de fautes de Bandinelli, & lui rendit son amitié. Mais la prise de Rome, en 1527, réduisit Marc-Antoine presque à la mendicité. Il fut obligé de donner tout ce qu'il avoit pour se retirer des mains des impériaux qui l'avoient fait prisonnier, & quitta Rome où il ne retourna plus. A sa mort il laissa quelques éleves qui ne l'égalerent pas, mais dont on recherche néanmoins les estampes ; les plus connus sont Marc de Ravenne ; Sylvestre & Augustin, Vénitiens.

Les estampes de Marc-Antoine feront toujours les délices des amateurs ; elles sont d'un grand prix quand elles sont bien conditionnées, & des premieres épreuves. On trouve, sur-tout, dit M. Basan, dans celles qu'il a exécutées d'après Raphaël, une si grande pureté de dessin, une telle précision, qu'il n'y manque, pour en faire des chefs-d'œuvre accomplis, qu'un burin plus beau, & cet effet de clair-obscur que l'on admire dans celles que Pontius, Bolsvert, Vosterman & autres habiles maîtres ont gravées d'après Rubens. Les autres peintres d'après lesquels Marc-Antoine a travaillé, sont Jules Romain, Baccio Bandinelli & Michel-Ange. On voit encore de lui plusieurs portraits, entr'autres celui de l'Arétin.

MARCEL, l'un des plus grands danſeurs qu'ait eus l'académie royale de muſique, eſt mort en 1759, fort âgé. Il mettoit beaucoup d'importance à ſon art. On rapporte qu'un jour, la main appuyée ſur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, il s'écria tout-à-coup, en voyant danſer ſon écoliere : *Que de choſes dans un menuet!* Cette anecdote rappelle celle d'un autre danſeur, qui dit : *Il n'y a que deux grands hommes en Europe, le roi de P. & moi.* A la démarche, à l'habitude du corps, Marcel prétendoit connoître le caractere d'un homme. Un étranger s'étant préſenté dans la ſalle où il donnoit des leçons de danſe, il lui demanda de quel pays il étoit. *Je ſuis Anglois.* — *Vous Anglois!* lui repliqua Marcel : *Vous ſeriez de cette iſle où les citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & ſont une portion de la puiſſance ſouveraine! Non, monſieur; ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine, ne m'annoncent que l'eſclave titré d'un électeur.*

I. MARCHAND, (*Jean-Louis*) muſicien organiſte, né à Lyon, mort à Paris en 1732, âgé de ſoixante-trois ans. Le deſir de s'inſtruire dans ſon art le conduiſit fort jeune dans la capitale; mais s'y trouvant ſans recommandation & ſans amis, il fut bientôt dépourvu de toutes ſortes de ſecours. Il entra par haſard dans la chapelle du college de Louis le Grand, au moment qu'on attendoit l'organiſte pour commencer l'office divin. Il demanda à toucher l'orgue, ce qui ne lui fut accordé qu'après bien des inſtances de ſa part, parce qu'on ſe méfioit de ſon talent. Mais à peine eut-il mis ſes mains ſur le clavier, qu'il étonna tous les auditeurs. Les Jéſuites lui témoignerent la plus grande affection ; ils le retinrent dans leur college, & contribuerent à ſon éducation, en lui fourniſſant ce qui étoit néceſſaire pour perfectionner ſes heureuſes diſpoſitions. Marchand fut pénétré toute ſa vie de la plus vive reconnoiſſance à leur égard, & ne quitta jamais l'orgue dont ſes talents l'avoient mis

d'abord en possession. Cependant sa réputation se répandit bientôt dans Paris. On lui offrit presque toutes les places d'organiste vacantes: il s'attacha particuliérement à celle des Cordeliers.

Son génie vif & soutenu, la rapidité de son exécution, la tournure de ses chants, son jeu brillant & profond, attiroient une foule de musiciens & d'amateurs, & lui mériterent la gloire d'être regardé comme le plus grand organiste qu'il y eût eu jusqu'alors. Malheureusement il avoit l'esprit si fantasque, si indépendant, & même si extraordinaire, que souvent il paroissoit au dessous de lui-même. Il s'embarrassoit peu de sa réputation, & encore moins de sa fortune. Il rejettoit les occasions fréquentes qui se présentoient à Paris pour acquérir des richesses; & son inconstance lui faisant croire qu'il les trouveroit ailleurs, il sacrifioit les plus grands avantages pour courir dans les pays étrangers, d'où il revenoit bientôt aussi pauvre qu'il y étoit allé. Fier & imposant, il ne recevoit de compliments que de la part de ceux qui se connoissoient en mérite, & il rejettoit les fades adulations des ignorants. Il ne touchoit pas de morceaux suivis, lorsque les assemblées étoient les plus nombreuses; mais le plus souvent c'étoit en présence de deux ou trois amis choisis qu'il développoit tout son génie. Il falloit donc se cacher dans les coins de l'église pour avoir la satisfaction de l'entendre, & le tromper pour se procurer du plaisir. Il négligeoit la plupart de ses écoliers, pour deux ou trois auxquels il s'attachoit. Il ne sortoit pas des maisons qui lui plaisoient; il y touchoit du clavessiin tant qu'on vouloit, sans s'embarrasser si on l'attendoit ailleurs.

Une veille de Noël, des personnes de la premiere distinction s'étoient rendues dans l'église des Cordeliers pour l'entendre. Il soupoit ce soir-là dans une maison où il se plaisoit beaucoup. On vint l'avertir qu'on l'attendoit avec impatience. Quelques raisons qu'on put lui alléguer, il ne fut jamais possible de l'engager à se rendre à l'église; & il ne répondit autre chose, sinon

ſinon que ce ſeroit pour une autre fois, mais qu'il vouloit abſolument paſſer la nuit dans la maiſon où il ſe trouvoit alors. On rapporte qu'il lui arriva un jour de toucher l'orgue des Cordeliers avec une ſeule main, ayant l'autre bras en écharpe; que perſonne ne s'en apperçut, & qu'il charma également ſes auditeurs. Si ce fait eſt vrai, il n'y a eu & il n'y aura jamais d'organiſte à lui oppoſer. Quelque temps avant ſa mort, il quitta les Cordeliers où il demeuroit; & la derniere fois qu'il toucha leur orgue, il ſortit en diſant: *Adieu, ma chere veuve*, ſans doute pour ſoutenir ſon caractere juſqu'à la fin. On a de lui deux livres de pieces de claveſſin, eſtimés. On prétend qu'il avoit mis en muſique un opéra de *Pyrame & Thisbé*, qu'il n'a jamais voulu laiſſer repréſenter.

II. MARCHAND, (*Henri*) méchanicien, connu ſous le nom de *Pere Grégoire*, du tiers ordre de ſaint François, né à Lyon en 1674. Son eſprit & ſon amour pour les ſciences ſuppléerent aux ſecours qui lui avoient manqué du côté de la fortune. Jeune religieux, il employoit les nuits même à l'étude, pour réparer le temps qu'il étoit obligé de donner le jour aux exercices de ſon état. Sa plus grande contravention à la regle, étoit de prendre des livres de mathématiques dans la bibliotheque de ſon couvent, à l'inſçu de ſon pere maître. Celui-ci l'ayant ſurpris à les lire, & n'y connoiſſant rien, le cita au chapitre pour s'être occupé de lectures indécentes. C'eſt ainſi qu'il appelloit le Traité des Sinus & des Tangentes. Le latin, l'italien, la poéſie & la muſique lui ſervoient de délaſſement dans les études eſſentielles de la philoſophie & de la théologie; il fit dans ces deux ſciences des progrès dont les religieux de ſon ordre conſervent des preuves dans les manuſcrits qu'il leur a laiſſés.

Son habileté pour les méchaniques a ſur-tout éclaté dans ces deux fameux globes, de ſix pieds de diametre, qui ſont dans la bibliotheque du couvent de la Guillotiere, & qui ſont encore l'admiration des curieux:

il les traça, les fabriqua, & les peignit lui-même; il ne fut aidé dans ce travail que par le pere Bonaventure Vin, son cousin-germain, & Lyonnois, que les emplois de son ordre arracherent malgré lui aux méchaniques, pour lesquelles il étoit né. Le pere Grégoire fut plus heureux ou plus modeste encore. Quelques instances que ses supérieurs pussent lui faire, il se conserva aux sciences qu'il aimoit. Pour leur adoucir sa résistance sur ce point, il n'est point de sorte de travail auquel il ne se soit prêté pour le bien & pour la gloire de son ordre, content de le servir, pourvu qu'on le laissât dans la simplicité qui faisoit son caractere. La société royale des beaux arts de Lyon, malgré le soin qu'il prenoit de se cacher, lui donna une place d'associé. Elle ne put obtenir de lui qu'il parût dans ses assemblées; il s'acquittoit de loin de son tribut académique. Feu M. le Grand-Prieur de France l'honoroit de sa confiance, & lui demandoit souvent des conseils. Il fut employé plusieurs fois par ordre du Roi. On prétend, & ce fait est attesté par beaucoup de gens qui disent avoir vu une lettre de feu M. le Duc qui le prouve, qu'il avoit découvert un secret de l'espece de celui que trouva le fameux Fernel pour rendre Catherine de Médicis féconde, & qu'il avoit fallu le persécuter long-temps pour qu'il osât le donner, quoiqu'il fût écrit en latin.

Le célebre abbé de Villemot avoit été son maître, & il a eu à son tour des disciples qui lui ont fait honneur. Le pere Grégoire mourut à Marseille en 1750.

MARCHION, architecte & sculpteur, vivoit dans le treizieme siecle, & naquit à Arezzo. Il fut choisi par le pape Innocent III pour construire à Rome l'église & l'hôpital du Saint-Esprit, que Paul III fit ensuite rebâtir. Il éleva encore l'église de S. Silvestre; la tour de Conti, ainsi nommée, parce qu'Innocent III étoit de la maison de Conti. La chapelle de la Crêche, qui est dans l'église de Sainte-Marie Ma-

jeure, que Sixte-Quint fit rebâtir, étoit du même architecte. Marchion bâtit dans sa patrie l'église paroissiale & le clocher. La façade étoit ornée de trois ordres l'un sur l'autre. Les colonnes étoient de différentes grosseurs, les unes excessivement grosses, & les autres d'une très-grande délicatesse : elles étoient travaillées en forme de vis : quelques-unes étoient accouplées deux à deux, & quelquefois jusqu'à quatre ensemble : des especes de consoles, représentant des animaux de différentes especes, sculptées avec autant d'art que de caprice, leur servoient de base : cette façade étoit, en un mot, l'ensemble le plus bizarre & le plus singulier; tel étoit le goût du siecle. Les architectes, qui avoient tous quelque pratique de la sculpture, affectoient d'en charger toutes les parties de leurs édifices, sans goût & sans choix. Leur mérite se réduisoit à entasser des ornements bizarres, & à négliger les belles proportions, & ces regles judicieuses que les Grecs & les Romains observoient avec tant de scrupule.

MARGARITON, peintre, sculpteur & architecte, né à Arezzo en Toscane, dans le treizieme siecle, mort à l'âge de soixante-dix-sept ans. Le principal de ses ouvrages en architecture est la cathédrale de sa patrie, d'après les dessins de Lapo. Sa réputation en peinture le fit choisir par le pape Urbain IV, pour faire quelques tableaux dans l'église de S. Pierre de Rome. Dans la suite, Grégoire X étant mort à Arezzo l'an 1275, en revenant de Lyon où il avoit tenu un concile, les habitants chargerent Margariton de faire dans l'église cathédrale le tombeau de ce pape qui avoit donné trente mille écus pour achever de la bâtir. Cet artiste fit la statue de Grégoire en marbre, & embellit de plusieurs tableaux la chapelle où étoit ce mausolée.

I. MARIETTE, (*Jean*) dessinateur, graveur & imprimeur, mort à Paris en 1742, âgé de quatre-vingt-deux ans, avoit beaucoup de talent pour la

peinture, qu'il apprit de Jean-Baptiste Corneille, son beau-frere ; mais les conseils du célebre le Brun, son ami, le déterminerent à l'art de la gravure. Il s'y est distingué par plusieurs ouvrages dans un bon goût de dessin, & par une connoissance fort étendue des estampes. Il a mis au jour plusieurs petits morceaux pleins d'esprit & de goût, la plupart d'après ses propres dessins. Cet habile graveur eut un fils célebre, qui suit.

II. MARIETTE, (*Pierre-Jean*) honoraire amateur de l'académie royale de peinture, & de celle de Florence, naquit à Paris en 1694, avec le goût le plus décidé pour les arts. Il les cultiva pendant toute sa vie, & forma la plus belle collection de dessins & d'estampes qu'on ait vue. Il ne s'étoit pas borné à l'admiration des beautés de l'art, il a lui-même composé des ouvrages qui seront le monument éternel de ses talents & de son goût, sur-tout son *Traité des Pierres gravées du Cabinet du Roi*, qu'il a magnifiquement imprimé ; l'*Explication des peintures antiques*, publiées par M. le comte de Caylus ; la *Description des travaux* pour la fonte en bronze, d'un seul jet, de la statue équestre de Louis XV ; la *Description sommaire des Dessins du cabinet de M. Crozat*, *&c.* Il avoit encore dans ses manuscrits une quantité prodigieuse de remarques & d'anecdotes les plus intéressantes pour l'histoire de la peinture & de la gravure, qu'il pensoit à mettre en ordre lorsqu'il fut atteint de la maladie qui l'a enlevé en 1774.

MARINE, (*la*) ou l'Architecture navale, a pour objet, ainsi que nous l'avons dit à l'article ARCHITECTURE, la construction des vaisseaux, des galeres, & généralement de tous les bâtiments flottants ; aussi-bien que celle des ports, moles, jettées, corderies, magasins, &c, érigés sur le rivage de la mer ou sur ses bords.

La Marine doit avoir eu de très-foibles commencements. Les hommes, effrayés des tempêtes & des orages qui agitent la mer, durent craindre de se con-

fier à ce terrible élément; & le premier qui osa le braver fut armé sans doute, selon la pensée d'Horace, d'un courage fier, & pour ainsi dire au dessus de l'humanité. Ce ne fut d'abord que le long des côtes qu'on osa s'essayer sur de simples planches & des poutres jointes ensemble. On s'avisa dans la suite de les border de claies d'osier, que l'on couvroit de cuir. Dans le même temps ou peu après, on fit des gondoles ou pirogues construites d'un seul tronc d'arbre creusé, semblables à celles des sauvages de l'Amérique. Elles ne portoient dans les commencements que deux ou trois hommes : insensiblement on en fit qui en porterent vingt ou trente. Les Phéniciens, dit-on, furent les premiers qui perfectionnerent ces frêles bâtiments. Ils entreprirent des voyages d'un plus long cours qu'on n'avoit fait jusqu'alors; ils s'avancerent en pleine mer, aborderent dans des régions inconnues, & apprirent aux hommes, quoique séparés par de grandes distances, à se lier par l'intérêt du commerce.

Les Carthaginois, qui étoient une colonie des Phéniciens, marcherent sur leurs traces, & peut-être même les surpasserent. On est étonné des longs trajets qu'ils firent sur mer. On sçait qu'ils parvinrent à la côte occidentale d'Afrique; quelques-uns même pensent qu'ils doublerent le cap de Bonne-Espérance; & d'autres ne sont pas éloignés de croire qu'eux ou les Phéniciens avoient pénétré jusqu'en Amérique, par la ressemblance des mœurs de plusieurs de ses habitants, & de celles de ces anciens peuples. Mais alors la Marine étoit bien supérieure à ce qu'elle avoit été dans les premiers temps. On avoit imaginé des vaisseaux de différente forme & de différente grandeur. Les plus considérables étoient des galeres à plusieurs rangs de rames. On prétend que les Corinthiens furent les premiers qui changerent l'ancienne forme des galeres, & qu'ils en construisirent à trois & peut-être à cinq rangs de rames; que Syracuse se piqua bientôt d'imiter l'industrie de la ville de Corinthe dont elle tiroit son origine, & qu'elle ne tarda pas à la surpasser. On

a beaucoup écrit, on a beaucoup differté pour expliquer comment pouvoit se faire la manœuvre dans ces galeres à plusieurs rangs de rames, sans s'embarrasser. Il est en effet assez difficile de le concevoir; mais, sans entrer ici dans des discussions étrangeres à mon sujet, il suffit de sçavoir que la chose existoit, & qu'il n'est pas possible de la révoquer en doute.

Plusieurs peuples de l'antiquité se rendirent recommandables par leur Marine. Nous avons dit un mot des Phéniciens & des Carthaginois. On sçait que les Lacédémoniens, les Athéniens, les Perses, les Egyptiens & les Romains, eurent aussi des forces navales considérables, & qu'ils armerent des flottes très-nombreuses. Il est étonnant sur-tout que les Romains qui, pendant plus de quatre siecles, n'eurent presque aucun vaisseau, se soient trouvés tout-à-coup, dans la premiere guerre Punique, en état de construire, en moins de deux mois, cent galeres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs; de former des matelots & des rameurs à une manœuvre qui jusques-là leur avoit été inconnue, & de gagner une bataille navale contre les Carthaginois, c'est-à-dire contre la nation la plus puissante & la plus expérimentée qu'il y eût sur mer. Ils firent plus dans la suite; ils détruisirent Carthage elle-même, & Corinthe dans la Grece; ils subjuguerent Athenes, Syracuse, Carthagene, Alexandrie, Marseille, lieux célebres par leurs richesses, la magnificence & la sûreté de leurs ports; &, après avoir tout envahi, ils entretinrent, pour soutenir leur puissance, des armées navales très-formidables.

Cependant ce peuple n'avoit point l'esprit du commerce, & dès-lors la Marine n'avoit point des ressources assurées pour se soutenir long-temps avec splendeur. Aussi la vit-on décheoir sensiblement sous les empereurs: l'invasion des barbares acheva de la ruiner dans l'empire Romain; & si elle se maintint encore quelque part, ce fut parmi les barbares eux-mêmes, auxquels elle étoit nécessaire pour porter la terreur & la désolation dans les lieux qui excitoient leur cupi-

dité. On découvre quelques vestiges de la Marine en France chez les premiers successeurs de Clovis ; mais, bientôt négligée, elle tomba dans un état de langueur déplorable jusqu'à Charlemagne, qui la rétablit pour assurer ses conquêtes, & pour s'opposer aux incursions des Normands qui commençoient à infester les mers, & à faire des descentes dans différents endroits de sa domination, où ils exerçoient des ravages affreux. Cet éclat de la Marine dura peu ; le démembrement de la monarchie en plusieurs souverainetés particulieres, lui porta un coup mortel. On ne trouve d'autre trace, d'une foible existence, que dans quelques actes qui nous apprennent que les seigneurs avoient une espece d'amiraux, nommés *Patrimoniaux*.

Les premieres Croisades ranimerent un peu la Marine. Le transport des pélerins, des troupes, des provisions, obligea de construire des vaisseaux. Ce fut alors que les Vénitiens, & après eux les Génois, jetterent les fondements de leur puissance maritime. Maîtres du commerce, ils s'enrichissoient aux dépens de toutes les autres nations de l'Europe, qui n'en avoient aucune idée, & qui étoient devenues leurs tributaires. S. Louis en France sentit néanmoins la nécessité de se rendre respectable sur mer. Il est le premier de nos rois qui ait eu un officier principal, avec le titre d'Amiral. La guerre avec l'Angleterre rendit encore nos forces navales plus considérables sous le regne de Charles V, par les soins de son amiral Jean de Vienne.

Ce fut à peu près dans ce temps qu'on fit une découverte importante, admirable, & qui devoit servir à rendre la Marine plus florissante qu'elle n'avoit jamais été, ou, pour mieux dire, à lui donner une seconde création ; je veux parler de la découverte de la boussole. La ville de Melphi se fait gloire de lui avoir donné le jour ; elle l'attribue à un certain Flavio Gioïa ou Giri, qui la trouva vers l'an 1302.

Ce n'est pas, comme le dit M. Goguet dans son *Origine des Loix, des Sciences & des Arts*, que la di-

rection de l'aimant n'eût été connue plusieurs siecles auparavant, qu'on ne la communiquât même à un morceau de fer sans doute allongé, & que les gens de mer ne s'en servissent pour diriger leur route. On faisoit nager ce morceau de fer, en le plaçant sur une petite nacelle de bois ou de liege, & sa direction servoit à indiquer le Nord. C'est à peu près ainsi que plusieurs nations Indiennes le font encore; mais il est aisé de sentir combien ce moyen étoit peu commode, & combien de fois l'agitation de la mer devoit le rendre impraticable. Les Melphitains imaginerent la suspension commode dont nous usons aujourd'hui, en mettant l'aiguille touchée de l'aimant sur un pivot qui lui permet de se tourner de tous les côtés avec facilité. On ne sçait s'ils allerent d'abord plus loin. Dans la suite, on la chargea d'un carton divisé en trente-six rumbs de vents, qu'on nomme *la Rose des Vents;* & l'on suspendit la boîte qui la porte de maniere que, quelque mouvement qu'éprouvât le vaisseau, elle restât toujours horizontale. Au reste, quand je dis que les Melphitains ont découvert la boussole, c'est pour me conformer à l'opinion la plus commune; car les François, les Anglois & les Allemands la revendiquent; & peut-être en est-il de cette découverte, comme de bien d'autres: on en ignore les inventeurs, parce qu'elles ne se sont faites qu'insensiblement, & que plusieurs personnes ont contribué, chacune de leur côté, à les perfectionner.

Quoi qu'il en soit, c'est à l'aide de cette merveilleuse machine, que la Marine est dans cette splendeur où nous la voyons aujourd'hui dans l'Europe. Les progrès de la navigation qui changea presque subitement de face, les gens de mer s'enhardissant de plus en plus à s'éloigner des côtes; le commerce de toute l'Europe, qui prit par-là une nouvelle vigueur; la découverte enfin d'un passage aux Indes orientales en doublant le cap de Bonne-Espérance, & celle de l'Amérique; la construction variée des vaisseaux; leurs agrêts, leurs moyens d'attaque & de défense; la manœuvre

des matelots, la ſcience du pilotage, les progrès même dans l'aſtronomie; tous ces avantages ſont des fruits qu'on a retirés de l'invention de la bouſſole, & autant de preuves de l'induſtrie humaine, qui n'éclate jamais avec plus d'activité que dans tout ce qui ſert à la navigation. Il eſt inutile d'entrer dans un plus long détail qui me meneroit trop loin. D'ailleurs il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe la puiſſance reſpective des nations maritimes de l'Europe. Je me contente de remarquer que la Marine ſortit, en quelque ſorte, du néant en France, ſous le miniſtere du cardinal de Richelieu; qu'elle fut portée beaucoup plus loin par M. Colbert, ſous le regne de Louis XIV; & qu'il doit être permis à tout citoyen de faire des vœux pour qu'elle acquiere un luſtre néceſſaire dans un pays dont la ſituation eſt ſi favorable aux forces navales & au commerce.

MARIO NUZZI, peintre, né à Penna, ville du royaume de Naples, en 1603, mort à Rome en 1673. Il eſt plus connu ſous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excelloit à peindre les fleurs. Ses tableaux offrent une vérité qui charme & qui ſéduit les ſens, un choix judicieux, une touche légere & un coloris brillant. Son pinceau lui procura une grande réputation, des amis puiſſants, & une fortune conſidérable. Smith a gravé d'après lui quelques pots de fleurs, & Coëlmans en a fait un dans le cabinet de M. d'Aiguilles à Aix. Mario eut pluſieurs éleves, parmi leſquels on diſtingue ſes deux fils, & ſur-tout Laurent Bernaſconi, qui ſeul hérita d'une partie de ſes talents. Ses ouvrages ſont répandus dans les pays étrangers & dans tous les cabinets de Rome.

MARMITA, graveur en pierres fines, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Après avoir exercé pendant quelque temps la peinture à Parme, il grava ſur les pierres fines; &, prenant pour ſes modeles les ouvrages des anciens, il produiſit pluſieurs morceaux intéreſ-

ſants. Mais ce qui contribua le plus à ſa gloire, fut d'avoir inſtruit dans ſa même profeſſion un de ſes fils, nommé *Louis*, que le cardinal Jean Salviati prit à ſon ſervice, & qui ſe diſtingua dans Rome par ſon habileté, dans un temps où l'on n'y ſouffroit rien de médiocre. On eſtima beaucoup un de ſes Camées repréſentant une tête de Socrate. Malheureuſement, ſon extrême adreſſe à contreſaire les médailles antiques le mit dans une aiſance qui le détourna d'un travail beaucoup plus honorable. Il eſt étonnant combien il y avoit alors en Italie de ces fauſſaires. C'eſt que les curieux des médailles ſe multiplioient, & qu'il falloit continuellement quelque choſe de nouveau pour aiguiſer leur goût.

I. MAROT, (*Jean*) architecte, deſſinateur & graveur, né à Paris vers le milieu du ſiecle dernier, mort au commencement de celui-ci. On peut regarder cet artiſte comme un architecte de mérite. Il fut chargé de pluſieurs édifices d'importance; mais il fut encore plus employé à faire des deſſins de bâtiments exécutés, & à les graver. Son œuvre, aſſez conſidérable, conſiſte en divers morceaux d'architecture, tant de ſa propre compoſition, que d'après les meilleurs architectes. Il travailla auſſi, conjointement avec ſon fils, à deſſiner & graver le recueil des plus belles maiſons de France de ſon temps, conſiſtant en diverſes vues, perſpectives & élévations géométrales des égliſes, palais, hôtels & autres édifices des plus remarquables de Paris & des environs.

On connoît encore un *Daniel* Marot, architecte, qui étoit natif de Paris, & de la même famille que Jean Marot. Retiré en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, il fut attaché au prince d'Orange, & eut la qualité de ſon architecte. Cet artiſte avoit beaucoup de génie pour inventer, deſſinoit & gravoit également bien. On peut en juger par un recueil aſſez conſidérable de compoſitions d'architecture, décorations de théâtre, deſſins de meubles & ornements de toutes les eſpeces, qu'il mit au jour à

Amsterdam en 1712. Il mourut à la Haye plusieurs années après la publication de son ouvrage.

II. MAROT, (*François*) peintre, de la même famille que le poëte Clément Marot, né à Paris en 1667, mort dans la même ville en 1719. Il étoit éleve de la Fosse; & personne n'a plus approché de ce bon artiste que lui. Ses talents se font admirer dans plusieurs ouvrages publics, tels qu'un *Mai* à Notre-Dame, où l'on voit Notre-Seigneur qui apparoît aux trois Maries, & le Martyre de S. Laurent pour une église de Rotterdam. Il fut reçu à l'académie en 1702, & nommé ensuite professeur.

MARSY, (*Balthazar* & *Gaspard*) freres & sculpteurs, nés à Cambrai. Balthazar étoit l'aîné, & mourut à Paris en 1674, âgé de cinquante-quatre ans, étant professeur de l'académie royale: Gaspard mourut dans la même ville en 1679, âgé de cinquante-six ans. Ces deux freres ont presque toujours travaillé ensemble. L'ouvrage qui les a le plus illustrés, est l'excellent grouppe qu'on voit aux Bains d'Apollon à Versailles; il représente deux Tritons qui abreuvent deux chevaux du Soleil. Tous les connoisseurs conviennent qu'on ne peut rien voir de plus parfait pour le goût du dessin, & pour la richesse de la composition. On voit encore à Versailles plusieurs autres ouvrages sortis des mains de ces deux artistes, tels que les Chevaux, les Tritons, & les Figures en marbre du bassin de Latone; & à Paris, le Tombeau du roi Casimir, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés; plusieurs figures en bas-relief, à la porte Saint-Martin; & un grouppe de marbre, représentant Borée qui enleve Orythie, au jardin des Thuileries.

MARSYAS, musicien, que les poëtes ont fait un Silene ou un Satyre, étoit de Célenes, ville de Phrygie, & étoit fils d'Hyagnis, que Plutarque dit avoir été le plus ancien joueur de flûte. Il joignoit, suivant Diodore de Sicile, à beaucoup d'esprit & d'industrie, une

sagesse & une continence à toute épreuve. Il fit paroître son génie dans l'invention de la flûte, où il sçut rassembler tous les sons, qui auparavant se trouvoient partagés entre les divers tuyaux du chalumeau. Il eut un attachement singulier pour Cybele, fille de Dindyme & d'un roi de Phrygie & de Lydie, appellé *Méon ;* & les malheurs arrivés à cette princesse, en conséquence de ses amours avec Atys, ne purent obliger Marsyas à se séparer d'elle. Chassée de la maison de son pere, &, après le meurtre de son amant, devenue furieuse & vagabonde, elle eut en la personne de Marsyas un fidele compagnon de ses courses & de ses voyages, qui les conduisirent l'un & l'autre à Nyse, séjour de Bacchus, où il rencontrerent Apollon, fier de ses nouvelles découvertes sur la lyre.

On sçait la dispute de ces deux concurrents en fait de musique, & quelle en fut l'issue. Ce ne fut, ajoute Diodore, qu'en joignant sa voix aux sons de la lyre, qu'Apollon demeura vainqueur. Cet historien fait écorcher Marsyas par Apollon même : d'autres disent qu'un Scythe lui servit de bourreau. Si l'on en veut croire Fortunio-Liceti, Marsyas écorché par Apollon, n'est qu'une allégorie. Avant l'invention de la lyre, dit-il, la flûte l'emportoit sur tous les autres instruments de musique, & enrichissoit par conséquent ceux qui la cultivoient. Mais sitôt que l'usage de la lyre se fut introduit, comme elle pouvoit accompagner le chant du musicien même qui la touchoit, & qu'elle ne lui défiguroit point les traits du visage, comme faisoit la flûte, celle-ci en fut notablement décréditée, & elle fut abandonnée en quelque sorte aux gens de la plus vile condition, qui ne firent plus fortune par ce moyen. Or, ajoute Liceti, comme dans ces anciens temps la monnoie de cuir avoit cours, & que les joueurs de flûte ne gagnoient presque rien, les joueurs de lyre leur ayant enlevé leurs meilleures pratiques, les poëtes feignirent qu'Apollon, vainqueur de Marsyas, l'avoit écorché. Ils ajouterent que son sang avoit été métamorphosé en un fleuve qui portoit le même nom, &

qui traversoit la ville de Célenes, où l'on voyoit dans la place publique la peau de ce musicien suspendue en forme d'outre ou de ballon.

L'ancienne musique instrumentale étoit redevable à Marsyas de plusieurs découvertes ; & on le fait, avec Olympe, auteur des modes Phrygien & Lydien, que d'autres attribuent à son pere Hyagnis. Il perfectionna sur-tout le jeu de la flûte & du chalumeau, qui, avant lui, étoient simples. Il joignit ensemble, par le moyen de la cire & de quelques fils, plusieurs tuyaux ou roseaux de différentes longueurs, d'où résulta le chalumeau composé ; & il fut aussi l'inventeur de la double flûte, dont quelques-uns cependant font honneur à son pere. Ce fut encore Marsyas qui, pour empêcher le gonflement du visage, si ordinaire dans le jeu des instruments à vent, & pour donner plus de force au joueur, imagina une espece de ligature ou de bandage composé de plusieurs courroies qui lui affermissoient les joues & les levres, de façon qu'elles ne laissoient entre celles-ci qu'une petite fente pour y introduire le bec de la flûte. On en voit la figure sur quelques anciens monuments.

MARTEL-ANGE, architecte & Jésuite, connu sous le nom de *Frere Martel.* Il naquit à Lyon, & vivoit sous le regne de Louis XIII. Il fit un essai de sa capacité & de son goût pour l'architecture, dans la construction de l'église du college de la Trinité de Lyon. Ce fut encore lui qui bâtit celle du noviciat des Jésuites de Paris, morceau justement admiré des connoisseurs.

I. MARTIN, (*Edme*) habile imprimeur du dix-septieme siecle. Il apprit les éléments de son art dans l'imprimerie des Morels, & fit honneur à la Champagne, son pays. Dès qu'il fut établi, il imprima avec beaucoup de soins un grand nombre de livres, & entr'autres les *Pseaumes de David* en vers, par Marillac, en 1625 ; l'*Histoire de la maison de Montmorency*, in-folio ; *Sirmondi Concilia Galliæ*, in-folio ; *Petavius de doctrinâ*

temporum, in-folio; l'*Histoire & Généalogie de France*, *par Marthe*, deux volumes in-folio; *Sanct. Joan. Climaci opera*, in-folio; *Spondani annales sacri*, in-folio, 1626; *Epitome annalium Baronii*, deux volumes, 1628; *Continuatio annalium Baronii*, trois volumes, 1640. Ces dernieres éditions sont les bonnes : ce fut pour Sébastien Cramoisy & pour Denis de la Noüe qu'il imprima ces ouvrages. Ces grands travaux lui acquirent la confiance & l'estime de Cramoisy, qui le demanda au Roi, pour travailler sous lui dans l'Imprimerie royale. Cramoisy obtint aisément la place qu'il sollicitoit pour Martin, qui l'occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1645.

II. MARTIN, (*Edme*) fils du précédent. Formé sous les yeux d'un pere habile, il devint un excellent imprimeur. Il quitta la direction de l'Imprimerie royale, qu'il avoit eue à la mort de son pere, pour donner tous ses soins à l'impression des grands ouvrages qu'on l'engagea de mettre sous la presse. Il répondit pleinement aux grandes espérances que son habileté avoit fait naître, & l'on vit sortir de son imprimerie les belles éditions qui faisoient presque tout le fonds des Cramoisy & d'autres fameux libraires. Martin sçavoit très-bien le grec & le latin, & ne négligea pas sa langue maternelle, dont il connoissoit si bien le tour & le génie, qu'en revoyant les manuscrits qu'il imprimoit, il y mettoit la derniere main, mais avec tant de modestie, que, loin de se faire des jaloux des écrivains, il s'étoit tellement attiré leur estime, que tous, en traitant avec leurs libraires, inséroient toujours la clause que ce seroit ce célebre imprimeur qui mettroit leur ouvrage sous la presse. Sa réputation n'étoit pas renfermée dans Paris; elle avoit percé jusques dans la province, comme on peut le voir par le témoignage des sçavants qui y occupoient alors des places dans les universités, & entr'autres par celui de M. Hauteserre, antécesseur & professeur en droit à Toulouse.

Parmi les principaux livres imprimés par Martin, les plus considérables sont : *Hadriani Valesii de rebus francicis*, in-fol. *Andreæ du Saussay Panoplia episcopalis, sacerdotalis, ac clericalis*, 3 vol. in-fol. Les *Œuvres de la Mothe le Vayer*, 2 vol. in-fol. Les *Quatre livres de l'Architecture d'André Palladio*, traduits par de Chambray, in-fol. *Parallele de l'Architecture antique avec la moderne*, in-fol. par de Chambray. L'*Histoire de S. Louis, par de Joinville, avec les Notes de M. du Cange*, in-fol. L'*Afrique de Marmol, de la traduction de M. d'Ablancourt*, 4 vol. in-4°. *Traité de la majorité de nos Rois & des Régences du Royaume, avec les preuves, ensemble un Traité des prééminences du parlement de Paris*, par M. Dupuis. *Philippi Brietii parallela utriusque geographiæ*, 3 vol. in-4°, &c. Martin fut fort estimé des sçavants : le P. Vavasseur, Jésuite, fait son éloge sous le nom de Triphon dans la derniere de ses Epigrammes. Après d'immenses travaux typographiques, Martin mourut âgé de soixante-dix ans, emportant l'estime & les regrets des sçavants dans le tombeau.

III. MARTIN, (*Gabriel*) fils du précédent, demeura avec sa mere : il acheva d'imprimer des éditions commencées par son pere, avec tant d'exactitude, qu'on ne s'apperçut point du tout de la perte qu'on avoit faite à la mort de ce dernier. Nous ne parlerons point des livres que Gabriel a imprimés ; la plupart de ceux qui sont sortis de ses mains, ayant été déja cités à l'occasion d'autres imprimeurs qui les ont publiés.

IV. MARTIN, (*Jean-Baptiste*) peintre, né à Paris en 1659, mort dans la même ville en 1735. Il étoit fils de Pierre Martin, entrepreneur des bâtiments, & apprit le dessin sous la Hire. Envoyé en qualité d'ingénieur pour servir sous M. de Vauban, il gagna l'estime de ce grand homme, qui le fit placer par le Roi chez le célebre Vandermeulen, peintre des batailles ; il saisit si bien son goût & sa maniere, qu'à sa mort

il fut jugé digne de le remplacer aux Gobelins, où il obtint une pension de Louis XIV. Il a peint plusieurs des conquêtes de ce prince. Sa réputation le fit choisir par Léopold, duc de Lorraine, pour peindre les plus belles actions de Charles V, son pere, dans une galerie qu'il avoit fait bâtir au château de Lunéville; ce que Martin a exécuté en dix-huit ou vingt tableaux.

MARTINELLI, (*Dominique*) architecte & poëte italien, né en 1650, mort en 1718. Sa grande piété le détermina au sacerdoce, & son goût le rendit architecte. Il fut créé à Rome conservateur de l'académie de S. Luc, & professeur en perspective & en architecture. Ce fut lui qui donna le plan du magnifique palais du prince Lichtenstein à Vienne, & qui fit construire plusieurs ponts, des fortifications, & beaucoup de palais en Allemagne. Ses ouvrages d'architecture sont magnifiques, pleins d'imagination, d'une symétrie frappante, d'un goût exquis : ils réunissent toute la solidité des anciens, & toute l'élégance du moderne.

MARTINEZ MONTANÈS, (*Jean*) sculpteur, né à Séville, mort dans la même ville en 1640, dans un âge fort avancé. Parmi ses ouvrages on distingue les figures de sainte Hermenegilde, de S. Jérôme, de S. Jean, de la sainte Vierge, du Christ crucifié, & plusieurs autres qui décorent presque toutes les églises de sa patrie. On fait sur-tout grand cas du S. Jérôme, tant pour les proportions, que pour l'élégance des draperies. Tous ces ouvrages lui mériterent de grands applaudissements de la part de ses compatriotes, & étendirent sa réputation jusqu'en Italie. Dans ce même temps vivoit aussi à Séville un sculpteur habile, appellé *Jérôme* Hermandez, qui a fait, dans l'église de S. Paul, un Christ ressuscité, dont les connoisseurs font grand cas. Il étoit aussi grand architecte, & il mourut en 1646, âgé de soixante ans.

MASACCIO, peintre Florentin, mort en 1443, dans la vingt-sixieme année de son âge. Il fut éleve de

de Maſſelino, qui le premier donna plus de majeſté à ſes figures, les vêtit beaucoup mieux, mit plus de paſſion dans leurs viſages, plus de vie dans leurs yeux, & peignit enfin avec plus de perfection toutes les autres parties du corps. Maſaccio ſurpaſſa ſon maître, comme celui-ci avoit ſurpaſſé tous les autres. C'eſt lui qui a ouvert la barriere à ceux qui l'ont ſuivi, pour apprendre la bonne maniere de peindre. Il ſurmonta toutes les difficultés de ſon art, & fut le premier qui fit paroître ſes figures dans de belles attitudes, qui leur donna de la force, du mouvement, du relief & de la grace. Il repréſenta les raccourciſſements mieux que tous les peintres qui l'avoient précédé. Enlevé malheureuſement à la fleur de ſon âge, il n'eut pas le temps de parvenir à la perfection qu'on pouvoit attendre de lui.

MASSARI, (*Lucio*) peintre, né à Bologne en 1569, mort dans la même ville en 1633, étudia d'abord ſous le Paſſerotti, & ſe perfectionna ſous Louis Carrache. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il raſſembla les deſſins de pluſieurs ſtatues & morceaux de peinture; &, étant retourné à Bologne, il tint école avec ſon ami l'Albane. Il a laiſſé des ouvrages dans le cloître de Saint-Michel *in Boſco*, dans la bibliotheque des peres Carmes de S. Martin, & dans d'autres égliſes de cette ville: ils lui mériterent de grands éloges des connoiſſeurs. On convient cependant qu'il auroit été beaucoup plus loin ſans la paſſion qu'il avoit pour la chaſſe, & qui avança ſes jours.

MASSÉ, (*Jean-Baptiſte*) peintre, né à Paris le 29 Décembre 1687, mort le 26 Septembre 1767. Il fut honoré du brevet de peintre du Roi. Le genre dans lequel il s'eſt le plus diſtingué, eſt la miniature. Quoique Proteſtant, il reſpectoit la religion généralement ſuivie dans le royaume, & il congédia un domeſtique Catholique qui l'avoit long-temps ſervi, parce qu'il vouloit changer de religion pour lui plaire. Interrogé par quelqu'un ſur ſa façon de penſer, il lui répondit: *Je ſers mon Dieu, & je me ſens aſſez libre pour ne dé-*

pendre sur la terre que de moi seul. Il conserva toujours un enjouement & une gaieté qui servirent à prolonger ses jours. Le recueil d'estampes représentant la grande galerie de Versailles & les deux sallons qui l'accompagnent, peints par le Brun, fut dessiné par Massé, & gravé sous ses yeux par les plus habiles maîtres. Cette collection parut en 1753, in-fol.

I. MASSON, (*Antoine*) graveur, né à Louri, près Orléans, en 1636. Il fut un de ces hommes rares que la nature se plaît à former pour être l'étonnement de leur siecle & l'admiration de la postérité. Masson, par son style fier, hardi & vraiment original, semble n'avoir eu aucun maître pour modele : son burin libre & facile sçut donner à chaque corps le caractere distinctif qui lui est propre. Cette variété, fruit de l'étude & du génie qui fait l'essence de la gravure, distingue l'artiste sçavant qui atteint le vol de son auteur en le traduisant, d'avec le froid copiste qui défigure son original, & n'offre rien pour dédommager de la perte du coloris.

Profond dessinateur, Masson, dans les sujets d'histoire, sçavoit rendre avec intelligence l'expression & le sentiment. Son triomphe en ce genre est l'estampe des Pélerins d'Emmaüs. Avec autant de détails, il n'est pas possible de réunir plus de vérité & plus d'harmonie. La nappe qui couvre la table est rendue avec tant de précision, qu'on croit voir du linge ; c'est ce qui est cause que cette belle estampe est plus particuliérement connue sous le nom de *la Nappe de Masson.* Cet inimitable artiste fut membre de l'académie royale de peinture, & mourut à Paris en 1702, âgé de soixante-six ans.

Outre l'estampe que nous venons de citer, on connoît de Masson la Sainte Famille, d'après Mignard, & plusieurs autres sujets d'après Rubens, le Brun & autres. Non moins célebre dans le genre du portrait que dans celui de l'histoire, il avoit l'art de rendre les parties mobiles, comme la barbe & les cheveux, avec

une précision & une légéreté étonnantes. Le portrait du comte d'Harcourt, qu'il a gravé d'après Mignard, est un chef-d'œuvre : on cite encore ceux de Brisacien, de Dupuis, peintre, & celui d'Anne d'Autriche, d'après Mignard; celui du vicomte de Turenne & de Charrier, d'après Blanchet.

II. MASSON, orfevre & graveur sur métaux, vivoit dans le dernier siecle. Il grava lui-même & dessina onze planches d'ornement & d'orfévrerie, qui eurent dans leur temps beaucoup de succès, & qui sont encore recherchées, malgré leur vétusté, & le changement total que la mode a introduit dans les ornements & même dans les formes de ces sortes d'ouvrages.

MASTELLETA, (*Jean-André* DONDUCCI, *dit*) peintre, né à Bologne en 1577. On ne sçauroit disconvenir que le génie de cet artiste ne fût un peu extraordinaire. En vain il entra dans l'école des Carraches, en vain il étudia quelque temps les ouvrages du Parmesan; il ne prit point le goût de ces grands maîtres, ni même celui de la nature; malgré cela il réussit à se faire une maniere séduisante. Il employoit le noir plus qu'aucune autre couleur, & ses figures étoient enveloppées dans une ombre qui, confondant les contours, cachoient en même temps ses incorrections: les clairs piquants qu'il répandoit ensuite, donnoient un éclat singulier à ses tableaux. Dans la suite il voulut prendre la maniere claire du Guide, où il n'eut aucun succès. Les vertus de l'ame accompagnoient ses talents. Il avoit une extrême pureté de mœurs & une grande modestie. Il alla finir ses jours, fort âgé, dans un couvent où le chagrin le conduisit. On voit au Palais-Royal un tableau de ce peintre, représentant la Vision de S. François.

I. MASUCCIO, architecte & sculpteur Napolitain, né en 1230, mort en 1305. Cet artiste acheva le Château neuf & l'église de Notre-Dame des Nouvelles, commencée par Jean de Pise. Il bâtit le palais

de l'archevêché de cette ville dans le goût Gothique; mais il montra dans l'église de Saint-Dominique Majeur quelques traces d'un goût plus épuré, & donna enfin de meilleures proportions à l'église de Saint-Jean Majeur. Parmi les différents palais que fit élever cet architecte, on distingue celui qu'occupe aujourd'hui à Naples le prince de Colombrano.

II. MASUCCIO, (*Etienne*) dit *Masuccio second*, architecte, né en 1291, mort en 1388. L'architecte Masuccio lui enseigna les véritables principes de son art. Pendant qu'il étudioit à Rome d'après les anciens monuments, que le temps, les barbares & l'ignorance avoient épargnés, il fut appellé à Naples par le roi Robert, pour y bâtir l'église de sainte Claire. Comme il lui fut impossible de s'y rendre sur le champ, il trouva à son arrivée que cet édifice avoit été commencé dans le goût Gothique. Masuccio second en fut au désespoir, & tâcha de corriger les défauts du plan. Il construisit ensuite l'église & le monastere de la Croix du Palais, la belle chartreuse de S. Martin, & le château Saint-Elme, dans la même ville. Cet architecte termina l'église de Saint-Laurent, commencée par son maître, & bâtit encore celle de Saint-Jean à Carbonara. Il fit plusieurs tombeaux, étant en même temps sculpteur & architecte, suivant la coutume de ce temps-là. Le clocher de sainte Claire est du même architecte.

MATHAM, (*Jacques*) graveur, né à Harlem en 1571. Il fut éleve de son beau-pere Henri Goltzius, sur les traces duquel il chercha à marcher, & grava, tant en Hollande qu'en Italie, un grand nombre d'estampes très-estimées. Il eut un fils, *Théodore* Matham, qui voyagea en Italie, où il travailla avec Corneille Bloemaert, Natalis, Persyn, & autres maîtres Flamands. Il ne s'est pas moins distingué que son pere dans la gravure. On connoît un autre Matham, aussi graveur, & surnommé *Adrien;* il étoit de la même famille, & vivoit en même temps que les précédents.

MATHEAU *ou* MATHO, muſicien, né en Bretagne, & mort à Verſailles en 1746, dans la quatre-vingt-ſixieme année de ſon âge. Il fut élevé page de la muſique du Roi, & avoit une haute-taille aſſez foible, mais qu'il conduiſoit avec beaucoup d'art & de goût. Louis XIV lui donna la place de maître de muſique de madame la ducheſſe de Bourgogne, mere de Louis XV. Matheau eut auſſi l'honneur de montrer la muſique à ce prince. Il avoit la charge de maître de muſique des enfants de France avant Royer, & a fait l'opéra d'*Arion* & le ballet des *Thuileries*.

MATHURIN DE FLORENCE, peintre, fut éleve de Raphaël d'Urbin. Il ſe lia à Rome d'une amitié étroite avec Polidore de Caravage, & s'aſſocia avec lui pour travailler enſemble, mais ſans aucune diſtinction, l'un terminant ou corrigeant ce que l'autre avoit deſſiné. Ces deux amis, dit M. d'Argenville, s'attacherent à l'élégance du deſſin: aucun morceau antique ne leur échappa. C'eſt ſur ces modeles qu'ils ſe formerent un goût ſi élevé & ſi parfait, qu'on n'y reconnoiſſoit rien de copié; tout y paroiſſoit original; ils rapprochoient le temps de l'antiquité, & l'on eût dit qu'ils étoient contemporains des excellents ſculpteurs qui avoient formé les ſtatues, les friſes & les bas-reliefs antiques: un même eſprit, une même force, un même caractere, s'y remarquoient par-tout. Comme ils virent l'un & l'autre que leur coloris à l'huile n'étoit ni ſi vif ni ſi agréable que celui de leurs camarades, ils s'attacherent au clair-obſcur, particuliérement à celui nommé *Sgrafitto*, dont la couleur griſe imite l'eſtampe. On ne pouvoit mieux s'accorder l'un & l'autre; tout y paroiſſoit peint de la même main; & perſonne n'a mieux imité que ces deux peintres, les habits, les vaſes, les armes, les ſacrifices & les caracteres des anciens. Mathurin mourut à Rome, de la peſte qui ſuivit le ſac de cette ville par les Eſpagnols en 1527, & Polidore fut contraint de ſe retirer à Naples. (*Voyez ſon article.*)

MAUFER, (*Pierre*) habile imprimeur François dans le quinzieme siecle. Le premier endroit où il établit une imprimerie fut la ville de Padoue, vers l'an 1474. De-là il se rendit à Véronne en 1479, d'où, après un séjour fort court, il alla à Venise en 1483. Il s'associa dans cette derniere ville avec Nicolas Cotingo. Il nous reste de lui plusieurs éditions estimées.

MAUPIN, (la demoiselle) actrice de l'opéra, née en 1673. Son pere, un des secrétaires de M. le comte d'Armagnac, s'appelloit d'Aubigny. Elle épousa très-jeune le sieur Maupin, de Saint-Germain-en-Laye, qui n'eut pas la précaution d'emmener avec lui sa femme en province, où on lui avoit donné une commission dans les aides. Elle n'étoit pas d'une grande taille; mais elle étoit très-jolie : elle avoit les cheveux châtains, tirant sur le blond, de grands yeux bleux, le nez aquilin, la bouche belle, la peau extrêmement blanche, la gorge parfaite. Pendant l'absence de son mari, elle fit connoissance avec un nommé Sérane, prévôt de salle, en devint amoureuse, apprit de lui à faire des armes, & se distingua, par une adresse singuliere, dans cet exercice qu'elle aima toujours depuis avec passion, & qui lui fut utile en plusieurs rencontres.

Le maître & la jeune éleve, pour se livrer sans obstacle à leur tendresse réciproque, prirent le parti de disparoître; ils allerent à Marseille. L'un & l'autre possédoient le talent de chanter, sur-tout la Maupin, qui avoit l'obligation à la nature d'un bas-dessus le plus beau qu'on eût entendu jusqu'alors, & tel qu'on n'en a point trouvé depuis qui en ait approché. Les deux amants, pressés par la nécessité, entrerent à l'opéra de Marseille. Une aventure singuliere obligea notre actrice de quitter cette ville au bout de quelques années. La Maupin, qui aimoit son sexe, & qui ne haïssoit pas le nôtre, soupira pour une jeune Marseilloise. On s'en apperçut: l'objet de ses folles ardeurs fut renfermé dans un couvent d'Avignon. La moderne Sapho alla se présenter à ce même couvent, & demanda

avec instance qu'on la reçût novice; ce qui lui fut accordé. Une des religieuses mourut: la Maupin l'exhuma, la porta dans le lit de la Marseilloise, y mit le feu, &, profitant du trouble causé par l'incendie, enleva sa maîtresse. Elle s'étoit fait passer pour fille à Marseille, & portoit le nom de d'*Aubigny;* c'est sous ce nom qu'elle fut poursuivie en justice, & condamnée par contumace à périr dans les flammes. La sentence ne fut point exécutée, parce qu'on retrouva la jeune Marseilloise, & qu'on ne sçut où retrouver son amie qui avoit pris la fuite.

Elle vint à Paris, reprit son nom de femme, & fut reçue à l'opéra. Elle débuta par le rôle de Pallas dans la tragédie de *Cadmus*, en 1695. Le public l'applaudit avec transport. Pour lui en marquer sa reconnoissance, elle se leva dans sa machine, ôta son casque, & salua l'assemblée qui répondit par de nouveaux battements de mains. Elle continua de jouer avec succès dans le furieux, dans le tendre, dans le comique; elle remplissoit souvent les premiers rôles de ces trois genres. Un, entr'autres, où elle excella, de l'aveu même de mademoiselle Rochon, qui disoit qu'elle n'auroit pas voulu l'entreprendre, tant il lui paroissoit difficile, fut celui de Médée dans la tragédie de *Médus*, de M. de la Grange, qui parut en 1702. On prétend qu'elle ne sçavoit point de musique, mais qu'elle réparoit son ignorance à cet égard par une mémoire prodigieuse.

Née avec les inclinations des hommes, elle s'habilloit souvent comme eux, pour se divertir ou pour se venger. Un acteur de l'opéra, appellé *Duménil*, l'ayant insultée, elle l'attendit un soir, vêtue en cavalier, dans la Place des Victoires, & voulut lui faire mettre l'épée à la main. Sur son refus, elle lui donna des coups de bâton, & lui prit sa montre & sa tabatiere. Duménil s'avisa le lendemain de conter son histoire à l'opéra tout autrement qu'elle n'étoit. Il se vantoit de s'être défendu contre trois voleurs qui étoient tombés sur lui, & qui, malgré sa résistance, avoient em-

porté sa montre & sa tabatiere. « Tu en as menti, » lui dit la Maupin qui l'écoutoit; tu n'es qu'un lâche » & un poltron; tu n'as pas été attaqué par plusieurs » personnes; c'est moi seule qui ai fait le coup; &, » pour preuve de ce que je dis, voici ta montre & » ta tabatiere que je te rends. » Duménil fut couvert de confusion. Les épaules de Thevenard, qui lui avoit dit quelques paroles piquantes, auroient essuyé la même disgrace, s'il n'avoit eu la prudence de se tenir caché pendant trois semaines au Palais-Royal. Pour se tirer d'affaire, il fut obligé de demander pardon à la Maupin.

La vivacité de son goût pour les personnes de son sexe n'étoit point émoussée par les périls qu'elle avoit courus en Provence. Dans un bal donné au Palais-Royal par Monsieur, frere unique de Louis XIV, déguisée en homme à son ordinaire, elle tint à une dame des propos très-indécents. Trois amis de cette dame, offensés d'une telle hardiesse, tirerent à part le prétendu cavalier, & le firent descendre dans la place. La Maupin sortit sans hésiter, mit l'épée à la main, & les tua tous trois; elle rentra froidement dans le bal, & se fit connoître à Monsieur, qui lui fit avoir sa grace. Un jour, elle se donna un coup de canif dans le sein, de désespoir de n'avoir pu rien gagner sur une actrice de l'opéra; c'étoit la fameuse Moreau.

Elle quitta le théâtre lyrique pour aller à Bruxelles, où elle devint la maîtresse de l'électeur de Baviere. Ce prince l'abandonna pour la comtesse d'Arcos, & lui envoya une bourse de 40000 livres, avec ordre de sortir de Bruxelles. Le comte d'Arcos lui-même s'étoit chargé de porter l'ordre & le présent. La Maupin prit la bourse, & la lui jetta à la tête, en lui disant que c'étoit une récompense digne d'un M.... tel que lui. Elle partit de Bruxelles avec une pension de 2000 livres que lui fit l'électeur, revint à Paris, & rentra à l'opéra, qu'elle quitta tout-à-fait vers le milieu de l'année 1705. Lorsqu'elle fut affermie dans ses idées de conversion, par le comte d'Albert son amant,

qu'elle avoit consulté, & qui lui fit une réponse où il y a autant d'esprit & de sentiment, que de philosophie & de religion, la Maupin rappella pour-lors son mari qui étoit toujours resté en province, & passa avec lui ses dernieres années. Elle mourut sur la fin de 1707, âgée de trente-trois ans & quelques mois.

MAZZA, (*Damien*) peintre, natif de Padoue, mort à la fleur de son âge, lorsqu'on concevoit de lui les plus grandes espérances. Il fut éleve du Titien; & il prit si bien sa maniere, qu'ayant peint à Padoue un plafond où étoit représenté Ganimede emporté par un aigle, on regarda cet ouvrage comme sorti de la main du Titien même.

MÉCHANIQUE (*la*) *ou* LES MÉCHANIQUES. C'est une science qui fait partie des mathématiques, qui enseigne la nature des forces mouvantes, l'art de faire toutes sortes de machines, & d'enlever toutes sortes de poids. On doit distinguer deux sortes de méchaniques, l'une pratique, l'autre rationnelle ou spéculative. Celle-ci procede dans ses opérations par des démonstrations exactes; &, après avoir démontré les loix générales du mouvement & les regles qui s'observent dans le choc des corps, elle apprend quand un corps se meut en ligne diagonale, en ligne courbe, en ligne circulaire, en ligne elliptique, &c. La méchanique pratique, qui est proprement la science des machines, enseigne à mettre en équilibre des poids ou des puissances inégales.

La Méchanique est une science toute nouvelle. La connoissance des anciens sur cette partie des mathématiques, étoit trop limitée pour mériter le nom de méchanique. Newton remarque qu'ils n'ont guere considéré cette science que dans les puissances qui ont rapport aux arts manuels, & qu'ils n'ont presque considéré la pesanteur que comme une puissance appliquée au poids que l'on veut mouvoir par le moyen d'une machine. Hérigone, dans le Tome VI de son *Cours de*

Mathématiques, confirme, après Vitruve & plusieurs autres auteurs anciens, qu'Architas de Tarente est l'inventeur des méchaniques. Eudoxe, selon Plutarque, a le même honneur. (*Voyez* EUDOXE.) Mais il est assez vraisemblable que l'un & l'autre étoient des machinistes, & non des méchaniciens, c'est-à-dire des hommes adroits, livrés à leur seul génie, sans aucun principe & aucune regle du mouvement.

Après eux, Archimede ne se contenta pas d'exécuter des machines admirables; il rechercha encore la théorie du centre de gravité & de l'équilibre, & la publia sous ce titre: *De Æquiponderantibus.* Pappus démontra ensuite celle du levier, de la roue, de son essieu, de la poulie, de la vis & du coin. Mais ce n'est que parmi les modernes qu'on a vu la méchanique faire des progrès rapides & véritablement étonnants. Les premiers qui ont ajouté quelque chose au peu que contenoit celle des anciens, sont Guido Ubaldi, Italien, & Stévin, Flamand. Dans le siecle dernier & dans celui-ci ont paru des génies du premier ordre, tels que Galilée, Toricelli, le P. Mersenne, Descartes, Huygens, Hook, la Hire, Newton, le chevalier Wren, Amontons, Mariette, Varignon, Bernoulli, qui ont poussé la méchanique au point où elle est aujourd'hui, par les découvertes qu'ils ont faites des loix du mouvement, & de la décomposition des forces.

C'est aux profondes réflexions de ces sçavants, que l'on doit sans doute les machines que l'on a inventées ou perfectionnées de nos jours. On dira peut-être que les artistes exécutent bien souvent des machines très-ingénieuses, sans être géometres ni philosophes, & que vraisemblablement ceux qui, dans les siecles d'ignorance, ont fait les découvertes les plus utiles, & dont la société retire le plus de profit, ne s'étoient pas trop livrés aux spéculations abstraites des sciences exactes; mais il est aisé de répondre que les géometres & les philosophes ont établi les principes de tous les arts, & qu'ils ont trouvé les regles que pour l'ordinaire les artistes, & sur-tout les ouvriers, suivent aveuglément, sans en

sçavoir les fondements. Qu'on jette les yeux sur tous les arts, & l'on sera convaincu de cette vérité. A qui est-on redevable, par exemple, de la perfection de l'horlogerie; si ce n'est à la sçavante théorie de Galilée, d'Huygens, & du docteur Hook?

Du reste, la méchanique semble acquérir de plus en plus un nouveau lustre; & depuis les belles inventions du frere Sébastien & de tant d'autres, il n'est plus permis de faire à ceux qui s'y attachent les mêmes reproches que Platon adressoit aux méchaniciens de son temps, c'est-à-dire de dégrader la géométrie. On a vu, & l'on voit encore des effets prodigieux de l'industrie humaine portée au dernier degré: telles sont les *machines hydrauliques*, tant simples que composées, qui servent à élever l'eau d'une profondeur; les *machines à feu*, qui élevent l'eau par la force du feu à des hauteurs considérables; les *machines électriques*, la *machine pneumatique*: tels sont aussi ces chefs-d'œuvre sortis des mains de l'illustre M. de Vaucanson, de cet homme que l'antiquité eût pris pour un dieu, par les productions étonnantes du génie le plus fécond en inventions, & le plus propre à les exécuter, qui ait peut-être jamais existé.

MEISSONIER, (*Juste-Auguste*) peintre, né à Turin en 1636, mort à Paris en 1750. Il réunissoit plusieurs talents qui l'ont distingué: il étoit peintre, dessinateur, sculpteur, architecte, & sur-tout excellent orfevre. Tous ses ouvrages portent l'empreinte d'un génie heureux, d'une imagination féconde, d'une exécution facile, d'un goût vrai, & formé sur la noble simplicité de l'antique. Son mérite seul lui fit obtenir le brevet d'orfevre du Roi, & la place de premier dessinateur du Cabinet de Sa Majesté.

MELANIPPIDE. On connoît deux poëtes musiciens de ce nom. Le premier florissoit vers la soixante-cinquieme olympiade, & le second, qui étoit son petit-fils par une fille, vers la quatre-vingtieme. On leur attribue à l'un & à l'autre diverses poésies, dont il

feroit fort difficile de faire entr'eux un jufte partage. On les accufoit de mettre à la tête de leurs dithyrambes de longues préfaces; & c'eft fur quoi étoit fondée la raillerie du muficien Démocrite, qui, parodiant un vers d'Héfiode, difoit: *Une longue préface eft un grand mal pour quiconque l'a faite*; il pouvoit ajouter, & pour quiconque la lit. Plutarque met le jeune Mélanippide au nombre des premiers qui corrompirent l'ancienne mufique par les nouveautés qu'ils y introduifirent. Cet auteur fait parler la mufique elle-même, qui fe plaint ainfi : *Mélanippide a commencé à m'énerver, & par le moyen de fes douze cordes, m'a rendue beaucoup plus lâche.* Ce paffage a beaucoup embarraffé les commentateurs ; ils fe tourmentent pour concevoir comment la cithare à douze cordes a pu produire cet effet. La chofe, en effet, n'eft pas facile à expliquer; & nous nous garderons bien d'entrer dans cette difcuffion, qui ne feroit entendue que d'un petit nombre de lecteurs : on peut confulter la deux cent deuxieme remarque de M. de Burette, concernant le Dialogue de Plutarque fur la mufique, qu'on trouve dans le vingt-troifieme volume in-12 des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.*

MELLAN, (*Claude*) deffinateur & graveur, né à Abbeville en 1601, avec les plus heureufes difpofitions pour le deffin. Les premieres études qu'il avoit faites à Paris, furent perfectionnées en Italie, où il fut admis dans l'école du célebre Vouet, peintre François. Bientôt après il y grava d'excellents morceaux, & fa réputation lui mérita les offres de Charles II, roi d'Angleterre, pour l'attirer dans fes Etats, que Mellan refufa par amour pour fa patrie. De retour d'Italie, il fe fit connoître par une maniere particuliere qu'il fe forma, & qu'il fçut pouffer au plus haut point de perfection où elle peut aller. Il n'employoit qu'une feule taille pour former tous les objets qu'il avoit à repréfenter, exprimant également bien le caractere & l'expreffion. Mais ce genre manque abfolument d'effet,

parce qu'il n'eſt guere poſſible d'y atteindre par ce procédé, qui d'ailleurs eſt pour l'ordinaire froid & monotone. Preſque tous les ſujets qu'il a gravés ſont de ſon invention : celui qui lui a fait le plus de réputation, eſt une ſainte Face qu'il a gravée d'un ſeul trait en forme ſpirale, dont le commencement eſt au bout du nez. Cette eſtampe eſt unique dans ſon genre; mais en mettant à part le mérite de l'invention, du deſſin & de l'expreſſion, bien des connoiſſeurs ne regardent ce morceau que comme un chef-d'œuvre de patience, ou comme un tour de force. Cependant ſes autres ouvrages, ainſi que celui-ci, ont d'ailleurs tant d'agréments par le génie & par le caractere qu'il a ſçu y répandre, qu'ils lui mériteront toujours une conſidération diſtinguée de la part des artiſtes & des amateurs. Mellan mourut à Paris en 1688, âgé de près de quatre-vingt-huit ans.

MEMMI, (*Simon*) peintre, né a Sienne, mort en 1345, âgé de ſoixante ans. Cet artiſte réuſſiſſoit aſſez bien dans les portraits; il fit ceux de Pétrarque & de la belle Laure. Mais il fut heureux d'être né du temps de ce fameux poëte, puiſque ſes ouvrages ne l'auroient pas auſſi bien fait connoître que les vers de ſon ami. Parmi les tableaux que Memmi fit dans l'égliſe de *Santa Maria Novella* à Florence, il y en avoit un de l'hiſtoire de S. Reinier de Piſe, où il repréſenta le diable dans une poſture qui mérite d'être décrite, pour donner une idée de la maniere dont les peintres exprimoient alors les paſſions. On y voyoit comment S. Reinier chaſſoit le diable qui s'étoit préſenté devant lui pour le tenter; & le peintre, pour faire connoître la confuſion & la honte du démon, le peignit la tête baiſſée, les épaules hautes, & le viſage couvert de ſes mains, en lui faiſant ſortir un rouleau de la bouche, où il étoit écrit : *Ohi me! non poſſo piu.* C'eſt comme ſi, pour faire connoître les perſonnages qu'il avoit repréſentés, il eût écrit leurs noms au deſſous, & qu'il eût mis, par exemple, celui-ci eſt le pape, ce-

lui-là Pétrarque, cette autre madame Laure, afin qu'on ne les confondît pas les uns avec les autres. On prétend cependant que Memmi mettoit beaucoup de génie & de feu dans ses dessins.

MEMNON, peintre & sculpteur de l'antiquité, naquit en Egypte. Il eut la place de garde des images sacrées, & fit des statues très-renommées & très-extraordinaires, s'il est permis d'ajouter foi à ce qu'en disent les auteurs. Ils prétendent qu'étant frappées des rayons du soleil naissant, elles paroissoient s'agiter & remuer les levres pour parler. On rapporte que cet artiste fit encore pour le tombeau de Simandius, roi d'Egypte, trois statues si prodigieuses pour la grandeur, que l'une d'elles avoit le pied long de plus de sept coudées.

MEMPHIS, danseur & philosophe Pythagoricien. Athénée dit, Liv. I, chap. 17, qu'il exprimoit par sa danse toute l'excellence de la philosophie de Pythagore, avec plus d'élégance, de force & d'énergie, que n'auroit pu faire le professeur de philosophie le plus éloquent.

MENA, (*Pierre* DE) sculpteur, né à Adra, mort à Malaga dans un âge avancé en 1693. Il étoit éleve d'Alonzo Cano. Son premier ouvrage qui lui procura de la réputation, fut la statue de la Conception de la Vierge pour l'église de la ville d'Alginden, aux environs de Grenade. Dans la suite il en fit plusieurs autres qui lui mériterent la gloire d'être un des premiers sculpteurs de son temps. On peut citer particuliérement le Christ agonisant qu'il envoya à Genes au prince Doria, & qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre. On peut dire qu'il sçavoit rendre les sentiments de l'ame, & qu'il entendoit l'art de jetter les draperies. Il réussissoit également bien en travaillant le bois, la pierre & le marbre. Le plus distingué de ses éleves fut Michel de Zayas, natif d'Ubéda, dont les productions sont assez estimées.

MÉNÉLAUS, fondateur des Dervis, espece de

religieux Mahométans. La tradition des Dervis est que Ménélaüs tourna en dansant pendant quatorze jours, sans se donner aucun relâche, au son de la flûte de Hansé, son compagnon. A la suite de cette pirouette miraculeuse, Ménélaüs tomba, dit-on, dans une longue extase, pendant laquelle l'institution de l'ordre des Dervis lui fut inspirée. Pour honorer ce chef d'ordre d'une maniere qui rappelle son institution, les Dervis Turcs ont imaginé la danse du moulinet, à laquelle ils s'exercent avec un zele & une application infatigables. Cette danse s'exécute au son des flûtes, en tournant avec la plus grande rapidité. Les mosquées sont les théâtres de ce spectacle extraordinaire: les Dervis y pirouettent avec une force, une adresse & une agilité qui paroissent incroyables. Il y en a plusieurs qui poussent cet exercice violent, jusqu'à ce qu'ils tombent enfin d'étourdissement & de lassitude.

MENTEL, (*Jean*) imprimeur, né à Strasbourg dans le quinzieme siecle. Il est regardé par quelques auteurs comme l'inventeur de l'imprimerie. On dit qu'il grava d'abord des lettres en buis & en poirier, & qu'il en fit ensuite avec des métaux. Une chronique de Strasbourg assure qu'il fit cette découverte en 1440, 1442 ou 1447. Elle ajoute que Mentel employa Guttemberg, orfevre de Mayence, pour faire des poinçons & des matrices, & qu'un domestique de Mentel, communiqua tout le secret à Guttemberg; qu'ils s'en allerent ensemble à Mayence, où il s'associerent avec Faust, fameux marchand de cette ville. On rapporte encore des lettres-patentes de l'empereur Frédéric, qui permettent à Mentel de mettre une couronne d'or sur la tête du lion qu'il portoit dans ses armes. Mais tous ces faits sont contredits; car on ne produit aucun ouvrage de Mentel, & l'on prouve que les premieres impressions de Strasbourg n'ont été faites qu'en 1474. (*Voyez les articles* GUTTEMBERG, SCHOIFFER, FAUST, COSTER.) Parmi les premiers imprimeurs qui se distinguerent à

Strasbourg, on doit mettre Grunninger : il y imprima plusieurs ouvrages considérables, depuis 1483 jusqu'en 1527. On est cependant obligé de convenir que les premiers imprimeurs de cette ville arrêterent en quelque sorte les progrès de cet art, ou du moins le deshonorerent, en introduisant dans les éditions qu'ils donnerent le caractere gothique.

MERCIER, (*Jacques* LE) architecte du Roi, né à Pontoise, florissoit sous les regnes de Louis XIII & de Louis XIV. Après avoir fait des études profondes de son art en Italie, il vint s'établir à Paris, où il dirigea les principaux édifices de son temps. On doit distinguer le college & l'église de Sorbonne, en 1629, dont les dessins ont été gravés par Marot, de même que ceux du Palais Royal, ci-devant Cardinal, aussi en 1629; le pavillon du milieu du Louvre, du côté des Thuileries; l'église des PP. de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, à l'exception du maître-autel & du portail; le château de Richelieu, en Poitou; l'église de Saint-Roch, commencée en 1653, achevée sur d'autres dessins; l'hôtel de la Rochefoucault, rue de Seine, & la conduite des travaux du Val-de-Grace, sur les dessins de Mansard l'oncle, depuis neuf pieds au dessus du sol de l'église, jusqu'au premier entablement, & de la chapelle du S. Sacrement, derriere le chevet de l'église.

MERCURE TRISMÉGISTE, c'est-à-dire *trois fois grand*, étoit Egyptien, prêtre, roi & philosophe, & vivoit, à ce qu'on prétend, 1600 ans avant Jesus-Christ. Il inventa divers arts qu'il apprit aux Egyptiens avec la philosophie. On lui attribue sur-tout l'invention des caracteres hiéroglyphiques & des mathématiques. Nous n'examinerons pas ici s'il n'y a pas eu plusieurs Mercures, comme le prétendent Cicéron & Lactance, qui en comptent cinq; si on n'a pas mis sur le compte d'un seul ce que les autres ont fait; si ce Trismégiste est réellement auteur de trente-six mille volumes; s'il grava sur des colonnes les principes des arts & des sciences, que Pythagore & Platon eurent ensuite

ensuite occasion d'apprendre dans le voyage qu'ils firent en Egypte. Toutes ces questions sont étrangeres à notre plan; & nous nous bornons à observer que les Egyptiens, par reconnoissance, lui accorderent les honneurs de la divinité, qu'ils l'appellerent *Thot*, les Grecs *Hermès*, & les Italiens *Mercure*; & que, dans la religion de ces deux derniers peuples, on le faisoit auteur de la lyre, de la lutte, de l'écriture, des sacrifices, de l'harmonie, de la musique, qu'il étoit le messager des dieux, & regardé lui-même comme le dieu de l'éloquence, du commerce & des voleurs.

I. MÉRIAN, (*Matthieu*) graveur, né à Basle en 1593, mort à Schalbach, ou, selon d'autres, à Francfort, en 1651. Il apprit la gravure de Théodore de Bry, dont il épousa la fille. Il traitoit l'eau-forte avec beaucoup de pureté. Ce qu'il a fait de plus considérable sont les vues des principales villes de l'Europe, & sur-tout de l'Allemagne, qu'il a données au public, avec des descriptions en langue Allemande; ce qui forme un corps de plusieurs volumes *in-folio*. Nous n'avons rien de plus complet en fait de topographie. Il a, outre cela, gravé une suite de sujets tirés de l'Histoire sainte, & nombre de paysages, d'après Paul Bril & autres maîtres. Si les ouvrages de cet artiste ont acquis à son nom une espece de célébrité, Marie Sybille Mérian, sa fille, lui en a procuré bien davantage.

II. MÉRIAN, (*Marie-Sybille*) fille du précédent, née à Francfort en 1647, morte à Amsterdam en 1717. Son goût pour la peinture se déclara dès son enfance. Malgré les reproches de sa mere & les mauvais traitements qu'elle en essuyoit, elle ne put jamais se résoudre à sacrifier le penchant qui l'entraînoit vers ce bel art. Enfin sa mere se rendit à ses desirs; & la jeune Mérian, formée par Abraham Mignon, fit en peu de temps des progrès si rapides, qu'ils étonnerent les plus grands maîtres. Bientôt elle parvint au degré le plus élevé du genre de dessin & de peinture qu'elle s'étoit proposé, c'est-à-dire des curio-

sités de la nature. Cependant, persuadée que, dans l'état de célibat, le dessin du nu étoit, par les loix de la bienséance, interdit à une fille, elle épousa en 1665 Jean Graff, peintre & architecte habile de Nuremberg. Ce fut l'amour de la peinture qui vraisemblement lui mérita le choix de notre sçavante. On vit depuis ces deux époux toujours occupés à étudier ensemble: le motif de leur premiere liaison les unit constamment dans leurs travaux; & ils ménagerent si bien le temps, que jamais le soin de leurs enfants & de leur ménage, qu'ils ne négligeoient pas, ne les dérangea des heures qu'ils avoient consacrées à leurs études ordinaires.

Sybille continua de porter le nom de *Mérian*, nom devenu célebre dans toute l'Europe par les ouvrages de dessin & de peinture qu'elle publia. Le premier qu'elle fit paroître à Nuremberg, en 1679, avoit ce titre: *Origine des Chenilles, leurs nourritures & leurs métamorphoses.* On y voit leurs développements, leurs aliments, leurs formes différentes, le temps où elles naissent & les lieux; la propriété des vers, des papillons, des moucherons, & de presque tous les autres insectes. La seconde partie de cet ouvrage parut en 1683, & fut généralement estimé. Les sçavants de Hollande attirerent, par leurs éloges & leurs offres, Sybille & son époux chez eux. Il est certain qu'elle ne consentit à quitter sa patrie, que parce qu'elle n'avoit plus rien à y observer; il lui falloit un autre pays, & même un autre monde, puisqu'elle eut le courage de franchir tous les dangers & les incommodités de la mer, pour chercher de nouvelles connoissances dont elle a enrichi l'Europe. En 1698, Sybille Mérian, accompagnée de sa fille cadette, Dorothée-Marie-Henriette Graff, s'embarqua pour Surinam. Deux années entieres furent employées à peindre les insectes, les plantes, les fleurs & les fruits qui leur servoient de nourriture.

On sera toujours étonné quand on examinera le nombre prodigieux de ses dessins, & l'exactitude avec laquelle elle a tout copié d'après nature, non-seulement

pour les formes, mais encore pour la grandeur exacte & juste de chaque objet. Les naturalistes les plus instruits admirent avec quelle patience & quelle sagacité notre sçavante a recherché & suivi les reptiles, les insectes, les chenilles, les mouches de toutes especes, les grenouilles, les crapauds, les araignées, les fourmis, les serpents, dans leur génération, les formes & les états différents par lesquels ils passent. Elle les a tous peints sur le vélin; &, par la vérité de ces animaux & la fraîcheur des fruits & des fleurs, elle a mérité l'applaudissement général de tous les peintres. En effet, on ne peut rien desirer de plus parfait, ni pour la correction du dessin, ni pour le beau fini du travail, ni pour la vérité & la fraîcheur du coloris. Sybille Mérian donna deux volumes de son grand ouvrage; elle avoit déja cinquante planches préparées d'un troisieme, lorsque la mort l'enleva. Ses deux filles peignoient aussi très-bien à gouache; & l'on doit à Dorothée, qui l'avoit accompagnée dans ses longs voyages, d'avoir rédigé, arrangé & fini la troisieme partie de ce recueil aussi curieux qu'immense, & de l'avoir publié comme l'ouvrage posthume de sa mere. On a rendu au public le service de multiplier ces richesses pittoresques par la gravure.

METELLI, (*Augustin*) peintre, né à Bologne en 1609, mort à Madrid en 1660. On estime ses peintures à fresque, où il excelloit à représenter l'architecture & les ornements. Il avoit un associé qui n'étoit pas moins habile en ce genre, & qui s'appelloit *Michel-Ange Colonne*. Ces deux peintres travailloient ordinairement de concert. (*Voyez* COLONNE.)

MÉTEZEAU, (*Clément*) célebre architecte des bâtiments du Roi, & ingénieur de Louis XIII, né à Dreux, a acquis une réputation immortelle par la fameuse digue de la Rochelle, commencée le 2 Décembre 1627, & finie en 1628. Cet ouvrage, en quelque sorte téméraire, qui avoit fait le désespoir des plus habiles ingénieurs, fut exécuté avec le plus grand suc-

cès. Il avoit sept cents quarante-sept toises de longueur. Cet artiste fut secondé dans son entreprise par Jean Tiriot, maître maçon de Paris, qu'on appella depuis *le capitaine Tiriot*. On grava dans le temps le portrait de Métezeau, avec ces vers au bas :

Dicitur Archimedes terram potuisse movere ;
Æquora qui potuit sistere, non minor est.

Ses autres ouvrages en architecture sont la partie de la galerie du Louvre, depuis le vieux Louvre, jusqu'au troisieme guichet ; les premiers dessins de l'église des PP. de l'Oratoire ; l'hôtel de Longueville, ci-devant d'Epernon, gravé par Marot, &c.

MÉTIUS, (*Jacques*) natif d'Alcmaër en Hollande, est, dit-on, l'inventeur des lunettes d'approche. Il en présenta une aux Etats-Généraux en 1609. Avant cette époque, on se servoit de tubes à plusieurs tuyaux pour diriger la vue vers les objets éloignés, & la rendre plus nette. L'usage en étoit très-ancien. Le P. Mabillon assure, dans son *Voyage d'Italie*, qu'il avoit vu, dans un monastere de son ordre, les Œuvres de Comastor écrites au treizieme siecle, dans lesquelles on trouve un portrait de Ptolomée qui contemple les astres avec un tube à quatre tuyaux. Mais ces tubes n'étoient point garnis de verre ; & c'est, dit Descartes, « à la honte de nos sciences, que cette invention » si admirable n'a premiérement été trouvée que par » l'expérience & la fortune. Il y a environ trente ans » qu'un nommé *Jacques Métius*, homme qui n'avoit » jamais étudié, bien qu'il eût eu un pere & un frere » qui ont fait profession des mathématiques, mais qui » prenoit plaisir à faire des miroirs & des verres brûlants, ayant à cette occasion des verres de différentes » formes, s'avisa de regarder au travers de deux, dont » l'un étoit convexe, l'autre concave ; & il les appliqua si heureusement au bout d'un tuyau, que la premiere des lunettes dont nous parlons en fut composée. »

Quelques auteurs, peu contents de cette origine du télescope, ont cherché, ce semble, à la rendre encore plus humiliante pour les sciences & pour l'esprit humain. Nous allons entrer dans quelques détails qui peuvent piquer la curiosité de nos lecteurs; & nous les tirons de l'*Histoire des Mathématiques*. Les enfants d'un lunettier de Middelbourg, disent ces auteurs, se jouant dans la boutique de leur pere, s'aviserent de regarder le coq de leur clocher avec deux verres, l'un convexe, l'autre concave; &, par hasard ces deux verres se trouvant à la distance convenable, ils le virent fort grossi & fort rapproché. Ils firent part de leur surprise à leur pere, qui, pour rendre l'expérience plus commode, les disposa d'une maniere stable sur une planchette. Bientôt un autre les adapta aux extrémités d'un tuyau qui, écartant la lumiere latérale, fit paroître les objets plus distinctement. Un troisieme rendit ces tuyaux mobiles & rentrants l'un dans l'autre. Ainsi prit naissance le télescope, qui, tourné peu après vers le ciel, y fit appercevoir les phénomenes les plus merveilleux; que les artistes & les sçavants s'empresserent de perfectionner; & qu'on a enfin porté aujourd'hui à un point de perfection surprenant.

Un auteur du milieu du siecle passé a tâché de retrouver les traces de cette invention, & de la revendiquer à ses véritables auteurs. Il rapporte cinq témoignages juridiques, & une lettre d'un envoyé des Etats d'Hollande, qui peuvent jetter quelque lumiere sur ce sujet. De ces cinq témoignages, il y en a deux qui font honneur de l'invention du télescope à un certain Zacharie Jaus, lunettier de Middelbourg. Ils different à la vérité dans les dates: le premier, qui est celui du fils de Zacharie, en fait remonter l'époque jusqu'en 1590, & celui de sa sœur ne la recule que jusques vers 1610. Mais les trois autres ne font aucune mention de Zacharie, & adjugent l'invention dont il s'agit à un certain Jean Lapprey, lunettier de la même ville.

La lettre de M. Borel, envoyé des Etats, contient divers faits singuliers & dignes de trouver place ici. Il

raconte, qu'il a connu particuliérement ce Zacharie Jaus dont nous avons parlé, ayant joué souvent avec lui dans son enfance, & ayant été fréquemment dans la boutique de son pere; qu'il a oui dire plusieurs fois qu'ils étoient les inventeurs du microscope; qu'étant en Angleterre en 1619, il avoit vu, entre les mains de Corneille Drebbel son ami, le microscope même que Zacharie & son pere avoient présenté à l'archiduc Albert, & que ce prince avoit donné à Drebbel; il en fait ensuite une description qui ne permet point de le prendre pour autre chose qu'un microscope composé. Il ajoute que, vers l'an 1610, les deux lunettiers ci-dessus imaginerent les télescopes, & qu'ils en présenterent un au prince Maurice, qui desiroit le cacher pour s'en servir avantageusement dans la guerre où les Provinces-Unies étoient alors engagées. Mais l'invention transpira; &, sur le bruit qu'elle fit, un inconnu vint à Middelbourg; &, cherchant l'inventeur du télescope, il s'adressa à Jean Lapprey qu'il prit pour lui; &, par ses questions, il lui donna lieu d'en deviner la composition, qu'il dévoila le premier, ce qui l'en fit réputer l'inventeur. Cependant, ajoute M. Borel, on reconnut peu de temps après la méprise; car Métius & Drebbel, étant venus à Middelbourg, allerent directement chez Zacharie Jaus, de qui ils acheterent des télescopes, &c. Sur ce fondement, l'auteur du livre *De vero Telescopii Inventore*, adjuge l'invention du télescope à Zacharie Jaus. La lettre de M. Borel concilie effectivement assez bien la contradiction des dépositions que nous avons citées plus haut. Mais que dirons-nous du microscope? Croirons-nous, contre toutes les idées reçues jusqu'ici, que sa naissance ait précédé celle du télescope? C'est cependant ce qu'il faut conclure du témoignage de cet envoyé des Etats, qu'il ne paroît pas possible de récuser, si ce n'est peut-être en objectant quelque défaut de mémoire. Il suffit d'avoir rappellé ces faits, qui ne sont guere connus, quoique mille auteurs aient eu occasion de parler de l'invention du télescope. Le lecteur peut les peser & se déterminer.

Quoi qu'il en soit de la découverte du télescope, elle étoit trop brillante pour rester long-temps renfermée dans une contrée de l'Europe. Elle ne tarda pas à se répandre de toutes parts ; & l'on sent aisément que les sçavants & les astronomes ne furent pas les derniers à s'y intéresser. Mais, parmi ceux pour qui cet instrument ne fut pas un vain sujet de curiosité, Galilée mérite le premier rang. (*Voyez son article.*) Les premieres lunettes dont on fit usage furent appellées *Bataviques*, à cause de leur origine. Dans la suite, on en construisit de différentes autres especes, qu'il seroit trop long de détailler dans cet article. *Voyez* RHEITA & NEWTON.

I. MÉTRODORE, peintre & philosophe, fut envoyé par les Athéniens à Paul Emile, qui, après avoir pris Persée, roi de Macédoine, leur avoit demandé deux hommes, l'un afin de le charger de l'éducation de ses enfants, l'autre afin de lui faire peindre son triomphe. Il desiroit que le précepteur fût un excellent philosophe. Les Athéniens lui envoyerent Métrodore, qui excelloit tout ensemble dans la philosophie & dans la peinture. Paul Emile fut très-content de leur choix. (*Voyez* Pline, liv. 35, chap. 2.)

II. MÉTRODORE, architecte, né en Perse, vivoit sous l'empire de Constantin, vers l'an 327. Il embrassa la religion Chrétienne, & en devint un zélé partisan. Dans un voyage qu'il fit aux Indes, il bâtit des bains & d'autres édifices, qui lui mériterent l'estime & l'admiration des habitants. Un roi de ce pays lui fit présent de quantité de diamants & autres pierres de grand prix, pour lui témoigner son contentement des ouvrages qu'il avoit exécutés. En revenant des Indes il passa par la Perse, où il fut témoin des persécutions qu'on faisoit aux Chrétiens. Dès qu'il fut arrivé à Constantinople, il fit présent à l'empereur, dit Cédranus, de toutes les richesses qu'il avoit apportées, pour avoir occasion de lui parler des cruautés que les Perses exerçoient con-

tre les Chrétiens; & en effet il engagea l'empereur à faire la guerre au roi de Perse.

METTAYER, (*Jamet*) imprimeur ordinaire du roi Henri III. Il s'est rendu célebre par plusieurs bonnes éditions des Peres de l'Eglise Latine, qu'il imprima pour la compagnie du *grand Navire*. Outre ces livres, si considérables par leur nombre, son imprimerie en a encore fourni beaucoup d'autres, tels que le grand Bréviaire in-folio, en caracteres rouges & noirs, qu'il imprima par l'ordre de Henri III. Il eut l'honneur de suivre ce prince à Blois; & ce fut lui qui fut chargé d'imprimer, avec Pierre l'Huilier, son associé, l'ordre des Etats généraux tenus à Blois, & plusieurs harangues faites au roi, in-4°, 1589. S'étant ensuite rendu à Tours, il y donna la premiere édition du *Catholicon d'Espagne* en 1593, & imprima quelques ouvrages de M. Viet, conseiller au parlement de Paris, qui avoit suivi la cour en Touraine. Mettayer avoit pour devise une fleur de lys couronnée, avec ces mots: *Omni præstantior arte.*

METZU, (*Gabriel*) peintre, né à Leyde en 1615, mort à Amsterdam en 1658. Cet artiste a fait peu de tableaux, qu'il peignoit en petit & de caprice; mais il a toujours sçu rendre les beautés de la nature avec une vérité frappante. On admire également dans ses ouvrages l'exactitude du dessin, la finesse & la légéreté de la touche, la fraîcheur du coloris & l'intelligence du clair-obscur. On a gravé d'après ce maître inspiré par les Graces. Un seul de ses tableaux se voit dans le Cabinet du Roi: il représente une femme tenant un verre à la main, & un cavalier qui la salue.

MEUSNIER, (*Philippe*) peintre, né à Paris en 1655, mort en 1734. Les talents de cet habile peintre ne furent pas sans récompense. Il fut reçu à l'académie, & en devint trésorier. Il eut l'honneur d'être visité dans son attelier par les rois Louis XIV & Louis XV, qui lui donnerent de justes éloges. On lui accorda une pension & un logement aux galeries du Louvre. Ses

ouvrages font considérables, & l'on en admire plusieurs dans la capitale ou aux environs. Comme il excelloit à peindre l'architecture, on le choisit pour représenter celle de la voûte de la chapelle de Versailles. Le duc d'Orléans l'employa à décorer la célebre galerie de Coypel, au Palais-Royal. Le château de Marly est encore orné de ses peintures. On voit dans la collection des tableaux du roi, à la surintendance de Versailles, plusieurs perspectives de Meusnier, fort estimées. Ce peintre entendoit aussi très-bien les décorations de feux, de théâtres, de fêtes, &c. Son architecture fait sur-tout illusion: outre qu'elle est d'un grand goût & très-réguliere, elle découvre tout l'intérieur des édifices à la vue, qui s'y prolonge & s'y promene librement. Tous ses tableaux font d'ailleurs un effet admirable. Il a sçu distribuer avec intelligence les clairs & les ombres: sa touche est libre, & sa composition belle, riche & ingénieuse. Il dessinoit très-bien la figure. Il eut un fils nommé *Philippe*, qui fut éleve de Largilliere.

MEY, (*Octavio*) négociant de Lyon. Il s'est rendu célebre par la découverte qu'il fit, vers le milieu du dix-septieme siecle, du secret de donner le lustre aux soies, ce qu'on appelle leur donner l'*eau*. La maniere dont il le découvrit fut le simple effet du hasard. Affligé d'une perte considérable qu'il avoit faite dans le commerce, laquelle dérangeoit totalement ses affaires, & rêvant aux moyens de la réparer, il prit par hasard un brin de soie, & le mit dans sa bouche. Après l'avoir tortillé pendant quelque temps entre ses dents, sans penser à ce qu'il faisoit, il l'en retira, & s'apperçut que cette soie étoit plus éclatante qu'auparavant. Il répéta l'expérience, & se convainquit que s'il pouvoit trouver une lotion pour la soie, il en tireroit une facon de la lustrer qui seroit d'une conséquence infinie pour le commerce de cette ville, dont une partie principale étoit déja la fabrication des étoffes. Après quelques essais il réussit en effet; & ce secret, qui resta secret

assez long-temps, l'enrichit prodigieusement : il en seroit peut-être encore un entre les mains de sa famille, si un de ses freres ne l'avoit rendu public.

Octavio, devenu riche, forma un cabinet très-curieux de médailles & d'antiquités. On y voyoit, entre autres raretés, ce fameux Bouclier sur lequel est si bien rendue la continence de Scipion. Il avoit été trouvé dans les sables du Rhône, près le pont du Saint-Esprit, par des pêcheurs : ils en rompirent un morceau, & le porterent à un orfevre de Lyon, pour sçavoir de quel métal il pouvoit être. L'orfevre les engagea à lui apporter le tout, en leur faisant espérer un paiement dont ils seroient contents : les pêcheurs l'apporterent ; & l'orfevre replaça si adroitement le morceau rompu, qu'il faut y regarder de près, & même à l'envers, pour se douter de la soudure. Octavio Mey l'acheta ainsi réparé, & le garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1690. Guillaume Pilata, son héritier, le présenta à Louis XIV, qui le reçut, & le plaça dans son cabinet des médailles, dont il fait un des principaux ornements.

I. MICHEL-ANGE BUANORATI, architecte, sculpteur & peintre, né en 1474 dans le château de Chiusi, situé dans le territoire d'Arezzo en Toscane, est sans contredit un des plus grands artistes de l'univers, & son nom va de pair avec ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'humanité par leurs talents. Sa famille, peu accommodée des biens de la fortune, étoit d'une bonne noblesse ; elle tiroit son origine de l'ancienne maison des comtes de Canosse. Peu de temps après la naissance de Michel-Ange, ses parents étant retournés à Florence, le mirent en nourrice dans un village voisin de cette ville, nommé Settignano, dont les habitants étoient pour la plupart sculpteurs & tailleurs de pierre ; ce qui lui faisoit dire dans la suite, qu'il avoit sucé l'art de la sculpture avec le lait de sa nourrice, qui étoit femme d'un sculpteur. La passion qu'il témoigna dès son enfance pour le dessin, obligea enfin son pere, après quelque résistance, de le mettre sous la discipline

de Guirlandaï, peintre assez renommé pour son temps. Quoiqu'il n'eût alors que quatorze ans, il fit des progrès si rapides, qu'il étonna son maître lui-même, & qu'il excita l'envie de ses camarades. Un d'entr'eux, nommé Torrigiano, lui donna un coup de poing dans le nez, dont il porta les marques toute sa vie. Michel-Ange prit le sage parti de lui pardonner, & le parti encore plus sage de tâcher seulement de vaincre par ses études & par ses ouvrages, la basse jalousie de ses compétiteurs.

Il avoit à peine seize ans, qu'il fit quelques statues de marbre qui lui mériterent l'estime des connoisseurs. Le bruit de ces morceaux parvint jusqu'à Laurent de Médicis, qui le prit dans son palais, & qui le fit même manger à sa table. Michel-Ange répondit à ses bontés par de nouveaux ouvrages; &, sous les auspices de son protecteur, il érigea dans Florence une académie de peinture & de sculpture. Mais les troubles survenus dans la maison de Médicis obligerent notre artiste de quitter sa patrie, & il fit un voyage d'un an à Venise & à Bologne. Revenu à Florence, il fut accueilli par Pierre-François de Médicis, fils aîné de Laurent; & c'est, dit-on, alors qu'ayant fait pour ce prince la statue d'un Cupidon dormant, elle fut trouvée si belle, qu'on lui conseilla de la porter à Rome, & de l'enterrer dans une vigne où l'on sçavoit que l'on devoit bientôt fouiller. Il suivit cet avis, & retint seulement un bras qu'il avoit cassé. On ne tarda pas à faire la fouille projetée: la figure qu'on découvrit fut apportée aussi-tôt chez des connoisseurs qui la réputerent antique; &, en conséquence de cette déclaration, le cardinal de Saint-George l'acheta deux cents écus romains. Mais Michel-Ange le tira bientôt de son erreur en présentant le bras, qui se joignit parfaitement à son Cupidon.

Cette ruse servit à lui concilier l'estime générale, qui augmenta de plus en plus par de nouveaux ouvrages de sculpture. On croit que ce fut à son premier séjour dans Rome qu'il fit, pour un gentilhomme de

cette ville, la belle figure d'un Bacchus riant, une tasse à la main, une couronne de pampre sur la tête, avec un jeune Satyre à ses pieds, qui mange du raisin qu'il tient dans une de ses mains. Dans le même temps le cardinal de Saint-Damien lui ordonna le grouppe de la Pitié qui étoit dans Saint-Pierre, à la chapelle des chanoines. Ce grouppe, sorti du ciseau d'un homme de vingt-cinq ans, frappa tous les artistes, qui convinrent qu'il surpassoit les modernes, & paroissoit égaler les anciens.

Quelques affaires domestiques ayant obligé Michel-Ange de retourner à Florence, il fut chargé, de concert avec Léonard de Vinci, de représenter dans la salle du conseil la guerre de Pise, dont il fit un grand carton, qui fut si estimé des peintres mêmes, qu'ils s'empresserent de le copier. On compte le grand Raphaël au nombre de ces admirateurs. Le concours en fut si grand, que le carton fut usé & déchiré en plusieurs morceaux qui se répandirent de tous côtés. Cependant ce juste tribut de l'admiration publique étoit un motif plus que suffisant pour exciter la jalousie des rivaux de Michel-Ange : il l'éprouva d'abord de la part de Léonard de Vinci ; & elle le poursuivit à Rome, lorsqu'il y fut appellé de nouveau par le pape Jules II. La mauvaise humeur de ce pontife altier ne contribua pas même peu à lui causer des chagrins ; & ils augmenterent à un tel point, qu'il se vit obligé de s'enfuir secrettement de Rome. Le pape, qui étoit pénétré de la plus grande estime pour ses talents, ne fut pas plutôt instruit de son départ, qu'il envoya plusieurs couriers après lui pour l'obliger de revenir à Rome. Michel-Ange hésita quelque temps, d'autant plus que Soliman *le Magnifique* lui avoit fait proposer le voyage de Turquie, pour bâtir sur l'Hellespont un pont qui passe de Constantinople dans le fauxbourg de Péra. Enfin, vaincu par les sollicitations pressantes de différentes personnes, il consentit à rentrer au service du pape, qui lui fit une sorte de satisfaction, & qui lui accorda des bienfaits signalés.

C'en fut assez pour ranimer la fureur de ses ennemis. Il est fâcheux pour l'honneur des beaux-arts, que deux hommes qui les ont cultivés avec le plus grand succès, aient été à la tête de la cabale formée pour ruiner la réputation de Michel-Ange: c'étoient Raphaël & le Bramanté. Ils engagerent le pape à lui faire peindre la chapelle Sixte, dans l'espérance de le faire échouer, parce que jusqu'alors il s'étoit beaucoup plus adonné à la sculpture qu'à la peinture. Leur attente fut trompée. Cet ouvrage, qui représente neuf sujets de l'ancien Testament dans la partie plate du plafond, &, dans ce qui est voûté, les Prophetes & les Sybilles; cet ouvrage, dis-je, qui fut achevé en vingt mois, mit en quelque sorte le comble à la gloire de Michel-Ange. Raphaël lui-même ne put s'empêcher de lui rendre justice; car ayant obtenu du Bramanté, à qui Michel-Ange confioit la clef de la chapelle, avec défenses de laisser voir son ouvrage à qui que ce soit, la permission de pénétrer dans son attelier, il fut tellement frappé de la beauté du dessin, qu'il résolut d'en profiter; & en effet, dans un tableau qu'il fit en même temps, lequel représente le Prophete Isaïe, & qu'on exposa dans l'église de S. Augustin, Michel-Ange fut frappé de la ressemblance avec son ouvrage, & il se plaignit amérement de l'infidélité du Bramanté. Mais ce trait, dit M. de Piles, est la plus grande louange qu'on puisse jamais donner aux ouvrages de Michel-Ange, & une preuve en même temps de la bonne-foi de Raphaël, qui en cela voulut profiter de ce qu'il trouvoit de bon dans les ouvrages de ses ennemis, bien moins pour sa propre gloire, que pour celle de sa profession.

Après la mort de Jules II, Léon X, qui lui succéda, envoya Michel-Ange à Florence, pour décorer la façade de l'église de S. Laurent, où sont la bibliotheque & les tombeaux des Médicis d'où ce pape descendoit. Cet artiste les a ornés de sept belles figures: celles de Laurent & de Julien de Médicis, qui ont chacun leur tombeau, sont accompagnées des figures du Jour, de la Nuit, de l'Aurore & du Crépuscule. La septieme

est une Vierge assise dans le fond de la chapelle. La correction de ces statues, leur grand caractere, la légéreté de leur touche, les met de pair avec l'antique. L'architecture est de son dessin. Il inventa pour cette chapelle un nouveau chapiteau, qui depuis a porté son nom. Mais les troubles survenus dans Florence l'empêcherent alors de terminer tous ces ouvrages; il les discontinua pour travailler aux fortifications de la ville; & il se retira même à Venise, où il donna, dit-on, le dessin du fameux pont de Rialto, bâti tout de marbre & d'une seule arche, dont l'ouverture est de quarante-trois pieds vénitiens.

Dès que le calme fut rétabli à Florence, il y revint, & finit entiérement les tombeaux des Médicis, par ordre de Clément VII qui étoit de cette maison. On prétend que ce fut alors qu'il peignit pour le duc de Ferrare ce tableau si vanté, de Léda & de Jupiter métamorphosé en cygne. De prétendus connoisseurs en ayant fait une critique trop févere, Michel-Ange l'envoya en France par un de ses éleves, nommé *François Mimi*, avec deux boîtes de dessins, qui furent malheureusement perdues par la mort inopinée de son agent; mais le tableau fut sauvé, & acheté par François I, qui le fit placer à Fontainebleau. Dans la suite, Desnoyers, ministre d'Etat sous Louis XIII, trouva que Léda étoit représentée avec un air d'amour si passionné, qu'il le fit brûler par principe de conscience.

Enfin Michel-Ange prit le parti de fixer sa demeure à Rome, où les papes lui confierent plusieurs ouvrages importants. Il commença sous le pontificat de Clément VII la peinture à fresque du Jugement universel, au dessus de l'autel de la chapelle Sixte, dont il avoit déja orné la voûte: il finit cet ouvrage au bout de huit ans, sous Paul III. C'est un morceau qui étonne par le grand goût de dessin qui y domine, par la sublimité des pensées, & par des attitudes extraordinaires qui forment un spectacle frappant & terrible. Pierre Arétin, ce satyrique si effronté & si plein d'amertume, se sentit ému à l'aspect de ce tableau; & il

écrivit à Michel-Ange qu'il n'avoit pu s'empêcher, en le voyant, de verser un torrent de larmes. Il est vrai qu'il s'est surpassé lui-même dans ce tableau. L'idée en est tirée du Dante, qui étoit son auteur favori. Il a représenté dans l'enfer les sept péchés mortels, avec beaucoup de démons parmi lesquels il a placé le maître des cérémonies du pape, lequel avoit mal parlé de son ouvrage. La joie des bienheureux est aussi sensible que le désespoir des damnés. Ce morceau n'est cependant pas exempt de critique : le peintre y a fait un assortiment bizarre du profane & du sacré; il y a introduit des spectres, des figures monstrueuses, des sujets obscenes & des nudités, avec les Furies, & le vieux Caron qui rassemble les ombres dans sa barque, & qui vogue sur le fleuve des enfers.

On peut dire toutefois, pour justifier Michel-Ange d'avoir blessé la pudeur par des peintures lascives, qu'il a songé plutôt à la perfection de son art en représentant le nu, qu'à donner carriere au déréglement de son cœur; car ses mœurs étoient pures, & il vivoit même d'une maniere austere & retirée. Etant jeune, il observoit la plus grande frugalité, & il employoit tout son temps au travail & à la lecture des bons livres. Il disoit que *la peinture étoit jalouse, & demandoit un homme tout seul & tout entier.* Il répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi il ne se marioit pas, que *la peinture étoit sa femme, & que ses ouvrages étoient ses enfants.*

Bien des personnes ont mis en question si Michel-Ange devoit être compté parmi les grands peintres. On a prétendu qu'il ne devoit point sa grande réputation à sa peinture, où l'on trouve des défauts révoltants. Par exemple, ses idées sont peu naturelles, & quelquefois extravagantes; son dessin est trop chargé; les regles de la perspective sont violées; la partie du coloris est très-foible chez lui, ses carnations donnent dans la brique pour les clairs, & dans le noir pour les ombres; ses attitudes sont pour l'ordinaire désagréables, ses draperies trop adhérentes, & ses figures

peu conformes à la nature : mais, d'un autre côté, n'est-on pas obligé de convenir qu'il est le premier & presque le seul qui a traité le dessin d'une maniere admirable? & ne sçait-on pas que cette partie de la peinture en est la base essentielle; qu'il faut plus de génie pour y réussir que dans toutes les autres? D'ailleurs, quel feu, quelle force d'expression dans ses compositions! quelle élévation, quel enthousiasme dans ses idées! qui a mieux entendu que lui, pour me servir des termes d'un auteur, l'emboîture des os, l'emmanchement des membres, l'origine, l'insertion & l'office des muscles? Heureux, s'il avoit pu réunir à son grand goût de dessin, la pureté & l'élégance des contours, les graces, en un mot! il n'y auroit jamais eu de plus grand peintre, &, tel qu'il est, il a peu d'égaux.

Si l'on considere Michel-Ange du côté de la sculpture, il est difficile de lui trouver des défauts bien notables: on pourroit dire tout au plus que ses statues ont un air un peu maniéré; mais on convient assez généralement qu'il a plus excellé dans cet art que dans les deux autres: on y trouve la légéreté de la main, la grande correction, l'élégance & le sublime de la pensée. Un auteur Italien a dit de lui, qu'*en fait de sculpture, il ne peut être surpassé que par lui-même.* On peut se former une idée de ses talents en ce genre, par ses deux Esclaves qui sont au jardin de l'hôtel de Richelieu à Paris. Quant à l'architecture, on sçait qu'il avoit environ quarante ans lorsqu'il commença à s'y appliquer. Il n'eut d'autre maître que son goût naturel, & les lumieres que lui procurerent ses connoissances du dessin, jointes aux observations qu'il avoit faites sur les plus beaux monuments de l'antiquité. Il fit dans cet art les progrès les plus rapides & les plus étonnants. Plusieurs édifices qu'il construisit lui mériterent l'honneur d'être nommé, en 1546, par le pape Pie IV, architecte de Saint-Pierre, après la mort de San-Gallo. Pour témoigner sa reconnoissance au pape de la confiance sans bornes dont il l'honoroit, il voulut exercer sa nouvelle place sans aucun appointement. Il réforma le

le plan de cette église qui étoit en croix grecque, pour lui donner la forme d'une croix latine. Il fit bâtir le dôme, dont le diametre est égal à celui de la rotonde; la façade du Capitole, le bel entablement du palais Farnese, la vigne du pape Jules III, & la porte Pie. Tous ces édifices prouvent la supériorité de ses talents, son habileté dans la distribution, & les ressources de son génie dans la construction. Il est vrai qu'il s'écarta souvent des regles de la décoration, & qu'il prit de grandes licences. Le bizarre est presque toujours à côté de la noblesse & de la fierté. Il avouoit lui-même qu'il n'entendoit point l'architecture; mais cet aveu, dicté par la modestie, n'empêche pas qu'il ne doive tenir un rang distingué parmi les architectes; & quand on a bâti le Capitole & la coupole de Saint-Pierre, on peut être regardé comme un grand artiste en ce genre.

Michel-Ange, ayant atteint l'âge de soixante-quinze ans, abandonna la peinture, & se consacra uniquement à la sculpture. Il fit plusieurs morceaux qui exciterent encore l'admiration des connoisseurs; mais la vieillesse lui faisant éprouver des infirmités, & ne pouvant plus dessiner avec fermeté, il se servit de la main de Tibério Calcagni pour achever les ouvrages qu'il avoit commencés. Enfin, accablé d'années & d'une fievre lente, il mourut à Rome en 1564, âgé de quatre-vingt-dix ans. Le pape le fit enterrer avec pompe; mais le duc Côme de Médicis, ayant ordonné qu'on exhumât son corps pendant la nuit, le fit transporter à Florence. Ses obseques furent magnifiques dans l'église de Sainte-Croix, où l'on voit son buste en marbre, accompagné des trois statues de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture, auxquelles il avoit donné tant d'éclat. On lui fit une oraison funebre, & un catafalque avec des tableaux relatifs à ses actions.

Indépendamment de ses talents presque divins, Michel-Ange eut les plus grandes vertus: il étoit libéral, désintéressé, compatissant, sobre, religieux; il menoit une vie très-retirée, & il ne se délassoit de ses travaux qu'en conversant avec ses amis, qui étoient les sça-

vants & les gens de lettres du premier ordre. Il s'amusoit à faire des vers ; & on a imprimé ses poésies. On assure même qu'il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture-Sainte, & qu'il lut les ouvrages de Savonarole. Sept papes, sous lesquels il vécut, l'honorerent de leur amitié. Jules III eut sur-tout un si grand attachement pour lui, qu'il desiroit pouvoir donner une année de sa vie, pour prolonger celle d'un artiste qui faisoit la gloire de son siecle. Côme de Médicis lui parloit toujours le chapeau bas, & un jour il l'obligea à s'asseoir entre ses genoux. Octave de Médicis voulut qu'il tînt un de ses enfants sur les fonts de baptême. L'empereur Charles-Quint se leva en voyant Michel-Ange, & lui dit : *On peut voir des empereurs, mais on ne voit point vos égaux.* Enfin, pendant tout le cours de sa longue vie, il fut comblé d'honneurs & de richesses. On lui a attribué un trait de cruauté qui rendroit sa mémoire à jamais odieuse, s'il étoit fondé sur la vérité. On dit qu'il avoit attaché un homme en croix, & qu'il l'avoit tué pour mieux exprimer le Christ mourant sur la croix. Heureusement ce conte populaire, inventé par la malignité, est dénué de vraisemblance ; car les traits d'un homme désespéré rendroient mal un Christ, dont le visage doit exprimer une parfaite résignation ; & d'ailleurs cette action étoit trop opposée au caractere doux & honnête de Michel-Ange. Ses ouvrages sont dispersés de toutes parts, & il n'est point d'amateur qui ne soit jaloux de posséder quelque morceau de cet artiste immortel. On a beaucoup gravé d'après lui.

II. MICHEL-ANGE DES BATAILLES, ainsi surnommé, à cause de son habileté à représenter ces sortes de sujets, peintre, né à Rome en 1602, mort dans la même ville en 1660. Il étoit fils d'un jouailler nommé *Marcello Cerquozzi.* Il eut trois maîtres, dont le dernier, Pierre Laer, dit Bamboche, fut celui dont il goûta le plus la maniere ; & comme il se plaisoit à peindre des marchés, des pastorales, des foires avec des animaux, il eut encore le surnom de Michel-Ange *des Bambo-*

chades La nature lui avoit donné en partage un génie plaisant, dont il se servoit très-heureusement pour peindre ses figures en caricature. Doué des graces extérieures, fécond en bons mots, affable, poli, ne médisant jamais de personne, pas même de ceux qui le déchiroient le plus cruellement, son attelier étoit le rendez-vous de la bonne compagnie. Il avoit coutume de s'habiller à l'espagnole. Pourra-t-on croire qu'il lui est souvent arrivé de représenter une bataille, un naufrage ou quelqu'autre aventure, sur le simple récit qu'on lui en faisoit ? Il falloit qu'il eût une vivacité d'imagination incroyable & une prestesse de main extraordinaire. Rarement il faisoit le dessin ou l'esquisse d'un tableau; mais ses ouvrages ne respirent pas moins la force & la vérité : son coloris est vigoureux, & sa touche d'une légéreté admirable. Il acquit une grande réputation, & il amassa beaucoup de bien.

On ne se seroit pas attendu que les richesses pussent être la cause de la mort d'un homme qui ne paroissoit pas y tenir bien privément, & qui n'étoit pas avare. Mais de quelle folie les hommes les plus sages ne sont-ils pas quelquefois capables ? Michel-Ange prend une nuit l'étrange résolution d'aller enterrer son argent loin de Rome, dans les champs. A peine est-il de retour chez lui, que l'inquiétude s'empare de son esprit : il part une seconde fois, malgré la fatigue dont il est accablé. Des bergers étoient venus en cet endroit avec leurs troupeaux. Obligé d'attendre qu'ils fussent partis, il reprend enfin son trésor, & revient dans sa maison; mais sa santé fut tellement altérée de cet excès de fatigue où, pendant deux jours & une nuit, il n'avoit pris aucune nourriture, qu'il ne put jamais se rétablir. Ses principaux ouvrages sont à Rome. Le Roi posséde un tableau de cet artiste : il y a pareillement de lui une mascarade au Palais-Royal On a gravé quelques batailles d'après lui, & un vase de fleurs qu'il peignoit très-bien, ainsi que les fruits.

III. MICHEL-ANGE MÉRIGI, dit communément

Michel-Ange *de Caravage*, peintre, né dans un bourg du Milanès appellé *Caravage*, en 1559, mort en 1609. Il avoit commencé par porter du mortier aux peintres avec Polidore, son compatriote: peu à peu il devint très grand peintre lui-même, mais sans avoir travaillé dans aucune école particuliere, sans avoir fait aucune étude de l'antique, & en suivant uniquement la nature. Il est vrai que s'il eut lieu de s'applaudir des talents qu'il en avoit reçus, elle lui avoit refusé d'un autre côté les qualités de l'ame. Il étoit méprisant, satyrique, querelleur. Une affaire fâcheuse qu'il eut à Milan, l'obligea de s'enfuir à Venise, où la vue des ouvrages de Giorgion le frappa tellement, que pendant quelque temps il imita sa maniere. Forcé par l'état de ses affaires d'entrer chèz Josépin, il s'ennuya bientôt de peindre des fleurs & des fruits, genre qui ne lui convenoit pas. Le goût qu'il avoit pour traiter les grandes figures s'exerça plus heureusement dans l'attelier d'un autre peintre. Sa bonne fortune voulut qu'un tableau de chevalet, qu'il venoit de faire, tombât entre les mains d'un cardinal qui vanta beaucoup son ouvrage, & qui le mit en réputation. Mais la perversité de son cractere vint détruire de si beaux commencements. Le mépris avec lequel il parloit des autres peintres lui suscitoit des querelles fréquentes: il en eut une avec Josépin, dans laquelle il tira l'épée contre lui, & tua un jeune homme nommé *Thomassin*, qui vouloit les séparer. Ce meurtre l'obligea de chercher un asyle: le marquis Justiniani voulut bien le lui procurer chez lui; il obtint même sa grace. Ce fut dans le temps que Michel-Ange étoit caché qu'il peignit l'incrédulité de S. Thomas, & un Cupidon, qui sont deux morceaux admirables.

A peine eut-il recouvré sa liberté, qu'il alla chez Josépin, & qu'il l'appella en duel. Celui-ci refusa de se battre, sous prétexte qu'il étoit chevalier & que Caravage ne l'étoit pas. Piqué de ce refus il alla à Malthe, & reçut l'ordre de chevalerie en qualité de frere servant. On voulut cependant tirer parti de ses talents;

& ce fut alors qu'il fit le tableau de la Décolation de S. Jean pour l'égliſe de Malthe, & le portrait du grand-maître de Vignacourt, qui eſt aujourd'hui dans le Cabinet du Roi. Son humeur bouillante lui fit de nouveau de mauvaiſes affaires : ayant inſulté un chevalier de diſtinction, il fut mis en priſon, d'où il vint à bout de s'évader; mais il fut repris par des gens armés qui le bleſſerent. Il fut plus heureux une ſeconde fois, & il ſe ſauva à Rome, où le cardinal de Gonzague lui obtint ſa grace. Il conſervoit encore le deſſein d'obliger Joſépin de ſe battre contre lui. Heureuſement pour ce dernier, une fievre conſidérable dont il étoit accablé l'exempta pour lors des fureurs de cet homme redoutable, qui mourut bientôt après lui-même, ſur un grand chemin & ſans ſecours. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme de ce caractere n'ait point eu d'amis, & qu'il ait été miſérable toute ſa vie. Il mangeoit toujours à la taverne, où n'ayant pas, un jour, de quoi payer, il peignit l'enſeigne du cabaret, qui fut vendue un très-grand prix.

Les ouvrages de Michel-Ange de Caravage lui ont fait une brillante réputation, qu'il a méritée à bien des égards. On remarque une égalité ſinguliere dans ſon coloris. On ne conçoit pas comment il quitta tout-à-coup la maniere ſuave & gracieuſe de Giorgion, qu'il avoit même ſurpaſſé, pour prendre un coloris dur & vigoureux. L'oppoſition ſubite de clair & d'ombre a dans ſes tableaux un effet piquant qui frappe le ſpectateur; mais cette maniere, qui réuſſiſſoit admirablement dans les effets de nuit & pour des portraits ou demi-figures, étoit inſupportable dans les grandes compoſitions, où il n'obſervoit ni perſpective, ni dégradation de lumiere. Ses attitudes paroiſſent ſans choix : ſes draperies ſont vraies, mais mal jettées, & ſes figures ne ſont pas accompagnées de l'ajuſtement qui leur convient. Ses têtes manquent de nobleſſe & de beaux caracteres : il donnoit la figure ignoble d'un payſan à un héros, ou à un ſaint, qu'il repréſentoit avec un teint livide, des yeux farouches & des che-

veux noirs. Il prétendoit imiter par-là la nature, dont il étoit si esclave, qu'il disoit que les tableaux qui n'étoient pas faits d'après elle n'étoit que de la guenille, & que les figures qui les composoient n'étoient que de la carte peinte. Mais il ne faisoit pas attention que cette même nature demande à être corrigée. Du reste ses portraits sont admirables. On voit ses principaux ouvrages à Rome, à Naples, à Malthe, à Messine & à Milan. On trouve aussi quelques-uns de ses tableaux de chevalet chez le Roi & au Palais-Royal. On a peu gravé d'après ce maître.

MICHEL SAN-MICHELI, architecte, né à Véronne en 1484, mort en 1559. Cet artiste célebre apprit les éléments de l'architecture de son pere, Jean San-Micheli, & de son oncle, qui étoient tous les deux bons architectes. Il quitta sa partie à l'âge de seize ans, pour aller étudier à Rome les anciens monuments. Ses progrès furent si rapides & si grands, qu'il devint en très-peu de temps l'un des plus fameux architectes qu'ait produits l'Italie. Le premier ouvrage que San-Micheli a fait construire, est la cathédrale de Monte-Fiascone, dont le plan est un octogone d'une très-belle proportion. La coupole qui couvre toute cette église, est une des plus élégantes. Cet artiste bâtit quelque temps après la fameuse église de Saint-Dominique, à Orviette, & plusieurs jolis petits palais dans ces deux dernieres villes. Ces différents édifices ayant contribué à étendre la réputation de San-Micheli, Clément VII envoya cet artiste, avec San-Gallo, pour examiner toutes les fortifications de l'Etat de l'Église. Cette commission ayant été remplie, il retourna dans sa patrie, & fit ensuite un voyage pour examiner toutes les forteresses de la république de Venise, autant pour son instruction particuliere que pour satisfaire sa curiosité. On le prit à Padoue pour un espion, & le gouvernement le fit arrêter. Son innocence ayant été reconnue, on lui rendit bientôt la liberté. Comme, dans les différentes questions qu'on

lui fit, on reconnut en lui un homme rare & beaucoup de probité, on le pria avec instance de s'attacher au service de la république de Venise. Il s'en excusa d'une maniere légitime, en disant qu'il lui étoit impossible d'accepter cette proposition pour le moment, parce qu'il étoit attaché au pape; mais qu'il ne tarderoit pas à venir servir sa patrie. San-Micheli tint sa parole: il obtint son congé autant par son importunité, que par les pressantes sollicitations des Vénitiens, & vint faire un usage plus utile de ses talents en faveur de ses compatriotes.

C'est à Michel San-Micheli qu'on doit l'architecture militaire moderne. Les Ultramontains (par rapport à l'Italie) partagent cependant cette gloire. Pagan, Blondel, le maréchal de Vauban, Scheiter, ne sont devenus célebres que parce qu'on a cru qu'ils avoient inventé cet art si utile, tandis que notre artiste en est le premier inventeur; ce qui est inconnu aux Italiens mêmes. Tous les boulevards dont on se servoit avant lui, étoient ronds ou quarrés. San-Micheli abandonna ce systême, & en introduisit un nouveau, en changeant la forme des bastions, qu'il fit triangulaires, ou plutôt ayant cinq angles, dont deux sont formés par la rencontre des flancs avec les courtines, deux autres par les flancs & les faces, & le cinquieme enfin par la rencontre des deux faces. Il imagina les chambres basses des flancs, qui doublent non-seulement le feu des défenses, mais qui flanquent ou défendent toute la courtine, la face du bastion voisin, & qui nettoient le fossé, le chemin couvert & le glacis. Le secret de cet art consistoit à faire ensorte que toutes les parties de l'enceinte de la place fussent défendues par les flancs des bastions. Si l'on eût continué à leur donner la forme ronde ou quarrée qu'ils avoient auparavant, leur front, c'est-à-dire cet espace qui reste dans le triangle formé pas les *tirs* de bastions voisins, & l'enceinte de la place restoit sans défense; c'est la découverte que fit San-Micheli. Le maréchal de Vauban & plusieurs autres ingénieurs n'ont fait que perfectionner l'invention de notre artiste.

San-Micheli fit élever à Véronne cinq ou six bas-

tions dans le goût de ceux que l'on vient de décrire, & qui subsistent depuis plus de deux cents ans, dans un bon état. Celui qu'il bâtit le premier dans cette ville, s'appelle le bastion de la Magdeleine. Il fut construit en 1527 : c'est où l'on vit finir l'ancienne maniere de fortifier les places, & naître le nouveau systême. Ce bastion, fameux par cette circonstance, peut être regardé comme le berceau de la fortification moderne. San-Micheli profita des lumieres qu'il avoit acquises en faisant construire d'autres bastions, & continua à faire les plus grands progrès dans le génie. Les différents travaux dont il fut chargé lui mériterent les suffrages de tous les connoisseurs, & surtout ceux du duc d'Urbin, qui étoit capitaine général des troupes de la république de Venise.

La réputation de San-Micheli fut si grande, que François Sforce, duc de Milan, le demanda avec instance aux Vénitiens, qui ne l'accorderent que pour l'espace de trois mois. Ce prince fut si satisfait des plans & des conseils de San-Micheli, qu'il le combla d'honneurs & de présents. C'est alors qu'il alla à Casal de Montferrat, pour voir cette place & son château, que Matthieu San-Micheli, son cousin, fameux architecte, venoit de rendre très-forts. Ce dernier, qui étoit sculpteur en même temps, fit encore, pendant son séjour dans cette ville, le beau mausolée de marbre qu'on admire dans l'église de Saint-François. Michel San-Micheli visita pour la seconde fois toutes les places fortes & tous les châteaux de l'Etat de Venise; il en répara les anciennes fortifications, & en ajouta de nouvelles. Il fit aussi construire plusieurs ouvrages à Corfou. Comme la république de Venise étoit alors en guerre avec les Turcs, notre artiste s'attacha à fortifier avec le plus grand soin Chypre, Candie, la Canée, Retimo & Naples de Romanie. On peut voir dans l'histoire avec quelles précautions ces fortifications, qui furent si long-temps l'écueil des forces Ottomanes, ont été construites. Tous les édifices que notre artiste a dirigés sont si solides, qu'on n'y voit pas encore la moindre altération.

L'ouvrage le plus ſingulier qu'ait fait ce grand homme, eſt la fortereſſe de Lido, ou de Lio, comme diſent les Vénitiens, qui eſt à l'entrée du port de leur ville. Il paroiſſoit impoſſible que l'on pût fonder ſolidement une maſſe ſi énorme dans un endroit marécageux, battu continuellement par les vagues de la mer, & couvert alternativement par le flux & le reflux. San-Micheli en vint à bout. On employa pour cette fortereſſe les meilleurs matériaux, tels que la pierre d'Iſtrie, qui eſt ſi dure qu'elle réſiſte à toutes les intempéries de l'air. Cette forteréſſe eſt ſi bien bâtie, qu'elle reſſemble à un rocher à qui l'on auroit donné ſa forme en le taillant. François I, roi de France, & l'empereur Charles-Quint, le demanderent pluſieurs fois, avec Jean-Jérôme ſon neveu; mais tous deux refuſerent conſtamment leurs offres pour ſervir leur patrie. San-Micheli s'attacha particuliérement à décorer Véronne. Les portes dont il donna les deſſins, ſont ſur-tout admirées des connoiſſeurs. Mais, indépendamment de ces édifices militaires, cette ville ſe glorifie encore de poſſéder pluſieurs morceaux d'architecture civile qu'il a dirigés : on y voit ſur-tout cinq palais bâtis ſur ſes deſſins.

Cet homme célebre vivoit tranquillement dans ſa patrie, où il exerçoit ſon art, eſtimé de tous ſes concitoyens pour ſes rares talens, lorſqu'il apprit la triſte nouvelle de la mort de ſon neveu, Jean-Jérôme, fils de Paul San-Micheli, qui étoit en même temps ſon éleve. On croit qu'il fut empoiſonné à l'âge de quarante-cinq ans, à Famagouſte, dans l'iſle de Chypre, où il ſervoit la république de Veniſe en qualité d'ingénieur. L'oncle vécut peu de jours après cette nouvelle accablante, & fut enterré dans l'égliſe de Saint-Thomas, dont il avoit donné le modele, & dont on n'a exécuté que la partie ſupérieure. San-Micheli mena une vie irréprochable. Quoiqu'il fût naturellement ſérieux, il aimoit la plaiſanterie. Sa générosité n'avoit point de bornes : ſon reſpect & ſon attachement à la religion étoient ſi grands, qu'il n'entreprenoit point d'ouvra-

ges conſidérables, ſans faire chanter une meſſe ſolemnelle pour attirer la bénédiction du Ciel. La république de Veniſe vouloit le combler d'honneurs, mais il eut la générosité de les refuſer, & de prier le ſénat de faire à ſes neveux tout le bien qu'on lui propoſoit. Ces rares qualités le firent non-ſeulement eſtimer de ſes concitoyens, mais encore de toute la nobleſſe de Veniſe, & des perſonnes les plus célebres de l'Europe. Les ſouverains mêmes s'empreſſerent à le connoître. Ce qui fut plus glorieux pour San-Micheli, c'eſt qu'il mérita l'eſtime de tous les artiſtes, & ſur-tout de Michel-Ange Buanorati, qui avoit la plus grande vénération pour ſa perſonne & pour ſes talents.

Aucun des ouvrages de San-Micheli n'a été rendu public. Le ſtyle de ſon architecture eſt ſublime. La ſolidité, la convenance, l'unité, la ſimplicité & l'harmonie ſe font admirer dans la plupart de ſes ouvrages. On peut cependant lui reprocher quelques défauts dans ſes ordres d'architecture.

Louis Brugnoli épouſa une ſœur de Jean-Jérôme San-Micheli, dont on a parlé. Il ſe fit un nom dans l'architecture, de même que ſes deux fils. Le plus habile d'entr'eux, qui ſe nommoit Bernardin, acquit beaucoup d'honneur en élevant le clocher de la cathédrale de Véronne, & celui de l'égliſe de Saint-George. Il fit conſtruire le grand autel de cette derniere égliſe, qui eſt orné d'un ordre compoſite, engagé en partie dans le mur, & dont le fronton ſuit les contours de l'enfoncement circulaire où il eſt placé. On doit non-ſeulement faire attention à l'architecture de cet autel, mais encore à la délicateſſe des ornements qui le décorent; on peut les citer comme un chef-d'œuvre dans ce genre. (*Extrait des Vies des Architectes.*)

MICHELOZZO MICHELOZZI, architecte, floriſſoit vers la fin du quatorzieme ſiecle. Il apprit la ſculpture & le deſſin de Donatelli : il s'appliqua enſuite à l'architecture, & devint l'un des plus habiles artiſtes de ſon temps. Côme de Médicis, ſurnommé



le Pere de la Patrie, qui n'avoit point voulu faire exécuter les deſſins que Brunelleſchi lui avoit donnés pour ſon palais, parce qu'il les trouvoit trop magnifiques, fit bâtir, par Michelozzi, le beau palais qui appartient aujourd'hui au marquis Riccardi, & auquel l'on a fait des augmentations conſidérables dans la ſuite. Ce fut le premier palais conſtruit à Florence, où l'on ſçut allier la commodité de la diſtribution avec la décoration, enfin celui que l'on peut citer pour être dans le meilleur genre. Les chambres ſont ſi belles & ſi bien diſtribuées, qu'elles ont ſervi de logement à tous les papes & à tous les ſouverains qui ont paſſé par Florence. On remarque cependant une faute très-groſſiere dans ce palais; les fenêtres du premier étage ne ſont point à plomb ſur le milieu des portes en arcades qui ſe trouvent deſſous. L'entablement, quoique très-riche & d'un beau profil, paroît néanmoins trop lourd & trop maſſif pour l'édifice. Michelozzi étoit ſi ſincérement attaché à Côme de Médicis, qu'il le ſuivit de ſon propre mouvement à Veniſe, lorſqu'il fut exilé de ſa patrie. C'eſt dans cette ville que cet artiſte fit pluſieurs deſſins pour des édifices publics & pour des maiſons particulieres. Il fit bâtir, aux dépens de Côme de Médicis, la fameuſe bibliotheque du monaſtere de Saint-George, qui appartient aux Bénédictins noirs. Ce prince ne trouvoit, pendant ſon exil, d'autre plaiſir que celui de voir travailler les ouvriers. Côme de Médicis étant retourné à Florence avec Michelozzi, il le chargea de réparer le palais de la ſeigneurie, que l'on nomme aujourd'hui *le Palais vieux.* Cet artiſte mourut à l'âge de ſoixante-huit ans, & fut enterré dans l'égliſe de Saint-Marc à Florence.

MICHU, (*Benoît*) peintre ſur verre, a vécu dans ce ſiecle. On ne connoît ni le temps de ſa naiſſance, ni celui de ſa mort; on croit qu'il étoit Pariſien, fils & éleve d'un peintre ſur verre Flamand. On remarque dans tous ſes ouvrages un grand fini & beaucoup

d'intelligence du clair-obscur. On ne sçauroit dire dans quel genre il a le mieux réussi, de la figure ou de l'ornement. Les frises, les tableaux & les armoiries peintes sur verre que nous avons de lui sous le cloître des Feuillants de la rue Saint-Honoré, sont un monument public de son habileté, qui, tant que ce cloître subsistera, méritera les regards des curieux & l'estime des connoisseurs. Michu travailla encore aux vitraux de la chapelle de Versailles, & à ceux de l'église de l'hôtel royal des Invalides, concurremment avec Secupi & Guillaume le Vieil. Il peignit aussi en 1726 les armoiries de M. le cardinal de Noailles, qui furent placées au milieu de la grande rose reconstruite aux frais de ce prélat, du côté de l'archevêché: le Christ en croix, sous le cloître de l'abbaye de sainte Genevieve, est encore de lui, outre une très-grande quantité d'autres vitres peintes, qui firent l'occupation d'une vie longue & laborieuse. On ne peut regarder sans une vraie satisfaction un vitrage surmonté d'une Gloire, & entouré d'une frise de bon goût, dans laquelle sont peints les portraits & les alliances des familles de MM. Boucher & le Juge, dans la chapelle de sainte Anne de l'église de Saint-Etienne-du-Mont.

MICON, surnommé *le Prince des Peintres d'Athenes*, vivoit vers la quatre-vingt-cinquieme olympiade, environ 440 ans avant Jesus-Christ. Pline parle de lui avec de grands éloges. Il travailla avec un autre peintre célebre, nommé *Polygnote*, à un portique d'Athenes, & il fit un tableau représentant le combat des Centaures & des Argonautes, qui fut placé dans le temple de Castor. Il réussissoit parfaitement dans ce genre, & eut un fils, nommé *Onata*, qui se fit une grande réputation. Pline parle encore d'un autre Micon qu'il appelle *le jeune*, qui étoit également peintre, & qui laissa une fille, nommée *Timarete*, célebre dans la peinture. On connoît aussi de ce nom un sculpteur de l'antiquité, qui fit d'excellentes statues équestres & pédestres.

MIEL, (*Jean*) peintre & graveur, né en 1599 à Vlaenderen, à deux lieues d'Anvers, mort à Turin en 1664. Dans sa jeunesse il fit le voyage d'Italie, & il se mit à l'école d'André Sacchi, qui bientôt le chargea de peindre un grand tableau d'histoire; mais Miel l'ayant traité d'une maniere grotesque, il fut obligé de prendre la fuite pour éviter les suites de la colere de son maître. Ce n'est pas qu'il ne fût en état de réussir en ce genre; il a même orné plusieurs églises de grands sujets; mais son goût le portoit à peindre des pastorales, des paysages, des chasses & des bambochades. Il avoit si bien pris la maniere de Bamboche lui-même & de Michel-Ange des Batailles, qu'on confond souvent leurs ouvrages. L'étude qu'il fit en Lombardie des peintures des Carraches & du Correge, servit à perfectionner ses talents. Attiré par le duc de Savoie, Charles-Emanuel, il fut comblé de biens & d'honneurs. Ce prince lui donna une croix de diamants de très-grand prix, & le décora de l'ordre de Saint-Maurice. Cet habile peintre fut reçu à l'académie de Saint-Luc à Rome, en 1648. Quoique son dessin soit en général très-correct, on desireroit que cette partie fût traitée avec plus de goût dans plusieurs de ses tableaux d'histoire, & qu'il eût mis plus de noblesse dans ses airs de tête. Son pinceau est gras & onctueux, & son coloris des plus vigoureux. Ses paysages sont parfaitement touchés; il tenoit ordinairement ses ciels fort clairs. On a gravé d'après cet artiste ingénieux, & il a gravé lui-même plusieurs morceaux avec beaucoup de goût & d'intelligence. Le Roi & M. le duc d'Orléans possedent plusieurs de ses tableaux. Jean Asselin & Christophe Orlandi sont ses disciples.

I. MIERIS, (*François*) dit *le Vieux*, peintre, né à Leyde en 1635, mort en 1681. Il étoit disciple de Gérard Dow, dont il a imité la maniere, & qu'il a même surpassé par un meilleur goût de dessin, par la correction & l'élégance de ses compositions, & par la suavité des couleurs. Il se servoit comme lui de mi-

roir convexe pour arrondir les objets. Il excelloit singuliérement à représenter les étoffes; & l'on voit un tableau de lui, de la grandeur de quinze pouces, où plusieurs de ces étoffes paroissent développées les unes après les autres, & où l'on reconnoît leur diversité très-sensiblement. Les figures, qui consistent en une marchande & un acheteur, & tout ce qui entre dans la composition de ce tableau, sont admirables. Il le vendit deux mille francs, & il vendoit de même très-cher tous ses autres ouvrages, qui sont fort rares. Avec un peu d'économie, il auroit pu vivre à son aise; mais il dépensa beaucoup, & il contracta des dettes. Ses créanciers le firent mettre plusieurs fois en prison. On lui proposa un jour de faire des tableaux pour s'acquitter; il répondit que la vue des verroux & des grilles lui troubloit l'imagination, & qu'il lui étoit impossible de travailler. Il fut choisi pour les dessins des médailles qui ont servi à l'histoire des Pays-Bas. Le grand-duc de Toscane lui fit peindre plusieurs morceaux dont il lui donna les sujets. On doit regretter qu'un aussi habile artiste soit mort à la fleur de son âge. On voit chez le Roi & au Palais-Royal quelques-uns de ses tableaux. On a gravé d'après lui.

II. MIERIS, (*Guillaume*) dit *le Jeune*, peintre, fils du précédent. Il travailla dans le même genre que son pere; mais il ne l'égala jamais, ni pour la finesse & la légéreté de la touche, ni pour l'intelligence du coloris. Ce Guillaume Mieris laissa un fils nommé *François*, dont les ouvrages en peinture sont inférieurs à ceux de son pere & de son grand-pere.

I. MIGNARD, (*Nicolas*) peintre, né à Troyes en Champagne, vers l'an 1608, mort en 1668. Il fut surnommé *Mignard d'Avignon*, à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville, & où il s'étoit marié. On ne doit pas ignorer que sa famille, originaire d'Angleterre, étoit établie en France depuis deux générations, qu'elle portoit le nom de *More*, & qu'elle le quitta pour la raison suivante. Le pere de Mignard servoit avec six

de ses freres dans les troupes de Henri IV pendant les troubles de la Ligue. Frappé de la beauté de leur figure, le prince demanda leur nom; &, l'ayant appris, il répondit : *Ce ne sont pas là des Mores, ce sont des Mignards.* Ce nom leur demeura si bien, que depuis ce jour-là ils n'en ont point porté d'autre, eux & leurs enfants. Quoique Nicolas n'ait pas eu la même réputation que Pierre Mignard, son frere puiné, il avoit cependant beaucoup de mérite. Libre du côté de son pere, qui ne vouloit point gêner la vocation de ses enfants, de suivre le goût qu'il avoit pour la peinture, il en apprit les éléments chez le meilleur peintre de Troyes. Il reconnut bientôt l'insuffisance de ces leçons; & dans le dessein de profiter de son expérience pour devenir utile à son frere, il lui conseilla de s'adresser tout d'un coup à un habile homme.

Pour lui, il alla à Fontainebleau afin de se former d'après les peintures du Primatice & des autres peintres anciens. Cette étude ne put pas encore le satisfaire. Il sçavoit que l'Italie étoit la source des beautés pour tous les arts; il en fit le voyage, & passa deux ans à Rome. A son retour il s'arrêta plusieurs années à Avignon chez son beau-pere. Il eut le bonheur d'y être connu par Louis XIV, lorsqu'il passa dans cette ville en 1659. Ce prince le fit venir à sa cour, & l'employa à divers ouvrages dans le palais des Thuileries. Ce peintre fit quantité de portraits; mais son talent étoit plutôt pour l'histoire & les sujets poétiques. Ses compositions sont ingénieuses. Le feu de son imagination est pourtant médiocre; mais il compensoit tout cela par beaucoup d'exactitude & de propreté dans son travail. Sa trop grande application le fit mourir d'hydropisie, dans le temps qu'il étoit recteur de l'académie. Ses mœurs & sa probité reconnue exciterent les regrets de tous ses amis. Il laissa un fils, mort à Avignon en 1725, âgé de quatre-vingt-cinq ans, qui exerça la peinture & l'architecture avec réputation; il fut peintre ordinaire de la reine Marie-Thérese d'Autriche, & membre de l'académie royale d'Architecture.

II. MIGNARD, (*Pierre*) peintre, furnommé *Mignard le Romain*, pour le diftinguer de fon frere, & à caufe du long féjour qu'il avoit fait à Rome. Il naquit à Troyes en 1610, & mourut à Paris en 1695. La nature l'avoit fait peintre. Dès l'âge d'onze ans il prit le crayon, & il fit des portraits dont la reffemblance parut frappante. Il étoit deftiné cependant à la médecine; mais au lieu d'écouter, dans le cours des vifites qu'il faifoit avec un médecin, il remarquoit l'attitude du malade & des perfonnes qui l'approchoient pour les deffiner enfuite. A douze ans il peignit dans un même tableau la femme du médecin, fes enfants & un domeftique, avec tant de vérité, que les connoiffeurs donnoient ce tableau à un artifte confommé. Des talents fi marqués engagerent fon pere à lui laiffer fuivre le goût qu'il avoit pour la peinture. Le jeune Mignard alla fe mettre à l'école d'un peintre habile de Bourges, qui jouiffoit d'une grande réputation. Il y paffa un an, & il fe rendit de-là à Fontainebleau pour étudier les ouvrages d'un nombre infini d'habiles gens. Il y fit des progrès fi rapides, que le maréchal de Vitry, paffant à Troyes quelque temps après qu'il y fut revenu, le demanda à fon pere, & le chargea de peindre la chapelle de fon château de Coubert en Brie, quoique Mignard n'eût que quinze ans. Ce morceau, qui n'exifte plus, plut beaucoup au maréchal; il le conduifit à Paris, & le mit à la meilleure & à la plus brillante école qu'il y eût alors dans cette grande ville, celle de Vouet. Cet habile maître fentit le mérite de fon éleve, & pour fe l'attacher il lui propofa une de fes filles en mariage.

Mignard, qui brûloit d'envie d'aller en Italie pour étudier les grands modeles, trouva le moyen de fe débarraffer honnêtement; & il facrifia même des avantages plus capables encore de le fixer en France, puifqu'il avoit l'honneur de montrer à deffiner à Mademoifelle, fille de Gafton, duc d'Orléans. Il partit donc fur la fin de 1635, & il fe trouva dans Rome au commencement de l'année fuivante. Son bonheur voulut qu'il

qu'il y rencontra Dufresnoy, le même qui a écrit un poëme immortel sur la peinture, & qu'il avoit connu à l'école de Vouet. Il se lia de la plus grande intimité avec lui, & dès lors leurs études & leurs fortunes furent communes. Ils avoient besoin de s'aider mutuellement pour soutenir l'état fâcheux où ils se virent d'abord réduits. Dufresnoy étoit peintre malgré sa famille, & il en recevoit peu d'argent; Mignard n'en recevoit pas davantage. Il leur est souvent arrivé qu'en allant étudier les différentes beautés de l'art que Rome ancienne & moderne présente à chaque pas, ils étoient obligés de se contenter de pain & d'eau pendant tout le jour; & que, de retour chez eux, ils se préparoient par un repas frugal, & par un court sommeil, à reprendre le lendemain les mêmes exercices.

Cependant l'ambition & l'amour des richesses dévoroient Mignard. Il calcula d'abord, si l'on peut se servir de ce terme, avec son génie; & sçachant qu'il n'étoit pas trop fécond, & que ses ouvrages manquant de feu ne se soutiendroient qu'autant qu'il y mettroit de la correction & de l'exactitude, ce qui demandoit beaucoup de temps & de travail, il se tourna dans les commencements du côté des portraits, à cause de la facilité de l'exécution. Il avoit dans ce genre tout ce qu'il faut pour réussir; une conversation aimable, un pinceau flatteur, & l'art de faire extrêmement bien ressembler. Il y trouvoit d'ailleurs un autre avantage, celui de se procurer des amis puissants & de zélés défenseurs. Il eut lieu de s'applaudir de la justesse de ses vues. Les papes Urbain VIII, Alexandre VII & Innocent X lui firent l'honneur de se faire peindre par lui, & tout ce qu'il y avoit de plus illustre à Rome voulut également exercer son pinceau. Sa fortune fut dès-lors assurée, & sa réputation établie s'accrut bien davantage par les grands tableaux qu'il fit à Rome. Les Italiens eux-mêmes, malgré la jalousie qu'ils ont contre les étrangers, ne purent lui refuser de justes éloges; ils firent sur-tout un cas singulier de ces figures de Vierge, appellées *Mignardes*, de son nom, &

dont les estampes, gravées dans le temps par le célebre François de Poilli, sont encore connues sous cette dénomination.

Quoique Rome possede des trésors inestimables dans tous les arts, bien d'autres villes de l'Italie peuvent lui disputer cette gloire. Malgré les affaires de famille qui rappellerent Dufresnoy en France en 1653, il voulut auparavant parcourir la plupart de ces villes; &, frappé des prodiges de couleur que Venise lui présentoit, il écrivit à son ami de venir partager avec lui le même plaisir. Mignard s'y détermina sans peine. En passant à Bologne il vit l'Albane qui vivoit encore, & qui accueillit avec transport un homme plein d'esprit & d'ardeur pour un art qu'il avoit tant aimé. Les ouvrages des Carraches & du Dominiquin à Bologne, ceux de Jules Romain qui subsistoient encore dans leur entier au palais du Té à Mantoue, furent une source continuelle d'admiration, & un sujet d'étude pour Mignard. Mais combien le séjour de Venise ne lui devint-il pas utile? Aidé des lumieres de son ami, il y apprit le secret & les bons principes de la couleur, peu suivis à Rome. De retour dans cette derniere ville, il y épousa, en 1656, Anne Avolera, fille d'un architecte, dont la beauté lui fournissoit un des modeles les plus parfaits; avantage si précieux pour un peintre, & si difficile à trouver. Rien ne manquoit alors au bonheur de Mignard, & tout lui faisoit trouver des charmes dans la nouvelle patrie qu'il avoit adoptée.

Mais la France revendiqua un artiste qui lui appartenoit, & qui pouvoit lui faire honneur par ses talents. M. de Lionne, secrétaire d'Etat, lui écrivit de partir incessamment, parce que le Roi desiroit l'avoir à son service. Mignard, sensible avec raison à cet honneur, s'embarqua en 1657. Sa réputation le devançoit; il la soutint par sa présence. Il fut admis dans les meilleures sociétés de Paris, comme il l'avoit été dans celles de Rome; & il vécut avec Moliere, La Fontaine, Despréaux, Racine, Chapelle, madame

de la Fayette, Boſſuet, Fénelon, &c. Sa converſation étoit intéreſſante, & il avoit l'eſprit fin & délicat : on peut en juger par le trait ſuivant. La derniere fois qu'il fit le portrait de Louis XIV, & il l'avoit déja fait neuf fois, ce prince lui dit : *Vous me trouvez vieilli ? — Il eſt vrai, Sire,* lui répondit-il, *que je vois quelques campagnes de plus ſur le front de Votre Majeſté.* L'aſſemblage de tous ces talents devoit conduire Mignard à la plus grande fortune. Mais le plan de conduite qu'il tint en arrivant en France, l'y mena plus sûrement encore. Il ſe mit à la tête de l'académie de Saint-Luc, qu'il préféra à l'académie royale de peinture, parce que le Brun dont il étoit le rival, & peut-être baſſement jaloux, étoit directeur de celle-ci. En vain Colbert tâcha-t-il pluſieurs fois de le ramener à des ſentiments plus pacifiques ; en vain le Brun lui-même eut-il à ſon égard les procédés les plus honnêtes ; rien ne fut capable de l'ébranler dans ſa réſolution ; & il diſoit qu'il aimoit mieux être le premier parmi les maîtres peintres, que le ſecond dans un autre corps.

En même temps qu'il étoit ſoutenu par un parti puiſſant, il trouvoit dans le monde une foule de ces hommes qui, pour ſe donner l'air de connoiſſeurs, prennent avec chaleur les intérêts d'un artiſte à la mode, & le prônent avec un enthouſiaſme le plus ſouvent ridicule. Mais ſes propres ouvrages parloient plus avantageuſement encore en ſa faveur. En 1663, il fut chargé par la reine-mere de peindre la coupole du Val-de-Grace ; ce qu'il fit, ſans être aidé par aucun autre peintre ni éleve, dans l'eſpace de huit mois, diſent les uns, & les autres en treize, ce qui eſt plus vraiſemblable. Moliere a célébré ce morceau de peinture à freſque, le plus conſidérable qui ſoit en Europe. Mignard le gâta, en voulant le retoucher avec des paſtels ou avec des crayons à ſec par-deſſus la freſque. Le bon ton de couleur que cette ſupercherie faiſoit d'abord mieux reſſortir s'eſt diſſipé ; & il s'eſt changé contre un autre qui tire ſur le violet. Il peignit auſſi à freſque la chapelle des fonts à Saint-Euſtache,

qu'on a eu la hardiesse de retoucher, sous prétexte de la rétablir ; un plafond dans l'arsenal ; & un autre dans l'hôtel de Longueville, qui représente l'Aurore. En 1677, Monsieur, frere unique du Roi, le chargea de peindre la galerie & le grand sallon de Saint-Cloud. Cet ouvrage, qui passe pour son chef-d'œuvre, fut achevé en moins de quatre ans.

M. de Colbert étant mort en 1683, & M. de Louvois lui ayant succédé dans la place de surintendant des bâtiments, ce ministre, qui aimoit Mignard, le fit agréer à Louis XIV pour peindre à Versailles le petit appartement du Roi, & le cabinet de Monseigneur. Ces deux ouvrages, qu'on auroit dû respecter, ne subsistent plus depuis long-temps. Le Roi, qui récompensoit si noblement toute sorte de mérite, donna des lettres de noblesse à cet artiste en 1687, & le nomma son premier peintre après la mort de le Brun en 1690. Lorsque Mignard fut parvenu à cette place qui avoit toujours fait l'objet de ses desirs, il ne peignit plus que des sujets de dévotion, peut-être pour faire plus particuliérement sa cour à Louis XIV. Enfin, après une longue vie, à la fin de laquelle il laissa une fortune considérable, il mourut en 1695, & fut enterré avec beaucoup de magnificence dans l'église de Saint-Roch, sa paroisse. Le Roi l'honora de ses regrets, & dit à sa mort qu'il ne vouloit plus de premier peintre ; ce qui eut lieu pendant le reste de son regne. Mignard laissa quatre enfants, trois garçons, & une fille pour laquelle il eut une tendresse singuliere, qui toujours a été réciproque. C'est la même qui épousa le comte de Feuquieres, qui fit imprimer l'éloge de son pere sous le nom de l'abbé de Monville, & qui a fait élever, dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré, ce magnifique tombeau de marbre & de bronze, qui leur est devenu commun. On sçait que, lorsque Mignard avoit à représenter ou des vertus ou des déesses, il les peignoit souvent sous le visage & sous la taille de sa fille, qui étoit une personne d'une rare beauté. Outre les ouvrages dont nous avons

parlé, on en voit beaucoup d'autres de ce maître à Rome, & sur-tout à Paris. Le Roi possede plusieurs de ses tableaux de chevalet.

On ne doit pas oublier que c'est aux soins de Mignard qu'on doit la publication du *Poëme de la Peinture*, après la mort de Dufresnoy, qui en est l'auteur. Il est vraisemblable qu'il eut beaucoup de part lui-même à ce poëme composé sous ses yeux, en ce sens qu'il donnoit des conseils, & qu'il rectifioit ou corrigeoit les idées de son ami. On ne voit pas cependant qu'il ait cherché jamais à s'en faire honneur. On prétend qu'il n'en a pas toujours agi avec la même discrétion dans plusieurs autres occasions; & l'on assure que la pensée du tableau de la Peste d'Epire, qui n'est pas un de ses moindres ouvrages, & le seul peut-être qu'il ait produit dans le genre pathétique, appartient à Dufresnoy; & qu'en se l'appropriant, Mignard n'a fait que le mettre dans un meilleur ordre.

Mignard avoit le génie élevé, mais froid; on s'apperçoit de ce défaut dans ses compositions. On remarque encore peu de correction dans son dessin. En revanche, son coloris est d'une fraîcheur admirable; ses carnations sont vraies, sa touche est légere & facile, les attitudes de ses figures sont aisées & pleines de noblesse. Il peignoit également en grand & en petit; ce qui se trouve rarement dans les plus grands maîtres. Il avoit un talent singulier pour faire des *pastiches*, c'est-à-dire pour imiter les manieres des plus grands maîtres, & pour produire à son gré des tableaux trompeurs en ce genre. Ce dut être une bien grande satisfaction pour Mignard de tromper ainsi le Brun, qui lui soutenoit qu'un de ses pastiches étoit du Guide, & de sa plus grande force, & qui proposa même un pari considérable. Mignard refusa le pari, & se contenta de donner des preuves incontestables que le tableau étoit de lui. Du reste, cet habile artiste ne s'étoit élevé à un si haut degré de mérite, que par un travail assidu. Il disoit souvent qu'il regardoit *les paresseux comme des hommes morts*. Un autre de ses maximes étoit que *le faire n'étoit rien sans le sçavoir-faire*.

MIGNON, (*Abraham*) peintre, né à Francfort en 1640, mort en 1679. Son pere étoit commerçant; mais ayant mal fait ses affaires, il se vit obligé, pour procurer un état à son fils, de le mettre chez des peintres de fleurs, d'où le jeune Mignon passa à l'école de Jean-David de Heem d'Utrecht. Ses talents, secondés par un travail assidu & par une étude constante de la nature, se développerent bientôt, & lui procurerent une grande réputation. Il vit ses ouvrages recherchés avec empressement par ses compatriotes & par les étrangers. Tout le monde admiroit l'art avec lequel il représentoit les fleurs & les fruits dans toute leur fraîcheur, le beau choix qu'il sçavoit en faire, la maniere ingénieuse de les groupper, l'intelligence de son coloris, qui paroît transparent & fondu sans séchereste, & la finesse de sa touche. La rosée & les gouttes d'eau qu'elle répand sur les fleurs sont si bien imitées dans ses tableaux, qu'on est tenté d'y porter la main. Cet artiste n'excelloit pas moins à peindre des insectes, des papillons, des mouches, des oiseaux, des poissons. Il laissa deux filles qui ont travaillé dans son genre. On voit plusieurs de ses tableaux chez le Roi, & un seul au Palais-Royal.

MILÉ ou MILET, (*François*) peintre, né à Anvers en 1644, mort à Paris en 1680. Ce peintre, éleve de Frank, auroit pu parvenir à une plus grande réputation que celle dont il jouit, si son génie, moins capricieux, lui avoit permis de se livrer en entier à la profession qu'il avoit embrassée. Après avoir parcouru la Flandre, la Hollande & l'Angleterre, il se fixa enfin à Paris, où il fut reçu professeur à l'Académie. Mais souvent, au lieu de s'occuper de la peinture, il s'amusoit à tailler des pierres pour une petite maison qu'il avoit près de Gentilli. Il a pourtant donné des preuves de son sçavoir. Il étoit bon dessinateur & grand paysagiste. Admirateur du Poussin, il en a saisi la maniere. Sa touche est facile, & ses têtes d'un beau choix. Il avoit une mémoire si fidele, qu'elle lui re-

traçoit tout ce qu'il avoit une fois remarqué, soit dans les ouvrages des grands maîtres, soit dans la nature. On lui reproche néanmoins de ne l'avoir pas assez étudiée, de n'avoir pas mis des effets assez piquants dans ses tableaux, & de les avoir rendus trop égaux de couleur. S'il est vrai, comme on l'assure, que des envieux de son mérite lui donnerent un breuvage qui le rendit fou, & qui devança sa mort, on ne sçauroit trop regretter que les beaux-arts soient dégradés & avilis par une passion aussi basse & aussi funeste que la jalousie. Le Roi possede onze paysages de ce maître. On voit deux grands tableaux de sa composition dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet : l'un représente le Sacrifice d'Abraham, & l'autre Elisée dans le désert. On a gravé plusieurs morceaux d'après lui.

MILLANGES, (*Simon*) habile imprimeur du seizieme siecle. Il naquit à Limoges de parents fort pauvres, & souffrit beaucoup de sa triste situation dans ses premieres années; mais ayant enfin surmonté, par sa patience & par son application à l'étude, la malignité de son sort, il parvint à la place de recteur du college de Bordeaux, où il se maintint jusqu'à l'introduction des Jésuites dans ce college. Il y en a qui prétendent que Millanges n'eut qu'une chaire de professeur. Quoi qu'il en soit, dès qu'il eut cédé la place aux Jésuites, il tourna toutes ses vues du côté de l'imprimerie, & il dressa en 1572 une des plus belles imprimeries du royaume à Bordeaux, à la sollicitation des jurats de cette ville: il la meubla de caracteres extrêmement fins. Le papier qu'il employoit étoit d'une blancheur si grande, qu'elle approchoit de la beauté d'un marbre blanc bien poli, ce qui, joint à l'encre d'un noir parfait, rendoit ses éditions singulieres, mais très-agréables. Il avoit outre cela grand soin de corriger exactement ses épreuves. Millanges avoit pour devise l'image de Dieu couronné de rayons, assis sur un trône dont le marche-pied étoit un globe céleste, & environné d'un nombre infini d'Anges: au-dessous on lisoit

ces paroles de Daniel: *Millia millium ministrabant ei.* Il imprima plusieurs livres qui lui ont acquis la réputation d'habile imprimeur, & digne de suivre les Etienne, même d'assez près.

MIMES. C'est un nom commun à une certaine espece de poésie dramatique, aux auteurs qui la composoient, & aux acteurs qui la jouoient. Ce nom vient du grec μιμεῖσθαι qui signifie *imiter*, parce qu'une piece Mimique consistoit dans une imitation parfaite & très-sensible des discours & des actions des hommes. Il y avoit dans la Grece des Mimes, dont plusieurs auteurs ont fait mention; & on les appelloit *Paradoxologues*, par la raison qu'ils ne représentoient que des absurdités. Mais ils étoient tout différents de ceux des Romains, qui en cela ont été pour ainsi dire originaux, & qui ont emprunté très-peu de chose des Grecs. Ainsi, nous ne parlerons que des Mimes Romains.

On trouve dans un ouvrage intitulé *Recherches sur les Mimes & les Pantomimes*, qu'une troupe de bateleurs s'étant transportée à Rome du fond de l'Etrurie, y forma un spectacle dans lequel ils dansoient au son de la flûte, avec des attitudes & des gestes assez décents; qu'ils chantoient aussi, & qu'ils représentoient par leurs gestes les sujets de leurs chants. On leur donna le nom d'*Hister*, mot toscan qui signifie danseur, & dont on a formé celui d'*Histrion*. Insensiblement ils furent admis sur les théâtres où l'on jouoit des pieces régulieres; & l'on se servit d'eux pour remplir les entre-actes, & pour divertir les spectateurs par la musique. Bientôt on y joignit des histrions fort adroits, dont les différents gestes étoient très-amusants pour le peuple. On s'apperçut que l'on pouvoit rendre encore ces intermedes plus agréables & plus intéressants, en les disposant de maniere qu'ils eussent quelque rapport à l'action principale. Dans cette vue, on fit répéter aux musiciens & aux histrions le sujet de l'acte que l'on venoit de jouer. Non-

ſeulement la muſique exprimoit par des accords les différentes paſſions de chaque perſonne qui avoit paru dans l'acte; mais les hiſtrions repréſentoient de plus par la ſituation du corps, par les geſtes des mains & par les ſignes du viſage, toutes les actions, & cela ſi parfaitement, que ce langage muet parut bientôt plus éloquent que la déclamation même. Enfin on ſépara des comédies ces entre-actes de Mimes, & on en compoſa une eſpece particuliere de pieces de théâtre, qui furent goûtées avec une paſſion démeſurée par le peuple, beaucoup plus entraîné, comme on ſçait, vers les tours de paſſe-paſſe, que vers des choſes véritablement ingénieuſes; enſorte que le ſpectacle des Mimes vint à bout de ſupplanter la comédie réguliere, à laquelle il devoit ſa naiſſance, & qu'il ſe ſoutint même à Rome durant pluſieurs ſiecles.

Les pieces qu'on y jouoit étoient un mélange monſtrueux de ſottiſes burleſques, & de bons mots ſatyriques, de préceptes moraux, & d'indécences bouffones & laſcives. Il n'y avoit ni caracteres, ni intrigue, ni dénouement. Elles avoient aſſez de reſſemblance avec ce que nous appellons des *in-promptu* dans nos théâtres modernes. Il paroiſſoit toujours ſur la ſcene deux acteurs: l'un, chargé *des premieres parties*, ou du premier rôle, déclamoit les vers de la piece; l'autre, chargé *des ſecondes parties*, ou du ſecond rôle, exprimoit par des geſtes & des attitudes le ſens & la paſſion contenus dans les paroles que le premier acteur prononçoit. Ainſi, ce que Livius-Andronicus avoit inventé ſe rapporte parfaitement aux Mimes.

Ceux-ci avoient les pieds nus; & ils étoient par-là diſtingués des acteurs des tragédies, qui chauſſoient le cothurne, & des acteurs comiques qui portoient des brodequins; de-là vient que quelques auteurs appellent les Mimes *Planipedes*. Ils ne mettoient jamais de maſques, ni aucun habit extraordinaire ou de caractere. Ils avoient la tête raſée comme nos arlequins; affectation qui les rendoit ridicules aux yeux du peuple, parce que les anciens regardoient comme une

chose indécente d'avoir la tête rasée. Par le même motif, ils se barbouilloient le visage de suie, se couvroient de peaux d'animaux, ou d'habits grotesques, & ne négligeoient rien enfin pour exciter les ris des spectateurs. Il n'est pas surprenant que de pareils acteurs eussent le sort de tous ceux qui sont les plaisants, & qui, pour faire rire les autres, se rendent ridicules eux-mêmes. On les regardoit comme de vils bouffons, & on les accabloit d'invectives & d'opprobres. Ils étoient exposés au mépris & à la pétulance du peuple même, qui alloit jusqu'à leur donner des soufflets & des croquignoles. Il est vrai qu'ils justifioient par leur conduite le mépris universel où ils étoient tombés. Comme ils étoient avilis par état, & qu'ils n'avoient rien à ménager, ils donnoient dans toutes sortes de débauches, & se livroient aux excès de l'impiété ; ce qui justifioit les mauvaises idées que l'on avoit conçues de leur vile profession.

Cependant, à mesure que les Romains se corrompirent, ils goûterent davantage les spectacles des Mimes. Ils ne se contenterent pas de les admirer en public; ils pousserent l'extravagance jusqu'à s'en servir dans les cérémonies domestiques, & jusques dans les funérailles. (*Voyez* ARCHIMIME.) Mais le plus grand usage qu'ils en firent, fut dans les festins. Il faut aussi convenir qu'il y avoit dans le jeu des Mimes un art que l'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer; car, sans parler, ils s'exprimoient par des gestes & par des attitudes si parfaitement, que les spectateurs entendoient entiérement tout ce que les acteurs vouloient dire ou représenter; & non-seulement des hommes étoient devenus si habiles, quoique nés de la la lie du peuple Romain; mais des femmes excelloient aussi dans cet art : on appelloit ces actrices *Mimæ*. Après tout ce que nous venons de dire, il est aisé de voir combien nos farceurs sont éloignés de cette perfection, & combien l'art des gestes est déchu parmi nous. Ne peut-on pas même assurer qu'on n'en a pas la plus légere idée ? Du reste, quelques auteurs prétendent

que tout ce qu'on rapporte des Mimes convient plutôt aux Pantomimes. Mais *voyez ce que nous disons à ce mot.*

MIMNERME, musicien Grec, qui vivoit vers l'an du monde 3408, & qui étoit contemporain de Solon, s'est encore rendu plus recommandable par ses élégies, dont quelques sçavants le font inventeur, que par ses talents pour la musique. Les fragments qui nous restent de lui respirent la volupté.

MINORET, (*Guillaume*) musicien, mort en 1716 ou 1717, dans un âge avancé. Protégé par M. le Tellier, archevêque de Rheims & maître de la musique de la chapelle du Roi, il obtint en 1683 une des quatre places de maître de musique de la chapelle. Il eut en même temps le soin des pages de cette même musique. Dégagé d'ambition, il vécut dans la simplicité, & refusa des bénéfices que le Roi voulut lui donner. Il s'appliqua uniquement à son art. Pendant plus de trente ans il a fait exécuter à la chapelle de Versailles des motets qui furent goûtés, & dont les maîtres de l'art & les plus habiles connoisseurs faisoient beaucoup d'estime.

MIREVELT, (*Michel Janson*) peintre, né à Delft, d'un orfevre, en 1588, mort dans la même ville en 1641. Il fut éleve d'Antoine de Montfort de Blocland, & fit bientôt des progrès rapides dans la peinture. On a de lui plusieurs tableaux d'histoire qui ne sont pas sans mérite; mais il s'adonna particuliérement aux portraits, qu'il faisoit très-bien & très-facilement, & qui contribuerent à sa fortune, car il les avoit fixés à cent cinquante florins chacun. Guillaume Jacques de Delft en a gravé d'après lui un fort grand nombre & d'une grande beauté. Mirevelt a aussi peint des bambochades, & des cuisines pleines de gibier. On remarque daus ses tableaux, qui sont très-rares, un bon ton de couleur, & beaucoup de finesse & de vérité dans la touche.

MISERON, graveur en pierres fines, vivoit vers

la fin du seizieme siecle, ou au commencement du dix-septieme. Il fut attaché au service de l'empereur Rodolphe II. On croit qu'il étoit originaire de Milan, & de la même famille que Gaspard & Jérôme Misuroni, graveurs en creux & en relief sur des pierres fines; mais qui furent plus particuliérement occupés à former des vases & d'autres semblables précieux bijoux de jaspe & d'agate, dans lesquels ils réussirent beaucoup. L'artiste dont il est ici question fut ennobli, & obtint la garde des curiosités de sa majesté impériale. Denis Miseron, son fils, lui succéda dans ses talents & dans son poste, & travailla pour l'empereur Matthias, qui lui fit fit faire de grands ouvrages pour en orner les galeries de Prague & de Vienne.

I. MOINE, (*François* LE) peintre, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1737. Il fut mis à l'âge de treize ans chez Galloche, & il demeura douze ans avec lui pour se former sous un si habile maître. Il prit en même temps pour modeles les ouvrages du Guide, de Carle Maratte & de Pietre de Cortone. Plusieurs prix remportés à l'académie justifierent ses progrès. Les malheurs de la guerre de 1701 avoient empêché qu'on n'envoyât des éleves à Rome; & le Moine, qui avoit droit de prétendre à cet avantage, en avoit été privé par cette raison. Un amateur riche & éclairé, M. Bergier, voulut lui faire réparer cette perte: il l'emmena en 1723 avec lui en Italie, où, dans l'espace de sept à huit mois, il acquit des lumieres étonnantes, d'après les études des plus grands maîtres. De retour en France, il termina le chœur des Jacobins de la rue Saint-Honoré, qu'il avoit commencé avant son voyage. Ce morceau, joint au bruit qu'avoit fait son voyage d'Italie, augmenta beaucoup sa réputation. Plusieurs particuliers s'empresserent de le faire travailler. Il est inutile d'entrer dans le détail de tous ses ouvrages: nous ne parlerons que de deux, les plus considérables, & qui ont fait un honneur immortel à le Moine, je veux dire la coupole de la chapelle de la Vierge à Saint-

Sulpice, & le sallon qui est à l'entrée des appartements à Versailles.

Le premier de ces ouvrages, qui représente une Assomption, offre en général de vraies beautés; la fresque en est vigoureuse, & elle conserve même le suave & l'agrément que ce grand artiste sçavoit mettre dans son coloris; mais on ne sçauroit dissimuler qu'il y a quelque chose à desirer pour l'intelligence & pour le repos, & plus encore pour l'exécution. Les figures tombent, parce qu'elles ne sont pas en perspective. Le second morceau, qui représente l'Apothéose d'Hercule, est un des plus célebres qu'il y ait en France. Le Moine fut quatre ans à le mettre dans l'état où nous le voyons avec tant de plaisir aujourd'hui, & il le finit en 1736. Ce magnifique ouvrage est peint à l'huile sur des toiles marouflées. Toutes les figures ont un mouvement, un caractere & une variété admirables. On y admire également, & la fraîcheur du coloris, & la distribution de la lumiere, & l'enthousiasme de la composition. Ce plafond mérita l'applaudissement de toute la cour; & le cardinal de Fleury, frappé de sa beauté, ne put s'empêcher de dire, en sortant de la messe avec le Roi: *J'ai toujours pensé que ce morceau gâteroit tout Versailles.*

Nous ne devons pas oublier une anecdote qui peut servir d'exemple à tous les peintres véritablement attachés à leur art, & qui prouve jusqu'à quel point le Moine a surmonté les peines & les fatigues pour donner la perfection à son ouvrage. Il étoit presque achevé; tout étoit non-seulement en place, mais étoit plus que préparé: le grouppe principal lui parut avec raison trop peu élevé; il ne balança point à l'effacer, & à le remonter de trois pieds; ce qui ne put se faire sans retoucher aux grouppes voisins, & ce qui prolongea son travail d'une année. Il faut convenir aussi que cet excès de travail, dirigé par l'ambition, lui fit forcer la nature & lui devint nuisible. Il peignoit fort avant dans la nuit à la lumiere d'une lampe: ajoutez à cela la gêne d'avoir eu le corps renversé pendant les sept années

qu'il employa aux plafonds de Saint-Sulpice & de Versailles : il étoit naturel que sa santé en fût altérée ; &, si l'on fait attention qu'il étoit d'un tempérament atrabilaire ; qu'il éprouva des chagrins dans l'intérieur de sa maison par la perte d'une épouse adorée, & au dehors par la jalousie de ses confreres ; que, dévoré d'ambition, il fut mécontent de n'avoir que quatre mille livres de pension, avec le titre de premier peintre du Roi, lorsqu'il se rappelloit sur-tout les avantages dont le Brun avoit joui autrefois dans cette place, on cessera d'être surpris que son esprit ait été dérangé.

Cette altération étoit d'autant plus funeste, qu'elle se tourna du côté d'une fureur intérieure, & qu'elle paroissoit très-peu au dehors. Ses amis cependant s'en apperçurent; & il leur étoit facile d'en juger, par la manie qu'il avoit de s'écrier, en entendant lire le trait de quelques Romains qui s'étoient tués par une fausse grandeur d'ame : *Ah, la belle mort !* Il étoit à craindre qu'il ne voulût suivre cet exemple. M. Bergier, cet ami avec lequel il avoit fait le voyage d'Italie, ne l'abandonna pas dans ces circonstances. Il convint avec lui d'aller ensemble à la campagne ; & son dessein étoit de lui faire les remedes usités dans le cas où il se trouvoit. Il arriva chez lui le matin 4 Juin 1737 ; mais, soit que le Moine eût quelque soupçon de son projet, soit qu'il crût que des archers venoient pour le conduire en prison, sitôt qu'il entendit du bruit il s'enferma dans sa chambre, & se perça de neuf coups d'épée. Dans cet état il eut assez de force pour se traîner à la porte, qu'on menaçoit d'enfoncer, & pour l'ouvrir ; mais dans l'instant il tomba sans vie, offrant à son ami le spectacle le plus affligeant & le plus terrible. Au reste, malgré l'aliénation de son esprit, il ne cessoit point de travailler ; & il acheva même un tableau qui représente le Temps découvrant la Vérité, lequel, au sentiment de M. le comte de Caylus, est un de ses plus beaux morceaux de cabinet. Nous croyons devoir nous en rapporter à cet homme illustre, qui a si bien mérité des arts par ses ouvrages, pour sçavoir le jugement qu'il faut porter sur le Moine.

«Il étoit petit, & avoit peu de physionomie. Sa fa-
» çon de dessiner étoit molle & sans aucune fierté; il
» étoit souvent incorrect, mais il rendoit presque tou-
» jours le principal objet pour lequel il dessinoit, sur-
» tout quand il avoit à rendre la partie des graces.
» Son pinceau étoit suave, & sans contredit il étoit
» son plus grand moyen de séduction, sur-tout étant
» joint, comme il l'étoit, à une couleur fraîche, agréa-
» ble & juste. Ses études étoient presque toujours
» légérement faites à la pierre noire, sur du papier
» bleu, & rehaussées de blanc. Celles qu'il a faites pour
» le sallon d'Hercule ne sont ni plus soignées ni plus
» chargées d'ouvrage, à la réserve de quelques têtes
» principales qu'il a faites aux trois crayons, & même
» au pastel. Son malheur doit nous toucher; mais,
» par rapport à l'art, je crois & je dis avec sincérité
» & avec preuve, que son génie étoit usé, & qu'il
» n'auroit jamais rien produit après le sallon d'Her-
» cule. » Le Moine a formé des éleves qui lui ont fait honneur par leurs talents très-distingués: Natoire, Boucher, Nonotte, &c. Il en prenoit un soin particulier, & il se plaisoit à corriger leurs dessins. Outre les ouvrages publics dont nous avons parlé, on en voit encore de lui à Saint-Rcoh, à l'abbaye Saint-Germain, à l'Assomption, à Saint-Martin-des-Champs, & un tableau que Natoire a achevé dans les salles de l'Académie. Le Roi possede quelques-uns de ses tableaux de chevalet. Cars a gravé plusieurs belles estampes d'après ce grand artiste.

II. MOINE, (*Jean-Louis* LE) sculpteur, mort en 1755, âgé de quatre-vingt-dix ans. Les ouvrages qui rendent célebre la mémoire de cet artiste sont le tombeau de Pierre Mignard, aux Jacobins de la rue Saint-Honoré, ouvrage fort estimé; un bas-relief représentant un portement de croix, à Versailles; le Baptême de Jesus-Christ par S. Jean-Baptiste, grouppe de marbre blanc, au maître-autel de Saint-Jean-en-Greve; deux Anges adorateurs, à l'église des Invalides; une statue

de Diane en marbre, adossée aux palissades du parterre du château de la Muette. Il sculpta encore avec beaucoup de succès plusieurs portraits, pour lesquels il avoit un talent particulier. On cite avec éloge ceux du duc d'Orléans, Régent, de Jules Hardouin Mansard, & de Largilliere. Ce dernier se voit dans les salles de l'académie, dont le Moine étoit membre, & dont il fut même élu recteur. Mais ce qui fait le plus d'honneur, nous ne craignons pas de le dire, à cet artiste, c'est d'avoir donné le jour à M. le Moine, encore existant, & qui passe avec raison pour un des plus grands sculpteurs de son siecle.

I. MOLA, (*Pierre-François*) peintre, né à Coldré en 1621, mort à Rome en 1666. Il reçut les premieres leçons de la peinture de son pere, qui étoit peintre & architecte : il fut ensuite disciple du cavalier Josépin & de l'Albane, qui, frappé de son mérite, voulut en faire son gendre. Mais l'amour de l'indépendance fit rejetter à Mola cette proposition ; & il se rendit à Venise, où il acquit un coloris vigoureux par les conseils du Guerchin, & en étudiant les ouvrages de Bassan & du Titien. Son séjour à Rome ne lui devint pas inutile pour sa fortune. Honoré de la protection des papes & des princes Romains, amateurs des talents, il reçut encore de grands bienfaits de la reine Christine de Suede, qui le mit au nombre de ses officiers. Il étoit sur le point de partir pour la France, où il étoit desiré, lorsqu'il mourut à la fleur de son âge, d'une maladie occasionnée par les chagrins. Ce peintre entendoit très-bien le dessin, le coloris & le paysage. Il s'est aussi distingué dans des sujets d'histoire. Son génie étoit fécond en inventions, & il les exécutoit avec une facilité admirable. Ses principaux ouvrages sont à Rome : on en voit quelques-uns dans la collection du Roi & dans celle de M. le duc d'Orléans. Parmi ses éleves, on compte Forest & Collandon, peintres François. Il fut chef de l'académie de S. Luc. Plusieurs de ses morceaux sont gravés, & il en a gravé lui-même de fort bon goût.

II.

II. MOLA, (*Jean-Baptiste*) peintre, né vers l'an 1620, étoit originaire de France, & n'étoit point parent du précédent. Il fut d'abord éleve de Vouet à Paris, & ensuite de l'Albane à Bologne. Il feroit à desirer qu'il eût mieux saisi la maniere de ce dernier maître pour le coloris; que ses compositions fussent d'un meilleur goût, & que ses figures fussent moins roides. Il faut pourtant lui rendre la justice qu'il mérite: il a réussi dans le paysage; ses sites sont d'un beau choix, & sa maniere de feuiller les arbres est admirable. Le Roi possede trois de ses tableaux.

MOLIERE, (*Jean-Baptiste* POCQUELIN, surnommé) auteur & acteur, né à Paris en 1620, d'un pere qui étoit valet-de-chambre tapissier du Roi & marchand fripier, mort dans la même ville en 1673. Tant d'écrivains ont célébré cet homme admirable du côté de ses pieces de théâtre, que nous nous dispenserons d'en parler; nous n'entrerons même dans presque aucun détail de sa vie, qu'on trouve par-tout, & nous l'envisagerons seulement comme acteur.

Il entra d'abord dans une de ces sociétés particulieres qui se faisoient un plaisir de jouer la comédie, & qui fut connue sous le nom de l'*illustre Théâtre*. Ce fut alors qu'il changea de nom, pour prendre celui de Moliere. En 1653 il s'associa avec la Béjart, comédienne de campagne, pour former une troupe, & se rendit à Lyon. De cette ville il alla offrir ses services à M. le prince de Conti, qui tenoit à Béziers les Etats de la province de Languedoc. Sur la fin de l'année 1657 il partit avec sa troupe pour Grenoble, & y resta pendant le carnaval de 1658. Il vint passer l'été à Rouen; & dans les fréquents voyages qu'il faisoit à Paris, où il avoit dessein de se fixer, il eut accès auprès de Monsieur, qui le présenta au Roi & à la Reine-mere. Il joua en présence de leurs majestés, obtint la permission de s'établir à Paris sous le titre de *Troupe de Monsieur*, & de jouer alternativement avec les comédiens Italiens sur le théâtre du petit Bourbon.

En 1660 on lui accorda la salle du Palais-Royal; en 1663 il eut une pension de mille livres, & en 1665 sa troupe fut arrêtée au service du Roi. Quant à ses talents pour la déclamation théatrale, voici ce qu'on en dit dans les *Mémoires sur la Vie & sur les ouvrages de Moliere*.

La nature, qui lui avoit été si favorable du côté des talents de l'esprit, lui avoit refusé ces dons extérieurs si nécessaires au théâtre, sur-tout pour les rôles tragiques. Une voix sourde, des inflexions dures, une volubilité de langue qui précipitoit trop sa déclamation, le rendoient de ce côté fort inférieur aux acteurs de l'Hôtel de Bourgogne. Il se fit justice, & se renferma dans un genre où ces défauts étoient plus supportables: il eut même des difficultés à surmonter pour y réussir, & ne se corrigea de cette volubilité, si contraire à la belle articulation, que par des efforts continuels, qui lui causerent un hoquet qu'il a conservé jusqu'à sa mort, & dont il sçavoit tirer parti dans certaines occasions. Pour varier ces inflexions, il mit le premier en usage certains tons inusités, qui le firent d'abord accuser d'un peu d'affectation, mais auquel on s'accoutuma. Non-seulement il plaisoit dans les rôles de Mascarille, de Sganarelle, d'Hali, &c; il excelloit encore dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Arnolphe, d'Orgon, d'Harpagon. C'est alors que, par la vérité des sentiments, par l'intelligence des expressions, par les finesses de l'art, il séduisoit les spectateurs, au point qu'ils ne distinguoient plus le personnage représenté, d'avec le comédien qui les représentoit. Aussi se chargeoit-il toujours des rôles les plus longs & les plus difficiles. Il s'étoit encore réservé l'emploi d'orateur de sa troupe, selon l'usage de ce temps-là, où le même acteur faisoit toujours l'annonce des pieces, & haranguoit le public dans l'occasion.

Le soin avec lequel il avoit travaillé à corriger & à perfectionner son jeu, s'étendoit jusques sur ses camarades. L'*Impromptu de Versailles*, dont le sujet est la répétition d'une comédie qui devoit se jouer devant le

Roi, est l'image de ce que Moliere faisoit probablement dans les répétitions ordinaires des pieces qu'il donnoit au public. Rien de ce qui pouvoit rendre l'imitation plus vraie & plus sensible n'échappoit à son attention. On dit qu'il lisoit ses comédies à une vieille servante nommée la Forêt; & lorsque les endroits de plaisanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit. Il exigeoit aussi des comédiens qu'ils amenassent leurs enfants, pour tirer des conjectures de leurs mouvements naturels, à la lecture qu'il faisoit de ses pieces. Il ne se bornoit pas seulement à former ses acteurs; il entroit dans toutes leurs affaires, soit générales, soit particulieres; il étoit leur maître & leur camarade, leur ami & leur protecteur; aussi attentif à composer pour eux des rôles qui fissent valoir leurs talents, que soigneux d'attirer dans sa troupe des sujets qui pussent la rendre plus célebre. On sçait que le bruit des heureuses dispositions du jeune Baron, alors âgé d'environ onze ans, avoit déterminé Moliere à demander au Roi un ordre pour faire passer cet enfant de la troupe de la Raisin dans la sienne. Baron, élevé & instruit par Moliere qui lui tint lieu de pere, est devenu le Roscius de son siecle.

Dans la représentation de sa derniere piece, qui fut le *Malade imaginaire*, Moliere parut s'être surpassé lui-même: quoique malade & pressé d'une toux habituelle, qui étoit la suite d'un mal de poitrine, il entreprit d'y jouer, pour la quatrieme fois, le 17 Février 1673. Les efforts qu'il fit pour achever son rôle augmenterent son oppression; & l'on s'apperçut qu'en prononçant le mot *juro*, dans le divertissement du troisieme acte, il lui prit une convulsion, qu'il tâcha en vain de déguiser aux spectateurs par un ris forcé. On le porta dans sa maison, rue de Richelieu, où sa toux augmenta considérablement, & fut suivie d'un vomissement de sang qui le suffoqua le même jour. On a observé que plusieurs comédiens ont essuyé un malheur semblable, & qu'ils sont morts des maladies qu'ils avoient gagnées dans la représentation du même per-

sonnage : on nomme, entr'autres, Brécourt & Rosimont. Le Roi, qui estimoit beaucoup Moliere, voulant lui donner après sa mort une nouvelle marque de sa protection, engagea l'archevêque de Paris à ne pas lui refuser la sépulture dans un lieu saint ; & en effet il fut enterré à Saint-Joseph, qui est une aide de la paroisse de Saint-Eustache.

Comme on aime à se former une idée des hommes véritablement célebres, nous allons rapporter le portrait qu'on a fait de Moliere. Il n'étoit ni trop gras ni trop maigre ; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les levres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs & forts, & les divers mouvements qu'il leur donnoit lui rendoient la physionomie extrêmement comique. D'ailleurs il étoit doux, complaisant, généreux.

MONCE, (*Ferdinand* DE LA) peintre & architecte, né à Munich en 1678, mort à Lyon en 1753. Cet artiste crut devoir ajouter aux leçons qu'il avoit reçues de son pere, les instructions des plus grands maîtres. Il alla à Paris ; il voulut voir Rome & les principales villes d'Italie : il rentra ensuite en France par Marseille. Dans le peu de séjour qu'il y fit, ainsi qu'à Aix, à Avignon & à Grenoble, il y acquit de la réputation & des amis. Il se maria dans cette derniere ville, & vint se fixer à Lyon en 1731. Les divers pays qu'il avoit parcourus conservent encore des preuves de son habileté. A Paris il travailla à des dessins de gravures & à des frontispices de livres que nous voyons souvent reparoître. Il fit la représentation de l'église des Invalides, qui compose le plan, la coupe, & l'élévation perspective de cet édifice. Elle est citée dans la Description de Paris, par Brice.

Etant à Rome, il eut l'avantage d'être commis, par M. le duc d'Orléans, régent, à l'acquisition & à l'envoi du célebre cabinet de Christine, reine de Suede, lequel étoit passé au duc Bracciano. Le choix de ce prince,

le protecteur le plus éclairé qu'aient eu en France les sciences & les arts, fait l'éloge de de la Monce.

La ville de Lyon doit à cet artiste un grand nombre d'embellissements. Le dessin & la conduite du portail de Saint-Juste, si simple & si noble tout ensemble; l'entrée du grand Hôtel-Dieu, avec ses ailes, & son superbe vestibule terminé en coupole, & la façade qui répond au préau, si estimée des connoisseurs; le quai du Rhône, depuis la chapelle du Saint-Esprit jusqu'au port du Tibre; & la magnifique chaire en marbre & en bronze doré de l'église du college de la Trinité, regardée comme un chef-d'œuvre par la hardiesse ingénieuse de sa composition, sont les monuments les plus connus qu'il a laissés dans cette ville.

Les infirmités qui l'assaillirent de bonne-heure lui avoient fait abandonner depuis long-temps l'architecture; il ne s'occupa plus, dans les intervalles qu'elles lui laisserent, qu'à composer des dessins pour la gravure. Les planches de la belle édition de M. Pope, faite à Lausanne, sont toutes de lui, ainsi que celles qui ornent le livre intitulé *Essais sur l'Histoire des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts*, en quatre tomes in-8°, imprimés à Lyon, chez les freres Duplain.

MONDONVILLE, (*Jean-Joseph* CASSANÉA DE) musicien, né à Narbonne en 1715, mort à Paris en 1772. Son aïeul, né à Toulouse, d'une famille ancienne qui avoit possédé la terre de Mondonville, dont notre célebre musicien prit le nom, se vit privé, pour quelque légéreté de jeunesse, des droits qu'il avoit aux biens de ses ancêtres. Il ne put laisser à ses enfants qu'une éducation digne de leur naissance honnête; & ce fut aussi le seul bien que reçut Mondonville de son pere, qui trouva dans son fils une heureuse disposition à tous les talents qui fixeroient ses penchants. Une impulsion impérieuse, avant-couriere du génie, porta le jeune de Mondonville au goût de la musique & à celui des instruments; & bientôt il devint célebre dans cet âge où l'on a peine encore à se faire connoî-

tre. Accueilli dans la capitale de la Flandre, il y étonna par les trois grands motets qu'il y fit exécuter avant de compter vingt ans ; il vint les faire exécuter à Paris en 1737. Leur succès y fut prodigieux. On n'avoit point encore vu au concert spirituel une affluence égale à celle qu'attirerent les premiers essais de Mondonville. Il fut attaché dès-lors à la musique du Roi, avec des appointements considérables ; & on lui donna l'expectative de la premiere place de maître de la chapelle de Versailles.

Après s'être distingué dans différents genres, Mondonville voulut se montrer au théâtre de l'opéra ; mais les premieres paroles qui lui furent confiées étoient peu dignes de sa musique ; aussi cette pastorale héroïque en cinq actes, sous le nom d'*Isbé*, n'a point reparu depuis sur ce théâtre. Il fut plus heureux lorsqu'il donna le *Carnaval du Parnasse*, dont Fusilier avoit fait les paroles. Cet opéra eut trente-cinq représentations, & a été repris depuis avec le même succès. L'abbé de la Mare, peut-être un des derniers auteurs parmi nous qui ait eu les talents convenables à la scene lyrique, laissa l'opéra de *Titon & l'Aurore* imparfait. On le mit entre les mains de Mondonville, qui ne soupçonnoit point encore qu'il eût le talent d'écrire la scene lui-même ; mais qui, dans les corrections & les additions dont cet ouvrage eut besoin, s'en tira assez bien, pour qu'on ne pût distinguer ce qui étoit de l'abbé de la Mare ou de lui. Il joignit à l'opéra le prologue de Prométhée, qu'il emprunta de feu M. de la Motte ; & cette pastorale réunit tous les suffrages en 1753, ainsi que le *Carnaval du Parnasse*.

Ce fut l'année suivante que Mondonville se montra entiérement en qualité de double compositeur, & des paroles, & de la musique d'*Alcimadure*. Le jargon languedocien qu'il avoit parlé dans son enfance, & qui est presque aussi favorable au chant & aux idées tendres & galantes, que la langue italienne, fut une nouveauté piquante à l'opéra ; cependant quelques

emmes du plus haut rang l'ayant sollicité de remettre, s'il étoit possible, cet acte en françois, il l'entreprit, & l'acheva lui-même. Ce que cette espece de traduction a d'étonnant, c'est qu'elle est si conforme à l'original, qu'il ne fallut que placer dans la partition déja gravée, au dessous des vers languedociens, les vers françois qui les représentoient. Ses derniers ouvrages dans ce genre furent *les Fêtes de Paphos*, en 1758, & l'acte charmant de *Psyché*, en 1762. On remarque toujours, dans ces différentes compositions, que Mondonville avoit recherché dans son art ce qu'il pouvoit avoir de plus naturel, de plus aimable & de plus intéressant : le goût & les graces présidoient à ses airs dansants ; &, quoiqu'il eût alors le rival le plus redoutable en ce genre, il tint toujours sa place assez près de lui, pour n'en pas trop redouter la concurrence.

A la mort de Royer, autre compositeur estimable, qu'on perdit en 1755, Mondonville obtint la direction du concert spirituel, qui ne se soutenoit que par ses motets, & qu'il garda jusqu'en 1762. En quittant ce spectacle auquel il étoit si nécessaire, il retira les douze grands motets qui s'y succédoient alternativement à la fin de chaque concert. On sçait que, malgré tous les efforts des nouveaux directeurs, il a fallu, pour ramener une partie du public, qu'ils offrissent à Mondonville un avantage considérable, pour obtenir de lui l'agrément de les faire reparoître. Ce fut pendant les sept années de sa direction, que, d'après le modele des *Oratorio* de l'Italie, il imagina de faire exécuter des morceaux françois de poésie ; &, secondé à cet égard par M. l'abbé de Voisenon, il nous donna les Israélites à la Montagne d'Oreb, les Titans, & les Fureurs de Saül. Sa mort excita les regrets les plus sinceres & les plus vifs de son épouse, de son fils, de tous ses amis & de tous les amateurs de son art. *Le bien qu'on a à dire de ses talents*, selon les propres paroles de sa veuve, *est bien au dessous de ce qu'on doit dire de son caractere & de son cœur. Il eut toutes les*

vertus ; & je ne lui connus jamais un vice, continue-t-elle, *après vingt-cinq ans de mariage*. Que pourroit-on ajouter à cet éloge ?

MONNEGRO, (*Jean-Baptiste*) ou *Jean-Baptiste* DE TOLEDO, sculpteur & architecte, né à Madrid, mort dans la même ville en 1590, dans un âge très-avancé. Il se rendit à Rome où il fit de si beaux ouvrages, qu'on l'appelloit l'*habile Espagnol*. Il y fut employé pendant quelque temps à la construction de l'église de Saint-Pierre. Son mérite fit beaucoup de bruit en Espagne ; & Philippe II, qui pensoit alors à faire bâtir l'Escurial, l'appella auprès de lui, pour tirer parti de ses talents. Cet artiste donna le modele de la belle église de ce palais, qui est dédiée à S. Laurent. Il fit encore les statues des six rois qui sont sur la façade de ce temple : elles ont dix-sept pieds de hauteur ; mais, vues d'en bas, elles ne paroissent pas plus grandes que le naturel. Du reste, elles sont un témoignage du génie & de la capacité du sculpteur, de même que les quatre statues des Evangélistes en marbre de Gènes, qui ornent la fontaine du cloître des Hiéronimites de l'Escurial.

MONOYER, (*Jean-Baptiste*) peintre, né en 1635 à Lille en Flandres, mort à Londres en 1699. Ses talents lui mériterent d'être reçu conseiller dans l'académie de peinture à Paris. On trouve dans cette ville plusieurs maisons ornées de ses ouvrages. On voit aussi un grand nombre de ses tableaux répandus dans les châteaux appartenants à Sa Majesté. Milord Montaigu l'emmena à Londres pour décorer son magnifique hôtel. Monoyer excelloit à peindre les fleurs; & tous ses ouvrages sont recommandables par une fraîcheur, un éclat, un fini, une vérité enfin qui le dispute à la nature même. Il laissa un fils nommé Antoine, qui fut son éleve, & qui a été membre de l'académie.

MONPER, (*Josse*) peintre de l'école Flamande, né vers l'an 1580. Il s'est distingué dans le paysage. Il a suivi une route différente des peintres Flamands,

Au lieu d'imiter leur précieux fini, il a affecté un goût heurté & une certaine négligence, qui rendent ses tableaux moins recherchés. On peut cependant assurer qu'à une certaine distance, ils produisent un grand effet, & qu'ils offrent une grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel ce peintre a sçu dégrader ses teintes. Il seroit plus difficile de l'excuser sur sa touche maniérée, & sur son affectation à prodiguer le jaune dans les couleurs locales. On voit six de ses paysages dans la collection du Roi.

MONTÉCLAIR, (*Michel*) musicien, né à Chaumont-en-Bassigny en 1666, mort en 1737, dans une campagne près de Paris. Il avoit été enfant-de-chœur de la cathédrale de Langres, & vint à Paris, où, reçu à l'orchestre de l'opéra, il fut le premier qui joua de la contre-basse, instrument qui fait un si grand effet dans les chœurs & dans les airs de magiciens, de démons, & dans ceux de tempêtes. Ses ouvrages de musique sont des trio de violon, trois livres de cantates, des motets, le ballet des *Fêtes de l'Eté*, en trois entrées, & l'opéra de *Jephté*, dont les paroles sont de l'abbé Pellégrin. Les connoisseurs trouvent dans cet opéra des morceaux du plus grand genre. Ce musicien a aussi donné trois livres de cantates, une excellente *Méthode pour apprendre la Musique*, & encore une autre abrégée; un livre intitulé: *Méthode facile pour apprendre à jouer du Violon;* nouvelle Méthode, *idem;* & un de trio de violons. Il a laissé encore quelques motets, & une Messe de *Requiem* qu'il fit chanter dans l'église de Saint-Sulpice, l'année avant sa mort, en 1736, pour le service des musiciens morts dans le courant de cette année. Depuis 1720 l'usage est établi de faire, tous les ans, un service en musique pour les musiciens morts pendant le cours de chaque année.

MONTEREAU, (*Pierre* DE) architecte François, vivoit dans le treizieme siecle. Il bâtit plusieurs édifices à Paris & aux environs, la Sainte-Chapelle de Vincennes, la Sainte-Chapelle de Paris, & la grande

chapelle de Notre-Dame, qui eſt dans le monaſtere de Saint-Germain-des-Prés. Il fut enterré en 1226 dans celle-ci, où il eſt repréſenté ſur ſa tombe, tenant une regle & un compas à la main. Tous les édifices qu'il a conſtruits ſont dans le même genre; &, quoique leur étendue ſoit bornée, on vante avec juſte raiſon leur délicateſſe, & la beauté de leurs proportions.

MONTEVERE, (*Claude*) muſicien Italien, vivoit au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. C'eſt un des premiers compoſiteurs qui aient mis en muſique des opéra : il fit celle de l'Ariane ſur les originaux d'Apollon & de Daphné, & de l'Euridice. (*Voyez* CORSI.) Etant devenu maître de la muſique de Saint-Marc de Veniſe, il fit exécuter dans cette ville, pour la premiere fois en 1637, des repréſentations lyriques en regle. Depuis cette époque, on a joué ſix cents cinquante opéra, juſqu'en 1700. « Quoique, dit un au- » teur, on ne les ait jamais repréſentés que dans l'hi- » ver, il eſt ſurprenant qu'on en ait vu un ſi grand » nombre tous différents dans une ſeule ville. Il n'en » eſt plus de même aujourd'hui ; les entrepreneurs, » ne voulant point courir les riſques de la nouveauté, » remettent les anciens opéra qui ont eu du ſuccès. » On a auſſi retranché les machines qui coûtoient in- » finiment, pour avoir des muſiciens & des voix du » premier ordre, auxquels on donne ordinairement » mille ſequins d'or, qui valent douze mille livres de » France, pour un carnaval. » Nous croyons que ce changement a été plus nuiſible qu'utile à l'opéra, qu'on l'a fait dégénérer de ſon origine, & qu'on l'a réduit à être à peu près un concert. Car enfin, quel avoit été le but de ſes inventeurs ? C'étoit de réunir ſur un ſujet grand & merveilleux par lui-même tous les charmes de l'illuſion, pour en former un ſpectacle pompeux & magnifique. Il paroît qu'ils atteignirent d'abord ce but, du moins s'il faut s'en rapporter au témoignage du comte Algarotti. Leurs drames, dit-il, repréſentés dans les cours des princes & dans les palais

des grands, offroient tout ce que le ciel & la terre ont de plus imposant. Des machines admirables, des chœurs nombreux, des danses variées, des ballets mêlés avec le chœur, des décorations superbes, une musique simple & noble en même temps, un appareil somptueux, & un ensemble bien dirigé, qui réunissoit toutes les parties, pour n'en composer qu'une action grande & extraordinaire; toutes ces choses flattoient les sens, élevoient l'ame, enflammoient l'imagination; elles jettoient les spectateurs dans une espece d'ivresse & d'enchantement. Mais, dit le même auteur dans un autre endroit, si l'on détruit l'illusion théatrale, qui ne peut naître que d'une union parfaite entre toutes les parties, l'opéra, une des plus belles productions de l'esprit humain, devient une composition languissante, invraisemblable, monstrueuse, grotesque, digne des qualifications odieuses qu'on lui prodigue, & de la critique de ceux qui, persuadés que les plaisirs décents sont nécessaires dans toutes les sociétés policées, n'en découvrent aucun vestige sur ce théâtre.

MONTFLEURY, comédien de la troupe du Roi, étoit gentilhomme. Il naquit au pays d'Anjou, & s'appelloit *Zacharie Jacob*; le nom de Montfleury n'est qu'un surnom qu'il prit, pour n'être pas reconnu. Il avoit été page chez le duc de Guise; mais son goût pour la comédie l'attacha à une troupe qui couroit la province. Il vint ensuite à Paris, & fut admis à l'hôtel de Bourgogne, où il joua dans les premieres représentations du *Cid*, en 1637. On a prétendu qu'il étoit mort en 1667, âgé de soixante-sept ans, des violents efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine; d'autres prétendent que son ventre s'ouvrit, malgre le cercle de fer qu'il étoit obligé d'avoir pour en soutenir le poids énorme. Mais mademoiselle Desmares, sa petite-fille, a écrit que Montfleury, frappé par le discours d'un inconnu qui lui avoit prédit une mort prochaine, mourut peu de temps

après avoir joué le rôle d'Oreste. Lorsque Montfleury se maria, le cardinal de Richelieu voulut que la noce se fit à Ruel ; &, comme cet acteur étoit fort entêté de sa profession, il exigea qu'on joignît à son nom de famille celui de Montfleury, & qu'on n'y mît point d'autre qualité que celle de comédien du Roi. Il est auteur d'une tragédie intitulée *Asdrubal*, qu'on a faussement attribuée à son fils, qui n'avoit alors que sept ans, & qui s'est dans la suite distingué par un grand nombre de comédies assez plaisantes.

MONTREUIL, (*Eudes* DE) architecte François, vivoit dans le treizieme siecle, sous le regne de saint Louis, qui le mena avec lui dans le voyage de la Terre-sainte, où il lui fit fortifier la ville & le port de Jaffa. De retour à Paris, Eudes bâtit plusieurs églises par ordre de ce monarque, entr'autres celles de Sainte-Catherine-du-Val-des-Ecolieres, de l'Hôtel-Dieu, des Mathurins, des Chartreux & des Cordeliers. Il mourut l'an 1289, ainsi qu'il étoit marqué dans son épitaphe, qu'on voyoit dans la nef des Cordeliers, avant l'année 1580, où cette église fut presque entiérement brûlée.

MOOR, (*Antoine*) peintre, né à Utrecht, mort à Anvers en 1597, à l'âge de cinquante-six ans. On l'appelle aussi le chevalier de Moor, parce qu'un prince le décora de ce titre. Il fut éleve de Schoovel, & il voyagea en Italie, où les études qu'il fit d'après les grands maîtres, sur-tout ceux de Venise, lui devinrent très-utiles, & formerent son goût. On a de lui quelques tableaux d'histoire, qui sont fort estimés. Mais il s'adonna particuliérement aux portraits dont il fit une grande quantité pour les cours de Portugal, d'Espagne, & de l'empereur Charles V. Ils lui procurerent de grandes richesses ; on les lui payoit fort cher, & il recevoit beaucoup de présents. Ce peintre est estimable par sa touche ferme & vigoureuse, & par l'imitation de la nature, qu'il a rendue d'une maniere forte, vraie & résolue. Il a fait un tableau qui repré-

fente Notre-Seigneur reffufcité entre S. Pierre & S. Paul, & qui eft d'une grande vérité. Un marchand gagna beaucoup en le montrant à la foire Saint-Germain ; il le vendit enfuite à M. le prince de Conti. M. le duc d'Orléans poffede plufieurs tableaux de cet artifte.

MORALÉS, (*Balthazar*) comédien. Il étoit homme de condition, & naquit en 1600 à Malaga, où fon pere occupoit une place fort diftinguée. Dès fa plus tendre jeuneffe, il eut une paffion finguliere pour la poéfie ; & l'amour qu'il conçut dans la fuite pour une actrice de Madrid, le détermina à embraffer auffi la profeffion de comédien, dans laquelle il excella jufqu'au point de paffer pour le meilleur acteur de fon temps. On dit cependant que, dans fes dernieres années, il reconnut les égarements de fa jeuneffe, & qu'il tâcha de les expier par de bonnes œuvres, & fur-tout par d'abondantes aumônes. Quelques-uns même affurent qu'il renonça au théâtre avant fa mort, arrivée à Madrid en 1666.

MORAND, (*Antoine*) natif de Pontevaux en Breffe, fit en 1706, quoiqu'il ne fût pas horloger, une affez belle horloge, fous un volume médiocre, laquelle eft dans les appartements du Roi à Verfailles. Toutes les fois que l'heure fonne, deux coqs, placés fur le haut de la piece, chantent, chacun trois fois, en battant des ailes ; en même temps des portes à deux venteaux s'ouvrent de chaque côté, & deux figures en fortent portant chacune un timbre, en maniere de bouclier, fur lefquels deux Amours, placés aux deux côtés de l'horloge, frappent alternativement les quarts avec des maffues. Une figure de Louis XIV, femblable à celle de la place des Victoires, fort du milieu de la décoration ; on voit en même temps s'ouvrir au deffus de lui un nuage d'où la Victoire defcend, portant dans la main droite une couronne qu'elle tient fur la tête du Roi, pendant l'efpace d'une demi-minute que dure un carillon fort agréable, à la fin duquel

Louis XIV rentre, la Victoire remonte, les figures se retirent, les portes se ferment, les nuages se réunissent, & l'heure sonne.

MOREAU, (*Jean-Baptiste*) musicien, né à Angers en 1656. D'enfant-de-chœur de cette cathédrale, il devint maître de musique à Langres, ensuite à Dijon, & vint à Paris, mal dans ses affaires & très-mal vêtu. Il trouva le moyen d'entrer à la toilette de la Dauphine, Victoire de Baviere, eut la hardiesse de la tirer par la manche, & lui demanda la permission de chanter devant elle un air de sa composition. La princesse rit, & la lui accorda. Moreau lui fit tant de plaisir, qu'elle en parla au Roi, qui voulut le voir, l'entendre, & dans la suite l'employa à plusieurs divertissements. Il fit la musique d'*Esther* & d'*Athalie*, & celle des chœurs de la tragédie de *Jonathas*, par Duché. Il fut, en 1694, intendant de la musique des États de Languedoc, charge qu'il vendit bientôt. Il fut lié avec le poëte Lainez, dont il mit les chansons en musique; & il mourut à Paris, âgé de soixante-dix-huit ans. (*Extrait des Anecdotes Dramatiques.*)

I. MOREL, (*Frédéric*) célebre imprimeur du seizieme siecle, né en Champagne. Il avoit épousé la fille de Vascosan, dont il fut l'héritier. Il étoit très-habile dans sa profession, & possédoit parfaitement les langues grecque & latine. Son mérite le fit nommer imprimeur du Roi, & son interprete des langues. A la mort de Robert Etienne, il obtint encore les provisions d'imprimeur ordinaire du Roi. Il avoit pour sa devise un meûrier avec ces mots: *Tout bon arbre fait de bons fruits.* Morel a composé un grand nombre d'ouvrages, & il est sorti de son imprimerie un grand nombre de bons livres. Il mourut à Paris, âgé de soixante ans.

II. MOREL, (*Fréderic*) fils du précédent, professeur au College royal, & interprete du Roi, succéda, par la démission de son pere, à la charge d'imprimeur ordinaire du Roi pour l'hébreu, le grec, le latin & le

françois. Il prouva bientôt qu'il n'avoit pas dégénéré de l'activité de son pere à enrichir la république des lettres, tant par ses propres ouvrages, que par l'impression de ceux des autres. Il avoit déja imprimé en 1580, Hérodien, traduit par Jacques de Ventimille. Il continua depuis de travailler avec ardeur pour le public, & il est sorti un grand nombre de livres de son imprimerie. En 1594 il obtint le privilege d'imprimer le *Code Henri.* Cet imprimeur avoit pour devise une fontaine, avec une sentence grecque dont voici le sens: *La fontaine de la sagesse coule dans les livres.*

Morel avoit une grande intelligence de la langue grecque, comme on peut le voir par plusieurs traductions qu'il a faites de quelques ouvrages de S. Basile, de Théodoret, de Xénophon, de Philon le Juif, de Synesius, de Théophile, de S. Grégoire de Nysse, de S. Cyrille de Galien, &c. Outre le mérite de la traduction, il a encore celui d'avoir éclairé par de sçavantes notes les obscurités de ces auteurs. Les sçavants, & entr'autres le célebre M. Huet, attribuent une grande fidélité à Morel dans ses traductions. Cet artiste étoit d'une franchise extrême, & entiérement livré à son cabinet & à son imprimerie. Il fut toujours égal, désintéressé, & même un peu trop froid sur les accidents de la vie. On vint lui rapporter un jour que sa femme étoit malade à l'extrémité, & sur le point d'expirer; il répondit qu'il n'avoit plus que deux mots à écrire: & ensuite ayant appris par la même personne qu'elle étoit morte; *J'en suis marri*, dit-il, *c'étoit une bonne femme.* Il mourut en 1630.

III. MOREL, (*Claude*) fils de Frédéric, succéda à son pere dans la charge d'imprimeur du Roi. Il n'avoit point dégénéré de l'habileté de ses aïeux, & il possédoit fort bien les langues grecque & latine. Il a aussi donné un grand nombre d'éditions de bons livres, tels que les ouvrages d'Arthémidore en grec & en latin, in-4°, les Catécheses grecques & latines de S. Cyrille,

les ouvrages aussi en grec & en latin de S. Grégoire de Nazianze, édition regardée comme la meilleure, de même que six volumes in-folio de S. Jean-Chrysostôme, sur le nouveau Testament. On joint ordinairement cette édition à celle du nouveau Testament de Commelin, imprimeur d'Heidelberg, & plusieurs autres livres tant françois que latins. Il mourut en 1626, & fut inhumé dans l'église de Saint-Benoît.

IV. MOREL, (*Charles*) imprimeur ordinaire du Roi. Héritier du mérite de ses peres dans l'art de l'imprimerie, il a imprimé un grand nombre de Peres Grecs; mais l'édition la plus considérable qu'il ait procurée au public, est celle des Conciles généraux & provinciaux, en grec & en latin, par Binius, en 10 volumes in-folio.

V. MOREL, (*Gilles*) imprimeur ordinaire du Roi. Il imprima, en 1638, *Gregorii Nysseni opera græc. lat.* in-folio; dans la même année, *Isidori Pelusiotæ opera græc. lat.* in-folio; en 1639, *Aristotelis opera omnia græc. lat.* 4 vol. in-folio. Ce fut cet imprimeur qui continua d'imprimer, en 1643, *magna Bibliotheca veterum Patrum, græc. lat.* en 17 vol. in-folio. Morel ayant vendu son fonds à Simon Piget, se fit recevoir conseiller au Grand-Conseil.

VI. MOREL, (*Guillaume*) né à Tailleul en Normandie, célebre imprimeur du seizieme siecle. Turnebe, qui connoissoit son mérite, lui céda son imprimerie, & le nomma au Roi comme le plus capable de remplir sa place d'imprimeur royal. Morel étoit versé dans la connoissance des langues, & sur-tout de la langue grecque, qu'il enseigna avec succès au College royal. Il composa aussi plusieurs ouvrages, & donna des traductions du grec assez estimées, tels que le Traité de l'usage des Images, approuvé par le septieme concile général de Nysse; le Traité de S. Jean-Damascene, des Images; l'origine des Iconomaches, prise de Zonaras. Il a enrichi la république des lettres d'un Dictionnaire des

des mots latins joints aux mots grecs : il a encore donné quelques autres ouvrages dont nous ne parlons pas ici. A l'égard des livres qu'il a imprimés, nous nous contenterons de rapporter ceux qui méritent le plus d'attention, tels que *Fabii Quintiliani de Institutione oratoriâ*, qu'il imprima en 1548, avec des notes de sa façon, in-4°, en société avec Jacques Bogard : il imprima ensuite seul, *ex veterum Comicorum Fabulis*, in-8°, en 1553 ; en 1560, *Liturgiæ, sive Missæ sanctorum Patrum*, *græc. lat.* in-folio, édition fort estimée des sçavants ; en 1561, les *Epîtres de S. Ignace*, en grec, en latin & en françois ; & en 1562, *Sancti Dionisii Areopagitæ opera*, *græc.* in-8°. Il s'en trouve des exemplaires en vélin. Morel avoit pour devise un *theta* Θ environné de deux serpents, & un Amour assis sur la branche de cette lettre grecque, pour signifier que dans la mort même, qui est figurée par le *theta*, il faut aimer l'immortalité. On lisoit au dessous de la devise de Morel ce vers latin pentametre :

Victurus genium debet habere liber.

Les premiers livres imprimés par Morel sont plus beaux que les derniers. Il mourut à Paris en 1564.

I. MORET, (*Jean*) habile imprimeur du seizieme siecle. Il avoit épousé la seconde fille de Plantin, & il lui succéda dans son imprimerie d'Anvers, dont il conserva toute la réputation par ses soins. Il étoit très-habile dans la littérature, & grand ami de Juste-Lipse. Il mourut en 1610, & laissa deux enfants, Balthazar & Jean, qui lui succéderent.

II. MORET, (*Balthazar*) imprimeur, né à Anvers en 1574, mort dans la même ville en 1641. Il étoit fils du précédent, & fut confié au sçavant Juste-Lipse. Il fit tant de progrès sous cet habile maître, qu'il acquit des connoissances prodigieuses ; mais, se voyant héritier de la précieuse succession de Christophe Plantin, son grand-pere, il voulut conserver à cette fameuse imprimerie la gloire que cet habile

homme lui avoit procurée. Il fit servir les connoissances qu'il avoit acquises à corriger les manuscrits qu'il mettoit sous la presse; & souvent il y a fait des changements très-heureux, soit dans les anciens, soit dans ceux que les auteurs modernes lui fournissoient. Il est aisé d'imaginer que quelques-uns de ces auteurs devoient être très-irrités de ces corrections: leur orgueil littéraire ne les devoit pas souffrir volontiers de la part d'un homme qu'ils regardoient comme un simple artiste. Mais on doit sçavoir qu'autrefois les imprimeurs tâchoient de se rendre aussi recommandables par leur art, que par les sciences & les belles-lettres. Balthazar Moret fut seul à la tête de son imprimerie, après la mort de son frere Jean. Il l'orna autant qu'il lui fut possible, & y employa toutes ses richesses. Comme il ne s'étoit point marié, il la laissa à son neveu Balthazar Moret.

MORIN, (*Jean*) peintre & graveur, florissoit à Paris vers le milieu du dernier siecle. Il fut éleve de Philippe de Champagne. Ses ouvrages de peinture sont peu connus; mais il a gravé à l'eau-forte un assez grand nombre de sujets. Ses portraits sont peu estimés, parce que ce genre est moins susceptible de cette harmonieuse variété qu'exige l'histoire. On remarque dans les têtes de Morin une touche fine & légere, de l'expression, de l'effet & de la vérité, secondés par un bon goût de dessin. Il est fâcheux qu'à tant de parties estimables, Morin n'ait pas joint la conoissance des principes de l'art. Son genre de graver est singulier; il opéroit avec une multitude de petits points, qui servoient à produire l'effet de l'original: mais comme il employoit le même procédé pour toutes les chairs, que les autres parties n'offrent nulle variété, & qu'on rencontre par-tout le même style, ce genre de gravure ne peut manquer d'être monotone; alors ce n'est plus qu'une copie stérile au lieu d'une traduction sçavante, puisqu'indépendamment des connoissances relatives au dessin, l'intelligence & la va-

riété, secondées du clair-obscur, peuvent seules dédommager de la privation du local.

Les principaux ouvrages de Morin, en gravure, sont une Vierge ayant sur ses genoux l'Enfant Jesus, d'après Raphaël; une autre Vierge qui adore l'Enfant, d'après le Titien; le portrait du cardinal Bentivoglio, d'après Vandyck; celui de Henri IV, d'après Ferdinand; vingt-quatre autres portraits des personnes les plus illustres de son temps, d'après Philippe de Champagne.

MORTUO DA FELTRO, peintre, vivoit dans le seizieme siecle. Faute d'ouvrage, il fut obligé de prendre les armes, & il fut tué à quarante-cinq ans, dans un combat qui se donna entre les Vénitiens & les Turcs. Ce n'est pas cependant qu'il ne méritât d'être occupé. Il rechercha curieusement, parmi les antiquités de l'Italie, tout ce qu'il y avoit de plus beau. Il fut le premier, avec André Cosimo, qui mit les ornements en usage dans les ouvrages de peinture moderne, & il avoit un talent particulier pour ce genre, ainsi que pour le grotesque. Il a réussi encore dans cette maniere de clair-obscur qu'on appelle *égratignée*, & *sgraffitto* en italien.

MOSCA, (*Simon* DE) architecte & sculpteur, natif de Settignano, mort en 1554, âgé de cinquante-huit ans. Il fut éleve d'Antoine de Saint-Gallo. S'il faut s'en rapporter au témoignage de M. de Virloys, aucun sculpteur ancien ni moderne n'a fait de plus beaux ouvrages en chapiteaux, bases, frises, corniches, trophées, festons, mascarons, &c. dans lesquels il introduisit des oiseaux grotesques. Il travailla à Florence, à Lorette, à Rome, à Arezzo, & à Orviette où il s'établit. François de Mosca, surnommé *il Moschino*, son fils, & son éleve dans la sculpture, étonna dès l'âge de quinze ans tous les habitants d'Orviette, par les statues de Dieu, des Anges, de la Vierge & des Victoires, qu'il fit pour le dôme de cette ville. On voit plusieurs autres de ses ouvrages à Rome, à Florence, à Pise & à Parme.

MOURET, (*Jean-Joseph*) musicien, né à Avignon en 1682, mort à Charenton, près de Paris, en 1738. Dès l'âge de vingt ans il se fit, dans la capitale, une réputation brillante, par des morceaux de musique excellents. D'ailleurs son esprit & ses saillies lui ouvrirent l'entrée des maisons les plus distinguées, où il étoit extrêmement goûté. Ses talents lui procurerent des places très-lucratives. Il eut la direction du concert spirituel, l'intendance de la musique de madame la duchesse du Maine, & la place de compositeur de la musique de la comédie Italienne. Mais, sur la fin de de ses jours, il essuya des malheurs qui le priverent de ces trois places. Il en fut tellement frappé, que son esprit se dérangea, & qu'on fut obligé de l'enfermer dans l'hôpital des fous à Charenton. Le prince de Carignan lui accorda une pension de mille livres pour le soulager dans sa triste situation. On a de lui plusieurs ouvrages, soit pour le théâtre de l'opéra, soit pour ces fêtes si connues sous le nom de *Nuits de Sceaux*, dont madame la duchesse du Maine l'avoit chargé. On a encore de lui de petits Motets, des Cantates & des Sonates. Tous les ouvrages de Mouret ont un goût de légéreté & de gaieté qui sembloit répondre à son caractere, & ils ont toujours plu extrêmement aux connoisseurs. Il avoit une très-grande facilité à composer; &, quoiqu'il soit mort assez jeune, peu de musiciens ont donné autant d'ouvrages que lui & dans tous les genres.

MOYSE, fils de Rabbi Israël Nathan, imprimeur du quinzieme siecle. C'est le premier Juif qui ait publié des éditions hébraïques. Il étoit natif de Spire en Allemagne. Sa famille étoit si nombreuse, elle se vit si encouragée dans l'entreprise de ces éditions, qu'elle se répandit dans plusieurs endroits de l'Italie, & imprima un grand nombre de livres avec un succès & un applaudissement universels. Tel fut, entr'autres, le fils de ce Moyse, nommé Rabbi Gerson, qui, après avoir mis au jour, à Brescia, plusieurs livres hébreux, alla à

Constantinople, & y établit une imprimerie quelque temps avant la fin du quinzieme siecle, & continua d'y imprimer jusqu'en 1530. Quelques-uns de ses enfants allerent à Salonique & dans d'autres villes de l'empire Ottoman, où ils imprimerent avec le même succès. Voici les éditions publiées par Moyse dans la petite ville de Soncino, avant la fin du quinzieme siecle: 1° *Minehah Happenini, in-4°, Soncino, anno mundi* 5244, qui répond à l'année 1484 de Jesus-Christ. 2° *Bechinal Olam, (hebr.) ibid. 1485.* 3° *Prophetæ priores, (hebr. absque punctis) cum Comm. R. David Kimchi, in-fol. ibid. 1486.* 4° *Ikkarim, per R. Joseph Albo, ibid. 1486.* 5° *Biblia hebraïca cum punctis, per Abraham, fil. Rabb. Hhajim, in-fol. ibid. 1488.* 6° *Berachoth & Beitzah, ibid. 1489.* 7° *Jad Hhasakah Rambam, in-fol. 1490.*

MUET, (*Pierre* LE) architecte, né en 1591, mort en 1669. Il naquit à Dijon, où il étudia les mathématiques. Il fit briller son génie en fortifiant, par ordre du cardinal de Richelieu, plusieurs villes de la Picardie. On le chargea de faire achever l'église du Val-de-Grace à Paris, depuis le premier entablement, jusqu'à la parfaite exécution. Il donna les dessins de l'église des Petits-Peres de la place des Victoires, exécutée en 1658 par Libéral Bruant, jusqu'à sept pieds de profondeur, & ensuite par Gabriel le Duc. Le Muet donna aussi le plan du grand château de Luines, & de ceux de l'Aigle & de Beauvilliers. Cet artiste traduisit ce que Palladio & Vignole ont écrit sur les cinq ordres d'architecture, & composa un Traité sur l'art de bâtir, auquel il joignit plusieurs réflexions, & quelques édifices de sa composition.

I. MULLER, (*Herman*) graveur, florissoit vers le commencement du dix-septieme siecle. Il fut éleve de Goltzius. On a de sa main diverses pieces d'après Héemskerke, Spranger, &c.

II. MULLER, (*Jean*) habile dessinateur & graveur Hollandois, de la même famille que le précédent, fut

aussi disciple de Goltzius. Il gravoit vigoureusement au burin, & avec une grande facilité; mais sa maniere est outrée, & son style est dur & tranchant; il n'a jamais fait usage de la perspective aérienne, pour la dégradation harmonieuse des plans & des masses; mais la liberté & la fierté avec laquelle il opéroit, sont cause que ses estampes sont très-recherchées des amateurs.

MURÉNA, (*Charles*) architecte Romain, né en 1713, mort en 1764. Cet artiste s'appliqua d'abord aux belles-lettres, à la philosophie & à la jurisprudence, dans l'intention d'entrer au barreau. Son goût décidé pour l'architecture l'engagea à étudier cette science sous Nicolas Salvi. Le cardinal Barbérini, son protecteur, l'envoya ensuite auprès de Louis Vanvitelli, qui faisoit alors construire le Lazaret d'Ancône, afin qu'il apprît en même temps l'architecture hydraulique. Il fit bientôt de si grands progrès, que Vanvitelli lui confia la conduite des différentes constructions dont il ne pouvoit pas se charger. Ce dernier ayant été choisi par Sa Majesté le roi des deux Siciles, pour bâtir le superbe palais de Caserte, Muréna travailla d'après ses propres idées. Le premier édifice qu'il fit construire, fut le monastere des Olivétains de Monte-Morcino à Pérouse. Il fit jetter les fondements de l'église, & la conduisit jusqu'à sa perfection. Il donna le dessin d'un beau tabernacle de bronze doré, & enrichi de marbre précieux, pour la cathédrale de Terni, qui fut admiré des connoisseurs. Cet artiste bâtit à Foligno l'église des religieuses de la Sainte-Trinité. Sa réputation s'étant augmentée, il fit constr.[illegible]re à Rome la belle chapelle de Zampaï, dans l'église de Saint-Antoine des Portugais. Il construisit dans cette ville plusieurs autres édifices qui le firent connoître de plus en plus, & qui lui auroient procuré plus de gloire, s'il n'eût été trop tôt arraché à la vie. Charles Muréna étoit homme de bien; il avoit l'esprit très-orné, & son goût pour le travail étoit sans exemple: il exécutoit avec beaucoup de promptitude & de célérité. Cet artiste

conserva toujours dans son architecture un style simple & noble; ses projets & toutes ses compositions paroissent bien raisonnés. Il tomba dans quelques abus ordinaires; mais il n'eut garde d'adopter les licences & les caprices qui caractérisent la maniere de décorer, aujourd'hui en vogue en Italie. (*Vies des Architectes.*)

MURILLO, (*Barthelemi-Etienne*) peintre, né à Pilas en 1613, mort à Séville en 1685, âgé de soixante-douze ans. Il étoit d'une famille riche & fort connue dans le pays. Jean *del Castillo*, son oncle, fut son premier maître. Murillo n'est jamais sorti de son pays, & son plus grand voyage a été celui de Madrid, où Vélasquez, son compatriote, & premier peintre du Roi, lui facilita le moyen de voir les beaux tableaux de l'Escurial & des autres maisons royales. Il lui obtint même la permission de copier les ouvrages du Titien, de Rubens & de Wandyck. Quels secours pour se perfectionner dans le coloris ! Murillo y joignit la pratique de dessiner d'après les belles statues antiques, & il devint fort habile. De retour à Séville, il travailla d'après nature, & suivit les conseils de Vélasquez. Ses premiers ouvrages publics furent des chefs-d'œuvre; insensiblement il prit un coloris plus clair, cependant vigoureux; & ce fut alors qu'il porta son art au point que ses tableaux sont extrêmement recherchés dans toute l'Europe.

On y trouve une peinture moëlleuse, un pinceau frais, des carnations admirables, une entente de couleur qui surprend, une vérité qui ne peut être effacée que par la nature même; enfin toute la partie du coloris est parfaite. Un peu plus de correction, un choix plus heureux & tiré de la noblesse des têtes antiques, mettroient les tableaux de ce maître au plus haut degré. Il a beaucoup cherché la maniere de Paul Véronnese, & souvent on les prenoit l'un pour l'autre. Ce peintre étoit en si grande considération de son vivant, que dom Joseph de Vettia, ministre des affaires étranges, épousa une de ses sœurs. Ses dessins

font extrêmement rares. On voit ses principaux ouvrages à Séville, à Cadix, à Grenade, à Cordoue & à Madrid. Il laissa un fils appellé Joseph Murillo, qui fut son éleve, & qui se seroit fort distingué dans la peinture, si la mort ne l'eût enlevé jeune dans les Indes orientales, où la curiosité l'avoit conduit.

MURIS, (*Jean* DE) appellé mal-à-propos par quelques auteurs *Jean de Meurs* ou *de Muria*, est un musicien célebre qui florissoit en 1330. Il a été réclamé par divers peuples. Gesner le fait Anglois; les Italiens le prétendent aussi de leur nation. Selon l'opinion la plus vraisemblable, il étoit docteur de Paris. Ce fut lui, dit-on, qui inventa les différentes figures des notes qui désignent la durée ou la quantité, & que nous appellons aujourd'hui *rondes*, *blanches*, *noires*, *&c.* « Mais ce sentiment, dit M. Rousseau de » Geneve, bien que très-commun, me paroît peu » fondé, à en juger par son traité de musique, intitulé » *Speculum Musicæ*, que j'ai eu le courage de lire pres- » que entier, pour y constater l'invention que l'on » attribue à cet auteur. » Il imagina aussi certains signes de mesure, appellés *modes* ou *prolations*, pour déterminer, dans le cours d'un chant, si le rapport des longues aux breves seroit double, ou triple, &c. Plusieurs de ces figures ne subsistent plus; on leur en a substitué d'autres en différents temps. Au reste, le *Speculum Musicæ*, par Jean de Muris, est divisé en trois parties: il n'a jamais été imprimé; on en trouve même peu d'exemplaires, comme le remarque dom Jumilhac, bénédictin de la congrégation de S. Maur, dans son livre de la *Pratique du Plain-Chant*.

MUSIQUE: art de combiner les sons d'une maniere agréable à l'oreille. Les anciens écrivains en donnoient une définition beaucoup plus étendue. Quelques-uns ont défini la Musique, l'art du beau & de la décence dans les voix & dans les mouvements. On voit par-là qu'ils pouvoient y comprendre, & ils y

comprenoient en effet bien des choſes qui en ſont aujourd'hui ſéparées, comme le geſte, la danſe, la poéſie. Certains philoſophes mêmes, tels que Pythagore & Platon, entendoient par ce mot la collection de toutes les ſciences, parce que, ſelon eux, tout étoit muſique dans l'univers. Ainſi l'on doit faire attention aux définitions de la Muſique par les anciens, pour comprendre pluſieurs de leurs paſſages, qui ſeroient inintelligibles dans le ſens que l'on donne préſentement à cet art, qu'on n'enviſage plus que ſous deux rapports; la *compoſition*, qui conſiſte à inventer & écrire des chants, à les accompagner d'une harmonie convenable, à faire, en un mot, une piece complette de Muſique, avec toutes ſes parties; & l'*exécution*, dont l'objet eſt purement méchanique, & qui conſiſte à ſçavoir exprimer les ſons par les voix ou par les inſtruments.

L'origine de la Muſique tient à la conſtitution primitive de l'homme: doué de la faculté de varier les accents de ſa voix, il ne put entendre le ramage & le concert naturel des oiſeaux, ſans chercher à les imiter; ce qui prouve que la Muſique vocale a dû néceſſairement précéder la Muſique inſtrumentale. Parmi les inſtruments, ceux qu'on appelle à vent furent ſans doute inventés les premiers: l'obſervation du ſifflement des vents dans les roſeaux ou autres tuyaux des plantes, y conduiſoit naturellement. Vinrent enſuite les inſtruments à corde, dont il fut aiſé de remarquer les différents tons, les cordes ſonores étant très-communes & ſe trouvant par-tout. Enfin le bruit ſourd que rendent les corps creux lorſqu'on les frappe, donna lieu à la découverte des inſtruments qu'on bat pour en tirer du ſon, comme les tambours & les tymbales.

Mais ce n'étoit encore que des eſſais informes & groſſiers, & il y avoit bien loin juſqu'à l'invention de la Muſique réduite en art. Quelques auteurs, fondés ſur l'étymologie du mot de *Muſa*, d'où vient celui de Muſique, prétendent que les Muſes ont inventé cet art; d'autres en font honneur à Mercure, auquel

on attribue encore l'invention de la lyre; à Apollon, à Olympe, à Amphion. Quoi qu'il en soit de ces divers sentiments, dont il nous importe peu dans le fond de connoître la vérité, il paroît incontestable que la Musique existoit très-anciennement en Egypte, puisqu'on lit dans l'Ecriture que les Hébreux, qui avoient fait un long séjour dans cette région, chanterent en chœur & accompagnerent de plusieurs instruments le beau cantique de Moyse, après le passage de la mer Rouge, Elle n'étoit pas moins connue en Phénicie; car on rapporte que Cadmus, s'étant sauvé de la cour du roi de ce pays avec la musicienne Hermione ou Harmonie, apprit cet art aux habitants de la Grece. Mais ce fut principalement chez ce dernier peuple, que la Musique fut cultivée avec le plus de succès: la nature sembloit l'y avoir destiné, par la sensibilité des organes qu'il avoit reçus en partage, par la vivacité & la gaieté de son caractere.

Je n'entreprendrai point de développer ici le systême de la Musique des Grecs, qu'on trouve traité fort au long dans les *Dissertations* de M. de Burette, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, & dans un livre intitulé *De Viribus Cantûs & Rhythmi*, par Vossius, ouvrage curieux, plein de recherches, & dont la lecture est des plus intéressantes. Je ne dirai même qu'un mot de l'estime que les anciens avoient pour cet art. Ils le regardoient comme le moyen le plus efficace pour graver dans l'esprit des hommes les principes de la morale & l'amour de la vertu. De-là vient que toutes les loix divines & humaines, les exhortations à la pratique du bien, la connoissance de ce qui concernoit les dieux & les héros, les vies & les actions des hommes illustres, enfin tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport au bonheur public, & qu'on ornoit toujours des charmes de la poésie, étoit chanté publiquement par des chœurs, au son des instruments. Il ne faut donc pas être étonné que des philosophes graves fissent de la Musique l'objet de leurs profondes méditations; que Platon osât dire qu'on ne

peut y faire de changement sans altérer la constitution de l'Etat; & que les Ephores de Lacédémone missent à l'amende Terpandre, pour avoir ajouté une nouvelle corde à la lyre.

La grande idée que l'on avoit alors de la Musique, étoit proportionnée à la puissance & aux effets qu'on lui attribuoit. Ces effets étoient si prodigieux, que quelques sçavants modernes les révoquent en doute, & les nient même absolument, quoique attestés par les plus judicieux historiens & par les plus grands philosophes de l'antiquité. Si Timothée vient à bout d'exciter les fureurs d'Alexandre par le mode Phrygien, & de les calmer par le mode Lydien; si Terpandre, dont j'ai déja parlé, appaise une sédition à Lacédémone par le chant de ses vers; si les Arcades, qui habitoient un pays triste & froid, ont besoin de la Musique pour adoucir leurs mœurs; si ceux de Cynete, qui ne font aucun cas de la Musique, surpassent en cruauté tous les Grecs, & s'il n'y a point de ville où l'on commette tant de crimes, on ne voit rien là qui doive surprendre: on prend le parti ou de croire toutes ces merveilles exagérées, où de les rapporter à la nouveauté de l'art; ou d'en faire honneur seulement à la poésie, qui n'étoit point alors séparée de la Musique, ensorte que chaque musicien étoit poëte; ou de supposer que les Grecs, plus sensibles que nous, étoient affectés de choses qui n'auroient fait sur nous aucune impression: & M. de Burette lui-même, qui admet tous ces faits, ne craint pas de dire qu'on n'en peut tirer aucune preuve pour la perfection de la Musique des Grecs, puisque, selon lui, nos mauvais racleurs de village pourroient faire ce que ces musiciens opéroient. Mais ce mépris que l'on affecte à leur égard, & qui est fondé sur la persuasion où nous sommes de l'excellence de notre Musique, est-il bien raisonnable? Est-on juge compétent pour prononcer ainsi définitivement? Connoît-on assez le génie & l'accent de la langue grecque, les instruments qui étoient autrefois en usage, la différence des modes? Fait-on attention

à l'éloignement des temps & des lieux ? Toutes ces questions, & bien d'autres qu'il feroit aifé de faire, peuvent au moins rendre circonfpect pour porter des décifions fi hafardées.

La Mufique avoit éprouvé déja de triftes révolutions, & beaucoup perdu de fon ancienne énergie, lorfque les Barbares acheverent de ruiner cet art, comme tous les autres, par leurs ravages dans l'Empire Romain. Il eft vrai qu'il s'en conferva quelques reftes dans le plaint-chant, tel qu'il fubfifte encore aujourd'hui dans l'Eglife Romaine ; mais reftes bien défigurés, & qui nous donnent une idée très-imparfaite des beautés qu'avoit autrefois la Mufique. Ce ne fut que dans le onzieme fiecle que Gui d'Arezzo, bénédictin Italien, fit quelques efforts affez heureux pour la tirer de l'oubli où elle étoit plongée depuis fi long-temps. Trois cents ans après, Jean de Muris, docteur Parifien, y fit des augmentations confidérables. Enfin, dans le feizieme, elle reparut en Italie avec une nouvelle pompe, mais toute différente de celle qui en avoit impofé aux Grecs, lorfqu'on imagina les opéra. L'invention du contre-point, c'eft-à-dire d'une compofition à deux ou plufieurs parties différentes, d'où réfulte la fucceffion des accords felon les loix de la modulation, ce que les modernes appellent autrement *harmonie ;* cette invention, dis-je, fut une fource de beautés jufqu'alors inconnues.

Plufieurs génies vraiment fublimes s'exercerent avec le plus grand fuccès à Venife, à Bologne, à Rome, & fur-tout à Naples, l'école la plus renommée pour la Mufique. Leurs productions, portées dans toute l'Europe, y exciterent l'admiration qu'elles méritoient. On adopta de toutes parts la Mufique Italienne, comme la feule capable de produire des fenfations agréables ; & tous les théâtres, toutes les églifes d'Efpagne, de Portugal, de l'Allemagne, du Nord, de l'Angleterre, retentiffent encore aujourd'hui des chefs-d'œuvre immortels des Correlli, des Vinci, des Pergolefe, des Durante, des Benedetto, des Leo, des

Rinaldo, des Jomelli, des Sacchini, &c. La nation Françoise est la seule qui a refusé pendant long-temps de rendre hommage à la Musique Italienne, & qui a prétendu en avoir une nationale, infiniment préférable. Je me garderai bien de décider cette question très-délicate. Il me suffit de remarquer que, bien qu'on fasse des changements notables dans la Musique Françoise, je ne crois pas que la constitution de l'Etat en soit jamais ébranlée, comme Platon le craignoit pour les nouveautés introduites dans la Musique de son temps: cet art n'a plus aujourd'hui une aussi grande influence sur la politique, ni même sur les mœurs. Mais je crois aussi que les détracteurs de la Musique Françoise, dont le nombre va toujours en augmentant, ne doivent point s'aveugler au point de méconnoître les talents de Lully, qui a fait les délices de la cour de Louis XIV; ni ceux de Campra, de la Lande, de Rameau, de Mondonville: encore moins doivent-ils regarder comme des Goths & des Barbares ceux qui persistent à trouver admirables leurs compositions musicales, parce qu'il n'est rien de plus libre que le sentiment, & qu'on ne peut commander au goût de personne, quand il est prouvé qu'il n'est pas corrompu.

MUTIAN, (*Jérôme*) peintre, né au territoire de Bresse, dans la Lombardie, en 1528, mort à Rome en 1509. Il étudia d'abord à Brescia, sous Romanini; mais il s'attacha ensuite à la maniere du Titien, quand il eut vu ses ouvrages à Venise. Il comprit cependant qu'il avoit besoin de se fortifier dans le dessin, & il entreprit le voyage de Rome. Il eut le bonheur de s'y lier d'amitié avec Tadée Zuccaro, & ils travaillerent ensemble a dessiner d'après l'antique. Le nom de Mutian devint bientôt illustre par d'excellents tableaux qu'il fit paroître. Les cardinaux d'Est & de Farnese s'empresserent d'exercer son pinceau. Le pape Grégoire XIII lui commanda aussi plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque les cartons qu'il fit pour sa chapelle, & un tableau dans l'église de S. Pierre, qui représente S. Paul

& S. Antoine, hermites. Mutian voulut bien se charger d'achever les dessins des bas-reliefs de la Colonne Trajane, que Jules Romain avoit commencés, & qui furent interrompus par sa mort. Il en fit graver les estampes, dont Ciaconius a donné l'explication. C'est à cet illustre artiste que la ville de Rome est redevable de l'établissement de l'académie de Saint-Luc. Il en fit sentir les avantages à Grégoire XIII, qui, à sa considération, accorda un bref confirmé ensuite par Sixte V. Mutian fut le premier chef de cette académie, pour laquelle il eut toujours le plus vif intérêt; car il lui laissa par son testament deux maisons; & il ordonna que, si ses héritiers mouroient sans enfants, tous ses biens retournassent à la même académie, pour faire bâtir un hospice où pourroient se retirer les jeunes gens qui viendroient à Rome pour apprendre à peindre, & qui n'auroient pas le moyen de subsister.

Ce peintre étoit fort habile dans l'histoire; il avoit un grand goût de dessin; il donnoit une belle expression à ses têtes, & finissoit beaucoup ses ouvrages. Il s'attacha cependant de préférence au portrait & au paysage, pour lequel il suivit une route différente de celle des Italiens, qui ne sont pas fort recherchés dans ce genre. Sa maniere approchoit beaucoup de la flamande dans la touche des arbres, dont il accompagnoit les tiges de tout ce qu'il croyoit les rendre agréables & qui leur apportoit de la variété. Parmi les arbres, il imitoit ordinairement le châtaignier, parce que ses branches avoient, selon lui, quelque chose de pittoresque. Corneille Cot a gravé d'après lui sept grands paysages qui sont fort beaux. Le Roi n'a qu'un tableau de Mutian, représentant l'Incrédulité de S. Thomas: il y en a deux au Palais-Royal. On voit dans la cathédrale de Rheims un tableau, grande machine, peint à détrempe sur toile, dont le sujet est le Lavement des pieds: c'est un morceau précieux.

MYRON, sculpteur, né à Athenes, vivoit sous la quatre-vingt-quatrieme olympiade, environ 430 ans

avant Jesus-Christ. Il fut disciple d'Agelade, & acquit une réputation immortelle par ses ouvrages. La matiere sembloit s'animer sous son ciseau; & il se rendit sur-tout recommandable par l'exacte imitation de la nature. Il réussissoit admirablement à faire les têtes, de même que Praxitele les bras, & Policlete les pieds. Il jetta en fonte des statues de dieux, d'hommes, de satyres & d'animaux. Il fit aussi cette belle statue d'Hercule qu'on transporta à Rome, & qu'on voyoit dans le palais de Pompée le Grand. Mais ce qui le rendit plus célebre, fut une vache, qu'il avoit représentée en cuivre avec un tel art, que cet ouvrage séduisoit même les animaux. Il en est fait mention dans plusieurs épigrammes grecques de l'Anthologie, dont quelques-unes ont été imitées en notre langue par Ronsard & par la demoiselle de Gournai.



NAN

NANNI, (*Jean*) peintre, né à Udine, ville capitale du Frioul, en 1494, mort à Rome en 1564, âgé de soixante-dix ans. François Nanni, son pere, avoit une passion outrée pour la chasse, & vouloit inspirer le même goût à son fils; mais celui-ci dessinoit si parfaitement tous les animaux qu'il voyoit, que son pere, pour seconder cette forte inclination, le mena à Venise chez le Giorgion. Les louanges qu'on donnoit aux ouvrages de Michel-Ange & de Raphaël, lui firent bientôt quitter cette école pour se rendre à Rome. Le comte Castiglione, ami de Raphaël, lui présenta Jean Nanni, qui fut reçu parmi ses disciples. Il s'attacha particuliérement à peindre d'une grande maniere les animaux, les oiseaux, les fruits, les fleurs, les ornements & le paysage, dont il fit un livre d'études qui faisoit souvent l'amusement de son maître.

Raphaël le fit travailler dans ses tableaux. Ce fut lui qui peignit l'orgue & les instruments de musique qui ornent le fameux tableau de sainte Cécile, qu'on voit à Bologne. Lorsque les beaux ornements de stuc furent découverts dans les ruines du palais de Titus, Raphaël jugea Jean Nanni très-capable de les dessiner. Il en fit une étude particuliere, & trouva le secret de faire d'aussi beaux stucs que ceux des anciens. Il fut chargé de conduire dans les Loges tous les ouvrages de cette nature. Ce secret avoit été perdu, & il en a été le restaurateur. Il a le premier imaginé le goût des grotesques, si nécessaire dans la peinture.

Il n'y a guere de fleurs, de fruits, de poissons, d'oiseaux & d'animaux, qu'il n'ait représentés d'une maniere admirable. Il est certain cependant que Jean Nanni n'étoit pas si habile à peindre l'histoire que les autres éleves de Raphaël. Chacun a son talent: le sien a été des plus utiles dans les grands projets de son maître. C'est lui qui a peint les magnifiques tapis qu'on voit

voit au dessus des pilastres des Loges. On rapporte que comme il se dépêchoit d'en finir un, parce que le pape approchoit, un palfrenier accourut pour lever ce tapis, croyant qu'il couvroit quelque tableau. On ne connoît aucun éleve de cet artiste.

NANTEUIL, (*Robert*) peintre & graveur célebre; né à Rheims en 1630, mort à Paris en 1678, âgé de quarante-huit ans. Ses dispositions pour les arts qu'il cultiva dans la suite, se manifesterent dès son enfance: il s'y exerça pendant le cours de ses classes, & il se trouva même en état de graver lui-même la these qu'il soutint en philosophie.

Ces heureux succès l'engagerent à venir à Paris pour perfectionner ses talents; il y acquit bientôt la réputation la plus brillante & la plus méritée. Il peignoit ordinairement au pastel les portraits qu'il devoit graver. Ce fut ainsi qu'il peignit celui de Louis XIV, qu'il grava ensuite de grandeur naturelle. Ce prince, pour récompenser les talents supérieurs de Nanteuil, après lui avoir fait présent de cent louis, créa en sa faveur une charge de graveur & de dessinateur de son cabinet, avec une pension de mille livres, & donna à sa sollicitation l'Edit de Saint-Jean-de-Luz, dont nous parlerons plus bas. Après avoir gravé le portrait de Louis XIV, Nanteuil fit paroître ceux de la Reine-Mere, du duc d'Orléans, du grand Condé, du vicomte de Turenne, du cardinal de Mazarin, & des personnes les plus distinguées de la France. L'on cite encore parmi les chefs-d'œuvre de cet auteur, les portraits de Colbert, du cardinal de Richelieu, du président de Lamoignon, du président de Pompone de Bellievre, de la Mothe le Vayer, &c. dans lesquels Nanteuil semble s'être surpassé, par le burin le plus séduisant, le plus harmonieux, le dessin le plus correct, le plus sçavant, & l'expression fidelle de la nature. Les ouvrages de cet artiste célebre forment un recueil précieux d'environ deux cents cinquante estampes. Nanteuil fut le gendre du chevalier Edelinck, dont il épousa la fille. Aux

talents les plus rares, il joignoit les qualités du cœur les plus estimables, une piété filiale envers son pere, qu'il fit venir auprès de lui pour partager les honneurs dont il fut comblé. Rempli d'amour & de zele pour la gloire de son art, il obtint de Louis XIV, en 1660, cet Edit célebre, daté de Saint-Jean-de-Luz, en faveur de la gravure, qui fait connoître l'excellence, les prérogatives de cet art, & les avantages qu'il procure; qui le distingue des arts méchaniques, le délivre des entraves auxquelles on vouloit l'assujettir, & lui confirme à jamais la distinction & la liberté qui est due aux arts libéraux. Nanteuil, par l'obtention de cet Edit, prouva la noblesse & l'élévation de ses sentiments; & cela seul suffiroit pour rendre sa mémoire précieuse aux artistes & aux amateurs.

NASSARO, (*Matthieu* del) graveur en pierres fines, né à Véronne, mort à Paris vers le milieu du seizieme siecle. Il avoit témoigné dès sa jeunesse autant de goût pour la musique que pour le dessin; &, ce qui est assez rare, il acquit des connoissances supérieures dans ces deux arts. Les maîtres qu'il avoit choisis n'eurent rien de caché pour leur éleve; & avec de si bons guides, de la persévérance & d'heureuses dispositions, pouvoit-il manquer de devenir lui-même un excellent graveur? Lorsqu'il se crut assez fort, il entreprit de graver, sur un très-beau morceau de jaspe sanguin, un Christ descendu de la croix; & il eut l'adresse de disposer ses figures de façon que les taches rouges qui se trouvoient dans la pierre, servoient à exprimer le sang qui couloit des plaies du Christ. L'accueil que François I faisoit à tous les habiles gens, & sur-tout aux artistes qui se distinguoient dans leur profession, engagea Matthieu del Nassaro à passer en France. Il y porta plusieurs de ses ouvrages qu'il présenta au Roi; il eut aussi l'honneur de jouer du luth devant ce prince, qui, se connoissant en mérite, lui assigna d'abord une pension, dans l'espérance qu'il pourroit retenir à son service un homme si estimable. Il n'y eut alors aucun courtisan

qui, à l'imitation du maître, ne témoignât de l'empressement pour avoir des morceaux de sa main: mais ce qui l'occupa le plus, furent des camées de toute espece. C'étoit un ornement de mode & qui entroit dans toutes les parures.

On prisa beaucoup une tête de Déjanire, que Nassaro grava en relief sur une très-belle agate. L'industrieux artiste s'étoit trouvé entre les mains une pierre singuliérement teinte de diverses couleurs, & il s'en étoit habilement servi pour exprimer dans leurs couleurs naturelles les chairs, les cheveux, la peau de lion qui tenoit lieu de coëffure à cette tête; &, ce qui va paroître plus heureux, une veine rouge qui traversoit accidentellement la pierre, avoit été adaptée si à propos sur le revers de la peau du lion, que cette peau sembloit fraîchement écorchée. Le Roi, qui mit ce camée dans son cabinet, fit faire par le même artiste un magnifique oratoire, que ce prince portoit avec lui dans ses campagnes, & qui étoit orné d'un grand nombre de gravures en pierres fines, & de figures en relief ou en basse-taille, ciselées en or. Il lui ordonna aussi des cartons pour des tapisseries, que Matthieu eut la commission de faire exécuter sous ses yeux en Flandres. C'est une preuve qu'il étoit assez bon dessinateur: aussi ses gravures sur les crystaux eurent-elles dans la suite une si grande réputation, qu'on s'empressoit de toutes parts pour en avoir des empreintes; & l'on faisoit sur-tout grand cas d'une, où Vénus étoit représentée avec l'Amour vu par le dos.

Tant d'heureux talents étoient relevés par des qualités encore plus estimables, des sentiments nobles & généreux, une humeur douce & sociable, un cœur tendre & bienfaisant, & de l'enjouement dans l'esprit. Les changements que la perte de la bataille de Pavie, suivie de la prise du Roi, apporta en France dans les affaires, détermina Matthieu à repasser à Véronne. Il y retournoit avec une fortune honnête, & il comptoit y jouir tranquillement du fruit de ses travaux; mais François I ayant recouvré sa liberté, dépêcha un exprès

à Matthieu, avec ordre de revenir. Il obéit; & le prince le voulant fixer pour toujours, non-seulement le fit payer de tout ce qui pouvoit lui être dû de ses appointements, il lui accorda encore l'emploi de graveur général de ses monnoies. Etabli avantageusement, marié avec une Françoise, notre artiste n'eut désormais d'autres soins que de mériter de nouveaux bienfaits par de nouveaux chefs-d'œuvre, & ne s'occupa plus qu'à former parmi les François des éleves qui fussent en état de perpétuer dans le royaume l'art qu'il y avoit fait connoître.

NATALIS, (*Michel*) graveur du dernier siecle, étoit natif de Liege, & fils d'un graveur de la Monnoie. Il apprit le dessin & la gravure de Malério d'Anvers, dont il a suivi la maniere de graver en petit. Il se rendit ensuite à Rome, où il grava, conjointement avec Corneille Bloemaert, Théodore Matham, & Regnier Persyn, les statues & les bustes de la galerie Justinienne, en cent cinquante pieces. Il grava aussi dans cette ville plusieurs morceaux d'après les grands maîtres. De retour dans sa patrie, il fut invité à venir à la cour de France, où il travailla assez long-temps. Ses estampes, dit M. Basan, quoique exécutées d'un burin un peu froid & trop égal, ne sont pas sans mérite; & les amateurs en rechercheront toujours plusieurs.

NATTIER, (*Jean-Marc*) peintre, né à Paris en 1685, mort dans la même ville en 1766. Son pere, peintre de portraits, lui fit apprendre à dessiner de très-bonne heure à l'académie, où il remporta le premier prix du dessin à l'âge de quinze ans. Après avoir dessiné les Batailles de le Brun, & obtenu la petite pension des éleves de l'académie, il demanda l'agrément de dessiner la galerie du Luxembourg. Ces dessins furent très-applaudis, & présentés par le célebre Mansard à Louis XIV, qui en parut si content, qu'il accorda au jeune Nattier la permission d'achever les dessins de la galerie, avec privilege de les faire graver par les plus habiles maîtres. Ce prince daigna même

encourager ses heureuses dispositions par ces paroles *Continuez, Nattier, & vous deviendrez un grand homme.* Le jeune artiste finit cette entreprise avec tout le succès possible, & en donna un volume au public en 1710. Admis à l'académie en 1713, il augmenta tous les jours sa réputation. Mais le Systême lui ayant fait éprouver des pertes réelles, il fut obligé de vendre ses dessins de la galerie du Luxembourg, qui sont actuellement dans le cabinet de M. de Gagnat; &, pour réparer le délabrement de sa fortune, il prit le parti de se borner au genre lucratif du portrait, dans lequel il avoit déja acquis une grande célébrité.

Parmi ses meilleurs ouvrages en ce genre, on distingue deux portraits de S. A. S. mademoiselle de Clermont, celui du maréchal de Saxe en pied, ceux des princes de la maison de Lorraine; ce qui fit dire à M. Gresset, dans une Epître adressée à M. Orry contrôleur-général des finances:

Et Nattier l'eleve des Graces,
Et le peintre de la Beauté.

Ces différents ouvrages lui mériterent l'honneur de peindre d'abord la Reine, ensuite le Roi, toute la famille royale, & les personnes les plus qualifiées de la cour. Le Roi lui accorda une pension de cinq cents livres. Cependant notre artiste, pour varier ses occupations, reprenoit quelquefois le genre de l'histoire, qu'il n'avoit abandonné qu'à regret. On a de lui plusieurs esquisses, une entr'autres d'une très-grande composition, sur un sujet tiré du *Paradis perdu.* Cet ouvrage lui fit beaucoup d'honneur, & prouva qu'il étoit capable de s'élever aux plus grandes parties de son art. En 1759 il fut reçu à l'académie de Danemarck. En 1762 il tomba dangereusement malade d'une hydropisie qui, jointe à un autre accident, lui fit souffrir pendant les cinq dernieres années de sa vie des douleurs continuelles, qu'il soutint avec le plus grand courage. Ses mœurs furent douces; la bonté & l'humanité en firent la base. Il étoit pere tendre & bon ami, d'une sincé

rité & d'une intégrité très-rares, d'une humeur égale & complaisante. Peu courtisan, il ne sçut jamais, de son propre aveu, tirer avantage des occasions qu'il eut d'augmenter sa fortune & celle de sa famille. Né studieux, la peinture & la lecture firent le charme de sa vie.

Les talents qui distinguerent Nattier dans son art furent une touche légere, un coloris suave & brillant, une composition également gracieuse & spirituelle. Son pinceau, sans cesser d'être fidele, ajoutoit même à la beauté, & embellissoit jusqu'à la laideur. Ses draperies, qui marquoient exactement le nu, quoique souvent voltigeantes, étoient touchées d'une façon particuliere, & qui lui étoit propre. Sa maniere de dessiner au crayon noir & blanc étoit fine, spirituelle, & extrêmement terminée: elle rendoit parfaitement l'effet des tableaux. Il est aisé d'en juger par les belles estampes gravées sur ses dessins, & singuliérement par celle de Louis XIV, faite par Devret. Il eut un fils qui annonçoit les plus heureuses dispositions pour la peinture, & qui eut le malheur de se noyer dans le Tibre, à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans. Il laissa trois filles, dont l'aînée a été mariée à Tocqué, peintre du Roi; la seconde à M. Brochier, consul à Alicante; & la troisieme à M. Challe, peintre du Roi.

NEER, (*Eglon vander*) peintre, né à Amsterdam en 1643, mort à Dusseldorp en 1706. Il étoit fils d'Arnould vander Neer, bon paysagiste, estimé sur-tout pour ses clairs de lune, & depuis major d'Arkel. Comme il préféroit de peindre la figure, il obtint de son pere la permission de chercher un autre maître. Il entra chez Jacques Vanloo, fort bon peintre d'Amsterdam, sur-tout de figures de femmes nues. Eglon ne s'effraya pas des grandes difficultés de cette partie de la peinture; il étudia avec succès le dessin, la composition & la couleur. Né avec de grandes dispositions, & conduit par un artiste habile, il avança à grands pas dans la carriere.

La réputation de l'école de France le fit partir pour Paris : il avoit alors vingt ans. Ses ouvrages, malgré sa grande jeunesse, le distinguerent. Le comte de Doua, gouverneur d'Orange, l'engagea à son service, & employa son talent pendant trois à quatre ans : ce fut le terme de son séjour en France ; il retourna en Hollande. A peine fut-il arrivé à Amsterdam, qu'il y épousa Marie Wagenvelt, fille du secrétaire du tribunal de Schietant : il en eut une dot considérable, mais qui fut dissipée en partie à plaider. Il perdit cette femme, & tout le bien qu'elle lui avoit apporté ; & il se trouva chargé de seize enfants. Il alla demeurer à Bruxelles, où ses ouvrages furent recherchés. Il y contracta un second mariage avec la fille du peintre du Châtet. Elle peignoit très-bien le portrait en miniature, & mourut en ne lui laissant que des regrets & neuf enfants. Une famille si nombreuse réduisit vander Neer à travailler uniquement pour la soutenir. Il peignoit des paysages qui eurent un grand succès, & qui ne lui coûterent ni autant de temps ni autant de soins que ses tableaux d'histoire.

Voisin d'un grand jardin qui étoit négligé, il y trouva des plantes qu'il cultiva lui-même pour les rendre plus belles ; mais, s'appercevant qu'en les portant dans son attelier elles perdoient insensiblement de leur éclat, & que leurs formes s'altéroient à mesure qu'elles se fanoient, il fit son attelier de son jardin même ; &, s'étant construit un petit cabinet portatif, dans lequel il prenoit réellement la nature sur le fait, puisqu'il la peignoit d'après elle-même, lorsqu'elle étoit, pour ainsi dire, toute vivante, ses fleurs, toujours fraîches, conservoient dans ses tableaux toute leur beauté, ou plutôt ses tableaux étoient un vrai parterre.

NEESS (*Pierre*) peintre. On ignore les particularités de sa vie, l'année de sa naissance & celle de sa mort. Il naquit à Anvers, & fut éleve de Steenvick, qu'il a toujours pris pour modele. Il ne s'écarta pas

d'abord du principe de son maître, qui étoit de n'avoir d'autre guide que la nature. Il représentoit l'intérieur des églises gothiques avec tant d'exactitude, qu'on reconnoît aisément toutes celles qu'il a peintes ou imitées. Neeff, en habile artiste, a sçu tirer avantage de ce genre de talent : il auroit pu devenir froid & peu intéressant, mais le génie est fécond en ressources. Chaque tableau de ce maître est digne de l'attention des connoisseurs. On sçait qu'une seule lumiere, éclairant un bâtiment régulier, ne peut produire les effets frappants qui résultent des oppositions & des dégradations sensibles : il a sçu y suppléer. Tantôt c'est un buffet d'orgue, tantôt un mausolée, qui, placé heureusement, interrompt la régularité, & donne l'opposition des ombres & des lumieres : c'est ainsi qu'il a rendu piquant tout ce qu'il a peint. Les tableaux clairs de ce peintre sont les plus estimés ; & l'on voit qu'il a cherché à sortir de la premiere maniere obscure de son maître. Mais, quoiqu'il fût soumis à des regles serviles, il ne faisoit jamais mieux que quand il représentoit des nuits ou des églises sombres, puisqu'on y découvroit jusqu'aux petits détails. Si les ombres, les lumieres & la bonne couleur sont répandues dans ses ouvrages, on y apperçoit encore une vapeur dégradée qui fait reculer les objets, & distinguer les degrés de distance entre les choses représentées. Comme il ne peignoit pas bien la figure, il laissoit cette partie à remplir : les Francks, les Teniers, Breughel, van Thalden, &c. ont orné les tableaux de ce maître.

NETSCHER, (*Gaspard*) peintre, né à Prague, capitale de la Bohême, en 1636, mort à la Haye en 1684. Il étoit fils d'un ingénieur qui mourut au service de la Pologne. Sa mere, contrainte, à cause de la Religion Catholique qu'elle professoit, de sortir précipitamment de Prague avec trois de ses fils, dont Gaspard étoit le plus jeune, s'arrêta à quelques lieues de-là, dans un château qui fut assiégé lorsqu'elle y

penſoit le moins. Les deux freres de Gaſpard moururent de faim. Le même ſort menaçoit la mere & le ſeul enfant qui lui reſtoit : elle trouva le moyen de ſe ſauver avec lui du château pendant la nuit. Armée d'un courage à toute épreuve, elle porta ſon fils entre ſes bras, fit à pied un très-long voyage, & arriva enfin à Arnheim, dans le pays de Gueldre, où un nommé Tulkans, homme riche & d'un grand mérite, lui donna quelques ſecours pour ſa ſubſiſtance, & ſe chargea de l'éducation de Gaſpard. Son intention étoit d'en faire un médecin ; mais le jeune homme, entraîné par un penchant naturel vers la peinture, étoit ſans ceſſe occupé à griffonner quelque deſſin ſur le même papier où il écrivoit ſes thêmes. On eut beau s'oppoſer à cette inclination, il fallut à la fin y céder ; & on le mit chez un peintre ſur verre, pour apprendre à deſſiner. Ses progrès furent ſi rapides, qu'il ſurpaſſa bientôt ſon maître ; ce qui l'obligea de le quitter pour aller à Deventer, & travailler ſous Terburg, peintre célebre, & bourguemeſtre de cette ville. Il acquit bientôt une grande pratique du pinceau, & ſe fit une réputation des plus brillantes par des portraits hiſtoriés, qu'il ajuſtoit avec beaucoup de graces, & auxquels il donnoit une reſſemblance parfaite.

Ses ouvrages, qu'il faiſoit pour des marchands de tableaux, étoient cependant très-mal payés. Il crut devoir ſe délivrer de cette ſervitude ; & il prit le parti d'aller en Italie, où, en perfectionnant ſes talents, il trouveroit de plus juſtes appréciateurs. Il s'embarqua ſur un vaiſſeau qui partoit pour Bordeaux. Il y fut à peine arrivé, qu'il devint amoureux de la parente d'un marchand chez lequel il étoit logé : il l'épouſa ; &, comme ce mariage l'empêchoit de pourſuivre ſon voyage en Italie, il revint en Hollande, & fixa ſon ſéjour à la Haye. Il y fut prodigieuſement occupé dans le genre du portrait, par les miniſtres & les ſeigneurs étrangers, & par les familles conſidérables de la Hollande, qui ſe piquerent d'avoir quelque morceau de ſa main. Il eſt vrai qu'il étoit digne de l'em-

preſſement qu'on lui témoignoit. Son deſſin eſt correct, ſon pinceau moëlleux, ſa couleur vive, ſes figures nobles & galamment habillées, ſes étoffes riches & vraies ; il imitoit merveilleuſement le luiſant des ſatins. En un mot, ce peintre eſt un des plus gracieux qu'ait produits la Hollande, & dont les ouvrages ſont les plus recherchés. On en voit quelques-uns chez le Roi, & chez M. le duc d'Orléans.

NICÉARQUE, peintre de l'antiquité, fort eſtimé. Pline, au livre 35, parle de lui avec éloge, & cite, entr'autres, un de ſes tableaux, dans lequel il repréſenta Vénus au milieu des trois Graces & Cupidon, & Hercule d'un air fort triſte & plein de dépit, pour avoir eu la foibleſſe de s'être laiſſé vaincre par l'Amour.

NICIAS, peintre Athénien, floriſſoit trois cents trente ans avant Jeſus-Chriſt. Il fut éleve d'Antidotus, & acquit une grande réputation. Il avoit ſur-tout le talent de peindre les femmes en perfection. On rapporte qu'il fit un tableau où il avoit repréſenté l'enfer de la même maniere qu'Homere le décrit, & qu'il en refuſa ſoixante talents, aimant mieux le donner à ſa patrie que de le vendre. Mais il paroît que cette ſomme eſt exagérée, s'il eſt vrai que chaque talent valoit mille écus de notre monnoie. Il fit auſſi une Nymphe des bois, que Silanus apporta de la Grece à Rome, & qui excita l'admiration publique; de même qu'un Bacchus de cet artiſte, qu'on plaça dans le temple de la Diſcorde. Ce peintre entendoit ſi bien la perſpective, que ſes ouvrages paroiſſoient de relief. Il étoit extrêmement appliqué au travail, & quelquefois il en oublioit le boire & le manger.

NICOLAS DE PISE, architecte, vivoit dans le treizieme ſiecle. Il ſe fit une grande réputation dans l'architecture & dans la ſculpture. Le plus ingénieux de ſes ouvrages eſt le clocher des Auguſtins de Sienne, qui eſt octogone en dehors & circulaire en dedans, avec un eſcalier à limaçon, au milieu duquel eſt un

espace vuide, qui forme une espece de puits. Cet architecte donna des dessins pour l'église de la Sainte-Trinité à Florence. Elle est dans le goût le plus simple; on n'y voit ni ornement, ni aucun ordre d'architecture; cependant elle est si majestueuse par ses proportions, que Michel-Ange ne se lassoit point de l'admirer, & qu'il l'appelloit *sa dame favorite.* On appella Nicolas de Pise à Naples, où il fit élever une église & une abbaye magnifiques, dans l'endroit que l'on nomme *Taglia Cazzo*, c'est-à-dire le Champ des Coups, en mémoire de la victoire décisive que Charles d'Anjou y remporta sur Conradin.

NICOLO DE MODENE, peintre, né à Modene en 1512, mort à Paris fort âgé. Cet artiste est connu sous le nom de *Messer Nicolo del Abbate*, non parce qu'il étoit éleve du Primatice, abbé de Saint-Martin, comme plusieurs l'ont avancé, dit M. d'Argenville; mais parce qu'il étoit de la famille Abbati, qui est son vrai nom. Il fut éleve de Bigarelli, sculpteur Modénois, chez lequel il commença de travailler. Les beaux tableaux d'Italie le perfectionnerent. Il avoit déja donné des preuves de son habileté dans sa patrie, lorsque le Primatice le fit venir en France en 1552. Il exécuta plusieurs ouvrages à fresque au château de Fontainebleau, sur les dessins de ce peintre; mais la plupart n'existent plus aujourd'hui. Le château de Beauregard, près de Blois, a de lui dans sa chapelle une descente de croix, & dans le plafond dix anges portant les instruments de la passion: il a encore peint à fresque, autour de cette chapelle, un tableau de la Résurrection du Sauveur. On admire à Paris, à l'hôtel de Soubise, une chapelle peinte entiérement de sa main; plusieurs dessus de porte, qui sont des jeux d'enfants, à l'hôtel de Toulouse, ouvrages retouchés par les Boullognes; & l'enlevement de Proserpine, peint sur toile au Palais-Royal.

Il a existé un autre artiste de ce nom, né à Florence, & mort en 1565, âgé de soixante-cinq ans. Il

fut architecte & sculpteur, & surnommé *il Tribolo*, le Turbulent, parce que, dans sa jeunesse, on ne le trouvoit jamais en repos. Son pere, qui étoit charpentier, le fit travailler à son métier pour le domter; il le mit ensuite sous la discipline de Sansovino, pour apprendre l'architecture & la sculpture. L'éleve fit des progrès très-rapides dans ces deux arts; il se distingua par différents plans des églises & des palais dont il eut la conduite, & fut employé, tant qu'il vécut, par les papes, les rois, & les plus grands seigneurs.

NIGETTI, (*Matthieu*) architecte Florentin, mort en 1649. Il étoit éleve de Buontalenti, & eut beaucoup de part dans la construction du palais Strozzi à Florence. Côme I, grand-duc de Toscane, avoit eu l'intention de faire, dans l'église de Saint-Laurent, une troisieme sacristie, de la même grandeur que celle qui avoit été construite sur les dessins de Michel-Ange; elle devoit être revêtue de marbre & de mosaïque, étant destinée à recevoir les tombeaux des grands-ducs. Le Vasari en donna le plan; mais cet artiste étant mort, de même que Côme I, le grand-duc Ferdinand I enchérit sur cette idée, & la communiqua à dom Jean de Médicis, qui étoit aussi grand homme de guerre, que plein de goût & de connoissances des beaux-arts, sur-tout de ceux qui dépendent du dessin. Ce prince exigea que dom Jean lui fit un dessin & un modele : ce dernier exécuta ses ordres. Ce ne fut plus une simple chapelle, mais un monument considérable, avec une coupole magnifique, qui est derriere l'église de Saint-Laurent. On commença en 1604 ce vaste édifice, dont les murs sont revêtus des marbres les plus rares, qui forment des dessins & des compartiments qui furent tous exécutés sous les yeux du prince. Nigetti s'appliqua pareillement à la sculpture, & fit plusieurs de ces ouvrages en pierres dures & en pierres précieuses, semblables à ceux qui se fabriquent dans la galerie; il travailla sur-tout au fameux tabernacle destiné pour l'autel de la chapelle de S. Laurent, que

l'on montre aux étrangers dans la galerie de Florence.

NINO DE GUEVARA, (*Jean*) peintre, né à Madrid, mort âgé de soixante-sept ans, en 1698, à Malaga où il s'étoit établi. Il apprit les principes de l'art sous Michel Manrique, Flamand de nation, & disciple de Rubens; c'est ce qui fait qu'on remarque dans toutes les productions de Guevara la maniere flamande, malgré les études qu'il fit dans la suite des grands maîtres Italiens & Espagnols. Mais on doit dire à sa gloire, qu'il ne prit de ces différentes écoles que ce qu'il y avoit de meilleur: aussi ses ouvrages sont-ils remarquables par la beauté du coloris, une touche ferme & vigoureuse, & sur-tout par la correction du dessin, par où il l'emporte sur le célebre Murillo lui-même. On le regarde, à juste raison, comme un des meilleurs peintres du siecle passé, qu'il y ait eu en Espagne. Les villes de Cordoue, de Grenade & de Malaga, possedent plusieurs de ses ouvrages, qui font l'embellissement de leurs églises.

NOTRE, (*André* LE) dessinateur & architecte, chevalier de l'ordre de S. Michel & surintendant des maisons royales, né à Paris en 1613, mort en 1700. Il succéda à son pere dans la place de surintendant des jardins des Thuileries. Il voyagea en Italie, & devint un des meilleurs dessinateurs de jardins. Ce genre d'architecture a fait beaucoup plus de progrès en France qu'en Italie. Comme les François sont, en général, plus gais que les Italiens, les villes ou maisons de campagne de Rome, de Frescati & de Tivoli, qui sont si majestueuses, leur paroissent tristes & ennuyeuses. Le Nôtre est le premier qui décora les jardins avec des portiques, des labyrintes, des grottes ornées de coquillages, & des parterres. Ce fut lui qui inventa cette maniere de planter les arbres, & de les tailler dans ces différentes formes qu'on admire dans les maisons de campagne des environs de Paris. Les premiers tra-

vaux d'André le Nôtre furent à Vau-le-Vicomte, pour le fameux Fouquet, ce financier qui devint le jouet de la fortune. Il décora ensuite les maisons royales, & sur-tout le palais de Versailles, qui n'a point d'égal pour sa magnificence, & pour l'étendue de ses jardins. Mais ces beautés, qui surprennent & enchantent pour le moment, deviennent ensuite ennuyeuses. On demande la cause de cette impression qu'on éprouve dans un lieu dont la décoration a coûté des sommes immenses. On raconte que Louis XIV, ayant voulu connoître le total des dépenses qu'il avoit faites à Versailles & à Marly, en fut si épouvanté, qu'il jetta les mémoires au feu, afin qu'il ne restât point de monument d'une pareille prodigalité.

Voici, en peu de mots, les causes de l'ennui que l'on éprouvoit autrefois à Versailles, dans le jardin; car on va lui donner une forme différente, & il est à présumer qu'on évitera une partie des défauts qu'on releve ici. 1° Le défaut d'une belle situation. Les jardins n'auront jamais le droit de plaire, si leur situation n'est point embellie par la nature, & si l'on n'y trouve de belles vues & des paysages charmants. La situation de Versailles est naturellement désagréable, puisqu'il occupe une vallée environnée de montagnes arides, & couvertes de tristes forêts: une personne laide le devient encore davantage quand elle se pare. 2° La régularité trop méthodique, qui ne laisse appercevoir que l'art, & la violence qu'on a faite à la nature. Les parterres, les allées, les bosquets, sont tous tirés au cordeau, avec une sorte d'affectation. On demande, il est vrai, de l'harmonie; mais on ne prétend pas qu'elle détruise cette négligence que la nature affecte dans ses productions. L'art doit présider à la décoration des jardins; mais il ne doit pas trop s'y montrer. 3° L'uniformité du lieu, ou plutôt des sites. On desireroit y trouver différentes élévations, des plaines, des côteaux, des vallons qui forment ces contrastes & ces effets pittoresques, qui conservent à chaque chose son air naturel. 4° On doit mettre au nombre

des grands défauts qui se trouvent dans les jardins de Versailles, ces grands massifs de verdure, qui gênent la vue, & qui empêchent la circulation de l'air. On croit être éternellement entre des murailles de verdure. 5° La couleur verte des buis, qui est extrêmement triste, les allées blanches ou sablées, & les parterres en broderies, qui sont très-ennuyeux. On devroit y voir différentes nuances de verd, au lieu de sables colorés, qui n'annoncent que l'aridité. Si les allées étoient couvertes de verdure, elles en seroient beaucoup plus agréables.

Malgré les dépenses immenses qu'il a fallu faire pour amener les eaux à Versailles, les fontaines sont presque toujours à sec, ou les bassins sont à demi remplis d'eau croupie, & ne jettent de l'eau que les jours de grandes fêtes. Le Nôtre fit briller son génie dans le parti qu'il tira d'un marais qu'on vouloit dessécher pour agrandir Versailles. Louis XIV lui dit que ce dessèchement devoit être difficile. *Quant à moi, je le crois impossible*, répondit cet artiste, *mais je ferai plutôt le contraire ; au lieu de m'obstiner à détourner toutes ces eaux, je les rassemblerai, & je les ferai couler pour en former un canal.* Telle est l'origine du grand canal qui termine si agréablement les jardins de Versailles.

Le Nôtre embellit encore les jardins de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, & une infinité d'autres, soit dans les environs de Paris, soit dans la province. Il fit à Saint-Germain cette fameuse terrasse qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration ; & à Fontainebleau le parterre du Tibre, & les canaux qui ornent ce lieu champêtre. On rapporte que, dans le temps qu'il étoit à Rome, le pape Innocent XI, instruit de son mérite, voulut le voir, & qu'il lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle le Nôtre s'écria, en s'adressant au pape : *J'ai vu les plus grands hommes du monde, Votre Sainteté, & le Roi mon maître. — Il y a grande différence*, dit le pape ; *le Roi est un prince victorieux ; je suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu.*

Le Nôtre, charmé de cette réponse, oubliant qui la lui faisoit, & frappant sur l'épaule du pape, lui répondit à son tour : *Mon révérend Pere, vous vous portez bien, & vous enterrerez tout le sacré college.* Le pape qui entendoit le françois rit du pronostic. Le Nôtre, charmé de plus en plus de sa bonté, & de l'estime particuliere qu'il témoignoit pour le Roi, se jetta au cou du pape, & l'embrassa.

C'étoit, au reste, sa coutume d'embrasser tous ceux qui publioient les louanges de Louis XIV ; & il embrassoit le Roi lui-même, toutes les fois que ce prince revenoit de la campagne. Ayant trouvé le Roi dans les jardins de Marly, ce monarque monta dans sa chaise couverte, traînée par des Suisses, & voulut que le Nôtre prît place dans une autre à peu près semblable. Ce vénérable vieillard, les larmes aux yeux, se voyant à côté du Roi, & remarquant Mansard, surintendant des bâtiments, qu'il avoit produit à la cour, marchant à pied, s'écria : *Sire, en vérité, mon bon homme de pere ouvriroit de grands yeux, s'il me voyoit dans un char auprès du plus grand roi de la terre. Il faut avouer que Votre Majesté traite bien son maçon & son jardinier.* En 1675, Louis XIV, lui ayant accordé des lettres de noblesse & la croix de S. Michel, voulut lui donner des armes ; mais il répondit qu'il avoit les siennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une pomme de choux. *Sire*, ajouta-t-il, *pourrois-je oublier ma bêche ? Combien doit-elle m'être chere ? N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont Votre Majesté m'honore ?* Le Nôtre avoit beaucoup de vivacité dans l'esprit, & un goût infini pour les arts en général, & particuliérement pour la peinture. Il a enrichi le Cabinet du Roi de quelques morceaux d'un prix inestimable.

I. NOUE, (*Denis* DE LA) célebre imprimeur. Il s'est fait connoître par un grand nombre de bonnes éditions, telles que celles de la *Somme de S. Thomas*, en deux vol. in-fol. de 1677, & de la *Concordance de la Bible*, imprimée en 1635. Celle-ci est très-estimée pour la beauté

beauté de l'impression; & elle est si correcte, que les curieux la recherchent avec empressement. La Noue entra par son mérite dans la grande compagnie des libraires, établie pour l'impression des Peres & des Usages réformés.

II. NOUE, (*Jean* SAUVÉ, plus connu sous le nom de LA) acteur & auteur dramatique, né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761. Après avoir fini ses études au college d'Harcourt à Paris, il se mit sur les rangs pour être précepteur du fils de M. de Brou, mort garde des sceaux de France; mais ayant manqué cette place, il prit le parti du théâtre. Il débuta à Lyon par les premiers rôles, n'étant encore âgé que de vingt ans. Il y fut parfaitement bien accueilli, & n'a jamais cessé de l'être sur les différents théâtres où il a paru. Il fit son début à Fontainebleau, en 1742, par le comte d'Essex. L'intelligence & le naturel de son jeu y furent généralement goûtés. La feue Reine eut la bonté de lui dire elle-même qu'elle le trouvoit bon, & qu'elle le recevoit. Il fut en effet reçu le lendemain avec distinction. La décision du public de Paris se trouva dans cette occasion conforme à celle de la cour. Comme il y avoit alors des spectacles dans les petits appartements du Roi, la Noue en fut nommé le répétiteur, avec mille livres de pension. M. le duc d'Orléans l'honora aussi des marques de sa confiance & de son estime. Ce prince lui donna la direction de son théâtre de Saint-Cloud. La Noue se retira du théâtre quelque temps avant sa mort, à cause de la foiblesse de sa santé. Ceux qui l'ont vu sur la scene, sçavent que la nature avoit peu fait pour son extérieur: il avoit une figure ingrate, une voix rauque & sans timbre, un air ignoble; mais l'intelligence & le naturel exquis de son jeu enlevoient nécessairement les suffrages. Ses pieces de théâtre lui ont fait le plus grand honneur, entr'autres *Mahomet II*, tragédie, & *la Coquette corrigée*, comédie, qu'on voit toujours avec un nouveau plaisir. La Noue joignoit à ses divers talents, des mœurs pures & une probité intacte.

NOURRISSON, sculpteur François, fut éleve de Girardon, qui le choisit pour travailler, avec le Lorrain, au tombeau du cardinal de Richelieu, dans l'église de la Sorbonne. Il exécuta aussi, de concert avec le même le Lorrain, d'après le modele de leur maître, le beau mausolée que celui-ci a fait élever à Catherine du Chemin, son épouse, dans l'église de S. Landry à Paris. Nourrisson fut membre de l'académie royale de peinture & de sculpture.

NOVELLI, (*Antoine*) sculpteur & méchanicien, dans la Toscane, mort en 1661. Il apprit le dessin, dit M. de Virloy, de Gérard Silvani & d'Ubaldini. Il se rendit à Rome avec le cardinal de Médicis, dont il fit le portrait en marbre, qui fut généralement estimé. Cet artiste aimoit tellement sa liberté, qu'il se refusa aux desirs de la reine de Suede, qui vouloit l'avoir à son service. Il avoit un génie vif, possédoit très-bien la sculpture, modeloit avec facilité, inventa des machines & instruments de mathématiques, & fabriqua d'excellentes lunettes de longue vue.

* NEWTON, (*Isaac*) né à Volstrope dans la province de Lincoln en Angleterre, mort à Londres en 1727, âgé de quatre-vingt-cinq ans, sans avoir été marié, & enterré dans l'abbaye de Westminster. Nous ne faisons ici mention de ce grand homme, que pour avoir occasion de continuer l'histoire du télescope, dont on peut voir d'autres détails dans les articles MÉTIUS & RHÉITA. On doit à Newton l'invention du télescope à réflection. En annonçant ce télescope comme une découverte de ce fameux géometre Anglois, nous ne prétendons pas, dit l'auteur de l'*Histoire des Mathématiques*, qu'avant lui personne n'eût eu l'idée d'une pareille construction. Dès qu'on eut remarqué qu'un miroir sphérique concave peint à une certaine distance

* Cet article n'occupe pas la place qu'il devroit tenir dans l'ordre alphabétique : la cause de cette transposition est qu'il a été ajouté après coup, & pour les raisons dites plus bas.

de sa surface une représentation des objets, semblable à celle des lentilles convexes, il étoit assez naturel d'en conclure qu'un miroir devoit produire le même effet que l'objectif d'un télescope, & d'imaginer cette nouvelle forme. Aussi a-t-on vu Jacques Grégori s'efforcer de construire un télescope à réflection; & même longtemps au paravant le P. Mersenne en entretenoit Descartes, & auguroit de cette disposition quelque degré de perfection pour les télescopes. Mais notre philosophe ne goûta point cette idée, & il y trouva même divers inconvénients. Il avoit raison en un sens; car, sans la différente réfrangibilité des rayons, qui ne lui étoit point connue, le télescope à réflection n'auroit pas le moindre avantage sur celui à réfraction: il n'auroit même pas l'avantage d'accourcir considérablement la longueur des lunettes; car, à même distance de foyer, les images peintes par un miroir concave & une lentille sont de même grandeur. Mais, pour avoir un miroir de même foyer qu'une lentille plan-convexe, il faut que la sphere dont il est portion ait un diametre quadruple. D'ailleurs la difficulté de donner à un miroir le poli convenable, est incomparablement plus grande que celle de travailler un verre d'égale perfection: d'où l'on peut voir combien peu l'on devoit attendre de cette nouvelle forme de télescope, avant qu'on eût les raisons qui ont déterminé Newton à la tenter de nouveau.

Ces raisons sont tirées de la différente réfrangibilité de la lumiere, & par conséquent telles que, quand même Newton n'eût eu aucune connoissance de l'ouvrage de Gregori, elles l'auroient également conduit à cette invention. En effet, Newton n'eut pas plutôt fait la découverte de cette nouvelle propriété de la lumiere, qu'il vit qu'il en naissoit une nouvelle cause de confusion dans les images formées par les verres lenticulaires, & que cette confusion, compagne presque inséparable de la réfraction, étoit bien plus grande que celle qui est causée par le défaut de la figure sphérique, entant qu'elle ne peut réunir les rayons venant d'un point, précisément dans un autre. Ce fut cette

considération qui tourna les vues de Newton du côté de la réflection, qui n'a pas le même inconvénient que la réfraction.

Lorsque le géometre Anglois eut publié dans les *Transactions Philosophiques* son nouveau télescope, il y eut en France un homme qui prétendit lui en disputer l'invention. M. Cassegrain (c'est le nom de ce rival de Newton) inséra dans le *Journal des Sçavants* de l'année 1672, diverses pieces tendantes à prouver qu'avant que le récit de l'invention de Newton eût passé la mer, il avoit imaginé un télescope à réflection, & même supérieur à celui du philosophe Anglois. La construction de ce télescope étoit fort ressemblante à celle de Grégori, excepté qu'au lieu du miroir concave, recevant la premiere image de celui qui est au fond du tube, il proposoit de se servir d'un miroir convexe qui devoit réfléchir du côté de l'oculaire cette image, & l'augmenter davantage. Ce télescope étoit à celui de Grégori, à peu près ce que le télescope batavique, ou à oculaire concave, est au télescope astronomique. M. Cassegrain, ou ses partisans, trouvoit cette disposition bien meilleure que celle de Newton: & en effet, à la considérer dans la théorie, elle semble avoir quelques avantages sur cette derniere; car, outre que le télescope devient beaucoup plus court, le miroir convexe, en dispergeant les rayons, augmente l'image formée par le premier. Newton, de son côté, proposa diverses observations contre la construction de M. Cassegrain, & tenta de montrer qu'elle étoit sujette à divers inconvénients : mais quelques-unes de ces observations iroient également contre la construction de Grégori, qui réussit aujourd'hui très-bien entre les mains de divers artistes. Comme celle de M. Cassegrain n'a jamais été éprouvée, nous ne sçaurions porter un jugement sur les autres défauts que lui trouve Newton.

Quoique les essais que Newton avoit faits de son invention fussent tout-à-fait propres à encourager les sçavants & les artistes, il s'est écoulé bien des années

avant qu'on en ait tiré les avantages qu'elle promettoit, & il n'y a pas encore soixante ans qu'on a commencé à la mettre en pratique. On doit le premier télescope catadioptrique d'une longueur un peu considérable, à M. Hadlei, qui en construisit, en 1718, un de cinq pieds de longueur. Ce télescope égaloit celui de cent vingt-trois pieds, dont Huyghens avoit autrefois donné l'objectif à la société royale. Depuis ce temps, divers artistes ont marché sur les traces de M. Hadlei, & ont construit des télescopes encore supérieurs.



O L Y

ODAZZI, (*Jean*) peintre & graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1631. Il apprit d'abord la gravure de Corneille Bloëmaert. Il ſe mit enſuite à l'école de Ciroferri & du Bachiche, pour prendre des leçons de peinture. L'ardeur qu'il avoit pour le travail & ſes diſpoſitions naturelles, le rendirent bientôt capable d'entreprendre de grands ouvrages à freſque, qui lui ont acquis une certaine réputation. Le plus conſidérable eſt la coupole du dôme de Velletri; on en voit auſſi beaucoup à Rome. Cet artiſte eſt principalement recommandable par la correction du deſſin.

ODDI, (*Maur*) architecte, peintre & graveur, né à Parme, mort en 1702, âgé de ſoixante-trois ans. La ducheſſe, Marie de Parme, l'envoya à Rome pour apprendre la peinture & l'architecture ſous Pierre de Cortone. Six années d'un travail aſſidu le mirent en état, lorſqu'il fut rappellé dans ſa patrie, de peindre, avec l'eſtime des connoiſſeurs, le palais ducal à Colorno. Il exécuta pluſieurs autres ouvrages à Parme, à Plaiſance, à Modene. Ses talents lui mériterent les places d'architecte & de peintre de la cour. Cet artiſte ne s'eſt pas moins diſtingué dans la gravure au burin & à l'eau-forte. Dans l'eſpace de trois ans, il deſſina deux mille médailles de la galerie de Parme; il écrivit auſſi deux livres ſur les regles de l'architecture, qu'il vouloit graver lorſqu'il fut enlevé par la mort.

OLYMPE, muſicien Grec, eſt regardé comme l'auteur du genre enharmonique; car, avant lui, toutes les muſiques étoient renfermées dans les deux genres diatonique & chromatique. On conjecture, dit M. de Burette, qu'Olympe parvint à cette découverte par quelque moyen tel que celui-ci. En parcourant de l'aigu au grave les divers ſons de la flûte, ſe-

lon le genre diatonique, & conduisant souvent sa modulation jusqu'au deuxieme son, tantôt en partant du cinquieme, tantôt en partant du quatrieme, & passant par dessus le troisieme, il sentit l'agrément de cet usage; &, plein d'admiration pour le systême de chant construit suivant cette analogie, il y donna son approbation, & y composa sur le ton dorien, ne mêlant dans cette composition rien qui fût particulier au genre diatonique ni au chromatique, mais y mettant seulement quelque chose qui tenoit déja de l'enharmonique. Il fit aussi des augmentations dans la musique, en y introduisant quelque chose de nouveau & d'inconnu à ceux qui l'avoient précédé; ensorte que l'on doit le regarder comme le maître de la belle musique chez les Grecs. Au rapport d'Aristoxene, ce fut ce célebre artiste qui composa, sur le mode lydien, l'air de flûte qui exprimoit une plainte funebre sur la mort de Python. On assure que c'est ce même Olympe, que l'on regarde comme l'inventeur ou le maître de cette poésie musicale appellée *nomique* chez les Grecs, qui a trouvé le rhythme *prosodiaque*, suivant lequel se chante le *nome* ou cantique de Mars; le rhythme *choréique*, dont on faisoit grand usage dans le culte de la mere des dieux; &, selon le sentiment de quelques auteurs, le rhythme *bacchique*.

OORT, (*Adam* van) peintre, né à Anvers en 1557, mort dans la même ville en 1641, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Un esprit vif & éclairé le rendoit propre à l'histoire, au portrait & au paysage. On admire sur-tout dans ses sçavantes compositions un beau génie; tout y est sentiment, tout y parle au cœur; & l'on ne peut les considérer sans émotion. On ignore si l'on a gravé d'après lui. Ses disciples connus sont, Pierre-Paul Rubens, Jacques Jordaans, Sébastien Franck, & Henri Van-Balen.

OOST, (*Jacques* van) peintre, né à Bruges en 1600, mort dans la même ville en 1671. Issu d'une famille très-ancienne & très-aisée, il reçut dans sa

jeunesse une éducation qui a fait le bonheur & l'agrément du reste de sa vie. La peinture étoit la profession à laquelle on le destina : il négligea pour elle ses autres exercices. On ne sçait qui fut son maître ; mais, le 18 Octobre 1621, il fit dans Bruges son chef-d'œuvre : il mérita dès ce jour le nom de peintre habile. Ce succès n'aveugla pas ce jeune artiste : il sentit le besoin de voyager en Italie, & d'aller à Rome. Il y prit pour guide Annibal Carrache, qu'il étudia avec tant de succès, que ses méditations devenoient des imitations de ce maître, au point qu'elles étonnerent les artistes de Rome. L'amour de la patrie le rappella chez lui. Il y fut chargé d'entreprises considérables. Tableaux d'autels, portraits, tout lui a réussi. Ce peintre fut infatigable dans le travail; & l'on est surpris du grand nombre de tableaux qu'il a produits.

Van Oost avoit de grandes parties dans la peinture. Dans sa jeunesse, il avoit copié Rubens & Vandyck avec tant d'art, que ses copies trompent tous les jours. Il peignoit l'histoire en grand, & on ne connoît de lui aucun tableau de chevalet, excepté des esquisses qui sont faites avec peu de travail, & ne sont tout au plus que heurtées. Ses compositions sont simples & réfléchies. Il y introduisit peu de figures, à l'exemple des grands maîtres; toutes y sont nécessaires, & on n'en desire pas davantage; mais il les posoit avec noblesse. Comme il n'aimoit point à peindre le paysage, il ornoit ses fonds avec de l'architecture, qu'il entendoit très-bien, ainsi que la perspective.

OOSTERWYCK, (*Marie* van) née au bourg de Nootdorp près de Delft, en 1630, morte en 1693. Son pere Jacques van Oosterwick étoit prédicateur de l'Eglise Réformée : il avoit de l'esprit, & chercha à cultiver celui de sa fille. Il remarqua la vive inclination qu'elle avoit pour la peinture, & son dégoût insurmontable pour les ouvrages de bagatelles, auxquels on réduit si injustement son sexe. Elle avoit sans cesse le crayon à la main ; c'étoit appeller & mériter un maître. Jean

de Héem, peintre célebre d'Utrecht, fut choisi, & il reçut chez lui cette éleve aimable. Il n'y eut presque point d'intervalle entre ses premiers essais & les ouvrages qui lui ont attiré tant d'éloges. Ayant quitté son maître, elle vit passer ses tableaux, de l'école dont elle sortoit, dans les cours étrangeres, & faire l'admiration des artistes. Louis XIV fut le premier des souverains de l'Europe qui l'honora de son auguste suffrage, en plaçant un de ses tableaux parmi la riche collection qu'il amassoit. L'empereur Léopold & l'impératrice lui demanderent un de ses tableaux, & le placerent dans le rang distingué des raretés qu'ils possédoient en ce genre. Ils envoyerent à l'auteur leurs portraits enrichis de diamants, comme des gages de leur estime. Guillaume III, roi d'Angleterre, eut d'elle un tableau qu'il fit payer 900 florins. Il sembloit que tous les princes de l'Europe vouloient à l'envi contribuer à la célébrité de cette admirable fille. Le roi de Pologne fit acheter trois de ses tableaux 2400 florins. Ces sommes furent toujours payées au-delà de la convention, & avec tant de générosité & de distinction, qu'elles eurent plutôt l'air de présents que de paiements.

Marie Oosterwick a peint les fleurs d'un beau fini & d'une grande propreté. Elle avoit appris de son maître à rendre ses tableaux agréables par l'assortiment des fleurs, & par l'art d'imiter leur fraîcheur & de les groupper: elle en opposoit habilement de différentes couleurs, & sçavoit en faire un ensemble délicieux & plein d'harmonie. Quelque laborieuse qu'elle fût, ses ouvrages sont rares, à cause de la longueur du temps qu'elle employoit à les finir. Cette fille célebre vécut jusqu'à l'âge de soixante-trois ans, sans avoir jamais voulu se marier, & mourut chez son neveu Jacques van Assendelft, prédicateur à Eutdam en Hollande.

OPORIN, (*Jean*) célebre imprimeur de Basle, né dans cette ville en 1507. Il changea son nom d'*Herbst*, qui signifie l'automne en allemand, en celui d'*Oporin*,

du mot grec ὀπώρινος, qui signifie aussi automne. Il sembloit qu'il prévît qu'il commerceroit un jour avec Robert Winter, dont le nom allemand signifie l'hiver, & qui prit le nom de *Chimerinus*, du mot grec χειμερινὸς, hiver. Après avoir pris une premiere teinture des lettres sous les yeux de son pere qui étoit peintre, mais pauvre, le jeune Oporin se vit obligé, pour ne pas être à charge à sa famille, de quitter sa patrie. Il alla d'abord à Strasbourg, où il étudia pendant quatre ans dans une communauté de pauvres écoliers. Aiguillonné par la triste situation de sa fortune, il s'appliqua tout entier à l'étude pour s'en faire une meilleure, & profita des grands talents de Gébuiler, homme très-propre à l'instruction de la jeunesse. Dans ces vues, il travailla avec tant d'ardeur, qu'il acquit en très-peu de temps une grande connoissance de la langue latine, & qu'il la parloit avec beaucoup de pureté. Pour le grec, s'il ne le sçavoit pas aussi parfaitement, du moins il s'étoit mis en état par d'heureux commencements de s'y rendre très-habile dans la suite.

Initié dans la littérature, il reprit le chemin de sa patrie, où il s'empressa de perfectionner son goût par les leçons des habiles maîtres qui fleurissoient alors à Basle. Mais la pauvreté de sa famille, qui l'avoit déja exilé de sa patrie, l'obligea d'en sortir une seconde fois. Il prit le parti d'aller trouver l'abbé du monastere de Saint-Urbain, & il se proposa pour enseigner les enfants : l'abbé accepta les offres d'Oporin, qui fut bientôt dégoûté de ce pénible exercice. Pendant son séjour dans le monastere, il fit amitié avec Xilotectus, chanoine de Luzerne, & revint avec lui à Basle, où il se trouva fort embarrassé ; car la pauvreté où il étoit né le suivoit par-tout. Se voyant donc sans autre ressource que celle d'un honnête industrie, il se mit à copier les Peres Grecs pour Jean Frobens, qui faisoit alors de grandes dépenses pour donner au public de magnifiques éditions de ces peres. Oporin, s'étant rompu à ce travail opiniâtre, copia les poëtes latins

pour son usage, n'ayant pas le moyen de les acheter, parce que les livres imprimés étoient alors d'une exhorbitante cherté. Son assiduité au travail lui attira l'estime du célebre Erasme, qui l'encouragea à continuer ses études. Oporin ne négligea pas un conseil si salutaire.

Il se présenta bientôt une occasion de se tirer de l'étroite situation où il avoit vécu jusqu'alors. Xilotectus, son ami, ayant été enlevé par la peste, il épousa sa veuve; mais il paya bien cher les commodités qu'elle lui apporta. Elle étoit vieille, chagrine & grondeuse. Oporin, badinant à ce sujet, se comparoit quelquefois à Socrate, à l'exemple duquel il apprenoit à philosopher avec sa Xantippe. Jusques-là il avoit été ou resserré par la pauvreté, ou fatigué de la mauvaise humeur de sa femme; mais enfin son mérite le mit au dessus de l'un & de l'autre malheur. On lui donna la direction du college de Basle, à l'âge de trente ans. Il quitta bientôt ce nouveau genre de vie, & se donna tout entier à l'étude de la médecine par le conseil d'Œcolampade, & entraîné par les promesses de Théophraste Paracelse, qui le flatta de le rendre très-habile médecin dans l'espace d'un an: il étudia long-temps sous ce charlatan dont il fut secrétaire; mais enfin, désabusé & ne voyant point l'exécution des promesses dont on l'avoit leuré, il quitta Paracelse, & revint à Basle se mettre à la gêne dans la maison de sa femme. Il ne rapporta, pour récompense des services qu'il avoit rendus à ce médecin, que quelques pilules d'une espece d'orviétan (*laudanum*) qui lui fut d'une grande utilité dans une maladie où il fut abandonné des médecins.

Sa femme se flattoit déja de lui survivre, lorsqu'il se souvint de l'orviétan de Paracelse: elle fut dans la derniere surprise, quand elle vit ses espérances frustrées par la guérison de son mari. Elle mourut bientôt après, & lui laissa une riche succession. Mais il sembloit que les richesses eussent fait un divorce avec Oporin; car les parents de sa femme lui firent essuyer

tant de difficultés, qu'il fut obligé de se désister de ses prétentions. Il auroit été fort embarrassé, sans un ami qu'il avoit à Basle : c'étoit Grinæus, qu'on avoit fait venir d'Heidelberg dans cette ville pour y enseigner le grec. Oporin, son disciple, avoit gagné son amitié & sa confiance par son amour pour les lettres. Il recueillit alors le fruit de ses soins à cultiver cet ami ; car Grinæus ayant été nommé pour expliquer l'Ecriture-sainte, il engagea les magistrats à donner à Oporin le poste qu'il abandonnoit. Le nouveau professeur convola aussi-tôt en secondes noces, & se fit admirer dans son emploi qu'il exerça avec beaucoup de douceur envers ses disciples.

Il ne jouit pas long-temps du repos que lui procuroit sa chaire ; car de nouveaux réglements survenus au sujet de sa profession, auxquels il ne voulut pas s'astreindre, lui firent abandonner sa place ; mais, comme on connoissoit son mérite, on lui offrit un canonicat, à condition qu'il apprendroit la jurisprudence. Oporin, bien éloigné d'une étude aussi seche & aussi épineuse, aima mieux s'adonner à l'imprimerie. Il s'associa donc avec Robert Winter, son allié ; & ils imprimerent ensemble un grand nombre de bons livres. Son nouvel état n'éteignit point en lui l'ardeur de servir la république des lettres de sa plume ; au contraire, il lui devint beaucoup plus utile, & par ses veilles littéraires, & par ses travaux typographiques. Il ramassa avec ardeur toutes les notes des sçavants qu'il put trouver sur les ouvrages des anciens, pour les donner au public. Enfin il rendit son nom si célebre, que les meilleurs écrivains de son temps vouloient qu'il imprimât leurs ouvrages. De ce nombre furent André Vesal & Erasme.

Cet imprimeur avoit pour devise un Arion porté par un dauphin au milieu des flots, avec ces mots, *Inviæ virtuti nulla est via.* Lorsque ses affaires furent dérangées par sa trop grande générosité, il mit ces mots, *Fata viam invenient*, à la place des premiers. Il surpassa tous les imprimeurs Allemands par la beauté des ca-

racteres grecs, & par une exactitude scrupuleuse à donner des livres de la derniere correction : il poussoit l'attention dans cette matiere jusqu'à revoir lui-même ses épreuves. Henri Etienne lui a reproché d'avoir imprimé, sans choix & sans jugement, des ouvrages indignes de voir le jour : mais le témoignage de ce critique jaloux ne doit pas être d'un grand poids, surtout quand il s'agit de diminuer la réputation d'un homme qui ruina plusieurs fois ses affaires pour procurer au public un grand nombre de bons livres ; on doit, au contraire, ajouter plus de foi aux éloges que lui ont donnés plusieurs sçavants qui lui ont dédié leurs ouvrages, tels que Sixte Bétuleius, Joachim Camérarius & Conrad Gesner. Ce dernier nous a donné un catalogue des livres imprimés par Oporin.

Les grandes dépenses d'Oporin & la mauvaise conduite de la femme de son associé lui firent contracter des dettes considérables ; mais tout le monde s'empressa à lui donner les moyens de rétablir ses affaires. L'empereur Ferdinand & l'électeur Palatin, touchés du mérite & de l'ardeur d'Oporin à travailler sans relâche, lui firent des offres fort avantageuses, qu'il eut le malheur de négliger. Uniquement occupé de son cabinet & de son imprimerie, il ne prit pas assez de soin de ses affaires domestiques. Il étoit si attaché à l'étude, qu'il craignoit de perdre le moindre temps. C'étoit dans cette louable intention qu'il avoit écrit sur la porte de son cabinet ces mots, qui prévenoient les importuns, & qui avertissoient les autres d'être courts dans leurs visites : « Qui que vous soyez, si vous avez » affaire à Oporin, exposez-lui en peu de mots le su- » jet qui vous amene : ensuite retirez-vous, à moins » que vous ne veniez pour le soulager dans ses tra- » vaux, comme Hercule fit autrefois à l'égard d'At- » las, &c. »

En effet, il étoit fort occupé, ayant à fournir continuellement à six presses : il y a un auteur qui en fait monter le nombre jusqu'à trente-deux, ce qui paroît presque incroyable. Sa maison étoit regardée comme un

arsenal d'imprimerie: aussi l'appelloit-on *Arx Oporina*, tant pour cette raison, que parce qu'elle étoit bâtie sur une hauteur. Il avoit un si grand nombre de manuscrits, qu'il en garda long-temps dans sa boutique sans les imprimer; ce qui excita les plaintes des auteurs, qui regardoient cette négligence comme un dédain de cet imprimeur. Peut-être aussi avoit-il quelques raisons pour négliger ces écrits; car il étoit très-capable d'en porter un bon jugement. Enfin cet homme infatigable mourut âgé de soixante ans, quelque temps après avoir quitté l'imprimerie par le conseil de sa quatrieme femme, qui lui avoit donné un fils pour être la consolation de sa vieillesse. Il fut inhumé dans la cathédrale de Basle, au milieu des tombeaux d'Erasme, de Grinæus, d'Œcolampade & de Sébastien Munster, comme on peut le voir dans l'histoire du président de Thou, ce juge éclairé du vrai mérite, & qui a fait un magnifique éloge de cet imprimeur.

Oporin n'étoit pas indigne de tenir sa place dans ce célebre monument des vertus & des talents des grands hommes. Sincérement attaché à la religion, d'une probité entiere, libéral au dessus de sa fortune envers tout le monde, & sur-tout à l'égard des gens de lettres, on peut dire qu'il posséda tous les talents du cœur. Sa piété filiale, sa tendresse fraternelle, éclaterent pour son pere & pour ses sœurs qu'il reçut chez lui, malgré le mauvais état de ses affaires. Avec des qualités si rares, il n'est pas étonnant qu'il ne se laissât jamais abattre par l'adversité; & qu'après avoir domté sa mauvaise fortune, il soutint encore avec fermeté les nouveaux malheurs dont il fut attaqué sur la fin de ses jours; car il mourut chargé de quinze mille livres de dettes, dont la plus grande partie fut remise à ses héritiers, en considération de ses vertus.

OPPENORD, (*Gilles-Marie*) architecte François, mort en 1730. Les François le regardent, en général, comme un architecte du premier ordre, & citent ses

ouvrages comme des modeles à ſuivre par les jeunes gens. Le duc d'Orléans, régent de France, juſte appréciateur des talents, lui donna la place de directeur des manufactures royales. Oppenord a laiſſé des deſſins que M. Huquier, artiſte intelligent & amateur, a ramaſſé au nombre de plus de deux mille; il en a gravé une bonne partie avec beaucoup de propreté. Oppenord eſt le Borromini des François; ſon goût pour les contours outrés doit être abſolument rejetté.

ORGAGNA, (*André* DE CICCIONÉ) peintre, ſculpteur, architecte & poëte, né à Florence en 1329, mort en 1389. Ses compatriotes préférerent les plans qu'il donna pour la place qu'ils ſe propoſoient de faire devant le palais, avec des galeries & des portiques, & pour le bâtiment de la monnoie. Il fut chargé de la conduite de tous ces édifices. La loge, qui eſt toute de pierre de taille & ouverte des deux côtés, fut bâtie avec beaucoup de ſoins. Les arcades, au lieu d'être en tiers-point, ſelon l'uſage univerſel de ce temps, furent faites en plein ceintre ou circulaires; ce qui produit un coup d'œil plus agréable & plus élégant. Orgagna fit entre les arcades de la principale façade ſept figures en demi-relief, qui repréſentent les vertus cardinales & théologales. Cette loge plaiſoit tellement à Michel-Ange Buanorati, que Côme I de Médicis lui ayant demandé un plan pour décorer la place du palais des magiſtrats, il lui répondit qu'il n'avoit qu'à faire continuer la loge d'Orgagna pour en environner cette place, parce qu'il ne pouvoit rien faire de mieux. Comme ce monument avoit coûté quatre-vingt-ſix mille florins, le prince fut épouvanté de la dépenſe, & s'en tint là. Un des grands inconvénients de cette fameuſe loge, c'eſt qu'elle eſt au ſeptentrion, & par conſéquent impraticable pendant l'hiver, à cauſe des grands vents. Orgagna fit encore bâtir une chapelle pour y placer l'image de la Vierge: ce petit édifice eſt d'un goût tudeſque & meſquin; mais le travail des ornements eſt admirable. On ne ſe laſſe point d'admirer

en même temps l'artifice que cet architecte a dû employer pour joindre les marbres, entre lesquels il n'y a ni ciment ni mortier. On y a suppléé par des crampons de cuivre qui lient les blocs de marbre dans l'épaisseur des murs, sans qu'on puisse les appercevoir. Orgagna étoit encore recommandable par ses vertus & par sa gaieté, qui le firent distinguer de tous les autres artistes ses contemporains. Le frere de cet architecte, qui étoit sculpteur, fit bâtir à Florence la tour & la porte de Saint-Pierre Gattolini. (*Vies des Architectes.*)

ORLAY *ou* ORLEY, (*Bernard* van) peintre de Bruxelles, florissoit vers 1535. Sa premiere maniere étoit seche & gothique; mais, dans un voyage qu'il fit à Rome, où il eut occasion d'étudier les ouvrages de Raphaël & de Jules Romain, il acquit plus de douceur & de *vaguesse*. De retour à Bruxelles, il peignit la plupart des vitres qui sont dans les églises de cette ville, & employa sous lui Tons, habile paysagiste, & Coeck, bon peintre & architecte. Charles-Quint le fit surintendant de ses ouvrages de peinture, & des manufactures de tapisserie, que les souverains faisoient alors exécuter en Flandre d'après les plus beaux dessins d'Italie.

ORPHÉE, poëte musicien : il étoit un des plus fameux & des plus anciens parmi les Grecs. Sa réputation étoit florissante dès le temps de l'expédition des Argonautes, du nombre desquels il fut, c'est-à-dire avant la guerre de Troye. Cependant, s'il en faut croire Aristote, Cicéron & quelques autres, ce n'est qu'un vain nom ; &, selon eux, il n'y eut jamais d'Orphée. Quelques-uns en récompense, tels que Suidas, en comptent jusqu'à cinq, dont ils nous apprennent certaines particularités; & il y a beaucoup d'apparence qu'il en a été d'Orphée comme d'Hercule, & qu'on a mis sur le compte d'un seul ce qui pouvoit appartenir à plusieurs. Quoi qu'il en soit, nous ne nous amuserons pas à rassembler tout ce que les poëtes & les mythologistes ont débité de fabuleux au sujet de ce musicien;

ce

ce sont des faits trop connus de tout le monde pour les citer ici.

Orphée étoit fils d'Œagre, roi de Thrace, & de la Muse Calliope, & on le fait pere de Musée. Il cultiva la cithare par préférence à tous les autres instruments. Aussi ceux qui vinrent après lui prirent-ils à tâche de l'imiter en cette partie; au lieu qu'il se proposa personnellement pour modele, dit Plutarque, puisqu'avant lui on ne trouve que des compositeurs d'airs pour la flûte. On dit qu'il reçut de Mercure ou d'Apollon même la lyre ou la cithare à sept cordes, auxquelles il en ajouta deux nouvelles, & qu'il fut l'inventeur du vers hexametre.

La grande liaison de la poésie, dans ces premiers temps, avec les sciences les plus sublimes, fit d'Orphée non-seulement un philosophe, mais un théologien. Il s'abstenoit de manger de la chair, & il avoit en horreur les œufs en qualité d'aliment, étant persuadé que l'œuf étoit plus ancien que la poule, & le principe de tous les êtres. Rien ne contribua davantage à lui donner de nouvelles idées sur les cérémonies de la religion, que son voyage en Egypte. Ce fut-là que, s'étant fait initier dans les mysteres d'Isis & d'Osiris, il acquit sur les initiations, les expiations, les funérailles, & d'autres points du culte religieux, des lumieres fort supérieures à celles qu'il avoit eues jusqu'alors.

De retour chez les Grecs, il les leur communiqua, en les accommodant à leurs notions; &, d'après les cérémonies funebres des Egyptiens, il imagina un enfer, dont l'idée se répandit dans toute la Grece. Sa femme étant morte, il alla dans un lieu de la Thesprotie, nommé *Aornos*, où un ancien oracle rendoit ses réponses en évoquant les morts. Il y vit sa chere Euridice; &, croyant l'avoir enfin retrouvée, il se flatta qu'elle le suivoit. Mais, ayant regardé derriere lui, ne la voyant plus, il en fut si affligé, qu'il se tua lui-même de désespoir. Quant aux poésies d'Orphée, ses hymnes, dit Plutarque, étoient fort courtes & en petit

nombre; mais, du côté de l'élégance, elles ne le cedent point à celles d'Homere.

ORRY, (*Marc*) imprimeur de Paris. Il est sorti de ses presses un grand nombre de livres. Il avoit pour devise un lion rampant levant les yeux vers un ciel étoilé, avec ces mots : *Ad astra per aspera virtus.* Nous lui devons plusieurs éditions curieuses, telles que *Artemidori Oneirocritica græc. lat. cum notis Nicolai Rigalti*, in-4°, 1603, ouvrage assez rare, & qui donne des explications des songes; *Laurentis Anatomia cum figuris*, in-fol. en 1599. Il a encore imprimé plusieurs autres livres, comme *Tibulli, Catulli & Properti cum notis variorum*, in-fol. 1608; *Philostrati opera studio Frederici Morelli, græc. lat.* in-fol. 1608, &c. Orry mourut en 1610. Après sa mort, Jeanne Mettayer, sa veuve, fit imprimer en société le *Coutumier général*, 2 vol. in-fol. 1615, édition regardée comme la meilleure par les connoisseurs.

ORTEMELS *ou* HORTEMELS, (*Marie-Magdeleine*) épouse de Charles-Nicolas Cochin pere, graveur, dont nous avons déja parlé, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions pour les arts, & sur-tout pour la gravure; elle y joignit de profondes connoissances dans la science du dessin. Les sujets qu'elle a traités sont d'une touche moëlleuse, spirituelle & hardie. Elle s'occupa plus particuliérement dans la suite à terminer au burin les sujets que son mari avoit disposés à l'eau-forte; elle en conservoit, avec intelligence, le goût & le pittoresque. Dans le recueil des peintures & sculptures de l'hôtel des Invalides, qui portent le nom de C. N. Cochin, les amateurs recherchent principalement les sujets où son épouse a mis la derniere main. Elle mourut aux galeries du Louvre en 1768, âgée de quatre-vingt-un ans.

OSTADE, (*Adrien* van-) peintre & graveur, né à Lubek en 1610, mort dans la ville d'Amsterdam en 1685, âgé de soixante-quinze ans. Les composi-

tions de ses petits tableaux ne sont pas plus relevées que celles de Teniers, de Brauwer, & des autres Flamands: ce sont toujours des tabagies, des cabarets, des cuisines. C'est peut-être un des maîtres des Pays-Bas qui aient le mieux entendu le clair-obscur; ses figures sont très-spirituelles, & il en peignoit souvent dans les paysages des meilleurs artistes de son pays. On ne peut rien voir de plus beau que ses tableaux d'écuries; la lumiere y est répandue si judicieusement, que le spectateur en est frappé. Tout ce qu'on pourroit demander à ce maître, seroit un dessin plus léger & des figures moins courtes.

Il exerça long-temps son art dans la ville de Harlem, avec beaucoup de réputation & de succès. L'approche des troupes Françoises l'alarma en 1672. Résolu d'aller dans son pays pour se mettre à l'abri des événements de la guerre, il vendit ses tableaux, ses meubles & tous ses autres effets. Arrivé à Amsterdam pour s'embarquer, il trouva un amateur qui l'engagea d'accepter un logement dans sa maison. Adrien, gagné par d'aussi bonnes manieres, abandonna le projet de son voyage, & travailla pendant plusieurs années à faire cette belle suite de dessins coloriés qui a passé depuis dans le cabinet de Vitzen. On y trouve plusieurs hôtelleries, des tabagies, des écuries & des habitations rustiques, dont il faisoit plus souvent voir le dedans que le dehors, avec une intelligence de couleur peu commune, & une vérité au dessus de toute expression.

Les tableaux de ce maître ne sont pas égaux; les médiocres, qu'on lui attribue mal-à-propos, sont de son frere Isaac van-Ostade qui étoit son éleve, & qui peignoit dans le même goût, sans avoir jamais pu atteindre à la perfection d'Adrien. M. le duc d'Orléans possede de cet artiste plusieurs morceaux. On a gravé d'après lui, & on a de sa main une suite de cinquante-deux estampes à l'eau-forte.

OTTO-VÉNIUS *ou* OCTAVIO van-VEEN, pein-

tre, né à Leyde en 1556, mort à Bruxelles en 1634. Il fut le maître du célebre Rubens, & c'est à lui que la France est redevable de l'intelligence du clair-obscur, dont il donna les regles & les principes. Son pere étoit bourguemestre, & sa mere Cornelia d'une des principales maisons d'Amsterdam. Il passa sa premiere jeunesse dans les écoles latines, & étudia le dessin chez Isaac Nicolas. Quelques dégoûts ralentirent ses progrès. Son pere l'envoya à Liege à l'âge de quinze ans; il y fut reçu avec amitié par le cardinal de Graesbeck ou Groosbeck, pour lors évêque & prince de cette ville. C'est à l'amitié de ce cardinal qu'il fut redevable des moyens qu'il eut d'étudier la peinture: il en reçut des lettres de recommandation pour le cardinal Maducio à Rome, qui conçut pour lui l'estime due à ses talents. L'école de Frédéric Zuccharo fut celle où il s'attacha entiérement, & en peu de temps il donna des marques de son habileté. Il quitta l'Italie après sept années d'études; il vint en Allemagne, & resta au service de l'empereur. De la cour de Vienne, il se rendit à celle de l'électeur de Baviere, & de-là chez l'électeur de Cologne. L'amour pour sa patrie l'emporta sur les honneurs & sur les pensions qu'on lui offrit. Les Pays-Bas Espagnols, dont pour lors le prince de Parme étoit gouverneur, fixerent Vénius. Ce prince le reçut avec une singuliere bonté, & ne fut pas long-temps à connoître son esprit & son génie; il l'honora du titre d'ingénieur en chef & de peintre de la cour d'Espagne. Otto-Vénius remplit ces deux places avec honneur.

La mort du duc de Parme l'obligea de changer de demeure; il choisit Anvers, où il exerça son génie & son pinceau à orner les églises & les édifices publics. Cette ville le chargea dans le même temps des dessins & de la direction des arcs de triomphe qui furent élevés à l'entrée publique de l'archiduc Albert. Ce prince fut surpris de l'ordonnance ingénieuse qui régnoit dans ces décorations: Vénius reçut de lui des marques utiles de protection. Il l'appella à Bruxelles,

& le fit intendant de la monnoie. Ce nouvel emploi ne l'empêcha point de peindre & d'écrire. Il fit les portraits de l'archiduc & de l'infante Isabelle en grand, qui furent envoyés à Jacques I, roi d'Angleterre.

Louis XIII voulut attirer ce peintre à sa cour ; mais les plus flatteuses promesses ne purent jamais le détacher du service de l'archiduc; il refusa même de faire quelques dessins pour les tapisseries du Louvre. Il laissa deux filles, qui se sont fait une réputation dans la peinture, Gertrude & Cornélie. Le chevalier Buttart, qui a écrit la vie d'Otto-Vénius, lui donne le nom d'historien & de poëte : il cite un grand nombre de ses ouvrages, entr'autres, l'*Histoire de la Guerre des Bataves* contre Claudius Civilis & Cérialis, tirée des quatre & cinquieme livres de Corneille Tacite: cet ouvrage est enrichi de quarante estampes; les *Emblêmes d'Horaces*, avec des observations latines, françoises, italiennes & flamandes; la *Vie de S. Thomas d'Aquin*, ornée de trente-deux planches; plusieurs *Emblêmes sur l'Amour divin & profane* : il dédia ce dernier ouvrage à l'infante Isabelle, qui, touchée de sa beauté, engagea Vénius à faire les Emblêmes de l'amour divin, ouvrage rempli d'art & de sçavoir. On a gravé d'après lui.

OUDENAERDE, (*Robert* van-) peintre & graveur, né à Gand en 1663, mort dans la même ville en 1743, âgé de quatre-vingts ans. Il étoit fils de Pierre van-Oudenaerde, maître de langues, qui lui enseigna le latin. La peinture cependant fut le seul talent auquel il se livra en entier. Mierhop fut son premier maître; ensuite de Cléef, dont la réputation l'emporta sur tous ceux de son temps, lui montra son art jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, qu'il fut envoyé à Tournay pour y apprendre le françois. Il y passa trois ans chez un peintre inconnu. Oudenaerde obtint, en 1685, la permission d'aller à Rome : il eut des lettres de recommandation qui aiderent à le faire connoître. Carle Maratte l'admit dans son école, & bientôt il mérita la

confiance de ce maître. Dans ses moments de repos il avoit essayé de graver à l'eau-forte, & son début manqua de le perdre pour toujours. Une esquisse de son maître, représentant le Mariage de la sainte Vierge, parut à notre éleve un objet bien digne d'être gravé. Sans le consulter & sans croire faire un crime, il la grava, & la donna à ses amis : quelques épreuves dispersées furent portées à un marchand d'estampes, qui en garnit sa boutique.

Maratte, en passant par-là, vit cette épreuve. Surpris d'abord, il demanda au marchand d'où elle lui venoit, & voulut en connoître l'auteur. On lui dit tout, sans aucun dessein de nuire. Maratte retourna chez lui, fâché de se voir si mal gravé, & d'être trompé par un homme qu'il n'avoit pas même soupçonné d'en être capable ; il le renvoya sans vouloir l'entendre. Si la colere du maître étoit fondée, jamais douleur n'égala celle de l'éleve ; il ne voulut ni retourner chez lui, parce qu'il étoit assez avancé pour sçavoir qu'il lui restoit des études à faire, ni entrer chez d'autres maîtres, dans la crainte d'irriter davantage celui dont il s'étoit attiré la colere. Enfin six semaines se passerent sans travail ni étude, occupé seulement de son malheur, se plaignant à tout le monde de son indiscrétion & de son innocence. Elle n'étoit pas inconnue à son maître, qui étoit lui-même fâché d'avoir été si rigoureux. Le hasard les fit passer tous deux, dans le même temps, sur la place Navonne. L'éleve le salua respectueusement, sans oser le regarder. Maratte l'appella, & lui dit froidement : *Gravez-vous encore quelques planches d'après moi, pour les vendre sans mon aveu?* L'innocence, dans la contenance d'Oudenaerde, acheva de le justifier : *Depuis ma disgrace*, lui dit-il, *mon cher maître, je n'ai eu aucune envie de graver ni de peindre, & je suis prêt d'abandonner un talent qui a causé mon malheur. — Et moi je vous exhorte de cultiver l'un & l'autre : mais je ne suis pas content de voir paroître en public mes ouvrages égratignés, au lieu de les voir gravés.*

Maratte ramena son éleve chez lui, & depuis ils furent toujours étroitement liés. Oudenaerde se fortifia dans la peinture & dans la gravure. Son maître le choisit alors pour donner au public ses principaux ouvrages gravés sous ses yeux, & qui sont aujourd'hui les délices des amateurs. Notre Flamand passa quinze années dans la plus étroite amitié avec son maître, qui vantoit autant son caractere que ses ouvrages. Il revint enfin dans sa patrie, après un séjour de trente-sept ans en Italie; il se fixa à Gand, où il peignit l'histoire & le portrait. Il fut accablé d'ouvrage; c'étoit à qui en auroit des premiers. Les églises & les palais furent embellis de sa main; il ne grava plus que des petites planches pour son amusement, & même très-peu. La maniere de dessiner & de peindre de van-Oudenaerde tient entiérement de celle de Maratte. Sa couleur est vigoureuse; un pinceau flatteur lui réussit dans le portrait où il avoit un succès étonnant. Sa touche est franche & facile: son dessin est correct. Quant à sa composition, la marche en est belle, sévere & spirituelle. Il étoit regardé comme un des premiers poëtes de son temps; avantage qui lui concilia l'estime de tous les gens de lettres.

OUDRY, (*Jean-Baptiste*) peintre, né à Paris en 1686, mort en cette ville en 1755, âgé de soixante-neuf ans. Il ne voyoit que des tableaux chez son pere qui en faisoit commerce, & qui étoit de l'académie de Saint-Luc. Le jeune homme devint son éleve; il passa ensuite chez de Serre, peintre des galeres du Roi à Marseille. Son inclination naturelle lui fit demander d'entrer chez Largilliere, qui étoit ami de son pere, & qui l'avança considérablement dans la partie du coloris. Ce maître, après lui avoir fait copier au Luxembourg des tableaux de Rubens, le mit à peindre dans tous les genres: ce fut alors qu'il développa tous ses talents. Il se porta naturellement à peindre des animaux, des fruits & des fleurs; ses tableaux étoient accompagnés de fonds d'architecture & de paysages

très-agréables. Dans le temps qu'il peignoit le portrait, il fit celui du czar Pierre I, en pied. Ce prince en fut si content, qu'il l'engagea à le suivre en Moscovie; mais ses amis l'en détournerent, & il fut obligé de se cacher lorsque ce prince partit. Un jour qu'il peignoit le portrait d'un chasseur, il l'accompagna de son chien, & le peignit si parfaitement, que Largilliere lui dit en badinant: *Tu ne seras jamais qu'un peintre de chiens*; prédiction qui s'est vérifiée dans la suite. Oudry resta cinq années chez Largilliere, à qui il fut aisé, vu les heureuses dispositions de la nature, d'en faire un habile homme. Il fut reçu à l'académie royale en 1717, en qualité de peintre d'histoire. Son tableau de réception est l'Abondance. Oudry fut élu professeur, pensionnaire du Roi, avec un logement & un attelier dans le palais des Thuileries.

Son talent particulier de peindre les animaux, fut cause que le Roi lui donna ordre de se trouver à sa suite quand il alloit courir le cerf, afin de dessiner d'après nature les événements de la chasse: il y avoit exprès des chevaux entretenus pour lui. Ces sortes d'études lui servirent à peindre un grand tableau qui est à Marly; le Roi y est représenté à cheval au milieu de douze seigneurs & officiers tous ressemblants: les chevaux & les chiens sont si bien imités, que Louis XV les nommoit les uns après les autres. Le peintre s'est peint dans un coin du tableau, dessinant la chasse. On ne peut se figurer combien ce morceau lui a coûté de temps & d'études. Si-tôt qu'il arrivoit un oiseau rare à la ménagerie du Roi, on le lui envoyoit pour le peindre: les fleurs, les fruits, les légumes, tout étoit traité supérieurement; & il a peint des vases & un bas-relief en bronze, qui trompent tous les spectateurs.

Son maître, Largilliere, fut si content de deux chasses copiées d'après un Hollandois, l'une d'un sanglier, l'autre d'un ours, qu'il lui ouvrit sa bourse pour les acquérir; Oudry refusa l'argent, & les lui offrit. Jamais peintre n'a été plus laborieux: à peine prenoit-il une

après-dînée pour son plaisir, peignant sans cesse, allant dessiner d'après nature des animaux & des paysages. Il a été plusieurs fois à Dieppe, pour peindre des poissons dans leur fraîcheur. Oudry, dans ses dernieres années, fut nommé directeur de la manufacture des Gobelins, & le devint de celle de Beauvais dont il étoit entrepreneur. Comme il étoit fort replet, il eut une attaque d'apoplexie, en 1755, mêlée de paralysie; &, se sentant les doigts engourdis, il en conçut un si grand chagrin, qu'il ne cessoit de dire : *Je mourrai si je ne travaille plus.* Trois mois après cette attaque, il voulut, suivant sa coutume, aller à Beauvais, espérant que l'air lui feroit du bien; mais la mort l'enleva en cette ville. On a gravé d'après lui.

OUVRARD, (*René*) musicien, né à Chinon en Touraine, mort en 1694. Il fut maître de musique de la Sainte-Chapelle de Paris, pendant plus de dix ans; il obtint ensuite un canonicat à l'église de Saint-Gatien de Tours. Non-seulement il étoit versé dans la musique, mais il possédoit presque toute les sciences. Il étoit poëte, mathématicien, théologien & controversiste. Le docteur Arnaud l'estimoit beaucoup. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés, presque tous sur des matieres ecclésiastiques. En 1660, il en publia un qui est intitulé : *Secret pour composer en musique par un art nouveau.* Nous ignorons s'il mérite des éloges. Cet auteur a laissé quelques manuscrits, parmi lesquels on cite une dissertation sur le traité de Vossius, *De Poëmatum cantu & viribus Rhythmi*, & une histoire de la musique.



PADOUAN, (*Louis* LÉON, dit LE) peintre, & graveur en médailles, né à Padoue, mort à Rome, âgé de soixante-quinze ans, au commencement du dix-septieme siecle. Il se consacra principalement au portrait, genre dans lequel il réussit, ayant pris le goût de Giorgion & du Titien qu'il avoit choisis pour modeles; mais il se distingua encore plus en gravant de très-belles médailles sur l'acier & sur l'argent. Il eut un fils qu'on appella aussi *le Padouan*, quoique né & mort à Rome, âgé de cinquante-deux ans. Ce fils peignit si bien dans la maniere de son pere, qu'il est très-difficile de distinguer leurs ouvrages.

PAGAN, (*Blaise-François*, Comte DE) né à Remies, près de Marseille, en 1604, mort à Paris en 1665. On peut voir, dans le *Dictionnaire de Moréri* & dans les *Hommes illustres* de Perraut, quelques traits de la vie du comte de Pagan, qui, selon les paroles de Louis XIII, *étoit un des plus honnêtes, des mieux faits, des plus adroits & des plus vaillants hommes de son royaume*. Nous nous bornerons à dire qu'ayant entiérement perdu la vue en 1642, par une maladie qu'il eut en Portugal, il résolut alors de se rendre au moins utile à sa patrie par son esprit, ne pouvant plus la servir par son bras & par son courage. Il reprit avec plus d'ardeur que jamais l'étude des mathématiques, & sur-tout des fortifications pour lesquelles il avoit toujours eu la plus vive inclination. Il mit au jour, en 1645, son *Traité des Fortifications*, le meilleur ouvrage qui eût paru jusqu'alors sur cette matiere, & dont on a dit que, si l'on a fait depuis de nouvelles découvertes, elles en sont sorties en quelque façon, comme les conclusions sortent de leurs principes. Cependant ces principes furent dans la suite détruits par le célebre Vauban. Il prouva qu'ils avoient le défaut

de rendre les flancs trop courts, trop étroits & trop serrés. Le comte de Pagan publia sur les mathématiques plusieurs autres ouvrages, qui, par leur nature, auroient dû, ce semble, l'empêcher de donner dans l'astrologie judiciaire. Quoiqu'il ait été le plus retenu de ceux qui ont écrit sur cette matiere, ce qu'il en dit ne sçauroit être mis au nombre des choses qui doivent lui faire de l'honneur.

PAGGI, (*Jean-Baptiste*) peintre & noble Génois, né en 1556, mort en 1629. Dès son enfance, il montra la plus vive inclination pour la peinture. Son pere, voulant s'opposer à ce penchant, lui fit apprendre les mathématiques, & employa tous les moyens capables de l'éloigner de cet art, qui, à mesure qu'il croissoit en âge, faisoit ses plus cheres délices. Enfin sa mere obtint qu'on ne le contrariât pas davantage. Le jeune homme ignoroit encore la maniere de mélanger les couleurs, lorsque, introduit dans un endroit où un peintre étoit occupé à faire un portrait qui manquoit absolument de ressemblance, il prit luimême des couleurs, & fit ce que l'autre n'avoit pu exécuter. Cet heureux essai lui donna de la confiance. Il réussit à faire plusieurs tableaux qui furent assez estimés; & cependant il n'avoit pas encore eu de maître. Il se mit ensuite sous la discipline du Cangiage, qui lui développa tous les secrets de la peinture. Obligé de sortir de Genes, à cause d'une affaire malheureuse dans laquelle il étoit impliqué, il se rendit à Florence, où le duc Ferdinand de Médicis lui fit un accueil digne de sa naissance & de ses talents. Dans la suite, ayant eu la permission de retourner dans sa patrie, il s'y occupa sans cesse, ou à peindre des tableaux, ou à graver des planches de cuivre, ou à composer un livre sur la peinture, intitulé : *Definizione & Divisione della Pittura, di gio Battista Paggi, nobile Genovese è Pittore*, in-folio.

PALISSY, (*Bernard* DE) peintre sur verre. Cet artiste naquit à Agen : on ignore l'année de sa mort;

mais on sçait que cet homme célebre vivoit encore en 1584, étant alors âgé de soixante ans. Il ajoutoit à la pratique du dessin de la peinture sur verre, celle du génie, de la géométrie & de l'arpentage, & il fut chargé par ordre des magistrats de lever les plans qui servoient à régler les procédures. Il s'étoit établi à Saintes, où il s'occupoit de préférence à la peinture sur verre. Un génie vaste & laborieux, quoique sans culture, le rendoit capable de beaucoup d'observations sur la nature de son art. Dès 1563 il fit imprimer *in-4°*, à la Rochelle, son traité intitulé : *Recette véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à augmenter leurs trésors, avec le dessin d'un jardin délectable & utile, & celui d'une forteresse imprenable*, que l'on regarde comme le plus curieux de ses ouvrages. Dix-sept ans après, il en fit imprimer un autre à Paris, sous le titre de *Discours admirable de la nature des eaux & fontaines, des métaux, des sels, des salines, des pierres, des terres, du feu & des émaux ; avec un Traité sur la marne nécessaire à l'agriculture.* On y voit qu'ayant essayé de passer de son premier état, sans cependant l'abandonner entiérement, à celui de modeler la terre, & de la revêtir de peinture en émail par la recuisson; qu'après environ vingt années d'épreuves & d'essais plus ruineux les uns que les autres; qu'après, comme il le dit lui-même, *un millier d'angoisses très-cuisantes*, il réussit enfin, & mérita le titre glorieux d'*Inventeur des rustiques figulines du Roi & de la Reine sa mere.* Son second ouvrage fut le fruit de différentes observations que ses essais divers sur les émaux lui avoient donné occasion de faire. Ce qu'il sera toujours difficile de concevoir, c'est que l'expérience suppléa tellement chez lui à la science, que, sans sçavoir ni latin ni grec, il se mit en état de donner, dans Paris même, sous les yeux des plus habiles physiciens de son temps & des hommes les plus expérimentés, des leçons d'histoire naturelle. Ses ouvrages ont été réimprimés à Paris en 1636, en un volume *in-8°*, sous ce titre : *Le Moyen de devenir riche, ou la Maniere véritable par laquelle tous les*

hommes de la France pourront apprendre à multiplier & à augmenter leurs trésors & possessions ; avec un Discours de la nature des eaux & fontaines, tant naturelles qu'artificielles.

PALLADIO, (*André*) architecte, né à Vicence en 1508, mort en 1580. Cet homme célebre s'appliqua, dès les premieres années de sa jeunesse, à l'étude de l'architecture, qu'il fit précéder par celle des belles-lettres & de la géométrie. Il s'attacha singuliérement à méditer les ouvrages de Vitruve & d'Alberti. Le fameux Jean-George Trissin, son compatriote, lui servit de Mécene, & le mena trois fois à Rome avec lui. Palladio profita de ces différents voyages pour mesurer tous les anciens édifices de cette ville & de ses environs. On ne sçauroit trop admirer la sagacité avec laquelle il en concevoit les plans & toutes les ressources de l'art, dont les anciens faisoient un si grand usage dans leurs bâtiments. Notre artiste ne vit jamais d'édifices antiques, qu'il n'en examinât les fondements, quelque dégradés qu'ils fussent. Il concevoit facilement le plan de tous les monuments, d'après les vestiges qu'il en appercevoit. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ses propres ouvrages, parce qu'il nous meneroit trop loin; nous nous contenterons de quelques réflexions générales.

Palladio ne fit de si grands progrès dans la théorie de l'architecture, que parce qu'il avoit étudié, avec la plus grande attention, les anciens monuments & les ouvrages de Vitruve. Ce fut lui qui fit connoître à Monsignor Barbaro la véritable forme des théâtres des Romains, & qui lui traça exactement l'ancienne volute ionique. Il dessina encore toutes les figures de Vitruve, que ce prélat mit au jour pour la premiere fois en 1556. Il éclaircit les Commentaires de César par de sçavantes notes, & par quarante figures gravées en cuivre, qui représentoient les faits d'armes, les circonvallations des villes & les logements des soldats. Cet artiste écrivit encore sur Polibe, & le com-

menta. Cet ouvrage, qui n'a pas été imprimé, fut dédié au grand-duc, François de Toscane, qui l'accepta en hommage avec la plus grande satisfaction. Palladio fit imprimer quatre fameux ouvrages qui forment un traité complet d'architecture, dont on a fait une foule d'éditions, & qui ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe. Le même architecte avoit encore beaucoup écrit sur les théâtres, les amphithéâtres, les arcs de triomphe, les thermes, les aqueducs, & sur la maniere de fortifier les villes & les ports de mer. Mais la mort, qui surprit ce grand homme, ne lui permit pas de publier ce grand ouvrage. Ces manuscrits demeurerent entre les mains du sénateur Jacques Contarini, son protecteur & son ami, qui avoit une très-belle bibliotheque & un cabinet des plus curieux. Ce seigneur étant mort subitement, les dessins de Palladio furent dispersés. Milord Richard, comte de Burlington, en acheta beaucoup, & en publia un volume sous le nom des *Thermes des anciens*; il n'y manque que le plan des bains d'Agrippa. Le public & la postérité, véritables juges du mérite des grands hommes, ont rendu à Palladio toute la justice que méritoient ses ouvrages. On voit son nom sur plusieurs des édifices qu'il fit construire. Les nations les plus policées & les plus instruites de l'Europe étudient ses œuvres, & les Anglois sur-tout le regardent comme le Newton de l'architecture. Palladio avoit un tel goût pour l'antiquité, qu'il apprit jusqu'à la tactique des anciens. Il s'y rendit si habile, qu'il exerça un jour, en présence d'une foule d'officiers, plusieurs pionniers & plusieurs forçats selon la méthode des Romains, & leur fit exécuter, sans la moindre confusion, toutes les manœuvres de la guerre.

Cet artiste employa la brique dans tous ses édifices, à l'imitation des anciens; il donnoit pour raison que les bâtiments antiques, qui avoient été bâtis en brique, étoient beaucoup mieux conservés que ceux où l'on avoit employé la pierre. Il est hors de doute que les édifices, bâtis selon la maniere de Palladio, sont

d'une plus grande durée. Les briques, étant beaucoup plus poreuses que la pierre, attirent la chaux, & se lient fortement entr'elles, pour ne former qu'une seule masse : les pores trop serrés de la pierre empêchent, au contraire, cette liaison intime. D'ailleurs les briques sont beaucoup plus légeres, & ne sont point sujettes à être calcinées dans un grand incendie. Quant à la commodité des édifices bâtis par Palladio, un bel-esprit a dit qu'il est plus agréable d'habiter une maison distribuée à la Françoise, qu'un édifice construit par notre architecte. Le sentiment de cet auteur est juste au premier coup d'œil. Ce n'est pas que Palladio n'ait eu en vue la convenance & la commodité dans ses distributions ; mais il auroit dû, à l'imitation des premiers architectes, disposer ses appartements selon l'usage & les mœurs de son temps. L'architecture varie en cela, selon les temps & les lieux. C'est pour la noblesse & la magnificence des édifices, que l'on doit sur-tout examiner avec attention les ouvrages de Palladio. Comme il eut toujours sous les yeux la maniere des anciens, il se forma un caractere simple & majestueux.

Cet architecte ne put pas conduire lui-même la plupart des édifices dont il fut chargé ; & plusieurs n'ont été bâtis qu'après sa mort. On y remarque cependant quelques petites fautes dont on ne doit pas tenir compte. Palladio mourut à l'âge de soixante-onze ans, estimé & respecté par tous les membres de l'académie Olympique. Il fut enterré dans l'église de la Sainte-Couronne, qui appartient aux Dominicains de Vicence. Il étoit d'une petite taille & d'une jolie figure ; son abord étoit doux & facile. Il aimoit la plaisenterie fine & délicate ; il fut toujours plein de respect pour les grands, modeste & familier avec ses inférieurs. Palladio étoit lié avec tous les artistes & les gens de lettres de son temps. Il parloit peu à ses ouvriers ; mais il les instruisoit avec bonté. Il eut trois fils ; le premier, qui se nommoit *Léonidas*, fut architecte, & l'aida dans ses travaux ; le second, nommé

Horace, s'appliqua à la jurisprudence: l'un & l'autre moururent jeunes; le troisieme fils de Palladio se nommoit *Silla*: il s'appliqua à l'architecture, & survécut à son pere. (*Vies des Achitectes.*)

PALLIOT, (*Pierre*) imprimeur & libraire ordinaire du Roi, historiographe & généalogiste des duché & comté de Bourgogne, né à Paris en 1608, mort en 1698, à Dijon où il s'étoit établi depuis l'âge de vingt-cinq ans. Le mariage qu'il fit dans cette derniere ville avec Vivande Spirinx, fille d'un imprimeur-libraire, le détermina à embrasser la profession de son beau-pere, & peu de personnes l'ont exercée avec autant de distinction. Non-seulement il étoit versé dans son art; mais il avoit des connoissances qui pourroient faire honneur aux sçavants les plus renommés. Il étoit exact, laborieux, infatigable. Il se dévoua principalement à l'étude du blason & des généalogies, & il a donné sur ces matieres des ouvrages qui sont très-recherchés par les curieux. Voici les titres de quelques-uns: *Le Parlement de Bourgogne, ses origines, qualités, blason*, in-folio, en 1660. *La vraie & parfaite Science des armoiries de Gelliot, augmentée de plus de six mille écussons*, in-folio, en 1660. *Extrait de la Chambre des Comptes de Bourgogne*, in-folio. *Histoire généalogique des Comtes de Chamilli.* Il a encore laissé treize volumes in-folio de *Mémoires manuscrits touchant les familles de Bourgogne.* Ce qui est assez rare & digne de remarque, c'est que cet auteur ne se contenta pas d'imprimer ses livres; il grava encore lui-même le nombre infini de planches dont ils sont remplis.

I. PALME, (*Jacques*) peintre, né à Farinatta en 1540, mort à Venise en 1588. Quoiqu'il soit mort dans un âge peu avancé, on le nomme Palme *le Vieux*, pour le distinguer de son neveu Jacques Palme, connu sous le nom de Palme *le Jeune.* On l'envoya à Venise, dès ses premieres années, pour entrer dans l'école du Titien, dans laquelle il ne tarda guere à se distinguer parmi les autres éleves. Sans atteindre à la finesse &

au

au moëlleux du pinceau de son maître, sa maniere fut si conforme à la sienne, qu'on le choisit, après la mort du Titien, pour mettre la derniere main à un tableau d'une descente de croix. Il s'en acquitta dignement, & de la maniere la plus respectueuse pour son maître.

Le Palme est plus estimé pour l'union des couleurs, pour leur fonte & pour sa grande patience à finir, que pour la fierté, la correction du dessin & la noblesse des pensées. Il faisoit tout d'après nature, peignoit jusqu'à la mollesse de la laine ; & l'on s'apperçoit, quoique son ouvrage soit très-fini, qu'il est facile & fait au premier coup. Ce peintre posoit d'abord sa couleur fraîche, ensuite il retouchoit son ouvrage, le chargeoit de couleurs & de glacis, de la même maniere que le Titien & le Correge l'ont pratiquée ; ce qui a rendu sa peinture très-moëlleuse. Ses chairs étoient si fraîches, qu'un poëte Vénitien dit qu'elles étoient vivantes, & non peintes. Un autre, faisant allusion à son nom de Palme, dit que ce peintre, après avoir long-temps, par son grand coloris, défié la nature même, il en avoit glorieusement obtenu la palme, dont en signe de victoire il avoit pris le nom.

Le Palme ne perdoit jamais son sujet de vue ; il le traitoit avec le même feu, jusqu'à ce qu'il l'eût fini, contre l'ordinaire de la plupart des peintres qui, en terminant leurs ouvrages, en alterent souvent l'esprit. Il faisoit fort bien le portrait, & ses draperies étoient vagues & de bon goût. Si le Palme fût mort immédiatement après deux ou trois célebres ouvrages qu'il a faits, il passeroit pour le meilleur peintre que nous ayons eu. Son mérite inégal a toujours décliné depuis, & a trompé tous les connoisseurs ; ses premiers tableaux doivent servir d'excuse à la foiblesse des derniers. On voit ses ouvrages à Venise, à Lucques, à Dusseldorp, chez le Roi, & au Palais-Royal.

II. PALME, (*Jacques*) peintre, né à Venise en 1544, mort en 1628, âgé de quatre-vingt-quatre

ans ; on le nomme Palme *le Jeune*, parce qu'il étoit né quatre ans après son oncle. Son pere, Antoine Palma, peintre médiocre, fut, dit-on, disciple du Tintoret, dont il a assez suivi le goût ; il faisoit dessiner son fils & peindre d'après les plus beaux tableaux. Pendant qu'il copioit, à l'âge de quinze ans, dans l'église des Jésuites, le S. Laurent du Titien, le duc d'Urbain Guido Ubaldo prenoit souvent plaisir à le voir peindre. Un jour qu'il entendoit la messe, il fit le portrait du duc, sans être apperçu que de ses gens, qui ne manquerent pas d'en informer leur maître à son retour. Le jeune peintre fut mandé, & reçut le prix du portrait & de la copie qu'il avoit faite du tableau du Titien. Le duc, charmé de ce mérite naissant, mena le Palme à Urbain, & lui procura toute la facilité nécessaire pour continuer ses études : il l'envoya à Rome, & le recommanda à son frere le cardinal, qui le protégea toujours.

Après avoir passé huit ans à Rome dans des occupations utiles, il retourna à Urbain, ensuite à Venise, & revint à Rome. Mais, ne voulant point travailler sous la direction d'un chef, il retourna de nouveau à Venise, où il demeura toujours. Comme on estimoit son goût de peinture, tant pour la légéreté de la touche, que pour le beau génie & les plis des draperies, il fut préféré à son oncle, au Tintoret, à Paul Véronnese, & à plusieurs autres peintres. Souvent le Vittoria le consultoit, & lui faisoit retoucher ses tableaux. Après la mort du Tintoret & du Bassan, sa fortune & sa réputation augmenterent considérablement ; on le regarda comme le premier peintre de Venise. Le duc de la Mirandole le manda, & il peignit dans un plafond de son palais l'histoire de Psyché, dans un autre la création du monde, enfin l'âge de fer. Il envoya des tableaux à Rome, à Padoue, à Vicence, à Véronne, à Bresse, à Bergame & autres villes. Ce fut alors qu'il changea sa maniere de peindre, pour en prendre une plus expéditive.

Le Palme étoit bien fait, d'une complexion propre

au travail, fort ſpirituel, & aimé des gens de lettres; ſon humeur joviale engageoit le Guarini & le chevalier Marin à le viſiter ſouvent. Quand on lui diſoit que quelques peintres critiquoient ſes tableaux : *Bon*, répondoit-il, *voilà une agréable nouvelle pour moi; c'eſt une marque qu'ils ſont jaloux de mes ouvrages*. Dans une viſite que lui rendit le cavalier Joſépin, ne voyant chez lui que des tableaux ébauchés, il lui dit qu'il vouloit venir demeurer quelque temps avec lui, pour apprendre à faire de ſi belles ébauches : *Je vous l'enſeignerai avec plaiſir*, dit le Palme, *à condition que vous me permettrez d'aller à Rome chez vous, pour que vous m'appreniez à les finir*. On voit ſes ouvrages à Rome, à Veniſe, à Duſſeldorp & au Cabinet du Roi.

PAMPHILA, fille de Platis, va nous fournir l'occaſion de donner ici quelques détails hiſtoriques ſur les étoffes de ſoie. Comme ils ſont inſtructifs & curieux, nous ſommes perſuadés que nos lecteurs les verront avec plaiſir. Nous les tirons de l'ouvrage intéreſſant du préſident Goguet. On raconte que ce fut Pamphila qui, dans l'iſle de Cos, trouva la premiere l'invention de mettre la ſoie en œuvre. Mais, pour un ou deux auteurs qui racontent cette fable, tous les autres conviennent que la ſoie a été découverte par des peuples nommés *Seres*, qui ſont les Chinois. Voſſius rapporte que les Perſes ont appris des Chinois à travailler la ſoie, & qu'enſuite ils l'ont tranſmis aux Grecs, puis aux Italiens. Saumaiſe dit que la premiere étoffe qu'on ait eue en Europe, fut après la conquête de la Perſe, par Alexandre. Le P. Kirker aſſure qu'on connoiſſoit à la Chine le travail de la ſoie, plus de huit cents ans avant Jeſus-Chriſt. Quoique les Romains aient eu très-anciennement connoiſſance de la ſoie, ils ne s'en procuroient que par la voie du commerce avec les Perſes & les Grecs; elle ſe vendoit au poids de l'or, ainſi que Vopiſcus, dans la Vie d'Aurélien, le dit expreſſément : (*Libra auri tunc, libra ſerici fuit.*)

Les loix du code, au titre *De Veſtibus holoſericis*,

nous apprennent que les Romains avoient une très-grande connoissance des teintures, tant en laine qu'en soie. Les empereurs Valentinien, Valens & Gratien, défendirent de faire des habits tout de soie pour qui que ce fût, & ne permirent ce travail que dans l'appartement de leurs femmes, & pour eux-mêmes: mais Justinien, qui rapporte à l'endroit cité la constitution de ces trois empereurs, n'en défendit l'usage qu'aux hommes; &, pour donner aux ouvriers de l'émulation, il empêcha de vendre de la soie aux étrangers, & n'en permit l'achat que sous l'autorité du magistrat qui présidoit au commerce; enfin ce prince, voyant avec peine la cherté exorbitante de cette denrée, envoya, en 555, deux moines en Chine, pour y apprendre l'art d'élever les vers à soie, d'en tirer la soie & de l'employer, & pour en apporter avec eux. Le retour des moines ne fut pas fort heureux; car il paroît que, s'ils s'étoient chargés de ces vers, ils moururent en chemin. Mais l'empereur crut qu'on transporteroit plus aisément des œufs, & les y renvoya: ils en apporterent en effet des millions, & cette espece de culture ne fit qu'augmenter de plus en plus. On avoit cru jusqu'alors que la soie venoit sur les arbres, comme le coton: peut-être avoit-on déja connoissance de cette espece de soie plante dont parlent les naturalistes. Quoi qu'il en soit, la soie étoit si précieuse en ces temps reculés, que Lampride reproche à Héliogabale, comme une infamie, d'avoir porté un habit tout de soie.

Nous avons dit que Justinien envoya des moines à la Chine, pour apporter en Europe des œufs de vers à soie; nous ne voyons pas pourquoi ce prince envoyoit si loin chercher ce qu'il pouvoit trouver chez les Perses & chez les Grecs, qui avoient déja des manufactures: car, dans la fameuse guerre que ces peuples eurent ensemble, & où les Grecs avoient l'avantage, ils leur enleverent leurs ouvriers & l'art de cultiver la soie. L'histoire nous apprend que Lucullus, amateur des beaux-arts, quand les Romains se furent

rendus maîtres de la Grece, fit transporter à Rome, pour décorer son triomphe, toutes les richesses d'Athenes, parmi lesquelles plusieurs auteurs ont conjecturé qu'on trouva des soies & des étoffes fabriquées. Environ l'an 1130, Roger, roi de Sicile, établit à Palerme & en Calabre des manufactures d'étoffes de soie, qui furent dirigées par des ouvriers qu'il avoit amenés d'Athenes, de Corinthe, &c. dont ce prince avoit fait la conquête lors de son expédition de la Terre-sainte. Mézeray ajoute qu'insensiblement le reste de l'Italie & l'Espagne apprirent des Siciliens & des Calabrois la maniere de gouverner les vers à soie, & l'art de travailler la soie.

Mézeray rapporte encore que les François, comme voisins des Italiens & des Espagnols, commencerent à les imiter dans ce précieux travail, un peu avant le regne de François I; ce qui ne fait pas remonter bien haut l'origine de cette partie de nos connoissances, à laquelle nous avons donné depuis tant de perfection. Louis XI, en 1470, fit venir à Tours des ouvriers de la Grece, de Genes, de Venise & de Florence, pour y établir des manufactures d'étoffes de soie; & en 1480 il accorda de très-beaux privileges, qui leur furent confirmés par Charles VII, son fils, en 1497.

Il paroît que c'est à Tours que se sont fabriquées les premieres étoffes de soie en France; & cependant les Avignonois prétendent être les plus anciens dans l'art de traiter les vers à soie, & de fabriquer les étoffes; & voici comme ils le prouvent. Lorsque le Comtat Venaissin fut donné au pape, environ l'an 1268, ses légats en cette contrée introduisirent, selon eux, à Avignon de la soie, des vers à soie & des mûriers; & les papes, ayant établi dans cette ville le saint Siege apostolique, encouragerent cette manufacture naissante, où on ne faisoit alors que les *doucettes*, espece d'étoffe dont la chaîne étoit de soie, & la trame de laine. Bientôt après on parvint à y fabriquer des étoffes toutes de soie, & même façonnées, telles que le damas. Ils assurent que quelques ouvriers Avignonois,

mécontents, se joignirent à d'autres ouvriers Italiens; & établirent des manufactures à Lyon, vers le regne de François I, qui, par la protection qu'il accorda aux manufactures, donna lieu à ces émigrations.

Les fabriquants de Nîmes conviennent de bonne foi, qu'ils tiennent d'Avignon leurs manufactures. Quoiqu'il y ait très-long-temps que ce travail y soit en vigueur, on ne sçauroit fixer l'époque de son établissement à Nîmes, à cause des guerres civiles qu'elle a souvent essuyées, & qui ont toujours nui aux progrès de cette importante branche de commerce. Malgré les soins que François I, Charles VII & ses successeurs se sont donnés pour procurer aux manufactures l'accroissement qu'elles ont pris depuis, elles n'ont pas fait de grands progrès dans ce temps-là. Il étoit réservé à Henri IV de fournir à son peuple cette nouvelle ressource pour l'industrie. Il appella en France les meilleurs ouvriers & fabriquants, & les y fixa par des privileges utiles & des distinctions flatteuses. Il encouragea les fabriques de Lyon, rectifia les réglements de celles de Tours, accorda de nouvelles lettres-patentes à la ville de Nîmes, & établit des manufactures dans la capitale. Quelques-uns prétendent même qu'il accorda des lettres de noblesse à quatre particuliers, avec une somme considérable pour soutenir cet établissement; car le commerce n'étoit pas alors dans cet état d'avilissement où la noblesse l'a plongé depuis, & d'où la bienfaisance éclairée de Louis XV l'a tiré, en accordant aux commerçants des distinctions honorables. Louis XIII & ses successeurs ont aussi constamment donné aux manufactures des marques de la protection qu'elles leur ont paru mériter; &, depuis cette heureuse époque, celles de Paris surtout ont toujours été en augmentant. Enfin on peut dire que les manufactures d'étoffes de soie paroissent être parvenues dans ce siecle au plus haut point de perfection où elles puissent atteindre, puisqu'on compte de nos jours plus de deux cents sortes d'étoffes différentes, entre lesquelles plus de cent cinquante ont été

inventées depuis 1730. Nous devons un accroissement aussi considérable à la sagesse des loix qu'on a faites depuis cette époque pour cette branche de commerce. La collection des lettres-patentes, d'édits & de déclarations de Louis XV, qui la concernent, seront à jamais l'histoire la plus exacte de son avancement en France.

PAMPHILE, peintre de l'antiquité, né en Macédoine sous le regne de Philippe, fut disciple d'Eupompe. Il avoit une si grande idée de la peinture, qu'il ne croyoit pas qu'on pût y devenir habile sans l'étude des belles-lettres & de la géométrie. Il y étoit lui-même très-versé; & il sçavoit en faire une heureuse application dans ses ouvrages. Sa réputation se répandit bientôt, & lui attira des disciples de toutes les parties de la Grece. Il n'en recevoit aucun qui ne fût en état de lui payer un talent pour tout le temps qu'il le gardoit chez lui, disent les uns, & seulement pour chaque année, selon les autres. Le célebre Apelle & Mélanthius ne firent pas difficulté de lui donner cette somme.

C'étoit à Sicyone que cet artiste avoit ouvert son école. Il fit rendre, par les magistrats de cette ville, un édit qui devint ensuite général dans toute la Grece, portant que les jeunes gens d'une naissance libre & distinguée apprendroient à dessiner avant toutes choses, & que les esclaves ne pourroient point exercer cet art. Ce fut sans doute la raison pour laquelle la peinture se conserva depuis parmi les Grecs dans une si grande considération. Pamphile avoit honoré lui-même sa profession par des mœurs intactes & des procédés nobles.

PANTOMIME *ou* PANTOMIMES. Ce nom est formé de deux mots grecs, *παν* qui signifie *tout*, & *μιμος* qui signifie *comédien*. On nommoit ainsi des hommes qui se donnoient en spectacle au peuple, & qui sçavoient par de simples mouvements, par des signes, par des gestes & par des danses, exprimer de la maniere la plus parfaite & la plus sensible toutes les pas-

fions, tous les caracteres, tous les événements, enfin toutes les chofes poffibles. Il fe préfente ici d'abord une queftion à traiter. Les Pantomimes étoient-ils la même chofe que les Mimes? Un auteur, qui paroît avoir approfondi cette matiere dans un ouvrage intitulé *Recherches hiftoriques fur les Mimes & les Pantomimes*, prétend qu'il y avoit une grande différence entr'eux. Il croit cependant que leur origine eft la même, & qu'ils viennent tous de ces anciens Hiftrions qui, fortis du fond de l'Etrurie, s'établirent à Rome; mais, tandis que la plupart des Mimes s'occuperent feulement à repréfenter des farces fans aucune liaifon, il y en eut quelques-uns qui, par un exercice continuel, porterent leur art fi loin, qu'ils fçurent exprimer par leurs geftes & leurs mouvements une action principale, & repréfenter une intrigue fuivie.

Tel étoit l'état des chofes, lorfque Batyle & Pylade formerent de concert à Rome, fous l'empire d'Augufte, un fpectacle qui parut nouveau, mais qui dans le fond n'étoit qu'un degré de perfection ajouté à l'art que l'on poffédoit déja. Car, au lieu d'une feule voix & d'une feule flûte dont on fe fervoit auparavant, ces deux Hiftrions imaginerent de faire accompagner leurs danfes d'un orcheftre complet & d'un chœur entier de voix; & c'eft ce que Pylade fit entendre affez heureufement à Augufte, qui, lui ayant demandé ce qu'il avoit ajouté à la danfe, *des fifres, des flûtes & des voix*, répondit-il, en citant à propos le treizieme vers du dixieme livre de l'*Iliade*. On peut voir aux articles BATYLE & PYLADE, le parti qu'ils tirerent de leurs talents, & comment ils parvinrent à danfer des pieces entieres fur le théâtre, au point d'exciter l'illufion la plus complette. Il fuffit de remarquer ici que ce genre perfectionné fut appellé la *danfe italique*, laquelle renfermoit la danfe tragique, la comique & la fatyrique, & que ce fut alors feulement que commença le nom de *Pantomime*.

La politique d'Augufte, qui protégea ouvertement ce fpectacle, pour détourner les yeux des Romains de

ſon adminiſtration, la paſſion extrême de ces mêmes Romains qui ſe portoient en foule au théâtre où jouoient les Pantomimes, ſervirent prodigieuſement à les accréditer. Mais bientôt leur inſolence révoltante, leurs repréſentations licencieuſes, & ſur-tout la diſſenſion funeſte qui ſe mit entre les habitants de Rome, dont les uns étoient déclarés pour Batyle, & les autres pour Pylade, au point d'inſpirer des craintes légitimes ſur toutes les horreurs d'une guerre civile, firent bien repentir Auguſte de la faveur qu'il avoit accordée à ces nouveaux Hiſtrions. Il vit avec douleur qu'ils cauſeroient la ruine de l'Empire Romain. En effet, le mal alla toujours en augmentant. A meſure qu'ils devinrent plus habiles dans leur art, qu'ils réuſſirent à rendre ſenſibles les objets inanimés, à expliquer des penſées abſtraites, & à être jugés capables, ſelon la réflexion d'un roi de l'Aſie qui ſe trouvoit à Rome, de ſervir de truchements aux nations barbares dont le langage étoit différent, l'enthouſiaſme des Romains redoubloit à leur égard; ils ne pouvoient ſe raſſaſier de les voir; ils oublioient les affaires les plus importantes, ſoit publiques, ſoit particulieres, pour courir à leurs jeux; ils employoient des ſommes énormes pour les ſoutenir.

Les femmes ſur-tout donnoient l'exemple de cet engouement incroyable. Il étoit d'autant plus ardent en elles, que les repréſentations des Pantomimes leur retraçoient des images tendres, délicates, voluptueuſes: Juvénal en fait mention; mais je me garderai bien de traduire ici ce paſſage. On vit quelques-unes d'entr'elles, qui étoient de la plus haute qualité, ne pas rougir de ſe livrer à ces infâmes Hiſtrions: des impératrices mêmes, telles que la femme de l'empereur Domitien, & Fauſtine, femme de Marc Antonin le Philoſophe, ne furent peut-être pas exemptes des reproches qu'on leur fit à cet égard. Enfin, les choſes vinrent au point, que la ſaine politique ſembla exiger de chaſſer les Pantomimes de Rome. Pluſieurs empereurs s'y déterminerent ſur les plaintes réitérées

qu'on leur fit de la vie débauchée que ces acteurs menoient, & des tumultes qu'ils occasionnoient. Mais bientôt après on étoit obligé de condescendre aux desirs du peuple qui les redemandoit avec fureur. Trajan leur porta cependant un coup mortel, dont ils ne purent jamais se relever, quoiqu'on lise dans *Ammien Marcellin*, que, long-temps après, sous l'empereur Constance, Rome avoit encore six mille Pantomimes. Depuis cette époque, leur art ne fit que décheoir, & il se perdit même entiérement. On doit espérer, par les efforts qu'ont déja faits quelques danseurs modernes, qu'ils pourront un jour le faire revivre, & qu'il paroîtra enfin un nouveau Pylade, qui nous donnera une idée de cette danse pittoresque si vive, si énergique, dont les Romains étoient transportés.

PAOLI, (*Pierre*) peintre, né à Lucques, mort en 1681, montra dès son enfance un grand goût pour le dessin. Son pere seconda ses inclinations; il l'envoya à Rome, à l'âge de quinze ans, pour se former par l'étude des grands maîtres. Un jour qu'il dessinoit dans les galeries où sont les meilleurs morceaux, le célebre Dominiquin s'arrêta pour considérer ses dessins; & lui mettant la main sur l'épaule : *Continuez, dit-il, jeune homme, à vous appliquer; vous deviendrez habile.* Animé par ces paroles flatteuses, il redoubla ses efforts, & réussit enfin à produire des morceaux excellents, qui se font remarquer par beaucoup de goût dans les contours, une forte maniere, un bon coloris, de l'expression & de la vérité. Après avoir passé quinze ans à Rome, & deux à Venise, il se fixa enfin dans sa patrie, où il ouvrit une académie publique, & s'appliqua sans relâche à cultiver la peinture.

PAPILLON, (*Jean*) graveur en bois, né à Saint-Quentin en 1661, mort à Paris en 1723. Il étoit fils de Jean Papillon, aussi graveur en bois. Après avoir appris les éléments du dessin & de la gravure chez Noël Cochin, il se mit à travailler pour son compte.

Les morceaux qu'il a laissés sont beaucoup d'honneur à ses talents. Les plus remarquables sont les vignettes de la Bible, les têtes ou bustes des papes Paul III, Jules III & Pie IV; un portrait de Jacques II, roi d'Angleterre, très-ressemblant; & sur-tout les estampes du livre de la Messe, d'après le Clerc, en trente-six planches, dans lesquelles on pourroit desirer un peu plus de clair-obscur. Mais il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, que la gravure en bois puisse rendre la magie du *clair-obscur;* & cependant, sans la pratique de cette partie essentielle, on ne peut produire ni effet, ni accord, ni harmonie. Quoi qu'il en soit, notre artiste a été le premier graveur en bois qui ait fait les tailles au bout de la pointe, sans être dessinées à la plume, & qui, pour cela en ayant à faire d'horizontales & de perpendiculaires, a mis en usage le trusquin, pour former de distance en distance des traces qui pussent guider à les faire droites & égales. C'est de lui que cette ingénieuse méthode a passé aux autres graveurs en bois. On lui doit aussi l'invention des papiers de tapisseries, qu'il commença à mettre en vogue environ l'an 1688. Il l'a portée au plus haut point où elle ait jamais été; de sorte que, de son temps & depuis lui, tous ceux qui se sont mêlés de ce commerce ont contrefait ses dessins, parce qu'ils étoient goûtés & en grande réputation. Naturellement ingénieux & inventif, il fit des essais en divers genres, qui sont autant de preuves de son industrie. Il laissa deux fils, dont l'un, M. Jean-Baptiste-Michel Papillon, graveur en bois, qui vit encore, & qui passe avec raison pour le plus habile artiste dans sa profession. Nous avons de ce dernier un *Traité historique & pratique de la Gravure en bois*, dans lequel il a développé & approfondi sçavamment les principes de son art.

PAPIN, (*Denis*) méchanicien, docteur en médecine, de la société royale de Londres, né à Blois, florissoit vers la fin du dernier siecle. Il étoit cousin-germain du célebre Isaac Papin, ministre Protestant, &

qui se réunit ensuite à la Religion Catholique. Pour lui, il persévéra dans le Calvinisme où il étoit né, & il passa dans les pays étrangers pour être plus libre dans sa croyance. Son goût pour la méchanique lui fit imaginer & même exécuter plusieurs machines très-utiles, dont on trouve la description dans les *Nouvelles de la République des Lettres, par Bayle*, années 1685, 1686 & 1687. Nous n'en indiquerons que deux, sçavoir: *Nouvelle machine pour élever les eaux*, & la *machine*, dite de *Papin*, qu'on appelle aussi *Digesteur*. Elle consiste à amollir les os pour en tirer du bouillon. L'utilité de cette cucurbite a été si bien reconnue, qu'elle a mérité, dans ces dernieres années, d'être perfectionnée. Elle peut être d'une grande épargne dans les hôpitaux, & devenir d'un secours infini pour les personnes qui entreprennent des voyages de long cours, & qui ont la facilité d'emporter avec elles du bouillon congelé & réduit en tablettes. Papin avoit publié en anglois un ouvrage sur cette heureuse découverte, sous le titre de *Maniere d'amollir les os*. On en fit bientôt une traduction en françois.

PAPIRIUS: (*Lucius*) ce fut lui qui fit connoître aux Romains la premiere horloge solaire, douze ans avant la guerre de Pyrrhus, & qui en fit tracer une vis-à-vis le temple de Quirinus. Il y a apparence qu'elle étoit fort mauvaise; car le consul Romain, qui prit Catane en Sicile, y en ayant trouvé une, la fit transporter à Rome, pour la substituer à celle de Papirius. Si cette horloge eût été placée par un homme intelligent, elle eût pu remplir parfaitement sa destination: mais on prit probablement beaucoup de soin pour la placer à Rome, comme elle étoit à Catane; ce qui, de bonne qu'elle étoit dans la derniere de ces villes, la rendit fort mauvaise pour l'autre. On s'apperçut bien qu'elle étoit peu exacte; mais, faute de quelque chose de mieux, on s'en servit pendant onze ans. Enfin le consul Martius-Philippus, vers l'an de Rome trois cent soixante-quinze, en fit tracer une

plus parfaite, dont on lui ſçut beaucoup de gré. Environ un ſiecle après, Scipion Naſica fit faire une clepſydre pour ſuppléer au défaut de l'horloge ſolaire, durant la nuit & dans les temps nébuleux.

PARIGI, (*Jules*) architecte Florentin, mort en 1590. Il étoit fils d'Alphonſe Parigi, qui n'étoit que praticien. Il fut éleve de Buontalenti, & devint très-bon architecte & habile ingénieur. Jules Parigi ſe diſtingua ſur-tout dans le deſſin, dans les méchaniques, & dans toutes les autres parties des mathématiques. Sa réputation s'accrut au point qu'il fut choiſi pour enſeigner ces ſciences aux princes de Toſcane. Il ſe fit beaucoup d'honneur par les décorations qu'il fit exécuter pour différentes fêtes, de même que par le plan de la maiſon de plaiſance, appellée *Poggio Imperiale*. Il ſoutint cette réputation dans le plan qu'il donna pour le couvent des Auguſtins de Florence, & pour celui de la Paix, qui appartient aux religieux de Saint-Bernard, hors de la porte de Rome. Le palais Marucelli, qu'il fit bâtir à Florence, eſt d'une architecture paſſable. Il eut un fils nommé *Alphonſe Parigi*, architecte, mort en 1656. Cet artiſte fit achever pluſieurs bâtiments que ſon pere avoit fait conſtruire à Florence depuis ſon retour d'Allemagne, où il avoit ſervi long-temps en qualité d'ingénieur. On ne peut ſe laſſer d'admirer l'art avec lequel cet architecte remit ſur ſes à-plombs le ſecond étage du palais Pitti, qui ſurplomboit, c'eſt-à-dire, qui s'étoit écarté de plus d'un tiers d'une braſſe, ou environ huit pouces & demi, du côté de la place. Alphonſe Parigi conſtruiſit encore à Florence le palais Scarlati, où l'on voit trois étages bien eſpacés, mais dont les fenêtres ſont de mauvais goût. Il répara les digues qui ſont ſur les bords de l'Arno. Ce fleuve venoit de faire un dégât conſidérable dans les campagnes voiſines. Cet architecte éprouva tant de contradictions dans cet ouvrage, de la part des envieux & des jaloux, que le chagrin qu'il en conçut lui cauſa la mort.

PARIS, (*Claude*) opticien, né à Chaillot, près de Paris, en 1703, mort dans cette capitale en 1763. Il fut élevé dans la maison paternelle par un homme capable de lui former l'esprit & le cœur. En 1713, les pere & mere du jeune Paris vinrent s'établir dans la capitale ; le maître & le disciple les y suivirent. Le goût que ce jeune homme fit paroître de très-bonne heure pour la méchanique, l'emporta sur toute autre passion. Comme plusieurs personnes de mérite se rassembloient réguliérement une fois la semaine chez le maitre du jeune Paris, pour y parler d'arts & de sciences, insensiblement elles firent germer les talents qu'il avoit reçus en naissant. M. Joblot, connu par ses machines & ses expériences microscopiques, étoit du nombre de ceux qui fréquentoient ce rendez-vous sçavant. Il prit le jeune homme en affection, & la lui conserva tant qu'il vécut ; & c'est à cet habile homme qu'il doit ses premieres notions sur la construction & le méchanisme des microscopes. Peu s'en fallut pourtant que les arts ne perdissent en lui un homme qui devoit concourir à leur perfection dans une de leurs parties essentielles : il quitta la société pour vivre dans la retraite du cloître ; mais, dégoûté bientôt d'un genre de vie pour lequel il n'étoit pas fait, il rentra dans le monde, & reprit ses premieres occupations.

Dès l'âge de dix-sept ans, il avoit exécuté des instruments de mathématiques d'une justesse & d'une précision infinies : mais ensuite il s'appliqua tout entier à l'optique ; &, à dix-neuf ans, on vit de lui des lunettes d'approche aussi-bien finies qu'elles pouvoient l'être pour le temps. Son adresse ne se faisoit pas moins remarquer dans toutes sortes d'ouvrages faits au tour. Telles furent les occupations qui dans la suite le conduisirent à de nouvelles découvertes. Il est bon d'observer encore ici qu'il avoit quelque teinture de mathématiques, & qu'il entendoit fort bien le *Traité d'Optique* de Descartes, qu'il avoit lu plus d'une fois. Avec tant d'application & de sagacité, les instruments de notre artiste furent dans peu supérieurs à tous ceux

qui se faisoient en France : son nom fut connu, & les amateurs lui communiquerent volontiers tout ce qui pouvoit étendre ses connoissances, tant dans la théorie que dans la pratique de l'optique & de la méchanique. Jusqu'ici cependant il n'étoit guere parvenu qu'à mieux exécuter les instruments ordinaires d'optique, & les plus simples. Mais, ayant eu occasion de voir, en 1732, un télescope Grégorien de seize pouces, qui, pour l'effet, équivaloit à une lunette de huit pieds, il conçut alors le dessein d'exécuter un semblable instrument. Il étoit de Skarlett, très-habile artiste Anglois, qui, ainsi que les autres artistes d'Angleterre, tenoit secrette sa maniere de procéder. Les deux points essentiels étoient la composition du miroir, & l'art de lui donner ce poli vif & éclatant d'où dépend en partie son effet. Quant aux autres choses, comme elles dépendoient du calcul & de l'expérience, il étoit plus aisé de les déterminer.

L'artiste François se livra tout entier à cette recherche. Après plus d'un an de travail & de peines, il trouva enfin cette combinaison juste & précise des métaux qui devoient composer le miroir, & ensuite la maniere de le polir. Le premier télescope date de la fin de 1733. L'instrument fini, il fut comparé à celui de Skarlett, & ne lui fut trouvé inférieur ni par rapport au poli du miroir, ni par rapport à l'effet. MM. de la Chevalleraie, du Fay, d'Osembrai, Cléronde, applaudirent; & on convint que l'artiste avoit le mérite de l'invention. Telle fut l'époque de la réputation dont il a joui jusqu'à sa mort. MM. du Fay & de la Chevalleraie parlerent à M. le comte de Maurepas des succès du sieur Paris : celui-ci porta son télescope chez le ministre, en présence duquel il éprouva une seconde comparaison qui ne lui fut pas moins favorable. Le ministre satisfait, voulant favoriser l'artiste, lui accorda, conjointement avec Gonichon, la permission de faire, de vendre & de débiter toutes sortes de télescopes, sans pouvoir être troublé ni inquiété par aucun maître. Libre alors d'exécuter chez

lui les instruments de son invention, on auroit de la peine à concevoir la quantité qu'il en a composés. Le Roi en fit exécuter deux qu'il eut l'honneur de lui présenter. Il y en a de sa composition dans les Cabinets du roi d'Espagne, du roi de Danemarck, du roi de Pologne, en Saxe, en Amérique, dans les Indes. On en trouve de sa main chez la plupart des sçavants, chez les astronomes & chez les curieux, tant étrangers que regnicoles.

Ces télescopes de seize pouces furent suivis de plus grands, c'est-à-dire de ceux de trente-deux pouces: l'exécution n'en fut pas aisée; & le premier de cette espece fut fourni au roi d'Espagne. On lui doit encore la réduction des télescopes à six pouces, pour la commodité des officiers: ces petits instruments font l'effet d'une lunette de trois pieds. Il n'en resta pas là, il en composa encore de plus longs; on en trouve un de quatre pieds, placé sur la tour de Dunkerque; il y en a un autre de six pieds à Sainte-Genevieve de Paris, dont les registres de l'académie des sciences font mention à l'année 1757; & un autre de sept pieds, qui fut envoyé en Espagne. Depuis cette époque, il a eu occasion d'en exécuter un grand nombre de ces trois longueurs. On ne craint pas de dire qu'il a joui de la réputation du plus habile artiste de Paris pour les instruments d'optique. Sa mort excita les regrets des curieux & des sçavants. Monseigneur le Pr. de C. eut la bonté de dire au fils de Paris: *La mort de votre pere m'a rendu malade.* Cet artiste a laissé un fils & deux filles avec peu de fortune; mais le fils est héritier de ses talents: il en a donné des preuves non équivoques avant & depuis la mort de son pere.

PARMESAN, (*François* MAZZUOLI, *dit* LE) né à Parme en 1504, mort dans la même ville en 1540. Selon M. d'Argenville, l'esprit, la légéreté de la main, l'élégance, la belle touche & les graces, furent les partages de cet artiste. Son pere mourut lorsqu'il n'étoit encore qu'un enfant; & ses oncles, qui étoient peintres,

tres, prirent ſoin de ſon éducation. Une diſpoſition naturelle le portoit à deſſiner de lui-même, en apprenant à écrire. A l'âge de ſeize ans, il fit de ſon invention pluſieurs choſes à freſque, & il peignit à l'huile un Baptême de S. Jean, placé à Parme dans l'égliſe de l'Annonciade. De ſi heureux commencements ne tenoient rien de l'écolier; tout annonçoit un maître.

Le Parmeſan vint demeurer avec ſon couſin Jerôme Mazzuoli, bon peintre. Ils firent pluſieurs ouvrages enſemble. Pendant les troubles du pays, ils allerent à Viadani dans les Etats de Mantoue, où François peignit à détrempe les ſtygmates de S. François & le mariage de ſainte Catherine. Le calme revenu dans la ville de Parme, François y donna de nouvelles preuves d'une capacité conſommée; il ſembloit animer ſes figures, & leur donner cette vie, ce caractere & ces paſſions qui rapprochent ſi fort l'art de la nature. Enfin il partit pour Rome à l'âge de vingt ans, & il y porta trois tableaux; une Vierge avec l'Enfant Jeſus, recevant des fruits de la main d'un Ange; une tête de vieillard ſi terminée, que l'on pouvoit compter les poils de ſa barbe; ſon portrait étoit le troiſieme morceau. Il l'avoit fait dans un miroir, en obſervant de faire tourner tous les objets qui l'entouroient, tels qu'il les avoit vus. Il peignit ſur une planche épaiſſe tournée en demi-boſſe; &, par une couleur ſombre & luiſante qui couvroit le fond du tableau, il imita le tranſparent d'une glace. Clément VII, à qui il préſenta ces tableaux, n'en fut pas moins ſurpris que toute ſa cour. Une Circonciſion peinte pour ce pontife fut regardée comme un chef-d'œuvre. Sur le champ, il eut ordre de peindre la ſalle des papes, dont Jean Nanni avoit déja orné le plafond de peintures & d'ornements de ſtuc.

Les ouvrages de Raphaël & de Michel-Ange lui donnerent une maniere ſi belle, en y joignant quelque choſe de celle du Correge, qu'elle a été ſuivie de tous les peintres. Un auteur Italien rapporte qu'on

disoit à Rome que l'esprit de Raphaël avoit passé dans la personne du Parmesan. Son dessin svelte & sçavant est un peu maniéré; mais ses draperies légeres sont admirables : il a prêté à ses ouvrages toute la grace qu'on peut souhaiter. Pendant le sac de Rome en 1527, comme un autre Protogene, le Parmesan travailloit tranquillement; des soldats qui le trouverent dans cet exercice en furent surpris, & le laisserent continuer. Il ne lui en coûta que quelques dessins, pour un d'entr'eux qui aimoit la peinture. D'autres soldats moins polis survinrent, le firent prisonnier, & il fut obligé de payer sa rançon. Enfin il partit pour Bologne, où on lui donna des tableaux d'autel à exécuter, & plusieurs de ses dessins furent gravés en clair-obscur. L'attention avec laquelle il regarda Charles-Quint pendant qu'il mangeoit, lorsqu'il vint à Bologne se faire couronner par le pape, lui fit faire de mémoire son portrait en grand, avec une Renommée qui le couronne, & un enfant qui, sous la figure d'un jeune Hercule, lui présente le globe du monde. Le pape, surpris de cette ressemblance, lui donna un évêque pour l'accompagner chez l'empereur, à qui il présenta le portrait : ce trait singulier frappa extrêmement Charles-Quint.

Les dessins de ce peintre sont encore plus recherchés que ses tableaux; le beau maniment de la plume y égale l'esprit, la touche & la légéreté. Ses figures sont en mouvement, leur contour est admirable, & il semble que le vent agite ses draperies. Parmi toutes ces perfections, on remarque des figures gigantesques, des têtes allongées, des jambes singulieres, des doigts longs comme des fuseaux (affectation qui lui est propre,) des parties incorrectes & peu proportionnées. C'est à toutes ces marques qu'on reconnoîtra le Parmesan. Il s'amusoit quelquefois à graver à l'eau-forte, & même au burin. Les Italiens le regardent même comme l'inventeur de la gravure à l'eau-forte. On a beaucoup gravé d'après lui. Le Roi possede deux de ses tableaux : on en voit aussi plusieurs au Palais-Royal.

PAROY, (*Jacques* DE) peintre sur verre du dix-septieme siecle, né à Saint-Pourçain-sur-l'Allier, & l'un des plus habiles artistes que nous ayons eu pour la peinture sur verre. Il a écrit sur son art. Son génie le portoit naturellement au dessin & à la peinture : il s'y appliqua beaucoup, & y réussit. Il crut ne pouvoir mieux se perfectionner qu'en entreprenant le voyage de Rome, qu'il regardoit comme l'école universelle de la peinture & de la sculpture. Il y étudia très-long-temps sous le célebre Dominiquin. Après s'être formé sous ce grand maître, de Paroy alla à Venise, où il a fait quantité de très-beaux ouvrages. De retour en France, il travailla à Paris pour l'église de Saint-Méry, où l'on admire dans une chapelle le jugement de Susanne exécuté sur le verre, d'après ses dessins, par Jean Nogare ; ouvrage exquis, aussi-bien que les vitraux du chœur. On voit encore de lui à Gannat, près Saint-Pourçain-sur-l'Allier, dans la grande chapelle de l'église collégiale & paroissiale sous le titre de Sainte-Croix, des vitres peintes où sont représentés les quatre Peres de l'Eglise Latine, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin & S. Grégoire. Les têtes de S. Ambroise & de S. Augustin y sont reconnues pour être les portraits de MM. de Filhol, dont un étoit archevêque d'Aix. Leurs armoiries peintes sur verre sont aussi répandues sur les autres vitraux de cette église. Cet habile peintre mourut à Moulins, âgé de cent deux ans.

PARRHASIUS, peintre de l'antiquité, natif d'Ephese, vivoit quatre cent vingt ans avant Jesus-Christ. Il étoit fils & disciple d'Evenor. Il étudia sous Socrate les expressions qui caractérisent ordinairement les grandes passions ; & les leçons de ce maître, le plus habile qu'il y ait jamais eu pour connoître le cœur humain, ne contribuerent pas peu sans doute à le rendre capable de rendre dans toute leur force les mouvements impétueux de l'âme. Tous les auteurs s'accordent à dire que Parrhasius excelloit sur-tout dans le dessin,

comme Zeuxis, son rival, dans le coloris. Ses figures étoient élégantes; & il les représentoit, non comme la nature les produisoit, mais comme elle pouvoit les produire. C'est selon cette grande idée qu'il composa un ouvrage sur la symmétrie des corps. On distinguoit dans toutes ses productions l'ajustement des coëffures, la distribution des cheveux, & les agréments de la bouche.

Cet artiste attendoit le moment de l'enthousiasme pour se mettre au travail; & il chantoit toujours à demi-voix, soit pour entretenir son esprit dans des dispositions gaies, soit pour adoucir ses fatigues. Enflé par les louanges qu'on lui donnoit & qu'il croyoit mériter, il conçut une si haute idée de lui-même, qu'il parloit des autres avec mépris, & qu'il se vantoit outre mesure, comme ayant conduit l'art à la derniere perfection. Il étoit ordinairement vêtu de pourpre, & portoit une couronne sur la tête, se regardant comme le maître & le roi de la peinture. Nous n'entrerons pas dans le détail de ses ouvrages, qui sont rapportés par Pline dans son trente-cinquieme livre, qu'on peut consulter. Nous citerons seulement le tableau allégorique que Parrhasius fit du peuple d'Athenes, & qui lui acquit une grande réputation. Cette nation bizarre, tantôt fiere & hautaine, tantôt timide & rampante, & qui, à l'injustice & à l'inconstance, allioit l'humanité & la clémence, étoit représentée avec tous les traits distinctifs de son caractere.

Nous avons dit que Parrhasius étoit le rival de Zeuxis, le seul qui pût lui disputer le premier rang dans sa profession. On rapporte qu'ils convinrent de faire chacun un tableau en concurrence. Zeuxis peignit des raisins, & Parrhasius un rideau. L'ouvrage du premier étant exposé, attira des oiseaux qui vinrent béqueter les raisins qu'il avoit peints. Zeuxis, glorieux du suffrage de ces animaux, dit à Parrhasius qu'il fit donc voir son tableau, & qu'on tirât ce rideau qui le couvroit; mais, se trouvant surpris par ce même rideau qui étoit le tableau de Parrhasius, il confessa

ingénument qu'il étoit vaincu; & que, n'ayant trompé que les oiseaux, Parrhasius l'avoit trompé lui-même, tout peintre qu'il étoit. Ce trait est fort célebre parmi les anciens, & a été cité par une infinité de modernes, comme une preuve de la perfection où étoit autrefois la peinture. Mais il nous semble qu'on n'en peut rien conclure. Plusieurs artistes ont opéré de nos jours une illusion à peu près semblable; & il s'en faut bien cependant que ce talent les ait précisément placés au premier rang.

I. PARROCEL, (*Joseph*) peintre & graveur, né à Brignoles en Provence, en 1648, mort à Paris en 1704. Cet artiste s'est illustré par le talent de peindre des batailles. Etant allé en Italie, Rome fut la premiere ville qui l'arrêta. Bourguignon, célebre peintre de batailles, y jouissoit d'une grande réputation: il se mit dans son école, & suivit ce genre de peinture, pour lequel il se sentoit un goût décidé. Huit années s'étant ainsi écoulées en Italie dans un travail continuel, il s'étoit presque déterminé à s'établir dans ce pays, lorsqu'une fâcheuse aventure l'en fit sortir promptement. Etant à Venise, huit assassins, apostés par des hommes jaloux de son mérite, l'attaquerent la nuit en passant sur le fameux pont de Rialto; & il ne dut qu'à son courage & à une vigueur extrême, le bonheur de sortir sain & sauf des mains de ces malheureux.

Il revint donc en France, & plusieurs personnes de considération l'attirerent à Paris en 1675. Résolu d'y faire son séjour, il s'y maria six mois après. Les applaudissements que les connoisseurs donnoient à ses ouvrages, inspirerent à Parrocel le desir d'être de l'académie de peinture; il fut reçu en 1676. On dit que le Brun ne voulut pas employer Parrocel dans les tapisseries des batailles de Louis le Grand, parce qu'il craignoit trop le fracas de son coloris: celui de Vander-Meulen fut jugé plus convenable à celui de le Brun; & il fut choisi. Le marquis de Louvois, informé du mérite de

Parrocel, lui fit peindre un des quatre réfectoires de l'hôtel des Invalides; ce sont des conquêtes de Louis XIV. Le contentement qu'en eut ce ministre fut marqué par de nouveaux ordres pour le château de Versailles, où l'on voit plusieurs sujets de batailles qui auroient attiré sur Parrocel de sensibles effets de sa protection, si une prompte mort n'eût enlevé ce ministre.

Lorsque Mansard fut nommé surintendant des bâtiments, Parrocel présenta le passage du Rhin, qui lui avoit été ordonné pour le sallon de Marly, ainsi que quatre dessus de porte. Son caractere, peu propre à être courtisan, lui fit négliger de faire sa cour à ce surintendant, pour lequel il avoit fait précédemment plusieurs ouvrages dont il n'avoit pu être payé. Parrocel le fit assigner, condamner par corps, & fit arrêter son carrosse. Le surintendant, peu accoutumé à de pareils procédés de la part des artistes, pour s'en venger, fit mettre à l'écart le tableau de Parrocel, représentant le passage du Rhin; mais Louis XIV, étant à Marly, demanda à le voir, & ordonna qu'il fût placé dans la chambre du conseil à Versailles. Ce grand prince, qui estimoit Parrocel, l'assura que ses ouvrages lui faisoient beaucoup d'honneur, & qu'il étoit toujours charmé de les voir. Le Roi lui commanda encore les tableaux qui ornent la salle à manger à Versailles, & cinq autres, dont l'un est la représentation de la foire de Bezons, & les quatre parties du monde. Sa Majesté fit présent dans la suite de ces derniers tableaux à feu M. le comte de Toulouse.

Ce peintre, fort laborieux, travailloit avec une grande facilité, & consultoit en tout la nature. Extrêmement soigneux dans l'apprêt de ses couleurs, ses teintes sont d'une grande fraîcheur; & souvent il employoit l'or en poudre. Il a quelquefois enchâssé des pierreries dans des cuirasses, sans que son coloris en ait souffert la moindre altération. On ne peut montrer plus de génie & plus de feu qu'il en a fait paroître dans ses tableaux, avec une touche élégante, légere, un coloris surprenant, un pinceau ferme & as-

furé, & d'admirables effets de lumieres. On apperçoit souvent l'attention qu'il avoit à conserver à propos l'impression de la toile ; &, s'il n'a pas eu une sévere correction dans sa maniere de dessiner, il a sçu mieux que personne exceller dans les grands coups de lumiere, & dans des compositions aussi riches que variées. Dans ses tableaux de batailles, tout est en mouvement; il donne à ses soldats une action propre à exprimer le vrai courage ; & le tout ensemble offre aux yeux cette horreur si nécessaire à la représentation de pareils sujets. Il n'a cependant jamais suivi, comme le Bourguignon & Vander-Meulen, les camps & les armées. Au sujet des tableaux de ce dernier, où, selon lui, les soldats ne portent pas leurs coups avec assez de fureur, il disoit que *ce peintre ne sçavoit pas tuer un homme.*

Le Roi possede plusieurs morceaux de cet artiste ; & on en voit encore d'autres dans l'église de Notre-Dame, dans le réfectoire des Peres de la place des Victoires, à l'hôtel de Soubise, à l'hôtel de Toulouse, &c. Il a gravé, avec beaucoup d'intelligence, une suite de la vie de Jesus-Christ, & quelques autres morceaux. On a peu gravé d'après lui. (*Cet article ainsi que le suivant sont extraits de l'ouvrage de M. d'Argenville.*)

II. PARROCEL, (*Charles*) peintre, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1753, âgé de soixante-quatre ans, fils du précédent. Ses premiers ouvrages lui mériterent plusieurs prix à l'académie : il fit cependant le voyage de Rome à ses frais ; & il ne fut nommé pensionnaire du Roi que quelque temps après, sur un tableau qu'il fit à Rome, & qu'il envoya à Paris : c'est un Moyse sauvé des eaux. A son retour en France, il se présenta à l'académie, & y fut reçu sur une composition d'un combat d'infanterie & de cavalerie : on le fit ensuite conseiller ; &, comme il dessinoit fort bien la figure, il fut nommé professeur en 1745.

Parrocel s'étoit fait des regles sûres pour marcher

d'un pas ferme dans son art. Comme il s'étoit appliqué particuliérement à peindre des batailles, il crut nécessaire à son avancement de servir dans la cavalerie pendant quelques années. C'étoit se mettre plus à portée d'étudier les mouvements & les évolutions militaires. Les études qu'il fit pendant trois campagnes sont considérables, & pour le nombre, & pour leur excellence. La souplesse, la cadence, la vérité du mouvement dont est susceptible un cheval, rien ne lui étoit échappé ; il en avoit suivi l'anatomie, & personne n'a assurément mieux dessiné des chevaux que lui ; talent assez rare, même parmi les plus grands peintres.

M. le duc d'Antin, surintendant des bâtiments, le chargea de peindre pour le Roi deux grands tableaux de vingt-deux pieds de long ; l'un est l'entrée de l'ambassadeur Turc dans le jardin du palais des Tuileries ; l'autre est la sortie du même ambassadeur par le Pont-tournant, après son audience. On y voit un grand nombre de figures, dont la plupart sont à cheval, accompagnées des Gardes Suisses & Françoises, &, du côté du Quai, de la Maison du Roi & de son Régiment. Ces deux actions se sont passées durant l'hiver de 1721, dans le temps que le Roi demeuroit au château des Tuileries. On lui donna un logement & un attelier dans ce palais, où il fit les esquisses de ces deux sujets qu'il présenta au Roi, & qui sont actuellement dans les appartements de Versailles ; ils sont pendant au Pont-Neuf de Vander-Meulen. Le Roi lui donna dans la suite un appartement aux Gobelins, avec une pension de 600 livres. Alors il commença à peindre en grand les deux mêmes sujets, qui ont été exécutés en tapisserie dans la manufacture des Gobelins.

Parrocel, en 1744 & 1745, partit, par ordre du Roi, pour suivre l'armée en Flandres, & pour dessiner les conquêtes de Sa Majesté, qu'il devoit peindre dans la galerie du château de Choisy. On en [illegible] les dessins coloriés à l'exposition des tableaux [illegible] allon du Louvre, en 1746. Il y a fait senti[illegible] le pinceau, manié par le sentiment, a [illegible] de cha-

leur & de vérité. Il animoit vraiment la toile : tout étoit en mouvement ; mais les premieres pensées étoient toujours ses favorites ; il y mettoit tout d'un coup le feu & la liberté de main dont il étoit capable. Avouons-le cependant, quoique ses tableaux soient piquants de lumieres, leur ton de couleur grise est bien différent de celui de son pere : il n'a jamais pu prendre le coloris de la nature. Parrocel eut une attaque de paralysie en revenant de Flandres en 1749, & une autre environ en 1751, qui l'obligea d'aller aux eaux de Bourbon ; enfin, deux années après, il mourut aux Gobelins d'une hydropisie.

III. PARROCEL, (*Pierre*) né à Avignon, mort en 1739, âgé de soixante-quinze ans, fut d'abord éleve de Joseph Parrocel, son oncle, & ensuite de Carle Maratte à Rome. Il a beaucoup travaillé en Languedoc, en Provence & dans le comtat Venaissin. On voit, dans la chapelle des Pénitents-Blancs à Avignon, trois grands tableaux de sa main, représentant la Pêche miraculeuse, une Résurrection & une Ascension, dont il présenta les esquisses à l'académie de peinture de Paris, qui le reçut au nombre de ses agréés. Son ouvrage le plus considérable est à Saint-Germain-en-Laye, où il a peint, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, l'histoire de Tobie en seize tableaux. Mais son chef-d'œuvre est le couronnement de la Vierge par l'Enfant Jesus, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie à Marseille. Cet ouvrage offre les graces du dessin & du coloris, unies aux charmes des effets agréables.

PASSE *ou* PAS, (*Crispin* van-) dessinateur & graveur, natif de Cologne, florissoit avant le milieu du dernier siecle. L'ardeur qu'il avoit pour le travail lui fit entreprendre plusieurs ouvrages gravés, tant sur ses propres dessins que d'après d'autres maîtres. On regarde comme son chef-d'œuvre le recueil des planches, sous le titre de *Manege royal, par Pluvinel ;* il le grava étant à Paris. On fait aussi beaucoup de cas

de quelques portraits très-finement gravés, & qui sont presque tous de petite forme. Cet artiste laissa deux filles, Magdeleine & Barbe, héritieres de ses talents pour la gravure. La premiere sur-tout étoit aussi habile que son pere, & gravoit très-proprement au burin. On connoît encore quelques autres graveurs de ce nom, & qui étoient de la même famille; Guillaume, dont on a quelques estampes assez estimées; Simon, qui s'établit en Dannemarck, où il grava plusieurs portraits; & un Crispin de Pas le Jeune, mais très-inférieur à Crispin de Pas le Vieux.

PASSEMANT, (*Claude-Siméon*) ingénieur du Roi, né à Paris en 1702, mort dans la même ville en 1769. Il étoit fils unique d'un tailleur qui, ne négligeant rien pour lui procurer une éducation proportionnée à sa fortune, le fit étudier au college Mazarin, où le jeune homme surprit ses maîtres eux-mêmes par les dispositions les plus heureuses & les progrès les plus rapides. Dès son enfance, il avoit montré un goût singulier pour l'astronomie; une maladie qu'il eut à l'âge de quatorze ans acheva de le développer. Pour se désennuyer, il se mit à lire l'ouvrage de Bion, intitulé *L'Usage des Globes célèste & terrestre, &c*; &, aidé de ce seul secours, il vint à bout de construire une sphere assez exacte. Cependant, obligé de condescendre aux desirs de ses parents qui l'exhortoient à prendre un état solide, il entra chez un procureur. Les formes, la chicane & ses sophismes n'étoient pas faits pour une ame qui avoit déja éprouvé l'attrait des sciences. Il se mit chez un marchand de draps en qualité de garçon. Les moments vuides que lui laissoient les affaires du commerce, il les consacroit à ses études favorites, c'est-à-dire à ce qui pouvoit avoir rapport à l'astronomie; & ce fut alors qu'il fit la connoissance du célebre Julien le Roi & de M. de Cassini. Guidé par leurs conseils, il apprit l'horlogerie, & exécuta plusieurs instruments d'optique; il devint même si habile dans cette derniere science, qu'il fut en état de publier,

en 1737, un *Traité sur le Téleſcope*, ouvrage qui, malgré l'anonime qu'il avoit gardé d'abord, fut la baſe de la réputation brillante qu'il acquit dans la ſuite.

Avant cette époque, il s'étoit marié; &, comme il ſe repoſoit ſur ſa femme du détail d'un petit commerce qu'il avoit choiſi de préférence pour ne pas être trop diſtrait (il étoit marchand boutonnier), il ſe livroit avec ardeur à l'exécution des inſtruments les plus utiles & les plus ingénieux. Les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous permettent pas de les rapporter ici. On peut en voir la liſte dans un petit livre intitulé: *Deſcription & Uſage des téleſcopes, microſcopes, ouvrages & inventions de Paſſemant, ingénieur du Roi; revus & augmentés par ſes éleves & ſucceſſeurs.* Mais il ſeroit injuſte de paſſer ſous ſilence ſa fameuſe ſphere ou *pendule couronnée d'une ſphere mouvante*, préſentée au Roi en 1749; elle eſt de ſept pids de hauteur, & eſt placée dans le Cabinet de Sa Majeſté à Verſailles. Voici comment on s'explique à ce ſujet.

« Les révolutions des planetes y ſont ſi préciſes, » que l'académie, après avoir examiné le mémoire » préſenté par l'auteur, a jugé qu'elle ne trouvoit pas » en trois mille ans un ſeul degré de différence avec » les tables aſtronomiques. Ce jugement ſe trouve dans » l'année 1749 de ſon hiſtoire, page 183. On voit le » lever & le coucher du ſoleil pour tous les pays du » monde; les jours croiſſent & décroiſſent régulièrement; les ſaiſons ſe ſuccedent les unes aux autres. La » lune croît & décroît; les éclipſes arrivent dans le » temps qu'elles arrivent au ciel. On voit les ſtations & » rétrogradations des planetes, & leur mouvement direct; enſorte que cette machine donne l'état du ciel » à chaque inſtant. Comme les hiſtoriens ont ſouvent » cité des éclipſes arrivées dans des jours de bataille » ou de grands événements, on peut, avec cette nouvelle machine, trouver le nombre des années écoulées & rectifier la chronologie. La pendule qui eſt à » ſecondes marque le temps vrai & le temps moyen » par une équation ſimple, de l'invention de l'auteur:

» elle marque le jour de la semaine, le quantieme du » mois, le nom du mois, le quantieme de la lune, & » le nombre de l'année courante, lequel change à la » fin de l'année ; &, quoiqu'il change en gros carac- » teres, il y a des changements pour dix mille ans de » suite. Le pendule est, pendant le chaud ou pendant » le froid, toujours de même longueur, par le moyen » d'une méchanique cachée dans la lentille ; & une » grande aiguille qui en sort marque les degrés du » chaud & du froid. »

Ce chef-d'œuvre fut exécuté sous les yeux de Passemant, par M. Dauthiau, depuis horloger du Roi, qui passa douze années dans ce travail, & qui y apporta une adresse & une intelligence peu communes. Louis XV en fut si satisfait, qu'il voulut non-seulement que l'auteur en reçût le prix, mais qu'il jouît encore d'une pension de mille livres, avec un logement au vieux Louvre. Cette récompense étoit d'autant plus flatteuse pour Passemant, que les sçavants qui ont eu l'honneur d'approcher le feu Roi ont avoué plus d'une fois que peu de personnes, dans son royaume, avoient des connoissances aussi étendues dans les arts, & sur-tout dans l'astronomie, pour laquelle il avoit un goût très-exercé. C'est un hommage que nous rendons avec autant d'équité que de satisfaction à la mémoire d'un prince recommandable par sa bienfaisance, & par bien d'autres qualités qui mériteront certainement les éloges de la postérité. Passemant auroit eu souvent occasion d'éprouver des marques de sa libéralité, si son désintéressement ne lui eût toujours fait répondre qu'il se trouvoit trop heureux d'avoir les bonnes graces de Sa Majesté. La mort de cet artiste fut une vraie perte pour les arts ; & elle auroit été plus sensible, si M. Olivier, son beau-frere, & M. Nicolet, ses éleves & ses successeurs, n'eussent hérité de ses talents, & ajouté même à ses inventions. Sa veuve vit encore, & demeure avec eux dans le même logement, cour du Louvre, qu'il avoit occupé pendant les vingt dernieres années de sa vie.

PASSIGNANO, (*Dominique*) peintre, né & mort à Florence, à l'âge de quatre-vingts ans, en 1638. Il fut éleve de Frédéric Zuccharo, sous lequel il devint si habile, qu'il eut la gloire de faire trois tableaux pour Saint-Pierre de Rome; privilege qui n'étoit accordé qu'aux meilleurs peintres. Ces tableaux sont S. Thomas qui pose le doigt sur le côté de Jesus-Christ; la Présentation de la Vierge au Temple, & le Crucifiement de S. Pierre. On y admire son goût de dessin, & la noblesse de sa composition. On voit encore quelques autres de ses ouvrages à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Jean-de-Latran, à l'église des Florentins, à Saint-Jacques-des-Incurables, & sur-tout à Florence. Le pape Urbain VIII le fit chevalier. Il eut pour éleve Matthieu Rosselli. Louis Carrache travailla aussi pendant quelque temps dans son école.

PATEL, (*Bernard*) peintre, appellé communément *Patel le Tué* ou *le bon Patel*. Ce peintre s'est rendu recommandable par des paysages qu'il ornoit de morceaux d'architecture, d'animaux & de figures qui produisent l'effet le plus piquant. Ses compositions sont riches, son coloris est vigoureux, & sa touche est hardie. Il y a eu un autre peintre de ce nom, dit *le Jeune*, qui a travaillé dans le même genre. Ses tableaux sont agréables & d'un coloris brillant; mais la plupart sont trop finis & manquent d'effet. Nous n'avons pu découvrir dans quel temps vivoient ces deux artistes.

PATER, (*Jean-Baptiste*) peintre, né à Valenciennes en 1695, mort à Paris en 1736. On trouve dans *Moréri*, que son pere, sculpteur, l'envoya très-jeune à Paris, afin qu'il pût y cultiver avec profit les talents qu'il avoit pour la peinture, & qu'il le plaça chez le célebre Wateau, son compatriote. Mais le jeune Pater, ne s'accommodant point de son humeur trop difficile & de son caractere impatient, le quitta, & tâcha d'être à lui-même son maître. Cependant Wateau, sur la fin de ses jours, se reprocha de n'avoir pas rendu assez de justice aux dispositions naturelles qu'il

avoit reconnues dans Pater; il l'avoua à un de ses amis, en ajoutant même qu'il l'avoit redouté. C'est cet ami qui rapporte le fait, & qui ajoute: « Il se fit alors » un scrupule de n'avoir point aidé à cultiver les heu- » reux talents de celui qui lui avoit été confié; il me » pria de le faire venir à Nogent, pour réparer en » quelque sorte le tort qu'il lui avoit fait en le négli- » geant, & pour qu'il pût du moins profiter des ins- » tructions qu'il étoit encore en état de lui donner. » Wateau le fit travailler devant lui; mais Pater ne put profiter de ses leçons que pendant un mois, c'est-à-dire durant les derniers jours de la vie de Wateau, que la mort enleva trop promptement. Le jeune peintre a cependant avoué depuis qu'il devoit tout ce qu'il sçavoit à ce peu de temps qu'il avoit mis à profit; & il a sçu rendre justice au mérite de Wateau, toutes les fois qu'il trouvoit occasion d'en parler. Pater, dit encore le même, étoit né avec ce coloris qui est si naturel aux Flamands. Il avoit en lui tout ce qu'il falloit pour faire un excellent maître. Mais on prétend que l'intérêt & le desir d'amasser lui firent négliger la partie essentielle, qui est le dessin; ce qui fait que la plupart de ses tableaux se ressentent de cette négligence, que les grouppes de ses compositions sont mal ordonnés, & qu'ils manquent de ce beau naturel que l'on reconnoît facilement dans ceux dont les figures sont faites d'après nature. Jamais peintre ne fut plus grand travailleur. Dès la pointe du jour il entroit dans son attelier, qu'il ne quittoit que lorsque la nécessité l'exigeoit; l'hiver même, il passoit les soirées à ébaucher les tableaux qu'il finissoit pendant le jour; enfin il ne connoissoit ni amusement, ni dissipation, & rarement le rencontroit-on hors de chez lui. Cette occupation continuelle abrégea ses jours. Lencret & lui étoient les deux seuls peintres qui donnoient dans le goût des modes, dont Wateau étoit l'inventeur & le modele.

PATISSON, (*Mamert*) habile imprimeur, né à Orléans. Ce grand artiste ne le cede en rien aux

Etiennes même. Casaubon, dans une lettre adressée au Jésuite André Schott, parle de Patisson comme d'un imprimeur de la derniere exactitude, & doué de toutes les qualités nécessaires à sa profession. En effet, les caracteres de Patisson sont d'une grande beauté, & rien ne manque à ses impressions; bon papier, belles marges, correction & netteté, tout en releve l'éclat. Egal aux Etiennes du côté de la partie typographique, par son zele & son ardeur infatigable pour enrichir la république des lettres de belles éditions, il ne leur fut point inférieur par le mérite littéraire; car il sçavoit très-bien le grec, le latin, & sur-tout sa langue maternelle. Il avoit un goût sûr, qui l'éclairoit sur le choix des bons ouvrages qu'il devoit imprimer. D'ailleurs il avoit la délicatesse de ne prendre ses manuscrits que de la main d'auteurs dont la réputation étoit solidement établie; & ce fut lui à qui le célebre président de Thou s'adressa pour imprimer, en 1604, la premiere partie de son histoire; édition qui contient des particularités historiques, que la crainte de la cour de Rome fit retrancher dans les postérieures. Mais la belle édition d'Angleterre vient de rétablir les choses dans leur premier état. Il seroit trop long de rapporter tous les livres sortis de l'imprimerie de Patisson. En voici quelques-uns : *Les quatre livres de la Vénerie d'Opian, poëte grec d'Anazarte, traduits par Florent Chrétien*, in-4°, 1575. *Discours sur les Médailles & Gravures antiques, principalement Romaines, par Antoine le Pois*, in-4°, 1579; ouvrage curieux & rare en même temps. *Les ouvrages de Scævole de sainte Marthe*, in-4°, en 1579. *Josephus Scaliger de emendatione temporum*, in-folio, 1583. *De canonicâ Absolutione Henrici IV*, in-8°, 1594.

PAULIN, (*Louis*) acteur de la Comédie Françoise, mort à Paris en 1770, âgé de cinquante-trois ou cinquante-quatre ans. Il étoit fils d'un maître maçon de Paris, qui voulut lui faire apprendre son métier; mais, comme il se sentit peu de disposition pour

cet état, il s'engagea, dès l'âge de dix-sept ans, dans un régiment de Dragons, où il servit quelques années. Il joua d'abord la comédie à Lyon, & vint débuter à Paris, le 5 Août 1741, dans le rôle de Rhadamiste, dans lequel il donna assez d'espérances pour qu'on le reçût le 20 Mai 1742. Il est vrai qu'alors son acte de réception ne le destina qu'aux rôles nécessaires. M. de Voltaire jetta les yeux sur lui pour le rôle de Poliphonte, dans sa tragédie de *Mérope*. Une voix forte & des sourcils noirs, lui parurent assez convenables à cet emploi; &, quelque temps avant la représentation de cette piece, ce grand poëte disoit plaisamment de notre acteur, que *c'étoit un tyran qu'il élevoit à la brochette*. La mort de Montmény, un des meilleurs comédiens de ce siecle, laissa, en 1743, l'emploi de Paysan vacant. Paulin offrit de s'en charger; & c'est sur-tout dans cette espece de rôle qu'il a joui, jusqu'à sa mort, de l'avantage d'être agréable au public.

PAULYN, (*Horace*) peintre. Cet artiste donna des preuves de la plus grande dévotion, & en même temps mit au jour des tableaux capables de faire rougir les libertins les plus décidés. On ne sçait quel pays donna le jour à Paulyn, ni en quel endroit il a fini sa vie: on sçait seulement qu'il forma le projet, & une société assez nombreuse, pour le voyage de la Terre-Sainte. Il étoit le conducteur de cette caravane. Jean Rotte étoit son second. Ils furent d'abord en Angleterre, & de-là à Hambourg. Ils firent par-tout sur la route beaucoup de prosélytes. Ils avoient des coffres remplis de bannieres, de croix, &c. Plusieurs personnes vendirent leurs effets pour se joindre à eux; & la femme d'un boulanger poussa le fanatisme jusqu'à croire faire une bonne œuvre en volant l'argenterie de sa maison, pour accompagner ces pélerins. L'événement ne fut pas heureux : on leur déroba leurs coffres & leur argent. On n'a jamais sçu depuis ce qu'étoit devenu Paulyn. Ce peintre avoit des talents qui l'auroient distingué, si le libertinage qui régnoit

dans

dans ses tableaux, en rendant leur prix excessif, n'en avoit pas ôté tout le mérite. On dit qu'il a passé en licence le très-licencieux Arétin. On assure qu'il dessinoit bien, que sa couleur étoit bonne, & qu'un pinceau délicat & moëlleux n'étoit que trop capable de séduire en faveur de ses ouvrages pernicieux.

PAUSIAS, peintre de l'antiquité, natif de Sicyone, fut disciple de Pamphile, sous lequel il fit les plus grands progrès dans son art. Il réussissoit prnicipalement dans un genre de peinture appellé *caustique*, parce qu'on faisoit tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire, par le moyen du feu. M. le comte de Caylus a renouvellé de nos jours ce secret, qui étoit perdu depuis plusieurs siecles. Pausanias fut le premier qui décora de cette sorte les voûtes & les lambris. Il aimoit tendrement la belle Glicere, qui étoit aussi de Sicyone, & qui excelloit dans l'art de faire des couronnes avec des fleurs. Souvent le peintre, pour lui faire sa cour, se plaisoit à imiter ces guirlandes avec son pinceau, qui ne le cédoit point au fini & à l'éclat de la nature. La copie d'un de ces tableaux fut payée par Lucullus, à Athenes, deux talents. Parmi les ouvrages de cet artiste, on a sur-tout célébré une Ivresse, peinte avec un tel art que l'on appercevoit, à travers un vase quelle vuidoit, tous les traits de son visage. Il ne se distinguoit pas moins dans les sujets qui traitoient des danses d'enfants; & l'on voyoit à Rome, dans les Loges de Pompée, un de ses tableaux, qui représentoit un sacrifice, & qui faisoit l'admiration publique.

I. PAUTRE, (*Antoine* LE) architecte, né à Paris, mort dans la même ville sur la fin du dernier siecle. Ses talents lui mériterent les places d'architecte & d'ingénieur ordinaire du Roi, & de Monsieur, frere unique de Louis XIV. Il excelloit dans les ornements & les décorations des édifices. Ce fut lui qui donna le dessin des cascades du château de Saint-Cloud, que l'on admire avec si grande raison, & qui fit bâtir les deux ailes de ce même château, dans l'une desquelles

est le grand escalier. Il conduisit à Paris plusieurs édifices : les plus considérables sont, l'hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine, l'église des religieuses de Port-Royal, l'hôtel de Gêvres, l'hôtel de Chamillard, &c. On a aussi de lui un livre intitulé : *Les Œuvres d'Antoine le Pautre, Architecte du Roi.* Il fut reçu à l'académie royale de sculpture en 1671.

II. PAUTRE, (*Jean* LE) dessinateur & graveur, de la même famille que le précédent, né à Paris en 1617, mort dans la même ville en 1682. Il fut mis dès sa jeunesse, dit M. Basan, chez un menuisier, qui lui enseigna les premiers éléments du dessin, & il devint par la suite un excellent dessinateur. Son génie fécond lui fit enfanter, lorsqu'il se mit à graver, une prodigieuse quantité de sujets qui ont servi & serviront toujours de modeles aux artistes qui se dévouent à l'architecture & à l'ornement. Son goût a pu vieillir, & peut paroître un peu lourd ; mais il est solide, & établi sur de bons principes. Il étoit peu fait pour graver les productions des autres, & il s'en est rarement occupé. Ce qu'il a donné consiste dans des décorations d'architecture, dans des vases, dans des plafonds, & en général dans tout ce qui est du ressort de l'ornement. M. Basan remarque encore que cet artiste étoit d'un grand secours à Antoine le Pautre, son parent, lorsqu'il s'agissoit de dresser quelque projet de conséquence, & de le *retourner* de toute maniere, pour le faire goûter de ceux pour lesquels il étoit fait. Il fut reçu à l'académie de peinture en 1677. Son œuvre comprend plus de mille planches, dont le cavalier Bernin faisoit grand cas.

III. PAUTRE, (*Pierre* LE) sculpteur, fils du précédent, né en 1659, mort en 1744. On peut le regarder comme un des habiles artistes de son temps, qui doivent tout à leur génie, & à l'étude de la nature & des grands modeles. Etant à Rome, en 1691, il fit le groupe d'Enée & d'Anchise, & en 1716 il acheva celui d'Arie & Pétus, (ou plutôt celui de Lucrece qui

ſe poignarde en préſence de Collatinus,) qui avoit été commencé à Rome par Théodon. Ces deux morceaux ornent le jardin des Thuileries. On voit encore de cet artiſte un jeune Faune, copié d'après celui de la reine de Suede, chef-d'œuvre qui eſt dans le jardin de Marly; la figure d'Atalante, au même endroit; celle de ſainte Marcelline, aux Invalides; Clytie, à la Muette; les quatre Saiſons en bas-relief, au château neuf de Meudon. Pierre le Pautre cultiva auſſi la gravure avec ſuccès. On a de lui quelques pieces à l'eau-forte, entre autres le portail des Invalides, avec les portiques & les colonnades projettées par Manſard, les plans, profils & élévations du même hôtel, & la deſcription avec Marot; l'arc-de-triomphe de la Place Dauphine, d'après le Brun. Cet habile homme fut profeſſeur & directeur perpétuel de l'académie de Saint-Luc.

PÉCOURT, danſeur de l'Opéra, mort à Paris en 1729, âgé de ſoixante-dix-huit ans. Ce fut un des meilleurs danſeurs de ſon temps, & un des premiers qui mit dans la danſe du caractere & de l'expreſſion. Après la mort de Beauchamps, il eut la direction des ballets de l'Opéra, & les compoſa, dit-on, avec un génie admirable. Il fut pendant long-temps l'amant aimé de la célebre Ninon de Lenclos.

PEINTURE: art qui, par le moyen du deſſin & de la couleur, imite ſur une ſuperficie plate tous les objets viſibles. Cet art, ainſi que tous les autres, doit avoir eu des commencements très-foibles, & ne recevoir des accroiſſements toujours lents & inſenſibles que par la ſuite des temps. On ne peut pas douter qu'il ne ſoit très-ancien; mais il eſt difficile d'en fixer l'origine. Il eſt plus que probable qu'il eſt né en même temps que celui de la ſculpture, & que le même eſprit qui apprit aux hommes à ſculpter des figures de terre ou de bois, leur apprit à tracer auſſi des images ſur la terre ou contre les murailles. Nous ne nous arrêterons pas à l'opinion de certains écrivains qui croient que la peinture exiſtoit même avant le déluge; tenons-

nous-en à des témoignages plus certains. Diodore de Sicile rapporte que la reine Sémiramis avoit fait construire à Babylone une muraille de deux lieues & demie de tour, dont les briques avoient été peintes avant que d'être cuites, & représentoient diverses sortes d'animaux; cet auteur ajoute qu'il y avoit dans la même ville une autre muraille où l'on voyoit plusieurs figures de toutes sortes d'animaux peints selon leurs couleurs naturelles, & même des tableaux qui représentoient des chasses & des combats. Cela prouve que la peinture étoit alors parvenue, chez les Assyriens, à un assez haut degré de perfection. Les Egyptiens la cultivoient en même temps avec un succès pour le moins égal. Ainsi l'on doit regarder comme une fable ce que les Grecs racontoient touchant l'invention de cet art; sçavoir, que la fille d'un nommé Dibutade, potier de terre de Sicyone, ville du Péloponese, voyant un jeune homme qu'elle aimoit, & qui s'étoit endormi à la lueur d'une lampe, fut si frappée de la ressemblance de l'ombre de son visage réfléchie sur une muraille, qu'elle voulut en tracer les extrémités, & qu'elle fit ainsi le portrait de son amant. L'amour est certainement ingénieux & fertile en inventions; mais il n'a pas la gloire d'avoir donné naissance à la peinture, puisqu'elle existoit long-temps avant la fille de Dibutade.

Cependant les Grecs, qui avoient la vanité de s'attribuer l'invention des sciences & des arts, & qui devoient être assez flattés de les avoir tous perfectionnés, ne tarderent pas à voir paroître parmi eux des peintres excellents dans tous les genres, & dont les talents exciterent leur juste admiration. Il suffit de nommer ici Zeuxis, Pamphile, Parrhasius, Protogene, Timanthe, Pausias, Apelle; Apelle sur-tout, qui contribua lui seul, plus que tous les autres ensemble, à la perfection de la peinture, non-seulement par ses beaux ouvrages, mais par ses écrits. On ne doit pas suspecter l'habileté de ces grands artistes, ni regarder comme un effet de l'exagération les éloges pompeux dont on les a comblés. Car il faut porter sur leurs ouvrages de

peinture le même jugement que sur ceux de sculpture exécutés dans le même temps, & qui sont parvenus jusqu'à nous. Or, si ceux-ci nous plaisent à tant de titres, si l'on s'est accordé à les regarder comme des modeles à suivre, n'est-il pas à présumer que les connoisseurs contemporains, qu'on nous dépeint si difficiles sur l'expression & sur l'excellence des statues, n'ont pas eu des yeux moins séveres sur le coloris, sur le dessin, & sur la composition des tableaux? Cette raison doit être victorieuse pour quiconque voudra prendre la peine de l'examiner.

On dira peut-être que les morceaux de peinture antique, qui existent encore à Rome ou aux environs, & qu'on a découverts depuis peu à Herculanum, ne sont pas faits pour nous donner une si grande idée de leurs auteurs. Tout ce qu'on trouve dans ces morceaux consiste à dire qu'ils sont assez bien dessinés, qu'ils ne manquent pas d'une certaine expression, & que les proportions sont élégantes; du reste, le coloris est médiocre, ils sont de la plus grande sécheresse, & l'on n'y remarque aucune intelligence de grouppes ni de clair-obscur. Mais ce n'étoient plus les peintres du siecle de Périclès ou d'Alexandre. La plupart de leurs chefs-d'œuvre, qu'on avoit transportés de la Grece à Rome, furent brûlés dans le premier incendie du palais de César; & quelques autres étoient tellement dégradés, que, du temps même d'Auguste, on distinguoit à peine ce qu'ils représentoient. Les artistes qui avoient fait les ouvrages dont il est ici question, étoient bien inférieurs à ces grands hommes; quelques-uns même étoient des Romains, tels que Fabius, Timomachus, Pirrichus & Lidius, & l'on sçait que les Romains n'ont jamais atteint à la perfection des Grecs en ce genre, non plus que dans les autres arts qui dépendent du génie.

C'est ce génie propre aux Grecs, qui fit enfanter des merveilles par leurs peintres, quoiqu'ils n'eussent que peu de moyens, & qu'ils fussent resserrés dans des bornes très-étroites. Ils ne connoissoient que trois

sortes de peinture ; l'*encaustique*, qui s'opéroit avec de la cire fondue & colorée, & dont feu M. le comte de Caylus a retrouvé le procédé perdu depuis longtemps ; la *détrempe*, faite de couleurs seulement avec de l'eau & de la colle ou de la gomme ; & la *fresque*, appliquée sur un enduit de mortier encore frais avec des couleurs détrempées dans de l'eau. Quant au coloris, les ressources étoient bien plus insuffisantes. Au rapport de Pline, les ouvrages admirables d'Apelle & des autres grands peintres de la Grece étoient peints avec quatre couleurs seulement ; c'étoient le *blanc de Milos*, le *jaune d'Athenes*, le *rouge de Sinope*, & le simple *noir*. Il est vrai que dans la suite les artistes firent entrer dans les couleurs dont ils se servoient, des terres & des préparations chymiques, pareilles à celles que l'on emploie aujourd'hui; mais ils ignoroient absolument la maniere de les broyer à l'huile, & l'on n'a pu découvrir quel moyen ils mettoient en usage pour y suppléer. Il falloit cependant qu'ils sçussent en tirer parti, puisque leurs couleurs se soutenoient très-hautes, & tout autant éclatantes que dans nos tableaux peints à l'huile. Pline se contente de dire qu'Apelle se servoit d'une espece de vernis qui donnoit de la vigueur aux couleurs, & qui les conservoit.

La décadence entiere de la peinture vint des mêmes causes qui entraînerent celle des autres arts. On est obligé toujours d'en accuser les Barbares ; & cette réflexion ne peut que faire détester leurs ravages & leur domination pendant plusieurs siecles où ils tinrent l'esprit humain enchaîné sous la plus honteuse ignorance. Il paroît néanmoins que la peinture s'étoit maintenue avec une espece d'éclat dans la Grece, puisqu'on dit que le sénat de Florence, voulant faire exécuter quelques ouvrages, fit venir de Constantinople, dans le troisieme siecle, des peintres qui furent les maîtres de Cimabué, le restaurateur de cet art dans la Toscane. Nous croyons même qu'avant cette époque il avoit repris une certaine vigueur en Italie ; &,

ce qui va paroître plus extraordinaire, c'eſt que la peinture à l'huile étoit connue long-temps avant van-Eyk, ou Jean de Bruges, à qui l'on fait communément honneur de cette découverte. Notre ſentiment s'éloigne ici du témoignage de tous les auteurs, qui n'ont fait que ſe copier les uns les autres, ſans que preſqu'aucun ſe ſoit donné la peine d'examiner ſi les premiers avoient dit la vérité. Mais nous avons pour garant de ce que nous avançons le marquis Scipion Maffèi, qui rapporte, dans ſa *Verona illuſtrata*, qu'il exiſte dans cette ville des tableaux des douzieme & treizieme ſiecles, peints à l'huile & aſſez bien exécutés. Cet auteur prend de-là occaſion de s'élever contre les écrivains de la Toſcane, qui, pour exalter leur patrie, & lui attribuer la renaiſſance de tous les arts, ont négligé de parler des heureuſes tentatives que l'on avoit faites antérieurement dans d'autres pays, afin d'arriver au même but. Mais on pourroit dire pour leur juſtification, que, témoins de la protection éclatante dont les Médicis honoroient particuliérement les peintres, de l'émulation excitée parmi ceux-ci, des regles qu'ils avoient ſuivies & tracées, des chefs-d'œuvre ſortis de leurs mains, ils avoient raiſon de regarder leurs compatriotes comme les nouveaux créateurs de la peinture. En effet, n'eſt-ce pas ſur-tout à Léonard de Vinci & à Michel-Ange que l'on doit les véritables principes ſur leſquels cet art eſt établi & fixé pour toujours?

Les ouvrages & les leçons de ces grands hommes produiſirent bientôt dans toutes les parties de l'Italie une foule d'artiſtes qui les ſurpaſſerent eux-mêmes. (*Voyez* ECOLE.) De ce nombre eſt Raphaël, qu'on peut appeller le dieu de la peinture. En même temps paroiſſoient en Allemagne des génies heureux qui n'avoient d'autre guide que la nature, & qui s'élevoient aux premiers rangs. François I attiroit en France des peintres Italiens qui formerent quelques éleves dignes de les remplacer. En un mot, la peinture, accueillie & protégée par tous les ſouverains, favoriſée par l'em-

pressement d'une infinité d'amateurs qui n'épargnoient ni soins ni dépenses pour se former de nombreuses collections de tableaux, célébrée par les éloges de tous les écrivains, devenoit de jour en jour florissante, & parvenoit même au plus haut point de perfection. Mais les beaux-arts sont sujets à des révolutions funestes. Tandis que Louis XIV faisoit les plus beaux établissements en faveur de celui de la peinture, (*cherchez aux mots* ACADÉMIE ROYALE, & ACADÉMIE DE FRANCE *à Rome.*) on le voyoit déchoir insensiblement en Italie. Et quel triste parallele de l'état où il étoit autrefois, avec celui où il est aujourd'hui dans cette région si propre néanmoins à faire éclore les talents! Il est presque entiérement perdu en Flandres; & l'on ne conçoit pas comment les successeurs des Rubens, des Vandycks, des Teniers, ont si fort dégénéré. Il jette encore quelque éclat en Allemagne, & il se soutient en France dans une espece de vigueur: du moins il n'y a jamais eu tant de peintres; le nombre des amateurs n'a jamais été si considérable; les tableaux n'ont jamais été si chers. Mais un connoisseur n'est-il pas peut-être fondé à dire que la peinture, s'éloignant de jour en jour du genre noble & sublime qu'ont suivi les le Bruns, les Mignards, les Coypels, les Le Moines, pourroit enfin s'attacher à des sujets petits, bas, dégoûtants, méprisables, & amener une triste décadence?

PÉLISSIER, danseuse de l'Opéra, morte à Paris en 1749, âgée de quarante-deux ans. Après avoir chanté pendant quelque temps sur le théâtre de l'opéra de Paris, elle le quitta pour celui de Rouen, dont elle avoit épousé l'entrepreneur. Elle revint, cinq ou six ans après, paroître dans la capitale, où elle mérita les plus grands applaudissements. On peut dire qu'elle a été sur la scene lyrique pour Le léger & le gracieux, ce que la demoiselle le Maure a été pour le noble & le pathétique; ce que M. de Voltaire a exprimé par ce vers, pour faire connoître

en quoi ces deux grandes actrices ont pu se surpasser :

Pélissier par son art, Le Maure par sa voix.

I. PELLÉGRINI, peintre, né à Modene, fut disciple de Raphaël. Il travailla, conjointement avec les autres éleves de ce grand maître, aux ouvrages du Vatican, & fit de son chef plusieurs tableaux dans Rome. Après la mort de Raphaël, il s'en retourna à Modene, & y fut extrêmement occupé. Il mourut des blessures qu'il reçut en voulant sauver son fils, qui venoit de commettre un meurtre dans une place publique de la ville de Modene.

II. PELLÉGRINI, *dit* TIBALDI, peintre. *Voyez* TIBALDI.

III. PELLÉGRINI, (*Antoine*) peintre, né à Padoue, florissoit au commencement de ce siecle. On ne dit point quel fut son maître ; on sçait seulement qu'après avoir exécuté de grands ouvrages en diverses parties de l'Europe, sur-tout en Angleterre, on le fit venir à Paris, où on lui donna à peindre le plafond d'une des principales galeries de la Banque royale. On peut voir à la fin du livre intitulé *Vies des premiers Peintres du Roi*, la description que M. le comte de Caylus a donnée de ce morceau qui ne subsiste plus ; car, la chûte du Systême étant arrivée, le Roi acheta l'hôtel de la Banque pour y placer sa superbe bibliotheque. On se crut alors obligé, par cette nouvelle destination, d'en changer absolument les dispositions intérieures, & le plafond qu'avoit peint le Pellégrini ne fut point épargné. « Cependant, ajoute le comte » de Caylus, quoique nous ayons en France des des» tructions encore plus affligeantes, je dois dire aux » curieux, avec sincérité, ce que je crois qu'ils peu» vent regretter en ceci ; premiérement, un morceau » considérable de peinture, puisqu'il étoit composé » d'une centaine de figures ; secondement, des group» pes heureux pris séparément de la composition gé-

» nérale ; & troisiémement, des effets de couleur har-
» dis, un pinceau moëlleux, car la galerie étoit peinte
» à l'huile ; enfin, de grandes masses dont en général
» notre école ne me paroît pas assez touchée : mais la
» saine critique auroit pu reprendre une composition
» trop nue, un défaut de correction dans le dessin, &
» sur-tout le caractere & la couleur des nuages, qui,
» trop pesants, interrompoient la vaguesse du ciel tenu
» fort clair. » On peut ajouter que Pellégrini, grand praticien, avoit peut-être abusé de sa facilité. Après avoir terminé cet ouvrage, il alla se fixer à Venise, d'où il fut appellé pour peindre à fresque la voûte de la chapelle majeure de l'église de sa paroisse à Padoue. Il eut pour femme Angélique Carriera, sœur de la célebre Rosa Alba.

PENNI, (*Jean-François*) peintre, surnommé *il Fattore*, parce qu'il faisoit les affaires domestiques de Raphaël, né à Florence en 1488, mort à Naples en 1528. Il vint demeurer fort jeune à Rome chez Raphaël, qui l'aima toujours comme son fils, & l'institua un de ses héritiers. Ce peintre dessinoit bien ; il entendoit également l'histoire, le portrait, l'ornement comme le paysage, qu'il embellissoit de fabriques très-agréables. Ce goût général pour toutes les parties de la peinture le rendit fort utile à son maître, principalement dans les frises & dans les cartons des tapisseries. Son principal ouvrage furent les Loges du Vatican, & le plafond du banquet des dieux au petit Farnese, où il fit connoître sa capacité.

Quelque habile que fût le Fattore, son goût étoit gigantesque & peu gracieux : ses dessins, qui sont très-rares en France, tiennent plus de l'antique que de la maniere de son maître. Ils sont faits avec une légéreté de plume admirable, lavés au bistre ou à l'encre de la Chine, relevée de blanc au pinceau. Ses figures sont un peu longues & maigres, ses contours secs ; mais ses caracteres de têtes sont d'un grand style. Il eut un frere, nommé *Lucas Penni*, qui fut disciple de

Raphaël & de Perrin del Vaga, & qui travailla en Italie, en France & en Angleterre; mais il fut moins habile que le Fattore. L'on a de celui-ci plusieurs estampes à l'eau-forte, qu'il a exécutées sur ses propres dessins.

PENTZ *ou* PENS, (*George*) peintre & graveur, né à Nuremberg, vivoit au commencement du seizieme siecle. Après avoir pris les leçons d'Albert Durer, il fit le voyage d'Italie, où il étudia les ouvrages de Raphaël, & grava, conjointement avec Marc-Antoine, diverses pieces de ce grand maître. La plupart de ces morceaux respirent le goût de Raphaël lui-même, sur-tout dans les Arts libéraux, dans le grouppe d'Abraham & de Lazare accompagnés d'Anges, dans l'estampe du mauvais Riche, & dans celle qui représente Notre-Seigneur dormant dans le bateau. Les figures y sont légeres & les draperies admirables. Pentz a fait aussi un nombre assez considérable de petites estampes qu'il a gravées sur ses dessins, & qui sont de vrais chefs-d'œuvre. Il est mis au rang des petits maîtres.

PÉRELLE, (*Gabriel*) graveur du dernier siecle, a gravé, conjointement avec ses fils Adam & Nicolas Pérelle, toutes les planches qu'on a rassemblées en deux corps d'ouvrages, sous le titre des *Délices de Paris & de ses environs*, & des *Délices de Versailles & des Maisons royales*. On comprend assez que ces estampes représentent tout ce qu'il y a de plus curieux dans les plus beaux monuments de la France. Ces trois artistes s'attacherent particuliérement à graver à l'eau-forte quantité de beaux paysages, soit de leur propre invention, soit d'après divers peintres Flamands. Ils donnerent en ce genre une grande quantité d'estampes qui leur ont acquis un rang distingué parmi les meilleurs graveurs. Le pere étoit cependant plus habile que ses fils. Plusieurs de ses estampes sont d'un effet piquant; son paysage est d'un bon goût; les formes en sont pittoresques, & variées avec discerne-

ment; les figures qu'on y trouve font d'une pointe fpirituelle & légere.

PÉREYRA, (*Manuel*) fculpteur, Portugais de nation, mort à Madrid, où il s'étoit établi, en 1667, à l'âge de foixante-trois ans. On ne peut qu'avoir une grande idée des talents de cet artifte, en voyant fes ouvrages, dont les plus remarquables font l'excellente ftatue en pierre de S. Benoît, qui eft fur la porte du couvent de Saint-Martin à Madrid; celles de S. Bruno & de S. Ifidore, auffi en pierre. On rapporte qu'étant devenu aveugle, il fit le modele de la ftatue de S. Jean-de-Dieu, & qu'il en dirigea, par le tact, le travail exécuté par un de fes éleves. On ajoute que cette ftatue eft de la plus grande beauté. Si le fait eft vrai, cet artifte devoit avoir une délicateffe extrême dans les mains, & une expérience confommée dans fon art.

PERGOLESE, muficien, né à Naples en 1706, mort vers 1733. Il paffe avec raifon pour un des plus grands muficiens qu'ait produits l'Italie. La facilité de fa compofition, la fcience de l'harmonie, la richeffe de la mélodie, lui ont fait un nom qui ne mourra jamais. Sa mufique, dit M. la Combe, fait continuellement tableau; elle parle à l'efprit, au cœur, aux paffions. Mais, ce qu'on ne fçauroit affez admirer, c'eft que, dans un âge où l'on eft encore fous la difcipline des maîtres, Pergolefe ait pu enfanter des ouvrages fi excellents. Les principaux font plufieurs *Ariettes;* la *Serva Padrona, il Maeftro di Mufica,* intermedes; un *Salve, Regina;* & le *Stabat Mater,* regardé univerfellement comme fon chef-d'œuvre. On prétend que des muficiens, jaloux de fon mérite fupérieur & prématuré, l'empoifonnerent, & qu'il mourut en finiffant la mufique du dernier verfet du *Stabat.* Heureufement ce crime déteftable n'eft point avéré, & les perfonnes inftruites foutiennent que Pergolefe fut attaqué d'une pleuréfie, à laquelle il fuccomba.

PÉRI, (*Jacques*) muficien Italien du dix-feptieme fiecle. Il eft l'inventeur du récitatif. Appliqué à cher-

cher l'imitation musicale qui convient aux poëmes lyriques, il tâcha de découvrir celle dont les Grecs se servoient. Il observa les tons qu'on prenoit en parlant, les différentes inflexions de la voix, celles qui étoient rudes, agréables, forcées, naturelles; ou, ce qui revient au même, il distingua les sons qui sont susceptibles d'intonation, d'avec ceux qui ne le sont pas. Il examina, dans le plus grand détail, quels modes & quels accents on employoit dans la douleur, dans la joie, dans toutes les affections qui ont de l'empire sur les hommes, afin de faire agir la basse dans les crises violentes de l'ame, tantôt plus, tantôt moins. Il n'oublia pas de consulter particuliérement le caractere de la langue italienne, & l'oreille de plusieurs personnes exercées dans la poésie & la musique. Enfin cet artiste conclut que le fondement d'une telle imitation devoit être une harmonie qui suivît pas à pas la nature, un chant mitoyen entre le langage ordinaire & la mélodie; un systême tempéré entre le mouvement de la voix chantante, que les anciens appelloient *Diastématique*, c'est-à-dire, qui marche par intervalles déterminés; & le systême de la voix parlante, qu'ils appelloient *mouvement continu*, c'est-à-dire, qui ne se fixe qu'au moment qu'on se tait. (*Extrait de l'Essai sur l'Opéra, du comte Algarotti, traduit par le rédacteur de ce Dictionnaire.*)

PERILLUS, sculpteur de l'antiquité, vivoit environ 570 ans avant Jesus-Christ. On rapporte que cet artiste, cruellement industrieux, voulant seconder la fureur de Phalaris, tyran d'Agrigente, inventa un taureau d'airain, dans le ventre duquel on enfermoit les criminels. Ces malheureux, consumés par l'ardeur du feu qu'on allumoit dessous, jettoient des cris qui, sortant de cette horrible machine, ressembloient aux mugissements d'un bœuf. Perillus ayant demandé la récompense de son invention, le tyran lui en fit faire l'épreuve le premier; & dans la suite les Agrigentins, s'étant révoltés, y brûlerent Phalaris lui-même.

PERMOSER, (*Balthazar*) sculpteur, plus connu sous son nom de *baptême*, né à Cammer en Baviere en 1650, mort en 1732, à Dresde où il s'étoit établi depuis long-temps, & inhumé à Fridrichsstad, où l'on voit le beau monument qu'il s'étoit fait lui-même. Il apprit à Salzbourg les principes de son art, qu'il poussa à la perfection en Italie, où il demeura quatorze ans de suite, & où il fit plusieurs voyages. Ce n'est pas seulement à Dresde, mais encore à Vienne, que l'on voit de fort beaux ouvrages de cet artiste. On peut citer, entr'autres, la belle statue du prince Eugene, conservée dans un jardin au fauxbourg de cette derniere ville. Le héros y couvre modestement de la main gauche le pavillon d'une des trompettes de la Renommée. On fait aussi le plus grand éloge de la statue de la Charité, des grouppes de la Peinture & de la Sculpture qui s'embrassent, d'une Moresque avec son enfant, & sur-tout d'un More tenant un poisson. Quelque élevé que fût son génie, il avoit les caprices d'un artiste médiocre. A la moindre critique, il s'effarouchoit, & alloit détruire les productions de son ciseau. Aucune considération ne l'arrêtoit alors; & c'est peut-être la raison pour laquelle on voit si peu de ses ouvrages. Paul Heermann & Paul Egel furent ses éleves. Le premier vivoit à Dresde. On voit de lui diverses statues dans le grand jardin, très-estimées, particuliérement la femme qui greffe un arbre. Le second s'étoit établi à Manheim. Il a fait pour un particulier de Dourlach un tombeau qui est remarquable par l'expression.

PERRAC, (*Etienne* DU) architecte, peintre & graveur, né à Paris, florissoit vers la fin du seizieme siecle. Dans sa jeunesse, il fit le voyage de Rome, où il étudia l'architecture, & dessina les principales antiquités de cette ville, qu'il grava dans la suite d'une maniere approchante de celle de Tempeste. De retour en France, il fut fait architecte du Roi, donna les dessins sur lesquels on a élevé la partie de la galerie du

Louvre, décorée de grands pilastres d'ordre composite, depuis le guichet de la rue Saint-Nicaise, jusqu'aux Tuileries. Il peignit aussi, dans la salle des bains à Fontainebleau, cinq tableaux représentant l'histoire des Dieux Marins, & les amours de Jupiter & de Calisto. On a encore de lui quelques paysages qu'il a gravés d'après le Titien.

PERRACHE, (*Michel*) sculpteur, né à Lyon le 12 Juillet 1685. Il quitta cette ville dès l'âge de 16 ans, pour aller se perfectionner dans les académies d'Italie, d'Anvers, & de divers autres pays. Ses premiers succès éclaterent dans la ville de Malines, par la décoration d'une église, qui lui valut le droit de bourgeoisie. Cette distinction flatteuse n'étouffa point chez lui l'amour de sa patrie; il y revint en 1717, & y épousa, en 1719, Louise Pierre, qui lui donna dix-sept enfants. Presque toutes les églises & les jardins de Lyon & des environs, conservent des preuves de son travail. Dans le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits, on distingue la décoration du chœur de la chapelle des Pénitents du Confalon, dont il donna les modeles; le groupe de l'Assomption, & le bas-relief de l'autel en marbre; le retable de l'église de l'Oratoire; le chœur de la chapelle des Pénitents de Lorette; la chapelle des Marchands, dans l'église de Saint-Nizier; le maître-autel de la même église; ceux de Saint-Pierre, & des Cordeliers de Saint-Bonaventure; quelques mausolées dans la maison de la Charité; &c. Cet artiste mourut en 1750. Son fils a embrassé la même profession, à laquelle il fait honneur par ses talents.

PERRAULT, (*Claude*) architecte, né à Paris en 1613, mort en 1688. Il est étonnant, dit l'auteur des *Vies des Architectes*, que le même homme ait pu exceller dans différentes sciences aussi disparates entr'elles, & les avoir toutes apprises sans le secours d'un maître, comme le fit Claude Perrault. Il étoit médecin, peintre, musicien, architecte, ingénieur, physicien & anatomiste. Ce sçavant fit pour la façade du Louvre un

dessin qui mérita la préférence sur tous ceux qui furent présentés. On le trouva si beau, qu'on crut d'abord qu'on ne pourroit point l'exécuter, pour cette seule raison. Il fut enfin mis en exécution. C'est celui de la superbe façade qui est du côté de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui surprit le chevalier Bernin, & qui est en effet le plus beau morceau d'architecture qui soit dans les différents palais des souverains de l'Europe. Au dessus d'un beau soubassement qui comprend un appartement dont les fenêtres sont très-simples & un peu ceintrées, s'éleve la fameuse colonnade qui a 525 pieds de long, dont les colonnes sont accouplées & cannelées: elles ont trois pieds sept pouces de diametre, & soutiennent des architraves extrêmement hardis, qui ont 12 pieds de long d'une colonne à l'autre. Cette colonnade a trois avant-corps; sçavoir, deux aux extrémités, & une au milieu. Ce dernier est terminé par un fronton qui est porté par huit colonnes accouplées. On doit remarquer avec attention ses deux côtés inclinés, formés d'une seule pierre, qui ont chacune trente-quatre pieds de long. Cet édifice est couronné par une balustrade. Perrault inventa quelques machines très-ingénieuses pour transporter & pour élever ces pierres énormes.

De tous les monuments élevés sous le regne de Louis XIV, le seul péristyle du Louvre eût été suffisant pour l'immortaliser. Sublime par sa composition & par la justesse de ses proportions, il a surpassé, non-seulement tous les édifices des rois ses prédécesseurs, mais encore tous les ouvrages d'architecture des empereurs d'Orient & d'Occident. Mais on montra tant d'indifférence pour le magnifique palais du Louvre, après la mort de Louis XIV, que l'on permit d'élever plusieurs maisons considérables dans la cour. Les véritables amateurs gémirent sur cette barbarie, dont heureusement on ne voit plus aujourd'hui de vestiges. Perrault eut beaucoup de part à la confiance du grand Colbert. L'auteur du Dialogue entre l'ombre de ce ministre célebre, le Louvre & la Ville de Paris, ouvrage plein d'excel-

d'excellentes réflexions sur les beaux-arts, jointes à quelques sarcasmes, nous apprend, à la page 126, une anecdote qui mérite d'être connue. Il s'agit des regrets que le grand Colbert témoigna à Perrault de n'avoir pas fait une étude particuliere du dessin dans sa jeunesse, pour pouvoir lui tracer ses idées.

L'architecte répondit ainsi au ministre : « Vous êtes » dans une grande erreur ; il est fort heureux pour un » ministre, & encore plus pour un souverain, de se » trouver dans l'impuissance de perdre un temps qui » leur est si précieux, à crayonner des idées qui ne » sçauroient être utiles, par l'ignorance des grands » principes de cet art & le défaut de pratique. Les » foibles connoissances leur sont même nuisibles, en ce » que leurs productions étant applaudies par des flat- » teurs, quelque médiocres qu'elles soient, sont sou- » vent préférées pour l'exécution aux excellentes. » D'ailleurs, ces sortes d'amusements étant toujours » bornés à de petits sujets, ils achevent de rétrécir » leur goût & leur génie au lieu de l'agrandir. Il y a » long-temps qu'on a représenté un prince qui fait » bâtir, & celui à qui il confie le soin de ses bâti- » ments, par l'emblême d'un homme sans mains, mais » ayant de bons yeux & d'excellentes oreilles, pour » exprimer que ni le roi, ni le ministre, ne doivent » point travailler eux-mêmes aux dessins de leurs bâ- » timents ; qu'ils n'ont besoin que de leurs yeux & de » bonnes oreilles pour juger de ceux qu'on leur pré- » sente. »

Lorsque Perrault fut admis à l'académie royale des sciences, il n'exerçoit plus la médecine que pour sa famille, pour ses amis & pour les pauvres : mais, s'étant entiérement adonné à la physique, il publia quatre volumes sous le titre d'*Essai de Physique.* Il mit encore au jour un recueil de machines de son invention, pour élever & transporter les fardeaux, & pour d'autres usages très-utiles à la société. Perrault disséqua plusieurs animaux, & mourut pour avoir assisté à la dissection d'un caméléon corrompu, dont la mauvaise

odeur rendit toute l'assemblée malade. On a de lui quelques ouvrages très-estimés sur l'architecture, entr'autres la Traduction de Vitruve avec des notes. On prétend qu'il donna différents Mémoires pour l'établissement de l'académie de peinture & de sculpture, & pour celle d'architecture, conjointement avec Charles Perrault, son frere, de l'académie des sciences & de celle des belles-lettres, contrôleur général des bâtiments du Roi, & particuliérement connu par le *Parallele des Anciens & des Modernes.* Comme celui-ci étoit aimé & considéré par le grand Colbert, il employoit son crédit auprès de lui pour obtenir des bienfaits en faveur des artistes qui excelloient en quelque genre. Il avoit recueilli, après la mort de Claude, son frere, tous les dessins originaux & projets concernant le Louvre, les Thuileries, Versailles, &c. & les détails, en deux vol. *in-folio maximo*, qui étoient entre les mains d'un chanoine de Notre-Dame, leur parent. Ces deux volumes ont été acquis par les soins de M. le Marquis de Marigni, & sont aujourd'hui aux Archives des Bâtiments du Roi.

PERRIER, (*François*) peintre & graveur, né à Mâcon en 1590, mort à Paris en 1660. Il étudia à Rome sous Lanfranc, & se forma dans cette école un caractere de dessin & une maniere de peindre qui lui ont mérité l'estime des gens de goût. Ses compositions sont naturelles & sçavantes. Le paysage y est traité dans le style du Carrache. Mais on lui reproche quelques défauts de correction, un coloris trop noir: il ne mettoit point assez d'agrément dans ses airs de tête. Ses principaux ouvrages sont à Lyon, où il peignit le petit cloître des Chartreux; à Paris, où il peignit sur-tout le plafond de l'hôtel de Toulouse, qui, depuis peu d'années a été habilement restauré, & l'église de Filles de la Visitation, rue Saint-Antoine. Cet artiste fut nommé professeur de l'académie. Les ouvrages en très-grand nombre, qu'il a la plupart gravés à l'eau-forte, d'après les figures & les bas-reliefs antiques, sont faits

avec esprit. Il ne s'est point asservi à cette régularité de traits qui rend l'immobilité & la roideur du marbre ; il a sçu, par une pointe hardie & sçavamment négligée, prêter aux objets la souplesse & le ragoût du naturel. Le Roi possede dans son château de Versailles un seul tableau de ce maître ; c'est la fable d'Acis & Galatée. Il eut un neveu, nommé Guillaume Perrier, qui fut son éleve, & qui mourut en 1655. On voit dans l'église des Minimes, à Lyon, plusieurs morceaux de sa main.

PERRIN *del Vaga*, peintre, né en Toscane en 1500, mort en 1547. Il s'appelloit *Pierre Buonaforci*, & le nom de *Vaga* lui fut donné dans la suite, parce qu'un peintre Florentin de ce nom le mena à Rome avec lui, où il le laissa, sans autre ressource pour vivre, que de travailler à la journée. Le jeune homme employoit à son étude la moitié de la semaine ; & il devint si habile, que Jules-Romain & le Fattore en parlerent avec éloge à Raphaël, qui le voulut voir, & l'occupa dans les Loges, sous la conduite de Jean Nanni.

Perrin avoit l'esprit vif ; il étoit grand dessinateur, peignoit fort vîte, & excelloit sur-tout dans les frises, dans les grotesques & dans les ornements de stuc, dans lesquels il a égalé les anciens. Son pinceau ressemble assez à celui de Raphaël, sans en avoir la force ni l'expression. On lui a reproché qu'il donnoit à toutes ses figures de femmes le même air de tête, parce qu'il prenoit toujours pour modele celle de sa femme. Ses dessins d'ornements & de frises sont excellents. Quoiqu'il ait tâché de suivre Raphaël, il s'est trop livré à son génie, en abandonnant la nature ; & il a contracté une maniere que l'habitude fait aisément distinguer. Le plaisir fréquent de boire avec ses amis, & les fatigues de son art, l'épuiserent au point qu'il devint asthmatique. Enfin il mourut dans une rue de Rome, en parlant à un de ses amis. On l'enterra à la Rotonde, parmi tous les illustres de son art. Ses principaux ouvrages se voient à Rome ; on en trouve quelques-uns

à Genes. On compte parmi ses disciples Louis de Vargas, peintre célebre de Séville.

PERSYN, (*Regnier* DE) dit *Narcisse* à cause de sa beauté, peintre & graveur, natif d'Amsterdam, florissoit dans le dernier siecle. Il alla d'abord à Paris, & se rendit ensuite à Rome, où il apprit l'art de la peinture. Il paroît cependant qu'il s'attacha de préférence à celui de la gravure; car il entreprit, de concert avec Bloëmaert, Matham, Natalis & autres, un ouvrage considérable & qui l'occupa long-temps; ce fut de graver la galerie du palais Justiniani. On a, outre cela, plusieurs morceaux d'après ses dessins.

PERUGIN, (*Pierre*) peintre, né à Pérouse, mort dans la même ville en 1624, âgé de soixante-dix-huit ans. La pauvreté dans laquelle il fut élevé, loin d'abattre son courage, lui servit au contraire d'un puissant aiguillon pour supporter les mauvais traitements d'un peintre médiocre, chez lequel on l'avoit d'abord placé, & pour tâcher, par une application constante, de changer son sort infortuné; il y réussit. Devenu bientôt plus habile que son maître, il se rendit à Florence, & prit des leçons, avec Léonard de Vinci, d'André Vérocchio, qui lui enseigna la maniere de rendre les airs de tête gracieux, principalement les têtes des femmes. Le Pérugin fut très-employé d'abord à Florence, & ensuite à Rome pour le pape Sixte IV. Presque tous ses ouvrages sont de dévotion, & ornent les églises & les couvents; mais sa maniere étoit seche; & ce qui a le plus contribué à sa gloire est d'avoir eu le célebre Raphaël pour disciple. Après avoir amassé de grandes richesses, il se retira dans sa patrie, où il travailla encore beaucoup. Son avarice le rendit malheureux, & abrégea même ses jours. Il ne sortoit jamais de sa maison qu'il n'emportât avec lui la cassette où étoit son argent; un filou, s'en étant apperçu, l'attaqua en chemin, & le dépouilla de ses trésors. Le Pérugin fut si affligé de cette perte, qu'il en mourut de chagrin peu de temps après.

PÉRUZZI, (*Balthazar*) peintre & architecte, né à Volterre en 1481, mort en 1536. Il s'appliqua d'abord à la peinture, & fit le voyage de Rome. L'étude de la nature & des ouvrages des grands maîtres, le rendit habile. Il n'eut point sur-tout d'égal pour la perspective; & c'est à lui qu'on doit le renouvellement des anciennes décorations du théâtre. Celles qu'il fit pour la *Calendra*, comédie en prose, composée par le cardinal Bibiéna, lui mériterent les éloges de tous les amateurs. On ne put assez admirer alors la maniere dont il sçut représenter, dans un très-petit espace, des places, des rues, des palais, & diverses autres sortes de bâtiments. Le pape Jules II l'employa dans son palais. Cet artiste fit encore beaucoup de tableaux pour les églises, & fut extrêmement occupé à peindre sur les façades des maisons.

Quant à ses ouvrages d'architecture, voici les principaux. Etant à Bologne, il éleva la porte de l'église de Saint-Michel *in Bosco*, qui fait partie d'un très-beau monastere d'Olivétains, situé hors de la ville. A Carpi, il donna le plan, les élévations & le modele de la cathédrale, qu'il fit exécuter sous ses ordres, selon les regles prescrites par Vitruve; &, à Sienne, il donna le plan des fortifications de cette ville. De retour à Rome, le pape Léon X l'employa dans la construction de l'église de Saint-Pierre. Comme ce pape, dit l'auteur des *Vies des Architectes*, étoit persuadé que le projet du Bramanté étoit trop vaste, & que les parties en étoient mal liées, Péruzzi fit un nouveau modele, dont l'idée est également noble & ingénieuse. On le trouve dans l'ouvrage de Serlio, & il mérite d'être examiné avec attention.

Dans le sac de Rome en 1527, Péruzzi tomba entre les mains des soldats Espagnols: son air respectable & majestueux le fit prendre pour quelque prélat du premier rang. Les soldats le traiterent de la maniere la plus barbare, pour le forcer à leur découvrir les richesses qu'ils lui supposoient. Comme ils virent enfin qu'il étoit peintre, ils le forcerent à faire le portrait

du connétable de Bourbon, & le renvoyerent meurtri de coups. Ayant échappé, par une espece de miracle, à la fureur des Espagnols, il s'enfuit à Porto-Hercole, & de-là à Sienne. Il eut encore le malheur d'être entiérement dépouillé dans la route. Il arriva nu dans la ville, où il fut très-bien accueilli; & on lui fit exécuter plusieurs édifices, tant publics que particuliers. Enfin il reprit le chemin de Rome, & continua de s'appliquer à l'architecture. On vante sur-tout le palais Massimi, près de Saint-Pantaléon, qu'on regarde comme l'ouvrage le plus difficile & le plus remarquable de cet artiste. Il n'eut pas la satisfaction de le voir achevé, ayant été surpris par la mort au milieu de sa carriere. On croit qu'il fut empoisonné par quelques jaloux.

Cet artiste, toujours malheureux depuis le moment de sa naissance, eut la conduite la plus réguliere: on peut même citer sa modestie comme un exemple à suivre pour la plupart de ceux qui suivent la même carriere. Il étoit si timide, qu'il ne demandoit jamais rien pour le prix de ses peines, & souvent on abusoit de cette facilité qui doit avoir ses bornes. Tout son bien consistoit en deux cents cinquante écus Romains d'appointements, qu'il avoit comme architecte de l'église de Saint-Pierre; & c'est avec une somme si modique, qu'il étoit obligé de fournir à ses besoins & à ceux d'une famille nombreuse. Sa position embarrassante n'excita jamais la commisération de personne. Il fut enterré à la Rotonde, à côté de Raphaël. Tous les artistes assisterent à ses funérailles. Sa réputation s'accrut après sa mort, sur-tout quand il fallut continuer l'église de Saint-Pierre, où ses successeurs trouverent les plus grandes difficultés. On voit chez le Roi une Vierge peinte par Péruzzi, & chez M. le duc d'Orléans une Adoration des Rois.

PESARESE, peintre. *Voyez* CANTARINI.

PESNE, (*Jean*) graveur, florissoit dans le dernier siecle. Il s'est principalement consacré à reproduire

les ouvrages du Pouſſin. Mais, quoique ſon deſſin fût aſſez correct, ſes eſtampes offrent plus l'idée d'une copie ſervile que d'une traduction élégante ; &, comme une copie eſt toujours inférieure à l'original, on ne trouve point, dans les gravures de Peſne, tout le ſentiment, le caractere, l'expreſſion, l'énergie qu'on admire dans les tableaux du Pouſſin ; d'ailleurs rien ne dédommage de la privation du coloris, parce que ſon ſtyle froid, monotone & ſans intelligence, offre partout le même genre d'exécution. Il faut cependant convenir que les ouvrages de Peſne ſont recherchés des amateurs, parce qu'indépendamment de ce que nous venons d'obſerver à ce ſujet, ils conſervent encore une partie des beautés qui étincellent dans les chefs-d'œuvre du Pouſſin.

PETERS, (*Bonaventure*) peintre, né à Anvers en 1614, mort dans la même ville en 1652. Il peignoit des marines & des ouragans : c'eſt preſque dans tous un ciel confondu avec l'eau, le tonnerre, les éclairs, des vaiſſeaux prêts à être engloutis ; l'un ſe briſe contre un écueil ; l'autre eſt en feu, & ſaute en l'air : tout ce qu'il a fait en ce genre eſt précieux. Il paſſoit pour le meilleur peintre de marines de ſon ſiecle ; ſes ſujets ſont remplis de petites figures touchées avec eſprit & avec fineſſe. On ne ſçait pas comme il a pu repréſenter tout ce qu'il a fait avec autant de vérité ; elle eſt au point de donner de l'effroi.

PETIT, (*Pierre* LE) imprimeur ordinaire du Roi & de l'Académie Françoiſe dans le dernier ſiecle, avoit pour deviſe une croix d'or avec ces mots : *In hoc ſigno vinces*. Il imprima le *Dictionnaire de l'Académie*, & pluſieurs autres livres très-recherchés pour la netteté des caracteres & la beauté du papier. La république des lettres a fait une perte conſidérable dans l'incendie d'un magaſin qu'avoit le Petit au college de Montaigu. Une grande partie des belles éditions de ce célebre imprimeur fut conſumée. Il mourut à l'âge de ſoixante-neuf ans.

I. PETITOT, (*Jean*) l'inventeur & le Raphaël de la peinture en émail, selon M. d'Argenville, né à Geneve en 1607, mort dans la même ville en 1691. Son pere étoit sculpteur & architecte, & avoit passé une partie de sa vie en Italie. Son fils fut d'abord destiné à la jouaillerie; &, dans l'emploi fréquent qu'il faisoit des émaux, il prit un ton de couleur si précieux & un goût si parfait, que Bordier, qui dans la suite devint son beau-frere, crut que Petitot, en s'attachant au portrait, pourroit pousser ce travail encore plus loin. Quoiqu'ils manquassent l'un & l'autre de plusieurs couleurs, qu'ils ne sçavoient pas apprêter au feu, leurs essais furent des plus heureux. Petitot faisoit les têtes & les mains; il leur donnoit un coloris admirable: Bordier peignoit les cheveux, les draperies & les fonds.

Ces deux amis, d'accord dans leur travail & dans leurs projets, partirent pour l'Italie. Le long séjour qu'ils y firent, la fréquentation des meilleurs chymistes, l'envie sur-tout d'apprendre, les perfectionnerent dans l'apprêt de leurs couleurs. Le grand succès étoit cependant réservé au voyage d'Angleterre, qu'ils firent dans la suite. Ils y trouverent Théodore Mayern, premier médecin de Charles I, & grand chymiste. Il découvrit par ses expériences les principales couleurs qui devoient être employées dans la peinture en émail, & les fondants propres à les vitrifier. Ces belles couleurs surpassoient par leur éclat tout ce qu'on faisoit en émail à Venise & à Limoges. Théodore Mayern introduisit Petitot auprès de Charles I, qui l'attacha aussi-tôt à sa personne, le logea à Wittehal, & le créa dans la suite chevalier. On assure que le fameux Vandyck, qui étoit pour-lors à Londres, ayant vu des dessins chez un orfevre qui travailloit pour le Roi, & ayant sçu qu'ils étoient de Petitot, souhaita de le connoître, & lui conseilla de quitter l'orfévrerie, & de se faire peintre de portraits en émail. En effet, Vandyck conduisoit son travail dans les portraits qu'il a peints d'après lui. D'aussi heureux conseils n'ont pas

peu contribué à l'habileté de Petitot ; & ce qu'il a fait de meilleur est d'après ce maître.

Le Roi venoit souvent le voir travailler ; il y prenoit plaisir, & sur-tout aux expériences de chymie que faisoit son premier médecin. Petitot peignit plusieurs fois ce monarque & toute la famille royale. Les marques distinguées de la protection de ce prince ne furent interrompues que par sa fin malheureuse & tragique, qui fut pour Petitot un coup affreux. Il ne quitta point la famille du Roi ; il la suivit dans sa fuite à Paris en 1649, & il en fut regardé comme un des plus zélés serviteurs. Charles II, après la perte de la bataille de Worcester en 1651, vint en France ; &, pendant le séjour de quatre années qu'y fit ce prince, il visitoit Petitot, & le faisoit manger souvent avec lui. Ce fut alors que son nom s'accrut infiniment, & que toute la cour de France voulut être peinte en émail. Enfin, quand Charles II s'en retourna en Angleterre, Louis XIV retint Petitot à son service, lui donna une pension & un logement aux galeries du Louvre. Ces nouvelles graces, un bien considérable que Petitot avoit amassé, l'engagerent à se marier en 1651.

Petitot copia à Paris plusieurs portraits de Mignard & de le Brun. Son talent étoit non-seulement de bien faire ressembler les portraits qu'on lui confioit, mais de dessiner parfaitement une tête d'après nature ; il joignoit à cela une douceur de coloris & une vivacité de couleurs qui ne changeront jamais, & qui rendent ces morceaux admirables. Petitot eut l'honneur de peindre plusieurs fois Louis XIV, & les deux reines, Marie-Anne d'Autriche, mere de Sa Majesté, & Marie-Thérese, son épouse. Comme il craignit, à la révocation de l'Edit de Nantes en 1685, d'être arrêté, il demanda au Roi la permission de se retirer à Geneve. Ce prince, qui ne vouloit point l'éloigner de lui, éluda plusieurs fois sa demande ; enfin, se voyant pressé par plusieurs placets réitérés, & craignant qu'il ne s'évadât, il le fit arrêter & conduire au Fort-l'Evêque, où M. l'évêque de Meaux fut chargé d'aller

l'instruire. Quelque éloquent que fût le grand Bossuet, Petitot ne fut point convaincu ; & le chagrin de se voir enfermé lui causa une violente fievre dans un âge presque octogénaire. Le Roi, qui en fut informé, ordonna son élargissement. Ce peintre ne se vit pas plutôt en liberté, qu'oubliant tous ses maux, il s'évada avec sa femme en 1685, & se rendit à Geneve, après avoir demeuré à Paris trente-six ans de suite. Ses enfants resterent en cette ville ; &, craignant la colere du Roi, ils allerent se jetter à ses pieds, & implorer sa protection. Le Roi les reçut avec bonté, & leur dit qu'*il pardonnoit volontiers à un vieillard la fantaisie de vouloir se faire enterrer avec ses peres.*

Quand il peignoit le Roi, il prenoit pour guides les portraits les plus ressemblants de Sa Majesté, qui lui donnoit ensuite une séance ou deux pour finir son ouvrage. Cette grande perfection ne venoit que d'une assiduité des plus opiniâtres ; il ne quittoit le pinceau qu'avec peine, disant qu'*il découvroit toujours dans son art de nouvelles finesses qui le charmoient.* On voit des portraits de Petitot, qui imitent ceux de Vandyck ; ils sont grands comme des tabatieres, & dans plusieurs on y voit des mains. Ces morceaux sont répandus dans toutes les familles, & il y en a beaucoup dans les pays étrangers. On dit qu'au trésor de Lorette, il y a de sa main une Vierge de la plus grande beauté. Ces portraits ont conservé leur valeur, & sont aujourd'hui fort recherchés des curieux. On a gravé d'après lui.

II. PETITOT, (*Simon*) célebre méchanicien, né à Dijon le 16 Août 1682. Il alla s'établir à Lyon, & s'y distingua par son talent admirable pour les méchaniques, & sur-tout pour l'architecture hydraulique. Pour juger de son mérite, il suffit de rapporter les monuments qu'il a laissés. En 1730, il proposa au consulat de Lyon la construction d'une machine hydraulique sur le Rhône, pour élever à la hauteur de cinquante pieds au dessus de la superficie de ce fleuve

les eaux qui devoient faire jouer deux fontaines dans la Place-Royale. L'académie des sciences & belles-lettres, à qui l'examen de cette machine fut envoyé, lui donna, le 18 Juin 1731, un certificat qui en fait l'éloge. En 1734, il proposa au consulat des dessins pour la construction de deux fontaines & pour les autres embellissements de la place, & il les fit exécuter l'année suivante. En 1736, M. d'Argenvilliers, ministre de la guerre, l'appella à Paris pour la construction du puits des Invalides, qui fait encore aujourd'hui un objet de curiosité. En 1738, le consulat exigea de lui une machine sur terre, qui obviât aux inconvénients de celle qui étoit construite sur le Rhône: c'est celle dont on se sert pour fournir de l'eau aux deux fontaines de la place. En 1740, M. Turgot, ce célebre prévôt des marchands de Paris, engagea Simon Petitot à construire au Pont-aux-Choux un puits inépuisable & deux machines hydrauliques pour remplir le réservoir qui est construit à la tête du grand égoût général de Paris. Ces machines, qui mériterent l'approbation de l'académie des sciences de Paris, furent honorées de la visite du Roi, qui en marqua sa satisfaction. La ville de Paris donna à cet homme industrieux de la vaisselle d'argent marquée à ses armes & à celles de M. Petitot lui-même, avec cette légende: *Ex dono Lutetiæ merito*, 1740.

On présume que de si grands ouvrages connus en supposent beaucoup d'autres moins sensibles, & qui ont leur utilité; comme les ressorts des diligences de Paris à Lyon; la machine construite à Toulon pour donner de l'eau douce sur le port & en assez grande quantité pour fournir les vaisseaux tous ensemble & en peu de temps, lorsqu'ils sont prêts à faire voile, &c. L'énumération de ces sortes d'inventions seroit infinie. Il y en a une qui n'a pas été exécutée, & qui mérite d'avoir place ici à cause de son importance. En 1746, il proposa à la ville de Paris d'élever à la place de l'Estrapade, dont le niveau est à cent vingt pieds au dessus de la riviere de Seine, trois cents pouces d'eau con-

tinuels, pris dans la Seine au dessus de tout Paris, qui, en passant par des canaux sablés avant que de se rendre aux machines qui devoient la rassembler, deviendroit infiniment plus pure que celle que l'on boit communément. Le rendez-vous ou réservoir général de ces eaux étoit destiné à former des fontaines publiques dans Paris, susceptibles d'ornements, & propres à l'embellissement de la capitale, puisque l'eau jaillissante pouvoit monter à cent pieds; l'autre partie d'eau pouvoit être vendue aux particuliers à raison de cent cinquante livres la ligne une fois payée, au lieu de trois cents livres qu'on l'a toujours achetée. Indépendamment du profit qui en résulteroit aux propriétaires des maisons par l'augmentation des loyers, il y avoit une espece d'assurance, en distribuant l'eau dans tous les étages, de garantir les maisons des incendies, qui ne sont que trop ordinaires à Paris. Le calcul dressé de l'avantage pécuniaire qu'y auroit fait la ville de Paris, auroit suffi pour accréditer le projet. Une paralysie, dont M. Petitot fut attaqué, le mit hors d'état de poursuivre son entreprise. Il mourut à Montpellier, en 1746, en allant chercher sa guérison aux eaux de Balaruc.

PETITPAS, actrice de l'Opéra, étoit fille d'un serrurier de Paris. Elle parut pour la premiere fois sur ce théâtre, en 1727, dans *Pyrame & Thisbé*, & mérita les applaudissements du public par une voix légere & harmonieuse. Les personnes qui l'ont vue en parlent encore avec admiration. A ses talents, elle joignoit les graces d'une figure plutôt jolie que belle. Elle se retira en 1739, & mourut quelques années après.

PHIDIAS, sculpteur. On ne sçait pas précisément en quelle année il naquit; mais on sçait certainement qu'il florissoit dans la quatre-vingt-troisieme Olympiade, environ quatre cent cinquante ans avant Jesus-Christ. Il étoit Athénien, fils de Charmidas, & eut pour maîtres Eladas d'Argos & Hippias, plus connus tous deux par l'honneur d'avoir eu un tel disciple, que par

leurs propres ouvrages. Orné de toutes les connoissances qui pouvoient être utiles à un homme de sa profession, il possédoit l'histoire, les poëtes, la religion de son pays, & ces traditions qui étoient regardées de son temps comme respectables. Il avoit encore étudié l'optique & la géométrie, parties essentielles à un statuaire, & dont Phidias donna des preuves éclatantes dans une occasion qui mérite d'être rapportée. Alcamene & lui avoient été chargés de faire chacun une statue de Minerve, afin qu'on pût choisir la plus belle des deux, que l'on vouloit placer sur une colonne fort haute. On les exposa aux yeux du public. La Minerve d'Alcamene, vue de près, parut admirable, & réunit tous les suffrages. Celle de Phidias, au contraire, fut trouvée hideuse; une grande bouche ouverte, des narines qui sembloient se retirer, je ne sçais quoi de rude & de grossier dans le visage. On se moqua de Phidias & de sa statue. *Placez-les*, dit-il, *à l'endroit où elles doivent être*. On les y plaça l'une après l'autre: alors celle d'Alcamene ne parut plus rien; au lieu que celle de Phidias frappoit par un air de grandeur & de majesté qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. On rendit à Phidias l'approbation que son rival avoit surprise, & Alcamene se retira honteux & confus; ce n'est pas qu'il ne fût un excellent sculpteur, mais il ignoroit les regles de l'optique.

Quoique l'art de la sculpture existât depuis longtemps dans la Grece, cependant les statues que l'on conservoit religieusement étoient plus recommandables par leur antiquité que par leur mérite. Phidias fut le premier qui donna le goût de la belle nature aux Grecs, & qui leur apprit à l'imiter. Ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'il ait fait des statues admirables; c'est qu'il ait pu en faire un si grand nombre. Car, dans le temple d'Apollon à Delphes, autour d'un cheval de bronze fait à l'imitation du cheval de Troye, on voyoit, outre un Apollon & une Diane, dix ou douze statues de héros Grecs, qui étoient aussi en bronze & tous de sa main. Ajoutez à cela sa Vénus

Uranie, sa Rhéa, son Apollon Parthénopius; une Minerve en marbre, qu'il avoit faite pour les Thébains; cette déesse Némésis, faite du même bloc de marbre que les Perses, qui se tenoient sûrs de la victoire, avoient déja débarqué à Marathon pour faire un trophée; quatre Minerves d'une grandeur prodigieuse, & dont l'une, dite *Minerve Palliade* en bronze, étoit si haute, que l'aigrette de son casque & le bout de sa pique se faisoient voir de quatre lieues loin; sans compter bien d'autres ouvrages, & sur-tout son Jupiter Olympien, dont nous parlerons ensuite; on conviendra que cet illustre artiste est peut-être le seul homme qui ait joint tant de facilité à tant de perfection: car il faut rejetter tous les témoignages de l'antiquité, ou demeurer d'accord qu'il ne sortoit rien de ses mains qui ne fût d'une rare beauté.

Son grand talent consistoit sur-tout à bien représenter les dieux. Il n'alloit pas chercher leurs traits & leur ressemblance dans quelque objet visible; mais, par la force de son génie, il s'étoit fait une idée du vrai beau, à laquelle il avoit sans cesse l'esprit attaché, & qui devenoit sa regle & son modele. Aussi Périclès, qui gouvernoit alors la république d'Athenes, & dont l'unique ambition étoit de rendre cette ville la plus superbe du monde, lui avoit-il donné toute sa confiance pour cette partie. Il le nomma directeur & comme surintendant des bâtiments de la république. Quand le Parthenon, ce temple si magnifique de Minerve, fut achevé, Périclès songea à en faire la dédicace, qui consistoit à y mettre une statue de la déesse. Phidias fut chargé de l'ouvrage; & ce fut alors qu'il se surpassa lui-même. Cette statue d'or & d'ivoire, & haute de vingt-six pieds, étoit encore plus précieuse par la perfection de l'art que par la richesse de la matiere. Plusieurs grands écrivains de l'antiquité, tous connoisseurs, tous témoins oculaires, en ont parlé avec admiration; &, sur leur témoignage, on ne peut pas douter que ce ne fût en effet un des plus beaux ouvrages & des plus étonnants qu'il y eût dans le

monde. Il eſt aiſé de juger quel éclat de gloire & de réputation un tel ſuccès dut attirer à Phidias.

Cependant cet ouvrage ſi vanté, ſi admiré, fut fatal à ſon auteur. Légers & inconſtants, les Athéniens voyoient avec peine une ſupériorité de mérite, en quelque genre que ce fût. D'ailleurs l'adminiſtration douce & modérée de Périclès commençoit à les laſſer; & ſes ennemis, voulant éprouver en la perſonne de Phidias quelle étoit la diſpoſition du peuple à l'égard de Périclès même, entreprirent de perdre le favori, pour humilier en même temps ſon protecteur. On fit d'abord un crime à cet artiſte, auquel on avoit défendu de mettre ſon nom à ſa ſtatue de Minerve, d'avoir gravé ſur le bouclier de la déeſſe ſon portrait & celui de Périclès. On n'en demeura pas là; Menon, un de ſes éleves, s'étant déclaré ſon dénonciateur, l'accuſa d'avoir détourné à ſon profit une partie des quarante-quatre talents d'or qu'il avoit dû employer à la ſtatue de la déeſſe. Périclès, qui avoit eu quelque preſſentiment de ce qui devoit arriver, avoit conſeillé à Phidias d'appliquer tellement l'or à ſa Minerve, qu'il fût facile de l'ôter & de le peſer. L'or fut donc peſé; &, à la honte de l'accuſateur, on y retrouva les quarante-quatre talents. Phidias fut encore ſoupçonné d'attirer chez lui les plus belles femmes d'Athenes, pour donner à Périclès le moyen de les voir plus commodément. Peut-être ce ſoupçon n'étoit-il pas mal fondé; & pour cette fois, la cabale ayant triomphé, ce grand artiſte ſe vit indignement traîné en priſon, où il mourut de maladie ſelon quelques-uns, & du poiſon ſelon d'autres.

Cependant il eſt plus vraiſemblable que, ſe voyant en danger d'être condamné, il prit la fuite, & ſe retira en Elide, puiſque certainement ſon Jupiter Olympien eſt poſtérieur à ſa Minerve. On peut encore préſumer que, piqué contre les Athéniens, il réſolut de ſe venger de l'affront qu'il en avoit reçu; & qu'animé par cet eſprit de vengeance, il employa toute ſon induſtrie à faire pour les Eléens une ſtatue qui pût effacer celle

de Minerve ; que les Athéniens regardoient comme un chef-d'œuvre. Il y réussit ; son Jupiter Olympien fut un tel prodige de l'art, qu'on crut devoir le mettre au nombre des sept merveilles du monde. Cette statue d'or & d'ivoire, haute de soixante pieds & d'une grosseur proportionnée, fit le désespoir de tous les grands sculpteurs qui vinrent après ; aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter. La majesté de l'ouvrage égaloit le dieu, & ajoutoit encore à la religion des peuples. Aussi les Grecs & les Romains regardoient-ils comme un malheur de mourir sans avoir vu ce merveilleux ouvrage ; & ceux qui le voyoient, saisis d'étonnement, demandoient comment l'ouvrier avoit pu faire pour représenter ainsi Jupiter dans toute sa majesté. Interrogé lui-même où il en avoit pris l'idée, il répondit en citant les beaux vers d'Homere où ce poëte décrit Jupiter, & donnant à entendre que c'étoit le génie d'Homere qui l'avoit inspiré. En effet, quoique Jupiter fût représenté assis, sa tête touchoit presque à la voûte du temple ; & il sembloit que, pour peu que le dieu se fût remué, il auroit ébranlé tout l'édifice. Cet ouvrage étonnant mit le comble à la gloire de Phidias, & lui assura une réputation que deux mille ans ne lui ont pas ôtée. Ce fut par ce grand chef-d'œuvre qu'il termina ses travaux. Long-temps après lui, on conservoit encore son attelier, & les voyageurs l'alloient voir par curiosité. Il avoit deux freres, Pananus & Phisteucte, qui tous deux excellerent en peinture. Ses principaux éleves furent Alcamene, Agoracrite & Colotès. Les Eléens, pour faire honneur à sa mémoire, créérent, en faveur de ses descendants, une charge dont toute la fonction consistoit à nettoyer cette magnifique statue, & à la tenir toujors propre.

PHILAMMON, musicien & poëte, vivoit avant Homere, & étoit frere jumeau d'Antolyque, aïeul maternel d'Ulysse, & connu par la subtilité de ses larcins. Ils étoient fils de la nymphe Khione, dont la beauté, selon les mythologistes, la fit aimer d'Apollon

lon & de Mercure en un même jour; & de ces amours naquirent, au bout de neuf mois, Antolyque & Philammon. Le premier étoit fils de Mercure, & le second l'étoit d'Apollon. Philammon tenoit de son pere le talent de la poésie & celui de la musique, faisant valoir l'un & l'autre par l'agrément de sa voix, qu'il accompagnoit des sons de sa lyre. Phérécide assure que ce fut lui, & non pas Orphée, qui accompagna les Argonautes dans leur expédition; & Plutarque lui attribue l'établissement des chœurs de musiciens autour du temple de Delphes. Ces chœurs étoient des troupes d'hommes ou de femmes qui dansoient en chantant les louanges des dieux, au son des instruments de musique; ce qui faisoit une partie considérable du culte divin. Plutarque témoigne aussi que ce même Philammon avoit composé quelques-uns de ces airs ou chants appellés *nomes*, employés pour être joués sur la cithare, dont le son accompagnoit celui de la voix, ou se faisoit quelquefois entendre séparément.

Philammon eut un fils nommé *Thamyris*, célebre par la dispute qu'il eut avec les Muses. Les conditions du défi qu'il eut l'arrogance de faire à ces déesses, étoit, que s'il remportoit la victoire, elles devoient se rendre à sa discrétion; s'il étoit vaincu, il devoit subir la peine due à sa témérité. Ayant eu le malheur de succomber, & livré à toute la vengeance de ces déesses irritées, il en perdit la vue, la voix, l'esprit, & même le talent de jouer de la lyre, qu'il jetta, dit-on, de désespoir dans un fleuve. On lui attribue l'invention de l'harmonie Dorienne: il excella de plus dans la composition des hymnes; sur quoi Platon le met en parallele avec Orphée, ajoutant que l'ame de celui-ci, après sa mort, avoit passé dans un cygne, & celle de Thamyris dans un rossignol.

PHILBERT, musicien du dernier siecle, jouoit supérieurement de la flûte: il étoit d'ailleurs bon chanteur, grand fleuriste, homme très-plaisant, &, plus que tout cela, il étoit assez heureux pour plaire à Louis XIV.

Ce singulier artiste imitoit très-bien le mauvais langage de tous les étrangers qui commencent à parler françois, & le jargon & l'accent de ceux qui vivent dans les provinces éloignées de Paris. Il contrefaisoit à merveille les caracteres & les façons de parler de tous les âges, de tous les états & de toutes les professions : il imitoit encore parfaitement le son des cloches, & carillonnoit très-bien, en frappant avec un bâton sur une poële à frire. Un jour que Philbert montra tous ses agréables talents à Lainez, ce poëte lui dit en plaisantant : *Philbert, tu m'as réjoui, je t'immortaliserai.* Effectivement il lui envoya, deux jours après, ces vers, où le musicien dut reconnoître son portrait :

Cherchez-vous des plaisirs ? allez trouver Philbert ;
Sa voix, des doux chants de Lambert,
Passe au bruit éclatant d'un tonnerre qui gronde ;
Sa flûte seule est un concert.
La fleur naît sous ses mains dans un affreux désert,
Et sa langue féconde
Imite, en badinant, tous les peuples du monde.
Si dans un vaste pavillon
Il sonne le tocsin, ou fait un carillon
En battant une poële à frire,
Le héros immortel que nous révérons tous
Devient un homme comme nous ;
Il éclate de rire.
Cherchez-vous des plaisirs ? allez trouver Philbert ;
Sa flûte seule est un concert.

PHILIDOR, (*François*) musicien, dont on ignore le lieu de la naissance & le temps de la mort, étoit fils d'un médecin, & devint ordinaire de la musique de la chapelle du Roi. Il est l'auteur de la musique d'un opéra intitulé *Diane & Endymion.* C'est à lui qu'on

doit l'établissement du Concert spirituel à Paris. Il a laissé un fils dont tout le monde connoît les ouvrages; c'est M. Philidor, encore existant. Nos foibles éloges n'ajouteroient rien à ceux qu'on lui rend dans toute l'Europe, & qu'il mérite à si juste titre, sur-tout par la musique charmante & pittoresque du *Maréchal*, du *Bûcheron*, du *Sorcier*, de *Tom-Jones*, &c. &c.

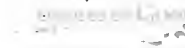
PHILON. Il fut un des plus fameux architectes de son temps. Démétrius de Phalere, environ trois cents trente ans avant l'ere vulgaire, l'ayant chargé d'agrandir le port & l'arsenal du Pirée, il s'en acquitta avec tant de succès, & rendit compte au public de ses travaux avec tant de clarté & de précision, que le peuple d'Athenes, bon juge dans ces matieres, le trouva également bon orateur & architecte habile. Il bâtit plusieurs temples, & réduisit au prostyle (c'est ainsi que les anciens appelloient un temple qui n'avoit des colonnes qu'à la face antérieure) le temple de Cérès & de Proserpine à Eleusis, qui avoit été bâti par Ictinus : il ne mit des colonnes que dans la façade; il élargit le vestibule par ce moyen, & ménagea par cette voie des endroits commodes pour ceux qui étoient initiés dans les mysteres de la déesse. Ce changement donna beaucoup de majesté à ce temple. Philon fit encore les dessins du théâtre d'Athenes, & commença à l'élever: il fut achevé par Ariobarzane, & rétabli par l'empereur Adrien. Ce théâtre étoit tout de marbre blanc; son plus grand diametre étoit de deux cents quarante-sept pieds, & celui de l'orchestre de cent quatre. Les Athéniens s'en servoient, non-seulement pour représenter leurs tragédies, mais encore pour y délibérer sur les affaires publiques. Ce théâtre, dont on voit encore les vestiges, porte l'empreinte de la premiere origine de cette sorte d'édifices, & donne une idée de celle des principaux ornements dont ils ont été décorés par la suite: les degrés par où l'on montoit à ce théâtre, sont presque tous taillés dans le rocher sur lequel étoit la citadelle d'Athenes,

& l'on ne voit point de voûtes pour les soutenir. Le théâtre de Sparte étoit disposé de la même maniere, comme on le voit à Argos, où les degrés sont pareillement creusés dans la montagne. Les Grecs perfectionnerent cette disposition; mais les Romains les surpasserent en magnificence. Ils isolerent entiérement les théâtres, & couronnerent les degrés supérieurs par une colonnade couverte, pour la commodité des femmes, ce qui ne se pratiquoit pas chez les Grecs. Philon laissa des descriptions de tous ses ouvrages, qui furent très-estimées, mais qui ne sont point parvenues jusqu'à nous.

Quelques auteurs prétendent que cet architecte est le même que Philon de Byzance, qui composa un traité des machines de guerre, qui a été imprimé au Louvre, d'après un manuscrit de la Bibliotheque du Roi. (*Vies des Architectes.*)

PHILOXENE, poëte-musicien, naquit à Cythere, capitale de l'isle du même nom, la seconde année de la quatre-vingt-cinquieme Olympiade, qui répond à l'an 439 avant l'ere Chrétienne. Ainsi il florissoit du temps de Platon & des deux Denys, tyrans de Sicile; & il fut non-seulement contemporain, mais rival de Thimothée, de Téleste & de Polyide, trois poëtes dithyrambiques des plus distingués. Les Lacédémoniens ayant réduit en servitude les habitants de Cythere, le jeune Philoxene devint esclave du Spartiate Agésyle, après la mort duquel il passa entre les mains de Mélanippide, poëte-musicien de réputation, dont il devint le disciple. Ses dispositions naturelles pour la poésie & pour la musique, sous un tel maître, se perfectionnerent au point de faire de l'écolier un poëte dithyrambique des plus excellents, & capable même de réussir dans le poëme tragique.

Avec de pareils talents, soutenus de tous ceux qui rendent aimables, & qui font souhaiter dans les parties de plaisir un homme de cette profession, il s'introduisit aisément à la cour de Syracuse, où l'on n'avoit pas



moins de goût pour la musique & la poésie, que pour la bonne-chere & les autres voluptés: celles de la table sur-tout avoient de grands attraits pour Philoxene, dont l'appétit alloit souvent jusqu'à l'extrême gourmandise. On en fait divers contes, qu'on peut lire dans Athénée, dans Plutarque, dans Suidas, &c. Nous ajouterons seulement que ce Philoxene est le même à qui Denys le Tyran, ayant lu une piece de vers de sa composition, pour en sçavoir son sentiment, fut envoyé aux Carrieres, (c'étoit la prison publique) parce qu'il avoit déclaré avec franchise qu'elle étoit mauvaise; & que, quelque temps après, le prince lui ayant fait grace, & lui ayant encore demandé son avis sur d'autres vers de sa façon, le poëte, après avoir rêvé quelques moments, se mit en devoir de se retirer. Mais Denys voulant sçavoir où il alloit: *Seigneur*, lui répondit Philoxene, *je retourne aux Carrieres; ordonnez qu'on m'y remene.* Il fit, dit-on, sa paix avec Denys, par cette repartie spirituelle.

PHRYNIS, musicien, florissoit 457 ans avant Jesus-Christ. Il étoit de Mitylene, capitale de l'isle de Lesbos, & avoit été, selon quelques-uns, d'abord cuisinier chez Hiéron le tyran, qui, le voyant s'exercer à jouer de la flûte, le mit avec quelques autres chez Aristoclide ou Aristoclite, pour s'y perfectionner dans la musique; mais il n'y a guere d'apparence qu'il ait exercé une profession aussi basse que celle de cuisinier, parce que les poëtes comiques, qui n'étoient pas de ses amis, &qui se sont souvent déchaînés contre lui, n'auroient pas manqué de la lui reprocher. Quoi qu'il en soit, il fut l'écolier d'Aristoclite pour la cithare, & il ne pouvoit tomber en de meilleures mains Aussi devint-il un grand joueur de cet instrument, & fut, dit-on, le premier qui remporta le prix aux jeux des Panathénées, célébrés à Athenes. Il n'eut pas le même bonheur lorsqu'il disputa ce prix contre le musicien Thimothée, qui fut proclamé vainqueur unanimement.

On doit regarder Phrynis comme l'auteur des pre-

miers changements arrivés dans l'ancienne musique, par rapport au jeu de la cithare. Ces changements consistoient, en premier lieu, dans l'addition de deux nouvelles cordes aux sept qui composoient cet instrument avant lui; secondement, dans le tour de la modulation, qui n'avoit plus cette ancienne simplicité noble & mâle, mais qui étoit devenue efféminée, rompue dans ses cadences, ornée de diminutions & d'inflexions de chants difficiles à exécuter. Plutarque suppose que la musique fait elle-même ses plaintes sur les changements qu'on lui a fait éprouver: elle en accuse d'abord Cinésias; mais elle ajoute, dans des vers que d'Amyot a traduits de la maniere suivante:

Encore m'a celui-là moins traitée
Cruellement, & non pas tant gastée,
Comme Phrynis, lequel en me jettant
Son tourbillon, & me pirouettant,
Tournant, virant, trouva douze harmonies,
Selon sa mode, en cinq cordes garnies.

Sur quoi M. Burette observe qu'on pourroit se former une idée de cette musique sur plusieurs airs de Lully, composés pour exprimer des tourbillons de vent, des tempêtes, des vols de démons, & autres semblables sujets. Nous laissons aux musiciens modernes à décider si Lully a effectivement bien exprimé ces sortes de sujets. Du reste, Phrynis s'étant présenté pour quelques jeux publics à Lacédémone, avec sa cithare à neuf cordes, l'éphore Ecprépès se mit en devoir d'en couper deux, & lui laissa seulement à choisir entre celles d'en haut & celles d'en bas.

PIAMONTINI, (*Joseph*) sculpteur, né à Florence en 1664: on ignore l'année de sa mort. Après avoir pris les premieres leçons de son art de Jean-Baptiste Foggini, il fut envoyé par le grand-duc à Rome, pour

étudier l'antique. Il fit en peu de temps des progrès considérables. Rappellé à Florence, il obtint une pension, & un logement dans le palais de son souverain. Il orna plusieurs églises & plusieurs maisons de statues, de bas-reliefs, & de grouppes en marbre. Il travailla ensuite en bronze pour différents princes de l'Europe. On remarque dans tous ses ouvrages un dessin ferme & gracieux.

PIAZZETTA, (*Jean-Baptiste*) peintre, né à Venise en 1682, mort dans la même ville en 1754. Son pere Jacques Piazzetta, sculpteur en bois, le destinoit à sa profession; mais la peinture eut tant d'attraits pour lui, qu'il s'y livra tout entier. A l'âge de vingt ans il fit le voyage de Bologne, où il se familiarisa avec les ouvrages des Carrache & du Guerchin, & où il se forma, d'après ces grands maîtres, une maniere excellente & un clair-obscur admirable. C'est avec ces secours que Piazzetta reparut dans son pays, où il fut aussi-tôt employé. Le premier ouvrage considérable qu'il fit, fut un Ange-Gardien, dont il demandoit cent sequins: il parut trop cher, & le tableau lui resta. Mais, dans une exposition de tableaux, qui se fait ordinairement à Venise le jour de Saint Roch, le sénateur Sagrédo le paya cent vingt sequins, & le fit porter dans sa galerie, où il est actuellement. Ce fut là le commencement de sa réputation, qui depuis s'est toujours accrue. Piazzetta étoit long dans son travail, & jamais content de ce qu'il faisoit, au point de recommencer quatre ou cinq fois le même tableau. Cependant cet artiste manque de correction: il n'avoit pas assez consulté les figures antiques. Le voyage de Rome auroit peut-être corrigé ce défaut. Quelque temps avant sa mort, il fut choisi pour être directeur de la nouvelle académie de dessin à Venise. Il mourut dans un tel état de pauvreté, qu'un de ses amis, libraire, se chargea de le faire enterrer. On a gravé d'après lui.

I. PICART, (*Etienne*) graveur, né à Paris en 1631,

mort à Amsterdam en 1721. Il se fit appeller *Picart le Romain*, pour ne point être confondu avec un mauvais graveur de son nom, qui vivoit alors. Il fut reçu à l'académie royale en 1664, & ses ouvrages lui ont mérité une assez grande réputation; mais il a été surpassé par son fils, qui suit.

II. PICART, (*Bernard*) graveur, né à Paris en 1673. Il fut d'abord éleve de son pere, & fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de douze ans il entra en concurrence avec Benoît Audran. Ses premieres gravures se ressentent de la finesse d'esprit & du goût de Sébastien le Clerc, dont il fut le disciple, & duquel il apprit la perspective & l'architecture. Il cultiva l'amitié de le Sueur, de la Fosse, de Jouvenet, & des plus célebres artistes de son temps, qui tous s'empresserent de l'aider de leurs lumieres, dont Bernard profita avantageusement pour produire quantité de beaux ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation. Mais, en 1710, étant passé en Hollande, il altéra l'ame & l'expression de son style, en chargeant ses draperies de tailles roides & uniformes; ce qui donne à ses ouvrages un goût froid & monotone. Il a cependant gravé à l'eau-forte, avec assez de succès, une suite de dessins d'après divers peintres célebres, dans lesquels il a réussi à imiter la maniere & le style de chacun d'eux. Il y en a entr'autres, d'après Rembrant, qui tromperent dans le temps les plus fins connoisseurs. C'est à cette occasion qu'il donna à cet ouvrage le titre d'*Impostures innocentes*.

Parmi les estampes les plus recherchées de cet artiste, on distingue le Massacre des Innocents, de sa composition, & l'une des capitales de l'œuvre; les Epithalames, morceaux gracieux & fort estimés; les Bergers d'Arcadie, & l'Hermaphrodite, d'après le Poussin; le Gouvernement de la Reine, & la Félicité de la Régence: ces deux estampes font suite de la superbe galerie de Rubens au Luxembourg. On cite encore de ce graveur d'autres morceaux d'après le Car-

rache, Carle Maratte, le Sueur, la Fosse, &c. Bernard étoit très-laborieux. Outre un très-grand nombre de pieces qui composent son œuvre, il a consacré beaucoup de temps à faire des dessins très-terminés. Cet homme célebre se distingua aussi par les qualités du cœur & de l'esprit, & sçut se concilier l'estime & l'amitié de tous ceux qui le connurent.

PICOT, (*Eustache*) musicien, l'un des sous-maîtres de la chapelle de Louis XIII, eut sous ce regne une très-grande réputation. Le Roi lui donna l'abbaye de Chaulmoy, & une chanoinie de la Sainte-Chapelle de Paris, dans laquelle il fonda, en 1642, une procession du saint Sacrement, qui se fait tous les ans le jour de Pâques avant les matines, & à laquelle on est obligé de chanter différents morceaux de musique de sa composition, faute de quoi le legs qu'il a fait au chapitre pour cela doit appartenir à l'Hôtel-Dieu. Ce sont les seuls ouvrages de lui qui nous restent, & qui puissent nous donner une juste idée de la meilleure maniere dont on composoit la musique d'église dans ce temps-là. Les motets que l'on chantoit à la Chapelle, jusqu'au milieu du regne de Louis XIV, étoient sans symphonie, & l'on ne se servoit alors que d'instruments à vent, comme serpents, trompons & cornets à bouquins, instruments très-désagréables à l'oreille. Ces motets étoient encore un amas confus de petits duo, trio, quatuor & quinque, tout au plus de dix ou douze mesures chacun, entrecoupés de petits bouts de chœurs, & quelquefois de longues fugues, dont les dessins se répétoient sans cesse & sans aucune interruption; le tout d'une pesanteur & d'une monotonie la plus insupportable. Louis XIV, né avec le goût le plus décidé pour la musique, imagina de faire introduire de la symphonie de violons dans les motets. Il déclara ses volontés sur cela aux abbés Robert & Dumont, (*Voyez l'article* DUMONT.) sous-maîtres de la Chapelle: mais le succès de cette entreprise n'eut pleinement lieu qu'en 1682, lorsque Lalande (*Voyez son*

article.) enseigna le premier la véritable maniere de composer des motets.

PIÉRUS *ou* PIÉRIUS, poëte & musicién, étoit natif de Piérie en Macédoine. Quelques auteurs prétendent qu'il avoit beaucoup contribué à établir le culte des neuf Muses; d'autres soutiennent qu'il eut lui-même neuf filles, auxquelles il imposa les noms des neuf Muses, & dont il eut des petits-fils qui portoient les noms que les Grecs ont attribués depuis aux enfants des Muses mêmes. Du reste, si l'on considere l'extrême dévouement de Piérus aux neuf Muses, & les talents des Piérides, ses filles, pour la poésie & pour la musique, on ne doutera point qu'il n'ait lui-même excellé dans l'un & l'autre de ces arts, & que l'histoire fabuleuse de ces divinités, ainsi que leurs louanges, n'aient fait le principal sujet de ses poëmes, comme nous l'apprend Plutarque dans son *Dialogue sur la Musique.*

I. PIÉTRO DELLA FRANCESCA, peintre, né à Florence, mort en 1443. Il se rendit recommandable dans son temps, par le talent qu'il avoit de représenter des sujets de nuit & des combats: il réussissoit encore à faire des portraits. Le pape Nicolas V l'employa dans le Vatican. Cet artiste y avoit peint entre autres deux tableaux, que le pape Jules II fit mettre à bas pour y en substituer deux autres de Raphaël. Piétro a laissé des ouvrages sur l'arithmétique & sur la géométrie.

II. PIÉTRO DI PÉTRI, peintre, né à Rome, mort dans la même ville en 1716, âgé de quarante-cinq ans. Il excella sur-tout dans le dessin; ce qui fit que Carle Maratte, son maître, le choisit pour dessiner les ouvrages de Raphaël qui sont dans les chambres du Vatican. Il imitoit d'ailleurs très-exactement ce qu'il copioit. Dans la suite il fut employé par le pape aux ouvrages à fresque de l'église de Saint Clément. Les

connoiſſeurs rendirent juſtice à ce qui étoit ſorti de ſes mains. Il ne mérita pas de moindres éloges dans les peintures, tant à freſque qu'à l'huile, qu'il fit pour d'autres égliſes.

PIGET, (*Simon*) imprimeur & libraire de Paris. Il avoit pris d'abord pour deviſe la Fontaine des Morel; mais il la quitta enſuite pour prendre la Prudence, qui étoit la deviſe de Cotterau dont il acheta le fonds. Il a imprimé un aſſez grand nombre de livres, entr'autres, en 1642, *Samuelis Petiti Obſervationum Libri quatuor; Rituale Græcorum græc. lat. auctore Goard. in-fol.* livre aſſez rare aujourd'hui; & en 1644, *Amphilochi Opera græc. lat. in-fol.* Piget étoit auſſi très-intelligent dans la librairie, dont il faiſoit un commerce très-étendu dans toute l'Europe.

PILES, (*Roger* DE) conſeiller d'honneur de l'académie de peinture & de ſculpture, né à Clamecy dans le Nivernois, en 1635, d'une famille diſtinguée par ſa nobleſſe, par ſes biens & par ſes emplois, mort à Paris en 1709. Ses écrits ſur la peinture lui ont fait une réputation immortelle. A une théorie ſçavante & profonde de cet art, il joignoit une pratique aſſez heureuſe, qu'il auroit ſans doute pouſſée beaucoup plus loin, ſi ſes occupations lui euſſent permis de s'y adonner entiérement. Il avoit une grande intelligence du coloris & du clair-obſcur, & imitoit parfaitement les objets qu'il vouloit rendre. On a de lui des portraits eſtimés, entr'autres ceux de Deſpréaux & de madame Dacier. C'étoit ſous un certain frere Luc, Récollet, aſſez bon deſſinateur, mais mauvais coloriſte, qu'il avoit pris les premieres leçons de la peinture; mais ſes liaiſons avec Alphonſe Dufreſnoy & ſon goût naturel contribuerent encore plus aux progrès qu'il fit dans cet art. Nous n'entrerons pas dans le détail de ſa vie. On peut conſulter l'éloge qu'en a fait l'abbé Fraguier, & qui ſe trouve à la tête de la ſeconde édition de l'*Abrégé des Vies des Peintres*, ouvrage com-

posé par de Piles, & qui se trouve entre les mains de tout le monde: on y verra qu'il se rendit utile à sa patrie par des négociations importantes à Venise, à Lisbonne, dans la Suisse, en qualité de secrétaire d'ambassade de M. Amelot qui avoit été son éleve, & dans d'autres Etats où il eut des commissions particulieres. Ses ouvrages, qui devroient être le manuel de tous les peintres, de tous les graveurs & même des sculpteurs, sont, un *Abrégé d'Anatomie, accommodé aux arts de Peinture & de Sculpture; Conversation sur la connoissance de la Peinture; Dissertation sur les ouvrages des plus fameux Peintres; les premiers Eléments de la Peinture pratique; Traduction du Poëme de Dufresnoy, avec des Remarques; Dialogue sur le Coloris; Cours de Peinture par principes.* Ils sont tous écrits avec beaucoup de précision, de justesse & de solidité.

PILLON, (*Germain*) sculpteur & architecte, né à Paris, mort en 1590, tira les arts qu'il professoit des ténebres de la barbarie, & répandit le goût du vrai beau sur la sculpture & l'architecture. On le regarde comme le premier sculpteur qui ait supérieurement rendu le caractere des étoffes. On voit à Paris quantité de beaux morceaux en sculpture qui sont sortis des mains de cet artiste. Les connoisseurs font sur-tout un cas très-distingué de son grouppe des trois Graces, grandes comme nature, d'un seul bloc de marbre, dans la chapelle d'Orléans aux Célestins. On admire encore un Saint François au cloître des Augustins; une Vierge à la Sainte-Chapelle; deux *Ecce-Homo*, dont l'un est à Saint-Gervais, & l'autre aux Pic-Pus; les Mausolées du chancelier de Birague & de sa femme, dans l'église Sainte-Catherine près la rue Saint-Antoine; &c.

PINAIGRIER, (*Robert*) peintre sur verre. Il vivoit dans le seizieme siecle. Ses ouvrages connus seront toujours des modeles. Nos recherches ne nous apprennent rien du jour ni du lieu de sa naissance, non plus que de sa mort. Ce qui est certain, c'est qu'il travailloit en concurrence avec Jean Cousin, peintre

François sur verre. On voit à Chartres, dans l'église paroissiale de Saint-Hilaire, des vitres peintes par Pinaigrier en 1527 & 1530, d'un bon goût de dessin & d'un bel apprêt de couleurs. Entre ces vitreaux, on en remarque un plus particuliérement, qui depuis a été copié en différentes églises de Paris. Il est la vive expression d'une allégorie qui rapporte à l'effusion du sang de Jesus-Christ, l'émanation des graces que les sacrements conferent; ouvrage néanmoins dans lequel il est difficile de discerner si les vues du peintre sont plus religieuses que politiques, plus pieuses que ridicules. D'ailleurs, cette allégorie, dont le premier sens est admirable, se trouve plus ou moins chargée d'épisodes dans les différentes copies qui en ont été faites en divers lieux. La description que Sauval donne de cette vitre allégorique, est très-conforme à une de ces copies merveilleusement peintes sur verre, qui étoit autrefois sous le charnier de l'église paroissiale de Saint-Etienne-du-Mont à Paris, & que, par l'ordre des marguilliers de cette église, on a transportée au côté droit de la chapelle de la sainte Vierge, qui sert de chapelle de la Communion.

Le même peintre fit aussi à Paris de très-belles vitres pour l'église paroissiale de Saint-Gervais: telles sont, dans le chœur de cette église, l'histoire du Paralytique de la Piscine, celle du Lazare; & dans la nef, la forme des vitres peintes de la chapelle de S. Michel, sur laquelle sont représentées les Courses des jeunes Pélerins qui, près d'atteindre la cîme du rocher escarpé sur lequel est située l'abbaye de Saint-Michel *in Tumbâ*, s'exercent à des danses & à des amusements champêtres. Ce vitreau a toujours été fort estimé pour la correction du dessin, le vrai qui regne dans sa composition, & la beauté du coloris. Il est formé en partie de verre de couleurs en table, découpé suivant les contours du dessin, & en partie *couché* d'émaux. Ce peintre s'appliqua néanmoins singuliérement à perfectionner & à rendre les émaux plus fréquents dans ses ouvrages, que n'avoient fait ses prédécesseurs: il fut

même regardé en France comme leur inventeur. Pinaigrier pourroit bien auſſi être l'auteur des vitres peintes de la chapelle de la ſainte Vierge dans la même égliſe, quoique l'emploi des émaux y ſoit plus rare.

Sauval, aux recherches duquel nous ſommes redevables de la conſervation des noms des plus habiles peintres ſur verre François du ſeizieme ſiecle, qui ont laiſſé dans Paris des preuves de leur ſçavoir, attribue encore à Pinaigrier les vitres de la chapelle de S. Clair, en l'égliſe de l'abbaye royale de Saint-Victor de cette ville, ſur leſquelles les Débauches de l'Enfant Prodigue & une partie de la Vie de S. Léger ſont repréſentées. Il dit que ces vitres ont été eſtimées comme les plus belles de Paris, qui aient été peintes d'après les deſſins de cet habile maître, ſur-tout à cauſe de la beauté & du fini des têtes. On peut néanmoins lui faire, ſur le deſſin des vitres de cette chapelle, le reproche que l'on fit à Albert Durer du défaut de la pratique du coſtume, ſi l'on fait attention que l'habillement des figures ſe rapproche plus du goût moderne, que de la maniere de s'habiller des Juiſs à qui le Sauveur adreſſoit ſa parabole. On remarque d'ailleurs dans ſes ouvrages un reſte de goût gothique, dont Jean Couſin, le modele de nos bons peintres François, ne fut pas exempt.

Pinaigrier fixa ſon ſéjour à Tours, où ſes enfants, qui furent ſes éleves, ſe rendirent très-célebres dans la peinture ſur verre, & ſoutinrent la haute réputation de leur pere.

PINTURICCHIO, (*Bernardin*) peintre, mort en 1513. Quoique cet artiſte n'approche pas de Michel-Ange, & encore moins de Raphaël qu'il avoit eu pour ainſi dire ſous ſes ordres, en l'employant à la bibliotheque de Sienne qu'il avoit été chargé de peindre, il n'eſt pas cependant ſans mérite. Il prenoit pour guide la nature, & finiſſoit extrêmement ſes ouvrages. On eſtime ſur-tout la ſuite des tableaux repréſentant la Vie de Pie II, au dôme de Sienne. Il imagina de peindre

toutes les superficies en bosse ; mais cette invention n'a point été adoptée. On attribue sa mort à un événement assez singulier. Les religieux de S. François de Sienne voulurent avoir un tableau de lui ; il demanda une chambre pour y faire son attelier ; il en fit ôter tous les meubles. On y avoit laissé une vieille armoire. Pinturicchio, fort fantasque & fort entêté, ne voulut point cette armoire. On vint pour l'enlever : elle rompit, & il en tomba cinq cents écus d'or qui y étoient cachés. Le chagrin qu'il eut de n'avoir pas fait lui-même cette découverte, occasionna, dit-on, sa mort.

PIOMBO. (*Sébastien* del) On connoît ce peintre sous les noms de *fra Sébastien del Piombo*, & de *Sébastien de Venise*. Le surnom de *Piombo* lui venoit de l'office de Fratel del Piombo, que le pape Clément VII lui avoit donné, c'est-à-dire de scelleur dans la chancellerie ; ce qui l'obligea de prendre l'habit religieux. Il naquit à Venise en 1485. Sa premiere occupation fut la musique, & il excelloit à jouer de plusieurs instruments. Il s'attacha ensuite à la peinture, & suivit Jean Bellin qui étoit fort vieux. La maniere de peindre du Giorgion lui plut davantage, dit M. d'Argenville : il devint son éleve, prit son goût, & fit des tableaux qui passoient souvent pour être de ce maître. Sur cette réputation naissante, Chigi lui proposa le voyage de Rome, & lui donna à peindre, dans la voûte d'une loge de son palais, un Poliphême, & diverses pensées tirées des poetes. La concurrence où il se trouva avec Balthazar de Sienne, & le fameux Raphaël qui a peint dans le même lieu une Galatée, & dans une autre loge la fable de Psyché, fut un puissant motif pour animer son travail. Sébastien prit le parti de Michel-Ange contre Raphaël. Cette préférence lui attira l'amitié du peintre Florentin, qui dans la suite l'aida de ses conseils. Ce grand maitre lui donnoit en petit l'idée de ses tableaux, souvent même il dessinoit en grand ses figures sur la toile.

Le coloris de Sébastien étonnoit : il le tenoit du

Giorgion. Michel-Ange, qui en fut charmé, se l'attacha, espérant qu'aidé de ses dessins il surpasseroit Raphaël & tous les autres peintres. Mais, comme il employoit beaucoup de temps à finir ses ouvrages, son goût devint trop sec & trop léché pour répondre au génie vif de Michel-Ange. Sébastien peignit, en concurrence du tableau de la Transfiguration de Raphaël, une Résurrection de Lazare, dont Michel-Ange avoit donné le dessin. Ce tableau est admirable pour le grand goût de couleur. Raphaël n'en fut cependant point vaincu; ses grandes qualités prévalurent. Il dit à ce sujet à son ami l'Arétin: *Ce seroit pour moi une foible gloire, de vaincre un homme qui ne sçait pas dessiner.* Ce tableau fut envoyé à Narbonne par le pape Clément VII qui en étoit archevêque. C'est le même que feu M. le Régent, en 1722, obtint des chanoines de Narbonne, & dont parlent Bachaumont & Chapelle dans leur Voyage. Ce prince leur fit donner la somme de 20000 pour continuer les bâtiments de leur église. Après la mort de Raphaël, on préféra Sébastien à tous ses disciples pour les grands ouvrages du Vatican. Chigi lui donna à peindre une chapelle à la Madona del Popolo; il en reçut le prix; il y travailla, & ne la finit point.

Sébastien avoit trouvé le secret d'une composition de poix, de mastic & de chaux-vive, pour rendre toujours fraîches les couleurs à l'huile sur un mur, lesquelles ordinairement deviennent noires & presque éteintes. Sur ce qu'on lui reprochoit qu'il devoit avoir honte de ne plus travailler: *Il y a*, dit-il, *des peintres qui font en deux mois ce que je suis deux ans à terminer: ainsi je me repose pour leur laisser un peu d'occupation.* Il se brouilla avec Michel-Ange, qui vouloit peindre à fresque la façade de la chapelle du pape, où se voit le Jugement universel. Sébastien dit au pape qu'elle seroit mieux à l'huile, & il prépara tout à cet effet. Michel-Ange, outré de cette obstination, fit tout abattre, en disant que la peinture à l'huile étoit un ouvrage de femme, & de fainéant tel que Sébastien.

Sébastien

Sébastien ne survécut pas long-temps à ce différend; une grosse fievre l'emporta en 1547, âgé de soixante-deux ans. Il fut enterré à Rome, dans l'église de la Madona del Popolo. On ne lui connoît qu'un disciple, nommé *Tomaso Laurati*, Sicilien. On voit de ses ouvrages chez le Roi & au Palais-Royal.

PIPPI, (*Giulio*) peintre. *Voyez* JULES ROMAIN.

PIPPO, (*Philippe* SANTA-CROCE, dit) graveur, natif d'Urbin, se rendit à Rome pour se former dans le dessin. Après y avoir acquis les connoissances nécessaires à son art, il alla fixer son séjour à Genes, où il exécuta des ouvrages aussi remarquables par leur beau fini & leur extrême délicatesse, que par le choix des matieres qu'il employoit pour son travail. C'étoit ordinairement sur des noyaux de prunes & de cerises qu'il exécutoit de petits bas-reliefs composés de plusieurs figures qui, quoiqu'imperceptibles à la vue, étoient néanmoins dans toutes leurs proportions. Il travailla aussi en ivoire, en corail, en agate, en cornaline & en jaspe, de petits sujets d'histoire qui lui mériterent des applaudissements universels. Il eut plusieurs fils, Matthieu, Scipion, Luc, Jules, Augustin, qui réussirent tous dans la sculpture à Genes. Matthieu surpassa ses freres; & Jean-Baptiste, fils de celui-ci, fut encore plus recommandable que son pere.

PISANELLO, (*Victor*) peintre, & graveur en médailles, natif de Véronne, florissoit vers 1440. Il fit plusieurs ouvrages de peinture dans sa patrie, & se rendit à Rome par ordre du pape Martin V, qui l'employa dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Son habileté pour graver les médailles paroît dans celles qu'il fit, à Florence, de tous les personnages illustres qui assisterent au concile tenu avec les Grecs en 1439.

PISANI, (*André*) peintre, sculpteur & architecte, mort à Florence en 1389, âgé de soixante ans. Il seroit difficile de dire dans lequel de ces trois arts il

s'est le plus distingué. Ses talents pour la peinture se font remarquer dans le Jugement dernier, qu'il peignit sur une façade du *Campo-Santo;* ceux pour l'architecture, dans les galeries de la place de Florence; & ceux pour la sculpture, dans une très-belle chapelle bâtie aussi sur ses plans dans la même ville. Il fit aussi son amusement de la poésie & de la musique.

PITAU, (*Nicolas*) graveur, né à Anvers, mort à Paris vers la fin du dernier siecle. Il joignit à la connoissance du dessin une parfaite intelligence du clair-obscur; son burin est ferme & hardi, pur & suave. Les principaux ouvrages de Pitau sont, une sainte Famille, d'après Raphaël; un Christ au tombeau, d'après Louis Carrache; la Vierge tenant l'Enfant Jesus, d'après le Guerchin; un Christ mort pleuré par les Anges, d'après le même; Jesus-Christ, la Vierge & S. Jean sur un nuage, la Magdeleine au désert, S. Jérôme, S. Sulpice, d'après Champagne; & autres sujets, d'après le Poussin, le Bourdon, le Brun, &c.

PITOT, (*Henri*) célebre méchanicien, ancien directeur du canal royal de Languedoc, né à Aramont, diocese d'Uzès, en 1695, d'Antoine Pitot, écuyer, & de Jeanne Julien, d'une famille noble de Beaucaire. Après avoir appris presque de lui-même les mathématiques, il vint à Paris, où, aidé des secours abondants qu'on trouve dans cette capitale, il fit des progrès si rapides, qu'il fut reçu, en 1725, à l'académie royale des sciences, en qualité d'adjoint méchanicien. Dès ce moment, il se livra tout entier à l'étude de la méchanique; &, pendant plusieurs années, il n'y en eut pas une où il ne lût à l'académie quelque mémoire important sur cette partie, ou qu'il ne lui fit part de quelque découverte. Telles sont ses recherches sur les machines mues par l'eau, sur la forme qu'on doit donner aux ceintres d'une charpente, qui servent à soutenir les voûtes, les arches des ponts, les ceintres des portes, & les autres ouvrages de cette espece pendant leur construction; sur le mou-

vement des fluides, & particuliérement sur la manœuvre des vaisseaux.

Le fruit de ce dernier travail, dit l'historien de l'académie des sciences, fut sa *Théorie de la Manœuvre des Vaisseaux*, qui parut en 1731. Il y examine tout ce qui peut avoir rapport au mouvement du vaisseau, la vitesse absolue du vent, son angle d'incidence sur les voiles, la grandeur des voiles, & la quantité qu'en porte le navire; sa figure, ou plutôt celle de sa proue qui influe prodigieusement sur la résistance de l'eau; l'angle de la route avec la direction du vent; la dérive ou le chemin que le vaisseau fait latéralement dès que le vent est oblique à la route; l'action du gouvernail; tout y est discuté avec le plus grand détail. Mais, ce qui caractérise principalement cet ouvrage, c'est le grand nombre de tables qui donnent aux pilotes, presque sans aucun calcul, toutes les déterminations dont ils peuvent avoir besoin. Ce livre fut extrêmement goûté des marins; & les Anglois, bons juges en pareille matiere, le firent traduire en leur langue, & marquerent leur estime pour l'auteur, en lui accordant une place à la société royale de Londres.

L'examen qu'avoit fait M. Pitot des différentes manieres de mesurer le sillage du navire, ou, ce qui revient au même, la vîtesse des eaux courantes, ne lui avoient rien offert qui pût le satisfaire. Il imagina pour cet effet un instrument si simple, qu'il fut long-temps à se persuader qu'il n'eût pas été prévenu sur cet article; il ne consiste qu'en un seul tuyau de verre, recourbé par en bas à angle droit, & dont l'embouchure forme une espece de pavillon. Il est clair que si l'on plonge ce tuyau dans une eau dormante, l'eau ne s'élevera que jusqu'à son niveau; mais, si on le plonge dans une eau courante, de maniere que son pavillon soit opposé à la direction du courant, l'eau s'élevera dans le tuyau au dessus de son niveau, & s'y élevera d'autant plus que le courant sera plus vif. Il donna, en 1732, la description de cet instrument, la maniere de le construire, celle de le graduer, & les différentes

applications qu'on en pouvoit faire, soit à la recherche de la vîtesse des eaux courantes, soit à celle du sillage des vaisseaux.

Nous devons encore à M. Pitot la belle théorie des pompes. On desiroit depuis long-temps un pareil ouvrage ; & cela avec d'autant plus de fondement, que les pompes sont peut-être, de toutes les machines hydrauliques, celles dont on fait le plus d'usage. Cet habile méchanicien, dont le talent étoit de tout analyser & de tout réduire aux premiers principes, n'a pas manqué d'y rappeller les pompes. Le jeu des pistons, celui des soupapes & leurs diametres, la grosseur des tuyaux, la vitesse imprimée à l'eau, la hauteur à laquelle elle doit être élevée, tout y est rappellé à des principes si clairs, que le calcul devient d'une facilité & d'une simplicité surprenantes, & que cet ouvrage, divisé en deux mémoires, est un guide assuré pour ceux qui voudront à l'avenir faire construire de ces sortes de machines. Il discuta de la même maniere, en 1736, une autre machine hydraulique, la vis d'Archimede. On sçait que cette singuliere machine est composée d'un tuyau roulé en pas de vis sur un cylindre incliné, & dans lequel, au moyen de sa rotation, l'eau monte réellement en descendant toujours. Ce paradoxe hydraulique étoit connu de tout le monde ; mais personne ne s'étoit encore avisé de rappeller cette ingénieuse machine au calcul, ni d'en discuter les effets. M. Pitot répara cette omission ; & non-seulement il rendit raison de l'élévation de l'eau dans cette machine, mais encore il donna le moyen d'en évaluer le produit, & d'éviter d'être trompé dans les résultats.

M. Pitot eut la douce satisfaction de se voir bientôt à portée de consacrer à l'utilité de ses compatriotes les lumieres qu'il avoit acquises dans la capitale. En 1740, les Etats-Généraux du Languedoc l'inviterent à venir faire la vérification d'un projet proposé pour le desséchement des marais du bas-Languedoc. Il accepta l'offre, & fit, avec un travail immense, la vérification

proposée, & ne revint à Paris qu'après avoir ordonné les ouvrages nécessaires, & pourvu à la salubrité d'un grand nombre de villes & de villages que les vapeurs des eaux croupissantes dépeuploient par les maladies mortelles qu'elles y causoient, & qui n'y ont pas reparu depuis. Il rendit compte de ce travail dans deux mémoires publiés en 1741 & en 1746. Le succès des opérations de M. Pitot engagea les États à lui proposer de venir se fixer dans la province, & d'accepter la direction des travaux publics d'une des trois sénéchaussées, & celle du canal royal du Languedoc. M. Pitot balança quelque temps ; enfin il accepta, partit pour le Languedoc, & se fixa à Montpellier.

Nous ne ferons que rappeller sommairement les différents monuments consacrés par cet illustre méchanicien à l'utilité publique, pendant près de trente ans qu'il a dirigé les travaux de sa province. De plus longs détails excéderoient les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage. Personne n'ignore que les Romains avoient construit un pont aqueduc sur la riviere du Gardon, pour conduire à l'amphithéâtre de Nimes les eaux d'une source située près d'Uzès ; & que les ruines de ce pont connu sous le nom de *Pont-du-Gard*, sont encore aujourd'hui l'objet de la curiosité des voyageurs. La province ayant décidé de faire construire un pont sur cette riviere, M. Pitot l'adossa au *Pont-du-Gard*. Ce pont est aussi beau & aussi grand que le Pont-Royal. On le nomme le *nouveau Pont-du-Gard ;* mais les habitants du pays le nomment le *Pont-Pitot :* honneur bien dû à ceux qui consacrent leur temps & leurs soins à ces utiles constructions, & qui deviennent par-là les bienfaiteurs du commerce & de l'humanité.

Il fit encore construire trois autres ponts : le premier, de cinquante-deux arches, sur l'étang de Frontignan, pour faciliter le passage de Montpellier au port de Cette ; & les deux autres, sur les rivieres d'Ardéche & d'Hérien, pour une grande route qui doit aller du Saint-Esprit à Lyon. Nous ne parlerons pas de

tous les ouvrages qu'il a fait faire pendant vingt-quatre ans, pour la conservation & l'entretien du canal royal; les ouvrages faits pour garantir la ville d'Alais des inondations du Gardon, qui sont quelquefois si subites, que, dans la derniere qui arriva en 1745, un particulier, qui soupoit au premier étage de sa maison, fut tout surpris de voir entrer son cheval dans sa chambre, où cet animal avoit été chassé par l'eau qui le poursuivoit; ceux qu'il fit à Toulouse pour garantir des eaux de la Garonne l'isle de Tounis, la conduite des eaux de Carcassonne, &c. Nous supprimons les détails de tous ces utiles monuments de son zele & de sa capacité, pour en venir à son dernier & à son plus bel ouvrage, à la conduite des eaux de Montpellier.

Cette ville, placée sous le ciel le plus favorable, & jouissant de tant d'autres avantages, souffroit une privation très-incommode. Elle n'avoit point de fontaines, ou du moins n'en avoit que deux peu abondantes, & d'une mauvaise qualité. On avoit bien proposé d'amener au plus haut de la ville les eaux des sources de Saint-Clément & du Boulidon, qui sont à trois lieues ou environ de la ville; mais on avoit toujours été arrêté par les difficultés. Elles n'effrayerent plus dès qu'on eut M. Pitot; & la ville s'en remit à sa prudence & à son habileté. Il fit & refit plusieurs fois les nivellements; &, après s'en être bien assuré, il promit d'amener cette eau à la place du Peyron; lieu le plus élevé de la ville, & ne répondit autre chose à ceux qui le défioient de l'y faire monter, sinon *qu'il comptoit bien l'y faire descendre*. En effet, elle forme, dans cette belle place, une cascade de près de sept pieds de haut. Cet ouvrage dura treize ans entiers. L'aqueduc, absolument bâti en pierres de taille, passe tantôt sous terre, tantôt en l'air sur un double rang d'arcades. Il a fallu pétarder des rochers & couper des monticules. Il fournit quatre-vingts pouces d'eau d'une très-bonne qualité, & il fait aujourd'hui l'admiration des connoisseurs & des étrangers,

qui le mettent sans hésiter au rang de ce que les Romains ont fait de plus beau en ce genre.

M. Pitot mourut à Aramont, lieu de sa naissance, en 1771, âgé de près de soixante-dix-sept ans. Il avoit obtenu, en 1748, des lettres de confirmation de noblesse; &, en 1754, il avoit été décoré de l'ordre de S. Michel.

PITROU, (*Robert*) inspecteur général des ponts & chaussées de France, né à Mantes en 1684. Nous n'avons pu nous procurer d'autres détails sur cet homme vraiment utile à sa patrie, que ce qui est rapporté dans *Moréri*, d'après un mémoire manuscrit communiqué à l'auteur de la nouvelle édition de ce Dictionnaire. Ainsi nous ne faisons pas difficulté de transcrire tout au long cet article. « N'ayant eu d'autre maître que lui-même, il (M. Pitrou) se produisit lorsqu'il se crut en état de servir sa patrie d'une maniere supérieure, & il le fit toujours avec autant de probité que de désintéressement. Habile géometre, grand méchanicien, il possédoit toutes les parties de l'architecture civile. En 1716 & années suivantes, il conduisit, sous Gabriel, le travail du pont de Blois. Ce fut alors qu'il imagina pour les ponts ces especes de ceintres de bois, que l'on appelle *retroussés*, sur le modele desquels ont été composés & assemblés tous ceux dont on s'est servi depuis. Dans le même temps, il osa le premier décintrer les plus grandes arches aussi-tôt après leur fermeture, & démontra tellement la nécessité de le faire, que cela a toujours été depuis mis en usage. En 1721, pour faire sculpter les armes du Roi au dessus de la pyramide du pont de Blois, il imagina un échaffaud volant, aussi remarquable par sa hardiesse que par sa solidité : on en peut voir le dessin dans le recueil posthume de ses ouvrages. On lui est encore redevable de quantité d'autres inventions très-utiles pour les constructions & les assemblages, dont on donne des exemples dans ce même recueil. En 1721, il fut fait ingénieur de la généralité de Bourges; & en 1731, ins-

pecteur général des ponts & chaussées du royaume. Il épousa, l'année suivante, à Paris, Marie-Magdeleine de Miremont, de Blois. Peu jaloux de ses productions, il les sacrifioit volontiers à l'instruction de ses éleves; & sa grande facilité à imaginer lui faisoit négliger de garder le double de ses projets. Ainsi, quand on a voulu, après sa mort, faire le recueil de ses ouvrages, on n'a pu présenter au public qu'un petit nombre de ses dessins, qui sont néanmoins suffisants pour donner une idée de son grand génie, & des principes nouveaux sur lesquels il a travaillé. Il jouissoit de la réputation de l'un des plus habiles hommes de ce siecle, & étoit honoré de la confiance des ministres sous les ordres desquels il a exercé ses talents. Il étoit tellement connu & estimé dans les pays étrangers, que la cour d'Angleterre desira, en 1736, qu'il se chargeât de bâtir sur la Tamise le pont de Londres, & que Milord Waldegrave, qui étoit alors ambassadeur en France, lui en fit la proposition; mais certaines circonstances empêcherent M. Pitrou de faire le voyage d'Angleterre.

Après la paix de 1748, le roi Louis XV ayant cédé à l'amour impatient de ses peuples, & consenti au projet d'une place publique où sa statue seroit élevée à Paris, M Pitrou, voulant signaler son zele en cette occasion, traça le projet d'une place, d'un hôtel-de-ville, &c. Il les plaçoit dans l'isle du palais, voulant, d'un côté, remédier aux embarras & accidents qui arrivent souvent dans ce quartier; & de l'autre, procurer de grandes facilités pour le commerce, en embellissant Paris. Il mettoit d'ailleurs une convenance entre les décorations de sa place & les grandes actions du Roi, dont il posoit la statue au milieu de son peuple, & dans l'endroit où se trouvoient réunis la métropole, le palais de justice & l'hôtel-de-ville. Ce travail (dont les plans forment la premiere partie du recueil posthume de ses ouvrages) épuisa ses forces, parce qu'il le voulut allier aux travaux dont il étoit chargé par état; & il fut ainsi conduit au tombeau

peu de jours après qu'il eut achevé ce grand projet. Il venoit aussi de mettre la derniere main à celui du pont d'Orléans, dont il devoit diriger les travaux, ses plans ayant été approuvés au conseil. Cependant il mourut à Paris, le 13 Janvier 1750, âgé de soixante-cinq ans, & laissant après lui dix enfants, cinq fils & autant de filles.

Sa veuve a publié, en 1756, un *Recueil* in-folio, en quarante ou cinquante planches gravées, de divers ouvrages de M. Pitrou, son mari, ou de *différents projets d'architecture, de charpente, & autres concernant la construction des ponts*, rédigés & mis en ordre par le sieur Tardif, ingénieur & gendre de l'auteur, qui a mis dans ce recueil quelques morceaux de sa composition, & qui a publié, en 1757, une *nouvelle méthode d'encaissements*. Le recueil des projets de M. Pitrou est divisé en trois parties; la premiere contient ce qui regarde la place publique, l'hôtel-de-ville, un nouveau quai, un port couvert, &c. avec deux mémoires d'explication; la seconde partie expose des principes nouveaux, tant pour les ceintres des grandes voûtes, que pour l'assemblage des ponts de bois, des étayements & des échaffaudages; dans la troisieme se trouvent les dessins de différents ponteaux, & le projet d'un grand pont sur une grande riviere: c'est celui d'Orléans. On a encore de lui nombre d'ouvrages auxquels il ne semble pas avoir mis la derniere main, mais qui n'en sont pas moins précieux.

PLANTIN, (*Christophe*) célebre imprimeur, né à quelques lieues de la ville de Tours, en 1514. Il ne fut pas plutôt en âge de prendre un parti, que ses inclinations se déclarerent en faveur de l'imprimerie; il eût aussi beaucoup de penchant pour la littérature qui peut seule faire d'excellents imprimeurs. Après avoir appris les premiers éléments de sa profession, il parcourut la France & les pays étrangers, cherchant partout à acquérir de nouvelles connoissances dans son art & dans les belles-lettres. Il visita les plus fameuses

imprimeries, & travailla même dans plusieurs en qualité de correcteur & de compositeur. Enfin il alla s'établir à Anvers. Il fit élever dans cette ville un bâtiment superbe, qui avoit plutôt l'air d'un palais que d'une imprimerie. On y comptoit un grand nombre de presses de toutes sortes de grandeurs. La dépense qu'il faisoit chaque jour pour ses ouvriers montoit à cent écus. Il ne négligea rien pour rendre son nom célebre. Il imitoit l'exactitude scrupuleuse de Robert Etienne dans la correction des épreuves, qu'il exposoit aussi au public, quoiqu'il les eût revues lui-même après les sçavants correcteurs de son imprimerie.

Ce fut en 1555 que la réputation de ce célebre imprimeur commença à se répandre dans le monde. Dix ans après, il obtint de l'empereur un privilege général; & il fut nommé imprimeur du roi d'Espagne en 1570. L'année suivante, il ajouta à ce titre ceux de premier & d'archi-imprimeur de Sa Majesté. Philippe II, qui régnoit alors sur les Espagnes, n'hésita pas à charger Plantin de l'impression de la fameuse Bible qui porte le nom de ce Roi, & qu'on appelle autrement *la Polyglotte d'Anvers*. Cette grande entreprise, qui devoit faire la fortune de Plantin, ne servit qu'à ruiner ses affaires; mais ni les manœuvres de ceux que Philippe II avoit préposés pour fournir aux frais de l'édition, ni d'autres contre-temps fâcheux, ne purent ralentir l'ardeur de Plantin; & M. de Thou l'historien, passant alors à Anvers, vit encore dix-sept presses roulantes dans cette magnifique imprimerie. La devise de cet imprimeur laborieux étoit un compas avec ces mots: *Labore & Constantiâ;* devise qui convenoit parfaitement bien à Plantin, que les fatigues d'un travail opiniâtre & la mauvaise fortune ne furent pas capables de rebuter.

Toujours brûlant de zele pour la république des lettres, il se croyoit trop récompensé de ses soins lorsqu'il l'avoit enrichie de l'édition de quelques bons auteurs. Avec des sentiments si nobles, il n'est pas étonnant qu'il ait obtenu les éloges de la plupart des gens

de lettres de ſon temps, qui l'ont placé parmi les imprimeurs du premier rang. Quelques-uns ont comparé ſon imprimerie au fameux cheval de bois, que les Grecs offrirent à Minerve devant la ville de Troye ; & ils ont dit qu'il étoit ſorti de l'imprimerie de Plantin autant de héros littéraires, hébreux, grecs & latins, qu'il ſortit autreſois de guerriers du ventre de ce cheval. Il faut avouer que Plantin méritoit bien tous ces éloges. Poli, mais ſincere, religieux & éclairé, laborieux & ſans intérêts, ſon amour pour le bien public couronnoit des qualités ſi rares. Ce fut par ce zele que Plantin s'attira l'amitié de Juſte Lipſe. Enfin il a été loué par Scaliger, qui ne louoit pas beaucoup.

Plantin entretenoit à ſes dépens pluſieurs gens habiles, qui corrigeoient les épreuves de ſon imprimerie ; ces ſçavants ſont Victor Giſelin, Théodore Pulman, Antoine Geſdal, François Hardouin. Corneille Kilien, entr'autres, s'appliqua durant cinquante ans, avec beaucoup d'exactitude & de fidélité, à un travail ſi rebutant. Nous ne parlerons pas ici des livres imprimés par Plantin : les curieux auront recours aux bibliographes ; nous dirons ſeulement qu'outre le mérite de la correction la plus ſcrupuleuſe, ces éditions étoient encore d'un caractere très-net & fort beau. Ce célebre imprimeur mourut, âgé de ſoixante-quinze ans, en 1589 ; & il fut inhumé dans l'égliſe cathédrale d'Anvers. Douza lui fit une épitaphe en vers latins, où il dit qu'à juger des choſes par la perte des gens de lettres à la mort de Plantin, il a trop peu vécu ; mais qu'à les conſidérer par ſes longs travaux, ſa vie fut aſſez longue ; que ſi l'on fait attention au dérangement de ſa fortune, il n'eſt pas mort aſſez tôt ; mais qu'il vivra toujours par les monuments typographiques qu'il a laiſſés à la poſtérité.

Ses affaires ſe trouverent en effet aſſez dérangées. Ce qu'il y eut de plus conſidérable dans ſa ſucceſſion, fut une riche bibliotheque compoſée de livres imprimés par lui-même, & d'autres bons livres. Il avoit eu de Jeanne de la Riviere, ſa femme, un fils qui



étoit mort à l'âge de douze ans, & trois filles qui eurent chacune en partage une des imprimeries de leur pere. Marguerite, l'ainée, femme de Raphalenge, eut celle de Leyde en Hollande; Martine, la cadette, épouse de Jean Moret, eut celle d'Anvers, en société avec sa mere; & enfin Magdeleine, la plus jeune, qui étoit mariée à Gilles de Begs, imprimeur de Paris, eut celle qui étoit dans cette ville. Cette derniere, après la mort de son mari, épousa en secondes noces Adrien Perrier, aussi imprimeur de cette ville, qui prit la devise de son beau-pere.

PLUYERES, horloger, né à Valenciennes, mort en 1773 dans la même ville, dont il étoit pensionnaire. Il avoit fait une horloge assez singuliere, qui mérite d'être connue. Elle marque le cours & la révolution du soleil pendant l'année, & le signe du Zodiaque où il entre. On y voit peints les mois & les travaux ordinaires de chaque saison. La lune paroît en forme de globe, change de phase, & distingue le quartier dans son cours. L'astre du jour indique, par un de ses rayons, l'heure & le quantieme du mois: un Ange désigne les minutes & les secondes: les épactes sont marquées par une étoile. Cette horloge, dont le frontispice a dix-huit pieds de haut sur huit de large, est ornée de plusieurs figures méchaniques, exécutées avec beaucoup de goût; telles qu'un grenadier en faction, un coq, un squelette, un docteur en robe longue, &c.

I. POILLY, (*François* DE) graveur, né à Abbeville en 1622, mort à Paris en 1693. Son pere, orfevre, charmé de découvrir en lui des dispositions heureuses pour le dessin, l'envoya à Paris pour se perfectionner sous Pierre Duret, graveur qui avoit alors beaucoup de réputation. Dans peu de temps, le jeune de Poilly fit des progrès qui étonnerent même son maître, par la pureté, la facilité & l'élégance qu'il sçut donner à son burin. Mais l'envie d'acquérir de plus grandes connoissances le conduisit à Rome. L'é-

tude de l'antique fut sa principale occupation. Il employa cependant une partie de son temps à publier une assez grande quantité d'estampes qui furent reçues avec un applaudissement général pendant sept années de séjour qu'il fit à Rome. On remarqua sur-tout le S. Charles Borromée donnant la communion aux malades, d'après Mignard; trois Vierges différentes, d'après le même. De retour à Paris en 1656, il fut recherché par les connoisseurs; de sorte que, malgré la merveilleuse facilité avec laquelle il travailloit, à peine pouvoit-il suffire aux occupations dont on l'engageoit à se charger. Il grava des portraits qui sont l'admiration des amateurs. Ses morceaux d'histoire, d'après le Brun, Romanelles & Bourdon, ne sont pas moins recommandables. Tous ses ouvrages méritent les plus grands éloges, tant pour la douceur & la beauté du burin, que parce qu'il a sçu y conserver les graces, la noblesse & la précision du dessin des originaux qu'il imitoit. Son œuvre se monte à plus de quatre cents morceaux qui éterniseront sa mémoire. Sa trop grande assiduité au travail lui occasionna plusieurs infirmités qui avancerent la fin de ses jours. Louis XIV, informé de la supériorité de ses talents, l'avoit nommé son graveur ordinaire en 1664.

II. POILLY, (*Nicolas* DE) graveur, né à Abbeville en 1626, mort à Paris en 1696. Il étoit frere & éleve de François de Poilly, & il s'est fait pareillement un nom célebre dans la gravure; mais il ne l'a pas tout-à-fait égalé. Il s'attacha particuliérement à graver des portraits. On a de lui un S. Augustin, d'après Champagne, & divers sujets de Vierges, rendus d'un beau burin. Parmi ses morceaux d'histoire, on connoît une sainte Famille, d'après le Brun, où la sainte Vierge tient sur ses genoux l'Enfant Jesus qui dort. C'est une excellente piece, qu'on appelle *le Silence*. Cette artiste laissa deux fils: l'ainé, Jean-Baptiste de Poilly, a de beaucoup surpassé son pere dans un autre genre; son style est moëlleux & de bon goût, son dessin correct &

sçavant. Il fut reçu à l'académie ; &, après s'être immortalisé par la gravure de la galerie de Saint-Cloud, d'après Mignard ; par la Suzane, d'après Antoine Coypel, & par plusieurs autres morceaux, d'après les plus grands maîtres, il mourut en 1728, âgé de cinquante-neuf ans. Le second, appellé François de Poilly, mort à Paris en 1723, fit le voyage de Rome avec son frere, & y grava, d'après le Dominiquin, le tableau de sainte Cécile distribuant son bien aux pauvres : le Martyre de cette Sainte, d'après le même peintre, & qui fait le pendant, fut gravé par Jean-Baptiste de Poilly. Mais François, étant de retour à Paris, abandonna presqu'entiérement la gravure, ou ne s'occupa plus qu'à graver des ouvrages de peu d'importance.

I. POISSON, (*Raimond*) auteur & acteur du théâtre François, né à Paris, mort dans la même ville en 1690, étoit fils d'un mathématicien sçavant. Le goût qu'il prit pour la comédie fut si violent, que, sans considérer les avantages que M. le duc de Créqui auroit pu lui faire, il le quitta pour aller jouer la comédie en campagne. Il entra ensuite dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne. Cette même troupe ayant été réunie à celle de Guénégaud, Poisson y passa avec ses camarades. Son talent supérieur pour les rôles comiques, & principalement pour celui de Crispin, qu'il imagina & qu'il adopta, soutenu d'un esprit agréable & rempli de saillies, le firent connoître de toute la cour, & même de Louis XIV, qui lui donna plusieurs marques de sa bonté & de sa libéralité. Poisson étoit un homme d'une assez grande taille, & bien facé. Quelques-uns ont dit que, dans son habillement de Crispin, il y avoit ajouté des bottines, parce qu'il avoit les jambes menues ; mais il y a plus d'apparence qu'il paroissoit ainsi sur le théâtre, parce que dans sa jeunesse les rues de Paris, dont à peine la moitié étoit pavée, obligeoient les gens de pied, & sur-tout les domestiques, de se mettre en bottines pour faire des courses.

II. POISSON, (*Paul*) fils du précédent, acteur du théâtre François, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1735, âgé de soixante-dix-sept ans. Héritier des talents de son pere pour jouer le comique, il se défit de sa charge de porte-manteau de Monsieur, frère de Louis XIV, pour monter sur le théâtre : il le quitta, & y remonta sous la régence de M. le duc d'Orléans : enfin il se retira avec sa famille à Saint-Germain, où il vécut pendant douze ans dans la retraite & les exercices de piété. Il avoit épousé Angélique Gassaud du Croisy, fille d'un ancien comédien de la troupe de Moliere, & qui avoit été elle-même actrice. Paul Poisson en eut deux fils, qui suivent; & trois filles, dont l'ainée avoit épousé un gentilhomme Espagnol, nommé *Gomez*, & s'est rendue célebre par plusieurs Romans.

III. POISSON, (*Philippe*) fils ainé du précédent, né à Paris en 1682, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1743. Après avoir joué pendant cinq ou six ans avec succès dans le tragique, & sur-tout dans le haut comique, il se retira, long-temps avant son pere, à Saint-Germain. On a de lui deux volumes de pieces de théâtre.

IV. POISSON, (*François-Arnoult*) frere cadet du précédent, né en 1696, mort en 1753, & reçu en 1725, jouoit différentes sortes d'emplois, & tous avec succès : il avoit sur-tout le talent singulier de rendre vraisemblables des caracteres qui ne le sont point, ou du moins qui ne le sont plus dans ce siecle; tels que le *Bourgeois Gentilhomme, Pourceaugnac, Dom Japhet d'Arménie*, &c : il jouoit aussi d'une maniere supérieure quelques financiers subalternes, entr'autres, *Turcaret*. C'étoit, de tous les acteurs de son temps, celui qui avoit le plus de naturel; il étoit même souvent d'une naïveté inimitable, comme dans le rôle de la Fleur de la comédie du *Glorieux*. Il étoit petit, laid & assez mal fait; mais il avoit une figure si comique, qu'il excitoit un rire universel dès qu'il paroissoit. Il avoit surpassé son pere & son grand-pere. Après

avoir rendu justice à ses talents, nous ne pouvons nous dispenser de dire qu'il avoit deux grands défauts; celui de manquer de mémoire, ce qui est insupportable, principalement dans les scenes comiques, qui exigent une repartie vive & prompte; & celui de bredouiller, ce qui empêchoit les spectateurs, sur-tout ceux qui n'étoient pas bien accoutumés à sa voix, d'entendre une partie de ce qu'il disoit. Le sieur Préville l'a remplacé, & tout le monde sçait avec quel succès.

POLIDORE CALDARA, peintre, né dans le bourg de Caravage, situé dans le Milanez, en 1495, mort à Messine en Sicile, en 1543. Réduit à la plus extrême indigence, il quitta son pays à l'âge de dix-huit ans; & il vint à Rome, où il fut obligé, pour vivre, de porter aux éleves de Raphaël, qui travailloient aux Loges du Vatican, le mortier de chaux dont on fait l'enduit pour peindre à fresque. La vue de leurs ouvrages fit une telle impression sur lui, que bientôt il devint peintre lui-même, & excellent peintre. En effet son dessin est exact, ses pensées élevées, ses dispositions nobles, ses attitudes naturelles, ses airs de tête expressifs, son pinceau léger & moëlleux. Il se lia étroitement avec Mathurin de Florence, & fit, de concert avec lui, plusieurs ouvrages qui acquirent à l'un & à l'autre une grande réputation. (*Voyez ce que nous en disons à l'article* MATHURIN.) Celui-ci étant mort de la peste qui affligea Rome, après les ravages qu'y firent les Espagnols en 1527, Polidore fut contraint de se retirer à Naples; mais, ne trouvant pas dans cette ville des occasions d'exercer son talent, il s'embarqua pour Messine, où il peignit les arcs de triomphe qui furent dressés à l'empereur Charles-Quint, à son retour de l'expédition de Tunis. Polidore avoit la plus grande envie de retourner à Rome, & il n'étoit arrêté que par l'amour qu'il avoit conçu pour une Messinoise; mais enfin, maître de son inclination, il avoit tout préparé pour son départ, lorsque son valet, ébloui de l'argent qu'il avoit retiré de la

la banque, l'assassina dans son lit. Ce scélérat, voulant déguiser son crime, avoit porté son cadavre sur la porte de sa maîtresse. La vérité fut reconnue, & il fut puni comme il le méritoit. On enterra Polidore dans la cathédrale de Messine, & on lui fit des obseques magnifiques. Ses ouvrages sont presque tous à fresque; on en distingue cependant un à l'huile, qu'on voit à Messine, & qui représente un Portement de Croix, orné de très-belles figures. On trouve de lui chez le Roi l'Assemblée des Dieux, peinte en détrempe; & au Palais-Royal les trois Graces en pied, peintes sur bois. On a beaucoup gravé d'après lui.

POLLEMBURG, (*Corneille*) peintre & graveur, né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660. Après avoir reçu les premiers principes de son art d'Abraham Bloëmaert, il se rendit fort jeune à Rome, où il se proposa pour modele la maniere d'Adam Elsheimer. Le suave, le beau fini, l'agréable ton de couleur, forment le principal mérite des ouvrages de cet artiste; à quoi il faut ajouter la finesse du coloris, le choix des sites, l'ingénieuse richesse de ses fonds ornés des ruines de l'ancienne Rome, le ton vrai & naturel de ses paysages, la couleur légere & comme transparente de ses ciels : mais ses ouvrages doivent être de petite forme pour être dignes de cet éloge; si-tôt qu'ils sont un peu grands, ils cessent de le mériter. Son assiduité au travail ne peut trop se remarquer; elle est la source de cette grande quantité de tableaux que nous avons de sa main.

Pendant son séjour à Rome, plusieurs cardinaux charmés de sa belle exécution, le venoient voir travailler, & lui commanderent assez de morceaux pour l'occuper pendant son séjour. Il se détermina à retourner dans son pays, & à passer par Florence, où le grand-duc voulut aussi essayer son pinceau; il n'y eut point de témoignages d'estime qu'il ne reçût de ce prince. Enfin, de retour à Utrecht, Rubens, qui aimoit sa maniere de peindre, ne fut pas content qu'il ne pos-

fédât plufieurs de fes tableaux. L'éloge d'un fi grand homme fuffiroit pour immortalifer Pollemburg, fi fa réputation par d'excellents ouvrages n'eût déja été folidement établie : elle paffa jufqu'à Londres, où Charles I l'attira en 1637. Il enrichit le cabinet de ce monarque de plufieurs beaux ouvrages, & il revint comblé de biens à Utrecht, où il mourut. On voit de fes ouvrages chez le Roi & au Palais-Royal. On a gravé d'après cet artifte.

POLYCLETE, fculpteur de l'antiquité, né à Sicyone, ville du Péloponefe, floriffoit environ 432 ans avant Jefus-Chrift. Cet artifte eft un des plus célebres qu'il y ait jamais eus : il a la gloire d'avoir porté l'art de la fculpture à fa derniere perfection. Son maître Agelade le mit bientôt en état d'exécuter des ouvrages qui excitoient l'admiration publique. Pline fait mention de plufieurs : nous nous contenterons de citer les plus remarquables. Parmi les ftatues d'airain qu'il fit en très-grand nombre, on en voyoit une qui repréfentoit un jeune homme couronné, laquelle fut vendue environ foixante mille écus de notre monnoie. Cette fomme exorbitante, fi elle n'eft pas exagérée, prouve certainement le mérite de ce morceau, quand on fuppoferoit même qu'il y eût de l'engouement de la part de l'acquéreur. On regardoit encore comme des chefs-d'œuvre de l'art, la ftatue d'un enfant tenant une lance à la main ; le grouppe de trois enfants nus jouant enfemble, que l'empereur Titus eut enfuite dans fon palais à Rome ; le Mercure adoré dans la ville de Lyfimachie, l'Hercule enlevant de terre Antée ; & une figure d'Artemon, qu'on portoit par-tout pour la faire voir.

Mais ce qui ajouta le plus à la réputation de Polyclete, & ce qui le mit au deffus de tous les fculpteurs, ce fut une ftatue qui repréfentoit un garde des rois de Perfe, dans laquelle il raffembla fi heureufement toutes les proportions du corps humain, qu'elle fut appellée le *Canon* ou la *Regle*. Les artiftes venoient de toutes

parts pour examiner cette ſtatue, comme un parfait modele, & pour ſe former une certaine idée de ce qu'ils avoient à pratiquer afin d'exceller dans leur art. Il étoit aiſé de diſtinguer les ouvrages de Polyclete de tous les autres, en ce que la plupart de ſes figures ſe ſoutiennent ſur une cuiſſe ; il avoit donné la préference à cette attitude, parce qu'il la trouvoit plus vive & plus hardie. Varron a critiqué cette eſpece d'affectation, & il accuſe Polyclete d'avoir mis peu de variété dans ſes ouvrages, & d'avoir formé preſque toutes ſes figures ſur une même idée. Mais Varron, plus érudit que connoiſſeur en beaux-arts, avoit-il bien le droit de faire une critique juſte en ce genre? & n'étoit-il peut-être pas dans le cas de ceux à qui Polyclete fit une leçon très-judicieuſe? On rapporte que ce ſculpteur, voulant prouver au peuple combien ſes jugements ſont faux pour l'ordinaire, réforma une ſtatue ſuivant tous les avis qu'on lui donnoit; puis il en compoſa une ſemblable ſelon ſon génie & ſon goût. Lorſque ces deux morceaux furent mis à côté l'un de l'autre, le premier parut effroyable en comparaiſon de l'autre : *Ce que vous condamnez*, dit alors Polyclete au peuple, *eſt votre ouvrage ; ce que vous admirez eſt le mien.*

POLYGNOTE, peintre Grec, né à Tharſe, iſle ſeptentrionale de la mer Egée, floriſſoit vers l'an du monde 3582. Il étoit fils d'Aglaophon, peintre aſſez eſtimé, qu'il ſurpaſſa de même que tous ceux qui l'avoient précédé. Juſqu'à lui, la peinture avoit été peſante & même un peu barbare; il mit dans ſes figures plus de grace & de légéreté : on ignoroit preſqu'entiérement l'expreſſion; il eut dans un degré ſupérieur l'art de rendre les mouvements & les paſſions de l'ame : le coloris ne produiſoit aucun effet bien ſenſible; Polygnote trouva le ſecret des couleurs vives ; &, s'étant attaché principalement à peindre les femmes, il les vêtit d'habits éclatants & agréables, varia leurs coëffures, & les enrichit de nouveaux ajuſtements. Cet artiſte acquit beaucoup d'honneur par les

ouvrages qu'il fit à Delphes, & sur-tout à Athenes. Il orna un portique de cette derniere ville d'une suite de tableaux qui renfermoient les principaux événements de la guerre de Troye. Quand il fut question de le payer, il refusa généreusement toute espece de récompense. Les Amphyctions qui composoient le conseil de la Grece, sensibles à cette noblesse de sentiment, porterent un décret solennel pour le remercier au nom de toutes les nations confédérées, & pour ordonner en même temps que, dans toutes les villes où il passeroit, il seroit logé & défrayé aux dépens du public.

POLYMNESTE, poëte musicien, étoit de Colophon, ville d'Ionie, célebre par les oracles qu'Apollon y rendoit. Il étoit, disent quelques auteurs, postérieur à Terpandre; d'autres le mettent avant lui. Quoi qu'il en soit, Plutarque le compte parmi ceux qui firent à Lacédémone le second établissement de la musique, & qui introduisirent dans cette même ville, ainsi qu'en Arcadie & dans Argos, diverses sortes de danses. Il le fait aussi compositeur des airs de flûte, appellés *Orthiens*, auxquels il joignit la mélopée ou la musique vocale. Ceci a besoin d'explication. L'air *Orthien* se jouoit ordinairement sur la flûte, & sans servir d'accompagnement à la voix. Polymneste y joignit après coup une poésie conforme au rhythme ou à la cadence naturelle de l'air, & qui se chantoit à l'unisson ou à l'octave de l'instrument. Nous en faisons autant pour nos airs de violon, de flûte, &c. au chant desquels nous accommodons après coup des paroles; mais qui, pour suivre scrupuleusement la cadence du chant, se trouvent souvent estropiés dans la prononciation. Les Grecs & les Latins, beaucoup plus délicats que nous ne le sommes à cet égard, n'étoient pas faciles à contenter, & se permettoient beaucoup moins de licences.

POMPEYO LÉONI, sculpteur, né en Italie, d'où il fut appellé par Philippe II en Espagne, pour orner l'Escurial. Cet artiste étoit regardé comme un des

meilleurs qu'il y eût alors en Europe. En effet, les ſtatues de différentes matieres qu'il a ſculptées, ſuppoſent de grands talents. On en admire ſur-tout à l'Eſcurial quinze de bronze, qui décorent le principal autel de l'égliſe, & le célebre crucifix, auſſi de bronze, qui eſt au grand autel, & qu'on appelle le *Crucifix de Pompeyo*. Dans d'autres endroits de ce palais, on voit des ſtatues de marbre & de pierre, fruits du génie de ce ſculpteur.

PONCE, (*Paul*) ſculpteur célebre de Florence, vivoit ſous François I. Il y a à Paris de lui de très-beaux morceaux en ſculpture, entr'autres, dans la chapelle d'Orléans des Céleſtins, une colonne de marbre blanc, parſemée de flammes, ſur un piédeſtal triangulaire de porphire, ſur le haut de laquelle eſt une urne de bronze doré, ſurmontée d'une couronne, & au pied, trois Génies qui tiennent des flambeaux renverſés; dans la chapelle de la Magdeleine, la ſtatue de Charlemagne, laquelle mérita des éloges du cavalier Bernin. Il y a auſſi au château de Fontainebleau beaucoup de beaux morceaux de cet artiſte.

PONTIUS, (*Paul*) graveur, né à Anvers, mort au commencement du dernier ſiecle. Contemporain & diſciple de Rubens, qui lui confia le ſoin de ſa gloire, Pontius s'acquitta de ce noble emploi avec autant d'intelligence que de ſuccès. Deſſinateur correct & ſçavant, il fit paſſer dans ſes eſtampes le ſentiment, l'expreſſion, l'effet magique du clair-obſcur, & l'harmonie générale des tableaux qu'il a gravés; ſon burin pur & facile porte toujours l'empreinte du goût & du génie.

Ses principaux ouvrages, d'après Rubens, ſont le Maſſacre des Innocents; le Portement de Croix; un Chriſt, appellé communément le *Chriſt aux coups de poing*, parce que l'un des Anges qui terraſſent la Mort & le Péché a le poing fermé; Jeſus-Chriſt dans le ſépulcre; la deſcente du Saint-Eſprit; la Vierge aſſiſe ſous un berceau avec l'Enfant Jeſus, & ayant devant

elle plusieurs figures, parmi lesquelles se voit Rubens sous l'accoutrement d'un homme de guerre qui tient un drapeau; l'Assomption de la Vierge; S. Roch auquel Jesus-Christ apparoît: au dessous sont plusieurs Pestiférés qui reclament l'intercession de ce Saint: c'est un des chefs-d'œuvre de Pontius; Thomiris faisant plonger la tête de Cyrus dans un bassin rempli de sang humain: cette estampe n'est point inférieure à la précédente; une Fuite en Egypte, le Roi-boit, d'après Jacques Jordaens; une Adoration des Rois, un S. Sébastien, d'après Gerard Seghers; Jesus-Christ mort sur les genoux de la Vierge, sainte Rosalie, d'après Vandyck; plusieurs beaux portraits & autres sujets, d'après différents maîtres.

PONTORME, (*Jacques*) peintre, né en Toscane en 1493. Son véritable nom étoit *Carneci;* celui de Pontorme étoit le lieu de sa naissance, où son pere étoit venu s'établir en quittant Florence. A l'âge de treize ans, il fut mis dans les écoles de Léonard de Vinci, de Mariotto Albertinetti, de Pierre Cosimo, & enfin d'André del Sarté. Il mérita par ses ouvrages, avant vingt ans accomplis, que Raphaël & Michel-Ange prévissent tous-deux qu'il pousseroit la peinture jusqu'au suprême degré. Son pinceau vigoureux ne sentoit point la main d'un éleve. André, jaloux des louanges dont on combloit le Pontorme, le chassa de son école. Mais ses grandes études lui tinrent lieu de maître: elles découvrirent ses talents, son génie; la nature fit le reste. Il ne fut pas long-temps sans être employé. Il peignit, dans la premiere cour de l'Annonciade, une Visitation de la Vierge, qui disputoit de coloris avec les ouvrages de son maître André del Sarté. Son nom devint si célebre, qu'on s'empressa de lui commander plusieurs tableaux pour les églises. Il ne réussissoit pas moins bien aux décorations de théâtre, aux arcs de triomphe, aux mascarades, quand les fêtes publiques lui en fournissoient l'occasion. Comme il étoit fort habile pour le portrait, il peignit avec succès

toute la maison de Médicis, qui l'employa à la grande salle de Poggio à Cajana. Pontorme étoit grand coloriste, & inventoit facilement : sa maniere étoit grande, mais très-dure.

La peste ayant affligé la ville de Florence, il se retira à la Chartreuse, à trois milles de la ville, avec le Bronzin, son disciple. La vie tranquille qu'il goûtoit au milieu de ces religieux, & un grand loisir, l'engagerent à peindre le cloître de cette maison. Par l'envie de se distinguer, il se forma l'idée d'un goût extraordinaire. On lui avoit apporté d'Allemagne la Passion de Notre-Seigneur, & plusieurs autres estampes gravées par Albert Durer; il en fut enchanté. Il voulut réformer sa maniere sur celle de ce maître, & peignit dans le cloître les mêmes sujets. Cette maniere allemande lui fit quitter la sienne qui étoit excellente, & nuisit beaucoup à sa réputation. Les Allemands d'ordinaire viennent en Italie pour en prendre le goût; Pantorme, dans son pays, fit tout le contraire : ainsi ses premiers ouvrages sont préférables aux derniers. Son caractere étoit très-bizarre. Il se fit construire une maison qui tenoit en quelque sorte de la singularité de son génie. On montoit à la chambre où il travailloit par un escalier de bois, qu'il retiroit en haut avec une poulie lorsqu'il y étoit entré. Toujours seul, mal vêtu, se servant lui-même, ne travaillant que pour les personnes qui lui plaisoient, il refusa de le faire pour le grand-duc son souverain, pendant qu'il donnoit à son maçon des tableaux en paiement. Pour mieux suivre son caprice, il ne permettoit qu'à ses éleves de le voir travailler. Souvent, mécontent de lui-même, il auroit effacé, sans l'avis de ses amis, ce qu'il avoit fait de meilleur, pour suivre une nouvelle idée que son génie lui fournissoit.

La coutume de Pontorme étoit de peindre tout de sa main, & de ne rien faire ébaucher par ses éleves; il leur laissoit seulement finir une partie qui se distinguoit assez du reste. Rien ne fut si varié que son goût : malheureusement pour lui, il abandonna sa premiere

maniere qui étoit la meilleure. Il échoua dans ses deux derniers ouvrages : l'un est la Loge du palais del Castello, appartenant au grand-duc, où cinq années entieres furent employées. On n'y trouve qu'une ordonnance mal conçue, aucune dégradation, point de perspective, avec une incorrection générale. L'autre ouvrage, qu'il enleva au crédit de François Salviati, est la fameuse chapelle de S. Laurent, où il voulut se surpasser lui-même. Onze années s'écoulerent dans ce travail, sans qu'il y eût mis la derniere main, & sans vouloir permettre que personne vît ce qu'il faisoit. Comme une autre Pénélope, il détruisoit le lendemain ce qu'il avoit fait le jour précédent; souvent il passoit des jours entiers à contempler son ouvrage : enfin, le cerveau fatigué, il ne put réussir à donner à cette chapelle le ton de couleur & les belles parties qu'on remarque dans ses premiers ouvrages. Le chagrin qu'il en eut le rendit malade ; & il mourut à Florence, d'hydropisie, en 1556, âgé de soixante-trois ans, peu favorisé des biens de la fortune. On l'enterra vis-à-vis de son tableau, dans le cloître de l'Annonciade. Parmi le petit nombre d'éleves qu'il a laissés, on nommera seulement Baptiste Naldini & le Bronzin. (*Extrait de l'Abrégé des Vies des plus fameux Peintres.*)

I. PORBUS, (*Pierre*) peintre, né dans la ville de Gand, passoit pour habile homme. Il vint s'établir à Bruges, & s'y maria. Les plus beaux tableaux que l'on connoisse de sa main, représentent, l'un S. Hubert, placé dans la grande église de Gand; l'autre à Anvers, est le portrait du duc d'Alençon. Ce fut lui qui mit le crayon à la main de son fils François. Pierre mourut ingénieur en 1583.

II. PORBUS (*François*) naquit à Bruges en 1540. Les animaux, le paysage, l'histoire, étoient l'objet ordinaire de ses talents, quoiqu'il excellât à faire le portrait. Ses têtes sont vraies & d'un ton de couleur excellent; il n'y manque qu'un grand feu, & un certain

goût de deſſin plus élégant. Il mourut à Anvers, en 1580, âgé de quarante ans.

III. PORBUS, (*François*) contemporain de Fréminet, fut ſon éleve, & lui a été fort ſupérieur. On le dit né à Anvers en 1570. Après avoir voyagé long-temps, il ſe fixa à Paris, où il acheva de ſe perfectionner. Il a non-ſeulement bien peint le portrait; mais auſſi l'hiſtoire. Sa mort arriva à Paris en 1622, à l'âge de cinquante-deux ans, & il fut enterré aux Petits-Auguſtins du fauxbourg Saint-Germain.

PORDENON, (*Jean-Antoine*) peintre, né dans le bourg de Pordenone dans le Frioul, à huit lieues d'Udine, en 1484, mort à Ferrare en 1540, âgé de cinquante-ſix ans. La ſeule nature le guida d'abord dans la forte inclination qu'il avoit pour la peinture. Après avoir donné quelque temps à l'étude des belles-lettres, il ſuivit, à Udine, la maniere de Pelegrino di San-Daniello; enſuite il vint à Veniſe, où Giorgion l'entraîna dans ſon goût. Devenu ſon ami, il demeura quelque temps dans ſa maiſon. Comme lui, il cherchoit à imiter les beaux effets de la nature. Les Vénitiens le mirent ſouvent en concurrence avec le Titien, qui, jaloux de ſon mérite, le forçoit à ſe tenir ſur ſes gardes & en état de défenſe. C'eſt par cette raiſon qu'il peignit le cloître de Saint-Etienne de Veniſe ayant toujours l'épée au côté, & une rondache près de lui. Les religieuſes des Anges à Murano lui commanderent une Annonciation, qu'on mit à la place d'un tableau que le Titien retira, à cauſe du prix exorbitant qu'il en demandoit. Cet événement irrita encore davantage ce grand peintre, & fit ſortir de Veniſe le Pordenon, qui ne s'y crut pas en ſûreté.

La grande réputation du Pordenon augmentoit de jour en jour. L'émulation, cauſée par les ouvrages du Titien, ne lui fut pas inutile : ſans elle, il ſeroit reſté au milieu de ſa carriere. Cette émulation lui inſpira des penſées nobles & élevées, donna du feu à ſon

imagination, & produisit plusieurs morceaux excellents à l'huile, à détrempe & à fresque. Le sénat, à qui sa maniere de peindre plaisoit beaucoup, l'employa dans la grande salle du *Prégadi*, où il peignit plusieurs morceaux, entr'autres, une frise remplie de monstres marins. On en fut si content, qu'on lui assigna une pension. Sa réputation parvint jusqu'en Allemagne; & il fut mandé par l'empereur Charles-Quint, pour peindre la frise de la grande salle de Prague, & la salle des festins. Il peignit encore à Saint-Etienne de belles figures qui représentent les vertus morales. L'empereur, pour le récompenser de ses rares talents, le combla de biens, & le fit chevalier.

Cet artiste dessinoit bien; il avoit un bon coloris, à fresque comme à l'huile, une prestesse de main admirable, un grand style; ses figures avoient beaucoup de relief: un caractere aimable, des manieres distinguées, le firent estimer de chacun, excepté du Titien. Il eut pour éleves son neveu Jules Licinio Pordenone, & son gendre Pomponio Amalteo da San-Vito. Le Roi & le duc d'Orléans ont plusieurs morceaux de cet artiste, d'après lequel on a gravé.

I. PORPORA, musicien Italien de ce siecle, qu'on ne doit pas confondre avec un autre Porpora plus célebre que lui, & dont nous parlerons dans l'article suivant. Celui dont il est ici question travailloit à un *Credo*. Dès le premier verset, il lui manquoit une syllabe pour arrondir son chant à sa fantaisie. Dans le feu de la composition, il y plaça un *non*, sans prendre garde que cela faisoit *Credo*, *credo*, *non credo in Deum;* je crois, je ne crois pas en Dieu. On exécute ce morceau; le chant paroît neuf; tout le monde en est enchanté. Cependant quelqu'un s'avise de déférer Porpora à l'Inquisition. Ce tribunal n'est pas aujourd'hui fort sévere en Italie: sa principale occupation est de réprimer la superstition, & de mettre quelques prêtres en pénitence; il y a plus de vingt ans qu'il n'a

condamné perſonne à mort. Porpora ſe défendit, en diſant qu'il ne ſçavoit pas un mot de latin, & que ce *non* s'étoit préſenté à ſon eſprit de préférence, parce qu'il avoit vu qu'on le mettoit dans toutes les ariettes, ſans s'inquiéter du ſens qu'il pouvoit produire. Les juges virent qu'il étoit de bonne foi, & il fut abſous.

II. PORPORA, autre muſicien Italien de ce ſiecle, diſtingué par d'excellents morceaux de muſique, qui ſont les délices des amateurs. Il a été le maître de la célebre Gabrielli, cette cantatrice ſi fort applaudie ſur tous les théâtres où l'on n'eſt pas effrayé des ſommes exorbitantes qu'elle demande pour jouer pendant cinq ou ſix mois de l'année. Il a auſſi été le maître de Farinelli. Quoique celui-ci vive encore, nous avons cru pouvoir déroger, en faveur de ſes talents extraordinaires, à la loi que nous nous ſommes impoſée de ne point parler, au moins dans un certain détail, des artiſtes vivants; nous avons recueilli de différents Journaux ce que nous allons dire ſur ſon compte.

Farinelli, dont le véritable nom eſt *Charles Broſchi*, eſt né à Naples en 1705. Son pere lui apprit les premiers éléments de la muſique; il reçut enſuite les leçons de Porpora, qu'il ne tarda point à accompagner dans pluſieurs voyages. Farinelli n'avoit que dix-ſept ans lorſqu'il quitta Naples pour ſe rendre à Rome, où il fit aſſaut de chant avec un trompette fameux par l'éclat de ſa voix. Ce combat ne fut d'abord qu'un jeu; mais, comme à Rome, ainſi qu'ailleurs, les petits événements ſont ſouvent de grands ſujets de faction, les auditeurs ſe diviſerent d'intérêts; & les deux émules, animés par l'attention publique, firent les plus grands efforts pour remporter la victoire l'un ſur l'autre. Un jour qu'ils avoient raſſemblé preſque tous les amateurs, ils pouſſerent leurs talents tout auſſi loin qu'ils purent aller; le trompette épuiſé fut forcé de garder le ſilence: Farinelli recommença de chanter avec tant de force & de goût, & il paſſa juſqu'à des tons ſi élevés, que ſa voix parut plus que naturelle. Le

public étonné craignit qu'il ne s'épuisât, le pria de se ménager, & l'accompagna chez lui au bruit des acclamations. Farinelli sortit de Rome peu de temps après, & se rendit à Bologne, de-là à Venise, d'où il passa à Vienne; & il y fut regardé comme un homme extraordinaire. L'empereur Charles VI l'honora de ses bontés, & le combla de bienfaits. Ce fut cet empereur éclairé, qui, un jour, après l'avoir écouté, lui dit qu'il ne faisoit qu'étonner par l'étendue & la beauté de sa voix; mais qu'il ne dépendoit que de lui de toucher & d'intéresser, en donnant moins à l'art, & en prenant un chant plus naturel. Le musicien profita de cet avis, & depuis il enchanta ses auditeurs, autant qu'il les surprit.

En 1734, il alla en Angleterre, & ensuite en France où il chanta devant le Roi. Il se rendit en Espagne, où il fut reçu à la cour, & retenu aux appointements de 40000 livres. Pendant les dix premieres années de son séjour à Madrid, il chanta tous les soirs devant Philippe V. Il fut moins occupé après la mort de ce souverain, le roi Ferdinand n'ayant pas autant de goût pour l'opéra. Enfin, lorsque le Roi actuel monta sur le trône, Farinelli fut obligé de quitter l'Espagne; événement auquel il fut d'autant plus sensible, qu'ayant perdu ailleurs toutes ses connoissances, il se vit dans la dure nécessité de recommencer une nouvelle carriere; car ce musicien étoit, comme la plupart de ses semblables, très-peu économe. Parmi les efforts que l'on cite de son talent, on raconte le suivant. Pendant son séjour en Angleterre, il chantoit sur un autre théâtre que celui sur lequel brilloit Senezimo, & ces deux virtuoses ne s'étoient jamais entendus. Un jour, par un concours de circonstances, il arriva que ces deux musiciens se trouverent sur le même théâtre. Senezimo jouoit le rôle d'un tyran irrité, & Farinelli remplissoit celui d'un amant malheureux, en butte à la rage du tyran. Au premier morceau que Farinelli chanta, Senezimo se sentit si vivement ému, qu'oubliant le caractere du personnage qu'il représentoit, il sauta au cou

de Farinelli, & lui fit mille & mille protestations d'amitié. Farinelli est aujourd'hui retiré à Bologne, jouissant d'un sort assez agréable ; il ne chante plus en public. Il touche supérieurement le clavessin ; il en a plusieurs de ceux que l'on appelle *Piano forte*, & il leur a donné le nom de divers peintres célebres ; l'un est Raphaël, l'autre le Correge, l'autre le Titien, le quatrieme le Guide, &c. Les murs de sa salle de billard sont ornés des portraits de ses protecteurs ; & l'on y voit deux empereurs, une impératrice, trois rois d'Espagne, un prince des Asturies, un roi de Sardaigne, un prince de Savoie, un roi de Naples, une princesse des Asturies, deux reines d'Espagne, & le pape Benoit XIV.

Le trait suivant doit faire juger que ce chanteur a de la noblesse dans le caractere. Etant à Madrid, il avoit commandé à un tailleur un habit magnifique. Quand on le lui apporta, il demanda son mémoire. *Je n'en ai point fait*, répondit le tailleur, *& je n'en ferai point. Pour tout paiement, je n'ai qu'une grace à vous demander. Je sçais*, continua-t-il en tremblant, *que ce que je desire est d'un prix inestimable ; c'est un bien réservé à des monarques : mais, puisque j'ai eu le bonheur de travailler pour un homme dont on ne parle qu'avec enthousiasme, je ne veux d'autre paiement que de lui entendre chanter un air.* Farinelli tenta inutilement de lui faire accepter de l'argent ; le tailleur ne voulut jamais y consentir. Enfin, après beaucoup de débats, Farinelli, vaincu par l'extrême desir que cet homme avoit de l'entendre, & plus flatté peut-être de la singularité de cette aventure que de tous les applaudissements qu'il avoit reçus jusques-là, s'enferma avec lui ; il chanta les morceaux les plus brillants, & se plut à déployer la supériorité de ses talents. Le tailleur étoit enivré de plaisir. Plus il paroissoit étonné ou attendri, plus Farinelli mettoit d'expression & d'énergie dans son chant, plus il s'efforçoit de faire valoir toute la séduction & toute la magie de son art. Quand il eut chanté, le tailleur, hors de lui-même, lui faisoit des remerciments, & se

préparoit à sortir. *Non*, lui dit Farinelli, *j'ai l'ame sensible & fiere; & ce n'est même que par-là que j'ai acquis quelque avantage sur la plupart des autres chanteurs: je vous ai cédé; il est juste que vous me cédiez à votre tour.* En même temps, il tira sa bourse, & força le tailleur de recevoir environ le double de ce que son habit pouvoit valoir.

PORRUS, (*Pierre-Paul*) célebre imprimeur, natif de Milan, & domicilié à Turin. Il entreprit de publier le pseautier Pentaglotte, ou en cinq langues, d'Augustin Justiniani, évêque de Neba, l'an 1516; il l'imprima à Genes dans la maison de Nicolas Justiniani. L'ouvrage étoit en hébreu, en arabe, en chaldaïque, en grec & en latin, avec les gloses & les scholies, ce qui formoit huit colonnes *in-folio*. Cette édition est un chef-d'œuvre. La différente disposition des colonnes est réguliere, nette, proportionnée. Il n'y a point de double ligne dans la version latine, & on ne voit aucune ligne blanche dans tout l'ouvrage. L'hébreu y est imprimé avec des points, soit orthographiques, soit musicaux. Les caracteres grecs & romains sont d'une grande netteté; mais les caracteres arabes, par rapport à leur antiquité, surpassent tout ce qu'on peut voir en ce genre. Tout y est parfait & accompli; l'impression, l'encre, les lettres rouges & noires, sont au dessus de tout; si l'on excepte néanmoins le *Rationale* de Durand, imprimé par Fust, l'inventeur de l'imprimerie. La version arabe est la premiere chose qui ait été imprimée en cette langue, comme cette Bible Poliglotte est la premiere qui ait jamais paru. Car pour celle de Potken, imprimée à Cologne, elle ne fut imprimée que deux années après, & elle étoit sans la version arabe.

Il semble que ce grand ouvrage méritoit d'être applaudi, & l'éditeur récompensé de ses peines; mais les plaintes de cet éditeur font voir le contraire. Le Pere le Long, en faisant mention des Bibles Poliglottes, page 36, dit que Justiniani fit tirer deux mille

exemplaires de sa Bible, se flattant que cet ouvrage non-seulement lui feroit une grande réputation, mais lui apporteroit encore beaucoup de profit ; & il avoit destiné ce profit pour une personne de sa famille qui étoit dans le besoin. Il s'imaginoit que l'ouvrage seroit infailliblement bien reçu, & que les princes & les riches prélats ne pourroient manquer de l'indemniser, de le rembourser, & de le mettre en état d'achever de la même maniere les autres parties de la Bible ; car il l'avoit promis dans la préface de son Pseautier ; & environ vingt années après, dans les annales de la république de Genes, il proposa d'ajouter tout l'ancien Testament au nouveau, & de le donner au public de la même maniere. Il est hors de doute qu'il l'auroit exécuté, s'il n'avoit pas fait naufrage en passant dans l'isle de Corse, l'année suivante. Mais (continue le Pere le Long) Justiniani fut bien trompé dans son attente. Tout le monde applaudit à son ouvrage ; mais on se borna là, & la quatrieme partie des exemplaires de son livre ne fut pas débitée. Il dit ensuite que son Pseautier n'étant qu'à l'usage des sçavants, il lui fut impossible de se rembourser des frais qu'il avoit faits, parce qu'outre deux mille exemplaires qu'il avoit fait imprimer sur papier, il en avoit encore fait imprimer cinquante sur vélin, qu'il présenta à tous les princes Chrétiens, & même aux princes d'une autre religion.

A l'égard de Porrus, imprimeur du Pseautier, quoiqu'il eût été payé par le sçavant prélat qui l'avoit fait travailler, il est probable cependant qu'il ne risqua plus d'entreprendre de pareilles éditions ; car nous ne trouvons point qu'il ait rien imprimé de plus dans ces langues orientales ; il retourna à Turin, & il continua d'y imprimer durant plusieurs années. Sa devise étoit un porreau avec un *P* de chaque côté, par allusion à son nom, *Pierrre-Paul Porrus*, selon la coutume de ce temps-là, de chercher quelque bête, quelque oiseau, quelque plante, &c. qui eût rapport au surnom de la personne, afin d'en former un rebus.

I. PORTA, (*Jean-Baptiste*) gentilhomme Napolitain, mort en 1515, s'est rendu célebre par son application aux sciences, & sur-tout à l'étude des mathématiques. Il tenoit souvent chez lui des assemblées d'hommes de lettres, & les étrangers y étoient bien reçus. Il falloit, pour y être admis, apporter quelque secret nouveau pour la santé du corps, ou pour l'usage des arts méchaniques, ce qui fit donner à ces assemblées le nom de l'*Académie des Secrets.* Ce fut là que prit naissance son *Traité de la Magie naturelle;* ouvrage qui renferme bien des chimeres, & qui porta la cour de Rome à lui défendre de continuer ses assemblées. Il y a eu des personnes qui ont fait honneur à Porta de l'invention du télescope. Elles se fondoient sur des paroles assez spécieuses de sa Magie naturelle. « Avec un » verre concave, dit Porta, on voit distinctement les » objets éloignés; un convexe sert à faire appercevoir » distinctement ceux qui sont proches. Si vous sçavez » les arranger comme il faut, vous verrez avec dis- » tinction les objets proches & ceux qui sont éloignés. » J'ai été par-là d'un grand secours à quelques amis » qui ne voyoient plus que confusément, & je les ai » mis en état de voir fort distinctement. »

Ces paroles décrivent un effet fort ressemblant à celui du télescope: cependant M. de la Hire, examinant ce qu'on peut conclure de-là en faveur de Porta, ne laisse pas de lui en refuser l'invention. Il pense que ce que Porta a eu en vue n'est qu'une combinainaison de verre convexe & concave, par laquelle on éloigne ou l'on approche leur foyer commun; ce qui peut les rendre propres à éclaircir la vue, & à faire appercevoir distinctement les objets à différentes distances. Cette explication paroît assez raisonnable; & il semble difficile à croire que si Porta eût eu jamais entre les mains quelque chose de ressemblant au télescope, porté comme il l'étoit à exalter ses inventions & à les décrire en termes pompeux, il n'en eût pas dit davantage. On prétend que c'est à lui que nous devons l'invention de la chambre obs-

ture, perfectionnée par S'gravesande, Muschembrock, &c. &c.

II. PORTA, dit *Salviati*, peintre. *Voyez* SALVIATI.

PORTE, (*Jacques* DE LA) architecte Milanois du seizieme siecle. Cet artiste, qui travailla d'abord en stuc, étudia l'architecture sous Vignole, & devint architecte de l'église de Saint-Pierre. Il exécuta le projet de Michel-Ange Buanorati, en voûtant cette fameuse coupole, qui donne une certaine supériorité à Rome moderne sur Rome ancienne. On a construit, dit l'auteur des *Vies des Architectes*, des dômes dans tous les temps; il en reste encore quelques-uns dans les anciens monuments, tels que la coupole du temple de Minerve à Athenes, celle du Panthéon à Rome, qui, malgré leur élévation intérieure, n'offrent qu'une masse lourde & informe, quand on les regarde de dehors. Il en est de même de la coupole de Sainte-Sophie à Constantinople, de celle de Saint-Marc à Venise, & de Saint-Augustin à Rome. Le dôme de Pise a quelque chose de gothique qui déplaît, c'est-à-dire cette forme trop pointue, dont le Brunelleschi ne s'écarta pas beaucoup dans la coupole de la cathédrale de Florence. Il est vrai qu'il sauva ce défaut à ceux qui sont dans l'église, en faisant une seconde coupole moins aiguë dans la premiere. Michel-Ange donna le dessin de la double coupole de Saint-Pierre, où il rassembla la beauté, la noblesse & la grandeur; qualités qui font l'objet principal des beaux-arts. Sixte V, qui vouloit mériter l'immortalité, sur-tout en embellissant Rome, chargea Jacques de la Porte, son premier architecte, & Dominique Fontana, de voûter la coupole. On y employa six cents hommes pendant vingt-deux mois; ils travailloient non-seulement le jour, mais encore pendant la nuit, & acheverent cet ouvrage sans pareil, dans l'espace de temps dont on vient de parler.

Jacques de la Porte continua les travaux du capitole, selon les dessins de Michel-Ange, & fit placer les statues sur les balustrades qui terminent les trois

palais. Il acheva encore l'église de Jesus, selon le plan de Vignole, & donna enfin les plans de la Vigne (maison de campagne) à Frescati. C'est avec raison qu'on l'appelle *Belvédere*, c'est-à-dire lieu d'où l'on jouit de la plus belle vue, & qui est lui-même digne de l'attention des connoisseurs. Il y construisit un petit palais d'une architecture très-agréable. Comme cet architecte, qui étoit très-gros, revenoit un jour de Frescati, avec le cardinal Pierre Aldobrandini, il lui survint un besoin causé par la quantité prodigieuse de melons & de fruits glacés qu'il avoit mangés. Le respect qu'il portoit à cette éminence, l'engagea à se contraindre; mais il se trouva si mal, qu'on fut obligé de le laisser demi-mort à la porte de Saint-Jean-de-Latran; il mourut peu de jours après, à l'âge de soixante-cinq ans. Cet artiste eut un neveu sculpteur, appellé *Guillaume de La Porte*, qui fit à Rome plusieurs ouvrages très-estimés, entr'autres, le beau tombeau du pape Paul III, dans le Vatican, & qui restaura quelques statues antiques, parmi lesquelles on compte le fameux Hercule Farnese, dont il fit les jambes.

POTKEN, (*Jean*) sçavant imprimeur Allemand. Il publia à Cologne, en 1518, un Pseautier hébreu, grec, latin & éthiopique, *in*-4°. Cet imprimeur avoit voyagé dans les Indes, en Egypte, en Ethiopie, &c. dans la vue de se rendre habile dans la langue ethiopienne. Il traduisit en effet le Pseautier en ethiopien, & le publia avec les autres versions. Il promettoit dans sa préface de le traduire un jour en arabe, s'il trouvoit quelque encouragement pour cette entreprise; mais il ne paroît pas qu'il ait exécuté ce dessein.

POTTER, (*Paul*) peintre & graveur, né à Enchuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, âgé de vingt-neuf ans. Les beaux tableaux qui décorent les villes d'Amsterdam & de la Haye, lui firent faire des études considérables; & il fixa son séjour dans cette derniere ville. A peine commençoit-il à être connu, que le voisinage d'une jeune personne fut fatal

à sa liberté ; c'étoit la fille d'un architecte qui avoit quelque réputation. Il la demanda en mariage, & le pere y consentit avec peine, sur ce que Potter ne peignoit que des animaux : mais le mérite de Paul, & l'estime qu'il s'étoit acquise parmi les connoisseurs, le déterminerent à lui accorder sa fille en 1650. Cet architecte, par l'accès qu'il avoit chez les gens les plus qualifiés, procura de l'emploi à son gendre : l'habileté de Potter, sa bonne conduite, sa politesse, son esprit orné, attiroient chez lui les ministres étrangers ; & le prince Maurice d'Orange venoit souvent le voir travailler.

Sa femme, dit M. d'Argenville, qui avoit beaucoup de penchant pour la galanterie, s'accommodoit assez de ce grand monde ; elle y trouvoit des adorateurs. Son mari, tout occupé de son art, les voyoit tranquillement ; & elle ne se donnoit pas la peine de sauver les apparences. Un jour, l'ayant surprise avec un de ses galants dans les moments les plus tendres, il s'avisa, à l'exemple de Vulcain, de les entourer tous deux d'un réseau qui servoit à chasser les mouches de son cheval, & de les garotter avec de fortes cordes qui se trouverent sous sa main : il les fit voir ainsi barricadés aux autres amants, qui se retirerent furieux ; & la femme, très-honteuse de sa faute, devint plus sage dans la suite : Potter fut même assez indulgent pour lui pardonner.

La princesse douairiere Emilie, comtesse de Salms, lui commanda un tableau pour un dessus de cheminée d'un des plus beaux appartements de la vieille cour. Ce tableau représentoit un paysage des plus riants, avec une vache qui pisse. Un courtisan, favori de cette dame, crut qu'il n'étoit pas séant qu'un tel objet fût sans cesse devant les yeux d'une princesse, & la dissuada de le prendre ; ainsi Potter remporta son tableau. Ce petit contre-temps rendit ce morceau célebre ; les curieux se le disputerent à prix d'argent, & il a passé successivement dans les plus beaux cabinets de Flandres. Enfin, un auteur rapporte qu'il a été vendu deux mille florins, faisant plus de quatre mille livres de

France, au sieur Jacob Vanhock, qui le plaça dans son cabinet, vis-à-vis d'un fameux tableau de Gerard Dow. En 1652, Potter alla demeurer à Amsterdam, à la sollicitation d'un bourguemestre qui l'aimoit, & qui lui fit faire plusieurs ouvrages. Cette grande assiduité au travail abrégea considérablement ses jours, & le conduisit à la phthisie. Ses tableaux sont devenus extrêmement à la mode; & sa façon de feuiller les arbres, un peu négligée & trop verte, suffit pour les faire connoître. On a gravé d'après lui.

I. POUSSIN, (*Nicolas*) peintre, né à Andely, petite ville de Normandie, en 1594, mort à Rome en 1663. Son pere, originaire de Soissons, & d'une extraction noble, mais peu accommodé des biens de la fortune, se détermina, par la grande inclination que son fils témoignoit pour la peinture, à l'envoyer à Paris, pour s'instruire des premiers éléments de cet art. Les maîtres chez lesquels il fut placé étoient si médiocres, qu'il crut devoir les quitter, se flattant avec raison de tirer plus de profit des études qu'il se proposoit de faire sur les tableaux des grands maîtres. Il avoit déja fait inutilement deux tentatives pour aller à Rome; enfin une occasion favorable se présenta, & il la saisit avec empressement. Il avoit alors trente ans; & il avoit peint à Paris quelques tableaux, entr'autres, celui qui est à Notre-Dame, & qui représente la mort de la Vierge.

En arrivant à Rome, il trouva le cavalier Marin qu'il avoit connu en France, & qui lui fit mille offres de services; il en parla même très-avantageusement au cardinal Barberin, en lui disant: *Vederette un Giovanne che à una furia di Diavolo.* Mais la mort de ce cardinal & celle du cavalier Marin mirent le Poussin dans une situation très-embarrassante. Sans secours & sans connoissances, il eut toutes les peines du monde à subsister. Il étoit obligé de donner ses ouvrages pour un prix qui payoit à peine ses couleurs. Cependant il ne perdit pas courage; &, vivant dans la solitude, il

s'occupa entiérement à faire des études férieuses d'après les chefs-d'œuvre dont Rome eft remplie, & qu'il deffinoit avec ardeur.

Malgré la réfolution, dit M. de Piles, qu'il avoit faite de copier les tableaux des grands maîtres, il s'y exerça fort peu. Il croyoit que c'étoit affez de les examiner, & d'y faire fes réflexions, & que le furplus étoit un temps perdu; mais il n'en étoit pas de même des figures antiques. Il les modeloit avec foin; & il en avoit conçu une fi grande idée, qu'il en fit fon principal objet, & qu'il s'y attacha entiérement. Il étoit perfuadé que la fource de toutes les beautés & de toutes les graces venoit de ces excellents ouvrages, & que les anciens fculpteurs avoient épuifé celles de la nature, pour rendre leurs figures l'admiration de la poftérité. La grande liaifon qu'il avoit avec deux habiles fculpteurs, l'Algarde, & François Flamand chez lequel il demeuroit, a pu fortifier & peut-être fufciter cette inclination. Quoi qu'il en foit, il ne s'en eft jamais éloigné, & elle a toujours augmenté avec fes années, comme il eft aifé de le voir par fes ouvrages. Mais, indépendamment de l'étude exacte qu'il a faite d'après l'antique, il s'eft encore fort attaché à Raphaël & au Dominiquin, comme à ceux qu'il croyoit avoir le mieux inventé, le plus correctement deffiné, & le plus vivement exprimé les paffions de l'ame; trois chofes que le Pouffin a toujours regardées comme les plus effentielles à la peinture.

La réputation du Pouffin croiffant de jour en jour, le cardinal de Richelieu engagea Louis XIII à le rappeller de Rome, en 1640, pour peindre la galerie du Louvre. On auroit eu affez de peine à faire fortir cet artifte de cette ville, fans M. de Chantelou, qui, par ordre du miniftre, alla le chercher exprès. M. du Noyer envoya au devant de lui à Fontainebleau un carroffe du Roi, qui l'amena à Paris, où on le logea au Louvre. Quelques jours après, il fe rendit à Saint-Germain-en-Laye. Sa Majefté fit au Pouffin un accueil des plus gracieux, ainfi que le cardinal de Ri-

chelieu, pour qu'il peignît quatre Bacchanales, le triomphe de Bacchus, & celui de Neptune entouré de Tritons & de Néréides. Le Roi lui confirma, par un brevet en 1641, la qualité de premier peintre, avec une pension de trois mille livres, & son logement au Louvre.

La galerie de ce palais devoit représenter les travaux d'Hercule; mais il trouva trois envieux à combattre; le Mercier, premier architecte du Roi; Vouet, qui étoit en grande réputation; & Fouquieres, fameux peintre Flamand. Il fit des mémoires pour se défendre de leurs calomnies, & pour justifier son ouvrage. Enfin, las de toutes ces disputes, après avoir peint le tableau de la Cene pour la chapelle du château de Saint-Germain, un autre pour Fontainebleau, & celui du noviciat des Jésuites, il s'en retourna à Rome en 1642, sous prétexte de faire venir sa femme en France. La vie tranquille qu'on mene en Italie convenoit mieux à sa profession. Cependant il devoit revenir à Paris, & le Roi le lui avoit fait promettre; mais la mort du cardinal de Richelieu, arrivée en 1643, & celle du Roi qui suivit cinq mois après, rompirent ces projets; ainsi le Poussin resta tranquillement à Rome pendant vingt-trois ans. Louis XIV lui conserva le titre de son premier peintre, avec les mêmes appointements, & lui fit payer ses pensions.

Selon M. d'Argenville, cet habile artiste ennoblissoit, par la sublimité de ses pensées, les sujets les plus communs: il les traitoit avec beaucoup d'élégance; un jugement solide accompagnoit tout ce qu'il faisoit. Excellent dessinateur, grand historien, grand poëte, sage compositeur, ne mettant pas une seule figure qu'il n'en connût la nécessité; grand paysagiste, personne n'a mieux exprimé les divers effets de la nature. Il inventoit aussi facilement qu'heureusement; la sage ordonnance de ses tableaux étoit soutenue par de beaux fonds d'architecture & de paysage. Toutes ses figures avoient la contenance qu'elles devoient avoir: les costumes des anciens & de chaque pays, les âges,

les convenances des nations, des sexes, des conditions, étoient exactement observés. Enfin, malgré quelques défauts que les connoisseurs remarquent dans ses ouvrages, comme d'avoir trop multiplié les plis de ses étoffes, de n'avoir point assez contrasté ses attitudes, ni varié ses airs de tête & ses expressions, il peut être comparé aux plus célebres artistes de l'Italie. Lorsqu'il vouloit traiter un sujet d'histoire, son usage étoit d'en faire un léger crayon; ensuite il disposoit sur une table des manequins & de petits modeles de figures de cire, qu'il habilloit de linge mouillé, dans les attitudes qui pouvoient convenir à son tableau. C'étoit par ce moyen qu'il connoissoit les effets de lumiere & les ombres des corps; ensuite il prenoit des modeles plus grands, qu'il habilloit de toile très-fine pour conserver le nu.

Le Poussin avoit épousé une Romaine, sœur du Guaspre. Il vivoit avec sa famille fort simplement, sans avoir un valet pour le servir; ce que lui reprochant un jour le cardinal Massimi, qu'il reconduisoit le soir la lampe à la main, il lui répondit: *Et moi, Monseigneur, je vous plains bien davantage d'en avoir tant.* Il lui prit, dans les dernieres années de sa vie, un tremblement de tous ses membres, qui, ne lui permettant plus de travailler, l'obligea de garder le lit; & il mourut, âgé de soixante-onze ans, sans enfants, sans éleves & sans domestiques. Le Poussin ne faisoit jamais de marché pour le paiement de ses tableaux; mais il écrivoit sur le derriere de la toile le prix qu'il en vouloit, & on le lui envoyoit tout de suite. Cependant son bien n'alloit pas au-delà de soixante mille livres. On ne voit pas de grands ouvrages de lui, sans doute parce que les occasions ne s'en sont pas présentées. Tous ses tableaux sont de chevalet, d'une grandeur propre à pouvoir entrer dans les cabinets, & tels que les amateurs les lui demandoient. Le Roi possede plusieurs excellents morceaux de ce peintre; on en voit aussi dans la collection du Palais-Royal, entr'autres, les sept Sacrements, suite si estimée & si précieuse.

On a beaucoup gravé d'après ce maître, le plus sçavant qui ait jamais existé.

II. POUSSIN, (*Guaspre* DUGHET, surnommé LE) peintre & graveur, né à Rome en 1613, mais originaire de Paris. Son pere, qui avoit marié une de ses filles au fameux Poussin, lui avoit donné dans la suite pour éleve son fils Guaspre, en qui un grand talent pour la peinture s'étoit manifesté dès la plus tendre jeunesse. Guaspre prit le nom de Poussin, à cause de l'alliance qui étoit entr'eux. Le Poussin lui reconnoissant un goût particulier pour le paysage, il ne voulut pas néanmoins le détourner de l'étude des figures qui en font le principal ornement. Ses commencements furent si heureux, que le Poussin disoit à ses amis qu'il ne croiroit pas que les tableaux de Guaspre fussent de sa main, s'il ne les avoit vu faire.

Le Guaspre aimoit passionnément la chasse, ainsi que la campagne. Pendant cet exercice, l'occasion de dessiner les beaux effets de la nature ne lui échappoit point. Ce peintre, pour être plus à portée de dessiner d'après nature, loua quatre maisons en même temps; deux dans les quartiers les plus élevés de Rome, une à Tivoli, & la quatrieme à Frescati. Les études qu'il y fit lui acquirent une grande facilité, une touche admirable & un coloris très-frais. Souvent le Poussin, qui venoit le voir travailler, se faisoit un plaisir d'orner ses paysages de figures admirables. Un travail continuel, & la chasse qui l'occupoit les jours de fête, le firent tomber dangereusement malade. Après une longue convalescence, il alla prendre l'air à Pérouse chez le duc de la Carnia. Ce seigneur le mena à Castiglione & à Florence, où il reçut de la noblesse un accueil favorable, & la commission de faire plusieurs tableaux. Il revint ensuite à Florence, & enfin à Rome, dans le dessein de partir pour Naples, où l'espace d'une année entiere put à peine suffire pour contenter les amateurs.

Le Guaspre, de retour à Rome, s'attacha à suivre

la maniere de Claude Lorrain. Les princes Romains & les seigneurs d'Italie n'étoient pas les seuls qui l'occupoient ; ses ouvrages étoient recherchés des étrangers. Sa premiere maniere, dit M. d'Argenville, étoit seche, la derniere vague & agréable; la seconde étoit la meilleure. Plus simple, plus vraie, plus sçavante, elle ravissoit les spectateurs; personne, avant le Guaspre, n'avoit attiré le vent ni l'orage dans les tableaux qui les représentoient : les feuilles y semblent agitées; les arbres, objets inanimés, cessent de l'être sous sa main. Ses sites sont beaux, bien dégradés, avec un beau maniment de pinceau ; cependant ses arbres sont un peu trop verds, & ses masses trop de la même couleur. Il peignoit si vîte, qu'il finissoit en un jour un grand tableau avec les figures : néanmoins, pour ne point s'égarer dans le vague de ses idées, il commençoit par interroger la nature, & la suivoit exactement. Il ne voulut point se marier, quoiqu'il eût gagné plus de trente mille écus Romains. Mais la passion de traiter souvent ses amis, ensuite une maladie de deux ans, laisserent à peine de quoi le faire enterrer honorablement à Sainte-Susanne, en 1675, âgé de soixante-deux ans. Le Roi possede deux beaux paysages de sa main. On a gravé d'après lui; & il a gravé lui-même quelques morceaux à l'eau-forte.

POZZO, (*André* DEL) peintre & architecte, né à Trente, dans le Tirol, en 1642, mort à Vienne en 1709, âgé de soixante-sept ans. Les humanités l'occuperent jusqu'à dix-sept ans ; &, s'il leur déroba quelques moments, ce fut pour les donner au dessin. Son pere, qui vouloit lui faire continuer ses études, se rendit aux desirs de son fils, qui marquoit plus de goût pour la peinture. Il vint exprès à Milan, pour le placer chez un habile artiste ; mais le maître, voyant les tableaux de son disciple disputer de mérite avec les siens, en prévint la supériorité, & le congédia. André n'avoit que vingt-trois ans lorsque, touché d'un sermon sur les dangers du monde, il se décida pour la

vie religieuse : les Jésuites le reçurent en 1665, en qualité de frere coadjuteur. Ses supérieurs, qui le vouloient nommer dépensier, examinant le mérite de ses tableaux, changerent d'avis, après avoir consulté Louis Scaramucia, habile peintre. André donna de nouvelles preuves de sa capacité, en faisant dans l'église de San-Fedele les ornements de l'exposition du Saint-Sacrement pendant les derniers jours du carnaval. Il fut de-là à Modene peindre la coupole de Saint-François-Xavier. Venise & Genes le posséderent ensuite; &, dans le séjour qu'il y fit, les tableaux du Titien, de Paul Véronese & du Cangiage l'engagerent à de nouvelles études, & lui donnerent dans la suite une maniere forte & vigoureuse.

Pozzo n'étoit pas moins habile dans le portrait; il les peignoit de mémoire, tant son imagination étoit frappée de ce qu'il voyoit; la ressemblance ne se ressentoit pas de l'absence des personnes. Lorsque les Jésuites du college Romain voulurent faire ouvrir l'église de Saint-Ignace, qui avoit été fermée depuis plusieurs années, ils songerent à en faire bâtir la coupole, & prirent, à ce dessein, l'idée de tous les architectes de Rome. Celle de Pozzo prévalut; c'étoit de la fermer par en bas d'un plancher plat, & d'y faire paroître, par le moyen de la perspective, une coupole très-élevée. Lorsqu'elle fut finie, Matthias de Rossi, éleve de Bernin, & le cavalier Fontana, en marquerent leur étonnement. Ce dernier, à qui le campanille paroissoit s'élever en l'air, quoiqu'il le sçût peint à plat, s'éloigna de quelques pas pour le voir pencher. Quel artifice ne faut-il pas employer pour tromper de tels hommes? Ce Jésuite avoit pour principe qu'un bon peintre est toujours un bon architecte; mais ses propres dessins prouvent que ce raisonnement n'est qu'un paralogisme. L'autel de S. Ignace, dans l'église du Jesus à Rome, a été élevé sur les dessins du frere Pozzo. C'est le plus riche de cette ville, & peut-être de toute l'Europe; cependant, si sa richesse étoit encore plus considérable, elle n'excuseroit jamais la bizarrerie de

ſon architecture. Le bel autel de S. Louis de Gonzague, qui eſt dans l'égliſe de Saint-Ignace, eſt dans le même genre. Cet artiſte mourut à Vienne, où il avoit été appellé par l'empereur pour peindre quelques plafonds. Il y répara quelques égliſes, entr'autres, celle de la Maiſon Profeſſe, l'égliſe de la Miſéricorde, celles de la Rédemption & de la Merci. Ce religieux menoit une vie exemplaire. Il étoit très-déſintéreſſé, & très-ſoumis à ſes ſupérieurs.

PRAXITELE, ſculpteur Grec, vivoit vers l'an du monde 3640. Cet artiſte, un des plus célebres que la Grece ait produits, réuſſiſſoit également bien à travailler le bronze & le marbre. Il ſembloit donner la vie à ces matieres inſenſibles, & tous ſes ouvrages étoient d'une ſi grande beauté, qu'on ne ſçavoit auxquels donner la préférence; lui ſeul étoit en état de porter un jugement aſſuré ſur les différents degrés de perfection qui diſtinguoient ſes chefs-d'œuvre. A cette occaſion, on cite le trait ſuivant de Phryné, cette courtiſane fameuſe dans toute la Grece par ſa beauté & par ſon eſprit. Elle avoit obtenu de Praxitele la permiſſion de prendre ſon plus bel ouvrage; mais, embarraſſée du choix, parce qu'elle les trouvoit tous également parfaits, elle ſe ſervit d'un ſtratagême pour s'en rapporter à l'avis de l'artiſte lui-même; ce fut de lui annoncer que le feu avoit pris à ſon attelier. Praxitele, hors de lui-même, s'écria : *Je ſuis perdu, ſi les flammes n'ont point épargné mon Satyre & mon Cupidon.* Phryné n'en voulut pas ſçavoir davantage; elle lui dit que c'étoit une fauſſe alarme, & l'obligea de lui donner le Cupidon.

Parmi les ouvrages de cet habile ſculpteur, on diſtinguoit une autre ſtatue de l'Amour, dont les anciens ont fait les plus grands éloges; une ſtatue de Phryné; deux Vénus, dont l'une pour les habitants de l'iſle de Cos, & l'autre pour la ville de Gnide. Lucien fait une ample deſcription de celle-ci, & rapporte l'aventure d'un jeune homme qui en étoit de-

venu amoureux. Le roi Nicomede fut tellement enchanté de cette ſtatue, que, pour l'obtenir, il propoſa aux Gnidiens de les affranchir du tribut qu'ils lui devoient, s'ils vouloient la lui céder : ils la refuſerent, & ils préférerent le plaiſir de la poſſéder, à celui d'être entiérement indépendants. Un auteur dit qu'on voit encore à Rome quelques morceaux de Praxitele; ſçavoir, un Triptoleme, une Cérès, un Silene, un Apollon & un Neptune. Quelques-uns même ſoutiennent qu'un des deux chevaux que l'on avoit à Monte Cavallo eſt de Praxitele, & que l'autre eſt de Phidias. On lit dans le *Dictionnaire des Beaux-Arts*, qu'à Pavie, Iſabelle d'Eſt, grand'mere des ducs de Mantoue, poſſédoit la fameuſe ſtatue de l'Amour par Praxitele. Cette princeſſe avoit auſſi dans ſon cabinet un Cupidon de Michel-Ange. On fit voir à M. de Foix, que la cour avoit envoyé en Italie, & au préſident de Thou qui l'accompagnoit, la ſtatue de l'Amour, chef-d'œuvre de Michel-Ange, qu'on ne pouvoit voir qu'avec des tranſports d'admiration. Mais, lorſqu'on leur eut montré la fameuſe antique, ils eurent honte, en quelque ſorte, d'avoir loué le premier Cupidon, & ils manquerent d'expreſſion pour louer le ſecond. Au reſte, ſi l'on veut avoir une deſcription détaillée de pluſieurs ouvrages de Praxitele, on doit lire Pline, livres 34 & 36, & ſur-tout Pauſanias dans ſes Attiques.

PRÉTI, peintre. *Voyez* CALABROIS.

PRÉVOT, (*Françoiſe*) danſeuſe de l'Opéra, excelloit dans la danſe gracieuſe & légere, & mérita juſtement les applaudiſſements du public pendant plus de vingt-cinq ans. Elle quitta le théâtre en 1730, & mourut en 1741, âgée de près de ſoixante ans. Elle fut remplacée par les demoiſelles Sallé & Camargo. Cette derniere avoit été éleve de la demoiſelle Prévot, & avoit excité ſa jalouſie. (*Voyez* CAMARGO, *où l'on rapporte une Anecdote à ce ſujet.*)

PRIMATICE, (*François*) peintre & architecte, né

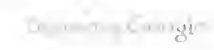
à Bologne en 1490, mort à Paris en 1570. Il est aussi connu sous le nom de *Saint-Martin de Bologne*, à cause d'une abbaye de ce nom, qui est à Troies, & que lui avoit donnée François I. Il se mit sous la conduite d'Innocenzio da Imola, peintre estimé, & passa ensuite dans l'école de Bagna Cavallo, éleve de Raphaël. L'étude qu'il fit à Mantoue pendant six années sous Jules Romain, le perfectionna; & il en donna des preuves dans le palais du T, où il fit dans une grande piece deux frises de stuc l'une sur l'autre, avec quantité de figures qui représentent l'ancienne milice des Romains. François I ayant demandé un peintre au duc de Mantoue, celui-ci envoya le Primatice en 1531. A peine fut-il arrivé, qu'il gagna la confiance du Roi. Il fut le premier qui fit paroître en France les beaux ornements de stuc, qu'il entendoit parfaitement. Dans la peinture, ainsi que dans l'architecture, sa capacité & son génie ne parurent pas moins. Le Rosso étoit venu en France un an avant lui, & étoit intendant des bâtiments. Il avoit commencé plusieurs ouvrages, entr'autres la grande galerie de Fontainebleau, dont le Primatice étoit fort jaloux. Le Roi renvoya celui-ci en Italie en 1540, neuf années après son arrivée en France: le sujet spécieux de ce voyage fut d'aller chercher des figures antiques; mais la jalousie de ces deux peintres, que le Roi vouloit faire cesser, en fut la véritable cause.

Le Rosso étant mort sur ces entrefaites, le Primatice fut rappellé de Rome, pour exercer sa place d'intendant des bâtiments. Il revint avec cent vingt-cinq figures antiques, quantité de bustes, & les creux de la colonne Trajane, du Laocoon, de la Vénus de Médicis, de la Cléopâtre, & des plus fameuses figures; toutes ces antiques furent jettées en bronze, & placées à Fontainebleau. Ce fut en ce temps-là que le Roi lui donna l'abbaye de Saint-Martin de Troies. Sa jalousie contre le Rosso ne cessa point par sa mort; Primatice fit abattre plusieurs édifices faits d'après ses dessins, sous prétexte d'agrandir les appartements du

château. Il commença aussi à peindre la galerie, qui l'occupa pendant huit années.

Le Primatice étoit bon compositeur ; les attitudes de ses figures sont tournées sçavamment dans le goût du Parmesan; sa touche est légere, & son ton de couleur est assez bon. Il y a cependant encore plusieurs choses à desirer dans ses tableaux. Sa maniere expéditive lui faisoit passer sur bien des parties de la peinture qu'il a négligées, telles que la correction & le naturel : on le trouve toujours maniéré. Après la mort de François I, le Primatice servit Henri II, & après ce prince, François II qui le nomma commissaire général de ses bâtiments dans tout le royaume. François II étant mort, Charles IX le prit à son service, & lui donna ordre de travailler à la sépulture de son pere Henri II. Le Primatice étoit non-seulement un grand peintre, mais un excellent architecte pour ordonner des fêtes, des mascarades, des ballets & des comédies. Il donna le dessin du tombeau de François I à Saint-Denis. Quoiqu'il fût pourvu d'une abbaye considérable, la peinture remplissoit presque tous ses moments. Il vivoit plus en courtisan qu'en peintre, & sa libéralité s'exerçoit envers tous les artistes qui travailloient sous lui. Son mérite, en l'élevant aux emplois, s'est toujours montré supérieur à ceux qu'il a occupés. (*Extrait des Vies des plus fameux Peintres.*)

I. PROCACCINI, (*Camille*) peintre, né à Bologne en 1546, mort à Milan en 1626. Ercolé Procaccini, peintre assez médiocre, eut le bonheur de donner le jour à trois garçons, tous célebres dans la peinture ; Camille étoit l'aîné. Après avoir reçu de son pere les premiers enseignements de son art; il se mit à l'école des Carraches, où, animé par l'émulation, il fit d'excellentes études, & devint bientôt très-habile, surtout depuis qu'il eut voyagé à Rome. Retiré dans la ville de Milan avec sa famille, il contribua beaucoup à y élever une fameuse académie de peinture. Le duc de Parme le choisit pour travailler au dôme de Plai-



fance, & le mit en concurrence avec Louis Carrache, fon maître. Camille ne fut pas effrayé de ce rival redoutable; il fit trois tableaux qui font réellement admirables. On cite encore de lui le Jugement univerfel qu'il a peint à Reggio, & le S. Roch qui guérit des peftiférés, qu'on voit préfentement à Drefde, comme des ouvrages dignes des plus grands maîtres. Il eft vrai que Camille avoit des qualités qui pouvoient le faire aller de pair avec eux. Doué d'un génie heureux, il peignoit avec une liberté furprenante; fes draperies font bien jettées, fes airs de tête gracieux: joignez à cela une grande intelligence de couleur, beaucoup d'expreffion, & fur-tout beaucoup de mouvement dans toutes fes figures. Mais on peut lui reprocher d'avoir fouvent peint de pratique. D'ailleurs, quand la fougue de fon imagination l'emportoit, ce n'étoit plus le même homme; il n'obfervoit aucune proportion, & fon deffin étoit des plus incorrects. Heureufement il revenoit enfuite fur fes ouvrages; &, guidé par une raifon éclairée, il corrigeoit les fautes qui lui étoient échappées. Il a eu quelques difciples. On a peu gravé d'après lui.

II. PROCACCINI, (*Jules-Céfar*) peintre, frere puiné de Camille, né à Bologne en 1548, mort à Milan en 1626. Il fe deftina à la fculpture; mais, dégoûté de cet art par le bruit du marteau & la dureté des pierres & du marbre, entraîné d'ailleurs par l'exemple de fon frere Camille qui fe faifoit un grand nom dans la peinture, il voulut auffi devenir peintre, & il entra dans l'école des Carraches. Il n'y fut pas long-temps fans fe faire remarquer; mais, un jour qu'Annibal Carrache fe moquoit d'un deffin qu'il lui avoit préfenté, Jules en fut fi outré, qu'il le frappa très-rudement à la tête. Cette vivacité l'obligea lui & toute fa famille de quitter Bologne; ils fe retirerent à Milan, où ils trouverent un grand protecteur en la perfonne du comte Pirro Vifconti. Cependant le defir de fe perfectionner engagea Jules à faire le voyage

de Rome, de Parme & de Venise. Les ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël, du Correge, du Titien, l'occuperent beaucoup. Il se fit une maniere qui tenoit de tous ces grands maîtres, mais qui n'a jamais pu l'élever jusqu'à eux. Il avoit un goût de dessin sévere & très-correct, un coloris vigoureux; son génie étoit grand, vif & facile, & il se faisoit une loi de suivre la nature. Sa réputation le fit nommer chef d'une académie de peinture à Milan, où tous les jeunes gens des environs accouroient. On voit plusieurs de ses ouvrages dans les églises de cette ville; à Genes, où il orna le palais Doria, & travailla beaucoup pour le roi d'Espagne; & à Parme. Il acquit une fortune considérable.

III. PROCACCINI, (*Charles-Antoine*) le cadet des trois freres & le moindre de tous, cultiva d'abord la peinture, qu'il abandonna pour la musique. Il se fit néanmoins une certaine réputation dans le paysage, les fleurs & les fruits. Il n'y avoit aucun cabinet en Italie, qui ne possédât de ses ouvrages. Il eut un fils, nommé *Ercolé juniore*, mort en 1676, âgé de quatre-vingts ans. Il travailla d'abord dans le goût de son pere; mais, étant passé dans l'école de Jules-César, son oncle, il fit plusieurs tableaux d'église, & fut long-temps à la tête de l'académie de Milan. Le duc de Savoie, l'ayant appellé à Turin, fut si content de ses ouvrages, qu'il lui fit présent d'une chaîne d'or avec son portrait.

PROPERTIA DI ROSSI. *Voyez* ROSSI.

PROTOGENE, peintre, natif de Caune, ville de Carie, sujette aux Rhodiens, étoit contemporain d'Apelle. Né dans la pauvreté, il ne fut point en état de se placer chez un maître; & l'on croit que, pour se former, il n'eut d'autre secours que ceux des ouvrages publics. Il fut même réduit, dans les commencements, à peindre des navires pour gagner sa vie. La retraite dans laquelle il vivoit, & son peu d'ambition, furent cause que les habitants de la ville de Rhodes,

où

où il avoit fixé son séjour, ne firent pas d'abord beaucoup de cas de ses ouvrages. Cependant c'étoient autant de chefs-d'œuvre de l'art, & il est assez vraisemblable que, sans les grands éloges qu'en fit Apelle, leur mérite auroit peut-être été long-temps méconnu. Mais celui-ci ayant demandé à Protogene combien il se faisoit payer ses tableaux, cet homme modeste lui répondit qu'il n'en exigeoit qu'une somme modique, & selon le triste sort de ceux qui sont obligés de travailler pour fournir à leurs besoins. Apelle, touché de cette injustice, lui donna cinquante talents pour un seul tableau, & répandit le bruit qu'il vouloit le faire passer & le vendre comme un de ses ouvrages. Les Rhodiens, convaincus par ce témoignage non suspect des talents de Protogene, retirerent des mains d'Apelle le tableau qu'il avoit acheté, & en augmenterent même le prix.

Ce qui se passa avant l'entrevue de ces deux grands artistes, mérite d'être rapporté dans toutes ses circonstances. Quelque extraordinaire qu'on le trouve, nous nous abstiendrons de toutes sortes de réflexions, & nous les laissons aux gens de l'art. Voici comme on raconte le fait. Apelle, qui ne connoissoit Protogene que de réputation, se rendit exprès à Rhodes pour voir ses ouvrages. Arrivé dans sa maison, il trouva seulement une vieille femme qui lui dit que son maître étoit absent, & en même temps elle lui demanda son nom. *Je vais le mettre sur cette toile*, lui dit-il; &, prenant un pinceau avec de la couleur, il y dessina quelque chose d'une extrême délicatesse. Protogene étant de retour, la vieille lui raconta ce qui s'étoit passé, & lui montra la toile. Mais lui, regardant avec attention la beauté de ces traits, dit que c'étoit Apelle qui étoit venu, ne croyant pas qu'un autre fût capable de faire une si belle chose; &, prenant d'une autre couleur, il fit sur les mêmes traits un contour plus correct & plus délicat. Sortant ensuite, il donna ordre que, si celui qui étoit venu retournoit, on lui montrât ce contour, & qu'on lui dît

que c'étoit là celui qu'il cherchoit. Apelle revint aussitôt; mais, honteux de se voir vaincu, il prit d'une troisieme couleur; &, parmi les traits qui avoient été faits, il en conduisit de si sçavants & de si merveilleux, qu'il y épuisa toute la subtilité de l'art. Protogene les vit à son tour; &, confessant qu'il ne pouvoit mieux faire, il quitta la partie, & courut chercher Apelle avec empressement. Pline, qui rapporte cette anecdote, dit qu'il avoit vu cette toile, avant qu'elle eût été consumée dans l'incendie du palais de l'empereur, & qu'il n'y avoit autre chose dessus que quelques lignes qu'on avoit assez de peine à distinguer; mais qu'on estimoit cette toile plus qu'aucun des tableaux parmi lesquels elle étoit. Nous avons dit ailleurs que, par le mot *linea*, dont Pline se sert, il ne faut pas entendre une simple ligne partagée le long de son étendue, ce qui seroit absurde, mais un *dessin* ou *contour*.

Parmi les ouvrages de Protogene, celui qui lui fit le plus d'honneur, fut le tableau d'Ialysus, chasseur fameux qui passoit pour être un petit-fils du Soleil, & le fondateur de Rhodes. Il employa sept années de travail à ce morceau; &, pendant tout ce temps, il ne prit d'autre nourriture que des lupins cuits dans de l'eau, qui lui servoient de boire & de manger, afin que cet aliment simple & léger lui laissât toute la liberté de son imagination. Cependant, malgré toutes ces précautions inutiles & même ridicules, si elles sont vraies, ce peintre ne réussissoit pas davantage à représenter un chien qui entroit dans la composition de ce tableau. Il falloit que cet animal parût haletant & la gueule pleine d'écume. Mille fois il l'avoit fait & refait; il n'en étoit jamais content. Enfin, un jour, de dépit, il jetta dessus l'ouvrage l'éponge dont il s'étoit servi pour l'effacer. Le hasard fit ce que l'art n'avoit pu faire; l'écume fut représentée au naturel, & ce chien excita sur-tout l'admiration des connoisseurs.

On dit qu'Apelle ayant vu le tableau dont nous venons de faire mention en fut tellement frappé, qu'il ne put proférer aucune parole, & qu'il ne trouva point

de termes pour exprimer l'idée de beauté que cet ouvrage avoit formée dans son esprit. Ce même tableau sauva la ville de Rhodes, que le roi Démétrius avoit assiégée. Car ce prince ne pouvant la prendre que côté où étoit l'attelier de Protogene, c'est-à-dire dans un des fauxbourgs qu'il pouvoit aisément réduire en cendres, il aima mieux renoncer à sa conquête, que de s'exposer peut-être à détruire un chef-d'œuvre si précieux. Au reste, le bruit des armes avoit si peu épouvanté Protogene, qu'il ne fut pas un instant détourné de son travail. Démétrius le fit venir, & lui demanda avec quelle assurance il pouvoit ainsi travailler dans les dehors d'une ville assiégée. Il lui répondit qu'il sçavoit bien que la guerre qu'il avoit entreprise étoit contre les Rhodiens, & non pas contre les arts. Le Roi, flatté sans doute de cette réponse, lui donna des gardes pour sa sûreté, & fut ravi de pouvoir conserver un artiste de ce mérite.

Le seul reproche qu'on étoit en droit de faire à Protogene, & qu'Apelle lui faisoit en particulier, c'est qu'il finissoit trop ses ouvrages. A force de les travailler, il en diminuoit la beauté. Il vouloit que les choses peintes parussent vraies, & non pas vraisemblables. Ainsi, en exigeant de son art plus qu'il ne devoit, il en retiroit moins qu'il n'auroit pu faire. Pline dit quelque part que ce peintre travailla aussi en sculpture.

PUGET, (*Pierre*) sculpteur, peintre & architecte, né à Marseille en 1622, mort dans la même ville en 1694. Il étoit le troisieme fils de Simon Puget, architecte & sculpteur. Dès son enfance, il montra des dispositions extraordinaires pour les beaux-arts, sur-tout pour la sculpture, qu'il posséda dans un degré éminent. A l'âge de quatorze ans, on le mit chez un sculpteur nommé *Roman*, & qui étoit constructeur de galeres. Ses progrès furent si rapides, qu'en moins de trois mois il en sçut autant & plus que son maître; ensorte que celui-ci lui ayant confié le soin de la sculpture & de la construction d'un de ses bâ-

timents, le jeune Puget surprit tout le monde par la maniere dont il remplit cette tâche. Cependant, excité par le desir de s'instruire, il prit la route de Rome. En passant par Florence, il fut frappé des merveilles qui ornent cette ville : il voulut y faire quelque séjour. Mais, s'étant présenté chez plusieurs sculpteurs pour demander à être occupé, & se voyant rebuté partout, il fut contraint d'engager ses hardes & ses outils à son hôte. Réduit à cette extrémité, il apperçut dans une boutique un vieux sculpteur en bois, qui s'occupoit à de petits ornements. Il lui fit en pleurant le récit de la triste situation où il se trouvoit. Celui-ci en fut si vivement touché, que, n'ayant pas de quoi l'occuper, il le conduisit chez le premier sculpteur du grand-duc, & le lui recommanda vivement. Sa grande jeunesse n'inspiroit pas beaucoup de confiance en ses talents. On lui donna d'abord quelques petits ouvrages à exécuter; il les fit de maniere à mériter des éloges. Mais quelle fut la surprise de son maître, lorsque Puget eut montré les ouvrages qu'il fit d'après ses modeles ? Il n'y eut point d'égards & de considérations qu'on n'eût pour lui ; on crut posséder en lui un véritable trésor. Le premier sculpteur le logea dans sa maison, & l'admit à sa table, contre la coutume d'Italie.

Puget demeura un an à Florence. L'envie de voir Rome, & de connoître Pierre de Cortone, un des peintres les plus célebres de cette ville, dont il entendoit parler avec admiration, lui fit rejetter les offres avantageuses du premier sculpteur. Il ne fut pas plutôt arrivé dans cette capitale du monde Chrétien, qu'il se fit présenter chez Pierre de Cortone. Celui-ci, qui étoit d'un naturel froid & réservé, même avec ses éleves, le reçut d'abord assez séchement ; mais Puget ne lui eut pas plutôt présenté quelques-uns de ses dessins, qu'il lui fit un accueil des plus gracieux, & le mit au nombre de ses éleves. Notre jeune homme quitta alors pour un temps la sculpture, pour ne s'attacher qu'à la peinture. Il étudia la maniere de son

maître, & fit de tels progrès, que ses ouvrages mériterent d'être confondus avec les siens. On rapporte qu'ayant fait un tableau de moyenne grandeur, & l'ayant exposé à la porte de la maison, tous les connoisseurs le prirent pour un ouvrage de Cortone lui-même. Ce grand peintre, qui le vit, en fut enchanté, & le fit remarquer à ses éleves, en leur reprochant leur peu d'avancement, tandis que ce jeune étranger, sans presque aucun précepte, & seulement par la force de son génie, faisoit déja des ouvrages si excellents. Quelque temps après, Pierre de Cortone, ayant été appellé à Florence pour travailler dans un des palais du grand-duc, conduisit avec lui Puget. Le premier sculpteur du prince se réunit avec le peintre pour l'engager à se fixer en Italie. Le dessein où il étoit de retourner à Marseille l'emporta sur les avantages qu'on lui promettoit. Il revit sa patrie en 1643, & y acquit bientôt la réputation d'un homme consommé dans son art, quoiqu'il ne fût encore que dans sa vingt-unieme année. Mais, soit dégoût, soit qu'il éprouvât pour l'Italie ce violent attrait qu'on remarque dans presque tous les artistes, il saisit avec empressement l'occasion d'aller à Rome avec un religieux Feuillant, qui étoit chargé par la Reine-mere d'y faire dessiner tous les ouvrages antiques, tant de sculpture que d'architecture. Puget y passa cinq à six ans. Il a dit plusieurs fois à ses amis, qu'il n'y avoit pas dans cette ville un seul pied d'architecture qu'il n'eût mesuré & dessiné. Tout le temps que ce travail lui laissoit de libre étoit employé à peindre, & il sembloit avoir oublié la sculpture.

Enfin il revint à Marseille en 1653. Il fit plusieurs tableaux qu'on voit encore en Provence, & qui prouvent ses talents en ce genre: la correction du dessin, la force, la légéreté du pinceau, & la fraîcheur du coloris, s'y font également admirer. Mais, en 1657, il tomba si dangereusement malade, qu'après sa convalescence, ses amis & son médecin lui conseillerent de renoncer à la peinture pour le reste de ses jours, parce

que l'étude excessive qu'il en faisoit dissipoit extraordinairement ses esprits, & ruinoit sa santé. Il ne s'occupa donc plus qu'à l'architecture & à la sculpture. Les deux Termes qui soutiennent le sallon de la porte de l'hôtel-de-ville de Toulon, sont le premier ouvrage de sculpture qu'on connoisse de lui. Ces deux figures colossales sont regardées comme deux chefs-d'œuvre. Leur beauté se fait sentir même aux plus ignorants. Quand le chevalier Bernin les vit, il en fut si frappé, qu'il dit: *Je suis surpris que le Roi, ayant un sujet si habile, ait pensé à m'appeller auprès de sa Personne.* On prétend que Puget, pour se venger de deux consuls de la ville de Toulon dont il étoit mécontent, exprima tous les traits de leurs visages sous ces figures, de sorte qu'on ne pouvoit pas les y reconnoître.

Ce seul ouvrage auroit été capable d'immortaliser Puget. Dans un voyage qu'il fit à Paris en 1660, il s'attira l'estime de tous les artistes & de tous les amateurs. Le surintendant des finances, M. Fouquet, se l'attacha pour embellir sa maison de Vaux-le-Vicomte. Comme le marbre étoit alors extrêmemement rare à Paris, ce ministre l'envoya à Genes, pour choisir autant de blocs de marbre qu'il le jugeroit à propos; &, pour le dire ici en passant, c'est Puget qui le premier a rendu le marbre si commun en France, & qui a montré l'art de le travailler, & de le travailler avec succès. Mais, tandis qu'il étoit occupé à Genes à remplir sa commission, il apprit la disgrace de M. Fouquet. Les plus nobles de la ville, dont il avoit acquis l'estime, n'oublierent rien pour l'arrêter parmi eux, & y réussirent. On le chargea de plusieurs ouvrages. Entre les plus considérables, on distingue deux statues de marbre blanc, de neuf à dix pieds, qu'on voit à Saint-Pierre de Carignan, dans deux niches du dôme. L'une représente S. Sébastien, & l'autre S. Ambroise, sous la figure du bienheureux Alexandre Sauli, dont les ancêtres ont fait bâtir cette église. Il n'est pas dans toute l'Italie de plus beaux morceaux sortis des mains des modernes: dans leurs différents caracteres, elles ren-

ferment tout ce qu'on peut desirer de science, d'art & d'agrément. Puget fit encore une belle statue de la Vierge pour le Palais Balbi, & dirigea la construction de plusieurs bâtiments, entr'autres de l'Albergue, qui est l'hôpital général de Genes, aussi magnifique que bien entendu. Le bas-relief de l'Assomption, que cet artiste fit pour le duc de Mantoue, mérita les éloges du chevalier Bernin, qui convint que cet ouvrage étoit d'une très-grande beauté.

L'idée que ce chevalier Bernin avoit conçue des talents de Puget étoit si grande, que, lorsqu'il fut arrivé à Paris, il en parla à M. Colbert de la maniere la plus avantageuse. Ce ministre, qui n'avoit en vue que la gloire du Roi & du royaume, lui écrivit pour l'engager à revenir en France, & lui fit expédier un brevet de Sa Majesté qui l'honoroit d'une pension de douze cents écus, en qualité de sculpteur & de directeur des ouvrages qui regardoient les ornements des vaisseaux. Nous ne parlerons pas de tous les ouvrages que Puget exécuta depuis son retour dans sa patrie; nous choisirons les plus remarquables. Le premier est le Milon de Crotone, qu'il envoya au Roi par son fils. Ce fut la premiere piece de lui qui parut à Versailles. On fit l'ouverture de la caisse dans le jardin, en présence du Roi & de la Reine son épouse. Cette princesse fut si touchée du triste état où ce sçavant sculpteur a représenté Milon, que, dans la surprise où elle fut, elle s'écria tout-à-coup : *Ah, le pauvre homme!* C'étoit le plus grand éloge qu'on pouvoit faire de ce groupe merveilleux. Aussi excita-t-il la jalousie; & les ennemis de Puget firent d'abord placer cette figure de huit à neuf pieds dans un des endroits les plus détournés du petit parc, pour la cacher. Mais Louis XIV, qui en connoissoit tout le mérite, la fit poser à l'entrée de l'allée royale, le plus bel endroit de son jardin. Milon est représenté ayant une main engagée dans un arbre qu'il vouloit fendre; il porte l'autre sur un lion qui le mord par derriere, auquel il arrache la langue. C'est dans ce groupe que l'on peut reconnoître tout le

génie de ce grand homme ; il n'y a aucune partie qui ne releve la gloire de Puget. On admire jusques dans le moindre orteil de Milon toute la force & l'expression de la contrainte qu'il souffre. Mais si toutes les parties de son corps concourent à nous exprimer sa douleur, quel art Puget n'a-t-il pas employé pour ramasser dans cet air de tête toutes les passions qui en font le caractere, la crainte, l'effroi, le rage, le désespoir ? En un mot, tout y est admirable.

On en fut si content à la cour, que M. de Louvois écrivit en Provence pour sçavoir si Puget avoit encore quelque ouvrage semblable, ou s'il en méditoit quelqu'un. Cet artiste lui répondit le 20 Octobre 1683, & lui envoya un mémoire dans lequel il rend un compte exact des ouvrages qu'il a faits ou qu'il pourroit faire. C'est dans cette réponse, trop longue pour pouvoir la rapporter ici, qu'on admire les ressources de son génie, & les grandes idées qu'il avoit. Nous ne passerons pas néanmoins sous silence les expressions suivantes, qui peignent son caractere, & qui nous paroissent sublimes. *Je me suis nourri aux grands ouvrages ; je nage quand j'y travaille ;* ET LE MARBRE TREMBLE DEVANT MOI, POUR GROSSE QUE SOIT LA PIECE. Il annonçoit dans son mémoire le groupe de Persée & d'Andromede. Il fut en effet présenté, en 1685, par son fils, au Roi qui honora Puget *de grand & d'illustre*, ajoutant *qu'il n'y avoit personne en Europe qui pût l'égaler.* Ce grouppe fut placé vis-à-vis celui de Milon, malgré ses envieux qui n'oublierent rien pour l'isoler dans quelque endroit écarté du parc. Tout le monde convient que la figure de Persée occupé à détacher les chaînes qui lient Andromede, est admirable ; que le visage de cette jeune princesse exprime la souffrance mêlée avec la crainte ; & que les chairs sont si tendres & si flexibles, qu'on oublie que le sculpteur les a tirées du marbre. M. de Tournefort rapporte que, passant à Marseille, il dit à Puget « qu'on » trouvoit la figure d'Andromede trop petite, & que » Persée paroissoit un peu vieux pour un jeune héros.

» Puget répondit qu'un de ses éleves, nommé *Regnier*, » qui est devenu fort habile dans la suite, avoit à la » vérité un peu trop raccourci la figure d'Andromede » en l'ébauchant; que néanmoins on y trouvoit les » mêmes proportions qu'à la Vénus de Médicis. A » l'égard du Persée, ajouta-t-il en riant, le coton qu'il » a sur les joues marque plutôt sa grande jeunesse que » son âge avancé. » Comme quelqu'un lui faisoit le même reproche sur Andromede, il répondit qu'elle étoit aussi grande que la plus grande dame de la cour. Quelqu'un ayant voulu la mesurer dans la situation où elle est, trouva que Puget avoit raison.

Bien des connoisseurs sont embarrassés pour sçavoir lequel de ces deux grouppes, de Milon ou d'Andromede, sont les plus parfaits. Louis XIV se déclara pour l'Andromede. Puget, instruit de son jugement, fut d'un avis contraire. *Il est vrai*, dit-il, que *le marbre de la figure d'Andromede est plus beau, mais la figure de Milon est plus achevée.* En 1688, cet artiste, s'étant rendu à Fontainebleau, reçut du Roi des marques signalées d'estime, & une belle médaille d'or. Cependant M. de Louvois, surpris d'apprendre par Puget lui-même, qu'il ne se croyoit pas assez payé des ouvrages qu'il avoit faits pour la cour, lui demanda ce qu'il souhaitoit des statues qu'il feroit dans la suite. *Je demande*, dit Puget, *que Sa Majesté me les paie selon leur valeur.* Le ministre en parla au Roi. *Il faut*, dit ce prince, *que Puget s'explique plus clairement.* M. de Louvois le pressant de lui dire plus précisément ce qu'il souhaitoit, Puget, à ce qu'on assure, lui demanda une somme très-considérable. *Le Roi n'en donne pas davantage à ses généraux d'armées*, repliqua le ministre. *J'en conviens*, répondit Puget; *mais le Roi n'ignore pas qu'il peut trouver facilement des généraux d'armées dans ce nombre prodigieux d'excellents officiers qu'il a dans ses troupes, mais qu'il n'est pas en France plusieurs Puget.* Cette hardie réponse étonna si fort M. de Louvois, qu'il se retira sans dire mot; & Puget, voyant qu'il n'avoit rien à attendre, reprit très-mécontent le chemin de

Marſeille, après un ſéjour de ſept à huit mois à Paris. Telle eſt la véritable raiſon de ſon retour en Provence, & non, comme on le trouve dans quelques ouvrages, parce qu'il ne voulut pas ſe ſoumettre à Girardon. On ne trouve nulle part la preuve de ce fait.

Nous ſommes obligés de paſſer à regret ſous ſilence bien d'autres ouvrages de cet illuſtre artiſte, comme le bas-relief de la Peſte de Milan, que l'on voit à Marſeille; celui d'Alexandre le Grand, que ſes ennemis empêcherent d'être mis en place, & qui eſt encore aujourd'hui enfermé dans les magaſins du Louvre, où tous les amateurs qui le voient ſont indignés du peu de cas qu'on a ſemblé en faire. Nous ne dirons encore rien de ſes ouvrages d'architecture, qui méritent cependant de grands éloges. Enfin, épuiſé de fatigues & de travail, il mourut dans des ſentiments de religion très-édifiants, après avoir été marié deux fois, & laiſſant un fils de ſa premiere femme. Voici le portrait qu'en fait l'auteur de ſa vie, qui nous a fourni tous les détails qu'on vient de lire.

Puget, en ſe jouant du ciſeau & du marteau, ſembloit animer les figures, & leur donner cette vie & ces paſſions qui rapprochent ſi fort l'art de la nature. Les pierres les plus dures s'amolliſſoient ſous ſon ciſeau, & prenoient entre ſes mains cette flexibilité qui caractériſe ſi bien les chairs, & les fait ſentir même au travers des draperies. Ce beau feu qu'on admire dans ſes ouvrages, joint à des expreſſions vives & naturelles, étoit un don du ciel, qui ne s'acquiert par aucune étude.... On l'appelloit, à juſte titre, le Michel-Ange de la France. Peintre, architecte, ſculpteur, deſſinateur, il n'ignoroit rien de tout ce qui peut contribuer à la perfection des beaux-arts; il joignoit toujours l'application & l'attention à une pratique exacte. Il n'entreprenoit jamais un ouvrage qu'après avoir long-temps médité ſon ſujet; il ſe renfermoit pour y penſer très-tranquillement, & pour ne mettre rien dans ſon ouvrage qui ne fût conforme à la belle nature, au vrai ou au vraiſemblable. On trouvoit tout

dans son lieu naturel. Après avoir passé ainsi quelque temps dans une espece de solitude, & rangé dans son esprit tout son dessin, il le suivoit exactement comme s'il eût eu un modele. Pendant qu'il travailloit, il n'aimoit pas à être interrompu, pour ne pas perdre ses idées méditées & corrigées dans son esprit. Ce qui faisoit dire aux personnes qui alloient chez lui par curiosité, qu'il étoit impraticable, parce qu'il ne vouloit voir personne pendant son travail, pour ne pas dissiper son esprit extrêmement attentif à ce qu'il faisoit. Il aimoit la compagnie hors de ce temps-là. Il avoit du goût & de l'amour pour tous les beaux-arts; il ne vouloit rien ignorer. Il n'avoit besoin de personne pour ses outils; c'étoit lui qui les faisoit tous. Il entendoit la musique; il chantoit & touchoit des instruments; il pinçoit sur-tout très-délicatement le luth. Son esprit étoit solide, & capable de tout. Il étoit bon ami, exempt de cet esprit intéressé, qui ne peut être que la source de la bassesse & de la dissimulation, & d'une sordide complaisance. Il fut d'une droiture que rien ne put ébranler, l'homme du monde le plus sincere & le plus ennemi de tout déguisement. Il étoit fidele à tous ses devoirs envers Dieu: ses tableaux de dévotion, ses fondations, & une infinité d'autres actions, sont un assez solide témoignage de ce que j'avance. Ceux qui l'ont fréquenté ont trouvé en lui un véritable ami, un excellent ouvrier, appliqué, infatigable; un homme du meilleur conseil; toujours disposé à faire honneur à sa famille, à sa patrie, à ses amis, par des ouvrages qui ne mourront jamais. Je ne déguiserai pas cependant que tant de vertus & tant de talents étoient mêlés avec quelques défauts; qu'il étoit extrêmement vif, impatient, brusque, colere: mais ces ombres ne faisoient que relever davantage ses vertus & ses bonnes qualités.

PURCEL, musicien Anglois, du commencement de ce siecle. On le regarde communément comme le fondateur de la musique Angloise: car les Anglois

veulent avoir aussi une musique nationale. Quoi qu'il en soit, il paroît que Purcel est le premier qui ait essayé d'unir le goût Italien de son temps à l'ancienne mélodie des Celtes, & aux vaudevilles Ecossois, qui vraisemblablement devoient aussi leur origine à l'Italie. En effet, la plupart des chansons Ecossoises sur lesquelles Purcel forma la musique que l'on nomme Angloise, sont attribuées à David Rizzio, que le roi Jacques I avoit fait venir de Piémont pour mettre à la tête d'une troupe de musiciens. Ce prince aimoit singuliérement les arts; & il avoit toujours à sa cour des peintres, des architectes & des musiciens. Ce Rizzio resta vingt ans en Ecosse, où il fut successivement agent du pape, & secrétaire de la reine. Il aimoit le genre Ecossois; il le suivit, & le perfectionna. Ce fut d'après lui que Purcel travailla. Ce dernier artiste connut peu l'harmonie; mais il mit beaucoup de mélodie dans ses chants. Il travailla pour l'opéra, & fit la musique du prince *Arthur*, drame dont les paroles sont de Dryden, l'un des premiers poëtes lyriques d'Angleterre. Depuis Purcel, la musique de cette nation a éprouvé bien des changements; & l'on peut dire que le goût qui regne actuellement est assez bon. Il est vrai que les Anglois ont trop de bon sens pour faire des opéra sérieux dans leur langue; ils se contentent d'en faire de comiques, à peu près dans le genre des François. Ils y substituent le dialogue au récitatif des Italiens, & ils y mêlent des ariettes qui sont en général vives, agréables & pittoresques.

PYLADE, danseur, né en Cilicie, vivoit du temps d'Auguste. Associé avec Batyle, il établit à Rome la *danse italique*. Il avoit imaginé ce genre, & personne n'étoit plus en état que lui de l'exécuter. Son imagination féconde lui suggéroit chaque jour quelque nouveau moyen de perfectionner l'art & d'embellir le spectacle. Il s'étoit consacré au tragique, comme Batyle au comique, & ils excelloient chacun en différents genres, comme nous l'apprend Séneque le philosophe; mais

cela n'empêchoit pas que tous deux ne se mêlassent de représenter du comique & du tragique. Voici quelques détails concernant Pylade, tirés de l'ouvrage excellent de M. de Cahusac sur la danse.

Il étoit impétueux, brusque & fier. Toujours occupé d'idées nobles, la tête remplie des actions les plus belles de l'antiquité, son penchant devoit nécessairement tourner son génie vers les plus grands tableaux dont son imagination étoit sans cesse frappée. Comme il ne sortoit d'une composition que pour se plonger dans un nouvel enthousiasme, lorsque ses yeux s'ouvroient sur les objets dont il étoit entouré, ils lui sembloient si petits, qu'il les appercevoit à peine. Aussi parloit-il à ses camarades comme à des sujets, au public assemblé comme à une armée dont il étoit le général, à l'empereur lui-même comme s'il n'eût été qu'un homme. Il eut des admirateurs, des partisans, des enthousiastes, & ne pouvoit avoir des amis. Son génie, le feu de ses compositions, la vérité de son exécution, causoient de l'étonnement, asservissoient les spectateurs, les entraînoient jusqu'au respect; mais il étoit sans intrigue, conséquemment sans cabales. Il ne voyoit qu'en *grand;* le moyen qu'il se pliât à tous les petits soins qu'exige la cour? Tout ce qui sentoit la bassesse lui paroissoit insupportable; comment se seroit-il ménagé des protecteurs? Dans les intervalles où il ne dansoit pas sur le théâtre, il s'occupoit à faire des recherches profondes sur son art, à les écrire, à les rendre utiles. Il avoit composé un livre sçavant sur la danse, que malheureusement nous n'avons plus.

Son humeur fiere lui attira des disgraces. Un jour qu'il avoit été sifflé par la cabale des Batyliens, à la tête de laquelle étoit un des principaux citoyens de Rome, le Pantomime outré le joua sans ménagement dans la représentation suivante. Ses partisans applaudirent à cette insolence. Le seigneur joué jettoit feu & flammes; & le parti de Batyle ne parloit de rien moins que de brûler le théâtre de Pylade, & de le massacrer lui-même. Auguste appaisa ce mouvement, qui étoit

sur le point de devenir une véritable sédition, en bannissant pour un temps Pylade qu'il vouloit sauver, & qu'il espéroit faire servir encore à ses vues. C'est à cette occasion qu'après avoir reçu de la bouche même de l'empereur l'ordre de quitter Rome, Pylade osa lui dire : *Tu es un ingrat. Que ne les laisse-tu s'amuser de nos querelles ?*

L'empereur le fit revenir bientôt après; &, par la mort de Batyle, Pylade resta seul maître sans contradiction du champ de la gloire. Mais sa fierté mit encore de nouveaux obstacles à sa tranquillité. Un jour qu'il représentoit Hercule furieux, il s'apperçut que sa danse, qui caractérisoit l'action qu'il avoit à peindre, faisoit murmurer les spectateurs. *Fous*, leur cria-t-il en s'approchant des bords du théâtre, *ne voyez-vous pas que je représente un fou ?* Précédemment, en jouant le même rôle chez l'empereur, pour mieux rendre les fureurs d'Hercule, il avoit jetté ses fleches sur l'assemblée ; & l'empereur avoit applaudi à cette extravagance, ou par un raffinement de politique, ou par un excès de bonté. On juge bien que Pylade ne fut pas plus circonspect en présence du peuple. Ses fleches, lancées au milieu des spectateurs, en blesserent quelques-uns, en effrayerent plusieurs, & les révolterent tous. Nous renvoyons à l'*article* HYLAS les disputes que Pylade eut avec lui. *Voyez* encore BATYLE.

Quelques auteurs parlent d'un autre danseur, nommé *Pylade*, qui vivoit sous Trajan, & qui fut en grande faveur auprès de cet empereur. Il y a encore eu un troisieme Pylade, que Didius Julianus fit danser dans le même palais & au même instant où l'on venoit de massacrer Pertinax. Galien fait aussi mention d'un autre Pantomime du même nom, & ajoute qu'une dame d'une grande considération en étoit devenue fort amoureuse. Enfin on voit, dans les inscriptions de Greuter, que plusieurs histrions ont porté ce nom, & que tous ont eu de la célébrité dans leur temps.

PYRGOTELES, graveur Grec, qui vivoit sous Alexandre le Grand. Il étoit attaché à ce prince, & il avoit seul le droit de graver son portrait. Ses gravures en creux passoient pour les chefs-d'œuvre de son art.

PYTHAGORE, né à Samos vers l'an 590 avant l'ere Chrétienne. Nous n'envisagerons ici ce philosophe que comme musicien. Sa découverte sur le son est une des plus belles qu'il ait faites, & elle servit extrêmement à perfectionner la musique. Voici comme on raconte ce fait, tiré de l'*Histoire des Mathématiques*. On dit que Pythagore, passant devant un attelier de forgerons qui frappoient un morceau de fer sur une enclume, fut surpris d'en entendre sortir des sons qui s'accordoient aux intervalles de quarte, de quinte & d'octave. Frappé de cette singularité, il entra chez ces ouvriers; &, ayant examiné de près le phénomene, il vit qu'il ne pouvoit venir que de la différence du poids des marteaux. Il les pesa, & il trouva que celui qui rendoit l'octave en haut étoit la moitié du plus pesant; que celui qui faisoit la quinte en étoit les $\frac{2}{3}$; & enfin, que celui qui formoit la quarte en étoit les trois quarts. Rentré chez lui, & réfléchissant sur ce phénomene, Pythagore, dit-on, imagina d'attacher une corde à un arrêt fixe, &, la laissant passer sur une cheville, de suspendre de l'autre côté des poids dans ces proportions, pour éprouver quels sons elle rendroit étant ainsi tendue par ces poids inégaux; & il trouva les intervalles dont on a parlé. C'est ainsi que le racontent plusieurs anciens auteurs, & même des écrivains modernes, qui, sans examiner les choses avec attention, ont ajouté foi à leur récit. Mais cette explication seule prouveroit que ce trait de la vie de Pythagore est une fiction, ou qu'ils l'ont bien défiguré. Car il n'est point vrai qu'il faille des poids dans cette proportion pour rendre les sons ci-dessus. Il faut pour cela des cordes tendues par un même poids, & dont les longueurs soient dans ces rapports; &, quant aux

poids appliqués à la même corde, ils devroient être réciproquement comme leurs quarrés. Il faudroit un poids quadruple pour former l'octave en haut; pour la quinte, il devroit être les $\frac{9}{4}$; & pour la quarte, les $\frac{16}{9}$.

D'ailleurs, le prétendu procédé de Pythagore n'est en aucune façon celui qu'indique le raisonnement. Car, comme c'étoient des marteaux inégaux, qui choqués par l'enclume, rendoient des sons différents, il étoit évident que ce devoient être des cordes de différentes longueurs, qu'il falloit mettre en vibration. S'il y a quelque réalité dans l'histoire qu'on raconte de Pythagore, ce fut sans doute la maniere dont il raisonna, & qui lui fit trouver que l'octave devoit être exprimée par $\frac{1}{2}$, la quinte par $\frac{2}{3}$, & la quarte par $\frac{3}{4}$, le ton enfin qui est la différence de la quarte & de la quinte par $\frac{8}{9}$. Ce sont là en effet les longueurs des cordes qui produisent ces intervalles. On peut conjecturer aussi qu'il détermina les rapports des tensions ou des poids nécessaires à appliquer à une même corde, pour produire ces mêmes intervalles. Cela n'est pas bien difficile à croire, puisqu'il n'y avoit qu'à augmenter ces poids jusqu'à ce que les cordes tendues rendissent les sons ci-dessus.

Jusqu'ici, la découverte de Pythagore n'a rien que de judicieux & de vrai. Mais cet amour mal entendu pour les propriétés numériques, qui le jetta lui & ses disciples dans tant d'écarts peu raisonnables, l'engagea bientôt dans une erreur. Il ne voulut admettre pour consonances que les intervalles qui s'exprimoient par des rapports extrêmement simples, tels que ceux qu'on vient de voir. Ainsi, en recevant pour consonances la quarte, la quinte, l'octave, la quinte au-dessus de l'octave, & la double octave, qui s'expriment respectivement par $\frac{3}{4}$, $\frac{2}{3}$, $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$, il rejetta la quarte au dessus de l'octave, parce qu'elle est exprimée par $\frac{3}{8}$. Une prétention pareille est absolument contraire au témoignage des sens, qui enseignent que les sons à l'octave les uns des autres se ressemblent tellement, que ce qui est vra

de

de l'un l'eſt auſſi de l'autre. Par conſéquent, ſi la quarte eſt une conſonnance, ſon octave & ſes octaves quelconques doivent l'être auſſi. Pythagore & ſes ſectateurs méritoient en cela la répréhenſion qu'ils eſſuyerent de la part d'Ariſtoxene & de Ptolémée.

Il y eut dans l'antiquité deux ſectes de muſiciens, dont l'une eut pour chef Pythagore, & l'autre Ariſtoxene. Les premiers, comme on vient de le voir, conſultant preſque uniquement certains préjugés métaphyſiques, négligeoient tout-à-fait les ſens dans leur ſyſtême de muſique, & dans la diſtribution des accords en conſonnant & diſſonnant. Les autres donnerent dans une extrémité auſſi peu digne de l'eſprit philoſophique, qui, dans les choſes mêmes qui ſont le plus du reſſort des ſens, doit chercher à réunir la théorie & la pratique, & les rectifier l'une par l'autre. Ceux-ci refuſoient d'exprimer les accords par des raiſons qui ſont leur véritable ſigne. Ainſi, ayant fixé un certain intervalle qui eſt le ton, ils y rapportoient tous les autres en le lui comparant comme en étant partie, ou le comprenant un certain nombre de fois. La quarte, ſuivant eux, étoit compoſée de deux tons & demi, l'octave de cinq tons & deux demi-tons, ou ſix tons. Cela eſt, à la vérité, ſenſiblement vrai, mais non exactement; & c'eſt ce que les Pythagoriciens démontroient facilement contre eux.

On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici un tableau, quelque long qu'il ſoit, de ce qu'étoit, non la théorie, mais l'art de la muſique chez les anciens. Nous le tirons encore de l'*Hiſtoire des Mathématiques.* Pour le rendre auſſi clair & diſtinct que le permet l'obſcurité de la matiere, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de comparer cette ancienne muſique à la nôtre.

Dans la naiſſance de la muſique chez les Grecs, il n'y avoit à la lyre que quatre cordes, dont les ſons auroient répondu à *ſi*, *ut*, *re*, *mi*. Nous choiſiſſons la lyre parmi leurs inſtruments, parce que c'eſt de tous le plus propre à repréſenter le ſyſtême de leur muſique,

comme feroit chez nous le claveſſin. Dans la ſuite, on y ajouta trois autres cordes, qui auroient donné les ſons *fa*, *ſol*, *la*. Ainſi, la premiere échelle diatonique Grecque étoit compoſée de deux tétracordes, c'eſt-à-dire de deux ſyſtêmes de quatre ſons chacun, *ſi*, *ut*, *re*, *mi*; *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, dont le premier de l'un & le dernier de l'autre étoient communs; de-là vint qu'on les nomma tétracordes conjoints.

Mais cette ſucceſſion de ſons ne rempliſſoit pas toute l'étendue de l'octave. Pythagore s'en apperçut, & la réforma, dit-on, en celle-ci, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut*, *re*, *mi*, qui renferme l'octave entiere. Cette échelle diatonique eſt compoſée de deux tétracordes *disjoints*, c'eſt-à-dire, qui n'ont aucun ſon commun. Elle eſt, de même que la nôtre, une ſorte de chant dans le mode d'*ut*; mais, tandis que la nôtre ſe termine ſur la note tonique *ut*, celle-ci ſe repoſe ſur ſa tierce majeure; déſinence que nous remarquerons ailleurs avoir été familiere aux Grecs, du moins à en juger par le petit nombre de morceaux de chant qui nous ſont parvenus d'eux.

Dans la ſuite, lorſqu'on s'aviſa de faire des chants ou des airs plus étendus pour la lyre, on augmenta encore le nombre des cordes de cet inſtrument. On y ajouta un tétracorde dans le bas, & un autre dans le haut; de ſorte qu'on eut *ſi*, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut*, *re*, *mi*, *fa ſol*, *la*; & pour completter la double octave, on prit un *la* à l'octave au deſſous de celui du milieu. Il faut néanmoins remarquer qu'il étoit en quelque ſorte étranger, & hors de rang avec les autres ſons. On le nommoit par cette raiſon *proſlambanomene* ou *ſon ajouté au devant*; cela venoit de la diſpoſition de ces autres ſons qu'on partageoit en quatre tétracordes, dont les deux premiers & les deux derniers étoient conjoints, & les deux du milieu disjoints. On prit ce *la* en bas, plutôt qu'un *ſi* en haut, qui auroit également completté l'octave, ſans doute afin de conſerver au *la* du milieu le nom de *meſe*, ou de corde moyenne qu'on lui avoit anciennement donné. Je ne

m'arrête pas à expliquer les noms que portoient chez les Grecs chacune des cordes de ce système, parce que cela exigeroit une étendue que je ne puis me permettre. Outre la combinaison de sons qu'on vient de décrire, il y en avoit une autre dans laquelle le troisieme tétracorde étoit conjoint avec le second, & étoit *la*, *si* bémol, *ut*, *re*. Ptolémée avoit tort de la regarder comme inutile; car il est visible qu'elle servoit lorsque du mode d'*ut* majeur on passoit à celui de *fa*, qui exige le *si* bémol; & cette transition étoit familiere à la modulation Grecque. Plutarque parle encore d'une combinaison où l'on séparoit les deux derniers tétracordes, en élevant le *fa* d'un demi-ton; elle servoit apparemment lorsque du mode d'*ut* on alloit à celui de *sol*, qui exige ce *fa* diese.

Tout le monde sçait qu'il y avoit trois genres dans la musique Grecque, le diatonique, le chromatique, & l'enharmonique. Ce que l'on vient de dire regardoit le diatonique. Une lyre montée aux tons ci-dessus, un chant qui n'auroit employé que ces sons, eût été dans le genre diatonique; car être dans un ton ou dans un genre, c'est n'employer que les sons qui proviennent de la division de ce genre ou de ce ton.

Le genre chromatique étoit celui où l'on employoit des demi-tons de suite. En montant, suivant la succession ou le chant le plus simple de ce genre, on formoit d'abord deux demi-tons, puis une tierce mineure. Ainsi la gamme chromatique, exprimée à la moderne, étoit *si*, *ut*, *ut* diese, *mi*, *fa*, *fa* diese, *la*, *si*, *ut*, *ut* diese, &c; & les chants formés de ces sons seuls, étoient nommés *chromatiques*. On voit par-là que le chromatique Grec différoit fort du nôtre. Nous appellons chromatique, dans la musique moderne, tout trait de chant qui monte ou qui descend par demi-tons, quel que soit leur nombre; mais nous n'avons que des passages de cette espece; un chant chromatique de quelque étendue ne seroit point supportable à nos oreilles. Car ce genre est moins naturel que le diatonique; & il a une sorte de dureté qui oblige de

ne l'employer qu'avec ménagement. A la vérité, cette dureté même le rend d'autant plus propre à exprimer certains sentiments : aussi les Italiens, grands coloristes en musique, en font-ils beaucoup d'usage. On en trouve fréquemment des passages dans leurs airs, & nos habiles musiciens François ne le négligent pas.

Le genre enharmonique, le plus parfait de tous, au jugement des oreilles grecques, mais aussi le plus difficile, employoit des quarts de ton, comme le chromatique les demi-tons. Que l'on prenne le signe * pour celui du diese enharmonique, ou qui n'éleve la note que du quart de ton, la gamme de ce genre étoit *la*, *si*, *si* *, *ut*, *mi*, *mi* *, *fa*, *la*, &c; & l'on appelloit enharmonie tout chant où il n'y avoit que ces sons d'employés. Telle étoit la nature du chromatique & de l'enharmonique. En vain Salinas a-t-il prétendu que l'un & l'autre de ces genres étoient l'octave entiere divisée en demi-ton, ou en quart de ton ; il se trompoit ; & il suffit d'ouvrir le premier musicien Grec pour s'assurer que notre description est la véritable. On concevra peut-être encore comment on pouvoit former quelque chant dans le genre chromatique ; mais, à l'égard de l'enharmonique, on n'a pu encore comprendre qu'il fût possible de rien faire de supportable dans un genre si peu naturel. C'est encore un sujet d'étonnement pour nous, qu'il y ait eu des gens assez exercés pour apprécier des intervalles aussi peu sensibles que des quarts de ton. Il est cependant certain que ce genre, malgré sa dureté & sa difficulté, fut long-temps cher à la Grece, & en fit les délices. Mais enfin l'on s'en dégoûta peu à peu ; &, au temps de Ptolémée, il étoit passé d'usage aussi-bien que le chromatique : l'un & l'autre ne subsistent plus aujourd'hui que dans les livres des musiciens ; & je crois que nous n'y perdons guere.

Passons maintenant à une des parties les plus intéressantes de la musique ancienne : c'est celle des modes, sujet obscur, & qui a embarrassé plusieurs des écrivains qui ont entrepris de le débrouiller. Les mo-

des, ou plutôt les tons de la musique ancienne, sont la même chose que ceux de la musique moderne. Mais on ne les reconnoîtroit pas dans la maniere dont les anciens les ont expliqués, & sans les tables que Ptolémée nous a données des valeurs des sons dans chacun d'eux. Ces tables nous apprennent que tous les modes étoient semblables pour la succession des sons, & qu'ils ne différoient qu'en degré de gravité & de hauteur. Ainsi, le Dorien étant pris pour échelle de comparaison à l'égard des autres, & étant représenté par l'échelle diatonique qu'on a donnée plus haut, le mode Phrygien étoit celui dont le son du milieu étoit à l'unisson avec le *si* du Dorien, le Lydien celui dont le son moyen coïncidoit avec l'*ut* suivant, où étoit d'une tierce mineure plus haute que le son moyen du Dorien. Du reste, tout étoit arrangé de la même maniere dans chacun de ces tons. Dans le Phrygien & le Lydien, comme dans le Dorien, après le *Proslambanomene*, on montoit d'un ton, puis d'un demi-ton, ensuite deux fois d'un ton, &c. Il ne faut que jetter les yeux sur les tables dont j'ai parlé, pour s'en convaincre; car on y verra toujours les mêmes nombres entre les cordes de même dénomination. C'est ainsi que, dans tous les tons majeurs de notre musique, l'arrangement de l'octave est le même. En montant, le premier demi-ton est toujours de la tierce à la quarte; & le dernier, de la septieme à l'octave.

Ces mêmes tables de Ptolémée nous apprennent que le mode Dorien tenoit un milieu entre tous les autres. Car, des sept qu'il veut seulement admettre, il y en a trois qui sont plus hauts, & les trois autres sont plus bas. De-là, il suit que le *la* du milieu du mode Dorien étoit à peu près le milieu entre le ton le plus haut des dessus & le plus bas des basses. Ainsi, il répondoit à peu près au *la* du milieu du clavessin; & la suite des sons du mode Dorien, exprimée par nos notes, seroit *la*, *si*, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, *re*, &c: d'où il suit que ce mode seroit notre mode d'*ut*. Au reste, comme il ne s'agit que de comparer les modes

anciens entr'eux, il est peu important de sçavoir précisément à quel ton de notre musique répondoit un certain mode de l'ancienne. Nous prendrons donc, du moins hypothétiquement, le mode Dorien pour *ut*. Alors, suivant Ptolémée, le Phrygien eût été *si*, *ut* diese, *re*, *mi*, *fa* diese, *sol*, *la*, &c : ainsi il étoit en *re*. Le Lydien, plus élevé que le Dorien d'une tierce mineure, étoit en *mi* bémol; le Mixolydien étoit en *fa;* l'Hypolidien, plus bas d'une quarte que le Lydien, étoit en *si* bémol; l'Hypophrygien, d'un triton plus bas que le Phrygien, étoit conséquemment en *la* bémol; & enfin l'Hypodorien étoit en *sol*.

Il y eut parmi les anciens des divisions au sujet du nombre des modes. Ptolémée n'en vouloit que sept, & il avoit tort. Aristoxene eut raison d'en admettre jusqu'à treize, ou plutôt douze, c'est-à-dire autant qu'il y a de demi-tons dans l'octave; car il en faut autant pour satisfaire à tous les besoins de la mélodie. Nous nous en tiendrons donc au systême du dernier; & voici en peu de mots les rapports de ses douze modes entr'eux. L'Hypodorien répondoit à notre *sol;* l'Hypophrygien étoit *la* bémol; l'Hypophrygien *acutior* étoit *la;* l'Hypolydien ou Hypoœolien, *si* bémol; l'Hypolydien *acutior*, *si;* le Dorien, *ut;* l'Iastien, *ut* diese; le Phrygien, *re;* l'Æolien, *re* diese; le Lydien, *mi;* l'Hyperdorien, *fa;* l'Hypériastien ou Mixolydien, *fa* diese: l'Hypermixolydien, qu'il ajoutoit inutilement, étoit *sol*, ou la replique de l'Hypodorien.

Tous les modes qu'on vient de voir étoient majeurs, suivant la description de Ptolémée & d'Aristoxene; d'où l'on pourroit peut-être conclure que les anciens ne connurent que le mode majeur. Pour terminer ce tableau de la musique ancienne, il faut maintenant donner quelque idée de sa modulation. M. Burette, en nous communiquant quelques airs Grecs, nous a mis en état d'en porter une sorte de jugement. Je pense avec lui qu'on peut, à certains égards, la comparer avec notre plain-chant; & je crois pou-

voir établir cette comparaison sur quelques rapports dont ce sçavant, quelque versé qu'il fût dans ce genre d'érudition, ne s'est pas apperçu.

En premier lieu, il y a beaucoup de ressemblance entre la maniere dont on y passoit d'un mode à l'autre, & celle dont on en change dans le plain-chant. Les Grecs passoient plus volontiers du mode de *la* tonique, à celui de la quinte au dessous, qu'à celui de la quinte au dessus. Nous le voyons par les airs qui nous sont parvenus d'eux, aussi-bien que par les préceptes que donnoient leurs musiciens sur ce sujet. Il en est de même dans notre musique d'église. Un chant en *ut* prend ordinairement bientôt un *si* bémol, signe qu'il a passé en *fa*; jamais on n'y voit de *fa* diese, qui désigneroit un passage au mode de *sol*. A la vérité, on voit quelquefois dans un chant en *fa*, que le *si* devient naturel; ce qui montre que la modulation a passé en *ut*, mode de la quinte en haut. Néanmoins ces passages m'ont paru plus rares: ils n'étoient pas interdits dans la musique Grecque; mais ils étoient moins fréquents.

En second lieu, les terminaisons du chant dans la musique Grecque & dans celle de nos églises sont fort ressemblantes, & elles different de celles de notre musique moderne. Dans celle-ci, on finit en retombant sur la note du ton de l'air. Dans la Grecque, on finissoit fort bien sur la tierce: deux des airs publiés par M. Burette se terminent ainsi; & probablement il y en avoit qui finissoient à la quinte en haut ou en bas. On observe la même chose dans notre plain-chant. On y remarque un grand nombre de pieces terminées par la tierce ou la quinte du ton.

En troisieme lieu, la musique Grecque, de même que notre chant d'église, ne connoissoit point cette multitude de notes de différente longueur, que nous remarquons dans la musique moderne. La tenue de chaque son se conformoit scrupuleusement à la prosodie: ainsi, il n'y avoit guere que des notes, dont les plus longues équivaloient à deux des plus courtes.

Je ſuis cependant éloigné de prétendre que la muſique ancienne fût auſſi ſimple & auſſi modeſte que notre plain-chant. Par un eſprit de ſageſſe, l'Egliſe a écarté de ſon chant les ornements trop recherchés, & plus propres à émouvoir les paſſions qu'à inſpirer le reſpect. Mais les muſiciens Grecs employoient avec art dans leurs compoſitions tout ce qui pouvoit en augmenter l'expreſſion; ils changeoient dans une même piece de genre en paſſant du diatonique au chromatique, à l'enharmonique, peut-être du majeur au mineur, puiſqu'on a vu plus haut, que ce dernier ne leur fut pas inconnu. Ils faiſoient des incurſions plus grandes & plus libres dans les modes analogues, paſſant à celui de la tierce, & même, ſuivant l'occaſion, à un mode entiérement étranger. Ils avoient une meſure très-marquée, qu'ils battoient à peu près comme nous. Les mouvements de leurs pieces étoient variés; leurs phraſes de mélodie étoient aſſez bien coupées par des intervalles de ſilence ſemblables à nos pauſes & à nos ſoupirs, ſi nous en jugeons par les airs dont nous avons parlé. Ils avoient des agréments comme les coulés & les ports de voix; car, dans ces airs, on trouve quelquefois deux des lettres qui leur tenoient lieu de notes ſur une même ſyllabe, ſoit en montant, ſoit en deſcendant. Nous ne rencontrons, à la vérité, dans les écrits qui nous ſont parvenus ſur la muſique ancienne, aucune trace des tremblements ſi familiers dans la note : mais on ne doit cependant pas en conclure abſolument qu'ils fuſſent inconnus; car il y a pluſieurs motifs de croire que ces écrits ne nous inſtruiſent pas de tout ce qui concerne cet art chez les anciens.

On peut maintenant concevoir comment la muſique Grecque, quoique moins parfaite que la nôtre, pouvoit, entre les mains d'un habile compoſiteur, produire de grands effets; car nous avons des exemples qui nous apprennent qu'avec des ſons fort ſimples on peut faire un chant très-capable d'affecter; & les muſiciens Grecs, avec les changements de

mode & de genre qui leur étoient ſi familiers, pouvoient peindre les paſſions avec beaucoup d'énergie & de vérité. Nous ne croirons pas néanmoins tous les traits ſinguliers qu'on rapporte d'eux; les uns ſont évidemment des fictions, & les autres tout au moins des exagérations; en les réduiſant à leur juſte valeur, nous verrons ſeulement dans les Grecs un peuple très-ſenſible aux charmes de la muſique, & ſur qui elle faiſoit une impreſſion ſinguliere. Il eſt aſſez naturel de le penſer d'un peuple doué, en général, d'une imagination vive & d'un ſentiment exquis. Nous pourrions trouver, dans ces temps modernes, des exemples preſque ſemblables. Un bel air, chanté en Italie, & même chez nous, excite des tranſports de plaiſir dans certaines perſonnes : chanté dans la Nort-Hollande, il s'attireroit tout au plus une froide admiration.

Il me reſte à parler d'une queſtion célebre, & qui a diviſé plus d'une fois les ſçavants : c'eſt celle-ci. Les anciens avoient-ils ce que nous appellons le contre-point, ou l'art de faire chanter enſemble pluſieurs parties formant différents accords entr'elles ? Il n'eſt pas poſſible de traiter, même légérement, ici une queſtion qui exigeroit elle ſeule un volume. Je dirai ſeulement que, ſur l'inſpection des raiſons alléguées juſqu'à préſent de part & d'autre, je penche encore pour la négative.



QUE

QUAINI, (*Louis*) peintre, né à Ravenne en 1643, mort à Bologne en 1717, âgé de soixante-quatorze ans. Il apprit de son pere, peintre assez médiocre, les éléments de son art; mais l'exemple de son cousin Cignani, qui marchoit à grands pas dans la carriere de la peinture, lui en apprit davantage que les leçons de son pere. Enfin on le plaça chez le Guerchin, que la mort surprit trop promptement pour l'avancement de l'éleve. Le Cignani, plus âgé seulement de quinze ans, devint alors son maître, & le mit en état d'acquérir de la réputation & de la fortune. Quaini travailla presque toute sa vie en société avec Franceschini, son cousin. C'étoit toujours le premier qui faisoit le paysage, l'architecture & les autres ornements, qu'il entendoit encore mieux que son associé. Franceschini s'attachoit plus à la figure; & l'on a souvent entendu dire au Cignani, qu'il préféroit celui-ci pour la fraîcheur des carnations; mais que, pour les airs de tête gracieux, & pour l'ordonnance de certaines parties, il estimoit mieux le Quaini. Ce dernier fut un jour averti que le prince de Lichtenstein avoit recommandé expressément qu'il ne travaillât point dans des tableaux qu'il avoit commandés: ce mépris le piqua au point qu'il voulut se surpasser. En effet, on ne peut rien voir de mieux entendu que le paysage & l'architecture dont il remplit ces morceaux. La satisfaction du prince ne mit point de bornes à sa générosité. Le Quaini a aussi fait plusieurs ouvrages en particulier. On ne sçait point qu'on ait gravé d'après lui.

QUELLYN, (*Erasme*) peintre, né à Anvers en 1607, mort dans la même ville en 1678. Sa premiere jeunesse fut employée à l'étude des lettres: il enseigna même la philosophie avant de penser à la peinture. Comme la maison de Rubens étoit ouverte à tous ceux

qui avoient des talents, Quellyn y fut admis en qualité de bel-esprit & d'homme de lettres. Bientôt il quitta sa chaire de professeur pour devenir lui-même éleve de Rubens. La vivacité de son génie & son application le rendirent habile en peu d'années. Il ne vouloit rien ignorer. Pour devenir plus exact & plus intéressant, il étudia l'architecture & la perspective: il regardoit comme un défaut d'être obligé d'avoir recours à des mains étrangeres pour finir ses ouvrages : aussi s'est-il distingué dans la maniere de peindre les paysages dans ses tableaux d'histoire. Comme il réussissoit dans le portrait, il a immortalisé son nom, à l'exemple de Vandyck, en peignant, par estime, la plupart des artistes de son temps. Quellyn fut encouragé par son maître, qui vanta ses talents. Rubens l'obligea même à exposer ses ouvrages en public. Cette amitié, qui étoit fondée sur l'estime, a duré aussi long-temps qu'eux. La sagesse de sa conduite lui procura un établissement fort riche. Il composoit ses sujets avec génie. Il avoit une belle imagination, qu'il sçut borner par son esprit : tout y est sage & bien conçu. Son dessin est assez correct; sa couleur tient de l'école de son maître. Il employoit avec succès l'architecture & le paysage dans ses tableaux. Il n'a pas ignoré l'intelligence du clair-obscur ; ses ombres & ses lumieres sont distribuées avec avantage. Il eut un fils nommé *Jean Erasme*, qui fut son disciple, mais qui n'avoit point ses talents. On voit pourtant quelques tableaux de lui, dans différentes villes de l'Italie, qui sont assez estimés. Il fut aussi sculpteur & architecte.

QUERCIA, (*Jacques* della) sculpteur de Sienne, mort en 1418. Il fut surnommé Jacques *della Fonte*, à cause de la magnifique fontaine qu'il a fait sur la place de la ville de Sienne. Cet ouvrage lui mérita le titre de chevalier, & la charge de surintendant de la fabrique du Dôme.

QUESNOI, sculpteur. (*Voyez* FLAMAND.)

QUENTEL, (*Pierre*) imprimeur, vivoit sur la fin

du seizieme siecle, dans la ville de Cologne. Il s'est rendu célebre par plusieurs ouvrages sortis de dessous ses presses, principalement par une édition complette de tous les écrits de Denis le Chartreux, qui sont en très-grand nombre.

QUILLARD, (*Pierre-Antoine*) peintre, né à Paris, mort à Lisbonne dans la fleur de son âge, en 1733. Il fut éleve de Wateau, dont il suivit la maniere. Dès l'âge de onze ans il dessinoit si parfaitement, que le cardinal de Fleury ayant présenté quelques-uns de ses ouvrages au Roi Louis XV, ce prince lui donna une pension de deux cents livres. Dans la suite il fit conconnoissance avec un médecin Suisse, nommé *Merveilleux*, qui avoit entrepris d'écrire l'histoire naturelle du Portugal, & qui l'engagea à passer avec lui dans ce royaume, pour en dessiner les plantes, les arbres, &c. Arrivé à Lisbonne, il présenta un tableau de sa main au Roi, qui en fut si charmé, qu'il le fit peintre & dessinateur de l'académie établie dans cette ville, avec une pension de quatre-vingts piastres par mois. Les principaux ouvrages que ce peintre a faits à Lisbonne, sont les plafonds de l'appartement de la Reine, & plusieurs tableaux dans le palais du duc de Cadaval. Il a gravé, d'après ses dessins, la pompe funebre du duc Nuno Olivarès Peréira, & toutes les planches qu'on voit dans le livre qui en donne la description, lequel a paru à Lisbonne en 1730, in-folio.

QUIN, (*Jacques*) acteur Anglois, né en 1693, mort en 1766. Il fut d'abord destiné au barreau; mais, son pere étant mort trop tôt, il discontinua l'étude des loix par nécessité, & monta par goût sur le théâtre, où il acquit une grande réputation, & y resta sans rival, jusqu'à ce que le célebre Garrick vînt partager avec lui les suffrages du public. En 1748, Quin se retira à Bath, après avoir eu une querelle fort vive avec le directeur Rich. Quelque temps après il voulut se raccomoder avec lui, mais sans lui faire aucune sorte

d'excuse ; &, croyant qu'il suffiroit d'en faire l'ouverture, il écrivit à Rich la lettre suivante:

Je suis à Bath.

QUIN.

Rich, moins disposé à se raccommoder, fit la réponse suivante:

Restez-y jusqu'à ce que le diable vous emporte.

RICH.

Quin fut choisi pour maître de langue angloise par feu le prince de Galles, pere du Roi régnant, qui lui avoit fait depuis une pension considérable.

I. QUINAULT l'aîné, (*Jean-Baptiste-Maurice*) acteur excellent pour le comique, & sur-tout pour les rôles de caractere & de pere, fut reçu en 1712 au théâtre François. Il étoit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps. Son pere avoit commencé à jouer en 1695, & s'étoit retiré du théâtre en 1717. Quinault l'aîné joignoit au talent d'acteur celui de musicien ; &, outre ses Divertissements composés pour différentes pieces, il fit la musique des *Amours des Déesses*. Il s'étoit retiré du théâtre, & il y reparut en 1734 ; mais il l'abandonna bientôt entiérement, & mourut vers l'an 1744.

II. QUINAULT, (*Abraham-Alexis*) comédien, plus connu sous le nom de *Dufresne*, étoit frere cadet du précédent, & naquit en 1695. Il débuta le 7 Octobre 1712, par le rôle d'Oreste dans l'*Electre* de Crébillon. Il montra dès-lors le germe des talents supérieurs que le temps & l'expérience développerent ensuite, & qui ont associé son nom à ceux de Baron & de Roscius.

Tout ce qu'exige l'art difficile & sublime de la déclamation, toutes ces qualités dont l'assemblage est si rare, Dufresne les réunissoit: il avoit reçu de la nature cette figure noble & majestueuse, ces traits de beauté

mâle, sous lesquels notre imagination aime à se représenter les héros. Une taille noble & haute, des yeux éloquents, un organe enchanteur, n'étoient pas les seuls avantages qui contribuerent à ses succès & à sa gloire: les leçons de Ponteuil & sa propre intelligence acheverent de perfectionner en lui ce que la nature avoit commencé. Depuis la retraite du célebre Baron, le vrai goût de la déclamation s'étoit absolument perdu. Ce comédien de génie avoit frayé une route qui fut abandonnée par ses successeurs, soit qu'ils désespérassent d'imiter la noble & touchante simplicité de son jeu, soit que, dans presque tous les genres, il y ait des hommes dont les yeux foibles ne sçachent pas distinguer les vraies beautés de la nature. C'étoit à ces beautés sans affectation, que Beaubourg & quelques autres avoient substitué une déclamation boursoufflée. Baron s'étoit contenté de faire gémir Melpomene: ils s'attachoient, pour ainsi-dire, à la faire hurler. Le seul Ponteuil avoit senti le ridicule d'une déclamation si peu naturelle; il s'étoit opposé au torrent; & ce fut lui qui préserva le jeune Dufresne d'un défaut que l'inexpérience de l'âge auroit pu lui faire contracter. L'éleve surpassa son maître. C'étoit avoir bien profité de ses leçons.

Quelques années après son début, il se présenta à Dufresne une occasion brillante de développer ses grands talents pour les premiers rôles de la tragédie. M. de Voltaire, à peine âgé de vingt-deux ans, entroit alors dans la carriere du théâtre. Il débuta par *Œdipe*. Cette tragédie ne captiva pourtant pas d'abord la bienveillance des comédiens. Peut-être étoient-ils retenus par un vieux respect pour la piece de Corneille; peut-être n'étoient-ils pas assez bon juges pour sentir le mérite du nouvel Œdipe. Quoi qu'il en soit, ils firent un mauvais accueil à cet ouvrage, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il les détermina enfin à jouer sa piece en 1718. Dufresne, qui étoit du même âge que lui, s'acquitta du premier rôle d'une maniere supérieure; & tout Paris courut en foule admirer les ta-

lents précoces d'un auteur & d'un acteur qui, par une singularité remarquable, sembloient prouver tous les deux qu'il n'est point d'enfance pour le génie. Dufresne eut les mêmes succès, & peut-être de plus grands encore, dans les rôles du haut comique, parce qu'ils exigent, à peu de chose près, les mêmes conditions que ceux de la tragédie. Destouches fit exprès pour lui la comédie du *Glorieux*. On ajoute que c'étoit d'après Dufresne lui-même que ce personnage fut dessiné: aussi le joua-t-il avec la plus grande vérité. *Zaïre* fut donnée la même année que le *Glorieux*; & cette tragédie est une nouvelle époque de la gloire de Dufresne. Il répandit sur le rôle d'Orosmane cet intérêt, ce charme délicieux & inexprimable, que mademoiselle Gaussem sçut attacher à celui de Zaïre.

Il seroit inutile de rappeller ici tous les rôles où le public a successivement admiré Dufresne. Les regrets dont ce même public a honoré cet excellent acteur lorsqu'il a quitté le théâtre, font assez son éloge. Ses talents ne furent pas sans récompense. En 1736, dans le temps que l'on jouoit l'*Enfant Prodigue*, le Roi augmenta de 3000 livres la pension de 12000 livres qu'il faisoit aux comédiens François; & cette augmentation étoit en faveur de Dufresne, de la demoiselle Quinault sa sœur, & de Duchemin, excellent acteur pour les rôles à manteau. Dufresne épousa la demoiselle Marie du Pré de Seine, qui débuta dans les grands rôles tragiques à Fontainebleau en 1724. Elle y fit tant de plaisir, qu'elle fut reçue sur le champ, & que le Roi lui fit présent d'un magnifique habit de théâtre à la Romaine, de la valeur de 8000 livres. Sa santé foible & délicate l'obligea de quitter le théâtre en 1736; & en 1741 Dufresne suivit son exemple. Quoiqu'à la fleur de son âge, il étoit alors le doyen des comédiens. Il est mort dans le cours de l'anné 1767. Un événement de sa vie qu'il ne faut pas oublier ici, c'est qu'en 1732, avant la représentation d'*Eryphile*, les comédiens députerent Dufresne à l'Académie Françoise, pour offrir l'entrée de leur spectacle aux mem-

bres de cette illustre Compagnie; ce qu'ils acceptèrent avec l'agrément du Roi.

On cite plusieurs anecdotes sur le caractere de vanité de cet acteur. Il déclamoit, un jour, d'un ton de voix si bas, que le parterre ne pouvant l'entendre, on lui cria plusieurs fois : *Plus haut.* Dufresne, qui dans ce moment se croyoit le héros qu'il représentoit, regarde dédaigneusement le parterre, & continue. On s'écrie encore : *Plus haut.* — *Et vous, plus bas*, répondit Dufresne avec un ton impératif. Ce trait de fatuité révolta tout le monde. Il fut obligé, le lendemain, de demander excuse au public, de la liberté qu'il avoit prise la veille. Dufresne aimoit son état, dont il avoit une très-haute idée. Peut-être auroit-il dû rabattre de cet enthousiasme qui exagéroit à ses yeux le mérite d'un comédien, & qui le rendoit insupportable dans la société. Mais ce sentiment d'orgueil tient à l'amour de la gloire & à la perfection du talent. Si l'artiste n'a qu'une idée médiocre de son art, il ne sera jamais qu'un homme médiocre. Insensible aux louanges, il ne sçaura pas les mériter. Baron avoit pensé de même que Dufresne; il voyoit tout dans un comédien.

III. QUINAULT (*les demoiselles*) étoient trois sœurs des deux acteurs précédents L'ainée, nommée *Françoise*, avoit épousé Hugues de Nesle, comédien, & étoit une très-gracieuse actrice. Elle avoit débuté en 1708, & mourut en 1713, âgée de vingt-cinq ans. Elle jouoit les premiers rôles dans le tragique, & tous les rôles comiques. La seconde, *Marie-Anne*, fut reçue en 1714, & quitta le théâtre l'an 1722. La troisieme, *Jeanne-Françoise*, débuta par le rôle de Phedre, en 1712, sous le nom de mademoiselle Dufresne, & ensuite sous celui de Quinault. C'étoit une excellente actrice, qui jouoit parfaitement les rôles comiques chargés. Elle se retira en même temps que Dufresne son frere. On lit, dans les *Anecdotes Dramatiques*, que cette actrice célebre par les rôles de soubrette & de caractere, répétoit quelquefois un

rôle

rôle devant le miroir, non pour étudier ses mouvements, mais pour se corriger; elle prioit ses amis de se cacher, sans qu'elle en sçût rien, & de lui dire ensuite où elle avoit manqué.

QUINTIN MESSIS, peintre, dit *le Maréchal d'Anvers*, parce qu'il exerça ce métier jusqu'à l'âge de vingt ans, naquit à Anvers, & mourut vers l'an 1529, dans un âge très-avancé. Une longue & dangereuse maladie, dit M. Descamps, le mit hors d'état de pouvoir gagner sa vie & celle de sa mere chez qui il demeuroit: il s'en plaignoit à ceux qui venoient le visiter. On rapporte qu'une procession, anciennement établie pour les lépreux & autres malades, dans laquelle on distribuoit des images de confrairies, gravées en bois, lui donna lieu de connoître son talent. Il lui tomba entre les mains une de ces images, qu'on lui conseilla de copier pour se désennuyer; ce qu'il fit avec tant d'ardeur & de disposition, qu'il continua depuis, & devint bon peintre. On raconte aussi la chose différemment. On dit qu'il devint amoureux d'une fille qui étoit destinée à un peintre. Quintin en étoit aimé; mais, s'étant apperçu que son métier étoit un obstacle pour l'épouser, il le quitta, & se mit à étudier la peinture avec une application extrême. Quoi qu'il en soit, il réussit assez dans sa nouvelle profession, sur-tout si l'on considere le temps où il a vécu.

Un de ses plus beaux tableaux est une Descente de Croix, qu'il fit pour le corps des menuisiers d'Anvers: ce tableau fut placé dans l'église de Notre-Dame. Le Christ est fort beau, ainsi que les Maries. Philippe II, roi d'Espagne, en avoit souvent offert des sommes considérables, sans pouvoir l'obtenir; mais, dans un besoin, ce corps de métier l'exposa en vente en 1577, & les magistrats l'acheterent 1500 florins. Quintin a fait plusieurs autres tableaux, dispersés dans les cabinets, où ils sont conservés avec une considération particuliere. Il a fait aussi beaucoup de

portraits très-finis. Ses ouvrages étoient autrefois singuliérement estimés : l'Angleterre s'en procura à très-grand prix. Cependant, si l'on en excepte leur fini, aussi froid que sec, on ne peut les comparer qu'à ceux du premier temps de la peinture à l'huile, & l'on ne doit en placer l'auteur qu'après Van-Eyck. Il laissa un fils, nommé *Jean Messis*, qui fut aussi peintre, & qui suivit exactement sa maniere. On voit beaucoup de ses ouvrages. Parmi les plus beaux qui se trouvent à Amsterdam, on remarque celui de quelques banquiers occupés à compter de l'argent.

QUINTINIE, (*Jean* DE LA) directeur de tous les jardins fruitiers & potagers du Roi, né près de Poitiers en 1626, mort à Paris vers 1688. Après avoir fini les deux années qu'on donne à la philosophie classique, il prit quelques leçons de droit, & vint à Paris pour y prêter le serment d'avocat. Il étoit naturellement éloquent ; avec quelqu'étude, il se fit un nom au barreau : il s'y acquit même l'estime de quelques magistrats. Mais, étant entré chez M. Tambonneau, président en la Chambre des Comptes, pour élever son fils, il suivit son goût naturel & véritable, celui de l'agriculture. Il quitta les textes & les gloses des jurisconsultes, pour lire Virgile, Columelle, Varron, & les autres anciens qui ont écrit sur la matiere qu'il chérissoit. Il y joignit les modernes les plus estimés qu'il put trouver, & s'acquit toute la théorie qu'on pouvoit avoir alors du jardinage & de l'agriculture. Il fit un voyage en Italie avec son éleve. Il étudia dans ce magnifique jardin de l'Europe avec plus de succès qu'il n'avoit fait dans ses livres. Les réflexions naquirent des objets ; tout l'intéressoit en ce genre : il trouvoit par-tout matiere à instruction. Il en est de la science qu'il étudioit, comme de toutes les autres qui ont la nature pour objet ; il faut pratiquer : le guide le plus sûr, c'est l'expérience ; & l'application des principes en développe la vérité ou l'incertitude.

A son retour à Paris, il se livra tout entier aux expériences. M. Tambonneau, qui avoit reconnu son goût, loin de l'en détourner, lui donna tous les moyens de le satisfaire, en lui abandonnant le jardin de sa maison. C'est-là que notre jardinier feuilleta le livre de la nature. Il planta, il arracha; il suivit les gradations presque insensibles, l'activité des germes dans les plantes & dans les herbes. Il planta en un même lieu un grand nombre d'arbres de la même espece; ensuite il les arracha tous l'un après l'autre, pour distinguer le progrès des racines & celui de leur production. Cette expérience lui apprit qu'un arbre transplanté ne prend de nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis la transplantation; que ce n'est point par les petites racines qu'on lui laisse, & qu'on appelle *le chevelu*. Cela lui fit conclure que le soin de les conserver est superflu, & qu'il vaut mieux les couper. L'expérience lui apprit encore la méthode infaillible de bien tailler les arbres, ce qu'il falloit faire pour contraindre un arbre à donner du fruit. Elle le rendit enfin le premier jardinier de l'Europe.

Ces connoissances lui acquirent l'estime de quantité de seigneurs François & étrangers, & sur-tout de plusieurs Anglois qui étoient avec lui en commerce réglé de lettres. Le grand prince de Condé prenoit beaucoup de plaisir à s'entretenir avec lui, & l'engageoit à le venir voir à Chantilly; Charles II, roi d'Angleterre, lui offrit une pension qu'il refusa; enfin Louis XIV, qui ne négligeoit aucun des talents parvenus à leur perfection, connut ceux de la Quintinie, c'est dire qu'il les récompensa: il créa même en sa faveur une charge de directeur général des jardins fruitiers & potagers de toutes ses maisons royales. Le potager de Versailles fut augmenté; le Roi ne dédaigna pas d'y considérer les arbres & les légumes qui sembloient avoir acquis un nouvel être, une nouvelle dignité, & par les égards du maître, & par les soins de notre philosophe. On fit le potager de Versailles te

qu'on le voit aujourd'hui. De trois enfants qu'eut la Quintinie de ſon mariage avec Marguerite Joubert, l'aîné & le plus jeune moururent avant lui, & le ſecond n'a vécu qu'autant de temps qu'il en a fallu pour publier l'ouvrage de ſon pere; il parut en 1690, ſous ce titre : *Inſtructions pour les Jardins fruitiers & potagers, avec un Traité des Orangers, ſuivi de quelques Réflexions ſur l'Agriculture.*



RAB

RABIRIUS, architecte, florissoit environ l'an 80 de notre ere. Il passa pour un des plus habiles artistes de son temps, & fut employé par Domitien, qui aimoit beaucoup à faire bâtir. Il construisit pour cet empereur ce palais dont on voit encore quelques restes sur le mont Palatin, & qu'on regardoit comme un chef-d'œuvre de l'art. Si l'on y blâma quelques défauts, on dut moins les attribuer à l'architecte qu'au caprice de Domitien. Ceux qui desireront avoir une idée complette de ce vaste palais, peuvent consulter les dessins qui se trouvent dans l'œuvre posthume de Bianchini, intitulé *les Palais des Empereurs.* Rabirius fit encore bâtir des temples, éleva des arcs de triomphe, acheva & construisit entiérement plusieurs édifices publics, sur le Capitole & dans plusieurs autres quartiers de Rome. On croit que cet architecte fut chargé de tous les travaux ordonnés par Domitien. En voici quelques détails tirés des *Vies des Architectes.* Ce prince fit construire des digues dans différents endroits du cours du Vulturne, pour prévenir les ravages qu'il causoit dans ses accroissements. Il ordonna que l'on pratiquât, depuis Pouzzoles jusqu'à Sinvezza, une route, à laquelle il donna son nom: elle avoit quarante milles ou onze lieues un tiers de long. On voit encore avec quelle solidité les Romains construisoient leurs chemins publics: il semble, par ce qui nous en reste, qu'ils n'oublioient rien pour les faire durer éternellement. Pour faire la voie Domitienne, il fallut dépenser des sommes immenses, afin de donner une certaine consistance au terrain marécageux par où elle passoit. On fit pour cet effet des excavations considérables, qui furent remplies de cailloutages. Au lieu de mettre, selon l'usage, du pavé sur ce massif de maçonnerie, on y plaça de grandes pierres d'une forme réguliere, & l'on eut soin de garder dans leur arrangement une es-

pece de symmétrie. C'est ainsi que fut couverte toute cette route, qui alloit se joindre à un pont que Domitien avoit fait construire sur le Vulturne. On voyoit encore un arc de triomphe que ce prince avoit élevé dans l'endroit où le chemin qu'il avoit fait construire se joignoit à la voie Appienne. Le pont & l'arc de triomphe étoient de marbre blanç, & ornés de la maniere la plus noble & la plus riche. Domitien se servit des moyens les plus violents pour se procurer les sommes qu'il y employa. Le peuple Romain, indigné de sa conduite, renversa aussi-tôt après sa mort son palais, le pont qu'il avoit fait construire, & tous les autres monuments de son orgueil: on n'épargna que les bâtiments qui pouvoient être utiles au public; mais on brisa la plupart de leurs ornements, pour détruire autant qu'il étoit possible la mémoire d'un prince qui s'étoit rendu odieux à tout l'empire par ses crimes.

RADEMAKER, (*Abraham*) peintre, né à Amsterdam en 1675, mort à Harlem en 1735, âgé de soixante ans. Il devint habile sans maître. Il passa les jours & les nuits à dessiner & à copier d'abord à l'encre de la Chine. Il essaya de peindre à gouache, & il le fit avec la même force & la même liberté que s'il avoit peint à l'huile. On lui vit faire en petit de jolis paysages, avec des débris d'architecture, des figures, & des animaux bien grouppés & bien dessinés. Il se chargea d'orner un sallon de grands tableaux. Sa couleur excellente & vigoureuse répare un peu la sécheresse de ses grands ouvrages : l'habitude de travailler en petit lui avoit donné ce défaut. Etant allé demeurer à Harlem en 1730, il fut admis, deux ans après, dans la société des peintres. Il fut la malheureuse victime des faux bruits répandus parmi le peuple, que l'on alloit détruire les Protestants. Il étoit à son ordinaire, le jour de la S. Jean, occupé à dessiner dans les campagnes, lorsqu'il se trouva assailli par une troupe de paysans qui croyoient qu'il entreprenoit quelque chose contre leur religion. Il auroit été assommé, s'il n'eût échappé

par la fuite à leur fureur : mais la frayeur glaça ses sens, & il ne fit que languir jusqu'au 22 de Janvier de l'année suivante, où il mourut.

RAIMONDI, graveur. *Voyez* MARC-ANTOINE.

I. RAINALDI, (*Jérôme*) architecte, né en 1570, mort en 1655. Il eut un grand nombre de parents qui suivirent la carriere des arts. Adrien Rainaldi, peintre & architecte, eut trois fils, qui furent architectes & peintres. Un d'entr'eux, nommé *Ptolomée*, qui étudia peut-être à l'école de Michel-Ange, fut architecte & ingénieur en même temps. Il étoit versé dans la physique & dans la jurisprudence. Il alla s'établir à Milan, où il remplit la place d'ingénieur en chef, & d'architecte de la chambre royale. Cet artiste eut deux fils, nommés *Domitien* & *Jean*, qui suivirent la profession de leur pere, & succéderent à ses emplois : on les appella les Ptolomées. Ils firent construire plusieurs édifices dans le Milanez & dans la Valteline. Un autre fils d'Adrien Rainaldi fut Jean-Baptiste, qui s'appliqua à l'architecture. On l'employa dans les fortifications de Ferrare, & de-là dans les différents ouvrages construits à Ponte-Félice, à Borghetto & à Vellétri, où il fit construire une fontaine & les conduits publics. Cet artiste bâtit plusieurs édifices à Rome, où il se maria. Il eut un fils, nommé *Dominique*, qui fut architecte & peintre.

Enfin, le troisieme fils d'Adrien fut Jérôme, dont il est ici question, & qui apprit l'architecture sous Dominique Fontana. Il bâtit une église à Montalte, pour Sixte V, acheva le Capitole, & construisit, sous le pontificat de Paul V, le port de Fano. Il fit bâtir la Maison Professe des Jésuites à Rome, & leur college de Sainte-Lucie à Bologne. Cet artiste fut à Parme au service du duc, & fit construire son palais. Il bâtit pour la maison Borghese le casin de Villa-Taverna à Frescati, qui est très-bien distribué, & l'autel de la chapelle Pauline dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Le grand palais Pamphile, qui est à la place Navonne,

est encore de cet artiste. Cet édifice est des plus vastes; mais l'architecture en est médiocre. Les appartements sont peu élevés, & les ornements des fenêtres ne sont pas d'un heureux choix. On vante cependant une galerie extrêmement longue, & où l'on voit aujourd'hui de très-beaux tableaux. L'église de Saint-Pierre de Rome fut décorée, en 1610, sur les dessins de Jérôme Rainaldi, pour la canonisation de S. Charles Borromée. La belle église des Carmes déchaussés à Caprarole est du même architecte. Il alla deux fois dans les marais de Toscane, nommés *Chiane*, pour les différends qui s'éleverent entre le grand-duc & la cour de Rome, au sujet des eaux. Cet artiste mourut à l'âge de 85 ans, & fut enterré dans l'églisede Sainte-Martine.

II. RAINALDI, (*Charles*) architecte, né en 1611, mort en 1641. Cet artiste étoit fils & éleve de Jérôme Rainaldi. Il devint un architecte célebre, après avoir fait de bonnes études & s'être appliqué à la géométrie. Il fut l'appui & le soutien de toute sa famille. Le pape Innocent X, qui connoissoit les talents de Charles Rainaldi, par ses dessins & par quelques-uns de ses édifices, le chargea de bâtir l'église de Sainte-Agnès, à la place Navonne. Cet artiste se fit beaucoup d'honneur pour le plan qu'il en donna. Il fit un grand nombre d'ouvrages; mais le plus considérable est sans contredit le palais de l'académie de France, qui appartint d'abord aux ducs de Nevers. Rainaldi envoya plusieurs dessins à Charles-Emanuel, duc de Savoie, qui lui accorda la croix de S. Maurice & de S. Lazare, indépendamment de plusieurs présents considérables. Elle lui fut donnée solennellement à Rome, par le cardinal Maurice de Savoie. Louis XIV envoya encore à notre artiste son portrait enrichi de diamants, pour le dessin qu'il fit pour le palais du Louvre. Rainaldi alla avec monseigneur Carpegna vers les marais appellés *Chiane*, pour examiner le sujet des différends qui s'étoient élevés entre la cour de Rome & celle de Toscane. Il revint avec les plans,

les niveaux & tous les dessins, qui lui valurent un accueil très-gracieux du pape.

Cet artiste étoit d'une belle figure, & d'une humeur agréable. Il aimoit le faste, & conversoit familiérement avec les personnes de la plus haute qualité, qui se plaisoient à sa compagnie, & qui lui faisoient de riches présents. Rainaldi avoit toutes les vertus Chrétiennes, & faisoit beaucoup d'aumônes aux pauvres. Il décora un ostensoir avec ses diamants, & en fit présent à l'église des Stygmates. Il aimoit beaucoup les artistes, & avoit un grand nombre d'amis. Il étoit franc, sincere, & avoit beaucoup de goût pour la musique; il dessinoit comme un peintre, & composoit facilement. Ses plans sont ingénieux en général. Il exécutoit promptement, & décoroit dans un goût mâle; mais il étoit peu correct, sur-tout dans les façades des églises. Il tomba, en un mot, dans tous les défauts & dans tous les abus qu'on remarque dans les ouvrages de ceux qui s'écartent des vrais principes. (*Vies des Architectes.*)

RAISIN, (*Jean-Baptiste*) acteur, fils d'un organiste de Troies, né en 1656, étoit excellent dans tous les genres comiques. Personne n'a joué, dit le rédacteur des *Anecdotes Dramatiques*, avec une si grande perfection, les rôles à manteau, ceux des Valets brillants, des Petits-Maîtres, des Ivrognes, & enfin généralement tous les caracteres qu'il a remplis. Il étoit d'une taille médiocre, mais bien prise, beau, & jouant du visage avec un art admirable. Dans les rôles à manteau, tels que le Grondeur, Arnolphe, &c, il avoit un air sévere & mauffade; dans les Valets, la physionomie hardie & maligne; dans les Petits-Maîtres, un air tendre, galant & libertin; enfin c'étoit un vrai Protée, non-seulement dans chaque rôle, mais encore dans chaque situation de ses rôles. Il joignoit à ces talents supérieurs de l'esprit, beaucoup de gaieté. Il avoit un art singulier pour réciter une historiette ou un conte : il jouoit son récit, & y joignoit des graces qui lui donnoient un nouveau mérite; aussi

étoit-il répandu dans les meilleures compagnies. Cependant, tout dissipé qu'il étoit pour les plaisirs & la bonne chere qu'il aimoit beaucoup, jamais comédien n'a fait plus d'étude sur son art : il y rapportoit tout ; &, lorsqu'il avoit saisi dans le monde quelque chose qui pouvoit avoir du rapport à ses rôles, il en faisoit usage ; & même souvent il a proposé des sujets aux auteurs qui travailloient pour le théâtre.

On devoit représenter une comédie à Anet devant Monseigneur. Raisin, qui passoit pour buveur, affecta de dire tout haut qu'il avoit soif, & d'aller à l'office ; mais il se cacha sous une table couverte d'un tapis. Monseigneur vint ; Raisin ne se trouva point. On l'accusa de globotter ; on le chercha, mais inutilement. Son frere vint faire des excuses pour lui. M. le Grand-Prieur & M. le comte de Brionne, qui étoient du secret, parurent embarrassés : enfin Raisin ronfla ; on l'entendit : on le tira de dessous la table ; il feignit d'être ivre ; &, jouant toujours le même personnage, il dit quantité de choses qui amuserent plus que la piece même. Cet excellent acteur mourut en 1693, dans un temps où le vin manqua, & où le pain devint très-cher. Il mourut pour avoir trop bu, n'ayant pas encore quarante ans. Il y avoit des temps, dit-on, qu'il auroit donné sa femme pour une bouteille de vin de Champagne. Il avoit épousé la demoiselle Longchamp, (*Françoise* PITEL) qui débuta en même temps que lui, & quitta le théâtre en 1701. Il eut un frere aîné, nommé *Jacques Raisin*, qui jouoit les seconds rôles dans le tragique, & les Amoureux dans le comique. Il quitta le théâtre en 1694, & mourut quatre ans après. Il avoit composé quatre comédies qui ont été représentées, & non imprimées.

RAM, (*Jean*) imprimeur Flamand, dont le nom signifie *Bélier*. Après Plantin, ce fut le meilleur imprimeur d'Anvers. Il eut sur lui l'avantage d'être l'auteur de quelques Dictionnaires. Il en composa un latin, avec le secours du Dictionnaire de Robert Etienne,

& un autre en latin & en espagnol. S'il n'égala pas Plantin du côté de la perfection de l'imprimerie, il fit du moins tous ses efforts pour marcher après lui. Ses éditions sont assez recherchées pour la beauté du caractere & pour la bonté du papier. Il y eut des imprimeurs de ce nom qui s'établirent à Douay, & qui s'y sont fait estimer. Jean Ram mourut en 1595.

RAMEAU, (*Jean-Philippe*) musicien, né à Dijon en 1683, mort à Paris en 1764. La musique étoit, pour ainsi dire, un bien héréditaire dans la famille des Rameau. Le pere de celui dont nous parlons avoit plus de trente ans lorsque l'organiste de la Sainte-Chapelle de Dijon, voyant son assiduité à la tribune & son application à l'écouter, lui donna les premiers principes de musique, & lui fit mettre la main sur le clavier. Devenu organiste lui-même, il ne négligea rien pour faire à ses enfants une tête musicale. Il leur enseigna la musique avant même qu'ils eussent appris à lire. Le grand Rameau (car c'est ainsi que de son vivant il fut appellé, titre que la postérité lui confirmera de plus en plus) fut l'ainé de ses fils. Claude Rameau, frere du précédent, s'étoit fait un grand nom parmi les organistes. Catherine Rameau, leur sœur, touchoit fort bien du clavessin. Nous avons encore M. Rameau le neveu, qui s'est fait connoître par d'excellents morceaux de musique.

Le goût extrême que Rameau avoit pour la musique le conduisit très-jeune en Italie. De retour en France, il fut organiste de la cathédrale de Clermont en Auvergne; mais il ne tarda pas à se dégoûter du séjour de cette ville. Il proposa à messieurs du Chapitre de résilier le bail qu'il avoit passé avec eux, & le Chapitre le refusa. C'étoit pendant l'octave de la Fête-Dieu. Dans un des Saluts de cet octave, Rameau tira tous les jeux de l'orgue les plus désagréables, & y joignit toutes les dissonnances possibles. En vain lui donna-t-on le signal ordinaire pour l'empêcher de toucher; on fut obligé de lui envoyer un enfant de chœur. Dès

qu'il parut, Rameau quitta le clavier, & sortit de l'église. Le Chapitre lui fit faire des reproches, mais sa réponse fut qu'il ne joueroit pas autrement, si l'on persistoit à lui refuser sa liberté. On sentit qu'on ne le détermineroit pas à abandonner le parti qu'il avoit pris: on résilia le bail; &, les jours suivants, il témoigna sa satisfaction & sa reconnoissance, en donnant sur l'orgue des pieces admirables. Il se surpassa le jeudi de l'octave, après la rentrée de la procession. C'étoit le jour où il jouoit pour la derniere fois. Il mit dans son jeu tant de douceur, de délicatesse & de force, de brillant & d'harmonie, qu'il fit passer dans l'ame des assistants tous les sentiments qu'il voulut leur inspirer, & qui rendoient plus vifs les regrets de la perte qu'on alloit faire.

A son arrivée à Paris, Rameau obtint l'orgue de Sainte-Croix-la-Bretonnerie. Il ne tarda pas à se faire une grande réputation par son jeu brillant, & par la science musicale qu'il mettoit dans ses pieces. Mais il n'étoit pas encore connu par le talent de la composition. On trouvera sans doute extraordinaire qu'il n'ait commencé à s'y exercer qu'à l'âge de cinquante-cinq ans, sur les paroles d'*Hippolyte & Aricie*, que lui fournit l'abbé Pellégrin, moyennant un billet de cinquante pistoles. Le premier acte de cet opéra fut d'abord exécuté chez un riche financier, M. de la Popeliniere. L'abbé Pellégrin, frappé de la musique qu'il entendoit, ne se contenta pas de prodiguer, avec l'assemblée choisie, les applaudissements que cette musique méritoit; il déchira publiquement le billet qu'il avoit exigé de Rameau, en lui disant que ce n'étoit pas avec un musicien tel que lui, qu'il falloit prendre des sûretés. Cependant cet abbé étoit pauvre, & sa pauvreté servoit même à le rendre ridicule, quoiqu'il eût plus de mérite que plusieurs de ces mauvais plaisants qui lançoient sur lui des traits de raillerie offensants. La représentation d'*Hippolyte & Aricie* devint une époque pour la nation. Elle excita dans les esprits une fermentation générale, effet ordinaire de tous les bons ouvrages.

Tout le monde prit parti pour ou contre ce nouveau genre de musique, avec une espece de délire; mais le concours des spectateurs ne diminuoit point: &, malgré la prévention, la jalousie & la haine, le génie de Rameau prévalut. Le prince de Conti ayant demandé à Campra ce qu'il pensoit de l'opéra d'*Hippolyte & Aricie*, ce musicien répondit qu'il y avoit dans cet opéra assez de musique pour en faire dix.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les autres chefs-d'œuvre de Rameau; nous nous contenterons de dire qu'à chaque production qu'il donna depuis au théâtre, on vit renaître les mêmes mouvements, la même affluence & le même succès. Personne ne se tint dans l'indifférence : on admiroit avec transport, ou l'on critiquoit avec fureur; & la réputation de l'auteur, affermie par ces orages mêmes, prenoit toujours des racines plus profondes. L'envie crut pouvoir s'armer du nom de Lully, pour avilir celui de Rameau. Mais comparer Rameau à Lully, (*voyez l'article* LULLY) c'étoit déja reconnoître qu'il ne pouvoit avoir d'autre rival, & l'honorer encore plus qu'il n'eût alors peut-être osé l'espérer lui-même. Il étoit bien loin de méconnoître ce que le musicien Italien avoit d'admirable, lui qui avouoit, avec une noble franchise, qu'il avoit été redevable de beaucoup de lumieres sur son art au célebre Marchand, organiste des Cordeliers de Paris; mais on ne peut lui disputer la gloire d'avoir prêté à l'harmonie de nouvelles forces. Il étale un génie supérieur dans la plupart de ses symphonies, dans ses chœurs, dans les morceaux de chant mesuré ; & presque tous ses airs de danse nous ont été enviés par l'Italie même. On doit ajouter, à la gloire de Rameau, qu'il a même sur Lully un avantage très-considérable; c'est qu'il a écrit sur son art, qu'il a fait de grandes découvertes, & qu'il a ouvert une carriere dans laquelle on en fera de plus grandes encore. Eût-il mêlé à ces découvertes beaucoup d'erreurs, on lui sera toujours redevable des vérités qui s'y trouvent, & même de celles qui en feront

le résultat. Peut-être peut-on lui reprocher d'avoir dédaigné dans ses livres sur la musique de se mettre à la portée du commun des lecteurs; mais c'est ce qui arrive souvent aux hommes de génie. On a encore tenté de trouver un peu ridicule son enthousiasme qui lui faisoit voir dans la musique l'origine de toutes les sciences; mais cet enthousiasme même est respectable dans les grands artistes. D'ailleurs, il avoit une sensibilité extrême pour les beautés de la musique.

Pendant le cours d'une convalescence d'une maladie fort longue, qu'il eut quelques années avant sa mort, on exécuta de la musique dans sa chambre, & on le vit plusieurs fois ému jusqu'aux larmes. Lorsqu'il composoit, il éprouvoit réellement tous les accès de l'enthousiasme. Il se livroit à une gaieté déclamatoire, si son génie le servoit à son gré, & à une espece de fureur chagrine, s'il se refusoit à ses efforts. Dans ces moments, il ne souffroit pas qu'on l'interrompît; & malheur à l'indiscret qui osoit percer jusqu'à lui. C'étoit un violon à la main qu'il composoit ordinairement sa musique; quelquefois il se mettoit à son clavessin. Les gratifications qu'il reçut de la cour furent regardées comme une juste récompense due à ses rares talents. Sa Majesté l'honora d'une pension de deux mille livres, qui fut augmentée depuis, avec le titre de compositeur de la musique du cabinet. Il alloit être décoré de l'ordre de S. Michel lorsqu'il mourut; &, pour lui en faciliter les moyens, le Roi venoit de lui accorder des lettres de noblesse, enregistrées au parlement. Il desiroit d'être de l'académie des sciences, & il le méritoit. Après sa mort, l'académie royale de musique fit célébrer pour lui, dans l'église de l'Oratoire, un service solennel aux frais de ses directeurs. L'affluence fut prodigieuse. Plusieurs beaux morceaux, tirés des opéra de *Castor* & de *Dardanus*, furent adaptés aux prieres qu'il est d'usage de chanter dans ces cérémonies, & firent verser des larmes, en rappellant aux spectateurs les talents de l'homme illustre que la nation venoit de perdre.

RAMELLI, (*Augustin* DE) ingénieur & méchanicien Italien, s'attacha à Henri III, roi de France, auquel il rendit des services importants, en temps de guerre, comme en temps de paix. Il se rendit particuliérement utile au siege de la Rochelle, l'année 1573, en qualité de capitaine ou d'ingénieur; car il prend l'un & l'autre titre dans ses ouvrages dont nous parlerons plus bas. Il y fut blessé & fait prisonnier. Son fils, qui étoit alors à Paris, reçut des marques d'une protection signalée du Roi. Sa Majesté en fit prendre soin pendant l'absence du pere. On voit plusieurs lettres très-honorables, écrites par Henri III, lorsqu'il étoit en Pologne, à Ramelli, dans le Recueil de Machines que celui-ci publia, en 1588, *in-folio*, à Paris, en italien & en françois, sous ce titre: *Le diverse & artificiose Machine del capitano Agostino Ramelli dal ponte della tresia, ingegniero del christianissimo rè di Francia & di Pollonia; nelli quali si contengono varii è industriosi movimenti, degni di grandissima speculazione, per cavarne beneficio infinito in ogni sorte d'operazione, composto in linguâ italianâ & francezâ.* Le portrait de l'auteur est à la tête du livre, & on y lit que Ramelli avoit alors cinquante-sept ans. Voici ce qu'on dit de cet ouvrage dédié à Henri III. La préface traite de l'excellence des mathématiques, & de leur nécessité pour acquérir la connoissance des arts libéraux. Dans l'avis au lecteur, Ramelli dit qu'il avoit fait, ou du moins fort avancé, un Traité touchant les fortifications, avec divers dessins concernant ce sujet; qu'on lui avoit dérobé cet ouvrage, & que d'autres s'étoient fait honneur de ses plans & dessins, en y changeant ou en y ajoutant, c'est-à-dire, comme il s'en explique, en les gâtant. Il promet de réparer cette perte, en donnant son ouvrage tel qu'il l'avoit fait. Dans celui des machines, par lequel il est principalement connu & estimé, il y a cent quatre-vingt-quinze figures ou dessins gravés, avec autant d'explications en italien & en françois. On ignore le temps de la mort de cet habile homme.

RANC, (*Jean*) peintre, né à Montpellier en 1674, mort à Madrid en 1735, étoit fils de N. Ranc, dont les portraits approchoient de ceux de Vandyck. Il fut éleve de Rigaud, & épousa sa niece. Il suivit si bien le goût de son oncle dans le portrait, qu'il mérita d'être nommé, en 1724, premier peintre du roi d'Espagne. En 1703 il avoit été reçu à l'académie de peinture. M. de La Mothe fait usage, dans une de ses fables, d'une aventure assez plaisante de ce peintre. Celui-ci avoit fait le portrait d'une personne, que ses amis ne trouvoient pas ressemblant. Piqué de leur critique, Ranc prépare une toile, y fait un trou, & prie cette personne d'y placer sa tête. Les prétendus connoisseurs arrivent, & trouvent encore que le portrait n'est pas assez ressemblant. Alors la tête répond : *Vous vous trompez, messieurs, c'est moi-même.* Jean Ranc, après avoir peint plusieurs fois toute la cour d'Espagne, eut ordre de Philippe V d'aller en Portugal, pour peindre toute la famille royale : il en fut comblé de présents, qu'il dissipa, ainsi que tout ce qu'il avoit amassé en Espagne.

RAOUX, (*Jean*) peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734. Il fut d'abord éleve de Ranc le pere, & ensuite de Bon Boullongne, dont il ne put jamais attraper la belle maniere de traiter l'histoire. Ayant fait un séjour de plusieurs années en Italie, il revint à Paris chez le grand-prieur de Vendôme, qui l'avoit pris en amitié. Il obtint, en 1717, une place à l'académie de peinture, en qualité de peintre d'histoire ; il donna pour tableau de réception, la fable de Pygmalion, où le bon ton de couleur & l'ordonnance ne sont pas soutenus par la correction. Cependant cet artiste avoit de très-grandes parties. Si les Graces eussent voulu emprunter le pinceau d'un peintre pour exprimer leurs pensées, elles auroient choisi celui de Raoux : mais, ayant compris qu'avec ces mêmes Graces, un pinceau coulant, un coloris frais & vigoureux, il falloit quelque chose de plus pour traiter les grands morceaux d'histoire, il se borna aux sujets de

de caprice, aux noces de village, & aux portraits historiés. Il étoit si jaloux du titre de peintre d'histoire, qu'il n'auroit pas peint un portrait en buste, quelque somme qu'on lui en eût offerte. Un de ses plus beaux portraits historiés, est celui de son protecteur, le grand-prieur de Vendôme, qu'il représenta en pied, avec des attributs & un fond de paysage qui méritent l'attention des connoisseurs.

Le cardinal Dubois, sur la réputation de Raoux, souhaita de le voir, ainsi que ses ouvrages; il en fut si satisfait, qu'il lui proposa d'aller en Espagne, en qualité de premier peintre de Sa Majesté Catholique. Raoux, qui craignoit que l'air de ce pays ne fût contraire à sa santé, n'accepta pas cet honneur, & on envoya Ranc à sa place. Le desir de voyager, & peut-être l'appât du gain, lui firent naître la pensée de quitter la France pour passer en Angleterre; il s'y rendit au mois de Septembre 1720, & fit en ce pays quelques portraits. Sa mauvaise santé l'obligea de revenir à Paris, après huit mois d'absence; & il se remit à ses sujets de caprice & aux portraits historiés, qu'il traitoit avec beaucoup d'intelligence & de vérité. Les habillements & les parures en sont recherchés; la ressemblance est parfaite, & il y a des satins qui pourroient disputer à ceux du fameux Nettcher.

Il fit pour l'électeur Palatin deux tableaux d'histoire assez considérables; l'un représente la continence de Scipion; l'autre, Alexandre malade, avec son médecin. Il peignit encore pour M. le duc d'Orléans, régent, Télémaque qui, après son naufrage, arrive dans l'isle de Calipso. Le grand-prieur voulut bien, en faveur de Raoux, présenter lui-même ce tableau au prince, qui, par distinction, le fit placer dans son grand appartement. La maniere dont il fit une étude pour ce tableau est singuliere. Raoux vit à l'église une jeune personne d'une grande beauté, suivie de sa mere, toutes les deux assez mal vêtues: soit amour, soit compassion, il les suivit; &, en leur offrant un louis, il parut fâché de ne pouvoir leur en donner

davantage. Sa qualité de peintre, qu'il déclara aussitôt, lui fit proposer de peindre la fille ; ce que la mere eut assez de peine à lui accorder. Enfin elles consentirent à se rendre chez lui ; &, d'après cette aimable personne, il dessina la figure d'Eucharis, qui se voit derriere Calipso, dans le tableau de Télémaque.

Quoique Raoux réussit mieux à peindre les dames, on l'occupoit souvent à représenter des hommes en pied, tels que le commandeur Perrost & le comte de Francieres en chasseur ; il peignoit aussi des familles entieres. Celle de M. Bonier de la Mosson en chasseur, est un morceau considérable pour le grand fini. Il y a sur le devant un lievre couché, que le maître du tableau avoit grand soin de faire remarquer, en disant que cet animal étoit la figure qui lui coûtoit le plus. En effet, il avoit donné plus de cent lievres au peintre pour la finir d'après nature. Personne n'aimoit son art autant que Raoux. Sans cesse appliqué à son ouvrage, il y mettoit tout son esprit, appellant à son secours l'histoire, la fable, l'allégorie, & tout ce qui pouvoit flatter le coup d'œil. La poétique de la peinture étoit rarement consultée par cet artiste : il est vrai que ses sujets n'en demandoient point ; &, quant à l'expression, il la recherchoit peu. On pourroit lui reprocher son peu de correction, & de trop fréquentes répétitions, quoiqu'il ne négligeât aucune occasion de se procurer de nouveaux modeles.

RAPHAËL Sanzio, peintre, né à Urbin en 1483, le jour du Vendredi-Saint, & mort à pareil jour en 1520. Cet article nous a paru fait d'une maniere si supérieure dans le *Répertoire des Artistes*, publié par le sieur Jombert, que, dans l'impossibilité de le mieux traiter, nous croyons faire plaisir aux lecteurs de le rapporter ici en entier.

Raphaël a rempli l'univers de sa réputation. Jamais peintre n'a eu & n'aura autant de célébrité que cet illustre artiste, dont le nom seul porte avec lui l'idée de la perfection de la peinture. Son pere exer-

çoit lui-même ce bel art ; mais il ne le possédoit que dans un certain degré de médiocrité, qui le fit avec raison se méfier assez de la foiblesse de ses talents, pour chercher à son fils un plus habile maître que lui. Il le mit pour cet effet chez Pierre Pérugin, qui se distinguoit à Pérouse dans la peinture, & qui y jouissoit alors d'une grande réputation. Le jeune disciple avoit de si grandes dispositions, qu'il ne tarda guere à égaler & même à surpasser son maître. Il avoit déja donné des preuves non équivoques de la beauté de son génie, lorsqu'ayant entendu parler avec éloge des ouvrages de Léonard de Vinci, & de ceux de Michel-Ange, son concurrent à Florence, sa passion dominante pour la peinture le fit voler dans cette ville. Il y étudia si bien la maniere de ces deux grands hommes, que, changeant tout-à-coup celle qu'il avoit contractée chez Pierre Pérugin, son premier maître, il s'en forma dès-lors une particuliere qui lui devint propre. Avant que de quitter Florence, Raphaël étoit déja en possession de toutes les parties qui constituent le grand peintre. Un dessin correct & élégant, une excellente façon de draper, l'art de former de beaux grouppes, assez de perspective pour le temps où il vivoit, un pinceau aimable & soigné; voilà ce qui formoit le caractere des ouvrages de notre jeune artiste.

De si rares talents engagerent bientôt le pape Jules II, qui faisoit décorer alors les chambres de son palais du Vatican à Rome, de l'appeller auprès de lui. Le premier tableau que Raphaël y peignit étoit seul capable de l'immortaliser. Il représenta sur un des murs de la chambre appellée *de la Signature*, la Dispute du Saint-Sacrement. Il fit ensuite l'École d'Athenes, le Parnasse, & la Promulgation des Loix ; sujets intéressants, que Raphaël avoit choisis pour donner un libre essor à son vaste génie. Ces grands morceaux furent autant de chefs-d'œuvre qui mirent le dernier sceau à la réputation que notre peintre s'étoit justement acquise. Léon X, ayant succédé à Jules II, employa Ra-

phaël à peindre les Loges du Vatican, & les autres chambres de ce palais. Augustin Chigi, homme extrêmement riche & grand connoisseur, le chargea ensuite de la décoration de sa chapelle dans l'église de Sainte-Marie-du-Peuple, ainsi que des peintures de son palais dans le Longare. Ce fut dans cette maison que Raphaël représenta la fable de Psyché, roman ingénieux, qui lui fournit une belle occasion de développer toutes les graces de son pinceau.

A peu près vers ce même temps, le fameux Michel-Ange Buanorati, étoit occupé à peindre à Rome le plafond de la chapelle Sixte. Se frayant une route nouvelle & inconnue, ce grand peintre imagina de mettre dans ses compositions une maniere grande & terrible, dont jusques-là on n'avoit point eu d'exemple dans la peinture. Raphaël, parent & ami de Bramanté, architecte de la fabrique de Saint-Pierre, trouva le moyen d'entrer dans cette chapelle, malgré la défense expresse que Michel-Ange avoit faite d'y laisser entrer qui que ce soit, & sur-tout Raphaël, qu'il regardoit déja comme son antagoniste. Notre jeune peintre fut frappé d'étonnement à la vue de l'ouvrage de Michel-Ange; & dès-lors il changea sa maniere, pour s'approprier une partie de celle de ce grand homme, qui ne tarda pas à s'appercevoir de l'infidélité de l'architecte de cette chapelle, & de l'espece de larcin que lui avoit fait Raphaël. Car il régnoit entre ces deux hommes célebres une rivalité singuliere; & ce sentiment d'émulation qui les animoit l'un & l'autre, ne pouvoit manquer de tourner à l'avantage de la peinture, en ce que cela les rendoit plus difficiles sur leurs propres ouvrages. D'ailleurs, les différents caracteres de ces deux fameux rivaux influant sur leur maniere de peindre & sur leur goût particulier, occasionnoient des différences considérables dans leurs productions. Raphaël, né voluptueux & le cœur sensible, sacrifioit aux graces & à la belle nature; tandis que Michel-Ange, austere & mélancolique, ne méditoit que des idées graves & majestueuses. Aussi, quelque réputation que se soit ac-

quise le grand Michel-Ange, Raphaël paroît avoir joui d'une gloire plus complette & d'une fortune encore plus brillante. Il n'y eut aucun moment de vuide dans le cours de sa vie, & il ne laissa en mourant aucun ouvrage imparfait.

Enfin, il ne manquoit peut-être à Raphaël, pour devenir ce *peintre parfait*, qu'on peut regarder comme un être purement idéal, que d'avoir une meilleure couleur : on apperçoit même, dans ses derniers tableaux, qu'il s'occupoit entiérement de l'étude de cette partie si séduisante de la peinture. Eh! qui sçait, si ce grand peintre avoit vécu plus long-temps, s'il n'y seroit pas enfin parvenu ? Raphaël s'attacha principalement à l'antique; & il étudia avec le plus grand succès ces statues & ces bas-reliefs admirables, qui passent à juste titre pour les chefs-d'œuvre des plus fameux statuaires Grecs. Il sçut y appercevoir cette beauté de nature & cette perfection de dessin qui fait le caractere de l'antique, & qui devint ensuite celui de ses propres productions. Ce fut Raphaël qui fit revivre en Italie cet excellent goût d'ornements appellés *grotesques*, qu'on ne connoissoit plus depuis long-temps, & que ses recherches assidues lui firent découvrir dans les souterrains des Termes de Titus, dans les grottes & dans les autres monuments où son esprit lumineux & son goût naturel pour l'antique le conduisoient. Cette invention lui fut d'une grande utilité pour enrichir le palais du Vatican, d'une façon aussi nouvelle qu'elle est ingénieuse & susceptible d'une variété infinie. Raphaël sçut y introduire, entre les feuillages & les rinceaux d'ornements qui font la base de cette décoration, de petits cadres qui renferment des bas-reliefs de stuc, où il plaça diverses compositions de figures ; ensorte que ce mélange de la peinture avec la sculpture, joint à la diversité des sujets & à l'assortiment des couleurs, produit une composition des plus agréables, qui réjouit la vue & satisfait le goût des connoisseurs.

Raphaël étoit extrêmement honnête, modeste &

poli : la douceur de ses mœurs & de son caractere ; jointe à la grandeur de son génie & à la sublimité de ses talents, lui acquirent l'amitié de tout le monde. François I étoit un de ses admirateurs : il témoigna le plus vif empressement pour obtenir quelques-unes de ses productions. Raphaël, sensible à l'honneur que lui faisoit cet illustre restaurateur des arts, lui fit présent de plusieurs morceaux dignes de la réputation de celui qui donnoit, & de la générosité du grand prince qui recevoit. Parmi ces tableaux que Raphaël lui envoya, on remarque entr'autres le S. Michel & la sainte Famille, les plus beaux ornements du Cabinet du Roi. Ce grand peintre parvint enfin à un si haut degré de gloire & de faveur à la cour de Rome, que le cardinal Bibiena crut s'honorer en lui offrant sa niece en mariage ; mais l'attente d'un chapeau de cardinal, dont Léon X le flattoit depuis quelque temps, le détermina à refuser alors cette noble alliance.

Au milieu de tant de succès si brillants & si flatteurs pour une ame que la gloire aiguillonne, la mort enleva ce prince des peintres, dans la trente-septieme année de son âge, par une saignée faite mal-à-propos, dans une maladie qui ne provenoit que d'un épuisement de forces, occasionné par quelques excès avec les femmes, vers lesquelles son tempérament le portoit avec trop de violence. Ainsi mourut le plus grand, le plus sublime & le plus excellent peintre qui ait jamais paru depuis la renaissance des arts. Il fut porté avec tout le deuil & toute la pompe imaginable dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde, où il avoit desiré d'être enterré. Le célebre cardinal Bembo composa son épitaphe. Son corps avoit été exposé dans la même salle où il peignoit, avec son dernier tableau, qui est celui de la Transfiguration, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre, on pourroit presque dire de la peinture.

Selon M. d'Argenville, les dessins de Raphaël sont moins rares que ses tableaux ; il les donnoit libéralement à ses éleves. On sçait qu'il dessinoit presque tou-

jours pour leur donner de l'occupation. Quoique plusieurs personnes se soient efforcées de le contrefaire, son maniment de crayon, la hardiesse de sa main, ses graces, découvriront toujours leur originalité. Il se servoit ordinairement de crayon rouge; il croisoit ses hâchures très-proprement; & les contours coulants & ressentis de ses figures sont seuls capables de les faire connoître. Il a aussi dessiné au bistre, à l'encre de la Chine, rehaussée de blanc; mais il employoit ordinairement la plume avec beaucoup de légéreté, conduisant les hâchures de droite à gauche. Ses principaux ouvrages sont à Rome; mais ses tableaux de chevalet, quoique rares, sont répandus de tous côtés: leur fréquent changement ne permet pas de les indiquer. Le Roi possede vingt tableaux de cet artiste; on en voit aussi plusieurs chez M. le duc d'Orléans. On a beaucoup gravé d'après lui. L'abbé de Marolles compte sept cents quarante pieces; & il y en a davantage, si l'on comprend les planches en bois gravées par Andréa Andréassi de Mantoue, & Hugo da Carpi. Ses disciples les plus célebres sont Jules Romain, Jean-François Penni, Pellégrin de Modene, Perrin del Vaga, Polidore de Caravage, &c. &c.

RAPHAEL DE REGGIO, peintre, mort en 1580, étoit fils d'un paysan qui lui faisoit garder les oies. Son goût pour la peinture lui fit quitter ce vil emploi; il alla à Rome, où il prit des leçons de Frédéric Zuccharo, & devint un peintre très-habile. Ses tableaux sont au Vatican, à Sainte-Marie-Majeure, & dans plusieurs autres endroits de Rome.

RAPHELENGE *ou* RAULENGHIEN, (*François*) sçavant imprimeur, né à Lanoy dans le territoire de Lille en Flandres en 1539. Il commençoit ses humanités à Gand, lorsqu'il eut le malheur de perdre son pere, qui avoit bien voulu le faire étudier, malgré la médiocrité de sa fortune. Il ne trouva pas dans sa mere la même indulgence: elle le fit revenir dans sa patrie; & lui ayant déclaré ses intentions, il fut obligé de se

mettre dans le commerce. Il partit pour Nuremberg, où il entra chez un négociant, qui lui laissa des intervalles pour étudier. Il revint bientôt dans sa patrie, où il se présenta une occasion de faire un voyage à Paris : il la saisit avec empressement ; & , s'étant rendu dans cette ville, il y étudia les langues grecque & hébraïque sous le célebre Jean Mercier. Les études qui se font, pour ainsi dire, à la dérobée, font beaucoup d'impression : aussi Raphelenge avança-t-il considérablement dans la connoissance de ces langues. Il auroit profité plus long-temps des lumieres d'un si sçavant maître, sans les troubles qui s'éleverent alors en France. Il prit donc le parti de passer en Angleterre, & il enseigna quelque temps le latin & le grec à Cambridge.

La piété filiale l'ayant engagé à revoir sa mere, il passa à Anvers, afin d'y acheter quelques livres alors assez rares en Angleterre. Pendant son séjour dans cette ville, il prit du goût pour la correction des livres, & s'attacha à Plantin ; ainsi il ne pensa plus à retourner à Cambridge, où il étoit attendu. Plantin, charmé de la candeur, de la droiture & de l'ardeur du jeune Raphelenge, qui joignoit à tout cela beaucoup d'érudition, se l'attacha davantage par le mariage de sa fille ainée. Ce fut sur lui que Plantin se reposa du soin de corriger les épreuves de sa grande Bible royale, que ce dernier enrichit de remarques. Il contribuoit beaucoup à la beauté & à l'exactitude des éditions de livres en langues orientales. Sa modestie souffroit rarement qu'on annonçât à la tête des livres la part qu'il avoit eue à ces éditions. Il rendit encore de plus grands services à son beau-pere, lorsque, celui-ci s'étant retiré à Leyde pour y être plus tranquille, il se chargea du soin de toute l'imprimerie d'Anvers jusqu'en 1585, qu'il alla prendre la place de Plantin qui revint à son premier établissement.

Il ne fut pas plutôt arrivé à Leyde, qu'on lui offrit une chaire de professeur de langue hébraïque. Raphelenge s'acquitta de cet emploi d'une maniere satisfai-



ſante pour les chefs de l'univerſité & pour ſes auditeurs. Se voyant moins occupé, il donna ſes heures de loiſir à l'étude de l'arabe ; il alla même juſqu'à faire un ample dictionnaire de cette langue, avec le ſecours de Poſſel, & d'autres qui lui fournirent les livres que cet ouvrage demandoit. Il a compoſé encore pluſieurs ouvrages que nous ne rapporterons pas ici. Il étoit en commerce d'amitié avec beaucoup de ſçavants, mais entr'autres avec Juſte-Lipſe & Joſeph Scaliger. Raphelenge fut imprimeur de l'univerſité de Leyde. Nous ne parlons point ici de la beauté de ſes caractéres, & de l'exactitude à corriger les épreuves: il pratiquoit pour lui-même ce qu'il avoit fait pour ſon beaupere.

Il étoit ſimple dans ſes mœurs, ennemi du faſte & plein de douceur. Il étoit aſſez bon juge du mérite des ouvrages. Scaliger dit qu'il avoit condamné à l'oubli tous les ouvrages de Lipſe, à l'exception de celui qui eſt intitulé, *de Conſtantia.* Il a imprimé un grand nombre de livres, tant à Anvers qu'à Leyde, à la tête deſquels il mettoit toujours; *Ex Officinâ Plantinianâ, apud Franciſcum Raphelengium.* Enfin, après avoir travaillé long-temps pour l'utilité publique, & après avoir langui pendant trois ans de chagrin d'avoir perdu ſa femme, il fut attaqué d'une paralyſie qui le conduiſit au tombeau à l'âge de ſoixante-douze ans, en 1597. Il laiſſa trois fils & une fille. Les amateurs des langues orientales perdirent beaucoup à ſa mort, comme Joſeph Scaliger l'écrivit alors à Caſaubon, en lui apprenant la mort de Raphelenge. Ses enfants lui ſuccéderent dans l'imprimerie.

RATDOLT, (*Erhard*) imprimeur Allemand, natif d'Ausbourg, s'établit d'abord à Veniſe. La république des lettres lui eſt particuliérement redevable d'un des plus utiles uſages de l'imprimerie, celui d'imprimer les figures de mathématiques, gravées en bois, dans le corps même de l'ouvrage auquel elles ont rapport: c'eſt auſſi à lui, peut-être, qu'eſt due la maniere d'im-

primer de même, avec beaucoup de facilité, les lettres grises, les fleurons & les vignettes, qui auparavant ne se faisoient qu'à la main & au pinceau avec beaucoup de peine : & peut-être encore est-ce à lui qu'il faut attribuer l'invention & l'ordonnance des titres ou frontispices de livres, mis à la tête des volumes, & finissant par le nom de l'imprimeur ou du libraire, & par la date de l'impression; du moins voit-on clairement quelque chose de tout cela dans la plus ancienne de ses éditions connues : c'est celle d'un *Kalendarium*, dont le titre date de 1476, en petit in-folio, où il n'y a ni chiffres de pages, ni réclames, ni signatures.

Depuis 1476 jusqu'en 1478, il donna, en société avec quelques autres imprimeurs, diverses éditions qui ne le cedent en beauté à aucune de ce temps-là. Il en donna seul de pareilles depuis 1478 jusqu'en 1488, qu'il quitta Venise pour retourner à Ausbourg, sa patrie, où il continua d'imprimer jusqu'en 1505, comme on peut en juger par cet ouvrage ayant pour titre: *Romanæ Vetustatis Fragmenta, in augustâ Vindelicorum, ejusque diæcesi collecta & edita à Conrado Peutingero*, avec cette indication; *Erhardus Ratdolt, Augustensis, impressit, VIII. KLS.* Octobr. *M. D. V.* C'est un petit in-folio fort bien imprimé. Ratdolt n'avoit donné, pour ainsi dire, qu'un simple & léger essai de son secret d'imprimer les figures en même temps que les lettres, dans son édition du *Kalendarium* dont il est parlé ci-dessus: mais il usa pleinement de cette nouvelle invention dans son édition *de Euclidis Elementa geometrica, cum Commentariis Campani ;* & c'est dans l'Epître dédicatoire au doge Jean Mocénigo, qu'il y a ajoutée, qu'il nous apprend qu'il est l'inventeur de cet utile usage.

RAVI, (*Jean*) architecte & sculpteur du quatorzieme siecle, travailla pendant l'espace de vingt-six ans à la Cathédrale de Paris. Sa mémoire ne s'est conservée que par l'inscription qu'on voyoit dans cette église, près d'une petite figure de pierre qui le représentoit. Voici l'inscription entiere:

C'est maître Jean Ravy qui fut Masson de Notre-Dame de Paris par l'espace de vingt-six ans, & commença ces nouvelles histoires. Priez Dieu pour l'ame de lui. Et maître Jean le Boutelier, son neveu, les a parfaits l'an 1351.

On doit remarquer que le nom de *masson* se donnoit autrefois en France à tous ceux qui faisoient profession de bâtir, même aux plus habiles dans cet art. Du reste, nous croyons devoir donner ici quelques détails sur les dimensions de l'église de Notre-Dame.

La nef, la croisée & le clocher de cette église ont chacun trente-six pieds de large & cent deux pieds de haut. Les doubles aîles qui les environnent ont environ quarante-deux pieds de largeur, en y comprenant les pilastres. Les chapelles sont enfoncées de dix-huit pieds. La largeur totale de l'église, qui égale la longueur de la croisée, est par conséquent de cent quarante-quatre pieds, & la longueur de la grande nef est de deux cents quatre-vingt-dix pieds. On voit au-dessus des doubles aîles ou petites nefs de Notre-Dame, de larges galeries très-élevées, qui font le tour du chœur & de la principale nef: les voûtes qui les couvrent sont toutes en pierres de taille & d'une hardiesse singuliere. La principale façade est flanquée de deux tours quarrées qui ont deux cents quatre pieds de haut. Ce vaste édifice est tout de pierres de taille, & bâti sur pilotis; c'est ce qui le rend encore plus singulier, & qui a dû coûter des sommes immenses.

I. REBEL, (*Jean-Feri*) compositeur & premier violon des vingt-quatre de la Chambre du Roi, né à Paris en 1669, mort dans la même ville en 1747. Dès l'âge de huit ans il jouoit du violon à Saint-Germain-en-Laye, aux opéra représentés devant le Roi. Un jour qu'on faisoit une répétition générale en présence d'une partie de la cour, Lully s'étant apperçu d'un gros rouleau de papier de musique que le petit Rebel avoit dans sa poche, le prit, & l'ayant développé, vit que c'étoient les parties d'un acte d'opéra, de la composition

de cet enfant. Curieux d'entendre une production aussi précoce, Lully engagea son auditoire à rester, & dit au petit Rebel de distribuer les rôles & les parties de cet acte, & de le faire exécuter. On dressa une table dans l'orchestre, sur laquelle on le fit monter pour battre la mesure; & l'on parut très-content de sa musique. Quelques années après, il entra dans l'orchestre de l'opéra, où d'abord il joua du violon; ensuite il fut accompagnateur de clavessin; & en 1714 il devint batteur de mesure. Il a fait l'opéra d'*Ulysse*, & plusieurs symphonies exécutées à l'académie royale de musique, sçavoir; le Caprice, morceau qui lui fut demandé pour la sérénade que l'académie donne au Roi tous les ans à la S. Louis, aux Thuileries: il eut un succès prodigieux; & on le redonne depuis de temps en temps à l'opéra, pour réveiller le spectacle quand il languit. La demoiselle Prévôt imagina de danser cette symphonie; ce qui donna lieu à Rebel d'en composer d'autres. Ce musicien laissa une fille, qui épousa le célebre Lalande, & un fils dont voici l'article.

II. REBEL, (*François*) musicien, mort à Paris au mois d'Octobre 1775, âgé de soixante-quinze ans, hérita des talents de son pere pour la musique. Lié avec M. Francœur d'une amitié intime qui ne s'est jamais démentie, il a fait, conjointement avec lui, la musique de plusieurs opéra, parmi lesquels on distingue *Pyrame & Thysbé* en 1726, *Tarsis & Zélie* en 1728, *Scanderberg* en 1735, *les Augustales*, *la Félicité*, *Ismene*, *les Génies Tutélaires*, *Zélindor*, *le Prince de Noisy*. Quelques modernes reprochent à Rebel de s'être trop attaché au goût dominant dans son temps; mais les succès qu'ont toujours eus ses opéra, prouvent que cette critique est au moins hasardée. Ses talents furent récompensés comme ils le méritoient. Il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel, surintendant de la musique du Roi; & il partagea longtemps avec M. Francœur la direction & l'administration du spectacle de l'opéra.

REGIOMONTANUS, astronome & méchanicien, né en 1436, mort en 1476. Son vrai nom est *Jean Muller.* Il étoit de la petite ville de Konisberg en Franconie, d'où lui est venu celui de Jean de Regiomonté, ou de Regiomontanus, quelquefois de Montroyal. A peine avoit-il quatorze ans, qu'épris des charmes des mathématiques, & sur-tout de l'astronomie, il se mit sous la conduite de Purbach, qui jouissoit alors d'une grande réputation : il fut bientôt son disciple chéri, ou plutôt son compagnon. Pendant un séjour d'environ dix ans qu'il fit auprès de Purbach, c'est-à-dire jusqu'à la mort de celui-ci, il l'aida dans ses différents travaux. Il fit avec lui quantité d'observations, pour comparer les hypotheses de Ptolemée & des autres astronomes qui l'avoient suivi, & pour déterminer plus exactement les lieux des fixes & les moments des phénomenes. Il ne nous est cependant parvenu qu'un fort petit nombre de ces observations, sçavoir, celles des éclipses de lune des années 1457 & 1460, avec une autre de la planete de Mars, qu'ils trouverent éloignée de deux degrés du lieu où elle auroit dû se trouver suivant les tables.

Regiomontanus ne se borna pas à l'astronomie : presque toutes les autres parties des mathématiques lui furent également connues, & il en est peu qu'il n'ait illustré par des écrits. 1° Il commenta les livres d'Archimede, auxquels Eutocius n'avoit point touché. 2° Il défendit Euclide contre les imputations de Campanus & des Arabes, au sujet de la définition fameuse des quantités proportionnelles. 3° Il réfuta la prétendue quadrature du cardinal de Cusa. 4° Il écrivit sur les poids, sur la conduite des eaux, sur les miroirs ardents, &c. 5° Il perfectionna considérablement la trigonométrie ; & cette partie des travaux de Regiomontanus est une de celles qui lui font le plus d'honneur. Il excella aussi dans la méchanique. Ramus lui attribue des ouvrages si extraordinaires, qu'ils l'emportent encore sur les productions les plus merveilleuses de nos méchaniciens modernes. Telle est une mouche artifi-

cielle qui, sortant de la main de son maître, faisoit le tour d'une table, & venoit se reposer à l'endroit d'où elle étoit partie. Il parle encore d'un aigle qui, dit-on, alla au-devant de l'empereur, & qui l'accompagna jusqu'à l'entrée de la ville. Mais, comme le remarque M. Weidler, outre que cela n'est appuyé du récit d'aucun auteur contemporain, il y a de la crédulité à ajouter foi à de pareils contes. Ce qui a pu y donner lieu, est apparemment la grande réputation qu'eut Regiomontanus dans la méchanique, & le penchant du vulgaire vers tout ce qui porte le caractere de merveilleux. Ce que l'on sçait des inventions méchaniques de Regiomontanus, se réduit aux additions qu'il fit, avec Walther, à la fameuse horloge de Nuremberg, une des merveilles de son temps. Il avoit aussi commencé à faire exécuter une machine, qu'il nomme *Astrarium*. On doit probablement entendre par-là ce que nous appellons aujourd'hui un *Planétaire*. Ce devoit être une machine fort composée, à en juger par ce qu'il dit; car, après l'avoir annoncée comme étant entre les mains des ouvriers, il ajoute ces mots: *Opus plane pro miraculo spectandum.*

Une mort précipitée interrompit tous les projets utiles de Regiomontanus, en l'enlevant à la fleur de son âge. Après un séjour de quelques années en Italie, il retourna en Allemagne; &, en 1471, il avoit fixé son séjour à Nuremberg, où il avoit fait un disciple illustre dans la personne de Bernard Walther, l'un de ses citoyens. Il resta dans cette ville, partagé entre les travaux de son cabinet & ceux d'observer, jusqu'en 1475 qu'il retourna à Rome. Le motif de ce voyage fut l'invitation que lui fit le pape Sixte IV de travailler à la réformation du calendrier. Ce pontife ayant formé ce projet, personne ne lui parut plus capable de seconder ses vues que Regiomontanus: il lui fit de grandes promesses, & le nomma même à l'évêché de Ratisbonne. Regiomontanus partit donc, laissant Walther continuer ses observations à Nuremberg, & arriva à Rome en 1475. Il commençoit à former le plan de la

réformation projettée, lorsqu'il mourut. Ce fut au mois de Juillet de l'année 1476, que les mathématiques firent cette perte. Elle excita les regrets de tous les sçavants. Le pape lui fit faire de magnifiques obseques, & donner une sépulture au Panthéon. La cause de sa mort fut, dit-on, la critique qu'il avoit faite de la traduction de Ptolomée & de Théon, donnée par George de Trébizonde. Les fils de ce Grec ne purent digérer l'affront fait à la mémoire de leur pere, & s'en vengerent par le poison. Mais, quoique bien des auteurs l'aient répétée les uns après les autres, cette anecdote n'est fondée que sur des soupçons.

REGNAULDIN, (*Thomas*) sculpteur, né à Moulins en Bourbonnois, mort à Paris en 1706, âgé de soixante-dix-neuf ans, étant recteur de l'académie royale. Il fut éleve de François Anguier, sous lequel il fit des progrès qui donnerent de lui les plus heureuses espérances. Louis XIV l'envoya à Rome avec mille écus de pension. Regnauldin y fit un long séjour, ne négligea rien pour se perfectionner dans la sculpture, & revint enfin en France, où il travailla beaucoup. Ses principaux ouvrages sont, l'Automne & Faustine, dans les jardins de Versailles; l'enlevement de Cybele par Saturne, sous la figure du Temps, dans le jardin des Thuileries; &c. &c.

REMBRANT van RYN, peintre & graveur, dont le véritable nom de famille étoit *Gerretsz*, naquit en 1606 entre les villages de Leyerdorp & de Koukerck près de Leyde, & mourut à Amsterdam en 1674. Il étoit fils d'un meûnier, qui lui fit apprendre le dessin, & le plaça chez des maîtres qui le mirent en état de cultiver par lui-même les heureuses dispositions qu'il avoit reçues pour la peinture. Il se retira dans la maison de son pere, & s'y livra tout entier à l'étude réfléchie des grandes beautés de la nature. Ses progrès furent étonnants, & lui seul les ignoroit. Des connoisseurs lui conseillerent de porter à Amsterdam un tableau qu'il venoit d'achever: ce tableau lui fut sur le

champ payé cent florins. Cette somme manqua de faire tourner la tête au jeune artiste.

Cette époque fut celle des grands succès de Rembrant : l'appât du gain le fit travailler avec encore plus de zele & d'assiduité : il fit quelques portraits qui l'engagerent à faire plusieurs fois le voyage d'Amsterdam, & dont le débit flatteur & lucratif le détermina enfin à s'établir dans cette ville. Surchargé d'ouvrage & d'éleves, il loua un attelier spacieux, dans lequel il pratiqua des cabinets pour chaque éleve : il en fut plus tranquille, & ses éleves moins distraits. Il les faisoit presque tous commencer par le modele vivant.

Rembrant ne doutant plus de sa fortune, épousa par inclination une jolie paysanne de Rarex ou Ransdorx, dont il a souvent fait le portrait. C'est dans ce temps qu'il finissoit ses tableaux avec le plus de soin. Il acquit depuis plus de pratique & de promptitude ; mais plus il gagnoit, plus la soif insatiable de l'or augmentoit. Ce vice, qui ne diminue jamais avec l'âge, vint au point qu'il faisoit vendre ses estampes par son fils, comme s'il les lui eût dérobées. Par un raffinement d'avarice jusqu'alors inconnu, Rembrant faisoit imprimer ses gravures à moitié terminées : on les débitoit dans cet état ; il les finissoit ensuite, & c'étoit une nouvelle planche. Quand elle étoit usée, il y faisoit encore des changements, qui, pour la troisieme fois, procuroient la vente de ces estampes, quoiqu'à peu près les mêmes. Cet artiste convenoit de son défaut à cet égard, & il permettoit volontiers qu'on en badinât. Quelquefois ses éleves, pour tromper son avidité, peignoient des pieces de monnoie sur des cartes, & Rembrant les ramassoit. Il étoit le premier à rire de ces mauvaises plaisanteries. Ce peintre étoit singulier en tout. Il ne prenoit aucun maître pour guide ; & souvent, en faisant un tableau, il s'attachoit à finir avec le plus grand soin des parties indifférentes de sa composition, & négligeoit les principales, qu'il marquoit à peine par quelques traînées de brosse. Un jour, étant occupé à peindre une famille entiere dans un seul tableau,

tableau, qui étoit presque fini, on vint lui annoncer la mort de son singe : Rembrant, fort sensible à cette perte, le fit apporter; &, sans égard pour les personnes qu'il venoit de peindre, il fit le portrait de cet animal sur la même toile. Cette figure révolta ceux auxquels le tableau étoit destiné ; mais Rembrant ne voulut jamais l'effacer, & il aima mieux garder le tableau.

M. de Piles, & d'autres écrivains après lui, rapportent que Rembrant étoit à Venise vers l'an 1635 ou 1636. C'est une erreur produite par les dates, & par le nom de *Venise* que ce peintre mettoit au bas de quelques-unes de ses estampes, pour les faire vendre plus cher. Une autre de ses ruses étoit de menacer souvent les Hollandois de les quitter : tantôt il se disposoit à passer en Angleterre, tantôt en d'autres pays du Nord. On étoit toujours incertain du temps qu'il devoit rester à Amsterdam. Ces menées lui réussirent ; & l'on s'empressoit d'acheter ses estampes, à quelque prix qu'il les mît.

Sans doute Rembrant ne quitta point Amsterdam, depuis l'année 1630 qu'il s'y établit, jusqu'à sa mort, & il y fut plus occupé que tous les autres artistes ensemble. Il n'eut point d'autres enfants que son fils Titus, qui fut un de ses éleves, mais qui a vécu dans la plus grande obscurité. Son pere lui laissa de grands biens, & un fonds considérable de planches gravées & de tableaux.

Rembrant auroit été un plus grand peintre, si Rome eût été sa patrie, ou s'il en avoit fait le voyage. Il y auroit puisé les regles & le goût du beau, dont il s'est presque toujours écarté. Il n'a dû son talent qu'à la nature & à son instinct. Dessinateur médiocre, on peut le comparer aux plus grands maîtres pour la couleur, la touche & le clair-obscur. Il aimoit les grandes oppositions de la lumiere aux ombres, & en poussa très-loin l'intelligence. On croit que, pour l'acquérir, la tentative suivante lui a le mieux réussi. Son attelier, d'ailleurs assez sombre, étoit disposé de façon qu'il ne recevoit la grande lumiere que par un trou, comme dans la chambre noire : ce rayon vif tomboit, au gré

de l'artiste, sur l'endroit qu'il vouloit éclairer. Quand au contraire il vouloit rendre ses fonds clairs, il passoit derriere son modele une toile de la même couleur que le fond qu'il vouloit adopter. Cette toile étoit participante du même rayon qui éclairoit la tête, & marquoit sensiblement la dégradation, que le peintre augmentoit suivant ses principes.

Rembrant ébauchoit ses portraits avec précision, & une fonte de couleur qui lui étoit particuliere. Il revenoit sur cette préparation avec des touches de vigueur; & il chargeoit les lumieres d'épaisseurs si considérables, qu'on auroit dit qu'il avoit voulu plutôt modeler que peindre. On cite sur-tout de lui une tête, où le nez, dit-on, étoit presque aussi saillant que celui qu'il avoit copié d'après nature. Cette maniere de peindre le portrait n'étoit pas du goût de tout le monde; mais Rembrant s'en embarrassoit fort peu. Il dit un jour à quelqu'un qui s'approchoit de fort près pour voir ce qu'il peignoit, qu'*un tableau n'étoit pas fait pour être flairé, & que l'odeur de la couleur n'étoit pas saine.* Ses portraits étoient d'une ressemblance frappante, & il saisissoit le caractere de chaque physionomie. Il imitoit si fidélement la nature, qu'il sembloit que ses têtes s'animassent & sortissent de la toile.

Tout ce que Rembrant a composé est sans noblesse, mais plein d'expression: c'est un génie plein de feu, mais qui n'avoit nulle élévation. Tout est chaud dans ses ouvrages; & il a sçu, par une entente admirable du clair-obscur, produire presque toujours des effets éclatants dans tous ses tableaux. On voit plusieurs de ses ouvrages en France; le Roi possede deux morceaux de ce peintre, & M. le duc d'Orléans, six. Nous ne parlerons pas des autres qui sont dispersés de toutes parts. Le célebre Gerard Dow fut un de ses éleves. Quant à ses estampes, voici le jugement qu'en porte un artiste connu, qui a bien voulu se charger de revoir le plus grand nombre des articles de ce Dictionnaire concernant les graveurs.

Incorrect, mais plein de génie, Rembrant sçut ré-

pandre dans ses estampes la même harmonie, la même chaleur & la même intelligence du clair-obscur que dans ses tableaux. Sa pointe libre & pittoresque négligea les principes de l'art; mais une touche légere, spirituelle, expressive, offre des beautés qui seront toujours les délices des connoisseurs. Il ne faut point dissimuler cependant que le prix excessif, occasionné par la rareté de quelques-unes des estampes de cet artiste, ne soit une espece de manie calcographique. Il est tel portrait de Rembrant, qui n'est point terminé, & qui coûte onze cents livres: celui de bourguemestre Six est un des plus rares; il se vend huit à neuf cents livres. Quelques petits croquis de paysages, peu intéressants, valent 600 livres, uniquement parce que les épreuves sont en petit nombre. Ainsi tel amateur aura l'œuvre de Rembrant: il lui manquera une piece ou deux, les plus médiocres à la vérité, mais les plus rares; il ne jouit plus; ce qu'il possede n'a plus de charmes; &, ses desirs irrités par cette privation, il sacrifiera gaiement une somme considérable, ou cinquante estampes qui sont les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, pour se procurer celles qui lui manquent, & qu'il rougiroit d'avoir dans ses porte-feuilles, si elles ne portoient pas le nom de Rembrant. Quoi qu'il en soit, cette passion ne me paroît pas plus ridicule que celle des bibliomanes, & semble être même plus excusable. Le nombre des estampes de Rembrant est considérable; on en compte environ trois cents quatre-vingts, parmi lesquelles on trouve son portrait, qu'il a gravé plusieurs fois, de même que celui de sa femme.

RENALDINI, (*Jean*) ingénieur Italien, natif d'Ancône, mort en 1620. Il fut employé en France, dans les Pays-Bas, dans le Milanez, dans le royaume de Naples, à Malthe & ailleurs; & par-tout il acquit la réputation d'un homme très-habile, & très-capable de remplir les emplois qu'on lui confioit. Il ne nous reste qu'un seul des ouvrages qu'il avoit composés.

RENAU D'ELISAGARAY, (*Bernard*) ingénieur, né dans le Béarn en 1652, mort en 1719. Il apprit les mathématiques, & les appliqua sur-tout aux usages de la marine. M. Colbert du Terron, intendant de Rochefort, le fit connoître de M. de Seignelai, qui devint bientôt son protecteur. Celui-ci lui procura, en 1679, une place auprès de M. le comte de Vermandois, amiral de France, qu'il devoit entretenir sur tout ce qui appartient à cette importante charge. Il en eut une pension de mille écus. Louis XIV, voulant perfectionner les constructions de ses vaisseaux, ordonna à ses généraux de mer de se rendre à la cour avec les constructeurs les plus habiles, pour convenir d'une méthode générale qui seroit établie dans la suite. M. Renau eut l'honneur d'être appellé à ces conférences, qui durerent trois ou quatre mois. M. de Seignelai y assistoit toujours; &, quand les matieres étoient suffisamment préparées, M. Colbert y venoit pour la décision, & quelquefois le Roi lui-même. Tout se réduisit à deux méthodes; l'une, de M. Du Quesne, homme célebre dans la marine; l'autre, de M. Renau, jeune encore & sans nom. La concurrence seule étoit une assez grande gloire pour lui; M. Du Quesne, en présence du Roi, lui donna la préférence, & tira plus d'honneur d'être vaincu par son propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

Sa Majesté ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelai, M. le chevalier de Tourville, depuis maréchal de France, & M. Du Quesne le fils, à Brest & dans les autres ports, pour y exécuter en grand ce qui avoit été fait en petit devant Elle. M. Renau n'instruisit pas seulement les constructeurs, mais encore leurs enfants, & les mit en état de faire, à l'âge de quinze ou vingt ans, les plus gros vaisseaux, qui demandoient auparavant une expérience de vingt ou trente années. En 1680, les Algériens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger; ce qui ne se pouvoit faire que de dessus des vaisseaux, & paroissoit absolument impraticable;

car jusques-là il n'étoit tombé dans l'esprit de personne que des mortiers pussent n'être pas placés à terre, & se passer d'une assiette solide. M. Renau osa inventer les galiotes à bombes. On chargea l'inventeur de faire construire ces nouveaux bâtiments, deux à Dunkerque, & trois au Havre. Il s'embarqua sur ceux du Havre, pour aller prendre ceux de Dunkerque; &, comme on doutoit encore qu'ils pussent naviguer avec sûreté, celui qu'il montoit, les deux autres étant déja arrivés à Dunkerque, fut battu, presqu'à l'entrée de la rade, d'un coup de vent des plus furieux, & le plus propre qu'on pût souhaiter pour une épreuve incontestable. L'ouragan renversa un bastion de Dunkerque, rompit les digues de Hollande, submergea quatre-vingt-dix vaisseaux sur toute la côte; & la galiote de M. Renau, cent fois abymée, échappa contre toute apparence sur les bancs de Flessingue, d'où elle alla à Dunkerque.

Il se rendit devant Alger avec ses cinq bâtiments de nouvelle fabrique, déja bien sûr de leur bonté: il ne s'agissoit plus que de leurs opérations; & c'étoit le dernier retranchement des incrédules ou des jaloux. Ils eurent sujets d'être bien contents d'une premiere épreuve. Un accident fut cause qu'une carcasse que M. Renau vouloit tirer mit le feu à la galiote toute chargée de bombes; & l'équipage, qui voyoit déja brûler les cordages & les voiles, se jetta à la mer. Les autres galiotes & les chaloupes armées, voyant ce bâtiment abandonné, crurent qu'il alloit sauter dans le moment, & ne perdirent point de temps pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis, major, voulut voir s'il n'y avoit plus personne, & si tout étoit absolument hors d'espérance. Il força, l'épée à la main, l'équipage de sa chaloupe à nager, & vint à la galiote, sauta dedans, & vit sur le pont M. Renau travaillant, lui troisieme, à couvrir de cuir verd plus de quatre-vingts bombes chargées; rencontre singuliere de deux hommes d'une rare valeur, également étonnés, l'un, qu'on lui porte du secours, l'autre, qu'on se soit tenu

en état de le recevoir, & peut-être même de s'en passer. M. de Remondis alla dans le moment aux chaloupes, & les fit revenir. On jetta dans la galiote deux cents hommes; &, quoiqu'en même temps trois cents pieces d'artillerie de la ville, sous le feu desquelles elle étoit, tirassent dessus, on vint à bout de la sauver.

Le lendemain, M. Renau, plus animé par ce mauvais succès, obtint de M. Du Quesne, qui commandoit, que l'on fit une seconde épreuve. On remit les galiotes près de terre; on bombarda toute la nuit. Un grand nombre de personnes furent écrasées dans les maisons: la confusion fut horrible aux portes de la ville, d'où tout le monde vouloit sortir à-la-fois, pour se dérober à un genre de mort imprévu; & les Algériens envoyerent demander la paix. Mais les vents & la mauvaise saison vinrent à leur secours; & l'armée navale ramena en France les galiotes à bombes, victorieuses, non pas tant des Algériens, que de leurs ennemis François. Le Roi en fit faire un plus grand nombre, & forma pour elles un nouveau corps d'officiers d'artillerie & de bombardiers, dont les rangs avec le reste de la marine furent réglés. Une seconde expédition d'Alger termina cette guerre; & les galiotes à bombes, qui foudroyerent Alger, en eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux mortiers qui chassoient les bombes plus loin, & jusqu'à dix-sept cents toises.

Il se crut dégagé de la marine après la mort de M. l'Amiral, à qui il étoit attaché; il demanda au Roi & obtint la permission d'aller joindre M. de Vauban en Flandres. Le Roi le destina à servir, en 1684, au siege de Luxembourg; mais l'expédition de Genes ayant été résolue, M. de Seignelai, qui la devoit commander, jugea que M. Renau lui étoit nécessaire, & le redemanda au Roi. Après le bombardement de Genes, il fut envoyé à M. le maréchal de Bellefonds, qui commandoit en Catalogne, & qui lui donna la conduite du siege de Balaguiers, que M. Renau lui livra au bout de quatre jours. De-là il retourna trouver

M. de Vauban, qui fortifioit les frontieres de Flandres & d'Allemagne. La vue continuelle des ouvrages de ce sublime ingénieur, & de la maniere dont il les conduisoit, auroit seule suffisamment instruit un disciple aussi intelligent que M. Renau ; mais de plus le maître, passionnément amoureux du bien public, ne demandoit qu'à faire des éleves qui l'égalassent. En 1688 ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le siege sous les ordres de Monseigneur ; &, parce que le Roi écrivit à Monseigneur de ne pas permettre que M. de Vauban s'exposât, ni qu'il mît seulement les pieds à la tranchée, M. Renau, qui avoit sa part aux projets, eut de plus tout le soin de l'exécution & tout le péril. Il conduisit ensuite les sieges de Manheim & de Frankandal. On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie si agitée & si guerriere il faisoit un livre. Il y travailloit cependant, puisqu'en 1689 parut sa *Théorie de la Manœuvre des Vaisseaux*.

En 1689, la France étant entrée dans une guerre où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au Roi, contre l'opinion générale, & sur-tout contre celle de M. de Louvois, que la France étoit en état de tenir tête sur mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son courage pouvoit d'abord rendre suspecte l'audace de ses idées ; mais il les prouva si bien, que le Roi en fut convaincu, & fit changer tous les vaisseaux de cinquante ou soixante canons qui étoient sous les chantiers, pour n'en faire que de grands, tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même temps, ou exposa de nouvelles évolutions navales, des signaux, des ordres de bataille, & fit voir au Roi des représentations très-exactes en petits vaisseaux de cuivre, qui imitoient jusqu'aux différents mouvements des voiles. Tant de vues nouvelles & importantes qu'il avoit données, celles que son génie promettoit encore, ses services continuels relevés par des actions brillantes, déterminerent le Roi à lui donner une commission de capitaine

de vaisseau, un ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les conseils généraux, &, pour comble d'honneur, une inspection générale sur la marine, & l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'inventeur, le tout accompagné de 12000 livres de pension. M. de Seignelai étant mort, M. de Pontchartrain, alors contrôleur général, & depuis chancelier de France, eut la marine. M. Renau, inconnu au nouveau ministre, ne se fit point présenter à lui, & ne songea qu'à retourner servir avec M. de Vauban, vers qui un charme particulier le rappelloit.

En 1693 le projet de la campagne navale, dressé par les officiers généraux, &, après bien des délibérations, approuvé par le Roi lui-même, fut communiqué par son ordre à M. Renau, qui eut la hardiesse de lui refuser nettement son suffrage, & d'en présenter un autre à la place. Il est vrai qu'il se fit soutenir par M. de Vauban, qui entra pleinement dans sa pensée; & il fallut céder aux raisons de M. Renau. Ce changement prévint tous les mauvais événements qu'on auroit eu à craindre, & valut à M. de Tourville la défaite du convoi de Smirne & la prise d'une partie des vaisseaux. Nous n'entrerons pas dans tous les autres détails de sa vie, qui n'auroient qu'uu rapport indirect avec le plan que nous nous sommes proposé; & nous nous contenterons d'ajouter qu'ayant l'honneur d'être connu & fort estimé de M. le duc d'Orléans, régent, il fut fait, après la mort de Louis XIV, conseiller du conseil de marine, & grand'croix de l'ordre de S. Louis. Comme il étoit sujet depuis un temps considérable à une rétention d'urine, il alla aux eaux de Pougues au mois de Septembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fievre survint, la rétention augmenta; & cet homme célebre fut enlevé à sa patrie, qu'il avoit si utilement servie.

RENÉ D'ANJOU, roi de Naples & de Sicile, & comte de Provence, peintre, poëte & musicien, vivoit dans le quinzieme siecle. Ce prince avoit un goût

extraordinaire pour tous les beaux-arts : il recevoit dans sa cour tous les Troubadours, composoit des chansons assez délicates pour le temps où il vivoit, les ornoit même d'une musique analogue, & faisoit des tableaux qui étoient une des plus belles décorations de ses appartements & de ses chapelles. Sa grande passion étoit d'établir des processions, pour lesquelles il n'épargnoit ni soins, ni dépenses. Celle d'Aix, qui subsiste encore aujourd'hui le jour de la Fête-Dieu, fut instituée par ce prince. Il se faisoit une occupation si sérieuse de ces cérémonies ecclésiastiques, qu'étant en Provence, & ayant reçu des lettres du prince de Calabre son fils, qui lui demandoit un prompt secours, il écrivit pour toute réponse qu'il avoit bien autre chose à faire, & qu'il travailloit actuellement à régler la marche d'une procession.

RENI GUIDO, peintre. *Voyez* GUIDE.

RESTOUT, (*Jean*) peintre du Roi, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1768. Il devoit le jour à Jean Restout, excellent peintre, & à Marie-Magdeleine Jouvenet, sœur du célebre Jouvenet, près de qui elle se perfectionna dans la peinture qu'elle exerça avec beaucoup de succès. Ayant perdu son pere dès son enfance, Restout trouva dans son oncle, auprès duquel il resta jusqu'à sa mort arrivée en 1717, tous les secours qui pouvoient l'élever à la perfection de son art. On lui rendit bientôt justice. Cet artiste fut reçu à l'académie en 1720. Il parvint successivement à toutes les dignités de l'académie. Il fut adjoint à professeur, professeur, adjoint à recteur, recteur, directeur, ancien directeur & chancelier. Carle Vanloo ayant été nommé premier peintre du Roi avant la fin du directorat de Restout, ce dernier, aussi modeste qu'incapable de tout sentiment d'envie, voulut, en rendant honneur à son confrere, lui céder sa place de directeur; mais Vanloo ne le souffrit pas, & ce trait fait également l'éloge de tous deux. Il est vrai que la modestie étoit le partage de cet habile artiste. On rap-

porte qu'étant agrégé à l'académie, il continuoit avec assiduité l'étude d'un modele, & présentoit, comme à l'ordinaire, son dessin au professeur, qui, ne regardant que le dessin, dit son avis, & marqua son approbation; mais à peine eut-il envisagé l'éleve, qu'il lui fit des excuses: *Monsieur*, lui répondit Restout en rougissant, *je n'ai pas fait assez de progrès depuis quatre jours que j'ai l'honneur d'être agrégé à l'académie, pour que vous cessiez de me donner les avis que vous me donniez avant cette époque. L'unique grace que j'ai à vous demander, c'est de vouloir bien me les continuer.*

La composition de Restout étoit noble, mâle, & disposée pour de grands effets. Il sçavoit y établir ces oppositions sçavantes & raisonnées, ces heureux balancements des masses, des formes, des ombres & des lumieres, ainsi que des couleurs. Son génie le portoit aux grands sujets, qui lui donnoient lieu de déployer tout son art, dont il possédoit presque toutes les parties à un degré supérieur : aussi a-t-il plus travaillé pour les églises que pour les cabinets. Ce n'est pas qu'il n'eût du goût pour les sujets d'agrément; mais la qualité d'éleve de Jouvenet lui avoit donné de la prédilection pour le genre noble & sérieux de cet illustre artiste. La maniere de Restout étoit large, & ne s'asservissoit guere aux détails, qui néanmoins, à l'œil du spectateur, ne sembloient pas avoir été négligés. Sa méthode, pour nous servir des expressions de l'art, étoit de faire de peu. On remarque dans tous ses tableaux cette grande intelligence avec laquelle il sçavoit s'élever au dessus d'une froide manœuvre ; on y admire les principes d'une perspective sûre, tant linéale qu'aérienne, & fondée sur la parfaite connoissance qu'il avoit de l'amitié des tons, de leurs réfractions, & des opérations de la lumiere sur les objets. Personne n'a possédé mieux que lui cette rare & excellente partie de son art, qui consiste à donner de la profondeur à une superficie plate, & d'environner d'air toutes ses figures. Cependant sa couleur, quoique belle, suave & vigoureuse, est fort éloignée de cette magie dont Van-

loo sçavoit animer son coloris ; & notre école Françoise est, en général, très-inférieure encore, pour cette partie de la peinture, aux écoles Vénitienne & Flamande.

Un des plus riches tableaux de Restout, quoiqu'il ait un peu souffert aujourd'hui, est celui que l'on voit à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, & qui représente S. Paul imposant les mains à Ananie. Peu de temps avant sa mort, lorsque Louis XV vint à Paris pour poser la premiere pierre de l'église de Sainte-Genevieve, Sa Majesté témoigna le plaisir que lui faisoit éprouver le beau plafond peint par cet artiste dans la bibliotheque de cette maison. Cet éloge si flatteur & si imprévu porta dans son cœur les sentiments de la joie la plus pure & de la reconnoissance la plus tendre. Rouen, sa patrie, possede aussi beaucoup de ses tableaux, parmi lesquels on admire sur-tout celui qui est placé au grand autel des Augustins, & dont le sujet est une Présentation de la Vierge. Restout étoit irréprochable dans sa conduite & dans ses mœurs, d'une religion épurée : il n'étoit pas moins admiré des connoisseurs dans son art, que cher aux gens de mérite dans la société. Il a laissé un fils qui le remplace très-heureusement.

REVEL (*Jean*) peintre & dessinateur, né à Paris en 1684. Il étoit fils de Gabriel Revel, peintre du Roi, dont le fameux le Brun s'étoit servi dans la composition des tableaux que Louis XIV lui avoit ordonnés pour Versailles, & qui mourut à Dijon où il s'étoit rétiré avec sa femme & ses enfants. Jean Revel vint à Lyon en 1710. Il y fit d'abord des portraits & des tableaux d'histoire, qui le laisserent dans une médiocrité de fortune & de réputation dont il ne seroit jamais sorti, s'il n'eût écouté son talent pour les dessins de la fabrique de cette ville : il les a portés en effet au plus haut point de perfection. C'est à lui qu'on est redevable des points rentrés, pour faire les couleurs. Cet art consiste à mêler les soies dont les nuances coupent trop ; de façon que, quoique mises seches

& dures l'une à côté de l'autre, en allongeant un point de la couleur brune dans la couleur claire, & un point de la couleur claire dans la brune, l'endroit de cette jonction devient plus doux en participant des deux teintes, & ôte la dureté de la nuance, si contraire à l'effet de la nature. De ce mélange ingénieux, inconnu jusqu'à lui, est venue cette harmonie & ce coup d'œil flatteur dans les étoffes, qui surpasse quelquefois l'éclat de la peinture, & qui a mérité à la fabrique de Lyon la supériorité dont elle jouit. C'est encore lui qui a trouvé le secret de placer les ombres du même côté, & de produire de vrais tableaux sur ces étoffes. Personne n'a dessiné en ce genre avec plus de graces que lui ; sa composition étoit noble & hardie, ses nuances parfaites : il sert encore de modele aux plus habiles dessinateurs, qui le regardent comme leur Raphaël. Il est mort à Lyon en 1751.

REYN, (*Jean* DE) peintre, né à Dunkerque en 1610, fut élevé dans l'école de Vandyck. Il suivit son maître en Angleterre, & on est certain qu'il ne le quitta qu'à sa mort. Il est vrai que ce peintre n'est connu en Flandres que depuis ce temps-là, & que ses ouvrages ne portent point de dates antérieures. De Reyn étoit d'une grande timidité : il n'eut point d'autres défauts ; mais celui-ci lui fit perdre sa fortune. Le maréchal de Grammont voulut le faire connoître. Il l'emmena avec lui à Paris, le logea dans son hôtel, & lui fit faire un tableau pour porter à la cour. Ce tableau fut à peine commencé, que de Reyn se sauva de Paris sans rien dire, & jamais il ne voulut y retourner. On conte qu'un domestique lui ayant volé quelques chemises, il avoit été trouver le duc de Grammont, lui demander son congé, & lui dire tout effrayé, que s'il n'étoit point à l'abri de vol dans une si grande maison, sa vie ne seroit point en sûreté dans Paris. Jean de Reyn s'établit à Dunkerque ; il y épousa Françoise Duys, & fut très-employé à embellir les églises, & à peindre le portrait. Si Jean de Reyn est

peu connu, c'est que ses ouvrages sont presque toujours pris pour ceux de son maître. Personne ne l'a approché de plus près, & personne ne l'a mieux égalé en mérite : c'est la même fonte de couleur, la même touche, la même délicatesse. Son dessin est aussi correct; ses mains sont dessinées d'une pureté singuliere. Il étoit noble dans ses compositions, peut-être un peu confus; mais il avoit d'ailleurs une très-grande maniere. Ses draperies sont larges & bien pliées; le clair-obscur est bien entendu dans tout ce qu'il a peint.

RHEITA, (*le Pere*) capucin, vivoit avant le milieu du seizieme siecle. Selon l'opinion vulgaire, ce religieux est le premier qui ait fait mention expresse du télescope astronomique. Mais cette opinion est mal fondée, & ceux qui lui ont donné crédit n'avoient pas lu la *Rosa Ursina* du pere Scheiner, publiée en 1630. C'est, à mon avis, dit l'auteur de l'*Histoire des Mathématiques*, ce Pere qui le premier a reconnu distinctement par l'expérience l'effet d'un oculaire convexe, substitué à un concave : « Si vous appliquez, dit-il, » au tube deux lentilles semblables, c'est-à-dire toutes » deux convexes, & que vous y approchiez l'œil de » la maniere convenable, vous verrez tous les objets » terrestres, renversés à la vérité, mais augmentés, » & avec une clarté & une étendue considérables : » vous verrez de même les astres; &, comme ils sont » ronds, leur renversement ne nuira point à leur con- » figuration. » Plus loin, il donne la construction du télescope à trois verres qui redresse les objets, & dont le principe fut connu à Kepler, comme l'avoit été celui du télescope astronomique. Il dit enfin dans le même endroit, qu'il y avoit treize ans qu'il s'étoit servi de deux verres convexes, dans une observation qu'il avoit faite devant l'archiduc Maximilien. Ainsi l'on ne peut s'empêcher de reconnoître le P. Scheiner, comme le premier qui ait réduit en pratique la théorie de Kepler, sur ces deux nouveaux télescopes.

Il est vrai qu'un observateur Napolitain, nommé

Fontana, revendique l'invention du télescope astronomique, aussi-bien que celle du microscope. Il prétend avoir trouvé le premier dès l'année 1608, & il rapporte le certificat d'un ami, qui dit lui en avoir vu faire usage vers l'an 1614. Mais ces sortes de réclamations tardives sont toujours mal accueillies, à moins de preuves bien convainquantes. Il est dans la république des lettres, comme dans la société, une sorte de prescription contre laquelle on n'est point reçu à revenir. Ces inventeurs avares, qui font mystere de ce qu'ils ont trouvé, méritent de n'en être plus crus, lorsque d'autres, trouvant les mêmes choses, les préviennent, & en font part à la société.

Pour revenir au P. Rheita, il paroît que c'est lui qui est l'auteur d'une certaine combinaison de verres propres à redresser les objets, & à les empêcher d'être un peu courbes sur les bords, d'être sujets aux couleurs de l'iris, & de faire paroître les impressions du premier oculaire; car, après avoir décrit un télescope à trois verres, il en annonce un autre sous des lettres transposées, qu'il expliqua dans la suite. Leur sens est que quatre verres convexes redressent mieux les objets, & que, de ces quatre verres, trois sont les oculaires, & un autre l'objectif. Le P. Rheita eut raison de dire que ce télescope redresse mieux les objets. A quelque différence près de clarté, il jouit des mêmes avantages que le télescope astronomique.

Au reste, de toutes les formes de télescope qu'on a imaginées, il n'y en a que trois qui remplissent toutes les vues qu'on peut se proposer; à sçavoir, le batonique, l'astronomique & le terrestre. Le premier est excellent pour les petites distances; le second est plus commode pour les observations célestes; & le dernier est tout ce qu'on peut desirer de mieux pour regarder les objets qu'il importe de voir dans leur situation naturelle. Il y a cependant quelques autres formes de télescopes à cinq verres convexes ou davantage, qu'on trouve décrits dans Deschales. Si quelquefois il y en a eu de cette sorte qui aient été estimés pour leur

bonté, cela vient de l'excellence des verres dont ils étoient composés; & ils auroient encore été meilleurs, s'ils eussent été plus simples, comme l'astronomique ou le terrestre. Hévélius fait aussi mention d'un télescope à deux objectifs convexes, & un oculaire concave. Il avoit déja été décrit par Syrturus dans son *Telescopium ;* mais il est visible que ces deux objectifs équivalent à un seul, & que ce n'est là qu'un télescope batavique : cette disposition peut néanmoins avoir des avantages dans certaines circonstances.

M. Molyneux fait beaucoup d'éloges d'un télescope astronomique à deux objectifs, & il l'appelle *Télescope nocturne*, à cause qu'on l'employoit principalement dans les observations de nuit. En effet, comme chacun des objectifs appartient alors à une sphere double de celle dont l'objectif unique auroit été portion, on peut lui donner une ouverture environ double en surface de celle de ce dernier, ce qui peut être commode pour considérer des objets peu éclairés. Il y a une autre combinaison de verres, proposée par quelques opticiens, dans la vue de faire servir un objectif médiocre à peindre une image beaucoup plus grande que ne le comporte la longueur de son foyer. Ils vouloient qu'un peu avant le foyer, on adaptât un verre concave dans un certain éloignement, afin qu'en retardant la réunion des rayons, il agrandît l'image de l'objet. L'oculaire devoit être convexe, comme dans le télescope astronomique. Cette composition est ingénieuse, & bonne dans la théorie; mais la pratique y a fait reconnoître des défauts, de sorte qu'on l'a rejetté. Il ne nous faut pas oublier ici le télescope binocle, autre invention du P. Rheita, & qu'un opticien de son ordre (le P. Chérubin d'Orléans) a tenté de mettre en crédit plusieurs années après. Ce sont deux télescopes égaux, & disposés de maniere qu'on mire à-la-fois au même objet.

RHYCUS & THÉODORUS, architectes, vivoient sept cents ans avant Jesus-Christ. Rhycus étoit de Sa-

mos. Il travailla avec son fils Théodorus à la réédification du temple de Junon, que les Argonautes avoient jadis élevé dans sa patrie. Vitruve nous apprend qu'il subsistoit encore de son temps une description très-exacte de ce temple Dorique, faite par Théodorus, où il rendoit compte de sa construction. Le même architecte fit construire à Samos, avec Zoïlus & Rholus, un labyrinthe soutenu par quarante colonnes colossales. Ce vaste édifice étoit si bien entendu, que Pline le préféroit au labyrinthe de Crete, & même à celui d'Egypte. Théodorus bâtit encore à Lacédémone un monument que l'on appelloit *lieu à l'ombre*, qui étoit, suivant toutes les apparences, un beau portique. Cet artiste excelloit daus la sculpture. Il passe pour l'inventeur de la regle, du niveau, du tour & des serrures.

RIBÉRA, peintre. *Voyez* ESPAGNOLET.

I. RICCI, (*François*) peintre & architecte de Philippe IV & de Charles II, rois d'Espagne, né à Madrid, mort à l'Escurial en 1684, âgé de soixante-dix-sept ans. On voit de lui à Madrid plusieurs tableaux qui font honneur à ses talents; mais ce qui le distingue le plus, est la construction de l'église de Tolede, monument admirable & parfait, dit un auteur Espagnol, & dans lequel il fut aidé par Carreno, Mantuano & Escalante. Cet artiste a laissé un grand nombre de dessins qui frappent par la facilité avec laquelle ils sont exécutés, mais qui sont un peu incorrects, parce qu'il avoit le défaut de ne jamais revenir sur ses productions, disant qu'on n'auroit jamais fini, si l'on vouloit se régler sur les idées de perfection que l'esprit conçoit.

II. RICCI, (*Sébastien*) peintre, né à Belluno en 1659, mort à Venise en 1734, âgé de soixante-quinze ans. Tout ce qu'avoient de beau Florence, Bologne, Modene & Parme, l'occupa tour-à-tour. Il vint demeurer à Milan, où il ne fut pas long-temps sans se faire connoître. Venise lui parut mériter son attention,

&

& il y travailla pendant trois années. Toutes ſes études, tous ſes ouvrages, furent approuvés, & lui mériterent l'eſtime des connoiſſeurs. Cet artiſte, grand dans ſes penſées, avoit un génie fertile, de belles ordonnances, de l'harmonie, beaucoup de franchiſe, & un grand coloris, quoiqu'un peu noir. Né pour le travail, il entreprenoit pluſieurs ouvrages à-la-fois; ce qui l'avoit obligé de peindre tout de pratique, & de ſuivre ſon caprice. Pour faire ſortir davantage ſes figures & leur donner plus de relief, il mettoit des touches brunes à côté des contours, & fouilloit extrêmement ſes draperies; ce qui rendoit ſouvent ſa peinture un peu dure. S'il avoit voulu conſulter la nature, ſes figures ſeroient plus correctes. Quand on critiquoit ſes ouvrages, il diſoit que *c'eſt reſpecter un bon ouvrage, que de le contredire; les autres ne méritent pas cet honneur.* On a gravé d'après lui.

RICCIARELLI, peintre & ſculpteur. *Voyez* VOLTERRE.

I. RICCOBONI, (*Louis*) comédien, né à Modene, mort à Paris en 1755, âgé de ſoixante-dix-neuf ans; il étoit fils d'un comédien célebre; &, dès l'âge de vingt-deux ans, il devint directeur de troupe. Chargé par M. le duc d'Orléans, régent, de former une troupe de comédiens Italiens, il vint avec eux en France en 1716, & joua long-temps ſous le nom de *Lélio*. Quoique les graces Françoiſes manquaſſent à cet acteur, ſon air ſombre ſervoit à peindre les paſſions triſtes & outrées; auſſi jamais perſonne ne les a-t-il mieux caractériſées. C'étoit d'ailleurs un homme d'eſprit & de mérite; & il a compoſé un grand nombre de pieces italiennes, & d'autres mêlées de ſcenes françoiſes. S'étant retiré, ainſi que ſa femme & ſon fils, avec la penſion, il alla à la cour du duc de Parme, qui lui donna l'intendance de ſa maiſon; mais, à la mort de ce prince, il revint en France, où il reſta juſqu'à ſa mort.

II. RICCOBONI, (*Hélene-Virginie* Balletti, dite *Flaminia*) actrice du théâtre Italien, née à Ferrare en 1686, morte à Paris en 1771. Destinée de bonne heure à parcourir les différents théâtres de l'Italie à la suite de ses parents, elle surpassa leurs espérances; &, dès sa plus tendre jeunesse, elle fut regardée comme une des meilleures actrices impromptuaires de son pays. Louis Riccoboni, plein du desir de rappeller le bon goût sur les théâtres d'Italie, vit dans la demoiselle Balletti les talents propres à seconder son projet: il la demanda en mariage à ses parents. Mais les efforts de ces deux époux réunis ne purent point triompher des préjugés nationaux. C'est ce qui les engagea à accepter avec plaisir l'offre qui leur fut faite, en 1716, de venir à Paris établir leur troupe. Malgré les difficultés qu'ils éprouverent dans les commencements, on rendit justice à leurs talents. Madame Riccoboni soutenoit ce théâtre par des productions ingénieuses & agréables; mais la chûte de quelques pieces la dégoûterent de la représentation, & elle se retira avec son mari en 1732. Sa retraite fut consacrée à la pratique des vertus qui la conduisirent à une mort douce & Chrétienne.

III. RICCOBONI, (*François*) acteur de la comédie Italienne, né à Mantoue en 1707, mort à Paris en 1772. Il fut amené jeune dans cette derniere ville par ses parents, lorsqu'ils vinrent fonder, en 1716, à l'hôtel de Bourgogne, le nouveau théâtre Italien. Elevé par un pere & par une mere remplis de talents & d'esprit, doué d'une figure aimable, & admis dans une société de gens d'esprit, où il puisoit des connoissances agréables & variées; on ne doit pas être surpris que le jeune Lélio, qui, sous ce nom, avoit débuté dans les rôles amoureux, en 1726, enlevât les suffrages du public. On sçait qu'il est l'auteur de plusieurs pieces charmantes jouées sur le théâtre Italien, & dont il en composa plusieurs avec les célebres Dominique & Romagnési. Un nombre infini de divertis-

ſements, faits pour les pieces de plusieurs auteurs, servit auſſi au délaſſement de Lélio, tandis qu'il reſta au théâtre Italien, que des raiſons de ſanté lui firent quitter en 1750. Ce fut à l'époque de cette retraite qu'il donna ſur l'art du théâtre une brochure, fruit de ſon expérience. Cet écrit devroit être le guide de tous ceux qui ſe conſacrent à la profeſſion d'acteur: le goût le plus éclairé en a dicté les préceptes. Il avoit épouſé la demoiſelle Marie Laboras de Mézieres, auteur de pluſieurs ouvrages charmants, & qui, de ſon vivant même, ſe voit placée à côté des femmes les plus illuſtres, dont les productions ont honoré leur ſexe.

RIGAUD, (*Hyacinthe*) peintre, né à Perpignan en 1659, mort à Paris en 1743, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Quelques portraits commencerent ſa réputation. Le premier fut celui d'un nommé Materon, jouaillier, qu'il fit au premier coup dans le goût de Vandyck. Ce portrait paſſa ſucceſſivement au fils & au petit-fils du jouaillier. Ce dernier, voulant s'aſſurer s'il étoit de Rigaud, le fit porter chez lui. Sur les aſſurances du poſſeſſeur que ce portrait étoit de ſa main, & ſur le nom de Materon, Rigaud reconnut ſon ouvrage: *La tête*, dit-il, *pourroit être de Vandyck; mais la draperie n'eſt pas digne de Rigaud, & je la veux peindre gratuitement.* Le portrait du fameux Girardon fut ſon ſecond morceau. Charles le Brun, premier peintre du Roi, ayant vu pluſieurs productions de ce jeune artiſte, lui trouva un ſi grand talent pour le portrait, qu'il le détourna de faire le voyage d'Italie, qu'il méditoit depuis long-temps. Rigaud alla en Rouſſillon, en 1695, pour revoir ſa mere. Une de ſes principales vues, en faiſant ce voyage, étoit de la peindre, & de remporter avec lui l'image de celle qui lui avoit donné le jour. Il la peignit de pluſieurs côtés, & fit exécuter, par le fameux Coyzevox, ſon buſte en marbre, qui fut pendant toute ſa vie l'ornement de ſon cabinet. Drevet fut choiſi pour le graver; &, afin de rendre ce monument plus authentique, Rigaud l'a

laissé, par son testament, à l'académie de peinture.

On le reçut à l'académie, en qualité de peintre d'histoire, en 1700; &, pour sa réception, il donna le portrait historié de Desjardins, célebre sculpteur, & fit voir en même temps un Crucifiement composé de plusieurs figures; mais il n'étoit pas terminé. Pierre Mignard, qui succéda, en 1690, à Charles le Brun, dans la qualité de premier peintre du Roi, engagea Rigaud à faire son portrait pour le placer dans la salle de l'académie, à laquelle Rigaud en fit présent : il y est placé à côté de Desjardins, que Rigaud son ami avoit peint gratuitement, ainsi que Despréaux, La Fontaine & Santeuil. Ces hommes illustres, que ce fameux peintre a fait revivre, de même que plusieurs autres distingués dans les arts & les sciences, font connoître le cas qu'il sçavoit faire des grands talents. Le portrait qu'il peignit de Monseigneur devant Philisbourg, rendit son nom célebre à la cour, & engagea Louis XIV à le nommer, en 1700, pour peindre Philippe V, son petit-fils, avant son départ pour aller prendre possession de ses royaumes. Philippe demanda à Louis XIV son portrait, & Rigaud commença à peindre ce monarque en 1701. Ce morceau fut trouvé si beau, que le Roi lui ordonna d'en faire une copie toute de sa main, & de la même grandeur, pour l'envoyer au roi d'Espagne.

La ville de Perpignan, qui jouit du privilege spécial, accordé en 1479, par les Rois & Reines de Castille & d'Arragon, de nommer tous les ans un noble, voulut donner, en 1709, à son citoyen, la marque d'estime la plus éclatante. Elle crut que son choix ne pouvoit mieux tomber que sur Hyacinthe Rigaud, qu'elle aggrégea au corps de ses nobles citoyens. Le duc de Noailles, gouverneur de la province, se trouvant pour-lors à Perpignan, voulut bien le féliciter sur ce nouvel honneur. Il donna à cette ville, en 1736, un grand portrait du Roi dans une riche bordure, qui est placé à l'hôtel-de-ville. Au commencement du regne de Louis XV, le duc d'Orléans, régent, le choisit

pour aller à Vincennes peindre Sa Majesté de la même grandeur que Louis XIV : ces portraits sont en grand, & très-historiés ; le dessin, le coloris, des draperies magnifiques, égalent l'intelligence & la belle touche qu'on y remarque. Pendant qu'il peignoit Louis XV, Sa Majesté eut la bonté de lui demander s'il étoit marié, & s'il avoit des enfants. Il répondit qu'il l'étoit, & qu'il n'avoit point d'enfants, Dieu merci. Le Roi, surpris de ces derniers mots, lui en demanda l'explication : *C'est*, dit-il, *Sire*, *que mes enfants n'auroient pas de quoi vivre*, *Votre Majesté héritant de tout ce que j'ai pu gagner avec mon pinceau.* Le Roi l'assura qu'il se feroit expliquer la chose, & qu'il en parleroit à M. le Régent & au cardinal Dubois, alors premier ministre. On fit pour Rigaud ce qu'on n'avoit fait pour personne; on lui conserva, malgré la rigueur du *visa*, le même revenu qu'il avoit sur l'hôtel-de-ville, avec cette différence, que ses rentes, auparavant perpétuelles, furent converties en viageres, tant sur sa tête que sur celle de sa femme. La derniere fois qu'il eut l'honneur de peindre le Roi, il fut ennobli de nouveau, & ensuite fait chevalier de S. Michel en 1727, avec une pension de mille livres : c'est ainsi qu'il arrivoit aux honneurs par la voie du mérite.

Il y avoit déja long-temps que l'académie l'avoit nommé professeur; elle le fit ensuite recteur & directeur, places dont il s'est dignement acquitté, en travaillant à rédiger, pour l'académie, des statuts qu'il avoit communiqués au duc d'Antin, & dont le projet n'a point eu d'exécution. Rigaud sçavoit donner à ses portraits une vraisemblance parfaite : on peut dire qu'ils laissent plus de choses à penser, qu'ils n'en expriment. Il s'étoit fait sur la physionomie des regles si certaines & si bien établies par l'usage, que rarement il manquoit une ressemblance. Comme il ne pouvoit pas suffire à tous ceux qui s'empressoient d'être peints de sa main, il mit à ses portraits un prix assez haut; &, quoiqu'il l'eût doublé dans la suite, il n'en fut pas moins employé. Quoique Rigaud fût naturellement galant

avec les dames, il n'aimoit point à les peindre : *Si je les fais*, disoit-il, *telles qu'elles sont, elles ne se trouveront pas assez belles ; si je les flatte trop, elles ne ressembleront pas.* Une dame qui avoit beaucoup de rouge, & dont il faisoit le portrait, se plaignant de ce qu'il n'employoit pas d'assez belles couleurs, lui demanda où il les achetoit : *Je crois, Madame*, dit Rigaud, *que c'est le même marchand qui nous les vend à tous deux.*

Quelques critiques lui ont reproché le brillant fracas de ses draperies, qui détournent l'esprit de l'attention naturellement due à la tête d'un portrait. D'autres disent qu'il faut que ce soit le vent qui agite toujours les draperies, même dans une chambre, ne pouvant pas naturellement se soutenir aussi éloignées qu'elles le sont du nu de la figure. On conviendra que ces objections ne sont pas sans quelque fondement, & que, dans son dernier temps, Rigaud, à force de finir ses tableaux, en a rendu les contours secs, & que sa couleur tire un peu sur le violet. Les ouvrages de cet illustre peintre sont répandus dans toutes les familles de France, d'Espagne, d'Angleterre & des autres pays. L'œuvre gravé d'Hyacinthe Rigaud est très-considérable : il n'employoit que les plus habiles gens, tels que G. Edelinck, Drevet pere & fils, Drevet le neveu, Louis Chereau, Daullé, Schmidt, G. Wil, Duflos, Cars, Petit, J. Audran, l'Epicié, Simonneau, S. Valée, Ravenet, Preisler, & autres. On compte deux cents quinze morceaux, presque tous portraits historiés, parmi lesquels on peut distinguer l'évêque de Meaux, les cardinaux de Polignac, Dubois & Fleuri, Samuel Bernard, Desjardins, Frédéric Léonard, le comte d'Evreux, Mignard, Claude Deshayes-Gendron, célebre médecin oculiste ; Jean-Baptiste Sylva, médecin de la Faculté de Paris, & son portrait gravé de quatre manieres différentes. Celui qui est exécuté par G. Edelinck est regardé comme un chef-d'œuvre.

RILEY, (*Jean*) peintre ; né à Londres en 1646, mort en 1691. Après avoir pris des leçons de Zoust

& de Fuller, il s'attacha uniquement à la nature, qu'il tâcha d'imiter fidélement, sans s'embarrasser de la maniere particuliere d'aucun maître. Il choisit le portrait de préférence ; & le succès qu'il y eut lui procura la place de premier peintre du roi Charles II, après la mort de Pierre Lely. Parmi les portraits qu'il a exécutés, on remarque ceux du roi Jacques & de la reine son épouse, du roi Guillaume, & de la reine Marie. Cet artiste ne se bornoit pas à saisir la ressemblance des personnes qu'il peignoit ; il avoit le rare talent d'exprimer leur génie & leur caractere.

RINUCCINNI, (*Ottavio*) poëte & machiniste Italien, natif de Florence, mort en 1620 ou 1621. La plupart des auteurs s'accordent à le regarder comme l'inventeur des opéra : il en est quelques-uns cependant qui attribuent cet établissement à un gentilhomme Romain, nommé *Emilio Cavalero*, qui en avoit donné un dès 1590. On ne peut du moins disputer la gloire à Rinuccinni d'avoir extrêmement contribué à la perfection de ce spectacle, soit par l'excellence de ses poëmes lyriques, soit par les soins qu'il se donna pour les faire représenter avec la pompe & la magnificence qui leur convenoit. Il ne se servit des libéralités des princes de la maison de Médicis, que pour attirer à Florence les meilleurs musiciens de toute l'Italie, & pour exécuter des machines qui parurent alors avec raison admirables, & dont il donna lui-même l'idée. Ce poëte étoit venu en France, à la suite de Marie de Médicis. Après sa mort, son fils Pierre-François Rinuccinni publia ses ouvrages, dans lesquels on trouve trois poëmes lyriques dont les Italiens font très-grand cas ; sçavoir, *Daphné*, *Euridice*, & *Ariadne*.

RIQUET ou RIQUETY, (*Pierre-Paul* DE) Baron de Bonrepos, né à Béziers d'une noble & ancienne famille originaire de Provence, mort à Toulouse en 1680. C'est à cet homme célebre qu'on doit le canal de Languedoc, qui joint l'Océan à la Méditerranée. Les Romains en avoient conçu le projet, qui fut ensuite

inutilement renouvellé sous François I, Henri IV & Louis XIII. M. Riquet devoit en avoir seul l'honneur, & illustrer par ce monument magnifique le regne de Louis XIV, déja si fécond en merveilles. Il seroit inutile d'enfler cet article par la description de ce canal, le plus grand & le plus beau qu'il y ait en France; on la trouve par-tout. Nous nous contenterons d'observer que, dans une étendue de soixante-quatorze lieues qu'il parcourt, on est saisi d'admiration, en voyant les obstacles qu'il a fallu surmonter, & les travaux immenses qui ont été exécutés. Peut-être la voûte si renommée de l'endroit appellé *Malpas*, qui est une montagne de roche dure, percée pour faire passage aux eaux, n'est-elle pas le premier titre d'immortalité pour M. Riquet : le bassin de Saint-Ferréol, qui reçoit toutes les eaux de la *Montagne noire*, est, selon nous, un ouvrage beaucoup plus surprenant, & démontre bien mieux les ressources du génie de l'inventeur. M. Riquet n'eut pas la satisfaction de voir faire l'essai de son canal, qui n'eut lieu qu'environ un an après sa mort, au mois de Mai 1681. Cet essai se fit par les soins de ses deux fils, Jean Matthias de Riquet, mort président à mortier au parlement de Toulouse, en 1714, & Pierre-Paul de Riquet, comte de Caraman, mort lieutenant-général des armées du Roi, en 1730.

I. RIVALZ, (*Jean-Pierre*) peintre & architecte, né à la Bastide d'Anjou, petite ville du diocese de Saint-Papoul, en 1625, mort à Toulouse en 1706. Il vint à Toulouse très-jeune, & apprit à peindre chez Ambroise Frédeau, religieux du couvent de l'ordre des hermites de S. Augustin. La mort lui enleva son maître quelque temps après, & il crut ne pouvoir trouver que dans Rome tout ce qu'il avoit perdu. Après avoir passé neuf ans en Italie, il revint à Toulouse, & fut aussitôt nommé peintre & architecte de l'hôtel-de-ville où il peignit dans une salle une grande perspective ornée de figures, que le temps a détruite; il a encore peint l'Annonciation du maître-autel des Carmélites,

& trois grands tableaux aux Chartreux; sçavoir, une Visitation, S. Jean qui communie la Vierge, & une sainte Famille. Rivalz fut chargé par le Roi de l'intendance des chemins, ponts & chaussées de la province, & il fut l'architecte du palais de Malthe, où le grand-prieur de Toulouse fait sa résidence ordinaire. Plusieurs autres morceaux, répandus dans tous les cabinets de cette ville, sont des preuves de son habileté. On compte parmi ses éleves le célebre la Fage, Marc Arcis, bon sculpteur, & son fils Antoine.

II. RIVALZ, (*Antoine*) fils du précédent, peintre & graveur, né à Toulouse en 1667, mort dans la même ville en 1735. A l'âge de quinze ans, il représenta un trait historique du Calvinisme avec tant de vérité, que ce dessin, conservé dans sa famille, fait encore l'étonnement de tous ceux qui le voient. Il alla à Rome pour se perfectionner. Quelques-uns de ses tableaux, faits pour un marchand, furent exposés à son insçu dans une fête publique, où ils mériterent les éloges des gens de l'art. Les Italiens, jaloux de ces succès, placerent une autre fois les mêmes tableaux à côté de plusieurs anciens, persuadés que ceux de Rivalz ne pourroient soutenir ce parallele. Leur jalousie fut découverte; en rendant justice à ces anciens tableaux, on ne diminua rien de ce qu'on avoit pensé de ceux de Rivalz: ce fut, pour ainsi dire, le commencement de sa réputation. Animé par ces progrès, Rivalz eut le courage de travailler au concours pour les prix de l'académie de Saint-Luc. Il prit pour sujet la chûte des Anges, idée vaste, & bien digne de l'étendue de son génie & de ses connoissances. Une victoire complette le fit couronner au Capitole: il reçut le premier prix du cardinal Albani, depuis Clément XI. Rien ne l'empêcha, après ce triomphe, d'exposer ses tableaux aux fêtes publiques; & le directeur de l'académie de France à Rome lui déféra l'honneur de poser le modele, & de corriger les dessins des éleves.

Il quitta Rome, & revint à Toulouse en 1701. Les

officiers de la ville le nommerent auſſi-tôt peintre de leur hôtel ; ce qui l'obligeoit à faire trois portraits de chacun des huit capitouls que le Roi y nomme chaque année. Quoiqu'il manquât de ces occaſions brillantes qui mettent les talents dans tout leur jour, il a toujours ſoutenu ce poſte par un travail continuel, & avec beaucoup de diſtinction. Il épouſa, en 1723, une de ſes parentes, née à la Baſtide d'Anjou. Les capitouls, à ſa conſidération, établirent en 1726, pour ſes éleves, une école de modele, qui a formé d'habiles gens : cette école a été érigée, en 1750, en académie royale de peinture & de ſculpture. Le caractere de ſa peinture eſt vigoureux, ſes couleurs locales ſont juſtes, employant, ainſi que le Caravage & le Valentin, de fortes ombres. Si l'on en juge par quelques tableaux qui ſont à Paris, il varioit beaucoup ſon ton de couleur ; quelquefois d'un gris plombé comme le Pouſſin, d'autres fois rouſsâtre ; enfin, d'un ton qui participe du bleu & du rouge-brun. Ce qu'on ne peut lui conteſter, c'eſt qu'il inventoit avec facilité, & deſſinoit correctement.

I. ROBERT, (*Nicolas*) peintre, né à Langres vers 1610, mort en 1684. Il peignit en miniature pour Gaſton de France, duc d'Orléans, les animaux & oiſeaux de ſa ménagerie, les plantes & les fleurs de ſon jardin, chacun ſur une feuille de vélin, de la grandeur d'un *in-folio*, avec une exactitude merveilleuſe. Tous ces morceaux, rangés par ordre dans des porte-feuilles, forment une collection unique & ſinguliere, qu'on voit au Cabinet des eſtampes du Roi à Paris ; elle a été continuée par Joubert Aubriet & mademoiſelle Baſſeporte, qui, ſelon M. de Virloys, eſt fort inférieure à ſes prédéceſſeurs.

II. ROBERT, (*l'Abbé*) muſicien François, & maître de la muſique de la chapelle du Roi, mort vers 1686. Ses motets à grand chœur, qui ſubſiſtent encore, prouvent qu'il étoit ſçavant dans ſon art ; mais qu'il

ne possédoit pas ces agréments que les musiciens qui sont venus après lui ont mis dans leurs productions.

III. ROBERT, (*Paul-Ponce-Antoine*) peintre. Il suffit, pour le faire connoître, de transcrire ici son épitaphe, qu'on lit sur sa tombe dans l'église des Capucins du Marais, à Paris.

Ci gît Paul-Ponce-Antoine Robert, peintre de son A. E. M. le cardinal de Rohan, né à Sery en Portien, le 11 Janvier 1686. Reims l'a élevé, Rome a perfectionné ses talents, Paris possede un petit nombre de ses ouvrages. Son pinceau est regretté de tous les connoisseurs; ses lumieres & sa probité ne le font pas moins de ses amis. Il mourut le 29 Décembre 1733.

ROBUSTI, peintre. *Voyez* TINTORET.

ROCHOIS, (*Marthe* LE) actrice de l'opéra, née à Caen, vers l'an 1650, d'une bonne famille, mais peu favorisée des biens de la fortune. Elevée par un de ses oncles qu'elle eut le malheur de perdre, elle se détermina à accepter les propositions qui lui furent faites en 1678, pour entrer à l'académie royale de musique, où Lully la reçut avec beaucoup d'empressement, à cause de la beauté de sa voix. Elle y parut à peine, qu'elle enleva les suffrages de tout le public. Elle a été en effet la plus parfaite actrice pour la déclamation, les sons, les entrailles & l'intelligence, qui ait paru à l'opéra. On dit dans l'histoire de ce théâtre, que Lully qui connoissoit son mérite, & dont elle étoit l'héroïne, la consultoit sur ses ouvrages, & lui attribuoit souvent la réussite de ses opéra. Effectivement, ajoute-t-on, outre les talents qu'elle avoit pour le chant & pour la déclamation, qu'elle possédoit au suprême degré, elle avoit beaucoup d'esprit, une connoissance & une pénétration des plus grandes, un goût excellent & des plus sûrs; &, dans les rôles qu'elle représentoit, elle enlevoit tous les spectateurs, autant par sa voix que par son jeu. Quoiqu'elle fût d'une taille médiocre, fort brune, & d'une figure très-commune hors du

théâtre, aux yeux près qu'elle avoit grands, pleins de feu, & capables d'exprimer toutes les passions; elle effaçoit toutes les plus belles actrices, & les mieux faites. Quand elle étoit au théâtre, elle avoit un air de reine & de divinité; la tête noblement placée; un geste admirable, toutes ses actions belles, jusqu'aux plus simples : elle entendoit merveilleusement bien le jeu muet, où, dans le silence, tous les sentiments & les passions doivent se peindre sur le visage, & paroître dans l'action. Lorsqu'elle commençoit à se mouvoir & à chanter, on ne voyoit plus qu'elle sur la scene.

Cette actrice inimitable, sentant sa voix & ses forces diminuer par les grands efforts qu'elle avoit faits en 1697, en chantant dans l'opéra d'*Armide*, demanda à se retirer en 1698. Le Roi lui fit donner une pension de mille livres sur l'opéra, laquelle, jointe à une autre de cinq cents livres qu'elle avoit du duc de Sully, la mettoit en état de vivre en vraie philosophe, passant une partie de l'année à une petite maison de campagne qu'elle avoit à Certrouville-sur-Seine, à quatre lieues de Paris. Plusieurs grands musiciens, acteurs & actrices de l'opéra, se rendoient avec plaisir chez elle, dans le temps qu'elle étoit à Paris, & profitoient de sa conversation aimable, de son sçavoir & de son bon goût. La douceur des mœurs de mademoiselle Rochois égaloit ses talents : elle n'avoit point ce sot orgueil, dont sont enivrées si souvent les personnes un peu supérieures aux autres. Elle donnoit des conseils aux actrices qui la consultoient, sans jamais se laisser aller à la basse jalousie d'envier les applaudissements que méritoient celles qui ont brillé depuis sa retraite. Elle étoit tendre amie, avoit une probité exacte, beaucoup de candeur, & le plus pur désintéressement. Ces rares qualités lui attirerent l'estime constante de tous ceux qui sçavent sentir le prix des mœurs réunies aux grands talents. Elle joignit à toutes ces vertus morales, une patience Chrétienne dans les longues souffrances qui précéderent sa mort, arrivée en 1728.

ROCOLET, (*Pierre*) imprimeur ordinaire du Roi & de la ville de Paris. Outre un grand nombre de livres, il imprima, en 1621, les Résolutions de l'Assemblée des Princes, Seigneurs, &c; en 1626, les Œuvres de Bacon; & en 1627, l'Instruction pour apprendre à monter à cheval, par Antoine Pluvinet, avec de très-belles figures, qui font rechercher cette édition. Rocolet mérita par sa fidélité & par son zele, qui l'exposa mille fois à périr dans les troubles de Paris, que Sa Majesté lui donnât une chaîne & une médaille d'or, où elle étoit représentée. Le chancelier Séguier ne récompensa pas moins magnifiquement cet imprimeur, dont la reconnoissance est encore peinte sur les vitres de plusieurs églises, où l'on voit les armes de son bienfaiteur qu'il y a fait mettre.

ROÉLAS, (le docteur *Paul* DE LAS) peintre, né à Séville, de parents Flamands d'origine, mort dans la même ville en 1620, âgé de soixante ans. Il apprit les éléments de la peinture sous le Titien, & orna Madrid de plusieurs de ses ouvrages, dans lesquels on remarque une bonne composition, un dessin correct, un pinceau gracieux, un coloris frais, & une grande intelligence de la perspective & de l'anatomie. On rapporte qu'ayant peint le Martyre de S. André pour la chapelle des Flamands à Séville, ceux qui étoient convenus avec lui du prix qui montoit à mille ducats, voulurent en rabattre quelque chose, parce que le peintre avoit un peu retardé l'ouvrage, & que d'ailleurs ils n'en paroissoient pas extrêmement satisfaits. Piqué de cet affront, Roélas déclara qu'il évaluoit son tableau à deux mille ducats; &, pour s'en rapporter à des connoisseurs habiles, il dit qu'il falloit l'envoyer en Flandres. On accepta la proposition: le tableau fut estimé trois mille ducats, qu'on fut obligé de payer pour l'avoir.

ROÉMER, (*Olaüs*) né à Copenhague, le 25 Septembre 1644, (vieux style) célebre astronome & méchanicien. Son premier maître fut Erasme Bartholen,

avec lequel il travailla jusqu'en 1671, que M. Picard, allant à Urambourg, lui trouva tant de dispositions pour les mathématiques, qu'il l'engagea à le suivre en France. Mais rien n'est plus hasardé que ce qu'on lit dans la préface du *Dictionnaire des Mathématiques*, sçavoir, que M. Picard ne l'employoit qu'à nettoyer ses verres. M. Roémer vint à Paris sur un pied plus distingué, & ne tarda pas à être pensionné du Roi, & admis dans l'académie, dont il enrichit les Mémoires de quantité d'inventions méchaniques & astronomiques. Il retourna, en 1681, dans sa patrie, où il fut décoré du titre d'astronome du Roi. Il se mit alors à travailler à déterminer la parallaxe annuelle des fixes. Il fut fait, en 1705, premier magistrat de Copenhague, & conseiller d'État, places qu'il remplit avec la satisfaction publique, jusqu'à sa mort, qui arriva le 19 Septembre 1710. On trouve sa vie à la tête du livre que M. Horrebow, son successeur, publia en 1725, sous le titre de *Basis Astronomiæ, &c.* qui est une description de l'observatoire & des instruments de M. Roémer.

On doit à ce méchanicien l'ingénieuse idée de former en épicycloïde les dents des roues qui levent ou qui abaissent des leviers pour mouvoir de grands poids, comme dans les machines hydrauliques, & autres. On s'étoit, il est vrai, déja avisé de contourner ces dents en lignes courbes. Un certain instinct méchanique avoit appris qu'il falloit qu'elles eussent cette forme pour procurer à la puissance une action plus égale, & par-là plus avantageuse sur le fardeau à enlever ; car M. de la Hire parle, dans son *Traité des Epicycloïdes*, d'une machine exécutée de cette maniere, à quelques lieues de Paris, par M. Désargues. Mais on ignore quels principes ce géometre avoit suivis dans la description de la courbure de ces dents ; M. Roémer découvrit que ce devoit être celle d'un épicycloïde. Il fit, à ce que nous conjecturons, cette utile remarque dans un écrit sur les roues dentées, qu'il lut en 1675, & dont parle l'historien de l'académie. Long-temps après,

ſçavoir en 1695, M. de la Hire a revendiqué cette invention. Il dit dans la préface du Traité ci-deſſus, qu'il l'avoit trouvée vers l'an 1674, & qu'il l'avoit alors communiquée à meſſieurs Auzout, Mariotte & Picard, à qui elle plut beaucoup. Nous ne prononcerons point entre l'un & l'autre ; nous remarquerons ſeulement que, ſuivant le témoignage de M. Leibnitz, la prétention de M. de la Hire n'eſt pas fondée. M. Leibnitz aſſure que, durant ſon ſéjour à Paris, M. Roémer paſſoit parmi les ſçavants, & entr'autres auprès de M. Huyghens, pour l'inventeur de cet uſage de l'épicycloïde, & qu'il n'étoit point queſtion de M. de la Hire.

ROGER, (*Charles*) habile imprimeur de Paris dans le ſeizieme ſiecle. Il imprima, en 1581, la *Défenſe des Religieux contre ceux qui ſoutiennent que l'habit de Religion eſt pour les pauvres & pareſſeux, &c.* par Etienne Luſignan; en 1588, les *Œuvres de Philon le Juif, in-8°*, & quelques volumes des Peres Latins, pour d'autres imprimeurs & libraires aſſociés ſous le nom de *Compagnie du grand Navire*, parce qu'ils faiſoient mettre un navire pour deviſe à la tête des livres imprimés aux frais de leur ſociété.

ROLDAN, (*Louiſe*) née à Séville, morte à Madrid en 1704, âgée de cinquante ans. Son pere, habile ſculpteur, lui donna les principes de ſon art. Malgré la délicateſſe de ſon ſexe, elle mania des inſtruments qui demandent une grande force pour travailler des matieres très-dures par elles-mêmes. Elle vint s'établir à Madrid, où elle ſculpta un Crucifix un peu plus grand que nature. Ce morceau mérita les applaudiſſements & l'admiration de toute la ville. Il eſt vrai qu'on ne peut voir rien de plus beau pour l'expreſſion. La tête, les pieds, les mains du Chriſt, les gouttes du ſang qui découlent, tout eſt rendu avec une vérité qui fait illuſion. Ce prodige de l'art eſt accompagné d'un autre qui n'eſt pas moins remarquable: c'eſt la ſtatue de la ſainte Vierge, ſur le viſage

de laquelle font repréfentés tous les fentiments de la douleur, à la vue de fon fils crucifié. On voit ces deux morceaux à Sifanté, ville de la Manche.

ROMAIN, (*François*) architecte. *Voyez* FRANÇOIS.

ROMAIN, (*Jules*) peintre. *Voyez* JULES ROMAIN.

ROMANELLI, (*Jean-François*) peintre, né à Viterbe en 1617. Il fut éleve de Pierre de Cortone, plus correct que lui, quoiqu'il lui fût inférieur dans plufieurs autres parties de la peinture. Son pere l'envoya fort jeune à Rome, & le recommanda à Guafpre de Angelis, fon parent. Romanelli deffinoit continuellement d'après les plus grands maîtres; il portoit avec lui de quoi manger, pour travailler jufqu'au foir dans les palais; & ce travail lui étoit fi infructueux, qu'il étoit obligé de vendre fes deffins pour fubfifter. Romanelli fut affez heureux de plaire au cardinal Barberin, qui le reçut dans fon palais, & le plaça chez le Cortone, dont il fut aimé tendrement. Sa grande application le fit tomber malade, & il devint étique. Le cardinal lui donna fon médecin, lui procura tous les fecours néceffaires à fon rétabliffement, & l'envoya prendre l'air à Naples, en le recommandant au cardinal Filomarino. A Son retour à Rome, fon protecteur lui donna encore un attelier dans le palais de la chancellerie, où il établit une académie de jeunes gens.

Ce fut alors que Romanelli fit plufieurs tableaux que le cardinal envoya en Angleterre, & dont le Roi parut fi content, qu'il vouloit voir l'auteur. Le cardinal, qui avoit deffein de le préfenter au pape Urbain VIII, n'approuva point ce voyage. La réputation de ce peintre croiffoit de jour en jour; il inventoit facilement, & deffinoit bien: gracieux dans fes têtes, fa frefque étoit très-fraîche; fa compofition, fa penfée, n'étoient pas moins élevées que celles de fon maître; mais il avoit moins de feu que lui. Il fe maria à Rome, & il fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Le cardinal

dinal Barberin, qui lui faisoit faire des cartons pour des tapisseries, fut obligé de se retirer en France, à la mort d'Urbain VIII, auquel avoit succédé Innocent X. Il proposa son protégé au cardinal Mazarin, pour des ouvrages qui étoient à faire dans son palais: on l'agréa, & on lui envoya trois mille écus pour son voyage. Par l'entremise de ce protecteur, Romanelli, en arrivant à Paris, fut reçu favorablement du cardinal Mazarin, qui le présenta à Louis XIV & à la Reine-Mere. Sur le champ, plusieurs ouvrages lui furent ordonnés, & Leurs Majestés lui faisoient souvent l'honneur de l'aller voir travailler au palais Mazarin. Toutes les dames & les seigneurs de la cour suivirent cet exemple.

Comme il étoit d'une humeur enjouée, le Roi lui permit de répéter des traits qu'il avoit récités aux gens de sa cour. Un jour qu'il peignoit, entouré de toutes les dames, il s'avisa de représenter dans le plafond celle qui lui parut la plus belle. Toutes ces femmes s'en étant apperçues, le lendemain elles lui firent de sanglants reproches. Il ne put les appaiser qu'en les peignant toutes dans son plafond: *Comment voulez-vous*, dit-il, *mesdames, qu'avec une seule main je puisse vous peindre toutes en même temps?* Il eut le malheur, en parlant, de tomber de son échaffaud: toute la cour prit beaucoup de part à cet accident, qui heureusement n'eut pas de fâcheuses suites. Le Roi ordonna à Romanelli de peindre les bains de la Reine, au vieux Louvre. Sa premiere idée, qu'il ne suivit pas, fut d'y représenter des sujets de l'Enéide. L'ouvrage étoit à moitié fait lorsqu'il se laissa encore tomber de l'échaffaud, & il se blessa plus considérablement que la premiere fois. Le Roi lui fit donner tous les secours nécessaires; &, quand il fut guéri, il acheva cet appartement, d'une élégance de style qui fit naître l'envie de le retenir en France; mais, après deux ans de séjour, sa nombreuse famille fut le motif de son retour en Italie. Le Roi le récompensa magnifiquement, & le créa chevalier de S. Michel. Ce peintre fit plusieurs

ouvrages à son retour à Rome. Une maladie le surprit dans le temps qu'il se préparoit à venir s'établir en France avec sa femme; & il mourut à Viterbe en 1662, âgé de quarante-cinq ans.

ROMBOUTS, (*Théodore*) peintre, né à Anvers en 1597, mort dans la même ville en 1640. Il étudia sous Jaussens, & ses progrès rapides annoncerent ce qu'il devint dans la suite. En 1617 il partit pour l'Italie. Quelques ouvrages lui procurerent la connoissance d'un gentilhomme, qui lui commanda douze tableaux de l'ancien Testament. Ils firent connoître ce jeune peintre dans Rome; on ne parloit que de lui; chacun voulut un tableau de sa main. Le grand-duc de Toscane le fit appeller à sa cour, & il exerça le génie & le pinceau de Rombouts. Plusieurs grands tableaux d'histoire, qui plurent au prince, lui mériterent son estime: il en étoit aimé; &, avant son retour en Flandres, il le gratifia de présents, outre l'argent qu'il lui avoit donné pour ses ouvrages. A peine fut-il arrivé à Anvers, qu'il fit éclater sa jalousie contre Rubens; on l'entendoit toujours contredire ceux qui disoient du bien de ce célebre artiste. On assure qu'il ne peignoit jamais mieux, que lorsqu'il étoit animé contre ce peintre & ses ouvrages. On peut en juger par les beaux tableaux qu'il fit alors, tels que S. François qui reçoit les Stygmates; Abraham prêt à immoler son fils; Thémis & ses attributs: ce dernier se voit dans la salle de justice à Gand. Ce tableau étonna Rubens même; il y a des parties où l'on prétend qu'il avoit surpassé ce grand peintre: c'est beaucoup dire. Il mérita, à tous égards, le nom de grand artiste. On regrette le temps qu'il a passé à peindre des décorations de théâtre, souvent des sujets de cabarets & de tabagies, des boutiques de charlatans; il y étoit porté par le gain. Ses figures sont presque grandes comme nature, & sont d'un beau dessin, d'une expression admirable, d'une couleur chaude & fiere, & d'une touche de pinceau large & facile.

ROORE, (*Jacques* DE) peintre, né à Anvers en 1686, mort dans la même ville en 1747, âgé de soixante-un ans. La mort de sa mere interrompit ses études. Ses tuteurs le forcerent de quitter la peinture pour apprendre l'orfévrerie ; mais il ne perdit jamais de vue son art favori. Ses parents, le voyant toujours occupé du dessin & de la peinture, l'abandonnerent à son goût. Abraham Génoch lui donna pour maître van Opstal. Il fit de tels progrès, que celui-ci le jugea digne de faire la copie du S. Christophe de Rubens, pour la cour de France. De Roore la fit entiérement, au point que van Opstal en fut surpris, & ne fit que retoucher légérement quelques endroits. Alors de Roore se retira chez lui : il surprit le public par ses jolis tableaux, composés tantôt dans le goût de van Orley, & tantôt dans celui de Teniers. On lui paya ceux-ci jusqu'à trois cents florins le couple. A l'âge de dix-neuf ans, il fut reçu dans le corps des peintres d'Anvers. Quoiqu'assidu au travail, il ne pouvoit suffire à la quantité de tableaux qu'on lui demandoit.

Il peignit, en société avec van Opstal, plusieurs tableaux, qui ont tous passé dans les différentes cours d'Allemagne ; & dans le même temps, le plafond de la tréforerie, à l'hôtel-de-ville d'Anvers ; trois autres plafonds, & un quatrieme pour la ville de Louvain. De Roore avoit du génie : ses compositions en histoire sont bien pensées & abondantes ; il lui manquoit d'avoir vu Rome pour lui donner plus de finesse dans le dessin, quoiqu'il ne soit pas de mauvais goût, parce qu'il consultoit la nature. Sa couleur est également bonne. Ses tableaux de chevalet ont été plus précieux à la fin, parce qu'il avoit appris (d'après les beaux tableaux qu'il eut occasion de voir) à éviter le ton de la palette. Ses teintes sont plus locales ; il composoit facilement, avec choix & avec sentiment. Ses expressions sont vraies, & donnent une preuve de son esprit.

ROOS, (*Jean-Henri*) peintre, né à Otterberg dans le bas Palatinat, en 1631. Son pere étoit un pauvre

tisserand, & hors d'état de procurer à son fils les maîtres qui lui étoient nécessaires. Julien du Jardin, peintre d'histoire à Amsterdam, engagea le jeune Roos pour sept années d'apprentissage, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans. On ne sçait quels furent ses progrès; mais il paroît qu'il dut ses talents à Adrien de Bie, auquel il s'attacha pour se perfectionner, en quittant du Jardin. Roos peignoit le paysage & les animaux, surtout les chevaux, les vaches, les moutons & les chevres: ces sujets étoient ceux auxquels il s'attachoit par goût. Il fit cependant des portraits avec succès; celui de l'électeur de Mayence étonna toute la cour; il lui valut le présent d'une chaîne d'or, au bas de laquelle pendoit le portrait de l'électeur sur une médaille. Roos peignit les principaux de la cour. Cet honneur en amena d'autres: il fit les portraits de plusieurs princes, qui le payerent en princes, & qui la plupart le gratifierent de chaines d'or. Ces succès & cette fortune n'empêcherent pas Roos de reprendre le paysage & les animaux. L'amour du gain céda au plaisir de suivre la maniere que la nature lui avoit indiquée: il alla s'établir à Francfort, où il étoit heureusement à portée de se faire connoître. On acheta ses ouvrages fort cher. Il en passa en France, en Angleterre, en Italie, &c. Il jouissoit d'une fortune considérable, lorsqu'il périt misérablement, en tâchant de sauver ce qu'il avoit amassé. En 1685 il y eut un incendie considérable à Francfort: la maison de Roos fut enveloppée dans les flammés, & tous ses effets y furent consumés. Il vouloit en réchapper quelques-uns des plus précieux, & emportoit une coupe de porcelaine, dont il ramassoit le couvercle qui étoit d'or: un tourbillon de fumée & de feu lui fit perdre connoissance; il tomba. Quelques amis s'exposerent avec un courage qui fait l'éloge de leur attachement: ils le retirerent des flammes; mais il mourut le lendemain, & laissa quatre fils & une fille, qui tous ont suivi la profession de leur pere.

ROQUE, (*la*) acteur. Le souvenir de cet homme

doit être précieux, puisque c'est à lui que nous avons l'obligation d'un chef-d'œuvre dramatique. Le grand Corneille venoit d'achever la tragédie de *Polieucte*; &, avant de la donner au public, il en fit la lecture au fameux hôtel de Rambouillet : elle y fut généralement condamnée; & l'auteur, absolument découragé, alloit en priver le public, lorsque la Roque, qui étoit alors âgé, & qui avoit une grande expérience du théâtre, persuada à Corneille de donner son ouvrage. Le succès qu'il eut fit voir que le comédien avoit mieux jugé que tous les beaux-esprits qui se rendoient à l'hôtel de Rambouillet. Ce n'est pas le seul trait que nous pourrions citer pour prouver que quelquefois les acteurs saisissent mieux les beautés ou les défauts d'une piece que beaucoup de prétendus connoisseurs. Ne sçait-on pas, par exemple, que mademoiselle d'Angeville a, sur les effets du théâtre, une finesse & une sûreté de tact incroyables? L'impartialité, dont nous faisons profession, ne nous permet pas de passer sous silence ces faits qui font honneur aux acteurs, mais qui ne leur donnent pas le droit de s'ériger en tyrans des auteurs dramatiques.

ROSCIUS, (*Quintus*) comédien, étoit Gaulois de nation, &, selon quelques-uns, de la Gaule Narbonnoise. C'est le plus célebre acteur qu'il y ait eu chez les Romains pour le comique, comme Esopus, son contemporain, l'étoit pour le tragique. Roscius ne fut pas long-temps à Rome sans acquérir une réputation brillante, & des amis du plus haut rang & de la plus grande considération; tels furent Pison, Sylla le dictateur, mais sur-tout Cicéron, qui célébra plusieurs fois ses talents avec enthousiasme, & qui prit sa défense dans un plaidoyer qu'il fit exprès pour lui contre C. Fannius, qui étoit en différend avec Roscius. Cet orateur dit de lui ces paroles remarquables, qui prouvent que, dans tous les temps, les sentiments ont été les mêmes sur les comédiens : *Il plaisoit tant sur le théâtre, qu'il n'auroit jamais dû en descendre; & il avoit tant*

de vertus & de probité, qu'il n'auroit jamais dû y monter. En effet, il passoit pour un des plus honnêtes hommes qu'il y eût parmi les Romains; & sa bonne-foi, sa candeur, la pureté de ses mœurs, son caractere obligeant & sa libéralité, le rendoient infiniment plus estimable que ses talents eux-mêmes, quoiqu'on en eût la plus grande idée. Car, lorsqu'on vouloit relever le mérite de ceux qui excelloient, non-seulement dans la profession de comédien, mais aussi dans toute autre, on disoit de chacun d'eux, c'est un autre Roscius. La république lui faisoit une pension de cinquante à soixante mille livres selon les uns, & de quarante mille écus selon les autres. Il est vrai qu'on fut dix ans de suite sans la lui payer; mais, malgré cela, il ne cessa pas de représenter. Quoique Roscius eût les yeux un peu de travers & la vue difforme, on assure que ces défauts ne diminuoient rien de la bonne grace qu'il avoit à parler, & ne l'obligerent jamais à se servir de masque. C'est donc à tort que l'on a avancé qu'il fut le premier, à cause de ces défauts, qui usa de masque sur le théâtre. Il avoit composé un livre pour faire le parallele des jeux du théâtre avec l'éloquence; mais son ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous. Ce comédien illustre mourut l'an de Rome 693, le 61 avant Jesus-Christ.

ROSE, (*Salvator*) peintre. *Voyez* SALVATOR.

ROSELLI, (*Matthias*) peintre, né à Florence en 1578, mort dans la même ville en 1660, éleve de Pagani & de Passignani. Il a excellé dans la fresque; son dessin est pur; son coloris est frais, & ses tableaux sont travaillés avec soin. On l'accuse de trop de symmétrie & de tranquillité dans ses compositions, & d'avoir l'imagination froide. Il a fait peu de tableaux de chevalet. Le Roi en possede deux, le Triomphe de David, & celui de Judith. Il a beaucoup travaillé dans le cloître de l'Annonciade à Florence.

ROSELLINI, (*Bernard*) architecte Florentin. Cet artiste jouit d'une grande réputation dans l'esprit du

pape Nicolas V, qui le chargea de faire une place à Fabriano, & d'y bâtir une église. Il éleva, par ordre du même souverain, l'église de Saint-Benoît à Guado, & celle de Saint-François à Assise. Rosellini fut encore chargé, par Nicolas V, de plusieurs édifices considérables, & de fortifier Civita-Vecchia, Narni, Orviete, Spolete & Viterbe. Il répara les bains qui sont aux environs de cette derniere ville. On a négligé de les entretenir, malgré la salubrité des eaux minérales, qui attirent encore une foule de malades. Cet architecte, & ingénieur en même temps, fortifia une partie de l'enceinte de Rome, & la flanqua de tours. Il ajouta encore quelques ouvrages au château Saint-Ange, & décora plusieurs églises, sur-tout les basiliques de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Paul & de Saint-Laurent hors des murs. Son principal ouvrage devoit être exécuté dans cette partie de la ville de Rome, que l'on nomme *il Borgo*, le fauxbourg. C'est où Nicolas V devoit manifester ses vastes projets, & notre artiste ses plus rares talents; mais la mort de Nicolas V fit échouer tous ces projets; à peine en reste-t-il aujourd'hui une simple tradition.

I. ROSSI, (*Jean-Antoine* DE) graveur en pierres fines, vivoit dans le seizieme siecle. Il étoit Milanois d'origine. Vasari parle d'un camée gravé par cet artiste, & l'annonce comme un chef-d'œuvre qu'il avoit examiné avec soin. Aussi fut-il extrêmement applaudi quand il parut. Il ne s'en étoit point exécuté depuis les anciens d'un aussi grand volume, ni chargé d'autant d'ouvrage. Rossi avoit représenté, dans une espace d'environ sept pouces de diametre, les portraits jusqu'aux genoux de Côme I., grand-duc de Toscane, de la duchesse Eléonore de Tolede, son épouse, & de tous les princes & princesses leurs enfants. Ce morceau rare décida de la réputation de ce maître, déja recommandable par d'autres ouvrages de gravure.

II. ROSSI, (*François* DE) peintre. *Voyez* SALVIATI.

III. ROSSI, (*Propertia* DE) née à Boulogne, vivoit & florissoit sous le pontificat de Clément VII, environ l'an 1528. Elle avoit beaucoup de goût pour sculpter en bois de grandes figures; elle se mit ensuite à en graver sur des noyaux avec une adresse admirable; & enfin elle sculpta sur la pierre & le marbre. Elle peignoit aussi fort bien, & possédoit tous les talents qui ont rapport au dessin. Elle a gravé quelques morceaux en cuivre, & sans doute pareillement en bois. Etant devenue amoureuse d'un jeune homme qui la méprisa, elle fit un bas-relief de l'histoire de Joseph & de la femme de Putiphar, qui fut son chef-d'œuvre & son dernier ouvrage; car, s'étant attachée à faire la figure de Joseph très-ressemblante à celle de son amant, elle se fatigua tellement, qu'elle mourut de langueur & de chagrin. Cette dame excelloit aussi dans la musique.

IV. ROSSI, (*Jean-Antoine* DE) architecte, né à Rome en 1616, mort en 1695. Un maître obscur lui donna quelques principes d'architecture; &, sans jamais avoir appris à dessiner, il devint bon architecte, en examinant les beaux monuments de Rome. Cet artiste se vit obligé d'avoir recours à une main étrangere pour rendre ses idées; extrémité désagréable. Parmi ses ouvrages, à Rome, on distingue le palais de Rénuccini, dont la façade passe communément pour un chef-d'œuvre d'architecture, & le palais Altieri, qu'on regarde à juste titre comme un des plus beaux de cette ville. Plusieurs autres édifices, que notre artiste fit construire, soit à Rome, soit dans les pays étrangers, lui procurerent une fortune évaluée à quatre cents mille livres, qu'il destina à sa mort à des œuvres pies. Le style de son architecture est grand & noble. Il éclairoit avec art tous ses bâtiments, & les ornements qu'il employoit dans les édifices, étoient d'un goût mâle. Il sçavoit tirer un parti avantageux des emplacements les plus irréguliers, & faisoit paroître les appartements très-vastes, quoiqu'ils fussent d'une grandeur médiocre.

V. ROSSI, (*Matthias* DE) architecte, né à Rome en 1637, mort en 1695. Il apprit l'architecture de Marc-Antoine de Rossi, son pere, qui étoit un assez bon architecte. Après avoir étudié les belles-lettres & la géométrie, il entra à l'école du Bernin, qui le préféra à tous ses autres éleves, & l'emmena en France. Il l'employa dans la plupart des grands ouvrages dont il fut chargé. Matthias de Rossi succéda à la plupart des emplois du Bernin après sa mort, & sur-tout dans sa place d'architecte de Saint-Pierre. Le tombeau de Clément qui est dans ce temple, la façade de Sainte-Galla, la grand'porte du palais Altiéri, qui est orné de bossages, & qui donne sur les derrieres, avec les écuries du même palais, & la douane de Ripa-Grande, ont été construits par de Rossi. Il fit un dessin pour l'oratoire du pere Caravita, mais qui ne fut pas exécuté, à cause de la trop grande dépense qu'il exigeoit. Cet artiste eut beaucoup de part à la construction du palais de Monte-Citorio, dont il fit bâtir le grand escalier, le portique & le dernier étage. Innocent XII, dont la mémoire doit être à jamais chérie, & qui étoit connoisseur, estimoit beaucoup notre artiste. Il le décora de la croix de l'ordre de Christ. De Rossi fut appellé en France pour y faire exécuter quelques dessins du chevalier Bernin. Il y mérita les bonnes graces de Louis XIV, & fit, entr'autres choses, le modele du palais du Louvre. La guerre étant survenue, de Rossi s'en retourna à Rome, comblé d'honneurs & de présents. Il bâtit pour le prince Pamphile l'église principale de Valmontone, dont le plan est une ovale, avec un beau clocher. Innocent XII envoya notre architecte pour examiner les marais dits *Chiané*, & pour faire un rapport exact du tort que les eaux avoient causé dans le voisinage. A peine eut-il rempli sa mission, qu'il revint à Rome, où il fut attaqué d'une rétention d'urine si terrible, qu'il mourut à l'âge de cinquante-huit ans. De Rossi fut généralement regretté, à cause de sa politesse, de la régularité de ses mœurs, & pour sa gaieté. Il avoit des connoissances profondes

de l'architecture, & deffinoit bien. Il compofoit avec facilité; & fon ftyle eft, en général, pur & correct.

VI. ROSSI, (*Angelo*) fculpteur, né à Genes en 1671, mort à Rome en 1715. Après avoir appris le deffin & la fculpture de Philippe Parodi, il partit pour Rome à l'âge de dix-huit ans. Il s'attacha particuliérement à l'étude de l'antique, & il y fit des progrès qui lui mériterent la gloire d'être regardé, non-feulement comme un des plus habiles fculpteurs de fon temps, mais même d'occuper un rang diftingué parmi les plus célebres de tous les âges. Il donna des preuves de la perfection de fes talents dans l'exécution d'un bas-relief de l'hiftoire de Jefus, qu'on voit à l'autel de S. Ignace à Rome. Le cardinal Ottoboni le chargea de tous les ouvrages de fculpture du tombeau du pape Alexandre VIII, dans l'églife de Saint-Pierre. Tous les connoiffeurs admirent l'intelligence du deffin, & la délicateffe du travail, qui confifte en plufieurs figures & bas-reliefs.

ROSSO, peintre & architecte, né à Florence en 1496, & plus connu en France fous le nom de *maître Roux*. Sans aucun maître, il fuivit en quelque forte la maniere de Michel-Ange & du Parmefan, en fe formant un goût particulier qu'il ne tint de perfonne. La fortune ne répondant point à fes travaux, il fe détermina à venir en France, où François I le fouhaitoit depuis long-temps. Il y trouva dans la fuite, pour concurrents, le Primatice & Lucas Penni, qui travailla fous lui. Maître Roux étoit bien fait, parloit bien, & fes manieres plurent au Roi. Il lui préfenta des tableaux qu'il avoit peints en revenant de Venife; & il fut nommé furintendant de tous les ouvrages de Fontainebleau, &, dans la fuite, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris.

Maître Roux, auffi bon architecte que grand peintre, fit bâtir la grande galerie de Fontainebleau, qu'il décora, non-feulement de morceaux de peinture, mais encore de belles frifes & de riches ornements de

ſtuc. Perſonne n'a eu plus de génie & plus de feu que lui. Il étoit ſçavant, faiſoit bien des vers, & paſſoit pour un grand muſicien. Sa façon de deſſiner étoit un peu féroce & maniérée. Sans conſulter la nature, il travailloit tout de caprice. Maître Roux ne penſoit pas comme un autre : il y avoit dans ſes ouvrages quelque choſe d'extraordinaire & de bizarre, qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Ses compoſitions cependant étoient riches ; il exprimoit les paſſions de l'ame ; ſes figures étoient en mouvement ; & il poſſédoit le clair-obſcur. Les femmes ſur-tout étoient peintes parfaitement ; ſes têtes de vieillard ſont admirables, & ſes draperies très-légeres. François I fut ſi content des ouvrages de ce peintre, qu'il le combla de biens. Dans le plus brillant de ſa fortune, maître Roux, chagrin d'avoir accuſé injuſtement François Pelegrino, ſon ami, d'un vol qui lui avoit été fait, ſe voyant enſuite pourſuivi en juſtice, & l'accuſé juſtifié lui demandant réparation, il prit un poiſon violent, qui le fit périr le même jour à Fontainebleau, en 1541, à l'âge de quarante-cinq ans. Il a eu pluſieurs éleves, dont le meilleur a été *Domenico del Barbiéri.*

ROT, (*Sigiſmond*) habile imprimeur de Sienne dans le quinzieme ſiecle. Nous avons de lui deux éditions, l'une ſans date, qui eſt, *L. Florus de geſtis Romanorum ;* l'autre, *Ciceronis Clauſulæ epiſtol.* 1489. Mais il n'eſt pas aiſé de décider ſi ce Sigiſmond eſt le même qu'un autre Sigiſmond, qui s'eſt ſurnommé lui-même *de Libris*, & pour lequel Dominique *de Lapſis* a imprimé pluſieurs livres à Bologne en 1476, ou ſi c'en eſt un autre.

ROTTENHAMER, (*Jean*) peintre, né à Munich en 1564. Il reçut les premiers principes de Donourvez, peintre médiocre. L'éleve s'apperçut bientôt qu'un tel maître contribueroit peu à ſon avancement ; &, n'ayant ni ſecours ni modele dans ſa patrie, il prit le parti de les aller chercher à Rome. Il commença à compoſer & à peindre de petits ſujets ſur cuivre ; mais il accrut ſa

fortune, en donnant au public un grand tableau repréſentant la gloire des Saints. Tous ceux qui connoiſſoient le peintre, furent étonnés de lui voir changer tout-à-coup ſa maniere. L'encouragement porta ſes idées plus loin. Il ſe rendit à Veniſe pour y apprendre à colorier; il copia d'abord le Tintoret, qu'il a toujours ſuivi, tant pour le coloris que pour la poſition de ſes figures. Il faiſoit de petits tableaux ſur cuivre, qu'il vendoit fort cher, ſans négliger l'occaſion de traiter de grands ſujets; il fit une Annonciation pour l'égliſe de Saint-Barthelemi, de la nation Allemande, & une ſainte Frabonie pour celle des Incurables. Rottenhamer ſe maria à Veniſe; &, après y avoir long-temps travaillé, il retourna en Allemagne, & ſe fixa à Auſbourg.

Quoique ce peintre eût fait un long ſéjour en Italie, il conſerva toujours un reſte du goût de ſa nation; mais il fut plus élégant & plus gracieux que ne ſont la plupart des peintres Allemands. Il devint maniéré dans quelques-uns de ſes ouvrages. Les meilleurs approchent de la maniere du Tintoret. Ses airs de tête ſont gracieux; on s'apperçoit par-tout qu'il aimoit à peindre le nu. Dans la plupart de ſes ſujets, il repréſentoit des Nymphes, il donnoit de la grace à ſes petites figures, qu'il touchoit avec bien de la fineſſe. Il étoit ſecouru par deux habiles artiſtes, le Breughel & Paul Bril, qui peignoient les fonds & les payſages. Ses petits tableaux ſont les plus eſtimés & les plus connus en France.

Pendant ſon ſéjour à Ausbourg, il peignit pour l'empereur Rodolphe le Bouquet des Dieux: ce grand tableau a le mérite de ſes meilleurs ouvrages; ainſi que le Bal des Nymphes, qu'il fit pour Ferdinand, duc de Mantoue. Rottenhamer, malgré tant de productions, étoit continuellement dans une ſorte d'indigence: prodigue & diſſipateur, il mourut pauvre; & ſes amis furent obligés de ſe quotiſer pour le faire enterrer.

ROUILLE *ou* ROVILLE, (*Guillaume*) imprimeur

de Lyon. Il avoit pris plusieurs devises. On voit au frontispice de quelques-uns des livres qu'il a imprimés, un aigle tenant une petite couronne dans son bec, & couvrant de ses ailes déployées deux rameaux pliés en ovale, au milieu duquel est un serpent perpendiculaire, avec ces mots: *Rem maximam sibi promittit prudentia.* Dans d'autres, l'aigle, dont les ailes sont aussi déployées, se tient sur un globe appuyé d'un fragment de colonne. Deux serpents, dont les queues sont attachées sous ce reste de colonne, forment plusieurs replis, & paroissent élancer leurs têtes contre l'aigle. On y lit ces mots: *In virtute & fortunâ.* Roville s'est rendu célebre par un grand nombre de belles éditions latines, françoises & italiennes. Il étoit très-curieux d'estampes, & il n'épargna point la dépense pour faire tirer les portraits des grands hommes, & faire graver les animaux & les plantes; mais il ne s'attacha point, dit-on, à l'exactitude de la représentation dans ces gravures. On lui reproche d'avoir beaucoup imposé à ce sujet, & sur-tout par rapport aux médailles, dont un grand nombre sont de son invention, quoiqu'il les ait données comme véritables. Le livre qu'il a publié sur cette matiere, intitulé *Promptuaire des Médailles, &c.* imprimé par lui-même en latin, en françois & en espagnol, est divisé en deux parties, dont la premiere comprend les portraits des grands hommes, &c. depuis la création du monde jusqu'à Jesus-Christ. La seconde est conduite jusqu'au temps où vivoit Roville. Ce fut en 1553 qu'il publia cet ouvrage. Il a imprimé plusieurs autres livres, comme on peut le voir dans les bibliographes.

ROULLET, (*Jean-Louis*) graveur, né à Arles en Provence en 1645, mort à Paris en 1699. Il apprit les éléments de son art chez Jean l'Enfant, qu'il quitta pour passer dans l'école de François de Poilly, où ses talents se développerent avec le plus grand succès. Il fit ensuite le voyage d'Italie, où il demeura dix ans. Pendant son séjour à Rome, il s'acquit l'estime & l'a-

mitié des plus célebres artistes qui y étoient alors. Le style de Roullet est pur, sans affectation, & brillant sans monotonie : excellent dessinateur, il sçut conserver avec fidélité le génie, le caractere & l'expression des auteurs qu'il traduisit.

Ses principaux ouvrages sont : un Christ mort, d'après Annibal Carrache ; les saintes Femmes au tombeau du Sauveur, d'après le même peintre ; la Vierge & l'Enfant Jesus, d'après le cavalier Lanfranc ; plusieurs grands sujets de Theses, d'après Ciro-Ferri, dont une dédiée à l'empereur Léopold I ; la Visitation & une Vierge, d'après Mignard ; plusieurs portraits très-estimés, &c.

ROUPERT, (*Louis*) orfevre, né à Metz, & mort dans le siecle dernier à Paris, où il s'étoit établi. Il sçavoit très-bien refendre les feuillages d'ornement, & mettoit plus de netteté qu'aucun autre graveur dans la coupe de son burin. Les artistes qui gravent sur métaux regardent encore ses ouvrages comme des modeles. Il eut à se plaindre de quelques envieux qui tâchoient de décrier ses talents ; mais il s'en vengeoit, en les provoquant le crayon à la main, & en les défiant de faire mieux. C'est au moins ce qu'on peut juger par l'inspection de quelques planches qui représentent les ornements de bijouterie, composés par cet habile artiste.

ROUSSEAU, (*Jacques*) peintre & graveur, né à Paris en 1630, mort à Londres en 1693, âgé de soixante-trois ans. Il s'adonna principalement à peindre l'architecture & la perspective : genres dans lesquels il excella. Quoique jeune, il sentit qu'il ne falloit pas seulement étudier la nature pour se perfectionner ; mais qu'il étoit encore nécessaire de consulter les grands maîtres. Ces grandes ruines de temples, de palais, de mausolées, qui étalent à nos yeux tout ce que l'architecture a eu de plus parfait, furent de puissants motifs pour le déterminer à faire le voyage d'Italie ; il partit donc pour Rome, & y trouva de

quoi satisfaire ses desirs. Il se distingua bientôt dans l'architecture & dans la perspective, par la connoissance de ces illusions qui en font tout le charme. Herman Suanefeld, fameux peintre Flamand, connu sous le nom d'Herman d'Italie, y étoit pour-lors en grande réputation. Ils se lierent d'amitié au point que Rousseau lui demanda en mariage sa sœur, qui étoit très-aimable ; il l'obtint. Herman, devenu son beau-frere, l'aida de ses conseils ; &, comme le paysage est indispensable à un peintre d'architecture, & qu'Herman le peignoit extrêmement bien, son exemple lui apprit de quelle maniere il falloit traiter cette partie de la peinture pour la rendre fraîche, légere & agréable.

Rousseau joignit ce nouveau talent à ceux qu'il possédoit déja, & fit en Italie plusieurs ouvrages qui furent très-goûtés. A son retour à Paris, environ en 1660, il débuta à l'hôtel du président Lambert par les morceaux d'architecture, qui entrent dans la composition de la belle galerie peinte par Charles le Brun. C'est dans ces ouvrages qu'il fit connoître l'étendue de son sçavoir, & à quel point il possédoit la perspective. Louis XIV, qui avoit entendu parler de ses rares talents, les employa aux décorations de la salle des machines à Saint-Germain-en-Laye, pour la représentation des opéra du fameux Lully. On reçut Rousseau à l'académie de peinture en 1662 ; & son tableau de réception est un grand paysage orné d'architecture. Il fut dans la suite, en 1679, conseiller en la même académie ; mais il survint un ordre du Roi, en 1681, de l'exclure de ce corps, ainsi que cinq autres, parce qu'ils étoient Calvinistes. Quelque temps après, étant entré dans le sein de l'Eglise Catholique, il reprit son rang à l'académie en 1688.

On lui attribue la perspective peinte dans les jardins du château de Ruel, du temps du cardinal de Richelieu ; mais elle est de Jean le Maire. Le cardinal étant mort en 1642, Rousseau n'auroit eu que douze ans, étant né en 1630 ; & il n'est pas possible qu'il eût été capable, à cet âge, de produire ce morceau. On pré-



tend qu'il l'a retouché dans les endroits endommagés par le temps. Cette perspective, par sa beauté, attiroit tous les amateurs; elle étoit si naturelle, que les oiseaux, voulant passer à travers les arcades peintes, se cassoient la tête. Si le peintre Zeuxis fut célebre pour avoir peint une corbeille pleine de raisins que les oiseaux venoient béqueter, celui-ci mérite également notre admiration par une imitation aussi parfaite de la nature. Il alloit extrêmement vîte en peignant; il disoit qu'*il seroit trop heureux si sa main pouvoit égaler la rapidité de son génie; la pensée vole*, ajoutoit-il, *& ne nous échappe que trop souvent.* Les ouvrages de Rousseau ne souffroient nullement point de la célérité de son travail. On a gravé d'après lui.

ROUSSELET, (*Gilles*) graveur, né à Paris en 1614, & mort en 1688. Il dessinoit avec autant de goût que de correction, & s'appliquoit à donner un caractere distinctif à chaque partie qu'il avoit à traiter, comme on le peut voir dans une estampe, gravée d'après un des plus beaux tableaux que le Brun ait peints à Rome, & qui a pour sujet un Christ mort sur les genoux de la Vierge. On connoît encore de Rousselet un grand nombre d'estampes estimables, entr'autres, la sainte Famille, & S. Michel terrassant le Diable, d'après Raphaël; Jesus-Christ porté au tombeau, d'après le Titien; David jouant de la harpe, d'après le Dominiquin; quatre sujets des travaux d'Hercule, David tenant la tête de Goliath, l'Annonciation & S. François, d'après le Guide; Moyse sauvé, Eliezer abordant Rébecca, d'après le Poussin; une sainte Famille, d'après le Bourdon; plusieurs grandes Theses, d'après le Brun; & autres sujets, d'après différents maîtres.

ROUX, (*Jean-Baptiste* LE) architecte, mort vers l'an 1740, âgé d'environ soixante-neuf ans. Il étoit éleve de Dorbey; &, quoiqu'il n'ait pas possédé des talents supérieurs, il est cependant un de nos architectes modernes qui a été le plus employé: c'est qu'il avoit

avoit le don de la parole, & qu'il en imposoit par-là à quelques personnes de condition, qui jugent souvent d'un artiste par l'apparence & les qualités extérieures, plutôt que par sa capacité. Celui-ci ne manquoit pas tout-à-fait de génie; il excelloit sur-tout dans la partie de la décoration des appartements dans le goût de Berain & de Pineau, qui étoit alors à la mode. Il a élevé plusieurs édifices considérables, tels que l'hôtel de Mazarin, aujourd'hui de Rohan-Chabot; l'hôtel de Roquelaure, à présent de Molé, &c. Il a décoré la galerie de l'hôtel de Villars, & beaucoup de maisons de plaisance aux environs de Paris. Le Roux étoit membre de l'académie royale d'architecture.

I. ROY, (*Adrien* LE) imprimeur, fut associé de Robert Ballard, au milieu du seizieme siecle. Comme nous n'avons pu nous procurer à temps les notes concernant la famille des Ballard, une des plus anciennes dans l'imprimerie de Paris, nous allons les rapporter ici, telles qu'elles nous ont été communiquées.

I. BALLARD, (*Robert*) premier du nom, fut pourvu de la charge de seul imprimeur de la musique de la chambre, chapelle & menus plaisirs de Sa Majesté, conjointement avec Adrien le Roy son beau-frere, par lettres-patentes du roi Henri II, du 16 Février 1552. Le roi Charles IX, fils & successeur de Henri II, maintint Robert Ballard dans ladite charge, dans ses prérogatives & revenus, comme le prouve un arrêté de gages, fait par ordre de ce prince, en date du 27 Avril 1568. Robert Ballard & Adrien le Roy imprimerent en société le livre de Tablature de Guitare ouvrage d'Adrien le Roy, in-4°, 1561; les Pseaumes de David en vers, composés par Marot, in-8°, 1562; les Œuvres de Musique de Nicolas la Grotte, en 1570. Ils avoient pour marque le cheval Pégase, avec ces mots: *Pietate & Justitiâ.* Robert Ballard fut marié à Lucrece le Bé, de laquelle il eut un fils nommé Pierre.

II. BALLARD, (*Pierre*) fut également maintenu dans ladite charge & possession, par Henri III & Hen-

ri IV, & étoit aussi payeur des chantres de la chapelle du Roi. Louis XIII confirma ledit Pierre Ballard dans la possession de sa charge, avec ses prérogatives & revenus, par lettres-patentes de 1633, à lui accordées pour avoir fait près de cinquante mille livres de dépenses pour la perfection de son art. Il fut lieutenant des troupes de la ville ; & sa famille conserve encore le drapeau, la pique, la hallebarde & l'esponton que sa qualité lui avoit fait donner. Il imprima différents ouvrages, entr'autres, les cent cinquante Pseaumes de David, traduits par Claude le Jeune, in-8°, 1613 ; Airs de différents Auteurs, mis en tablature de Luth, en 1617. Il épousa Françoise Mondine, dont il eut un fils nommé Robert.

III. Ballard, (*Robert*) deuxieme du nom, fut pourvu de la même charge de seul imprimeur de la musique, par lettres-patentes de Louis XIII, en date du 24 Octobre 1639. Il imprima quantité d'ouvrages de musique pour la chapelle & chambre de Sa Majesté; il avoit la même marque & devise que son pere. Il fut si intimement lié avec M. Fouquet, que, lors de sa disgrace & de sa détention à la Bastille, Ballard s'y enferma volontairement, & y imprima lui-même les mémoires qui pouvoient servir à la justification de ce ministre. Son mérite le fit passer par les charges les plus considérables de la ville de Paris, ayant été grand juge-consul, administrateur des hôpitaux, adjoint de sa communauté en 1648, ensuite syndic en 1652 jusqu'en 1657. Il eut pour épouse Marie Robinot, dont il eut plusieurs enfants, entr'autres, un fils nommé Christophe.

IV. Ballard (*Christophe*) reçut de Louis XIV les mêmes marques de bonté que les Rois ses prédécesseurs avoient accordées à ses ancêtres : ce prince confirma la possession de ladite charge en faveur dudit Christophe, par lettres-patentes en date du 11 Mai 1673. Il eut, de son mariage avec Marie Jubin, un fils nommé Jean-Baptiste-Christophe.

V. Ballard, (*Jean-Baptiste-Christophe*) obtint

des lettres-patentes de Louis XIV, en date du 5 Octobre 1695, qui lui accorderent la possession & jouissance des mêmes prérogatives dont avoient joui ses ancêtres. Il fit le plus grand commerce de musique, & avoit un fonds des plus considérables; mais le goût de la musique ayant absolument changé, il vit sa fortune s'éclipser; &, après avoir passé par toutes les charges de sa communauté, ayant été adjoint, & ensuite syndic, il mourut doyen des grands juges-consuls, en Mai 1750. Il fut marié à Catherine Cottin, & eut de ce mariage plusieurs enfants, dont un seul fils qui suit.

VI. Ballard, (*Christophe-Jean-François*) obtint du roi Louis XV des lettres-patentes confirmatives, en date du 6 Mai 1750. Il mourut en 1765, & avoit été marié à Marie-Anne-Genevieve Paulus Dumesnil, dont il a eu un fils nommé Pierre-Robert-Christophe, actuellement existant, qui a également obtenu des lettres-patentes de Louis XV, en date du 20 octobre 1765.

Inscription de l'Etablissement de l'Imprimerie de Musique.

Regis Christianissimi
Ac totius Galliarum imperii
Monotypographeum
In Musicis ab Henrico II erectum.

Hanc sedem modulis Henricus lege sacravit.
Illius æternum quis neget esse decus?

II. ROY, (*Julien* le) très-célebre horloger, né à Tours en 1686, mort à Paris en 1759. Ce que nous allons dire de cet artiste est un précis de l'éloge qu'en a fait M. le Roy, son fils aîné, dans un de ses ouvrages, intitulé *Etrennes Chronométriques*. A peine Julien le Roy avoit atteint douze ans, que son goût pour

l'horlogerie se développa. Ses moments de récréation étoient employés à l'exécution de quelques pieces de méchanique. Il parcouroit avec avidité tous les livres qui pouvoient l'éclairer sur cette science & sur la physique. Dès l'âge de treize ans, il construisit quelques petits ouvrages d'horlogerie. Le jour ne lui suffisoit pas pour les examiner ; il se relevoit encore la nuit pour voir comment il pourroit en perfectionner le mouvement. Avec un penchant aussi marqué pour l'art que ses parents ne tarderent pas à lui faire embrasser, il ne pouvoit qu'y faire des progrès fort rapides. A dix-sept ans, il vint à Paris, & fut admis, en 1713, dans le corps des horlogers de cette ville. S'étant attaché aux plus renommés de ce temps-là, il se fit bientôt remarquer par une singuliere adresse de la main, & par une célérité d'exécution qui paroît presque incroyable. Bientôt il laissa ses maîtres fort loin derriere lui, & s'acquit l'estime des sçavants & des connoisseurs.

On sçait que les Anglois avoient acquis, par plusieurs découvertes, une telle réputation dans l'horlogerie, qu'ils portoient leurs montres dans toutes les parties du monde connu, & que nous-mêmes nous étions forcés d'en aller chercher chez eux. Julien le Roy eut la gloire de leur enlever cette prééminence, & de la donner aux horlogers François sur tous ceux de l'Europe. Il faut lire, dans l'éloge même de cet artiste, les moyens qu'il employa pour arriver à ce but, & qui seroient superflus dans cet article. Il suffira de rapporter en peu de mots ses principales découvertes ; les montres à répétition, les pendules à répétition, les pendules à secondes, les horloges horizontales qui ont fait abandonner les autres, son cadran universel à boussole & à pinule, propre à tracer une méridienne pour trouver la déclinaison de l'aimant, son cadran horizontal universel, ses montres & ses pendules à trois parties. L'horlogerie lui doit aussi la compensation des effets de la chaleur & du froid, sur les régulateurs, au moyen de l'allongement inégal de divers métaux.

Tant de travaux, si heureusement exécutés, lui mériterent la réputation de premier artiste dans sa profession. Le célebre Graham faisoit de lui un cas tout particulier. Un jour que milord Hamilton lui montroit une de ses répétitions à grands mouvements devant plusieurs personnes : *Je souhaiterois*, dit-il après l'avoir examinée, *être moins âgé, pour pouvoir en faire sur ce modele.* Cette justice, que rendoit à Julien le Roy le plus célebre horloger d'Angleterre, presque tous ceux de l'Europe la lui ont rendue. De-là, cet empressement à se saisir de ses inventions, son nom gravé sur la plupart des montres de Geneve, au lieu de ceux des Tompion & des Graham, dont elles étoient ci-devant décorées; enfin, cet abandon absolu des montres Angloises. Ce ne fut pas seulement chez les étrangers qu'il jouit d'une considération si flatteuse; dans sa patrie, il fut distingué comme il le méritoit. Il obtint, en 1739, un logement aux galeries du Louvre, & le brevet d'horloger du Roi. M. le cardinal de Fleury, en le lui remettant, lui dit que Sa Majesté, contente de ses services, pourroit bien dans la suite ajouter à cette faveur une pension. Mais cet artiste pensoit qu'un souverain, comme un pere de famille, ne pouvoit arranger un de ses enfants, sans altérer en quelque sorte le patrimoine des autres; qu'ainsi les desirs d'un galant-homme, d'un vrai patriote, devoient être satisfaits, quand il avoit obtenu de son Roi une marque d'estime & de bienveillance.

Si ce célebre artiste, ajoute M. son fils, a tant enrichi l'horlogerie par ses ouvrages & par ses lumieres, ses procédés généreux envers ceux qui, sous sa direction, cultivoient cet art, n'ont pas moins contribué à sa perfection. J'en appelle à tous ceux qui l'ont connu; jamais homme fut-il plus accessible, plus communicatif, plus prodigue de ses connoissances? N'a-t-il pas employé autant d'industrie à mettre ses ouvrages sous les yeux des gens de l'art, que les Anglois en mirent d'abord pour les leur cacher? Où est l'artiste qui ignore les peines qu'il s'est données, lorsqu'ils

étoient auſſi rares qu'ils ſont aujourd'hui communs ? Qui ne ſçait enfin qu'il y a ſacrifié une partie de ſa fortune ? qu'il ne ſe bornoit pas à les encourager par ſes conſeils & par ſes exemples; qu'il y ajoutoit encore les récompenſes, autant que ſes moyens le lui permettoient ? .... Après une telle conduite, s'étonnera-t-on de ce concours d'ouvriers en pleurs, qui ſuivoient ſa pompe funebre ? Sera-t-on ſurpris de leur avoir entendu proférer, en ſoupirant, qu'ils avoient perdu leur ſoutien, leur appui, leur pere ?

Après avoir vu les qualités qui faiſoient admirer & chérir l'artiſte dans Julien le Roy, rappellons préſentement quelques traits de ſa vie, qui feront juger de celles qui le diſtinguoient comme homme & comme citoyen. Il avoit été fort lié avec Henri Suly. Le plaiſir que ces deux hommes célebres trouvoient à s'entretenir de leur art, avoit formé entr'eux les nœuds de la plus étroite amitié. Lorſque les manufactures de Verſailles & de Saint-Germain furent diſſipées, Suly voulut engager ſon ami à accepter une penſion du miniſtere de Londres, pour y aller demeurer: ce fut en vain; jamais il ne put le déterminer à porter ſes lumieres hors de ſa patrie. Au mois d'Octobre 1728, le même Suly étant mort, Julien le Roy fut preſſé de ſolliciter la penſion dont il jouiſſoit; mais il s'y refuſa conſtamment, parce que madame Suly la demandoit. Ce même zele l'engagea à tout entreprendre pour honorer la mémoire de ſon ami; c'eſt de lui qu'on tient le peu qu'on ſçait ſur ſa vie. Malgré ſes grandes occupations, il ſe chargea de la réimpreſſion d'un de ſes ouvrages, & l'enrichit de tout ce qui pouvoit le rendre recommandable. Il eût pu le refondre avec les ſiens; mais il aima mieux que ſon nom marchât après celui de ſon ami, & faire imprimer une partie de ſes mémoires à la ſuite de la *Regle artificielle du Temps*. Tel fut cet homme célebre, *auquel*, pour me ſervir des paroles d'un illuſtre journaliſte, *il ſemble avoir été donné de nos jours d'enchaîner le temps, & de forcer la matiere à repréſenter, dans la derniere préciſion, la route très-ra-*

ріde de nos années. Le Roi daigna l'honorer de ses regrets, quand il apprit sa mort. De son mariage avec Jeanne de Lafons, il laissa quatre fils, tous dignes de lui, & qui se distinguent chacun dans la carriere qu'ils ont embrassée ; Pierre le Roy, l'aîné, qui a succédé à son pere dans la place d'horloger de Sa Majesté, & qui est l'inventeur des montres marines ; Jean le Roy, de l'académie royale des sciences ; Julien-David le Roy, professeur de l'académie royale d'architecture, & de l'institut de Bologne, auteur du livre des *Ruines de la Grece* ; & Charles le Roy, de l'académie royale de Montpellier, correspondant de celle des sciences de Paris, & professeur de médecine en l'université de Montpellier.

ROYER, (*Joseph-Nicolas-Pancrace*) musicien, originaire de Bourgogne, né en Savoie, fils d'un gentilhomme, & naturalisé François. Ce musicien, homme poli & d'un caractere aimable, s'étoit fait connoître d'abord par la maniere sçavante & délicate dont il touchoit l'orgue & le clavessin. Il parut ensuite dans la carriere de l'opéra. Il obtint la place de maître de musique des Enfants de France en 1747. Il eut la direction du concert spirituel, la charge de compositeur de musique de la chambre du Roi, & Sa Majesté le nomma inspecteur général de l'opéra. Il mourut en 1755, dans la cinquantieme année de son âge. Outre un grand nombre de pieces de clavessin, estimées, nous avons trois opéra de Royer, *Pyrrhus*, *Zaïde*, & le *Pouvoir de l'Amour.* Il a fait aussi l'acte d'*Amadis* dans les *Fragments*, & *Pandore* qui n'a pas encore été représentée.

ROZÉE, (*Mademoiselle*) née en 1632, dans la ville de Leyde, morte dans la même ville en 1682, âgée de cinquante ans. Elle mérite, par la singularité de son talent, d'être placée parmi les artistes illustres en peinture. Au lieu d'employer des couleurs à l'huile ou à la gomme, elle se servoit d'une quantité de soie

de toutes les nuances, qu'elle avoit eu grand soin d'éplucher & de séparer dans des boîtes particulieres. On n'imagine point comment elle pouvoit appliquer ces brins presqu'imperceptibles, & imiter la couleur des chairs, fondre & mêler les tons les plus délicats. Elle a peint de cette maniere le portrait, le paysage & l'architecture. Michel Carré, qui a vu beaucoup de ces tableaux de mademoiselle Rozée, parle d'un portrait qui étoit d'une grande ressemblance. Il assure qu'il étoit colorié, & que la soie étoit si artistement mêlée & appliquée, qu'il falloit approcher de près pour se convaincre que cette peinture n'étoit point faite au pinceau. Weyermans cite de la même personne un petit tableau qui fut vendu cinq cents florins: il ne représentoit que le tronc d'un vieil arbre chargé de mousse & de petits feuillages. Au haut du tronc, une araignée avoit fait son nid & formé sa toile. Le fond étoit un lointain & un ciel qui ne laissoient rien à desirer pour la couleur & la vérité. Le grand-duc de Toscane acheta un de ses plus beaux ouvrages : il est encore conservé parmi les chefs-d'œuvre qui composent la collection de ce prince.

RUBENS, (*Pierre-Paul*) le Raphaël des peintres Flamands, né à Cologne le 28 Juin 1577, mort à Anvers le 30 Mai 1640. Il étoit fils de Jean Rubens, professeur en droit, & échevin de la ville d'Anvers, qui, pour se mettre à l'abri des fureurs de la guerre civile qui déchiroit alors le Brabant, s'étoit retiré pendant quelque temps à Cologne. La premiere jeunesse de cet artiste fut cultivée avec soin : on l'appliqua de bonne heure à l'étude des belles-lettres; & il fit des progrès rapides dans la langue latine. Son pere étant mort, il obtint de sa mere la permission de se livrer à la peinture. On le plaça d'abord chez Tobie Verhaest, & ensuite chez Adam van-Oort, qu'il quitta bientôt pour entrer dans l'école d'Ottovénius. A l'âge de vingt-trois ans, Rubens se crut en état de se passer de maître. Il eut accès chez les princes; &

il s'y fit bientôt distinguer par ses talents & la sagesse de sa conduite. L'archiduc Albert l'envoya à Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, qui le reçut favorablement, & le prit à son service en qualité de gentilhomme. Ses talents & ses vertus aimables lui acquirent tant de considération dans l'esprit de ce prince, qu'il le nomma son envoyé à la cour de Philippe III, roi d'Espagne. Rubens partit, chargé de riches présents pour le duc Lerme, un des principaux favoris de Philippe. Ces présents furent offerts avec une grace qui en augmenta le prix. Le nouvel envoyé gagna bientôt l'estime du roi d'Espagne & de toute sa cour. Il y fit un grand nombre de portraits & de tableaux d'histoire, qui lui valurent des sommes immenses. La réputation de Rubens fit tant de bruit, que Jean, duc de Bragance, depuis roi de Portugal, écrivit à un seigneur de Madrid, pour engager l'artiste Flamand à venir passer quelques jours à Villaviciosa, où le duc faisoit sa résidence. Rubens accepta la proposition, & se mit en chemin avec un train si considérable, que le duc, effrayé de la dépense qu'un tel hôte alloit lui causer, dépêcha un gentilhomme au devant du peintre, qui n'étoit plus qu'à une journée de sa cour, *pour le prier de remettre sa visite à un autre temps.* Ce compliment étoit accompagné d'une bourse de cinquante pistoles, pour dédommager Rubens de sa dépense & du temps qu'il avoit perdu. Rubens, en refusant ce présent, répondit qu'*il n'étoit pas venu pour peindre, mais pour s'amuser huit ou dix jours à Villaviciosa, & qu'il avoit apporté avec lui mille pistoles pour les dépenser pendant son séjour.*

De retour à Mantoue, le duc l'envoya à Rome pour y copier les principaux tableaux des grands maîtres; & ces copies valoient presque les originaux. Les ouvrages du Titien & de Paul Véronnese l'attirerent ensuite à Venise; & ce fut dans cette excellente école qu'il puisa les regles sûres du coloris, dont il ne s'est jamais écarté. Cet illustre artiste retourna ensuite à Rome, qu'il quitta peu de temps après pour Genes,

où des portraits & des tableaux d'histoire l'occuperent long-temps. La nouvelle de la maladie dangereuse de sa mere vint suspendre toutes ses occupations. Rubens partit de Genes à la hâte; mais, quelque diligence qu'il pût faire, il n'eut point la satisfaction de trouver sa mere vivante. Sa douleur fut extrême; &, pour fuir des lieux qui lui retraçoient sans cesse son image, il songeoit à retourner à Mantoue, lorsque l'archiduc Albert lui témoigna combien il seroit mécontent de ce départ, & qu'il ne souffriroit qu'avec peine que Mantoue enlevât à la Flandre Espagnole son plus bel ornement. Ces marques flatteuses de distinction, & l'amour qui se mit aussi de la partie, déterminerent Rubens à ne plus quitter sa patrie. Il y épousa Elisabeth Brants.

Rubens jouissoit d'une fortune immense; &, s'il continua de peindre, ce fut moins par intérêt, que pour satisfaire son propre goût, & par complaisance pour les curieux qui recherchoient avidement ses ouvrages. Excédé de travail, il prit enfin le parti d'employer ses plus habiles éleves: Wildens & van-Uden peignirent le paysage; Sneyders, les fruits, les fleurs & les animaux: Rubens présidoit, & sçavoit accorder avec tant d'art les différentes manieres de ses éleves, qu'il sembloit que ses tableaux fussent l'ouvrage d'une seule main.

Une réputation si brillante & si méritée ne pouvoit manquer d'exciter l'envie. Rubens se vit attaqué par les artistes mêmes qu'il avoit le plus protégés. On osa dire qu'il auroit été incapable de réussir dans tous ces différents genres de peinture, sans le secours des peintres dont il employoit les talents. Rubens ne répondit à ces critiques, ou plutôt à ces calomnies, que comme il sied aux grands hommes d'y répondre, en produisant de nouveaux miracles. Il fit seul plusieurs beaux paysages: le plus remarquable est celui dans lequel il représenta sa maison de campagne entre Malines & Anvers. Ses ennemis, convaincus d'imposture, n'en devinrent que plus acharnés contre ce grand pein-

tre. Jauffens & Rombouts, qui étoient à la tête, leverent le masque, & se déclarerent ouvertement. Jauffens eut la témérité de proposer à Rubens un défi de peinture. Rubens se contenta de lui faire dire qu'il accepteroit ce défi, quand Jauffens auroit prouvé, par ses ouvrages, qu'il pouvoit être son concurrent.

La gloire de ce célebre artiste parut dans tout son éclat en 1620, lorsque Marie de Médicis le choisit pour peindre, dans une des galeries du palais du Luxembourg, les principaux événements de sa vie, depuis sa naissance, jusqu'à l'accommodement qu'elle avoit fait à Angoulême avec son fils Louis XIII. Cette galerie contient vingt-quatre tableaux, dix de chaque côté entre les croisées, un sur la cheminée, deux à côté, & un au fond de la galerie en face de la cheminée. On prétend que Rubens avoit eu ordre de représenter la vie de Henri IV dans une autre galerie, & qu'il en avoit déja fait quelques esquisses : on n'a cependant jamais rien vu de ce dernier projet. On peut regarder ces vingt-quatre tableaux comme un poëme épique en peinture : les allégories en sont ingénieuses sans être chargées, & la fraîcheur de ces tableaux continue de faire l'éloge du coloris admirable de ce grand maître. Ce superbe ouvrage fut exécuté en entier à Anvers, à l'exception de deux morceaux.

Rubens, au milieu des honneurs & des richesses, sentant approcher peu à peu les infirmités de la vieillesse, ne chercha plus qu'à se dérober au tumulte du monde. Affligé de la goutte & d'un tremblement de main, il se renferma dans sa belle maison, & ne peignit plus que des tableaux de chevalet. Dans ce travail, l'appui-main lui procuroit le soulagement dont il avoit besoin. Il composa cependant encore quelques grands ouvrages, tels que les arcs de triomphe pour l'entrée de Ferdinand, cardinal infant d'Espagne; mais il eut le chagrin de ne pouvoir assister à cette entrée. Théodore van-Thulden a gravé à l'eau-forte ces arcs de triomphe; ils sont réunis dans un volume in-folio, avec de sçavantes observations latines de M. Geevaerts,

historiographe du roi d'Efpagne. La caducité de Rubens augmenta de plus en plus, & il fuccomba le 30 Mai 1640. Il fut enterré avec les plus grandes marques d'honneur. On porta devant fon cercueil un carreau de velours noir, fur lequel étoit placée une couronne dorée; la principale nobleffe, le clergé, les artiftes & les amateurs, s'empresserent de lui rendre les derniers devoirs. Il fut inhumé dans la chapelle derriere le chœur, dans l'églife paroiffiale de Saint-Jacques, à Anvers.

Les ouvrages de ce grand maître font répandus partout. Il peignoit l'hiftoire, le portrait, le payfage, les fruits, les fleurs, les animaux. Sa couleur eft tendre, vive, fraîche & naturelle, & il a pouffé très-loin l'intelligence du clair-obfcur. Abondant & facile dans fes productions, il fçavoit varier à l'infini fes attitudes, & les contrafter fans les outrer. Ses expreffions font pleines de jufteffe, & l'on admire fon jugement dans tous les morceaux où il a fait ufage de l'allégorie. Ses draperies font toujours convenables aux fujets, & jettées avec art; on y reconnoît diftinctement la foie, la laine & le lin. Rubens a peut-être manqué quelquefois à l'élégance & au choix de la belle nature : il eft même quelquefois maniéré, fur-tout dans les extrémités & les emmanchements de fes figures; mais ce défaut ne lui eft point ordinaire. Il a très-fouvent faifi dans la nature des beautés qui lui étoient échappées dans les antiques, ou qui plutôt ne s'y trouvoient point. S'il a quelquefois négligé la correction du deffin, il eft fouvent, dans cette partie, égal aux plus grands maîtres. On a beaucoup gravé d'après cet habile peintre. Il a auffi gravé quelques morceaux. Ses difciples les plus diftingués font Vandyck, Diepenbeck, Jacques Jordaans, David Téniers, van-Mol, van-Thulden, &c. &c.

RUISDAAL, (*Jacques*) peintre, né à Harlem en 1640, mort dans la même ville en 1681. Dès l'âge de douze ans, il fit des tableaux qui furprirent tous les

artiftes. Les ouvrages de Berghem, compatriote de Ruifdaal, lui plurent beaucoup; il fembloit même qu'il y avoit quelque rapport entre leûr génie; il fut le chercher à Amfterdam, & lui fit part de l'extrême envie qu'il avoit de peindre. On ne dit pas que Berghem fut fon maître; mais on affure qu'ils devinrent étoitement liés d'amitié. C'en eft affez pour nous faire croire que cette union intime a contribué à l'avancement de Ruifdaal. Il deffina d'après nature des vues qu'il a placées dans fes tableaux; il peignoit d'après eux-mêmes des arbres, des plantes & des ciels: c'eft une attention & une étude, fans lefquelles il n'y a jamais de grands fuccès. Ses tableaux furent achetés très-cher. Ruifdaal peignoit le payfage & des marines, fçavoit imiter la nature; mais il ajoutoit à la vérité un grand éclat, par des oppofitions de lumiere bien contraftées; fa couleur eft chaude & dorée; la touche de fon pinceau eft fine & décidée; elle repréfente & termine bien le feuillé des arbres. Prefque tous fes tableaux repréfentent des ports & des rivages de la mer. Comme il ne peignoit pas bien la figure, il empruntoit la main de Wouwermans, de vander Velde, &c. qui n'y gâtoient rien.

RUSCONI, (*Camille*) fculpteur, né à Milan, mort à Rome en 1728. Les progrès qu'il avoit faits dans fon art ne l'empêcherent pas, quand il arriva dans cette derniere ville, de fe mettre d'abord fous la difcipline d'Hercule Ferrata, & enfuite fous celle de Carle Maratte, qui le forma aux airs de tête gracieux, au beau jet des draperies, & à un bon goût de deffin. Rufconi ne négligea pas non plus l'étude de l'antique; & bientôt fes ouvrages fe firent remarquer par une heureufe expreffion des paffions, par le choix des attitudes, & par beaucoup de délicateffe dans le travail. Les principaux font le tombeau du pape Grégoire XIII, celui du prince Sobieski aux Capucins; les Anges fous l'orgue de la chapelle de S. Ignace, dans l'églife du *Giéfu*, &c. Honoré de l'eftime particuliere de Clément XI,

il reçut la visite de ce souverain pontife, & plusieurs marques de bienveillance.

RUSTICI, (*Jean-François*) sculpteur célebre, né à Florence dans le quinzieme siecle, florissoit dans le commencement du seizieme. Il eût pour maître André Verrochio, & pour condisciple Léonard de Vinci. La plupart des statues qu'il a faites sont de bronze; &, entre les plus belles, on remarque une Léda, une Europe, un Neptune, un Vulcain, un homme nu à cheval, d'une grandeur extraordinaire, & une femme représentant une des Graces, haute de deux brasses. Les factions qui troubloient la ville de Florence engagerent ce grand artiste à venir en France offrir ses services à François I, pour lequel il fit quelques ouvrages considérables. Il est demeuré en France, & y est mort, ne voulant plus retourner à Florence.

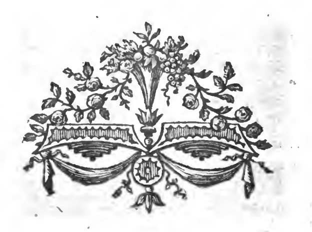
RYCKAERT, (*David*) peintre, né à Anvers en 1615. Il peignit d'abord le paysage, & y acquit de la réputation : mais, lorsqu'il vit le cas que l'on faisoit des ouvrages de Téniers, de Brauwer, d'Ostade, &c. il essaya de les imiter; & il fut encouragé par le prix que lui valurent ses premiers ouvrages. L'archiduc Léopold, qui aimoit les arts, lui accorda la protection la plus marquée, & Ryckaert fut bientôt généralement estimé des artistes & des curieux. Il crut que ce n'étoit pas assez que de peindre pour perfectionner son talent, mais qu'il falloit avoir les tableaux des grands peintres sous les yeux : il s'en entoura; &, continuellement enfermé dans son cabinet, il se mit à étudier leurs différentes manieres. Il trouva dans cette collection les instructions que trouve un sçavant dans sa bibliotheque. Des réflexions sur la maniere d'imiter, mises en pratique, & comparées à la nature qui est toujours le plus grand maître, mirent bientôt Ryckaert de niveau avec les meilleurs peintres de son temps. Il avoit été nommé à la place de directeur de l'académie en 1651. Son caractere aimable & enjoué lui a

fait compoſer des ſujets riants, & quelques-uns élevés, mais toujours piquants. On ne ſçait ce qui put le porter, vers l'âge de cinquante ans, à changer ſa maniere de compoſer; il n'a preſque fait depuis que des ſujets dégoûtants de diablerie. Il a répété pluſieurs fois la tentation de S. Antoine: ces morceaux ſont d'une imagination peut-être un peu fiévreuſe. On ne ſçait comment il a pu ſe plaire à terminer ces monſtres horribles: ſes tableaux de ce genre furent auſſi recherchés que ſes autres ouvrages.

RYFER, (*Iſorius*) imprimeur de Wirſtburg, en latin *Herbipolis*. Il imprima dans cette ville un Miſſel: *Miſſale in uſum Eccleſiæ Herbipolenſis, Herbipoli*, in-folio, 1481. On trouve à la fin de ce livre un privilege en latin, donnant pouvoir à Iſorius Ryfer d'imprimer ces ſortes de Miſſels, & de les orner de rubriques. Ce livre a été placé dans le catalogue de la bibliotheque de l'archevêque Laud, en qualité de manuſcrit. C'eſt pour cela ſans doute qu'aucun hiſtorien de l'imprimerie n'en a parlé juſqu'ici, comme d'une édition; mais il ſe trouve imprimé dans la bibliotheque d'Oxford.

RYSBRACK, ſculpteur, Flamand d'origine, établi en Angleterre, a eu l'honneur d'être employé à la décoration du tombeau du grand Newton. Il ne mérite certainement point d'être traité avec une eſpece de mépris, comme a fait M. l'abbé le Blanc dans ſes *Lettres ſur les Anglois*, en l'appellant *un certain Rysbrack*. Cette expreſſion ſemble déſigner un homme obſcur, & ne convient pas à un artiſte reſpectable par ſes talents & par ſes mœurs. On croit pouvoir aſſurer qu'aucun ſculpteur habile ne rougiroit de ſe le voir aſſocier. Cet auteur s'eſt trompé d'ailleurs, quand il a dit que le monument de Newton avoit été érigé par les Anglois; ce qui ſignifieroit *le public ou la nation*. M. Conduit, qui avoit épouſé la niece de ce grand homme, fit ſeul tous les frais de ce monument. Il en eſt de même de tous ceux qui ſont enterrés dans l'é-

glise de Westminster. C'est une affaire de pur intérêt particulier, & non point une institution nationale. On s'adresse au chapitre, qui, pour la somme de vingt louis, accorde le privilege de creuser un tombeau, &, pour celle de vingt louis de plus, fournit une place convenable pour ériger un monument. Le premier pour qui le parlement d'Angleterre ait assigné une somme, afin de lui élever un tombeau, est un capitaine de vaisseau, qui, dans la guerre de 1744, perdit glorieusement la vie en combattant.



S A C

SACADAS, muficien, natif d'Argos. Selon Paufanias, il joua & compofa le premier, à Delphes, un air de flûte, nommé *Pythique*, & qui fut tellement au gré d'Apollon, qu'il procura la réconciliation de ce dieu avec les joueurs de flûte, qu'il avoit pris en averfion depuis fa difpute contre le Silene Marfyas. Paufanias ajoute que, dans la quarante-feptieme Olympiade, au jeux Pythiques inftitués par les Amphyctions, Sacadas joua de la flûte tout fimplement, fans qu'elle fervît d'accompagnement aux voix; & qu'alors on ne couronnoit point encore le vainqueur, mais que Sacadas fut couronné aux deux Pythiades fuivantes. Il remarque de plus que, lorfque l'on rebâtit la ville de Meffene, tous les travaux fe faifoient aux fons des flûtes; mais qu'on n'y employoit que des Argiens ou Béotiens, & que ce fut particuliérement alors que les airs de Pronome & de Sacadas l'emporterent fur tous les autres.

SACCHI, (*André*) autrement *Andruccio*, peintre, né à Rome en 1599, mort dans la même ville en 1661, âgé de foixante-deux ans. Il reçut les premiers principes de fon art chez fon pere, & fe perfectionna enfuite fous le fameux Albane. Il devint fon meilleur éleve, & hérita de fes talents. De petits tableaux, faits fous fes yeux, furent recherchés des connoiffeurs, & lui acquirent tant de réputation, qu'il ne pouvoit fuffire à leur empreffement. Il fembloit que l'efprit du maître eût paffé tout entier dans celui du difciple; de même que fon pinceau frais, fes graces & fon coloris.

Plus grand deffinateur que l'Albane, fes idées étoient élevées; il donnoit beaucoup d'expreffion à fes figures, avec un grand goût de draperie: tout cela étoit accompagné d'une fimplicité qu'on trouve peu dans les autres tableaux. Sacchi avoit formé fon goût d'après

tous les grands maîtres, sans ressembler à aucun, & sans jamais changer de maniere. Il aimoit extrêmement son art, & finissoit ses tableaux avec un soin infini : un peu plus de feu les auroit rendus parfaits.

Cet artiste fut contemporain de Pietre de Cortone & du Bernin, & un peu jaloux de leur gloire. Il évitoit sur-tout le dernier en toute occasion; mais celui-ci vouloit toujours être à son côté lorsqu'il dessinoit: sa maniere correcte & suave, ses contours coulants & aisés, lui plaisoient infiniment, & il tâchoit d'en approcher le plus qu'il pouvoit. Le Sacchi, n'étant plus jeune, entreprit le voyage de Venise & de Lombardie, où il passa plusieurs années à étudier le Correge & les autres grands peintres. A son retour, il voulut rapprocher sa maniere de celle du Correge : il n'étoit plus temps. Il craignoit de ne plus approuver le coloris de Raphaël; mais, ayant revu dans les salles du Vatican le Miracle de la Messe à Bolsenne, & l'histoire d'Attila, il ne put s'empêcher de dire : *Je retrouve ici le Titien, le Corrège, & de plus Raphaël.*

Personne n'a fait sur la peinture des réflexions plus sensées que le Sacchi. Il méditoit ses tableaux, ne voulant rien faire au hasard. Toujours ami du vrai, il ne s'en est jamais écarté. Ce caractere le rendoit timide & retenu dans l'ouvrage; on peut même dire qu'il n'a pas aussi-bien réussi dans ses grandes compositions, que dans les sujets simples. Son coloris n'est pas très-vigoureux, mais il est suave & d'un parfait accord. Ses plus fameux disciples sont, Agostino Silla, Francesco Lauri, Carlo Maratti, & Luigi Garzi. On voit à Paris, dans les appartements du Palais-Royal, un beau portement de Croix, & le tableau d'Adam qui regarde expirer son fils Abel. (*Extrait d'Argenville.*)

I. SADELER. Il y a eu plusieurs graveurs célebres de ce nom. Le premier, nommé *Jean*, naquit à Bruxelles en 1550, & mourut à Venise en 1600. S'étant livré dès sa jeunesse à l'étude du dessin, il cultiva ensuite la gravure au burin, & y fit des progrès

rapides ; mais le desir d'augmenter sa réputation lui fit faire le voyage d'Allemagne, pour se perfectionner sous les yeux des habiles maîtres qui y brilloient alors ; & ses succès lui mériterent la bienveillance du duc de Baviere, qui s'empressa de récompenser ses travaux, & l'honora d'une chaîne d'or. Son burin pur & hardi excelloit à traiter le paysage avec une touche spirituelle & une légéreté étonnante. Il parcourut ensuite les principales villes d'Italie, & donna par-tout des preuves de sa capacité. Jaloux d'exercer ses talents à Rome, Sadeler avoit dessein de s'y fixer ; mais, n'ayant pas reçu du pape l'accueil & la distinction qu'il avoit droit d'en attendre, il retourna à Venise, où il demeura jusqu'à sa mort. Les principaux ouvrages de Jean Sadeler sont, une Nativité, d'après Polidore de Caravage ; une sainte Famille, la Cene, & le Martyre de sainte Ursule, d'après Pierre Candide ; l'Apparition de l'Ange aux Bergers, & deux Adorations des Bergers à la Creche, le Festin du mauvais Riche, Jesus-Christ chez Marthe, d'après Bassan ; & plusieurs autres sujets, d'après Théodore-Bernard Martin de Vos, &c.

II. SADELER, (*Raphaël*) frere puîné du précédent, naquit en 1555. Il fit les mêmes études & suivit le même principe que *Jean*, son frere, qui l'associa à ses travaux. Il parcourut avec lui l'Allemagne & l'Italie, & se fixa pareillement à Venise, où il mourut dans un âge fort avancé. Raphaël avoit produit un assez grand nombre d'estampes, lorsque la foiblesse de sa vue l'obligea de quitter le burin pour prendre le pinceau. Ses principaux ouvrages en gravure sont une Adoration des Rois, d'après le Bassan ; une sainte Famille, le Jugement de Pâris, d'après Jean van-Acheri, Lot & ses filles, d'après Jean de Vinghe ; & plusieurs autres, d'après le Bassan, Paul Bril, Breughel, &c.

III. SADELER, (*Gilles*) né à Anvers en 1570. Neveu & éleve du précédent, il le surpassa par la douceur & l'harmonie de son burin ; il a gravé aussi

plusieurs portraits, qui sont autant de chefs-d'œuvre. Après avoir fait avec ses oncles quelque séjour en Italie, sa réputation le fit appeller en Allemagne auprès de l'empereur Rodolphe II, qui se l'attacha par une pension. Matthias & Ferdinand II continuerent de l'honorer de leur estime & de leurs bienfaits. Il mourut à Prague, en 1629, âgé de cinquante-neuf ans. L'on a de ce célebre artiste un grand nombre d'estampes, dont les principales sont, Pan & Sirinx, de sa composition; les grandes Salles de Prague, pareillement de sa composition; le Massacre des Innocents, d'après le Tintoret; la Vocation de S. Pierre, Jesus-Christ porté au tombeau, d'après Frédéric Barroche; le Martyre de St Sébastien, d'après Palme le jeune; l'Apparition de l'Ange aux Bergers, d'après le Bassan; la Flagellation, d'après Joseph d'Arpino; un Christ au tombeau, Diane & Actéon, d'après Joseph Heintz; les trois Maries au sépulcre, d'après Spranger; & autres morceaux, d'après Albert Durer, Paul Bril, Pierre Stephani, Breughel, &c.

IV. SADELER, (*Juste*) fils de *Jean*, très-inférieur à son pere dont il fut l'éleve. Il a gravé plusieurs sujets & différents portraits pour la maison de Gonzague.

V. SADELER, (*Raphaël*) dit *le Jeune*, fils de Raphaël, & son éleve, ainsi que le précédent. Il a produit, dans la maniere de son pere, plusieurs estampes qui sont assez estimées.

VI. SADELER, (*Marc*) est moins connu par ses gravures, que par l'édition des Œuvres de Gilles Sadeler, de laquelle il paroît s'être entiérement occupé.

SAENREDAM, (*Jean*) graveur, vivoit sur la fin du seizieme & au commencement du dix-septieme siecle. Ses estampes, qui sont en grand nombre, font le charme des connoisseurs, autant par la douceur & la beauté du burin, que par l'agrément de la composition. On desireroit seulement un peu plus de correction dans le dessin, & un style qui fût moins ma-

niéré. Cet artiste a sur-tout beaucoup travaillé d'après Goltzius.

SAINT-FÉLIX, (*Ferdinand* DE) architecte, mort depuis quelques années. Il étoit noble Napolitain du siege de la Montagne, & descendant des princes Normands, qui régnerent jadis dans ces contrées. Il montra dès son enfance une grande inclination pour la peinture. Après s'être amusé pendant quelque temps à dessiner d'après ses propres idées, il entra à l'école du célebre Solimene, & fit plusieurs tableaux. Charles II, roi d'Espagne, étant mort pendant qu'il étoit un des élus (sorte de magistrat de la ville de Naples), on le chargea de faire élever le catafalque dans la chapelle du Trésor. Cette circonstance obligea Saint-Félix à s'appliquer à l'architecture. Il fit de très-beaux dessins pour cette pompe funebre, & pour les fêtes qui se donnerent à Naples, à l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne. Cet artiste se rendit fameux par le grand nombre d'escaliers d'une invention singuliere, qu'il a fait construire dans différents palais de Naples. Lorsque Dom Carlos, qui regne actuellement en Espagne, vint prendre possession du royaume de Naples, & lorsqu'il y épousa une princesse de Saxe, Saint-Félix fut chargé des fêtes extraordinaires qu'on donna pour célébrer cet événement. Il fut le premier qui forma un beau projet pour cette foire, qui se tient tous les ans sur le pont de la Magdeleine. Les dessins que cet architecte a donnés, soit pour la capitale, soit pour les différentes provinces du royaume de Naples, sont en très-grand nombre. On cite volontiers à Naples le bon mot du satyrique Capasso, qui, voyant un palais bâti par Saint-Félix, disoit qu'il méritoit cette inscription: *Scostati, che casca;* «Eloigne-toi, il tombe.» On ignore si le défaut de solidité étoit réel ou apparent dans cet édifice de Saint-Félix, ou si ce trait de satyre étoit lancé sans fondement. (*Vies des Architectes.*)

SALOMON, musicien de la chapelle du Roi, né en Provence, mort à Versailles en 1731, âgé d'en-

viron soixante-dix ans. Il vint à Paris dans sa jeunesse, & s'y perfectionna dans la musique, à laquelle il s'étoit appliqué dans son pays. Il fut reçu quelque temps après à la musique du Roi pour la basse de viole, où il fut confondu avec plusieurs musiciens, dont le principal talent consiste à accompagner la voix, & à soutenir des chœurs de musique par la justesse dont ils touchent leur instrument; mais tout-à-coup il donna un opéra de sa composition, qui le fit sortir du milieu de ces chœurs, & le fit connoître avantageusement. Il n'avoit nullement l'air petit-maître, & de ces musiciens qui vont aux toilettes des dames & au lever des seigneurs pour faire valoir leurs ouvrages. Salomon fit répéter son opéra, & se plaça, aux premieres représentations, dans le parterre de la salle fort *incognito*. Son opéra réussit, & fut très-estimé des meilleurs connoisseurs; il a pour titre : *Médée & Jason*, tragédie dont les paroles sont de M. de la Roque; il fut représenté en 1713. On ignore si ce musicien a composé quelques autres ouvrages.

SALPION, sculpteur, étoit d'Athenes. On croit qu'il fit ce superbe vase de marbre, que l'on voit aujourd'hui à Gayete dans le royaume de Naples, & qui sert pour les fonts de Baptême dans la grande église. Les sçavants soupçonnent que ce vase avoit été construit pour contenir l'eau lustrale dans quelque ancien temple des Payens. Mais peut-être étoit-ce pour quelque autre usage de leur religion, qui nous est inconnu.

SALVATOR ROSA *ou* SAVATERIEL, peintre & graveur, né dans le village de Renella, à deux milles de Naples, en 1615, mort à Rome en 1673. Cet artiste, dit M. d'Argenville, excella sur-tout dans le paysage. Ses tableaux sont ornés de belles figures de soldats: il a bien peint les animaux, les batailles, les marines & les caprices pittoresques. Le feuillé de son paysage est extrêmement léger & spirituel; on y trouve une liberté de pinceau inimitable, un feu sur-

prenant, des roches bien touchées: mais ses grandes figures des tableaux d'histoire, au sentiment de trois Italiens, sont incorrectes; & la couleur, peu convenable à l'histoire, semble être de bois. Il peignoit extrêmement vite; souvent il commençoit un tableau de moyenne grandeur, & le finissoit dans le même jour. Un de ses amis, nommé *Lorenzo Lippi*, se trouvant un jour embarrassé de faire le paysage d'un tableau d'histoire, Rosa prit sa palette & ses pinceaux, & peignit en peu de temps un morceau de paysage que tout le monde vint admirer. Lippi, par reconnoissance, fit son portrait très-ressemblant. Sa chambre étoit ornée d'un miroir assez grand, devant lequel il se mettoit dans l'attitude dont il avoit besoin; c'étoit-là où il bornoit toutes ses études.

Salvator étoit né satyrique. Les peintres de Rome avoient refusé de recevoir dans leur académie de Saint-Luc un artiste qui professoit aussi la chirurgie; Salvator leur dit en face qu'ils avoient grand tort, en ayant extrêmement besoin pour remettre les membres aux figures qu'ils estropioient journellement dans leurs tableaux. Ses railleries étoient si piquantes, que les peintres, se plaignant d'une pasquinade qu'on disoit être de lui, obtinrent une prise de corps qui auroit eu son effet, sans le secours du prince Mario & des prélats amis de Rosa. Un jour qu'il touchoit un clavessin qui ne valoit rien; *Je vais*, dit-il, *le faire valoir au moins cent écus*; & il peignit dessus un si beau morceau, qu'il fut vendu sur le champ la même somme.

Ce peintre, extrêmement généreux, travailloit plus pour la gloire que pour amasser des richesses: son caractere de philosophie le prouve autant que ce qui suit. Un cavalier fort riche lui marchandoit depuis long-temps un grand paysage, & en demandoit toujours le prix, que Salvator augmentoit de cent écus à chaque demande. Le cavalier lui en ayant marqué sa surprise, il répondit: *Vous aurez peut-être bien de la peine, avec toutes vos richesses, à vous accommoder avec moi*; &, pour faire cesser toutes les importunes de-

mandes du cavalier, il creva dans le moment le tableau, qu'il convint lui-même être un des plus beaux qu'il eût faits. Le Roi a deux tableaux de ce maître, une bataille avec un fond d'architecture, & la Pythonisse. On a gravé d'après ce maître.

SALVI, (*Nicolas*) architecte Romain, né en 1699, mort en 1751. Cet artiste étudia les belles-lettres, & fut reçu, comme poëte, dans les différentes académies de Rome. Il s'appliqua encore à la philosophie & à quelques parties de mathématiques, & eut une teinture de la médecine & de l'anatomie. Son inclination particuliere étoit pour l'architecture, qu'il apprit sous Antoine Cannevari. Celui-ci lui fit étudier Vitruve, & dessiner les plus beaux morceaux anciens & modernes. L'ouvrage le plus considérable de Nicolas Salvi est la fameuse fontaine de Trévi. Clément XII forma le projet d'ajouter à Rome un nouveau monument digne de cette ville; mais il n'eut pas le courage de le faire élever dans un endroit plus avantageux. On n'a pas même tenté d'y remédier, en démolissant quelques maisons de peu d'importance, pour faire une belle place vis-à-vis. Salvi a voulu représenter dans cette fontaine l'Océan, qui, sous une figure gigantesque, est debout dans un char formé par une coquille tirée par deux chevaux conduits par deux Tritons. Ces différentes statues sont au milieu d'un amas considérable de rochers, au travers desquels l'eau s'écoule de différentes manieres. Salvi fit quatre dessins pour la même fontaine, qui sont à peu près dans le même genre, mais inférieurs à celui qui a été exécuté. Cet ouvrage causa beaucoup d'embarras & de chagrins à l'architecte, pendant l'espace de treize ans. L'envie du commun des artistes se déchaîna contre lui, & l'on interrompoit souvent les travaux, pour les reprendre lorsque les cris étoient cessés. Notre artiste refusa pour cette raison les offres de la cour de Turin, qui desiroit l'avoir à son service, après la mort de Juvara. Il refusa encore les propositions que lui firent les Mi-

lanois, pour construire la façade de leur cathédrale, & ne voulut pas aller à Naples pour y bâtir le palais de Caserte & l'hôpital général, qui ont été construits depuis sur les dessins du célebre Vanvitelli. Que de disgraces n'éprouva pas Salvi, à la place des avantages qu'il eût retirés de ses talents dans ces différents endroits! Les fréquentes visites qu'il fut obligé de faire dans les conduits de l'*Aqua Vergine* affoiblirent tellement son tempérament qui étoit très-délicat, qu'il devint paralitique. Il vécut pendant cinq ans dans cet état de langueur, & fut trop heureux de mourir à l'âge de cinquante-deux ans. Salvi avoit l'ame honnête; il étoit sincere & de bonnes mœurs. Quoiqu'il parût réfléchir, il avoit la repartie vive & spirituelle. Le caractere de son architecture a quelque chose d'agréable & d'élégant, quoiqu'il soit simple; mais il n'est pas exempt d'incorrection. Il a fait plusieurs éleves, parmi lesquels on distingue M. Jean Simone, bon architecte, qui demeure actuellement à Rome. (*Vies des Architectes.*)

SALVIATI, (*François*) peintre, né à Florence en 1510, mort à Rome en 1563, âgé de cinquante-trois ans. Le nom de *Salviati*, qu'on lui donne ordinairement, vient de l'amitié que lui portoit le cardinal de ce nom. Son pere, qui s'appelloit *Michel-Ange de Rosi*, voulut l'appliquer à son métier de fabriquant de velours. Son fils qui pensoit autrement se porta au dessin avec ardeur, & on le mit chez un orfevre, où ses dessins eurent l'approbation des connoisseurs. Le Vasari & quelques jeunes peintres qu'il fréquentoit, le déterminerent à embrasser cette profession, qu'il apprit d'abord chez Julien Bulgiardini, & ensuite chez André del Sarte, qui le reçut avec plaisir dans son école. L'application continuelle qu'il donnoit à la peinture, le distingua en peu de temps de ses camarades, & le fit passer pour le plus habile. On l'annonça en cette qualité au cardinal Salviati, qui avoit demandé un jeune peintre, auquel il vouloit donner tous les secours nécessaires pour se perfectionner. Il vint à

Rome : il plut au cardinal ; & ses premiers ouvrages, qui furent une vierge & le portrait de la niece du cardinal avec son mari, furent très-goûtés, ainsi que l'Histoire de Dalila, qu'on envoya en France. Ce peintre dessinoit bien ; ses carnations étoient tendres ; ses idées gracieuses ; ses draperies larges & si légeres, que le nu paroissoit au travers : cependant il étoit maniéré, & ses contours étoient un peu secs.

SALVINIO DEGLI ARMATI, Florentin, c'est à lui que M. Manni, dans ses Dissertations sur l'origine des lunettes, attribue l'invention des verres à lunettes, ou des verres lenticulaires, propres à aider les vues affoiblies. Mais quelqu'en soit l'inventeur, est-il dit dans l'*Histoire des Mathématiques*, il paroît que ce furent les ouvrages de Roger Baçon & de Vitellion qui donnerent naissance à cette découverte. Quelqu'un aura cherché à mettre en pratique ce que ces deux auteurs avoient dit sur l'avantage qu'on pouvoit tirer des segments sphériques, pour agrandir l'angle visuel, en les appliquant immédiatement sur les objets. A la vérité, ces auteurs s'étoient trompés à cet égard ; mais il suffisoit d'en tenter l'expérience pour faire la découverte qu'ils n'avoient pas soupçonnée ; car il est impossible de tenir un verre lenticulaire à la main, & de l'appliquer sur une écriture, sans appercevoir aussi-tôt qu'il grossit les objets bien davantage quand ils en sont à un certain éloignement, que quand ils lui sont contigus.

Personne n'a plus sçavamment discuté l'antiquité des verres à lunettes, que M. Molineux dans sa *Dioptrique*. Il y prouve, par un grand nombre d'autorités laborieusement recherchées, qu'ils ont commencé à être connus en Europe vers l'an 1300, & il y examine les vestiges que quelques auteurs ont cru en trouver dans l'antiquité. Voici un précis de cet endroit curieux.

Si l'on considere le silence de tous les écrivains qui ont vécu avant la fin du treizieme siecle, sur une invention aussi utile ; on ne pourra refuser de reconnoî-

tre qu'elle eſt d'une date qui ne va pas au-delà de cette époque. Comme il eſt cependant des ſçavants qui ſeroient en quelque ſorte fâchés de trouver parmi les modernes des inventions que l'antiquité eut ignorées, on en a vu quelques-uns prétendre que les lunettes lui furent connues. On a été juſqu'à forger des autorités pour étayer cette prétention; on a cité Plaute, à qui l'on fait dire dans une de ſes pieces, *Cedo vitrum, neceſſe eſt conſpicilio uti.* Mais malheureuſement ce paſſage, qui décideroit la queſtion en faveur des anciens, ne ſe trouve nulle part : divers ſçavants ont pris la la peine de le chercher dans toutes les éditions connues de Plaute, & n'ont jamais pu le rencontrer. Ces recherches réitérées & ſans effets nous donnent le droit de dire que le paſſage en queſtion eſt abſolument controuvé. On rencontre, à la vérité, dans deux autres endroits de Plaute, le terme de *conſpicilium;* mais il n'a aucun rapport avec un verre à lunettes; & il paroît devoir s'y expliquer par des jalouſies d'où l'on apperçoit ce qui ſe paſſe au dehors ſans être apperçu. Pline, racontant la mort ſubite du médecin Caïus Julius, parle encore d'un inſtrument appellé *ſpecillum;* mais c'eſt ſans aucun fondement qu'on l'interprete par un verre à lunette : ce mot ſignifie ſeulement une ſonde; & ſi l'on prétendoit, par les circonſtances du paſſage, que ce fût un inſtrument optique, il ſeroit plus naturel d'en faire un petit miroir.

Il y a une ſcene d'Ariſtophane, qui paroît fournir quelque choſe de plus ſpécieux, pour prouver que les anciens ont été en poſſeſſion des verres lenticulaires, & les conſéquences qu'on en tire ſont les ſeules qui méritent d'être diſcutées. Ariſtophane introduit dans ſes *Nuées* une eſpece d'imbécille, nommé Strepſiade, faiſant part à Socrate d'une belle invention qu'il a imaginée pour ne point payer ſes dettes. *Avez-vous vu,* dit-il, *chez les droguiſtes la belle pierre tranſparente dont ils ſe ſervent pour allumer du feu? Veux-tu dire le verre,* dit Socrate? *Oui,* répond Strepſiade. *Eh bien! voyons ce que tu en feras,* replique Socrate. *Le voici,*

dit l'imbécille Strepsiade : *quand l'avocat aura écrit son assignation contre moi, je prendrai ce verre, & me mettant ainsi au soleil, de loin je fondrai toute son écriture.* Quel que soit le mérite de cette plaisanterie, ces termes *de loin* (ἀποστᾶσα) ont paru à quelques auteurs désigner qu'il s'agissoit d'un instrument qui brûloit à quelques distances, & conséquemment que ce n'étoit point une simple sphere de verre dont le foyer est très-proche, mais un verre lenticulaire qui a le sien plus éloigné. A cette autorité, on joint celle du scholiaste Grec sur cet endroit; il remarque qu'il s'agit d'un *verre rond & épais, fait exprès pour cet usage, qu'on frottoit d'huile, que l'on échauffoit, & auquel on ajoutoit une mèche, & que de cette maniere le feu s'y allumoit.* Cette explication, quoiqu'inintelligible en quelques points, semble prouver clairement que le scholiaste entend parler d'un verre seulement convexe; d'où l'on conclud que les verres de cette forme étoient connus du moins de son temps.

Si ceux qui entreprennent d'adjuger cette invention à l'antiquité n'ont pas de plus fortes raisons, je doute qu'ils trouvent beaucoup de personnes qui se rangent de leur avis. Rien n'est plus foible en effet que l'autorité qu'ils alleguent pour prouver leur prétention. Il n'y a personne qui ne voie que le dessein de cette piece est uniquement de ridiculiser Socrate, en mettant des propos impertinents dans la bouche de Strepsiade, & les faisant approuver par le premier. Aristophane ne pouvoit mieux remplir son objet, & mieux faire éclater la grossiéreté de Strepsiade, qu'en lui faisant concevoir & proposer un moyen en même temps ridicule & impossible. Mais, sans donner une explication si fine à ce passage, ne pourroit-on pas dire qu'Aristophane ignoroit peut-être qu'il n'y avoit qu'un seul point où la sphere de verre allumoit le feu, & que ce point en étoit fort voisin? On trouveroit peut-être encore bien des gens d'esprit, & même doués de talents, assez peu instruits de l'effet de nos verres ardents, pour donner dans quelques méprises

semblables. Ne pourroit-on pas encore soupçonner que le mot qu'emploie Aristophane, n'est-là que pour la mesure du vers ? Rien de plus ordinaire dans les poëtes que ces expressions peu exactes, effet de la contrainte continuelle de la versification. Quant à l'autorité du scholiaste Grec, elle est d'un homme qui montre trop d'ignorance sur l'effet & l'usage de ces verres pour avoir quelque poids. Ce qu'il dit, sçavoir, qu'on les frottoit d'huile & qu'on les échauffoit, doit nous donner une défiance extrême sur le reste de sa description. C'est ici le cas d'alléguer la regle de droit, que tout témoignage est indivisible. Celui de cet écrivain est grossiérement faux dans un point, il doit être rejetté en entier.

On pourroit rassembler un grand nombre de passages propres à prouver que les anciens se servoient de spheres de verres, & non des verres lenticulaires, pour brûler. Pline parle des boules de verre ou de crystal, avec lesquelles on brûloit les habits, ou les chairs des malades qu'on vouloit cautériser. C'étoit, suivant Plutarque, avec une sphere de verre que les Vestales allumoient le feu sacré. J'ai peine à me persuader que ces auteurs eussent pris un verre seulement plus relevé dans son milieu qu'à ses bords, pour une sphere. Les raisons de ceux qui ont voulu trouver dans l'antiquité des traces des verres lenticulaires, me paroissent assez discutées ; il me reste à établir, par des témoignages certains, qu'ils n'ont commencé à être connus que vers la fin du treizieme siecle. Les voici rassemblés en peu de mots.

Premiérement, les écrits de Roger Bacon montrent que de son temps on ignoroit encore cette invention, puisque les secours qu'il propose à ceux qui ont la vue affoiblie, se réduisent à appliquer un segment sphérique sur les objets qu'ils voudront voir. C'est dans l'Italie (*a*) que nous trouvons les premieres tra-

(*a*) D'autres auteurs pensent que les premieres lunettes ont été vues en France.

ces des verres appellés lunettes, & cela vers les dernieres années du treizieme siecle. M. Spon nous a rapporté une lettre curieuse, écrite par Redi à Paul Falconieri, sur l'inventeur des lunettes. Redi y allegue une chronique manuscrite, conservée dans la bibliotheque des freres Prêcheurs de Pise. On y lit ces mots: *Frater Alexander de spinâ, vir modestus & bonus, quæcumque vidit & audivit facta, scivit & facere: ocularia ab aliquo primo facta, & communicare nolente, ipse fecit & communicavit corde hilari & volente.* Ce bon pere mourut en 1313 à Pise. Le même Redi possédoit dans sa bibliotheque un manuscrit de 1299, où on lit ces paroles remarquables : *Mi trovo così gravoso d'anni, che non aurai valenza di leggere è di scrivere senza vitri appellati* Occhiali, *trovati novellamente per commodità dè proveri vecchi, quando affiebolano di vedere.* C'est-à-dire : *Je me trouve si accablé d'années, que je ne pourrois ni lire, ni écrire sans ces verres appellés Occhiali,* (lunettes) *qu'on a trouvés depuis peu pour le secours des pauvres vieillards dont la vue est affoiblie.*

Le Dictionnaire *de la Crusca* nous fournit encore une preuve que les lunettes étoient une invention récente au commencement du quatorzieme siecles. Il nous apprend au mot *Occhiali*, que le frere Jordan de Rivolto, dans un sermon prêché en 1305, disoit à son auditoire, qu'il y avoit à peine vingt ans que les lunettes avoient été découvertes, & que c'étoit une des inventions les plus heureuses qu'on pût imaginer. On peut ajouter à ces trois témoignages, ceux de deux médecins du commencement du quatorzieme siecle, Gordon & Gui de Chauliac. Le premier, qui étoit un docteur de Montpellier, recommande dans son *Lilium Medicinæ*, un remede pour conserver la vûe. *Ce remede est d'une si grande vertu,* dit-il, *qu'il feroit lire à un homme décrépit de petites lettres sans lunettes.* Gui de Chauliac, dans sa *Grande Chirurgie*, après avoir recommandé divers remedes de cette espece, ajoute que s'ils ne produisent aucun effet, il faut se résoudre à faire usage de lunettes. Voilà le temps auquel l'in-

vention des lunettes commença à paroître assez bien constatée ; il nous resteroit à en faire connoître l'auteur ; mais c'est un sujet sur lequel nous n'avons pas tout-à-fait les mêmes lumieres.

SANCHEZ : (*Nicolas*) c'est un des plus fameux comédiens qu'on ait vus à Madrid dans le siecle dernier. Personne n'a porté plus loin que lui le jeu du théâtre. Il étoit d'ailleurs très-bien fait, & avoit une figure fort agréable ; ce qui ne contribuoit pas peu à le faire goûter. Son premier début sur le théâtre fut à Salamanque, lieu de sa naissance, & il mourut à Madrid en 1665, dans un âge fort avancé.

SANDRART, (*Joachim*) peintre & graveur, né à Francfort en 1606, mort à Nuremberg en 1683. Il se destina d'abord à la gravure, & il n'avoit encore que quinze ans, qu'il fit à pied le voyage de Prague pour prendre les leçons de Gilles Sadeler ; mais celui-ci l'ayant détourné de se livrer à cet art, & engagé de s'adonner plutôt à la peinture, il se rendit à Utrecht, où il se mit sous la discipline de Gérard Hontorst, qui le conduisit en Angleterre pour en tirer des secours dans les ouvrages qu'il avoit entrepris à la cour de Londres. De-là Sandrart partit pour l'Italie ; il vit Venise & Rome. Il s'étoit acquis une si grande réputation dans cette derniere ville, que le roi d'Espagne ayant souhaité douze tableaux des douze plus habiles peintre qui s'y trouvoient alors, notre artiste fut choisi pour en exécuter un ; & il fut ainsi en concurrence avec le Guide, le Guerchin, Josépin, Massimi, Gentilleschi, Pierre de Cortone, Valentin, Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin & le Poussin. Sandrart parcourut plusieurs autres pays. Etant à Ausbourg, il exécuta divers ouvrages, entr'autres les douze Mois de l'année, en grand, qui furent gravés en Hollande. Enfin il fixa son séjour à Nuremberg, où il établit une académie de peinture, & où il publia plusieurs ouvrages sur les arts, qui l'ont encore rendu plus recommandable que ses productions pittoresques. Les prin-

cipaux sont: Açadémie d'Architecture, de Sculpture & de Peinture, en allemand, 2 vol. in-folio. *Academia Artis Pictoriæ;* traduction de l'ouvrage précédent, *in-fol. Admiranda sculpturæ veteris, in-fol. Romæ antiquæ & novæ Theatrum; item Romanorum fontinalia, in-fol. Iconologia Deorum & Ovidii Metamorphosis, in-fol.* Ces ouvrages, très-recherchés par les curieux & par ceux qui veulent acquérir la connoissance des arts, prouvent combien l'auteur les avoit approfondis. On a de lui quelques morceaux gravés à l'eau-forte.

Cet artiste eut deux neveux, dont l'aîné, nommé *Jean*, a fait d'assez beaux tableaux, & des portraits estimés. Le second, nommé *Jacob*, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance & de naïveté. Son burin est très-gracieux. Parmi ses ouvrages on remarque les portraits en grand de l'empereur Ferdinand III, des sept électeurs, des différents princes de l'empire, & ceux qui se trouvent dans l'ouvrage de son oncle, sur les Vies des peintres. Jacob Sandrart laissa une fille nommé *Susanne-Marie* qui suivit la profession de son pere, & qui ne s'est pas moins distingué que lui. Elle a donné au public un livre de l'Ancien & du Nouveau Testament, un autre d'Ornements de vases antiques & modernes, & des sujets d'histoire.

SAN-GALLO, (*Julien* DE) architecte Florentin, né en 1443, mort en 1517. Il étoit fils de François Giamberti, assez bon architecte. Julien & son frere Antoine furent d'abord graveurs & ingénieurs, & s'appliquerent ensuite à l'architecture. San-Gallo étant allé à Naples pour présenter au Roi le modele d'un palais qu'il se proposoit de faire bâtir aux environs du château neuf, l'une des forteresses de cette ville; ce monarque fut si content de son travail, qu'il lui fit un riche présent, consistant en plusieurs chevaux magnifiques, en habits & autres effets, parmi lesquels étoit une tasse d'argent, remplie de quelques centaines de ducats d'or. Julien, qui avoit des sentiments élevés, ne

ne voulut rien accepter de ce monarque; il s'excusa poliment, en lui disant qu'il étoit au service de Laurent le Magnifique, & qu'il n'avoit pas besoin de richesses. Le roi de Naples, surpris d'une pareille générosité, insista pour que cet artiste prît au moins les choses qui lui plairoient davantage. San-Gallo choisit alors quelques morceaux antiques, tels qu'un buste de l'empereur Adrien, une statue de femme nue, & un amour endormi. Le prince les lui accorda. Julien donna ces différentes antiquités à Laurent de Médicis, qui vit avec le plus grand plaisir le désintéressement de son architecte, & qui lui ordonna de bâtir, hors de la porte de Saint-Gal à Florence, un grand couvent pour les hermites de S. Augustin; ce qui lui procura le nom de Saint-Gal, de même qu'à son frere Antoine.

Julien bâtit différents édifices à Florence, parmi lesquels on distingue le palais appellé *Poggio imperiale.* Il fut ensuite appellé à Milan, pour construire un superbe palais pour le duc. Il en jetta les fondements; mais les guerres qui survinrent empêcherent qu'il ne fût continué. Le même architecte construisit avec beaucoup d'intelligence la coupole de l'église de Notre-Dame de Lorette, & répara à Rome, sous le pontificat d'Alexandre VI, le plafond de Sainte-Marie-Majeure, que l'on dit avoir été doré avec le premier or qui vint de l'Amérique. Le palais qu'il bâtit pour le cardinal de la Rovere, qui touche à l'église de Saint-Pierre-ès-Liens, du côté du nord, est sans aucun mérite. Il commença à Savonne, qui étoit le lieu de la naissance de ce cardinal, un autre palais dont on a vanté la magnificence. Jules II ayant été pape, Julien San-Gallo fut très-humilié de ce que ce pontife, auquel il étoit attaché depuis si long-temps, & pour lequel il avoit fait tant de choses, chargea le Bramanté d'Urbin de rebâtir l'église de Saint Pierre du Vatican. Il quitta Rome, & se retira à Florence, dégoûté des grands. Le pape le rappella bientôt. San-Gallo revint à Rome, accompagna ce pontife dans ses expéditions militaires, & servit sous ses ordres en qualité d'ingé-

nieur. Comme il s'apperçut qu'on ne vouloit point l'employer pour des édifices considérables, il se dégoûta de nouveau de Jules II, & retourna dans sa patrie. Pierre Soderini, gonfalonier de Florence, se servit de cet artiste, au siege de Pise, pour construire un pont très-ingénieux, où l'on pouvoit être à couvert du feu des remparts. Le même architecte fit construire, avec beaucoup de diligence, la forteresse de Pise, & la porte de Saint-Marc, qui est d'ordre dorique. Il alla une autre fois à Rome, sous le pontificat de Léon X, qui voulut le charger de la conduite des travaux de l'église de Saint Pierre. San-Gallo, accablé sous le poids des années, & tourmenté par la pierre, refusa cette commission honorable, & alla mourir dans sa patrie.

II. SAN-GALLO, (*Antoine* DE) son frere, architecte, mort en 1534, fit, par ordre d'Alexandre VI, une espece de forteresse du môle ou tombeau d'Adrien, que l'on nomme aujourd'hui le *Château Saint-Ange*. Il construisit encore la forteresse de Civita Castellana, qui sert de prison d'Etat. Le même artiste donna le plan de la forteresse d'Arezzo, & fut choisi par le peuple de Florence pour avoir la surintendance & l'inspection des fortifications de leur ville. Il bâtit une belle église, en l'honneur de la Vierge, à Monte-Pulciano, & plusieurs autres églises à Monte San-Sovino, & dans différents endroits de la Toscane. Comme son grand âge ne lui permettoit plus de s'exposer aux fatigues, qui sont inséparables de l'état d'un architecte qui suit la construction de ses édifices, il s'adonna entiérement à l'agriculture. Les deux freres San-Gallo perfectionnerent beaucoup l'ordre dorique. Ils étoient grands amateurs de l'antiquité, & se procurerent une collection considérable de morceaux antiques de toutes especes; & leur goût pour l'architecture devint héréditaire dans leur maison.

III. SAN-GALLO, (*Antoine*) architecte, mort

en 1546. Il étoit fils d'un tonnelier, appellé *Picconi*, dans le territoire de Florence. Il apprit dans cette ville le métier de menuisier; mais, étant allé joindre à Rome ses deux oncles maternels, Julien & Antoine de San-Gallo, il apprit d'eux l'architecture, & prit le surnom de *San-Gallo*. Bientôt après il fut chargé de la construction de divers édifices qui étendirent sa réputation, & qui lui mériterent la place d'architecte de Saint-Pierre. Cet artiste avoit étudié aussi les fortifications; & il fut chargé de fortifier plusieurs places. Il s'acquitta toujours avec succès de ses commissions. L'édifice où il apporta le plus de soin fut l'église de Saint-Pierre, pour laquelle il donna plusieurs dessins qui different de ceux du Bramanté. Un de ses domestiques, nommé *Labacco*, exécuta en bois ce modele, que l'on conserve encore dans les salles du Belvédere, & qui coûta à l'église trente mille livres. Le plus grand talent de cet architecte consistoit dans le soin avec lequel il faisoit construire tous ses édifices. Personne ne s'occupa plus sérieusement que lui de la solidité, cette partie si essentielle de l'architecture. On en voit la preuve dans tous les ouvrages dont il fut chargé. Il eut un frere, appellé *Antoine-Baptiste Gobba*, qui fut un très-bon architecte, & qui partagea presque tous ses travaux. (*Vies des Architectes*.)

I. SANLECQUE, (*Jacques* DE) graveur & fondeur de caracteres d'imprimerie, né à Chanleu dans le Boulonnois en Picardie. Il fut éleve de Guillaume le Bé, & surpassa son maître dans l'art de fondre des caracteres, sur-tout orientaux: ce fut lui qui fondit ceux de la grande Bible royale de M. le Jay. Il a porté à leur perfection les caracteres syriaques, samaritains, arméniens, chaldéens & arabes. Il ne s'est pas aussi distingué dans l'imprimerie; mais il a assez imprimé de livres pour occuper une place parmi les imprimeurs du second rang. L'ouvrage le plus curieux qui soit sorti de ses presses est l'*Histoire de l'Election & Couronnement du Roi des Romains*, imprimé en 1613, in-8°. Il mou-

rut à Paris en 1648, âgé de quatre-vingt-dix ans, au milieu d'une nombreuse famille.

II. SANLECQUE, (*Jacques* DE) fils du précédent, né à Paris, mort dans la même ville en 1660, dans la quarante-sixieme année de son âge. Après avoir appris les langues sçavantes, & la musique sans le secours d'aucun maître, il suivit la profession de son pere; & il y réussit si bien, qu'il le surpassa dans quelques parties. Il tailla des poinçons, & fit des matrices pour toutes sortes de notes, soit de plain-chant, soit de musique, dont il laissa des épreuves d'un travail prodigieux. Du reste, ses caracteres & ceux de son pere furent employés par les Petit, les Cramoisi, les Muguet, & par les autres célebres imprimeurs du siecle dernier. On trouve même parmi ces caracteres des petits-textes qui ne le cedent point à ceux que les Elzévirs ont employés. Jacques de Sanlecque laissa trois fils: le premier, qui se fit Génovéfain, & qui est connu par ses poésies; le second, mort très-jeune; & le troisieme, nommé *Jean*, qui hérita des caracteres de son pere & de son grand-pere. A sa mort, arrivée en 1716, il les transmit à son fils Jean-Eustache-Louis Sanlecque, entre les mains duquel ils subsistent aujourd'hui.

SANSOVIN, (*Jacques* TATTI, *dit* LE) architecte & sculpteur, né à Florence en 1479, mort à Venise en 1570. Il prit le surnom de *Sansovin*, de son maître André Contucci, qui étoit du mont Sansovin. Conduit à Rome, il étudia avec beaucoup d'assiduité les statues antiques; &, comme il n'avoit pas moins de talent pour l'architecture que pour la sculpture, il fut bientôt regardé comme un artiste du premier ordre dans ces deux professions. Mais, un travail trop assidu ayant altéré sa santé, il fut obligé de retourner à Florence pour y respirer l'air natal. Le pape Léon X étant allé dans cette ville en 1514, le Sansovin fut chargé des décorations principales, & il fit sur-tout celles de l'église de Sainte-Marie, dont l'idée étoit très-noble & très-majestueuse. De retour à Rome, il fit plusieurs

ſtatues, & il conſtruiſit pluſieurs ouvrages qui étendirent ſa réputation. Auſſi, étant obligé de s'enfuir de Rome pendant le ſiege mémorable & le ſac auquel cette ville fut expoſée ſous le pontificat de Clément VII, le Sanſovin fut très-bien reçu à Veniſe, où il paſſa le reſte de ſa vie. Il y bâtit pluſieurs édifices, entr'autres, celui de la Monnoie, qui eſt un de ſes meilleurs ouvrages. Nous n'entrerons pas dans le détail des autres; nous nous contenterons de dire que les belles portes de bronze de la ſacriſtie de Saint-Marc ſont de lui, & qu'il y grava ſon portrait, avec ceux du Titien & de l'Arétin, ſes intimes amis. Il jouiſſoit d'une ſi grande réputation, qu'il fut diſpenſé, avec le Titien, de payer une taxe que les circonſtances malheureuſes avoient forcé de lever ſur tous les ſujets de la république de Veniſe. Le ſénat, qui s'eſt toujours conduit avec la plus grande ſageſſe, fit voir dans cette circonſtance l'eſtime qu'on doit avoir pour les hommes d'un rare mérite. Le Sanſovin mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans, & fut enterré dans l'égliſe de Saint-Germiniano. Il laiſſa une riche ſucceſſion à ſon fils, François Sanſovin, qui s'eſt rendu célebre par ſa deſcription de Veniſe. Notre artiſte, qui avoit beaucoup d'invention & de génie, étoit d'une humeur très-gaie & d'une belle figure. Le ſtyle de ſon architecture eſt gracieux; mais il manque quelquefois de ſolidité & de caractere. Le Sanſovin employa fréquemment les ordres d'architecture, ſur-tout le dorique & le compoſite. Il fut correct dans ſes ornements, & coupa ſouvent les membres de ſes corniches, pour placer à propos des bas-reliefs, des ſtatues, qui contribuoient à la décoration de ſes édifices. (*Vies des Architectes.*)

SANTA-CROCÉ, (*Philippe*, dit *Pippo*) graveur en pierres fines, floriſſoit dans le ſeizieme ſiecle. Pippo n'étoit qu'un ſimple berger qui s'amuſoit à ſculpter des morceaux de bois, lorſque le comte Philippin Doria le rencontra dans le duché d'Urbin. Ce ſeigneur, frappé des diſpoſitions naturelles qu'il lui voyoit, le

prit avec lui, le conduisit à Rome, lui fit apprendre à dessiner; &, continuant de l'honorer de sa protection, il le fit venir à Genes, où cet artiste s'établit. Il avoit une main des plus légeres. Il tailloit sur des noyeaux de prunes & de cerises de petits bas-reliefs composés de plusieurs figures, qui devenoient presque imperceptibles à la vue, & qui n'en étoient pas moins dans toutes leurs proportions. Les plus foibles talents, quand ils sont conduits par le génie, méritent de la considération. Celui-ci plut à divers amateurs, & il inspira à celui qui le possédoit, la hardiesse de graver sur les pierres fines: ce fut avec beaucoup de succès; & il s'acquit une grande réputation.

SANTERRE, (*Jean-Baptiste*) peintre, né à Magni, près de Pontoise, en 1631, mort à Paris en 1717, âgé de soixante-six ans. Un goût exquis pour le dessin avoit déterminé son pere à le mettre chez un peintre médiocre à Paris, nommé *le Maire*, où il ne fit aucun progrès. Il passa ensuite dans l'école de Boullongne l'aîné, qui lui ouvrit le chemin de la perfection où il est parvenu. La nature étoit toujours consultée avec tant d'attention par cet artiste, que, malgré son peu de génie & un pinceau lent à exécuter, il a fait des morceaux de peinture très-estimés, & qu'on peut dire séduisants. Au sortir de l'école de Boullongne, sans aucun desir de voir l'Italie, Santerre se borna à peindre le portrait, & ne négligea rien pour se perfectionner. L'anatomie & la perspective lui parurent nécessaires; il les étudia, & les posséda bientôt. Appliqué sans cesse à chercher des couleurs qui pussent faire durer ses ouvrages, & les rendre pour ainsi dire éternels, il regardoit, en marchant dans les rues, les enseignes des boutiques, pour discerner les couleurs que le temps détruisoit le moins, & se régloit sur ces observations. Cinq sortes de terres lui servoient ordinairement à faire toutes ses teintes, sans y mêler des laques & des stils de grains, si sujets à changer. Malgré l'épaisseur des terres, il trouva le moyen de donner en

quelque forte du tranſparent à ſa peinture. L'huile de noix y étoit employée, quoiqu'elle ſoit très-long-temps à ſécher; &, quand ſes couleurs ne ſéchoient pas aſſez vîte, il expoſoit ſes tableaux au grand ſoleil, & ne les verniſſoit jamais qu'au bout de dix ans. Ces pratiques, quoique peu uſitées parmi les peintres, ont rendu ſes teintes brillantes & ſes carnations très-vives.

Cet artiſte deſſinoit correctement; il avoit un beau pinceau, du ſéduiſant dans l'expreſſion, de belles formes, & beaucoup de vérité dans les attitudes: ſes draperies ne ſont pas toujours d'un grand choix. Il avoit formé une académie de jeunes filles auxquelles il enſeignoit ſon art, & elles lui ſervoient de modeles. Genevieve Blanchot, connue ſous le nom de *Godon*, étoit du nombre, & pour ainſi dire ſa ſeule éleve: elle n'a jamais fait que des copies d'après ſes tableaux. Louis XIV, qui employa Santerre à peindre une ſainte Thérefe pour ſa chapelle de Verſailles, lui donna une penſion, & le logea aux galeries du Louvre. Ce tableau repréſente ſainte Thérefe en méditation, avec un Ange qui ſemble lui lancer une fleche. Les caracteres des têtes ſont ſi beaux, l'expreſſion & l'action en ſont ſi vives, qu'aux perſonnes ſcrupuleuſes ce tableau paroît dangereux. La renommée ayant porté juſqu'à Verſailles le mérite d'une Magdeleine que Santerre avoit peinte pour un particulier, le même prince eut envie de la voir, & la trouva ſi parfaite, qu'il la plaça dans ſon cabinet, au grand regret du poſſeſſeur, qui ne la céda qu'avec peine à Sa Majeſté.

Dans ſon dernier temps, Santerre ne deſſinoit plus d'après nature; il croyoit que ſes fréquentes études de l'anatomie ſuffiſoient pour bien placer & emmancher ſes figures. Quand il avoit néanmoins une main dans une poſition difficile, il la peignoit d'après nature, & il étoit deux jours entiers à finir un doigt. L'académie royale de peinture rendit la juſtice qui étoit dûe au mérite de Santerre, en le recevant dans ſon corps, en 1704, en qualité de peintre d'hiſtoire. Il en marqua ſa reconnoiſſance par une Suſanne au

bain, poursuivie par les vieillards; c'est un morceau très-estimé, & dont la principale figure est dans une attitude nouvelle & singuliere. Plusieurs tableaux d'histoire sont sortis de son pinceau; son plus fameux est Adam & Eve, en pied, de petite nature, auxquels il prétendit, contre l'usage, devoir supprimer le nombril. Etant tombé malade quelque temps après, il brûla un recueil de dessins de femmes nues, de la derniere beauté. Le Roi possede de cet artiste, dans son château de Versailles, le portrait de madame la Dauphine, sa mere; une sainte Thérese, & une Magdeleine. On a gravé d'après ce maître.

I. SARAZIN, (*Jacques*) peintre & sculpteur, né à Noyon, d'une bonne & honnête famille, en 1598, mort à Paris en 1666, étant recteur de l'académie royale de peinture & de sculpture. Perrault, dans la *Vie des Hommes illustres qui ont paru en France*, fait un grand éloge de cet artiste immortel. Nous allons en extraire les traits principaux. Sarazin étoit encore enfant quand on l'envoya à Paris. Il y apprit à dessiner & à modeler; mais, comme la France se sentoit encore, pour les beaux-arts, d'une espece de barbarie que la guerre y avoit amenée, & que les ouvrages de sculpture manquoient de gens qui en connussent les beautés, il fit le voyage de Rome, où il demeura pendant l'espace de dix-huit ans. Il travailla à Frescati par les ordres du cardinal Aldobrandin, neveu du pape Clément VIII. Il y fit un Atlas & un Poliphême qui jettent une prodigieuse quantité d'eau en forme de girandole. La beauté de ces figures se soutient parfaitement, quoiqu'exposées à la comparaison qu'on ne peut s'empêcher d'en faire avec les plus beaux ouvrages de l'antiquité qui les environnent.

A son retour de Rome, il passa par Lyon, où il fit un S. Jean-Baptiste & un S. Bruno pour la Chartreuse de cette ville. Arrivé à Paris, il fut bientôt employé: il fit des anges de stuc pour le principal autel de Saint-Nicolas-des-Champs; une figure de sainte Anne &

une de S. Louis pour l'église de Notre-Dame. Le marquis d'Effiat, sur-intendant des finances, le fit travailler à sa maison de Chilly; & il orna d'un très-grand nombre de figures la chapelle & la galerie de ce château. M. Desnoyers, sur-intendant des bâtiments, lui fit faire ces grandes figures qui ornent un des dômes du Louvre du côté de la cour. Ce sont des Caryatides qui, quoique colossales, sont néanmoins très-légeres. Louis XIII en fut si satisfait, qu'il lui fit une pension très-considérable, & lui donna un logement dans les galeries du Louvre. Sarazin a fait deux ouvrages très-beaux dans l'église des Jésuites, rue Saint-Antoine: l'un consiste en deux grands anges d'argent, volant en l'air, & tenant chacun d'une main un cœur d'argent, dans lequel est enfermé le cœur de Louis XIII. Ces anges paroissent être en l'air, parce qu'ils ne sont attachés à l'arcade, sous laquelle il semblent voler effectivement, que par des barres de fer qu'on ne voit point.

Le second est le tombeau de Henri de Bourbon, prince de Condé. Ce mausolée est orné de quatre grandes figures de bronze, qui représentent la Diligence, la Justice, la Piété, &, ce qui est assez bizarre, une Minerve pour la guerre & pour les beaux-arts. Ce mélange du sacré & du profane, de la Piété avec Minerve, est un reste de la licence mal-entendue que nos ancêtres se sont donnée dans leurs poésies, qui de-là a passé dans les ouvrages de peinture & de sculpture. Dans les bas-reliefs des piédestaux de la balustrade de l'autel, sont des batailles représentées avec la même licence; car on y voit des dieux de fleuve appuyés sur leurs urnes. Malgré cela, c'est un des plus beaux ouvrages de sculpture qu'il y ait à Paris. M. Perrault, président en la Chambre des Comptes, & intendant de la maison de ce prince, lui a fait élever ce monument pour une marque éternelle de sa reconnoissance. On voit encore de Sarazin, dans l'église des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, le tombeau du cardinal de Bérulle; dans l'église du No-

viciat des Jésuites, & dans celle de Saint-Jacques de la Boucherie, deux crucifix de sa main; l'un & l'autre d'une beauté singuliere. Parmi les beaux morceaux de sculpture qui sont à Versailles, on admire le magnifique grouppe de Rémus & de Romulus alaités par une chevre, qui est encore de sa façon, ainsi que celui qu'on voit à Marly, lequel représente deux enfants qui jouent avec une chevre. On n'auroit jamais fait, si l'on vouloit rapporter tous ses ouvrages: cependant le génie qu'il avoit ne s'est pas renfermé dans ce talent seul; il a aussi éclaté dans la peinture. Sarazin a laissé plusieurs tableaux qui se font distinguer parmi ceux des plus excellents maîtres: il en a fait un de la sainte Famille, aux Minimes de la Place-Royale; dans une des Chambres aux Enquêtes, au Palais, un Crucifix accompagné de la sainte Vierge, de S. Jean & de la Magdeleine, & plusieurs autres encore; ce qui lui a fait avoir une grande conformité avec le célebre Michel-Ange.

II. SARAZIN, (*Pierre*) acteur de la comédie Françoise, né à Dijon d'une honnête famille. Il fut admis, dès sa premiere jeunesse, dans plusieurs sociétés qui jouoient la comédie. Les applaudissements qu'il mérita dans les rôles qui lui étoient confiés, déciderent son goût; &, s'étant rendu à Paris en 1729, il demanda à débuter sur le théâtre de la comédie Françoise, quoiqu'il n'eût joué ni dans la province, ni sur aucun théâtre public. Il choisit pour son début le rôle d'Œdipe, dans la tragédie de ce nom, de Pierre Corneille. Son succès fut complet; il fut reçu sans difficulté; &, après la mort du célebre Baron, il fut chargé des rôles des rois. Personne ne les a rendus mieux que lui, de même que ceux de pere, dans le haut-comique. En 1756, il eut une pension de mille livres, qui fut augmentée, en 1759, de cinq cents livres, lorsqu'à cette époque il se retira du théâtre, à cause d'une extinction de voix qui lui étoit survenue. Il mourut en 1763.

SARRABAT, (*Daniel*) peintre, né à Paris, mort à Lyon en 1747, âgé d'environ quatre-vingts ans. Cet artiste, envoyé à Rome dans sa jeunesse, en qualité de pensionnaire de l'académie de peinture que Louis XIV y avoit établie, y passa plusieurs années, & y fit de si grands progrès, qu'il pouvoit entrer en lice avec les plus habiles peintres de son âge. Personne ne dessinoit mieux que lui. Au lieu d'aller à Paris, où ses talents lui promettoient un établissement considérable, entraîné par son goût pour la liberté, & plus encore par son inclination pour la femme qu'il épousa à Lyon, il se fixa dans cette ville. S'il n'y acquit pas de grandes richesses, il s'y fit une réputation indépendante de la fortune, à laquelle il n'a jamais sacrifié. Dès 1700, M. le cardinal de Bouillon fit tout ce qu'il put pour le mener à Rome. Il fut sourd à ses offres; il ne se rendit qu'à celles qui regardoient son talent sans le contraindre. Il se contenta d'aller à Clugny faire un grand tableau où il a figuré l'ouverture de la porte sainte, dont le cardinal de Bouillon fit la cérémonie à la place du pape Innocent XII, qui étoit malade. Les connoisseurs distinguent trois temps dans Sarrabat, celui de son retour de Rome, celui de la perfection de son art, & celui de son déclin. Il seroit difficile de compter les productions de Sarrabat. Il aimoit son talent, & étoit infatigable. La modicité de ses revenus l'obligeoit à se prêter à toutes sortes d'ouvrages: ils seroient plus parfaits, s'il en eût fait moins.

SART, (*Corille* DU) peintre, né à Harlem en 1665. Il fut celui des éleves d'Adrien Ostade, qui a le plus approché du mérite de son maître. Il épioit les villageois dans leurs jeux, dans leurs querelles & leurs plaisirs. Sa mémoire étoit prodigieuse. Une figure originale qui le frappoit dans quelques fêtes, étoit rendue long-temps après dans son tableau, comme s'il en avoit fait la copie sur le champ d'après nature. Cet artiste étoit d'une foible complexion. Son application aida aussi à avancer ses jours. Il étoit d'ailleurs

ſobre, & ne paroiſſoit dans les compagnies que lorſque l'on y parloit peinture, deſſins ou eſtampes; il en avoit lui-même une collection rare. Adam Diugémans, ſon ami, qui poſſédoit auſſi un très-grand nombre de deſſins & d'eſtampes, ſe trouvoit toujours avec lui. Celui-ci venoit de quitter du Sart, le 6 Ocbre 1704, lorſqu'une demi-heure après il retourna pour le voir, & le trouva mort dans ſon lit. Il mourut auſſi le même jour. On les enterra enſemble dans la même égliſe. Du Sart eſt un fort bon peintre. Ses compoſitions ont un peu plus de nobleſſe que celles de ſon maître: ce ſont des fêtes Flamandes, des Chymiſtes dans leurs laboratoires, des Buvettes, des Jeux, &c. Il regne dans ces compoſitions plus d'eſprit que dans celles d'Oſtade; mais il eſt au-deſſous de lui comme peintre. La couleur de du Sart tient de l'école où il avoit appris les éléments de ſon art. Ses fleurs ſont auſſi eſtimées que ſes jolis deſſins au crayon & à l'encre de la Chine.

SARTÉ, peintre. *Voyez* ANDRÉ DEL SARTÉ.

SATIRUS & PITÉE, vivoient trois cents ſoixante ans avant Jeſus-Chriſt. Ils furent chargés des deſſins & de la conduite du ſuperbe tombeau que la reine Artémiſe fit élever, dans Halicarnaſſe, à Mauſole, roi de Carie, pour ſatisfaire ſa vanité ou ſa douleur. Ils en firent la deſcription, ſelon l'uſage de leur temps, & établirent des regles pour ces ſortes de monuments. Ce tombeau, dit l'auteur des *Vies des Architectes*, fut toujours regardé comme une des merveilles du monde, pour la grande maniere de ſon architecture, & pour la richeſſe & l'excellence de ſes ornements. Les plus fameux ſculpteurs s'efforcerent à l'envi de s'y ſurpaſſer mutuellement. La célébrité de ce tombeau fit donner le nom de *mauſolée* à tous les monuments de cette eſpece. Pour ſe former une idée plus exacte de celui dont on vient de parler, il faut d'abord ſe repréſenter ſa ſituation. Mauſole ayant remarqué, dans Halicarnaſſe, un lieu au bord de la

mer, en forme d'amphithéâtre, fortifié par la nature & propre pour y faire un port, il y fit élever son palais. On se servit de brique pour lui donner une plus grande solidité. Le stuc dont cet édifice fut couvert, étoit extrêmement poli; & l'on choisit un marbre très-rare pour les ornements extérieurs. La grande place étoit près du port: on y voyoit d'un côté le palais du roi, & de l'autre la forteresse où étoit le temple de Mars, qui renfermoit une excellente statue colossale, faite par Télocaris ou par Thimothée. On trouvoit encore, dans les environs, le temple de Vénus & de Mercure, avec la fontaine de Salmacis, dont l'eau, si l'on en croit la fable, rendoit amoureux tous ceux qui en buvoient. Le mausolée dont on veut parler étoit au milieu de cette belle place: il avoit quatre cents onze pieds de circuit; les côtés, qui étoient dans la direction du nord au sud, avoient soixante-trois pieds de long, & les deux autres façades étoient encore plus étendues. Trente-six colonnes engagées dans les murs servoient d'ornements à ces façades, de même que plusieurs statues d'un travail surprenant. Scopas avoit été chargé de la face qui regarde l'orient; Thimothée avoit eu celle qui étoit tournée vers le midi; Léocare, celle du côté de l'occident; & la façade qui regardoit le septentrion étoit échue en partage à Briassis. Ce nouvel ouvrage augmenta encore la réputation de ces fameux sculpteurs. Au dessus de la masse générale, l'architécte Pithée éleva une pyramide composée de quatorze marches, au haut de laquelle il avoit placé le char du soleil. Cet édifice, qui fut entiérement construit du plus beau marbre grec, avoit cent quarante pieds de haut: Fischer en a donné la description & le dessin dans son *Essai sur l'Histoire de l'Architecture.*

SAVERY, (*Roland*) peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639, âgé de soixante-trois ans. Il étoit fils de Jacques Savery, peintre médiocre, qui lui apprit les premiers éléments de la peinture, & qui

l'exerça à peindre des animaux, des oiseaux, des poissons, &c. Il imita la maniere de son frere aîné, peintre en détrempe; mais cette partie parut trop bornée à Roland, il s'attacha au paysage qu'il a fort bien traité. Il aimoit beaucoup les vues du nord, des rochers, des chutes d'eau, qu'il ornoit avec des sapins. L'empereur Rodolphe le prit à son service, à la seule inspection d'un de ses tableaux. Il l'envoya dessiner les vues singulieres du Tirol. Ce peintre employa son temps à copier d'après nature; &, en deux années, il rapporta un très-grand livre rempli de beaux dessins, en partie dessinés à la plume & lavés, & les autres au charbon. Il s'est servi, toute sa vie, de ses études dans ses tableaux. Il orna la galerie de Prague en Bohême de ses paysages, que Gilles Sadeler a gravés. On regarde comme un de ses principaux tableaux un paysage d'une étendue immense, avec un S. Jérôme dans sa pénitence: il a été gravé par Isaac Major, éleve de Sadeler, qui l'a rendu public. Après la mort de l'empereur Rodolphe, en 1612, Savery revint à Utrecht, où il fit plusieurs tableaux en grand & en petit. Cet artiste avoit le fini de Paul Bril & de Breughel. On remarque dans quelques-uns de ses tableaux un peu de sécheresse dans la touche: ses idées sont grandes, ses distributions agréables, & il y a un grand art dans ses oppositions. La couleur bleue domine dans ses tableaux; quelques-uns même en sont moins estimés. Ce peintre a bien fait les petites figures & les animaux, qu'il dessinoit & qu'il touchoit avec esprit. La plupart des ouvrages de Savery sont en Allemagne: on en trouve aussi, mais en petit nombre, dans les cabinets de Hollande, de Flandres, &c.

SAVIGNY, (*Christophe* DE) gentilhomme du Rhételois, donna en taille de bois les tableaux de tous les arts libéraux, dans l'année 1619, à Paris chez Liber, libraire. Ce seigneur de Savigny, dit M. Papillon, confondu parmi plusieurs autres sçavants & artistes qui ont écrit sur les arts, mérite d'autant mieux que je

faſſe connoître plus particuliérement ſon ouvrage, que, par réflexion & vérification des dates, j'ai découvert que c'eſt à lui qu'on doit avoir l'obligation des premieres idées d'une liaiſon, chaîne ou arbre encyclopédique de toutes les ſciences & arts libéraux; honneur attribué juſqu'à préſent au chancelier Bacon, & qu'on a enlevé ainſi à la nation Françoiſe, faute d'avoir aſſez connu l'ouvrage dudit ſeigneur de Savigny, lequel l'avoit mis au jour plus de quarante ans avant l'exil de Bacon, & dont il donna la ſeconde édition en 1619, deux ans avant que ce ſçavant Anglois ſe retirât chez le comte d'Arondel, où il commença & perfectionna ſes premiers ouvrages.... Si l'on veut s'inſtruire plus en détail de cette anecdote importante pour la littérature Françoiſe, on n'a qu'à lire le chapitre 18 du *Traité de la Gravure en Bois*, Tome I. Nous nous contenterons d'obſerver que l'ouvrage de Savigny eſt remarquable par la beauté des gravures, qu'on croit être du deſſin de Jean Couſin.

SAVREUX, (*Charles*) imprimeur du dernier ſiécle. Il avoit pour deviſe les trois vertus théologales, avec ces mots: *Ardet amans ſpe nixa fides.* Il a imprimé un grand nombre d'ouvrages des ſçavants Bénédictins, qui ont rendu des ſervices ſignalés à l'Egliſe par l'édition des Peres. Il a auſſi imprimé pluſieurs ouvrages de MM. de Port-Royal, pépiniere inépuiſable de livres.

SCAMOZZI, (*Vincent*) architecte, né a Vicence en 1552, mort en 1616. Son pere Jean-Dominique, qui étoit verſé dans l'art de lever les plans & dans l'architecture, lui donna une bonne éducation. On dit même qu'il avoit fait bâtir pluſieurs édifices dans ſa patrie & dans les villages voiſins, & qu'il compoſa cette fameuſe table raiſonnée qui eſt à la ſuite de l'ouvrage de Serlio. Elle porte à la vérité le nom de Jean-Dominique Scamozzi; mais il paroît qu'elle a été faite par ſon fils. Vincent Scamozzi apprit l'architecture de ſon pere. A peine étoit-il parvenu à ſa dix-ſeptieme

année, qu'il fit le plan d'un palais pour les comtes Oddi, qui lui fit beaucoup d'honneur, quoiqu'il n'ait pas été exécuté. Les édifices que le Sansovin & Palladio faisoient alors bâtir à Venise, furent ses véritables maîtres. Excité par la réputation de ces deux grands hommes, il suivit leurs bâtiments avec la plus grande assiduité, & forma le projet de les surpasser. Vincent Scamozzi prit sur-tout Palladio pour modele, & crut l'avoir effacé, parce qu'il en parloit toujours avec mépris. Ce n'est point en dénigrant les grands hommes, ou en les méprisant, qu'on les efface, mais en faisant mieux qu'eux, & en en parlant avec respect. Scamozzi s'appliqua particuliérement à l'étude des ouvrages de Vitruve, pendant le séjour qu'il fit à Vicence, & s'attacha en même temps à la perspective, où il fit de si grands progrès, qu'il en composa un traité divisé en dix livres. Cet artiste y parloit d'une maniere très-claire de la construction des théâtres & des décorations. Scamozzi n'avoit alors que vingt-deux ans, & sa réputation commençoit déja à se répandre. Les chanoines de Saint-Sauveur s'adresserent à lui, sur sa renommée, pour ouvrir les lanternes des coupoles de leur église, qui eût toujours été très-obscure sans cet expédient.

Cet artiste alla à Rome pour acquérir de nouvelles lumieres. Il y étudia les mathématiques sous le fameux Clavius, & dessina avec beaucoup d'exactitude & d'intelligence les plus beaux édifices de l'antiquité, surtout le Colisée, les Thermes d'Antonin & de Dioclétien, qu'il rendit publics. Cet ouvrage est en général peu estimé. Scamozzi fit ensuite le voyage de Naples, pour examiner les différents monuments de l'antiquité qui sont dans cette ville & dans ses environs. De retour à Venise, où il se fixa, il fut chargé par le sénateur Marc-Antoine Barbaro d'élever un mausolée dans l'église de la Charité, en l'honneur du doge Nicolas de Ponté. Ce monument peut aller de pair avec tout ce qui a été fait de mieux dans ce genre. La réputation de notre artiste s'étant considé-

rablement

tablement augmentée, on lui confia la continuation de la Bibliotheque de Saint-Marc, commencée par le Sansovin. Scamozzi acheva cet ouvrage avec beaucoup de succès, & y ajouta le *Musæum*, ou la salle d'antiquités qui le précede. Il alla à Rome pour la seconde fois, avec les ambassadeurs que la république envoya pour féliciter Sixte V sur son exaltation au pontificat. Il examina, dans cette circonstance, les différents projets & les modeles des machines que les plus fameux architectes présenterent pour élever l'obélisque du Vatican. Les monuments antiques avoient cependant plus d'attraits pour lui; & son goût pour l'antiquité fut si grand, qu'il alla quatre fois à Rome pour en examiner les plus beaux restes.

Lorsque l'impératrice Marie d'Autriche passa à Vicence, en 1585, Scamozzi fut envoyé dans cette ville, par la république de Venise, pour diriger toutes les fêtes. Comme on s'étoit proposé de représenter sur le théâtre Olympique de cette ville l'*Œdipe* de Sophocle, notre artiste fut chargé des décorations, & s'en acquitta avec le plus grand succès. Il donna deux dessins pour le pont de Rialto, l'un de trois arches, & l'autre d'une seule; mais aucun d'eux ne fut exécuté: on préféra le plan de Nicolas de Ponté. Scamozzi fut aussi malheureux dans la conduite de l'église & du monastere dit *Della Cælestia*, dont il donna le plan. A peine cette église, qui devoit être construite dans le goût du Panthéon, fut-elle commencée, qu'une intrigue de femme fut cause qu'on la démolit. Notre architecte éprouva une destinée bien différente auprès de Vespasien Gonzague, duc de Sabionette, pour lequel il construisit un théâtre dans le goût de ceux des anciens, qui fut universellement approuvé par les connoisseurs. La fameuse forteresse de Palma, dans le Frioul, a été bâtie par Scamozzi: il eut la satisfaction d'y mettre la premiere pierre en 1593, avec les généraux Vénitiens. On le chargea quelque temps après de faire achever le palais des nouvelles Procuraties, sur la place de Saint-Marc, à Venise. Il altéra, dans

ce bel ouvrage, le plan du Sansovin, en ajoutant un troisieme ordre, qui forme le second étage. Il est douteux que l'on applaudisse à ce changement. Scamozzi n'acheva point cet édifice, & ne le conduisit pas jusqu'au coin de Saint-Germigniano; ce soin étoit réservé à Balthazar Longhena, qui lui succéda dans ses emplois, & qui ne changea point ses dessins.

Notre architecte avoit formé le projet de son grand ouvrage, intitulé *Idée de l'Architecture universelle*, pour lequel il avoit besoin d'acquérir des connoissances que l'on ne peut se procurer que par les voyages. Il profita donc de l'occasion que lui fournirent les ambassadeurs que la république de Venise envoya dans les différentes cours. Il voyagea à leur suite dans toute la France, en Lorraine, en Allemagne, & en Hongrie. De retour à Venise, avec une foule de connoissances précieuses, il se trouva si occupé, qu'il ne sçavoit plus quel parti prendre. La liste des différents édifices publics ou particuliers qu'il fit non-seulement construire à Venise, mais encore à Padoue, à Vicence, & dans tous les autres endroits de la république de Venise, seroit très-considérable, si l'on vouloit se donner la peine de les marquer. Vincent Scamozzi fut un architecte d'un mérite rare; ses ouvrages sont simples, majestueux & purs: il eût été à desirer que son caractere ressemblât à ses productions. La vanité & l'orgueil furent ses vices dominants. Le titre fastueux d'*Architecture universelle*, qu'il donna à son Traité, en est la moindre preuve: il y prodigua une érudition superflue & mal digérée. Le sixieme Livre, qui traite des cinq ordres, passe cependant pour un chef-d'œuvre, & prouve que Samozzi possédoit supérieurement son art. D'Aviler rendit service à la nation, en le traduisant en françois. Du Ruy augmenta cette traduction, en y joignant différentes connoissances nécessaires à un jeune architecte, qui sont tirées des autres ouvrages de Scamozzi. Cet artiste célebre donna le plan & la description de la ville Laurentiana, de Pline le jeune, d'après les détails que cet auteur en a donnés dans

une de ses Lettres. Scamozzi composa encore une dissertation sur le fameux *Scamilli impares*, ou saillies d'un soubassement continu sous les colonnes, en forme de piédestal (marches en nombre impair de Vitruve, qui ont exercé si long-temps la sagacité des antiquaires & des sçavants.) Ce petit ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, du même que le *Traité de Perspective* de cet artiste, & le quatrieme Livre de son *Architecture universelle.* (*Vies des Architectes.*)

SCHALKEN, (*Godefroy*) peintre, né à Dort en 1643, mort à la Haye en 1706, âgé de soixante-trois ans. Il fut mis chez Gérard Douw. Schalken étoit déja capable d'imiter assez bien la maniere de ce maître, lorsqu'il le quitta. Après avoir imité & admiré quelque temps les ouvrages de Rembrant, il se lassa de l'imiter & de l'admirer; son amour-propre en étoit trop humilié: il crût pouvoir, dans les grands effets de la lumiere, passer ce coloriste hardi & presqu'inimitable. Il peignit des sujets éclairés par les rayons vifs & tranchés d'un flambeau, ou du soleil: ce fut sa maniere favorite; &, jusqu'à ses portraits, tous ses ouvrages s'en ressentent. Bientôt les portraits en petit, qui lui attirerent de la réputation, & qui furent chérement payés, lui firent abandonner les sujets de fantaisie.

Son nom passa la mer, & le fit appeller en Angleterre, où cependant il ne trouva pas tout l'accomplissement des promesses qui l'y avoient attiré; mais ce fut un peu de sa faute. Il y éprouva que l'amour-propre, qui ne tend pas moins qu'à l'universalité des talents, est un guide trompeur. Schalken étoit, sans contredit, le premier artiste de Londres dans les petits ouvrages, soit tableaux, soit portraits: il voulut lutter contre les tableaux en grand de Kneller, de Kloosterman, de Daahl, de Larven; mais il eut un désavantage humiliant dans cette concurrence. En vain murmura-t-il, en vain voulut-il appeller de ces jugements, il resta constant dans le public que ses grands

morceaux étoient ſans force & ſans vérité. La déciſion de ſes partiſans abaiſſa ſon orgueil, & l'amour du gain fit ſur ſon eſprit l'effet qu'auroient dû faire ſon propre jugement & les conſeils de ſes amis ; il reprit la maniere de ſes jolis tableaux de chevalet & des portraits en petit, & il recouvra ſa premiere réputation.

Cet artiſte avoit peu d'uſage du monde. Une dame Angloiſe, qui avoit les mains fort belles, & qui ſans doute le ſçavoit bien, voyant ſa tête finie, lui demanda s'il avoit beſoin de voir ſes mains pour les peindre. Il lui répondit qu'il s'en paſſeroit, & qu'il étoit dans l'uſage de peindre toutes les mains d'après celles de ſon valet. Il eſt conſtant qu'il gagna beaucoup de bien à Londres : il choiſit cependant la Haye pour y finir ſes jours. A ſon retour en Hollande, où ſa réputation l'avoit précédé, ce fut à qui auroit de ſes ouvrages. Cette vogue qu'il avoit ſçu leur donner, les rendit très-chers. Il avoit de plus acquis une facilité à opérer, qui, loin de nuire au beau fini dont il avoit contracté l'habitude, leur donnoit une certaine liberté dans le faire, qui en augmentoit le mérite. Il mourut à la Haye.

Le premier mérite des ouvrages de Schalken conſiſte dans le beau fini, & dans une exactitude ſinguliere à imiter la nature, preſque dans ſes plus petits détails. Sa couleur eſt dorée & aſſez vraie. Il regardoit les effets de la lumiere & des ombres comme l'objet principal du peintre. La lumiere d'une bougie ou celle de la lampe lui ſervirent à faire ſes études ; & la plupart de ſes tableaux repréſentent la nuit. Quelques-uns ſont éclairés au ſoleil, & ſont auſſi piquants : on en citera pour exemple celui où une jeune perſonne, qui ſe cache le viſage avec ſon éventail, reçoit la lumiere à travers du papier ou d'un taffetas colorié ; & un autre femme dans un appartement près d'une fenêtre : un rideau cramoiſi dérobe la plus grande partie de la lumiere ; mais les rayons qui paſſent à travers ce rideau, vont éclairer la figure, & produiſent des tons ſinguliers. Cette pratique ſuffit pour prouver

combien notre artiste avoit étudié les différents effets de la lumiere dans ses différents accidents.

SCHIAVONE, (*André*) peintre, né en Dalmatie, mort à Venise en 1582, âgé de 67 ans. Ses parents, d'une condition médiocre, l'envoyerent à Venise, sans avoir le moyen de lui donner un maître. Son premier emploi fut de servir les peintres qui travailloient dans les boutiques. Son esprit s'ouvrit, & sa forte inclination pour cet art lui servit de maître. Les ouvrages du Giorgion, du Titien & du Parmesan, perfectionnerent Schiavone.

Les tableaux qu'il peignoit lui fournissoient à peine de quoi vivre. Le Titien fut fâché de sa situation; il l'employa, avec d'autres peintres, aux ouvrages de la Bibliotheque de Saint-Marc. Il y peignit, près du campanille, trois ronds : dans l'un, sont des gens à cheval, triomphants de leurs ennemis terrassés; l'autre représente un roi qui distribue des récompenses à ses soldats; on voit, dans le troisieme, un évêque qui assiste des pauvres. Il peignit, en concurrence du Tintoret, la Visitation de la Vierge, pour les peres de Sainte-Croix. On fit cas de son ouvrage, quoiqu'un peu dur; mais le Tintoret le surpassa dans le dessin & dans la vigueur du coloris. Ce même Tintoret avoit toujours un tableau de Schiavone devant les yeux, lorsqu'il peignoit; son style & son goût de couleur lui plaisoient : il conseilloit même à tous les peintres d'en faire autant, le comparant, pour le coloris & la maniere, au Baroche. Il n'en étoit pas de même du dessin; il les auroit repris vivement, s'ils n'eussent pas dessiné plus correctement que le Schiavone. Le Roi possede de cet artiste un S. Jérôme dans un paysage: il y a aussi de ses ouvrages chez M. le duc d'Orléans.

SCHIDONE, (*Barthelemi*) peintre, né à Modene en 1560. Quoiqu'il fût éleve des Carraches, il a suivi entiérement la maniere du Correge : il doit à ce grand maître les graces qu'on remarque dans ses tableaux,

& personne n'a si parfaitement imité son style. Les tableaux du Schidone sont aussi rares que ses dessins. Le cavalier Marin fut, selon un auteur, cinq ans à en obtenir un de sa main; & il rapporte, dans une de ses lettres, que tous les connoisseurs prirent ce morceau pour être du Parmesan ou du Correge. Quel éloge pour le Schidone de disputer avec de tels maîtres !

La malheureuse passion qu'il avoit pour le jeu lui faisoit perdre beaucoup de temps. C'est sans doute la raison pour laquelle on voit si peu de ses ouvrages. Il perdit dans une nuit une grosse somme qu'il n'étoit pas en état de payer; & il en fut si affecté, qu'il en mourut de douleur à Parme, en 1616, âgé d'environ cinquante-six ans. Peu d'auteurs ont parlé de ce peintre, & même ceux qui ont écrit des peintres Modénois en ont rapporté peu de traits. Le Schidone est élégant dans son style, & sa touche est admirable. Sans être exactement correct, les graces qu'il a répandues dans ses tableaux, ses beaux airs de tête, son précieux fini, attirent à eux les yeux des connoisseurs; on y trouve un ragoût de couleur, & une chaleur de pinceau peu commune. Ses tableaux & ses dessins sont extrêmement recherchés, & sont aussi chers & plus rares que ceux de Raphaël. On pourroit souhaiter d'y trouver les mêmes pensées, les mêmes ordonnances, & une aussi grande correction. Nous ne connoissons point de ses disciples.

SCHMIDT, (*George-Frédéric*) fut un des plus célèbres graveurs que l'Allemagne ait produits; il naquit à Berlin en 1712. Son pere, riche négociant de cette ville, le plaça chez Busch, pour y apprendre les premiers éléments de la gravure; mais les études approfondies que le jeune Schmidt avoit faites de la science du dessin, & son application constante à cultiver un art qui eut pour lui les plus grands attraits, ne tarderent pas à développer ses talents supérieurs : bientôt il surpassa son maître. Ce fut trop peu pour le jeune Schmidt. Rempli de cette ardeur qui produit

lès grands hommes, & desirant se perfectionner, il vint à Paris, se mit sous la direction de Larmessin, & grava chez lui plusieurs sujets de la suite des *Contes de La Fontaine*, d'après Lancret, Boucher & autres maîtres, qui le firent connoître avantageusement de Rigaud, & autres académiciens célebres. Un an après, il commença la brillante carriere dans laquelle il s'est illustré, par le portrait du comte d'Evreux, d'après Rigaud. Ce peintre, enchanté de la pureté du style, de la fierté du burin, & de l'intelligence que le jeune Schmidt avoit réunis dans cette gravure, le chargea ensuite de graver le portrait de l'archevêque de Cambray (M. Saint-Albin); & cette estampe lui mérita les mêmes éloges que la précédente.

Le roi de Prusse actuel, alors prince royal, voyoit avec complaisance la réputation de Schmidt parvenir jusqu'à lui. Appréciateur éclairé des sciences & des arts, qu'il protege & récompense avec autant de sagesse que de discernement, Frédéric ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il gratifia notre artiste d'une pension de trois mille livres. Il lui en accorda même la jouissance pendant le temps qu'il resteroit à Paris, pour lui laisser la liberté de terminer les ouvrages qu'il avoit commencés. Cette faveur inattendue de la part de ce prince, & le prix inestimable qu'il sçait y ajouter par la maniere dont il répand ses bienfaits, furent des motifs bien puissants sur le cœur sensible de Schmidt, qui s'empressa de témoigner sa reconnoissance par de nouveaux progrès dans son art. Ce fut alors qu'il grava le portrait de Mignard, d'après Rigaud, pour sa réception à l'académie royale, dont il avoit été agréé deux ans auparavant. Ce portrait est un chef-d'œuvre; & Schmidt fut reçu à l'académie avec des applaudissements universels.

Après avoir terminé quelques autres ouvrages, Schmidt partit pour Berlin en 1744. Le roi de Prusse lui fit l'accueil le plus flatteur & le plus distingué; il le chargea de graver les portraits de ses ancêtres, dont ce prince avoit lui-même écrit l'histoire. Lorsque

Schmidt eut terminé les gravures de cet ouvrage, le Roi en fit faire une édition superbe, qu'il destina à faire des présents. Avec l'agrément de ce monarque, Schmidt grava, en 1754, le portrait du Roi & de la Reine de Pologne, & se rendit ensuite à la cour de Saxe, où le Roi & la Reine l'avoient invité de se rendre; il y fut accueilli avec distinction, & s'en retourna comblé de faveurs & de bienfaits. En 1758 l'impératrice de Russie, alors régnante, appella Schmidt à Pétersbourg, pour graver son portrait, d'après Tocqué. Outre le paiement de ce portrait, Schmidt reçut de l'Impératrice une pension de quinze cents roubles par an, (ce qui revient à peu près à sept mille cinq cents livres de France,) afin de fixer cet artiste dans ses Etats, & de l'engager à instruire dans son art, qui n'étoit point alors cultivé dans la Russie, des éleves dans lesquels il découvriroit des dispositions naturelles. A la mort de l'Impératrice, Schmidt quitta Pétersbourg, où il avoit demeuré cinq ans, & revint dans sa patrie.

Comblé des faveurs de la fortune, & jouissant d'une réputation distinguée, Schmidt continua d'exercer la gravure en différents genres. Son occupation favorite fut son Œuvre diversifié, gravé à l'eau-forte dans le goût de Benoît de Castiglione, & plus souvent dans celui de Rembrant. Cette suite est d'environ soixante pieces, exécutées en partie d'après ses dessins, & d'après Rembrant, Gobert, Flinck, Diétrich, & autres maîtres. On y remarque une pointe spirituelle, légere, pittoresque; de l'expression, de la chaleur, & une parfaite intelligence du clair-obscur. Cette collection est très-recherchée des connoisseurs. On y voit deux fois le portrait de Schmidt, & trois fois celui de sa femme, d'après ses dessins. Quelques années après son voyage à la cour de Dresde, Schmidt avoit épousé, à Berlin, une jeune demoiselle d'une famille honnête, & qui joignoit à un excellent caractere une humeur douce & sociable. De ce mariage, qui lui procura une fortune considérable, Schmidt eut plusieurs enfants qui moururent tous en bas âge, excepté un fils qui annonçoit de

grandes dispositions, & qui mourut quelque temps après sa mere. Cette double perte remplit d'amertume les dernieres années de sa vie. L'estime de son prince, l'attachement de ses amis, l'esprit, la gaieté, la philosophie, l'aiderent à supporter ces chagrins; mais une apoplexie termina ses jours à Berlin, en 1775, âgé de soixante-trois ans.

Outre les ouvrages de Schmidt dont nous venons de parler, on connoît encore de cet artiste célebre le portrait du prince Henri, frere du roi de Prusse, d'après Amédée Vanloo; celui du comte de Bestuchef, celui du Hetman des Cosaques, & celui du prince d'Esterhasi, ambassadeur de la cour de Vienne: Schmidt fit ces trois portraits à Pétersbourg. On cite encore parmi ses plus beaux ouvrages le portrait du prince d'Anhalt, d'après Pesne; celui de ce même peintre, celui de M. de la Tour, d'après Mignard; celui de l'abbé Prévost, qu'il grava d'après son dessin, & beaucoup d'autres très-estimés.

SCHOIEFFER *ou* SCHOEFFER, (*Pierre*) imprimeur, né à Gernsheim dans le Landgraviat de Darmstadt en Allemagne, mort en 1492, à Mayence. C'est un des premiers inventeurs de l'imprimerie, &, pour mieux dire, le seul & véritable inventeur. Il étoit domestique de Faust, associé de Guttemberg; (*voyez leurs articles*) & il avoit d'abord embrassé l'état ecclésiastique. Il pénétra le secret de son maître; &, comme il étoit doué de beaucoup de sagacité, on le lui communiqua en entier; ce qui l'engagea vivement à le perfectionner. Dégoûté des premiers caracteres en bois, dont on se servoit d'abord, il imagina de graver des lettres sur l'acier, d'en former des poinçons, & d'en faire l'empreinte sur des morceaux de cuivre, pour en former des matrices. Il parvint ainsi à se procurer des moules pour y fondre du métal, & y fabriquer des lettres mobiles. Schoiffer fit part aussi-tôt d'un alphabet complet, qu'il avoit composé de cette maniere, à Faust, qui en fut telle-

ment enchanté, que, pour l'en récompenser, il lui donna sa fille en mariage, & l'associa avec lui.

Quelques auteurs disent que Schoiffer imagina encore la composition de l'encre d'imprimerie, que d'autres attribuent à Faust. Mais il est plus naturel de l'accorder à Guttemberg, qui a dû nécessairement en faire usage dans ses premiers essais, puisque l'invention des lettres, sans celle d'une liqueur convenable pour les imprimer, ne servoit absolument de rien. Quoi qu'il en soit, dès que ces trois premiers associés furent munis de leurs caracteres de fonte, ils imprimerent, de cette nouvelle maniere, une Bible latine, connue sous le nom de *Mayence*, qui leur coûta des sommes immenses. Elle se fit, ou peut-être se commença seulement, en 1450. Elle est d'assez gros caracteres, tels que ceux dont s'impriment ordinairement les Missels. A ce premier ouvrage, en succéderent bientôt d'autres, que Schoiffer continua d'imprimer avec Faust, après leur rupture avec Guttemberg. Cette société dura jusqu'à la mort de Faust, arrivée en 1466 ou 1467. Schoiffer continua toujours d'imprimer de fort bons ouvrages, dans lesquels il mit son nom & ses armes. Sa postérité a exercé l'art de l'imprimerie, soit à Mayence, soit dans plusieurs villes des Pays-Bas : elles subsiste encore à Bois-le-Duc, ville du Brabant, jouissant de tous les privileges de la noblesse. Nous croyons devoir ajouter ici que, pendant plus de soixante ans, on ne disputa point à la ville de Mayence la gloire d'avoir découvert l'imprimerie; & que ce ne fut qu'après cette époque, que celles de Harlem & de Strasbourg ont prétendu se l'attribuer. Plusieurs auteurs ont écrit là-dessus des Dissertations, dans lesquelles, au lieu de dissiper les nuages qui enveloppoient l'origine de l'imprimerie, ils n'ont fait que les étendre davantage, soit pour soutenir la gloire de leur patrie, soit pour avoir le plaisir de prodiguer leur érudition. Mais il paroît aujourd'hui démontré qu'on ne sçauroit contester cette admirable découverte à la ville de Mayence. On

peut consulter particuliérement les Dissertations de M. Fournier le Jeune, sur l'origine de l'imprimerie.

SCHON, (*Martin*) peintre & graveur, né à Colmar, & mort en 1494. Il peut être regardé comme le premier qui ait cultivé la gravure en taille douce. Cet art étoit alors au berceau, & n'avoit produit que quelques essais informes & grossiers, très-inférieurs même à la gravure en bois, & auxquels on ne peut donner le nom d'*Estampes*. Cependant Martin prévoit dès-lors que ce nouvel art étoit susceptible de perfection, & très-propre à faire connoître, à reproduire & à conserver les chefs-d'œuvre de la peinture : il quitte le pinceau, s'exerce à graver au burin, & essaie quelques sujets de sa composition. Ses succès l'encouragent ; il fait de nouveaux efforts qui lui réussissent ; & sur sa réputation, Albert-Durer se dispose à l'aller trouver, pour l'engager à le recevoir au nombre de ses éleves : mais la mort de Martin prive Albert des secours qu'il s'étoit promis.

Quoique les Italiens appellent notre artiste *il buon Martino*, cette qualification n'est que relative : les estampes de Martin, qui nous sont parvenues, n'offrent qu'un burin sec, aride, dur & tranchant ; sans choix, sans goût, sans intelligence du clair-obscur. Mais il faut se transporter au temps où Martin a vécu sans rivaux, sans guides, sans modeles : ce fut lui qui ouvrit la carriere ; & on ne peut refuser des éloges aux premiers inventeurs des arts, quelque foibles que soient leurs productions. Les peintures de Martin de Schon sont peu connues. Parmi les estampes qu'il a gravées d'après ses compositions, on cite S. Antoine battu par les Diables ; la Mort de la Vierge ; le Portement de Croix ; une suite de petits sujets de la Passion ; & une Bataille des Espagnols contre les Sarazins, qui paroît être son dernier ouvrage.

SCHOORÉEL, (*Jean*) peintre, né dans le bourg de Schooréel, proche d'Alcmaër en Hollande, en

1495, mort à Utrecht en 1562. Franc-Flore le nomme le flambeau des peintres Flamands. On le regarde comme le premier qui ait franchi les Alpes, & porté en Flandres le goût du bel antique. La perte de son pere & de sa mere le mit, fort jeune encore, sous la tutele de ses parents, qui le firent étudier à Alcmaër jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il apprit facilement la langue latine; mais, entraîné par un talent qui devoit un jour le distinguer, le papier, le verre, & jusqu'aux écritoires de cornes, tout devint sous sa main figures, animaux & plantes: il étoit le dessinateur gagé de tous ses camarades. Des parents assez raisonnables pour ne rien perdre de ce que la nature annonçoit dans ce jeune homme, le placerent chez Guillaume Cornelis, peintre assez médiocre, qui ne voulut engager Schooréel que pour trois ans. Les parents s'obligerent même à payer une somme, en cas qu'il vînt à quitter avant le temps prescrit. Le jeune éleve rapporta plus de cent florins (*a*) de profit, dans sa premiere année, à son maître, qui s'enivroit fort souvent. Il saisit un de ces moments pour reprendre son engagement, qu'il déchira. Schooréel alla à Amsterdam, & se plaça chez Jacques Cornelis, bon peintre & bon dessinateur. Ce dernier eut beaucoup d'attention pour son éleve, & le regarda comme son fils; &, quoique Schooréel étudiât chez lui, il lui donna une pension, & la liberté de faire des tableaux pour son compte. Cornelis avoit une fille âgée de douze ans. Schooréel l'aima, & cette inclination l'empêcha de se fixer ailleurs dans ses voyages. Il quitta son maître, pour aller chercher Jean de Mabuse, qui étoit à Utrecht, au service de l'évêque Philippe de Bourgogne. Malgré les talents & la réputation de ce peintre, Schooréel fut obligé de le quitter à cause de ses débauches. Il passa par Cologne, & s'arrêta à Spire, où il étudia, sous un religieux, l'architecture

(*a*) Le florin vaut quarante sous, argent de France, ou quelque chose de plus, suivant le cours des especes.

& la perspective. Il continua sa route par Strasbourg, visitant toujours les peintres, jusqu'à Basle : il travailla par-tout. Une maniere prompte & facile le fit admirer & estimer. Il demeura quelque temps à Nuremberg, chez Albert-Durer, où il seroit resté plus long-temps, si ce maître ne s'étoit point trop ouvertement déclaré partisan de la réforme de Luther.

Il passa à Stiers, en Carinthie, où les premiers de la ville l'occuperent. Un baron, grand amateur, le logea chez lui, & fit ce qu'il put pour se l'attacher : il lui proposa sa fille en mariage ; mais il le refusa, & sacrifia tout à sa premiere inclination. Après avoir beaucoup gagné dans cette ville, il partit, & fut à Venise, où il fit connoissance avec quelques peintres d'Anvers, & particuliérement avec un amateur nommé Bomberge On ne voyoit alors à Venise que des gens qui arrivoient de tous côtés, pour passer à la Terre-Sainte. Un religieux de la ville de Couda, en Hollande, engagea notre peintre à l'accompagner : il s'embarqua, & s'occupa souvent à dessiner les vues des différentes isles où ils passerent. Dans les isles de Chypre & de Candie, il dessina les châteaux, les villes, & autres vues singulieres. Arrivé à Jérusalem, âgé d'environ vingt-cinq ans, il fit connoissance avec le gardien du couvent de Sion. Ils visiterent ensemble les bords du Jourdain, qu'il copioit correctement à la plume. Ces études, à son retour, lui servirent beaucoup dans ses ouvrages. Ce même gardien l'invita à rester chez lui pour y peindre ; mais pressé de retourner, par le religieux de Couda, il prit son parti, & promit de faire un tableau pendant son trajet : ce qu'il fit. Arrivé à Venise, il l'envoya au gardien : le sujet étoit S. Thomas qui met ses doigts dans la plaie de Notre-Seigneur. On le voit encore aujourd'hui dans le même couvent. Il peignit, outre ses dessins, plusieurs choses d'après nature ; comme la ville de Jérusalem, le Tombeau de Notre-Seigneur, qu'il termina chez lui. Il y est représenté lui-même, avec une troupe de chevaliers & autres voyageurs. Du temps de van Mauder, ce

tableau étoit conservé chez les Jacobins, ou à la cour des Princes, à Harlem.

Il quitta la Terre-Sainte en 1520, & passa par l'isle de Rhodes, environ trois ans avant que les Turcs en fissent la conquête. Il y fut très-bien reçu par le grand-maître, qui étoit Allemand : il peignit la ville de Rhodes & ses forteresses. Arrivé à Venise, il y resta long-temps à travailler : il visita ensuite quelques villes d'Italie, jusqu'à son arrivée à Rome; où il s'attacha particuliérement à étudier l'antique, les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange, & de quelques autres maîtres. Il dessina les ruines & les environs de Rome. On élut dans ce temps-là le pape Adrien VI, né à Utrecht. Schooréel se fit connoître de Sa Sainteté, qui lui donna la conduite du Belvédere, où il fit plusieurs tableaux, & le portrait du pontife en pied, grand comme nature : ce portrait fut envoyé au college de Louvain, après la mort du pape, qui l'avoit fondé.

Peu de temps après son retour d'Italie, François I invita Schooréel à venir en France, avec promesse de lui donner de gros appointements; mais la vie tranquille, qu'il aima toujours, l'engagea à remercier ce grand prince. Le roi de Suede reçut à sa recommandation un architecte appellé Gustau, qui lui présenta, de la part du peintre, une Vierge qui fut admirée à la cour. Le Roi lui fit présent, en échange, d'un beau diamant, de peaux de martres, d'un traîneau; avec l'équipage du cheval qui servoit ordinairement à ce prince; d'un fromage de Suede, de 200 livres pesant; le tout accompagné d'une lettre de Sa Majesté : mais de ce beau présent, il ne parvint jusqu'à lui que cette lettre, encore en avoit-on ôté le sceau. Schooréel a non-seulement fait honneur à la peinture; mais son caractere doux & sociable le fit généralement estimer. Poëte, musicien, orateur, il travailla dans différents genres, & composa quelques pieces comiques. Il parloit plusieurs langues, le latin, le françois, l'italien & l'allemand. L'assi-

duité au travail le rendit infirme, & il mourut de la gravelle.

SCHOTT, (*Jean*) habile imprimeur de Strasbourg, vers le commencement du seizeime siécle. Il imprima les Dialogues des Dieux de Lucien, avec la version latine d'Othomer Nacht-Gall. La premiere page est en lettres rouges; on y trouve aussi quelques ornemens à la marge du texte grec, & un errata à la fin. A en juger par les complimens que le traducteur fait à l'imprimeur dans sa préface, il paroît que celui-ci étoit un homme très-distingué dans sa profession. Il avoit imprimé pour George Maxill, environ cinq ans auparavant. Sa devise se trouve à la table des matieres, à la fin de ses livres.

I. SCHWARTZ, (*Berthold*) machiniste, né à Fribourg dans le Brisgaw, vivoit environ l'an 1354. Il prit l'habit de S. François, & fut très-versé dans la chymie. Schwartz, qui signifie en françois Lenoir, passe pour être l'inventeur de la poudre à canon, & de l'artillerie. Cependant, s'il faut s'en rapporter au témoignage de quelques auteurs, l'usage de l'artillerie est bien antérieur à l'existence de ce moine. Mariana Turquet dit, dans son *Histoire d'Espagne*, que sous le regne de Jacques, roi d'Arragon, vers l'an 1220, on se servoit d'une machine de fonte, fabriquée à Huesca, qui jettoit de très-grosses pierres, & qui tiroit dans un jour & une nuit quinze cents coups. Naucler met l'invention de l'artillerie au temps de l'empereur Othon IV, & du pontificat d'Innocent III. On lit dans la chronique d'Alphonse XI, roi de Castille, que ce prince ayant mis le siege devant Algésire, en 1343, les Maures assiégés se défendoient avec des mortiers de fer, desquels ils tiroient quantité de feux d'artifice sur les assiégeants; & dom Pédro, évêque de Léon, avec Pierre Messie, tous deux auteurs Espagnols, assurent que les habitants de Tunis s'étoient servi long-temps auparavant de certains tonneaux de fer, pour tirer contre les vaisseaux d'un roi Maure de

Séville, dans une bataille navale qu'ils soutinrent contre lui. Les Portugais, qui ont pénétré les premiers dans la Chine, écrivent qu'ils y ont vu des pieces d'artillerie de fer & de fonte, d'une fabrique beaucoup plus ancienne que celle de l'Europe; & il y en a qui croient que cette invention est venue de-là jusqu'à nous par le royaume de Cathay, & par la Tartarie. Mais les Allemands, jaloux d'attribuer cette découverte à un homme de leur nation, assurent qu'elle ne peut être contestée à Berthold Schwartz. Ils disent qu'ayant acquis, par l'étude de l'histoire naturelle, une grande connoissance des minéraux, & appris, par les regles de la physique, que le feu resserré entre deux corps devoit sortir avec éclat & impétuosité, & s'ouvrir un chemin par la ruine de ce qui s'opposeroit à son passage, il en fit l'expérience de la maniere suivante.

Il remplit un pot d'airain de soufre & de salpêtre; il le boucha soigneusement de tous les côtés, n'y laissant d'ouverture qu'autant qu'il en falloit pour embraser cette matiere; & y ayant mis le feu, il reconnut l'effet prodigieux de son premier essai, par l'éclair & le bruit que le pot enflammé fit en crevant. Flatté du succès de cette épreuve, il résolut de donner une grande perfection à son dangereux secret. Il fit d'abord des canons de bois, puis de fer & d'airain; & pour leur donner un nom qui exprimât leur violence & leur bruit épouvantable, il les appella *Bombardes*. Il ajouta le charbon au salpêtre & au soufre, qu'il pulvérisa très-subtilement ensemble. Il mit cette poudre meurtriere dans les canons qu'il chargea de grosses pierres & de boulets; il en éprouva la force contre des murailles, contre des poutres, & d'autres choses de pareille résistance: tout fut détruit, tout fut fracassé d'une maniere si prompte & si effrayante, qu'on auroit cru que le ciel lançoit ses foudres, & faisoit gronder son tonnerre. On ne tarda pas long-temps à se servir de cette fatale invention dans la guerre. Les Vénitiens, disent quelques Historiens, furent les premiers qui l'employerent contre les Génois, dans une isle

isle nommée autrefois Fosse Clodienne, & maintenant Chioggia. D'autres auteurs assurent qu'en 1382, un seigneur Allemand fit présent à Charles VI, roi de France, de six pieces d'artillerie, avec poudre & boulets; que ce prince s'en servit dans la bataille de Rosebec, contre les Gantois; & que le bruit & le carnage de ces machines, portant la terreur parmi ses ennemis, furent cause de leur défaite & de sa victoire.

II. SCHWARTZ, (*Christophe*) peintre, appellé par excellence *le Raphaël d'Allemagne*, né à Ingolstad l'an 1550, mort à Munich en 1594. Il se rendit à Venise pour étudier sous le fameux Titien, chez lequel il prit une meilleure maniere que la gothique qui régnoit encore dans son pays. Ses talents lui mériterent l'admiration des connoisseurs; & le duc de Baviere le nomma son premier peintre. Celui-ci se rendit digne de la protection de ce prince par d'excellents ouvrages, tant à fresque qu'à l'huile, dont il orna son palais. Il en fit encore plusieurs autres pour la ville de Munich: l'église des Jésuites offre sur-tout des preuves de l'excellence de son génie. Schwartz, dit M. d'Argenville, étoit renommé pour les grandes compositions, pour le bon coloris & pour la facilité du pinceau: il cherchoit le faire du Tintoret; mais il n'a jamais donné à ses figures la correction & la noblesse des peintres Romains. Le goût de la couleur le dominoit; & celui de l'école Vénitienne, qu'il regardoit comme la premiere de l'univers, l'a peut-être empêché de porter plus loin un art dont il possédoit tant de parties essentielles, sans cependant arriver à la perfection. Son unique disciple est George Besam. Plusieurs graveurs ont travaillé d'après lui.

SCHUPPEN, (*Pierre* van) graveur, né à Anvers, mort à Paris en 1707, âgé de soixante-quatorze ans. Un burin pur, moëlleux, doux & suave, fera toujours estimer les ouvrages de cet habile artiste. Rival des Edelinks, des Nanteuils, dans le genre du portrait, le style de van Schuppen approche beaucoup de celui de

ce dernier, & quelques-uns de ses portraits peuvent faire illusion. Il a gravé plusieurs sujets d'histoire, & grand nombre de portraits. Parmi les plus recherchés, on distingue celui du cardinal Mazarin, d'après N. Mignard; Louis XIV, d'après le Brun; le chancelier Séguier, d'après le même peintre. On cite encore le portrait du prince de Galles; celui de vander-Meulen, peintre de batailles, d'après l'Argilliere; & beaucoup d'autres portraits d'hommes illustres, d'après le Bachiche, Ph. de Champagne, P. Mignard, de Troy, &c.

SCHUT, (*Cornille*) peintre & graveur, né dans la ville d'Anvers en 1590. Il fut éleve de Rubens. Nous avons de lui des ouvrages où brille l'allégorie. Il étoit habile peintre d'histoire, & sur-tout propre aux grandes machines. On voit de lui la coupole de Notre-Dame d'Anvers, &, dans la même église, plusieurs autres ouvrages. Le frere Séghers, Jésuite, s'est souvent servi du pinceau de Schut pour peindre des camaïeux & autres figures dans ses guirlandes de fleurs. Il grava à l'eau-forte. On a de ce peintre plusieurs estampes, d'après ses tableaux & ses compositions. Aussi fécond que son maître, quoique moins correct, il avoit un feu extraordinaire; mais souvent il donnoit dans le gris. Il y a cependant de ses tableaux bien coloriés, & peints avec force.

SCHUURMANS, (*Anne-Marie*) née à Utrecht en 1607, morte à Altena en 1678, âgée de soixante-onze ans. Elle donna dès le berceau des marques de ce qu'elle deviendroit un jour. A l'âge de trois ans, elle commençoit à lire, & à sept ans à parler latin: elle l'apprit du même précepteur qui l'enseignoit à ses freres. Sa mere lui défendit l'étude, & la réduisit, comme les jeunes personnes de son sexe, à des ouvrages à l'aiguille. Cette occupation ne satisfaisoit nullement son goût, elle s'amusa à découper avec ses ciseaux; mais bientôt on fut étonné de la voir peindre des fleurs, des oiseaux & toutes sortes d'insectes, sans avoir eu d'autres maîtres que son génie. Elle aimoit

passionnément l'étude ; & les arts étoient les jeux de ses heures de récréation. Son pere, déterminé par ce goût marqué, livra cet esprit à son essor, en lui donnant des livres : il devint lui-même son précepteur ; &, sans suivre la méthode ordinaire, il lui fit expliquer Séneque. A l'âge de dix ans, elle traduisit plusieurs traités de ce philosophe, en françois & en flamand : elle fit de plus, dans la langue grecque, des progrès qui étonnerent les sçavants.

La demoiselle Schuurmans, après la mort de son pere, se livra à ses études plus que jamais. Les professeurs de l'université de Leyde eurent ordre de faire construire une tribune dans leurs écoles, & dans les endroits où l'on soutenoit les theses, afin qu'elle pût y assister, sans être confondue avec les auditeurs. Lorsqu'elle eut étudié les langues grecque & latine, le sçavant Vossius lui enseigna l'hébreu : elle écrivoit en hébreu, en syriaque, en chaldéen, en grec, en latin, en espagnol, en italien & en allemand. Elle faisoit des vers en plusieurs langues : on peut s'en convaincre en lisant ses ouvrages. Marie de Gonzague, reine de Pologne, ne se contenta pas d'admirer de loin les talents de cette sçavante fille. Dans le voyage qu'elle fit à Utrecht en 1645, elle fut voir Marie Schuurmans. La princesse, après s'être entretenue long-temps avec elle, lui donna les marques les plus flatteuses de l'estime qu'elle avoit pour son mérite.

Anne-Marie, reine de Bohême, & la princesse Louise sa fille, lui écrivoient souvent ; & plusieurs sçavants de l'Europe chercherent par leurs lettres à s'attirer quelques-unes des siennes. Elle ne mérite pas moins l'éloge des artistes par ses ouvrages en peinture, en gravure au burin & à l'eau-forte. Elle gravoit avec le diamant sur le crystal ; elle faisoit des figures de ronde-bosse en ivoire. Grande musicienne, elle jouoit très-bien du luth, & touchoit supérieurement du clavessin. Pour faire connoître à quel juste titre Marie Schuurmans mérite de tenir une place distinguée parmi les grands artistes de son pays & de son

temps, on ne doit pas oublier le goût heureux qu'elle eut pour la sculpture. Elle fit en ronde-bosse, en bois de palmier, son portrait, celui de sa mere & ceux de ses freres; & on peut juger de l'excellence de ces ouvrages par le prix qu'y mit le peintre Honsthorst. Il estima le seul portrait de cette illustre fille mille florins d'Hollande. En fait de religion, elle parut adopter les sentiments d'Abadie : elle fut le joindre à Altena, où elle donna au public, d'après ses principes, le livre intitulé *Eucleria;* elle y mourut. Des sçavants distingués, tels que Vossius, Salmasius, Kats, Andréas, & M. le Laboureur dans sa *Description du Voyage de la reine de Pologne,* ont fait la plus honorable mention de cette fille célebre.

SCOPAS, sculpteur & architecte, étoit de l'isle de Paros, & vivoit trois cents soixante-six ans avant Jesus-Christ. Cet artiste se fit une grande réputation par ses ouvrages de sculpture, dont les principaux furent un Cupidon, un Apollon, dit *le Palatin;* une Vesta qui fut dans la suite transportée à Rome, & qu'on voyoit dans les jardins de Servilius; un Neptune, une Thétis, des Tritons, des Dauphins, & sur-tout une Vénus qui, dit-on, surpassoit en beauté celle de Gnide, faite par Praxitele. Enfin, sur la fin de ses jours, il travailla au fameux mausolée qu'Arthémise fit ériger à son mari. On croit qu'un des deux chevaux que l'on voit à Rome devant le palais du pape, à Monte Cavallo, est de la main de cet artiste, comme l'autre est de celle de Praxitele. On croit aussi que Scopas dirigea une partie des bâtiments du temple d'Ephese, & qu'il donna le plan de plusieurs autres, principalement en Carie & en Ionie. On connoît un autre Scopas, natif de Syracuse, habile dans la gnomonique & dans la méchanique, qui trouva le moyen de faire un cadran du plafond d'une chambre.

SCORZA, (*Sinibaldo*) peintre & graveur, natif de Voltaggio, dans le territoire de Genes, mort en 1641, âgé de quarante-un ans. Il fut d'abord éleve de

Baptiste Carrosio, ensuite de Jean-Baptiste Paggi. Les premiers ouvrages qu'il fit furent des animaux, des fleurs & des paysages: en même temps, il s'amusa à copier à la plume les estampes d'Albert Durer; & il y réussit d'une maniere si singuliere, que bien des peintres y furent trompés, les croyant imprimées ou du moins originales. Dans la suite, cet artiste s'attacha à la miniature; ce qui lui valut la connoissance du cavalier Marin, fameux poëte Italien, qui l'introduisit à la cour de Savoie. Il y exécuta des ouvrages admirables. On cite, entr'autres, l'*Histoire de la Genese*, sur six feuilles de papier royal, dont les animaux, les arbres, les paysages & les figures peuvent aller de pair avec les miniatures du célebre Jean Clovio. Dans le temps que Scorza étoit à la cour de Savoie, les Génois eurent une guerre à soutenir contre cette puissance; il revint dans sa patrie, où ses envieux l'accuserent d'être en intelligence avec les ennemis. On vint à bout de le faire exiler; mais son innocence étant reconnue, on le rappella. Il profita du repos dont il jouit pour graver ses ouvrages en taille-douce. On voit, dans la collection du Palais-Royal, onze paysages de ce maître.

SCULPTURE, art qui, par le moyen du dessin & de la matiere solide, imite les objets palpables de la nature. On ne sçauroit fixer l'époque du commencement de la sculpture: il en est de cet art, comme de tous ceux qui ont pour but l'imitation de la nature, tels que la peinture, l'architecture, la musique, &c: leur origine est très-ancienne, & même inconnue, parce qu'étant les plus sensibles, ils ont dû peu coûter à l'invention. Le premier ouvrage de sculpture, dont il est fait mention, remonte jusqu'à Rachel, femme de Jacob, laquelle enleva les idoles de Laban, son pere. Voilà une antiquité de plus de trois mille ans, bien constatée. L'Ecriture nous parle ensuite du Veau d'or, que les Israëlites dresserent dans le Désert. Il paroît hors de doute qu'ils tenoient des Egyptiens, leurs maîtres dans tous les

arts & dans toutes les ſciences, les procédés dont ils ſe ſervirent pour faire cette figure. Mais on ne trouve preſque plus rien dans l'hiſtoire qui nous donne à connoître les progrès que les peuples Aſiatiques avoient faits dans la ſculpture. Il faut en venir aux Grecs, qui ont cultivé tous les arts avec un ſi grand ſuccès, & qui ont porté celui-ci au plus haut point de perfection où il eſt poſſible d'arriver.

Il importe peu de ſçavoir ſi Dibutade, potier de terre à Sicyone, fut l'inventeur de la ſculpture dans la Grece, ou ſi Théodore & Idéocus n'avoient pas fait des ſtatues dans l'iſle Samos, long-temps avant qu'on parlât de Dibutade. Pline croit que cet art commença en même temps que les Olympiades. Les ſculpteurs travaillerent d'abord ſur la terre & ſur la cire, qui, étant des matieres plus flexibles que le bois & la pierre, ſont plus aiſées à travailler : bientôt après ils employerent les arbres qui ne ſont point ſujets à ſe corrompre, ni à être endommagés par les vers; comme l'olivier, le citronier, le cyprès, le palmier, le buis, le cedre, l'ébene, &c. Enfin, ils mirent en uſage l'ivoire, les pierres, & ſur-tout le marbre, dont les plus renommés étoient le *blanc de Paros*, le *jaſpé*, le *tacheté de Chio*. Les métaux ne ſe refuſerent pas même à l'induſtrie des artiſtes Grecs : ils firent des ſtatues d'or & d'argent. Mais là où ils développerent toute leur habileté, ce fut dans l'art de fondre & de jetter en bronze : ils ne ſe ſervoient que du bel airain de Corinthe & de Délos.

Il en fut de la ſculpture chez les Grecs, comme de tous les autres arts : ſes progrès devoient être lents & inſenſibles; & Phidias d'Athenes fut le premier qui eut la gloire de l'amener à la perfection. Il ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs, comme il ſervit de modele à ceux qui vinrent après lui. Parmi les artiſtes célebres, dont les noms ſont parvenus juſqu'à nous, on compte Miron, Polyclete, Lyſippe, Praxitele, Scopas, & quelques autres qui exécuterent des chefs-d'œuvre admirables par la correction du deſſin

par l'imitation de la belle nature, par la vérité d'expreſſion, par l'élégance & la délicateſſe des contours, par le goût ſublime, par les proportions conformes au caractere des figures; enfin, par un aſſemblage de toutes les qualités éminentes qu'il eſt poſſible d'imaginer. Quelques-uns de leurs ouvrages, échappés aux ruines du temps & des barbares, font encore les délices des amateurs, & feront à jamais le déſeſpoir des artiſtes modernes, qui cependant ne peuvent exceller dans leur art qu'en les prenant pour modeles.

Une remarque eſſentielle à faire, c'eſt que preſque toutes les ſtatues des ſculpteurs Grecs ſont nues, à la maniere de ceux qui s'exerçoient à la lutte ou aux autres exercices du corps. On ne peut en trouver d'autre raiſon, ſinon qu'ils vouloient faire admirer la profondeur de leur ſcience dans la conſtruction & dans l'aſſemblage des parties du corps humain. De-là vient qu'ils choiſiſſoient toujours des ſujets conformes à ce deſſein, & qu'ils repréſentoient dans leurs ſtatues plutôt des dieux que des hommes; & dans leurs bas-reliefs, plutôt des bacchanales & des ſacrifices, que des hiſtoires. Du reſte, le nombre des ouvrages de ſculpture qu'on voyoit dans la Grece, étoit prodigieux: quoique L. Mummius & Lucullus euſſent emporté de ce pays une quantité immenſe de ſtatues, il en étoit encore demeuré dans Rhodes plus de trois mille, autant dans Athenes, davantage à Delphes; & dans Rome, enrichie en grande partie des dépouilles des Grecs, on en comptoit preſque autant que d'hommes vivants. On ſçait que M. Scaurus, étant édile, orna de trois mille ſtatues de bronze le ſuperbe théâtre qu'il fit conſtruire. Mais il ne faut pas croire que tous ces ouvrages fuſſent d'une égale beauté. La ſculpture ne ſe ſoutint avec honneur qu'environ cent cinquante ans, depuis Phidias. Les arts aiment la liberté; & les Grecs, aſſervis aux Romains, dégénérerent ſenſiblement.

On auroit pu croire que la ſculpture, accueillie à Rome avec une eſpece d'enthouſiaſme, devoit y faire

des progrès étonnants. Les premiers Romains avoient eu pour cet art une plus grande inclination que pour les autres, soit pour avoir les figures des divinités qu'ils adoroient, soit pour récompenser ceux qui avoient servi dignement la patrie, en leur élevant des statues dans les places publiques. Malgré cela, les artistes Romains ne purent jamais égaler ceux de la Grece. Les ouvrages sortis de leurs mains, quoique d'un travail très-fini, comme on peut le voir dans les colonnes Trajane & Antonine, n'offrent point les graces & la délicatesse que les derniers mettoient dans les leurs. Il paroît qu'ils connoissoient assez imparfaitement les regles de la perspective; on en juge par les bas-reliefs qui nous restent; on y voit des maisons, des tours, & d'autres édifices, dont l'alignement est si mal observé, que des figures humaines, qui en sont proches, sont plus grandes que des édifices mêmes. A la différence des Grecs, ils ont habillé, selon la mode de leur temps, les figures qu'ils représentoient, parce que, voulant transmettre à la postérité la mémoire de leurs héros & de leurs empereurs, ils s'y croyoient indispensablement obligés, pour ne rien faire contre l'histoire.

Le temps où la sculpture parut avec le plus d'éclat à Rome, fut le regne d'Auguste : elle languit sous Tibere, Caligula & Claude; mais sous Néron, elle reprit une espece de vigueur. Il faut pourtant convenir que le goût de ce prince pour les statues colossales, fit plus de tort à cet art, que s'il l'eût entiérement négligé. La sienne, qui fut exécutée par Zénodore, étoit haute de cent dix pieds. Mais tel est le goût de la plupart des hommes: on est plus frappé d'une masse énorme, que d'un ouvrage dans les plus exactes proportions. Je ne suis pas surpris qu'on ait mis le colosse de Rhodes, qui avoit soixante-dix coudées, au rang des merveilles du monde. Cependant je demande si un véritable connoisseur, un homme curieux de voir les regles de l'art bien observées, ne préféreroit point, par exemple, la Vénus de Médicis.

Les ravages des Barbares entraînerent la décadence entiere de la ſculpture ; elle fut enſevelie dans le plus profond oubli pendant pluſieurs ſiecles. Car je ne crois pas qu'on doive faire mention de celle qu'on appelle *Gothique*, qui puiſoit ſes regles plutôt dans le caprice de l'imagination, que dans l'étude de la nature. On en voit encore de trop fréquens veſtiges dans ces figures groteſques qui déparent nos anciennes égliſes. Enfin, cet art ſortit des ténebres dans le quinzieme ſiecle. Les efforts de quelques artiſtes pour ſe rapprocher de la nature, préparerent les voies à Michel-Ange. Aidé de l'antique & de ſon génie ſublime, cet artiſte immortel produiſit des chefs-d'œuvre qui pouvoient le diſputer à ceux des Grecs. Le goût pour les ouvrages de ſculpture, qui, à cette époque, ſe réveilla dans une infinité d'amateurs, devint un puiſſant aiguillon pour pluſieurs autres artiſtes. On vit paroître ſucceſſivement, en Italie, Jean de Bologne, Algarde, Flamand, Bernin, &c. dont les noms ſont devenus célebres dans toute l'Europe.

En France, Jean Goujon, qui étoit contemporain de Michel-Ange, ouvrit la carriere ; mais les guerres civiles, & le malheur des temps, retarderent les progrès de la ſculpture. Il étoit réſervé au ſiecle de Louis XIV, remarquable par tant d'autres merveilles, de voir encore cet art jetter le plus grand éclat, par les ouvrages des Pugets, des Anguiers, des Girardons, des Coyſevoxs, des Couſtous. Ces grands hommes ont eu des ſucceſſeurs illuſtres, dont quelques-uns vivent encore. Il n'eſt perſonne qui n'ait entendu parler de MM. le Moine & Pigal, & qui ne rende juſtice à leurs talens. Ces artiſtes ſont remplacés par d'autres qui ſoutiennent la gloire du nom François. Car (s'il eſt permis de haſarder cette réflexion) peut-être les autres arts ont-ils dégénéré parmi nous : celui de la ſculpture n'a rien perdu de ce qu'il avoit acquis ſous le regne de Louis XIV ; & ce qui pourroit ſervir à le prouver, c'eſt la confiance dont les Souverains étrangers honorent quelques-uns de nos ſculpteurs actuels,

pour leur faire exécuter les monumens publics qu'ils veulent élever dans leurs Etats.

I. SÉBASTIEN DEL PIOMBO, peintre. *Voyez* PIOMBO.

II. SÉBASTIEN. (*le frere*) *Voyez* TRUCHET.

I. SEGHERS, (*Daniel*) Jésuite, peintre, né à Anvers en 1590, mort dans la même ville en 1660, âgé de soixante-dix ans. Il commença à étudier la peinture sous Breughel de Velours, qui peignoit alors les fleurs. Seghers s'appliqua sous ce maître à étudier l'harmonie des couleurs dans cette belle nature qu'il cherchoit à imiter. Il entra de bonne heure chez les Jésuites en qualité de frere (quoiqu'il fût toujours nommé le pere Seghers). Son noviciat fini, il reprit la palette, & orna l'église des Jésuites d'Anvers. Il fut envoyé à leur maison de campagne, où il fit pour leur église plusieurs paysages, avec des sujets de la vie de quelques saints de l'ordre. Ces tableaux sont aujourd'hui placés au dessus des confessionnaux. Il obtint la permission d'aller à Rome. Il étudia les dedans & les dehors de cette capitale avec beaucoup d'assiduité; & après avoir fait une riche moisson d'études, il revint à Anvers. On s'apperçut aisément combien il avoit profité de ce voyage. Ses tableaux n'eurent presque point de prix; les particuliers ne purent y atteindre.

La réputation de Seghers passa par-tout. Le prince d'Orange dépêcha son premier peintre Thomas Willeborts, pour avoir un tableau de lui. Il composa un bouquet de fleurs accompagnées de toutes sortes d'insectes, qu'il finit avec tant d'art, que les artistes de son temps ne cessoient de l'admirer. Il envoya ce tableau en présent, au nom de son ordre, au prince, qui le reçut avec un extrême plaisir : il ne put assez admirer ce tableau. Le prince répondit à ce présent par un espece de chapelet composé de dix grains, qui représentoient dix oranges richement émaillées en or, & une palette & des antes de pinceaux aussi en or; le tout accompagné d'une lettre pleine de recon-

noissance. Seghers fit un second tableau. Il avoit amassé, dans un beau vase, toutes les fleurs du printemps, plusieurs branches avec des fleurs d'orange, & quelques oranges encore vertes: ces fleurs & ces fruits, artistement distribués avec des insectes de toutes especes, faisoient l'ornement de ce tableau. Il en fit présent à la princesse d'Orange, qui fut touchée de sa beauté : elle ne voulut point céder en générosité au prince son époux; elle envoya aux Jésuites d'Anvers un crucifix d'or, émaillé artistement, & pesant une livre, avec un passe-port ou sauf-conduit pour voyager dans les Pays-Bas, & y veiller aux intérêts de leurs maisons.

Ces deux tableaux passent pour ses principaux. Le feu du ciel en a détruit de fort beaux de lui, dans l'église d'Anvers, principalement un où Rubens avoit peint S. Ignace. Ce saint étoit couronné & entouré de guirlandes de fleurs. Ces tableaux dans la galerie & dans les chapelles, étoient autant de témoignages de l'habileté de Seghers. Il avoit un talent particulier pour peindre les lis blancs & les roses rouges, & tout ce qui étoit tige ou feuilles, sur-tout le houx. La belle couleur, les transparents, les feuilles minces & légeres, les insectes, tout est bien fait. Sa touche est large; il avoit tout ce qu'il falloit pour mériter l'idée que les grands peintres ont eue de lui. On voit dans l'église des Jésuites d'Anvers le chef-d'œuvre du frere Seghers; c'est une guirlande de fleurs : tout ce qu'on peut voir dans la nature, dans l'une & l'autre saison, se trouve ramassé avec choix dans ce tableau; fleurs, fruits, insectes, tout y est du plus grand fini. Rubens a peint au milieu la Vierge & l'Enfant Jesus.

II. SEGHERS, (*Gérard*) peintre, né à Anvers en 1591, mort dans la même ville en 1651. Après avoir pris les leçons de Rubens, il se rendit à Rome, où il se mit sous la discipline de Manfrédi & de Michel-Ange de Caravage. Il s'attacha sur-tout à la maniere de Manfrédi, & l'emporta même sur lui par la force & l'u-

nion des couleurs, ainſi qu'on peut en juger par les ouvrages qu'il a faits à Anvers. Mais, s'étant apperçu que la maniere de Rubens & celle de Vandych avoient l'approbation générale, il fut obligé de changer la ſienne pour vendre ſes tableaux; &, comme il avoit approfondi les regles de ſon art, qu'il avoit d'ailleurs le génie flexible, il acquit bientôt une grande réputation. Preſque tous ſes tableaux ſont des ſujets de dévotion: on en voit cependant quelques-uns qui repréſentent des joueurs & des muſiciens. Il eut un fils qui ſuivit ſa profeſſion.

SÉNALLIÉ, (*Jean-Baptiſte*) muſicien François, mort à Paris en 1730, âgé de quarante-deux ans. Cet artiſte jouoit du violon avec beaucoup d'art & de préciſion. M. Lacombe rapporte dans ſon *Dictionnaire des Beaux-Arts*, que Sénallié étant allé à Modene au mois de Mai, qui eſt le temps de la grande foire de ce pays, le compoſiteur de l'opéra le pria de vouloir bien jouer dans ſon orcheſtre; en même temps, il lui fit préparer une place au-deſſus des autres muſiciens, & vint l'y inſtaller avec une ſorte de cérémonie. Sénallié joua après l'opéra, en préſence du duc de Modene, des princes & princeſſes de ſa cour, & d'un grand nombre d'étrangers que les plaiſirs attirent dans cette ville, des ſonates de ſa compoſition, qui furent fort applaudies. En effet, il y a mis un mélange agréable du chant noble & naturel de la muſique françoiſe, avec les faillies & l'harmonie ſçavante de la muſique italienne. Nous avons cinq livres de ſes ſonates pour le violon.

SENNAMAR, architecte Arabe, floriſſoit dans le cinquieme ſiecle. Il bâtit, ſelon l'auteur des *Vies des Architectes*, deux palais ou châteaux, dont l'un ſe nomme *Sédir*, & l'autre *Khaovarnack*; que les Arabes ont mis au rang des merveilles du monde, & avec juſte raiſon, ſi les particularités qu'on nous en raconte ne ſont point fabuleuſes. Une ſeule pierre lioit, on ne ſçait comment, toutes les parties de chacun de ces

édifices ; de sorte que, si on l'eût ôtée, tout le bâtiment devoit tomber en ruines. Il faut encore ajouter à cette merveille, que la chaleur des pierres qui composoient les murailles de ces palais, varioit plusieurs fois le jour. Noman Alaouvar, dixieme roi des Arabes, récompensa de la maniere la plus généreuse un architecte d'un si rare mérite : il craignit cependant qu'il ne fit construire ailleurs de pareils édifices, ou qu'il ne découvrît cette pierre importante qui servoit de clef à ce vaste édifice, & le fit jetter dans un fossé. Peut-être que Sennamar s'étoit vanté de faire bâtir quelques édifices encore plus singuliers, si l'on vouloit payer plus généreusement ses talents.

SERRE, (*Michel*) peintre, né en Catalogne, mort à Marseille en 1733, âgé de soixante-quinze ans. Dès sa jeunesse, il fit le voyage de Rome, où il étudia les grands maîtres avec tant de succès, qu'à l'âge de dix-sept ans, ayant fait un tableau qui représentoit le Martyre de S. Pierre, pour l'église des Dominicains de Marseille, il donna de lui les plus grandes espérances. Sa réputation alla toujours en augmentant : l'Académie royale de Paris le reçut au nombre de ses membres. Ses principaux ouvrages sont chez les religieuses de sainte Claire à Marseille, dans la paroisse de la Magdeleine, & dans celle des Pénitents Blancs à Aix. Les connoisseurs y remarquent du feu, du génie, & un excellent coloris. Cet artiste travailloit avec beaucoup de facilité. Il eut pour éleve le frere Imbert.

SERLIO, (*Sébastien*) architecte, né à Bologne, mort en 1552. Il étudia l'architecture à Rome sous Balthazar Peruzzi, & fut le premier qui mesura & dessina avec exactitude une partie des anciens édifices qu'il a si bien décrits dans le troisieme livre de son ouvrage. Cet artiste vint en France en 1541, avec toute sa famille, pour se rendre aux invitations de François premier, qui lui avoit fait donner une somme considérable pour les frais de son voyage. Il travailla à la construction du Louvre, de Fontainebleau, & au

palais des Tournelles. Serlio continua son Traité d'Architecture. Les guerres civiles s'étant élevées; & ayant entraîné avec elles des calamités de toute espece, notre artiste se retira à Lyon, où il mena une vie très-malheureuse: il étoit goutteux, & si pauvre, qu'il se vit obligé de vendre quelques-uns de ses ouvrages à Jacques Strada. Serlio revint ensuite à Fontainebleau, où il mourut estimé de tout le monde pour ses grandes connoissances dans l'architecture civile & militaire, dans la géométrie & dans la perspective. On doit regarder cet artiste comme un des meilleurs auteurs qui ont écrit sur l'architecture. Il s'est attaché à suivre les regles de Vitruve dans son livre; mais il s'en est écarté dans ses édifices. Sa maniere de profiler est seche, & l'on peut dire que son goût n'est pas des meilleurs. Cet architecte a donné six diametres à la hauteur de sa colonne Toscane: sa corniche composite, qui ressemble à celle du Colisée, est si lourde, qu'elle pourroit convenir à l'ordre Toscan: il a laissé subsister la base Ionique dans l'ordre de ce nom, & n'a point paru s'appercevoir de ces défauts. Serlio étoit encore dans l'usage d'accoupler les colonnes. Si le beau palais Malvezzi, à Bologne, est de cet artiste, comme le prétendent plusieurs personnes, il pouvoit se dispenser de mettre des corniches à tous les étages, & se contenter de celle qui termine l'édifice. (*Vies des Architectes.*)

SERVANDONI, (*Jean-Nicolas*) architecte & décorateur, né à Florence en 1695, mort à Paris en 1766. Cet artiste s'est signalé par son grand goût d'architecture, & a travaillé dans presque toute l'Europe. En Portugal, il fut décoré de l'ordre royal de Christ; en France, il eut l'honneur d'être architecte, peintre & décorateur du Roi, & membre des académies établies pour ces différents arts. Il eut les mêmes qualités auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, & du duc régnant de Wirtemberg. Malgré ces avantages, il n'a pas laissé de richesses, parce qu'il ne con-

nut jamais la néceſſité de l'économie. Parmi le grand nombre de ſes ouvrages, nous citerons le grand portail de l'égliſe de Saint-Sulpice de Paris, édifice d'un goût mâle & noble. Il lui manque une place d'une enceinte aſſez étendue pour permettre à l'œil de ſaiſir toutes les proportions & toutes les beautés de l'enſemble; mais cette place étoit dans les deſſins de Servandoni. L'entrepriſe de ce portail lui fut adjugée à un concours qui ſe fit à cette occaſion en 1731. On a de lui plus de ſoixante décorations au théâtre de l'opéra de Paris, dont il eut la direction, pour cette partie, pendant environ dix-huit ans. Il en a fait un très-grand nombre pour les théâtres de Londres & de Dreſde. On obſervera, pour donner une idée de la magnificence des ſpectacles étrangers, que, dans une de ces décorations qui ſervoit à un triomphe, plus de quatre cents chevaux firent leurs évolutions ſur la ſcène, avec toute la liberté néceſſaire à l'illuſion.

Sur le théâtre du Roi, appellé *Salle des Machines*, au palais des Thuileries, on lui permit de donner à ſon profit des ſpectacles de ſimple décoration, pour former des éleves en ce genre. On ſçait à quel point il étonna dans la Deſcente d'Enée aux Enfers, & dans la Forêt enchantée, ſujet tiré de la *Jéruſalem délivrée*, du Taſſe. Il avoit fait, dans un goût plein de nobleſſe & de grandeur, les projets, les plans & les deſſins d'une place pour la ſtatue équeſtre du Roi, au bout des Thuileries, entre le Pont-Tournant & les Champs Eliſées. Cette place, deſtinée encore pour les fêtes publiques, auroit pu contenir à l'aiſe, ſous ſes galeries & ſes périſtiles, plus de vingt-cinq mille perſonnes, ſans compter la foule preſque innombrable qui auroit pu tenir dans l'enceinte même. Elle devoit être ornée de trois cents ſoixante colonnes, tant grandes que petites; de cinq cents quarante pilaſtres, & de cent trente-ſix arcades, tant intérieures qu'extérieures. On ne peut en faire ici une deſcription détaillée, telle que Servandoni l'a laiſſée. Il donna, dans le temps, ſes plans & ſes deſſins à M. de Bernage,

alors Prévôt des Marchands, qui a dit les avoir remis au Roi. On a lieu de regretter qu'un monument si digne de Sa Majesté, & des vœux de la nation pour ce prince, n'ait pas eu son exécution.

SIBERES, (*Jean*) imprimeur Anglois. Il est un des premiers qui se soit établi à Cambridge ; & il fut d'une grande utilité aux étudiants de la célebre université de cette ville. Il avoit pris pour devise les armes d'Angleterre.

SIGNORELLI, peintre. *Voyez* LUCA.

SILVANI, (*Gerard*) architecte & sculpteur, né à Florence en 1579, mort en 1675. Il étoit d'une famille noble, mais pauvre. Florence, sa patrie, lui est redevable d'un grand nombre d'embellissements, de plusieurs statues, & de quelques beaux édifices. Cet architecte éleva encore, dans la rue Guelfonda, le magnifique palais Riccardi, qui est digne d'être habité par un souverain. Il donna un projet pour l'agrandissement du palais Pitti, & pour une belle place qu'on y devoit faire vis-à-vis. Les rivaux de cet artiste empêcherent qu'il ne fût exécuté. Silvani, qui étoit l'homme le plus tranquille du monde, ne se donna aucun mouvement. Le grand-duc, qui avoit la plus grande estime pour cet architecte, le fit travailler à renforcer les murs de la cathédrale. Cet artiste donna même pour cette église un dessin avec deux ordres d'architecture, pour qu'il s'accordât mieux avec cet édifice gothique. On compte une foule d'artistes qui donnerent des projets pour cette façade; sçavoir, Buontalenti, le Dosio, dom Jean de Médicis, Passignano, Baccio del Biano, qui fit de si belles choses en Espagne, & les académiciens de Florence; mais le dessin de Silvani fut préféré à tous les autres. On n'en a cependant exécuté aucun.

Silvani excella dans l'architecture, & fit quelquefois son amusement de la sculpture. Il vécut toujours en homme de bien; il étoit charitable & généreux : on ne le vit jamais aller nulle part sans y avoir été

mandé.

mandé. Cet artiste vécut dans l'abondance jusqu'à la fin de ses jours. Il aimoit tellement le travail, que quelques jours avant sa mort, il alloit à la cathédrale, & montoit par les petits escaliers tortus de la coupole, avec un maçon qui avoit cent ans. Pierre-François Silvani, son fils & son éleve, fut bon architecte; il travailla beaucoup à la cathédrale de Florence. On cite, comme son principal ouvrage, l'église des Peres de l'Oratoire de Florence, dont Pierre de Cortone avoit d'abord donné le plan; mais la grande dépense qu'il exigeoit empêcha de l'exécuter. (*Vies des Architectes.*)

I. SILVESTRE, (*Israël*) graveur, naquit à Nancy en 1621. Israël annonça dès sa jeunesse les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature: son oncle Henriet sçut les cultiver avec succès; &, en peu de temps, le jeune Israël donna des preuves de la fertilité de son génie. Louis XIV, cherchant à encourager les sciences & les arts, chargea Israël de graver les places qu'il avoit conquises; il fit aussi, par ordre de ce prince, les vues des maisons royales. Pour récompenser les talents d'Israël, le Roi le gratifia d'une pension, & lui donna un logement au Louvre. Les ouvrages d'Israël Silvestre sont remplis de finesse, d'esprit & de légéreté. Chaque sujet est traité avec goût & intelligence. Il mourut à Paris en 1691, âgé de soixante-dix ans. L'œuvre de cet artiste est de plus de sept cents pieces, dans lesquelles il se trouve un grand nombre de sujets gravés d'après les dessins qu'il fit en Italie. Ses principaux ouvrages sont les Plaisirs de l'Isle enchantée; les Vues de Paris & des Maisons Royales; les Villes conquises par Louis XIV; une grande Vue de Rome en quatre pieces; celle du Campo Vaccino, du Colisée; les Fêtes du Carrousel de 1662, dont Chauveau a gravé une partie, & divers palais de France & d'Italie, &c.

II. SILVESTRE, (*Louis*) peintre, fils du précédent, né à Paris en 1675, mort en 1760. Il fut éleve de le

Brun & des Boullongne, sous lesquels il fit des progrès qui lui mériterent la réputation d'être un excellent dessinateur. Après un voyage qu'il fit à Rome, il fut reçu à l'académie royale, & dans la suite élu professeur. Il fit plusieurs ouvrages, dont on voit quelques-uns dans le réfectoire de Saint-Martin-des-Champs, à Saint-Roch, à Notre-Dame, &c. Le feu Roi de Pologne, électeur de Saxe, l'appella à Dresde, le nomma son premier peintre, & lui donna des lettres de noblesse. Silvestre demeura vingt-quatre ans dans cette cour. A son retour à Paris, il fut nommé directeur de l'académie; & Louis XV lui donna un logement aux galeries du Louvre, avec une pension de mille écus.

SIMON, (*Claude-François*) imprimeur, né à Paris en 1713, mort dans la même ville en 1767, âgé de cinquante-quatre ans, enterré à Saint-Severin. Après avoir cultivé les sciences & les lettres, il se livra à l'étude de la typographie. Il reçut de son pere les éléments de cet art, dans lequel il se distingua par son goût & ses lumieres. Il dut à sa science & à ses talents les titres d'Imprimeur de Monseigneur le Prince de Condé en 1739, de la Reine en 1745, & de l'Archevêché en 1746. En 1740 il reçut, de la part du Roi, par les mains de M. d'Argenson, pour-lors directeur de la librairie, une médaille d'or, en récompense de ses soins, tant pour la rédaction que pour l'impression des *Mémoires de Duguay-Trouin*, vol. in-4°. En 1757 il fut reçu de l'académie des Arcades de Rome; &, au commencement de 1758, le célebre pape Benoît XIV lui envoya le bref de sa réception à l'ordre de Christ.

Entre les éditions qui lui font honneur, on distingue particuliérement la *Bible Hébraïque du P. Houbigaut*, 4 vol. in-folio; quelques auteurs latins, in-12, sçavoir, *Virgile*, *Térence*, *Sallufte*, *Cornelius Nepos*, *&c*; *le Lucrece italien*; un *Choix de Poésies*, 3 vol. in-4°, dont il n'a été tiré que soixante-quinze exemplaires, &c. &c. En 1744 il eut l'honneur de complimenter le

feu Roi (Louis XV) au Louvre, au sujet de sa convalescence, après sa maladie de Metz.

Nous avons de lui quelques ouvrages imprimés, & qui prouvent ce qu'il auroit été en état de faire, si les occupations d'un état aussi pénible lui eussent donné le temps de se livrer aux lettres. (*Consultez la France Littéraire, à son article.*) L'ouvrage que nous regrettons avec raison qu'il n'ait pas terminé, c'est la *Science-pratique de l'Imprimerie*. Son dessein étoit de refondre l'ouvrage de Fertel, imprimeur à Saint-Omer, & d'y faire des corrections & des augmentations considérables. La plus grande partie de son manuscrit est faite; mais la maladie qui l'a enlevé ayant été fort longue & fort douloureuse, il ne fut pas en état de continuer ce travail précieux. Doué d'une très-grande intelligence, d'une activité peu commune, d'un esprit vif & facile, d'un goût exquis, sur-tout pour son art, Simon se fit estimer des hommes célebres de son temps, par son mérite, tant littéraire que typographique.

I. SIMONEAU, (*Charles*) graveur, né à Orléans en 1639. Il annonça dès l'âge le plus tendre un goût décidé pour les beaux-arts. Dans le dessein de cultiver ces heureuses dispositions, ses parents le placerent à Paris dans l'école de Noël Coypel; &, sous cet homme célebre, le jeune artiste fit des progrès rapides dans la science du dessin. Simoneau peignoit déja avec autant de goût que de facilité; mais son génie le portant à cultiver la gravure, il se mit sous la direction de Guillaume Château, graveur du Roi; & ses succès le mirent bientôt en état de se passer des conseils de son maître. Il s'exerça avec autant de génie que de facilité dans tous les genres. On remarque dans ses ouvrages un très-bon goût de dessin, une touche large & moëlleuse: il sçut conserver avec intelligence le caractere & l'expression des auteurs qu'il traduisit. Son humeur étoit enjouée, sociale; sa conversation spirituelle & intéressante.

Une vie longue & laborieuse lui a fait produire un

grand nombre d'eſtampes très-eſtimées. Il grava pour ſon morceau de réception à l'académie royale, le portrait de Manſard, & obtint enſuite le titre de graveur du Roi avec la penſion. Simoneau mourut à Paris en 1728, âgé de quatre-vingt-neuf ans, emportant au tombeau les regrets de ſes amis, & l'eſtime du public. Ses principaux ouvrages ſont l'Adoration des Bergers, & la Samaritaine, d'après Annibal Carrache; le voyage de la Reine au Pont-de-Cé, pour le recueil de la galerie du Luxembourg, d'après Rubens : cette eſtampe eſt le chef-d'œuvre de Simoneau; le tombeau du cardinal de Richelieu, à la Sorbonne, d'après Girardon; Trajan donnant des audiences publiques, d'après Noël Coypel; le paſſage du Rhin, d'après Vander-Meulen; Vénus apportant le dictamen pour guérir la bleſſure d'Enée, d'après la Foſſe; Galathée ſur les eaux; d'après Antoine Coypel; l'Hiſtoire écrivant ſur les ailes du Temps les événements du regne de Louis XIV, d'après le même peintre; le portrait de la ducheſſe douairiere d'Orléans, d'après Rigault; pluſieurs médailles pour ſervir à l'hiſtoire métallique du regne de Louis XIV, d'après Antoine Coypel; & beaucoup d'autres ſujets, d'après Champagne, Hallé, &c.

II. SIMONEAU, (*Louis*) frere puîné du précédent. La réputation de Charles Simoneau engagea ſon frere Louis à courir la même carriere, où il ſe diſtingua. On cite, parmi les ouvrages de Louis, l'Aſſomption de la Vierge en deux pieces, d'après le plafond peint par le Brun, au ſéminaire de Saint-Sulpice; l'Aurore, ſujet d'un plafond de Sceaux, d'après le même peintre; Loth enivré par ſes filles, Suſanne ſurpriſe par les Vieillards, Jeſus inſtruiſant Marthe & Marie, d'après Antoine Coypel.

III. SIMONEAU, (*Philippe*) fils de Charles, deſirant, comme ſon pere, acquérir de la diſtinction & de la gloire, embraſſa la gravure; mais, la nature lui ayant refuſé les diſpoſitions néceſſaires, ſes efforts fu-

rent infructueux, parce que le génie se développe, mais ne s'acquiert jamais. Louis, voyant le peu de progrès qu'il faisoit dans un art pour lequel il n'étoit pas né, prit le sage parti d'y renoncer: ses ouvrages sont tombés dans l'oubli.

SIRLET, (*Flavius*) orfevre & graveur en pierres fines, mort en 1737, à Rome où il étoit établi. Il se prétendoit issu de la même famille que le cardinal Guillaume Sirlet, qui a joué un si grand rôle dans l'Eglise. On ne connoît presqu'aucun graveur moderne qui l'égale pour la finesse de la touche, ni dont le travail approche davantage de celui des Grecs. Il a donné sur des pierres fines les représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome. On a de cette sorte l'Hercule de Farnese, l'Apollon du Belvédere, le Bacchus assis sur une Panthere, de la galerie Justinienne, dont il a fait un Mercure, en lui mettant à la main un caducée; le Caracalla de celle du palais Farnese. Toutes ces figures sont bien dessinées, & touchées avec autant d'art que de délicatesse. Le grouppe du Laocoon est son chef-d'œuvre; & c'est un de ses derniers ouvrages. Il est sur une améthyste, & milord duc de Beaufort l'a fait passer en Angleterre. Cet artiste a gravé aussi un assez grand nombre de portraits, parmi lesquels on distingue celui du peintre célebre, Carle Maratte.

SKARLETT, opticien Anglois, mort depuis quinze ou vingt ans. Parmi les chefs-d'œuvre sortis de ses mains, on cite un télescope Grégorien de seize pouces, qui pour l'effet équivaloit à une lunette de huit pieds. Il étoit sur-tout remarquable par la composition du miroir, & par le poli vif & éclatant d'où dépend en partie son effet. Malgré le secret qu'il gardoit sur sa maniere de procéder, Pâris, célebre artiste François, vint à bout de la découvrir. Skarlett conçut la plus grande estime pour lui; &, dans un voyage qu'il fit en France en 1738, il voulut le connoître. Rivaux sans jalousie, ces deux artistes goûterent le plaisir de

s'admirer, & se séparerent très-satisfaits l'un de l'autre. *Voyez* PARIS.

SLINGELANDT, (*Pierre* van) peintre, né dans la ville de Leyde en 1640, mort dans la même ville en 1691. Il fut éleve de Gérard Dow, qu'il a surpassé en patience, & peut-être en mérite. Il prit si bien la maniere de son maître, que l'on se méprenoit à leurs ouvrages, avant même qu'il quittât son école. On l'engagea à se retirer, & à travailler pour son compte. Il fut surchargé d'ouvrages sans faire beaucoup de tableaux, puisqu'il employa trois années de suite, sans discontinuer, à peindre la famille de Méerman, & qu'il fut un mois entier à faire un rabat de dentelle. Ses ouvrages ont tous les défauts de la gêne & de la roideur. Houbraken fait un éloge du travail singulier de deux tableaux de Slingelandt: l'un représente une jeune fille qui tient une souris par la queue, & qu'un chat cherche à prendre; on distingue les poils du chat & de la souris: l'autre est un matelot qui a sur la tête un bonnet tricoté, dont on compte les mailles, &c. Slingelandt fut admiré de son temps, comme ses ouvrages le font encore; mais il fut si long-temps à achever ses tableaux, que, quoique bien payés, le gain fut toujours très-médiocre.

I. SLODTZ, (*Sébastien*) sculpteur, né à Anvers, mort en 1728, est recommandable par lui-même, & par ses fils qui se sont illustrés par leurs talents. Les ouvrages de Sébastien Slodtz sont, entr'autres, la statue d'Annibal, près le grand bassin octogone du jardin des Thuileries, un buste de feu M. Titon du Tillet, & la figure de S. Ambroise dans l'église des Invalides.

II. SLODTZ, (*Sébastien-Antoine*) sculpteur, fils aîné du précédent, mort depuis quelques années, a soutenu la réputation de son pere par les beaux ouvrages qu'il a faits, les catafalques à Notre-Dame, les salles de bal & autres réjouissances à Versailles, qu'il a exécutés avec ses freres, au grand applaudissement de tous les connoisseurs. Ses ouvrages, faits en société avec



Paul-Ambroise son frere, sont, entr'autres, le grand autel de l'église de Saint-Barthelemi, le dais sur le maître-autel de Saint-Sulpice, l'autel de la chapelle de la Vierge de cette église, & l'autel à la romaine de l'église de Saint-Germain-des-Prés.

III. SLODTZ, (*Paul-Ambroise*) sculpteur, fils de Sébastien, & frere cadet du précédent, professeur de l'académie, & dessinateur de la chambre & du cabinet du Roi, mort depuis quelques années, s'est illustré par ses talents & par les ouvrages qu'il a faits avec son frere Sébastien-Antoine, & par ceux qu'il a exécutés en société avec Michel-Ange, son frere le jeune, tel que le chœur de l'église de Saint-Méry, & autres.

IV. SLODTZ, (*René-Michel*, dit *Michel-Ange*) sculpteur & dessinateur du Cabinet du Roi, né à Paris en 1703, mort dans la même ville en 1764. Dès sa jeunesse, il se rendit célebre: il n'avoit que vingt ans, lorsqu'il obtint le second prix de sculpture. Pensionnaire du Roi à Rome, il ne se borna pas à l'étude seule de son art; il travailla pour sa gloire dès qu'il eut l'espérance d'en acquérir. Slodtz se fit, presqu'en entrant dans la carriere, un nom célebre parmi les artistes de l'ancienne patrie des arts. A peine sorti du rang des éleves, les plus grands sculpteurs furent étonnés de le voir leur rival. Deux bustes en marbre de la plus grande beauté, dont l'un étoit la tête de Calchas, & l'autre celle d'Iphigénie, furent regardés comme des chefs-d'œuvre. Ces deux figures sont conservées précieusement à Lyon. Bientôt après, il eut l'honneur, quoique jeune & étranger, d'être préféré à ses maîtres pour enrichir Rome de ses ouvrages. Il fit pour l'église de Saint-Pierre un S. Bruno refusant les honneurs de l'épiscopat: cet ouvrage, placé parmi les plus belles productions des arts que ce temple recele, en soutient la comparaison, & se fait distinguer. Il éleva dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins le tombeau du marquis Caponi, monument digne d'être envié par l'école Romaine à l'école Françoise. Rome

possede encore plusieurs autres ouvrages de cet artiste. Sa réputation étoit établie dans sa patrie ; il résolut de venir en jouir en 1747, après avoir passé dix-sept ans à Rome.

Un des premiers ouvrages qu'il fit après son retour en France, de concert avec ses freres, fut la décoration d'un grand feu d'artifice, qui fut tiré à Versailles, à l'occasion de la naissance de M. le duc de Bourgogne, d'une ordonnance plus grande que tout ce qu'on avoit vu dans ce genre jusqu'alors. Bientôt après, notre artiste fut chargé de l'exécution peu lucrative du tombeau de M. Languet, curé de Saint-Sulpice ; ouvrage d'un genre nouveau en France, par l'emploi singulier des marbres de différentes couleurs ; mais plus remarquable encore par la vérité des figures, par l'élégance des draperies, & par la beauté de l'ensemble. Cependant sa modestie ne put le garantir de l'envie ; elle l'avoit épargné en Italie, elle le persécuta à Paris. Comme elle n'entra jamais dans son cœur, il ignora toujours le moyen de repousser ses traits ; il laissa au temps & à son mérite le soin de le venger. Plusieurs ouvrages qu'il exécuta avec succès le firent nommer, en 1758, à la place de dessinateur du Cabinet du Roi, vacante par la mort de Paul-Ambroise Slodtz, son frere. Sa Majesté réunit sur sa tête deux pensions de douze cents livres, dont ses freres avoient joui, sous le même titre de dessinateurs du Cabinet, & porta à huit cents livres la pension de six cents, que M. de Marigny lui avoit fait accorder en 1755. Slodtz eut bientôt occasion de justifier le choix que le Roi venoit de faire. Il s'acquit un nouveau degré de gloire par les catafalques élevés sur ses dessins dans l'église de Notre-Dame de Paris en 1760, pour les pompes funebres du roi & de la reine d'Espagne, & de l'infante duchesse de Parme.

Le mérite de Slodtz avoit si bien surmonté tous les obstacles, qu'il s'offrit à lui plus d'entreprises qu'il n'auroit pu en exécuter. Sa réputation étoit parvenue depuis long-temps au roi de Prusse, qui voulut l'attirer

à Berlin; mais, attaché à sa patrie, il refusa tous les avantages qu'on lui proposoit. La simplicité majestueuse de l'antique Grece, la délicatesse & les graces de la moderne Italie, caractérisent les ouvrages de cet artiste. Personne n'a drapé avec autant, ou du moins avec plus d'élégance & de légéreté que lui, sans s'écarter jamais du vrai. Son ciseau rendoit agréable jusqu'à ses fautes mêmes. Quant aux qualités de son ame, il fut modeste & simple; la supériorité de ses talents ne le rendit jamais ni vain, ni ambitieux; il fit des jaloux, & ne le fut point. Il eut des mœurs douces, une droiture incorruptible, une aménité séduisante. Il ne se vengeoit de ses envieux qu'en les forçant à l'aimer. Les plus grands artistes furent ses meilleurs amis. On ne doit point oublier de citer le tombeau en marbre du cardinal d'Auvergne, à Vienne en Dauphiné. Les figures des cardinaux qui y sont représentés, & sur-tout la belle maniere dont leurs habits sont drapés, se font pareillement admirer.

SMYTH, (*Jean*) graveur Anglois: c'est le plus habile graveur en maniere noire, que l'Angleterre ait produit. Il sçut dédommager de la monotonie de ce genre par un travail doux, suave, & par un effet harmonieux qu'on admire dans ses estampes. La Magdeleine *à la lampe*, d'après Scalken, est un de ses plus beaux ouvrages. Comme l'opération de la gravure en maniere noire est très-prompte, Smyth a produit un grand nombre de sujets très-estimés, d'après différents maitres. On connoit aussi de cet artiste beaucoup de portraits, dans lesquels on trouve, ainsi que dans ses autres estampes, de la vérité, du caractere & de l'expression; tels sont ceux du czar Pierre, de Locke, de Pope, de Newton, &c. Smyth mourut au commencement de ce siecle, dans un âge très-avancé.

SNEYDERS, (*François*) peintre, né à Anvers en 1579, mort en 1657. Il apprit la peinture sous Henry van Balen. Il se mit à peindre des fruits, & ensuite des animaux; en quoi il surpassa ceux qui

l'avoient précédé, & ses contemporains. Rubens fut le premier à vanter les talents de Sneyders, & il commença par se servir de son pinceau pour peindre les fruits & les animaux dans ses ouvrages. On vit aussi les tableaux de Sneyders avec des figures peintes par Rubens ou Jourdaens. Il n'étoit pas facile de distinguer deux maîtres dans leurs tableaux : la correction, le feu d'une ordonnance riche & variée, soutenue par une couleur vigoureuse & une touche fiere, rendoit d'accord tout ce qui sortoit de leurs mains. Un tableau, représentant une chasse au cerf, fit la fortune de Sneyders. Le roi d'Espagne Philippe III l'ayant vu, ordonna à Sneyders de lui peindre plusieurs grands sujets de chasse & de bataille : tout réussit à cet habile artiste. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, le nomma son premier peintre : sa fortune étoit assurée, ainsi que sa gloire. On vit Sneyders peindre des chasses de différents animaux, des fruits de différentes saisons, des cuisines avec leurs ustensiles ; tout étoit une imitation exacte de la nature. On est étonné de voir avec quel feu il sçavoit poser & dessiner les animaux, tantôt morts, tantôt vivants, tantôt tranquilles, & d'autres dans la rage & la fureur. Chaque représentation saisit d'étonnement, & on finit par admirer. On voit des tableaux de ce peintre, où les fruits trompent, tant ils sont imités ; des combats d'animaux qui effrayent : ici, c'est un sanglier abattu, attaqué par des chiens ; quelques-uns sont la victime de ce monstrueux animal : là, c'est un combat de lions, de tigres, &c : tout y est soutenu par de beaux fonds de paysages, où il excelloit. Sa couleur est chaude & dorée ; sa touche est sçavante & fiere, & propre à représenter la soie, le poil, la laine & la plume des différents animaux qu'il introduisoit dans ses tableaux. On voit à Paris, à l'hôtel de Bouillon, quatre grands tableaux de Sneyders : Rubens & Jordaens en ont peint les figures.

SOLE, (*Joseph* DEL-) peintre, né à Bologne en

1654, mort dans la même ville en 1719, âgé de soixante-cinq ans. Son pere, Antoine-Marie, fut disciple de l'Albane, & assez bon peintre de paysages. Son fils, dit M. d'Argenville, qui apprenoit le latin, le voyant sans cesse appliqué à son art, en prit le goût, & abandonna ses études. Lorenzo Pasinelli fut choisi pour lui frayer la route. Les peintures des Carraches, dans le palais Fava, furent long-temps l'objet de ses études, & aucun éleve du Pasinelli ne le pouvoit atteindre. Une longue maladie qu'essuyoit son pere, demandoit un secours proportionné à son état. Joseph, qui le vit à l'extrémité, lui apporta une somme considérable dont le pere ne voulut point disposer, lui recommandant seulement sa mere, deux freres & quatre sœurs, à qui il ne laissoit rien. Après la mort de son pere, il eut soin de cette nombreuse famille, & s'en regarda comme le chef.

Etant à Véronne pour y exécuter quelques tableaux de chevalet, que demandoit le comte Ercole Giustei, il y apprit que les peintres du pays le taxoient de lenteur à finir ses ouvrages: il résolut de leur montrer qu'il sçavoit peindre avec célérité, quand il le vouloit. Le comte convint avec lui qu'il ameneroit ces peintres dans son attelier: alors il commença devant eux une Ariane avec Bacchus, assez grand tableau, qui fut fait en huit jours, & qui leur plut extrêmement; ensuite, devant les mêmes peintres, il effaça presque tout ce qu'il avoit fait, & recommença le le tableau, en suivant sa maniere ordinaire. Sur ce qu'on lui demanda le raison de ces changements: *J'ai fait*, dit-il, *ce tableau bien vîte, pour faire voir que si, en travaillant ainsi, j'ai pu satisfaire les autres, je ne me suis pas satisfait moi-même.* Il ajouta, *qu'un peintre étoit blâmable de se contenter de quelques éloges, tandis que, par une étude assidue, il pouvoit en mériter de plus grands.*

Ce célebre artiste avoit formé un recueil de dessins des grands maîtres, qui faisoit ses délices, & dont il n'avoit jamais voulu se défaire. Ce recueil lui attiroit

la visite de tous les étrangers ; & ses manieres honnêtes, soutenues d'une conversation agréable, lui avoient acquis un grand nombre d'amis. Quoique grand peintre d'histoire, il a fait beaucoup de portraits. Tous les Potentats l'estimoient, & le recherchoient : le roi de Pologne fit tout ce qu'il put pour l'attirer à sa cour ; mais il ne voulut jamais abandonner sa mere & sa famille : il refusa pareillement les offres avantageuses du roi d'Angleterre. Le temps considérable que Joseph employoit à terminer ses tableaux venoit de l'excellence de son goût, qui cherchoit, pour ainsi dire, toujours querelle à l'ouvrage, & lui faisoit naître sans cesse des doutes & des difficultés. Son école devint fameuse, & étoit remplie de bons éleves, parmi lesquels on peut distinguer Felice Torelli, Cesare, Giuseppe Mazzoni, Giambatista Grati, Francesco Moniti, &c. On ne connoît aucun morceau gravé d'après lui.

SOLIMENE, (*François*) peintre, né en 1657 à Nocera dans le territoire de Naples, mort dans une de ses maisons de campagne en 1747. Son pere, qui étoit peintre, le destinoit à l'étude des loix ; le jeune homme en faisoit sa principale occupation : mais il éprouvoit un attrait invincible pour la peinture. Enfin, après quelques oppositions, il lui fut permis de se livrer à son penchant. Après avoir étudié, pendant deux ans, sous son pere, il se mit, à Naples, en 1774, sous la direction de Francesco di Maria, excellent dessinateur, qui lui fit envisager tant de difficultés dans l'art de la peinture, que Solimene résolut de le quitter au bout de quelques jours, pour se livrer à lui-même. L'étude des grands maîtres, en particulier de Lanfranc & du Calabrois, pour la composition & le clair-obscur ; de Pierre de Cortone & de Lucas Jordane, pour le coloris ; du Guide & de Carle Maratte, pour la belle maniere de draper, lui fut suffisante pour acquérir toutes ces parties. Bientôt il se fit connoître ; &, malgré sa jeunesse, il fut préféré à bien d'autres artistes pour peindre la voûte de la chapelle de sainte

Anne, dans l'église des Jésuites. Cet ouvrage fut la premiere époque de sa grande réputation : il mérita l'estime des connoisseurs, & sur-tout de Lucas Jordane, qui se lia avec lui de l'amitié la plus sincere.

Le détail de ses autres productions nous meneroit trop loin ; il suffira de remarquer qu'il a réussi également, en grand comme en petit, à l'huile comme à fresque, dans l'histoire, le portrait, le paysage, les animaux, les fleurs, les fruits, la perspective & l'architecture. On admire, selon M. d'Argenville, la fraîcheur de ses teintes ; & ces morceaux ont tant de force, qu'on les croit peints à l'huile. Il y mêloit souvent des ornements à gouache. C'est à son génie que sont dûs les dessins de plusieurs palais, & de l'autel de la chapelle Pignatelli, dans l'église des Saints-Apôtres, dont il fit le modele en terre cuite. Il étoit gracieux, correct, bon coloriste, aussi vigoureux qu'agréable. Tout étoit fait d'après nature, sans trop s'assujettir à l'antique ; crainte, à ce qu'il disoit, de refroidir le feu son imagination : il joignoit à cela un goût exquis, une pensée élevée, une composition riche.

Solimene travailla pour plusieurs papes, pour l'empereur, le roi de Portugal, celui de Sardaigne, l'électeur de Mayence, le prince Eugene de Savoie, & pour les républiques de Venise & de Genes. Il fut comblé de présents par toutes ces puissances, & il en reçut des lettres très-honorables. L'empereur Charles VI le nomma chevalier. Les richesses considérables qu'il avoit amassées, il les destinoit à faire les honneurs de sa maison, qui étoit ouverte aux personnes distinguées par leur esprit & par leurs talents. Il aimoit la musique, & on entendoit, tous les soirs, chez lui, de bons symphonistes, qui venoient le délasser de son travail. Les sonnets qu'il a composés prouvent qu'il réussissoit assez bien dans la poésie. Il ne voulut jamais se marier, quoiqu'on lui eût offert des partis avantageux. Il s'habilloit en abbé, & possédoit même un bénéfice : de-là vient qu'on le nommoit l'*abbé Solimene*. Du reste,

on ne sçauroit trop le louer sur son inclination naturelle à former la jeunesse ; il la ramenoit aux principes de l'art par les voies de l'agrément. La maniere de faire sentir à ses éleves les beautés des ouvrages des grands maîtres, étoit le fruit de ses réflexions. Sans cesse il exposoit la nécessité de chercher les belles formes, & les proportions de la nature, pour les joindre à l'élégance de l'antique. Son école a toujours été remplie d'un grand nombre de disciples qui venoient de tous les pays. Les plus connus sont Sébastien Conca, Giaquinto Corrado, établi en Espagne ; Joseph Guerra ; Joseph Castelamare, bon peintre de portrait ; & le comte Ferdinando San-Felice, gentilhomme Napolitain, que Solimene aima le plus, & dont il peignit généreusement la galerie qui sert d'Académie aux jeunes gens. On a beaucoup gravé d'après ce grand maître.

SOSTRATE, architecte. Il fut un des plus fameux artistes de l'antiquité, & si cher à Ptolomée Philadelphe, qu'on le surnomma l'*ami & le favori des Rois.* Lucien parle d'un ingénieur nommé *Sostrate*, qui défit lui seul l'armée de Ptolomée, & obligea la ville de Memphis à se rendre sans soutenir un siege : il se contenta de détourner le cours du Nil. On ignore si c'est le même artiste qui employa ce stratagême. On compte parmi les principaux ouvrages de Sostrate, les promenades, ou plutôt les terrasses, soutenues par des arcades, qu'il fit construire à Gnide, sa patrie. Mais le fanal qu'il bâtit dans l'isle de Pharos passe pour son chef-d'œuvre : il fut regardé comme une des merveilles du monde, & on y dépensa plus de quinze cents mille livres de France. Cet édifice étoit une espece de tour que Ptolomée fit élever sur le haut d'un rocher de la petite isle de Pharos, qui étoit alors éloignée d'environ un mille, ou tiers de lieue, d'Alexandrie. Cette tour avoit quatre cents cinquante pieds de haut, & pouvoit se voir à la distance de cent milles, ou trente-trois lieues un tiers. Elle étoit composée de plusieurs étages qui diminuoient par degré. On voyoit

fur la plate-forme qui couvroit le dernier de ces étages, une efpece de lanterne où l'on allumoit des feux pendant la nuit, pour éclairer les vaiffeaux qui naviguoient dans le voifinage. Cette tour fervoit non-feulement à éclairer les vaiffeaux, mais encore à défendre l'entrée du port. Elle étoit environnée pour cet effet d'un mur circulaire, qui fuivoit la pente du rocher. On y lifoit l'infcription fuivante, écrite en caracteres grecs: *Softrate de Gnide, fils de Deffifane, aux Dieux confervateurs pour ceux qui navigent.* Quelques hiftoriens prétendent que Softrate l'ayant fait placer fecrettement fur le rocher, la couvrit de mortier, & qu'il en grava une autre par deffus en l'honneur de Ptolomée. Celle-ci tomba enfuite en pouffiere par le laps des temps, & laiffa la premiere à découvert. D'autres regardent ce trait comme une fable, & prétendent que ce prince permit à l'architecte de placer l'infcription qu'il voudroit. (*Vies des Architectes.*)

SPANNUCHIO, gentilhomme Siennois, qui vivoit fur la fin du dix-feptieme fiecle, avoit l'adreffe d'écrire en caracteres très-déliés. Il écrivit ainfi fur du vélin, fans aucune abréviation, le commencement de l'Evangile de S. Jean, que l'on nomme *In principio*, dans un efpace qui n'étoit pas plus grand que le petit ongle. Les lettres étoient fi bien formées, qu'elles égaloient les caracteres des meilleurs écrivains. Cette efpece de talent le cédoit néanmoins à celui d'un peintre Anglois, nommé *Œillarde*, qui faifoit de pareils ouvrages avec un pinceau, dont les traits font plus difficiles à manier que ceux d'une plume à écrire. L'hiftoire parle quelquefois de femblables prodiges de l'induftrie humaine; & nous croyons faire plaifir à nos lecteurs d'en citer ici quelques exemples. On vit, parmi les anciens, l'Iliade d'Homere renfermée dans une coquille de noix; un charriot d'ivoire, qu'une mouche couvroit de fes ailes; un navire auffi d'ivoire, de pareille grandeur, fait par le célebre Myrmecides. Dans le feizieme fiecle, un religieux Italien, nommé *Frere*

Alumno, renferma tout le Symbole des Apôtres, avec le commencement de l'Evangile de S. Jean, dans un espace grand comme un petit denier; ce qui lui mérita les éloges de Charles V & du pape Clément VII.

Jérôme Faba, prêtre de la Calabre, fit un ouvrage en buis qui représentoit tous les Mysteres de la Passion de Jesus-Christ, & se pouvoit enfermer dans la coquille d'une noix; un carrosse de bois, de la grandeur d'un grain de froment, où l'on voyoit un homme & une femme dedans, un cocher qui le conduisoit, & des bœufs qui le traînoient; & plusieurs autres ouvrages que l'on présenta à l'empereur Charles V, à François I, roi de France, & à Philippe II, roi d'Espagne. Paul Colomies dit avoir vu à Moulins, un orfevre natif d'Amsterdam, qui avoit enchaîné une puce en vie à une chaîne d'or de cinquante chaînons, qui ne pesoient que trois grains. Dans ce siecle, on a exécuté des ouvrages aussi déliés, tels que des coches de verre à quatre roues, attelés de trois chevaux, avec le cocher tenant son fouet déployé en l'air, le tout couvert de l'aile d'une mouche; un jeu de quilles avec sa boule, dans une boîte garnie de son couvercle, le tout d'ivoire bien travaillé, qui ne pesoient pas ensemble trois grains.

SPIERINGS, (*N.*) paysagiste habile. Il a travaillé à Paris, à Lyon & en Italie. Louis XIV fit peindre plusieurs tableaux par Spierings. Ce peintre avoit une belle maniere de composer ses paysages. Ses arbres sont bien dessinés, ses formes choisies, sa touche légere, & sa couleur est naturelle. Il enrichissoit ses devants de plantes, qu'il peignoit d'après nature; il donnoit beaucoup d'effet à tous ses ouvrages. Spierings avoit une facilité surprenante à copier la maniere des autres peintres, sur-tout de Salvator Rosa, de Roétaërt, &c. Il a trompé les connoisseurs plus d'une fois par ses imitations. On ne sçait rien de plus de sa vie, & l'on ignore où il mourut.

SPIERRE, (*François*) graveur, né à Nancy en 1643.

1645. Il fut éleve de François de Poilly, sous la direction duquel on vit bientôt éclorre le germe des talents que ce jeune artiste développa dans la suite en Italie. Spierre ne tarda pas à entreprendre ce voyage, & résolut de s'y fixer, au moins quelques années, pour avoir occasion d'étudier & de traduire d'après les grands maîtres de cette école. Il donna, en Italie, des preuves éclatantes de se capacité; mais cet artiste voulant retourner à Paris jouir de la gloire qu'il s'étoit acquise, & s'étant mis en route vers l'année 1681, il mourut à Marseille âgé de trente-huit ans.

Quoiqu'enlevé au milieu d'une brillante carriere, l'application de Spierre lui a fait produire un grand nombre d'ouvrages. Sçavant dessinateur, on remarque dans ses estampes un burin pur & harmonieux, une touche moëlleuse, suave & expressive. On cite, entr'autres, la Vierge alaitant l'Enfant Jesus, d'après le Correge; le Mont Athos, taillé en forme de géant, où l'on découvre une ville qu'il tient d'une main, & de l'autre une coquille d'où s'écoule une fleuve; Cyrus & Panthée; la Vierge, l'Enfant Jesus, & sainte Catherine; ces trois estampes sont exécutées d'après P. de Cortone: un sujet allégorique sur les facultés de l'ame & de l'esprit humain, de sa composition; divers autres sujets d'après le cavalier Bernin, le Dominiquin, Ciro-Ferry, François Mola, &c.

SPINA, (*Alexandre*) frere Dominicain, inventeur des lunettes selon quelques-uns, mort à Pise en 1313. Ceux qui font honneur de cette invention à ce religieux, se fondent sur les termes d'une vieille Chronique latine, manuscrite en parchemin, laquelle se trouve dans la Bibliotheque des Dominicains de Pise. Il est dit dans cette Chronique, que Spina étoit si industrieux, qu'il faisoit de ses doigts tout ce qu'il vouloit; & qu'un certain homme qui avoit inventé les lunettes, n'ayant pas voulu lui confier son secret, il y avoit travaillé lui-même; &, l'ayant trouvé, l'avoit communiqué avec joie au public. Mais ce que l'on prit alors pour une

découverte en Italie, n'étoit qu'une imitation du secret connu en France depuis long-temps. On voit les lunettes en usage chez les François, à la fin du douzieme siecle. Jean, abbé de Baugency en Touraine, qui vivoit dans ce temps-là, écrivant à Gaufroy, sous-prieur de Sainte-Barbe, lui marque, que, dès qu'il apperçut le porteur de sa lettre, il prit ses lunettes, & qu'il la lut & relut avec empressement. (Voyez *Thesaurus novus Anecdotorum*, Tome I, Col. 516.) D'ailleurs il est constaté que les François sont les premiers chez qui on ait vu les lunettes en usage.

SPRANGER, (*Barthelemi*) peintre, né dans la ville d'Anvers, en 1546, d'une famille distinguée dans le commerce. Son pere, qui s'apperçut du goût qu'il avoit pour la peinture, lui laissa suivre son penchant. Le jeune homme eut le malheur d'être placé d'abord chez plusieurs maîtres qui ne hâterent pas ses progrès. Il vint à Paris, fit ensuite le voyage d'Italie, & se rendit enfin à Rome. Plusieurs paysages, & un, entr'autres, où l'on voyoit une assemblée de magiciennes au milieu des ruines d'un colisée, le firent connoître. Le cardinal Farnese l'engagea à passer trois ans dans son hôtel. Il fit, pour ce protecteur, de très-beaux paysages à fresque, dans sa maison de campagne de Caprarole. Le cardinal le présenta au pape Pie V, qui le nomma son peintre, & le logea au Belvédere. Il y peignit un Jugement dernier sur une plaque de cuivre de six pieds de haut. Ce tableau, où l'on compte cinq cents têtes, & dont l'exécution est immense, ne coûta au peintre que quatorze mois de travail : on le voit encore au monastere au Bois, entre Pavie & Alexandrie ; & il sert d'ornement au tombeau de Pie V. Vasari avoit voulu indisposer Sa Sainteté contre le jeune peintre, en disant qu'il étoit paresseux. Spranger ne se vengea de cette calomnie qu'en faisant éclater son amour pour le travail. Il fit en peu de jours, sur un morceau de cuivre de la grandeur d'une feuille de papier, un tableau de Notre-Seigneur dans le Jardin

des Oliviers : il le présenta lui-même au pape, qui en fut si satisfait, qu'il lui ordonna de traiter tous les sujets de la Passion : mais le pape lui en demanda les dessins avant, pour en voir l'effet. Il jetta Spranger dans un grand embarras ; il n'étoit accoutumé qu'à croquer ses idées au charbon & à la craie : il se trouva forcé de dessiner à la plume, sur du papier bleu, avec un lavis rehaussé de blanc. Il vainquit ces difficultés, & fit douze morceaux qui furent bien reçus. Le dernier, qui étoit la Résurrection de Notre-Seigneur, n'étoit pas achevé, quand le pape mourut. La plus grande partie de ces dessins sont dans la Collection de l'empereur : van-Mander, qui les a vus, en dit beaucoup de bien.

La mort de Sa Sainteté empêcha l'exécution des projets de Spranger : son goût naturel à peindre en grand se réveilla. Il commença par l'église de Saint-Louis, à Rome, où il peignit à l'huile, sur les murs, un S. Antoine, un S. Jean-Baptiste, une sainte Elisabeth : on voit dans le haut la Vierge entourée d'Anges. L'empereur Maximilien II fit demander au célebre Jean de Bologne deux habiles artistes, l'un peintre, & l'autre sculpteur. Bologne choisit pour peintre Spranger, qu'il avoit connu à Rome, & Jean Mont, son éleve, pour sculpteur. Spranger accepta avec difficulté, ayant dessein de ne jamais quitter Rome : d'autres disent qu'il avoit projetté d'étudier l'antique ; mais enfin il se détermina, ayant fait réflexion qu'il ne pouvoit manquer d'études avec Jean Mont ; & il crut qu'il auroit toujours occasion de se distinguer par ses talents, en exécutant les grands projets de l'empereur. Ils quitterent Rome en 1575, & se rendirent à Vienne en Autriche. Quelques mécontentements obligerent Mont à se retirer ; & l'on a sçu, long-temps après, qu'il étoit allé à Constantinople, où il s'étoit fait Mahométan. Spranger gagna si bien les bonnes graces de l'empereur Rodolphe, successeur de Maximilien, que ce prince lui ordonna de ne travailler qu'auprès de lui : son attelier étoit l'appartement où Rodolphe prenoit

ſes délaſſements. Spranger ſuivoit par-tout la cour: il n'étoit plus poſſible d'avoir de ſes ouvrages. Il travailla, pendant dix-ſept ans, dans ce genre, honoré de l'eſtime du prince & des grands. Il auroit été beaucoup plus riche, s'il avoit été plus ambitieux; mais il ne demanda jamais rien pour lui, & ſouvent pour ſes amis.

En 1588, l'empereur l'ennoblit & ſes deſcendants; le prince, étant à table, mit lui-même au cou du peintre, en préſence de toute ſa cour, une chaîne d'or à trois rangs, avec ordre de la porter toute ſa vie; & il ajouta à ſon nom celui de *Vanden Schilde*, que ſes deſcendants ont conſervé long-temps. Après avoir fait pour ſon bienfaiteur nombre d'ouvrages en tous genres, il reçut de lui le plus grand des bienfaits, la liberté: il lui ordonna cependant de faire encore de temps en temps quelques tableaux pour lui. Spranger, ayant été trente-ſept ans abſent de ſa patrie, profita de cette occaſion pour aller voir ſa famille & les artiſtes des Pays-Bas: l'empeureur lui fit préſent de mille florins pour les frais de ſon voyage. Il fut reçu par-tout avec la diſtinction qui lui étoit dûe. La ville d'Amſterdam lui préſenta le vin d'honneur. Il fut traité par les artiſtes de Harlem, qu'il traita à ſon tour. La chambre *de Rhetorica* compoſa & repréſenta pour lui une piéce qui avoit pour titre *les honneurs de la Peinture.* Il reçut les mêmes faveurs dans ſa ville natale, & par-tout où il paſſa juſqu'à ſon retour à Prague. Là, ſe trouvant ſeul, après la mort de ſa femme & de ſes enfants, il ne travailla plus que pour s'amuſer. Il mourut à Prague dans un âge avancé. On a beaucoup gravé d'après lui.

STAMPART, (*François*) peintre, né à Anvers en 1675, mort à Vienne en 1750. Tyrſens avoit été ſon maître. L'envie de gagner, jointe à quelques ſuccès, le porta à peindre le portrait. Il prit d'abord pour modele Vandyck & de Vos; mais tout ce qu'il fit depuis, fut peint d'après nature. Etant fort jeune, il

fut appellé à Vienne. Les empereurs Léopold, Charles VI & François I l'ont successivement honoré du titre de peintre du Cabinet. On dit qu'il avoit imaginé une maniere expéditive, lorsqu'il peignoit des personnes de considération, qui n'avoient ni le temps ni la patience d'attendre : il dessinoit leur tête aux crayons noir, blanc & rouge; d'après ce dessin, il peignoit, & il ne se servoit plus de la nature que pour finir.

STEEN, (*Jean*) peintre, né à Leyde en 1636, mort dans la même ville en 1689, âgé de cinquante-trois ans. Il eut pour pere un brasseur de biere, qui le mit d'abord chez Knaffer, peintre à Utrecht; ensuite chez Brawer, & enfin chez van-Goyen, paysagiste d'une grande réputation. L'éleve, par son caractere badin & par ses saillies, plut tant à ce dernier maître, qu'il lui donna Marguerite van-Goyen sa fille en mariage. Jean Stéen, quoiqu'avec un talent déja assez connu par des ouvrages estimés, n'osa pourtant s'y fier assez pour se flatter d'en pouvoir vivre commodément; il accepta donc la proposition que lui fit son pere de l'établir dans une brasserie à Delft. Le profit qu'il en eût tiré, s'il avoit sçu avoir de l'ordre dans ses affaires, suffisoit pour soutenir honnêtement sa maison; & il auroit pu trouver le temps de s'amuser à peindre, & de faire de nouvelles études & de plus grands progrès dans un art pour lequel il paroissoit né. Mais son aisance fut cause de sa perte; il en abusa, & se livra à une telle crapule & à une dissipation si folle, qu'au bout de l'année même, il fut ruiné. Son pere le rétablit plus d'une fois sans le corriger, & l'abandonna. Enfin, de brasseur, Jean Stéen devint cabaretier. Ce fut encore pis, il trouvoit chez lui ce qu'il alloit chercher par la ville; c'étoit lui qui buvoit le plus de son vin. Quand la cave étoit vuide, il ôtoit l'enseigne, il s'enfermoit chez lui, peignoit à force; &, du prix de quelques tableaux qu'il vendoit bien, il achetoit du vin qu'il buvoit encore. On ne conçoit pas aisément comment un homme,

le plus souvent ivre, pouvoit produire d'aussi belles choses; mais son génie lui tenoit lieu d'application & d'étude. Il sembloit qu'il eût deviné les regles de son art : personne n'en parloit si bien, & ne les mettoit mieux en pratique. Jean Stéen perdit sa femme, dont il lui restoit six enfants; & il épousa une veuve qui en avoit deux : ce ne fut qu'un surcroît de misere, dont son art auroit pu aisément le tirer, si sa conduite eût été plus sage.

La plupart des sujets des tableaux de Jean Stéen sont bien conformes à son goût dominant : ce sont des gens ivres dans des tabagies. Peu de peintres ont mieux caractérisé leurs compositions, & donné plus de vie à leurs figures; on reconnoît en tout qu'il a eu la nature pour guide. Il traita aussi avec succès quelques morceaux d'histoire, où il n'a manqué ni de noblesse ni de sentiment. Les plus habiles de ses contemporains lui accordoient les plus heureuses dispositions. Son dessin est correct, & sa couleur est bonne. Ses ouvrages sont marqués au coin d'un pinceau facile, & d'une touche pleine d'expression.

STEENWICK, (*Henri*) peintre, né en Hollande en 1589. Il étudia sous son pere. Il a suivi sa maniere, & l'a souvent surpassé. Vandyck, qui estimoit ses ouvrages, le fit connoître à la cour d'Angleterre. Le roi occupa ce peintre long-temps. Il quitta ce qu'il avoit de sombre dans la façon de peindre qu'il tenoit de son pere, & peignit l'intérieur des églises & des palais. Il a quelquefois peint les fonds d'architecture aux portraits que faisoit Vandyck. Steenwick fit fortune en Angleterre, où il mourut encore jeune : sa veuve, qui avoit appris à peindre des perspectives, retourna dans sa patrie, & demeura à Amsterdam, où ses ouvrages furent fort estimés. Les ouvrages de Steenwick sont assez rares. Il ne travailloit que pour le roi d'Angleterre.

STELLA. On ne connoît point de famille qui ait

produit autant d'artistes que celle-ci. Les Stella étoient Flamands d'origine : voici les principaux.

I. STELLA, (*François*) peintre, né à Malines en 1563, avoit passé les premieres années de sa vie chez son pere à apprendre les principes de la peinture. Il alla à Rome, en 1576, avec Etienne-Martel Ange, qui se fit depuis Jésuite, & qui devint un très-bon architecte. De Rome, François vint à Lyon, s'y maria, & y fit beaucoup de tableaux. Les principaux sont un Christ douloureux, une Vierge, un S. Sébastien, un S. Roch, un S. François de Paule, un S. Antoine ; le tout peint à fresque, entre des pilastres, dans l'église des Minimes. Dans celle de Saint-Jean, un Christ que l'on met au sépulchre : une des figures qui l'accompagnent est son portrait. Ce tableau est de six pieds de haut & de dix-huit de large, peint sur bois. Dans l'église des Célestins, le tableau du grand autel ; une Descente de Croix, peinte sur toile, de huit pieds de haut & de dix de large : il s'est peint encore lui-même dans ce tableau. Dans la sacristie des Cordeliers, les sept Sacrements peints à fresque, & les figures de grandeur naturelle. Les Cordeliers en furent si contents, qu'après lui avoir donné le prix convenu, ils lui accorderent, pour lui & ses descendants, le droit de sépulture dans le chœur de leur église, au bas des degrés du grand autel ; ils en passerent un acte en 1605, & firent graver sur la tombe les armes & le nom des Sstella, qu'on n'y retrouve plus. Ce trait de reconnoissance méritoit d'être conservé.

La plupart des autres églises de Lyon sont embellies de quelques-uns de ses ouvrages. François faisoit fort bien les paysages. Il étoit dans la force de son âge, n'ayant que quarante-deux ans, lorsqu'il mourut le 26 Octobre 1605. Il fut enterré aux Cordeliers, dans la sépulture que ces peres lui avoient donnée ; ils ne voulurent pas même être payés des frais funéraires : beaucoup d'autres religieux assisterent à son enterrement, sans en avoir été priés. Il laissa quatre fils & deux filles. Deux des fils moururent jeunes, peu de temps

après leur pere : les deux qui resterent furent Jacques & François ; les deux filles, Magdeleine & Françoise.

II. STELLA, (*Jacques*) peintre, n'avoit que neuf ans lorsque son pere mourut : il annonçoit déja ce qu'il seroit un jour ; il acquit même dès-lors, & sans le secours d'aucun maître, une réputation qu'il augmenta dans la suite, & qui surpassa celle de son pere. Il alla en Italie à l'âge de vingt ans. L'événement des noces de Ferdinand II le retint à Florence. Un conseil qu'il donna sur la fête que le grand-duc avoit ordonnée en cette occasion, lui gagna l'estime de ce prince, qui lui donna un logement & une pension semblable à celle qu'il donnoit à Jacques Callot. Il composa plusieurs ouvrages pour le grand-duc Côme & son fils. Il dessina & grava à l'eau-forte l'ordonnance d'une fête que font les chevaliers de S. Jean, le jour de la S. Jean-Baptiste ; & il la dédia au prince Ferdinand. Son séjour à Florence fut de quatre ans ; il passa ensuite à Rome, où il demeura quatorze ans. Il y profita beaucoup des leçons du fameux Poussin qui l'aimoit, & qui lui donna dans la suite beaucoup de tableaux : c'étoit en 1623. Son premier ouvrage fut de peindre tous les tableaux nécessaires à la canonisation de saint Ignace, de saint Philippe de Néry, de sainte Thérese & de saint Isidore. Il fit plus de cent dessins à la plume, qui représentoient les Prophetes, les Sibylles, les Apôtres, les Martyrs, &c. qui furent tous gravés sur bois par Paul Maupin d'Abbeville. Ses dessins pour des theses, des devises, & pour le bréviaire du pape Urbain VIII, sont considérables. Les derniers furent gravés par Audran & Grutter. Il peignit bien en petit, & d'une pratique singuliere ; ce qu'il entreprit, à la persuasion de quelques personnes curieuses. Il fit plusieurs tableaux sur des pierres de Paragon, sur lesquelles il feignoit des rideaux d'or. Il peignit sur une pierre de bague un Jugement de Pâris, de cinq figures, d'une délicatesse surprenante. Il alloit partir pour l'Espagne, où le Roi Catholique l'appelloit, après

avoir eu deux tableaux que ce peintre lui avoit envoyés, lorsqu'il essuya à Rome une affaire que ses ennemis lui avoient suscitée, & qui pensa le perdre. On le mit en prison avec son frere & tous ceux qui lui appartenoient. Son innocence éclata enfin, & plusieurs de ses accusateurs furent fouettés publiquement. Dans une chambre de sa prison, il avoit peint sur le mur avec un charbon une Vierge & son Fils, que tout Rome alla voir. Il n'y a pas long-temps qu'elle y étoit encore. On avoit établi une lampe devant cette image, & les prisonniers y faisoient leurs prieres. Après sa délivrance, M. le marquis de Créqui le mena à Paris, & l'employa d'abord avec succès. Le cardinal de Richelieu, ayant entendu parler de ses talents, & de l'envie qu'avoit l'Espagne de l'enlever à la France, chargea M. Pellot de lui amener Stella. *Il vous est plus honorable*, lui dit le cardinal, *de servir votre Roi que des étrangers.* Il le présenta au Roi pour un de ses peintres, lui fit donner une pension de mille livres, & un logement aux galeries du Louvre. En cette qualité, il fut le premier qui fit le portrait de Louis XIV, encore Dauphin. Il composa plusieurs grands tableaux pour l'Espagne. La Reine lui fit peindre sa chapelle au Palais-Royal, & quelques tableaux pour son cabinet. Le cardinal de Richelieu lui en ordonna plusieurs pour Paris & pour Richelieu, & M. Desnoyers lui fit exécuter un grand nombre de dessins pour mettre dans les livres de l'imprimerie royale. En 1645, Sa Majesté l'honora de l'ordre de chevalier de S. Michel.

Paris a été le vrai théâtre de sa gloire; les Thuileries, le Louvre, l'église du Noviciat des Jésuites, celle des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, celle de Saint-Germain-le-Vieux, &c. possedent ses plus beaux ouvrages. On ne compte point une multitude de tableaux renfermés dans les maisons des particuliers. Il est difficile de comprendre comment Stella, avec un tempérament délicat, a pu fournir à tant de compositions. Il remplissoit ses soirées d'hiver à faire des suites de dessins, tels que ceux de la Vie de la Vierge, au

nombre de vingt-deux; des jeux d'enfants, qui forment cinquante estampes gravées, des vases en grand nombre; l'Histoire de la Passion de Jesus-Christ, qu'il peignit depuis en trente petits tableaux : c'est le dernier de ses ouvrages; les seize petits tableaux des plaisirs champêtres & des arts avoient précédé. Il mourut à Paris, âgé de soixante-un ans, en 1647, & fut enterré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il ne paroît pas qu'il ait laissé d'enfants. Il eut pour disciple un Lyonnois, nommé George Charmeton.

III. STELLA, (*François*) peintre, frere du précédent, l'avoit toujours suivi : il ne se sépara de lui qu'à Paris, lorsqu'il se maria. Il a laissé quelques tableaux qui ne sont pas de la force de ceux de Jacques; & il en a peu fait, ayant presque toujours été occupé par des procès, qui lui causerent enfin la mort, la même année de celle de son frere, en 1647, n'ayant que quarante-quatre ans. Il fut enterré à Saint-Jean-en-Greve, & n'a point laissé d'enfants.

Trois femmes du nom de Stella ont encore exercé la gravure avec succès. Nous allons placer ici leurs articles.

IV. STELLA, (*Claudine* BOUZONNET) la premiere & la plus illustre des trois sœurs, fille d'Etienne Bouzonnet, orfevre à Lyon, qui vint ensuite se fixer à Paris, apprit le dessin de son oncle Jacques Stella, & peignit ensuite avec des progrès qui firent concevoir de ses talents les plus grands succès; mais l'inclination qu'elle eut pour la gravure lui fit préférer cet art, où elle excella. Les études qu'elle avoit faites du dessin, & son application constante, lui acquirent bientôt une réputation distinguée. Il est rare de voir une femme dédaigner les amusements de son sexe, & travailler à s'immortaliser dans un âge où l'on ne respire que les plaisirs & les jeux. Eprise de la gloire qui fait les grands hommes, Claudine Stella sacrifia tout au desir d'acquérir de la célébrité; & elle eut la satisfaction de jouir du fruit de ses travaux. Elle mourut

à Paris en 1697, âgée de soixante-un ans. Ses principaux ouvrages sont, le Frappement du Rocher, grande estampe au burin, d'après le Poussin: cette estampe est un chef-d'œuvre pour l'intelligence & l'expression; Moyse exposé sur les eaux, le Crucifiement, S. Pierre guérissant un boiteux à la porte du Temple, d'après le même peintre; une suite de Pastorales, de jeux d'enfants, d'après ses propres dessins, &c.

V. STELLA, (*Françoise*) a gravé une suite de soixante-six planches d'Ornements antiques, & une autre suite de cinquante-six Vases, d'après son oncle Jacques Stella: on ne lui connoît guere d'autres ouvrages, parce que, ne pouvant atteindre à la célébrité de Claudine sa sœur, elle eut le désintéressement de l'aider beaucoup dans ses ouvrages.

VI. STELLA, (*Antoinette*) fut la plus jeune des trois. Quoiqu'inférieure en talents à Claudine, Antoinette a produit plusieurs ouvrages estimés; & elle auroit fait sans doute de plus grands progrès encore, si une chute n'eût accéléré la fin de ses jours, le 20 Octobre 1676. On cite, parmi ses gravures, Remus & Romulus trouvés par le berger Faustulus, d'après Antoine Bouzonnet Stella, son frere; & l'Entrée de l'Empereur Sigismond à Mantoue, d'après Jules Romain.

STESICHORE, musicien & poëte, né dans la trente-septieme Olympiade, à Himere, ville de Sicile, pouvoit avoir douze ans lorsqu'Homere mourut. On l'appelloit d'abord Tisias; mais le changement qu'il introduisit dans les chœurs de musique & de danse, lui valut le surnom de *Stésichore*. Avant lui ces chœurs, en dansant & en chantant, tournoient autour de l'autel & de la statue du Dieu, prenant leur marche par la droite, (ce qui s'appelloit *Strophe*) & revenant par la gauche à l'endroit d'où i's étoient partis, (ce qu'on nommoit *anti-Srophe*) pour en repartir sur le champ, sans s'y arrêter, & pour commencer un second tour. Mais Stésichore termina chacune de ces révolutions par une pause

assez longue, pendant laquelle le chœur, tourné vers la statue du Dieu, chantoit un troisieme couplet du cantique ou de l'ode, appellé *Epode :* ce qu'il faisoit quelquefois debout, & quelquefois assis; & c'est précisément cette pause *ou station du chœur*, que désigne le mot *Stesichore.* Ce poëte fut grand imitateur d'Olympe; il fit usage du rhythme dactylique, & on lui attribue quelques innovations dans l'art rhythmique. Il mourut dans la cinquante-sixieme Olympiade. Les Himéréens lui érigerent, dans sa vieillesse, une statue, où il paroissoit courbé, un livre à la main. Cicéron en parle comme d'un chef-d'œuvre de l'art. On voit son portrait gravé d'après l'antique, & qui le représenté dans sa jeunesse. On disoit qu'à son tombeau tout étoit au nombre de huit; sçavoir, huit colonnes, huit degrés, huit angles, &c; & de-là vient qu'au jeu des osselets, la face marquée de ce nombre s'appelloit *Stésichore.*

STEVIN, mathématicien du prince d'Orange, & ingénieur des digues de Hollande, étoit de Bruges, & mourut en 1633; mais nous ignorons la date de sa naissance. Il déploya principalement son génie dans la méchanique. Il alla bien plus loin qu'Ubaldi, dans l'ouvrage qu'il publia sur ce sujet en 1585; & il enrichit la statique & l'hydrostatique d'un grand nombre de vérités nouvelles. Il nous paroît d'abord le premier qui ait reconnu la vraie proportion de la puissance au poids dans le plan incliné: proportion que les anciens avoient manquée, aussi bien que Guido Ubaldi, qui n'avoit fait en cela que les suivre. Stévin détermine très-bien cette proportion dans tous les cas différents, & quelle que soit la direction de la puissance. Il ne se borne même qu'à rendre raison des effets des machines simples. Il traite dans son ouvrage quantité d'autres questions méchaniques, comme les rapports des charges que soutiennent deux puissances, qui portent un poids à des distances inégales: quel effort fait un poids suspendu à plusieurs cordages, contre les

puissances qui les soutiennent par leur moyen. En résolvant ces questions & diverses autres, il fait le plus souvent usage du fameux principe qui est la base de la Méchanique Nouvelle de M. *Varignon*.

Stétin ne se montre pas moins original dans son Hydrostatique, qui fait partie de sa Méchanique. On a de de lui divers ouvrages, d'abord recueillis & imprimés en flamand, à Leyde, en 1605; ensuite traduits en latin, & imprimés en 1608. On en fit une traduction françoise ou plutôt gauloise, qui parut en 1634, in-folio. De tous les écrits de Stévin, il n'y a proprement que sa Méchanique qui contienne des choses neuves. Si l'original flamand est en tout conforme à l'édition latine ou françoise, c'étoit un ouvrage excellent pour le temps. Sa *Fortification par écluses* est encore un ouvrage qui paroît digne d'attention. On attribue à Stévin l'invention de certains chariots à voiles, qui alloient plus vîte que les voitures les mieux attelées.

STIMMER, (*Tobie*) peintre & graveur, né à Schaffouse, ville de Suisse, vivoit en 1590. Quelques auteurs parlent des façades de plusieurs maisons qu'il peignit à fresque dans sa patrie & à Francfort. Mais ce qui le rendit plus recommandable, ce fut un grand nombre d'estampes sur bois, où l'on remarque beaucoup de feu & d'invention. Le célebre Rubens estimoit beaucoup la suite des figures de la Bible. Cet artiste eut deux freres, dont l'aîné, nommé *Abel*, peignit sur verre à Schaffouse, & le cadet, *Christophe*, cultiva la gravure en bois avec assez de succès.

STRADAN, (*Jean*) peintre, né dans la ville de Bruges en 1536, mort en 1604. Jean de Tract ou Stradan, commença à étudier son art dans cette ville, & voyagea fort jeune en Italie. Il choisit Florence, où il s'établit. Il fit dans cette ville beaucoup de grands ouvrages à fresque & à l'huile, & fut d'un très-grand secours à Vasari, qu'il aida pour peindre les sallons & autres appartements du duc. Il devint, après tant

d'études, un des plus grands maîtres de son temps; on voit de lui, dans l'église de l'Annonciation de cette ville, Notre-Seigneur en croix; un des bourreaux lui présente l'éponge trempée dans le vinaigre. Cette composition est belle; elle a été gravée par Philippe Galle, ainsi que la Passion de Notre-Seigneur, de deux façons différentes. Il fit, comme Heemskerck, les Actes des Apôtres, & un nombre d'autres histoires, qui prouverent l'étendue de son talent. Il composoit & dessinoit bien, & possédoit la bonne couleur. Il fut toujours regardé comme un grand homme, & comme un des principaux membres de l'académie de peinture de cette ville: il y vivoit fort simplement.

STREECK, (*Jurian* van-) peintre, né en 1632. Il avoit un talent bien singulier pour peindre des objets inanimés, des instruments de musique & des livres. On voit souvent dans ses tableaux une tête de mort, une boule de savon, & une lampe sépulcrale. Il a marqué presque tous ses ouvrages de ces emblêmes sur la mort. La grande vérité, la bonne couleur, & une belle entente du clair-obscur, font rechercher ses tableaux, quoique d'ailleurs fort tristes.

SUBLEYRAS, (*Pierre*) peintre & graveur, né dans la ville d'Usez en Languedoc, en 1699, mort à Rome en 1749, âgé de cinquante ans. En 1724 il vint à Paris, & montra plusieurs dessins d'un plafond de son invention, qu'il avoit exécutés à Toulouse. Ces premiers morceaux commencerent sa réputation : il concourut deux ans après pour les prix de l'académie, & remporta le premier, sur un sujet du serpent d'airain, que l'on voit encore dans la salle du modele. On le nomma en conséquence, en 1728, pour aller à Rome, & pour y perfectionner, par de nouvelles études, les talents qu'il tenoit de la nature. L'air de cette ville, qui convenoit à son tempérament délicat; une vie tranquille, très-propre à l'état d'un artiste qui aime son métier; le peu de dépense qu'on est obligé d'y faire; tout

le détermina à s'y établir, & à s'y marier en 1739, à la signora Maria-Felice Tibaldi, fameuse pour la miniature, & sœur de celle qu'avoit épousée Charles Trémolliere. On le reçut, peu de temps après, à l'académie de Saint-Luc; & il donna pour son tableau de réception l'étude qu'il avoit faite du repas de Notre-Seigneur chez Simon le Pharisien, pour les chanoines d'Asti, en Piémont. Plusieurs villes s'empresserent de demander à Subleyras de ses ouvrages; le pape, les cardinaux, les princes Romains suivirent cet exemple.

Le cardinal Valenti Gonzague, secrétaire d'Etat & grand connoisseur, lui donna des preuves les plus sensibles de sa protection, en lui procurant un grand tableau pour l'église de Saint-Pierre. Le cardinal venoit souvent voir travailler Subleyras, & le pressoit de finir son morceau, afin qu'il pût être terminé en mosaïque pour l'année sainte 1750. On exposa le tableau durant trois semaines dans Saint-Pierre; il fut très-approuvé, & ensuite transporté dans l'attelier où se travaille la mosaïque. C'est peut-être la premiere fois, dit M. d'Argenville, qu'on a exécuté de cette maniere le tableau d'un moderne, de son vivant; on ne fait d'ordinaire cet honneur qu'à d'anciens tableaux accrédités, & dont les auteurs ont acquis une réputation à l'épreuve du temps. Personne ne connoissoit mieux que lui la théorie de son art; il en parloit en homme qu'une profonde étude & une longue expérience avoient toujours conduit. Il aimoit les belles-lettres, écrivoit avec esprit, & se plaisoit à s'entretenir des sciences même les plus abstraites. La musique faisoit un de ses amusements; elle charmoit son caractere un peu trop mélancolique, peut-être occasionné par sa mauvaise santé. Cet état de langueur l'a empêché de jouir une partie de sa vie des agréments qu'il auroit pu espérer, sur-tout l'hiver, qui étoit pour lui le temps le plus fâcheux durant les dernieres années de sa vie. Ses tableaux d'histoire sont très-estimés, tant pour le bon ton de couleur & la délicatesse du pinceau, que pour la beauté de l'ordonnance.

SUBLIGNY, danseuse de l'Opéra, étoit fille de Subligny, comédien, qui donna une critique d'*Andromaque*, sous le titre de la *Folle Querelle*, & qui fut l'auteur des pieces intitulées : *Le Désespoir extravagant*, *la Coquette*, & *l'Homme à bonnes fortunes*, attribuées à Baron. La demoiselle Subligny fut fort applaudie au théâtre pour sa danse noble & gracieuse. Elle se retira en 1705, & mourut en 1736. Elle fut remplacée par la demoiselle Guyot, une des plus nobles danseuses qui aient paru sur le théâtre de l'Opéra, d'où elle se retira dans un couvent en 1725.

SUEUR, (*Eustache* LE) peintre, né à Paris en 1617, mort dans la même ville en 1655, âgé de trente-huit ans. Son pere, sculpteur, originaire de Mont-Didier, lui inspira, dès sa plus tendre jeunesse, un goût particulier pour la peinture. Des progrès étonnants le mirent en peu de temps au dessus de son maître. Un génie heureux & fécond, un dessin correct, de sages ordonnances, des pensées élevées, ont suppléé, dans cet artiste, à la force du coloris, & l'ont souvent fait appeller le *Raphaël de la France*. Le Sueur, en effet, a toujours cherché dans ce grand maître la haute pensée, la simplicité des draperies, ses airs de tête, son dessin, son expression. Il avoit en partage ces graces nobles & élevées, qui, sans contrainte & sans servitude, ont tous les ornements de l'art. On le reçut dans l'Académie de Saint-Luc, avant l'établissement de l'Académie royale : on le nomma ensuite l'un des douze anciens qui commencerent l'établissement de l'Académie royale de Peinture, en 1648.

Le Sueur copioit la belle nature : amateur de l'antique, dit M. d'Argenville, il corrigeoit & embellissoit, à l'exemple de Raphaël, cette nature, quand elle ne lui présentoit pas un beau réel, conforme au beau idéal qu'il s'étoit formé. L'étude des bas-reliefs & des morceaux antiques, n'avoit cependant apporté à sa maniere de peindre aucune dureté ni aucune sécheresse. Son pinceau facile avoit du moëlleux, & rien d'affecté.

d'affecté. Il joignoit dans ses ouvrages beaucoup de noblesse & de caractere, à toute l'adresse & à tout le jugement possible. Il se maria en 1642, à l'âge de vingt-cinq ans; &, trois années après, il entreprit le petit cloître des Chartreux, où il représenta, en vingt-deux tableaux, la vie de S. Bruno. Cet admirable ouvrage, terminé en trois années, fit connoître toute l'étendue de son génie.

Sa simplicité dans les expressions, dans la composition, dans les draperies, est inimitable. Il consultoit continuellement la nature & l'antique. La vie, la dignité, la grace, brillent dans ses figures : ses attitudes sont simples, nobles, naturelles; la vraisemblance est observée par-tout, & son raisonnement est juste & élevé. Sous cette simplicité cependant, il a sçu rendre les traits de la Divinité, infiniment plus difficiles à saisir que ceux de l'héroïsme. Son imagination ne fut secondée par aucun poëte, ni par tous les fameux tableaux de Rome qu'il ne vit point; son seul génie fut son guide. Sa peinture faite au premier coup, avoit cette franchise de touche & cette fraîcheur admirable qu'on remarque si rarement chez les autres peintres : au lieu d'un goût maniéré, on ne trouve chez le Sueur que le sublime.

Ce grand homme peignit, en 1649, le fameux tableau de S. Paul qui prêche à Ephese, & convertit les Gentils : il fit aussi une petite chapelle à Saint-Gervais, & plusieurs autres ouvrages; mais le plus considérable fut le Cabinet des Muses, le Sallon de l'Amour, & l'Appartement des Bains, dans la maison du président Lambert. Ces peintures sont à Paris dans l'isle Notre-Dame, & ont occupé le Sueur pendant neuf ans. Une application aussi assidue le fit tomber malade; & le Brun, l'étant venu voir dans les derniers moments de sa vie, dit, en s'en allant, *Que la mort alloit lui tirer une grosse épine du pied* : tant le mérite de ce peintre lui faisoit ombrage! Ces beaux morceaux, & le suffrage des Italiens mêmes, mirent le Brun au désespoir; ils ont sans doute fait inventer la

fable qu'on débite, qu'un fameux peintre contemporain de le Sueur, jaloux de sa gloire, l'avoit fait empoisonner. Il y a plus lieu de croire que les grands travaux de le Sueur l'épuiserent en peu de temps. Il fut inhumé à Paris dans l'église de Saint-Etienne du Mont.

Les ouvrages de le Sueur exciterent tant de jalousie, même après sa mort, qu'on a eu la méchanceté d'en effacer les plus grandes beautés : c'est ce qui a obligé les Chartreux de Paris de couvrir les tableaux de leur cloître avec des volets fermants à clef. Le Sueur disoit que ces tableaux n'étoient que des esquisses, dans lesquelles Thomas Goulai, son beau-frere & son éleve, l'avoit beaucoup aidé. Patel faisoit le paysage de ses tableaux : ses trois freres Pierre, Philippe & Antoine le Sueur, l'ont aussi sécondé ; & Nicolas Colombel a été un de ses disciples, ainsi que le fameux le Fevre. On a gravé d'après lui ; & il a gravé lui-même à l'eau forte une sainte Famille.

II. SUEUR, (*Pierre* LE) graveur en bois, né à Rouen en 1636, mort dans la même ville en 1716. Il a fait quantité d'ouvrages admirables, & l'on peut dire que rien n'est plus hardi que ses gravures : on peut en juger par son estampe de Judith, d'après Goltzius. Il laissa trois fils, qui suivent.

III. SUEUR, (*Pierre* LE) dit l'*Aîné*, graveur, né à Rouen en 1663, mort en 1698. Il fut un graveur excellent, & dessinoit très-bien. On a de lui des pieces qui font honneur à ses talents.

IV. SUEUR, (*Vincent* LE) graveur en bois, né à Rouen en 1668, mort à Paris en 1743. Envoyé à Paris pour se perfectionner dans son art, chez Jean Papillon, il profita tellement des leçons de ce maître, qu'il le surpassa dans la pratique des contre-tailles, & dans le goût qu'il sçut répandre dans plusieurs de ses ouvrages. Il ne lui a manqué peut-être que de dessiner plus correctement; mais on ne peut lui refuser la gloire d'avoir copié & fait plusieurs beaux morceaux d'après

Chauveau, le Clerc, Picard le Romain, Gillot, & autres. Il travailloit avec une facilité surprenante, & on a de lui un nombre extraordinaire d'ouvrages estimés, soit pour la France, soit pour les pays étrangers. Ceux qu'il a faits pendant les quinze ou vingt dernieres années de sa vie, sont indignes de la réputation qu'il avoit acquise. Cet artiste eut trois femmes avec lesquelles il fut malheureux. La derniere l'avoit tenté par dix ou douze mille francs qu'elle apportoit en mariage; mais un jour il fut étrangement surpris de la voir réclamer par un homme qui se disoit son mari, & qui l'étoit réellement. Par bonheur pour Vincent, cet homme fut condamné au supplice pour un assassinat qu'il venoit de commettre; & l'archevêque de Sens cassa le premier mariage, comme n'ayant pas été consommé par le scélérat en question, & sous prétexte qu'il existoit une fille du second mariage. Malgré la tranquillité où cette sentence dut mettre Vincent le Sueur, les chagrins dont il avoit été accablé dans cette malheureuse affaire, augmentés par la mort de sa fille, le conduisirent au tombeau.

V. SUEUR, (*Pierre* LE) graveur en bois, frere des précédents, d'un second lit, mort à Rouen en 1750. Il gravoit assez passablement; mais il manquoit de ce bon goût, de cette entente du clair-obscur, & de cette correction dans les figures, que procure l'habitude du dessin. Il a laissé une fille, Elisabeth le Sueur, mariée à présent, laquelle a gravé assez délicatement en bois, & qui jouit de deux mille livres d'appointements de la ville de Rouen, pour graver en bois les estampilles ou marques des toiles.

VI. SUEUR, (*Nicolas* LE) graveur en bois, né à Paris en 1691, mort dans la même ville en 1764. Il étoit fils de Pierre le Sueur l'aîné. Il s'est principalement distingué dans les gravures en camaïeux. Elles se font remarquer par leur précision, par la correction & la justesse des rentrées: ce sont autant de chefs-d'œuvre dans ce genre. Il n'a pas également réussi

dans l'autre maniere de graver en bois, comme les vignettes, les fleurons, &c. D'ailleurs, tout ce qu'il a fait de génie est assez médiocre; il faut excepter quelques morceaux copiés d'après le Clerc. Comme il a travaillé pendant plus de cinquante ans, le nombre de ses gravures est très-considérable. Il doit en avoir fait plusieurs milliers.

SULY, (*Henri*) horloger Anglois, fut appellé en France par le duc d'Orléans, régent, pour rétablir l'horlogerie. Personne n'étoit plus en état que cet artiste de remplir les vues de ce prince; mais une infinité d'obstacles se réunirent pour détruire la manufacture, qu'on avoit établie à Versailles, & celle qui succéda à Saint-Germain-en-Laye. Suly n'en mérita pas moins l'estime du duc d'Orléans, qui lui fit une pension de quinze cents livres: il en reçut une pareille du duc d'Aremberg. Ce fut lui qui dirigea le méridien de l'église de Saint-Sulpice. Il fut lié de la plus étroite amitié avec le célebre Julien le Roi (*Voyez son article*); & mourut à Paris en 1728, après avoir abjuré la Religion Anglicane. On a de lui un Traité intitulé *Théorie & Description de l'Horlogerie*, & plusieurs autres ouvrages sur cet art, qui furent publiés en partie par les soins de son ami. Ces ouvrages doivent faire regarder Suly comme un homme intelligent, & qui avoit approfondi les regles de son art.

I. SURUGUE, (*Louis*) graveur, né à Paris en 1686. Formé par les conseils de Bernard Picard, il réussit à se faire une réputation distinguée par la pureté, le goût & l'expression qu'on remarque dans ses ouvrages. Il fut membre de l'Académie royale de Peinture, & mourut à Paris en 1762.

On connoît de cet artiste sainte Marguerite, d'après Raphaël; le Sacrifice d'Abraham, d'après André del Sarté; Vénus alaitant les Amours, d'après Rubens; & autres sujets, d'après Pierre de Cortone, le Brun, le Sueur, Coypel, &c.

II. SURUGUE, (*Pierre-Louis*) graveur, fils & éleve du précédent, né à Paris en 1717. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude du deſſin, & les progrès qu'il fit dans cette partie eſſentielle de l'art lui procurerent de prompts ſuccès dans la gravure. Ses talents furent couronnés par l'Académie, dont il fut agréé en 1741. Il donna, en 1745, pour ſa réception, le portrait de Simon Guillain, & celui de René Frémin, l'un & l'autre ſculpteurs de la même Académie. Cet artiſte eſtimable fut décoré, en 1770, du titre de Chevalier Romain, & mourut à Paris en 1772, âgé de cinquante-cinq ans. Ses talents diſtingués & ſes qualités perſonnelles lui mériterent l'attachement & les regrets de ſa famille, de ſes amis, & de tous ceux qui l'avoient connu.

On diſtingue parmi ſes ouvrages, la Nativité, gravée d'après le ſuperbe tableau nommé *la Nuit du Correge;* la Vierge, accompagné de S. Jérôme, &c. d'après le Guide; Roland apprenant des Bergers la fuite d'Angélique & de Médor, d'après Charles Coypel; le portrait de Rembrant, d'après un tableau de ce peintre; & pluſieurs ſujets, d'après le même maître.

SWANEFELD, (*Herman*) peintre, né en 1620, mort à Rome. Il eut pour maître le fameux Gérard Dow, chez lequel il ne reſta pas long-temps. Il étoit deſtiné à ſuivre une autre route : un goût naturel le porta en Italie, & il ſe mit ſous la diſcipline de Claude le Lorrain, environ 1640. Ce fameux payſagiſte étoit alors, à Rome, en grande réputation : on le regardoit comme le meilleur imitateur de la nature. Le jeune Herman, tombé en d'auſſi bonnes mains, fit voir en peu de temps qu'il en avoit ſçu profiter. Les amuſements de ſes camarades n'en étoient point pour lui; ſon plus grand plaiſir étoit le travail. Comme on rencontroit ſouvent Herman ſeul dans les ruines & les antiquités qui ſont aux environs de Rome, on l'appella l'*hermite;* & ſon long ſéjour en Italie le fit ſurnommer, quoique Flamand, *Herman d'Italie.* Sa pein-

ture eſt ſuave, ſçavante, auſſi fraîche, auſſi légeré que celle de Claude; mais ſes tableaux ſont moins chauds pour la couleur, & leur effet eſt moins frappant. A l'égard des figures & des animaux, il les deſſinoit beaucoup mieux que ſon maître. La nature, qu'il avoit tant de fois conſultée, lui étoit devenue familiere; & perſonne ne touchoit mieux les arbres que lui. Ce peintre avoit un talent particulier pour graver à l'eau forte. Ses arbres ſont de bon goût, & ſes planches ſont un grand effet. Cet artiſte a gravé à l'eau forte des payſages d'un bon goût, & qui ſont beaucoup d'effet. On voit deux de ſes tableaux au Palais-Royal.

SUYDERHOEF, (*Jonas*) graveur, né en Hollande, mort vers la fin du dernier ſiecle. Il fut éleve de Pierre Soutman, à Harlem, ſous lequel il fit des progrès ſi rapides dans la ſcience du deſſin, qu'il parvint même à ſurpaſſer ſon maître. La vivacité du génie de Suyderhoef lui permettant peu de ſe livrer à l'exercice du burin, il ſe fit un genre plus expéditif, & qui paroît n'être qu'à lui. Cet artiſte avançoit beaucoup ſes ouvrages à l'eau forte, & les terminoit enſuite d'une maniere libre & pittoreſque, ſans rien perdre de l'eſprit ni du goût que produit la pointe ſous une main ſçavante.

Quoiqu'on ne trouve dans les portraits du Suyderhoef ni le ton moëlleux & ſuave, ni la pureté harmonieuſe du burin; ils ont d'ailleurs tant de vérité, de chaleur & d'expreſſion, qu'il ſemble n'y avoir rien à deſirer. Suyderhoef a fait beaucoup de portraits d'après Rubens, Vandyck & Frans-Hals: ceux qu'il a gravés d'après ce dernier ſont les plus eſtimés. Parmi ſes ſujets d'hiſtoire, on cite la Paix de Munſter, d'après Terburg, où l'on voit les portraits de plus de ſoixante plénipotentiaires, ſans que cette quantité nuiſe à l'effet du tout enſemble; la Chute des Réprouvés, d'après Rubens; un Payſage, d'après Berghem; & différents ſujets, d'après Terburg, Oſtade & autres maîtres.

SYDER, (*Daniel*) peintre, né à Vienne en Autriche en 1647. On ignore quel fut son premier maître. Fort jeune encore, il alla à Venise, & l'école de Carlo Lothi lui fut ouverte. Il étudia dans cet attelier, & encore plus en consultant les ouvrages publics de tant de grands artistes qui composoient l'école Vénitienne. Parvenu au point de tromper les yeux des connoisseurs par ses copies, il voulut enfin travailler de lui-même; mais il connoissoit trop bien les difficultés & l'étendue de son art, pour se contenter de ce qu'il avoit vu, dès qu'il lui restoit tant de belles choses à voir. Syder fut à Rome pour se perfectionner dans le dessin & dans les autres parties de la peinture. De tant d'habiles gens qui se distinguoient dans cette capitale, Carle Maratte lui parut mériter la préférence. Cet éleve au dessus du commun, profita quelque temps des instructions de ce grand maître, qui, flatté de cette prédilection, & témoin de son talent, voulut, en le faisant connoître & en le produisant, le récompenser de son attachement & de son application heureuse à la peinture. Il le vanta au duc de Savoie, qui, sur le témoignage de Carle Maratte, attira le jeune Syder à sa cour. Ce prince lui envoya des lettres de noblesse & le collier de son ordre, pour montrer apparemment, par ces marques de distinction, le cas qu'il faisoit du suffrage d'un tel maître, & du mérite d'un tel écolier.

Syder venoit d'épouser la fille d'un libraire; il quitta Rome avec regret, mais il ne pouvoit ne pas déférer aux ordres d'un prince qui l'avoit comblé d'honneur: il obéit, & fit en Savoie plusieurs grands morceaux très-estimés, pour la cour & pour les églises. Bientôt les Romains, pour l'attirer sans doute à Rome, & pour avoir quelques ouvrages de plus de lui, lui demanderent deux grands sujets. Syder, qui desiroit retourner à Rome, saisit cette occasion, & allégua au prince, pour excuse de son départ, la nécessité indispensable où il étoit de peindre ces tableaux sur le lieu même. L'un représente la chute de la Manne dans le Désert;

& l'autre la Cêne : les figures en sont de grandeur naturelle. On les voit encore avec admiration à la *Chiesa Nuova*, autrement l'eglise de Saint-Philippe de Néri.

De retour à Turin, Syder continua de travailler à ses ouvrages interrompus ; &, de temps en temps pour se délasser, il peignoit quelques portraits. Un jour, entr'autres, qu'il faisoit celui de son Mécene, ce prince voyant que Syder étoit embarrassé, parce qu'il avoit oublié son appui-main, lui offrit sa canne ; & le peintre s'en servit. Il vouloit la rendre, mais un des seigneurs l'en empêcha, & elle lui resta. Cette canne étoit garnie de diamants d'un grand prix : jamais le prince ne la lui fit redemander. Syder la porta toujours dans Turin, & depuis, dans Rome, où il vivoit encore en 1699 : on croit qu'il y est mort. Ce bon peintre d'histoire imita d'abord si parfaitement la maniere de Carlo Lothi, que les Italiens s'y trompent eux-mêmes. S'il changea depuis, ce fut en ajoutant à ses compositions pleines d'esprit, plus de correction de dessin & plus de force dans le coloris.



TAC

TACCA, (*Pierre-Jacques*) ſculpteur, natif de Carrare, mort à Florence en 1640, apprit ſon art dans l'école de Jean de Bologne, & fut celui de ſes éleves qui ſoutint le mieux l'honneur de la ſculpture après la mort de ſon maître. Ses principaux ouvrages ſont deux chevaux en bronze, l'un pour la ſtatue de Philippe III, en Eſpagne ; l'autre pour la ſtatue de Henri IV, ſur le Pont-neuf à Paris. On convient aſſez généralement que ce dernier ouvrage n'eſt pas celui qui fait le plus d'honneur aux talents de notre artiſte. On eſtime bien davantage la ſtatue de la reine Jeanne d'Autriche, la ſtatue coloſſale de Ferdinand II, grand-duc de Toſcane, à Livourne, & les quatre eſclaves en bronze, qui décorent le port de cette ville. Ces quatre morceaux furent exécutés d'après les deſſins de Jean de Bologne : (*voyez ſon article*) on dit même qu'il y travailla ; & en effet ils ſont bien dignes de ce grand maître ; ils atteſtent de plus l'habileté de Tacca, qui fut un des principaux ouvriers pour l'exécution, s'il n'eſt pas même le ſeul, ſelon quelques auteurs. Il eut un fils, nommé Ferdinand, qui fut ſon éleve, & qui, après ſa mort, termina les ouvrages qu'il avoit commencés dans la chapelle royale de Saint Laurent, à Florence. Il fit auſſi la ſtatue coloſſale de Ferdinand I, & pluſieurs morceaux de ronde-boſſe & de bas-relief en bronze.

TACHERON, (*Pierre*) peintre ſur verre, François, du dix-ſeptieme ſiecle. C'eſt à lui que la compagnie de l'Arquebuſe de la ville de Soiſſons doit les célebres vitres de ſa ſalle d'aſſemblée ; elles ont toujours piqué la curioſité des voyageurs. Cette ſalle eſt éclairée par dix vitraux, dont les ſix plus grands portent environ dix pieds de haut, ſur trois de large : ces vitraux ſont remplis de panneaux de vitres peintes, repréſentant pluſieurs ſujets tirés des Métamorphoſes d'Ovide,

peints en 1622, par Tacheron : elles sont d'une correction de dessin & d'un coloris admirable. Autour de ces vitraux historiés, regne une frise ornée de fleurs, d'une très-belle exécution. Louis XIV, en passant par Soissons en 1663, pour se rendre en Flandres, informé de la beauté de ces vitres peintes, voulut les voir : il se fit accompagner à l'Arquebuse par M. l'Intendant. Sa Majesté, après avoir passé l'espace d'une heure à en parcourir toutes les beautés, demanda quatre de ces panneaux, pour les faire placer dans son cabinet : la compagnie lui offrit la totalité. Le roi remit à lui faire connoître sa décision à son retour de Flandres, & n'y pensa plus. On attribue à ce même peintre les excellentes vitres peintes en grisaille, que l'on admire dans le cloître des Minimes de cette même ville. Soissons compte encore au rang de ses peintres sur verre Charles Minouflet, qui, entr'autres bons ouvrages de son art, a peint les vitres de la rose de l'abbaye de Saint-Nicaise, à Reims, dans le courant de ce siecle.

TADDA, (*François*) sculpteur de Florence, vivoit en 1555. Ses talents lui mériterent l'estime & la protection de Côme de Médicis, grand-duc de Toscane. M. Lacombe dit que ce sculpteur, trouvant plusieurs morceaux de porphyre parmi des pieces de vieux marbre, voulut en composer un bassin de fontaine, qui parût être d'une seule pierre. Il fit, dit-on, distiller certaines herbes, dont il tira une eau qui avoit tant de vertu, qu'en y trempant plusieurs morceaux détachés, elle les unissoit & leur donnoit une dureté extraordinaire. Il répéta cet essai plusieurs fois avec un égal succès ; mais son secret fut enterré avec lui.

TAFFI, (*André*) peintre, né à Florence, mort en 1294, âgé de quatre-vingt-un ans. La réputation de quelques peintres Grecs que l'on avoit fait venir à Venise, pour travailler en mosaïque dans l'église de Saint-Marc, attira Taffi dans cette ville, où, s'étant lié avec eux, & sur-tout avec un nommé *Apollonius*, il en apprit la méthode & la maniere de peindre de

cette maniere. Il engagea Apollonius à l'accompagner à Florence, & travailla, de concert avec lui, à quelques ouvrages en mosaïque, représentant l'histoire de la Bible, dans l'église de Saint-Jean. Ces morceaux acquirent de la réputation à Taffi : on admira principalement alors un Christ de la hauteur de sept coudées, auquel il avoit donné beaucoup de soins. Mais les éloges qu'on en fit, au lieu de l'animer pour acquérir de la gloire, ne servirent qu'à augmenter son ardeur pour le gain ; il ne travailla plus que pour amasser de l'argent ; & ses ouvrages se ressentirent de la précipitation avec laquelle il les exécuta.

TAM, (*François* VERNER) peintre, né à Hambourg en 1658, mort à Vienne en 1724. Cet artiste s'est fait une grande réputation par le talent qu'il avoit de peindre des animaux, du gibier, de la volaille, des fleurs & des fruits. Arrivé à Rome, il s'attacha à étudier l'histoire ; mais depuis il chercha la maniere de Carlo Fiori, qui peignoit les fruits & les fleurs. Sa touche est ferme & spirituelle. Elle exprime souvent les objets par un dessin merveilleux, lorsqu'elle ne paroît que légérement jettée. Ses différentes manieres ont de quoi contenter tous les goûts ; & ceux qui jugent du mérite des tableaux par le prix auquel ils sont poussés, y trouvent encore de quoi satisfaire leur délicatesse. La derniere maniere de ce peintre approche plus de celle des Flamands, soit que les ouvrages de Huisum, qu'il avoit vus, en eussent fait un partisan, soit qu'il fût obligé de s'accommoder au goût dominant. Mais, quoique toutes ces manieres aient leur mérite, cependant les connoisseurs donnent la préférence à l'Italienne qu'il a suivie dans son bon âge, & qui est remarquable par l'intelligence des touches.

TARDIEU, (*Nicolas-Henri*) graveur, né à Paris en 1674. Issu d'une famille honnête, ses parents, lui trouvant du goût pour les arts, s'empresserent de développer les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature, & le placerent chez Jean le Pautre, dont

il reçut les premiers principes du dessin; de-là il passa dans l'école de l'illustre Audran, où il acquit cet excellent goût de gravure qu'on trouve dans ses ouvrages. Le jeune Tardieu avoit dessein d'aller en Italie, pour s'y fortifier dans son art par la vue des excellents ouvrages de peinture & de sculpture qui s'y trouvent; mais Audran le retint auprès de lui; & les conseils de ce maître célebre suppléerent aux études que le jeune artiste se disposoit de faire à Rome. Audran lui fit graver en petit les Batailles d'Alexandre, d'après celles qui avoient été exécutées pour le Roi. Tardieu y ajouta la Bataille de Porus, qui n'est pas comprise dans la grande suite, & qu'il fit d'après un dessin.

Ces ouvrages, & une Magdeleine aux pieds de Jesus-Christ, d'après Bertin, firent connoître avantageusement ce jeune artiste à Antoine Coypel, alors premier peintre du duc d'Orléans, régent, qui le chargea d'exécuter plusieurs morceaux de la grande galerie qu'il a peinte au Palais-Royal. Entr'autres sujets, Tardieu grava le grand plafond du milieu avec tant de succès, que ce morceau lui mérita l'honneur d'être agréé à l'académie royale en 1713; il y fut reçu en 1720, sur le portrait du duc d'Antin, d'après Rigaud.

Tardieu fit voir, par cet ouvrage, qu'il étoit également capable d'exceller dans le genre du portrait & dans l'histoire; cependant il s'occupa plus ordinairement de ce dernier genre. Il eut part aux travaux considérables qui se sont faits de son temps; tels que ceux qui furent exécutés pour le sacre de Louis XV, par ordre de ce prince; la grande galerie de Versailles, gravée sous la conduite de Massé; & le Recueil des tombeaux historiés des hommes illustres d'Angleterre, d'après les dessins des plus habiles maîtres Italiens & François.

Cet artiste, aussi recommandable par ses vertus que par ses talents, avoit un si grand amour pour les arts, qu'il les cultiva jusqu'au dernier moment de sa vie, avec une assiduité & une promptitude qui ont peu d'exemples. Il mourut à Paris en 1749, âgé de soixante-

quinze ans. On reconnoît dans les ouvrages de Tardieu, le goût sûr & la touche sçavante qu'il avoit prise dans l'école d'un des plus grands maîtres de l'école Françoise. Dessinateur correct & élégant, il a contribué à former plusieurs éleves, qui par la suite ont fait le plus grand honneur aux arts ; tels que Laurent Cars, M. le Bas, & l'héritier de son nom & de ses talents, M. Tardieu, graveur de l'académie royale, qui, comme son pere, a donné des preuves éclatantes de sa supériorité dans le genre de l'histoire & dans celui du portrait.

TATTI, architecte & sculpteur. *Voyez* SANSOVIN.

TCHIRNHAUSEN, (*Ehrenfreid Waller*) seigneur de Killingswald & de Stolzenberg, né à Killingswald dans la Lusace supérieure, le 10 Avril 1651. Après avoir fait quelques campagnes dans les troupes de Hollande vers l'année 1672, il se mit à voyager, & parcourut en observateur curieux la plupart des contrées de l'Europe. Il vint à Paris pour la troisieme fois en 1688, & fut agrégé à l'Académie royale des Sciences. Il se retira ensuite dans ses terres, où il passa la plus grande partie de sa vie, occupé de l'étude des mathématiques. Il mourut le 11 Octobre 1708. C'est à M. de Tchirnhausen qu'on est redevable du grand miroir ardent qui se voit chez le duc d'Orléans.

Ce miroir, convexe des deux côtés, est une portion de deux spheres, dont chacune a douze pieds de rayon. Il a trois pieds rhinlandiques de diametre, & pese cent soixante livres ; ce qui est une grandeur énorme par rapport aux plus grands verres convexes qui aient jamais été faits. Les bords en sont aussi parfaitement travaillés que le milieu ; &, ce qui le marque bien, c'est que son foyer est exactement rond. Ce verre est une énigme pour les habiles gens. A-t-il été travaillé dans des bassins, comme les verres ordinaires des lunettes ? A-t-il été jetté en moule ? On peut se partager sur cette question. Les deux manieres ont de grandes difficultés, & rien ne fait mieux l'éloge de la

méchanique dont M. Tchirnhausen doit s'être servi. Il a dit, mais peut-être n'a-t-il pas voulu révéler son secret, qu'il l'avoit travaillé dans des bassins, & que la masse de verre, dont il l'avoit tiré, pesoit sept cents livres ; ce qui seroit encore une merveille dans la verrerie. Il en avoit fait un autre de quatre pieds de diametre ; mais il fut endommagé par quelqu'accident. Il présenta un semblable miroir à l'empereur Léopold, qui, pour reconnoître son présent, voulut lui conférer le titre & les prérogatives de libre Baron ; mais il les refusa, & n'accepta des graces de l'empereur, que le portrait de ce prince, avec une chaîne d'or. Il a beaucoup contribué à perfectionner la manufacture de porcelaine établie en Saxe.

TÉLÉPHANE, joueur de flûte, vivoit du temps de Philippe, roi de Macédoine, & d'Alexandre le Grand. Il étoit de Samos, & mourut à Mégare, où Cléopâtre, sœur du roi Philippe, lui fit élever un tombeau. L'épitaphe de ce musicien, qu'on trouve dans l'Anthologie Grecque, prouve combien il excelloit dans son art, & l'idée qu'on a de ses talents. *Orphée, par sa lyre, a remporté le prix sur tous les mortels ; le sage Nestor en a fait autant par la douceur de son éloquence ; le sçavant Homere a eu ce même avantage par le merveilleux artifice de ses vers divins ; & Téléphane, dont voici le tombeau, s'est acquis la même gloire par sa flûte.*

TEMPESTE, (*Antoine*) peintre & graveur, né à Florence en 1555, mort en 1630. Il fut éleve de Jean della Strada, qui lui donna du goût pour peindre les animaux, genre dans lequel il a très-bien réussi. On remarque même une grande fécondité d'idées dans ses tableaux d'histoire ; mais son dessin est un peu lourd. Dans la suite, il s'adonna à la gravure, & fit plusieurs estampes de batailles & de chasses, qui ne sont pas si estimées que ses morceaux de peinture.

II. TEMPESTE, (*Pierre* Molyn, surnommé) peintre, né à Harlem en 1643, de Pierre Molyn, appellé *le Vieux*. Il fut regardé comme un prodige dans son

pays. Il réussissoit presqu'également dans tous les genres, & il auroit remplacé François Sneyders, par son art singulier de peindre des chasses au sanglier, de grandeur naturelle, s'il n'avoit pas quitté la Hollande. L'envie de voir l'Italie le fit voyager : il fut à Rome, où il étudia long-temps ; de-là sa malheureuse étoile le conduisit à Genes, où ses ouvrages eurent une grande vogue. On ne sçait pas précisément s'il s'y étoit marié, ou si celle avec qui il vivoit n'étoit que sa maîtresse ; mais on n'est que trop sûr qu'elle fut assassinée, & qu'il fut accusé d'avoir payé des scélérats pour commettre ce crime. Il fut arrêté ; &, quoiqu'il restât un violent soupçon qu'il avoit trempé dans ce crime, il n'y eut point assez de preuves pour lui faire perdre la vie, mais assez d'indices pour lui faire perdre sa liberté : il fut condamné à une prison perpétuelle, dont il ne sortit, au bout de seize ans, que par un hasard. Louis XIV, pour punir les Génois, fit bombarder leur ville. Le feu des bombes menaçant Genes d'un incendie, le Doge fit ouvrir les prisons : Molyn se retira proptement à Placenza, dans le duché de Parme. Ce fut-là que, pleinement corrigé de ses passions violentes qui l'avoient entraîné dans le précipice, il ne songea plus qu'à se livrer au travail.

I. TÉNIERS le Vieux, (*David*) peintre, né à Anvers en 1582, mort dans la même ville en 1649. Rubens, son maître, lui dévoila les secrets de la peinture : Téniers en profita pendant long-temps ; & dans la suite, s'étant rendu à Rome, il fit connoissance avec Elzheimer, chez lequel il demeura dix ans de suite. Il adopta sa maniere de peindre en petit, mais sans abandonner entiérement le grand. De retour dans sa patrie, il fit quelques grands tableaux ; mais les plus nombreux sont dans le goût d'Elzheimer, quoique plus en petit. Il se plaisoit à représenter des Fêtes de Flandres, des Buveurs, des Chymistes, des paysans qu'il rendoit avec beaucoup d'esprit & de vérité. On voit chez M. de Gaignat, à Paris, une Noce

de Village, qui est un morceau capital de ce peintre. Il eut deux fils qui travaillerent dans son genre; David l'aîné, qui suit, & qui le surpassa; & Abraham, qui fut assez bon peintre.

II. TÉNIERS le Jeune, (*David*) peintre, né à Anvers en 1610, mort à Bruxelles en 1694. Il fut éleve de son pere. On le surnomma *le Protée* ou *le Singe de la Peinture*, n'y ayant guere de maniere de peindre qu'il n'ait parfaitement imitée de façon à tromper les plus fins connoisseurs. La sienne est ferme, & son pinceau très-léger; sa couleur, souvent grise, le décele, ainsi que son goût trop découpé, & sa maniere de toucher qui lui est particuliere. Cette couleur & cette touche servent à le distinguer de son pere; &, quoiqu'il n'eût pas fait, comme lui, le voyage d'Italie, il renchérit considérablement sur ses talents & sur son mérite, par des ouvrages qui rassemblent, dans un degré de finesse & de perfection, tout ce que l'art a de plus piquant. La fortune se joignit à sa réputation; & Téniers, par sa sage conduite & par la douceur de ses mœurs, s'ouvrit un libre accès chez les grands.

L'archiduc Léopold-Guillaume le fit gentilhomme de sa Chambre, & lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or. Tous les tableaux de sa galerie, dont il avoit la direction, furent copiés de sa main; & c'est par ce moyen qu'elle a été gravée. Ces petits tableaux sont si parfaitement dans le goût des maîtres qu'il a imités, qu'on est surpris qu'il soit parvenu à varier son pinceau de tant de façons différentes. La reine Christine de Suede gratifia Téniers de son portrait: dom Jean d'Autriche & le roi d'Espagne faisoient une telle estime des productions de son pinceau, qu'ils firent bâtir une galerie destinée à les conserver; il n'y a que Louis XIV qui n'aimoit point ses ouvrages. Un jour que Bontemps, son premier valet-de-chambre & son favori, mit des tableaux Flamands, entr'autres de Téniers, dans son cabinet, ce monarque, dès qu'il les

les apperçut, dit : *Qu'on m'ôte ces Magots.* On les souffre aujourd'hui, ces magots, chez tous les princes ; & l'on sçait rendre plus de justice au mérite des peintres de ce pays.

Pour éviter le grand monde, & consulter plus à son aise la nature, Téniers se retira dans le village de Perch, entre Anvers & Malines. Cette retraite devint une cour, où toute la noblesse du pays se rassembloit : dom Jean d'Autriche logeoit souvent chez lui ; & on dit qu'il devint son éleve, & qu'il fit le portrait du jeune Téniers. Son principal talent étoit le paysage, orné de petites figures. Il représentoit des sujets de Buveurs, des Tabagies, des Boutiques de Chymistes, des Corps-de-garde, plusieurs Tentations de Saint-Antoine, des *Keremesses* ou Fêtes de Villages. Ses petits tableaux sont supérieurs aux grands. Il n'y a rien de si facile dans l'exécution : le feuillé des arbres est léger, les ciels admirables. Ses petites figures sont d'une expression, d'une touche très-spirituelle, & le vrai caractere y est saisi. Ses ouvrages, par leur peu d'épaisseur, paroissent faits au premier coup : les soirs, il en peignoit de petits qu'il finissoit entiérement, & que l'on appelle ses *Après-souper.* Ils sont ordinairement clairs dans toutes leurs parties ; & Téniers avoit l'art, sans repoussoir, de relâcher les tons clairs par d'autres clairs si bien pratiqués, qu'il est presque le seul qui ait eu ce talent. Il fut nommé directeur de l'Académie d'Anvers, en 1644. Quelquefois ce grand peintre, différent de lui-même, a donné dans le gris, & souvent dans le rougeâtre. Quelques personnes trouvent que ses figures sont un peu courtes, & que ses compositions ne sont pas assez variées.

Le Roi ne possede qu'un tableau de ce maître ; mais la Collection du Palais-Royal est riche en tableaux de Téniers. Ils sont presque tous peints sur bois, excepté quatre qui sont sur toile. On a gravé d'après lui, & lui-même a gravé plusieurs morceaux, entr'autres, une figure de Vieillard, & une Fête de Village. Ses dessins, quoiqu'ils ne soient touchés que

très-légérement, font très-recherchés pour l'esprit & la légéreté.

TERBURG, (*Gérard*) peintre, né en 1608 à Zwol, dans la province d'Over-Iſſel, d'une famille ancienne & eſtimée, mort à Deventer en 1681, âgé de ſoixante-treize ans. Son pere, peintre habile, lui apprit les premiers éléments de la peinture. Il parcourut l'Allemagne & l'Italie; mais ſans doute que les beautés de Rome ne le frapperent pas beaucoup, puiſqu'il ne changea ni ſon goût de deſſin, ni ſa maniere de compoſer. Il paroît qu'il ſe contenta du grand débit de ſes tableaux, qui fut réellement ſi conſidérable, qu'il le mit en état de paroître avec magnificence au Congrès de Munſter, en 1648. Le comte de Pigoranda, ambaſſadeur d'Eſpagne, avoit chargé ſon peintre d'un tableau du Crucifiement: il réuſſit avec le ſecours de Terburg. L'ambaſſadeur, ſurpris de la beauté de l'ouvrage, ſoupçonna que ſon artiſte ne l'avoit pas fait ſeul. Il le lui fit avouer, & ne le punit qu'en exigeant de lui le nom du véritable auteur. Terburg fit le portrait du comte, & bientôt celui de tous les autres ambaſſadeurs; & chacun d'eux voulut ſe l'attacher. Le comte Pigoranda promit à Terburg des honneurs & une fortune conſidérable, s'il vouloit le ſuivre en Eſpagne. Terburg ſe rendit à ces offres. Le roi d'Eſpagne, s'étant fait peindre par cet artiſte, le créa chevalier, & ajouta à cette illuſtration une chaîne d'or, une médaille, une riche épée, & des éperons d'argent. Les principaux de la cour voulurent avoir auſſi leur portrait: les dames trouverent ſon pinceau ſi aimable, qu'elles diſputerent à qui feroit peinte de ſa main. On aſſure que ſa figure agréable, ſon eſprit, ſon grand uſage du monde & ſes galanteries donnerent de la jalouſie aux Eſpagnols: il en évita les ſuites, & partit ſecrettement pour Londres. Ses ouvrages l'y avoient annoncé: bientôt il fut ſurchargé; & le prix exceſſif qu'il mit à ſes portraits & à ſes tableaux ne diminua point la foule de ceux qui lui en demandoient.

Il quitta Londres, & passa en France, où, malgré le nombre des habiles artistes de Paris, il fit plusieurs portraits & des tableaux qui furent estimés. Sa fortune étoit assez considérable pour lui permettre de suivre le penchant qu'il avoit de revenir dans sa patrie; il quitta la France, malgré le profit & les agréments qui sembloient devoir l'y retenir. Terburg alla s'établir à Deventer: il y épousa une de ses parentes, de laquelle il n'eut point d'enfants. Sa sagesse lui fit obtenir une place dans le Conseil; il fut Bourgemestre de la ville. Guillaume III, prince d'Orange, en passant par Deventer, fut supplié par les Magistrats de leur donner son portrait, comme un gage précieux de sa bonté, & un monument du séjour qu'il avoit fait dans leur ville: *J'ai mon portrait*, dit le prince, *peint par Netscher, & je vous en promets une copie.* On lui représenta que le maitre de son peintre étoit un des membres de leur Conseil, & qu'ils le prioient de se laisser peindre par lui: le prince y consentit. Terburg le peignit avec tant de succès, qu'il fit une seconde fois son portrait à la Haye. On ne desire dans les ouvrages de Terburg qu'un meilleur goût de dessin, qui est rond & un peu lourd: son pinceau a quelquefois le même défaut; mais il imitoit parfaitement les étoffes, sur-tout les satins. Il n'a guere fait de tableaux où il n'y ait du satin blanc. Sa couleur est bonne & transparente; tout y est d'un beau fini; & ils seroient sans prix, s'il avoit sçu embellir la nature, qu'il a quelquefois copiée trop servilement. On a gravé d'après lui.

TERPANDRE, poëte musicien, étoit, selon quelques auteurs, Lesbien, & selon d'autres, Béotien. On croit qu'il a vécu dans la trente-troisieme Olympiade, & qu'il fut le premier qui remporta le prix aux Jeux Carniens, institués à Lacédémone. Outre cette victoire, qui fit honneur à la grande habileté de Terpandre dans la poésie musicale, il signala encore ce même art en d'autres occasions plus importantes. Par exemple, il sçut calmer à Lacédémone une sédi-

dition par ses chants mélodieux accompagnés des sons de la cithare. Quant aux changements & aux additions faites par Terpandre à la lyre ou cithare, pour la perfectionner, la plupart des auteurs s'accordent sur ce fait, qu'il la monta de sept cordes le premier, au lieu de trois ou de quatre qu'elle avoit seulement lorsqu'il se mit à la cultiver. Cependant Plutarque, dans son livre *des Loix de Lacédémone*, rapporte que Terpandre fut condamné à l'amende par les Ephores, pour avoir augmenté d'une seule corde le nombre de celles qui composoient la lyre ordinaire, & que la sienne fut pendue à un clou : d'où il s'ensuivroit que la lyre de ce temps-là étoit déja montée de six cordes.

Cette sévérité des Lacédémoniens envers un homme à la poésie musicale duquel ils avoient des obligations si essentielles, paroît très-peu vraisemblable. Peut-être fut-il accusé d'innovation en ce genre, & mis en justice par les Ephores, magistrats peu indulgents, & qui n'épargnoient personne; mais il y a grande apparence que son affaire ayant été portée devant le peuple, il fut renvoyé absous : car les Lacédémoniens, qui l'avoient chez eux par l'ordre de l'oracle, conserverent toujours pour lui tant d'estime, que l'éloge le plus flatteur qu'ils pussent donner à un excellent musicien, consistoit à le qualifier de *second Chantre de Lesbos*. Boëce nous apprend que la musique de Terpandre avoit la vertu de guérir diverses maladies, & que les Lesbiens ses compatriotes, ainsi que les Ioniens, en avoient souvent éprouvé l'efficacité.

TESTE, (*Pierre*) peintre & graveur, natif de Lucques, mort en 1648. L'inclination qu'il avoit pour le dessin, l'engagea, dès sa jeunesse, à se rendre à Rome sous l'habit de pélerin. Son courage & son humeur sauvage lui firent supporter toutes les horreurs de la pauvreté; mais il étoit satisfait quand il pouvoit dessiner les statues & les peintures de Rome. Sandrart le tira de l'état malheureux dans lequel il vivoit. Il l'emmena chez lui, l'employa à dessiner plusieurs mor-

ceaux de la galerie Juſtiniani, & le recommanda enſuite à d'autres perſonnes qui exercerent ſes talents. On ne peut lui refuſer une grande pratique de deſſin & de l'imagination; mais elle étoit ſi bizarre & ſi fougueuſe, qu'il a ſouvent violé les regles. Le peu de tableaux qu'il a faits ne lui procurerent aucune réputation, à cauſe des mauvaiſes couleurs & de la dureté de ſon pinceau. Il réuſſit davantage dans les deſſins & les eſtampes, dont une partie a été gravée par lui, l'autre par Céſar Teſte, & quelques-uns par d'autres graveurs. On y remarque beaucoup d'imagination, d'agrément & de pratique; mais on y deſireroit plus d'intelligence dans le clair-obſcur, plus de raiſon & plus de juſteſſe. Son principal talent étoit de deſſiner des enfants. La mort de cet artiſte fut auſſi triſte que les jours qu'il avoit paſſés. Un jour qu'il étoit aſſis ſur le bord du Tibre pour deſſiner quelque vue, un coup de vent enleva ſon chapeau : en voulant le retenir, l'extenſion de ſon bras emporta ſon corps, il tomba dans l'eau, & ſe noya.

I. TESTELIN, (*Louis*) peintre du Roi, né à Paris en 1615, mort dans la même ville en 1655. Formé par le célebre Vouet, il puiſa dans cette école un bon goût de deſſin & une grande ardeur pour le travail. Son génie heureux le mit bientôt à portée d'exceller dans ſon art. On peut en juger par le tableau de la réſurrection de Tabithe, & par celui de la flagellation de Paul & de Silas. Il ne réuſſiſſoit pas moins à repréſenter les jeux & les amuſements des enfants. Le célebre le Brun, ſon ami intime, le conſultoit ſouvent; &, ſçachant qu'il étoit peu favoriſé de la fortune, il lui rendit ſouvent des ſervices eſſentiels, mais en ménageant adroitement ſa délicateſſe. Teſtelin eſt un des douze premiers peintres qui ont commencé à former l'académie royale de peinture, dont il fut nommé auſſi-tôt profeſſeur. On a beaucoup gravé d'après ſes compoſitions.

II. TESTELIN, (*Henri*) frere du précédent, &

peintre, né à Paris en 1616, mort en 1695 ou 1696. Il fut long-temps employé aux ouvrages pour le Roi, & on lui accorda un logement aux Gobelins. On le choisit, ainsi que son frere, pour un des membres de l'académie naissante, avec le titre de professeur & de secrétaire. Il rendit en cette derniere qualité des services essentiels à l'académie de peinture, non-seulement par l'ordre & la précision avec laquelle il sçavoit rendre compte des conférences qui s'y tenoient, dans des assemblées publiques où assistoient le grand Colbert & plusieurs amateurs de la plus haute qualité, mais encore par les sages conseils qu'il donna à l'académie, & par la conduite prudente qu'il sçut inspirer à cette compagnie, dans les affaires contentieuses qui lui furent suscitées lors de son établissement. On prétend qu'étant, ainsi que son frere, de la religion Réformée, à laquelle il demeura constamment attaché, il fut obligé, lors de la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, de se démettre de sa place de secrétaire de l'académie de peinture, & de se retirer en Hollande, & qu'il mourut à la Haye en 1695, âgé de quatre-vingts ans; ce qui s'accorde peu avec la publication d'un de ses ouvrages, dont l'impression paroît avoir été faite à Paris en 1696, sous les yeux de l'auteur & de l'aveu de l'académie. Cet ouvrage in-folio est intitulé *Sentiments des plus habiles Peintres sur la pratique de la peinture & sculpture, mis en tables de préceptes; avec plusieurs Discours académiques*, dans lesquels l'auteur expose le résultat des conférences dont nous venons de parler. Testelin y ajouta plusieurs planches d'exemples sur les proportions, sur l'expression des têtes, sur le dessin & sur l'ordonnance générale d'un tableau, d'après la doctrine établie par l'académie de peinture. Ce livre, qui est devenu fort rare, renferme en abrégé tout ce qu'on peut dire de mieux sur les parties les plus intéressantes de la peinture.

THALÈS *ou* THALETAS, poëte-musicien, que quelques-uns ont confondu mal-à-propos avec le fa-

meux philosophe Thalès de Milet, étoit de l'isle de Crète, & florissoit environ trois cents ans après la guerre de Troie. Selon Plutarque, il étoit un poëte lyrique; mais au fond il passoit pour grand philosophe & grand politique. « Sous ombre, dit cet auteur, de » ne composer que des airs de musique, il faisoit » tout ce qu'on auroit pu attendre des législateurs les » plus consommés. Ses odes étoient autant d'exhor- » tations à l'obéissance & à la concorde, qu'elles ins- » piroient par l'agrément & la gravité de leur mélo- » die & de leur cadence; ensorte qu'elles adoucis- » soient insensiblement les mœurs de ceux qui les » écoutoient, & que, les portant à l'amour des cho- » ses honnêtes, elles les délivroient des animosités » qui régnoient entr'eux. »

Lycurgue, qui voyageoit alors, dans la vue d'emprunter des divers peuples les loix les plus convenables pour policer son pays, étant venu en Crète, il engagea Thaletas à aller s'établir chez les Lacédémoniens, où celui-ci, en quelque sorte, lui prépara les voies pour l'instruction & la correction de ses citoyens. Il y fit en effet le second établissement de la musique, & il y introduisit, ainsi qu'en Arcadie & dans Argos, plusieurs sortes de danses. Il composa, à ce que disent quelques-uns, des airs nommés *péans*, & d'autres pour les danses armées ou guerrieres. On attribue à sa musique la vertu merveilleuse de guérir les malades; & l'on assure que, pour obéir à l'oracle de Delphes, il vint à Sparte affligée de la peste, & l'en délivra par ses chants. On prétend aussi que par le secours de la musique il appaisa une sédition dans la même ville.

THÉOBALDE, (*Théobaldo* GATTI, dit) musicien, natif de Florence, fut si charmé de quelques morceaux des opéra de Lully, qui étoient venus jusques dans son pays, qu'il voulut en connoître l'auteur, & fit le voyage de Paris. Lully, par reconnoissance, le plaça dans l'orchestre de l'opéra, où il joua, pendant

près de cinquante ans, de la basse de viole. Il mourut à Paris en 1727, dans un âge très-avancé, & nous a laissé la musique des opéra de *Coronis* & de *Scylla.* Il a aussi composé un livre de douze airs italiens, dont deux à deux voix. Il avoit obtenu de Louis XIV des lettres de naturalité.]

THÉOCLÈS, sculpteur Grec, qui vivoit l'an 370 avant Jesus-Christ, fit à Olympie, pour les Epidamniens deux statues de cedre, dont l'une représentoit Atlas soutenant le ciel, & l'autre un Hercule près l'arbre des Hespérides.

THÉODON, (*Jean-Baptiste*) sculpteur, mort à Paris en 1713. L'amour de son art le conduisit à Rome, où il fit un long séjour. Il y exécuta différents ouvrages, entr'autres, un autel dans l'église des Carmes déchaussés, vis-à-vis celui de sainte Thérese, fait par le Bernin. Ce morceau ne perd rien par cette concurrence. lorsqu'il étoit encore à Rome, il commença ce beau groupe en marbre d'Arrie & de Pétus, fini à Paris par le Pautre: on le voit au jardin des Thuileries. De retour dans sa patrie, Théodon fut reçu membre de l'académie royale.

I. THÉODORE. Il y a eu dans l'antiquité plusieurs peintres, sculpteurs & architectes de ce nom. Nous ne parlerons que de Théodore de Samos, fils de Rhœcus, & frere de Téléclès, qui fut un des architectes du temple de Junon, à Samos; de Théodore le Phocéen, qui écrivit un volume sur la grandeur du temple de Delphes; & de Théodore, peintre, qui représenta la guerre de Troye, en plusieurs tableaux qu'on voyoit dans le portique de Philippe à Rome, &c.

II. THÉODORE DE BRY, graveur. *Voyez* BRY.

THEVENARD, (*Gabriel-Vincent*) acteur de l'Opéra, né en 1669, mort à Paris en 1741, âgé d'environ soixante-douze ans. Il eut l'avantage de jouer

pendant dix années avec la demoiselle Rochois, & devint le meilleur acteur que nous ayons eu jusqu'à présent en basse-taille. Il avoit l'air noble au théâtre; sa voix étoit sonore, moëlleuse & étendue: il grasseyoit un peu; mais, par son art, il trouvoit le moyen de faire un agrément de ce petit défaut. Jamais musicien n'a mieux entendu l'art de chanter, & l'on peut dire qu'on lui a l'obligation de la maniere naturelle & coulante de débiter le récitatif, sans le faire languir, & appuyer sur les tons pour faire valoir sa voix, la réservant pour des endroits plus convenables. Thévenard faisoit un plaisir infini à entendre chanter dans la chambre, & sur-tout à table; c'étoit un goût de chant cavalier, noble & merveilleux: aussi tout ce qu'il y avoit de plus grand à la cour & à la ville, sur-tout parmi la belle jeunesse, étoit charmé de le posséder. Le plaisir de l'entendre redoubloit, quand sa voix se marioit quelquefois avec celles des demoiselles Rochois, Journet & Antier. Il étoit robuste, & faisoit presque tous les jours des séances des plus longues à tables, où le vin couloit en abondance dans son gosier, qui ne servoit en quelque façon qu'à fortifier sa voix, loin de la diminuer; ce qu'il a continué pendant une cinquantaine d'années, dont il en a été plus de quarante à l'Opéra, & d'où il ne se retira qu'en 1730 avec une pension de quinze cents livres.

Thévenard étoit sujet à se prendre de belles passions, & y réussissoit assez bien; il en donna une marque singuliere, étant même sexagénaire. Ce fut une jolie pentouffle qu'il vit sur la boutique d'un cordonnier, qui le rendit tout-à-coup éperdument amoureux d'une demoiselle qu'il n'avoit jamais vue, qu'il découvrit enfin, & dont il fut assez heureux d'obtenir la main par le moyen de l'oncle de la demoiselle, grand buveur de profession, comme lui, qui, à l'aide de cinq à six douzaines de bouteilles de vin qui furent bues tête à tête dans leur conseil, fit parler si éloquemment & si pathétiquement à sa sœur, mere

de la demoiselle, qu'elle l'accorda à Thévenard. (*Article tiré du Parnasse François.*)

THEVENAU, acteur & chanteur du théâtre des Italiens, né à Paris en 1695, mort à Fontainebleau en 1732. Il fut reçu dans la troupe en 1717. Sa figure étoit agréable, & sa voix plus gracieuse qu'étendue. Il chantoit avec goût, & jouoit avec vérité. Quelques années avant sa mort, il étoit devenu l'idole du public, qui ne l'avoit d'abord goûté que médiocrement. Sa grande réputation commença par le rôle du Joueur, qu'il rendit avec un très-grand succès, dans la parodie de l'intermede italien connu sous le nom de *Baïoco*. Il soutint sa réputation dans le *Triomphe de l'Intérêt*, dans *la critique* & dans les autres pieces qu'il joua depuis. On fit courir plusieurs anecdotes sur sa mort, qui n'eut cependant d'autre cause qu'un abcès qu'il avoit au foie. Il joignoit aux talents de la déclamation & de la danse, celui de la peinture & excelloit pour le portrait; il en a sur-tout fait un de Dominique occupé à composer l'*Agnès de Chaillot*, qui mérite d'être estimé.

THIBAULT, (le frere *Jean*) Bénédictin, sculpteur, né à Orléans 1637, mort en 1708 âgé de soixante-onze ans. Il a fait le bas-relief & les deux captifs qui décorent le tombeau de Jean Casimir, roi de Pologne, qui est dans l'église de S. Germain-des-Prés à Paris.

I. THIBOUST. Cette famille est célebre dans l'imprimerie de France depuis plus de deux cents ans. On connoît, dès 1544, un Guillaume Thiboust, qui imprima les *Complaintes d'une Dame surprise d'amour.* Samuel, fils du précédent, fut adjoint de sa communauté en 1625. L'université de Paris le décora du titre de son imprimeur. Parmi les ouvrages qui sortirent de ses presses, il y en a deux qui sont encore recherchés, *la Mythologie ou l'explication des Fables*, par Baudouin, in-folio, avec figures; & l'*Histoire d'Espagne*, par Turquet, in-folio, 2 vol. Samuel eut un

fils nommé Claude, qui fut aussi imprimeur de l'université, & qui mourut subitement à Passy, en 1667. Sa femme, trois mois après sa mort, accoucha d'un fils qui suit.

II. THIBOUST, (*Claude-Louis*) mort en 1737, âgé de soixante-dix ans. Il fut maître-ès-arts en 1685, adjoint de sa communauté en 1709, imprimeur de l'université en 1715, après la mort de sa mere. L'acte par lequel on lui déféra ce dernier titre, est bien glorieux pour lui & pour toute sa famille. Il y est dit que l'université, depuis près de deux cents ans, avoit pour imprimeurs & libraires les Thiboust, qui, bien différents de tous ceux de cette profession, s'étoient attachés à acquérir dans leur art, pour eux & pour les leurs, plus de gloire que de richesses : *Qui, contra quam cæteri librarii solent, plus in arte suâ nominis ac famæ quàm divitiarum sibi suisque comparare studuerint.* Claude-Louis Thiboust s'occupa particuliérement de l'impression des livres de classes, & il y travailla avec beaucoup de succès. Il possédoit les langues grecque & latine. Il est l'auteur d'un poëme latin qu'il dédia au Roi, & qu'il lui présenta en 1728, sous le titre de *Typographiæ Excellentiâ.* On conserve dans sa famille beaucoup d'autres pieces de vers de sa façon. Il étoit généralement aimé & estimé. Il laissa pour successeur & pour rival de ses talents un fils qui suit.

III. THIBOUST, (*Claude-Charles*) imprimeur, né à Paris en 1701, mort dans sa maison de campagne au petit Bercy, près de cette ville, & enterré dans le chœur de l'église de Conflans en 1757. Il fit d'excellentes études. Il eut dans sa jeunesse un violent desir de se faire Chartreux; il entra même au noviciat. Les sollicitations de sa famille, jointe à l'austérité du genre de vie qu'il avoit embrassé, & que la délicatesse de sa santé ne lui permettoit pas de soutenir, le déterminerent à quitter la regle de S. Bruno; mais toute sa vie il eut pour cet ordre l'attachement le plus tendre : tant il est vrai que nos premieres pas-

sions, sacrées ou profanes, sont toujours cheres à notre cœur! Le Roi l'honora du titre de son imprimeur; il l'étoit déja de l'université, comme ses ancêtres. Il fut adjoint de sa communauté en 1746. Plein de vénération pour la mémoire de son pere, il fit graver son portrait par le célebre Daullé, & mit au bas ces quatre vers de sa façon, qui caractérisent très-bien l'auteur de ses jours:

Docte, enjoué, plaisant, ce vieillard agréable
Fut un mortel humain, généreux, secourable,
Bon pere, tendre ami, sans détour & sans fard,
Et celui de nos jours qui sçut le mieux son art.

Ce même amour filial, si rare & si respectable, lui fit entreprendre la traduction du poëme de l'*Excellence de l'Imprimerie* qu'avoit composé son pere. Il la fit paroître en 1754, avec le latin à côté. Il avoit donné des preuves antérieures de son esprit & de son goût. En 1744, il imprima une *Traduction littérale & poétique des Pseaumes de David suivant la Vulgate*, par le sieur Pépin. Thiboust, quelques jours après, ridiculisa lui-même cette traduction dans une *Lettre à un ami*. Sa critique est très-agréable à lire; c'est peut-être le premier & l'unique exemple d'un libraire qui ait critiqué un ouvrage de son fonds. Les Chartreux étoient toujours présents à son esprit ou plutôt à son cœur. Jaloux de leur donner quelque témoignage éclatant de son zele & de son dévouement, il traduisit en prose françoise les vers latins qu'on lit dans leur petit cloître de Paris, & qui renferment la vie de S. Bruno, peinte par le Sueur dans vingt-un tableaux qui font l'admiration des artistes & des connoisseurs.

La vive inclination de Thiboust pour ce saint ordre, pouvoit seule lui faire entreprendre ce travail; car il auroit pu choisir un meilleur poëme pour exercer ses talents; celui-ci n'a d'autre mérite que la fidélité de la tradition & le langage de la piété. Notre auteur fit deux éditions de son ouvrage, la premiere in-4°, en 1755, avec le latin à côté, & les gravures des tableaux

par François Chauvau ; la seconde, aussi in-4°, en 1756, sans gravures; l'une & l'autre sous le titre de *Claustrum Carthusiæ Parisiorum*, *à celeberrimo* le Sueur *coloribus expressum*, *Carmen historicum*, *gallicè redditum à Claudio-Carolo Thibouſt*, *regis typographo;* c'est-à-dire : « Le Cloître de la Chartreuse de Paris, peint par le » célebre le Sueur; poëme historique, rendu en françois » par Claude-Charles Thibouſt, imprimeur du Roi. » La version est fidelle. Elle est précédée d'une Epître dédicatoire pleine de sentiment, au révérend pere Général, & aux vénérables Peres Chartreux. Thibouſt, sans les affaires multipliées de son commerce, auroit pu prendre un autre essor, & composer des ouvrages plus considérables.

Il travailloit à une traduction d'Horace lorsqu'il nous a été enlevé. Un accident qui n'est point rare, qui peut arriver à tout le monde, a causé son trépas. Il étoit chez un de ses amis dans une salle où l'on jouoit au billard. Il se leva un moment pour être témoin d'un coup difficile. Sa chaise fut dérangée par mégarde ; il revint pour s'asseoir, & tomba. L'art n'a pu prévenir les suites funestes de cette chute. Thibouſt a emporté les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Il avoit une façon de penser noble, qui ne se trouve pas toujours dans les conditions les plus élevées, une probité à toute épreuve, une cordialité qui retraçoit celle de nos peres, un amour de la paix qui le portoit à rapprocher les cœurs les plus désunis. Ses confreres le prenoient souvent pour arbitre dans leurs différends, & n'appelloient guere de ses décisions; l'équité les dictoit; l'amitié n'avoit aucun poids dans la balance. Il étoit humain, généreux, compatissant, charitable; les pauvres cessoient de l'être, du moins pendant quelques jours, par ses bienfaits. Il saisissoit avec transport toutes les occasions de rendre service : sa douceur, sa politesse, sa complaisance, la sérénité de son front, l'égalité de son humeur, la gaieté de son esprit, le desir de plaire, lui gagnoient les cœurs & les lui conservoient. Il vouloit que les autres se ressentissent

de son aisance autant que lui même. Sa maison étoit ouverte à beaucoup de de gens de lettres qui se faisoient un plaisir véritable de vivre avec lui; enfin il étoit adoré (le terme n'est pas trop fort) de sa femme, de sa famille & de ses amis.

THIELE, (*Jean-Alexandre*) peintre & graveur, né à Erfort en Allemagne en 1685, mort en 1752, à Dresde, où il étoit établi. La nature l'avoit fait peintre; l'éducation ne contribua en rien pour le former. Dans sa jeunesse, il avoit pris le parti des armes. Il s'essaya dans la suite à peindre en détrempe. Manyoki le détermina à peindre en huile; le succès répondit aux préceptes & aux lumieres dont Thiele s'avouoit redevable à cet habile peintre. Etabli à Dresde, l'étude d'après les grands paysagistes acheva de mettre notre artiste dans une carriere où il a sçu les égaler. Il fut honoré du titre & de la fonction de peintre de la cour. On le chargea de tirer, d'après nature, les plus belles vues de la Saxe. On doit avouer que ses tableaux deviennent autant de topographies, par l'étendue de pays qu'il a sçu exprimer. Il a fait plusieurs Paysages, à peu près dans le même goût, pour la cour de Schverin. Ses premiers morceaux sont un peu rembrunis. Il y a cependant toujours quelques traits piquants qui en soutiennent le mérite. De la moindre chaumiere qu'il rencontroit au fond des forêts de la Thuringe, ou de quelque pont ruiné, son pinceau sçavoit faire du pittoresque. Il se corrigea cependant de sa maniere sombre. Quelques-uns prétendent que cet artiste a été le premier qui ait peint les paysages au pastel; mais d'autres en font honneur à Madame Vernerin, née à Dantzick, qui s'est illustrée par ses beaux dessins, & par d'assez bons tableaux. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas au moins douter que Thiele n'ait perfectionné cette sorte de peinture. Il a encore gravé quelques paysages à l'eau-forte. Vollart & le célebre Dieterich, ont été ses éleves.

I. THIERRY, (*Henri*) imprimeur du seizieme

siecle, étoit très-habile & très-entendu dans son art, tant pour la correction, que pour la beauté des caracteres dont il se servoit. Il imprima quelques volumes du *Corpus Juris Civilis*, in-folio, en 1576; *S. Hyeronimi Opera*, quatre volumes in-folio, en 1588; *Origine des Bourguignons*, in-folio, en 1581; *Ordinarium Carthusiense, continens novam collectionem statutorum, &c.* in-4°. en 1582. Il eut pour successeur son neveu Rolin Thierry, qui suit.

II. THIERRY, (*Rolin*) imprimeur, qui vivoit au commencement du dix-septieme siecle. Il avoit pour devise trois tiges de riz dans un croissant, pour faire allusion à son nom, & ce vers latin:

Pœnitet æternum mens non ter provida rite.

Il étoit habile dans son art, & a beaucoup travaillé. Il imprima en 1588, *Etats de la France, & de leur puissance*, traduit par le sieur Mathieu, in-8°; en 1609, *La Parthenie*, ou *l'Histoire de Notre-Dame de Chartres*, par Sébastien Rouillard, in-8°: ouvrage assez recherché. Il imprima, aussi en société avec Nicolas Dufossé, *la Sainte-Bible*, de la traduction de messieurs les docteurs de Louvain, avec le latin à côté, par Pierre de Besse, *in-folio*, 1608; en 1616, *les Annales Ecclésiastiques de Baronius*, traduites par Durand, douze volumes in-folio.

III. THIERRY, (*Denis*) imprimeur, fils du précédent. Il mettoit au frontispice de ses livres l'image de Saint-Denis. Il imprima *le Voyage inconnu de M. du Bellay*; *Digestum sapientiæ P. Yvonis, Capucini*, en trois volumes in-folio; & les autres ouvrages françois de ce religieux, en seize volumes *in-4°*; & en 1644, *Bagotii Theologia*, in-folio.

IV. THIERRY, (*Denis*) imprimeur, fils du précédent. Il s'est distingué par la grande quantité de livres qu'il a imprimés, du nombre desquels sont: *Corpus Juris Canonici, cum notis Pitheorum*, deux volumes in-folio; *l'Histoire de France de Mezerai*, en trois volumes in-folio; *Description de l'Univers, par le sieur Malet*,

en cinq volumes in-8°, avec beaucoup de figures; *les Travaux de Mars, ou l'Art de la Guerre*, en trois volumes in-8°, par le même auteur; *la Coutume de Paris, commentée par M. de Ferrieres*, trois volumes in-folio; *le Journal du Palais*, en dix volumes in-4°; & enfin *le troisieme volume du Supplément du Dictionnaire de Morery*. Il étoit très-exact à revoir les épreuves de son imprimerie. Sa probité & son expérience dans les affaires, le firent nommer grand juge-consul, après avoir déja passé dans cette Jurisdiction en qualité de consul. Il mourut vers l'année 1715. Il eut un fils qui fut reçu conseiller à la cour des Aides; mais cette compagnie exigea que Thierry pere, qui faisoit un gros commerce de libraitie, renonçât à la partie du détail; il continua d'exercer toujours l'imprimerie.

V. THIERRY, (*Jean*) habile sculpteur, né à Lyon en 1669. Il vint de bonne heure à Paris, & s'attacha à Coysevox & à Coustoux, ses compatriotes, qui l'aiderent de leurs lumieres & de leur crédit. Il donna des preuves de son goût & de son intelligence dans les divers ouvrages qu'il composa pour Marly, Versailles, & plusieurs autres maisons royales. Il fut chargé de donner à la Vénus de Marly la modestie qui lui manquoit, sans nuire à sa beauté; & les connoisseurs avouent qu'on ne pouvoit mieux réussir que l'a fait cet artiste. La réputation de Thierry s'accrut insensiblement, & engagea Philippe V à le demander au duc d'Orléans, régent de France. Il fut envoyé en Espagne avec Fremen en 1721. Le palais & les jardins de Saint-Ildephonse furent le théâtre de sa gloire, & son ciseau y créa des chefs-d'œuvre en marbre, en bronze & en plomb. Les récompenses qu'il reçut de Sa Majesté Catholique, le mirent en état de revenir dans sa patrie jouir du repos qu'il avoit mérité. Comme il ne s'étoit point marié, il partagea ses biens à ses nieces, & mourut en 1739. On conserve dans sa famille un manuscrit qui a pour titre: *Description de sujets de Sculpture en figures de marbre, fontaines*

fontaines de plomb, & vases en marbre, inventés & sculptés par Jean Thierry, sculpteur des rois de France & d'Espagne, & pensionnaire de Leurs Majestés, dans les jardins & palais de Saint-Ildephonse en Espagne.

THOMAN, (*Jacques-Ernest*) peintre, né à Hagelstein en 1588, mort à Landau. Dès l'âge de quinze ans il eut la réputation d'un bon peintre. Pour se perfectionner, il voyagea en Italie, & s'arrêta pendant quinze ans à Naples, à Gênes & à Rome. Dans cette derniere ville il fit connoissance avec Elsheimer, & il imita sa maniere avec tant de succès, qu'on a de la peine à distinguer ces deux maîtres. La mort de son ami le détermina à retourner dans sa patrie; il se mit au service de l'Empereur.

THOMASSIN. Il y a eu de ce nom plusieurs artistes François, qui se sont fait une réputation distinguée dans les arts. I. Le premier, nommé *Philippe*, quitta sa patrie pour se fixer à Rome, où il mourut vers le milieu du dernier siecle. Il a produit un assez grand nombre d'estampes au burin, assez estimées; entr'autres, une Allégorie sur la Rédemption, & une Sainte Famille, d'après Frédéric Zucchero; la Naissance du Sauveur, d'après Ventura Salembeni; la Purification, d'après le Barroche; & différents sujets, d'après André del Sarto, Raphaël, le Joségin, & autres maîtres.

II. THOMASSIN, (*Simon*) graveur François, de la même famille que le précédent, s'est également fait connoître par plusieurs sujets gravés au burin, & un assez grand nombre de portraits; on cite principalement, la Transfiguration, d'après Raphaël; & le Recueil in-8° de toutes les Statues de marbre & autres Sculptures qui décorent le château & les jardins de Versailles.

III. THOMASSIN, (*Henri-Simon*) graveur, né à Paris en 1688. Il étoit fils & éleve de Simon Thomassin, & il surpassa de beaucoup son pere par la vigueur & la correction du dessin. On trouve dans ses ouvrages un style libre, hardi, une touche éner-

gique & sçavante : avantage qui résultent de l'heureux accord du pittoresque de la pointe & de la pureté moëlleuse du burin. Pénétré de l'auteur qu'il traduisoit, le génie de Thomassin faisoit passer dans ses estampes toutes les beautés de l'original. Cet artiste fut reçu de l'Académie royale le 27 Novembre 1728, & mourut à Paris en 1741, âgé de cinquante-trois ans. Quoiqu'enlevé aux arts dans un âge peu avancé, Thomassin a produit beaucoup d'ouvrages qui feront toujours les délices des connoisseurs. Son chef-d'œuvre est une estampe connue sous le titre de *la Mélancolie*, représentant une Femme méditant sur une tête de mort, gravée d'après le Féty. On distingue encore la Visitation de la Vierge, (cette estampe est connue vulgairement sous le nom du *Magnificat*) gravée d'après le superbe tableau de Jouvenet, qui le peignit de la main gauche, étant devenu paralytique du bras droit ; Coriolan fléchi par les larmes de sa famille, d'après la Fosse ; l'Homme condamné au travail, d'après le Féty ; les Disciples d'Emmaüs, d'après Paul Véronnese ; Enée chez Didon, d'après Antoine Coypel ; la Peste de Marseille, d'après J. F. de Troy ; & divers morceaux, d'après Rubens, Wateau, le Moine, & autres maîtres.

IV. THOMASSIN, (*Antoine* VINCENTINI) arlequin très-connu du nouveau théâtre Italien, né à Vicence dans l'Etat de Venise, mort à Paris, âgé de cinquante-sept ans. Il débuta en 1716 ; & depuis cette époque, il ne cessa point de faire l'amusement des spectateurs par ses saillies heureuses, par son jeu vrai, naturel & comique. Le public, qui parut inconsolable de sa perte, en fut néanmoins bien dédommagé par M. Carlini, encore existant, qui remplit avec un succès non interrompu, depuis plus de trente-cinq ans, le rôle si difficile d'Arlequin. La femme de Thomassin, Marguerite Busca, connue en France sous le nom de *Violette*, joua pendant long-temps les rôles de Suivantes. Parmi plusieurs de leurs enfants, qui ont tous paru sur le même théâtre des Italiens à Paris, madame

de Hesse, épouse de l'acteur de ce nom, est celle qui a acquis le plus de célébrité.

I. THORILLIERE, (LE NOIR DE LA) gentilhomme, qui, d'officier de cavalerie, se fit comédien pour les rôles de Roi & de Paysan en 1658, & mourut en 1679, ayant donné au public une tragédie de *Marc-Antoine*. Il avoit un fils, nommé *Pierre le Noir*, excellent comédien pour les rôles de Valet & autres comiques, dans lesquels il fit pendant très-long-temps l'agrément du théâtre. Il mourut doyen des comédiens en 1731, âgé de soixante-quinze ans. Il étoit frere des dames Baron & Dancourt, femmes des célebres comédiens de ce nom, & dont les noms de filles étoient *Louise* & *Thérese le Noir*. Il avoit épousé Catherine Biancolelli, fille de Dominique, excellent arlequin de l'ancien théâtre, connue sous le nom de *Colombine*, & de laquelle il eut Anne-Maurice le Noir, qui suit.

II. THORILLIERE, (*Anne-Maurice* LE NOIR DE LA) acteur du théâtre François, mort en 1759, âgé de soixante ans passés. Il fut reçu sans avoir débuté. Le premier personnage qu'il joua fut celui de Xipharès dans *Mithridate*, en 1722. Je l'ai encore vu, dit M. Fréron, *Année Littéraire 1759*, faire les Confidents dans le tragique; il s'en acquittoit ridiculement à la vérité. Après s'être long-temps essayé dans différents genres, il s'attacha aux rôles à manteau, à ceux de Peres & de Financiers; &, malgré un embarras extrême dans la prononciation, il parvint, à force d'expérience & d'étude, à se faire goûter du public, qui regrette sa bonne & franche gaieté. C'étoit d'ailleurs un galant-homme, doux, modeste, tranquille, simple, poli; il se sentoit réellement de ce qu'il étoit né; ce n'est point-là un préjugé. Il ignoroit l'art des manœuvres; il n'alloit point de maison en maison mendier les suffrages; il ne caressoit ni des parterriens pour l'applaudir tous les jours, ni des journalistes pour dire du bien de lui tous les mois. Il n'avoit point cette hauteur insolente, qui terniroit l'éclat d'un talent supérieur,

& qui est odieuse lorsqu'elle s'allie avec la médiocrité.

THORNHILL, (*Jacques*) peintre, né en 1676 dans la province de Dorset, en Angleterre, mort en 1732. Son pere, qui étoit gentilhomme, ayant dissipé tout son bien, fut obligé de lui chercher une profession qui pût le faire subsister. Il le mit chez un peintre médiocre, peu capable de le former; mais le jeune homme trouva des ressources dans son génie & dans son application. Il s'adonna particuliérement à l'histoire, contre la coutume des peintres Anglois, qui préferent le portrait, parce que ce genre est plus lucratif, & qu'ils aiment mieux que leurs ouvrages les fassent vivre, que de faire vivre leurs ouvrages. Cet artiste avoit quarante ans, lorsqu'il visita la Flandre & la Hollande, & qu'il vint en France. Il négligea l'Italie; ce fut un malheur pour lui. Il auroit acquis sans doute, dans ce voyage, plus de correction & de délicatesse de pinceau. Quoi qu'il en soit, il faut néanmoins convenir qu'il avoit une grande facilité, & que son génie, propre à l'histoire & à l'allégorie, ne l'étoit pas moins pour le portrait, le paysage & l'architecture; il a même exercé ce dernier art comme un homme du métier, ayant bâti plusieurs maisons.

Parmi ses productions pittoresques, on distingue l'Escalier du Palais d'Hamptoncourt, l'Escalier, la Galerie & tous les Plafonds de la Maison Royale de Kensington. Son plus grand ouvrage est le Réfectoire & le Sallon de l'Hôpital de la Marine de Greenwich. L'allégorie y est sçavamment traitée; les compositions sont riches & ingénieuses; mais la critique y releve bien des défauts, tels que l'incorrection & la négligence du coloris. Thornhill fut nommé, par la reine Anne, chevalier & son premier peintre d'histoire. Il amassa beaucoup de bien, dont il se servoit utilement pour racheter les terres que son pere avoit vendues, & pour rebâtir une très-belle maison de campagne. Quoiqu'élu membre du parlement durant plusieurs années, il ne discontinua point de peindre des ta-

bleaux de chevalet. On le reçut dans la ſociété royale de Londres, qui admet dans ſon corps les célebres artiſtes, auſſi-bien que les ſçavants. On ne connoit ni ſes éleves, ni ſes deſſins, ni aucunes pieces gravées d'après lui.

THULDEN, (*Théodore* van) peintre & graveur, né à Blois-le-Duc en 1607, mort dans la même ville, ſans qu'on ſçache exactement en quelle année. Il dut ſes rares talents à ſon génie, & à Rubens ſon maître, dont il fut un des plus dignes éleves. Il fut un de ceux qui accompagnerent ce grand homme à Paris; & on aſſure qu'il eut la gloire de travailler aux tableaux que Rubens fit pour la galerie du Luxembourg. Il peignit dès l'âge de vingt-trois ans la Vie de S. Jean de Matha, fondateur des Mathurins: ces tableaux ſe voient encore dans leur égliſe; mais ils ont été repeints preſqu'en entier; il ne reſte de l'ouvrage de notre peintre que la compoſition. Il parcourut enſuite une partie de la France. Il alla à Fontainebleau deſſiner d'après le Primatice les Travaux d'Hercule, qu'il grava depuis à l'eau-forte. L'étude particuliere qu'il aimoit à faire des tableaux d'Italie, lui fit naître l'envie d'aller ſe perfectionner à Rome; mais ſes parents le rappellerent en Flandres, où il fut employé. Il remplit les égliſes & les cabinets de ſes ouvrages. Il aida beaucoup les payſagiſtes & les peintres d'architecture: il ornoit leurs tableaux de petites figures jolies & ſpirituelles. Il ſe diſtingua ſur-tout par pluſieurs tableaux d'hiſtoire. Quelque gloire qu'il s'acquît dans ce genre, ſon génie le ramenoit cependant aux petits ſujets: il peignit des Foires & des Kermeſſes dans le goût de Teniers. Thulden gravoit bien à l'eau-forte, ſoit d'après ſes études, ſoit d'après celles de quelques autres maîtres. Ce qu'il a fait de plus conſidérable en ce genre eſt l'entrée de Ferdinand, cardinal infant d'Eſpagne, dans la ville d'Anvers.

TIARINI, (*Alexandre*) peintre, né à Bologne en 1577, mort âgé de quatre-vingt-onze ans. Il eut pour

maîtres à Bologne Profpero Fontana & le Cefli; & à Florence, le Paffignani. Louis Carrache l'avoit refufé pour éleve. Mais il changea bien de conduite à fon égard, quand Tiarini revint dans fa patrie. Louis le cultiva, & il ne tariffoit point fur fes louanges. On ne peut en effet s'empêcher de le reconnoître pour un grand peintre dans les ouvrages qu'il a faits pour l'églife & le cloître de Saint-Michel in Bofco, & pour les principales villes de la Lombardie. On y reconnoît un bel empâtement & un coloris vigoureux.

I. TIBALDI, (*Pelegrino*) peintre, fculpteur & architecte, né à Bologne en 1522, mort en cette même ville en 1592. Né avec d'heureufes difpofitions pour la peinture, il vint à Bologne avec fon pere, qui étoit maçon. Les tableaux de Vafari fon ami, & les meilleures peintures de Bologne, fervirent à fes études. Rome l'attira enfuite en 1547, & il étudia tout ce qu'il y avoit de beau dans cette grande ville. Il travailla dans le château Saint-Ange, & y fit, dans la falle, le tableau de S. Michel, archange. On rapporte qu'à vingt-cinq ans il furpaffa, par la force de fon coloris, les autres peintres qui travailloient avec lui dans l'églife de Saint-Louis des François.

Les foins que Tibaldi donna dans la fuite à l'étude de l'architecture & des fortifications, le firent choifir, par S. Charles Borromée, pour bâtir le palais de la Sapience à Pavie. Cependant il peignit à Ferrare le réfectoire de Saint-George des Peres Olivétins; enfuite la ville le nomma architecte du dôme, & premier ingénieur des Etats. Ce fut environ en ce temps-là que Philippe II, roi d'Efpagne, le manda pour peindre le cloître & la bibliotheque de l'Efcurial : on fit abattre l'ouvrage de Frédéric Zucchero; & il le peignit d'une fi grande maniere, que le Roi le combla de biens & d'honneur : cent mille écus lui furent donnés avec le titre de marquis. Comme il étoit fort entendu dans les fêtes & les pompes funebres, on le chargea, en 1581, du catafalque de la reine Anne d'Autriche, femme de Philippe II.

Tibaldi fut vingt ans ſans exercer la peinture, ne s'attachant qu'à l'architecture & à la ſculpture. Rien n'étoit plus beau que ſes figures de ſtuc; & pluſieurs ont ſervi de modele à Annibal Carrache pour la galerie Farneſe. L'égliſe de Saint-Laurent de Bologne, dont il a peint juſqu'aux vitres, fournit des preuves de ſon ſçavoir. Quelque habile que fût Tibaldi, les graces de Raphaël, celles du Correge, du Guide, n'avoient point guidé ſes pinceaux. Plus propre aux figures robuſtes & muſclées, (ainſi que Michel-Ange qui a toujours été ſon modele) les belles femmes, les enfants, les anges, n'étoient point touchés ſi parfaitement, que l'avoient fait ces peintres: il ne donnoit pas même l'air de nobleſſe convenable à ſes héros, à ſes coloſſes, comme on le remarque à l'Hercule Farneſe; les figures terribles, les attitudes outrées, lui réuſſiſſoient mieux, parce qu'il poſſédoit l'anatomie & l'emmanchement des os.

II. TIBALDI, (*Dominique*) architecte, né à Bologne en 1541, mort en 1583. Il étoit fils & éleve du Pellegrino. Il excella, comme lui, dans la peinture & dans l'architecture, & fut de plus un fameux graveur. Cet artiſte univerſel bâtit une chapelle dans la cathédrale de Bologne, que Clément VII ne put s'empêcher d'admirer, en revenant de la conquête de Ferrare; il dit même qu'il n'en connoiſſoit point à Rome qui pût lui être comparée. Tibaldi bâtit pluſieurs édifices à Bologne, qui lui font beaucoup d'honneur, ſurtout la douane, qui paſſe pour le plus bel édifice de ce genre. Il éleva encore la petite égliſe de la bienheureuſe Vierge del Borgo, ou du fauxbourg, ſur les murs de la ville; la grande porte de l'hôtel-de-ville, où l'on plaça la ſtatue de Grégoire XIII; & ſur-tout le palais Magnani.

TILETAIN, (*Jean-Louis*) habile imprimeur de Paris dans le ſeizieme ſiecle. Il mettoit pluſieurs deviſes au frontiſpice de ſes livres, comme le baſilic & es éléments. Les livres imprimés ſous ſon nom ſor-

toient tantôt de dessous sa presse, tantôt de l'imprimerie de Néobarius : il eut pour correcteur Guillaume Morel. Il imprima aussi pour d'autres imprimeurs & libraires, comme pour Jean Roigny, Jean Petit, Michel Vascosan, & Guillaume Richard. Cet imprimeur n'a exercé sa profession que l'espace de dix années; mais il n'a pas laissé d'imprimer un assez grand nombre de livres : ceux en latin sont en caracteres italiques & romains, d'un œil très-riant. Il étoit grand amateur de la correction, mais sur-tout dans les livres grecs, où son attention est plus marquée que dans les autres. Il avoit de l'érudition; & on peut voir, par ses dédicaces latines, qu'il écrivoit assez bien en cette langue. Il mourut en 1547.

TIMANTHE, peintre de l'antiquité, étoit contemporain de Pamphile, & vivoit du temps de Philippe, roi de Macédoine. Il naquit à Sicyone, ou, selon d'autres, à Cythne, l'une des Cyclades. Ce peintre fut un des plus sçavants & des plus judicieux de son siecle. Parmi les ouvrages qu'il fit, & dont Pline parle assez au long, nous n'en citerons que deux. L'un étoit le Sacrifice d'Iphigénie : il avoit représenté cette jeune princesse d'une beauté surprenante; & elle sembloit se dévouer d'elle-même pour le bien de sa patrie. Ses amis & ses parents, tels que Calchas, Ulysse, Ajax, Ménélas, y paroissoient avec des caracteres de tristesse supérieurement exprimés. Mais le peintre, ne pouvant rendre d'une maniere assez énergique la douleur d'Agamemnon, pere d'Iphigénie, avoit pris le parti d'envelopper d'un voile son visage; idée heureuse, qui faisoit juger de l'état où étoit ce pere infortuné, & qui donnoit bien plus à penser, que n'auroient pu faire tous les efforts de l'art pour peindre la douleur à découvert. C'étoit-là le véritable talent de Timanthe, de donner à entendre beaucoup plus de choses qu'il n'en mettoit dans ses tableaux. Celui où il avoit peint un Cyclope endormi, étoit encore fort ingénieux. Pour faire juger de la grandeur de cet homme redoutable,

il avoit placé auprès de lui des Satyres mesurant son pouce avec un thyrse, qui étoit une espece de bâton fort haut.

I. TIMOTHÉE, poëte & musicien très-célebre de l'antiquité, naquit à Milet, quatre cents quarante-six ans avant J. C. Il excelloit dans la poésie lyrique & dithyrambique, & il étoit grand joueur de cithare. Il perfectionna cet instrument, en ajoutant quatre nouvelles cordes, ou deux seulement, la dixieme & la onzieme, aux sept ou aux neuf qui composoient la cithare avant lui. Cette innovation dans la musique n'eut pas l'approbation générale. Les Lacédémoniens la condamnerent par un décret public que Boëce nous a conservé, & qui porte en substance, que Timothée de Milet, étant venu dans leur ville, avoit marqué faire peu de cas de l'ancienne musique & de l'ancienne lyre; qu'il avoit multiplié les sons de celle-là, & les cordes de celle-ci; qu'à l'ancienne maniere de chanter, simple & unie, il en avoit substitué une plus composée, où il avoit introduit le genre chromatique; que, dans son *Poëme sur l'Accouchement de Semélé*, il n'avoit point gardé la décence convenable; que, pour prévenir les suites de pareilles innovations, qui ne pouvoient qu'être préjudiciables aux bonnes mœurs, les Rois & les Ephores avoient réprimandé publiquement Timothée, & avoient ordonné que sa lyre seroit réduite aux sept cordes anciennes, & qu'on en retrancheroit toutes les cordes nouvellement ajoutées, &c.

On trouve cette histoire dans Athénée, avec cette circonstance, que comme l'exécuteur se mettoit en devoir de couper ces nouvelles cordes, conformément au décret, Timothée ayant apperçu dans ce même endroit une petite statue d'Apollon, dont la lyre avoit autant de cordes que la sienne, il la montra aux juges, & fut renvoyé absous. Ce ne fut pas seulement à Sparte qu'éclata le mécontentement, par rapport à la nouvelle musique de Timothée. Les poëtes comiques, sur-tout Phérécrate, se déchaînerent contre lui

mais cela n'empêchoit pas que Timothée ne fût en très-grande réputation; & il paroît, par une épigramme grecque d'Alexandre, poëte Etolien, conservée dans les Saturnales de Macrobe, que les Ephésiens lui donnerent mille pieces d'or pour composer un poëme en l'honneur de Diane, lorsqu'ils firent la dédicace du temple de cette déesse. Timothée mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en Macédoine, deux ans avant la naissance d'Alexandre le Grand. Il s'ensuit de-là, que le Timothée dont il s'agit ici, n'est point le fameux joueur de flûte si chéri de ce prince.

II. TIMOTHÉE, musicien, étoit natif de Thebes, & vivoit du temps d'Alexandre le Grand. Jusqu'à présent, on l'a confondu avec Timothée dont nous avons parlé dans l'article précédent; & on n'en a fait qu'un seul & même poëte-musicien. Mais, comme l'on vient de voir, ils sont très-distincts, & l'on n'est tombé dans cette erreur, que faute d'avoir égard aux dates chronologiques, & aux lieux de leur naissance. Celui dont il s'agit ici, fut appellé aux noces d'Alexandre, célébrées avec la plus grande pompe pendant cinq jours, ainsi que les autres musiciens les plus fameux de ce temps-là. Timothée avoit l'art d'animer ce prince par le son de sa flûte, jusqu'à le faire courir aux armes. Il employoit le *nome Orthien*, air de flûte dont la modulation étoit élevée, & le rhythme plein de vivacité; ce qui le rendoit d'un grand usage dans la guerre pour encourager les combattants. Nous ne sçaurions assurer si c'est lui, ou Timothée le Milésien, qui a écrit dix-sept livres sur la Musique, & quelques autres Œuvres.

TINTORET, (*Jacques*) célebre peintre, né à Venise en 1512, mort en 1594, âgé de quatre-vingt-deux ans. Le vrai nom de ce peintre est Jacques Robusti. La profession de teinturier qu'exerçoit son pere, le fit nommer *Tintoret*. Il fut peu de temps disciple du grand Titien, qui, craignant d'être un jour surpassé par le Tintoret, trouva le moyen de le congédier de

son école. Sans perdre de vue le goût de Michel-Ange & les ouvrages du Titien, il copioit le modele, consultoit les statues antiques, étudioit l'anatomie sur les corps morts. Ses petites figures, de cire ou de terre, étoient habillées de linges mouillés, & éclairées à sa maniere : quelquefois il suspendoit ces figures en l'air, pour en examiner les raccourcis, disant toujours : *Il disegno dell Angelo, el colorito di Titiano.*

C'est le génie le plus fécond que nous ayons eu dans la peinture. Un grand morceau lui coûtoit moins de temps à exécuter, qu'à un autre pour l'inventer. Pendant que ses camarades faisoient des dessins pour un tableau destiné à la confrérie de S. Roch, il apporta le tableau tout fait ; &, sur quelques difficultés que firent les Confreres, il leur en fit présent, afin qu'il fût mis sur le champ en place. Les autres peintres étonnés rendirent justice à son ouvrage : ils le nommerent *Il furioso Tintoretto, in fulmine di Penello.* Les Confreres, dans la suite, lui assignerent une pension, & lui destinerent tous les ouvrages de leur école (*a*). Le Tintoret aimoit si fort son art, & son génie étoit si vif, qu'il proposoit souvent de peindre les grands ouvrages des couvents pour le débourfé des couleurs. On l'a vu quelquefois, pour s'occuper, aider gratuitement le Schiavone & les autres peintres. Un tableau qu'il exposa au public, proche le pont Rialto, fut trouvé si beau, que le Titien, qui en fut averti, le vint voir aussi-tôt, & ne put s'empêcher, malgré sa jalousie, de lui rendre justice.

Sitôt que le Tintoret eût donné des preuves de son habileté dans l'école de Saint-Marc, le Sénat l'employa dans la grande salle du Conseil ; & il peignit le Jugement universel dans celle du Scrutin. L'école de Saint-Roch, qu'il entreprit ensuite, & dont on a gravé plusieurs tableaux, le mit dans un tel crédit, que tous

(*a*) Ecole veut dire ici *confrérie :* celle-ci est le rendez-vous des amateurs & des étrangers. On y expose dans une petite place les nouvelles productions des peintres Vénitiens.

les peintres le prirent pour modele. Le duc de Mantoue, pendant son séjour à Venise, alloit souvent voir travailler le Tintoret : il lui fit représenter, en dix tableaux, les actions héroïques de François de Gonzague. Ce peintre les vint placer à Mantoue : le duc, par ses bienfaits, ne put le fixer ; il revint à Venise. Le Sénat aussi-tôt, à l'exclusion du Titien & de Joseph Salviati, lui donna à peindre, dans la salle du Scrutin, la fameuse Victoire remportée sur les Turcs en 1571. Cette nouvelle preuve de son heureuse facilité ne lui coûta qu'une année.

Quand Henri III, roi de Pologne, passa à Venise, Tintoret peignit le portrait de ce monarque. Il s'étoit mêlé avec les écuyers du Doge, dans le Bucentaure où étoit Henri III ; il dessina le portrait au pastel, le remit en grand, & le Roi lui promit de le laisser terminer d'après lui. Il excelloit dans cette partie de la peinture. Plus résolu & plus hardi dans ses ouvrages que Paul Véronnese, quoiqu'inférieur pour les graces & la richesse de la composition, il peignoit au premier coup. Sa couleur vierge étoit portée d'une hardiesse sans égale ; &, sans être retouchée, se conservoit très-fraîche. Un beau feu l'élevoit dans ses idées ; & sa pensée extraordinaire étoit toujours accompagnée d'un grand goût de couleur, avec des attitudes surprenantes pour l'effet. Une fougue, dont il n'étoit pas le maître, lui a fait peindre des tableaux médiocres ; & rien n'est plus inégal que ce peintre. On disoit à Venise qu'il avoit trois pinceaux, *Il penello d'oro, il penello d'argento, è l'altro di ferro*, qu'il employoit suivant son caprice. Dans les sujets de dévotion, les mouvements de ses figures étoient trop violents, & leurs attitudes contractées à l'excès, souvent contre la raison & la décence. Il ne faisoit pas comme le Baroche, qui demandoit à ses modeles, quand il les posoit dans des attitudes un peu forcées, s'ils ne s'y trouvoient pas gênés. Annibal Carrache écrit à ce sujet à son cousin Louis, qu'il avoit trouvé le Tintoret souvent égal au Titien, & aussi souvent au dessous de lui-même.

Comme il étoit pauvre, il cherchoit à vivre, & ses ouvrages, peu terminés, ne le disent que trop. Son grand feu a souvent rendu ses tableaux incorrects, ne se donnant pas la peine de les étudier. Ordinairement son pinceau est ferme, ses touches ingénieuses, son travail aisé, avec des carnations admirables. On rapporte que l'Arétin, si renommé par ses satyres, ayant mal parlé de Tintoret, celui-ci le fit venir chez lui, sous prétexte de faire son portrait. Quand ils se trouverent seuls enfermés dans une chambre, le peintre tira de dessous sa robe un pistolet. La vue de cette arme meurtriere effraya beaucoup l'auteur satyrique; mais bientôt le Tintoret, prenant un air gai, *Ne craignez pas*, lui dit-il, *je veux prendre seulement votre mesure;* ce qu'il fit. L'Arétin, comme on peut l'imaginer, fut dans la suite plus réservé à l'égard de l'artiste.

Tintoret n'étoit point intéressé, il travailloit pour contenter son goût. Extrêmement contemplatif, il se renfermoit dans l'endroit le plus retiré de sa maison: là, il examinoit les différents effets de la lumiere; &, par plusieurs modeles qu'il suspendoit souvent au plancher, il composoit ses tableaux. Personne, excepté ses disciples, n'étoit introduit pendant qu'il travailloit, & il ne faisoit voir ses tableaux que lorsqu'ils étoient finis. Son art ne le rendoit point capricieux: visité des sçavants, il avoit l'art d'en soutenir la conversation avec esprit; il sçavoit se délasser de la peinture par le plaisir qu'il prenoit à la musique. Des peintres Flamands lui montrerent un jour des têtes dessinées avec une grande patience. Tintoret leur demanda combien elles leur avoient coûté de temps; ils convinrent de quinze jours: alors il prit un pinceau trempé dans du noir, & fit en quatre coups une figure rehaussée de bleu, & leur dit: *Voici comme nous autres Vénitiens dessinons une figure.* Les Flamands resterent étonnés, & sentirent toute la force du reproche. Bélizaire Corenizio, peintre Grec, a été son éleve, & lui a fait honneur, par son beau génie, ainsi que Jacques Palme le jeune. Paul Francheschi, Flamand, & Martin de Vos, ont suivi

beaucoup sa maniere. Ils ont peint tous deux des paysages dans son école, ainsi que Jean Rhotenamer de Munich. On a gravé d'après ce grand maître. On voit plusieurs morceaux de sa main dans le Cabinet du Roi & au Palais-Royal. (*Extrait des Vies des plus fameux Peintres.*)

II. TINTORET, (*Dominique* ROBUSTI, dit) peintre, fils du précédent, mort à Venise en 1637, âgé de soixante-quinze ans. Il fut très-inférieur à son pere pour traiter l'histoire & les grands sujets; mais il a très-bien fait le portrait. Il devint paralytique à soixante-deux ans; &, malgré cela, il ne cessa point de travailler: il peignit de la main gauche.

III. TINTORET, (*Marie* ROBUSTI, dite) fille du célebre Tintoret, se fit une grande réputation dans la peinture, sur-tout dans le portrait. Sa touche est facile, & son coloris admirable: elle joignoit à ce talent celui d'être grande musicienne, & de jouer très-bien des instruments. Maximilien I, empereur; Philippe II, roi d'Espagne; l'archiduc Ferdinand, & d'autres princes, témoignerent le plus grand desir de l'attirer à leur cour; mais son pere ne put jamais consentir à se séparer d'elle, quelque fortune qu'on promît à sa fille. Il la maria à un jouaillier, nommé Mario Augusti. Elle mourut à l'âge de trente ans, en 1590.

TOCQUÉ, (*Louis*) peintre, né à Paris en 1696, de parents honnêtes, mais peu riches. Son pere étoit peintre de portrait, assez médiocre. Il avoit épousé une demoiselle Fiquet, famille dont le nom & les malheurs ont été assez connus dans le siecle dernier. Il en eut quatre enfants; deux garçons & deux filles. Louis Tocqué, le plus jeune, montra dès l'enfance d'heureuses dispositions pour le dessin, dont son pere lui donna les premiers éléments. Son peu de fortune lui faisant prendre lui-même le soin de leur éducation, & ne pouvant en charger d'autres, il les destina à la peinture. Ils resterent orphelins de pere & de

mere, lorsque Tocqué n'avoit encore que dix ans. Une sœur ainée de quinze ou vingt, sollicita les peintres, amis du défunt, pour faciliter à Tocqué les moyens de suivre à l'Académie les études qu'il avoit commencées sous les yeux de son pere ; car l'autre frere, se trouvant peu de dispositions, abandonna tout-à-fait cette carriere. Il donna en peu de temps les plus belles espérances ; &, chacun s'intéressant à ses progrès, Nattier le mit au nombre de ses éleves, & lui fit copier les plus belles choses dans le genre du portrait, d'après les grands peintres ; ce qui, joint aux grands principes qu'il reçut de son maître, dont la maniere étoit belle & large, contribua à lui former le bon goût qu'on retrouve dans ses ouvrages. Il fit des copies de Van-Dyck, de Rembrant, de Santerre, de Grimoud, de Rigaud & de Largilliere, dont les amateurs n'appercevoient point de différence avec les originaux.

Né avec une pente violente vers le plaisir, dans ces premiers moments d'un âge où les passions établissent leur empire, il négligea pour un temps ses études; &, pour satisfaire ses goûts, il consentit à se défaire de ses copies, qu'il devoit conserver comme ses modeles. On lui en offroit beaucoup d'argent : il fut tenté, & en reçut assez pour perdre encore quelques mois dans les plaisirs. Mais, heureusement pour lui, cet argent prit fin ; & il se trouva dans ce même temps chargé de réparer le manque de fortune de son frere & de ses sœurs, qui avoient dissipé le peu de bien qu'ils avoient eu en partage à la mort de leur pere. Dès ce moment, il regarda ses freres & ses sœurs comme ses enfants. Malgré sa jeunesse, il avoit de l'honneur, soutenu d'un peu de vanité. Il reprit le travail; & quoique ses plus grandes occupations ne fussent que des copies, il y acquit de la réputation, & vivoit avec quelque aisance.

L'habitude du travail, l'amour de la gloire, quelques petites épargnes, le firent penser à se faire un nom : il travailla d'après nature, mit à profit les bonnes études qu'il avoit faites, & parvint à mériter d'ê-

tre de l'Académie royale. Il a été un des meilleurs peintres de portraits de ſon temps. Son deſſin étoit d'un bon goût, ſans avoir un grand caractere ni une grande correction ; mais ſes enſembles étoient nobles & beaux. Sa couleur étoit pleine d'intelligence & d'harmonie, & ſes tableaux avoient de la force. Sa touche eſt agréable & ſpirituelle, quoiqu'elle manque d'une certaine fermeté. Il avoit une belle marche de lumiere. Ses draperies étoient diſpoſées avec grace & avec goût, & étoient aſſez rendues. Les dorures y étoient faites avec une intelligence qui ne laiſſoit rien à déſirer. Ses reſſemblances, ſans être frappantes & décidées, étoient cependant belles : il s'attachoit ſur-tout à ſaiſir les airs de tête, & les plaçoit avec nobleſſe & ſimplicité. Comme ſon deſſin n'étoit pas d'une grande correction, ſes portraits reſſemblent moins par la forme, que par un certain ſentiment de touche & de maſſe.

Il fut eſtimé par les plus habiles artiſtes de ſon temps, dont il faiſoit nombre ; il fut ſur-tout intimement lié avec Maſſé & Boucher. Il avoit l'extérieur de l'un, &, dans ſes plaiſirs, les goûts de l'autre. Il épouſa une fille de Nattier, ſon maître, dont la réputation n'a pas recu moins de luſtre d'avoir eu Tocqué pour éleve, que de ſes propres ouvrages. Il fut demandé en 1760 par l'Impératrice de Ruſſie, pour faire deux portraits : il en fut traité honorablement, & bien récompenſé. A ſon retour, il parcourut toutes les cours du Nord ; & par-tout on rendit à ſon mérite les honneurs & la juſtice qui lui étoient dûs, en le recevant des Academies établies dans preſque toutes les grandes villes de l'Europe pour le progrès des ſciences & des arts. Depuis ſon retour en France, il fit peu de portraits, & jouit tranquillement, & avec honneur, de ſa fortune & de ſa réputation, dans les plaiſirs d'une ſociété honnête & bien choiſie d'amis qu'il avoit conſervés depuis long-temps ; ce qui doit donner la véritable idée de ſon caractere. Il mourut en 1772. Il a laiſſé une fille mariée à M. Martineau, laquelle a bien voulu

voulu nous communiquer un manuſcrit de madame ſa mere, dont nous avons tiré les principales circonſtances rapportées dans cet article.

TORELLI, (*Jacques*) architecte, né à Fano en 1608, mort en 1678. Cet artiſte, qui étoit fils de Pandolphe Torelli, noble de la ville de Fano, & chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, eut un talent particulier pour les décorations de théâtre. Il inventa dans ſa patrie pluſieurs machines pour l'opéra. Elles furent ſi applaudies pour leur nouveauté & pour leur mérite, qu'il crut pouvoir aller à Veniſe ſur ſa réputation. Jacques Torelli compoſa de nouvelles machines dans cette ville, avec des décorations magnifiques, qui furent gravées dans la ſuite. Ce fut pour le théâtre des ſaints Jean & Paul, à Veniſe, qu'il inventa cette belle machine par le moyen de laquelle on peut changer toute la ſcene dans un inſtant, à l'aide d'un levier, d'un treuil & d'un contre-poids. Cette invention a été adoptée, depuis cette époque, dans tous les théâtres bien montés. La baſſe jalouſie de ſes rivaux fut ſi grande, que des hommes maſqués l'attaquerent la nuit pour l'aſſaſſiner. Il ſe défendit avec la plus grande bravoure, & en fut quitte pour avoir quelques doigts coupés. Il continua à ſe ſervir de ſa main mutilée, & peignit avec la plus grande élégance, malgré cet accident: il abandonna pour lors l'Italie, & s'établit en France. Les machines ſingulieres qu'il y fit connoître, & les feux d'artifices qu'il y donna, lui mériterent les ſuffrages de la cour & de la ville. Louis XIV le retint à ſon ſervice, en qualité d'architecte & de machiniſte. Il donna les plans du beau théâtre des machines, qui eſt aux Thuileries. C'eſt dans les différentes repréſentations qu'on y fit des meilleurs opéra françois, que Torelli montra des effets & des changements ſi ſinguliers, que le public le nomma *le grand Sorcier;* tant on étoit perſuadé que ce qu'il faiſoit exécuter tous les jours n'étoit pas dans la nature! Torelli publia la deſcription de toutes ſes

machines, & des décorations de théâtre qu'il avoit inventées, & l'enrichit de belles figures en tailles douces. Le fameux Pierre Corneille fait l'éloge des grands talents de cet architecte, en parlant des décorations qu'il fit exécuter pour la représentation de son *Andromede.*

Notre artiste épousa, dans son séjour en France, mademoiselle de Suez, qui étoit d'une famille noble de Paris, & n'en eut point d'enfants. Il fit une fortune considérable, avec laquelle il retourna dans sa patrie en 1662, après avoir pris congé de Louis XIV. Arrivé à Fano, il y bâtit, avec cinq gentilshommes de cette ville, le théâtre de la Fortune, qui est célebre en Europe par sa grandeur, par sa beauté, & par la singularité de son architecture. Lorsque le théâtre de Vienne fut brûlé, l'empereur Léopold voulut qu'on le rebâtît sur le modele de celui de Fano. Indépendamment de ce monument profane, que Torelli érigea dans sa patrie, il voulut en laisser un de sa piété; il fit construire à ses dépens un édifice portatif, très-décoré, avec lequel on représenta dans Fano la translation de la maison de Lorette. Torelli laissa un fonds considérable pour que l'on fit tous les ans la même procession avec autant de pompe. Il mourut plein de gloire, lorsque le roi de France le pressoit vivement de retourner à sa cour, pour y bâtir un théâtre à Versailles, & plusieurs autres édifices. Jacques Torelli fut enterré dans l'église de Saint-Pierre *in Valle*, qui appartient aux Philippins de Fano. On érige, tous les ans au premier d'Octobre, un magnifique catafalque, composé & peint de sa propre main. Cet artiste défendit même par son testament de détruire ce monument funebre; il voulut qu'on s'en servît pour son anniversaire, & qu'on n'épargnât point les lumieres; tant il est vrai que la vanité est l'élément de l'homme! (*Vies des Architectes.*)

TORRENTIUS, (*Jean*) peintre, né à Amsterdam en 1589. Les mœurs de cet artiste étoient extrême-

ment dépravées, & son pinceau fut très-libertin. Ses talents ajoutoient beaucoup à ces sujets lascifs, qu'il mettoit dans un plus grand jour, & auxquels il donnoit une force d'expression singuliere. Ses tableaux enchérirent beaucoup sur ceux d'Arétin & de Pétrone: les libertins avoient horreur de ses compositions. Il fit des assemblées d'imples comme lui, ou de ceux qu'il avoit corrompus: il y enseignoit tous les crimes, & y soutenoit que Jesus-Christ n'étoit point exempt du péché originel; qu'il ne falloit faire aucun cas des Loix divines & humaines; que les hommes & les femmes étoient nés pour vivre en commun. Averti que les magistrats indignés cherchoient le chef de ces assemblées, il n'en fit que rire, prétendant en être quitte pour nier tout. Il fut enfin arrêté, & condamné par la justice de Harlem à subir la question. Les tourments ne firent sur lui aucun effet; il nla toujours. Il fut condamné à vingt ans de prison; mais, à la sollicitation des grands, & particuliérement de l'ambassadeur d'Angleterre, il eut la liberté de passer à Londres, où son habileté lui eût acquis beaucoup d'estime, si ses mauvaises mœurs ne lui eussent attiré le mépris de toute la nation. Torrentius retourna à Amsterdam, & y demeura caché jusqu'à sa mort, qui arriva en 1640, âgé de cinquante-un an. Ses ouvrages furent recherchés; & ceux que l'on put découvrir, brûlés par la main du bourreau.

TORRICELLI, (*Évangéliste*) célebre mathématicien & physicien, né à Faenza en 1608, mort à Florence en 1647, à trente-neuf ans. Le P. Benoît Castelli, abbé de Mont-Cassin, qui avoit été son maître de mathématiques à Rome, le fit connoître à Galilée, qui, après avoir lu le *Traité du Mouvement* du jeune Torricelli, le fit venir à Florence. Bientôt après, Galilée étant mort en 1642, Torricelli lui succéda dans la chaire de professeur en mathématiques. C'est à lui qu'on est redevable de la perfection où il porta les lunettes d'approche. Il fut le premier à faire des microscopes

avec de petites boules de verre travaillées à la lampe; & il inventa les expériences de vif-argent, avec le tuyau de verre, dont on se sert pour les faire, & qui porte son nom. Sa mort prématurée arrêta bien d'autres découvertes, auxquelles on s'attendoit de la part de ce grand homme.

TORRIGIANO TORRIGIANI, sculpteur, né à Florence, mort à Séville en 1522. Après avoir appris les premiers éléments de la sculpture dans sa patrie, il se rendit à Rome, où il fit différents ouvrages, qui établirent sa réputation. Le roi d'Angleterre, qui avoit entendu parler de ses talents, l'appella à sa cour, où cet artiste fit, en concurrence de quelques autres grands sculpteurs, des ouvrages en marbre, en bronze & en bois, qui mériterent la préférence. Arrivé en Espagne, il embellit plusieurs villes de ce royaume, & sur-tout celle de Grenade, où l'on voit, dans la chapelle royale, la figure de la Charité, & un *Ecce Homo*, qui passent pour des chefs-d'œuvre. On prétend que le S. Jérôme & le S. Léon, qu'on trouve dans le monastere des Hyéronimites de Séville, les surpassent encore. Cet artiste avoit fait, par ordre d'un grand seigneur d'Espagne, une statue de la Vierge, pour laquelle il n'avoit épargné ni temps ni soins; il se flattoit d'en retirer au moins un prix raisonnable: quel fut son étonnement, lorsqu'on lui en offrit seulement trente ducats! Outré de colere, il mit cette statue en pieces. L'inquisition en fut instruite; on le traîna en prison, & on lui fit son procès comme à un sacrilege: en conséquence, il fut condamné à mort. Mais, par une espece de faveur, on ne voulut pas rendre son supplice public, & on le laissa mourir de faim dans sa prison.

TORTÉBAT, (*François*) peintre & graveur du dernier siecle, étoit gendre de Vouet. Il peignit très-bien le portrait. Ses gravures à l'eau forte sont assez estimées. On distingue les figures anatomiques de Jean de Calcar, d'après les planches en bois qui se trou-

vent dans le *Traité d'Anatomie* de Vésale, & S. Louis enlevé au ciel par des Anges, d'après Vouet.

TOURNES, (*Jean* DE) imprimeur de Lyon, contemporain des Griphes, à qui il peut être comparé. Il se distingua par la beauté & la netteté de ses caracracteres, par l'exactitude & la correction, & par le bon choix & le grand nombre de livres qu'il publia. Sa devise étoit deux viperes entrelacées, avec ces mots: *Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris.* Il avoit chez lui plusieurs sçavants correcteurs étrangers. Jean de Tournes, son fils, ne l'égala pas dans l'imprimerie, mais il le surpassa du côté des connoissances & de l'érudition. Il a donné quelques bonnes traductions, & des vies latines de plusieurs illustres philosophes, dont il fut auteur, éditeur & imprimeur. On lui attribue des Notes sur Pétrone. Il quitta Lyon, sa patrie, pour se retirer à Geneve, sur la fin du seizieme siecle. Son fils, nommé aussi Jean, comme son pere & son aïeul, n'imita ni l'un ni l'autre. Il eut deux fils, Jean-Antoine & Samuel, qui continuerent la même profession. Le premier mourut dans le célibat; le second eut deux fils, Gabriel & Samuel. Ils augmenterent considérablement le commerce de leur pere. La vente d'un fonds de librairie, le plus considérable de Lyon, donna occasion à Jean-Jacques, & Jacques de Tournes, fils de Gabriel, d'y retourner: ils en acheterent la partie latine destinée au commerce d'Espagne, d'Italie, des Indes, & de tous les pays étrangers. Pour se fixer de nouveau à Lyon, & y établir la réputation de leurs ancêtres, ils obtinrent, en 1727, la permission d'y négocier, dont ils avoient besoin comme Protestants. En 1749, ils en ont obtenu la continuation pour leurs fils ainés. En cette même année, Jean-Christian Wolf, célebre professeur à Hambourg, publia deux volumes in-8° sur les Monuments de l'Imprimerie, & les dédia aux de Tournes, établis à Lyon & à Geneve, comme à la plus ancienne famille de l'imprimerie, & aussi connue par ses vertus que par ses talents.

TOURNIERES, (*Robert*) peintre, né à Caen en 1676, mort dans la même ville en 1752, âgé de soixante-douze ans environ. Cet artiste a beaucoup approché du goût de peinture de Schalken. Il vint jeune à Paris, & se mit sous la conduite de Bon Boullongne. Il se maria dans la suite, & épousa une veuve, dont le commerce & l'aisance le tirerent d'inquiétude. Tranquille sur ses besoins, il ne songea qu'à se perfectionner dans sa profession. Le fils de cette veuve étoit François Lemoine, dont l'habileté a fait tant de bruit dans la suite. Ce fut à lui que Tournieres donna les premiers éléments de la peinture; mais son humeur austere ne convenant point au jeune éleve, il passa sous la discipline de Louis Galoche. Tournieres s'attacha au portrait, & le fit bien. On le reçut à l'Académie, en 1703, en qualité de peintre de portraits, talent qu'il avoit préféré à celui de l'histoire qu'il traitoit aussi. Ses tableaux de réception sont les portraits de Monier & de Michel Corneille, professeurs.

Du temps de Louis XIV, M. le duc d'Orléans, qui avoit entendu parler de l'habileté de Tournieres, vint chez lui avec madame d'Argenton, dont il fit le portrait. Ce prince, dans la conversation, dit au peintre: *Je m'amuse aussi à peindre quelquefois; mais je ne suis pas si habile que vous.* Le portrait réussit à merveille: la ressemblance égaloit le coloris, & l'harmonie du tout ensemble y étoit des mieux observée. Cet artiste fut reçu dans la suite, en 1716, peintre d'histoire, en présentant à l'Académie un petit tableau très-fini dans le goût de Schalken: c'étoit l'origine de la peinture. Jouvenet, accoutumé aux grands tableaux, dit, en sortant de cette réception: *Il n'est guere difficile d'être admis peintre d'histoire, puisqu'en voilà un de reçu pour un bout de chandelle*, faisant allusion à la lampe qu'on voit dans le tableau, & que tient la jeune Dibutade, qui marquoit sur le mur l'ombre de son amant: du reste, le tableau étoit parfait pour la couleur & le beau fini.

Animé par l'heureux succès de ces petits tableaux, Tournieres abandonna les grands, & s'attacha uni-

quement à peindre en petit des portraits historiés, ou des sujets de caprice dans le goût de Schalken ou de Gérard Dow. Son but étoit d'imiter leur beau ton de couleur, leurs reflets séduisans, & ce précieux fini qu'on ne peut trop estimer. Ses portraits en grand doivent le céder, pour la perfection, aux petits morceaux. Il disoit, *que le talent d'un peintre n'est pas de faire connoître aux autres qu'il a de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont.* Un jour que ce peintre montroit plusieurs de ses ouvrages à feu M. le Régent; comme il avoit coutume de les louer beaucoup, quand il fut sorti, le prince dit à ses courtisans : *J'aime à voir les tableaux de Tournieres; il épargne la peine de les louer.*

Il arriva une aventure des plus singulieres à ce peintre. Un homme amoureux d'une jeune personne qu'il avoit enlevée en province, & qu'il tenoit cachée dans un des fauxbourgs de Paris, lui proposa de faire le portrait de cette personne, & que, s'il vouloit certaines conditions qu'il lui proposeroit, il lui donneroit cent louis d'avance. Tournieres, content du prix, promit tout ce qui seroit possible. L'homme le mena dans un fiacre, les yeux bandés; &, après deux heures de circuit, pour le dépayser, le fit descendre dans une maison fort écartée, & le conduisit dans une chambre éclairée seulement d'une lampe. On lui ôta son bandeau; &, un quart d'heure après, il apperçut, par un trou fait exprès à la tapisserie, une tête qui sortit, & qui lui parut d'une extrême beauté. La coëffure & le cou étoient cachés exprès : deux bougies, posées sur des guéridons, furent allumées par l'amoureux. Le peintre alors sortit sa boîte aux couleurs : il n'eut garde de faire voir des pistolets des mieux chargés, dont il s'étoit muni en cas de besoin. Le portrait fut fini en trois heures de temps. La vraie tête ne parla point; & on ramena ensuite le peintre avec la même cérémonie. L'amoureux étoit convenu de garder le portrait, que le peintre viendroit [illegible] que quelqu'un ne reconnût sa maîtresse [illegible]

Tournieres fut nommé professeur, & s'acquittoit très-bien de cet emploi ; mais, sur une contestation qu'il eut dans un assemblée de l'Académie, il se retira parmi les anciens professeurs, & ne revint plus dans les assemblées. Lorsqu'il devint vieux, n'ayant point d'enfants, & étant séparé de sa seconde femme, il ne travailla plus ; & il se retira à Caen, lieu de sa naissance, où, deux ans après, il mourut d'une maniere très-édifiante. Ses ouvrages, étant la plupart des portraits, sont répandus de tous côtés. On ne connoît que deux morceaux gravés d'après lui ; l'un est le portrait de M. de la Roque, où est celui du peintre, gravé par Sarrabat ; l'autre est le portrait de M. de Maupertuis, célebre mathématicien, gravé par Daullé. (*Extrait des Vies des plus fameux Peintres.*)

TRECHSEL, (*Melchior* & *Gaspard*) freres, imprimeurs de Lyon, dans le seizieme siecle. Ils avoient pour devise un sphinx à trois têtes, sur un piédestal au bas duquel il y avoit de chaque côté deux serpents & deux globes, dont l'un avoit des ailes, & l'autre portoit une croix, tous deux liés au piédestal par de petites chaînes. On lisoit autour ces paroles : *Usus me genuit ;* sentence qui, au rapport de Platon, se voyoit sur le temple de Diane, à Ephese. Le sphinx, chez les Egyptiens, signifioit les secrets de la religion ; les serpents, comme consacrés à Esculape, sont un symbole de la santé, &, outre cela, de la religion des lieux, selon ce vers de Perse : *Pinge duos angues, sacer est locus.* Ils avoient pour correcteur Michel Servet, qui se déguisoit sous le nom de Villeneuve. Cet homme, si fameux par ses impiétés & par ses malheurs, travailla pour Trechsel à l'édition de la bible de Pagninus. Comme il n'avoit rien à craindre à l'abri du nom qui le cachoit, il glissa dans cette édition des choses impies, ainsi que le rapporte Calvin lui-même dans sa Défense latine de la Foi orthodoxe contre Servet. » Servet ayant pris, dit-il, des arrangements avec » les imprimeurs pour corriger les Livres saints, il a

» sçu tirer d'eux jusqu'à cinq cents livres, monnoie de » France ; &, pour éviter les reproches de les avoir » volés, il a rempli toute cette édition de notes inutiles » & de folles impiétés. » Les freres Trechsel ont imprimé plusieurs livres, &, entr'autres, les *Œuvres de Louis Vivès.*

TREMOLLIERE, (*Pierre-Charles*). peintre, né à Cholet en Poitou en 1703, mort à Paris en 1739, âgé de trente-six ans. On le mit sous la conduite de Jean-Baptiste Vanloo. Sa capacité, dit M. d'Argenville, lui fit remporter plusieurs prix à l'Académie, & il fut nommé pensionnaire du Roi pour aller à Rome. Il partit pour l'Italie âgé d'environ vingt-quatre ans, & y resta six années. Revenu à Paris en 1734, il fut reçu trois ans après à l'Académie, & donna, pour son tableau de réception, le naufrage d'Ulysse abordant dans l'isle de Calypso : on le fit Professeur-adjoint la même année.

Le goût de Tremolliere étoit grand & élevé ; une composition élégante, un génie facile, un dessin correct, ne l'abandonnoient jamais. Son coloris, en revenant d'Italie, étoit fort vigoureux ; mais, sa mauvaise santé ne lui permettant pas de faire des études assez suivies, son coloris s'est affoibli de jour en jour. L'ordonnance de ses tableaux, le tour de ses figures, des pensées fines accompagnées de beaucoup de graces, lui donneront toujours un rang distingué parmi les habiles peintres. Tremolliere fut chargé en 1738, un an avant sa mort, de peindre des sujets de tapisserie pour le Roi : c'étoient les quatre Ages du monde. Il ne put commencer que l'Age d'Or, qu'il a laissé imparfait. On voit de ses ouvrages aux Chartreux & à l'hôtel de Soubise. Des sept Œuvres de Miséricorde qu'il a dessinés, il y a deux morceaux gravés de sa main à l'eau forte. On a peu gravé d'après lui.

TRENTE, (*Antoine* DE) peintre & graveur. Il fut disciple du Parmesan, sous lequel il fit des progrès qui donnoient de lui les plus grandes espérances dans

la peinture ; mais son maître, lui connoissant des dispositions égales pour la gravure en bois, tourna presqu'uniquement ses talents vers ce genre. On voit de lui de bonnes estampes imprimées en clair-obscur, d'après le Parmesan & autres maîtres.

TREVISANI *ou* LE TREVISAN, (*François*) peintre, né à Trévise en 1656. Il se mit, à Venise, sous la discipline d'Antoine Zanchi. Quand il se crut assez habile pour n'avoir plus besoin de maître, il se rendit à Rome, où il se fixa, & où il fut très-occupé. Il peignit en petit avec esprit, & en grand avec force & d'un bon ton de couleur. Parmi ses ouvrages on remarque la figure du prophete Baruch, dans l'église de S. Jean de Latran, qu'il fit par ordre du Pape.

TREZZO, (*Jacques*) graveur en pierres fines, Milanois, avoit le talent de graver des portraits, & de les rendre extrêmement ressemblants ; mais ce n'étoit pas le seul genre dans lequel il excellât. Appellé en Espagne par Philippe II, il fut chargé de l'exécution d'un ouvrage qui demandoit un artiste consommé. Ce prince, voulant faire de l'Escurial une des merveilles du monde, avoit résolu de placer sur le maître-autel de l'église de ce monastere, un magnifique tabernacle. Colonnes, bases, chapiteaux, entablement, tous les membres d'architecture qui entroient dans sa composition, devoient être d'agathe, de jaspe & d'autres pierres fines ; & ce qui a paru digne de remarque à ceux qui en ont fait la description, l'Espagne seule avoit fourni tous ces précieux matériaux. Trezzo patient, adroit & intelligent, vint à bout d'achever cet ouvrage immense dans l'espace de sept années, & il s'acquit tant de gloire, que son nom fut rangé sur la même ligne que celui du Roi, dans l'inscription latine, gravée sur le socle du tabernacle.

TRIAL, (*Jean-Claude*) directeur de l'académie royale de Musique, né à Avignon en 1734. Il fut d'abord directeur du Concert & de l'Opéra qui subsistoient alors à Montpellier. Etant venu à Paris, on le

mit à la tête de l'orchestre de l'Opéra-Comique, où il donna des preuves de la fécondité de ses talents. Il passa ensuite à la musique de son altesse sérénissime monseigneur le prince de Conti, dont il fut nommé directeur. Cet encouragement si flatteur pour lui, en le mettant à portée d'être connu personnellement de ce prince, ne tarda pas à lui procurer des distinctions plus flatteuses encore. Ce ne fut plus à l'artiste célebre, mais à l'homme estimable que M. le prince de Conti accorda bientôt les témoignages les plus honorables de sa confiance & de ses bontés. Lorsqu'il apprit la mort de Trial, il ne dédaigna pas de dire *qu'il venoit de perdre un ami*. Ce fut à la protection du même prince que Trial dut une des places de directeur de l'académie royale de Musique : emploi dont il s'acquitta avec un applaudissement général Il mourut à Paris le 23 Juin 1771, âgé de trente-sept ans.

Indépendamment de plusieurs ouvrages qu'il a travaillés pour M. le prince de Conti seul, & qui lui sont restés, Trial est auteur de la musique d'*Esope à Cythere*, de la *Chercheuse d'Esprit*, opéra-comiques; des *Quatuor* de M. le prince de Conti; des divertissements de *la Provençale*, & de plusieurs autres dans différents opéra; de quelques Cantates; d'une foule d'ariettes charmantes; du prologue & des deux premiers actes de l'opéra de *Sylvie;* de l'acte de *Théonis*, avec M. le Berton; de l'acte de *Flore*, seul. Il a fait aussi deux actes & demi dans l'opéra projetté de *Linus;* & ces morceaux faisoient desirer aux connoisseurs la suite de cet ouvrage.

TROUVAIN, (*Antoine*) graveur. Cet artiste s'est distingué par la pureté & la douceur de son burin; il a fait plusieurs portraits que le célebre Nanteuil n'auroit pas désavoués. On y trouve souvent l'élégance & l'harmonie du style des plus grands maîtres; mais il négligeoit ordinairement les draperies. Trouvain fut reçu de l'Académie en 1707, & mourut à Paris un an après, âgé de cinquante-deux ans.

Parmi les sujets d'histoire que Trouvain a gravés, on remarque particuliérement le mariage de Marie de Médicis, & la majorité de Louis XIII: ces estampes font partie du Recueil de la galerie du Luxembourg, peinte par Rubens; l'Annonciation de la Vierge, d'après Carle Maratte; Sylene ivre, enchaîné par les bergers Chromis & Mnasylus, d'après Antoine Coypel; & plusieurs sujets gravés d'après le Poussin.

I. TROY, (*François* DE) peintre, né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Son pere, Nicolas de Troy, peintre de l'hôtel de ville de Toulouse, l'éleva dans son art, ainsi que son frere ainé, qui s'établit dans cette ville, & y acquit de la réputation. François vint à Paris dès l'âge de vingt-quatre ans: il travailla sous Nicolas Loir; & en épousant, dans la suite, la fille de Cotette, peintre de l'Académie, il devint, par sa femme, beau-frere de son maître. François de Troy s'étoit appliqué aux sujets historiques; il s'attacha ensuite à l'utile talent du portrait, en se plaçant chez le fameux Claude Lefevre, qui excelloit en ce genre. Le petit nombre d'habiles gens qui peignoient le portrait à Paris, le détermina à suivre cette carriere après la mort de ce maître. Il peignit le portrait en petit d'un ton de couleur excellent, & d'un très-beau fini. En abandonnant ainsi les sujets d'histoire, malgré le penchant qui l'y portoit, il négligea entiérement les occasions d'aller en Italie; il fut reçu néanmoins, en 1674, à l'Académie en qualité de peintre d'histoire: son tableau de réception représente Mercure qui coupe la tête d'Argus; morceau fort estimé. On le nomma dans la suite professeur-adjoint à recteur, & enfin directeur.

L'expression, dit M. d'Argenville, la correction, le choix des belles formes, beaucoup de noblesse, un grand fini, la beauté, la force & l'harmonie du coloris, se trouvent rassemblés dans les ouvrages de François de Troy, Ses tableaux se soutiennent dans les cabinets auprès de ceux des plus grands maîtres

des écoles de Lombardie & de Flandres. Il possédoit la science des convenances, sans le fracas des draperies, qui, attirant trop les yeux, les détournent de l'objet principal. Il excelloit sur tout à peindre les femmes ; aussi aimoient-elles à exercer son pinceau : un intérêt personnel les y invitoit ; elles sçavoient que de Troy avoit le talent de les rendre belles, quoiqu'elles ne le fussent pas. En les peignant en divinités payennes, il leur donnoit des caracteres poétiques ; & son pinceau flatteur, sans altérer leurs traits, leur prêtoit de nouvelles graces. Louis XIV le chargea de faire des tableaux pour les tapisseries de son histoire : il fit encore, pour madame de Montespan, des patrons en petit, qui représentoient les différentes occupations héroïques de ce Monarque dans sa jeunesse ; & cette dame les fit exécuter en tapisseries & en grand sur de la moire. On envoya ensuite ce peintre en Baviere, pour peindre madame la Dauphine, dont il fit un très-beau portrait qu'il apporta en France.

On voit de ce maître, à l'hôtel de ville de Paris & dans l'église de Sainte-Genevieve, de grands sujets, traités historiquement, qu'on peut regarder comme de vrais tableaux d'histoire. Celui de la famille & de la cour de feu M. le duc du Maine est tout-à-fait allégorique : c'est le repas que Didon donne à Enée, pendant lequel ce héros fait le récit de ses aventures ; toutes les têtes, au nombre de plus de cinquante, sont des portraits maniés par un pinceau moëlleux, fort & suave : la convenance qu'exigeoit le rang des personnes de la cour, leur caractere, tout y est observé. Il réunissoit en sa personne (sans avoir été en Italie) l'exactitude & la correction de l'école Romaine ; son grand goût de couleur sentoit la Lombardie, & son beau fini tenoit de la Flandre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ses derniers ouvrages l'emportent sur les autres : tel est le tableau de la Maîtresse d'école, qu'il fit peu de temps avant sa mort. Ce tableau, peint dans le goût flamand, représente une femme vêtue de noir, au milieu d'une troupe d'écolieres fort

series du Roi. Quand on vit ces morceaux en France, on trouva les ordonnances magnifiques, sur-tout le triomphe de Mardochée : le ton de couleur parut admirable. Cette justice lui fut même rendue par les Italiens, qui, pour reconnoître son mérite, le nommerent, en 1743, prince de l'académie de Saint-Luc; charge dans laquelle il fut continué une année de plus que ne portent les statuts. Jamais peut-être directeur de l'académie de Rome ne fut autant chéri par les éleves que de Troy; il vivoit avec eux, comme leur camarade; en examinant leurs ouvrages, il avoit toujours des choses agréables à leur dire. La mort de sa femme, celle de ses enfants, & quelque mécontentement qu'il reçut de la cour de France, lui causerent des chagrins qui, joints à son âge avancé, ne lui permirent plus d'exécuter d'aussi bons ouvrages que par le passé : on s'apperçut de son changement de style, d'abord dans l'histoire de Jason, dont les sept sujets n'eurent pas le même succès que ceux d'Esther, & plus particuliérement dans les tableaux de chevalet, qui furent exposés au sallon du Louvre en 1750.

Les ouvrages de de Troy fils sont répandus dans tous les cabinets. Comme son génie le portoit aux sujets galants, il a fait peu de tableaux d'autel. On doit le regarder comme un des bons peintres de l'école Françoise. En général, ses ouvrages se font admirer par un grand goût de dessin, un beau fini, un coloris suave & piquant, une belle ordonnance, des pensées nobles & heureusement exprimées, & surtout par beaucoup de sentiments. On a gravé d'après lui.

TRUCHET, (*Jean*) célebre méchanicien de l'académie royale des Sciences, né à Lyon en 1657, mort à Paris en 1729. Dès l'âge de dix-sept ans il entra dans l'ordre des Carmes, & prit le nom de *Sébastien*, qui est celui sous lequel il est le plus connu. Son goût pour les machines se développa d'abord

à Lyon, à la vue du fameux cabinet de M. Serviere, gentilhomme d'une ancienne maison, qui, après avoir long-temps servi, s'étoit retiré couvert de blessures, & avoit employé son loisir à imaginer & à exécuter lui-même un grand nombre d'ouvrages de tour, différentes horloges, des modeles de machines propres pour la guerre ou pour les arts. Il n'y avoit rien en France de si célebre que ce cabinet, qui étoit l'objet de la curiosité de tous les étrangers. Ce fut là que le Pere Sébastien s'apperçut de son génie pour la méchanique. Ses supérieurs l'envoyerent à Paris, au college des Carmes de la place Maubert, pour y faire ses études de philosophie & de théologie. Il n'y eut guere que la physique qui fut de son goût, parce qu'elle avoit quelque rapport aux machines.

Charles II, roi d'Angleterre, avoit envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premieres qu'on ait vues en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un ressort secret. Les montres se dérangerent, & furent remises entre les mains de Martineau, horloger du Roi, qui ne put les raccomoder, faute de sçavoir les ouvrir. Il dit à M. Colbert, & c'est un trait de courage digne d'être remarqué, qu'il ne connoissoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir les montres; que s'il n'y réussissoit pas, il falloit se résoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert consentit qu'il les donnât au pere Sébastien, qui les ouvrit assez promptement, & de plus les raccommoda sans sçavoir qu'elles étoient au Roi, ni combien étoit important, par ces circonstances, l'ouvrage dont on l'avoit chargé. Quelque temps après, il vint, de la part de M. Colbert, un ordre au pere Sébastien de le venir trouver à sept heures du matin, un jour marqué: nulle explication sur le motif de cet ordre, & ce silence pouvoit causer quelque terreur. Le pere Sébastien ne manqua pas l'heure; il se présente interdit & tremblant. Le ministre, accompagné de deux membres de l'académie des Sciences, dont un étoit M.

M. Mariotte, le loua ſur les montres, & lui apprit pour qui il avoit travaillé ; il l'exhorta à ſuivre ſon grand talent pour les méchaniques, & ſur-tout à étudier l'hydraulique, qui devenoit néceſſaire à la magnificence du Roi ; il lui recommanda de travailler ſous les yeux de ces deux académiciens qui devoient le diriger ; & pour l'animer davantage, & parler plus dignement en miniſtre, il lui donna ſix cents livres de penſion, dont la premiere année lui fut payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans.

Selon l'ordre que le pere Sébaſtien avoit reçu d'abord de M. Colbert de s'attacher à l'hydraulique, il s'inſtruiſit à fond de la conſtruction des pompes, & de la conduite des eaux. Il a eu part à quelques aqueducs de Verſailles ; & il ne s'eſt guere fait ou projetté en France, pendant ſa vie, de grands canaux de communication de rivieres, ſur leſquels on n'ait au moins pris ſes conſeils. Le P. Sébaſtien a travaillé à un grand nombre de modeles pour différentes manufactures, par exemple, pour les proportions des filieres des tireurs d'or de Lyon, pour le blanchiſſage des toiles à Senlis, pour les machines des monnoies de France, travaux peu brillants, & qui laiſſent périr en peu de temps le nom des inventeurs, mais, par cet endroit-là même, réſervés aux bons citoyens.

Sur la réputation du P. Sébaſtien, M. Gunterfield, gentilhomme Suédois, vint à Paris lui redemander, pour ainſi dire, ſes deux mains qu'un coup de canon lui avoit emportées ; il ne lui reſtoit que deux moignons au deſſus du coude. Il s'agiſſoit de faire deux mains artificielles, qui ne devoient avoir pour principe de leur mouvement que celui de ces moignons, diſtribué par des fils à des doigts flexibles. On aſſure que l'officier Suédois fut renvoyé au P. Sébaſtien par les plus habiles Anglois, peu accoutumés cependant à reconnoître aucune ſupériorité dans notre nation. Une entrepriſe ſi difficile, & dont le ſuccès ne pouvoit être qu'une eſpece de miracle, n'effraya pas tout-à-fait le P. Sébaſtien. Mais on eut alors beſoin de lui pour le

canal d'Orléans, & ce contre-temps interrompit le travail qu'il avoit commencé. En partant, il remit le tout entre les mains d'un méchanicien, qu'il connoiſſoit propre à ſuivre ou à rectifier ſes vues. Celui-ci mit la main artificielle en état de ſe porter au chapeau de l'officier Suédois, de l'ôter de deſſus ſa tête, & de l'y remettre. Mais cet étranger n'ayant pu prolonger ſon ſéjour à Paris, il ſe réſolut à une privation dont il avoit pris peu à peu l'habitude.

Le duc de Lorraine, étant à Paris *incognito*, fit l'honneur au P. Sébaſtien de l'aller trouver dans ſon couvent; & il vit avec plaiſir le cabinet curieux qu'il s'étoit fait. Dès qu'il fut de retour dans ſes Etats, où il vouloit entreprendre différents ouvrages, il le demanda à M. le duc d'Orléans, régent du royaume, qui accorda avec joie au prince ſon beau-frere un homme qu'il aimoit, & dont il étoit bien aiſe d'étendre la gloire. Son voyage en Lorraine, la réception & l'accueil qu'on lui fit, renouvellerent preſque ce que l'hiſtoire Grecque raconte de quelques poëtes ou philoſophes célebres, qui allerent dans les cours. Le feu czar Pierre le Grand honora auſſi le P. Sébaſtien d'une viſite qui dura trois heures. Ce monarque, créateur d'un peuple nouveau, ne pouvoit ſe raſſaſier de voir dans le cabinet de cet habile homme tant de modeles de machines, ou inventées ou perfectionnées par lui, tant d'ouvrages, dont ceux qui n'étoient pas recommandables par une grande utilité, l'étoient au moins par une extrême induſtrie. Après la longue explication que ce prince donna à cette eſpece d'étude, il voulut boire, & ordonna au P. Sébaſtien, qui s'en défendit le plus qu'il put, de boire après lui dans le même verre où il verſa lui-même le vin.

Ceux d'entre les ſeigneurs François qui ont eu du goût & de l'intelligence pour les méchaniques, ont voulu être en liaiſon particuliere avec un homme qui les poſſédoit ſi bien. Il imagina pour M. le duc de Noailles, lorſqu'il faiſoit la guerre en Catalogne, de nouveaux canons, qui ſe portoient plus aiſément ſur

les montagnes, & se chargeoient avec moins de poudre. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager; de sorte que, du jour au lendemain, Marly changeoit de face, & étoit orné de longues allées arrivées de la veille. Ses tableaux mouvants ont été encore un des ornements de Marly. Il les fit sur ce qu'on en avoit exposé de cette espece au public, & que le Roi lui demanda s'il en feroit bien de pareils. Il s'y engagea, & enchérit beaucoup sur cette merveille dans deux tableaux qu'il présenta à Sa Majesté.

Le premier, que le Roi appella son petit opéra, changeoit cinq fois de décoration à un coup de sifflet; car ces tableaux avoient aussi la propriété d'être résonnants & sonores. Une petite boule, qui étoit au bas de la bordure, & que l'on tiroit un peu, donnoit le coup de sifflet, & mettoit tout en mouvement, parce que tout étoit réduit à un seul principe. Les cinq actes du petit opéra étoient représentés par des figures, qu'on pouvoit regarder comme les vraies pantomimes des anciens; elles ne jouoient que par leurs mouvements ou leurs gestes, qui exprimoient les sujets dont il s'agissoit. Cet opéra recommençoit quatre fois de suite, sans qu'il fût besoin de remonter les ressorts; & si on vouloit arrêter le cours d'une représentation à quelque instant que ce fût, on le pouvoit par le moyen d'une petite détente cachée dans la bordure; on avoit alors un tableau ordinaire & fixe: mais si on retouchoit la petite boule, tout reprenoit où il avoit fini. Ce tableau long de seize pouces six lignes sans la bordure, & haut de treize pouces quatre lignes, n'avoit qu'un pouce trois lignes d'épaisseur pour renfermer toutes les machines. Quand on les voyoit désassemblées, on étoit effrayé de leur nombre prodigieux, & de leur extrême délicatesse.

Le second tableau, plus grand & encore plus ingénieux, représentoit un paysage où tout étoit animé. Une riviere y couloit; des Tritons, des Sirenes, des Dauphins, nageoient de temps en temps dans

une mer qui bornoit l'horizon; on y chassoit, on y pêchoit; des soldats aloient monter la garde dans une citadelle élevée sur une montagne; des vaisseaux arrivoient dans un port, & saluoient de leur canon la ville; le P. Sébastien lui-même étoit là, qui sortoit d'une église pour aller remercier le Roi d'une grace nouvellement obtenue; car le Roi y passoit en chassant avec sa suite. Cette grace étoit quarante pieces de marbre, qu'il donnoit aux Carmes de la place Maubert pour leur grand autel. Le P. Sébastien étoit académicien honoraire de l'Académie des Sciences. Sa candeur, sa modestie & son extrême douceur, firent dire de lui, par M. le Prince, qu'*il étoit aussi simple que ses machines.*

TUBY, dit *le Romain*, (*Jean-Baptiste*) sculpteur, né à Rome, mort à Paris en 1700, âgé de soixante-dix ans. Cet artiste, un des plus distingués parmi ceux qui brillerent sous le regne de Louis XIV, possédoit supérieurement l'art de copier l'antique, comme on peut en juger par la belle copie du fameux Laocoon dans les jardins de Versailles. Les ouvrages de sa composition ne sont pas moins estimables. Les principaux sont, à Versailles, la Fontaine de Flore, la figure de l'Amour, celle de Galathée, celle du Poëme lyrique; le beau Vase de marbre, où il a représenté en bas-relief les Conquêtes de Louis XIV en Flandres: à Paris, la demi-figure représentant la mere de le Brun, à son tombeau, dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet; la figure de la Religion, au tombeau du grand Colbert; & celle de l'Immortalité, au tombeau de la Chambre, médecin du Roi, dans l'église de Saint-Eustache: à Saint-Denis, le tombeau du maréchal de Turenne, d'après les dessins de le Brun: mais les figures de la Sagesse & de la Valeur sont de Marsy.

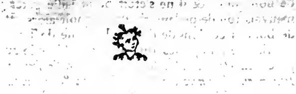
TURCHI, peintre. *Voyez* ALEXANDRE VERONESE.

TURNEBE, (*Adrien*) imprimeur du seizieme sie-

cle, & professeur de philosophie au College Royal pour les langues grecque & latine. Il étoit né en 1712 aux Andelis près de Rouen, d'une famille noble. Ce sçavant homme, auteur d'un grand nombre de remarques profondes & judicieuses, que nous avons sous le titre d'*Adversaria & Opuscula Turnebi*, & d'excellents Commentaires sur les meilleurs Ecrivains de l'antiquité, voulut encore imprimer les ouvrages des autres. Mais la modestie étoit le caractere propre de Turnebe; & l'oubli de lui-même prévint tout le monde en sa faveur, & lui gagna tous les cœurs. Il n'y a pas eu jusqu'aux sçavants & aux poëtes, nation jalouse, qui n'ait marqué son estime pour cet habile imprimeur. Il faut avouer qu'il étoit bien digne de tous les éloges que lui ont donnés Berthier, Scaliger, Montaigne, M. Huet, évêque d'Avranches; Ronsard, &c. Il étoit si assidu à l'étude, que, le jour de ses noces, il s'enferma pendant un temps assez considérable pour étudier. Des travaux si opiniâtres n'avoient pas été infructueux. Turnebe, outre la langue grecque, avoit une intelligence parfaite de la langue latine & de la françoise: il connoissoit si bien le génie de ces deux dernieres, que, sans jamais s'écarter de son auteur, dans ses traductions, il rendoit beauté pour beauté avec une précision admirable. Tous ses ouvrages sont de bon goût, & il ne s'étoit point laissé gâter par le mauvais ton de pédanterie qui régnoit alors. Il sortit de bonnes éditions de dessous la presse de Turnebe. Il imprima en 1552 les ouvrages de Philon le Juif, en grec, in-fol.; *Apollinarii Metaphrasis seu Interpret. Psalm. versibus heroïcis græcis*, in-8°; &, dans la même année, *Æschilus græc.* in-8°. Il mourut à Paris le 12 Juin 1585. Une des dispositions de son testament fut d'être inhumé dans le cimetiere des pauvres écoliers du college de Montaigu, à l'exemple de Jacques Dubois, habile médecin, qui avoit, par humilité, choisi cette sépulture.

TYRTÉE, poëte-musicien, florissoit vers la trente-

cinquieme ou trente-sixieme Olympiade. Quelques-uns le font originaire de Mantinée, d'autres de Milet; & d'autres d'Athenes, où il étoit maître d'école: mais tous s'accordent à dire qu'il acquit le droit de bourgeoisie à Lacédémone. Il vint dans cette ville au commencement de la seconde guerre de Messene, étant envoyé par les Athéniens, en qualité de général d'armée, aux Spartiates, qui, pour obéir à l'oracle, leur avoient demandé un chef contre les Messéniens. Tyrtée sçut tellement encourager ses soldats par le chant de ses poésies martiales, entremêlé du jeu de la flûte, où il n'excelloit pas moins, que la victoire se déclara pour les Lacédémoniens. Ses vers, dit Plutarque, étoient d'un caractere des plus propres à donner du cœur aux jeunes-gens; & à les remplir d'un tel enthousiasme, que, dans les combats, ils affrontoient les plus grands périls, sans aucun ménagement pour leur vie. On sçait encore que Tyrtée employa avec succès ses vers accompagnés de la musique, pour calmer des séditions. Malgré son extérieur disgracié, puisqu'il étoit borgne & boiteux, & une certaine aliénation d'esprit qu'on lui attribue, & qui n'étoit apparemment qu'enthousiasme ou fureur poétique, il eut la plus grande réputation dans toute l'antiquité.



U L I

UDEN, (*Lucas* VAN-) peintre, né à Anvers en 1519. Son pere étoit aussi peintre, & donna des leçons à son fils qui le surpassa bientôt. En état de se former lui-même, il eut recours à la nature; &, dès le lever de l'aurore, il parcouroit les campagnes, toujours le crayon à la main. Il médita sur les différents effets de la lumiere, qu'il eut occasion de remarquer dans l'instant que le soleil dissipe les vapeurs de la terre, jusqu'au moment où cet astre se perd dans l'horizon. Ainsi, guidé par la nature, il mit en exécution ses études, & le fruit de ses réflexions. Quelques tableaux de van-Uden lui mériterent l'estime de Rubens. Ce grand peintre l'aida de ses avis; il orna même plusieurs de ses paysages de jolies figures. Ce service donna de la vogue à van-Uden & à ses talents, & fit acheter cher ses tableaux. Ses paysages sont intéressants. Des cieux & des lointains clairs, une étendue de pays, des arbres variés, une touche légere, donnent du mouvement à son feuillé. Sa couleur est naturelle, tantôt tendre, & quelquefois vigoureuse. Fin & piquant dans ses petits tableaux, large & décidé dans le grand, on peut le mettre au rang de ceux qui ont le mieux peint la figure. Il sera toujours placé avec distinction à côté des plus grands maîtres. Il a gravé quelques morceaux d'après ses ouvrages, & d'après ceux du Titien.

UDINE, (*Jean* D'A) peintre. *Voyez* NANNI.

ULIVELLI, (*Côme*) peintre, né à Florence vers 1622, mort au commencement de ce siecle. Il prit les leçons de Daniel de Volterre; &, sous ce maître, il fit des progrès qui le rendirent habile dans la peinture à l'huile & à fresque. On voit de lui plusieurs ouvrages dans les églises & les cloîtres de Florence : on remarque, entr'autres, ceux qu'il fit dans

les églises de l'Annonciation, du Saint-Esprit, & des Carmes. Il a représenté dans cette derniere la mort d'Elisée, qui est un morceau admirable.

URBANO, (*Ferdinand*) bon dessinateur, modeleur & graveur en coins de médailles, mort à Rome en 1720. Ses talents lui mériterent l'avantage d'être employé par plusieurs papes. Il exécuta toujours avec succès les ouvrages dont il fut chargé. Il laissa, en mourant, une superbe collection de dessins & d'estampes des maîtres les plus célebres.

URBIN, (*Bramanté* D') architecte. *Voyez* BRAMANTÉ.

UROOM, peintre. *Voyez* VROOM.

UTRECHT, (*Adrien* VAN-) peintre, né à Anvers en 1599. Le hasard le détermina à peindre des fruits, des fleurs, des animaux; & ses ouvrages ont mérité place dans les plus beaux cabinets. Quelques oiseaux qu'il avoit peints pour son amusement, lui firent faire un grand nombre de tableaux en ce genre. La mode vint d'en orner les appartements, tant ces oiseaux paroissent animés, légers, & variés dans le choix de leurs plumages. Encouragé par ce succès, il composa des tableaux où, le plus souvent, il plaça des oiseaux, des fleurs, des fruits, ensemble ou séparés. Outre le mérite d'un pinceau flou & d'une touche légere, ses couleurs étoient fraîches & belles: ce qu'il a fait est de la plus grande vérité. Il ne perdoit pas de temps; &, malgré son travail, aussi assidu que facile, il ne put suffire à l'empressement de ceux qui voulurent avoir de ses ouvrages. Le roi d'Espagne se saisissoit de presque tout ce qui sortoit de sa main: ce prince fut son protecteur, & eut ses principaux tableaux. Van-Utrecht mourut riche en 1651.



VAI

VAGA, peintre. *Voyez* PERRIN DEL VAGA.

VAILLANT, (*Wallerant*) peintre & graveur, né à Lille en Flandres, ainsi que ses quatre freres, en 1623, mort à Amsterdam en 1677. Il quitta, dit M. Descamps, le lieu de sa naissance pour chercher un maître à Anvers, ville alors très-renommée par le grand nombre de ses habiles artistes : il y choisit Erasme Quellyn. Reçu dans cette école, il s'attacha à tout ce qui pouvoit l'instruire : secondé par la nature, il devint bon dessinateur & grand peintre. Le portrait lui parut plus propre à lui procurer une fortune rapide : il commença & réussit. Ses succès porterent ses amis & son maître à lui conseiller d'aller à Francfort pendant le couronnement de l'empereur Léopold. On sçavoit combien cette auguste cérémonie y attireroit de princes étrangers, & d'autres personnes de distinction.

Wallerant Vaillant s'y rendit, sans pourtant oser se flatter de tous les avantages qu'il y trouva. Il eut l'honneur de peindre l'Empereur. Ce portrait, aussi ressemblant que bien peint, lui procura l'avantage de faire les portraits de la plupart des grands seigneurs, des ambassadeurs, & d'une infinité de particuliers. Il fut accablé de travail, & n'auroit jamais fini, si le maréchal de Grammont ne l'avoit engagé à passer avec lui à la cour de France. Il suivit ce seigneur qui le présenta à la Reine. Elle lui fit faire son portrait, celui de la Reine-Mere, & celui du duc d'Orléans. Il réussit, & toute la cour se fit peindre. Il passa quatre années fort occupé : comblé de richesses, il retourna fixer sa demeure à Amsterdam, où il mourut.

Vaillant est le premier qui ait gravé en maniere noire. Le prince Robert, grand-amiral d'Angleterre, qui a trouvé ce secret, lui en fit présent, sous promesse qu'il ne le communiqueroit à personne. L'artiste pro-

mit, & garda sa promesse; &, sans une aventure qui lui arriva, nous serions peut-être encore obligés de chercher ce secret. Vaillant se servit d'un pauvre vieillard pour hacher ou préparer ses planches de cuivre. La charité du peintre alla jusqu'à prendre chez lui le fils du bon-homme, en qualité de domestique. Celui-ci vit son pere cacher jusqu'aux outils qu'il employoit à ses cuivres, dans la crainte que l'on ne s'apperçût de sa manœuvre, & de peur d'inquiéter un maitre à qui il avoit tant d'obligation. Le fils, moins délicat, n'eut pas de peine à succomber aux offres que d'autres lui faisoient pour apprendre ce secret. Il prit un jour son pere à part; &, après quelques menaces, il lui dit qu'il alloit partir pour ne jamais revenir. Le vieillard sçavoit combien son fils étoit libertin, il voulut éviter de plus grands dangers; il craignoit que ce fils ne se perdît; il lui montra tous les outils & leurs usages. Celui-ci ne tarda pas à vendre son secret à tout le monde : il gagna beaucoup; & ce gain, au lieu de l'enrichir, le conduisit à une débauche excessive, & enfin à la derniere misere. Cette gravure dégénéra pour lors entre les mains des artistes médiocres, & ne s'est relevée que depuis Smith, Anglois, qui l'a poussée à sa perfection. Vaillant eut pour éleves ses quatre freres, qui sont peu connus par leurs ouvrages de peinture.

VALDÈS, (*Jean* DE) peintre, sculpteur & architecte, né à Séville, mort dans la même ville en 1691, âgé de soixante ans. On ignore le nom de son maître. Il est assez vraisemblable que son génie & son application extrême furent ses seuls guides. On voit de lui, à Séville, un tableau où sont les emblêmes de la mort. Au milieu, se trouve un cadavre corrompu & à moitié rongé de vers. Le naturel y est si bien observé, qu'il est souvent arrivé que des personnes, en y jettant les yeux sans en être prévenues, ont reculé d'effroi, ou se sont bouché le nez, dans la crainte d'être infectées de la mauvaise odeur. L'auteur Espagnol qui

a écrit la vie des peintres de ſa nation, ne parle point de ſes ouvrages d'architecture, & il ſe contente de dire qu'il faiſoit des modeles en plâtre avec beaucoup de facilité. Valdès fut long-temps à la tête de l'Académie de Peinture de Séville. Rival de Murillo, il l'éloigna toujours de cette Académie; & celui-ci fut obligé d'ouvrir une école dans ſa propre maiſon, parce qu'il diſoit que Valdès ne pouvoit pas ſouffrir d'égal, encore moins de ſupérieur : du reſte, il donnoit volontiers des conſeils, & s'affectionnoit à ſes éleves, dont il corrigeoit les deſſins avec douceur & patience. Pluſieurs ont heureuſement profité des bons principes qu'ils avoient puiſés dans cette école.

VALENTIN, (*Moïſe*) peintre, né dans la petite ville de Colomiers en Brie, en 1600, mort à Rome en 1632. Après être reſté quelque temps dans l'école de Vouet, il paſſa en Italie, où la maniere forte de Michel-Ange de Caravage fut tellement de ſon goût, qu'il ſe la propoſa toujours pour modele. Le choix des ſujets de ſes tableaux n'étoit pas plus noble que celui du Caravage & du Manfrédi : c'étoient toujours des Aſſemblées de Joueurs, de Soldats; des Tabagies, des Concerts, des Retraites de Bohémiens, &c : rarement il a peint des ſujets d'hiſtoire & de dévotion. Le Valentin fut contemporain & ami du Pouſſin, qui l'a même imité dans ſes ouvrages. On diſoit à Rome que le Pouſſin ſaiſiſſoit mieux les affections de l'ame, & que le Valentin repréſentoit mieux la nature. En effet, il l'a toujours conſultée, & il diſpoſoit bien ſes figures. Son pinceau eſt léger, & ſes tableaux ont beaucoup de force & de couleur, ſans être auſſi noirs & auſſi outrés que ceux du Caravage. Comme ce peintre, il a peu cherché l'élégance des formes, les graces, le grand goût de deſſin ; il ne s'attachoit qu'à l'effet de ſes tableaux. On peut croire que ſi le Valentin eût vécu plus long-temps, il auroit, à l'exemple du Guide, adouci ſon pinceau, & l'auroit rendu plus gracieux. Le Roi & M. le duc d'Orléans poſſe-

dent plusieurs morceaux de cet artiste, d'après lequel on a gravé.

VALERIO VINCENTINI, dont le vrai nom est *Valerio de Belli*, graveur en pierres fines, né à Vicence, mort en 1546. Cet artiste étoit un très-grand praticien; & il n'est point douteux que ses gravures auroient pu aller de pair avec celles des plus grands maîtres de l'antiquité, si la finesse du dessin & ce feu que produit un beau génie, eussent égalé la propreté & la dextérité qui faisoient valoir son travail, & le rendoient admirable. La gravure en creux & celle en relief l'occuperent alternativement; toutes les especes de pierres fines l'exercerent; mais, obligé de se prêter au goût dominant, on le vit s'exercer le plus souvent sur des crystaux. Il grava aussi des poinçons pour des médailles modernes; & il fit encore un plus grand nombre de copies de médailles antiques. Tant de travaux, accompagnés du plus heureux succès, ne pouvoient manquer d'exciter l'émulation: aussi vit-on un grand nombre d'artistes se consacrer au même talent, & travailler à l'envi à qui le mettroit le plus en honneur. Valério, qui en étoit regardé comme le chef, fut employé pendant long-temps à graver pour le pape Clément VII. Ce souverain pontife ne se borna pas à lui avoir fait faire ce beau coffret de crystal de roche, dont Sa Sainteté fit présent à François I, & qui valut deux mille écus d'or de récompense à l'artiste. Ce même pape lui fit encore exécuter une magnifique croix, & plusieurs beaux vases aussi de crystal, qui sont aujourd'hui dans l'église de Saint-Laurent à Florence. Du reste, les empreintes de ses gravures servirent pendant long-temps de modeles aux principaux artistes; on ne rencontroit autre chose dans les atteliers des orfevres. Sur la fin de sa vie, Valério se retira dans sa patrie, jouissant d'une fortune assez considérable. Il avoit formé une riche collection de tableaux, de sculptures antiques, de dessins & de modeles. Plein de vigueur, il conduisoit encore, à l'âge de soixante-dix-huit

ans, l'outil avec la même délicatesse & la même fermeté de main qu'il auroit pu faire dans sa premiere jeunesse. Ce ne fut que lorsque la vue & les autres organes nécessaires pour opérer lui manquerent, qu'il cessa de travailler. Il eut la satisfaction de voir fleurir les arts dans sa propre famille. Sa fille se distinguoit dans la gravure qu'il lui avoit enseignée; & son fils, qui avoit un goût décidé pour l'architecture, mérita les éloges de Palladio, si bon juge en cette matiere, dans la préface de son livre sur l'architecture.

VALERIUS D'OSTIE : il fut un des premiers architectes, & l'un des plus célebres ingénieurs de son temps. On le chargea de plusieurs ouvrages considérables, qui ne sont plus connus. Ce fut lui qui inventa la maniere de couvrir les amphithéâtres, lorsque Libon donna des spectacles au peuple pendant le temps de son édilité.

VALLÉE, (*Simon*) graveur, mort à Paris vers le commencement de ce siecle, puisa dans l'école de Pierre Drevet le pere, les excellents principes auxquels il dut sa réputation; son burin est pur, & son dessin correct. La fortune, qui trop souvent dispense ses dons au hasard, laissa cet artiste estimable dans l'infortune. Mais, toujours recueilli dans le silence du cabinet, éloigné du monde, comme les anciens sages, & comme eux armé d'une philosophie Stoïcienne, Vallée dédaigna trop peut-être cette aveugle déesse, qui ne s'avisa de vouloir lui être propice, que pour hâter l'instant de sa mort. On assure que Vallée, malade, dans un état désespéré, & jouissant à peine du nécessaire, reçut la nouvelle d'une pension que Louis XIV, apprenant ses malheurs, & cherchant à prévenir les besoins du mérite indigent, s'empressoit de le gratifier ; cette faveur inattendue occasionna sur notre artiste une révolution si violente, que, rassemblant toutes ses forces, il s'assied sur son lit, & prononce distinctement ces paroles: *Dites au Roi que je suis pénétré du bienfait dont il m'honore ; je ne desirerois vivre*

que pour lui en témoigner ma reconnoissance; mais il est trop tard. En disant ces mots, il expira.

Les principaux ouvrages de Vallée sont, la Fuite en Egypte, d'après Carle Maratte; S. Jean dans le Désert, d'après Raphaël; Vénus sur son Char, d'après François de Troy; la Résurrection du Lazare, d'après le Mutian; Jesus portant sa Croix pour aller au Calvaire, d'après André Sacchi; & plusieurs autres sujets d'histoire, d'après différents maîtres Italiens & François.

VALLET, (*Guillaume*) graveur, mort à Paris en 1704, âgé de soixante-dix ans. Cet artiste s'est fait connoître avantageusement par un grand nombre d'estampes dans lesquelles on remarque un burin pur, moëlleux & suave. Il fut reçu avec applaudissement de l'académie royale en 1698. Ses principaux ouvrages sont, l'Adoration des Rois, d'après le Poussin; une sainte Famille, d'après le Guide; une autre, d'après Raphaël; le portrait d'André Sacchi, d'après Carle Maratte; & autres sujets d'histoire, d'après le Titien, Romanelli, le Dominiquin, le Carrache, &c.

VALLIERE, (*Jean-Florent* DE) lieutenant-général des armées du Roi, gouverneur de Bergues-Saint-Vinox, grand'-croix de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, directeur général des bataillons & des écoles d'artillerie, né à Paris en 1667, de Jean de Valliere, écuyer, capitaine de cavalerie, & d'Anne Husé d'Arteville. Le goût de M. de Valliere pour la guerre se déclara de bonne heure. Une inclination secrette le portoit au service de l'artillerie. Il entra dans ce corps en 1686, âgé de dix-huit ans, & s'y conduisit avec tant d'application & de succès, que dès 1688 il fut fait, de simple cadet, commissaire extraordinaire, &, quatre ans après, commissaire ordinaire d'artillerie. « Rien n'étoit peut-être alors plus mal connu, dit M. de Fouchi, secrétaire de l'académie des sciences, dans l'éloge qu'il a fait de M. de Valliere, » que les effets de

» la poudre, fur-tout dans la partie des mines. On regardoit fon action comme fujette à des bizarreries » qui échappoient à toutes les regles, & qui ne pouvoient être affujetties à aucune théorie. Les habiles » officiers n'étoient guere que ceux qui, par un long » ufage, s'étoient formé une pratique capable de fatisfaire aux cas ordinaires, mais que les moindres » accidents pouvoient à chaque inftant rendre inutiles; » &, pour comble de malheur, on ne connoiffoit rien » au-delà. Malgré cette prévention générale, M. de » Valliere porta fes vues plus loin; il obferva les faits » avec tant d'attention, qu'il apperçut que toute la bizarrerie apparente des effets de la poudre tenoit à » des principes fimples; & il ofa l'affurer. Il fit plus; » il travailla à les découvrir. »

Il réuffit dans fes recherches; & non-feulement par fon génie, par fes lumieres, par fes études, mais encore par fon zele, par de fages réglements, par fa vigilance à corriger les abus, par des établiffements heureux, il a fait changer de face à notre artillerie, & a porté parmi nous ce genre de fervice au point de perfection où nous le voyons aujourd'hui. Un feul trait fera connoître la capacité de ce grand officier. Ce fut au fiege du Quefnoy, en 1713, qu'il commanda pour la premiere fois l'artillerie en chef. Avec trente-huit pieces de canon, il éteignit, en vingt-quatre heures, quatre-vingt-quatre bouches à feu, que l'ennemi avoit fur le front de l'attaque.

Le détail des fieges & des batailles où M. de Valliere a été employé avec honneur pour lui, & avec avantage pour fa patrie, feroit infini. Qu'il fuffife de fçavoir qu'il s'eft trouvé à plus de foixante fieges, à plus de dix batailles, & qu'il a reçu les atteintes & les bleffures de prefque toutes les efpeces d'armes. On juge aifément que les mathématiques & la phyfique entroient pour beaucoup dans la fphere de fes connoiffances & dans l'exécution de fes deffeins: auffi l'académie des fciences le mit-elle au nombre de fes membres en 1731, avec le titre d'affocié libre.

M. de Valliere, ſi terrible aux ennemis, étoit dans le commerce de la vie le plus ſimple, le plus doux & le plus tranquille de tous les hommes. Il étoit plein de droiture, de candeur & de religion. Il mourut le 6 Janvier 1759, âgé de près de quatre-vingt-douze ans. Il avoit été marié deux fois, la premiere avec mademoiſelle de Trudaine, parente de M. de Voiſins, alors miniſtre de la guerre; la ſeconde avec mademoiſelle Martin, fille de M. Martin, brigadier des armées du Roi. Il a laiſſé de ce ſecond mariage deux fils & une fille. L'aîné, lieutenant-général des armées du Roi, & directeur général de l'artillerie, a marché avec éclat ſur les traces de ſon pere, qui dut être bien ſatisfait lorſqu'il vit ce fils digne de lui, ruiner, avec onze pieces de canon, l'artillerie formidable des ennemis au ſiege de Ber-op-Zoom, & nous aſſurer la victoire à Haſtembeck, par l'intelligence avec laquelle l'artillerie fut ſervie. Il eſt décédé depuis peu. Le cadet eſt mort en 1775 à Saint-Domingue, gouverneur général des iſles Françoiſes de l'Amérique; & la fille a été mariée à M. de Tourniere.

VAN, VANDEN, VANDER, VON, ſont autant d'articles qui précedent ſouvent les noms propres Flamands & Hollandois, & qui ſignifient en François *de, du, de la.* Nous avons rangé, ſous leurs lettres initiales, les noms de pluſieurs artiſtes de ces deux nations, en mettant l'article après le nom de baptême. Nous plaçons ici, par ordre alphabétique, ceux qui ſont les plus connus, en faiſant précéder les noms par l'article, tels que Van-Dyck, Van-Eyck, Vander-Meulen, &c.

VAN-BUYS, peintre Hollandois du dernier ſiecle. Ce maître, dit M. Lacombe, a travaillé dans la maniere de Miéris & de Gérard Dow. Sa compoſition eſt des plus ſpirituelles & des plus gracieuſes. Il rendoit les étoffes avec une vérité ſurprenante. Son deſſin eſt pur, ſa touche finie ſans être froide, Ses tableaux ne ſont guere connus qu'en Hollande.

VAN-

VAN-CLEVE, (*Corneille*) sculpteur, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1733. Après avoir travaillé sous François Anguier, dont il fut un des meilleurs éleves, il fit le voyage d'Italie. Il demeura pendant cinq ans à Rome, & deux à Venise. Par-tout il étudia les ouvrages antiques & modernes; & il en retira les plus grands avantages, qu'il consacra dans la suite à la gloire de sa patrie. Louis XIV, qui connoissoit ses talents, & qui lui avoit assigné une pension avec un logement & un attelier au Louvre, le choisit pour exécuter les principaux ouvrages de sculpture qui décorent les maisons royales, & les jardins de Versailles, Marly, Trianon, &c. On distingue sur-tout à la fontaine de Diane, dans le parc de Versailles, le grouppe du Lion terrassant un Loup; Mercure, &c; à Paris, le grouppe de la Loire & du Loiret dans le jardin des Thuileries; le Tombeau du marquis de Louvois aux Capucins; différents morceaux aux Invalides; les ornements du maître-autel de la paroisse Saint-Paul. Il fut reçu membre de l'académie royale, & devint successivement professeur, directeur & recteur.

I. VANDEN-VELDE, (*Esaïe* ou *Isaïe*) peintre, né en Hollande, vivoit à Harlem en 1626, & à Leyde en 1630. Ses ouvrages sont estimés: ils représentent ou des batailles, ou des rencontres de cavaliers, ou des attaques de voleurs. Les figures sont habillées à l'Espagnole. Ce peintre a fait aussi des figures dans les tableaux de quelques-uns de ses confreres.

II. VANDEN-VELDE, (*Willem* ou *Guillaume*) peintre, surnommé le *Vieux*, étoit frere, à ce qu'on croit, du précédent: il naquit à Leyde en 1610, & mourut à Londres en 1693. On ignore le nom de son maître. Comme il avoit fait, étant fort jeune, des voyages sur mer, & qu'il connoissoit à fond la construction & la manœuvre des vaisseaux, ses dessins en ce genre sont rendus avec une vérité surprenante. Quand il prévoyoit quelque combat sur mer, il s'embarquoit pour être plus à portée d'en saisir toutes les

circonſtances; il bravoit les plus grands dangers; il s'engageoit au milieu des ennemis; & puis il deſſinoit tranquillement ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux. C'eſt ainſi qu'il en agit dans le combat que les Anglois & les Hollandois ſe livrerent ſous les ordres de Monck & de Ruyter en 1666, aux environs du port d'Oſtende. Les détails de cette action, qui dura depuis le 11 Juin juſqu'au 14, & le mouvement des deux flottes, ſont repréſentés très-fidélement. Les Etats-Généraux récompenſerent Vanden-Velde. Charles I, roi d'Angleterre, l'appella à ſon ſervice. Il a fait pour cette cour un grand nombre de deſſins, dans leſquels on remarque beaucoup d'art & d'intelligence. Il deſſinoit tout à la plume ſur du papier blanc, ſur des toiles imprimées en blanc, ou ſur des papiers collés ſur la toile. On voit en Hollande pluſieurs de ſes ouvrages.

III. VANDEN-VELDE, (*Jean*) peintre & graveur, frere des précédents, ou du moins de la même famille & leur contemporain, a peint avec ſuccès des payſages & des bambochades. Mais il eſt encore plus connu par ſes eſtampes d'un effet ſingulier & piquant, qu'il a gravées à l'eau-forte & au burin, d'après ſes propres deſſins. On connoît de lui les quatre Eléments, divers jolis portraits, & pluſieurs ſuites de petits & moyens payſages gravés à l'eau-forte, d'une maniere moins terminée que ſes autres pieces.

IV. VANDEN-VELDE, (*Willem* ou *Guillaume*) peintre, ſurnommé *le Jeune*, fils de Guillaume *le Vieux*, né à Amſterdam en 1663, mort à Londres en 1707. Son pere lui apprit les premiers éléments du deſſin; mais, quand il paſſa en Angleterre, il le mit ſous la diſcipline de Vlieger, peintre de marines, qui vit bientôt ſon éleve en état de ſe paſſer de lui. Quelques ouvrages de ce jeune homme, que l'on vit à la cour de Londres, charmerent tellement Jacques II, qu'il le fit venir auprès de lui, & lui donna, pour l'encourager, une penſion conſidérable. Il ne trompa point les eſpérances qu'on avoit conçues de ſes talents. Il repré-

senta les actions mémorables de la nation Angloise sur mer, dans des tableaux destinés à décorer les maisons royales. Les amateurs s'empresserent aussi de le faire travailler; & il eut la gloire de passer pour un des plus grands peintres de marines qu'il y ait jamais eu. En effet, ses vaisseaux sont dessinés avec précision; ses petites figures sont touchées avec esprit: il avoit surtout l'art de représenter l'agitation des vagues & leurs brisements. Ses ciels sont clairs: ses nuages très-variés semblent passer en l'air. On estime le transparent de sa couleur, qui est dorée & variée. Presque tous ses ouvrages sont en Angleterre, par le soin qu'ont eu les Anglois d'en acheter autant qu'ils ont pu, même à très-grand prix: on en voit cependant quelques-uns en Hollande.

V. VANDEN-VELDE, (*Adrien*) peintre, né à Amsterdam en 1639, mort en 1672. On ignore s'il étoit de la même famille que les précédents. La nature l'avoit fait peintre; &, avant que d'avoir eu de maître, il dessinoit avec goût; de sorte que, lorsqu'il entra dans l'école de Wynants, excellent paysagiste, il se trouva bientôt en état de l'égaler, & même de le surpasser. La reconnoissance dont il étoit pénétré à son égard lui fit demander l'agrément de composer, dans ses paysages, les figures pour lesquelles Wynants étoit obligé de s'adresser à Wouwermans. Le succès justifia son entreprise; &, ce qui paroît encore plus extraordinaire, c'est qu'en sortant de l'attelier d'un peintre paysagiste, il passa de suite à des tableaux d'histoire, qui firent juger que si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de son âge, il auroit excellé dans ce genre, comme dans celui du paysage. Le mérite de ses ouvrages, dit M. Descamps, consiste en une couleur excellente, en une expression vive, qui rend toujours certains effets aussi frappants que singuliers, & ingénieusement saisis dans la nature. Ses ciels pétillants brillent à travers les arbres; sa touche est franche, & termine les formes avec finesse; son feuillé est pointu & d'un

grand travail. Il regne un flou & une chaleur rare dans tous ses travaux; & c'est peut-être dans cette partie qu'il n'a point été surpassé. Ses figures sont bien dessinées; il n'y a rien à desirer pour la correction de ses chevaux, des chevres & des moutons; ils sont coloriés avec beaucoup de vérité; ils répandent de la gaieté, du mouvement & de la vie dans tout ce que nous avons de lui. Des ouvrages d'un si beau fini & si nombreux font juger, par le peu qu'il a vécu, de l'assiduité & de la facilité avec lesquelles il travailloit. La plupart de ses tableaux sont en Hollande. On a de sa main une vingtaine d'estampes.

VANDER-HEYDEN, (*Jean*,) peintre & machiniste, né à Gorcum en Hollande en 1637, mort à Amsterdam en 1712. Ce peintre, sans secours & sans maître, prenant la seule nature pour guide, parvint à un très-haut degré de perfection. Après s'être exercé à dessiner fort exactement des châteaux anciens & modernes, des églises, des palais, &c. il peignit des sujets plus considérables, tels que l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, qu'il représenta de différents côtés; la Bourse de la même ville; le Bureau du poids public; l'Eglise neuve; la Bourse de Londres, &c. Adrien Vander-Velde orna la plupart des vues d'un nombre de figures, ce qui servit à augmenter de prix les tableaux de Vander-Heyden, très-estimés d'ailleurs par eux-mêmes, & qu'on regarda comme des prodiges de patience; car il s'attachoit aux plus petits détails; & l'on cite pour preuve une Bible entr'ouverte, qui n'a que quatre ou cinq pouces de hauteur, & dans laquelle on lit exactement le texte, comme s'il étoit imprimé. On ne sçauroit trop admirer l'entente & l'harmonie du coloris de ce peintre, son intelligence pour la perspective, & le précieux fini de ses ouvrages. On en voit quelques-uns à Paris dans les cabinets des principaux amateurs: le plus grand nombre est en Hollande.

Cet artiste ne se borna point à s'immortaliser par la

peinture ; il perfectionna les pompes pour les incendies ; &, s'il n'en fut pas l'inventeur, quoi qu'en disent les écrivains Hollandois, il augmenta du moins leur produit & leurs forces, en diminua les frottements, & les rendit même plus faciles à transporter. Dès que leur utilité fut reconnue par les magistrats d'Amsterdam, il en reçut une pension, avec le titre de directeur des pompes pour les incendies. Les soins de cette nouvelle charge l'empêcherent de cultiver la peinture avec assiduité. Mais les tableaux en petit nombre, qu'il fit encore, sont aussi précieux que ceux qui étoient sortis de sa main antérieurement.

VANDER-KABEL, (*Adrien*) peintre, né à Ryswich, près de la Haye, en 1631, mort à Lyon en 1695. Van-Goyen, paysagiste habile, fut son maître. Quand l'éleve crut être assez fort pour pouvoir vivre de son talent, il résolut de faire le voyage d'Italie ; mais il ne passa pas Lyon, & l'on ignore quelles raisons l'empêcherent d'aller plus loin. C'est bien dommage que la débauche, l'ivrognerie & les passions les plus viles aient terni les talents de cet artiste. Encore ne conçoit-on pas comment, exposé souvent à des aventures fâcheuses, passant sa vie dans des cabarets, traîné plusieurs fois en prison, il a pu faire tant d'ouvrages. On remarque, il est vrai, qu'il n'est pas toujours égal, & que plusieurs de ses tableaux se ressentent de la promptitude avec laquelle il les composoit. Mais on convient qu'il dessinoit de fort bon goût la figure & les animaux ; qu'il avoit une touche très-libre, & une façon de peindre belle & large, opposée à celle des Flamands, qui est recherchée ; qu'il cherchoit à colorier dans le goût du Carrache, & qu'il eut en vue la maniere de Benedetto Castiglione & de Salvator-Rosa. On lui reproche d'avoir employé de mauvaises couleurs, que le temps a totalement effacées ; mais peut-être ce défaut vient-il de ce qu'il a trop donné dans la maniere rembrunie ; & c'est la cause pour laquelle son paysage, touché de

bon goût, n'a de désagréable que d'être triste par la couleur sombre qui regne par-tout. On voit des dessins de sa main, faits avec une facilité & une finesse singulieres. Il a gravé à l'eau-forte quelques paysages de sa composition, qui sont très-estimés.

I. VANDER-MÉER, (*Jean*) peintre, né à Harlem en 1628, mort en 1691, fils d'un peintre habile de paysages. Il prit d'abord ses leçons, ensuite celles de Nicolas Berghem; enfin, il partit pour l'Italie, où il fit un long séjour. A son retour dans sa patrie, il se maria, & travailla long-temps de sa profession. Ses ouvrages consistent en paysages & en vues de mer, qu'il ornoit de figures & d'animaux dessinés avec autant de goût que d'esprit. Sa touche est admirable, & rien n'est si gai que ses compositions; on n'y peut trouver à redire, qu'un peu trop de bleu. Quelques curieux prétendent qu'il a peint aussi l'histoire & le portrait.

II. VANDER-MÉER DE JONGHE, peintre, né à Harlem en 1650; on ignore l'année de sa mort, & s'il étoit fils, ou frere, ou neveu du précédent: quoi qu'il en soit, il n'a pas suivi, dans ses paysages, son goût. Ses animaux, sur-tout ses moutons, dit M. d'Argenville, sont mieux peints que les siens, que ceux de Berghem, & des autres Hollandois. Ses compositions ne sont que des côteaux, avec un berger & une bergere gardant des chevres & des moutons, qu'on ne peut se lasser d'admirer; les chevaux, les vaches & les autres bestiaux y sont rares; mais ses figures, ses terrasses, ses ciels, ses arbres sont d'un si bon goût, que tout y est fondu & d'un accord parfait: son goût est cependant trop uni & un peu mou. Le fameux Rigaud, en voyant la collection de M. d'Argenville, composée de bons tableaux italiens, flamands & françois, s'arrêta tout d'un coup sur un tableau de Vander-Méer de Jonghe, où l'on voit douze moutons sur le devant avec un chien; & après l'avoir examiné attentivement, il dit *qu'il n'avoit jamais vu d'animaux si bien peints; la*

laine n'eſt pas plus naturelle, on croit la manier ; il faut que la nature ait paſſé toute entiere à travers le pinceau de ce peintre. En effet, il finiſſoit ſes tableaux de maniere à faire toucher la laine ; & tout le reſte y répond parfaitement.

III. VANDER-MÉER, (*Jean*) peintre, né à Schoonhoven, & non pas à Utrecht, comme le diſent quelques auteurs. On ignore l'année de ſa naiſſance. On croit qu'il a fait le voyage d'Italie, où il profita dans ſon art. Au reſte, comme les Hollandois eux-mêmes n'ont jamais pu rien découvrir de certain ſur ces trois Vander-Méer, il peut ſe faire qu'on attribue à l'un ce qui convient à l'autre : tout ce qui paroît de plus vraiſemblable ſur celui qui fait le ſujet de cet article, c'eſt qu'étant devenu fort riche par ſon mariage avec une jeune veuve, qui le rendit propriétaire d'une manufacture de blanc de plomb fort accréditée, il perdit toute ſa fortune lors de la guerre de 1672 : il ne lui reſtoit plus qu'un tableau de Héem, qu'il avoit acheté deux mille florins ; il en fit préſent au prince d'Orange, qui, par reconnoiſſance, lui donna un emploi dans la ville d'Utrecht, où il finit ſes jours. Il avoit fait peu de tableaux, mais aſſez eſtimés.

VANDER-MEULEN, peintre iſſu d'une des plus honorables familles de Bruxelles, né en cette ville en 1634, mort à Paris en 1690, âgé de cinquante-ſix ans. Pendant le cours de ſes études, un penchant déclaré pour la peinture le conduiſit dans l'école de Pierre Sneyers, qu'il fut peu de temps à ſurpaſſer. Des talents reçus de la nature, & cultivés avec ſoin, formerent ſa réputation ; & il orna les meilleurs cabinets de petits tableaux de payſages bien touchés, & enrichis de ſujets de guerre. Par une agréable illuſion, on croit voir marcher les figures qui ornent ſes tableaux ; les chevaux ſur-tout ſont dans un mouvement continuel. Ses petits tableaux ont tout l'eſprit que l'on peut ſouhaiter ; & l'effet y eſt ménagé avec autant d'art que dans les grands.

M. Colbert, ayant entendu parler des riantes productions de ce jeune artiste, lui commanda quelques ouvrages. Ce ministre en parut satisfait, & conçut l'idée, suivant les avis de Charles le Brun, d'employer son pinceau à publier la gloire de son maître. En effet, les bienfaits, les caresses de M. Colbert, attirerent Vander-Meulen à Paris, & cet habile homme lui consacra ses talents. Un logement au Gobelins, une pension de deux mille livres, furent les premieres marques de la libéralité de Louis XIV. Les conquêtes rapides de ce prince ouvrirent un vaste champ au pinceau de Vander-Meulen; il avoit l'honneur de suivre Sa Majesté, & de recevoir ses ordres chaque jour. Il dessinoit sur le lieu les villes fortifiées, leurs environs, toutes les différentes marches de l'armée, les campements, les haltes, les fourrages, les escarmouches, & tout l'attirail de la guerre: choses qui entroient naturellement dans la composition de ses tableaux. On lui donna alors six mille livres de pension.

Ce fameux peintre dessinoit bien la figure, & sur-tout les chevaux: son paysage est léger & frais; sa touche, son feuillé très-spirituels; son coloris, sans être aussi fort que celui de Bourguignon & de Parrocel le pere, est plus suave & plaît davantage. Il s'étoit particuliérement attaché aux batailles, aux sieges de villes & aux chasses. Personne ne saisissoit mieux les vérités de la nature, dans la représentation qu'il nous a donnée des villes qui ont fait l'objet des entreprises militaires de Louis XIV. Il se servoit souvent de Martin l'aîné, de Beaudouin, de Bonnart, ses éleves, & d'autres peintres, pour ébaucher sur ses dessins ses grands tableaux, qu'il repassoit par-tout. Il retouchoit les copies qu'on lui en demandoit. Vander-Meulen fut reçu à l'Académie en 1673, & ensuite nommé conseiller en 1681. On fit plus, car en 1686 on lui donna une place distinguée avant la classe des conseillers honoraires. On n'a nulle connoissance qu'il ait donné aucun tableau pour sa réception.

Sa femme étant venue à mourir, Charles le Brun,

premier peintre du Roi, qui aimoit Vander-Meulen & le ſoutenoit dans toutes les occaſions, lui donna ſa niece en mariage. Cette alliance le mit à portée d'avancer ſa fortune, & chaque jour étoit marqué par de nouvelles graces du Roi: Sa Majeſté lui fit même l'honneur de nommer un de ſes enfants, avec Mademoiſelle, dans la chapelle des Thuileries. Quelques chagrins domeſtiques troublerent cet heureux état, altérerent ſa ſanté, & le conduiſirent au tombeau. On a beaucoup gravé d'après lui. Il avoit un frere nommé Pierre Vander-Meulen, qui s'étoit attaché à la ſculpture, & qui s'y eſt diſtingué; il paſſa en Angleterre avec ſa femme en 1670, & y a long-temps ſéjourné avec Pierre Van-Bloëmen & Nicolas de l'Argilliere. (*Extrait des Vies des plus fameux Peintres.*)

VANDER-ULF, (*Jacques*) peintre, né à Gorcum vers 1627: l'année de ſa mort eſt inconnue; on ignore auſſi quel fut ſon maître; mais on ſçait très-poſitivement qu'il n'alla point en Italie; & cependant on a de lui des morceaux qui repréſentent des ſujets des environs de Rome, & de la ville même, d'une maniere ſi parfaite, qu'on doute qu'il eût mieux fait, s'il eût travaillé d'après l'original. Voilà ce qui doit paroître extraordinaire, quand on ſonge qu'il n'a copié que des eſtampes. Il ſaiſiſſoit, dit M. Deſcamps, les belles formes de l'architecture en homme éclairé, & il avoit le goût d'embellir, par l'acceſſoire, des ſujets froids & peu intéreſſants. Les débris des anciens monuments ſont rendus dans ſes tableaux avec un art infini. Les tons de couleurs y ſont ménagés, & produiſent des effets ſurprenants: un grand nombre de figures y caractériſent, par leurs habillements & leur maintien, les diverſes nations & les états différents. Ses figures ſont d'un bon goût de deſſin, & bien coloriées: une touche fine & légere y met de l'eſprit; il les grouppoit en maître, & tiroit le plus grand avantage du clair-obſcur.

Vander-Ulf ſe diſtingua dans les ſciences, en travaillant à des opérations chymiques; il obtint des couleurs

même s'étoit encore réservé la liberté du choix sur les tableaux qu'il feroit pour les particuliers, en payant le prix convenu entr'eux; & il ne borna pas là ses bienfaits : il le créa chevalier, ainsi que ses descendants ; il lui permit d'ajouter à ses armes une partie des électorales, & lui fit présent de son portrait enrichi de diamants, & à sa femme d'une magnifique toilette. Quelques autres souverains donnerent encore à cet artiste des marques de leur estime & de leur libéralité. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorp. On voit dans la collection du Palais-Royal le Jugement de Pâris, une vendeuse de marée, tenant un couteau, un marchand d'œufs; tous trois peints sur bois. On a gravé d'après lui.

Quoique Vander-Werff n'eût pas beaucoup de goût pour former des éleves, on en connoît qui lui font honneur : tel est entr'autres *Pierre* Vander-Werff, son frere, qui traita quelques sujets d'histoire, mais plus souvent des sujets pris dans la vie privée. Il fit encore très-bien des portraits. Les meilleurs de ses tableaux sont ceux que son ainé a retouchés. Sans avoir le mérite de celui-ci, c'étoit un artiste habile, qui eut la satisfaction de voir vendre ses ouvrages bien cher dans une vente publique qui se fit à Roterdam, en 1713 : malheureusement pour lui, sa conduite n'étoit pas conforme à celle de son frere, qui ne se plaisoit qu'à la bonne compagnie; tandis que lui passoit presque toute sa vie au cabaret, plus par habitude néanmoins que par envie de boire. Les remontrances qu'on lui fit là-dessus n'aboutirent qu'à le rendre hypochondriaque ; il croyoit toujours qu'on vouloit l'empoisonner. Cette maladie le conduisit au tombeau en 1718, âgé de cinquante-trois ans.

VAN-DYCK, (*Antoine*) peintre, né à Anvers en 1599; ou, selon d'autres, en 1598, mort à Londres en 1641. Son pere, peintre sur verre, lui donna les premieres leçons de la peinture, & le mit ensuite chez. Henri van-Baalen, qui vit bientôt le jeune

éleve ſurpaſſer ſes camarades. Celui-ci, jaloux de profiter dans ſon art, ambitionna la faveur d'entrer à l'école de Rubens. Elle lui fut accordée ; & ce grand maître prévit en peu ce que Van-Dyck ſeroit dans la ſuite ; il n'eut d'autre ſoin que de retoucher quelquefois ſes tableaux. On rapporte une anecdote qui fait trop d'honneur à Van-Dyck, pour la paſſer ſous ſilence. Un ſoir que Rubens étoit ſorti pour prendre l'air, ſelon ſa coutume, ſes éleves entrerent dans ſon cabinet pour examiner la maniere d'ébaucher & de finir : Diepenkeke, un de ces éleves, pouſſé par un autre, tomba ſur le tableau qui étoit l'objet de leur curioſité, & effaça le bras de la Magdeleine, & la joue & le menton de la Vierge, que Rubens venoit de finir dans la journée. On fut conſterné de cet accident : on craignoit avec raiſon la colere du maître, & d'être renvoyé de ſon école. Enfin Jean Van-Hock conſeilla de choiſir Van-Dyck pour réparer ce qui étoit effacé : il ne lui reſtoit que trois heures de jour ; &, dans cet eſpace de temps, il fit ſi bien, que le lendemain Rubens, en examinant ſon travail de la veille, dit, en préſence de ſes éleves tremblants de frayeur : *Voilà un bras & une tête qui ne ſont pas ce que j'ai fait de moins bien.* Quelques-uns diſent que Rubens, inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, effaça tout ; d'autres, au contraire, ſoutiennent qu'il laiſſa ſubſiſter ce que Van-Dyck avoit fait. Quoi qu'il en ſoit, ce tableau, qui repréſente une Deſcente de Croix qu'on voit dans l'égliſe de Notre-Dame d'Anvers, eſt un des plus beaux de Rubens.

On prétend que c'eſt l'époque où celui-ci, animé d'une jalouſie extrême contre Van-Dyck, lui conſeilla d'abandonner l'hiſtoire pour s'attacher au portrait ; mais, ſi l'on fait attention que Rubens conſeilloit ſouvent à ſon éleve d'entreprendre le voyage d'Italie, uniquement à cauſe qu'il ſe perfectionneroit ; qu'en le quittant, Van-Dyck fit préſent à ſon maître d'un tableau repréſentant Notre-Seigneur dans le Jardin des Olives, que ce dernier ne ceſſoit de louer, ainſi que

le portrait de sa femme, peint par le même ; qu'en retour, il lui donna un des plus beaux chevaux de son écurie ; qu'il l'arracha aux charmes de l'amour qui le retenoit auprès d'une jolie paysanne du village de Savelthem, près de Bruxelles ; qu'il employa ses amis, & qu'il n'épargna rien pour réveiller en lui l'amour de la gloire, sur-tout le desir de continuer son voyage en Italie : si, dis-je, on pese toutes ces circonstances, on ne croira pas sans doute que Rubens ait été susceptible d'une basse jalousie injurieuse à sa mémoire.

Enfin Van-Dyck partit pour l'Italie, accompagné du chevalier Nanni. Il s'arrêta d'abord à Venise, où le Titien & Paul Véronese furent ceux qu'il prit pour modeles. Il copia beaucoup de leurs ouvrages, & fit des études particulieres sur leurs airs de têtes. Cette pratique, suivie de réflexions judicieuses, le forma dans la maniere délicate & facile. Il se rendit ensuite à Genes : ce fut sa ville favorite, & celle où il donna des preuves de la supériorité de son talent. Il vit cependant Rome, & poussa même jusqu'à Palerme, capitale de la Sicile : par-tout il fut surchargé d'ouvrages, & comblé de richesses. Il avoit l'art de joindre dans ses portraits les perfections de l'art aux charmes de la vérité. La simplicité naïve dont il sçavoit les orner, touchoit ceux mêmes qui en ignoroient l'artifice. Une ressemblance frappante des traits & des étoffes saisissoit tout le monde. La délicatesse de ses teintes étoit ramenée à celles qu'il voyoit dans la nature.

L'amour de la patrie le ramena dans sa ville natale. On convint, en voyant ses productions, que le voyage qu'il venoit de faire avoit embelli sa maniere de peindre, & qu'il avoit achevé de prendre des grands maîtres ce qui lui restoit à acquérir. Rubens lui rendit cette justice ; &, pour lui témoigner son estime, il lui offrit sa fille ainée en mariage. Van-Dyck s'excusa sur ce qu'il avoit envie de retourner à Rome ; d'autres disent qu'il refusa la fille, parce qu'il aimoit passionnément la mere. Cependant certains désagréments qu'il eut à essuyer de la part de quelques personnes qui lui

avoient commandé des tableaux, l'envie des peintres ses camarades d'étude, qui osoient dire qu'il n'avoit qu'une petite maniere, le dégoûterent du séjour d'Anvers. Il partit pour la Haye, où il peignit en pied le prince, la princesse d'Orange, & leurs enfants. La beauté de ces portraits engagea les seigneurs de cette cour, les ambassadeurs, & les plus riches négociants, à exercer son pinceau. De la Haye, il se rendit à Londres. Ses espérances y furent trompées, & il n'eut pas d'abord le succès qu'il méritoit : c'est ce qui le fit retourner en Flandres. Mais les Anglois, plus éclairés sur le mérite de ce grand peintre, lui rendirent bientôt justice ; ils employerent toutes sortes de moyens pour l'engager à revenir dans leur pays. Le chevalier Dygby vint le chercher lui-même : il le présenta au roi Charles I, qui le reçut avec bonté, qui lui fit présent de son portrait garni de diamants, & orné d'une chaîne d'or, & qui le décora de l'ordre du Bain, en ajoutant une pension considérable.

La reconnoissance anima Van-Dyck : il travailla sans relâche, & enrichit l'Angleterre de ses portraits & de ses admirables compositions. Il est vrai que ses travaux ne furent point stériles ; il amassa des richesses immenses, qu'il ne seroit jamais venu à bout de dissiper, malgré sa dépense énorme, ses équipages brillants, sa table ouverte à tout le monde, son nombreux domestique, & des sommes considérables prodiguées à ses maitresses : mais il donna dans toutes les rêveries des chymistes ; il vit bientôt son or s'évaporer par le creuset. Le chagrin s'empara de lui ; les vapeurs du charbon, jointes à son épuisement causé par l'excès des plaisirs, dérangerent sa santé ; on craignit pour ses jours. Le duc de Buckingham, voulant l'arracher à ses maîtresses, lui fit épouser, avec l'agrément du Roi, la fille de mylord Ruthven, comte de Gorée, seigneur Ecossois, laquelle ne lui apporta pour dot qu'une grande beauté & un nom illustre. Van-Dyck la conduisit à Anvers, ensuite à Paris, où il passa deux mois, dans l'espérance de peindre la galerie du Lu-

xembourg. Enfin il repaſſa en Angleterre, où il mourut, peu de temps après, d'une eſpece de phthiſie, âgé ſeulement de quarante-deux ans. Il fut enterré avec pompe dans l'égliſe de Saint-Paul. Le poëte Couwley fit en vers ſon épitaphe. Sa veuve épouſa le chevalier Price; mais elle ne ſurvécut pas long-temps à ſon premier mari.

Voici le jugement que M. Deſcamps porte ſur cet artiſte. « Quand on conſidere le grand nombre d'ou-» vrages que nous a laiſſés Van-Dyck, étant mort ſi » jeune, on ne peut nier qu'il n'ait eu la plus grande » facilité dont on ait connoiſſance. On ſçait qu'il com-» mençoit le matin à peindre une tête, qu'il retenoit à » dîner la perſonne qui ſe faiſoit peindre; & qu'après » le dîner, il la finiſſoit: rarement il y travailloit le » lendemain. Tous les tableaux de ſon dernier temps » ſont d'une négligence qui en diminue le prix: on lui » en fit des reproches, en comparant ſes premiers ta-» bleaux avec les derniers. *J'en ſçais*, dit-il, *la diffé-» rence, & je n'en ſuis pas étonné; mais ſçachez auſſi » qu'autrefois j'ai travaillé pour ma réputation, & qu'au-» jourd'hui je travaille pour ma fortune.* Van-Dyck avoit » fait en ce temps-là, bien des portraits qui ſont des » modeles de fineſſe & de préciſion: il peignoit ſes » têtes avec tant d'art & de vérité, qu'il n'eſt guere » poſſible de le ſurpaſſer: il deſſinoit & colorioit de » même les mains. Ses attitudes ſont ſimples, mais » avec choix. Il ſemble qu'on ne devroit regarder Van-» Dyck que comme peintre de portraits: cependant » il a ſouvent égalé ſon maître dans ſes tableaux d'hiſ-» toire. Il avoit moins de génie, & peut-être moins » de feu; mais tous ſes ouvrages n'en manquent pas. » Si Van-Dyck eût fait moins de portraits & plus de » tableaux d'hiſtoire, peut-être auroit-il égalé Rubens, » comme il l'a ſurpaſſé dans la délicateſſe de ſes teintes » & dans la fonte de ſes couleurs: ce fut le ſentiment » des ennemis mêmes de Van-Dyck, en voyant le ta-» bleau qu'il fit pour l'égliſe de Gand. Mais, comme » il ne faut pas juger ſur des conjectures, nous dirons

» seulement que Van-Dyck a surpassé Rubens dans le » portrait, & qu'il lui fut inférieur dans les tableaux » d'histoire. »

Ses ouvrages sont dispersés de toutes parts, & il est peu d'amateurs qui n'en possedent quelqu'un. Le Roi & M. le duc d'Orléans en ont plusieurs. On voit au château de Lucienne près Paris, chez madame la comtesse du B. un tableau capital & admirable, lequel avoit appartenu à feu M. le marquis de Lassay, & dont le dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, avoit offert cinquante mille livres : il représente Charles I, roi d'Angleterre, en pied, accompagné de sa suite ; un écuyer tient la bride de son cheval. Ses éleves sont Lancjean, Hanneman de la Haye, Fouchier de Berg-op-Zoom, Benedetto Castiglione. On a beaucoup gravé d'après lui.

VAN-DYK, (*Philippe*) peintre, né à Amsterdam en 1680, mort à la Haye en 1758, est regardé par les Hollandois comme le dernier de leurs grands peintres. Son maître Arnold Boonen vit avec plaisir ses rares dispositions, qui furent, dès sa jeunesse, un présage heureux de ses talents. Cependant, quelques progrès qu'il eût faits dans son art, il sentit plus qu'un autre le besoin de se perfectionner de plus en plus sous son maître, & il ne voulut point le quitter que sa réputation ne fût déja bien établie par des ouvrages recherchés. Il se maria peu de temps après ; &, dans la crainte de ne pas percer dans une ville remplie alors de bons peintres, il alla demeurer à Middelbourg en 1710. Il ne tarda pas à s'y faire connoître & à s'y procurer des amis distingués, tels que le bourguemestre Kouwerven & l'amiral Ockkerse, tous deux pleins de goût, & tous deux fort riches. Ce fut pour lui un commencement de fortune : ils le chargerent de leur procurer les plus beaux tableaux, qu'il alla chercher dans la Flandre & dans le Brabant. Ces cabinets ne purent manquer d'être bien composés ; & cet artiste habile ne choisissoit qu'en connoisseur, & n'épargnoit point l'argent. Il peignit les portraits des prin-

cipaux

cipaux de cette province en grand & en petit. Il fit plusieurs petits tableaux dans le goût de Miéris & de Gérard Dow ; &, quoiqu'il fût infatigable, il pouvoit à peine satisfaire tous ceux qui rechercherent ses ouvrages.

L'occasion de faire tous les ans un voyage dans les principales villes de la Hollande & dans le Brabant, lui procura beaucoup d'amis, sur-tout à la Haye, où l'on aimoit ses jolis tableaux. On le pria d'y fixer sa demeure ; & il y consentit. Il y fut très-occupé ; &, parmi ses ouvrages, on distingue les portraits de la famille du Stathouder, qu'il répéta plusieurs fois. C'est d'après ces portraits que furent gravées les médailles à l'occasion du mariage du Stathouder. Le prince de Hesse honora Van-Dyk du titre de son premier peintre. Une fortune plus considérable couronna ses travaux. M. Dieshoek, de retour des Indes avec de grands trésors, se fit peindre, ainsi que son fils & sa bru. Il lui prit aussi envie de se former une collection de tableaux ; Van-Dyk fut chargé de les acheter. Dans le même temps, M. Sichtermans, étant aussi arrivé des Indes, se fit peindre avec sa famille ; &, à peine fut-il établi à Groningue, que son premier soin fut d'engager notre peintre à lui procurer un cabinet de tableaux. Le baron d'Imhof, gouverneur général des mêmes contrées pour les Etats-Généraux, procura aussi à Van-Dyk un nouveau moyen de se distinguer. Cet artiste le peignit en pied, de grandeur naturelle : il fit le même tableau en petit. Celui-ci a été gravé : le grand fut envoyé à Batavia, pour y être placé dans la salle où sont tous les gouverneurs.

Les Etats de Hollande témoignerent aussi leur estime pour les talents du peintre, en lui ordonnant de peindre le prince d'Orange. Ce tableau devoit être placé dans la salle nommée *La Treve*. Le nombre des portraits & des tableaux de cabinet qu'il a peints, est très-considérable. Son dessin est sans maniere & sans finesse : ses portraits, sur-tout en petit, sont d'une vérité frappante ; aussi voit-on qu'il copioit la nature

fidellement. Tous ses sujets sont bien composés; il avoit une bonne couleur. Ses tableaux méritent, pour leur précieux, une place dans les cabinets choisis.

I. VAN-EVERDINGEN, (*César*) peintre & architecte, né dans la ville d'Alcmaër en 1606, mort en 1679. Il fut éleve de Jean van-Bronkhorst, qui le vit avec plaisir surpasser tous ses camarades. Il réussit également dans le portrait & dans l'histoire; & de plus, il fut un des meilleurs architectes de son temps. Le célebre van-Campen le choisit pour faire en relief l'hôtel qu'il fit bâtir pour lui sur ses dessins. Ses tableaux se trouvent à Alcmaër & aux environs. Il dessinoit bien, & colorioit avec force : sa touche, quoique fondue, est décidée. Il disposoit ses sujets avec jugement; & ses morceaux d'histoire sont composés avec beaucoup de feu.

II. VAN-EVERDINGEN, (*Aldert*) peintre, & frere du précédent, né a Alcmaër en 1621, mort en 1675. Eleve de Roëlant Savari & de Pierre Molyn, il fit de si grands progrès sous ces deux maîtres, qu'il les égala, & souvent les surpassa. Il étoit presque universel, dit M. Descamps. Quoique le paysage, qu'il ornoit de figures & d'animaux, ait été sa plus forte partie, il peignoit des marines & des tempêtes dont la vérité fait horreur. Aucun peintre n'a sçu représenter l'eau agitée comme lui; & l'on croit voir briller le feu répandu dans ses ciels orageux. Quelquefois ses paysages sont agréables; mais souvent ils représentent des sapins & des chûtes d'eau, qui font l'admiration des connoisseurs. Un voyage qu'il fit sur la mer Baltique, lui donna occasion de dessiner plusieurs vues du Nord. On doit à ses voyages l'admirable variété qui regne dans ses tableaux. Il peignoit avec facilité. Sa couleur est excellente; les figures & les animaux, d'un bon goût de dessin : il travailloit tout d'après nature. Ses dessins & ses études coloriées sont très-recherchées. Sa piété & ses bonnes mœurs lui méri-

terent l'estime publique. Il laissa trois fils, dont deux ont été d'assez bons peintres. On connoît encore un *Jean* van-Everdingen, frere cadet des précédents, qui fut éleve de César. Il excelloit à peindre des objets inanimés. Comme il ne travailloit que pour son plaisir, il a fait peu de tableaux, mais qui n'en sont pas moins estimés.

VAN-EYCK, (*Hubert* & *Jean*) freres & peintres, nés à Maaseyk, petite ville située sur les bords de la Meuse, le premier en 1366, & le second en 1370. Leur famille sembloit être née pour la peinture : leur pere étoit peintre, & fut leur maître. Marguerite, leur sœur, acquit de la célébrité dans cet art : elle refusa de se marier, pour pouvoir s'y livrer toute entiere. On fait communément honneur à Jean van-Eyck, autrement appellé *Jean de Bruges*, à cause du séjour qu'il fit dans cette ville, où il s'établit, de la découverte de la peinture à l'huile. Nous croyons cependant qu'elle lui est antérieure ; & voyez ce que nous en disons à l'article PEINTURE. Nous ne disconvenons pas qu'il n'en ait pu trouver le secret de son côté, sans avoir eu connoissance de celui qui existoit déja ; &, par-là même, il mérite la reconnoissance de la postérité, puisqu'elle lui a l'obligation de la perfection où la peinture est arrivée depuis cette époque. On rapporte qu'étant fort versé dans la chymie, & cherchant un vernis pour donner de l'éclat & de la force à ses ouvrages, il employa les huiles de noix & de lin, qu'il fit cuire avec d'autres drogues : il reconnut que le vernis qui en résultoit, étoit très-beau ; de plus, il éprouva que les couleurs se mêloient plus facilement avec l'huile, qu'avec la colle ou l'eau d'œufs, dont on s'étoit servi jusqu'alors ; ce qui le détermina à suivre cette nouvelle méthode. D'ailleurs les couleurs, qui ne couroient plus le risque de s'emboire, conservoient leurs mêmes tons, & n'avoient pas même besoin de vernis ; elles se séchoient promptement, & il y avoit plus de facilité à les mêler. Il travailla, ainsi que son

frere, de cette nouvelle maniere; & leurs tableaux exciterent une admiration générale.

Malgré leur grand soin à cacher leur secret, Antoine de Messine vint à bout de le leur arracher. (*Voyez son article.*) Ce peintre, jaloux de le conserver, ne put à son tour le refuser à Jacques Bassan, qui tout de suite en fit part au public; (*Voyez encore* JACQUES BASSAN.) & bientôt cette nouvelle méthode fut adoptée par tous les artistes qui en ont retiré les plus grands avantages. Les principaux ouvrages des freres van-Eyck sont à Gand en Flandres. On y voit, entr'autres, celui qu'ils peignirent pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne: ce tableau représente les Vieillards qui adorent l'Agneau. C'est un prodige que la quantité d'ouvrage & que le fini dont il est. On y compte trois cents trente têtes, sans en trouver deux qui se ressemblent. Les attitudes, au jugement de M. Descamps, sont belles & bien dessinées; les têtes pleines d'expressions, d'admiration, de dévotion & de candeur; les cheveux, les poils des barbes, sont d'un détail & d'un fini singulier: il en est de même des crins des chevaux. Le paysage est agréable; les arbres, les plantes du pays, & étrangeres, sont bien dessinées & d'une grande vérité. La composition du tout ensemble est sans embarras, & pleine d'esprit. Les figures sont drapées dans le goût d'Albert Durer: les couleurs principales, les rouges, les pourpres & les bleues, sont aussi belles & aussi fraîches que si l'on venoit de les appliquer: aussi ne voit-on que rarement ce tableau; il est toujours fermé, & ne s'ouvre qu'à certains jours de fête, ou à la demande des personnes de considération. On voit dans la collection du Palais-Royal deux tableaux de Jean van-Eyck; l'un est le Portrait des deux Freres; l'autre, l'Adoration des Mages. Il eut pour éleves Roger, surnommé *de Bruges*; & Hugues Vandergoès.

VAN-HEIL, (*Daniel*) peintre, né à Bruxelles en 1604. Il se fit d'abord une grande réputation dans le

payſage : il quitta ce genre pour peindre des incendies, qu'il a repréſentés avec tant d'art & de vérité, qu'on en eſt effrayé : auſſi diſoit-on de ſon temps, qu'il ne manquoit à ſes tableaux que la chaleur. Houbraken diſtingue parmi ſes tableaux, l'Embraſement de Sodome & l'Incendie de Troie. On voit de lui à Bruxelles, dans le cabinet du prince Charles de Lorraine, un beau payſage, repréſentant un hiver. On peut placer ce tableau au rang de ceux des plus grands maîtres en ce genre. Van-Heil avoit une touche légere, colorioit vivement, ſçavoit diſpoſer ſes plans, & varioit les ſites dans les payſages.

VAN-HUYSUM, (*Jean*) célebre peintre de fleurs, né à Amſterdam en 1682, mort en 1749. Il étoit le fils ainé de Juſte Van-Huyſum, auſſi peintre de fleurs, & qui fut ſon maître, ainſi que de ſes autres enfants. Le deſir de ſe perfectionner lui fit étudier avec ſoin les ouvrages de Mignon, & des peintres qui ont excellé à repréſenter les fleurs & les fruits : il y joignit l'imitation de la nature, qu'il pouvoit conſulter à ſon gré dans ces beaux jardins dont les Hollandois ſont ſi curieux. Quand il eut atteint la maturité de l'âge, & que ſes talents furent entiérement développés, on fut étonné de ces productions. En les examinant, on ne peut ſe refuſer au charme qui vous ſéduit : tout y eſt d'une élégance précieuſe, d'une vérité frappante. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, la légéreté des feuilles, le tranſparent de la roſée, le mouvement des inſectes, tout vous avertit que l'art eſt devenu l'heureux rival de la nature, & qu'il l'a même quelquefois ſurpaſſée. Le ſeul reproche qu'on pourroit peut-être lui faire, c'eſt que ſes fruits paroiſſent être quelquefois comme de la cire ou de l'ivoire : on deſireroit auſſi que la touche de ce peintre fût plus ſûre. Enfin tous ſes tableaux ne ſont pas de la même force ; il y a un choix à faire.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec un talent ſi prodigieux, il ait été employé par des ſouverains qui ſe

disputoient en quelque sorte son pinceau, qu'il ait vu vendre très-cher ses tableaux, & qu'encore aujourd'hui il n'y ait que des amateurs très-opulents qui puissent les acquérir. Ses études lavées ou dessinées, sont de même à un prix exorbitant. On a vu payer à Amsterdam mille trente-deux florins pour quatre morceaux lavés & touchés à la plume. Quant à ses paysages, quoiqu'il soit moins connu en France de ce côté-là que par les fleurs, ils ne laissent pas d'être infiniment estimables; les Hollandois les recherchent avec empressement. On y trouve un bon goût de dessin, une couleur excellente. Les figures, dans la maniere de Lairesse, sont très-finies, & touchées avec esprit. Aigri par des chagrins domestiques, & sur-tout par la débauche de son fils, Van-Huysum devint sauvage, fuyant le monde, qui l'abandonna à son tour. Rempli de l'idée de sa supériorité, il excita l'envie; lui-même ne s'en défendit pas, & il en donna des preuves à l'égard du seul éleve qu'il ait jamais formé: c'étoit une demoiselle nommée Haverman, qui vint presqu'à bout de l'égaler. Il se félicita de ce que, déshonorée par une foiblesse, elle fut obligée de quitter sa patrie, & de se réfugier à Paris, où ses ouvrages furent recherchés.

Van-Huysum eut trois freres qui se sont distingués dans la peinture. *Juste*, mort à l'âge de vingt-deux ans, peignoit des batailles en grand & en petit, avec une facilité étonnante, sans modeles, tout de génie, & avec goût. *Jacques*, mort à Londres, copia si bien les ouvrages de son frere Jean, qu'on y étoit trompé. Il vendit ses copies quarante & cinquante louis le couple: il en composoit lui-même d'après nature, qui sont recherchés. Le troisieme frere, *Jean* Van-Huysum, étoit encore vivant en 1763, année où M. Descamps publia le quatrieme volume de ses *Vies des Peintres Flamands*. Nous ignorons s'il est mort.

VANLOO. Cette famille noble, & originaire de l'Eclufe en Flandres, a produit, depuis long-temps,

d'habiles gens dans la peinture. Celui qui s'y est attaché le premier, dit M. d'Argenville, s'appelloit *Jean* Vanloo. Son fils *Jacques*, excellent peintre de portraits, séjourna quelque temps à Amsterdam, & s'y maria. Un fils qu'il eut, nommé *Louis*, vint de bonne heure étudier à Paris, & son pere s'y joignit bientôt après. Ce pere se fit naturaliser, & fut reçu à l'Académie de Peinture en 1663. Louis remporta dans la suite le premier prix à l'Académie, où il auroit été admis, si une affaire d'honneur ne l'eût obligé de se retirer à Nice, dans les Etats du duc de Savoie. Ce peintre passoit pour un grand dessinateur, & étoit fort distingué par ses ouvrages à fresque. On voit de sa main un S. François dans la chapelle des Pénitents Gris de Toulon. Il vint à Aix, & s'y maria en 1683 : c'est de ce mariage que sont issus Jean-Baptiste & Carle Vanloo, qui suivent.

I. VANLOO, (*Jean-Baptiste*) peintre, né à Aix en 1684, mort dans la même ville en 1745. Ses heureuses dispositions pour la peinture, cultivées par son pere, firent admirer en lui un génie également propre à l'histoire & au portrait. Agé de vingt-deux ans, il épousa la fille d'un avocat de Toulon. Ses talents, exercés avec succès pendant cinq ans à Aix, firent du bruit à la cour de Savoie. Le prince de Carignan le prit à son service, & l'envoya à Rome, où Vanloo demeura deux ans, continuellement occupé à étudier l'antique & les grands maîtres. Son protecteur étant venu se fixer à Paris, l'appella dans cette ville en 1719, & le logea dans son hôtel. La réputation de l'artiste fut bientôt répandue : il eut le précieux avantage d'être connu par M. le duc d'Orléans, Régent, qui le chargea de raccommoder ses anciens tableaux, entr'autres, les cinq cartons à détrempe de Jules Romain, représentant les Amours de Jupiter. Vanloo y réussit parfaitement. Cependant, quoiqu'il ne negligeât pas l'histoire, il s'attacha beaucoup au portrait, & devint un des premiers en ce genre : on peut même dire que

ses portraits, peints dans la maniere d'un peintre d'histoire, sont infiniment plus moëlleux que ne le sont ordinairement ceux des peintres qui ne peignent que le portrait.

Les nombreux ouvrages dont il fut alors chargé, lui valurent des sommes assez considérables : il hasarda aux actions de la Banque quarante mille livres, qu'il perdit en peu de temps par le discrédit des billets. Ce fut une raison pour lui de redoubler son travail pour réparer cette perte. Les circonstances les plus favorables ne lui manquerent pas : il eut l'honneur de peindre plusieurs fois Louis XV ; il fit ensuite le portrait de la Reine, qu'il avoit déja peinte à Vissembourg avant son mariage, ainsi que le roi Stanislas & la reine son épouse. Quand il passa, en 1736, en Angleterre, où il demeura quatre ans, il eut la satisfaction de se voir généralement applaudi. L'empressement de ceux qui alloient voir ses ouvrages ne se peut concevoir. Le prince & la princesse de Galles, les princesses ses sœurs, l'honorerent souvent de leurs visites ; & il les peignit plusieurs fois. L'amour de la patrie, autant que sa mauvaise santé, le ramena dans le lieu de sa naissance. Après quelques mois de repos, il reprit le pinceau, *qu'il avoit honte*, disoit-il, *de laisser oisif.* La veille de sa mort, il travailloit encore.

Cet artiste avoit une facilité prodigieuse. Il peignoit en un jour trois têtes bien terminées, sans presque faire de dessins ni d'esquisses que sur la toile. Son ton de couleur est excellent, sa touche légere & spirituelle ; & ses chairs sont si fraîches, qu'elles approchent de celles de Rubens. A l'excellence de ses talents, il joignoit une figure avantageuse, & un caractere doux & bienfaisant. Il eut plusieurs enfants, dont les plus connus sont Louis-Michel, premier peintre du roi d'Espagne, & Charles-Amédée-Philippe, peintre du roi de Prusse. Ils furent ses éleves, ainsi que Carle Vanloo son frere, Pierre-Charles Trémoliere, &c. On a beaucoup gravé d'après lui. On voit de ses tableaux dans le chœur des grands Augustins de Paris.

L'église de Saint-Martin-des-Champs, & celle de Saint-Germain-des-Prés, sont également ornées de ses productions. Toulon, Aix, Nice, Turin, Rome & Londres, possedent encore un grand nombre de ses ouvrages. Il fut agréé à l'Académie royale en 1722, reçu en 1731, adjoint à professeur en 1733, & professeur en 1735.

II. VANLOO, (*Carle*) premier peintre du Roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, directeur de l'Académie de Peinture & de l'Ecole des Eleves protégés, né à Nice en 1705, mort à Paris en 1765. Après avoir passé quelque temps à Rome, où le fameux Lutti lui donna les premiers éléments de la peinture, & le célebre Legros ceux de la sculpture, dans laquelle Carle Vanloo se feroit infiniment distingué, s'il avoit suivi les talents qu'il avoit pour cet art, il revint en France en 1719, & remporta à Paris, âgé de dix-huit ans, la premiere médaille de dessin. Ses progrès dans l'art du coloris, ne furent pas moins rapides : en peu d'années, il se vit en état d'aider son frere ainé, qui dirigeoit toutes ses études; &, lorsque celui-ci fut chargé par le Régent de réparer à Fontainebleau la belle galerie du Primatice, il ne fit pas difficulté d'associer son éleve à ce travail. Les talents de Vanloo, applaudis par les connoisseurs, auroient pu dès-lors lui procurer à Paris une existence honorable ; mais, plus jaloux de les perfectionner que de se les rendre utiles, il retourna une seconde fois à Rome en 1727, avec Louis & François Vanloo ses neveux, & avec le célebre Boucher. Les morceaux qui n'avoient fait que le frapper autrefois, quand il étoit à peine en état de les voir, lui parurent alors aussi instructifs qu'admirables : il les mit tous à profit.

Après avoir remporté le prix de dessin, que l'Académie de Saint-Luc distribue tous les ans à Rome, il peignit pour l'église de Saint-Isidore un magnifique plafond représentant l'Apothéose de ce Saint. Le saint François, la sainte Marthe, destinés à embellir l'église

des Cordeliers de Tarascon, lui attirerent l'estime des vrais connoisseurs, & sur-tout du cardinal de Polignac, chargé des affaires de France à la cour de Rome, qui écrivit en sa faveur au duc d'Antin, & qui lui obtint la pension du Roi, si justement méritée. Le souverain pontife, instruit de son mérite, le décora d'un cordon de chevalier, qu'il accompagna d'un brevet encore plus flatteur. Comblé d'honneurs, environné d'une réputation brillante, chargé des richesses du talent, muni d'un grand fonds de sçavoir, notre artiste partit pour Turin avec son neveu François Vanloo, digne de son amitié par ses rares talents pour la peinture. Mais la plus fâcheuse des catastrophes le lui enleva. Le neveu ayant voulu conduire les chevaux de la voiture dans laquelle ils voyageoient, fut renversé par leur fougue impétueuse; &, son pied s'étant embarrassé dans l'étrier, il fut traîné long-temps parmi les ronces & les épines : il mourut de ses blessures à Turin dans sa vingt-deuzieme année.

Carle Vanloo ne trouva des adoucissements à son chagrin que dans les bontés dont le roi de Sardaigne l'honora. Chargé par ce prince de la décoration des trumeaux & dessus de porte de son cabinet, il choisit onze sujets de la *Jérusalem délivrée*, & réunit dans ces morceaux l'enthousiasme du grand poëte aux graces du peintre excellent. Sa réputation lui procura tout à-la-fois la connoissance de Sommis, l'Amphion de l'Italie, & l'avantage d'épouser Christine Sommis, non moins distinguée par sa belle voix, que par les graces de son chant. M. Dandré Bardon remarque, dans la vie qu'il a écrite de notre artiste, que madame Vanloo est la premiere qui ait fait goûter aux François la musique italienne, lorsqu'elle vint à Paris en 1734, avec son illustre époux. Celui-ci, devancé par une réputation brillante, ne tarda pas à la justifier par ses ouvrages. Plusieurs tableaux qu'il présenta à l'Académie de Peinture, fixerent son attention & ses suffrages : il fut agréé d'une voix unanime, & bientôt après élevé au grade de professeur.

Ce qui caractérise sur-tout son génie, c'est la facilité avec laquelle il se prêtoit à tous les tons, à tous les styles: toujours différent de lui-même, il imitoit avec succès, tantôt le fondu du Correge, tantôt la touche séduisante du Guide, & quelquefois les teintes naturelles & moëlleuses du Titien. S'il peignoit un paysage, c'étoit avec l'intelligence de Bénédetto Castiglione. Il traitoit le portrait avec autant de succès que l'histoire : celui du Roi, exposé au sallon de 1763, suffiroit seul pour prouver qu'il auroit pu se faire une grande réputation dans ce genre. En un mot, en voyant chacun de ses tableaux, on seroit tenté de croire qu'il n'avoit que la maniere dans laquelle il est traité. Malgré des talents si marqués, & la gloire qui lui revenoit de presque chacun de ses morceaux, il étoit extrêmement difficile sur ses productions, & il ne conservoit que celles qui pouvoient lui faire le plus d'honneur. Il effaçoit sans aucun égard tout ce qu'il croyoit être en état de mieux rendre. Il mit en pieces le tableau des Graces enchaînées par l'Amour, exposé au sallon de 1763, & qui, nonobstant quelques défauts, renfermoit mille beautés, que des connoisseurs auroient achetées à grand prix.

Le Roi le nomma son premier peintre en 1762. Quand M. le marquis de Marigni le présenta à Sa Majesté, feu M. le Dauphin demanda à quel sujet se faisoit la présentation de Vanloo. *C'est*, dit M. de Marigni, *pour remercier le Roi du titre de premier Peintre. Il l'est depuis long-temps*, repliqua M. le Dauphin. Cet éloge si vrai devenoit encore plus flatteur de la part d'un prince juste appréciateur des talents & de toute sorte de mérite. La mort de cet artiste, que quelques-uns n'ont pas craint d'appeller le *dernier des grands Peintres d'Histoire en France*, fut occasionnée par un coup de sang : elle devint un deuil général pour les amateurs, pour les artistes eux-mêmes; un objet de la plus amere affliction pour sa famille, & un motif de regrets pour ses amis. Sa veuve fut gratifiée par le Roi d'une pension de cent louis, & d'un logement.

Carle Vanloo étoit d'une figure intéressante & d'une humeur enjouée. Laborieux, dur à lui-même, il travailloit toujours debout, & sans feu, même durant les plus grands froids. Une bonté naturelle, qui corrigeoit ordinairement les saillies de sa vivacité, formoit le caractere de son cœur. Il étoit sincere, ingénu, affectueux. Il vivoit avec ses éleves comme avec ses enfants, & avec ses enfants comme avec ses amis : aussi le chérissoient-ils les uns & les autres comme leur ami & leur pere. Ses ouvrages ornent les maisons royales, les cabinets des curieux, & plusieurs églises de Paris.

VANNI, (*Jean-Baptiste*) peintre & graveur, né à Pise en 1599, mort à Florence en 1660, âgé de soixante-un ans. Il eut d'abord de l'inclination pour la musique; ensuite il apprit le dessin & la peinture, & devint très-bon architecte. Il alla à Rome, où il fit le tableau de S. Laurent, qu'on voit dans la sacristie de Saint-Pierre : de-là il se rendit à Parme, où il dessina & grava la Coupole du célebre Correge ; ensuite à Venise, où il grava les Noces de Cana, en deux grandes feuilles, d'après Paul Véronese. Etant venu se fixer à Florence, il y fit beaucoup d'ouvrages, ainsi qu'à Ferrare & à Ravenne. Il étoit d'un caractere gai, & de bonne humeur, prompt à la repartie, & d'une agréable conversation.

VANNIUS, (*François*) peintre, né à Sienne en 1563, mort dans la même ville en 1609. La famille de cet artiste a exercé la peinture avec succès, depuis Lippo Vanni ou Vannius, vivant en 1372, jusqu'à présent. Ce peintre est celui qui a le plus approché du Barroche, qu'il prit pour modele. Les ouvrages du Correge acheverent de le perfectionner. Facile dans ses compositions, d'un génie fertile, il dessinoit correctement : son coloris étoit vigoureux, ses têtes gracieuses, & il peignoit ses tableaux avec beaucoup d'amour. Par ses mœurs douces & son caractere religieux, les sujets de dévotion lui convenoient assez ;

& il s'y est porté plus volontiers qu'aux autres. Le cardinal Baronius fut son protecteur ; & ce fut par ce moyen que Clément VIII le manda à Rome pour peindre un grand tableau dans Saint-Pierre. Il reçut du saint pere, pour récompense, l'ordre de Christ, des mains du cardinal Baronius. On peut compter environ quarante pieces gravées d'après ce maître : il a gravé lui-même quelques morceaux à l'eau forte. A la supériorité de ses talents dans la peinture, il joignoit beaucoup de connoissances dans l'architecture & la méchanique.

VAN-OBSTAL, (*Gérard*) sculpteur, né à Anvers en 1597, mort à Paris en 1663. Cet artiste avoit beaucoup de talent pour les bas-reliefs, & travailloit admirablement bien l'ivoire. Entr'autres ouvrages considérables produits par son ciseau, on peut citer la figure de Louis XIV, que l'on voit posée sur la porte Saint-Antoine. Une contestation qu'il eut avec une personne qui prétendoit se servir contre lui de la prescription, pour ne pas lui payer son ouvrage, fournit au célebre M. de Lamoignon, alors avocat général, & depuis premier président au parlement de Paris, le sujet d'un discours très-éloquent, dans lequel il prouva que les arts libéraux n'étoient point asservis à cette loi. Van-Obstal fut reçu à l'Académie de Peinture & de Sculpture, & parvint à la dignité de recteur.

VARGAS, (*Louis* DE) peintre, né à Séville en 1528, mort dans la même ville en 1590, âgé de soixante-deux ans. On ne doit pas le confondre avec André de Vargas, peintre Espagnol, né à Cuença en 1614, & qui étoit d'une autre famille. Des dispositions naturelles pour la peinture le firent distinguer en peu de temps ; mais l'envie d'atteindre au sublime de son art, l'attira en Italie, où il demeura sept années de suite à étudier les ouvrages de Perrin del Vaga. Vargas, content de ses études, se crut assez habile pour retourner dans sa patrie, & y porter la grande maniere de penser, & la belle exécution que communique ordi-

nairement la vue des excellents ouvrages des peintres d'Italie; son attente fut vaine, & ses productions se trouverent fort inférieures à celles d'Antoine Flores, & de maître Pierre Campanna, peintres Flamands, dont le dernier étoit disciple de Raphaël. Le chagrin de se voir ainsi surpasser le fit retourner en Italie, où de nouvelles études, une application continuelle, des réflexions plus profondes l'occuperent pendant sept autres années. Vargas se trouva alors bien différent de lui-même; il revint à Séville, & y parut en homme consommé dans son art.

Les ouvrages que Vargas a faits dans la grande église de cette ville, & dans le palais archiépiscopal, sont des preuves de l'excellence de son pinceau, particuliérement le tableau du tabernacle & de la tour; l'histoire de Notre-Seigneur portant sa croix, qui est sur les degrés derriere l'ancien tabernacle, & qui est un peu gâté. Le fameux tableau d'Adam & Eve, dont la jambe se voit en racourci, passe pour un chef-d'œuvre. (*Voyez* ALESIO.) Ce peintre a fait quantité de portraits, dans lesquels il n'a pas moins brillé que dans l'histoire; celui de dona Juana Cortez, duchesse d'Alcana, passe pour être si parfait, qu'on le croiroit de Raphël. M. le duc d'Orléans possede un tableau de ce maître, peint sur toile, qui représente S. Jean couvert d'une peau de chameau, assis & appuyé sur sa main, & tenant une croix. La proportion de cette figure est plus grande que nature. La plus grande partie de ses ouvrages est à Séville. Cet artiste joignit à d'heureux talents les vertus austeres du Ghristianisme; il s'enfermoit souvent dans un cercueil. Les austérités qu'il exerçoit sur son corps hâterent la fin de ses jours.

VARIN, (*Jean*) sculpteur & graveur, né à Liege en 1604, mort à Paris en 1672. Les dispositions extraordinaires qu'il montra dès son jeune âge, furent heureusement cultivées par Dupré. Bientôt il fit des progrès surprenants dans la sculpture & la gravure. Doué d'une imagination vive & féconde, il inventa des ma-

chines très-ingénieuses pour monnoyer les médailles qu'il avoit gravées ; & ce fut à ce talent particulier qu'il dut la charge de garde général des monnoies de France. Dans la suite il en obtint deux autres ; l'une de conducteur général des monnoies, & l'autre de graveur général des poinçons. Dans ces différents emplois il grava une quantité prodigieuse de médailles & de poinçons, qui lui mériterent l'estime de Louis XIII & de Louis XIV. Les connoisseurs n'applaudirent pas moins à ses rares talents. On admire sur-tout le sceau de l'Académie Françoise, qui passe pour un chef-d'œuvre. Cet artiste fit aussi deux statues, en marbre de Louis XIV, le buste de Sa Majesté en bronze, qu'on voit dans les appartements à Versailles, & celui du cardinal de Richelieu en or. Il étoit occupé à l'histoire métallique du Roi, lorsqu'il mourut.

Varin étoit d'une avarice sordide, & s'enrichit beaucoup. Guy Patin (tom. 1, lett. 65, datée du 22 Décembre 1651) rapporte une anedocte bien triste sur la fille de cet artiste. « Le 30 du mois de Novem-» bre (1651), dit-il, arriva ici une chose bien » étrange. M. Varin, qui a fait de si belles monnoies » & de si belles médailles, avoit tout fraîchement ma-» rié une sienne fille, belle, âgée de vingt-cinq ans, » moyennant vingt-cinq mille écus, à un correcteur » des Comptes, nommé Oulry, fils d'un riche mar-» chand de marée. Il n'y avoit que dix jours qu'elle » étoit épousée : on lui apporta un œuf frais pour son » déjeûner ; elle tira de la poche de sa jupe une pou-» dre qu'elle mit dans l'œuf, comme on y met ordi-» nairement du sel : c'étoit du sublimé qu'elle avala » ainsi dans l'œuf, dont elle mourut trois ou quatre » heures après, sans faire d'autre bruit, sinon qu'elle » dit : *Il faut mourir, puisque l'avarice de mon pere l'a* » *voulu.* On dit que c'est du mécontentement qu'elle » avoit d'avoir épousé un homme boiteux, bossu & » écrouelleux. Elle mourut dans la maison de son ma-» ri, près des halles, & fut enterrée le lendemain sans » grande cérémonie. » Les nouvelles de Guy Patin

ne ſont pas toujours certaines; il écrivoit celles qu'on lui apprenoit; mais il y en a auſſi de très-certaines: celle-ci en eſt une; car dans le même temps Loret, dans ſa Gazette, écrivit la même choſe à mademoiſelle de Longueville.

VASARI, (*George*) peintre, né à Arezzo en Toſcane, mort à Florence en 1578, âgé de ſoixante-quatre ans. Quoiqu'il ne ſe ſoit fait qu'une réputation médiocre dans la peinture, cependant, comme il a bien mérité des beaux arts par ſes écrits, ſon nom doit être précieux; & les peintres ſur-tout doivent avoir pour ſa mémoire une reconnoiſſance éternelle. Il fut d'abord diſciple de Guillaume de Marſeille, enſuite d'André del Sarté, enfin de Michel-Ange. Les troubles arrivés à Florence lui firent abandonner ſon pays; quand il y revint, il trouva ſon pere mort de la peſte. Chargé de deux freres & de trois ſœurs, il ſe mit, pour les faire ſubſiſter, à peindre à freſque de côté & d'autre dans les villages. Le peu de profit qu'il retiroit de ſon travail, le détermina à quitter ſa profeſſion, pour prendre celle d'orfevre; il n'y fut pas plus heureux: il revint à la peinture; & ſon ardeur pour le travail, ſa perſévérance à deſſiner d'après l'antique & les grands maîtres, lui donnerent beaucoup de facilité. Il fit une quantité prodigieuſe d'ouvrages dans leſquels on remarque un aſſez bon goût de deſſin; mais de grands défauts dans le coloris, parce qu'il n'en avoit pas une juſte idée; d'ailleurs, il étoit bon architecte, & entendoit fort bien les ornements.

Ses ouvrages, tant d'architecture que de peinture, lui mériterent la protection de la maiſon de Médicis. Il deſtina les bienfaits qu'il en reçut à marier deux de ſes ſœurs. Engagé par le cardinal de Médicis à compoſer les *Vies des meilleurs Peintres, Sculpteurs & Architectes*, il nous en a laiſſé trois volumes in-4°, imprimés en 1578, dont Annibal Caro fait l'éloge, en diſant qu'elles ſont écrites poliment & judicieuſement. On peut néanmoins lui reprocher d'avoir trop loué les

les peintres Florentins. M. Battari en a donné depuis peu une nouvelle édition à Rome, dans laquelle il a mis beaucoup du sien, & corrigé plusieurs inexactitudes de Vasari. Outre ces vies des artistes, il fit imprimer des raisonnements sur les ouvrages qu'il a peints, & dont les principaux se voient à Rome, à Bologne & à Florence. Quelques auteurs attribuent cependant ce volume in-4°, qui vit le jour en 1619, à George Vasari, son neveu.

VASCOSAN, (*Michel*) célebre imprimeur de Paris dans le seizieme siecle. Il étoit né à Amiens, & fut éleve de Varadée, dans la maison duquel il reçut une éducation soignée. Il s'établit à Paris dans la rue Saint-Jacques, dans la même maison d'Ascensius, dont il prit la Presse pour devise. La république des Lettres doit à ce célebre imprimeur un grand nombre de bons livres qu'il a imprimés. Le Roi, pour le récompenser de ses travaux, le fit son imprimeur, aussi bien que Frédéric Morel, son gendre. Il avoit épousé en premiere noces Catherine, fille de l'imprimeur Josse Bade, & en secondes noces Robine Coing, dont il eut deux enfants, Pierre & Michel Vascosan. Son habileté ne se bornoit pas à l'imprimerie, il entendoit fort bien le latin, & il s'exprimoit avec une grande facilité dans cette langue, comme on peut le voir par les lettres qu'il a écrites aux sçavants de son temps, & par leurs réponses. Son premier soin fut d'avoir de beaux caracteres, & de ne laisser sortir de son imprimerie que des livres de la derniere correction. Entr'autres obligations, on lui a celle d'avoir donné ces belles éditions *in*-4° des ouvrages de Cicéron par partie. Les amateurs en ce genre seroient trop payés de leurs soins, s'ils pouvoient ramasser toutes ces parties, & avoir cet Orateur complet de l'impression de Vascosan.

Il continua d'être utile à la république des Lettres jusqu'en 1576, & il mourut quelque temps après. Si son nom se voit à la tête de quelques livres au-delà de cette année, ce n'est pas lui, mais son fils, qui les

a imprimés. Les meilleurs livres que nous avons de lui sont, entr'autres, *Diodore de Sicile*, imprimé en 1530, & *Quintiliani opera*, in-folio, en 1542, édition rare & recherchée de Bibliophiles, &c. Vascosan eut plusieurs associés; sçavoir, Pierre Gaudoul, Jean Petit, Jean-Louis Titelain; Robert Etienne & Jean Roigny, ses beau-freres; Galiot Dupré, Simon de Colines, Oudin Petit, Gilles Corrozet, Mathurin Dupuis, Poncet, Olivier de Narsy, & enfin son gendre Frédéric Morel.

VASSÉ, (*Antoine-François* DE) sculpteur du Roi, né à Toulon, mort à Paris en 1736, âgé de cinquante-trois ans. Ses talents lui ouvrirent l'entrée de l'Académie royale de Peinture & de Sculpture. On voit de lui dans plusieurs églises des monuments de son habileté dans sa profession.

VAUBAN, (*Sébastien* LE PRESTRE, seigneur de) chevalier des ordres du Roi, commissaire-général des fortifications, grand'-croix de l'ordre de S. Louis, & gouverneur de la citadelle de Lille, né en 1633, d'Urbain le Prêtre & d'Aimée de Carmagnol. Sa famille est d'une bonne noblesse du Nivernois, & elle possede la seigneurie de Vauban depuis plus de deux cents cinquante ans. Le nom de ce grand homme sera toujours précieux à la France. C'est à lui qu'on a l'obligation de l'admirable méthode de fortifier les places. Nous sommes fondés à croire que nos lecteurs verront avec plaisir le tableau de sa vie militaire, que nous tirons de l'éloge élégant qu'en a fait M. de Fontenelle. Le pere de M. de Vauban, qui n'étoit qu'un cadet, & qui de plus s'étoit ruiné dans le service, ne lui laissa qu'une bonne éducation & un mousquet. A l'âge de dix-sept ans, c'est-à-dire en 1651, il entra dans le régiment de Condé, compagnie d'Arcenai : alors M. le Prince étoit dans le parti des Espgnols. Les premieres places fortifiées qu'il vit le firent ingénieur, par l'envie qu'elles lui donnerent de le devenir. Il se mit à étudier avec ardeur la géométrie, & principalement la

trigonométrie & le toisé ; & dès l'an 1652 il fut employé aux fortifications de Clermont en Lorraine. La même année il servit au premier siege de Sainte-Menehout, où il fit quelques logements, & passa une riviere à la nage sous le feu des ennemis pendant l'assaut : action qui lui attira, de la part de ses supérieurs, beaucoup d'éloges. En 1653 il fut pris par un parti François. M. le cardinal Mazarin le crut digne dès-lors qu'il tâchat de l'engager au service du Roi, & il n'eut pas de peine à réussir. En cette même année M. de Vauban servit d'ingénieur en second, sous le chevalier de Clerville, au second siege de Sainte-Menehout, qui fut reprise par le Roi ; & ensuite il fut chargé du soin de faire réparer les fortifications de la place.

Dans les années suivantes, il fit les fonctions d'ingénieur aux sieges de Stenai, de Clermont, de Landrecy, de Condé, de Saint-Guilain, de Valenciennes. Il fut dangereusement blessé à Stenai & à Valenciennes, & n'en servit pas moins. Il reçut encore trois blessures au siege de Mont-Medi en 1657 ; &, comme la gazette en parla, on apprit dans son pays ce qu'il étoit devenu ; car, depuis six ans qu'il en étoit parti, il n'y étoit point retourné, & n'y avoit écrit à personne ; & ce fut là la seule maniere dont il donna de ses nouvelles. En 1658, il conduisit en chef les attaques des sieges de Gravelines, d'Ypres & d'Oudenarde. M. le cardinal Mazarin, qui n'accordoit pas les gratifications sans sujet, lui en donna une assez honnête, & l'accompagna de louanges, qui, selon le caractere de M. de Vauban, le payerent beaucoup mieux. Après la paix des Pyrénées, il fut occupé ou à démolir des places, ou à en construire. Il avoit déja quantité d'idées nouvelles sur l'art de fortifier, peu connu jusques-là. Quand la guerre recommença en 1667, il eut la principale conduite des sieges que le Roi fit en personne. Il reçut au siege de Douai un coup de mousquet à la joue, dont il a toujours porté la marque. Après le siege de Lille, qu'il prit sous les ordres du Roi en neuf jours de tranchée ouverte, il reçut une gratification considérable.

Il fut occupé, en 1668, à faire des projets de fortifications pour les places de la Franche-Comté, de Flandres & d'Artois. Le Roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il venoit de construire, & ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. Il ne l'avoit point demandé; & il importe & à la gloire du Roi & à la sienne, que l'on sçache que, de toutes les graces qu'il a jamais reçues, il n'en a demandé aucune, à la réserve de celles qui n'étoient pas pour lui. Il est vrai que le nombre en a été si grand, qu'elles épuisoient le droit qu'il avoit de demander.

La paix d'Aix-la-Chapelle étant faite, il n'en fut pas moins occupé. Il fortifia des places en Flandres, en Artois, en Provence, en Roussillon, ou du moins fit des dessins qui ont été depuis exécutés. Il alla même en Piémont avec M. de Louvois, & donna à M. le duc de Savoie des dessins pour Vérue, Verceil & Turin. A son départ, S. A. R. lui fit présent de son portrait enrichi de diamants. Il est le seul homme de guerre pour qui la paix ait toujours été aussi laborieuse que la guerre même. La guerre qui commença en 1672, lui fournit une infinité d'occasions glorieuses, sur-tout dans ce grand nombre de sieges que le Roi fit en personne, & que M. de Vauban conduisit tous. Ce fut à celui de Mastricht, en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singuliere pour l'attaque des places, qu'il avoit imaginée par une longue suite de réflexions, & qu'il a toujours pratiquée. Jusques-là, il n'avoit fait que suivre avec plus d'adresse & de conduite les regles déja établies; mais alors il en suivit d'inconnues, & fit changer de face à cette importante partie de la guerre. Les fameuses paralleles & les places d'armes parurent au jour: depuis ce temps, il a toujours inventé sur ce sujet, tantôt les cavaliers de tranchée, tantôt un nouvel usage des sapes & des demi-sapes, tantôt les batteries en ricochet; & par-là il avoit porté son art à une telle perfection, que le plus souvent, ce qu'on n'auroit jamais osé espérer de-

vant les places les mieux défendues, il ne perdoit pas plus de monde que les assiégés.

C'étoit-là son but principal, la conservation des hommes. Non-seulement l'intérêt de la guerre, mais aussi son humanité naturelle, les lui rendoient chers. Il leur sacrifioit toujours l'éclat d'une conquête plus prompte, & une gloire assez capable de séduire ; & ce qui est encore plus difficile, quelquefois il résistoit en leur faveur à l'impatience des généraux, & s'exposoit aux redoutables discours du courtisan oisif. Aussi les soldats lui obéissoient-ils avec un entier dévouement, moins animés encore par l'extrême confiance qu'ils avoient en sa capacité, que par la certitude & la reconnoissance d'être ménagés autant qu'il étoit possible. Pendant toute la guerre que la paix de Nimegue termina, sa vie fut une action continuelle & très-vive : former des dessins de sieges, conduire tous ceux qui furent faits, du moins dès qu'ils étoient de quelque importance, réparer les places qu'il avoit prises & les rendre plus fortes, visiter toutes les frontieres, fortifier tout ce qui pouvoit être exposé aux ennemis, se transporter dans toutes les armées, & souvent d'une extrémité du royaume à l'autre.

Il fut fait brigadier d'infanterie en 1664, maréchal de camp en 1676, & en 1678 commissaire général des fortifications de France, charge qui vaquoit par la mort de M. le chevalier de Clerville. Il se défendit d'abord de l'accepter ; il en craignoit, ce qui l'auroit fait desirer à tout autre, les grandes relations qu'elle lui donnoit avec le ministere : cependant le Roi l'obligea d'autorité à prendre la charge. La paix de Nimegue lui ôta le pénible emploi de prendre des places ; mais elle lui en donna un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, & par conséquent celui de son art. Strasbourg & Casal, qui passerent en 1681 sous le pouvoir du Roi, furent ensuite l'objet de ses travaux les plus considérables. Outre les grandes & magnifiques fortifications de Strasbourg, il y fit faire, pour la navigation de la

Bruche, des écluses dont l'exécution étoit si difficile, qu'il n'osa la confier à personne, & la dirigea toujours par lui-même.

La guerre recommença en 1683, & lui valut, l'année suivante, la gloire de prendre Luxembourg, qu'on avoit cru jusques-là imprenable, & de le prendre avec fort peu de perte. Mais la guerre naissante ayant été étouffée par la treve de 1684, il reprit ses fonctions de paix, dont les plus brillantes furent l'aqueduc de Maintenon, de nouveaux travaux qui perfectionnerent le canal de la communication des mers, Mont-Royal & Landau. En 1688, la guerre s'étant rallumée, il fit, sous les ordres de Monseigneur, les sieges de Philisbourg, de Manheim & de Frankendal. Ce grand prince fut si content de ses services, qu'il lui donna quatre pieces de canon à son choix, pour mettre en son château de Basoches; récompense vraiment militaire, & qui, plus que toute autre, convenoit au pere de tant de places fortes. La même année, il fut fait lieutenant-général. L'année suivante, il commanda à Dunkerque, Bergues & Ypres, avec ordre de s'enfermer dans celle de ces places qui seroit assiégée; mais son nom les en préserva.

L'année 1690 fut singuliere entre toutes celles de sa vie; il n'y fit presque rien, parce qu'il avoit contracté une grande & dangereuse maladie en faisant travailler aux fortifications d'Ypres, qui étoient fort en désordre. Mais cette oisiveté, qu'il se feroit presque reprochée, finit en 1691 par la prise de Mons, dont le Roi commanda le siege en personne. Il commanda aussi, l'année d'après, celui de Namur; & M. de Vauban le conduisit de sorte, qu'il prit la place en trente jours de tranchée ouverte, & n'y perdit que huit cents hommes, quoiqu'il s'y fût fait cinq actions de vigueur très-considérables. Il étoit à Namur au commencement de l'année 1703, & il y donnoit ordre à des réparations nécessaires, lorsqu'il apprit que le Roi l'avoit honoré du bâton de maréchal de France. Il s'étoit opposé lui-même, quelque temps auparavant, à

cette suprême élévation, que le Roi lui avoit annoncée; il avoit représenté qu'elle empêcheroit qu'on ne l'employât avec des généraux du même rang, & feroit naître des embarras contraires au bien du service. Il aimoit mieux être plus utile & moins récompensé; &, pour suivre son goût, il n'auroit fallu payer ses premiers travaux que par d'autres encore plus nécessaires.

Vers la fin de la même année, il servit sous monseigneur le Duc de Bourgogne au siege du vieux Brisach, place très-considérable, qui fut réduite à capituler au bout de treize jours & demi de tranchée ouverte, & qui ne coûta pas trois cents hommes. C'est par ce siege qu'il a fini. Voici le précis de sa vie militaire. Il a fait travailler à trois cents places anciennes, & en a fait trente-trois neuves; il a conduit cinquante-trois sieges, dont trente ont été faits sous les ordres du Roi en personne, ou de Monseigneur, ou de monseigneur le Duc de Bourgogne, & les vingt-trois autres sous differents généraux. Il s'est trouvé à cent quarante actions de vigueur. Il n'eut pas d'occasion de montrer son habileté à défendre les places, parce que les ennemis de la France ne se présenterent jamais pour assiéger celles où il s'étoit enfermé. Il mourut à Paris en 1707. Son corps fut porté à sa terre de Basoches en Bourgogne. M. de Vauban joignoit à ses talents militaires les vertus d'un honnête homme, & d'un citoyen passionné pour la gloire de l'Etat. On a de lui quelques ouvrages sur les fortifications, & un *Projet d'une Dîme Royale*, qu'on a réimprimé plusieurs fois, & qui est très-connu.

VEAU, (*Louis* LE) architecte, mort à Paris en 1670. Cet artiste avoit un talent supérieur pour son art. L'activité de son génie, & son goût pour le travail, le rendirent capable des plus grandes choses. Il occupa pendant long-temps la place de premier architecte du Roi, & eut beaucoup de part aux augmentations que Louis XIV fit faire au Louvre & aux Thuileries. Il fit construire dans ce premier palais cette

galerie d'une longueur prodigieuse, où l'on conserve aujourd'hui les plans en relief des principales villes de l'Europe. Elle a treize cents soixante-deux pieds de long, sur trente de large. Louis le Veau fit encore construire la porte du Louvre, & les deux grands bâtiments qui forment les côtés du château de Vincennes. Cet artiste donna les plans de l'hôtel du grand Colbert, de ceux de Lambert & d'Hensselin dans l'Isle, de Lionne, de Vau-le-Vicomte, & du college des quatre Nations. Ce dernier édifice est un mélange de lignes droites & circulaires. Après sa mort, ses ouvrages furent exécutés & achevés par François Dorbay, son éleve. Ce dernier fit bâtir, indépendamment de l'église des quatre Nations, plusieurs parties du Louvre & des Thuileries, de même que plusieurs autres édifices dans la capitale.

I. VECELLI, (*François*) frere du Titien, peintre, né à Cador, mort dans un âge fort avancé, mais avant son frere. Il suivit d'abord la profession des armes; s'étant ensuite rendu à Venise, il se mit sous la discipline de son frere pour apprendre la peinture. Ses progrés furent si rapides, que le Titien, craignant de trouver en lui un rival capable de le surpasser, ou du moins de l'égaler, mit tout en usage pour le dégoûter de cet art, & lui persuada de se jetter dans le commerce. Ses nouvelles occupations ne l'empêcherent pas de peindre encore quelquefois pour ses amis; il le faisoit avec un tel succès, que plusieurs de ses ouvrages ont été attribués au Giorgion. Il s'amusoit aussi à faire des cabinets d'ébene, ornés de figures d'architecture.

II. VECELLI, (*Horace*) fils du Titien, peintre, mort fort jeune, de la peste, à Venise, en 1576. Instruit par son pere, il fit des portraits qui, au sentiment des meilleurs connoisseurs, égaloient ceux du Titien même, qu'on sçait néanmoins avoir excellé dans ce genre. L'état d'opulence dans lequel il étoit, & sa folle passion pour l'alchymie, lui firent négliger la peinture.

VEENINX, (*Jean-Baptiste*) peintre, né à Amsterdam en 1621, mort en 1660, au château de Termeyen, près d'Utrecht. Son pere, habile architecte, le destinoit à cette profession; mais sa mort prématurée retarda l'avancement de ce fils, qui, donnant néanmoins des preuves d'un goût décidé pour la peinture, fut enfin placé chez Abraham Bloëmaert, où il fit les progrès les plus rapides. Le desir de se perfectionner le sollicitoit d'aller en Italie; mais il étoit retenu par sa mere & sa femme. Ses instances auprès d'elles lui obtinrent la permission de s'absenter pendant quatre mois. Arrivé à Rome, il trouva des amis & des protecteurs, particuliérement le cardinal Pamphile, qui le chargerent de tant d'ouvrages, qu'au lieu de quatre mois, il y resta quatre ans. Au bout de ce temps, il repartit pour sa patrie, sous prétexte d'aller chercher sa femme, & promettant de revenir dans trois mois; mais, quand il fut rendu à Utrecht, il ne songea plus à tenir sa parole: il se contenta d'envoyer plusieurs tableaux au cardinal Pamphile.

Le grand nombre de tableaux qu'on lui demandoit de toutes parts fut cause que, pour ne pas perdre de temps, & pour se débarrasser des visites fréquentes qu'il recevoit, il alla demeurer au château de Huys-Termeyen. On doit lui rendre cette justice, que, par une excellente pratique, il surpassoit tous les peintres. L'histoire, la figure, les animaux, le portrait, les marines, les fleurs, tout étoit rendu par son pinceau d'une maniere grande & belle: il y régnoit un ton de couleur qui ne sentoit point celui de son pays. Il n'est pas surprenant que, réunissant des talents si variés, il ait excité l'envie de ses confreres. Il eut deux défis à soutenir; l'un, de la part d'Emmanuel de Wite, sur l'architecture & la perspective, dont il se tira avec avantage; l'autre, de la part de Van-Alst, si renommé pour peindre les animaux morts. Il peignit en concurrence des canards & d'autres oiseaux si parfaitement, que les connoisseurs qu'on avoit pris pour arbitres ne purent décider. On a de lui quelques petits tableaux aussi par-

faits, pour le fini, que ceux de Gérard Dow & de François Miéris, mais d'une touche beaucoup moins précieuse & moins spirituelle. Il ne réussissoit pas aussi bien dans les grands. Le plus grand nombre de ses ouvrages est en Hollande.

VÉLASQUEZ, (*Diego* DE SILVA) peintre, né à Séville en 1594, mort à Madrid en 1660. Son pere, d'une famille illustre, originaire de Portugal, le fit élever avec soin; mais, reconnoissant en lui des dispositions heureuses pour la peinture, il le mit chez François de Herrera *le Vieux*, ensuite chez François Pacheco. Son goût le portoit à peindre des animaux, des oiseaux, des poissons, des légumes, des paysages ornés de figures; la nature étoit admirablement imitée. Le tableau d'un porteur d'eau qu'il représenta mal vêtu, la poitrine découverte, & donnant à boire à un petit garçon, fit tant de bruit, que Philippe IV voulut l'avoir. Il manda l'artiste à Madrid en 1622, se fit peindre par lui, le nomma peintre de cabinet en 1623, avec vingt ducats d'appointement par mois, sans compter le prix de ses ouvrages, & sans laisser passer peu d'années où il ne le comblât de nouveaux bienfaits. Les ouvrages des grands maîtres, qu'il eut occasion de voir à Madrid, formerent son goût. Le Caravage lui plut infiniment, & il le prit pour guide dans le coloris; mais il s'attacha particuliérement à Louis Tristan, peintre de Tolede, dont les idées approchoient beaucoup des siennes; il le prit sur-tout pour modele dans le portrait.

Il ne lui restoit plus qu'à faire le voyage d'Italie; il l'entreprit, & y séjourna deux ans avec la permission du Roi, qui lui fit donner une somme considérable & des lettres de recommandation. A son retour à Madrid en 1631, il prouva, par ses nouveaux ouvrages, qu'il avoit sçu profiter en grand peintre des beautés de l'Italie, & qu'il vouloit en décorer l'Espagne. Philippe IV l'attacha de plus en plus à sa personne par plusieurs charges: il le nomma son premier peintre, & lui fit préparer un attelier dans son palais, où il venoit sou-

vent le voir travailler. Enfin ce monarque, qui étoit rempli d'estime & d'amitié pour Vélasquez, voulant lui en donner des marques non équivoques, l'envoya en 1648 à Rome, en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès du pape Innocent X, & le chargea en même temps d'acheter des tableaux, des antiques, & de copier les morceaux qu'on ne pouvoit transporter. Cet artiste s'acquitta supérieurement de cette commission; &, s'en retournant en Espagne, il emmena avec lui le Colonna & Mételli, pour peindre à fresque quelques voûtes du palais de Madrid; ce qui se fit sous la direction même de Vélasquez. Le Roi, pour lui témoigner son contentement, le nomma grand maréchal-des-logis de la cour, emploi qu'il remplit très-noblement, ainsi que ceux qu'il avoit obtenus auparavant. Il le fit aussi chevalier de Saint-Jacques. Les obseques que l'on fit à sa mort furent magnifiques; toute la musique du Roi y assista; & on porta son corps à l'église de Saint-Jean, où l'on voit son épitaphe.

On remarque dans les ouvrages de Vélasquez un génie hardi & pénétrant, un pinceau fier, un coloris vigoureux, une touche énergique. Son talent de rendre la nature avec liberté, le fit nommer un second Caravage. Il s'appliquoit beaucoup à l'étude des livres saints, de l'histoire, de la fable, & de tous les auteurs qui ont écrit sur la peinture, ou sur les autres arts libéraux, dont il avoit une idée générale. Ses liaisons avec les plus célebres poëtes & orateurs de son temps, lui fournissoient d'excellentes idées pour ses compositions. Ses principaux ouvrages se voient à Madrid; on trouve en Franche-Comté quelques portraits qu'il laissa imparfaits, & qui furent achevés par le Bourguignon. A Paris, on voit de lui, dans la salle des bains au Louvre, les portraits de la maison d'Autriche. M. le duc d'Orléans possede un tableau de cet habile maître, représentant Moyse sauvé des eaux. Ses dessins sont très-rares, au moins en France & en Italie. On ne lui connoît pour disciple que le fameux Murillo. Paul Pontius a gravé un portrait d'après lui.

VELDE, peintre. *Voyez* VANDEN-VELDE.

VELLANO, sculpteur & architecte, natif de Padoue, mort âgé de quatre-vingt-douze ans, florissoit vers la fin du quinzieme siecle. Il fut éleve de Donatello de Florence. Il fit en bronze les bas-reliefs du chœur de Saint-Antoine de Padoue, la statue du pape Paul II à Pérouse; & il travailla à Rome pour le palais de Saint-Marc, qu'il décora d'ornements d'architecture, sur ses dessins.

VÉNIUS, (*Otto*) peintre. *Voyez* OTTO-VÉNIUS.

VÉNUSTI, (*Marcel*) peintre, né à Mantoue, mort à Rome vers la fin du seizieme siecle. Il fut éleve de Perrin del Vaga, & devint l'ami du grand Michel-Ange; dont il copia le tableau du Jugement universel, qu'on voit aujourd'hui dans les appartements du duc de Parme. Ce peintre avoit un grand goût de dessin, des idées nobles dans sa composition, beaucoup de fini, de la vaguesse dans le coloris, & de la facilité dans l'exécution. Il y a peu d'églises à Rome, qui ne soient ornées de quelques-uns de ses ouvrages; on en trouve aussi en Espagne. On a beaucoup gravé d'après lui.

VERBRUGGEN, (*Gaspard-Pierre*) peintre, né à Anvers en 1668, mort dans la même ville en 1720. Verbruggen passa en Hollande vers 1706. Sa réputation l'avoit devancé: l'académie d'Anvers l'avoit choisi pour directeur en 1691, & c'étoit confirmer l'idée que l'on avoit de ses talents: il choisit la Haye pour demeure, où il eut occasion d'exercer ses talents. M. Fagel occupa son pinceau à orner de fleurs les plafonds & les salles de l'hôtel qu'il faisoit bâtir. Matthieu Terwesten, bon peintre d'histoire, l'occupa long-temps à travailler avec lui à toutes ses grandes entreprises. La société académique de la Haye admit Verbruggen parmi ses membres en 1708. Sa grande facilité lui fit gagner beaucoup de bien; il peignit avec la plus grande célérité. Dans le temps où les ouvrages le presserent moins, Terwesten lui peignoit quelques vases de bas-reliefs, que Verbruggen ornoit de fleurs & de

fruits; il en auroit rempli la Hollande, si les étrangers n'en avoient enlevé une partie.

Déja avancé en âge & peu occupé, il retourna à Anvers. Son goût pour la société & le plaisir, lui fit dépenser promptement ce qu'il avoit si facilement acquis. Il avoit le même talent, mais il peignoit la nuit, & se promenoit le jour: de façon que ses derniers tableaux n'ont que de la facilité, & une couleur plus brillante que vraie. Le talent de Verbruggen avoit plus de rapport avec celui de Baptiste Monnoyer, qu'avec celui de Van-Huysum. On remarque une grande maniere dans les fleurs qu'il a peintes dans les plafonds & dans les salles: il sçavoit les groupper & colorier avec beaucoup d'art. Sa touche est très-facile, & propre à ce genre.

VERDUSSEN, (*Jean-Pierre*) peintre, mort en 1763. Il est regardé comme un excellent peintre dans le genre des batailles. Ses talents le firent admirer à la cour de Turin, où il se rendit en 1734. Il eut l'honneur d'accompagner le feu roi de Sardaigne dans ses campagnes d'Italie, & peignit les batailles de Parme & de Guastalla, monuments de la gloire de ce prince. Verdussen parcourut encore plusieurs autres cours de l'Europe. Il vit toute l'Italie & l'Angleterre, & donna par-tout des preuves de sa capacité. Après avoir voyagé pendant seize ans, il fixa son séjour à Avignon, où de nouveaux ouvrages l'occuperent jusqu'à la mort. Tous les connoisseurs conviennent que la vivacité & le moëlleux de ses dernieres productions l'emportent sur tout ce qu'il avoit fait auparavant. Il étoit membre de l'académie de peinture de Marseille.

VÉRELST, (*Mademoiselle*) a cultivé la peinture avec succès. On la croit née à Anvers en 1680. Son éducation fut excellente. Elle jouoit très-bien de tous les instruments; elle parloit & écrivoit en plusieurs langues. On raconte un trait de sa vie, bien honorable pour elle. Lorsqu'elle demeuroit à Londres chez un oncle qui y étoit établi, sa tante & un ami l'ac-

compagnerent à la comédie. On la plaça dans une des premieres loges, où il se trouva six seigneurs Allemands, qui furent frappés de sa beauté & de sa modestie : ils la louerent avec tant d'exagération, qu'elle se crut forcée de leur dire en allemand : *Louer avec tant d'excès une jeune personne en sa présence, c'est exposer sa modestie. Je vous prie, Messieurs, de vous souvenir que nous sommes soupçonnées d'être foibles quand on nous loue.* On lui demanda pardon, mais on continua sur le même ton en langue italienne : elle répondit en la même langue, avec la même grace. Un des seigneurs dit en latin : *Ménageons la délicatesse de cette jeune personne qui est si digne de nos éloges, &c.* Mademoiselle Vérelst, après l'avoir écouté, répondit aussi en latin : *Les hommes nous ont ôté les honneurs & les dignités, pourquoi voudroient-ils nous priver d'une langue qui peut nous ouvrir l'entrée des sciences?*

Ces messieurs, aussi enchantés que surpris, garderent quelque temps le silence : ensuite le comte *** s'adressant à elle, lui demanda, au nom d'eux tous, la permission de lui rendre leurs devoirs chez elle. Elle dit : *Je suis peintre; je reçois chez mon oncle tous ceux qui m'honorent de leurs visites ; c'est un des devoirs de mon état.* Dès le lendemain, elle vit arriver ces seigneurs qui ne purent cacher leur admiration pour ses ouvrages. Ils se firent peindre ; son pinceau les charma. C'étoit pour eux une occasion de récompenser le mérite : ils payerent le prix de leurs portraits; mais ils lui firent des présents bien plus considérables, & publierent par-tout le sçavoir & les graces de mademoiselle Vérelst.

Elle étoit recherchée dans les meilleures compagnies; mais elle aimoit si peu la dissipation, qu'il falloit employer toutes sortes de moyens pour la distraire de ses travaux : son art seul avoit des charmes pour elle, & pouvoit la fixer. Elle composoit les sujets d'histoire avec sagesse & beaucoup d'esprit : tous les amateurs de Londres s'en procurerent; il lui resta peu de temps pour peindre des portraits en petit, qui

ont aussi le même mérite. Nous ne connoissons point les ouvrages de cette aimable artiste. Ses confreres assurent que jamais femme n'a dessiné ses figures avec autant de correction & de finesse ; elle donnoit à toutes, cette justesse d'expression & cette noblesse qui annoncent l'élévation de l'ame de celui qui compose. Tout ce qu'on a appris de certain, c'est l'accueil que les amateurs font à ses tableaux qui se conservent dans Londres, & l'estime qu'elle avoit acquise dans le monde par sa conduite & la douceur de ses mœurs. Nous ignorons le temps de sa mort, que l'on croit être arrivée à Londres. (*Extrait des Vies des Peintres Flamands, &c. par M. Descamps.*)

VERKOLIE, (*Jean*) peintre & graveur, né à Amsterdam en 1650, mort à Delft en 1693. Son pere étoit serrurier ; &, sans un accident qui lui arriva dans sa jeunesse, il auroit été élevé dans le métier pénible de son pere. Agé de dix ans, il fut piqué d'une aiguille au talon : la douleur médiocre qu'il en ressentit lui fit négliger cette blessure légere en apparence, mais qui devint, trois mois après, si sérieuse, qu'il en pensa perdre la jambe & la vie : il resta près de trois ans au lit. C'est dans ce temps d'ennui qu'on lui procura tout ce qui pouvoit l'amuser : il n'y eut que les images qu'il copia ; & enfin on lui donna des estampes. Il recouvra sa santé ; & en même temps il découvrit qu'il étoit né peintre.

Il ne se contenta plus, dit M. Descamps, de copier les estampes : il apprit seul, par le secours des livres, la perspective en moins d'un mois. Ce fut alors qu'il essaya de peindre à l'huile, sans maître, comme il avoit commencé le dessin. Il se proposa pour modeles les ouvrages de Gérard van-Zeil, connu sous le nom de *Guérard*. Il épia de si près la marche de ce peintre, que ses copies ont trompé quelques amateurs. Notre jeune éleve sentit qu'il perdoit du temps, en voulant apprendre de lui-même des choses qu'un maître peut montrer en peu de leçons, sur-tout en ce

qui n'eſt que de pratique : il alla donc trouver Jean Liévens, peintre habile, & en fut reçu avec joie. Ce Liévens avoit acheté quelques tableaux ébauchés de Guérard, reſtés après ſa mort ; & il trouvoit l'occaſion de les faire finir par Verkolie, qui avoit toute ſa maniere. Verkolie fit une épreuve encore plus hardie de ſon talent à imiter ; il compoſa un tableau dans le goût du maître qu'il avoit déja ſi heureuſement copié. Cette imitation étoit ſi bien faite, que Liévens ayant invité des curieux à venir voir ce tableau, & étant ſorti un moment pour affaire, ils dirent entr'eux, & en préſence de Verkolie : *Comment ſe peut-il que ce tableau ſoit ici ? Guérard eſt mort, & certainement Liévens eſt incapable de faire auſſi bien.* Cet aveu apprit à Verkolie ce qu'il valoit, & redoubla ſon application. Il quitta Liévens, après avoir appris de lui, en ſix mois, ce qu'il en pouvoit apprendre.

En 1672, il ſe maria à Delft, où il a toujours demeuré. Il fut heureux, parce qu'il fut ſage, & qu'il ſçut profiter d'un grand talent. Quelques portraits qu'il eut occaſion de faire lui en procurerent un ſi grand nombre, qu'il ne put preſque plus rien faire dans la maniere qu'il s'étoit appropriée ; mais, par ſa conduite, il ſe procura tant d'amis & tant de conſidération, qu'on lui donna d'une voix unanime la charge d'adminiſtrateur des pauvres. Dans ſes moments de loiſir, il compoſa quelques ſujets d'hiſtoire : on ne les voit qu'avec étonnement, quand on réfléchit au peu de temps & de ſecours qu'il a eu pour ſe former. On a de lui le tableau de Vénus & Adonis, ceux d'une Pénitente à genoux, éclairée d'une lampe, d'un Berger & d'une Bergere, & d'une Tempête, qui méritent l'attention des connoiſſeurs : il les a gravés de ſa main, en maniere noire ; talent qu'il s'étoit encore donné de lui-même, & dans lequel il s'eſt diſtingué. Verkolie avoit une bonne couleur & un pinceau flou : ſon deſſin, ſans fineſſe, a pourtant aſſez de correction : ſes compoſitions ſont ingénieuſes ; & il aimoit à peindre des aſſemblées, des feſtins ou des ſujets

fujets galants, ainſi que Guérard, qui avoit été ſon modele. Ses tableaux, très-eſtimés, ſe trouvent dans les cabinets de Hollande & d'Allemagne.

VERMANDER, (*Charles*) peintre & poëte, né à Meulebeke, à peu de diſtance de Courtrai, en 1548, d'une famille riche & alliée à des ambaſſadeurs, des évêques, & autres perſonnes de diſtinction. Vermander cultiva les talents heureux qu'il avoit reçus de la nature, ſous Lucas de Héere, bon peintre & bon poëte, & fit des progrès dans l'un & l'autre genre. Il fit le voyage de Rome, où il reſta trois ans; y travailla beaucoup, tant à freſque qu'à l'huile, & compoſa pluſieurs payſages. Epris de l'amour de l'antique, il ne laiſſoit rien échapper; il copioit tout, & travailloit avec une aſſiduité continuelle: on prétend qu'il eſt le premier qui ait peint des groteſques. De retour dans ſa patrie, il fit pluſieurs beaux morceaux qui lui attirerent l'eſtime générale. Le malheur qu'il eut, dans le temps des guerres des Pays-Bas, de perdre tout ſon bien, n'abattit point ſon courage; il le chanta même en très-beaux vers, & ſe retira avec ſa femme à Harlem, où, par ſon travail, il répara les pertes qu'il avoit eſſuyées. On remarque dans ſes productions pittoreſques beaucoup de feu & de génie. Il a peint pluſieurs payſages, où les arbres ſont d'un aſſez bon choix, & la couleur excellente, ainſi que celle des figures. Sur la fin de ſes jours, il devint un peu maniéré dans quelques-unes de ſes compoſitions. En 1604, il alla demeurer à Amſterdam, où il mourut deux ans après, laiſſant ſa veuve avec ſept enfants. L'aîné, nommé *Charles*, ſuivit ſes traces dans la peinture, & acquit de la réputation à Delft où il s'étoit établi. Le pere forma pluſieurs bons éleves. On a de lui la *Vie des Peintres anciens, Italiens & Flamands*, juſqu'en 1604. Les jugements qu'il porte ſur leur compte ſont des monuments précieux du goût de ſon ſiecle, & des regles ſûres pour le nôtre. Sa poéſie & ſes ouvrages en proſe contiennent pluſieurs volumes. Tous les ta-

lents qu'il réunissoit le firent regarder comme un des plus grands hommes de son temps.

VERMEULEN, (*Corneille*) graveur, né à Anvers, & mort vers la fin du dernier siecle. C'est un des artistes qui fait le plus d'honneur à sa patrie, si féconde en grands hommes. Son burin est pur & facile, doux & harmonieux. Sçavant dessinateur, Vermeulen a traité avec le plus grand succès plusieurs sujets d'histoire ; &, dans le genre du portrait, il peut être cité parmi les artistes de la premiere classe. Les sujets d'histoire que Vermeulen a gravés, sont, Marie de Médicis qui s'enfuit de la ville de Blois : cette estampe fait partie de la galerie du Luxembourg, peinte par Rubens; Erigone, d'après le Guide ; & plusieurs autres estampes, d'après le Dominiquin, Vander Werf, &c. Parmi ses portraits, on cite celui de Mézetin, d'après de Troy le fils ; celui de Marie de Tassis, & celui de Vander Brocht, d'après Van-Dyck ; le portrait de la duchesse de Montpensier, & celui du maréchal de Luxembourg, d'après Rigault ; & autres d'après Largiliere, Vivien, &c.

VERMEYEN, (*Jean-Cornille*) peintre, né dans la petite ville de Beverwyck, à peu de distance de Harlem, en 1500, mort à Bruxelles en 1559. Il étoit fils du célebre Cornille, aussi peintre, & fut surnommé *Jean à la Barbe*, parce qu'il en portoit une si longue, qu'elle traînoit à terre, quoiqu'il se tînt debout. On dit que Charles-Quint se divertissoit à marcher dessus. On ignore le nom de son maître : mais il se rendit si habile, que l'empereur dont nous venons de parler conçut pour lui la plus haute estime, & voulut qu'il l'accompagnât pour dessiner les sieges qu'il faisoit, & les batailles qu'il livroit. Ses dessins servirent ensuite de modeles pour les tapisseries qu'on voit à Lisbonne, & qui rendront un témoignage éternel de son talent : on admire sur-tout le siege de Tunis, les campements & les autres actions mémorables qui se firent dans cette partie de l'Afrique, & que Vermeyen dessina

fur les lieux. On voit plufieurs de fes tableaux à Arras, à Bruxelles, & dans quelques autres villes des Pays-Bas.

VÉRONESE, (*Paul*) peintre, né à Vérone en 1532, mort à Venife en 1588, âgé de cinquante-fix ans. Son véritable nom eft *Caliari*. Son pere Gabriel Caliari, fculpteur, effaya de le faire modeler; mais un goût décidé pour la peinture qu'il remarqua dans fon fils, l'engagea à le mettre chez Badile fon oncle, qui paffoit pour le meilleur peintre de Vérone. Sur quelques tableaux que Paul avoit peints, principalement une Vierge affife, avec deux Saints à fes pieds, le cardinal Hercule Gonzague jugea quelle feroit un jour fa capacité. Il le mena à Mantoue, où il peignit, dans la grande églife, deux différentes Tentations de Saint-Antoine. Plufieurs morceaux qu'il peignit, entr'autres, le plafond de la facriftie de Saint-Sébaftien, étonnerent les connoiffeurs; & les religieux, dans la fuite, lui donnerent à peindre toute leur églife. Le Sénat, toujours attentif à encourager les talents, & à les employer, mit Paul Véronefe dans le palais des Procuraties, en concurrence avec les meilleurs peintres Vénitiens. La jaloufie de fes contemporains fe tut devant lui; une chaine d'or fut le prix de la victoire qu'il remporta, au jugement même de fes camarades, que le Titien & le Sanfovin, qui en étoient les juges, confulterent féparément.

Il retourna à Vérone, & il peignit dans le réfectoire des Peres de Saint-Lazare, Notre-Seigneur chez Simon le Lépreux; ouvrage qui répandit en tout lieu la gloire de fon nom. De retour à Venife, Paul continua les peintures de Saint-Sébaftien, qui le mirent de nouveau en concurrence avec les plus grands peintres, auxquels de fi heureux fuccès firent naître de la jaloufie. Le Guide difoit de lui, que *s'il avoit à choifir un état parmi les peintres, il voudroit être Paul Véronefe; que, dans tous les autres, on reconnoiffoit l'art, au lieu que chez Paul la nature fe montroit dans tout*

son éclat. Ce peintre, en effet, étoit recommandable par ses grandes ordonnances, par la majesté de ses compositions, le beau choix de ses sujets, le gracieux de ses têtes, leur variété, la fertilité de sa veine, la fraîcheur de son coloris, & le mouvement de ses figures. Vrai dans ses expressions, il ne cherchoit que le naturel: ses couleurs locales & ses fonds d'architecture sont admirables. Paul évitoit de peindre noir; il ne mettoit des glacis que dans les draperies: ses couleurs vierges étoient posées si fraîches, & avec tant de liberté, qu'il est le seul dans ce genre. Ce grand artiste, qui consultoit la nature en tout, sçavoit la réformer à propos; & sa pensée élevée cherchoit des attitudes extraordinaires. Ses draperies tiennent un peu de celles d'Albert Durer. Souvent il mettoit sur les demi-teintes de ses draperies de l'azur à gouache, pour qu'elles s'entretinssent plus fraîches. Il suffisoit qu'il eût vu une chose, pour s'en ressouvenir toujours, en y ajoutant même des graces & de la noblesse. En effet, il a pour ainsi dire augmenté la joie, rendu la beauté plus brillante, enchéri sur le rire, & donné un caractere de vie à toutes les figures qu'il a peintes.

Paul accompagna à Rome le procurateur Géminiani, ambassadeur de la République près du pape. Les ouvrages qu'il fit à son retour dans le palais de Saint-Marc, annoncerent qu'il avoit acquis de nouvelles connoissances par la vue des chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel-Ange, & des autres grands-maîtres. Le Sénat reconnut ce nouveau mérite, en le créant chevalier de Saint-Marc. Travaillant uniquemeut pour la gloire, à peine, dans les ouvrages qu'il a faits pour les couvents, retiroit-il son déboursé. Les moines lui donnoient souvent un asyle, lorsque ses affaires l'obligeoient à se cacher. Paul a toujours soutenu l'honneur de la peinture, attendant l'ouvrage sans l'aller chercher, comme faisoit le Tintoret. Sa concurrence avec ce peintre n'a pas peu contribué à le rendre habile. On ne peut reprocher à Paul, comme au Tintoret, ou au jeune Palme, qu'il ait trop fait de ta-

bleaux ; leur grand nombre n'en diminue point la perfection, & il ne s'est jamais oublié : dans l'obligation même où il s'est trouvé quelquefois de répéter les mêmes sujets, de nouvelles graces venoient à son secours ; on peut dire que ses succès ont toujours répondu à ses desirs.

Philippe II, roi d'Espagne, demanda Paul Véronese pour orner son beau couvent de l'Escurial. Paul, qui aimoit son pays, où il étoit considéré, représenta qu'il ne pouvoit abandonner ses grands ouvrages commencés : il envoya donc Frédéric Zucchero en sa place. Personne ne s'est plus acquis l'estime des grands & l'amitié de ses confreres, que Paul ; jusqu'au Titien même, qui l'embrassoit toujours quand il le recontroit dans les rues. Quoiqu'il fût magnifiquement vêtu, & décoré d'une chaîne d'or, que les procurateurs de Saint-Marc lui avoient donnée comme un prix remporté sur ses rivaux ; quoiqu'il entretînt sa famille avec honneur, il ne laissa pas d'amasser, par son économie, des biens considérables.

Voici un trait de sa générosité. Dans un voyage qu'il fit aux environs de Venise, il fut surpris par un mauvais temps, & vint demander l'hospitalité dans la maison de campagne des Pisani. On lui fit la réception la plus gracieuse. Pendant le peu de temps qu'il y resta, il peignit secrettement la famille de Darius : elle étoit composée de vingt figures, grandes comme nature. Paul roula le tableau sous son lit, s'en alla, & manda ensuite aux Pisani qu'il leur avoit laissé de quoi payer sa dépense. En effet, ce tableau est admirable. Les figures d'Alexandre & d'Ephestion sont parfaites, & l'affliction est très-bien peinte sur la malheureuse famille de Darius. On reproche à Paul Véronese de n'avoir point été assez correct, d'avoir bigarré ses figures de trop de différentes couleurs ; ce qui en ôte la forme & le repos. On souhaiteroit aussi plus de convenance dans ses tableaux, plus de finesse d'expression dans ses airs de tête, plus de goût de dessin dans les contours & les extrémités de ses figures, avec

des draperies mieux jettées. Ses fonds d'architecture sont quelquefois un peu clairs, & ses ciels approchent de la détrempe. Le Roi possede vingt-six tableaux de Paul Véronese ; & on voit aussi de ses ouvrages au Palais-Royal. On a gravé d'après lui. Ce célebre artiste a eu deux fils, qui se sont distingués dans la peinture. *Voyez* CALIARI. (*Extrait des Vies des plus fameux Peintres.*)

VERROCHIO, (*André*) né à Florence dans le seizieme siecle, a été un très-habile sculpteur : il s'occupa aussi à la peinture & à la gravure. Son premier ouvrage fut une danse d'enfants autour d'un vase d'argent, qui fut si estimé, que le pape, en ayant entendu parler, lui fit faire plusieurs statues d'argent pour sa chapelle. Il fit deux têtes en bronze d'Alexandre le Grand & de Darius, pour le grand-duc de Toscane, qui les envoya comme un présent très-rare à Matthias Corvin, roi de Hongrie. Ce même prince lui fit faire les tombeaux de Jean, de Pierre & de Côme de Médicis, dans l'église de Saint-Laurent, qui sont autant de chefs-d'œuvre. Voulant manier le crayon & le pinceau, il fit à la plume un combat d'hommes nus, & peignit des chevaux dans toutes sortes d'attitudes ; mais, ayant remarqué que son coloris se sentoit de la rudesse de la sculpture, il abandonna la peinture à Léonard de Vinci son éleve, & fit d'autres ouvrages en sculpture, comme la statue équestre de Bartholomée de Bergame, général de l'armée des Vénitiens. Mais, s'appliquant avec une trop grande ardeur, il tomba malade, & mourut dans la cinquante-sixieme année de son âge. Il fut le premier qui moula avec du plâtre le visage des personnes mortes & vivantes, pour en faire les portraits.

VERSCHUURING, (*Henri*) peintre, né à Gorcum en 1627, mort dans la même ville en 1690. Son pere, capitaine d'infanterie, jugeant, par sa santé délicate, qu'il ne pourroit pas suivre le métier des armes, & lui connoissant des dispositions pour la pein-

ture, le plaça chez un peintre, d'où le jeune homme sortit à l'âge de treize ans pour entrer dans l'école de Jean Bols d'Utrecht, chez lequel il demeura six années. Il partit delà pour aller en Italie, où il mit pendant cinq autres années tout son temps à profit. Il étoit déja arrivé à Paris pour s'en retourner dans sa patrie, lorsqu'il trouva dans cette ville le fils d'un bourguemestre Hollandois, qui le pressa si fort de faire une seconde fois le voyage d'Italie, qu'il ne put résister à ses instances. Il y séjourna encore trois ans. Enfin il revit la Hollande en 1655. Ses ouvrages lui attirerent une foule d'admirateurs. Il s'adonna particuliérement à peindre des batailles; &, en 1672, il se mit à la suite des troupes Hollandoises, pour dessiner journellement les campements, les armées en bataille, les attaques, les sieges, les horreurs d'une armée en déroute. Il a parfaitement exprimé dans ses tableaux tout ce qu'il avoit observé sur les lieux, & a rendu jusqu'aux plus petits détails. Les chevaux de toute nature sont très-bien peints; ses figures ont du mouvement & de l'expression: comme il avoit un génie vif & facile, il varioit à l'infini les objets. Il a peint aussi quelques tableaux d'histoire, des foires d'Italie, des attaques de voleurs, &c. Ses talents & sa probité lui procurerent la charge de bourguemestre de Gorcum, charge qu'il remplit avec distinction. Il périt sur mer d'un coup de vent, à deux lieues de Dordrecht. Ses ouvrages sont à la Haye, à Amsterdam & à Utrecht. Il a gravé quelques estampes.

VICHEM, (*S.*) graveur en bois, étoit, à ce qu'on croit, fils de Christophe Vichem. Il a poussé son art infiniment plus loin que son pere. On a de lui plusieurs portraits estimés, faisant partie de la suite des hommes illustres, dessinés supérieurement par Tobie Stimer, lesquels se trouvent dans un livre latin, imprimé à Bâle en 1591. C'est un des plus précieux monuments de la gravure en bois, & sans contredit le plus bel éloge de S. Vichem. Il laissa un fils ap-

pellé *C. S. Vichem*, né dans les Pays-Bas, qui florissoit au commencement du dix-septieme siecle, & qui a vécu plus de cent ans. Il a été uu des plus habiles graveurs en bois qu'il y ait eu. La coupe de ses tailles est des plus belles, & jamais artiste n'a manié la pointe avec plus de liberté. Il sçavoit distribuer très à propos le clair-obscur dans ses ouvrages. On croit qu'il a gravé plus de six mille planches, nombre bien extraordinaire pour un seul homme, à cause du temps que consomme la gravure en bois. Il a donné beaucoup d'estampes d'après les Golztius, Matham & autres, & il en a fait aussi plusieurs d'après ses propres dessins.

VICTORIA, (*Vincent*) peintre & graveur, né à Valence en Espagne, d'où il se rendit à Rome, & s'appliqua beaucoup à la peinture dans l'école de l'illustre Carle Maratte. Il posséda singuliérement l'intelligence des proportions & de l'anatomie. Ses portraits se font distinguer par la vérité, l'expression & la ressemblance. Il ne réussit pas également dans les sujets d'histoire; mais ses gravures sont assez estimées, entr'autres, une estampe d'après Raphaël, où la Vierge est au dessus, & saint Jean-Baptiste au dessous. Cet artiste étoit très-versé dans la connoissance des médailles & des monuments de l'antiquité. Le pape le nomma son antiquaire, avec des appointements considérables. On a encore de lui des ouvrages sur les arts, en particulier sur celui de la peinture, dont il a donné l'histoire. Il sçavoit également bien l'italien & l'espagnol. Il eut le titre de peintre du grand-duc de Toscane; & ce prince lui fit l'honneur de placer son portrait dans la collection de ceux des grands peintres, qui fait une des curiosités du palais de Florence.

VIEIL, (*Guillaume* LE) peintre François sur verre, né à Rouen. Il étoit contemporain de Michu. Il reçut de Jean Jouvenet, son aïeul maternel, oncle du fameux peintre de ce nom, les premieres leçons du dessin; & de son pere les premiers enseignements de la

peinture sur verre. L'entreprise des vitres peintes de Sainte-Croix d'Orléans devint pour le jeune Le Vieil, qui y accompagna son pere à l'âge de dix à onze ans, une occasion d'avancer de plus en plus dans la pratique de cet art. De retour à Rouen avec lui, il s'occupa alors sous ses yeux, jusques vers l'an 1695, à la peinture sur verre, & à se perfectionner dans le dessin. Il avoit lié connoissance avec un frere convers de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, qui travailloit pour les maisons de la congrégation, & que ses supérieurs envoyerent à Paris pour y peindre les frises des vitres de l'église des Blancs-Manteaux, qui venoit d'être achevée. Ce bon religieux, cédant aux instances du jeune artiste, obtint de son pere la permission de l'emmener à Paris, pour l'aider dans cet ouvrage. Ses talents furent bientôt connus dans cette ville. Mansard, surintendant des bâtiments, le fit travailler à Versailles aux frises des vitreaux de la chapelle du Roi. Ce fut vers ce temps que, concurremment avec Michu & Sempi, il fit sur des glaces d'une grande étendue les tentatives infructueuses d'y peindre sur un seul morceau les armoiries & les chifres de Sa Majesté. La glace, étant d'une composition trop tendre, ne pouvoit servir de fond à la peinture sur verre. Il fut ensuite chargé de peindre seul les armoiries de Monseigneur le Dauphin sur les vitres de l'escalier de la tribune du château de Meudon. Revenu à Paris, il entra chez Pierre Favier, qui le reçut cemme un homme à talent, & qui dans la suite lui donna une de ses filles en mariage. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ses ouvrages, qui sont en très-grand nombre à Paris; nous dirons seulement que celui qu'il finit avec le plus d'exactitude, est un panneau représentant S. Pie V, sur l'estampe gravée par Desplaces, d'après le grand tableau du frere André, Dominicain, exposé dans l'église des religieux de cet ordre, au fauxbourg Saint-Germain. Le saint pontife y est représenté à genoux, au moment où il invoque le secours du Ciel pour en obtenir la victoire

ſur les Turcs, dans le temps que ſes galeres, jointes à celles du roi d'Eſpagne & des Vénitiens, ſont aux priſes avec les forces navales du Grand-Seigneur, ſur leſquelles elles remporterent, le 5 Octobre 1571, une victoire ſignalée. Ce panneau admirable, ainſi que celui de la famille de la Sainte Vierge, avoit été peint, avec la friſe qui devoit entourer le vitreau, pour être placé à Saint-Roch dans la chapelle d'un riche financier. Mais les révolutions que celui-ci éprouva dans ſa fortune lui ayant fait changer d'avis, il reſta, ainſi que la friſe & l'autre panneau, à le Vieil, qui aima mieux les garder que de les vendre. Pendant les dernieres années de ſa vie, le Vieil fut accablé d'infirmités. Il lui ſurvint, douze ans avant ſa mort, un tremblement preſque continuel dans les bras & dans les jambes, qui le mirent hors d'état d'exercer ſon art. Il mourut en 1731, âgé de cinquante-cinq ans ou environ.

VIGNOLE, (*Jacques* BAROZZIO, *dit*) architecte, né en 1507, mort en 1573. Cet artiſte célebre vit le jour à Vignole, terre du Modénois, où ſon pere Clément Barozzio, gentilhomme Milanois, & ſon épouſe qui étoit Allemande, s'étoient retirés pour ſe ſouſtraire aux horreurs de la guerre civile qui déchiroit la ville de Milan leur patrie. Jacques Barozzio s'appliqua de très-bonne heure à la peinture dans la ville de Bologne : comme il n'y faiſoit aucun progrès, il s'attacha à l'étude de la perſpective, & trouva, par le ſeul effort de ſon génie, les regles qu'il nous a tranſmiſes dans le petit traité qu'il compoſa ſur cette matiere, & qui eſt aujourd'hui entre les mains de tout le monde. Notre artiſte étudia en même temps l'architecture. Il s'apperçut bientôt qu'on ne poſſédoit pas cette ſcience pour en avoir lu les éléments, & pour avoir médité Vitruve & fait quelques deſſins ; il réſolut d'aller à Rome pour conſulter les véritables maîtres de l'art & les anciens monuments ; il les meſura avec beaucoup d'exactitude, & les deſſina pluſieurs fois. Ces recherches donnerent lieu à ſon traité des cinq ordres d'ar-

chitecture, qui est le premier ouvrage qu'on met entre les mains des jeunes artistes. Pendant le temps que Vignole travailloit à cet ouvrage utile, il reprit le pinceau, pour se procurer les moyens de subsister. Son gain étoit si médiocre qu'il se dégoûta, pour toujours de la peinture. Il s'attacha à faire des dessins pour la nouvelle académie d'architecture établie à Rome.

Le Primatice étant venu de France pour acheter des antiques, Vignole lui donna plusieurs dessins des anciens monuments, & alla à Paris avec lui; il y demeura deux ans, pendant lesquels il donna les plans de plusieurs édifices. Les guerres civiles qui survinrent alors, empêcherent qu'ils ne fussent exécutés. Quelques personnes prétendent que le château de Chambord a été construit sur les dessins de cet artiste; mais elles se trompent très-grossiérement: cette maison royale fut bâtie par un architecte de Blois, plusieurs années avant l'arrivée de Vignole en France: c'est un mélange informe de gothique & d'architecture grecque. Vignole étant retourné à Bologne, donna un dessin pour la façade de l'église de Saint-Petrone, qui tenoit du gothique & du goût grec, pour mieux se lier avec l'intérieur de ce temple. Cette façade ne devoit avoir qu'un seul ordre, sans ornements minutieux: ce dessin mérita la préférence sur tous les autres. Il obtint les suffrages de Jules Romain, de Christophe Lombard, architectes de la cathédrale de Milan, malgré les intrigues des envieux, qui durerent pendant plus de deux ans. Vignole bâtit ensuite un palais magnifique pour le comte Isolani, à Minerbio près de Bologne. Il conduisit dans cette ville la maison d'Achille Bocchi: il se vit obligé de la bâtir dans le goût le plus lourd, & d'y employer des bossages les plus désagréables, principalement dans les colonnes qui flanquent la principale partie: telle fut la volonté du maître.

Mais cet artiste eut l'avantage de déployer tous ses talents dans la façade de la Bourse. Cet édifice peut être regardé comme une des ailes de l'église de Saint-Pétrone. Quoique Vignole fût obligé de conserver

la hauteur du vieux portique, deux passages & une foule de petites fenêtres qui donnent sur la place, il trouva le moyen de faire un si beau bâtiment, qu'il semble être d'un seul jet. Cet édifice paroîtroit encore plus noble, si l'on eût élevé deux petites tours sur les arcades qui passent sur les rues, comme l'indiquoit le dessin. L'ouvrage le plus utile que Vignole fit à Bologne, est, sans contredit, le canal del Navilio, qu'il acheva & conduisit jusqu'à la ville, dont il étoit jadis éloigné de plus de trois milles, ou une lieue de France. Ayant été mal récompensé de ce travail, il se retira à Plaisance, où il donna le plan du palais ducal : il en jetta les fondements, & laissa la conduite de cet édifice à son fils Hiacinthe. Sur ces entrefaites, il revint à Rome pour la seconde fois, & George Vasari le présenta à Jules III. Ce Pape avoit connu Vignole à Bologne pendant qu'il y étoit Légat : il le nomma son architecte, & lui confia la direction de l'eau de Trevi. Il lui fit construire, hors de la porte du Peuple, une ville ou maison de campagne, que l'on nomme aujourd'hui *Papa Jiulio*. Vignole la décora avec de belles fontaines. A peu de distance de cette ville, sur la voie Flaminienne il bâtit un petit temple, dans le goût antique, qu'on appelle l'église de Saint-André de *Ponte-mole*. Ce monument est très-estimé.

Le cardinal Alexandre Farnese, qui eut toujours beaucoup d'estime pour Vignole, le chargea de construire cette partie du palais qui porte son nom, où se trouve la fameuse galerie peinte par les Carraches. Notre architecte fit encore, par ses ordres, plusieurs dessins pour la décoration des portes, des fenêtres & des cheminées. Le même cardinal, qui étoit vice-chancelier, ordonna encore à Vignole de faire cette belle porte corinthienne de l'église Saint-Laurent & Saint-Damase. Cette éminence, qui étoit très-zélée pour les Jésuites, dont le pape Paul III, son oncle, venoit d'approuver le nouvel institut, voulut leur bâtir avec la plus grande magnificence l'église que l'on nomme la

Jesu. Vignole fut chargé d'en faire les plans : il en fit une croix latine, dont le fond se termine en demi-cercle ; sa longueur est de deux cents seize pieds de roi ; la largeur de la croisée est de cent quatre pieds, & celle de la grande nef de cent quinze. Les chapelles sont enfoncées. On pratiqua des tribunes au dessus, qui furent goûtées de tout le monde, à cause de leur nouveauté. L'architecte jetta les fondements de cette église en 1568 ; mais il ne put conduire cet édifice que jusqu'à la corniche. Il employa toute l'application dont il étoit capable, pour que les profils fussent élégants, & que les moulures des entablements fussent sagement distribués. Il n'acheva point ce bel edifice, & fut remplacé par Jacques de la Porte. Ce dernier architecte altéra le premier plan, & fit beaucoup de changements.

Il n'est aucun édifice bâti par Vignole, tels que l'église des Palefreniers, l'oratoire de Saint-Marcel, la chapelle Ricci, dans l'église de Sainte-Catherine *Dei funari*, le mausolée du cardinal Ranuccio Farnese à Saint- Jean de Latran, & plusieurs autres construits par cet artiste fameux, soit à Rome, soit aux environs, qu'on puisse comparer au palais de Caprarole. On peut le regarder comme le chef-d'œuvre de notre architecte, soit pour sa grandeur, soit pour sa magnificence. Le cardinal Alexandre Farnese eut envie de choisir un endroit solitaire à trente milles (ou dix lieues de France) de Rome, du côté de Viterbe, dont le terrain fût stérile & montagneux. Cet édifice est situé sur le sommet d'une colline environnée de précipices, & placée à l'entrée d'une gorge. Cette position singuliere offre aux spectateurs un amphithéâtre très-agréable: plusieurs cours à la droite & à la gauche, à côté desquelles sont les écuries & les cuisines, annoncent le palais qui est bâti dans l'endroit le plus élevé. La beauté des peintures répond à la sagesse de l'architecture ; elles sont en général très-ingénieuses, & les murs de presque toutes les chambres en sont couverts. Annibal Caro, l'un des plus-beaux esprits de son siecle, dirigea le pinceau des fameux Zuccari, qui y furent em-

ployés. Ils ont représenté dans la grand'salle les plus belles actions de l'illustre maison Farnese. Presque toutes les chambres ont leur nom particulier : les unes sont consacrées au sommeil, les autres au silence, à la solitude, certaines aux vertus & aux saisons. qui y sont représentées avec tous leurs attributs. Toutes les perspectives ont été peintes par Vignole, qui réussissoit dans ce genre de peinture, & qui avouoit que cette science lui avoit facilité l'étude de l'architecture. Lorsque monseigneur Barbaro, fameux prélat, vit le palais de Caprarole pour la premiere fois, il ne put s'empêcher de convenir que ce beau lieu étoit au-dessus de sa réputation.

Vignole fut nommé architecte de l'église de Saint-Pierre, après la mort de Michel-Ange : c'est lui qui fit construire les coupoles latérales, dont la forme est si élégante. Le baron Bernardino Martirani, étant venu d'Espagne en Italie, pour ramasser des plans pour le célebre palais de l'Escurial, en recueillit vingt-deux ; parmi lesquels on en voyoit de Galéas Alessi, de Pellegrino Tibaldi, d'André Palladio, de l'académie de dessin de Florence, indépendamment de ceux que le grand-duc Côme de Médicis fit faire à Dante Perugin, qu'il fit parvenir directement au roi d'Espagne. Ce seigneur les communiqua tous à Vignole, qui choisit, avec beaucoup de discernement, tout ce qu'il y avoit de bon dans chacun de ces projets qui avoient été faits par les plus fameux artistes de son temps ; il joignit a cet heureux choix ses propres pensées, & en fit un mélange si beau, que l'on dit hardiment qu'on ne pourroit rien faire de mieux dans ce genre. Philippe II choisit le dessin de Vignole, & invita cet artiste à venir en Espagne, pour le faire exécuter. Son âge avancé, & l'amour qu'il avoit pour Rome, l'empêcherent de faire un si long voyage.

Le pape Grégoire XIII, ayant chargé cet artiste de terminer les différends qui s'étoient élevés entre lui & le grand-duc de Toscane, pour les limites de leurs Etats du côté de la ville de Castello, il remplit sa

commiſſion en homme juſte & éclairé. A peine fut-il arrivé à Rome, qu'il y mourut à l'âge de ſoixante-ſix ans. Son corps fut porté en pompe à la Rotonde par les académiciens du deſſin. Il étoit bien juſte, ſelon la réflexion de Daviler, que le plus gaand partiſan de l'architecture ancienne, fût enterré dans ce beau monument de l'antiquité ; mais ſi nous joignons notre opinion à celle de cet architecte, nous dirons qu'il eſt bien injuſte qu'en entrant dans le Panthéon, on n'y apperçoive pas le mauſolée de ce grand homme. Vignole étoit d'une humeur gaie & très-ſincere ; il étoit toujours diſpoſé à rendre ſervice, & doué d'une patience ſinguliere. L'architecture lui a des obligations éternelles : c'eſt lui qui l'a réduite en ſyſtême, & qui a fixé ſes regles. Il entendoit très-bien la commodité des diſtributions, le méchaniſme de la conſtruction. Son génie étoit fécond, & ſa maniere de décorer très-agréable. Ses profils paroiſſent meilleurs vers la fin de ſa carriere. S'il eût eu un peu plus de philoſophie, il eût franchi le pas qui lui reſtoit à faire pour paſſer du beau à la perfection ; il auroit épuré l'architecture de tous les abus dans leſquels il eſt tombé avec ſes contemporains & les anciens ; mais le ſiecle de la philoſophie n'étoit pas encore arrivé. (*Extrait des Vies des Architectes.*)

VILLAMENE, (*François*) deſſinateur, & l'un des plus habiles graveur de ſon temps, naquit à Aſſiſe en Italie, vers l'an 1588. Il fut diſciple d'Anibal Carrache, & acquit, ſous la direction de ce grand maître, de profondes connoiſſances dans la ſcience du deſſin. Le deſir de ſe perfectionner d'après l'étude de l'antique, engagea Villamene à ſe fixer à Rome, où il étudia long-temps d'après les ſtatues, les bas-reliefs & les chefs-d'œuvre de peinture qu'on admire dans cette capitale. Son génie le portant à cultiver la gravure, Villamene prit pour modele les eſtampes d'Auguſtin Carrache, & fit dans cet art des progrès rapides : mais on lui reproche d'être quelquefois un peu maniéré dens ſes con-

tours; cela n'empêche pas qu'il n'y ait de belles parties dans ses estampes, qui sont d'ailleurs très-recherchées. Villamene mourut à Rome âgé d'environ soixante ans.

Cet artiste a gravé beaucoup de sujets d'après ses compositions; l'on cite entr'autres une estampe connue sous cette dénommination, *les Gourmeurs* : elle représente une dispute de paysans; ce sujet est un des plus estimés de Villamene. Il grava pour servir de pendant à celui-ci, Jean Alto, surnommé l'Antiquaire, représenté debout dans une des places de la ville de Rome; le Serpent d'airain; Saint-François en priere; une suite de cinq figures grotesques; une autre suite de cinq figures représentant des Saints pénitents; Saint-François adorant la Vierge & l'Enfant Jesus. Villamene a gravé, d'après Paul Veronese, la Présentation au Temple; Saint-Bruno & ses compagnons dans le désert, d'après le cavalier Lanfranc; une descente de Croix, d'après le Barroche; & différents sujets, d'après le Mutian, le Procaccini, le Josépin, & autres maîtres d'Italie.

VILLETTE, (*François*) opticien, né à Lyon en 1621. Il fit, en 1670, ce célebre miroir ardent de trente-quatre pouces de diametre, qui, en peu de secondes, fond le plomb, le fer, l'or & l'argent, vitrifie l'ardoise & la brique. Le Roi ayant été témoin de ces effets, acheta le miroir, & le fit placer à l'Observatoire de Paris. Il en fabriqua un autre plus considérable, de quarante-quatre pouces de diametre, que le landgrave de Hesse-Cassel acheta. Il fut aidé, dans ce dernier ouvrage, par ses deux fils. L'aîné se retira à Liege après la mort de son pere, arrivée en 1698; il devint ingénieur & opticien de l'électeur de Cologne. Le cadet resta à Lyon, & y mourut en 1711, d'une façon cruelle: en préparant un artifice dans sa maison, il y mit le feu, & s'y brula avec tous ses effets.

VINCENT, (*Jacques*) imprimeur, né à Paris en 1673, mort dans la même ville en 1760. Il fut reçu imprimeur

imprimeur en 1704 au concours des places vacantes. Pendant le cours d'une très-longue vie, il ne cessa jamais de cultiver avec zele son art, dans lequel il avoit des connoissances étendues. Quelques-uns de ses ouvrages lui firent honneur, & lui méritent encore l'estime de ceux qui sont les plus versés dans la typographie. Nous citerons les principaux : 1° les Œuvres de S. Cyrille, en grec & en latin, un volume *in-folio*, en 1720 ; 2° l'Histoire du Languedoc, par dom Vaissete, commencée en 1730, cinq volumes *in-folio* ; 3° les Œuvres d'Origene, en grec & en latin, quatre volumes *in-folio*, 1733 : les trois premiers volumes sont seulement de lui, & le quatrieme a été imprimé par M. Philippe Vincent son fils, encore existant ; 4° *Biblia Sacra*, 1748, un volume *in*-8° & sept volumes *in*-24 : cette édition en deux formats est remarquable par la correction & par la netteté des caracteres. 5° Il parut sous son nom, en 1745, un petit volume in-quarto, intitulé : *la Grammaire Latine, réduite en Jeu de Cartes ou de Dez*, par dom César-Joseph Montpié de Négré, religieux de la congrégation de Saint-Maur. Cet ouvrage singulier par sa nature, & dont nous ne pourrions même donner une légere idée qu'en entrant dans de très-longs détails, offroit des difficultés sans nombre dans l'exécution. Jacques Vincent en chargea ce fils dont nous venons de parler, & qui étoit encore fort jeune. Il voulut qu'il l'imprimât lui tout seul, pour lui fournir un objet digne de son émulation, & le former en même temps à ce que la typographie a de plus difficile. Celui-ci remplit supérieurement les vues de son pere ; & nous ne craignons pas de dire que ce livre est un chef-d'œuvre de l'art. 6° Le *Dictionnaire Italien & François d'Antonini*, 1 vol. in-4°. Nous ne finirons pas cet article sans faire remarquer que les éditions de S. Cyrille & d'Origene sont non-seulement la preuve de l'intelligence de l'imprimeur, mais encore de son sçavoir dans le grec & dans le latin, par la correspondance exactement suivie de la traduction & de l'original.

VINCI, (*Léonard* DE) peintre & architecte, né en 1445 au château de Vinci, près de Florence. Cet artiste célebre, dit M. d'Argenville, peut être regardé comme le premier peintre Florentin, qui ait assujetti à des regles certaines l'art de la peinture, que Cimabué avoit rétabli en 1240. Son goût naturel pour tous les arts s'étant développé dès son enfance, on le mit à Florence chez André Verrocchio, qui enseignoit le Pérugin. A peine Léonard fut-il entré dans cette école, qu'il peignit un Ange dans le tableau du Baptême de Notre-Seigneur, que faisoit André Verrocchio. Cet Ange étoit si parfait & si supérieur aux autres figures, que son maître, piqué de se voir ainsi effacé par un jeune homme, ne voulut plus manier le pinceau. Après ces premieres études, Léonard crut pouvoir se passer de maître; il quitta André, & se rendit à Milan, où il devint habile dans toutes les parties de la peinture. Avec un grand goût & beaucoup de génie, il avoit un jugement solide & une profonde spéculation. Il y joignit la connoissance de plusieurs sciences. Son dessin étoit correct, ses expressions vives & spirituelles, sa touche délicate, légere, & d'un fini précieux. Le duc de Sforce de Milan, qui l'avoit attiré dans cette ville, le mit à la tête de l'académie de peinture qu'il y avoit établie. Il le faisoit jouer d'une lyre que Léonard avoit inventée, & qu'il touchoit parfaitement. Pour faire même valoir tous ses talents, ce prince le chargea de peindre une Cene dans le réfectoire des Dominicains de Milan. Les têtes des Apôtres étoient si belles, qu'il ne put rien imaginer d'assez parfait pour celles de Jesus-Christ; il la laissa ébauchée. Comme il ne trouvoit rien non plus d'assez hideux pour représenter Judas, il y mit la tête du prieur du couvent, homme insupportable, qui le persécutoit sans cesse pour finir cet ouvrage.

Après un assez long séjour à Milan, où il fut présenté à Louis XII, lorsque ce prince passa dans cette ville, Léonard revint à Florence en 1500. Le sénat l'employa aussi-tôt à peindre avec Michel-Ange la

grande salle du conseil de Florence. Ils firent l'un & l'autre, par une noble émulation, les fameux cartons dont il est tant parlé dans l'histoire de la peinture. Les disputes que Léonard eut sur son art avec Michel-Ange, pendant qu'ils travailloient ensemble dans cette salle, servirent infiniment à l'instruction de Raphaël, qui avoit alors vingt ans; Michel-Ange n'en avoit que vingt-neuf. Léonard suivit le duc Julien de Médicis à Rome, lors de l'exaltation de Léon X en 1513. Ce pontife lui commanda un tableau; & le voyant appliqué à distiller des huiles & à préparer des herbes pour faire le vernis: *Cet homme*, dit-il, *ne finira jamais rien, puisqu'il pense à la fin de son ouvrage avant que de le commencer.* En effet, il n'a guere terminé de tableaux; il y laissoit toujours quelque chose d'imparfait: mais ces incertitudes ne venoient que de l'excellence de son goût, qui n'étoit jamais content de ce que sa main exécutoit.

Personne n'a tant travaillé que lui pour arriver au point de perfection, & pour exprimer les passions de l'ame Persuadé qu'il s'attireroit l'estime des gens d'esprit, il fit des études extraordinaires pour remuer l'imagination des spectateurs. Rien ne lui échappoit; il portoit à sa ceinture des tablettes pour saisir les têtes bizarres que le hasard lui procuroit; & il suivoit jusqu'au lieu du supplice ceux qui y étoient condamnés, pour examiner avec soin sur leurs visages l'impression que pouvoit produire une mort prochaine. Son scrupule alloit au point de ne mettre dans ses tableaux que les figures absolument nécessaires; il donnoit à chaque chose le caractere qui lui étoit propre. En cherchant ainsi à plaire aux sçavants, il a négligé la partie du coloris, qui lui auroit aussi subjugué les vrais connoisseurs. Il exprimoit toutes les minuties de la nature, les poils, la barbe, les cheveux, les herbes, les fleurs, &c. Cette servile exactitude à trop suivre la nature ne pouvoit être corrigée que par l'étude des figures antiques; mais il ne les consulta jamais. Sandrart rapporte que Léonard étoit trop long dans l'exé-

cution de ses tableaux, & qu'il fut quatre ans à peindre le portrait d'une femme. Il faisoit venir des bouffons & des musiciens pour dissiper l'ennui de ceux qu'il peignoit.

L'anatomie, dont il a fait beaucoup d'études, surtout celle des chevaux, lui étoit familiere; & l'on a de sa main quantité de dessins sur la physionomie. Son *Traité de Peinture* est un morceau achevé, & doit être regardé comme une source où il y a beaucoup à puiser. Léonard fut grand architecte; il en donna des preuves à Pise, en détournant le canal de l'Arno pour le conduire à Florence. Sçavant dans l'hydraulique, il fit le canal qui amene les eaux de l'Adda jusqu'à Milan; entreprise qui avoit paru jusqu'alors impossible. Il pratiquoit des chemins dans les montagnes qu'il sçavoit applanir. Quelques ouvrages de sculpture sortirent aussi de ses mains, entr'autres, le modele d'une figure équestre; mais il le fit si grand, qu'on ne put jamais le jetter en bronze.

La jalousie qui avoit toujours régné entre Michel-Ange & Léonard, s'étant réveillée à Rome, elle obligea ce dernier à quitter l'Italie, & à venir en France, où François I l'attira par ses bienfaits, & le reçut avec toutes les marques de distinction qu'il méritoit. Léonard ne fut que cinq ans en France. Comme il étoit déja vieux & presque toujours incommodé, il y fit peu d'ouvrages. François I, qui l'étoit venu visiter à Fontainebleau pendant sa maladie, le soutint dans une foiblesse qui lui prit, en voulant se lever pour remercier le Roi de l'honneur qu'il lui faisoit. Cet homme rare avoit une physionomie très-agréable; il étoit bien fait, parloit avec tant de grace, que son esprit paroissoit sans qu'il songeât à le montrer. On rapporte des choses prodigieuses de sa force, entr'autres, qu'il plioit un fer de cheval; & qu'avec ses seules mains, il tournoit en forme de vis le battant d'une cloche. Ses éleves ont été André Salario ou Salai, Antonio Bottaffio, Marc Uggioni, César Festo, Paul Lomazzo, &c. Le Roi possede de cet artiste onze tableaux. On en voit

aussi de lui au Palais-Royal. On a peu gravé d'après lui. Il eut un neveu, nommé *Perrin Vinci*, qui cultiva la sculpture avec succès. Sa mort prématurée, arrivée à Genes lorsqu'il n'avoit encore que vingt-trois ans, priva les connoisseurs des chefs-d'œuvre qu'on attendoit de lui. Il avoit été éleve de Baccio Bandinelli.

I. VISSCHER. (*Corneille*) Il y a eu plusieurs graveurs de ce nom établis à Amsterdam ; mais le plus célebre de tous, celui qui fait le plus d'honneur à la Hollande, celui qui a peut-être le plus approché de la perfection de l'art, est Corneille Visscher. Doué d'un génie fécond, d'une imagination vive, il fit, sous Pierre Soutman, éleve de Rubens, des progrès si rapides, qu'il étonna son maître, & ne tarda pas à le surpasser. Après avoir fait d'excellentes études dans le dessin, Corneille se livra tout entier à la gravure. Il fit de profondes réflexions sur cet art ; il en combina le but, les ressources & les avantages : il jugea que, privée du charme de la couleur, la gravure devoit dédommager du local par la variété du style ; sans quoi, l'estampe la plus fidelle, loin d'offrir la traduction exacte d'un tableau, n'en présente qu'une copie froide & servile. Visscher se pénétra tellement de ces principes essentiels, que, dans les portraits ou autres sujets qu'il a gravés d'après ses dessins, indépendamment de l'illusion produite par l'intelligence de la perspective aérienne & du clair-obscur, on croit y voir le coloris du pinceau : c'est ce que produit dans Visscher l'heureux accord du burin & de la pointe. Sous les doigts de cet artiste inimitable, ces deux instruments produisent une harmonie surprenante. Tantôt pur & brillant, son burin exprime l'effet des parties luisantes, des corps doux & polis, ou le moëlleux de la chair ; tantôt sa pointe libre, spirituelle & pittoresque, semble se jouer en imitant les étoffes grossieres, la légéreté du paysage, ou l'âpreté des corps bruts. La magie de l'art résulte de ces oppositions sçavantes ; & le goût qui les dirige semble imprimer à chaque partie le ca-

ractere de la vérité. Nous n'avons pu trouver aucune époque fixe sur l'âge de Corneille Visscher, ni sur l'année de sa mort; nous présumons qu'il mourut à Amsterdam vers la fin du dernier siecle, mais nous sommes bien convaincus que ses ouvrages lui ont acquis l'immortalité.

Le génie de Corneille Visscher, naturellement gai, le porta à composer quantité de sujets plaisans & grotesques, qu'il a rendus avec toute la naïveté qu'exige ce genre : il a cependant ainsi exécuté plusieurs morceaux d'histoire, d'après différents maîtres, qui ne lui font pas moins d'honneur; de même que quantité de portraits qui sont de la plus grande beauté. Nous allons donner une notice de ses principaux ouvrages. Ceux qu'il a exécutés d'après le tableau, sont Susanne surprise par les Vieillards, d'après le Guide; l'Ange qui ordonne à Abraham de quitter sa patrie, & le pendant, qui représente ce patriarche à qui Dieu promet, pour sa postérité, la terre de Canaam; ces deux morceaux sont gravés d'après le Bassan: un Joueur de Vielle, d'après Ostade; cette estampe est de la plus grande beauté, ainsi qu'un Buste représentant une Femme qui pose sa main sur sa poitrine : celle-ci est un chef-d'œuvre du burin; on croit que ce morceau est exécuté d'après le Parmesan. Plusieurs sujets de Combats ou Embuscades, d'après Pierre de Laar; divers Paysages d'après Berghem; & autres sujets d'histoire d'après le Tintoret, Paul Véronese, Rubens, & différents maîtres.

Parmi les sujets que Visscher a gravés d'après ses compositions, on distingue particuliérement l'estampe connue sous le nom de *la Fricasseuse :* elle représente une femme qui fait des beignets; celle qui offre un Charlatan burlesquement vêtu, désigné sous ce titre, *Le Vendeur de Mort-aux-Rats ;* & une Femme qui donne à teter à un Enfant : elle en porte un autre sur son dos, & un troisieme mange de la bouillie auprès d'elle : on nomme vulgairement ce sujet *la Bohémienne.* Nous ne pouvons nous empêcher de remar-

quer que ces trois morceaux ſont admirables. Mais le détail des autres ouvrages de Viſſcher nous meneroit trop loin; nous allons finir cet article par la notice de quelques-uns des portraits qu'il a gravés d'après ſes deſſins. On cite avec éloge celui de Bouma, miniſtre de Zutphen; de Scriverius, & de Guillaume de Rych, oculiſte d'Amſterdam : ces trois portraits, déſignés vulgairement ſous le nom de *grandes Barbes*, ſont admirables pour l'expreſſion, la ſoupleſſe & la liberté du burin. On recherche encore celui d'André d'Onyſzoon Winius; c'eſt un des plus rares de cet artiſte : celui de Corneille Voſſery, paſteur de Spaerwow; de Conſtantin Huygens, pere du célebre mathématicien de ce nom; & de François-Guillaume, évêque d'Oſnabruck. Viſſcher a gravé le portrait de ſa niece, le ſien, avec beaucoup d'autres non moins eſtimés, & que nous omettons à regret, dans la crainte d'être prolixes; mais on peut conſulter à ce ſujet le Catalogue de l'Œuvre de ce grand maître, rédigé par Hecquet, & revu par M. Baſan.

II. VISSCHER, (*Jean*) peintre & graveur, frere du précédent. Il a eu des ſuccès diſtingués dans ces deux arts, & les ſujets qu'il a gravés tiennent beaucoup du ſtyle de Corneille, ſon frere : on y reconnoît l'eſprit, le goût & la même intelligence. Parmi le grand nombre d'eſtampes que cet artiſte a produites, on eſtime particuliérement un Negre qui tient un arc d'une main & une fleche de l'autre, d'après Corneille Viſſcher; le Bal, d'après Berghem; des Danſes de Payſans, d'après Oſtade; un vieil Ivrogne qui met la main dans le ſein d'une femme, eſtampe qu'on nomme communément *le Tâtonneur;* le portrait d'Abraham Vander-Huſt, vice-amiral de Hollande, d'après Corneille Viſſcher; celui de Pierre Proel, miniſtre d'Amſterdam, d'après Jean Van-Noort; & divers autres d'après Philippe Wouvermans, Karel du Jardin, &c.

III. VISSCHER, (*Nicolas*) graveur, de la même

famille que le précédent. Il auroit pu acquérir de la réputation dans son art ; mais, s'étant livré au commerce, il a produit peu de chose : on ne connoît de lui que quelques paysages qu'il a gravés, partie d'après ses dessins, & partie d'après différents maîtres.

IV. VISSCHER, (*Lambert*) graveur. Après avoir étudié les éléments de son art en Hollande, il fit le voyage de Rome, où il a gravé au burin plusieurs estampes estimées. On connoît de cet artiste, Antiochus amoureux de sa belle-mere, d'après Pietre de Cortone ; un plafond, d'après le même peintre, représentant la Vertu qui arrache un jeune Homme des bras de la Volupté. Parmi les portraits de Lambert, on cite celui de Corneille Tromp, lieutenant-amiral de Hollande, d'après Ferdinand Bol ; celui de Marie-Thérese d'Autriche, d'après Vanloo ; & plusieurs autres.

VITRÉ, (*Antoine*) célebre imprimeur de Paris du dix-septieme siecle. Il réunissoit tout le mérité typographique des Etiennes, mais il n'en eut point l'érudition : il l'emporta même par l'élégance sur les caracteres hollandois ; & toutes les éditions sorties de sa presse sont parfaites en leur genre. Ses caracteres ont un œil riant, neuf & majestueux tout ensemble. Son nom fut bientôt connu dans l'Europe entiere, & on recherchoit avec empressement tous les livres qu'il imprimoit. Il vit ses talents récompensés par tous les privileges & toutes les distinctions qu'il pouvoit espérer dans sa condition. Le Roi le nomma son imprimeur des langues orientales, & le clergé de France le choisit aussi pour imprimer ses Actes. Le ministre Colbert, l'appui des arts & des artistes, le chargea de la conduite de l'imprimerie royale, & lui donna une pension dont il a joui pendant sa vie. Il eut, outre cela, la satisfaction d'être ancien consul, place onéreuse, mais honorable, & directeur de l'hôpital-général. Il seroit trop long de rapporter tous les livres qu'il a imprimés ; mais on ne peut s'empêcher de parler de

la célebre *Polyglote* de M. le Jay, en dix volumes in-fol. dont l'impreſſion dura dix-ſept ans entiers. Cette belle bible a porté à ſon comble la réputation de cet imprimeur, qui, pour n'être point égalé dans la ſuite, fit briſer les caracteres orientaux qui avoient ſervi à imprimer cette bible en pluſieurs langues. Vitré avoit pour deviſe un Hercule, avec ces mots: *Virtus non territa monſtris*. Après avoir exercé long-temps un art qui a rendu ſon nom immortel, il mourut en 1674.

VITRUVE POLLION, architecte. Il ne naquit point à Vérone, ni à Plaiſance, comme l'ont cru quelques hiſtoriens; mais à Formie, que l'on nomme aujourd'hui le Mole de Gayette. Il vivoit ſous l'empire d'Auguſte, qui lui fit une penſion pour le récompenſer de la dédicace de ſon *Traité d'Architecture*, qu'il lui offrit étant très-âgé. Cet ouvrage eſt le ſeul qui ſoit parvenu juſqu'à nous, & ſans lequel on ignoreroit aujourd'hui juſqu'au nom de Vitruve. Ce traité, qui eſt plein d'érudition & de connoiſſances, parle des regles de l'architecture grecque, & remonte juſqu'aux principes de l'art: il nous en donne l'hiſtoire, avec la notice de quelques architectes fameux, & de leurs ouvrages. Ce que l'on ne peut ſe laſſer d'admirer dans le cours de cet ouvrage, ſont les qualités que Vitruve exige de ſes architectes. La lecture de cette partie de ſes écrits, où il traite à fond de cette matiere, couvrira de honte ceux qui courent cette carriere pour en faire un vil métier, & qui ne connoiſſent d'autre guide que l'intérêt. C'eſt avec raiſon que Vitruve eſt regardé comme le prince de l'architecture: auſſi de très-grands hommes ont pris la peine de le commenter & de le traduire dans leurs langues. Enfin ces derniers jours ont vu paroître l'excellente traduction italienne de M. le marquis Galeani, qui a répandu un nouveau jour ſur cet auteur, & qui a fait oublier toutes les autres & leurs commentaires.

Les ouvrages de Vitruve doivent toujours être la principale étude de ceux qui voudront acquérir les

vrais principes de l'architecture. On convient qu'il y a des défauts dans cet auteur ; mais quel est celui où l'on n'en trouve point ? On ne connoît plus les édifices où Vitruve avoit fait usage de ses vastes connoissances. Le théâtre de Marcellus n'est pas certainement de cet architecte, comme l'ont cru quelques auteurs ; car il désapprouve formellement les denticules dans l'ordre dorique, & l'on en trouve dans le théâtre de Marcellus. On sçait seulement qu'il fit bâtir la basilique ou le palais pour rendre la justice à Fano. Vitruve excelloit aussi dans l'architecture militaire, qui se réduisoit alors à très-peu de chose. Il paroît que, dégoûté des tracasseries que lui avoient suscitées les autres architectes, il s'enveloppa dans sa philosophie, si l'on peut se permettre cette expression, & qu'il s'adonna plus à la théorie qu'à la pratique de son art. On voit encore, par ses ouvrages, qu'il n'avoit pas voyagé dans la Grece, & qu'il ne connoissoit l'architecture grecque que par les livres. Mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est qu'il paroît avoir été d'une probité à toute épreuve, si on le juge par ses écrits, & s'il est vrai qu'un auteur se peigne pour l'ordinaire dans ses ouvrages.

VITTORIA, (*Alexandre*) architecte & sculpteur, né à Trente en 1525, mort en 1608. Son pere Virgile, ayant remarqué en lui beaucoup de goût pour les arts, l'envoya de bonne heure à Venise, pour y apprendre le dessin. Il le plaça chez le Sansovin, où il apprit la sculpture & l'architecture. Alexandre Vittoria, s'étant fait une certaine réputation parmi ses condisciples, crut qu'il étoit assez habile pour se passer des conseils de son maître. Il quitta l'école du Sansovin, où il avoit resté quelques années, & alla travailler à Vicence. Pierre Arétin, qui étoit leur ami commun, le réconcilia avec son maître. Vittoria prit dès-lors la ferme résolution de se fixer à Venise. Il acheva dans cette ville l'église de Saint-Julien, & la belle chapelle de Saint-Fantin, avec plusieurs autres ouvrages commencés par le San-

ſovin. Cet artiſte bâtit enſuite, d'après ſes propres deſſins, la chapelle & l'autel de Notre-Dame du Roſaire dans l'égliſe de Saint-Jean & de Saint-Paul, & les décora avec des ſtatues de marbre & de ſtuc. Les mauſolées des doges Fiuli, qui ſont dans l'égliſe de Saint-Sauveur & dans l'oratoire de Saint-Jérôme, où l'on voit de très-belles ſtatues de marbre, de bronze, ſont encore d'Alexandre Vittoria. Cet artiſte étoit infatigable, autant que l'on en peut juger par les morceaux de ſculpture & les décorations en ſtuc qui reſtent de lui. Il ne céda qu'à Michel-Ange pour le talent. Les édifices publics & particuliers de Veniſe ſont remplis de ſes ouvrages. On admire ſur-tout les ſtatues & les ornements de l'eſcalier de la Bibliotheque de Saint-Marc & du Palais-Ducal, celle de Saint-Roch & de Saint-Sébaſtien, dans l'égliſe de Saint-François de la Vigne, & de Saint-Jérome, dans l'égliſe dite *Dei Frati*. Les ſtatues coloſſales de la Juſtice de Veniſe, qui ſont placées au deſſus des grandes fenêtres des ſalles du Grand-Conſeil & du Scrutin, qui ſont eſtimées des connoiſſeurs, ont été faites par le même artiſte.

La ville de Veniſe n'eſt pas le ſeul endroit qui ſoit enrichi des belles ſculptures de Vittoria ; pluſieurs villes de l'Etat Vénitien partagent le même avantage. Padoue ſe vante de poſſéder dans l'égliſe de Saint-Antoine le beau mauſolée d'Alexandre Contarini, fameux général des Vénitiens. Tréviſe a une belle ſtatue de S. Jean-Baptiſte, dans l'égliſe de Saint-François : Vérone, Breſce, Tran en Dalmatie ; & pluſieurs autres villes de l'Italie, poſſedent nombre d'ouvrages eſtimés du même artiſte. Alexandre Vittoria fit encore un grand nombre de buſtes des perſonnes les plus célebres de ſon temps, & s'amuſa à graver les médailles des grands hommes. Cet artiſte n'excella pas dans l'architecture. Ses premiers ouvrages dans ce genre ſont paſſables ; mais on remarque, dans ce qu'il a fait étant plus âgé, le commencement de la décadence où cet art eſt tombé dans le dix-ſeptieme ſiecle. Vittoria vécut quatre-vingt-trois ans, & fut enterré dans l'égliſe

de Saint-Zacharie. On lui érigea, près de la sacristie, un beau mausolée de marbre, où l'on voit son buste fait de sa propre main. (*Vies des Architectes.*)

VIVALDI, (*Antoine*) musicien Italien, mort depuis environ trente ans. Il jouoit supérieurement du violon, & ce talent le fit admirer dans toute l'Italie. Ses symphonies ne lui ont pas mérité de moindres éloges de la part des connoisseurs & des personnes capables de porter un jugement équitable : on estime sur-tout ses *quatre Saisons*. Cet artiste étoit maître de musique de la Pieta, à Venise.

VIVIEN, (*Joseph*) peintre, né à Lyon en 1657, mort à Bonn en 1735, âgé de soixante-dix-huit ans. Il entra dans l'école de Charles le Brun, qui apperçut sans peine, au bout de quelques années, les talents naissants de son disciple. Les compositions des grands sujets d'histoire étoient moins à sa portée que le portrait, & il sçut s'y fixer. Ce peintre fit des progrès surprenants dans ce genre. Son nom, qui devint fameux, lui fournit en peu de temps les moyens de se perfectionner. Pour faire un beau portrait, il le peignoit de face entiere, quoique cela soit plus difficile dans l'exécution. En effet, on ne voit dans un profil que la moitié du visage; & on doit seulement l'employer lorsqu'il y a quelque raison particuliere, telle qu'en eut autrefois Apelle. (*Voyez son article.*) Pour se distinguer, Vivien essaya de dessiner au pastel; la légéreté de sa main lui acquit une grande facilité dans ce genre de peinture, & il fut des premiers à peindre en pastel des portraits en pied, grands comme nature, dont la fraîcheur & la vérité étonnoient. Ce prodige nouveau fut extrêmement goûté : on ne croyoit qu'à peine ce que les yeux confirmoient; le coloris vigoureux de ces beaux morceaux faisoit douter s'ils étoient peints à l'huile ou au pastel.

Cet artiste représentoit des familles entieres dans de riches compositions, où l'histoire, la fable & l'allégorie se prêtoient de mutuels secours. Ce qui le dis-

tingua le plus, ce fut la famille de Monſeigneur, appellé le grand Dauphin, pere des trois princes de France; ce ſont de grands tableaux qui les préſentent en pied ſéparément, & que l'on conſerve dans le Cabinet des tableaux du Roi, qui eſt à la ſurintendance de Verſailles. Louis XIV le logea près du Louvre, enſuite aux Gobelins. L'académie l'admit dans ſon corps en 1701; & ſes tableaux de réception furent les portraits en paſtel de Robert de Cotte & de Girardon, en buſte hiſtorié. L'académie le nomma conſeiller en 1703.

Les électeurs de Baviere & de Cologne le choiſirent pour leur premier peintre; & il fit en grand le portrait de Maximilien-Emmanuel, électeur de Baviere, gouverneur des Pays-Bas. Quoique Vivien ſe ſoit attaché au paſtel, il peignoit auſſi quelquefois à l'huile; il fit de cette ſorte une grande Adoration des Rois, pour être préſentée le premier jour de Mai 1698, par les orfevres, devant le portail de Notre-Dame de Paris. Il a fait encore pluſieurs grands tableaux de famille, compoſés de dix à douze figures: tel eſt le beau morceau qu'il fit par ordre de l'électeur de Cologne, lequel repréſente la réunion de la famille électorale de Baviere, déſunie, depuis pluſieurs années, par une guerre ſanglante. Vivien employa pluſieurs années à peindre ce grand ouvrage, qui fut approuvé de tous les connoiſſeurs. Lous XIV le voulut voir; & on le porta à Verſailles, pour qu'il réunît aux éloges de la ville les applaudiſſements de la cour.

Tout étoit aimable dans Vivien; caractere gai & amuſant, figure gracieuſe, cœur déſintéreſſé: on en jugera par le trait ſuivant. Une jeune beauté, enchantée de ſes portraits, eut une envie extrême d'avoir le ſien; mais elle étoit inconſolable que ſa petite fortune ne lui permît pas d'employer une auſſi habile main. Vivien, qui le ſçut, alla dès le lendemain chez elle commencer ſon portrait: elle ne lui cacha point l'obſtacle qui arrêtoit ce projet. Le peintre, en travaillant, ſe leva ſur le champ: *La beauté*, lui dit-il, *a des droits acquis ſur toutes choſes; ne ſoumet-t-elle pas les hommes*

& les dieux? Cette aimable personne, qui avoit des doigts de fée, broda une robe de chambre qu'elle lui envoya quelque temps après, accompagnée de très-jolis vers. Vivien peignit une autre fois un homme qui fit difficulté de prendre son portrait, sur ce qu'il ne le trouvoit pas assez ressemblant; le peintre lui répondit: *Eh bien, Monsieur! je n'en suis point embarrassé; j'y mettrai une queue de singe, je l'ajusterai à ma mode, sans toucher à la ressemblance; tout le monde vous reconnoîtra, & je trouverai vingt marchands pour un.* L'homme prit le tableau sur le champ, & le paya.

Lorsque le grand morceau pour l'électeur de Baviere fut achevé, en 1734, Vivien, dans le dessein de le présenter à leurs altesses électorales de Baviere & de Cologne, entreprit, malgré son grand âge, de le porter en Allemagne: il y salua l'électeur de Cologne. Mais ce voyage lui fut funeste: il tomba malade à Bonn, dans le palais de l'Electeur où il étoit logé, & il y mourut d'une fluxion de poitrine. Ses éleves & ses dessins ne sont nullement connus. On a gravé d'après lui. (*Vies des plus fameux Peintres.*)

VIVIER, (*Jean* DU) graveur de médailles, né à Liege, & mort à Paris vers le commencement de ce siecle. Indépendamment de la célébrité que Jean du Vivier s'est acquise par les belles médailles qu'on connoît de lui, où l'on découvre un génie facile, un dessin spirituel & correct, cet artiste s'est encore exercé avec succès dans la gravure en taille-douce. Il a donné deux portraits dans ce genre; l'un est celui de Bertholet Flémaël, peintre Liégeois; & l'autre celui de Pierre des Gouges, avocat au parlement, d'après Tourniere: ces deux portraits sont gravés au burin. Si l'on n'y trouve pas l'élégance & la pureté du style qu'exige ce genre, on y remarque une touche mâle, fiere, hardie, un dessin correct, de la vérité, de la chaleur, & un effet piquant; qualités qui suffiroient seules pour établir la réputation de Jean du Vivier.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot du

célebre artiste de ce nom, qui existe aujourd'hui. M. du Vivier, graveur du Roi pour les médailles, & de l'Académie royale de Peinture, a donné des preuves de sa capacité dans les ouvrages que le public a vus avec tant de satisfaction exposés au sallon du Louvre. On y admire un génie sage & facile, qui sçait faire un heureux usage de l'allégorie, & la pureté du dessin jointe à la précision qu'exige ce genre : on trouve dans ses portraits de l'expression, de la vérité, & la ressemblance jointe à la grace.

VLEUGHELS, (*Nicolas*) peintre, né en Flandres, mort à Rome en 1737, âgé de soixante-huit ans. Il vint en France dans sa jeunesse; ensuite il fit le voyage de Rome, où ses talents, son esprit, ses connoissances en tout genre, qui le mettoient en commerce avec les sçavants & les gens de lettres, le firent nommer par le Roi directeur de l'Académie de France, établie dans cette ville, & chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Cet artiste n'a fait que des tableaux de chevalet, traités avec esprit & d'une bonne maniere. Ses compositions sont agréables & ingénieuses. On remarque qu'il s'est particuliérement attaché au goût de Paul Véronese.

VOLTERRE, (*Daniel* DE) peintre & sculpteur, né dans la ville de Volterre en 1509, mort à Rome en 1566, âgé de cinquante-sept ans. Son véritable nom étoit Ricciarelli. Quoiqu'il annonçât d'abord peu de dispositions pour la peinture, on le mit chez le Sodouca, ensuite chez Balthazar Peruzzi, enfin chez Michel-Ange, dont il suivit entiérement la maniere & les conseils. Michel-Ange l'aimoit beaucoup ; &, s'excusant sur son grand âge, il le proposoit en sa place. Sébastien del Piombo, dont il suivit la maniere, fut aussi de ses amis. Après la mort de Périn del Vaga, Paul III nomma Daniel ordonnateur des peintures du Vatican, avec la pension qui y est attachée. Jules III, qui succéda à Paul, priva Daniel de sa pension & de la direction du Vatican : il lui fit faire seulement la

décoration de la fontaine qui est au bout du grand corridor du Belvédere, laquelle est ornée d'une Cléopâtre antique, & de très-beaux stucs. La lenteur avec laquelle il travailloit lui nuisit beaucoup dans l'esprit du pape.

Daniel quitta la peinture pour la sculpture ; &, comme on lui demanda plusieurs statues, il alla choisir les marbres à Carrare, d'où il passa à Volterre pour y revoir ses parents : dans cette occasion, il orna l'église de Saint-Pierre d'un tableau des Innocents. A son retour à Rome, il fut chargé de couvrir ce qui étoit trop nu dans le Jugement universel de Michel-Ange : ce fut le seul moyen de conserver ce beau morceau, dont le pape avoit résolu la destruction. Catherine de Médicis lui fit proposer de fondre un cheval de bronze, pour porter la figure de Henri II. Ce cheval fut modelé sur les avis de Michel-Ange, & la fonte manqua : Daniel l'entreprit de nouveau, & réussit à le fondre d'un seul jet. Ses fatigues, une complexion délicate, le firent tomber malade, & la mort l'empêcha de faire la figure de Henri II. Ce cheval se voit dans la Place-Royale, à Paris, & porte la statue de Louis XIII. On voit, dans l'église de l'hôpital de la Pitié à Paris, un tableau de cet artiste, représentant une Descente de Croix, & au Palais-Royal ce même sujet. On a gravé sa Descente de Croix, peinte à la Trinité-du-Mont. Ce morceau, le chef-d'œuvre de Volterre, passe pour un des plus beaux qu'il y ait à Rome, & par conséquent dans l'univers entier.

VOS, (*Martin* DE) peintre, né à Anvers en 1520, mort dans la même ville en 1604. Il étudia, dit M. d'Argenville, sous son pere, ensuite chez Franc Flore : de-là il alla à Rome & à Venise, où il s'attacha au Tintoret ; & il fut bientôt digne de son amitié & de son estime, puisqu'il l'employa à peindre le paysage de ses tableaux. Sa facilité plut au Tintoret : l'Italien eut la générosité de découvrir au Flamand tous les secrets & toutes les regles de la couleur, sans avoir la foiblesse

blesse de craindre d'en être surpassé. D'éleve, de Vos devint maître; d'imitateur, original, sans cependant s'écarter de son modele. Sa réputation s'étendit dans toute l'Italie : il fit plusieurs portraits pour la maison de Médicis, & pour d'autres seigneurs. Ses tableaux d'histoire, placés en public, acheverent de le faire connoître.

Il retourna à Anvers, où il débuta par plusieurs tableaux d'autel, qui mériterent de grands éloges; & l'Académie de la même ville l'admit avec distinction en 1559. Ce fut pour lors qu'il fut employé à peindre & à composer. Il gagna beaucoup de bien, & mourut fort estimé, & dans un âge avancé. De Vos composoit aisément; & la plupart de ses ouvrages en grand ont de l'élévation. Sa maniere tenoit de celle du Tintoret. Son dessin est correct, sa couleur bonne, & son exécution facile. Il avoit le génie de son maître, mais moins de vivacité. S'il donnoit moins de tour à ses figures, peut-être en étoit-il plus naturel. Il est un des peintres de son temps qui a le plus produit. Les Sadelers, Colaert, &c. ont gravé beaucoup d'après ses dessins, qu'il faisoit au crayon noir & à la plume, tantôt lavés au bistre, & tantôt à l'encre de la Chine. On voit ses plus beaux ouvrages à Anvers.

I. VOSTERMAN, (*Lucas*) graveur célebre, mort à Anvers au milieu du dernier siecle. Rubens, qui avoit conçu du mérite de Vosterman l'idée la plus avantageuse, chargea cet artiste de graver un grand nombre de ses compositions. Jaloux de mériter l'estime & le suffrage de Rubens, Vosterman n'a pas peu contribué à étendre la réputation & la gloire de ce peintre immortel. Souvent, à l'effet le plus harmonieux, Vosterman joignit l'art d'offrir l'équivalent de la couleur, par l'intelligence & la variété qu'on remarque dans ses estampes : il sçut conserver encore le génie, le caractere & l'expression des auteurs qu'il a traduits avec autant de goût que de vérité.

Ses principaux ouvrages sont la Priere au Jardin des

Olives, d'après Annibal Carrache; un Christ au tombeau, & un S. George, d'après Raphaël; le Christ mort sur les genoux de la Vierge, d'après Van-Dyck. Vosterman a gravé d'après Rubens, la Chute des Anges, Loth sortant de Sodome, Suzanne surprise par les Vieillards, la Naissance du Sauveur, l'Adoration des Rois, une Vierge avec l'Enfant Jesus & le S. Jean, une sainte Famille, le dernier des Césars, Jesus-Christ attaché à la colonne, une Descente de Croix, l'apparition de l'Ange aux saintes Femmes, S. François, S. Laurent; & grand nombre de portraits non moins estimés, d'après le même peintre, Van-Dyck, & autres.

II. VOSTERMAN, (*Lucas*) graveur, surnommé *le Jeune.* Il étoit fils & éleve du précédent, dont il tâcha d'imiter la maniere; mais, soit qu'il négligeât ses études, soit plutôt que la nature ne l'eût pas doué des dispositions nécessaires pour cultiver les arts, il fut très-inférieur à son pere. On connoît du jeune Vosterman le plafond de White-Hall, & une Divinité d'après Rubens; la fable du Satyre donnant l'hospitalité à un Passant qui souffre le froid & le chaud, d'après Jacques Jordaens; estampe d'un mérite bien inférieur à celle que Jacques Néef a gravée d'après le même tableau. Vosterman le jeune a produit encore quelques sujets d'après différents maîtres; mais ses ouvrages, désavoués par le goût, seroient, ainsi que son nom, plongés à jamais dans l'oubli, sans l'avantage qu'il eut d'avoir un pere aussi célebre.

VROMANS, peintre, né en Hollande en 1660. Ses ouvrages sont intéressants par une grande vérité, un beau fini & une excellente couleur. Les tableaux de ce peintre représentent de belles plantes, des ronces, des épines, qu'il mêloit de grenouilles, de souris, de toutes sortes de chenilles, d'araignées, de nids d'oiseaux, &c. Rien de si désagréable que la nature qu'il imitoit, & rien de si agréable que ses copies qu'on estimoit beaucoup de son temps. Il paroît que notre artiste avoit

la tête un peu folle : il s'avisa de construire une machine pour voler, & ne manqua pas de se casser la jambe au premier essai. Il fit plusieurs autres machines de cette espece, au lieu de faire de bons tableaux. On ne sçait point l'année de sa mort.

VROOM, (*Henri-Cornille*) peintre, né à Harlem en 1566. On ignore l'année de sa mort. Ayant perdu fort jeune son pere Henri Vroom, bon sculpteur, & excellent pour la coupe des pierres, il fut obligé de vivre chez un peintre de fayance que sa mere avoit épousé, lequel, il est vrai, lui apprit l'art de la peinture, mais qui le traitoit avec la plus grande dureté. Il le quitta, & voyagea en Espagne & en Italie. Echappé d'un naufrage, où il perdit plusieurs tableaux, & jetté sur des côtes inconnues, il reçut de quelques hermites des secours pour retourner dans sa patrie : par reconnoissance, il fit quelques tableaux pour orner leur église. Le talent de cet artiste étoit de peindre des combats sur mer, des paysages, des châteaux, des îles, &c. François Spirinx exécuta des tapisseries sur ses dessins, pour Hauwart, amiral d'Angleterre : il y avoit représenté le combat naval de 1588, entre les flottes Espagnole & Angloise. Dans la suite, il passa quelque temps en Angleterre, où il fut très-bien reçu, & fort occupé. La cour de Londres & les princes de Nassau le chargerent de représenter les victoires que ces deux puissances avoient remportées sur mer : ces ouvrages lui mériterent la considération publique & des richesses considérables.

VOUET, (*Simon*) peintre, né à Paris en 1582, mort dans la même ville en 1641, âgé de cinquante-neuf ans. Ses premieres études se firent sous son pere Laurent, peu distingué dans cette profession. C'étoit aux ouvrages des grands maîtres qui sont à Paris, qu'il étoit réservé de perfectionner en peu de temps les talents de ce jeune artiste. On le choisit, à quatorze ans, pour aller peindre une dame de qualité qui s'étoit réfugiée en Angleterre : il y fit encore d'autres ouvrages

pendant quelques années, après lesquels il revint à Paris pour s'attacher plus que jamais à ce bel art. M. de Harlay, baron de Sancy, le mena ensuite dans son ambassade de Turquie, en 1611. Vouet y peignit parfaitement de mémoire le grand-seigneur Achmet I, qu'il n'avoit vu qu'une fois, & de profil, pendant l'audience qu'il avoit donnée à cet ambassadeur. Après quelques mois de séjour en Turquie, l'ennui le prit de n'avoir rien à faire; &, après avoir pris congé de ce ministre, il s'embarqua pour Venise, où, parmi les fameux ouvrages de peinture qu'on y voit, ceux de Paul Véronese le charmerent au point qu'il en fit plusieurs copies: il revint ensuite à Rome en 1613. Ce fut là que les tableaux du Caravage & du Valentin lui servirent long-temps de modeles. Louis XIII, informé de sa capacité, lui accorda une pension pendant le long séjour qu'il fit en Italie.

Le Roi le fit revenir en 1627, après avoir été chez l'étranger près de quinze ans. Vouet rendit les honneurs qu'il reçut de ce Prince utiles au public, par l'usage de ses talents. On peut dire que la peinture, en France, lui doit ce que le théâtre doit à Corneille. Les ministres s'empresserent tour-à-tour d'avoir de ses tableaux. Le cardinal de Richelieu lui fit peindre, en 1632, la chapelle & la galerie du Palais-Royal: quelque temps après, il peignit celle de l'hôtel Bullion, celle du château de Ruel, celle du château de Chilly, la chapelle Séguier, & un plafond à l'hôtel de Bretonvilliers. Son talent particulier de bien peindre des Vierges étoit soutenu par la fraîcheur du pinceau. Vouet inventoit facilement, consultoit la nature, étoit correct, & cherchoit toujours à imiter Paul Véronese. Ses dispositions étoient fort agréables, sans être magnifiques. Son premier goût tenoit du Valentin, & avoit beaucoup de force: il tomba ensuite dans le gris.

Personne n'a tant travaillé en France que ce peintre. On connoît de sa main plusieurs galeries, quantité de plafonds, des appartements entiers, dont il

peignoit jusqu'aux lambris & aux panneaux de menuiserie, sans compter un grand nombre de chapelles & de tableaux d'autel. Vouet peut se vanter d'avoir formé tous les peintres qui se sont distingués dans le dernier siecle. Parmi ses éleves, le Sueur, le Brun, tiennent le premier rang. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On a gravé d'après lui. Saint-Aubin Vouet étoit son frere & son disciple. (*Extrait des Vies des plus fameux Peintres.*)



W A E

WAESBRUCK, (*Jean*) architecte Anglois, de ce siecle. Quoique le goût de cet artiste n'ait pas été des plus purs, il a cependant bâti un très-grand nombre d'édifices. C'est lui qui éleva le fameux château de Blenheim, dans le comté d'Oxford. La nation Angloise le fit construire à ses frais, pour en faire présent au duc de Marlborough, & pour lui témoigner sa reconnoissance de la fameuse victoire qu'il remporta, en 1704, à Hochstet ou Blenheim, sur les troupes Françoises. Le style de cet édifice est noble & majestueux: & le tout ensemble est très-analogue au génie martial de son possesseur. On trouve cependant à redire à la trop grande variété qui y regne, de même qu'au contraste des ordres différents, à celui des colonnes, des bossages & corniches. L'intérieur est décoré d'un grand nombre de peintures du célebre Tornhill, qui a été le Raphaël de l'Angleterre. Les jardins sont plantés dans le grand; & l'on ne peut s'empêcher d'admirer un grand pont, dont l'arche du milieu a cent pieds de haut, sous lequel passe un simple petit ruisseau. Un satyrique faisit cette circonstance pour dire que la hauteur du pont désignoit l'ambition du duc de Marlborough, & que le petit ruisseau étoit l'emblême de sa générosité. Le célebre comte de Bolingbrock, étant un jour interrogé sur l'avarice de ce général, répondit que ce héros avoit tant de vertus, qu'il ne se souvenoit plus de ses défauts. Qu'est-ce qui plaira le plus, du trait du satyrique, ou de la réponse du philosophe? Le même architecte bâtit, en 1714, le château Howard, pour le comte de Carlile, dans le comté d'Yorck. On y voit des jardins magnifiques, un parc spacieux, des obélisques, des grottes & des fontaines, & autres embellissements. Cet édifice a six cents soixante pieds de long, & la façade est ornée de bossages, avec des pilastres doriques, mal

diſtribués, qui embraſſent deux étages. Les fenêtres ſont ceintrées, & trop élevées. Enfin, les reſſauts ſont ſi multipliés, qu'ils en deviennent fatiguants & ennuyeux. L'autre façade eſt de meilleur goût, parce que les pilaſtres ſont bien eſpacés. Ce palais eſt encore orné d'une belle coupole. (*Vies des Architectes.*)

WASSER, (*Anne*) née à Zurich en 1679. Elle étoit fille de Rudolf Waſſer, membre du grand-conſeil, baillif de Rattei, & camérier de la fondation de la cathédrale. Née, dit M. Deſcamps, avec une conception vive, elle apprit aiſément les langues latine & françoiſe, qui lui furent bientôt auſſi familieres que celle de ſon pays, & elle fit de rapides progrès dans les belles-lettres; mais à peine eut-elle reçu quelques leçons du deſſin & vu quelques ouvrages en miniature, qu'elle ſe livra toute entiere à ſon goût pour cet art. Après avoir eſſayé quelque temps des leçons d'un aſſez bon maître, nommé Sulzer Meyer, elle fut envoyée à Berne chez Joſeph Werner. Celui-ci la fit d'abord copier d'après les bons modeles, pour juger de ſes talents; mais, ayant vu la copie qu'elle avoit faite d'une Flore, il en fut ſi ſurpris, qu'il la combla d'éloges ſur la correction de ſon deſſin, & la parfaite imitation de la couleur: elle n'avoit pour lors que treize ans; elle en paſſa trois dans cette école, où elle parvint à un grand degré de perfection. Elle s'exerça à peindre à l'huile, & il y a lieu de croire qu'elle y auroit réuſſi; mais la miniature étoit le genre auquel la nature ſembloit l'avoir deſtinée. Alors ſes parents la rappellerent. Ce fut avec les plus grands regrets que le maître & l'éleve ſe ſéparerent, parce qu'ils avoient l'un pour l'autre la plus haute eſtime. Sa réputation l'avoit précédée à Zurich; elle fut employée pour les cours d'Allemagne, de Londres & de la Hollande. Celles de Bade-Dourlach, de Stutgard ſe diſputerent à qui auroit un plus grand nombre de ſes ouvrages. Le duc de Wirtemberg, Eberhard Louis, & ſa ſœur la margrave de Dourlach, lui envoyerent leurs portraits en

grand, qu'elle peignit en miniature, & qui répandirent sa gloire dans toute l'Allemagne. Une chute qu'elle fit, en 1713, l'enleva à l'âge de trente-quatre ans.

WATEAU, (*Antoine*) peintre, né à Valenciennes en 1684, mort en 1721, âgé de trente-sept ans. Son pere, maître couvreur, ne négligea rien, selon M. d'Argenville, pour favoriser le penchant naturel de son fils pour le dessin. Il le mit d'abord chez un assez mauvais peintre de la même ville. L'ardeur pour le travail rendit Wateau assez habile pour reconnoître le foible mérite de son maître; il le quitta pour en suivre un autre qui avoit du talent pour les décorations de théâtre. En 1702 il vint avec lui à Paris, où les directeurs de l'Opéra l'avoient mandé, & travailla à ce genre de peinture; mais son maître étant retourné dans son pays, le laissa en cette ville. Comme ses talents n'y étoient pas encore dans leur grand jour, Wateau fut contraint, pour subsister, de travailler dans la boutique d'un maître peintre, dont il copioit les ouvrages, & où il faisoit des tableaux qui se vendoient, comme l'on dit, à la douzaine. Le peu de profit qu'il en retiroit, lui fit abandonner son maître, & le hasard lui procura la connoissance de Claude Gillot. Celui-ci, charmé de trouver un jeune peintre qui suivoit la même route, le logea dans sa maison, & lui enseigna tout ce qu'il sçavoit de son art. On peut dire qu'en peu de temps le disciple égala le maître: à peine discernoit-on leurs ouvrages.

Gillot s'étant apperçu que son disciple le surpassoit dans les fêtes champêtres, le mit chez Claude Audran, fameux peintre d'ornements, qui demeuroit au Luxembourg. Wateau peignit les figures dans ses ouvrages, puisa de nouvelles lumieres dans le bon goût de ce maître, & étudia le coloris & les riches compositions de la galerie de Rubens, dont il étoit voisin. Il ne fut plus question alors de la maniere de Gillot, elle s'étoit insensiblement éclipsée; un meilleur ton de

couleur, un dessin plus fin, plus correct, plus recherché, lui avoient succedé. Il travailla pour le prix de l'Académie, le remporta, & fit paroître dans son tableau les étincelles de ce beau feu qui ne l'a jamais abandonné. La fortune de ce peintre n'en étoit pas plus brillante ; on n'avoit pas encore goûté son nouveau genre de peinture. Il quitta Paris pour aller en son pays faire des études, & revint quelque temps après. Deux tableaux de même grandeur furent exposés dans une salle du Louvre par où passent ordinairement les peintres de l'Académie. Le célebre Lafosse, voyant ces deux tableaux, en fut surpris, & s'informa du nom de l'auteur ; il apprit que c'étoit un jeune homme qui souhaitoit aller apprendre son métier à Rome. Wateau se présenta à lui : *Mon ami*, lui dit Lafosse, *vous ignorez vos talents ; vous en sçavez plus que nous, & vous pouvez honorer notre Académie.* Il fit ses visites, & fut reçu académicien sous le titre de peintre de fêtes galantes. Ce fut alors que son maître Gillot, connoissant sa supériorité, lui laissa le champ libre, & quitta le pinceau pour se renfermer dans la gravure & le dessin.

Sa réputation, en augmentant, accrut le nombre de ses admirateurs, dont les visites lui faisoient perdre tant de temps, qu'il accepta l'offre que lui fit M. Crozat le jeune, de le loger dans sa maison. Il y trouva une collection de tableaux & de dessins des grands maîtres qui acheva de le perfectionner ; & l'on remarqua que ses ouvrages se ressentoient de la vue familiere de ces grands morceaux. Il vint ensuite loger avec Vleughels son ami, qui est mort depuis directeur de l'Académie de Rome. Ses succès s'accrurent jusqu'en 1718, & auroient encore été plus loin, si son inconstance naturelle ne leur eût donné des bornes. En 1720 il fit le voyage d'Angleterre : mais l'air de ce pays ne convenoit point à un tempérament aussi délicat que le sien ; il y fut presque toujours malade pendant une année de séjour. Après y avoir fait quelques tableaux, il revint à Paris dans un état de lan-

gueur, qui lui laissoit à peine quelqu'intervalle pour travailler. On lui conseilla de prendre l'air ; & un ami le mena au village de Nogent, près Paris, où sa santé s'affoiblit de jour en jour, & où il mourut.

Wateau légua à quatre de ses meilleurs amis tous ses dessins, qui étoient en grand nombre. Ils en firent des lots, payerent ses dettes ; & leur reconnoissance les porta à le faire inhumer honorablement dans le même lieu. Ce peintre dessinoit continuellement ; ses heures mêmes de promenade & de récréation étoient employées à cet exercice. Il aimoit à copier les bons tableaux ; & le plus grand plaisir qu'on put lui faire, étoit de lui en prêter. Rubens & Van-Dyck, dont le ton de couleur l'avoit enchanté, étoient ses véritables modeles. Par le peu de temps que Wateau a vécu, & par le grand nombre de ses ouvrages, on peut juger de sa vie laborieuse, & de l'amour qu'il avoit pour son art. Ses tableaux, il est vrai, ne sont pas du premier ordre : ils ont cependant un mérite particulier, & dans leur genre rien n'est plus aimable : il n'y a même aucun cabinet où ils ne puissent entrer. On a gravé d'après lui ; il a lui-même gravé quelques morceaux, Ses disciples sont Pater & Lancret. On voit de ses ouvrages à l'Académie royale de Peinture & au château de la Muette.

I. WECHEL, (*Chrétien*) célebre imprimeur de Paris du seizieme siecle. Il commença à se faire connoître en 1552. Il demeura d'abord dans la rue Saint-Jacques, à l'écu de Bâle, & ensuite dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, au cheval Pégase. Il mit d'abord au frontispice de ses livres, pour devise, un Erithacus perché sur un arbre, d'où il sembloit éloigner un autre Erithacus qui voloit vers lui, avec ces mots latins : *Unicum arbustum non alit duos Erithacos.* Il se servoit encore d'autres devises, telles que celles de deux mains tenant un caducée,& de deux cornes d'abondance, surmontées d'un Pégase volant. Il imprima plusieurs livres françois, latins, grecs & hébreux, très-corrects, tels

que plusieurs petits ouvrages de Galien, soit grecs, soit traduits en latin, & des morceaux choisis des philosophes, des médecins, des historiens, des orateurs & des poëtes grecs. Plusieurs raisons l'engagerent à n'imprimer ces auteurs que par parties. La premiere étoit que la variété des matieres délassoit l'imprimeur & le correcteur d'un travail pénible & toujours rebutant, lorsqu'il n'a qu'un objet. En second lieu, cette maniere facilitoit la vente des livres, qu'on achetoit insensiblement par parties, & qu'on n'auroit pas eu les moyens d'avoir tout d'un coup en entier. Ce fut du moins la raison que Wechel apporta de cette conduite dans les préfaces qu'il a mises à la tête de la Genese & de l'Exode, qu'il imprima séparément en hébreu. Il n'oublioit rien pour s'acquérir de la réputation dans son art. Tous les livres que nous avons de lui & de son fils André Wechel, qui se retira à Francfort en 1573, après la funeste journée de la S. Barthelemi, sont très-corrects: ils avoient eu soin de se pourvoir d'un correcteur habile & de beaucoup de réputation, appellé Frédéric Sylburge, l'un des plus éclairés critiques d'Allemagne, & qui possédoit parfaitement la langue grecque.

Wechel le pere, ne se contenta pas de multiplier les bons livres par lui-même; il fit encore travailler d'autres imprimeurs à ses dépens. Simon Sylvius imprima pour lui la Grammaire grecque & latine de Gaza, livre rare aujourd'hui, sur-tout de l'édition de Paris. Le grec & le latin y sont à côté l'un de l'autre en colonnes: maniere déja pratiquée avant Wechel par quelques imprimeurs étrangers, & qui ne fut mise en vogue à Paris, au rapport de Cheviller, que par Turnebe, & par Gesner à Zurich. Les imprimeurs & les libraires étoient alors dans une grande liaison avec les auteurs: on peut le voir par l'attention & les égards que ces derniers avoient pour les premiers. Gesner, sçavant médecin, dédia à Wechel le troisieme livre de ses Pandectes sur les arts. Wechel mourut en 1554, & laissa son fonds à André Wechel son fils. Voici quelques

livres imprimés par Wechel : *Grammatica quadrilinguis Joannis Drosæi, in quâ traduntur lingua gallica, latina, græca & hebraïca*, in-4° ; *Dialogue de la tête & du bonnet, tourné d'italien en françois*. Ce livre est sans date. Nous avons dit qu'il imprimoit les auteurs de l'antiquité par parties. Il a sur-tout pratiqué cette méthode par rapport à Hérodote, à la Cyropédie de Xénophon, à Thucidide, à Tite-Live, à Homere, & d'autres auteurs dont les œuvres pouvoient s'imprimer séparément.

II. WECHEL, (*André*) fils du précédent. Il fut également habile dans l'art de l'imprimerie. Outre un grand nombre de livres qu'il publia, & dont il seroit trop long de parler, il imprima, en 1566, *Tertuliani Opera cum notationibus Rhenali*, deux volumes in-8°. Cette édition est la meilleure & la plus complette, parce qu'elle contient la paraphrase de François Zephirus sur l'Apologétique, qui ne se trouve pas ailleurs en entier. André continua d'imprimer à Paris jusqu'en 1573 ; mais, craignant d'être inquiété au sujet de la Réforme qu'il avoit embrassée, il quitta la France pour l'Allemagne, & alla s'établir à Francfort. Jean, son second fils, en se retirant de Paris avec lui, emporta la moitié de l'édition de Polybe, en grec & en latin, avec des notes de Casaubon : ce qu'il n'est pas inutile de faire observer, pour qu'on ne soit point trompé en voyant ce Polybe, & qu'on ne croie pas que cette édition, qui paroît être d'Allemagne, soit différente de celle de Paris ; elle est la même, quoiqu'elle soit sous le nom de différents pays. Nous avons déja dit, dans l'article de Chrétien Wechel, que toutes ses éditions sont extrêmement recherchées, à cause de l'exactitude de Sylburge, son correcteur. Celles du fils ont le même mérite : car ce Sylburge corrigeoit, non-seulement les épreuves d'André, mais revoyoit encore les ouvrages qu'il imprimoit, comme on peut le voir au frontispice d'un assez grand nombre de livres, où l'on ajoutoit toujours, *ex editione Fred. Sylburgii*, tels

que *Pausaniæ Opera*, in-folio, 1583; *Dionisius Halicarnensis*, *gr. lat.* in-folio, en 1586; *Romanæ Histor. scrip. græci minores*, *græc. lat.* en 1590; *Theucididis Historia*, *gr. lat.* in-folio, en 1594; *Zenophontis Opera*, *gr. lat.* en 1596; & enfin *Etymologicum græcum*: ouvrage généralement estimé des sçavants. André mourut à Francfort vers le commencement du seizieme siecle, & laissa des enfants qui s'établirent à Hanau, sous la protection des comtes de cette ville.

WENTKLER, (*Michel*) imprimeur du quinzieme siecle. Nous avons de lui sept éditions, depuis 1477, jusqu'en 1486. La derniere qu'il publia est intitulée: *Gasparini Pergamensis Epistolæ*, in-4°. Le pere Orlandi marque dans son catalogue qu'elle ne porte ni date ni nom d'imprimeur. Cependant Maittaire attribue cette même édition à Michel Wentkler & à Frédéric Biel, comme on peut le voir dans les *Annales Typographiques*, page 375. Nous remarquerons seulement que Maittaire, ou son imprimeur, s'est trompé, en mettant *Parmensis*, au lieu de *Pergamensis*.

WERNER, (*Joseph*) peintre, né à Berne en 1637, mort dans le lieu de sa naissance en 1710, âgé de trente-sept ans. On le mit chez Matthieu Mérian, le premier peintre de Francfort, d'où il passa en Italie. Il travailla d'abord à quelques ouvrages à fresque; mais la nécessité où l'on est, dit M. Descamps, de les terminer très-vîte, & le goût décidé qu'il avoit pour le beau fini, le dégoûterent de cette maniere de peindre. Il quitta la fresque & l'huile pour se livrer tout entier à la miniature; &, par le degré où il la porta, il fut depuis aisé de connoître qu'il avoit suivi, en la préférant, son inclination & son véritable talent. S'il réussit parfaitement à traiter le portrait, il traita également bien l'histoire; & on sçait à quel point il est difficile de conserver, dans un si petit espace, la dégradation des plans, la proportion des figures, l'expression vive des passions, & tout l'effet d'un grand tableau. La recherche que firent de ces morceaux les

connoisseurs & les curieux, l'estime des Italiens, furent une preuve convaincante du mérite de ses ouvrages.

La réputation de l'artiste s'étendit jusqu'à Paris; & l'honneur que Louis XIV fit à Werner de l'appeller dans sa cour, acheva sa célébrité. Il ne falloit pas moins qu'un ordre aussi honorable pour dédommager Werner de la peine qu'il eut de quitter Rome. Arrivé à Versailles, il fit plusieurs portraits du Roi, & tous ceux de la cour, dans lesquels on remarquoit sur-tout une ressemblance parfaite. Le Roi voulut se l'attacher; mais cet artiste ne put se résoudre à rester en France. Les uns prétendent qu'il céda à son amour invincible pour sa patrie; d'autres croient que ce furent la jalousie & les intrigues de le Brun, premier peintre du Roi, qui l'obligerent à se retirer. Quelqu'envieux qu'on suppose le Brun, les talents de ces deux peintres étoient d'un genre si différent, qu'on ne peut guere se prêter à croire que le Brun ait pu en concevoir de l'ombrage. Werner avoit beau exceller dans ses petits ouvrages, y mettre la finesse de l'allégorie, & les rendre précieux par un beau fini; tous ces avantages approchent-ils de ce feu poétique qui fait admirer les riches & grandes compositions de le Brun? Il y avoit entr'eux l'inégalité qu'il y aura toujours entre la délicatesse de l'esprit, & la sublimité du génie.

Werner alla s'établir en Allemagne, & épousa à Ausbourg, en 1667, Suzanne Meyer. Il travailla d'abord pour l'archiduchesse de Baviere: il fit pour cette princesse sept tableaux tirés de la vie de la Vierge, qui lui furent payés sept cents ducats. Malgré la quantité prodigieuse de portraits qu'il ne put se dispenser de faire, il trouva le temps de se livrer quelquefois à son ouvrage de prédilection, à ces jolis petits tableaux d'imagination, qui lui furent toujours payés le prix auquel il les mit. Frédéric III, électeur de Brandebourg, & premier roi de Prusse, à la sollicitation d'Augustin Terwesten, son premier peintre, établit une Académie de Peinture & d'Architecture; Terwesten,

surchargé d'ouvrages, en fit nommer professeur Werner. M. Dankelman, premier ministre du roi de Prusse, à qui Werner avoit été recommandé par le célebre Spanheim, lui en expédia sur le champ la patente, sous le titre de Directeur perpétuel de cette école naissante, avec une pension de quatorze cents rixdalers.

Werner partit sur le champ, & transporta sa famille à Berlin: c'étoit en 1696. Il forma cette Académie sur le plan de l'Académie royale de Peinture de Paris. Mais quelque temps après, quand cet établissement commençoit à prospérer, la disgrace du premier ministre occasionna celle de Werner, son protégé, dont la pension & la place de directeur furent supprimés. Les artistes du pays, jaloux qu'un étranger fût à leur tête, firent entendre au nouveau ministre, le président Kolb de Watemberg, que Werner n'en étoit pas digne. Cette direction devint annuelle & alternative entr'eux; & l'Académie, à peine élevée, tomba bientôt. Werner eut de quoi se consoler un peu de ce fâcheux événement, par une augmentation de biens que lui procura une succession à Munich: il envoya son fils Joseph Werner la recueillir, & se retira dans sa patrie, où il mourut.

WICKAM, (*Guillaume*) architecte, né en 1324, mort en 1404. Il est, selon l'auteur des *Vies des Architectes*, le premier des architectes Anglois dont l'Histoire des Arts fasse mention. Il naquit au village de Wickam, & montra des dispositions si heureuses pour les belles-lettres & pour les mathématiques, n'étant que simple étudiant dans l'université d'Oxford, qu'Edouard, à qui l'on en avoit parlé, & qui fut frappé de sa belle figure, le prit à son service. Ce prince l'employa avec succès dans plusieurs affaires politiques. Comme Wickam avoit appris l'architecture, il fut nommé surintendant des bâtiments & des forêts d'Edouard. Il donna le plan du palais de Windsor, qui fut achevé dans l'espace de trois ans. Plusieurs courtisans, jaloux de sa réputation, tâcherent de lui faire

perdre le crédit qu'il avoit auprès du prince; ils saisirent pour prétexte une inscription qu'ils regardoient comme équivoque, & que Wickam avoit fait mettre sur le palais; mais leurs efforts furent inutiles. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se procura d'excellents bénéfices, & parvint à être secrétaire d'Etat, garde des sceaux privés, évêque de Winchester, grand-chancelier, & finalement président du conseil privé.

La fortune cessa de lui être favorable, comme il arrive ordinairement à ceux qui s'attachent à la cour des princes; Wickam fut dépouillé de toutes ses charges, & persécuté de la maniere la plus vive. Il se retira dans son évêché, où il fonda un college, dont il fit lui-même les plans: il en fonda un autre à Oxford, & le fit construire d'après ses dessins. Wickam fut rétabli dans toutes ses charges; mais, peu de temps après, il voulut vivre selon l'esprit de son état: il se retira de la cour, & ne s'occupa plus qu'à soulager les malheureux. Cet évêque crut ne pouvoir se servir d'un meilleur moyen que de faire bâtir, puisqu'il bannissoit par-là la misere & la paresse, en excitant l'industrie. Il fit construire d'après ses plans, la magnifique cathédrale de Winchester, qui le céda peu à l'ancienne église de S. Paul de Londres. On doit présumer que tous les édifices que Wickam fit élever étoient d'une architecture barbare. Malgré les charités considérables que cet évêque faisoit continuellement aux pauvres, il fut accusé de fautes très-graves; mais le parlement d'Angleterre le declara innocent. Wickam étoit juste, sévere, intolérant: il se donna beaucoup de peine pour faire chasser l'hérésiarque Wiclef.

WILDENS, (*Jean*) peintre, né à Anvers en 1600, mort en 1644. Un génie heureux porta ce peintre à copier la nature, & à la suivre pas à pas jusques dans ses caprices mêmes. Il a imité la variéte des ciels, la légéreté des arbres, la diversité des nuances, la blancheur des eaux: enfin ses sites sont si heureux, que l'on reconnoît la Flandre dans tous les tableaux de Wildens:

Wildens : auſſi à peine pouvoit-il répondre aux empreſſements du public. Rubens, qui ſçavoit apprécier le mérite, l'employoit avec Vanuden à peindre dans ſes tableaux les terraſſes, les arbres & les lointains. Chacun, dans ſon genre, s'accommodoit à la penſée & à la couleur de ce grand homme.

On demanda à Wildens les douze mois de l'année. Il traita ces ſujets ſi rebattus d'une façon neuve & élégante, avec des figures convenables à chaque ſaiſon. Le naturel ne pouvoit faire plus d'effet, & il régnoit une naïveté dans ſes tableaux qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer. Si-tôt que Wildens pouvoit s'échapper de la ville, il alloit deſſiner d'après nature dans les campagnes. Ce n'étoit pas aſſez pour lui de peindre tout ce qu'il voyoit ; il mettoit du choix dans les vues, dans les arbres, dans les fabriques ; &, s'il manquoit quelque choſe à leur perfection, il ſçavoit y ajouter tout ce qu'il croyoit néceſſaire pour les faire valoir. Les figures qu'il employoit dans ſes ouvrages étoient traitées de même : il les deſſinoit en grand pour les réduire en petit. Perſonne ne s'eſt peut-être donné plus de peine que Wildens pour acquérir le titre d'habile homme : cependant, un peu trop prévenu en ſa faveur, il oſa avancer, étant à table avec Vanuden & Sneyders, *que ſon maître Rubens ne pouvoit ſe paſſer de lui, & que les payſages dont il ornoit ſes ouvrages en devoient du moins partager la gloire.* Rubens en ayant été informé, peignit ſecrettement de grands payſages, & des chaſſes remplies d'animaux, qu'il touchoit excellemment bien ; &, les ayant fait voir à Wildens, à Vanuden & à Sneyders, qu'il avoit raſſemblés à ce deſſein, il leur dit : *Vous n'êtes que des ignorants ; quand je vous emploie dans mes ouvrages, c'eſt pour aller plus vîte : je viens de vous faire voir, dans ces derniers morceaux de ma main, que je puis bien me paſſer de vous, & que je ſuis votre maître en tout.* On a gravé d'après Wildens. Ses deſſins ſont très-eſtimés.

WISSING, (*Guillaume*) peintre, né à la Haye en

1656, mort dans la même ville en 1687. Son premier maître fut Guillaume Dondyus, chez lequel il resta plusieurs années, & s'y avança dans le dessin & la peinture. Lely, pour lors considéré comme le premier de son temps, en Angleterre, engagea Wissing à l'aller trouver. Il fut admis dans l'école de ce maître; & il employa si bien son temps, qu'il le remplaça dans la suite. Il devint premier peintre du roi Jacques II. Il fut envoyé à la Haye pour y peindre le prince d'Orange, Guillaume III, stathouder, & la princesse Marie d'Angleterre, qu'il venoit d'épouser. Ces portraits furent admirés; &, d'une voix unanime, il fut nommé le premier peintre de son temps, pour le portrait. Il étoit dans une singuliere estime parmi les grands & parmi les artistes; mais son mérite augmenta tellement le nombre des envieux, qu'on a soupçonné qu'il avoit été empoisonné; du moins les Anglois l'assurent. Il mourut chez le comte d'Essex, âgé de trente-un ans.

WIT, (*Pierre* DE) surnommé *le Blanc*, peintre, sculpteur & architecte, né à Bruges en Flandres, florissoit dans le seizieme siecle. Il alla en Italie pour apprendre à dessiner: il y prit le surnom de *le Blanc*, parce que son nom flamand signifioit la même chose. Pierre de Wit étudia à Florence, à l'école du Vasari, & surpassa bientôt son maître pour le dessin & pour la couleur: il conserva cependant un peu de cette secheresse qui semble particuliere à l'école Florentine. Pierre de Wit fut non-seulement bon peintre, mais encore habile sculpteur & bon architecte. Le duc Albert V de Baviere le fit venir à Munich; & le duc Maximilien, son neveu, l'employa à bâtir le grand palais électoral, qui est un édifice immense que l'electeur fit bâtir au commencement du siecle passé. Ce prince voulut en être le principal architecte: on croit pourtant que Pierre de Wit eut beaucoup de part à tous les plans. Il est certain que la décoration intérieure lui fut confiée. L'escalier est

un chef-d'œuvre d'architecture; mais il faut le chercher aujourd'hui, parce qu'on en a changé l'entrée. Un des ouvrages de cet artiste, qui lui fait beaucoup d'honneur, est le mausolée de Louis de Baviere, qui est dans l'église de Notre-Dame à Munich, & qui ne seroit pas déplacé dans l'église de Saint-Pierre de Rome. On voit aux quatre angles de ce monument quatre figures colossales, représentant des soldats armés de leurs lances, & tenant les étendards & les attributs de l'Empire: plusieurs autres statues de bronze concourent encore à la décoration de ce mausolée.

WITTE, (*Emmanuel* DE) peintre, né à Alcmaer en 1607, mort en 1692, âgé d'environ quatre-vingt-cinq ans. Il apprit l'art de la peinture à Delft, sous Everard Van-Aleſt. Son application le fit bientôt distinguer par plusieurs tableaux d'histoire, & par des portraits. A peine fut-il établi à Amsterdam, qu'il quitta l'histoire pour peindre l'architecture. Il représentoit le dedans des églises avec un art & une intelligence admirables: il sçavoit saisir les lumieres & les différents tons de couleur, au point que personne ne l'a surpassé. On voit de lui les principales églises d'Amsterdam représentées de différents côtés. Il y a tantôt placé un prédicateur en chaire, avec un auditoire nombreux; tantôt c'est le moment où le monde entre ou sort de l'église. Il tiroit un grand avantage par les oppositions, soit d'un buffet d'orgue, ou de quelque mausolée. Ses figures sont bien coloriées, d'une touche fine & spirituelle. On regrette un de ses plus beaux tableaux, où il avoit représenté le chœur de la nouvelle église d'Amsterdam, & où est en marbre le tombeau de l'amiral Ruiter. Ce tableau lui fut commandé par le chevalier Angel Ruiter, qui mourut avant qu'il fût fini. Le prédicateur Bernard Soomer, gendre de l'amiral Ruiter, peu sensible à la beauté du tableau, ne le voulut qu'à un prix plus bas que celui dont on étoit convenu: il lui en offrit deux

cents florins, & ensuite trois cents. Le tableau resta au peintre qui ne voulut rien rabattre sur le premier marché : il se fâcha contre le prédicateur, & finit par un trait de folie ; il coupa en pieces ce tableau, qui a mérité les regrets des artistes & des connoisseurs.

Ce peintre avoit de l'humeur, & ne pouvoit vivre avec personne : recherché pour ses talents, il auroit eu beaucoup d'amis ; mais il ne sçut jamais les conserver. Le consul de Danemarck lui fit faire, par ordre du Roi son maître, deux tableaux : il lui marqua à peu près le temps où il desiroit les avoir. Lorsque le consul fut poliment & avec douceur le prier d'avancer les deux tableaux, dans la crainte d'exposer le Roi son maître à s'impatienter, de Witte lui répondit brusquement : *Si le roi des Bœufs ne veut point mes tableaux, je ne suis pas en peine pour les vendre à d'autres amateurs.* Il n'avoit que peu ou point d'amis parmi les artistes. Guerrad de Lairesse étoit du nombre de ceux qui déplaisoient le plus à ce peintre. De Lairesse, étant un soir dans un cabaret, ne put soutenir les bravades de de Wite, qui se vantoit sur-tout d'être le seul sçavant géometre : Lairesse prit de la craie, & lui fit quelques propositions par des lignes tracées sur la table. L'autre, au lieu de répondre, dessina à côté de ces lignes une figure des plus indécentes, & lui dit : *Voici ce qui vous a fait perdre votre nez.* (Lairesse étoit extrêmement camard.) Cette grossiere insulte, en bonne compagnie, fut cause que Lairesse, avec toute sa douceur, maltraita le peintre imprudent, au point que, le lendemain, on ne put le reconnoître. Quelqu'un de sa connoissance lui ayant demandé qui l'avoit traité ainsi : *C'est*, dit-il, *Lairesse qui m'a hier ébauché à la chandelle, & je le cherche pour qu'il me finisse de jour.*

La vie de cet extravagant est remplie de traits de cette force ; mais je les passe, dit M. Descamps, pour parler de sa fin malheureuse. Il devint vieux & pauvre, détesté par-tout : son hôte lui fit des reproches, & imputa ses malheurs à sa conduite ; ils en vinrent au point que le peintre jura de ne jamais retourner

chez lui. Il sortit de la maison, le désespoir peint sur le visage. Deux personnes, ayant apperçu l'altération de sa physionomie, sortirent pour le suivre; mais en vain: ils le perdirent de vue, la nuit étant très-obscure : il alla se jetter dans l'eau, & se noya. Il ne fut pêché qu'après le dégel, près de l'écluse de Harlem. On lui trouva une corde au cou; ce qui a fait soupçonner qu'il avoit voulu se pendre au pont, & que la corde s'étoit cassée. Il fut enterré au cimetiere des pestiférés.

WOUWERMANS, (*Philippe*) peintre, né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1698, âgé de quarante-huit ans. Son pere Paul Wouwermans, peintre d'histoire fort médiocre, donna les premieres leçons à son fils; mais Jean Wynants, peintre habile, le reçut chez lui, & lui fit changer sa méthode qui étoit mauvaise. Le jeune éleve employa bien son temps, &, profitant des instructions de ce nouveau maître, se vit en état d'étudier la nature sans le secours de personne. Retiré chez lui, il fit de mûres réflexions; &, après avoir long-temps médité les leçons de l'art, il apprit que les véritables sont celles de la nature : il ne dessina plus que d'après elle; & il se fit en peu de temps cette belle maniere que nous lui connoissons, & qui est aussi agréable qu'inimitable. Ses premiers ouvrages n'eurent pas un grand succès : Bamboche faisoit alors l'admiration des Hollandois. Les tableaux de ce dernier ont effectivement plus de vigueur & plus de force que ceux du premier. Wouwermans, outre ce petit désavantage, avoit une timidité naturelle qui, dans plusieurs occasions, le mettoit encore au dessous de sa véritable valeur. Il ne put d'abord se défaire de ses ouvrages, qu'en les vendant aux marchands qui les portoient dans les pays étrangers : de Witte, entr'autres, acheta au plus bas prix tout ce qu'avoit de tableaux cet artiste, qui eut la simplicité de se croire encore trop heureux de les vendre presque pour rien. L'humeur difficile de Bamboche, qui rebutoit les mar-

chands, fit en faveur de Wouwermans ce qu'auroit dû faire son mérite.

Bamboche s'étoit obstiné à vouloir vendre un de ses tableaux à de Witte, deux cents florins, sans en vouloir rien rabattre : de Witte, piqué, commanda le même sujet à Wouwermans, qui réussit au point que ce dernier, peu connu jusqu'alors, fut recherché, & ses ouvrages enfin enlevés aussi-tôt que finis. Chargé d'une nombreuse famille, Wouwermans étoit obligé de travailler sans relâche; mais, d'un caractere tranquille, & qui aimoit à bien faire, il n'a jamais négligé aucun de ses tableaux. Il ne sortit jamais de la ville de Harlem, & il fut toujours obligé de peindre pour subsister; pendant que bien d'autres, avec moins de talent, ont joui de leur gloire & des bienfaits de plusieurs princes. Mais il n'est pas le seul qui ait éprouvé cette injustice.

Il est presque incroyable qu'un seul homme ait pu suffire à la multitude & au grand fini de ses ouvrages. Ses sujets les plus ordinaires étoient des chasses, des foires de chevaux, des attaques de cavalerie, &c. Plusieurs de ses paysages sont composés avec simplicité; d'autres sont enrichis d'architecture. Aucun peintre ne l'a surpassé dans l'art du dessin, en ce genre. Ses chevaux, ses figures ont une grande correction : sa couleur est excellente; il avoit la magie d'adoucir sans ôter la force : son pinceau est gras & pâteux. Des touches fermes, quoiqu'avec finesse, l'ont rendu presque impossible à deviner. Il regne dans ses tableaux beaucoup d'harmonie & d'entente du clair-obscur. Ses compositions sont larges, & la division de ses plans imperceptible : ses lointains & ses ciels, ses arbres & ses plantes, tout est une imitation exacte de la nature. On remarque que ses premiers ouvrages, avec le même flou & la même vapeur, n'avoient pas tant d'intelligence : les oppositions étoient trop crues; il a depuis mieux ménagé les passages de la lumiere, & insensiblement l'œil passe d'un ton à un autre, sans s'en appercevoir. Voilà en partie en quoi consiste l'ex-

cellence du talent de cet artiste Hollandois, au rapport de M. Descamps. Nous ajouterons que Wouwermans eut un fils, auquel il aima mieux inspirer le goût du cloître, que celui de la peinture : on rapporte qu'il fit même brûler en sa présence, étant au lit de la mort, une cassette remplie de ses études & de ses dessins, & de ceux de Bamboche qu'il avoit eu occasion de se procurer, afin de cacher au public les secours qu'il en avoit tirés; mais M. Descamps réfute cette anecdote injurieuse à la mémoire de Wouwermans. Ses ouvrages sont dispersés dans tous les cabinets des amateurs; & leur prix ne cesse d'augmenter : on en voit plusieurs chez le Roi & chez M. le duc d'Orléans. On a beaucoup gravé d'après lui, & il a gravé lui-même à l'eau forte. Jean Griffier, connu sous le nom du *Gentilhomme d'Utrecht*, a été son éleve.

Il eut deux freres, qui ont peint dans sa maniere. L'un, nommé Pierre, peut être mis au rang des bons peintres de son temps; mais il fut moins heureux dans ses compositions que Philippe : il peignit des écuries, des chasses à l'oiseau; & ses chevaux étoient assez bien dessinés : il mourut en 1668. Le second, Jean Wouwermans, mort jeune en 1666, a fait peu d'ouvrages. Il s'attacha au paysage qu'il peignoit assez bien.

WREN, (*Christophe*) architecte Anglois, né en 1632, mort en 1723. Cet artiste étoit d'une ancienne famille, originaire de Winchester, dans le comté de Durham. Il naquit à East-Knoyle, dans le comté de Wiltz, où son pere étoit ministre. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences, & sur-tout pour les mathématiques. Christophe Wren n'avoit que treize ans, lorsqu'il construisit une machine pour représenter le cours des astres. A l'âge de seize ans il avoit déja fait des découvertes dans l'astronomie, la gnomonique, la statique & la méchanique; & à vingt-cinq ans il professoit ces différentes sciences. Christophe Wren fut ensuite nommé professeur d'astronomie à Oxford, &

membre de la Société royale de Londres. Il alla en France pour examiner les antiquités relativement à l'architecture, & en composa un traité. Après le terrible incendie qui consuma, en 1666, presque toute la ville de Londres, & qui causa un dommage de plus de quarante millions d'écus, Christophe Wren donna un plan, selon lequel on devoit rebâtir cette ville. On voit dans ce dessin, qui fut gravé & rendu public en 1724, des rues spacieuses tirées au cordeau, & se coupant toutes à angles droits, des églises & des places publiques, placées dans des endroits convenables, de même que tous les autres édifices publics. Il devoit encore y avoir des portiques au bout des principales rues, pour les terminer d'une maniere agréable.

L'auteur présenta ce plan au Parlement, ce qui donna lieu à une question très-intéressante. Les uns prétendoient qu'il falloit rebâtir Londres d'après son ancien plan; d'autres vouloient qu'on adoptât le plan de Wren dans toutes ses parties; enfin, un troisieme parti desiroit que l'on prît un milieu, c'est-à-dire, que l'on conservât ce qu'il y avoit de bon dans l'ancien plan, & que l'on suppléât à ce qui pourroit être défectueux, par certaines parties du plan de Christophe Wren. On rebâtit cette ville sans suivre aucun plan, puisqu'on se servit des anciens fondements, les particuliers n'ayant jamais voulu sacrifier leur terrain. Londres, qui pouvoit ressusciter, de ses cendres, la plus belle ville du monde, perdit, pour les différentes considérations que l'on vient de rapporter, le seul avantage qu'elle pouvoit retirer de ses malheurs & de sa disgrace. Elle en retira cependant quelques-uns : car on y voit, depuis cette terrible époque, de belles & larges rues, & des maisons de briques & de pierres, dans les endroits où elles étoient auparavant de bois. On prétend que la ville de Londres étoit sujette aux maladies épidémiques, avant ce funeste accident, au moins deux ou trois fois dans un siecle, à cause du peu de largeur des rues, & qu'elle n'y a plus été exposée depuis. Si ce que l'on vient d'avancer est vrai, on peut regarder

cet incendie comme un événement très-heureux pour cette ville.

Wren donna le dessin de la fameuse église de Saint-Paul de Londres, que l'on commença à rebâtir en 1672, & qui fut achevée en 1710. Cet architecte posa la premiere pierre, & son fils y mit la derniere. Le premier modele qu'il fit de ce vaste édifice, étoit digne d'Athenes & de Rome ; mais les inconvénients attachés à la forme des cathédrales modernes, l'obligerent à concilier le mieux qu'il put le goût gothique, avec celui de la bonne architecture. Le plan qui a été exécuté est une espece de croix grecque, dont les bras qui la traversent sont de beaucoup plus courts que ceux du corps de l'église. Elle a trois nefs, avec des chapelles enfoncées. Sa longueur mesurée d'orient en occident est de cinq cents soixante-dix pieds, en y comprenant le perron qui est devant la façade. La longueur de la croisée est de trois cents onze pieds, en y ajoutant les deux portiques extérieurs, en forme de demi cercle, qui sont aux extrémités de cette croisée. On voit au milieu de cette église une grande coupole, élevée de trois cents trente-huit pieds au dessus du sol ed l'église. La façade a deux ordres d'architecture ; le premier est corinthien, & composé de colonnes isolées de quatre pieds de diametre, avec un entablement sans aucun ressaut ni aucune interruption. Les entre-colonnements sont tous égaux, & ressemblent à ceux du Panthéon. Le second ordre est composite. On voit aux deux extrémités de cette façade deux clochers ornés de colonnes isolées, & terminés par des attiques & une pyramide qui accompagnent la coupole, dont l'aspect est si noble. Tout cet édifice est de pierre de Portland, qui est presque aussi dure que le marbre, & d'une grande blancheur. On en a fait monter la dépense à huit cents dix mille livres sterlings, qui sont évalués à dix-sept millions dix mille livres de France. Si ce fait est vrai, ainsi que le calcul que Fontana a fait de la dépense de Saint-Pierre du Vatican, Saint-Paul est très-inférieur à cette derniere église.

Le monument de Londres, colonne semblable à celle de Trajan, qui est placée dans l'endroit où commença l'incendie, dans le mois de Septembre 1666, fut élevé sur le dessin de Christophe Wren. Cet artiste bâtit encore l'église de Saint-Etienne de Warbroeck, qui passe pour un chef d'œuvre, & construisit l'église de Sainte-Marie-des-Arcs. Le théâtre d'Oxford fut élévé sur ses dessins, de même que le college de Chelsea, & lepalais de Marlborough, sur le parc Saint-James à Londres, qui est d'une noble simplicité. On vante avec raison la beauté de ses jardins. La maison royale d'Hamptoncourt est encore du même artiste. Christophe Wren fut nommé architecte du roi d'Angleterre, & fait chevalier. Charles II le choisit pour être un des commissaires destinés à fixer un lieu convenable pour un observatoire, & pour aider de ses conseils le chevalier Jonas Moare, qui fut chargé de la construction de cet édifice. Wren fut encore membre du Parlement. Il ne voulut jamais mettre au jour ses ouvrages: c'est pourquoi ce qu'il a écrit sur les mathématiques a été publié par différentes personnes.

Il avoit un mérite supérieur; mais une timidité funeste l'empêcha de se rendre favorables ceux qui ne pouvoient s'empêcher de l'estimer. Il ne sçut jamais vanter ses ouvrages, ni s'enrichir. Indépendamment des vastes connoissances que Christophe Wren avoit dans les sciences les plus difficiles, il a été un des meilleurs architectes. Personne n'a sçu mieux appliquer que lui la méchanique à la construction des édifices. Il connoissoit exactement la proportion qu'il doit y avoir entre la puissance qui pese ou qui agit, & celle qui soutient dans les bâtiments, c'est-à-dire, entre les murs & leurs charges. Ses idées étoient grandes & simples. Il décoroit avec beaucoup de noblesse & de magnificence. Sa modestie portée à l'excès le rendit méprisable, & lui fit autant de tort que la plus grande pauvreté. On ne rend pas toujours justice au vrai mérite en Angleterre, de même que dans les autres contrées de l'Europe. Les Anglois, pour honorer la mémoire de cet

homme célebre, qu'ils connurent trop tard, lui accorderent le privilege exclusif, ainsi qu'à sa famille, d'être inhumé dans l'église de Saint-Paul. Son tombeau consiste dans une simple tombe, avec son seul nom, auprès de laquelle on lit l'inscription suivante, qui est très-simple :

Subtùs conditur
Hujus Ecclesiæ & Urbis Conditor,
CHRISTOPHORUS WREN,
Qui vixit annos ultrà nonaginta,
Non sibi, sed bono publico.
Lector, si monumentum requiris,
Circumspice.
Obiit XXV Feb. anno M. DCC XXIII.

» Cy gît Christophe Wren, architecte de cette » église, dont la vie passa le terme de quatre-vingt-» dix ans. Il négligea ses interêts pour ne s'occuper » que du bien public. Lecteur, si tu cherches un mo-» nument de ses talents & de sa bienfaisance, regarde » autour de toi. Cet artiste mourut le 25 Février de » l'année 1723. » (*Extait des Vies des Architectes.*)

WYNANTS, (*Jean*) peintre, né à Harlem vers 1660. On ne sçait ni l'année ni le lieu de sa mort. Il est assez singulier que les auteurs Hollandois ne l'aient pas même nommé dans leur catalogue; il a cependant joui d'une réputation distinguée, & ses tableaux agréables seront toujours chers aux connoisseurs. C'est un excellent paysagiste: une touche légere & sçavante, une entente de lumiere qui appelle à soi le spectateur, d'heureux sites, de beaux ciels, se trouvent réunis dans ses ouvrages; enfin, ses tableaux, qui ne sont pas communs, passent souvent pour être de la main du fameux Wouwermans, qu'on croit avoir été son éleve. On dit qu'il faisoit peindre les figures par van-Thulden, Ostade, Wouwermans, Lingelback, Adrien van-Velde: bien loin de déparer ses ouvrages, elles leur donnent un prix infini. Quelqu'admirable que soit ce peintre, il auroit été beaucoup plus loin, sans le jeu & la débauche qui lui déroberent la plus grande partie de son temps.

XIM

XENOCRATE, sculpteur de l'antiquité, fut éleve de Tisicrate, ou, selon d'autres, d'Euticrate; il les surpassa l'un & l'autre. On connoît un peintre du même nom, qui écrivit un livre sur la peinture.

XENOPHILUS, sculpteur grec, se rendit célebre par plusieurs ouvrages. Il fit, pour les habitants d'Argos, une statue d'Hercule en albâtre, qu'on voit encore, dit-on, aujourd'hui, & qui peut donner des preuves de son habileté.

XIMENEZ, (*François*) peintre Espagnol, né à Tarazona, mort à Sarragosse, en 1666, âgé de soixante-dix-huit ans. Après avoir appris les premiers éléments de son art dans sa ville natale, il se rendit à Rome, où il demeura plusieurs années. Les progrès qu'il y fit le rendirent capable, à son arrivée à Sarragosse, où il fixa son séjour, d'exécuter d'excellents ouvrages, dont quelques-uns sont d'une grandeur très-considérable; entr'autres, trois tableaux de quarante palmes de haut, pour la chapelle de Saint-Pierre, dans une des églises de cette ville. Il peignit aussi la vie du prophete Elie, pour le couvent des Carmes-Déchaussés: on y remarque un bon goût de dessin, & beaucoup d'imagination.



Y P R

YPRES, (*Charles* D') peintre, né dans la ville dont il porte le nom, mort en 1563 ou 1564. On ignore le nom de son maître. On voit beaucoup de ses ouvrages dans Ypres & aux environs, qu'il peignit à l'huile & à fresque après son retour d'Italie. Son goût approchoit de celui du Tintoret; ce qu'on peut remarquer dans une Résurrection qu'on trouve à Tournay, & dans une Résurrection qui se voit dans l'église d'Ooghlede, entre Bruges & Ypres. Il fit encore un grand nombre de dessins pour les peintres sur verre. On rapporte qu'il avoit épousé une fort belle femme, dont il n'eut point d'enfants. Ses amis l'en plaisantoient quelquefois: soit qu'il eût l'esprit foible, ou qu'il fût jaloux, il se donna un jour, en leur présence, un coup de couteau, dont il mourut peu de temps après. D'autres disent qu'ayant épousé en Italie une femme qu'il avoit abandonnée, il regardoit comme une punition divine le chagrin de n'avoir point eu d'enfants avec la derniere, ce qui causa son désespoir ou sa folie.



ZAC

ZABAGLIA, (*Nicolas*) charpentier de Rome, mort depuis quelques années. Cet homme, né dans l'obſcurité, n'avoit point eu l'occaſion de cultiver ſon eſprit par l'étude des ſciences; mais la nature avoit tout fait pour lui : elle lui avoit donné un génie merveilleux pour l'invention des machines très-ſimples, avec leſquelles il exécutoit néanmoins des travaux extraordinaires. J'ai ouï raconter que, lorſque Benoît XIV voulut faire relever cet obéliſque, haut de cent un pieds, qui étoit couché dans le Champ de Mars, les plus habiles mathématiciens & ingénieurs ſe trouverent fort embarraſſés d'abord pour le ſoulever, encore plus pour le mettre ſur pied. Zabaglia, témoin de leurs efforts infructueux, ſe préſenta, & promit un ſuccès plus heureux. Quel fut l'étonnement de tous les ſpectateurs, de voir cette lourde maſſe ſe mouvoir avec facilité par les moyens tout ſimples qu'il avoit imaginés, & orner enfin la place pour laquelle elle étoit deſtinée? Pour prix de ce travail, qui ne pouvoit être aſſez bien payé, Zabaglia, peu ſenſible ſans doute aux biens de la fortune, ne demanda qu'un tonneau d'un certain vin qui croît aux environs de Rome. On a publié dans cette ville un *Recueil de Machines, Echafauds, Ponts volants, &c.* de ſon invention, in-fol. 1743.

ZACHT-LEEVEN, (*Herman*) peintre, né en 1609, mort à Utrecht, ſans qu'on ſçache en quelle année. Ses premiers tableaux plurent autant que les derniers. Les connoiſſeurs aimerent, dans les premiers, une imitation ſimple de la nature, & dans ſes derniers, le beau choix qu'il en ſçut faire. Zacht-Leeven n'a preſque jamais fait de tableaux que de payſages connus, comme des environs d'Utrecht, où il a demeuré, & des bords du Rhin, dont il n'étoit pas éloigné. Il deſ-

ſinoit avec une grande intelligence, d'après nature &c. au crayon noir : tout lui parut propre à être imité ; il copioit juſqu'aux vues les moins intéreſſantes, qu'il avoit l'art de rendre agréables. Malgré tout ce qu'il y ajoutoit, on reconnoiſſoit toujours les lieux qu'il avoit voulu repréſenter. Aucun payſagiſte Flamand n'a peint avec plus de légéreté les ciels & les lointains : une couleur excellente, une intelligence fine de la perſpective aérienne, rendent ſes tableaux précieux. Il ſçavoit répandre de la vapeur & du flou dans ſes ouvrages, dans le goût de Wouwermans & de Berghem. Zacht-Leeven a enrichi les plus beaux cabinets de l'Europe de ſes tableaux ; & les porte-feuilles des connoiſſeurs ſont remplis de ſes excellents deſſins.

ZAMPIERI, peintre célebre. *Voyez* Dominiquin.

ZANOTTI, (*Jean-Pierre*) peintre, né à Paris en 1674. Conduit dès ſa jeuneſſe à Bologne en Italie, il apprit dans cette ville le deſſin de Paſinelli, & fit de grands progrès dans la peinture. L'étude de la nature lui fournit les plus belles formes, les expreſſions les plus vraies, les couleurs les plus agréables, les draperies les mieux entendues. Il orna de ſes ouvrages les maiſons, les palais & les égliſes de Bologne : on voit ſur-tout au grand autel de l'égliſe de Saint-Thomas un tableau qui eſt ſon chef-d'œuvre, & qui repréſente ce ſaint confus de ſon incrédulité. Auſſi bel-eſprit qu'artiſte excellent, Zanotti a mis au jour de très-bons ouvrages, dont les principaux ſont la *Vie de Laurent Paſinelli ;* ſept Lettres dans leſquelles il réfute Vincent Vittoria, au ſujet du livre intitulé *Felcina Pittrice ;* un Dialogue pour la défenſe du Guide ; la tragédie de *Didon ;* la Deſcription des Peintures de Boulogne ; l'Hiſtoire de l'Académie Clémentine, établie dans cette ville, avec les portraits des académiciens. Nous ignorons l'année de ſa mort.

ZARLIN, (*Joſeph*) muſicien, né à Chioggia dans l'Etat de Veniſe, mort à Veniſe, en 1599. Perſonne

avant lui, du moins parmi les modernes, n'avoit eu des connoissances aussi étendues sur la musique : c'est la justice que lui rendent le P. Mersenne & Albert Bannus ; ils prétendent que c'est le plus sçavant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art. Mais depuis lui, on y a fait des progrès qui doivent diminuer beaucoup de cet éloge. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les ouvrages de Rameau, de Tartini, & de M. Rousseau de Geneve. Ceux de Zarlin ont été imprimés à Venise, en quatre volumes *in-folio*.

ZEGERS, (*Hercule*) peintre & graveur du dix-septieme siecle ; on ignore la date de sa naissance & celle de sa mort. Il étoit contemporain de Patter, & peut-être aussi habile dans son genre ; mais il fut plus malheureux. Samuel van-Hoogstraeten, qui nous a laissé la vie de Zegers, rapporte que cet artiste étoit doué d'un génie très-abondant : ce peintre, dit-il, paroissoit accoucher de provinces entieres. Ses tableaux, fort riches de composition, sont tous variés. On ne conçoit pas comment il a pu imaginer tant de situations qui sont répandues dans ses ouvrages. Ses lointains représentent une étendue immense. Les plaines sont interrompues par des côteaux, des oppositions de couleur, de lumieres & d'ombres. Les formes de ses arbres sont choisies, & le feuillé en est touché avec art. Toutes ces qualités méritoient les égards des amateurs : cependant, on ne daignoit pas regarder ses tableaux ; & il vit préférer les productions les plus médiocres, à ses plus beaux ouvrages. Il grava à l'eau-forte ; tout ce qu'il fit dans ce nouveau genre, n'eut pas plus de succès. Il composa, il grava nuit & jour, & ses estampes furent portées chez les épiciers & les beurriers. Il trouva le secret d'imprimer des paysages en couleur sur toile : cette nouvelle découverte, aussi ingénieuse que belle, ne lui valut pas davantage. Il fit un dernier effort ; il n'épargna ni soins ni temps à graver un paysage admirable ; il en porta la planche chez un marchand d'estampes, qui n'eut pas honte de lui

lui en offrir la valeur du cuivre, & de lui conseiller de faire faire, de ses planches, des boîtes à mettre du tabac à fumer. Zegers, outré de dépit, reprit sa planche, & dit en colere, qu'un jour chaque estampe seroit vendue plus de ducats qu'il n'en offroit pour la planche. Cette prédiction a eu lieu : chaque épreuve a été vendue, après sa mort; seize ducats. Il avoit tiré peu d'estampes de cette derniere planche, & l'avoit brisée. Ce malheureux artiste perdit tout courage; & incapable de soutenir plus long-temps, l'aveuglement injuste de ses contemporains, il se livra au vin avec tant d'excès, qu'on ne le vit plus depuis qu'ivre. Un jour en rentrant chez lui dans cet état, il tomba de son escalier; & cette chûte mit fin à ses malheurs : il mourut peu d'heures après. (*Extrait de M. Descamps.*)

ZEINER, (*Jean*) imprimeur Allemand, du quinzieme siecle. Il est le premier qui ait exercé l'imprimerie dans la ville d'Ulm. Il étoit né à Reutlingen, petite ville du duché de Wirtemberg. Cet imprimeur paroît être fils ou frere de Gunter Zeiner, qui imprima à Ausbourg depuis l'an 1470. Nous avons neuf éditions de Jean Zeiner depuis 1473, jusqu'en 1484, dont deux sont la Bible Latine, *in-folio*, & *Helvarius Pelagius de planctu Ecclesiæ*, 1473, deux volumes in-folio, grand papier. Cette édition est regardée comme très-curieuse & très-rare. Il avoit coutume de mettre sur ses livres : *Jo. Zeiner de Reutlingen*, ou *Reutlinga*; & quelquefois : *Jo. Zeiner Ulmensis oppidi incola.*

ZÉNODORE, sculpteur Gaulois, selon quelques-uns, & natif de l'Auvergne, florissoit du temps de Néron. Il se rendit célebre dans la Gaule par une statue colossale de Mercure, à laquelle il travailla pendant dix ans. Appellé à Rome par Néron, qui croyoit que la perfection de la sculpture consistoit à représenter des masses gigantesques, Zénodore fit le colosse de cet Empereur, d'environ cent dix pieds de hau-

teur, qui fut consacré au soleil. Dans la suite, Vespasien fit ôter la tête de Néron, & mettre à la place celle d'Apollon, ornée de sept rayons.

ZEUXIS, peintre Grec, natif d'Héraclée dans la Macédoine, ou, selon d'autres, d'Héraclée proche Cortone en Italie, florissoit vers l'an du monde 1364. C'est un des plus habiles artistes dont l'antiquité fasse mention. Des études sérieuses, réfléchies & constantes, préparerent ses succès. Eleve d'Apollodore, qui le premier trouva les principes du clair-obscur & du coloris, il ne tarda pas à exciter sa jalousie; & cette jalousie vint au point qu'Apollodore ne put s'empêcher de le déchirer dans une satyre violente, qui lui fit sans doute plus de tort qu'il ne vouloit en faire à Zeuxis lui-même. Malgré sa haine, il laissa néanmoins échapper des traits de l'estime dont il ne pouvoit secretement se défendre à son égard : car il convint que Zeuxis étoit entré si avant dans son art, qu'il l'avoit emporté avec lui. Il est vrai que celui-ci réunissoit dans un degré éminent bien des parties qui constituent le grand peintre. Habile dans le dessin, il avoit porté le coloris au plus haut degré de perfection. On ne pouvoit lui reprocher que de ne pas sçavoir exprimer les passions de l'ame, & de faire les extrémités de ses figures trop prononcées : du reste, ses ouvrages étoient recherchés avec un tel empressement, qu'il amassa bientôt des richesses immenses; alors il ne les vendit plus, il les donna généreusement, *parce que*, disoit-il, *aucun prix n'etoit capable de les payer :* sentiment d'orgueil qui dépare un si beau procédé.

Les anciens nous ont laissé la description de quelques-uns de ses tableaux, qui furent regardés comme des prodiges de l'art, des chefs-d'œuvre uniques. On parle d'abord de celui où il avoit représenté une Hélene nue, pour être placé dans un temple des Agrigentins. Ceux-ci, sur la demande que Zeuxis leur en avoit faite, lui avoient envoyé plusieurs des plus belles filles de leur pays; il en retint cinq, &, réunissant les graces

& les charmes particuliers à chacune, il conçut l'idée de la plus belle personne du monde, que son pinceau rendit supérieurement. Il en fut si content lui-même, que toujours guidé par cette vanité qui paroît avoir été attachée à son caractere, il n'hésita pas à dire des peintres qui venoient la voir, qu'ils pouvoient bien l'admirer, mais non pas l'imiter. On dit que Nicomaque ne pouvoit se lasser d'admirer ce chef-d'œuvre, & qu'il passoit réguliérement une heure ou deux chaque jour à le considérer. On ajoute que les Agrigentins furent d'abord si jaloux de ce tableau, qu'ils ne le montroient que difficilement, & pour de l'argent ; ce qui fit dire à un mauvais plaisant, que c'étoit *Hélene la courtisane.*

Nous avons parlé dans l'article PARRHASIUS du défi que celui-ci fit à Zeuxis, & nous avons exposé notre sentiment sur les ouvrages que ces deux artistes firent en concurrence. Il nous reste à dire un mot d'un tableau, dans lequel Zeuxis avoit représenté un jeune homme qui portoit une corbeille remplie de raisins. On rapporte que les oiseaux, trompés par la ressemblance très-naturelle de ce fruit, vinrent les becqueter ; mais le peintre avoua, avec une noble franchise, que si les raisins étoient bien peints, il falloit que la figure le fût bien mal. Sur quoi nous observerons que ce trait est invraisemblable ou défiguré : car il est évident que les oiseaux ne devoient jamais approcher de cette corbeille, soit que la figure fût bien peinte, soit qu'elle le fût mal. Nous oserons même ajouter que plus une figure d'homme seroit parfaite, plus elle devroit éloigner les oiseaux, parce qu'on connoît assez leur instinct ou leur timidité naturelle qui les porte à s'en éloigner. Ainsi, il nous semble que l'on fait dire à Zeuxis une sottise : ce qui ne peut point s'accorder avec l'idée qu'on nous donne des connoissances qu'il avoit dans son art.

Avant que de finir cet article, nous citerons une réponse bien sage qu'il fit à un certain Agatharque, & qui devroit être la maxime de tous les artistes. Cet Agatharque voyoit avec une espece de peine que Zeu-

xis employoit beaucoup de temps à ses ouvrages : il lui dit un jour, que pour lui il peignoit ses tableaux avec assez de promptitude. « Vous êtes bien heureux, » lui répondit Zeuxis : pour moi je ne fais mes ouvra-» ges qu'avec beaucoup de temps & d'application, » parce que je desire qu'ils soient bien, & que je suis per-» suadé que l'estime de choses faites en peu de temps, » dure peu de temps aussi. » On trouve dans Pline une notice assez détaillée des ouvrages de ce peintre, & dans Lucien une longue description du tableau qu'il fit de la famille d'un Centaure. Si l'on s'en rapporte à Festus, le dernier morceau qu'il composa fut le portrait d'une vieille, qui le fit tant rire, qu'il en mourut : chose assez difficile à croire, mais qui n'est pas sans exemple, dit M. de Piles.

I. ZUCCHERO, (*Taddée*) peintre, né à San-Aguolo-in-Vado, dans le duché d'Urbin, en 1529, mort en 1566. Il fut éleve de son pere Ollavieno Zucchero, & ne fut pas long-temps à le surpasser. Son génie le conduisit à Rome à l'âge de quatorze ans, dans l'école d'un peintre médiocre. Ne trouvant pas dans cette ville de quoi subsister, il fut obligé de broyer des couleurs, de travailler à la journée, & de coucher sous les loges du palais Chigi. Une partie de son temps étoit employée à dessiner les antiques, & à examiner les ouvrages de Raphaël, qui acheverent de le perfectionner. L'état misérable où il se trouvoit, le fit tomber malade, & l'obligea de retourner chez son pere. Il revint à Rome après sa guérison, & fit une étude si suivie & si surprenante, qu'il se fit connoître en peu de temps. Taddée travailloit, de concert avec Francesco San-Aguolo son parent, à peindre à fresque des frises & des galeries, lorsqu'un nommé Daniel de Por, natif de Parme, peintre médiocre, mais qui avoit demeuré long-temps avec le Correge & le Parmesan, l'emmena à Vitto, dans l'Abruzze, pour peindre une église à fresque. Taddée, par les conseils de ce peintre, fit de grands progrès;

son pinceau devint plus intelligent & plus moëlleux. Cet artiste étoit grand dans ses compositions, élevé dans ses idées ; il avoit un pinceau frais & moëlleux, sçachant bien l'anatomie, disposant bien son sujet, excellent à peindre des têtes, des cheveux, des mains, des pieds. Ayant perdu de vue la belle nature, il devint un peu maniéré. On voit ses ouvrages dans toute l'Italie, à Rome, à Vérone, à Caprarole, &c. On a peu gravé d'après lui. L'état d'opulence dans lequel le mirent ses ouvrages, & les bienfaits du cardinal Farnese, l'entraîna dans des parties de débauches, qui avancerent ses jours.

II. ZUCCHERO, (*Frédéric*) peintre, frere & disciple du précédent, né en 1543. Dès qu'il eut sçu les premiers principes de la peinture, il fut envoyé à Rome pour y perfectionner ses talents. Quelqu'étude qu'il ait faite dans l'école de Taddée, il n'a jamais pu parvenir à se rendre aussi habile que lui ; il souffroit trop impatiemment ses remontrances ; son pinceau étoit plus facile que le sien, mais plus maniéré. Il avoit coutume de travailler de concert avec son frere dans plusieurs ouvrages : souvent même Taddée lui abandoonoit des façades de maisons, ou quelque chapelle, que Frédéric peignoit seul. Un jour qu'il étoit occupé à peindre à fresque une façade à Rome, où il avoit représenté la *Conversion*, le Baptême & le Martyre de S. Eustache, son frere voulut retoucher un endroit qui ne lui auroit pas fait honneur ; il prit sur le champ un marteau, & jetta à bas ce que Taddée avoit peint. Cet emportement les brouilla pendant quelque temps ; mais ils se réconcilierent ensuite.

Frédéric travailloit chez le Pape, avec le jeune Baroche & d'autres bons peintres. Il y peignit une belle frise, où se voit l'histoire de Moyse & de Pharaon : celle du Centenier, les noces de Cana, & la Transfiguration, sont dans le Casin de *Belvédere*. Ces morceaux bien entendus & bien exécutés, lui firent remporter la victoire sur les autres peintres. Sa réputation

s'accrut tout d'un coup. Taddée n'en fut point jaloux il l'occupoit sans cesse dans les travaux du Vatican, du palais Farnese & du château de Caprarole. Leurs ouvrages se faisoient en commun ; & ils dessinoient ensemble, sur des livres de papier blanc, les pensées des bons tableaux qui se présentoient à eux. Ces dessins, touchés d'une grande maniere, sont aujourd'hui fort recherchés des curieux en France, en Hollande & en Angleterre. On a de lui des livres sur la Peinture. Il mourut à Ancône, en 1609, âgé de soixante-six ans. Il avoit beaucoup de génie, inventoit toutes sortes de sujets avec une facilité surprenante ; dessinoit bien, quoiqu'il fût maniéré ; & son coloris étoit vigoureux. Il ne lui manquoit, ainsi qu'à Taddée, que d'avoir consulté la nature, & d'être plus gracieux dans les têtes. On a peu gravé d'après lui. Le Passignani fut son éleve.

ZUMBO, (*Gaston-Jean*) sculpteur, né à Syracuse en 1656, mort à Paris en 1701. Il ne fut éleve d'aucun maître ; mais ses études continuelles, dit M. Lacombe, le soin qu'il prit de copier ce que l'Italie renferme de plus précieux pour le dessin, la connoissance qu'il avoit de l'anatomie, & plus encore son génie & ses talents, firent de Zumbo un excellent sculpteur. Il ne se servit jamais, pour ses ouvrages, que d'une cire peinte, qu'il préparoit d'une façon particuliere. Le grand-duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction; & cet ingénieux sculpteur fit à Florence des ouvrages que le prince plaça dans son superbe cabinet, orné de ce qu'il a pu rassembler de plus parfait en tout genre. Zumbo passa à Genes, & y donna des preuves de son rare mérite; une Nativité du Sauveur & une Descente de Croix, qu'il fit dans cette ville, passent pour des chefs-d'œuvre de l'art. La France fut le terme de ses voyages. Il travailla à plusieurs pieces d'anatomie, & composa, entr'autres, une belle tête anatomique, dont l'Académie des Sciences fait l'éloge dans son Histoire de l'année 1701. Philippe, duc d'Orléans,

qui avoit un goût si grand & si éclairé, honora plusieurs fois Zumbo de ses visites, pour examiner ses ouvrages. On parle d'un sujet exécuté par ce sculpteur, appellé *Corruzione ;* ouvrage admirable pour la vérité, l'intelligence & les connoissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La premiere représente un homme mourant ; la seconde, un corps mort ; la troisieme, un corps qui commence à se corrompre ; la quatrieme, un qui est corrompu ; la cinquieme, un cadavre plein de pourriture & mangé de vers.

ZUSTRUS, (*Lambert*) peintre flamand. On ignore l'année de sa naissance & celle de sa mort. Il vivoit dans le seizieme siecle, puisque Schwarts, peintre du duc de Baviere, & le Titien, lui donnerent des leçons de la peinture. Zustrus peignoit avec beaucoup de facilité, traitoit assez bien l'histoire, & excelloit dans le paysage qu'il touchoit d'une grande maniere. On voit de lui, au Palais Royal, un tableau représentant l'enlevement de Proserpine.

FIN.

SUPPLÉMENT.

SCHŒNOBATES, autrement appellés *Acrobates*; *Nérobates*, *Oribates*, étoient des danseurs de corde. Ces mots grecs signifient celui qui marche sur la corde, ou sur un lieu haut. Les Latins donnerent à ces danseurs le nom de *Funambules*. On en distiguoit de quatre sortes: nous en avons parlé dans l'article ACROBATES. Cet art est très-ancien; quelques-uns pensent qu'il fut inventé peu de temps après les jeux Olympiques, où les Grecs dansoient sur des outres de cuir, & qui furent institués en l'honneur de Bacchus, treize cents quarante-cinq ans avant Jesus-Christ. Quoi qu'il en soit, Térence en fait mention dans le prologue d'une de ses Comédies, intitulée *Hecyra*. Lorsque les empereurs Marc-Aurele & Lucius Verus assisterent aux jeux que l'on avoit ordonnés pour leur triomphe; ils firent mettre des matelas sous la corde des danseurs, parce qu'un petit garçon de leur troupe étoit tombé; & de-là vint que jusqu'au regne de Dioclétien on tendit toujours des filets sous la corde: usage qui devroit se renouveller de nos jours, pour ne pas voir les êtres, que leur agilité prodigieuse rend les objets de l'avide curiosité du public, exposés à perdre sans cesse leur vie. Si l'on en croit Suétone, on vit, du temps de l'empereur Galba, des éléphants marcher sur une corde. Ce même historien ajoute qu'un chevalier Romain parut aussi sur la corde, monté sur un éléphant, en présence de Néron. Du reste, les spectacles des danseurs de corde n'ont pas toujours été compris parmi les jeux publics, comme ils le sont aujourd'hui. Les anciens considéroient cette profession comme un exercice de particuliers, plutôt que comme une dépendance du théâtre; on les employoit quelquefois néanmoins comme intermede dans les jeux publics. (*Voyez le Dictionnaire de Moreri & le Dictionnaire Encyclopédique.*)

à Ancône. En 1722 il s'attacha à l'église de Padoue, qu'il n'a plus quittée, & où sa modestie, ses mœurs, sa piété, ne le rendirent pas moins estimable que ses talents. On a de Tartini un Traité des Principes & des Regles de la Composition, où l'on trouve d'excellentes choses. Son systême, qui est très-ingénieux, a mérité les éloges de M. Rousseau, dans son *Dictionnaire de Musique.* Cet auteur l'éleve beaucoup au-dessus de celui de la Basse fondamentale & de la Génération harmonique de Rameau. Tartini a formé d'illustres éleves pour le violon, entr'autres, M. Pugniani, & M. Pagin, que tout le monde a admiré à Paris, & qui avoit fait exprès le voyage de Padoue pour se former sous cet habile maître. Il ne sera peut-être pas inutile d'observer que ce dernier, quoique Italien, avoit quelqu'estime pour les productions de Lully, de ce Lully dont le nom est presque devenu un objet de mépris & de ridicule pour certains François.

Fin du Supplément.







